LACAN

Psychoses

1955–56

Ce document de travail a pour sources principales :

– Les psychoses..., sur le site E.L.P. (sténotypie au format image).

– Les psychoses..., document au format « *thèse universitaire* »
avec pour seule mention d'origine : « En souscription »

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes.

Les schémas sont refaits.

N.B. :

– Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN.

Table des séances

Leçon 1	16 Novembre 55	Leçon 15	11 Avril 56
Leçon 2	23 Novembre 55	Leçon 16	18 Avril 56
Leçon 3	30 Novembre 55	Leçon 17	25 Avril 56
Leçon 4	07 Décembre 55	Leçon 18	02 Mai 56
Leçon 5	14 Décembre 55	Leçon 19	09 Mai 56
Leçon 6	21 Décembre 55	*Conférence*	16 Mai 56
Leçon 7	11 Janvier 56	Leçon 20	31 Mai 56
Leçon 8	18 Janvier 56	Leçon 21	06 Juin 56
Leçon 9	25 Janvier 56	Leçon 22	13 Juin 56
Leçon 10	01 Février 56	Leçon 23	20 Juin 56
Leçon 11	08 Février 56	Leçon 24	27 Juin 56
Leçon 12	15 Février 56	Leçon 25	04 Juillet 56
Leçon 13	14 Mars 56		
Leçon 14	21 Mars 56		

Daniel Paul Schreber : Denkwürdigkeiten eines nervenkranken

Sigmund Freud : Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia

Sigmund Freud : Über den Gegensinn der Urworte — Gesammelte Werke

Sigmund Freud : Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose — Gesammelte Werke

Sigmund Freud : Neurose und Psychose — Gesammelte Werke

Sigmund Freud : Die Verneinung — Gesammelte Werke

Comme vous l'avez appris, cette année commence la question des psychoses.
Loin qu'on puisse parler d'emblée *du traitement des psychoses*, et encore moins *du traitement de la psychose chez* FREUD, ce qui littéralement se réduit à néant, car jamais FREUD n'en a parlé, sauf de façon tout à fait allusive.

Nous allons d'abord essayer de partir de la doctrine freudienne pour voir en cette matière, ce qu'il apporte, puis nous ne pourrons pas manquer, à l'intérieur même de ces *commentaires*, d'y introduire, dans les notions que nous avons déjà élaborées au cours des années précédentes, tous les problèmes actuels que posent pour nous les psychoses :

- problèmes de natures *clinique* et *nosographique* d'abord, dans lesquels il m'a semblé que peut-être tout le bénéfice que peut apporter l'analyse, n'avait pas été complètement dégagé,

- problème de traitement aussi : assurément, c'est là que devra déboucher notre travail cette année.

Puisque aussi bien ce point de mire…
et assurément ce n'est pas un hasard, mettons que ce soit un lapsus, c'est un lapsus significatif
…ce point de mire déjà nous pose une question qui est une sorte d'évidence première, comme toujours le moins remarqué est dans ce qui a été fait, dans ce qui se fait, dans ce qui est en train de se faire.

Quant au traitement des psychoses, il est frappant de voir qu'il semble :
- qu'on aborde beaucoup plus volontiers,
- qu'on s'intéresse d'une façon beaucoup plus vive,
- qu'on attende beaucoup de résultats,

de l'abord des schizophrénies, beaucoup plus que *de l'abord des paranoïas.*

Je vous propose en manière de point d'interrogation cette remarque dès maintenant. Nous resterons peut–être un long moment à y apporter la réponse, mais assurément elle restera sous–jacente à une bonne part de notre démarche, et ceci dès le départ.
En d'autres termes la situation un peu privilégiée, un peu nodale…
au sens où il s'agit d'un nœud,
mais aussi d'un noyau résistant
…la situation des *paranoïas* est quelque chose.

Ce n'est certainement *pas sans raison* que nous en avons fait le choix pour aborder, pour commencer d'aborder, le problème des psychoses dans ses relations avec la doctrine freudienne. En effet ce qui est frappant d'un autre côté, c'est que FREUD s'est intéressé d'abord à la *paranoïa*…
il n'ignorait pas bien entendu la *schizophrénie*,
ni ce mouvement, lui, qui était contemporain
de l'élaboration de la *schizophrénie*
…il est *très frappant* et *très singulier* que s'il a certainement reconnu, admiré, voire encouragé les travaux autour de l'école de Zurich, et mis en relation les concepts et la théorie analytique avec ce qui s'élaborait autour de BLEULER, FREUD en soit resté assez loin.

Et pour vous indiquer tout de suite un point de texte auquel vous pourrez vous reporter…
nous y reviendrons d'ailleurs mais *il n'est pas inutile que vous en preniez connaissance dès maintenant*
…je vous rappelle qu'à la fin de *l'observation du cas Schreber*…
qui est le texte fondamental de tout ce que FREUD a apporté concernant les psychoses, texte majeur
…vous y verrez de la part de FREUD la notion d'une « *ligne de partage des eaux* » si je puis m'exprimer ainsi, entre *paranoïa* d'un côté, et d'un autre tout ce qu'il aimerait, dit–il, qu'on appelât « *paraphrénie* »…
et qui correspond très exactement au terme qu'il voudrait bien, lui FREUD, qu'on donne au champ à proprement parler des *schizophrénies*, ou encore ce qu'il propose qu'on appelle champ des *schizophrénies* dans la nosologie analytique
…*paraphrénie* qui recouvre exactement toute la démence.

Je vous indique les points de repère qui sont nécessaires à l'intelligence de ce que nous dirons dans la suite.

Donc pour FREUD, le champ des psychoses se divise en deux : psychoses à proprement parler pour savoir ce que cela recouvre à peu près dans l'ensemble du domaine psychiatrique, *psychose* cela n'est pas *démence*.

Les psychoses, si vous voulez…
il n'y a pas de raison de se refuser
le luxe d'employer ce terme
…ça correspond à ce que l'on a appelé toujours, et qui continue d'être appelé légitimement, les folies.

Dans le domaine de la folie FREUD fait deux parts très nettes.

Il ne s'est pas tant mêlé de *nosologie* en matière de *psychoses* que cela, mais là il est très net et nous ne pouvons pas tenir cette distinction…
étant donné la qualité de son auteur
…pour tout à fait négligeable.

Je vous fais remarquer au passage, qu'en ceci – comme il arrive – nous ne pouvons que remarquer qu'il n'est pas absolument en accord avec son temps, et que c'est là l'ambiguïté, soit parce qu'il est très en retard, soit au contraire parce qu'il est très en avance.

Mais à un premier aspect il est très en retard.
En d'autres termes, l'expansion qu'il donne au terme de *paranoïa*, il est tout à fait clair qu'on va beaucoup plus loin qu'à son époque on ne donnait à ce terme.

Je donne quelques points de repère pour ceux qui ne sont peut–être pas familiers avec ces choses.

Je ne veux pas vous faire ce qu'on appelle l'historique de la paranoïa depuis qu'elle a fait son apparition avec un psychiatre disciple de KANT au début du XIX^{ème} siècle.
C'est tout à fait une incidence épisodique.

Le maximum d'extension de la paranoïa,
c'est justement le moment où la paranoïa se confond
à peu près avec ce qu'on appelle « *les folies* », qui est
le moment qui correspond à peu près à l'exemple
des *soixante dix pour cent* des malades qui étaient dans
les asiles et qui portaient *l'étiquette* « *paranoïa* ».
Ça voulait dire que tout ce que nous appelons
psychoses ou folies étaient paranoïas.

Mais nous avons d'autres tendances en France
à voir le mot paranoïa pris, à peu près identifié
avec le moment où il a fait son apparition dans
la nosologie française…
    moment extrêmement tardif :
    ça joue sur une cinquantaine d'années
…et où il fut identifié à quelque chose de
fondamentalement différent comme conception, de tout
ce qu'il a représenté dans la psychiatrie allemande.

En France ce que nous appelons un paranoïaque…
    ou tout au moins ce qu'on appelait un paranoïaque
    avant que la thèse d'un certain Jacques LACAN
    sur *Les psychoses paranoïaques dans leurs rapports avec la personnalité*,
    ait tenté de jeter un grand trouble dans
    les esprits, qui s'est limité à un petit cercle,
    au petit cercle qui convient : on ne parle plus
    des paranoïaques comme on en parlait auparavant
…à ce moment-là c'était « *la constitution paranoïaque* »,
c'est-à-dire que c'était des *méchants*, des *intolérants*,
des gens de mauvaise humeur :
orgueil, méfiance, susceptibilité, surestimation de soi-même, telle était
la caractéristique qui faisait pour tout un chacun
le fondement de la paranoïa.

À partir de quoi on était plus simple, *tout s'expliquait* :
quand il était par trop paranoïaque, il arrivait à
délirer.

Voilà à peu près…
    je ne force en rien
…où nous en étions en France, je ne dis pas
à la suite des conceptions de SÉRIEUX et CAPGRAS[1]…

1 Paul Sérieux et Joseph Capgras : « Les folies raisonnantes : le délire d'interprétation, Alcan, 1909.

parce que si vous lisez, vous verrez qu'*au contraire* il s'agit là d'*une clinique très fine* qui permet précisément de reconstituer les bases et les fondements de *la psychose paranoïaque telle qu'elle est effectivement structurée* …mais plutôt à la suite de la diffusion de l'ouvrage dans lequel, sous le titre *La Constitution paranoïaque* [2], Monsieur GENIL–PERRIN avait fait prévaloir cette notion *caractérologique* de l'*anomalie de la personnalité* constituée essentiellement dans *une structure qu'on peut bien qualifier*…

aussi bien le livre porte la marque et le style de cette inspiration … de « *structure perverse du caractère* » et comme toute *perversion*, il arrivait qu'il sorte des limites et qu'il tombe dans cette affreuse folie qui consistait simplement dans l'exagération démesurée de tous les traits de ce fâcheux caractère.

Cette conception, vous le remarquerez, peut bien s'appeler une conception *psychologique*, ou *psychologisante*, ou même psychogénétique de la chose. Toutes les références formelles à une base organique de la chose, au tempérament par exemple, ne changent en rien ce que nous pouvons appeler « *genèse psychologique* » : c'est précisément cela, c'est quelque chose qui s'apprécie, se définit sur un certain plan, et ensuite les relations, les liens de développement se conçoivent d'une façon parfaitement continue, dans une cohérence qui est autonome, propre, qui se suffit dans son propre champ, et c'est bien en somme de science psychologique qu'il s'agit, quelle que puisse être d'un autre côté la répudiation d'un certain point de vue que l'on trouvait sous la plume de son auteur, ça n'y changerait rien.

J'ai donc essayé dans ma thèse, d'y introduire une autre vue. À ce moment–là j'étais encore assurément un jeune psychiatre, et j'y fus introduit pour beaucoup par les travaux, l'enseignement direct et, j'oserais même dire la familiarité de quelqu'un qui a joué un rôle très important dans *la psychiatrie française* à cette époque, et qui est Monsieur DE CLÉRAMBAULT.

2 Genil-Perrin : les paranoïaques, Paris, Maloine, 1926. Cf. Marcel Montassut « La constitution paranoïaque », thèse, Paris.

Monsieur DE CLÉRAMBAULT…
    j'évoque sa personne, son action, son influence
    et son nom dans une causerie introductive
    de notre champ pour ceux d'entre vous qui n'ont
    de son œuvre qu'une connaissance moyenne
    ou approximative, ou par ouïe dire, et je pense
    qu'il doit y en avoir un certain nombre
…passe pour avoir été le farouche défenseur
d'une conception organiciste extrême, et assurément
c'était là en effet le dessein explicite de beaucoup
de ses exposés théoriques.

Néanmoins, je crois que c'est là que peut tenir
la perspective sur l'influence qu'a pu avoir
effectivement, non seulement sa personne et son
enseignement, mais aussi la véritable portée de cette
découverte, puisque aussi bien c'est une œuvre qui…
    indépendamment de ses visées théoriques
…a une *valeur clinique* concrète d'une nature considérable :
le nombre de *syndromes*…
    pour donner à ce terme le sens le plus vague
…cliniques descriptifs qui ont été repérés par
CLÉRAMBAULT, et d'une façon complètement originale
et nouvelle, qui sont dès lors intégrés au patrimoine
psychiatrique de l'expérience psychiatrique,
est considérable.

Et dans l'ordre des psychoses, CLÉRAMBAULT reste
absolument indispensable, il a apporté des choses
extrêmement précieuses qui n'avaient jamais été vues
avant lui, qui n'ont même pas été reprises depuis.
Je parle des psychoses toxiques, déterminées
par des toxiques : éthéromanie, etc.

La notion de *l'automatisme mental* est apparemment polarisée
dans l'œuvre de CLÉRAMBAULT, dans son enseignement,
par le souci de démontrer *le caractère* fondamentalement
anidéïque comme il s'exprimait, c'est–à–dire non conforme
à une suite d'idées…
    ça n'a pas beaucoup plus de sens
    dans le discours de ce maître
…de la suite des phénomènes dans le développement
ou l'évolution de la psychose.

On peut déjà remarquer que rien que ce repérage du phénomène en fonction d'une espèce de *compréhensibilité* supposée :

- c'est à savoir qu'il pourrait y avoir une continuité qu'on appellerait l'idée,
- c'est à savoir que la suite des phénomènes, de la façon dont je vous ai indiqué le paranoïaque avec son développement délirant, ce serait quelque chose qui irait de soi,

…de sorte qu'il y a déjà une espèce de référence à la *compréhensibilité*, et presque pour déterminer ce qui justement se manifeste pour faire *une rupture dans la chaîne*, et se présentait justement comme *un cas béant*, comme quelque chose d'incompréhensible et quelque chose qui ne joint pas maintenant avec ce qui se passe après.

C'est là une assomption dont il serait exagéré de dire qu'elle est assez naïve, puisqu'il n'y a pas de doute, il n'y en a pas de plus commune.
Et tout de même pour beaucoup de gens…
et je le crains, encore pour vous,
tout au moins pour beaucoup d'entre vous
…la notion qui a constitué le progrès majeur de la psychiatrie, depuis qu'a été introduit ce mouvement d'investigation qui s'appelle *l'analyse*, consisterait en la restitution du sens à l'intérieur de la chaîne des phénomènes.

Ceci n'est pas faux en soi, mais ce qui est faux c'est de s'imaginer…
comme il reste d'une façon ambiante dans l'esprit disons *des salles de garde*, de la moyenne de l'opinion commune, du « *sensus commune* » des psychiatres
…que le sens dont il s'agit c'est ce qui se comprend, qu'en d'autres termes, ce que nous avons appris, ce qu'il y a de nouveau, c'est à *comprendre* les malades.

C'est là un pur mirage !
Cette notion de *compréhensibilité* a un sens très net, et qui est un ressort tout à fait essentiel de notre recherche : quelque chose peut être compris et strictement indistingué de ce qu'on appelle par exemple « *relation de compréhension* », et dont JASPERS a fait le pivot de toute sa *psychopathologie* dite *générale*.

C'est qu'il y a des choses *qui se comprennent*, *qui vont de soi*, par exemple quand quelqu'un est triste, c'est qu'il n'a pas ce que son cœur désire… Rien n'est plus faux ! Il y a des gens qui ont tout ce que leur cœur désire et qui sont tristes quand même, la tristesse est une passion qui est complètement d'une autre nature.

Je voudrais quand même un tout petit peu insister : quand vous donnez une gifle à un enfant, eh bien ça se comprend, il pleure sans que personne réfléchisse que ce n'est pas du tout obligé qu'il pleure, et je me souviens du petit garçon qui, quand il recevait une gifle demandait « *c'est une caresse ou une claque ?* ».

Si on lui disait « *c'est une claque !* », il pleurait, ça faisait partie des *conventions*, de *la règle* du moment : s'il avait reçu une claque il fallait pleurer, et si c'était une caresse il était enchanté. Il faut dire que le mode de relations qu'il avait avec ses parents un peu vifs, donnait cette sorte de communication active du contexte, assez courant dans cette notion de *relation de compréhension* telle que l'explicite M. JASPERS.

Vous pouvez d'ici la prochaine fois, vous reporter au chapitre très précis intitulé *La notion de relation de compréhension* dans M. JASPERS[3], vous y verrez d'ailleurs…

parce que c'est bien là
l'utilité d'un discours soutenu

…que les incohérences y apparaissent vite, et vous y verrez très rapidement à quel point la notion est insoutenable, c'est-à-dire qu'en fin de compte JASPERS n'évoque la *relation de compréhension* que comme quelque chose qui est toujours à la limite, mais dès qu'on s'en approche à proprement parler est insaisissable, et dont les exemples qu'il tient pour les plus manifestes, ceux qui sont ses points de repère, les centres de référence avec lesquels il confond très vite et forcément de façon obligée, la notion de *relation de compréhension*, ce sont des références en quelque sorte idéales.

3 Karl Jaspers : Psychopathologie générale, Bibliothèque des introuvables, 2000.

Mais *ce qui est très saisissant c'est qu'il ne peut pas éviter*...
même dans son propre texte et même avec l'art
qu'il peut mettre à soutenir ce mirage
…d'en donner d'autres exemples que ceux qui ont toujours été précisément réfutés par les faits, par exemple que *le suicide* étant un penchant certainement vers le déclin, vers la mort, il semblerait que tout un chacun en effet pourrait dire…
mais uniquement si on va le chercher pour *le faire dire*
…que le suicide devrait se produire plus facilement au déclin de la nature, c'est–à–dire en automne… mais chacun sait depuis longtemps que d'après *les statistiques* on se suicide beaucoup plus au printemps.

Ça n'est ni plus ni moins compréhensible, il suffit des articulations nécessaires, et d'expliciter ce qu'on voudra sur ce sujet, admettre qu'il y a quelque chose de surprenant au fait que les suicides soient plus nombreux au printemps qu'en automne, et quelque chose qui ne peut reposer que sur cette sorte de mirage toujours inconsistant qui s'appelle la *relation de compréhension*, comme s'il y avait quoi que ce soit qui, dans cet ordre, pût être jamais saisi.

En ce sens, si nous arrivions même à concevoir…
c'est très difficile de le concevoir
parce que c'est littéralement inconcevable
…mais comme toutes les choses qui ne sont pas approchées, serrées de près, prises dans un véritable concept, cela reste la supposition latente à tout ce que l'on considère comme une espèce de *changement de couleur* de la psychiatrie depuis une trentaine d'années.

Si on arrivait à identifier la notion de *psychogénèse* avec celle de la réintroduction…
dans le rapport à *notre objet psychiatrique* : le malade
…la réintroduction de ces fameuses *relations de compréhension*, si la *psychogenèse* c'est cela, je dis…
parce que je pense que la plupart d'entre vous sont capables dès maintenant de comprendre parfaitement ce que je veux dire après deux ans d'enseignement sur le *symbolique*, l'*imaginaire* et le *réel*,
…pour ceux qui *n'y seraient pas encore* je le leur dis : *le grand secret de la psychanalyse c'est qu'il n'y a pas de psychogenèse*.

Si *la psychogenèse* c'est cela, c'est justement ce dont *la psychanalyse* :

- par tout son mouvement,
- par toute son inspiration,
- par tout son ressort,
- par tout ce qu'elle a apporté,
- par tout ce en quoi elle nous conduit,
- par tout ce en quoi elle doit nous maintenir,

…est en cela la plus éloignée.

Une autre manière d'exprimer les choses et qui va beaucoup plus loin encore, c'est que dans l'ordre de ce qui est à proprement parler psychologique, si nous essayons de le serrer de plus près, à savoir si nous nous mettons dans une perspective psychologisante, le psychologique c'est l'éthologie, c'est l'ensemble des comportements, des relations de l'individu…

biologiquement parlant

…avec ce qui fait partie de son entourage naturel.

C'est la définition tout à fait légitime de ce qui peut être considéré à proprement parler comme la psychologie :
c'est là un ordre de relations de fait, chose objectivable disons, champ très suffisamment limité pour constituer un objet de science.

Il faut aller un tout petit peu plus loin, et il faut même dire qu'aussi bien constituée que soit une psychologie dans son champ naturel, la psychologie humaine comme telle est exactement…

comme disait VOLTAIRE de l'histoire naturelle :
elle n'est pas aussi naturelle que cela

…pour tout dire, tout ce qu'il y a de plus *antinaturel*.

Tout ce qui est de l'ordre proprement psychologique dans le comportement humain est soumis à des anomalies profondes, présente à tous instants des paradoxes suffisants pour, à soi seul, poser le problème de savoir quel ordre il faut introduire pour que, simplement, on s'y retrouve, pour que la chatte y retrouve ses petits.

Si on oublie ce qui est vraiment le relief,
le ressort essentiel de la psychanalyse, on revient…
    ce qui d'ailleurs est naturellement *le penchant constant*,
    quotidiennement constaté de la psychanalyse
…on revient à toutes sortes de mythes qui ont été constitués depuis un temps qui reste à définir :
à peu près de la fin du XVII^{ème} siècle jusqu'à la psychanalyse.

Ces sortes de mythes on peut bien les définir ainsi, si on constituait l'ensemble de ce qu'on appelle la psychologie traditionnelle et de la psychiatrie :

- mythes d'unité de la personnalité,
- mythes de la synthèse,
- mythes des fonctions supérieures et inférieures,
- confusion à propos des termes de l'automatisme,

…tout type d'organisation du champ objectif qui montre à tout instant le craquement, l'écartèlement, la déchirure, la négation des faits, la *méconnaissance* même de l'expérience la plus immédiate.

Ceci dit, *qu'on ne s'y trompe pas*, je ne suis pas ici non plus en train de donner la moindre *indication* dans le sens d'*un mythe* au premier plan *de cette « expérience immédiate »* qui est le fond de ce qu'on appelle la psychologie, voire la psychanalyse existentielle…

Cette « *expérience immédiate* » n'a pas plus de privilège pour nous arrêter, nous captiver, que dans n'importe quelle autre science, c'est–à–dire qu'elle n'est nullement la mesure de ce à quoi nous devons arriver en fin de compte, comme élaboration satisfaisante de ce dont il s'agit.

À ce titre, ce que donne la doctrine freudienne, l'enseignement freudien est – vous le savez – tout à fait conforme à ce qui s'est produit dans tout le reste du scientifique…
    si différent que nous puissions le concevoir
    de ce mythe qui est le nôtre propre
…c'est–à–dire que comme les autres sciences il fait intervenir des ressorts qui sont au–delà de cette expérience immédiate, qui ne sont nullement possibles à être saisis d'une façon sensible.

Là comme en physique ce n'est pas en fin de compte la couleur que nous retenons dans son caractère *senti*, différencié par l'expérience directe, c'est quelque chose qui est derrière et qui la conditionne.

Nous ne pouvons pas méconnaître non plus cette *dimension* tout à fait essentielle du progrès freudien, c'est quelque chose qui n'est pas non plus…
ce qui est différent de la *relation de compréhension*
dont je parlais tout à l'heure
…qui n'est pas non plus quelque chose qui simplement s'arrêterait à cette expérience immédiate, cette expérience n'est pas quelque chose qui, à aucun moment soit pris nulle part, dans quoi que ce soit de *pré-conceptuel*, de *pré-essentiel*, une sorte d'expérience pure.

C'est une expérience bel et bien déjà structurée par quelque chose d'artificiel qui est très précisément la relation analytique, la relation analytique telle qu'elle est constituée par l'aveu par le sujet de quelque chose qu'il vient dire au médecin et ce que le médecin en fait, et c'est à partir de là que tout s'élabore, et c'est ce qui fait de son instrument d'entrée, son mode opératoire premier.

À travers tout ce que je viens de vous rappeler, vous devez me semble-t-il, avoir déjà reconnu les trois ordres du champ dont je vous enseigne…
rabâche depuis un certain temps
…combien ils sont nécessaires à mettre dans notre perspective pour comprendre quoi que ce soit à cette expérience, c'est à savoir :

- du *symbolique*,
- de *l'imaginaire*,
- et du *réel*.

Le symbolique, vous venez de le voir apparaître tout à l'heure très précisément, au moment où j'ai fait allusion de façon très nette, et par deux abords différents, à ce qui est manifestement au-delà de toute compréhension, et à l'intérieur de quoi toute compréhension s'insère et qui exerce cette influence si manifestement perturbante sur tout ce qui est des rapports humains et très spécialement interhumains.

L'imaginaire, vous l'avez vu aussi pointer dans mon discours précédent, par cette seule référence que je vous ai faite à *l'éthologie animale*, c'est-à-dire à ces formes captivantes ou captatrices qui donnent en quelque sorte les rails et les suites, à l'intérieur desquelles suites, le comportement animal se dirige, se conduit vers ses buts naturels.

M. PIÉRON qui n'est pas pour nous « *en odeur de sainteté* », a intitulé un de ses livres : *La sensation, guide de vie*.

C'est un très beau titre, je ne sais pas s'il s'applique autant à la sensation qu'il le dit, en tout cas, ce n'est certainement pas le contenu du livre qui le confirme, mais bien entendu il y a un fond exact dans cette perspective.

Ce titre vient là un peu en raccroc à son livre, il semble que ce soit là un dessein auquel le livre lui-même *fasse défaut*.

Mais *l'imaginaire* est assurément *guide de vie pour tout le champ animal*, et *le rôle que l'image joue dans ce champ profondément structuré par le symbolique*, qui est le nôtre, est bien entendu capital.

Ce rôle est tout entier repris, repétri, réanimé par cet *ordre symbolique*, *les images*...

> en tant que nous puissions saisir quoi que ce soit qui permette de le saisir à l'état pur

...sont toujours plus ou moins *intégrées à cet ordre symbolique* qui, je vous le rappelle, se définit chez l'homme par son caractère essentiellement de *structure organisée*.

Par opposition, quelle différence y a-t-il entre quelque chose qui est de l'ordre *symbolique* et quelque chose qui est de l'ordre *imaginaire* ou *réel* ?

C'est que dans *l'ordre imaginaire* ou *réel* nous avons toujours un plus ou un moins autour de quoi que ce soit qui soit un seuil, nous avons une marge, nous avons un plus ou moins, nous avons une continuité.

Dans *l'ordre symbolique*, tout élément vaut en tant qu'opposé à un autre.

Pour entrer par exemple dans le champ de l'expérience
où nous allons commencer de nous introduire…
celle de notre *psychotique*
…prenons quelque chose de tout à fait élémentaire.

L'un de nos psychotiques nous raconte dans quel monde
étrange il est entré depuis quelques temps :

- tout pour lui est devenu *signe*,

- non seulement comme il le raconte il est épié,
observé, surveillé, *on parle, on dit, on indique, on le regarde, on cligne de l'œil*,

- mais cela peut aller beaucoup plus loin,
cela peut envahir…
vous allez voir tout de suite *l'ambiguïté s'établir*
…nous dirons le champ des objets réels inanimés,
non–humains.

Regardons–y de plus près avant de voir de quoi
il s'agit s'il rencontre dans la rue une auto colorée
par exemple, elle aura pour lui une valeur…
une auto n'est pas absolument ce que
nous appellerons un objet naturel
…cette auto est rouge, elle aura pour lui tel sens,
ce n'est pas pour rien qu'une *auto rouge* est passée
à ce moment–là.

Posons–nous des questions à propos d'un phénomène
aussi simple, le phénomène de l'intuition délirante
de ce sujet à propos de la valeur de cette *auto rouge*.

Il est très souvent d'ailleurs tout à fait incapable…
sans qu'elle ait pour lui une signification *maxima*
…de préciser cette signification qui reste ambiguë.

Est–elle favorable ?
Est–elle menaçante ?

Il est quelquefois incapable de trancher sur le plan
de cette caractéristique, mais assurément,
l'auto est là pour quelque chose.

À propos donc du phénomène le plus difficile à *saisir*, je dirais le plus indifférencié qui soit, nous pourrons reconnaître que par exemple nous aurons trois conceptions complètement différentes de la rencontre d'un sujet…

dont je n'ai pas dit dans quelle classe de la psychose il se place

…de cette déclaration d'un sujet à propos d'*une auto rouge*,

- selon que nous envisagerons la chose sous l'angle d'une aberration perceptive, c'est–à–dire… ne croyez pas que nous en sommes aussi loin : il n'y a pas très longtemps que c'était au niveau des phénomènes de la perception qu'était posée la question de savoir ce qu'éprouvait de façon élémentaire le sujet aliéné, si c'est un *daltonien* qui voit le rouge vert, ou inversement, personne n'y a été voir, il n'en distingue pas simplement la couleur

- selon que nous envisagerons la rencontre avec cette auto rouge dans le même registre que ce qui se passe quand le rouge–gorge rencontrant son congénère, lui exhibe le plastron bien connu qui lui donne son nom, et c'est du seul fait de cette rencontre qu'il est là, car on a démontré par une série d'expériences, que cet habillement des oiseaux correspondait avec la garde des limites du territoire. À soi tout seul, cela détermine un certain comportement individu–adversaire pour le moment de leur rencontre, fonction imaginaire de ce rouge, fonction si vous voulez qui dans l'ordre précisément des *relations de compréhension* se traduit par le fait que ce rouge pour le sujet, aura hâté quelque chose qui l'aura *fait voir rouge*, qui lui aura semblé porter en lui–même le caractère expressif et immédiat de *l'hostilité* ou de la *colère*.

- Ou au contraire de comprendre cette auto rouge, troisième façon de la comprendre, dans l'ordre symbolique, à savoir comme on comprend la couleur rouge dans un jeu de cartes, c'est–à–dire en tant qu'opposé au noir, c'est–à–dire faisant partie d'un langage déjà organisé.

Voilà exactement les trois registres distingués, et distingués aussi les trois plans dans lesquels peut s'engager notre « *compréhension* », dans la façon même dont nous nous interrogeons sur le phénomène élémentaire et sur sa valeur actuelle à un moment déterminé de l'évolution pour le sujet.

Il est tout à fait clair, *massivement*, que ce que FREUD introduit quand il aborde ce champ de la paranoïa…

> et ceci est encore plus éclatant ici que partout ailleurs, peut–être parce que c'est plus localisé, parce que cela tranche plus avec les discours contemporains

…quand il s'agit de psychose, nous voyons d'emblée que FREUD avec une audace qui a le caractère d'une espèce de commencement absolu…

> nous finissons par ne plus nous rendre compte de la trame technique, c'est une espèce de création, on a beau dire qu'il y a des sciences qui se sont déjà intéressées au sens du rêve, ça n'a *absolument* rien à faire avec la méthode appliquée dans la *Traumdeutung,* avec ce travail de pionnier qui est déjà fait devant nos yeux, et qui aboutit à la formule : « *le rêve vous dit quelque chose* » et la seule chose qui nous intéresse, c'est cette *élaboration* à travers laquelle *il dit quelque chose, il dit quelque chose comme on parle*.
>
> Ceci n'avait jamais été dit.
>
> On a dit qu'il y avait un sens, que nous pouvions y lire quelque chose, mais *le rêve dit quelque chose*, il parle admettons encore qu'il pouvait y avoir de cela justement par l'intermédiaire de toutes les pratiques innocentes, quelque chose de cela

…mais que FREUD prenne le livre d'un paranoïaque…

> ce livre de SCHREBER dont il recommande bien platoniquement la lecture au moment où il écrit son œuvre, car il dit « *ne manquez pas de le lire avant de me lire* »

…FREUD prend donc ce livre des *Mémoires d'un malade nerveux* et il donne un déchiffrage *champolionesque*, un déchiffrage à la façon dont on déchiffre des hiéroglyphes : il retrouve derrière tout ce que nous raconte cet extraordinaire personnage.

Car parmi toutes les productions littéraires du type du plaidoyer, de la communication, du message fait par quelqu'un qui, passé au–delà des limites, nous parle du domaine de cette expérience profondément extérieure, étrange, qui est celle du psychosé, c'est certainement *un des livres les plus remarquables*, c'en est un d'un caractère tout à fait privilégié, il y a là une rencontre exceptionnelle entre le génie de FREUD et quelque chose de tout à fait rare.

Dans son développement, FREUD prend le texte et il ne fait pas une vaine promesse : nous verrons ensemble qu'à un certain moment, il y a de la part de FREUD un véritable *coup de génie*…
qui ne peut rien devoir
à ce qu'on peut appeler « *pénétration intuitive* »
…c'est le coup de génie littéralement du *linguiste qui dans le texte voit apparaître plusieurs fois le même signe*, et présuppose, part de l'idée que ceci doit vouloir dire quelque chose…
par exemple la voyelle la plus fréquente
« e » dans la langue dont il s'agit,
vu ce que nous savons vaguement
…et qui à partir de ce trait de génie arrive à remettre debout à peu près l'usage de tous les signes en question dans cette langue.

Pour FREUD par exemple, cette *identification* prodigieuse qu'il fait des « *oiseaux du ciel* » dans SCHREBER, avec les « *jeunes filles* », a quelque chose qui participe tout à fait de ce phénomène, d'une hypothèse sensationnelle qui permet, à partir de là, d'arriver à reconstituer toute la chaîne du texte, bien plus : de comprendre non seulement le matériel signifiant dont il s'agit, mais aussi de reconstituer *la langue*, cette fameuse « *langue fondamentale* » dont nous parle SCHREBER lui–même, *la langue* dans laquelle tout le texte est écrit.

Le caractère donc absolument dominant de l'interprétation *symbolique* comme telle, au sens plein, pleinement structuré qui est celui dans lequel j'insiste, il faut que nous situions toujours la découverte analytique dans son plan original, et par là plus évident que partout ailleurs. Est–ce que c'est assez dire ?

Sûrement pas puisque, aussi bien, rien dans ce cas n'irait au delà de cette traduction, en effet, sensationnelle, mais du même coup laisserait exactement le champ dans lequel FREUD opère, sur le même plan que celui des névroses, c'est–à–dire que l'application de la méthode analytique ne montrerait ici rien de plus que ceci : qu'elle est capable en effet dans *l'ordre symbolique* de faire une lecture égale, mais tout à fait incapable de rendre compte de *leur distinction* et de *leur originalité*.

Il est bien clair que c'est donc tout à fait au–delà de cela…
qui sans doute sera une fois de plus
démontré par la lecture de FREUD
…que c'est bien au–delà de cela que se posent les problèmes qui vont faire l'objet de notre recherche de cette année, et qui vont aussi justifier que nous les ayons mis à notre programme : dans cette découverte *du sens du discours.*

À proprement parler c'est un discours…
et un discours imprimé, il s'agit bien de cela
…de l'aliéné.

Que nous soyons dans *l'ordre symbolique* et que ce soit *l'ordre symbolique* qui puisse en répondre, ceci est *manifeste*.

Maintenant qu'est–ce que nous montre le matériel même de ce discours de l'aliéné ?

Il parle, mais ce n'est pas au niveau de ses vocables que se déroule ce sens traduit par FREUD, c'est au niveau de ce qui est *nommé* : *les éléments de nomination* de ce discours sont empruntés à quelque chose dont – vous le verrez – le rapport est tout à fait étroit avec le corps propre.

C'est par la porte d'entrée du *symbolique* que nous arrivons à entrevoir, à pénétrer cette relation de l'homme à son propre corps qui caractérise *le champ* en fin de compte *réduit*, vous le voyez, *mais* vraiment *irréductible* chez l'homme, *de* ce qu'on appelle *l'imaginaire*.

Car si quelque chose chez l'homme correspond à cette fonction *imaginaire* du comportement animal,
c'est tout ce qui le fait lier d'une façon élective,
toujours aussi peu saisissable que possible,
c'est–à–dire à la limite de quelque participation symbolique, mais tout de même irréductible,
et que toute l'expérience analytique seule a permis de saisir dans ses derniers ressorts :
l'homme a un certain nombre de ressorts formels
qui sont la forme générale du corps,
où tel ou tel point est dit zone érogène de ce corps.

Voilà ce que nous démontre l'analyse symbolique du cas de SCHREBER.

À partir de là, les questions qui se posent font exactement le tour des catégories effectivement actives, efficaces, dans notre champ opératoire.

Il est classique de dire que dans la psychose, l'inconscient est là en surface, c'est même pour cela que c'est bien comme il l'est déjà, qu'il ne semble pas que ça ait de meilleur, ni de plus grand effet.

Nous ne savons pas trop comment nous en tiendrons compte, il est bien certain qu'en effet, dans cette perspective assez instructive en elle–même,
nous pouvons en effet faire cette remarque d'emblée et tout de suite, que probablement ce n'est pas purement et simplement…
comme FREUD l'a toujours souligné
…de ce trait négatif, d'être un *Unbewusst*, un *non conscient* que l'inconscient tient son efficace.

Nous traduisons FREUD et nous disons :
cet inconscient c'est un langage.

Il est bien certain que ça paraît beaucoup plus clair dans notre perspective : que le fait qu'il soit articulé par exemple, n'implique pas après tout pour autant qu'il soit reconnu, la preuve c'est que tout se passe comme si FREUD traduisait *une langue étrangère*,
et même la reconstituait dans un découpage absolument fondamental.

Le sujet est peut-être tout simplement dans le même rapport que FREUD avec *son* langage, il l'est même certainement, à savoir que le phénomène de la *Spaltung* peut être là légitimement évoqué, et, si tant est que nous admettions l'existence de quelqu'un qui peut parler dans une langue qu'il ignore totalement, c'est la métaphore que nous choisissons pour dire ce qu'il ignore dans la psychose.

En serons-nous satisfait ?
Certainement pas parce qu'aussi bien la question n'est pas de savoir pourquoi cet inconscient qui est là, articulé à fleur de terre, reste aussi bien pour le sujet exclu si l'on peut dire, non assumé, la question est de savoir pourquoi cet inconscient apparaît dans le *réel*, car enfin c'est là ce qui est la question essentielle.

J'espère qu'il y en a assez parmi vous qui se souviennent du commentaire que M. Jean HIPPOLYTE nous avait fait ici de la *Verneinung* de FREUD, et je regrette son absence ce matin pour pouvoir répéter devant lui…
    et m'assurer par sa présence
    que je ne les déforme point
…les termes qu'il a dégagés de cette *Verneinung*.

Ce qui ressortait bien de l'analyse de ce *texte fulgurant*, c'est que dans ce qui est inconscient, tout n'est pas seulement refoulé, c'est-à-dire méconnu par le sujet après avoir été verbalisé, mais que derrière tout le processus de verbalisation, il faut admettre une *Bejahung* [affirmation] *primordiale*, une admission dans le sens du *symbolique*, qui elle-même peut *faire défaut*.

Point qui est recoupé par d'autres textes…
    je ne fais allusion qu'à ceux sur
    lesquels nous nous sommes arrêtés ici
…et spécialement par un passage très significatif, aussi explicite qu'il est possible :
il admet que ce phénomène d'exclusion pour lequel le terme de *Verwerfung* pour certaines raisons peut paraître tout à fait valable, pour distinguer de la *Verneinung* à une étape très ultérieure.

Au début de la *symbolisation*, c'est-à-dire pouvant se produire à une étape déjà avancée du développement du sujet, il peut se produire ceci, que *le sujet refuse l'accession à son monde symbolique*, de quelque chose que pourtant il a expérimenté, et qui n'est rien d'autre dans cette occasion que la menace de castration. Et on peut savoir par toute la suite du développement du sujet qu'il n'en veut rien savoir et FREUD le dit textuellement, au sens du refoulé.

Telle est la formule qu'il emploie et qui veut bien dire ceci : c'est qu'il y a une distinction entre

- *ce qui est refoulé*,
- et *ce qui – du fait même qu'il est refoulé –* *fait retour*.

Car ce ne sont que *l'endroit et l'envers d'une seule et même chose*, le refoulé est toujours là, mais il s'exprime d'une façon parfaitement articulée dans les *symptômes* et dans une foule d'autres *phénomènes*, ce qui est tout à fait différent, et c'est pour cela que ma comparaison de l'année dernière de certains phénomènes de *l'ordre symbolique* avec ce qui se passe dans les machines, n'est pas si inutile à rappeler.

Je vous le rappelle brièvement, vous savez que tout ce qui s'introduit dans le circuit des machines, au sens où nous l'entendons, nos petites machines au sens moderne du terme, des machines qui ne parlent pas tout à fait encore, mais qui vont parler d'une minute à l'autre, ces machines où on introduit ce dont on peut les nourrir, comme on dit, c'est-à-dire la suite des petits chiffres à la suite desquels nous attendrons les transformations majeures qui permettraient à la machine de nous rapporter les choses que nous aurions peut-être mis cent mille ans à calculer, ces machines nous ne pouvons y introduire des choses qu'en respectant leur rythme propre, c'est-à-dire une espèce de rythme fondamental dont il faut que nous respections l'existence, sinon tout le reste tombe dans les dessous et ne s'introduit pas, faute d'avoir pu entrer. On peut reprendre une image qui le représente, seulement il y a un phénomène, c'est que : *tout ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, reparaît dans le réel*.

Là-dessus, le texte de FREUD est *sans ambiguïté* :
si l'Homme aux loups n'est pas sans tendance ni propriété psychotique...

- comme la suite de l'observation l'a montré, il n'est pas du tout sans receler quelques ressources du côté de la psychose,
- comme il le démontre dans cette courte paranoïa qu'il ferait entre la fin du traitement de FREUD et le moment où il est repris au niveau de l'observation que nous donne FREUD

...si l'Homme aux loups a refusé toujours son accession...
pourtant apparente dans sa conduite
...de la castration au registre [symbolique], l'a rejetée de la fonction symbolique à proprement parler,
de l'assomption non seulement actuelle, mais même possible par un « *je* », il y a le lien le plus étroit entre ceci et le fait – *qu'il retrouve dans l'enfance* – d'avoir eu cette courte hallucination qu'il rapporte avec des détails extrêmement précis :
il lui a fait voir qu'en jouant avec son couteau il s'était coupé le doigt, et que son doigt ne tenait plus que par un tout petit bout de peau.

Le sujet raconte cela avec une précision et un style qui en quelque sorte, est calqué sur le vécu.

Le fait que la scène est appréhendée pendant un court instant, il semble même que tout espèce de repérage temporel ait disparu :
il s'est assis sur un banc à côté de sa nourrice qui est justement la confidente de ses premières expériences, il n'ose pas lui en parler, chose combien significative de cette suspension de toute possibilité de parler à la personne à qui il parlait de tout et tout spécialement de cela.

Il y a là une espèce d'*abîme*, de *plongée* vraiment temporelle, de *coupure* d'expérience psychologique pendant un court moment, à la suite de quoi il en ressort qu'il n'a rien du tout, « *tout est fini n'en parlons plus* ».

La relation que FREUD établit entre *ce phénomène et ce très spécial* « *ne rien savoir de la chose même* » au sens du refoulé, exprimé dans le texte de FREUD, est traduit par ceci :
ce qui est refusé dans l'ordre symbolique ressurgit dans le réel.

Vous savez que c'est exactement le fond, le sens,
la pointe, de tout ce texte de la *Verneinung* :

- qu'est–ce que veut dire un certain mode d'apparition de ce qui est en cause dans le discours du sujet, sous cette forme très particulière qui est *la dénégation* ?

- Et pourquoi ce qui est là présent est aussi inefficace ?

La relation étroite qu'il y a entre *les deux registres*...

- celui de la dénégation et celui de la réapparition dans l'ordre purement intellectuel non intégré par le sujet,

- et celui de l'hallucination, c'est–à–dire de la réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet,

…montre une gamme, un éventail de relations,
un lien qui est absolument de premier plan.

La question est donc de savoir :
de quoi s'agit–il quand il s'agit d'un phénomène
à proprement parler hallucinatoire ?

Un phénomène hallucinatoire a sa source
dans ce que nous pouvons appeler provisoirement…
je ne sais pas si cette conjonction
de termes je la maintiendrai toujours
…« *l'histoire du sujet dans le symbolique* ».

C'est difficile à soutenir parce que toute l'histoire
est par définition *symbolique*, mais prenons cette *formule*.

La distinction est essentielle à établir :
si le refoulé névrotique a la même origine,
se situe à ce même niveau « *d'histoire dans le symbolique* »
que le refoulé dont il s'agit dans la psychose.

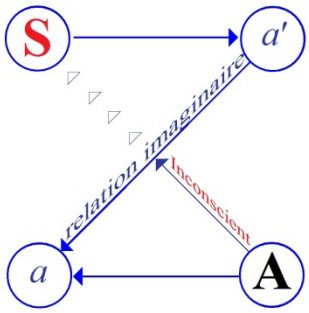
Bien entendu il s'établit le rapport le plus étroit avec les contenus dont il s'agit, mais ce qui est tout à fait frappant, c'est de voir qu'assurément :

- *ces distinctions* permettent tout de suite, en quelque sorte, de se reconnaître dans ces contenus,
- et en vérité apportent en elles–mêmes déjà toutes seules, une clé qui nous permet de nous poser des problèmes tout de même d'une façon beaucoup plus simple qu'on ne les avait posés jusqu'ici.

Il est tout à fait certain, par exemple, que le phénomène d'hallucination verbale tel qu'il se présente sous la forme de cette espèce de doublure du comportement et de l'activité du sujet, qui est entendu comme si un tiers parlait et dise :

« *Elle fait ceci,* ou *il fait ceci, il m'a parlé mais il ne va pas répondre, il s'habille* ou *il se déshabille,* ou *il se regarde dans la glace...* »

ceci dont il s'agit est quelque chose qui dans la perspective qui est celle de *notre schéma de l'année dernière* :



du *sujet* et de cet *Autre* avec lequel la communication directe de la parole pleine de *l'ordre symbolique achevé* est interrompue par ce détour et ce passage par le *(a)* et le *(a')* des deux *moi* et de leurs *relations imaginaires*.

Il est tout à fait clair que la triplicité essentielle au moins de premier plan que ceci implique chez le sujet, est quelque chose qui recouvre de la façon la plus directe, le fait que quelque chose qui est bien sans aucun doute bien entendu le *moi* du sujet, parle et peut parler du sujet normalement à un autre en troisième personne, et parler de lui, parler du S du sujet.

Ceci dans la perspective de structuration du sujet fondamental et de sa parole, n'a rien d'absolument explicite, sinon compréhensible.
Comme toute une partie des phénomènes des psychoses se comprennent en ceci, que d'une façon extrêmement paradoxale et exemplaire en même temps, le sujet…
à la façon dont ARISTOTE faisait remarquer :

« *Il ne faut pas dire l'âme pense, mais l'homme pense avec son âme.* »

Formule dont on est déjà loin puisque aussi bien je crois que nous sommes beaucoup plus près de ce qui se passe, en disant qu'ici *le sujet psychotique*...
au moment où apparaît dans le réel...
où apparaît avec ce « sentiment de réalité » qui est la caractéristique fondamentale du phénomène élémentaire
...*sa forme la plus caractéristique de l'hallucination*
...*le sujet littéralement parle avec son moi*.

C'est quelque chose que nous ne rencontrerons jamais d'une façon pleine. L'ambiguïté de notre rapport au *moi* est absolument *fondamentale* et suffisamment marquée. Il y a toujours quelque chose de profondément révocable dans tout assomption de notre *moi*.

Ce que nous montre certains phénomènes élémentaires de la psychose, c'est littéralement le *moi* totalement assumé instrumentalement si on peut dire, le sujet identifié avec son *moi* avec lequel il parle, c'est lui qui parle de lui, le sujet, ou de lui de S, dans les deux sens équivoques du terme, *la lettre* [S] *et le Es allemand*.

Ceci je ne vous le donne aujourd'hui et ici sous cette forme, que pour vous indiquer où vont nous porter cette année *notre tentative de situation exacte par rapport à ces trois registres du symbolique, de l'imaginaire, et du réel, des diverses formes de la psychose*.

Elles vont nous mener et nous maintenir dans ce qui est déjà et paraissait l'objet de notre recherche, précisément à permettre de préciser dans ses ressorts derniers, la fonction qu'il nous faut donner dans le traitement, dans la cure, à un registre, à un ressort comme celui du *moi* par exemple, avec tout ce que ceci comporte.

Parce qu'enfin, ce qui s'entrevoit à la limite d'une telle analyse, c'est toute la question de *la relation d'objet*, si la relation analytique est fondée sur une méconnaissance de l'autonomie de cet *ordre symbolique* qui entraîne automatiquement une confusion du plan *imaginaire* et du plan *réel*, pour autant bien entendu que la relation *symbolique* n'est pas pour autant éliminée puisque on continue de parler, et même qu'on ne fait que cela, il en résulte que *ce qui dans le sujet demande à se faire reconnaître sur le plan propre de l'échange symbolique authentique*...

celui qui n'est pas si facile à atteindre puisqu'il est perpétuellement interféré par l'*autre* ...*ce qui demande à se faire reconnaître dans son authenticité symbolique*, est non seulement littéralement méconnu, mais est remplacé par cette sorte particulière de reconnaissance : de *l'imaginaire*, du *fantasme* qui est à proprement parler ce qu'on appelle l'antichambre de la folie, une certaine façon d'authentifier tout ce qui dans le sujet est de l'ordre de *l'imaginaire* et quelque chose dont nous n'avons tout simplement qu'à admirer que ça ne mène pas à une aliénation plus profonde.

Sans doute c'est là ce qui nous indique suffisamment qu'il lui faut quelque prédisposition, et nous ne doutons pas pour autant en effet qu'il n'y ait pas conditions.

Comme on me posait encore la question à Vienne, un garçon charmant auquel j'essayais d'expliquer quelques petites choses, me demandait si je croyais que les psychoses étaient organiques ou pas.

Je lui dis :

- que cette question était complètement périmée, dépassée,
- et qu'il y avait très longtemps que nous ne faisions pas de différence entre la psychologie et la physiologie,
- et assurément ne devient pas fou qui veut, comme nous l'avions affiché au mur de notre salle de garde dans ce temps ancien, un peu archaïque.

Il n'en reste pas moins que c'est à une certaine façon de manier la relation analytique…

et qui est proprement *d'authentification de la relation imaginaire*
dont on parlait, cette substitution à
la reconnaissance sur le plan symbolique de
la reconnaissance sur le plan imaginaire

…qu'il faut attribuer justement les cas qui sont bien connus également de déclenchement assez rapide de délire plus ou mains persistant, et quelquefois définitif, par un maniement imprudent à l'entrée dans l'analyse, de « *la relation d'objet* » tout simplement.

Les faits sont reconnus, classés, donc il est bien connu que ça peut arriver, mais jamais personne n'a expliqué pourquoi ça se produit, pourquoi une analyse dans ses premiers moments peut déclencher une *psychose*.

C'est évidemment à la fois fonction des dispositions du sujet, comme on le fait toujours remarquer, mais aussi d'une certaine façon de manier l'analyse.

Je crois aujourd'hui n'avoir pu faire autre chose que de vous apporter l'introduction à l'intérêt de ce que nous allons faire, l'imagination au fait qu'il est pour nous un point de vue de l'élaboration notionnelle, de la purification des notions, de leur mise en exercice, et du même coup de notre formation à une analyse.

Il est utile de nous occuper de ce champ, quelque ingrat et aride que puisse être la paranoïa.
Je crois avoir également du même coup rempli mon programme, c'est–à–dire mon titre d'aujourd'hui, et vous avoir indiqué aussi quelques incidences tout à fait précises.

Cette élaboration notionnelle avec ce qu'elle comporte pour nous de formation…

au sens de rectification des perspectives

…est quelque chose qui peut avoir des incidences les plus directes dans la façon dont nous penserons, ou tout au moins dont nous nous garderons de penser, ce qu'est et ce que doit être dans sa visée, l'expérience de chaque jour.

Je crois que plus on essaie de se rapprocher de l'histoire de la notion de paranoïa, plus on s'aperçoit de son caractère hautement significatif, de l'enseignement qu'on peut tirer du progrès, même en l'absence de progrès, comme vous voudrez, qui ont caractérisé le mouvement psychiatrique.

Il n'y a pas de notion en fin de compte plus *paradoxale*, et ce n'est pas pour rien que j'ai pris soin la dernière fois, de mettre au premier plan le terme vieux de « folie », c'est-à-dire le terme fondamental du commun pour désigner la folie qui est restée toujours synonyme de paranoïa. Et vraiment on peut dire que dans le mot de *paranoïa*, les auteurs ont manifesté toute *l'ambiguïté* qui se traduit fondamentalement dans l'usage de ce terme de folie.

Assurément si nous considérons l'histoire du terme, il ne date pas d'hier ni même de la naissance de la psychiatrie, et sans vouloir me livrer ici à ces sortes de déploiement d'érudition qui sont beaucoup trop faciles, je peux vous rappeler quand même que la référence au terme de la folie fait partie depuis toujours du langage de la sagesse ou de ce qui est prétendu tel, et que c'est déjà une certaine date historique que ce fameux « *Éloge de la folie* ».

Cette sorte de mise en valeur de la folie est quelque chose d'identique au comportement humain normal, encore que le mot à cette époque ne soit pas *en usage*, c'est quelque chose qui garde tout son prix.

Simplement dirons-nous que ce qui était dit à ce moment-là dans le langage des philosophes, de philosophe à philosophe, on parlait de la sagesse en parlant de la folie, et avec le temps ça finit par être pris tout à fait au sérieux, *au pied de la lettre*.

Le tournant se fait avec PASCAL, avec tout l'accent du grave et du médité :

- que sans doute il y a une *folie* nécessaire,
- que ce serait fou, par un autre tour de *folie*, que de ne pas être fou de la *folie* de tout le monde.

Ces rappels ne sont pas complètement inutiles à voir le danger des paradoxes implicites déjà inclus dans les prémices, qu'il y a à essayer.

On peut dire que jusqu'à FREUD, on ramenait la folie à un certain nombre de comportements, de « *patterns* », cependant que d'autres, par ces « *patterns* » pensaient aussi juger le comportement de tout le monde.

En fin de compte, la différence, *pattern* pour *pattern*, ne paraît pas immédiatement *sauter aux yeux*, et le point d'accent n'a jamais tout à fait été mis sur ce qui permet de faire l'image de ce qui est « *une conduite normale* » voire compréhensible, et de situer la conduite proprement paranoïaque.

C'est bien ainsi en effet que les choses évoluaient à travers l'histoire de cette paranoïa, et ceci d'une façon plus ou moins accentuée, puisque après que KRÆPELIN soit resté attaché très longtemps à cette notion tout à fait vaste et en somme liée à cette sorte de sensibilité qui fait que en gros, l'homme qui a la pratique sait reconnaître…

> par cet espèce de don, de sens, ce qu'on appelle l'indice naturel, qui est le véritable don médical, certaine façon de voir

…quel est l'indice qui découpe bien la réalité.

Restons là au niveau des définitions.

Le découpage de la paranoïa était incontestablement plus large et beaucoup plus vaste pendant tout le XIX^{ème} siècle, qu'il ne l'a été à partir d'un certain moment qui correspond à la fin du siècle dernier, c'est–à–dire vers 1899, à l'époque de la quatrième ou cinquième édition de KRÆPELIN.

Et c'est en 1899 seulement que KRÆPELIN introduit une subdivision plus réduite à l'intérieur de ce cadre assez vaste qu'étaient les paranoïas…
    et qui en somme recouvrait jusque–là
    ce qu'il y a, à partir de cette réduction,
    ramené vers le cadre de la démence précoce,
    en en faisant le secteur paranoïde
…et alors il amène une définition assez intéressante de la paranoïa, qui se distingue des autres modes de délires paranoïaques jusque–là pris dans cette vaste classe de la paranoïa :

« *La paranoïa se distingue des autres parce qu'elle se caractérise par le développement insidieux de causes internes, et selon une évolution continue d'un système délirant, durable et impossible à ébranler, et qui s'installe avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action.* »

Définition dont on peut dire que sous la plume d'un clinicien aussi éminent que KRÆPELIN, elle contredit point par point toutes les données de la clinique, c'est–à–dire que rien là–dedans n'est vrai.

Le « *développement* » n'est pas « *insidieux* », il y a toujours des poussées, des phases. Il me semble…
    mais je n'en suis pas absolument sûr
…que c'est moi qui ait introduit *la notion de moment fécond*. Ce *moment fécond* est toujours sensible, il y a toujours au début d'une paranoïa, quelque chose qui est *une rupture* dans ce qu'il appelle plus tard « *l'évolution continue d'un délire sous la dépendance de causes internes* ».

Il est absolument manifeste qu'on ne peut pas limiter l'évolution d'une paranoïa aux « *causes internes* », et il suffit de passer au chapitre étiologique sous la plume du même auteur et des auteurs contemporains, c'est–à–dire SÉRIEUX et CAPGRAS qui ont fait cinq années plus tard leur travail, pour que justement quand on cherche les causes déclenchantes d'une paranoïa, on fasse toujours état de quelque chose…
    avec le point d'interrogation nécessaire
…mais d'une crise, d'un élément émotionnel dans la vie du sujet, d'une crise vitale, on cherchera toujours quelque chose qui bel et bien se rapportera aux relations externes du sujet.

Il serait bien étonnant qu'on ne soit pas amené à faire état dans un délire qui se caractérise essentiellement comme un délire de rapports, « *délire de relations* »…

terme qui n'est pas de KRETSCHMER,
mais qui a été inventé par WERNICKE

…de causes externes.

L'« *évolution continue d'un système délirant, durable et impossible à ébranler*... »

Il n'y a rien de plus faux.

Il est tout à fait *manifeste* dans la moindre observation de paranoïa, que le système délirant varie.

Qu'on l'ait *ébranlé ou pas*, la question me paraît *secondaire*.

Il s'agit bien en effet de quelque chose qui a un certain rapport :

- avec une interpsychologie,
- avec les interventions de l'extérieur,
- avec le maintien d'un certain ordre dans le monde autour d'une paranoïa dont il est bien loin de ne pas tenir compte, et qu'il cherche au cours de l'évolution de son délire, de faire entrer en composition avec son délire.

« *...qui s'installe avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action.* ».

Bien sûr, c'est même là ce qui va être le plus *frappant*, c'est qu'il s'agit de savoir ce qu'on appelle « *clarté* » et « *ordre* » et si ce quelque chose qui mérite ce nom peut être retrouvé dans l'exposé que le sujet fait de son délire, c'est quelque chose qui est loin d'être le moins intéressant dans les cas de paranoïa, encore faut–il qu'il n'y ait là qu'une *caractérisation* tout à fait approximative, qui est bien de nature à nous faire mettre en cause la notion de « *clarté* » et la notion d'« *ordre* », à son propos.

Quant à « *...la pensée, le vouloir et l'action.* », c'est bien de cela qu'il s'agit, nous sommes là plutôt pour essayer de définir *la pensée, le vouloir et l'action,* en fonction d'un certain nombre de comportements concrets, au nombre desquels est le comportement de la folie, plutôt que de partir *de cette pensée, de ce vouloir et de cette action*, qui nous emmènent dans une psychologie académique qui nous paraît devoir être remise sur le métier avant de faire l'objet de concepts suffisamment rigoureux pour pouvoir être échangés, au moins au niveau de notre expérience.

Je crois que l'ambiguïté de tout ce progrès autour de la notion de paranoïa, est liée à bien des choses, bien entendu à une insuffisante, peut–être, subdivision clinique, et je pense qu'il y a ici, parmi les psychiatres, suffisamment de connaissance des différents types cliniques, pour savoir que, par exemple, ça n'est pas du tout la même chose « *un délire d'interprétation* » et « *un délire de revendication* », et la structure des deux formes de délires est très suffisamment différenciée pour poser justement les problèmes de ce qui fait :

- qu'un délire est « *un délire d'interprétation* »,
- ou un autre n'est pas « *un délire de revendication* ».

Je crois que ce n'est néanmoins pas dans le sens, d'abord d'une sorte d'éparpillement, pulvérulence des types cliniques, qu'il faut s'orienter pour comprendre où est vraiment situé le problème.

La différence en d'autres termes, entre les psychoses paranoïaques et les psychoses passionnelles, encore qu'elle ait été admirablement mise en valeur par les travaux de mon maître CLÉRAMBAULT dont j'ai commencé la dernière fois de vous indiquer la fonction, le rôle, la personnalité et la doctrine, n'était peut–être pas à situer tout à fait de la façon massive comme on le faisait tout d'abord, et que c'est précisément dans l'ordre des *distinctions psychologiques* que son œuvre prend la portée la plus grande.

Nous aurons à le montrer plus en détail à un prochain séminaire.

Je crois que malgré tout, il y a tout intérêt
à voir que le problème qui se pose à nous, se situe
au niveau de l'ensemble du cadre de la paranoïa,
et que le rôle essentiel de cette difficulté,
d'abord qui donne vraiment le sentiment qu'un siècle
de clinique n'a fait que déraper à tout instant
autour du problème.

À savoir qu'à chaque fois qu'elle s'avançait un peu
dans son approfondissement, elle perdait aussitôt
le terrain conquis, je dirais par la façon même
de conceptualiser ce qui était immédiatement sensible
et touchable au cœur des observations, car nulle part
n'est plus manifeste la contradiction qu'il y a
entre *l'observation* même simplement lue, et *la théorisation*.

On peut presque dire qu'il n'y a pas de *discours de la folie*
plus manifeste et plus sensible que celui des
psychiatres, précisément sur ce sujet de la paranoïa.

Il y a quelque chose qui me paraît être tout à fait
du ressort du problème et que nous approcherons
par la voie suivante :
si vous lisez par exemple le travail que j'ai fait
sur la psychose paranoïaque, vous verrez que j'y mets
l'accent…
    pour essayer de reprendre l'analyse clinique
    au point qui est vraiment un nerf du problème
…l'accent que j'y mets sur ce que j'appelle
« *les phénomènes élémentaires* »…
    j'emprunte ce terme et intentionnellement
    à mon maître CLÉRAMBAULT
…et en centrant précisément sur *les phénomènes élémentaires*,
j'essaie de démontrer le caractère radicalement
différent qu'il y a entre ces phénomènes,
et quoi que ce soit qui puisse être déduit
de ce qu'il appelle « *la déduction idéique* », c'est–à–dire
de ce qui est compréhensible pour tout le monde.

En fait ces phénomènes ne sont pas plus élémentaires
que ce qui est sous–jacent à l'ensemble
de la construction d'un délire.

Dès cette époque, je n'ai pas souligné avec moins de fermeté le fait que ce phénomène n'est pas plus élémentaire que n'est, par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures, il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit ou se masque dans certaines des formes qui composent sa totalité.

Et j'insiste très précisément sur ce qui est du *délire*, des structures analogues se retrouvent :

- soit qu'on considère les choses au niveau de la composition, de la motivation, de la thématisation du délire lui–même

- ou au niveau du phénomène élémentaire.

Autrement dit que c'est la même force structurante…
si on peut s'exprimer ainsi
…qui se retrouve, qu'on le considère dans une de ses parties ou dans sa totalité.

L'important du « *phénomène élémentaire* » n'est donc pas là comme quelque chose qui serait une espèce de noyau initial, de « *point parasitaire* », comme s'exprimait CLÉRAMBAULT, à l'intérieur de la personnalité, et autour duquel le sujet ferait une sorte de construction, de réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, en même temps à l'intégrer, c'est–à–dire à l'expliquer comme on dit le plus souvent.

Le délire n'est pas détruit, il en reproduit la même force constituante, il est – le délire – lui aussi un *phénomène élémentaire*.

C'est–à–dire que la notion d'*élémentaire* est là à ne pas prendre autrement que pour une notion directe d'utilité, c'est–à–dire d'une *structure* qui précisément est différenciée, irréductible à autre chose qu'à elle–même, qui se définit comme *structure*.

Je crois que ce qui fait que ce ressort de *la structure* a été si profondément méconnu, que tout le discours dont je parlais tout à l'heure, autour de la paranoïa, est quelque chose qui toujours garde ce caractère de pouvoir…
c'est une épreuve que vous pouvez faire au cours de la lecture de FREUD, et de presque tous les auteurs, vous y trouverez toujours *des pages entières*, quelquefois *des chapitres entiers*, extrayez–les de leur contexte, lisez–les à haute voix, et vous y trouverez les plus merveilleux développements concernant le comportement très précisément de *tout le monde* [*i.e.* « normal »].

Il s'en faut de peu que ce que je vous ai lu tout à l'heure sur le sujet de la définition de la paranoïa par KRÆPELIN, ne soit la définition du comportement normal, mais vous y retrouverez ce *paradoxe* sans cesse, et même dans les auteurs analystes, quand précisément ils se mettent sur le plan de ce que j'appelais tout à l'heure le *pattern*, terme d'un avènement récent dans sa dominance dans la théorie analytique, mais qui n'était pas moins là en puissance depuis très très longtemps.

Je relisais par exemple pour préparer cet entretien, un article déjà ancien – environ 1908 – d'ABRAHAM [4], qui concerne la *démence précoce* :
il est appelé à parler de la relation du *dément précoce* avec les objets.

Il dit : regardez ce *dément précoce*, le voilà qui pendant des mois et des mois a entassé pierre sur pierre – il s'agit de cailloux vulgaires qui sont affectés pour lui du plus grand bien.

Il est dans la voie de nous expliquer l'*inaffectivité* du sujet qui trouve une valeur *sur–affective* à garder des objets qui sont collectionnés, *sur–valorisés*.
Voilà donc où va ce mal qu'est l'*inaffectivité* du sujet, c'est qu'à force d'entasser sur la planche elle craque, grand fracas dans la chambre, on balaye tout.

4 Cf. Karl Abraham : The psycho-sexuals differences between hysteria and dementia præcox (pdf en fin de séance).

Et voilà bien un paradoxe nous dit ABRAHAM :
ce personnage qui semblait accorder tellement
d'importance à ces objets, ne fait pas la moindre
attention à ce qui se passe, ni la moindre
protestation à l'évacuation générale des objets
de son attention et de ses désirs, simplement
il recommence, il va en accumuler d'autres.

Il est bien évident qu'il s'agit là de *la démence précoce*,
mais que présenté sous cette forme, ce petit apologue
a un caractère manifestement humain, qu'on aimerait
en faire une fable et montrer que c'est ce que nous
faisons tout le temps. Je dirais même plus :
ce pouvoir d'accumuler une foule de choses qui sont
pour nous sans aucune valeur, et de les voir passer
du jour au lendemain par pertes et profits, et tout
simplement de recommencer, c'est même *un très bon signe*.

Si on restait attaché à ce qu'on perd,
c'est à ce moment–là qu'on pourrait dire :
il y a *une survalorisation d'objets* dont la perte ou la
frustration ne peut pas être supportée par le sujet.

L'ambiguïté totale de ces ressorts prétendus
démonstratifs dans la description est quelque chose
dont on se demande comment l'illusion peut même être
un seul instant conservée, sinon par je ne sais quoi
que nous pourrions vraiment caractériser comme une
sorte d'obnubilation du sens critique qui semble
saisir l'ensemble des lecteurs à partir du moment où
l'on ouvre un ouvrage technique, et tout spécialement
de *la technique* de notre expérience et *de notre profession*.

Cette remarque que je vous ai faite la dernière fois,
à quel point le terme « *compréhensible* » est quelque chose
de complètement *fuyant* et *qui se dérobe*, on est surpris
qu'on ne la pose pas comme une espèce de *leçon primordiale*,
de formulation obligée à l'entrée d'un seuil.

Commencez par ne pas croire que vous comprenez !
Partez de l'idée du malentendu fondamental.
C'est là une disposition première, faute de quoi
il n'y a véritablement aucune raison pour que
vous ne compreniez pas tout et n'importe quoi.

Un auteur vous donne tel comportement comme signe
d'inaffectivité dans un certain contexte,
ailleurs ce serait au contraire excessivement *valorisé*
que le personnage puisse recommencer son œuvre
après simplement en avoir accusé la perte.

Il y a perpétuellement une sorte d'appel à des
notions considérée comme reçues, fondamentales,
alors qu'elles ne le sont d'aucune façon,
et pour tout dire, c'est là que je veux en venir :
cette difficulté d'aborder le problème de *la paranoïa*,
est très précisément à saisir :

- *que la paranoïa se situe justement sur ce plan de la compréhension* ,
- *que* le phénomène élémentaire…
  au sens où je viens de le définir
  tout à l'heure : le phénomène irréductible
  …qu'il soit au niveau du délire,
  qu'il soit au niveau de *l'interprétation*.

Mais dès maintenant vous avez, je pense,
assez de choses pour savoir de quoi il retourne :
il s'agit d'un sujet pour qui le monde
a commencé par prendre une signification.

Qu'est–ce que l'interprétation ?
Voilà le sujet qui depuis quelques temps est en proie
à un certain nombre de phénomènes qui consistent
en ce que dans la rue il s'aperçoit qu'il se passe
des choses, mais lesquelles ?

En l'interrogeant vous y verrez bien des choses.
Vous y verrez en effet qu'il a des points qui restent
mystérieux pour lui–même et d'autres sur lesquels
il s'exprime, qu'en d'autres termes, il symbolise
ce qui se passe et comment le symbolise–t–il ?

C'est déjà en termes de *signification*, c'est–à–dire qu'il
ne sait pas toujours, et bien souvent si vous serrez
les choses de près, il n'est pas capable de dire
tout à fait si les choses lui sont *favorables* ou *défavorables*,
il cherche ce qu'indique tel ou tel comportement
de ses semblables, ou tel ou tel trait remarqué
dans le monde extérieur considéré comme *significatif*.

La dernière fois je vous ai parlé d'auto rouge,
et je cherchais à ce propos à vous montrer
quelle portée excessivement différente peut prendre
la couleur rouge, selon qu'elle est considérée :

- dans sa valeur perceptive,

- dans *sa valeur imaginaire*,

- et je disais même que vous deviez bien distinguer
à propos de cela à quel point *sa valeur symbolique*
est quelque chose qui doit être distingué…
et c'est très facile à faire sentir
…de *sa valeur imaginaire*.

Dans les comportements humains il y a aussi
un certain nombre de traits qui apparaissent dans
le champ des perceptions, dans ce monde qui n'est
jamais simplement et purement un monde inhumain,
qui est un monde composé par l'humain,
mais où des traits jusque là tout à fait neutres
prennent pour lui une valeur.

Qu'est–ce que le sujet dit en fin de compte,
surtout à une certaine période de son délire ?

C'est que c'est la notion de *signification* avant tout,
il ne sait pas laquelle, mais c'est la *signification*,
le moment avec ce qu'il comporte de *traits* qui viennent
au premier plan, qui surgissent pour lui.

Le champ de sa relation est chargé d'une *signification*,
dans beaucoup de cas il ne peut guère aller au–delà,
mais ce qu'il y a de frappant, c'est que cette
signification, elle, vient tout à fait au premier plan.

Elle s'impose, elle est une défiance,
elle est pour lui parfaitement compréhensible,
et du seul fait qu'il s'agit de ce registre,
nous comprenons aussi que c'est justement parce que
c'est sur le plan de la *compréhension*…
en tant que *phénomène incompréhensible* si je puis dire
…que *la paranoïa* a pour nous à la fois ce caractère
si difficile à saisir et cet intérêt de tout *premier plan.*

Mais *si on a pu parler à ce sujet de* « *folie raisonnable* », *parler* de « *conservation* » et de « *clarté* », et de « *l'ordre dans le vouloir* », c'est uniquement à cause de ce sentiment qu'aussi loin que nous allions dans le phénomène, nous sommes dans le domaine du compréhensible, même quand ce qu'on comprend ne peut même pas être articulé, dénommé à proprement parler, inséré par le sujet dans un contexte qui véritablement l'explicite.

Le fait que simplement il s'agisse de quelque chose qui est déjà dans le plan de la compréhension, fait que nous nous y sentons en effet *à portée de comprendre*, sous réserve qu'il s'agira d'aller un peu plus loin simplement, mais s'il s'agit de choses qui en elles–mêmes se font déjà comprendre, et c'est à partir de là que naît l'illusion : puisqu'il s'agit de comprendre nous comprenons.

Eh bien, justement non !
Comme quelqu'un l'avait fait remarquer, mais s'était tenu à cette remarque strictement élémentaire.

Charles BLONDEL avait fait un livre sous le titre *La conscience morbide*, où il disait que :

le propre des psychopathologies était justement de tromper cette compréhension.

C'était une œuvre de valeur, mais il s'est obstinément refusé à comprendre quoi que ce soit qui lui ait été apporté par la suite de l'expérience psychiatrique ou du développement des idées dans la psychopathologie, à partir de cette œuvre.

C'est pourtant bien là qu'il convient de reprendre le problème :
c'est qu'en effet c'est *toujours compréhensible*, d'ailleurs c'est une observation que nous pouvons faire dans la formation que nous donnons aux élèves de comprendre la critique de cas, que c'est toujours là qu'il convient de les arrêter, c'est toujours *le moment où ils ont compris* qui coïncide avec *le moment où ils ont raté* l'interprétation, par exemple, qu'il convenait de faire ou de ne pas faire.

Il y a toujours un moment dans le discours du sujet, qui apparaît d'une façon saillante…
    comme présentant l'ouverture pour le problème,
    l'entrée dialectique dans le cas
…c'est toujours le moment où le débutant s'est précipité pour *combler* le cas avec *une compréhension* dont il exprime en général la formule en toute naïveté : le sujet a voulu dire ça.

Qu'est–ce que vous en savez ?

Ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne l'a pas dit et qu'à entendre ce qu'il a dit il apparaît à tout le moins qu'une question aurait pu surgir, aurait pu être posée, et que peut–être cette question aurait suffi à elle toute seule à constituer l'interprétation valable, ou tout au moins l'amorcer.

En fait je vais déjà vous donner une idée du point où converge ce discours.

Ce qui est important…

ce n'est pas que *tel ou tel* moment :

- de la perception du sujet,

- de sa déduction délirante,

- de son explication de lui–même,

- de son dialogue avec vous,

…soit plus ou moins compréhensible, c'est qu'il arrive *quelque chose* en certains de *ces points*, qui se caractérise et qui ne peut être caractérisé autrement que par la formule suivante : qu'il y a en effet dans *tel point, tel noyau* complètement compréhensible si vous y tenez, mais ça n'a strictement aucun intérêt qu'il soit compréhensible.

Ce qui est tout à fait frappant, c'est qu'il est inaccessible, inerte, stagnant par rapport à toute dialectique.

Prenons l'élément de signification qu'il y a dans l'interprétation élémentaire. Cet élément est répétitif, il procède par réitérations, il est plus ou moins poussé, plus ou moins élaboré, quelquefois le sujet va beaucoup plus loin dans l'élaboration de la signification, mais ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il restera, pendant au moins un certain temps, toujours se répétant avec le même signe interrogatif qu'il comporte, sans que jamais lui soit apporté aucune réponse, aucune tentative de l'intégrer dans un dialogue.

Le phénomène reste réduit à quelque chose qui n'est absolument ouvert à aucune composition à proprement parler dialectique.

Dans la psychose passionnelle qui est tellement en apparence plus proche de ce qu'on appelle la normale, qu'est–ce que veut dire aussi l'accent que l'on met sur la prévalence de la revendication passionnelle ?

Le fait qu'un sujet ne peut pas encaisser telle *perte*, ou tel dommage, et que toute sa vie paraisse centrée sur la compensation du dommage subi, de *la revendication* qu'elle entraîne, de toute la processivité qui va passer tellement au premier plan, qu'elle semble parfois dominer de beaucoup l'intérêt de l'enjeu qu'elle comporte, c'est aussi quelque chose du même ordre qui est aussi un arrêt dans toute dialectique possible, cette fois–ci centrée d'une façon toute différente.

Je vous ai indiqué la dernière fois autour de quoi se plaçait le phénomène d'interprétation : autour de quelque chose qui participe *du moi et de l'autre*, très exactement dans la mesure où *la théorie analytique* nous permet de donner cette définition du *moi* comme toujours relative.

Ici dans la psychose passionnelle, c'est évidemment beaucoup plus proche du « *je* » du sujet que se situe ce que l'on appelle ce noyau compréhensible, mais noyau d'inertie dialectique qui constitue la caractéristique du sujet.

Bref, c'est précisément pour *méconnaître* et avoir toujours méconnu radicalement *dans la phénoménologie de notre expérience pathologique cette dimension dialectique* comme telle…
dont on peut dire que c'est ce
qui caractérise une classe d'esprit
…qu'il semble que l'entrée dans le champ de l'observation clinique humaine…
depuis un siècle et demi où elle s'est constituée
comme telle avec les débuts de la psychiatrie
…ait substitué à cette sorte de formule liminaire…
dont je souhaitais tout à l'heure l'admission
générale, qui est que d'abord toute compréhension
est substituée à celle-ci
…à partir du moment où nous nous occupons de l'homme, nous méconnaissons radicalement cette dimension…
qui semble pourtant, partout ailleurs,
vivante, admise, maniée, je dirais
couramment dans le sens des sciences humaines
…à savoir *l'autonomie* comme telle *de la dimension dialectique.*

On fait remarquer l'intégrité des facultés de ce *sujet*…
comme disait tout à l'heure KRÆPELIN
…de « *vouloir* », d'« *agir* », qui nous paraît tout à fait homogène par rapport à tout ce que nous attendons des êtres humains, il n'y a nulle part de déficit, de faille, de trouble des fonctions.

La seule chose qui n'est absolument pas *mise en cause*, c'est à savoir :

- que le propre du comportement humain est d'axer ses actions, ses désirs, ses valeurs, dans une *mouvance dialectique* qui fait que précisément nous les voyons, non seulement changer à tout instant, mais d'une façon continue et même passer à des valeurs strictement opposées en fonction même d'un détour du dialogue,

- et nous apercevoir que cette vérité, absolument première qui est – jusque dans les apologues de la question – dissimulée sous la forme des fables les plus populaires : ce qui était un moment *perte* et *désavantage* peut devenir juste l'instant d'après le *bonheur* même qui lui a été accordé par *les dieux*,

- cette possibilité à chaque instant de remise en question de toutes parties du désir, de l'attachement, voire de la signification la plus persévérante d'une activité humaine,

- cette perpétuelle possibilité de renversement du signe en fonction de la totalité dialectique de la position de l'individu

…est quelque chose qui est d'expérience si commune que l'on est absolument étonné, simplement par le fait qu'on a tout à coup affaire à quelque chose qu'on peut *objectiver* : son semblable.

Cette dimension–là est totalement oubliée.

Elle ne l'a cependant jamais été complètement, nous en trouvons la trace à tout instant :

- chaque fois que l'observateur se laisse en quelque sorte guider par *son instinct*, par *le sentiment de ce dont il s'agit*,
- et dans le texte de la « *folie raisonnable* », beaucoup plus, bien entendu, expressif, significatif, destiné à nous montrer ce dont il s'agit

Il est clair – effectivement – dans les phénomènes en question que le terme d'*interprétation* y prête surtout…
dans le contexte de cette « *folie raisonnable* » où il est inséré
…à toutes sortes d'ambiguïtés :

- à parler de paranoïa combinatoire,

- que dans la combinaison des phénomènes réside le secret…

En d'autres termes, le terme qui pourtant…
en tout cas ici
…a été promu pour prendre toute sa valeur, pour que nous n'hésitions pas à l'appliquer, le terme de « *Qui parle ?* » parait simplement être celui qui doit dominer toute la question de la paranoïa.

Je vous l'ai déjà *un petit peu* indiqué la dernière fois
en vous rappelant le caractère tout à fait central
dans la paranoïa de ce que l'on appelle *l'hallucination verbale*
et les théories qu'on a échafaudées à son propos,
et du *temps* qu'on a mis à s'apercevoir que…
    quelquefois tout à fait visible
que littéralement…
    au sens de « *Qui parle ?* », au sens de l'hallucination
…le sujet était là en train d'articuler devant vous
ce qu'il disait entendre.

Il a fallu M. SÉGLAS[5] dans son livre des *Leçons cliniques*
au début de sa carrière, qui a fait une sorte de
coup d'éclat en faisant remarquer que *les hallucinations verbales*
se produisaient chez des gens dont on pouvait
s'apercevoir…
    à des signes très évidents dans certains cas, et
    dans d'autres en y regardant d'un peu plus près
…qu'ils étaient eux-mêmes en train d'*articuler*…
    le sachant ou ne le sachant pas,
    ou ne voulant pas le savoir
…qu'*ils articulaient* les mots qu'ils accusaient d'entendre.

Cela a constitué quand même une petite révolution,
à savoir que *l'hallucination auditive* devait être quelque chose
qui n'avait pas sa source à l'extérieur,
et qui devait l'avoir à l'intérieur : et quoi de plus
tentant que de penser que cela peut répondre à un
chatouillis d'une zone elle-même dite sensorielle ?

Il reste à savoir si cela continue à être applicable,
par exemple, au domaine du langage, et s'il y a
à proprement parler *ces fameuses hallucinations psychiques verbales*,
si ça n'est pas toujours plus ou moins des *hallucinations*
psychomotrices, si en somme ce qui pourrait être facilement
résumé comme le phénomène de la parole – sous ses
formes pathologiques – peut être – sous ses formes
normales – être dissocié de ce phénomène…
    dont il semble qu'il a simplement abordé
    les choses du point de vue concret

5 Jules Séglas : Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses : (Salpêtrière, 1887-1894), éd. Asselin et Houzeau, 1895.

…de ce fait, qui est pourtant tout à fait remarquable et sensible : c'est *que lorsque le sujet parle, il s'entend lui–même*.

C'est une des dimensions absolument essentielles du phénomène de la parole au niveau de l'expérience la plus élémentaire, c'est que ce n'est pas simplement l'autre qui vous entend.

Ce qui est tout à fait impossible de schématiser, c'est le phénomène de la parole simplement sur cette image qui sert de base à un certain nombre de théories dites de la communication, à savoir l'émetteur et un récepteur, et puis quelque chose qui se passe dans l'intervalle.

On semble oublier que dans la parole humaine…
    entre beaucoup d'autres choses
…que l'émetteur…
    quand il s'agit de la parole humaine
…est toujours en même temps un récepteur, en d'autres termes qu'on entend le son de ses propres paroles, on peut n'y pas faire attention, mais il est certain qu'on l'entend.

Des remarques aussi simples semblent devoir dominer toute la question de *l'hallucination psychomotrice* dite *verbale*, et qui…
    peut–être en raison même de son trop d'évidence
…passait tout à fait au second plan dans l'analyse de ces phénomènes.

En fait bien entendu, cette petite *révolution séglassienne* était loin de nous avoir apporté toute seule le mot de l'énigme.

SÉGLAS est resté au niveau de l'exploration *phénoménale* de l'hallucination, et il a dû revenir sur ce qu'avait de trop absolu, enveloppant, englobant, sa première théorie.

Il a restitué à leur juste valeur la notion de certaines hallucinations qui sont absolument inthéorisables dans ce registre, et il a apporté les clartés cliniques et la finesse dans la description,

qui ne peuvent pas être méconnues, et dont je vous conseille de vous efforcer de prendre connaissance.

Beaucoup de ces choses sont instructives,
plus peut–être par leurs erreurs
que par ce qu'elles constituent d'apports propres.

On ne peut pas se livrer à une sorte d'expérience négative du champ dont il s'agit, c'est–à–dire construire quelque chose uniquement sur les erreurs, et d'autre part ce domaine des erreurs est assez foisonnant pour être presque inépuisable.

Il faudra bien quand même que nous prenions quelques chemins de traverse pour couper et essayer d'aller au cœur de ce dont il s'agit.

Nous allons le faire en suivant *les conseils de* FREUD, c'est–à–dire avec FREUD, d'entrer dans l'analyse du cas SCHREBER, de faire une lecture, fût–elle cursive, mais complète, du cas SCHREBER.

J'essaierai de vous en livrer le plus de passages possibles, car je ne pourrai pas vous faire cette lecture intégralement parce que ce serait fastidieux.

SCHREBER est ce personnage qui occupait une place assez importante dans la magistrature allemande, et qui après *une courte maladie* qui a lieu entre 1884 et 1885…

- maladie dont il nous donne lui–même les détails,

- maladie mentale ayant consisté en une sorte de délire hypocondriaque,

…sort de la maison de santé du professeur FLECHSIG qui l'a soigné et guéri apparemment d'une façon complète, sans aucune séquelle apparente.

Il mène à ce moment–là une vie apparemment normale pendant une huitaine d'années, il fait remarquer lui–même qu'un seul trouble dans son équilibre planait sur le plan de son bonheur domestique,

et consistait dans le regret que sa femme et lui pouvaient avoir, du fait de ne pas avoir d'enfant.

Au bout de ces huit années…
tous les auteurs s'accordent à relever
dans les écrits de SCHREBER, que ceci correspond
avec le moment d'une promotion très importante
dans sa carrière : il est nommé *Président de la Cour d'Appel*
dans la ville de Leipzig
…il reçoit avant la période dite des *vacances* l'annonce de cette promotion et il prend son poste en octobre.

Il est, semble–t–il…
comme il arrive souvent dans beaucoup de crises mentales
…à un certain moment un peu *dépassé par ses fonctions* : cette promotion qu'il a eue à l'âge – semble–t–il par les recoupements – de cinquante et un ans…
ce qui est jeune pour le titre de Président de la Cour d'Appel de Leipzig
…l'affole un peu.

Il se trouve au milieu de gens beaucoup plus expérimentés que lui, beaucoup plus rompus au maniement d'*affaires délicates*, il doit pendant un mois *se surmener*, comme il s'exprime lui–même, et au bout d'un mois il commence à avoir de grands troubles.

Au bout de ces huit années donc de vie normale, il recommence à avoir des troubles qui commencent par des phénomènes divers: l'*insomnie*, le *mentisme*, l'apparition de *certains thèmes de plus en plus perturbant dans sa pensée*, qui le mènent à consulter à nouveau assez rapidement, et à ce qui est à proprement parler un internement.

Cet internement se passe d'abord dans la même maison de santé de Leipzig, chez le professeur FLECHSIG, puis ensuite après un court séjour dans une autre maison – celle du Professeur PIERSON à Dresde – il est interné dans une *maison de santé* près de Pirma.

Il restera là jusqu'à 1901 – de 1894 à 1901 – et c'est là que son délire va passer par toute une série de phases dont il peut nous donner, tout au moins en apparence, une relation extraordinairement composé, extrêmement sûre semble–t–il dans les dates,

et il le fait dans les derniers mois de son internement, préparant un livre qu'il va faire paraître tout de suite après sa sortie.
Donc il n'a dissimulé à personne au moment où il revendiquait le droit de sortir, qu'il en ferait part à l'humanité tout entière, dans le dessein très précis de l'informer des révélations très importantes pour tous, que comporte son expérience.

C'est ce livre paru en 1905 que FREUD prend en main en 1909. Il en parle aux vacances avec FERENCZI et c'est en décembre 1910 qu'il rédige le mémoire que nous avons sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa délirante.

Nous allons ouvrir tout simplement le livre de SCHREBER: la lettre qui le précède et qui est adressée au conseiller privé, le Pr. FLECHSIG, a son intérêt parce que précisément elle nous montre bien le médium dans lequel peut s'établir la critique par un sujet délirant des termes auxquels il tient le plus, ceci au moins pour une certaine partie d'entre vous qui n'ont pas une telle pratique de ces cas, a une valeur qui mérite d'être relevée. Vous verrez que le Pr. FLECHSIG occupe une place tout à fait centrale dans la construction du délire de SCHREBER.

[Lecture de la lettre de Schreber au Pr. Flechsig, datée Mars 1903, in « Mémoires d'un névropathe », Paris, Seuil, 1975, pp. 11–14.]

Vous voyez donc que le développement, le ton de courtoisie, le développement de clarté et d'ordre avec lequel il introduit ce livre dont le premier chapitre est composé par tout une théorie concernant apparemment tout au moins Dieu et l'immortalité, vous montre simplement, d'ores et déjà, que les termes qui sont au centre du délire de SCHREBER consistent dans l'admission tout à fait première, de la fonction des *nerfs du temps*.

[Lecture d'un extrait du 1er chapitre des Mémoires d'un névropathe, pp. 23–24.]

Tout est là : ces rayons qui ne sont pas limités…
et encore bien moins aux limites de l'*individualité humaine*, telle qu'elle se reconnaît

…ces rayons qui vont former le réseau explicatif, mais loin d'être seulement explicatif puisqu'il est également éprouvé, le réseau sur lequel notre patient va *tisser comme sur une toile* tout l'ensemble de son délire.

Ce rapport entre les *nerfs*, et principalement entre les *nerfs* du sujet et les *nerfs* divins, va comporter tout une série de péripéties au rang desquelles le terme de *Nervenanhang*, c'est–à–dire adjonction de *nerfs*, une forme d'attraction qui peut intervenir dans ces échanges, et susceptible de mettre les *nerfs* de l'individu, du sujet en question, dans un état de plus ou moins grande dépendance par rapport aux entreprises de quelque personnage, sur les intentions duquel le sujet prend lui–même parti de façon diverse au cours de son délire.

Autrement dit, il essaie de situer exactement ces intentions qui bien entendu sont loin d'être bienveillantes au départ, ne serait–ce que par les effets catastrophiques éprouvés par le malade, mais qui assurément n'excluent pas toutes les répliques, puisqu'au cours du délire, la fonction donnée par ces intentions, transformée et intégrée dans une véritable progressivité, comme par exemple :

- dans le début du délire où domine la personnalité du Dr. FLECHSIG,

- et à la fin du délire où toute *la structure* de Dieu et vous allez voir qu'elle est loin d'être simple est loin d'être intéressée.

Il y a vérification et même progrès caractéristique des rayons divins, autrement dit ce qui est le fondement des *âmes*, mais ce qui ne se confond pas avec l'identité des dites *âmes*, car il souligne bien qu'il ne faut pas considérer l'immortalité de ces *âmes* comme quelque chose qui doit être conclu et réduit sur le plan proprement de la personne, de l'identité de l'âme en elle–même.

Tout ceci, il le dit avec un caractère de *vraisemblance* qui ne rend pas sa théorie inacceptable.

Cette conservation de l'identité du *moi* est quelque chose qui ne lui paraît pas comme devant être *justifiée*.

Par contre *le support*, *la qualité* propre, *les expressions* enregistrées par les dits *nerfs* deviennent dans la suite ce qui est réincorporé aux *rayons divins*.

Cela est quelque chose comme cette sorte de matière première qui peut toujours être reprise, remise en action par l'action divine, qui aussi bien nourrit cette action divine, et dont cette action divine inversement va constituer ses ultérieures créations.

Il y a toute une image métabolique développée sur un plan très large et extrêmement détaillée comme vous allez le voir, car le détail de ces fonctions importe énormément, mais d'ores et déjà ce que nous pouvons y voir c'est qu'il est dans la nature des rayons divins de *parler*.

Il y a l'âme des nerfs qui se confond avec une certaine langue fondamentale dont je vous montrerai avec les passages appropriés, à quel point elle est définie par ce sujet, et avec une finesse dont le relief mérite d'être dès maintenant souligné.

Le caractère d'apparentement de ce plan fondamental avec un allemand plein de saveur, avec un usage extrêmement poussé des euphémismes qui va jusqu'à utiliser le pouvoir ambivalent des mots, est quelque chose dont je vous distillerai peut–être un peu plus efficacement la lecture la prochaine fois.

Car ce qu'il y a évidemment de fort piquant, c'est ce qu'on ne peut pas manquer d'y reconnaître : une parenté tout à fait saisissante avec le fameux article de FREUD sur *Le sens double des mots primitifs* [6].

Vous vous rappelez cet article où FREUD croit trouver une analogie entre *le langage de l'inconscient* qui n'admet pas de contradictions, avec le fait que *les mots primitifs* auraient pour propriété de désigner le même [trait] considéré à ses deux pôles, le même mot pouvant servir la qualité « *bon* » et la qualité « *mauvais* », « *jeune* » et « *vieux* », « *long* » et « *court* », etc.

6 Sigmund Freud : « Des sens opposés dans les mots primitifs » (1910) in « Essais de psychanalyse appliquée », Gallimard 1976.

On avait entendu l'année dernière à une conférence la critique tout à fait efficace de M. BENVENISTE du point de vue linguistique.
Il n'en reste pas moins que la remarque de FREUD prend toute sa portée de l'expérience des névrosés, et s'il y avait quelque chose qui lui donnerait de la valeur, ce serait l'accent que lui donne au passage le dénommé SCHREBER.

Ce qu'il faut voir dans la première approximation que nous avons de ce livre, c'est que la construction du délire dont vous verrez la richesse et le nombre de structures qu'elle permet de mettre en évidence, est quelque chose qui apparaît justement comme présentant des analogies surprenantes :

- non pas simplement par leur contenu, par tout ce qu'elles entraînent de ce qu'on appelle au sens courant « *le symbolisme de l'image* »,

- mais dans *leur structure même* de certains schémas qui se rapprochent de ce que nous pouvons nous–mêmes être appelés à extraire de notre expérience.

Vous pouvez entrevoir et sentir dans cette théorie… des *nerfs divins* qui parlent, autrement dit de quelque chose qui peut être à la fois *intégré par le sujet*, mais aussi bien tout en étant tout à fait *radicalement séparé* de lui
…[une théorie pas] tout à fait différente de ce que je vous enseigne de la façon dont il faut décrire le fonctionnement des inconscients.

Nous voyons dans ce cas SCHREBER une certaine forme d'*objectivation* de quelque chose de tout à fait supposé correct en théorie, avec naturellement la possibilité de renversement, c'est à savoir si la qualité humaine ne participe pas de quelque cas théorisé délirant.

C'est la question qui se pose à propos de toute espèce de construction émotionnelle dans les domaines scabreux qui sont ceux dans lesquels nous nous déplaçons habituellement.

Et c'est aussi bien que la remarque a été faite par FREUD lui–même, qui, en quelque façon, authentifie l'homogénéité en remarquant lui–même à la fin de toute son analyse du cas SCHREBER, que, après tout, il n'a encore jamais vu de chose qui ressemble autant à la théorie de la libido…

avec tous les *désinvestissements*, « *potemisation* [7] », *réaction de séparation*, *influence à distance*, que cela comporte

…il n'a jamais vu quelque chose qui ressemble autant à la théorie de la libido…

la sienne telle qu'elle est formulée

…que la théorie des rayons divins de SCHREBER.

Et il n'en est pas plus ému pour cela, puisque tout son développement a été fait pour montrer l'idée de ce à quoi peut se rapporter dans le cas SCHREBER une approximation aussi surprenante de ce qui est vraiment les rapports structuraux de *l'échange interindividuel*, aussi bien que *d'économie intrapsychique*.

Nous sommes donc – vous le voyez – dans un cas de folie fort avancée car ces introductions délirantes à tout ce que va nous développer le cas SCHREBER, peuvent vous donner toute espèce d'idées sur l'extraordinaire richesse tout à fait « *pommée* » [?] de l'élucubration schrébérienne.

Vous voyez que nous sommes en plein dans cette *ambiguïté*, cette fois–ci portée à un degré d'efficacité *maximale*, puisqu'elle va se poursuivre bien plus loin dans cet apport en surface, qui a été jusque–là le mode dont on a tourné autour du délire.

Pour la première fois avec un cas aussi exemplaire que celui de SCHREBER, avec l'intervention d'un esprit aussi pénétrant dans des notions structurales tout à fait évidentes, dont l'extrapolation possible, dont les applications à tous les cas, paraissent une nouveauté absolument fulgurante, éclairante en même temps, et permettant en particulier de refaire une classification de la paranoïa sur des bases complètement nouvelles.

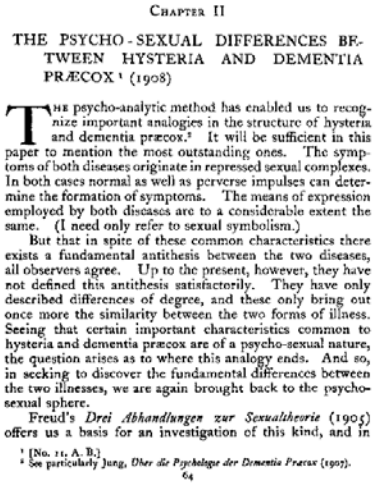
---

7 Potemisation (english) : i.e rendre buvables des substances toxiques par dilutions homéopathiques.

Et en même temps nous trouvons que dans le texte même du délire, dans ce qu'exprime le sujet, ce quelque chose qui n'est pas là à titre d'implication, à titre de rapport caché, comme quand nous nous trouvons dans les névroses, mais bel et bien explicité, théorisé, développé même.

Le délire fournit déjà une espèce de *double* parfaitement lisible, à partir du moment où on en a, on ne peut même pas dire la clef, où simplement on songe à le regarder, à le prendre pour ce qu'il est, une espèce de double de ce qui est abordé par l'investigation théorique.

C'est là que gît le caractère exemplaire et significatif de ce champ particulier des psychoses, auquel je vous ai proposé de garder la plus grande extension, la plus grande souplesse au « *nom* » de « *paranoïa* », c'est là que se justifie que nous lui accordions cette année cette attention spéciale.



CHAPTER II

THE PSYCHO-SEXUAL DIFFERENCES BETWEEN HYSTERIA AND DEMENTIA PRÆCOX [1] (1908)

THE psycho-analytic method has enabled us to recognize important analogies in the structure of hysteria and dementia præcox.[2] It will be sufficient in this paper to mention the most outstanding ones. The symptoms of both diseases originate in repressed sexual complexes. In both cases normal as well as perverse impulses can determine the formation of symptoms. The means of expression employed by both diseases are to a considerable extent the same. (I need only refer to sexual symbolism.)

But that in spite of these common characteristics there exists a fundamental antithesis between the two diseases, all observers agree. Up to the present, however, they have not defined this antithesis satisfactorily. They have only described differences of degree, and these only bring out once more the similarity between the two forms of illness. Seeing that certain important characteristics common to hysteria and dementia præcox are of a psycho-sexual nature, the question arises as to where this analogy ends. And so, in seeking to discover the fundamental differences between the two illnesses, we are again brought back to the psycho-sexual sphere.

Freud's *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1905) offers us a basis for an investigation of this kind, and in

[1] [No. 11, A. B.]
[2] See particularly Jung, *Über die Psychologie der Dementia Praecox* (1907).

64

[Double clic sur la vignette]

(1910)*)

In meiner *Traumdeutung* habe ich als unverstandenes Ergebnis der analytischen Bemühung eine Behauptung aufgestellt, die ich nun zu Eingang dieses Referates wiederholen werde:[1)]

»Höchst auffällig ist das Verhalten des Traumes gegen die Kategorie von Gegensatz und Widerspruch. Dieser wird schlechtweg vernachlässigt. Das ›Nein‹ scheint für den Traum nicht zu existieren. Gegensätze werden mit besonderer Vorliebe zu einer Einheit zusammengezogen oder in einem dargestellt. Der Traum nimmt sich ja auch die Freiheit, ein beliebiges Element durch seinen Wunschgegensatz darzustellen, so daß man zunächst von keinem eines Gegenteils fähigen Elemente weiß, ob es in den Traumgedanken positiv oder negativ enthalten ist.«

Die Traumdeuter des Altertums scheinen von der Voraussetzung, daß ein Ding im Traume sein Gegenteil bedeuten könne, den ausgiebigsten Gebrauch gemacht zu haben. Gelegentlich ist diese Möglichkeit auch von modernen Traumforschern, insofern sie dem Traume überhaupt Sinn und Deutbarkeit zugestanden haben, erkannt.[2)] Ich glaube auch keinen Widerspruch hervorzurufen, wenn ich annehme, daß alle diejenigen die oben zitierte Behauptung bestätigt gefunden haben, welche mir auf den Weg einer wissenschaftlichen Traumdeutung gefolgt sind.

Zum Verständnisse der sonderbaren Neigung der Traumarbeit, von der Verneinung abzusehen und durch dasselbe Darstellungsmittel Gegensätzliches zum Ausdrucke zu bringen, bin ich erst durch die zufällige Lektüre einer Arbeit des Sprachforschers K. Abel gelangt, welche, 1884 als selbständige Broschüre veröffentlicht, im nächsten Jahre auch unter die *Sprachwissenschaftlichen Abhandlungen* des Verfassers aufgenommen worden ist. Das Interesse des Gegenstandes wird es rechtfertigen, wenn ich die entscheidenden Stellen der Abelschen Abhandlung nach ihrem vollen Wortlaute (wenn auch mit Weglassung der meisten Beispiele) hier anführe. Wir erhalten nämlich die erstaunliche Aufklärung, daß die angegebene Praxis der Traumarbeit sich mit einer Eigentümlichkeit der ältesten uns bekannten Sprachen deckt.

Nachdem Abel das Alter der ägyptischen Sprache hervorgehoben, die lange Zeiten vor den ersten hieroglyphischen Inschriften entwickelt worden sein muß, fährt er fort (S. 4):

»In der ägyptischen Sprache nun, dieser einzigen Reliquie einer primitiven Welt, findet sich eine ziemliche Anzahl von Worten mit zwei Bedeutungen, deren eine das gerade Gegenteil der andern besagt. Man denke sich, wenn man solch augenscheinlichen Unsinn zu denken vermag, daß das Wort ›stark‹ in der deutschen Sprache sowohl ›stark‹ als ›schwach‹ bedeute; daß das Nomen ›Licht‹ in Berlin gebraucht werde, um sowohl ›Licht‹ als ›Dunkelheit‹ zu bezeichnen; daß ein Münchener Bürger das Bier ›Bier‹ nennte, während ein anderer dasselbe Wort anwendete, wenn er vom Wasser spräche, und man hat die erstaunliche Praxis, welcher sich die alten Ägypter in ihrer Sprache gewohnheitsmäßig hinzugeben pflegten. Wem kann man es verargen, wenn er dazu ungläubig den Kopf schüttelt? ...« (Beispiele.)

(Ibid., S. 7): »Angesichts dieser und vieler ähnlicher Fälle antithetischer Bedeutung (siehe Anhang) kann es keinem Zweifel unterliegen, daß es in *einer* Sprache wenigstens eine Fülle von Worten gegeben hat, welche ein Ding und das Gegenteil dieses Dinges gleichzeitig bezeichneten. Wie erstaunlich es sei, wir stehen vor der Tatsache und haben damit zu rechnen.«

Der Autor weist nun die Erklärung dieses Sachverhaltes durch zufälligen Gleichlaut ab und verwahrt sich mit gleicher Entschiedenheit gegen die Zurückführung desselben auf den Tiefstand der ägyptischen Geistesentwicklung:

(Ibid., S. 9): »Nun war aber Ägypten nichts weniger als eine Heimat des Unsinnes. Es war im Gegenteil eine der frühesten Entwicklungsstätten der menschlichen Vernunft... Es kannte eine reine und würdevolle Moral und hatte einen großen Teil der zehn Gebote formuliert, als diejenigen Völker, welchen die heutige Zivilisation gehört, blutdürstigen Idolen Menschenopfer zu schlachten pflegten. Ein Volk, welches die Fackel der Gerechtigkeit und Kultur in so dunklen Zeiten entzündete, kann doch in seinem alltäglichen Reden und Denken nicht geradezu stupid gewesen sein... Wer Glas zu machen und ungeheure Blöcke maschinenmäßig zu heben und zu bewegen vermochte,

muß doch mindestens Vernunft genug gehabt haben, um ein Ding nicht für sich selbst und gleichzeitig für sein Gegenteil anzusehen. Wie vereinen wir es nun damit, daß die Ägypter sich eine so sonderbare kontradiktorische Sprache gestatteten? ... daß sie überhaupt den feindlichsten Gedanken ein und denselben lautlichen Träger zu geben und das, was sich gegenseitig am stärksten opponierte, in einer Art unlöslicher Union zu verbinden pflegten?«

Vor jedem Versuche einer Erklärung muß noch einer Steigerung dieses unbegreiflichen Verfahrens der ägyptischen Sprache gedacht werden. »Von allen Exzentrizitäten des ägyptischen Lexikons ist es vielleicht die außerordentlichste, daß es, außer den Worten, die entgegengesetzte Bedeutungen in sich vereinen, andere zusammengesetzte Worte besitzt, in denen zwei Vokabeln von entgegengesetzter Bedeutung zu einem Kompositum vereint werden, welches die Bedeutung nur eines von seinen beiden konstituierenden Gliedern besitzt. Es gibt also in dieser außerordentlichen Sprache nicht allein Worte, die sowohl ›stark‹ als ›schwach‹ oder sowohl ›befehlen‹ als ›gehorchen‹ besagen; es gibt auch Komposita wie ›altjung‹, ›fernnah‹, ›bindentrennen‹, ›außeninnen‹..., die trotz ihrer das Verschiedenste einschließenden Zusammensetzung das erste nur ›jung‹, das zweite nur ›nah‹, das dritte nur ›verbinden‹, das vierte nur ›innen‹ bedeuten ... Man hat also bei diesen zusammengesetzten Worten begriffliche Widersprüche geradezu absichtlich vereint, nicht um einen dritten Begriff zu schaffen, wie im Chinesischen mitunter geschieht, sondern nur, um durch das Kompositum die Bedeutung eines seiner kontradiktorischen Glieder, das allein dasselbe bedeutet haben würde, auszudrücken...»

Indes ist das Rätsel leichter gelöst, als es scheinen will. Unsere Begriffe entstehen durch Vergleichung. »Wäre es immer hell, so würden wir zwischen hell und dunkel nicht unterscheiden und demgemäß weder den Begriff noch das Wort der Helligkeit haben können...« »Es ist offenbar, alles auf diesem Planeten ist relativ und hat unabhängige Existenz, nur insofern es in seinen Beziehungen zu und von anderen Dingen unterschieden wird...« »Da jeder Begriff somit der Zwilling seines Gegensatzes ist, wie konnte er zuerst gedacht, wie konnte er anderen, die ihn zu denken versuchten, mitgeteilt werden, wenn nicht durch die Messung an seinem Gegensatz?...« (Ibid., S. 15): »Da man den Begriff der Stärke nicht konzipieren konnte, außer im Gegensatze zur Schwäche, so enthielt das Wort, welches ›stark‹ besagte, eine gleichzeitige Erinnerung an ›schwach‹, als durch welche es erst zum Dasein gelangte. Dieses Wort bezeichnete in Wahrheit weder ›stark‹ noch ›schwach‹, sondern das Verhältnis zwischen beiden und den Unterschied beider, welcher beide gleichmäßig erschuf...« »Der Mensch hat eben seine ältesten und einfachsten Begriffe nicht anders erringen können als im Gegensatze zu ihrem Gegensatz und erst allmählich die beiden Seiten der Antithese sondern und die eine ohne bewußte Messung an der andern denken gelernt.«

Da die Sprache nicht nur zum Ausdruck der eigenen Gedanken, sondern wesentlich zur Mitteilung derselben an andere dient, kann man die Frage aufwerfen, auf welche Weise hat der »Urägypter« dem Nebenmenschen zu erkennen gegeben, »welche Seite des Zwitterbegriffes er jedesmal meinte«? In der Schrift geschah dies mit Hilfe der sogenannten »determinativen« Bilder, welche, hinter die Buchstabenzeichen gesetzt, den Sinn derselben angeben und selbst nicht zur Aussprache bestimmt sind. (Ibid., S. 18): »Wenn das ägyptische Wort *ken* ›stark‹ bedeuten soll, steht hinter seinem alphabetisch geschriebenen Laut das Bild eines aufrechten, bewaffneten Mannes; wenn dasselbe Wort ›schwach‹ auszudrücken hat, folgt den Buchstaben, die den Laut darstellen, das Bild eines hockenden, lässigen Menschen. In ähnlicher Weise werden die meisten anderen zweideutigen Worte von erklärenden Bildern begleitet." In der Sprache diente nach Abels Meinung die Geste dazu, dem gesprochenen Worte das gewünschte Vorzeichen zu geben.

Die »ältesten Wurzeln« sind es, nach Abel, an denen die Erscheinung des antithetischen Doppelsinnes beobachtet wird. Im weiteren Verlaufe der Sprachentwicklung schwand nun diese Zweideutigkeit, und im Altägyptischen wenigstens lassen sich alle Übergänge bis zur Eindeutigkeit des modernen Sprachschatzes verfolgen. »Die ursprünglich doppelsinnigen Worte legen sich in der späteren Sprache in je zwei einsinnige auseinander, indem jeder der beiden entgegengesetzten Sinne je eine lautliche ›Ermäßigung‹ (Modifikation) derselben Wurzel für sich allein okkupiert.« So z. B. spaltet sich schon im Hieroglyphischen selbst *ken* »starkschwach« in *ken* »stark« und *kan* »schwach«. »Mit anderen Worten, die Begriffe, die nur antithetisch gefunden werden konnten, werden dem menschlichen Geiste im Laufe der Zeit genügend angeübt, um jedem ihrer beiden Teile eine selbständige Existenz zu ermöglichen und jedem somit seinen separaten lautlichen Vertreter zu verschaffen.«

Der fürs Ägyptische leicht zu führende Nachweis kontradiktorischer Urbedeutungen läßt sich nach Abel auch auf die semitischen und indoeuropäischen Sprachen ausdehnen. »Wie weit dieses in anderen Sprachfamilien geschehen kann, bleibt abzuwarten; denn obschon der Gegensinn ursprünglich den Denkenden jeder Rasse gegenwärtig gewesen sein muß, so braucht derselbe nicht überall in den Bedeutungen erkennbar geworden oder erhalten zu sein.«

Abel hebt ferner hervor, daß der Philosoph Bain diesen Doppelsinn der Worte, wie es scheint, ohne Kenntnis der tatsächlichen Phänomene aus rein theoretischen Gründen als eine logische Notwendigkeit gefordert hat. Die betreffende Stelle *(Logic*, Bd. 1, 54) beginnt mit den Sätzen:

»The essential relativity of all knowledge, thought or consciousness cannot but show itself in language. If everything that we can know is viewed as a transition from something ehe, every experience must have two sides; and either every name must have a double meaning, or eise for every meaning there must be two names.«

Aus dem »Anhang von Beispielen des ägyptischen, indogermanischen und arabischen Gegensinnes« hebe ich einige Fälle hervor, die auch uns Sprachunkundigen Eindruck machen können: Im Lateinischen heißt *altus* hoch und tief, *sacer* heilig und verflucht, wo also noch der volle Gegensinn ohne Modifikation des Wortlautes besteht. Die phonetische Abänderung zur Sonderung der Gegensätze wird belegt durch Beispiele wie *clamare* schreien — *clam* leise, still; *siccus* trocken — *succus* Saft. Im Deutschen bedeutet *Boden* heute noch das Oberste wie das Unterste im Haus. Unserem *bös* (schlecht) entspricht ein *bass* (gut), im Altsächsischen *bat* (gut) gegen englisch *bad* (schlecht); im Englischen *to lock* (schließen) gegen deutsch *Lücke, Loch*. Deutsch *kleben* — englisch *to cleave* (spalten); deutsch *Stumm* — *Stimme* usw. So käme vielleicht noch die vielbelachte Ableitung *lucus a non lucendo* zu einem guten Sinn.

In seiner Abhandlung über den ›Ursprung der Sprache‹ (1885, S. 305) macht Abel noch auf andere Spuren alter Denkmühen aufmerksam. Der Engländer sagt noch heute, um »ohne« auszudrücken, *without,* also »mitohne« und ebenso der Ostpreuße. *With* selbst, das heute unserem »mit« entspricht, hat ursprünglich sowohl »mit« als auch »ohne« geheißen, wie noch aus *withdraw* (fortgehen), *withhold* (entziehen) zu erkennen ist. Dieselbe Wandlung erkennen wir im deutschen *wider* (gegen) und *wieder* (zusammen mit).

Für den Vergleich mit der Traumarbeit hat noch eine andere, höchst sonderbare Eigentümlichkeit der altägyptischen Sprache Bedeutung. »Im Ägyptischen können die Worte — wir wollen zunächst sagen, scheinbar — *sowohl Laut wie Sinn umdrehen.* Angenommen, das deutsche Wort *gut* wäre ägyptisch, so könnte es neben gut auch schlecht bedeuten, neben *gut* auch *tug* lauten. Von solchen Lautumdrehungen, die zu zahlreich sind, um durch Zufälligkeit erklärt zu werden, kann man auch reichliche Beispiele aus den arischen und semitischen Sprachen beibringen. Wenn man sich zunächst aufs Germanische beschränkt, merke man: *Topf — pot; boat — tub; wait — täuwen; hurry — Ruhe; care — reck; Balken — Klobe, club.* Zieht man die anderen indogermanischen Sprachen mit in Betracht, so wächst die Zahl der dazugehörigen Fälle entsprechend, z. B.: *capere — packen; ren — Niere; the leaf* (Blatt) — *folium;* [russisch] *dum–a* [Denken], *thymos* — sanskrit *mêdh, mûdha* [Seele], *Mut; Rauchen* — russisch *Kur–ít; kreischen — to shriek* usw.«

Das Phänomen der *Lautumdrehung* sucht Abel aus einer Doppelung, Reduplikation der Wurzel zu erklären. Hier würden wir eine Schwierigkeit empfinden, dem Sprachforscher zu folgen. Wir erinnern uns daran, wie gerne die Kinder mit der Umkehrung des Wortlautes spielen und wie häufig sich die Traumarbeit der Umkehrung ihres Darstellungsmaterials zu verschiedenen Zwecken bedient. (Hier sind es nicht mehr Buchstaben, sondern Bilder, deren Reihenfolge verkehrt wird.) Wir würden also eher geneigt sein, die Lautumdrehung auf ein tiefer greifendes Moment zurückzuführen.[3)]

In der Übereinstimmung zwischen der eingangs hervorgehobenen Eigentümlichkeit der Traumarbeit und der von dem Sprachforscher aufgedeckten Praxis der ältesten Sprachen dürfen wir eine Bestätigung unserer Auffassung vom regressiven, archaischen Charakter des Gedankenausdruckes im Traume erblicken. Und als unabweisbare Vermutung drängt sich uns Psychiatern auf, daß wir die Sprache des Traumes besser verstehen und leichter übersetzen würden, wenn wir von der Entwicklung der Sprache mehr wüßten.[4)]

---

*) [Erstveröffentlichung: *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, Bd. 2 (1), Wien 1910, S. 179–84. — *Gesammelte Werke*, Bd. 8, S. 214–21.]

1) *Die Traumdeutung* , Kapitel VI: ›Die Traumarbeit‹.

2) S. z. B. G. H. v. Schubert, *Die Symbolik des Traumes*, 4. Aufl. 1862, II. Kapitel: ›Die Sprache des Traumes‹.

3) Über das Phänomen der Lautumdrehung (Metathesis), welches zur Traumarbeit vielleicht noch innigere Beziehungen hat als der Gegensinn (Antithese), vgl. noch W. Meyer–Rinteln, in: *Kölnische Zeitung* vom 7. März 1909.

4) Es liegt auch nahe anzunehmen, daß der ursprüngliche Gegensinn der Worte den vorgebildeten Mechanismus darstellt, der von dem Versprechen zum Gegenteile im Dienste mannigfacher Tendenzen ausgenützt wird.

La vie du psychanalyste…
comme il me le fut rappelé plusieurs fois le même jour par une sorte de *convergence*, par mes analysés
…la vie du psychanalyste n'est pas rose.

La comparaison qu'on peut faire du psychanalyste avec un *dépotoir* est justifiée, car en effet il faut qu'il « encaisse » au cours des journées des propos, des discours assurément de valeur douteuse, et bien plus encore pour le sujet qui le lui communique.

C'est un sentiment que le psychanalyste…
s'il en est un pour de vrai
…est non seulement habitué à surmonter, mais *à vrai dire* qui dans toute la mesure où il l'est véritablement et authentiquement, est aboli.

Par contre je dois dire qu'il renaît dans toute sa force quand sa fonction l'amène à devoir épuiser la somme des travaux qui constituent ce qu'on appelle la littérature analytique.

Il n'y a pas d'exercice plus déconcertant de l'attention scientifique, pour peu qu'on doive littéralement s'y appliquer, c'est-à-dire qu'on doive lire dans un court espace de temps, les points de vue en apparence homogènes qui sont développés sur les mêmes sujets dans les auteurs.

Et personne ne semble s'apercevoir des contradictions flagrantes, permanentes qui sont mises en jeu chaque fois qu'on fait intervenir les concepts fondamentaux.

Pour le cas du Président SCHREBER par exemple, vous n'avez que le schéma général et quasi inaugural de la démonstration de ce qui est la grande nouveauté apportée par *la psychanalyse* dans la pathogénie de *la paranoïa*, c'est à savoir que *la tendance*, ou autrement dit *la pulsion fondamentale*, celle qui serait pour son motif inconscient, ne serait autre chose qu'*une tendance homosexuelle*.

Assurément l'attention attirée sur l'ensemble
de faits qui se groupent autour d'une telle notion,
a été une nouveauté capitale qui a profondément
changé toute notre perspective sur la paranoïa.

De savoir ce qu'est cette *homosexualité*, et à quel point
de l'économie du sujet elle intervient, autrement dit
comment elle détermine la psychose, je crois pouvoir
témoigner qu'il n'y a dans ce sens d'ébauché que les
démarches les plus *imprécises*, voire les plus *contradictoires*.

La notion de « *défense* » contre l'irruption supposée…
    pourquoi à tel moment qui reste à déterminer
…de la tendance homosexuelle est quelque chose qui
est loin de porter sa preuve, si on donne au terme
de « *défense* » un sens précis.

Heureusement pour la continuation de la majeure
partie de la recherche analytique…
    c'est–à–dire de la poursuite
    dans les ténèbres du rêve pensable
…cette notion de « *défense* » *n'est précisément jamais précisée*.

Car il est très clair qu'il y a une ambiguïté
perpétuelle entre :

- la notion de « *défense* » dans sa relation à la psychopathologie générale, dans le fait de la maladie, « *défense* » qui n'a qu'un rapport loin d'être universel et univoque à la cause qui la provoque, défense qui n'est considérée que comme une voie du maintien d'un certain équilibre en elle–même, ou qui provoque la maladie,
- et la notion de défense telle que nous la mettons en avant quand il s'agit du psychisme, c'est–à–dire quelque chose qui est articulé, quelque chose qui refait, quelque chose qui est transformation d'un certain motif.

La tendance précisément de cette notion de « *défense* »,
on la fait donc entrer en ligne de compte,
et on nous assure que les *moments déterminants initiaux*
de détermination de la psychose de SCHREBER,
sont à rechercher dans les moments de déclenchement
des différentes phases de sa maladie.

Vous savez qu'il a eu vers l'année 1886 ou 1887
une première crise.
On essaie de par ses mémoires…
    il y a là–dedans quelques renseignements
…de nous en montrer les coordonnées.

À ce moment, nous dit–on, on peut noter un trait
dans la vie de SCHREBER :
il aurait été sur le point de présenter sa
candidature au Reichstag, la maladie arrive
et il n'est plus question de cette candidature.
Dans l'intervalle, c'est–à–dire pendant la période
après la première crise d'une année environ,
le magistrat SCHREBER est normal, à ceci près :
qu'il n'a pas été comblé dans un désir,
voire un espoir de paternité.

Au bout donc d'une période de huit ou neuf ans,
quelque chose de nouveau qui est pour lui l'accès…
    à un certain point prématuré,
    à un âge qui ne laissait pas *prévoir* qu'il fût nommé
    à une fonction aussi élevée
…à la fonction de *Président de la Cour d'Appel de Leipzig*, et dit–on,
à ce moment là le fait d'être élevé
à cette fonction qui a le caractère d'une éminence,
lui donne une autorité qui…
    pour tout dire, dans le plan de *notre* terminologie
…le hausse à une *fonction paternelle*, à une responsabilité,
non tout à fait entière, du moins plus pleine et plus
lourde que toutes celles qu'il aurait pu espérer.

Cela nous donne le sentiment qu'il y a une relation
entre cet accès et le déclenchement de la crise.
En d'autres termes :

- dans le premier cas on met en fonction le fait
  qu'il n'a pas pu arriver *jusqu'au but de son ambition*,
  que la crise s'est déclenchée, semble–t–il,
  pour qu'il n'affronte pas les luttes,
- dans l'autre cas il l'a reçue du dehors,
  d'une façon presque qu'on entérine comme ayant
  été imméritée, et on lui accorde la même valeur
  déclenchante.

Si le Président SCHREBER n'a pas eu d'enfant,
on en prend fait et acte pour montrer que la notion
de la paternité joue un rôle primordial, et que c'est
dans toute la mesure où accédant à cette *position paternelle*,
du même coup la crainte de la castration chez lui
est supposée revivre…
    appétence homosexuelle autour
    de ce qui concerne le père
…est directement en cause dans le déclenchement
de la crise, et va entraîner toutes les distorsions,
toutes les déformations pathologiques, les mirages
qui progressivement font évoluer son délire.

Assurément la présence – d'emblée dans le délire –
des personnages masculins de l'entourage médical,
qui sont nommés les uns après les autres,
qui viennent les uns après les autres au *premier plan*,
au *centre* de la persécution d'une nature très *paranoïde*
qui est celle du Président SCHREBER, montre que ces
personnages masculins ont une valeur de premier plan.

C'est pour tout dire *un transfert*, qui n'est pas sans doute
à prendre au sens où nous l'entendons *ordinairement*,
mais *quelque chose de cet ordre*, qui est lié de façon singulière
avec ceux qui avaient eu à prendre soin de lui.

Le choix des personnages est par là suffisamment
expliqué, mais avant d'essayer de se satisfaire,
si l'on peut dire, de cette sorte de coordination
d'ensemble, il conviendrait de s'apercevoir
qu'à les motiver, on agit d'une façon qui je dirais
néglige complètement la preuve par le contraire.

Autrement dit on néglige de s'apercevoir qu'on prend
la crainte de la lutte, et je dirais le succès
prématuré, et voire immotivé, pour ayant une valeur
d'un simple signe de même sens :
positif dans les deux cas.

Si le Président SCHREBER, par hasard entre ses deux
crises, était devenu père, on mettrait bien
évidemment l'accent sur ce fait, on donnerait toute
sa valeur au fait qu'il n'aurait pas supporté cette
fonction paternelle.

Bref, la notion de *conflit* est toujours mise en jeu d'une façon qu'on peut bien dire ambiguë, puisqu'il semble qu'on mette sur le même plan ce qui est *source de conflit*, et ce qui dans certains cas est beaucoup moins facile à voir, et qui est justement *l'absence de conflit*.

C'est–à–dire que c'est parce que le conflit laisse, si on peut dire une *place*, vide du conflit, qu'apparaît quelque chose qui est une réaction, une construction, une mise en jeu de la subjectivité.

Ceci n'est qu'une simple indication au passage, simplement pour vous montrer que dans l'appréhension du mécanisme nous trouvons la même ambiguïté qui est celle sur laquelle a porté notre dernière leçon, c'est–à–dire l'ambiguïté de *la signification* même du délire.

Entendons bien qu'il s'agit là de ce qu'on appelle d'habitude le contenu, et que je préférerais appeler « *le dire psychotique* ».

L'ambiguïté de cette valeur surprenante va se voir à tous les niveaux :

- depuis son abord clinique où vous croyez avoir affaire dans un certain temps à quelqu'un qui communique avec vous parce qu'il parle le même langage,

- et puis quand vous poussez plus loin vous vous apercevez, surtout si vous êtes psychanalyste, que ce qu'il dit est aussi compréhensible, tellement compréhensible, comme le vous l'ai montré la dernière fois, que vous avez à certains moments comme l'illusion ou comme un mirage qu'il ne s'agit de rien d'autre que de quelqu'un qui aurait pénétré d'une façon plus saisissante, plus profonde qu'il n'est donné au *commun des mortels*, dans *le mécanisme même* du système de l'inconscient.

Quelque part dans un deuxième chapitre, SCHREBER l'exprime au passage :

« *Il m'a été donné des lumières qui sont rarement données à un mortel.* »

Donc cette ambiguïté qui fait que ce serait justement dans le système du délirant que nous aurions *les éléments de compréhensibilité* parfois plus remarquables, est quelque chose sur lequel mon discours d'aujourd'hui va porter, pour essayer de vous montrer par quel abord je désire vous mener pour que nous essayions de dégager dans cette double question :

- *de la signification* de la psychose d'une part, entendons *du « dire psychotique »*,

- et *du mécanisme* de la psychose d'autre part, à savoir comment un sujet *entre* dans la psychose : c'est bien aussi important que la première.

Je vais essayer de vous montrer par quel abord je vais vous mener, et comment il me semble que seule cette voie d'abord peut permettre de situer réellement les questions, sans cette confusion qui est toujours maintenue aux différents niveaux de notre explication, même psychanalytique, du délire.

Je rappelle à ceux qui viennent assister à ma présentation de malades, que la dernière fois j'ai présenté une psychotique bien évidente.

Et ils se souviendront combien de temps j'ai mis à en faire sortir, si on peut dire, le stigmate, le signe qui montrait qu'il s'agissait bien d'une délirante, et non pas simplement d'une anomalie de caractère, d'une personne de caractère difficile qui se dispute avec son entourage.

Il a fallu rien moins qu'un interrogatoire qui a largement dépassé l'heure moyenne qu'on peut consacrer à un pareil travail, pour qu'il apparaisse clairement qu'à la limite de ce même langage…
dont il n'y avait pas moyen,
presque, de la faire sortir
…il y avait quand même *un autre langage*, et un langage de cette saveur particulière, quelquefois souvent extraordinaire, qui est justement le langage du délirant :

ce langage où certains mots prennent *un accent*, *une densité spéciale*, et qui est celui qui se manifeste quelquefois dans la forme même du mot, dans la forme du *signifiant*, c'est–à–dire qu'il donne au mot *un caractère* franchement *néologique* qui est quelque chose de si frappant dans les productions de la paranoïa.

Dans le cas de notre malade de l'autre jour, le mot « *galopiner* » enfin surgi, nous a assurément donné *la signature* de tout ce qui nous était dit jusque–là, de quelque chose qu'on aurait pu aussi bien traduire, et combien facilement l'aurions–nous fait puisque aussi bien les malades eux–mêmes nous mettent sur la voie, et que le terme de « *frustration* » fait partie depuis quelque temps du vocabulaire des *honnêtes gens* : qui ne vous parle pas à longueur de journée des frustrations qu'il a subies, qu'il subira, ou que les autres autour de lui subissent ?

Il s'agissait bien tout à fait d'autre chose que d'une frustration de sa dignité, de son indépendance, de ses petites affaires, que la malade était victime. Elle était évidemment dans un autre monde, dans ce monde où justement le terme de « *galopiner* »…
…et sans doute bien d'autres qu'elle nous a cachés …constituent les points de repère essentiels.

Et c'est là le point sur lequel nous commencerons par essayer d'éclaircir la question, de prendre l'abord extérieur, le premier examen.

C'est là que je voudrais vous arrêter un instant pour vous faire sentir combien les catégories auxquelles j'ai essayé l'année dernière de vous assouplir, car il ne suffit pas de vous apporter ainsi *la théorie linguistique*, vous vous rappelez qu'en *linguistique* il y a *le signifiant et le signifié*, et que *le signifiant* est quelque chose que vous devez prendre au sens du matériel du langage, et que *le piège*, *le trou* dans lequel il ne faut pas tomber, *c'est de croire que le signifié c'est les choses, les objets*…

Le signifié c'est tout à fait autre chose, c'est la signification que je vous ai expliquée l'année dernière et l'autre année, du linguiste qu'est Saint–AUGUSTIN.

Le chapitre des significations nous a bien montré, comme M. BENVENISTE, que la signification renvoie toujours à la signification, c'est–à–dire à une autre signification.

Le système du langage…
à quelque point que vous le saisissiez
…*n'aboutit jamais à un index directement dirigé sur un point de la réalité,*
c'est toute la réalité qui est recouverte par l'ensemble du réseau du langage,
et vous ne pouvez jamais dire :
c'est cela qui est désigné, car quand bien même arriveriez–vous à le faire, vous ne sauriez jamais ce que je désigne dans cette table par exemple,

- si c'est la couleur,
- si c'est l'épaisseur,
- si c'est la table en tant qu'un objet,

ou quoi que ce soit d'autre.
Cette *distinction* est essentielle à avoir dans l'esprit.

Pour le moment nous nous arrêtons devant ce simple et premier petit phénomène qu'est *le terme « galopiner »* dans le cas de la malade de l'autre jour.

Et il y a d'autres termes encore qui sont ceux dont SCHREBER lui–même à tout instant souligne l'originalité quand il nous parle de *« l'adjonction de nerfs »*, il précise bien que cela lui a été dit par les âmes examinées, ou les rayons divins.

Il y a des *mots* qui sont en quelque sorte des *mots–clés*, des *mots* dont il souligne lui–même qu'il n'aurait jamais trouvé la formule, des *mots* originaux, des *mots* pleins, bien différents des autres mots qu'il emploie, avec lesquels il fait son discours, avec lesquels il communique son expérience, lui–même ne s'y trompe pas : il y a là des niveaux différents.

C'est précisément à ce niveau…
qui se distingue du niveau du signifiant
…que vous devez le prendre [le terme « galopiner » ou « l'adjonction de nerfs »] à ce moment–là : dans *son caractère matériel*, par *cette forme spéciale de discordance* avec le langage commun qui s'appelle « *néologisme* ».

Mais quelque chose d'autre vaut la peine qu'on s'y arrête, qui précisément ne peut vous apparaître que si vous partez bien de l'idée que dans le langage *la signification renvoie toujours à une autre signification* :

- c'est précisément que *ces mots*…
  et on le voit dans le texte de SCHREBER
  …serrent de près le phénomène lorsque vous êtes en présence de quelque malade que ce soit,

- c'est que dans le langage délirant, *ces mots* qui vous arrêtent ont ceci toujours de spécial, qu'*ils ne s'épuisent jamais dans le renvoi à une autre signification, leur signification si je puis dire, a pour propriété de renvoyer essentiellement à La signification*.

C'est une signification qui par certains côtés, ne renvoie à rien qu'elle–même, il reste toujours quelque chose d'irréductible.

Le malade souligne bien lui–même :

- ce qui fait que le mot en quelque sorte ne peut vraiment pas être défini, le mot porte en lui–même poids,

- ce qui fait qu'avant d'être réductible à une autre signification, il signifie en lui–même quelque chose justement d'ineffable, il est signification qui renvoie avant tout à *la signification* en tant que telle.

Et nous le voyons aux *deux pôles* des manifestations concrètes de tous ces phénomènes dont ces sujets sont le siège, c'est–à–dire…
pour nous limiter à cette phase–là du phénomène
…que…
à quelque degré que soit portée cette *endophasie* qui couvre l'ensemble des phénomènes dont le sujet manifeste et qu'il accuse
…il y a là bien *deux pôles* où nous trouvons ce caractère porté au point le plus éminent.

Et là encore…
le texte de SCHREBER nous le souligne bien
…il y a deux types de phénomènes :

1) ceux où se dessine *le néologisme* communiqué par la source : l'intuition délirante est une sorte de phénomène plein qui *a un caractère* en quelque sorte *inondant, comblant pour le sujet* de choses qui lui révèlent toute une perspective d'expérience qui, pour lui, est nouvelle et dont il souligne *le cachet original, la saveur même, particulière*, qui est bien tout ce qu'il souligne quand il parle *de la langue fondamentale* avec laquelle il a été initié, introduit par son expérience. Là le mot, quel qu'il soit, quelque forme qu'il prenne, rend bien ce caractère de désigner l'usage du même terme. *Le mot* comme nous nous en servons, avec sa pleine emphase, *le mot de l'énigme, le mot du mystère, c'est l'âme de la situation*…

2) Et puis à l'opposé cette autre forme que prend *la signification* quand elle ne renvoie plus à rien, qui est le vide complet, à savoir la formule qui se répète, qui se réitère, se serine, et bien d'autres modes pour exprimer ce caractère d'insistance stéréotypé de ce qui leur est communiqué, et qui est ce que nous pourrons appeler à l'opposé du mot : *la ritournelle*.

Dans les deux formes [de la signification]…

- l'une la plus pleine [**1**],
- et l'autre la plus vide [**2**],

…s'il s'agit bien d'une signification,
à ce stade précisément ces points l'arrêtent :
c'est une sorte de plomb dans le filet,
dans le réseau du discours du sujet,
qui est la caractéristique structurale à quoi déjà,
dès l'abord clinique, nous reconnaissons qu'il y a là
quelque chose qui donne à son discours le caractère,
la signature du délire.

C'est bien, vous le voyez déjà, *ce terme de « langage »*…
ce même langage auquel nous pouvons
nous laisser prendre dans un premier abord
du sujet, quelquefois même le plus délirant
…qui *nous porte à dépasser sa notion et à poser le terme de « discours », car*
assurément en effet c'est bien ce qui fait l'intérêt,
voire la signification de ces malades,
c'est qu'*ils parlent le même langage que nous*.

S'il n'y avait pas cet élément nous n'en saurions
absolument rien, mais c'est :

- dans l'économie du discours,
- dans *le rapport de la signification à la signification*,
- dans *le rapport de leur discours à l'ordonnance commune du discours*,

…que se situe déjà le trait essentiel auquel nous
distinguons qu'il s'agit du délire, et dans l'analyse
du discours du psychotique paranoïde ou paraphrène.

J'ai essayé autrefois d'ébaucher, d'en faire
l'expérience dans un article paru dans
les *Annales Médico-Psychologiques* vers les années 1930[8] :
il s'agissait de l'analyse d'un cas de schizophasie,
où effectivement c'est une analyse du discours,
à tous les niveaux, c'est-à-dire au niveau du *sémantème*,
au niveau du *taxième*, que nous pouvons relever *la structure*,
et très probablement au niveau particulier
de ce qu'on appelle…
peut-être pas sans raison, mais sans doute
en ne sachant pas tout à fait exactement
la portée de ce terme dans ce cas
…de ce qu'on appelle « *la désintégration schizophrénique* ».

Je vous ai parlé de langage et vous devez du même
coup à ce propos, voir et toucher au passage
l'insuffisance et le piège, et le mauvais penchant
qui est suffisamment marqué dans la formule
de ces analystes qui vous disent :

« *Qu'il faut parler au patient son langage* ».

Vous voyez à quel niveau primaire nous sommes.

8 Écrits « inspirés » : schizographie, Annales Médico-Psychologiques, 1931 t. II, p. 508-522.

Sans doute, bien entendu, ceux qui parlent ainsi doivent être pardonnés comme tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent… [Luc XXIII, 34]

Mais c'est vous dire assez à quel point ce n'est là qu'une espèce de *retour des signes de repentir* d'un champ, ou d'un terme entier de l'expérience analytique, et de lutter avec lequel on s'acquitte rapidement : on se met rapidement en règle quand on évoque d'une façon aussi sommaire ce dont il s'agit.

À ceci près que ce qui est révélé, c'est assurément cette *condescendance* qui marque bien à quelle distance on maintient *l'objet* dont il s'agit, à savoir du patient, puisque aussi bien il est là :

- *nous parlons son langage,*
- *nous parlons le langage des simples et des idiots*.

Marquer cette distance, *faire* à l'occasion *du langage un pur et simple instrument comme on dit, une façon de se faire comprendre* de ceux qui ne comprennent rien, *c'est* précisément déjà une occasion d'*éluder* complètement ce dont il s'agit, à savoir *la réalité de la parole*.

En fin de compte c'est bien de cela qu'il s'agit.

En effet…
je lâche un instant les analystes
…nous voyons autour de quoi *la discussion psychiatrique* tourne, que celle–ci s'appelle phénoménologie, psychogenèse ou organogenèse du délire.

Si nous regardons ce que signifient les analyses extraordinairement fines et pénétrantes d'un CLÉRAMBAULT par exemple, quel est le véritable sens de cette discussion ?

Certains pensent qu'il s'agit de savoir si c'est un phénomène organique ou un phénomène qui ne l'est pas. Ceci serait paraît–il sensible dans la phénoménologie elle–même… *Je veux bien*, mais regardons–y de plus près. La question est celle–ci :
le malade en fin de compte *parle–t–il* bien ?

Naturellement, si nous n'avons pas fait cette distinction *du langage* et *de la parole* c'est vrai : il parle, mais il parle comme la poupée perfectionnée qui ouvre et ferme les yeux, absorbe du liquide, etc. Si vous vous contentez de cela, évidemment *la poupée parle*.

En fin de compte on voit bien que ce dont il s'agit quand un DE CLÉRAMBAULT…

analysant les phénomènes élémentaires

…va chercher dans leur structure *la signature* : il s'agit là *de quelque chose* qu'on appelle comme on veut, « *mécanique* », « *serpigineux* », Dieu sait quels termes, abondants de néologismes.

On s'aperçoit que même dans cette analyse, la *personnalité* est toujours supposée, elle n'est jamais définie, elle est supposée puisque c'est en fonction de ce qu'il appelle « *le caractère idéogénique* » d'*une compréhensibilité première*, le lien des affections, de leur expression langagière qui, elle, est supposée aller de soi.

C'est de là qu'on part pour prouver quelque chose de second par laquelle la première est parlée.

Que cette seconde soit qualifiée ou non d'*automatique*, ne change rien à la question.

On nous dit :
si le caractère manifestement automatique de ce qui se produit au niveau de cet élément second est démontrable par la phénoménologie elle–même, ceci prouve que le trouble n'est pas psychogénétique.

Mais c'est tout de même en fonction d'abord – premier argument – d'une référence psychogénétique elle–même, que la définition du phénomène…

comme « automatique » ou comme « mécanique » ou comme « non psychogénétique »

…est comprise.

Il est supposé qu'il y a un sujet qui comprend *de soi*, et c'est ce sujet–là qui se regarde. Cela va *de soi*, car si ce n'est pas celui–là, comment les autres phénomènes sont–ils saisis comme étrangers ?

Observez bien au passage ce dont il s'agit, nous ne sommes pas là dans le problème qui est classique dans la philosophie, c'est à savoir si la pensée…

> problème qui a arrêté toute la philosophie depuis LEIBNIZ, c'est–à–dire au moins depuis le moment où l'accent a été mis sur la conscience quant au fondement de la certitude

…c'est de savoir si la pensée pour être pensée, doit obligatoirement se penser pensant.

C'est–à–dire penser qu'elle pense *une pensée* comme telle, doit–elle être obligatoirement une pensée qui s'aperçoit *qu'elle pense qu'elle est en train de penser à ce qu'elle pense*...

Ce qui bien entendu est *tellement loin* d'être simple, que ça ouvre immédiatement un « *jeu de miroirs sans fin* », et que tous ceux qui se sont arrêtés à ce problème ont noté au passage qu'assurément s'il est de la nature de la pensée qu'elle se pense pensante, il y aura une troisième pensée qui se pensera pensée pensante, et ainsi de suite.

Le petit problème n'a jamais été résolu.

À lui tout seul il suffit à démontrer l'insuffisance du fondement du sujet dans le phénomène de la pensée comme transparente à elle–même, mais ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit dans notre problème, il s'agit d'autre chose.

À partir du moment où nous sommes en face du phénomène vécu, éprouvé comme parasitaire et que nous admettons que le sujet en a connaissance comme tel…

> c'est–à–dire comme étant quelque chose d'objectivement immotivé, d'inscrit seulement dans la structure définie par l'appareil, dans la perturbation des voies supposées neurologiques de frayage

…nous ne pouvons pas échapper à la notion que *le sujet est structuré de façon telle* qu'il a une « *endoscopie* » de ce qui se passe en lui–même.

Nous entendons par là ce qui se passe réellement dans ces appareils…

notion d'endoscopie qui surgit à tous les niveaux du texte

…et c'est d'appréhender tous *les phénomènes de discordance subjective* comme telle à tous les moments, que toute théorie qui se pose, qui se précise comme centrant ce qui se passe dans le sujet, sur des phénomènes *intra–organiques* est forcée.

D'accord ! FREUD aborde ces choses plus subtilement que les autres auteurs, ou aussi bien d'une façon implicite qui ne voit même pas d'autres problèmes : il est forcé d'admettre que le sujet est forcément quelque part dans un coin privilégié, où il lui est permis d'avoir une « *endoscopie* » de ce qui se passe en lui–même.

La notion ne surprend personne quand nous parlons des *endoscopies* plus ou moins délirantes que le sujet a de ce qui se passe à l'intérieur de son estomac ou de ses poumons, ou de n'importe quoi d'autre.

Mais à partir du moment où nous parlons de phénomènes intra–cérébraux, il est clair que ceci a des *inclinations* tout à fait spéciales, car là nous sommes forcés d'admettre que le sujet a quelque endoscopie qui se passe à l'intérieur du système des fibres nerveuses.

C'est là le point sur lequel tous les auteurs, au passage, insistent sans s'en apercevoir, mais au détour même de leur démonstration on ne peut pas ne voir que quand le sujet est l'objet d'*un écho de la pensée*, nous admettons avec DE CLÉRAMBAULT que c'est là le fait d'une dérivation produite par une altération chronaxique qui fait que, en quelque point de concours, les messages intracérébraux…

l'un des deux télégrammes si l'on peut dire

…sont partis d'un point pour partir d'un côté dans une voie, et l'autre par une voie où il est freiné.

L'un de ces messages arrive en retard sur l'autre, et est noté par un sujet dont il faut bien qu'il soit quelque part, est enregistré comme arrivant en écho avec l'autre.

Il faut donc bien admettre qu'il y a un point privilégié d'où ce repérage peut être fait, en d'autres termes, de quelque façon qu'on construise la théorie organo–génétique si vous voulez, ou automatisante, on n'échappe pas à la conséquence qu'il y a un point privilégié quelque part, d'où le sujet peut noter ces retards éventuels, cette discordance, ce non–accord simplement entre un système et un autre qui se manifeste comme apparaissant dans le désordre.

Bref, on est plus psychogénétiste que jamais, puisque enfin ce point privilégié n'est très exactement pas autre chose que *l'âme*, à ceci près que l'on est plus idolâtre encore que ceux qui lui donnent la réalité la plus grossière en la situant dans un point particulier, qui, fibre ou pas fibre, système ou quoi que ce soit d'autre, aboutira toujours à ce que le Président SCHREBER lui–même dans un discours, notait être la fibre unique, en fin de compte assez attachée à « *la personnalité* », car rien ne peut lui donner ce caractère privilégié, sinon ce qu'on appelle d'habitude « fonction de synthèse ».

Le propre d'une synthèse c'est d'avoir quelque part son point de concours, sont point de convergence. Même s'il est idéal, ce point existe.

Nous sommes donc exactement dans la même position du point de vue de l'analyse :

- que nous nous fassions *organogénétiste,*
- ou que nous nous fassions *psychogénétiste* au sens je dirais *impliqué*, au sens *non développé* de ce terme,

…il y aura toujours quelque part un point privilégié ou quelque part une entité privilégiée que nous sommes forcés de supposer.

Est–ce que ceci suffit à expliquer maintenant le niveau des phénomènes de la psychose ?

Il est tout à fait clair que si la psychanalyse
a apporté quelque chose de significatif, d'éclairant,
d'illuminant, dans le problème des psychoses :

- c'est justement dans la mesure où la stérilité
  est éclatante de ces sortes d'hypothèses,

- c'est justement dans la mesure où tout ce que
  l'analyse a révélé de plus fécond, d'abondant,
  de dynamique, de significatif dans la psychose,
  vient bousculer ces constructions minuscules
  qui ont été poursuivies pendant des décades
  à l'intérieur de la psychiatrie, autour de
  ces notions purement fonctionnelles,
  dont le *moi* en tant que camouflage de ces notions,
  était forcément le pivot essentiel.

C'est dans toute cette mesure que la psychanalyse
a apporté quelque chose de nouveau.

Mais ce « *quelque chose de nouveau* » comment l'aborder
pour ne pas retomber également par une voie
différente et par une autre méthode,
dans une multiplication de ces *moi*,
également eux–mêmes diversement camouflés ?

Le seul mode d'abord est de poser la question
dans le registre même où le phénomène nous apparaît,
c'est–à–dire *dans le registre de la parole*.

Mais pour *pouvoir la poser* efficacement *dans le registre de la parole*...
    dont la présence est tellement évidente
    que nous voyons que c'est cela qui crée toute
    la richesse de la phénoménologie de la psychose
…c'est que nous en voyons tous les aspects possibles,
toutes les décompositions, toutes les réfractions,
que l'hallucination verbale en tant qu'elle y est
fondamentale, est un des phénomènes justement
les plus problématiques de ce qu'est la parole.

N'y a–t–il pas moyen de s'arrêter un instant
sur le phénomène de la parole en tant que tel,
en nous demandant si, à simplement le considérer,
nous ne voyons pas se dégager une structure tellement
essentielle, tellement *première*, tellement *évidente*, que c'est à
l'intérieur de cette structure, que nous allons
pouvoir faire des distinctions autres que mythiques,
c'est–à–dire autres que supposant cette chose qui
s'appelle « *le sujet* » comme étant quelque part ?

Qu'est–ce que *la parole* ?

Pourquoi ai–je demandé tout à l'heure :
le sujet [psychotique délirant] *parle–t–il* oui ou non ?

La parole, arrêtons–nous un instant sur ce fait :
qu'est–ce qui distingue *une parole* d'*un enregistrement de langage* ?
La parole c'est exactement avant tout *parler à d'autres*.

Ici je veux simplement vous rappeler ce que maintes
fois j'ai amené au premier plan de mon enseignement,
c'est la caractéristique qu'a cette chose qui paraît
simple au premier abord : *parler à d'autres*.

La notion depuis quelques temps est venue au premier
plan des préoccupations de la science,
de ce qu'est un message, de la fonction du message.

La structure de la parole...
vous ai–je dit chaque fois que nous avons eu
ici à employer ce terme dans son sens propre
...*c'est que le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée*.

La parole, la parole essentielle, la parole qui en
tout cas existe au niveau du terme engagé, sa parole
est une parole qui est fondée sur cette structure
telle que je viens de vous le dire.

Qu'est–ce que cela veut dire :

« *Le sujet reçoit de l'autre son message sous une forme inversée.* » ?

Nous avons là deux formes absolument exemplaires.

Je vous ai dit, la première c'est *fides*, la parole en langage, la parole qui se donne c'est le :

« *Tu es ma femme.* »

ou le

« *Tu es mon maître*. »

Formule exemplaire sur laquelle j'ai maintes fois insisté, ce qui veut dire : tu es ce qui est encore dans ma parole, et ceci je ne peux l'affirmer qu'en prenant la parole à ta place, cela vient de toi pour y trouver la certitude de ce que j'engage, cette parole est une parole qui t'engage.

L'unité de la parole en tant que *fondatrice pour la position des deux sujets*, est là manifestée.

Mais si cela même ne vous paraissait pas pleinement évident, la contre–épreuve – comme d'habitude – l'est bien plus…

C'est le signe auquel se reconnaît *la relation sujet à sujet*, ce qui fait que vous êtes dans un rapport de *sujet à sujet*…
et non pas de *sujet à objet*
…est exactement ceci, qui n'est que l'envers de ce que je viens de promouvoir [fides], qui est la feinte : vous êtes en présence d'un sujet dans la mesure où ce qu'il dit ou ce qu'il fait – *c'est la même chose* – peuvent être supposés avoir été faits pour vous *feinter*, avec naturellement tout ce que cela comporte de dialectique jusque y compris qu'il dise la vérité pour que vous croyiez le contraire.

Vous connaissez l'histoire du personnage qui dit :

« *Je vais à Cracovie.* »

et l'autre répond :

« *Pourquoi me dis–tu que tu vas à Cracovie puisque tu y vas tous les jours ? Tu me le dis pour me faire croire que tu vas ailleurs.* »

…histoire juive mise en évidence par FREUD.

La notion que ce que le sujet me dit est dans une relation fondamentale avec une feinte possible, est exactement la même chose, là aussi il m'envoie, j'en reçois la parole, c'est-à-dire le message dont il s'agit, *sous une forme inversée*, car très exactement il s'agit bien entendu de « *J'appréhende ce qui est vrai* », et *ce qui est le contraire du vrai est précisément ce que j'en reçois*.

Voici la structure sous ses deux faces :

- *de paroles fondatrices*,
- *et de paroles menteuses, de paroles trompeuses* en tant que telles.

Voici à quel niveau s'originalisent toutes les formes de communication possible, car nous avons généralisé la notion de *communication*. C'est tout juste si, au point où nous en sommes, nous n'allons pas refaire toute la théorie de ce qui se passe chez les êtres vivants, *en fonction de la communication*. Vous verrez à lire tant soit peu M. Norbert WIENER[9], que ça mène excessivement loin.

Parmi les nombreux paradoxes qu'il met en évidence, il introduit ce mythe curieux, construction qui consisterait à supposer un temps où tout peut être transmis : *on pourrait avec des moyens suffisamment amples, télégraphier un homme à New York, c'est-à-dire en envoyant la succession des repérages de tout ce qui constitue son organisme recréé automatiquement, puisqu'il n'y a pas de limites à ce que nous pouvons supposer de transmission possible, la re-synthèse point par point de toute son identité réelle dans un point aussi éloigné*.

Il est bien évident que des choses comme celle-ci sont une espèce de curieuse poudre aux yeux dont chacun s'émerveille en voyant toutes sortes de mirages subjectifs, sur lesquels d'ailleurs il est curieux qu'il suffise pour le faire s'effondrer, de faire remarquer que le miracle ne serait pas plus grand dans ces conditions, de télégraphier à deux centimètres, et par conséquent il s'agit de rien d'autre que du fait que nous faisons tous les jours en nous déplaçant de la même distance.

---

9 Norbert Wiener, « Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains » UGE, 1962 (10/18).

Cette sorte de prodigieuse confusion des termes montre assez que les notions comme celle de la communication, doivent être maniées avec prudence.

Néanmoins dans la notion de *communication en tant que généralisée*...
vous le savez bien car d'autre part c'est certainement *une fonction* puisqu'on l'avait même fait intervenir dans les notions générales de *la physique*
…je spécifie à l'intérieur de ces communications ce que c'est que *la parole en tant que parler à l'autre* :
c'est en fin de compte faire parler l'autre comme tel, cet autre si vous le voulez bien nous le mettrons « *l'Autre* » avec un A.

C'est sans doute pour des raisons différentes…
comme chaque fois qu'on est forcé d'apporter des signes supplémentaires à ce que nous donne le langage
…cette raison différente est la suivante :
c'est ce qui fonde tout ce que je viens de vous dire, aussi bien qu'il s'agisse de la voix, à savoir :

« *Tu es ma femme.* »

Après tout, qu'en savez–vous ?

« *Tu es mon maître.* »

Après tout, êtes–vous si sûrs que cela ?

Ce qui fait précisément *la valeur fondatrice* de ces paroles…
c'est justement que ce qui est visé *dans son message*, aussi bien que ce qui est manifesté *dans la feinte*
…c'est que *l'Autre* est là en tant qu'*Autre absolu*, c'est–à–dire en tant justement qu'il est *reconnu*, mais il n'est pas *connu*, ceci est essentiel.

De même que ce que signifie *la feinte*, c'est que vous ne savez pas en fin de compte si c'est une feinte, à savoir si c'est là pour de bon ou si c'est là justement pour vous feinter.

C'est essentiellement cet élément, *cette inconnue directe dans l'altérité de l'Autre*, qui caractérise le rapport de la parole au niveau où elle est parlée à l'autre.
Je vais vous maintenir un certain temps au niveau de cette description structurale, parce qu'il n'y a qu'à partir de là qu'on peut poser les problèmes.

Est–ce que c'est là seulement ce qui différencie, ce qui distingue la parole ?

Peut–être ! Nous n'en savons rien.

Assurément elle a d'autres caractères, elle ne parle pas seulement *à l'Autre*, elle parle *de l'autre en tant qu'objet*.

C'est bien de cela qu'il s'agit quand un sujet vous parle de lui.

Observez bien que lorsque *notre paranoïaque de l'autre jour*…
celle à laquelle je me référais,
celle qui employait le mot « *galopiner* »
…vous parle, il y a deux niveaux :
vous savez qu'elle est un sujet…
c'est une *application* tout à fait immédiate
de ce que je viens de vous dire
…vous savez qu'elle est un sujet…
c'est–à–dire que c'est ce que vous exprimez dans la mesure où vous dites que sa personnalité est encore saine, à savoir que vous avez affaire simplement à *un délire partiel*
…à ceci : que justement elle essaie de vous blouser, c'est–à–dire que vous reconnaissez cliniquement *un délire partiel*, ça fait partie des *hypothèses de la situation.*

C'est justement dans la mesure où l'autre jour j'ai mis une heure et demie à lui faire sortir son « *galopiner* », c'est–à–dire que pendant une heure et demie elle m'a tenu en échec, et que pendant une heure et demie elle s'est montrée saine.

C'est dans toute cette mesure que ce n'était qu'une malade à la limite de ce qui peut être perçu cliniquement, comme délire.

C'est dans toute cette mesure que vous maintenez qu'il y a dans ce sujet ce que vous appellerez dans notre jargon *la partie saine de sa personnalité*, c'est bien en tant que justement elle parle de l'autre, qu'elle est capable de se moquer de lui, qu'elle existe comme sujet.

Maintenant elle parle d'elle, et il arrive qu'elle en parle justement *un petit peu plus* qu'elle ne voudrait, c'est–à–dire que nous nous apercevons qu'elle délire, elle parle donc là de quelque chose, elle parle de ce qui est notre objet commun, elle parle de *l'autre* avec un *petit(a)*.

C'est bien elle qui parle toujours mais c'est là *une autre structure*, c'est une structure qui d'ailleurs ne livre pas absolument sa simplicité, ce n'est pas tout à fait comme si elle me parlait de n'importe quel objet reçu, elle me parle de quelque chose qui est très intéressant et très brûlant, et elle parle de quelque chose où elle continue tout de même à s'engager, bref elle témoigne.

Cette notion de témoignage, c'est cela que nous allons essayer un peu de pénétrer.

Le témoignage est–il lui aussi purement et simplement communication ?

Sûrement pas, il est bien clair pourtant que tout ce à quoi nous accordons une valeur en tant que communication, est de l'ordre du témoignage, et la communication en fin de compte désintéressée à la limite, n'est tout de même concevable pour tout ce qui est de l'ordre humain, que comme un témoignage en fin de compte raté si on peut dire, c'est–à–dire quelque chose sur lequel tout le monde est d'accord.

Chacun sait que c'est l'idéal de la transmission de la connaissance, et que toute la pensée même de la communauté scientifique est fondée là–dessus, sur la possibilité d'une communication dont le terme se tranche dans une expérience dans laquelle tout le monde peut être d'accord.

Il faut tout de même voir que le départ…
    ne serait–ce qu'au moment où on va vous demander de l'instaurer, cette expérience
…porte quand même sur la fonction du témoignage.

Ici nous avons affaire – *je veux vous le faire remarquer* – à *une sorte d'altérité*.

Je ne peux pas reprendre ici tout ce que j'ai dit autrefois…
parce qu'aussi bien j'aurai à le reprendre sans cesse à l'intérieur de *mon discours de cette année*
…sur ce que j'ai appelé « *la connaissance paranoïaque* »

Ce que j'ai désigné ainsi dans *la première* communication…
dans les temps encore plus anciens de ma thèse
…au groupe de *L'Évolution Psychiatrique*, qui à ce moment–là avait une assez remarquable originalité,
la connaissance paranoïaque veut dire ceci :

- c'est *les affinités paranoïaques de toute connaissance d'objet en tant que tel*,
- c'est la référence au fait que toute connaissance humaine prend sa source, sa racine, son origine dans ce qu'on peut appeler la dialectique de la jalousie, dans le fait que nous la voyons comme manifestation primordiale de communication.

Il s'agit là d'une notion générique observable, *behaviouristiquement* observable : ce qui se passe entre deux jeunes enfants confrontés à [l'intérieur ?] suffit à montrer que c'est quelque chose qui comporte ce transitivisme fondamental, celui qui s'exprime dans le fait qu'un enfant qui a battu un autre dise : « *l'autre m'a battu* », non pas parce qu'il ment, mais parce qu'il est *l'autre* littéralement.

C'est ce qui est la base, le fondement sur lequel s'articule, se différencie *le monde humain* du monde animal, ce qui distingue *les objets humain*s par leur collection :

- dans leur neutralité,
- dans leur extension,
- dans leur prolifération indéfinie,
- dans le fait qu'ils peuvent être des objets d'un intérêt complètement neutre au point de vue besoin, mais être néanmoins *objet humain*,
- dans le fait que l'*objet humain* n'est pas dépendant de la préparation instinctuelle, du fait que le sujet peut se *coapter* à lui comme dans la *coaptation*

d'une valence chimique ou d'un terme quelconque,
avec un autre qui cependant s'emboîte à lui.
Ce qui fait que *le monde humain est un monde couvert d'objets* est fondé sur ceci : c'est que *l'objet d'intérêt humain, c'est l'objet du désir de l'Autre*.

Pourquoi ceci est–il possible ?

C'est parce que *le moi* humain comme tel *c'est l'autre*,
- que du surgissement de sa propre tendance,
- que dans le rapport à cette *image de l'autre*
il est *« ensemble »* et *« collection »* incohérente de désirs
…qu'il *est* littéralement.

C'est cela le vrai sens du terme « *corps morcelé* »,
et *la première synthèse de l'ego est essentiellement alter, elle est alter–ego*,
elle est aliénée.

Le centre de constitution du sujet humain désirant comme tel, c'est *l'autre* en tant qu'il lui donne *son unité*, et le premier abord qu'il a avec les objets, c'est de *l'objet en tant que vu comme objet du désir de l'autre*.

Ceci, vous le voyez, définit à l'intérieur du rapport de la paranoïa le quelque chose qui provient d'une autre origine, c'est exactement là *la distinction* de l'*imaginaire* et du *réel*.

À tout objet dont on parle quand on parle de l'autre, est impliquée une autre altérité primitive incluse dans cet objet, en tant :
- que l'objet est primitivement objet de rivalité et de concurrence,
- que l'objet est intéressant dans la fonction où il est objet du désir de l'autre.

La connaissance paranoïaque dans ce premier tableau de la connaissance, est une connaissance instaurée dans *la rivalité de la jalousie*, dans l'identification première que j'ai essayé de définir dans le stade du miroir.

Cette base rivalitaire, cette base concurrentielle au fondement de l'objet, c'est cela qui est surmonté précisément dans la parole, pour autant qu'elle intéresse le tiers : la parole est toujours pacte,

accord, on s'entend sur quelque chose à propos de cette rivalité et de cette concurrence. On est d'accord : ceci est à moi, ceci est à toi, ceci est ceci, ceci est cela. Il reste que le terme agressif de cette concurrence primitive continue à laisser sa marque dans tout espèce de discours sur le petit autre, sur l'autre en tant que tiers, sur l'objet.

Le témoignage, il suffit d'en laisser se développer les résonances, ce n'est pas pour rien que ça s'appelle en latin *testis*, et que lorsqu'on témoigne, on témoigne sur ses couilles, c'est qu'il s'agit toujours d'un engagement du sujet : dans quoi que ce soit qui porte la marque du *témoignage* l'organisme reste toujours latent.

En fin de compte il y a toujours une lutte virtuelle dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage. Nous retrouvons dans toute la dialectique présente, dans toute la dialectique de la constitution de l'objet la possibilité virtuelle d'être mis en demeure d'annuler l'autre pour une simple raison, c'est que le départ de cette dialectique étant mon aliénation dans l'autre, il y a un moment où je ne peux être mis en posture d'être moi–même annulé, parce que l'autre n'est pas d'accord.

La dialectique de l'inconscient implique toujours comme une de ses possibilités, l'impossibilité de la coexistence avec l'autre, c'est–à–dire la lutte.

La *dialectique du maître et de l'esclave* réapparaît là avec, si on peut dire, sa valeur psychogénique.

Ce n'est peut–être pas totalement décisif, la *Phénoménologie de l'esprit* n'épuise probablement pas tout ce dont il s'agit quant au développement de l'esprit, mais assurément on ne peut pas ne pas voir sa valeur psychologique.

À savoir que c'est dans une rivalité fondamentale, dans une « *lutte à mort* » première et essentielle,

que se passe ce *quelque chose* qui a le plus étroit rapport avec la constitution du monde humain comme tel.

À ceci près que dans sa forme c'est bien en effet ce dont il s'agit, de rivalité qui est tellement essentielle, que ce que nous voyons à la fin c'est la réapparition, si on peut dire, des enjeux : le maître a pris à l'esclave sa jouissance, c'est–à–dire qu'il s'est emparé de l'objet du désir en tant qu'il était l'objet du désir de l'esclave, mais que du même coup il a perdu son humanité.

C'est–à–dire que ce n'était pas du tout *l'objet de la jouissance* qui était en cause, c'était *la rivalité* en tant que telle.

Et cette humanité désormais à qui la doit–il ? Uniquement à la reconnaissance de l'esclave.

Seulement comme lui ne reconnaît pas l'esclave, cette reconnaissance n'a littéralement aucune valeur, c'est–à–dire que le maître devient…

> comme il est habituel dans l'évolution concrète des choses pour celui qui a triomphé et qui a conquis la jouissance

…devient complètement idiot, c'est–à–dire incapable d'autre chose que de jouir.

Pendant que celui qui en a été privé garde tout le rapport humain, car lui a reconnu le maître et il a donc la possibilité d'être reconnu par lui, c'est–à–dire qu'il engagera la lutte à travers les siècles pour être reconnu par celui qui peut efficacement le reconnaître.

Cette distinction :

- de *l'Autre* avec un grand A, c'est–à–dire de *l'Autre* en tant qu'il *n'est pas connu*,
- et de *l'autre* avec un petit a, c'est–à–dire de l'autre qui est moi,

…qui est la source de toute connaissance, c'est dans cet écart, c'est dans l'angle ouvert de ces deux relations que toute la dialectique du désir doit être située, car la question est :

- Est–ce que le sujet vous parle ?

- De quoi parle–t–il ?

Il est tout à fait clair que je ne vais pas répondre à la première question puisque c'est justement celle qui est posée à l'origine.

Est–ce que c'est une vraie parole ?

Nous ne pouvons pas le savoir au départ, mais par contre il vous parle de quelque chose, et il vous parle de quoi ? De lui !

Mais vous voyez très bien *dès le départ* et *dès l'origine* que justement il vous parle d'un objet qui n'est pas un objet comme les autres, un objet que je n'ai pas fait entrer jusqu'à présent en jeu parce que, en quelque sorte, c'est le prolongement de cette dialectique duelle :
il vous parle de quelque chose qui lui a parlé.

Le fondement même de *la structure paranoïaque* c'est ceci : le sujet a compris quelque chose qu'il formule, quelque chose dont je vous parlais tout à l'heure à propos de la signification, *il y a quelque chose qui a pris forme de parole, qui lui parle*.

Personne ne doute bien entendu que ce soit un être fantastique, même pas lui car le sujet est toujours en posture de formuler le caractère parfaitement ambigu de la source de ses paroles.

C'est de la structure de cet être qui parle au sujet, et à propos duquel le sujet va vous apporter *son témoignage*, *qu'il va s'agir dans la paranoïa*.

Vous devez voir déjà à quel point il y a une différence de niveau entre :

- tout ce qui est du terme de l'aliénation qui est une forme absolument générale de l'*imaginaire*,
- et la question précise de ce qu'est cette aliénation dans la psychose,

…puisque je laisse ouvert le point qui peut être :

- qu'il ne s'agisse pas simplement d'*identification*,
- qu'il ne s'agit que de *ce décor qui a basculé du côté de l'alter*,

…mais du moment que *le sujet parle* il peut y avoir *l'existence*,
la manifestation que le sujet en tant que parlant…
c'est–à–dire parlant non pas *à l'autre* avec un *petit a*,
ou *de l'autre* avec un *petit a*,
mais parlant *avec l'Autre* avec un grand A
…parlant vraiment et personne n'en doute…
sans cela il n'y aurait pas de *problème de la psychose*,
les psychosés seraient des machines à paroles
…c'est précisément en tant qu'il vous parle
que vous prenez en considération son témoignage.

La question est de savoir *quelle est la structure de cet être* dont tout le monde est d'accord pour dire qu'*il est fantastique*.

C'est précisément le S au sens où l'analyse l'entend, en tant que c'est un S plus point d'interrogation.
Quelle est cette part dans le sujet qui parle ?
L'analyse a dit c'est l'inconscient.

Naturellement il faut que vous ayez d'abord admis…
pour que même la question ait un sens
…que cet inconscient c'est justement, peut–on dire, quelque chose qui parle dans le sujet.

Nous l'avons admis, il y a quelque chose qui parle dans le sujet, au–delà du sujet et même quand le sujet ne le sait pas : ça en dit plus qu'il ne croit.

L'analyse pour les psychoses dit : *c'est cela qui parle*.
Est–ce que ça suffit ? Absolument pas !
Car toute la question est de savoir *comment* ça parle, quelle est la structure du discours paranoïaque.

FREUD nous a apporté là–dessus quelque chose qui est tout à fait saisissant, et dont je veux aujourd'hui simplement vous rappeler les termes pour vous montrer comment s'ouvre le problème.

FREUD nous a dit : la tendance fondamentale qui pourrait *dans une névrose* avoir à se faire reconnaître, c'est « *Je l'aime, l'autre* » et « *tu m'aimes* ».
Nous ne sommes pas [dans la psychose] au niveau de « *Je t'aime* » ou de « *tu m'aimes* ».

Sa dialectique est saisissante et nous restons ensuite embarrassés pendant une bonne décade sur ce que je vais vous dire maintenant.

Il nous dit : il y a trois façons de nier cela, il ne va pas par quatre chemins, il ne nous dit pas pourquoi l'inconscient des psychotiques est si bon grammairien et si mauvais philologue, parce que du point de vue du philologue tout cela est extrêmement suspect, parce que la fonction du sujet est le complément du verbe.

Ne croyez pas que ça aille comme dans les grammaires de français de la classe de sixième, c'est le sujet de toutes sortes de discussions, il y a selon les langues bien des façons de dire « je l'aime ».

FREUD ne s'est pas arrêté à tout cela.
Il dit qu'il y a trois *moi*, trois fonctions, et il y a trois types de délires et ça réussit.

Il dit :

la première façon de nier cela, c'est de dire

« *Ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle qui l'aime.* »

C'est-à-dire *ma conjointe, mon double*, c'est elle qui l'aime.

La deuxième façon c'est de dire :

« *Ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle.* »

FREUD nous explique ceci :
c'est que, à ce niveau-là, *la défense* n'est pas suffisante et que précisément parce que le sujet est paranoïaque et parce que le mécanisme de projection entre en jeu,

en d'autres termes, comme ce n'est pas le sujet qui est hors du coup, mais au contraire le complément, le déguisement n'est pas suffisant, il faut que la projection entre en jeu, à savoir qu'il ne suffit pas qu'il dise « *ça n'est pas lui que j'aime* », mais « *c'est elle qui m'aime* ».

Troisième possibilité : « *Je ne l'aime pas, je le hais.* »

Il faut croire que là non plus l'inversion n'est pas *suffisante*, c'est tout au moins ce que nous dit FREUD, il faut aussi que là intervienne le mécanisme de projection, à savoir « *il me hait* », et nous voilà dans le délire de persécution.

Il est bien certain que ceci pour la haute synthèse que cela comporte, nous apporte quelques lumières, mais vous voyez bien en même temps aussi ce que cela laisse ouvert comme questions.

Signalons que le mécanisme de la projection doit intervenir comme mécanisme supplémentaire chaque fois qu'il ne s'agit pas de l'effacement du « *je* » lui–même. Ce n'est pas complètement inadmissible… encore aimerions–nous avoir *un supplément d'information*.

D'autre part il n'est que trop clair que le « *ne* », la négation prise sous sa forme la plus formelle appliquée à chacun de ces termes, n'a absolument pas la même valeur, mais ce qui est intéressant c'est de voir que quand même *en gros*, ça approche quelque chose, en d'autres termes ça réussit.

Autrement dit, il faut bien que par quelque côté ça situe les choses à leur véritable niveau, en se situant sur le plan de principielle logomachie.

Nous regarderons ceci de plus près. Peut–être que ce que je vous ai apporté ce matin pourra vous faire entrevoir dès l'abord, que nous pouvons poser le problème autrement : « *Je l'aime* » qu'est–ce que c'est ?

Est–ce un message ?

Je veux dire quelque chose sur quoi nous laissons l'interrogation problématique.

Est–ce un témoignage ?
Est–ce la reconnaissance brute d'un fait ?
Autrement dit le fait à son état neutralisé.
La question vaut qu'on se la pose.
D'autre part, *laissons simplement les choses en termes de message* :
il est clair que *dans le premier cas* « *C'est elle qui l'aime.* » ce que nous pouvons dire, que *c'est par un autre ici qu'on fait porter son message*, c'est cela la différence, et que *cette aliénation*, elle, assurément, nous met sur le plan du *petit autre*,
c'est l'ego qui parle par l'alter ego qui dans l'intervalle a changé de sexe.

Nous nous limiterons à cette constatation : *l'aliénation invertie*, et nous nous demanderons pourquoi nous saurons qu'au premier plan dans le délire de la jalousie, cet élément de *l'identification à l'autre* comme tel, avec ce signe de sexualisation qui n'est pas donné dans la directive première de *l'identification à l'autre*, est un élément sur lequel nous nous poserons la question.

D'autre part je vous fais bien toucher du doigt au passage que, à analyser ainsi la structure, vous voyez qu'*en tout cas il ne s'agit pas là de projection*, car autrement il est tout à fait *impossible* d'appliquer le même terme de *projection* à ce à quoi FREUD l'applique, quand il parle du délire de jalousie, *projection* plus ou moins intégrée à un mécanisme de *névrose*, et qui est d'imputer à l'autre ses propres infidélités, *à savoir*…

FREUD le distingue parfaitement parce que
ça se distingue parfaitement dans la clinique

…*à savoir que quand on est jaloux de sa femme, c'est parce que soi–même on a quelques petites peccadilles à se reprocher.*

Ce n'est pas forcément et *absolument pas le même mécanisme*, on ne peut pas faire intervenir le même mécanisme dans le délire de jalousie, probablement psychotique lui, que nous tenons soit dans le registre de FREUD, soit dans le registre où je viens moi–même d'essayer de l'insérer, où c'est le sujet auquel vous êtes identifié par *une aliénation invertie*, à savoir votre propre femme que vous faites la messagère de vos serments à l'endroit, non pas même d'un autre homme, car la

clinique montre qu'il ne s'agit pas de cela, mais d'un nombre d'hommes à peu près indéfini, car chacun sait que le délire de jalousie proprement paranoïaque est indéfiniment répétable, qu'il rejaillit à tous les tournants de l'expérience, et qu'il peut être impliqué à peu près pour tous les sujets qui viennent dans l'horizon, ou qui n'y viennent même pas.

Dans l'autre cas [2ème], nous prenons la chose sous la forme du message : « *Ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle qui m'aime* ».

D'une certaine façon nous dirons que l'érotomanie est en effet quelque chose où un certain message parvient, mais cela c'est un autre type d'aliénation, non plus invertie mais divertie, car ce n'est plus celui auquel je m'étais adressé à qui je m'adresse quand je me crois lié par un lien mystique ineffable, tellement singulier qu'il a posé tous les problèmes, qu'on a parlé d'amour platonique.

Ce lien avec l'*autre* très particulier qu'est *cet objet*, est le lien avec lequel il n'y a encore pas la moindre relation concrète, qui est très souvent un objet très éloigné avec lequel il se contente de communiquer par une correspondance dont il ne sait même pas si elle parvient à son adresse, et qui est quelque chose d'une structure très singulière.

Assurément le moins qu'on puisse dire, c'est que s'il y a aliénation divertie du message, ceci s'accompagne de quelque chose dont le terme de dépersonnalisation de l'autre est d'autant plus manifeste que *ce qu'il pourrait en apparence comporter* si on peut dire, d'*héroïque*…

> à savoir cette espèce de résistance à toutes les épreuves comme ils s'expriment eux–mêmes

…caractérise le délire érotomaniaque qui s'adresse bien à quelque chose d'un autre tellement neutralisé, qu'on peut dire qu'il est grandi aux dimensions mêmes du monde, puisque l'intérêt universel attaché à l'aventure, comme s'exprimait DE CLÉRAMBAULT, est un trait essentiel de ce délire érotomaniaque.

Dans *le troisième cas* nous avons affaire à quelque chose de beaucoup plus proche de la dénégation,

et comme telle nous tenons probablement la clef qui va nous permettre la prochaine fois de centrer vraiment sous sa forme authentique le point où se situe véritablement le problème.

C'est une aliénation *convertie*, en ce sens que l'amour est devenu la haine, que la dénégation y est essentielle et que l'altération profonde de tout le système de l'autre, à savoir sa démultiplication, le caractère extensif en réseau des interprétations sur le monde, vous montre ici la perturbation proprement imaginaire portée à son maximum.

Le caractère fondamental des relations de tous les délires, est quelque chose qui, vous le voyez, est maintenant ce qui se propose à notre investigation.

Nous pourrons d'autant mieux le faire que cette distinction du sujet, de celui qui parle, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, du *petit a imaginaire*, de l'autre en tant que le sujet est avec lui dans *la relation imaginaire*, et que cet autre c'est la racine, la base, le centre de gravité de son moi individuel, qui n'est autre que celui *dans lequel il n'y a absolument pas de parole*, quelle que soit la présence du langage, le grand Autre avec un grand A.

C'est autour de ces termes que nous essayerons de nous repérer, pour faire la distinction essentielle de ce qui se passe *dans la psychose* et *dans la névrose*.

FREUD, dans deux articles intitulés respectivement :

- *La perte de la réalité dans les névroses et dans les psychoses*[10], et
- *Névroses et psychoses*[11],

…a fourni des *renseignements* intéressants sur la question.

Je vais essayer de mettre l'accent sur ce qui différencie la névrose de la psychose quant aux perturbations qu'elles apportent dans les rapports du sujet avec la réalité.

C'est une occasion de rappeler de façon très fine et très structurée, ce qu'il faut entendre par *refoulement* dans la névrose. C'est là qu'il nous fait remarquer qu'il doit y avoir une raison profonde, structurale, à l'organisation très différente des rapports du sujet avec *la réalité*, dans l'une et l'autre.

Il est bien clair qu'un névrosé n'a pas les mêmes rapports avec la réalité qu'un psychotique dont le caractère clinique est précisément de vous donner, de vous communiquer, de vous rendre compte de la relation avec la réalité profondément pervertie, c'est ça que l'on appelle le délire.

Ce dont il s'agit donc dans FREUD, c'est de voir comment il faut articuler dans notre explication cette différence. Précisément quand nous parlons de névrose, nous faisons jouer un certain rôle à une fuite, à un évitement, à *un conflit* de la réalité, à une certaine part, et la part dans le déclenchement c'est la notion de *traumatisme*, tension initiale de la névrose, c'est une notion étiologique.

10 Sigmund Freud : Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose, 1924 ; La perte de réalité dans la névrose et la psychose.
11 Sigmund Freud : Neurose und psychose, 1924.

La fonction de la réalité dans *le déclenchement de la névrose* est une chose, autre chose est le moment de *la névrose* où il va y avoir chez le sujet une certaine rupture avec la réalité. FREUD le souligne au départ, la réalité qui est sacrifiée dans la névrose est *une partie de la réalité psychique*, nous entrons déjà dans une *distinction* très importante : « *réalité* » n'est pas synonyme de « *réalité extérieure* ».

Le sujet au départ, au moment où il déclenche sa névrose, élide, scotomise comme on a dit depuis, une partie de sa réalité psychique, où dans un autre langage : de son « *id* », ceci est oublié.

Il n'y a pas de raison pour que ceci ne continue pas à se faire entendre, d'une façon qui est celle sur laquelle tout mon enseignement met l'accent, à se faire entendre d'une façon articulée, d'une façon « *symbolique* ».

Et à ce propos, on ne peut pas manquer de citer au passage parmi d'autres témoignages, *l'indication qu'il y a dans Freud*, et ceci aurait gagné à être mieux articulé.

[Aber die neue, phantastische Außenwelt der Psychose will sich an die Stelle der äußeren Realität setzen, die der Neurose hingegen lehnt sich wie das Kinderspiel gern an ein Stück der Realität an - ein anderes als das, wogegen sie sich wehren mußte -, verleiht ihm eine besondere Bedeutung und einen geheimen Sinn, den wir nicht immer ganz zutreffend einen *symbolischen* heißen.]

J'entends que dans l'un de ses articles, celui de *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*, il insiste, il articule des différences, il précise la façon dont le monde fantastique, dit-il…
c'est ici qu'il le désigne
…qui est cette sorte de « *magasin* » *mis à part de la réalité* et dans lequel il [le sujet] conserve des ressources à l'usage de construction du monde extérieur.

Ce magasin, c'est là que la psychose va emprunter le matériel dont nous verrons ce qu'elle a à faire tout à l'heure.

Mais à ce propos il dit que la névrose est quelque chose de bien différent, que cette réalité que le sujet à un moment élidait, *il tentera de la faire ressurgir* en lui prêtant *une signification particulière* et un *sens secret* que nous appelons « *symbolique* », sans y mettre toujours l'accent convenable.

Il souligne bien là, que la façon en quelque sorte impressionniste dont nous usons du terme « *symbolique* », n'a jamais été précisée d'une façon qui soit vraiment conforme à ce dont il s'agit.

Je vous signale au passage qu'aussi bien…

> pour le désir de vous donner ce que certains souhaitent, c'est–à–dire des références dans le texte, je n'ai pas toujours la possibilité de le faire parce qu'il faut que mon discours n'en soit pas rompu, et que néanmoins je vous apporte les citations quand il est nécessaire

…il y a d'*autres passages* dans FREUD qui sont *significatifs* : l'appel, la nécessité ressentie par lui à une pleine articulation de cet *ordre symbolique*, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la névrose, à laquelle il oppose la psychose pour autant que dans la psychose c'est avec la réalité extérieure qu'il y a eu un moment trou et rupture, et que là c'est *le fantastique* qui va être appelé à remplir la béance.

Pouvons–nous nous contenter entièrement
d'une définition, d'une opposition aussi simple ?

Il faut bien voir que c'est en somme dans la névrose, au second temps…

> et pour autant que la réalité ne parvient pas à être pleinement réarticulée d'une façon symbolique dans le monde extérieur

…qu'il y aura chez elle cette fuite partielle
de la réalité, qui prend ici une forme différente,
qui prend la forme de ne pas pouvoir toujours
affronter cette partie de la réalité,
ce vide mène à cette réorganisation d'une façon
secrète de la réalité conservée.

Est–ce que nous pouvons nous contenter de cela
comme division entre névrose et psychose ?

> D'ailleurs dans la psychose, c'est bel et bien la réalité qui est elle–même pourvue d'abord d'un trou qui est, ensuite comblé avec ce monde fantastique.

Sûrement pas ! Et FREUD lui–même précise à la suite de la lecture du texte de SCHREBER, qu'il ne nous suffit pas de voir comment sont faits les symptômes, il nous faut voir le mécanisme de cette formation.

Sans doute mettons–nous au premier plan
la possibilité de remplacer *un trou, une faille, un point de rupture*
dans la structure du monde extérieur,
par la pièce rapportée du fantasme psychotique.

Pour l'expliquer nous avons *le mécanisme de la projection*.

Je commence par là aujourd'hui, non par hasard, certes…
puisque c'est la suite de mon discours
…mais en y mettant un point d'insistance tout à fait particulier, pour la raison qu'il me revient de certains d'entre vous qui travaillent sur les textes freudiens que j'ai déjà commentés, et qui en revenant sur un passage dont j'ai souligné l'importance, sont restés hésitants sur le sens à donner à un morceau pourtant très clair du texte, à propos de cette hallucination épisodique où se montrent les virtualités paranoïaques de *L'Homme aux loups*.

Et tout en saisissant fort bien ce que je veux dire, ce que j'ai articulé, ce que j'ai souligné en disant

« *Ce qui a été rejeté du symbolique réparait dans le réel.* »

Là dessus la discussion peut s'élever sur la façon dont je traduis « *le malade n'en veut rien savoir* ».

Agir avec le refoulé par le mécanisme du refoulement, c'est en savoir quelque chose, car le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose qui est exprimée ailleurs que dans le langage conscient du sujet.

Ce qui a fait difficulté pour certains d'entre eux c'est qu'ils ne saisissent pas que ce dont il s'agit c'est la façon dont il y a un savoir.

Mais je vous apporterai un autre fait qui est emprunté au Président SCHREBER, au moment où FREUD nous expliquait *le mécanisme propre de la projection*, qui bien entendu est immédiatement suggéré comme mécanisme de cette *réapparition du fantasme dans la réalité*. FREUD ici s'arrête expressément et remarque que nous ne pouvons pas, purement et simplement, parler de *projection* :

- comme il n'est que trop évident, à regarder combien la *projection* a quelque chose qui *s'exercerait* d'une façon différente dans *le délire de jalousie, par exemple, dit projectif*, et qui consiste à imputer à son conjoint des infidélités dont on se sent soi–même plus ou moins *réellement coupable, imaginativement coupable*,

- et autre chose est l'apparition du *délire de persécution* qui se manifeste bien en effet par des intuitions interprétatives dans le réel, quand ce dont il s'agit est la fameuse pulsion homosexuelle que notre théorie met à la base du *délire*.

Et c'est là qu'il s'exprime :

« *Il n'est pas correct et exact que la sensation intérieurement réprimée*...

> la *Verdrängung* est une *symbolisation*, c'est *le retour du refoulé*, au contraire *Unterdrückung* c'est simplement l'indication qu'il y a quelque chose qui est *intérieurement réprimé*

... *de la dire projetée de nouveau vers l'extérieur, bien plutôt nous devons dire que ce qui est*...

> *Vous vous rappelez peut–être l'accent d'insistance qu'il a mis sur l'usage de ce mot et qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, personne ne me fera croire que FREUD ne savait pas soulever l'euphémisme « isolé »*

...*rejeté, revient de l'extérieur.* »

[An der Symptombildung bei Paranoia ist vor allem jener Zug auffällig, der die Benennung *Projektion* verdient. Eine innere Wahrnehmung wird unterdrückt, und zum Ersatz für sie kommt ihr Inhalt, nachdem er eine gewisse Entstellung erfahren hat, als Wahrnehmung von außen zum Bewußtsein. Die Entstellung besteht beim Verfolgungswahn in einer Affektverwandlung; was als Liebe innen hätte verspürt werden sollen, wird als Haß von außen wahrgenommen. Man wäre versucht, diesen merkwürdigen Vorgang als das Bedeutsamste der Paranoia und als absolut pathognomonisch für dieselbe hinzustellen, wenn man nicht rechtzeitig daran erinnert würde, daß 1. die Projektion nicht bei allen Formen von Paranoia die gleiche Rolle spielt und 2. daß sie nicht nur bei Paranoia, sondern auch unter anderen Verhältnissen im Seelenleben vorkommt, ja, daß ihr ein regelmäßiger Anteil an unserer Einstellung zur Außenwelt zugewiesen ist. Wenn wir die Ursachen gewisser Sinnesempfindungen nicht wie die anderer in uns selbst suchen, sondern sie nach außen verlegen, so verdient auch dieser normale Vorgang den Namen einer Projektion.]

Voilà je pense un texte de plus avec ceux que j'ai déjà cités dans le même registre, qui sont – vous le savez – les textes *pivots*.

Et c'est précisément le texte de la *Verneinung* [12] que nous a commenté M. HIPPOLYTE, et qui nous a permis d'articuler de façon précise cette notion : qu'il y a un moment qui est si l'on peut dire le moment d'origine de la symbolisation…

entendez bien que cette origine n'est pas un point du développement

…qu'il faut un commencement à la symbolisation, et que c'est à tout moment du développement qu'il peut se produire ce quelque chose :

- qui est le contraire de la *Bejahung*, dans la théorie que développe FREUD,
- qui est une *Verneinung primitive*, dont la *Verneinung* dans ses conséquences cliniques est une suite.

Bref, cette distinction essentielle…

ces deux mécanismes de la *Verneinung* et de la *Bejahung*

…met le rattachement de la « projection » désormais entre guillemets, et qu'il vaudrait mieux abandonner puisque aussi bien c'est quelque chose qui apparaît d'une nature essentiellement différente de la projection psychologique, de celle qui fait qu'à ceux auxquels nous ne portons que des sentiments fort mélangés, nous accueillerons toujours d'eux tout ce qu'ils feront avec au moins une attitude de doute perplexe quant à leurs intentions.

Cette projection dans la psychose ce n'est pas la même chose, elle n'est que le mécanisme qui fait que ce qui est pris dans la *Verwerfung*,

ce qui a été mis hors de la symbolisation générale structurant le sujet, revient du dehors.

Qu'est–ce que c'est que *le jeu de la muscade*, ce singulier jeu de bateleur auquel nous serions en proie, qui fait que ce qui pour vous dans la façon dont s'enregistre tous ces phénomènes, s'inscrit très bien, il y a *le symbolique, l'imaginaire et le réel* ?

---

12 Sigmund Freud : La Dénégation, (Die Verneinung) 1925, in Résultats, idées, problèmes, PUF, Paris.

Comme nous ne connaissons pas le bateleur, nous pouvons poser la question que je mets cette année à l'ordre du jour à propos du Président SCHREBER. Pourquoi est–ce que je la mets à l'ordre du jour ?

Parce que c'est elle qui nous permettra d'articuler d'une façon qui évite les confusions perpétuellement faites dans la théorie analytique, au sujet de ce qu'on appelle « *relation à la réalité* ».

Parce que c'est elle qui nous permettra du même coup de concevoir et d'articuler quel est le but de l'analyse, et quand on parle d'« *adaptation à la réalité* », de quoi parle–t–on, car personne n'en sait rien tant qu'on n'a pas défini ce que c'est que *la réalité*, ce qui n'est pas quelque chose de simple.

Pour introduire la voie dessinée au problème, je vais partir de quelque chose de tout à fait *actuel*. Car il ne peut être dit que tout ceci est purement et simplement un *commentaire de texte* au sens où il s'agirait d'une pure et *simple exégèse*.

Ces choses vivent pour nous tous les jours dans notre *pratique*, sujet dont nous avons à faire dans *nos contrôles*, dans *la façon dont nous dirigeons notre interprétation*, notre idée de *la façon dont il convient d'en agir avec les résistances*.

Je vais prendre un exemple, celui d'une chose dont une partie d'entre vous a pu entendre vendredi dernier à ma présentation de malade…
où j'ai présenté deux personnes dans *un seul délire*
…ce qu'on appelle « *un délire à deux* ».

L'une d'elles, la plus jeune, la fille qui pas plus que la mère n'a été très facile à mettre en valeur, elle avait dû être examinée et présentée avant que je m'en occupe…
vu la fonction que jouent les malades dans un service d'enseignement
…une bonne dizaine de fois :
on a beau être délirant, ces sortes d'exercices vous viennent assez rapidement par–dessus la tête, et elle n'était pas particulièrement bien disposée.

Néanmoins certaines choses ont pu être manifestées,
ne serait–ce que ceci :
par exemple que ce délire paranoïaque…
    puisque c'était une paranoïaque
…est quelque chose qui loin de supposer cette base
caractérielle d'*orgueil*, de *méfiance*, de *susceptibilité*,
de *rigidité* comme on dit, *psychologique*, présentait…
    au moins chez la jeune fille
…*un sentiment* au contraire *extraordinairement bienveillant*.

Je dirais même presque qu'elle avait un sentiment…
    à côté de la chaîne d'interprétations difficiles
    à mettre en évidence dont elle se sentait victime
…le sentiment qu'elle ne pouvait au contraire
n'être qu'une personne aussi gentille, aussi bonne,
et que par–dessus le marché, qu'au milieu de tant
d'épreuves subies, elle ne pouvait que bénéficier
de la sympathie générale, et en vérité dans le
témoignage qu'on voyait sur elle, son chef de service
qui avait eu affaire à elle, ne parlait pas autrement
d'elle que comme d'une *femme charmante* et *aimée de tous*.

Bref, après avoir eu toutes les peines du monde
à aborder le sujet et ses rapports avec les autres,
j'ai approché du centre qui était là, manifestement
présent, car bien entendu son souci fondamental était
bien de me prouver qu'il n'y avait aucun élément
sujet à des réticences, et de ne pas le livrer à
la mauvaise interprétation dont elle était assurée
à l'avance qu'aurait pu en prendre le médecin.

Tout de même elle m'a livré qu'un jour, dans son
couloir, au moment où elle sortait, elle avait eu
affaire à une sorte de « *mal élevé* » dont elle n'avait
pas à s'étonner, puisque c'était ce vilain homme
marié qui était l'amant régulier d'une de ses
voisines aux *mœurs légères*, et à son passage celui–là…
    elle ne pouvait quand même pas me le dissimuler,
    elle l'avait encore sur le cœur
…lui avait dit *un gros mot*, *un gros mot* qu'elle n'était pas
non plus disposée à me dire, parce que…
    comme elle s'exprimait
…cela la dépréciait.

Néanmoins je crois qu'une certaine douceur que j'avais mise dans son approche, avait fait que nous en étions après cinq minutes d'entretien, quand même à une bonne entente, et là elle m'avoue avec en effet un rire de concession, qu'elle n'était pas là–dedans elle–même tout à fait blanche.

C'est–à–dire qu'elle avait quand même, elle, dit quelque chose au passage, et ce quelque chose elle me l'avoue plus facilement que ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a dit c'est :

« *Je viens de chez le charcutier.* »

Naturellement je suis comme tout le monde, je tombe dans les mêmes fautes que vous, je veux dire que je fais tout ce que je vous dis de ne pas faire, je n'en ai pas moins tort, même si ça me réussit : une opinion vraie n'en reste pas moins purement et simplement une opinion du point de vue de *la science*, c'est quelque chose qui a été développé par SPINOZA.

Si vous comprenez tant mieux, gardez–le pour vous, *l'important n'est pas de comprendre, l'important est d'atteindre le vrai* :
si vous comprenez par hasard,
même si vous comprenez vous ne comprenez pas.

Naturellement je comprends, ce qui prouve que nous avons tous en commun avec les délirants un petit quelque chose, c'est–à–dire que j'ai en moi, comme nous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal.

« *Je viens de chez le charcutier.* »

Si on me dit qu'il y a quelque chose à comprendre, je peux tout aussi bien articuler qu'il y a là une référence au cochon, je n'ai pas dit cochon, j'ai dit porc, mais elle était bien d'accord et c'était ce qu'elle voulait que je comprenne, c'était peut–être ce qu'elle voulait que l'autre comprenne.

Seulement c'est justement ce qu'il ne faut pas faire parce que ce à quoi il faut s'intéresser, c'est à savoir pourquoi elle voulait justement que l'autre comprenne cela.

Seulement pourquoi *elle ne le lui disait pas clairement* ? Pourquoi s'exprimait–elle par allusion ? C'est cela qui est l'important, et si je comprends ce n'est pas à cela que je m'arrêterai puisque j'aurai déjà compris.

Voilà donc ce qui vous manifeste ce que c'est d'entrer dans le jeu du patient, que collaborer à sa résistance, car la résistance du patient c'est toujours la vôtre, et quand une résistance réussit c'est parce que vous êtes dedans jusqu'au cou, parce que vous « *comprenez* ».

Vous comprenez, vous avez tort, car ce qu'il s'agit précisément de comprendre c'est pourquoi on donne quelque chose à comprendre. C'est à cela qu'il faut que nous arrivions, c'est là le point essentiel.

C'est pourquoi elle a dit :

« *Je viens de chez le charcutier.* »

et non pas :

« *cochon !* ».

Comprenez d'abord que vous avez là la chance unique de toucher du doigt ce que je n'ai pas eu la chance d'avoir dans beaucoup d'autres expériences dans l'examen des malades, et *j'insistais* sur le moment même…

> c'est à cela que j'ai limité mon commentaire
> car à ce moment–là le temps me manquait
> pour faire le développement de cet élément

…je vous faisais remarquer qu'il s'agissait là d'une perle, et en effet je vous ai montré l'analogie très évidente avec cette découverte qui a consisté à s'apercevoir un jour que certains malades qui se plaignaient d'hallucinations auditives, faisaient manifestement des mouvements de gorge, des mouvements de lèvres, autrement dit que nous saisissions que c'étaient eux–mêmes qui les articulaient.

Là c'est quelque chose qui n'est pas pareil,
qui est *analogue*, c'est intéressant parce que *c'est analogue*,
c'est encore plus intéressant parce que *ce n'est pas pareil*.

Tâchez de voir et de vous intéresser un instant
à ceci, cette perle consiste en ce qu'elle nous dit :

« *J'ai dit : « Je viens de chez le charcutier »* »

Et alors là elle nous lâche le coup :
qu'a–t–il dit, lui ? Il a dit :

« *Truie !* ».

C'est la réponse – comme on dit – *du berger à la bergère* : *fil–aiguille, mon âme–ma vie,*
c'est comme cela que ça se passe dans l'existence.

Il faut nous arrêter un petit instant là–dessus :
« *Le voilà bien content* – vous dites–vous – *c'est ce qu'il nous enseigne :*
« dans la parole, le sujet reçoit son message sous une forme inversée. » ».

Détrompez–vous, ce n'est justement pas cela.
Il y a même une différence, je crois que c'est
en y regardant de près que nous pourrons voir
que le message dont il s'agit n'est pas tout à fait
identique – bien loin de là – à la parole,
tout au moins au sens où je vous l'articule :
comme cette forme de médiation par où le sujet reçoit
son message de l'Autre sous une forme inversée.

D'abord quel est ce personnage ?
Nous avons dit que c'est un homme marié, l'amant
d'une fille qui est elle–même très impliquée dans le
délire dont le sujet est victime, de cette voisine.
elle en est, non pas le centre, mais *le personnage fondamental*.

Ses rapports avec ces deux personnages sont ambigus :
assurément ce sont des personnages persécuteurs et
hostiles, mais sous un mode qui n'est pas tellement
revendiquant, comme ont pu s'en étonner
ceux qui étaient présents à l'entretien, c'est plutôt
la perplexité, comment ces commères ont–elles pu
arriver à faire sans doute cette pétition d'amener
les deux patientes à l'hôpital ?

C'est là quelque chose qui caractérise plutôt les rapports de ce sujet avec l'extérieur, c'est une tendance à répéter le motif de l'intérêt universel qui leur est accordé, c'est là sans doute ce qui permet de comprendre les ébauches *d'éléments érotomaniaques* que nous saisissons dans l'observation, qui ne sont pas à proprement parler des *érotomanies*, mais c'était en effet des sentiments comme celui « *qu'on s'intéressait à elles* ».

Cette « *truie* » dont il s'agit, qu'est–ce que c'est ? C'est son message en effet, mais est–ce que ce n'est pas plutôt son propre message ?

Si nous voyons en effet quelque chose qui s'est passé au départ de tout ce qui est dit, et le sentiment que la voisine poussait deux femmes isolées :

- qui sont restées *étroitement liées* dans l'existence,

- qui *n'ont pas pu se séparer* lors du *mariage* de la plus jeune,

- qui ont fui soudain une situation dramatique qui semblait être créée dans les relations conjugales de la plus jeune, qui est partie au maximum semble–t–il, de la peur d'après les certificats médicaux, devant des menaces de son mari qui ne voulait rien moins que de « *la couper en rondelles* ».

Nous avons là le sentiment que *l'injure* dont il s'agit…
> puisque le terme d'*injure* est vraiment là essentiel, il a toujours été mis en valeur dans la phénoménologie clinique de la paranoïa

…s'accorde avec le procès de *défense*, voire d'*expulsion* auquel les deux patientes se sont senties commandées de procéder par rapport à *la voisine*, considérée comme primordialement *envahissante* :

elle venait toujours frapper pendant qu'elles étaient à leur toilette, ou au moment où elles commençaient quelque chose, pendant qu'elles étaient en train de dîner, de lire, c'était une personne essentiellement portée à l'intrusion, et donc il s'agissait avant tout de l'écarter.

Les choses n'ont commencé à devenir problématiques qu'à partir du moment où cette expulsion, ce refus, ce rejet de la patiente a pris force de plein exercice, au moment où elles l'ont vraiment vidée.

Est–ce donc quelque chose que nous allons voir plus ou moins sur le plan de la projection, d'un mécanisme de défense, que les patientes :

- dont la vie intime s'est déroulée en dehors de *l'élément masculin*,

- qui a toujours fait de *l'élément masculin* un étranger avec lequel elles ne se sont jamais accordées,

- pour qui *le monde est* essentiellement *féminin*.

Et cette relation avec les personnes de leur sexe, est–ce là quelque chose du type d'une projection dans le besoin, dans la nécessité de rester elles–mêmes, de rester en couple, bref de quelque chose que nous sentons apparenté à cette fixation homosexuelle au sens le plus large du terme, en tant qu'il est la base de ce que nous a dit FREUD, des relations sociales qui, dans un monde féminin isolé où vivent ces deux femmes, ont fait qu'elles se trouvent, non pas tant dans la posture de recevoir leurs propres rapports de l'Autre, que de le dire à l'autre elles–mêmes.

L'injure est–elle le mode de défense qui revient en quelque sorte par réflexion dans cette relation dont nous voyons combien il est compréhensible qu'elle s'étende à partir du moment où elle s'est établie à tous les autres, quels qu'ils soient en tant que tels ?

Ceci bien entendu est concevable, et déjà laisse entendre que c'est bien de – non pas le message reçu sous une forme inversée, mais du propre message du sujet qu'il s'agit.

Devons–nous là nous arrêter ?

Non certes, il ne suffit pas, car ceci peut en effet nous faire comprendre qu'elles se sentent entourées de sentiments hostiles, la question n'est pas là, la question est la suivante : « *truie* » a été entendu réellement, dans le réel, le personnage en question a dit : « *truie* ».

C'est la réalité qui parle. *Qui est–ce qui parle ?*

C'est bien le cas où nous saisissons que c'est dans ce terme que se pose la question.
Puisqu'il y a hallucination, c'est la réalité qui parle, ça fait partie des prémisses, nous avons posé la réalité comme ce qui est constitué par une sensation, une perception.

Il n'y a pas là–dessus d'ambiguïté.

Elle ne dit pas :

« *J'ai eu le sentiment qu'il me répondait : « truie ! ».* »

elle dit :

« *J'ai dit « je viens de chez le charcutier » et il m'a dit « truie ! ».* »

Ou bien nous nous contentons de nous dire :

« *Voilà... elle est hallucinée, d'accord...* »

Ou nous essayons…
> ce qui peut paraître une entreprise insensée, mais n'est–ce pas le rôle des psychanalystes, jusqu'à présent de s'être livrés à des entreprises insensées ?

…nous essayons d'aller un petit peu plus loin, de voir ce que ceci veut dire.

Est–ce que d'abord la réalité dans la façon dont nous l'entendons…
> la réalité des objets, presque quelque chose de réel au sens vulgaire du mot

…est–ce que c'est cela ?

D'abord, *qui parle ?*

Est–ce que avant de nous demander « *qui parle ?* », nous ne pouvons pas nous demander qui d'habitude parle dans la réalité pour nous ? Est–ce justement *la réalité* quand quelqu'un nous parle ?

Je crois que l'intérêt des remarques que je vous ai faites la dernière fois sur *l'autre* et *l'Autre*…

l'autre avec un petit a et *l'Autre* avec un grand A

…c'est de vous faire remarquer que si c'est l'Autre qui parle – avec un grand A – l'Autre n'est pas purement et simplement la réalité devant laquelle vous êtes, à savoir l'individu qui articule [l'autre] : *l'Autre est au–delà de cette réalité* puisque dans la vraie parole, *l'Autre c'est ce devant quoi vous vous faites reconnaître*, parce que cette parole… mais vous ne pouvez strictement vous en faire reconnaître que parce qu'il est d'abord reconnu, *il doit être reconnu pour que vous puissiez vous faire reconnaître*.

Cette *réciprocité*, cette dimension supplémentaire qui est nécessaire pour que ce soit un Autre avec qui *la parole*…

dont je vous ai donné des exemples typiques

…avec qui *la parole donnait le « Tu es mon maître. », ou « Tu es ma femme. »*.

Comme d'autre part la parole mensongère, qui en est, *tout en étant le contraire*, l'équivalent, suppose précisément ce quelque chose qui est reconnu comme un *Autre absolu* :

- *quelque chose qui est visé au–delà de tout ce que vous pourrez connaître*,

- *quelque chose pour qui la reconnaissance n'a justement à valoir que parce qu'il est au–delà du connu*, que parce que c'est *en le reconnaissant et dans la reconnaissance* que vous l'instituez, non pas comme un élément pur et simple de la réalité, un pion, une marionnette, mais *quelque chose qui est irréductible*,

- quelque chose de l'existence duquel comme sujet dépend la valeur même de la parole dans laquelle vous vous faites reconnaître,

- *quelque chose qui naît, que ce soit en disant à quelqu'un « Tu es ma femme. », vous lui disiez implicitement « Je suis ton homme. », mais vous lui dites d'abord « Tu es ma femme. », c'est–à–dire que vous l'instituez dans la position d'être par vous reconnue, moyennant quoi elle pourra vous reconnaître.*

Cette *parole* est donc toujours *un au–delà du langage*, même à travers le discours, et les choses sont tellement vraies qu'à partir d'un tel engagement, comme d'ailleurs à partir de n'importe quelle autre *parole*, fut–ce un mensonge, tout le discours qui va suivre, et là j'entends discours y compris des actes, des démarches, un acte de contorsion, qui dès lors prendront en effet la marionnette, mais la première de celles qui seront prises dans le jeu c'est vous–même, et à partir d'une *parole*.

C'est *à partir d'une parole* que s'institue ce jeu en tout comparable à ce qui se passe dans *Alice au Pays des Merveilles*, quand serviteurs et autres personnages de la Cour de la Reine se mettent à jouer aux cartes en s'habillant de ces cartes, et en devenant eux–mêmes le « *Roi de cœur* », la « *Dame de pique* » et le « *Valet de carreau* ».

Vous êtes engagés à partir d'une *parole*

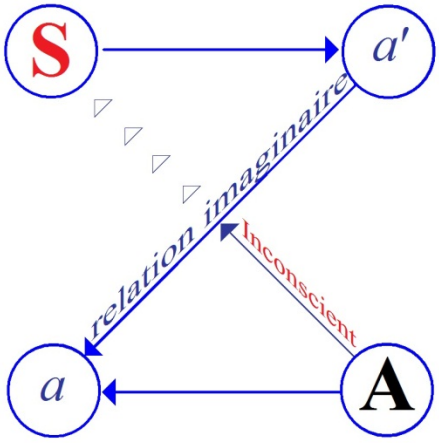
- non pas simplement à la soutenir ou à la renier, ou la récuser, ou à la réfuter, ou à la confirmer par votre discours,
- mais la plupart du temps à faire toutes sortes de choses qui soient *dans la règle du jeu*, et quand bien même la Reine [Cf. La lettre volée] changerait à tout moment la règle, que ça ne changerait en rien la question, c'est à savoir qu'une fois introduit dans le jeu des symboles, vous êtes tout de même toujours forcés de *vous comporter selon une certaine règle*.

En d'autres termes, chacun sait que *quand une marionnette parle, ce n'est pas elle qui parle, c'est quelqu'un qui parle derrière*.

La question est de savoir quelle est la fonction du personnage rencontré en cette occasion, et ce que nous pouvons dire pour le sujet, c'est qu'il est, lui, manifestement quelque chose de *réel* qui parle, et c'est cela qui est intéressant, elle ne dit pas que c'est quelqu'un derrière elle qui parle, elle en reçoit sa propre parole, non pas inversée, mais sa propre parole dans *l'autre* qui est elle–même, son reflet dans le miroir, son semblable, sans même discuter la question.

« *Truie !* » est donnée du *tac au tac*, et on ne sait pas quel est le premier *tac* avec le « *Je viens de chez le charcutier* ».

La parole s'exprime dans le réel, elle s'exprime dans la marionnette, l'Autre dont il s'agit dans cette situation n'est pas au–delà du partenaire, il est au–delà du sujet lui–même, et c'est cela qui est le signe, la structure de l'allusion, *elle s'indique elle–même dans un au–delà de ce qu'elle dit*.



En d'autres termes, si nous plaçons dans un schéma le jeu des quatre qu'implique ce que je vous ai dit la dernière fois :

- le S,
- le A,
- le petit *a*,
- le petit *a'*.

le petit *a* c'est le monsieur qu'elle rencontre dans le couloir. Il n'y a pas de grand *A*, il y a *quelque chose* qui va de *a* à *a'*, *a'* c'est ce qui dit « *Je viens de chez le charcutier* », et de qui dit–on « *Je viens de chez le charcutier* » : de S.

Petit *a* lui dit « *Truie !* ».

a' la personne qui nous parle et qui a parlé en tant que délirante, reçoit sans aucun doute son propre message de quelque part sous une forme inversée, elle le reçoit du petit *autre*, et ce qu'elle dit concerne *l'au–delà qu'elle est elle–même en tant que sujet*, et dont…
par définition simplement parce qu'elle est sujet humain
…elle ne peut parler que par allusion.

Il n'y a qu'un seul moyen de parler de ce S, de ce *sujet* que nous sommes radicalement, c'est :

- soit de s'adresser vraiment à l'*Autre* grand A et d'en recevoir le message qui vous concerne sous une forme inversée,
- soit – autre moyen – d'indiquer sa direction, son existence, sous la forme de l'allusion.

C'est en cela qu'elle est proprement une paranoïaque. Le cycle pour elle comporte *une exclusion* de ce *grand Autre,* le circuit se ferme sur les *deux petits autres* qui sont :

- la marionnette en face d'elle qui parle, et dans laquelle résonne son message à elle,
- et elle–même qui, comme *moi*, est toujours un autre et qui parle par allusion.

C'est même cela qui est important, elle en parle tellement bien par allusion qu'elle ne sait pas ce qu'elle en dit, car en fin de compte, si nous regardons les choses de près, que dit–elle ?

Elle dit : « *Je viens de chez le charcutier* ». Qui vient de chez le charcutier ? Un cochon découpé : elle ne sait pas qu'elle le dit, mais le dit quand même.

Cet *autre* à qui elle parle, elle lui dit d'elle–même :

> « *moi la truie, je viens de chez le charcutier* »…
> « *Je suis déjà disjointe, corps morcelé, « membra dispecta », délirante, de sorte que mon monde s'en va en morceaux, comme moi–même.* »

C'est cela qu'elle lui dit.
Et en effet cette façon déjà de s'exprimer si compréhensible qu'elle nous paraisse…
quand même, le moins qu'on puisse dire
…est un tout petit peu drôle.

Vous croyez que c'est tout ce qu'on peut en tirer ? Non ! Il a encore autre chose.

Il y a quelque chose dans l'ordre d'une certaine temporalité, d'une certaine succession des temps. Il est *tout à fait clair* dans les propos de la patiente, qu'on ne sait pas qui a parlé le premier.

Selon toute apparence ce n'est pas notre patiente,
ou tout au moins ça ne l'est pas forcément,
en tout cas nous n'en saurons jamais rien,
nous n'allons pas chronométrer « *les paroles déréelles* »
avec une articulation…

Mais je vous fais remarquer que :

- si *le développement* que je viens de faire *est correct*,
- si *la parole* du sujet *est* bel et bien *dans l'ordre*,

…le moins que nous puissions dire, c'est que
la locution…
à savoir le « *Je viens de chez le charcutier* »
…présuppose la réponse « *Truie !* », justement parce que
la réponse est l'allocution – *avec L apostrophe* –
c'est–à–dire ce que vraiment la patiente dit.

J'ai fait remarquer qu'il y a quelque chose
de tout à fait différent de ce qui se passe dans
la parole vraie, dans le « *tu es ma femme* » ou le « *tu es mon maître* »,
où tout au contraire la locution est la réponse.

Ce qui répond à la parole c'est en effet
cette consécration de l'autre comme « *ma femme* »,
ou comme « *mon maître* », et donc ici la réponse,
contrairement à l'autre cas, présuppose la locution.

Voilà donc la situation dans le cas du sujet et de
la parole délirante : *l'Autre* est exclu véritablement,
il n'y a pas de *vérité* derrière cette parole délirante
en tant que telle, et reçue de lui.

Aussi bien d'ailleurs il y en a si peu que le sujet
lui–même n'y met aucune vérité :
il est – vis–à–vis de ce phénomène – dans *la perplexité du phénomène brut* en fin de compte, et il faut longtemps
pour qu'il essaie autour de cela de reconstituer
un ordre que nous appellerons « *l'ordre délirant* ».

Il le restitue, non pas comme on le croit :
par déduction et construction, mais d'une façon dont
nous verrons ultérieurement qu'elle ne doit pas être
sans rapport avec le phénomène primitif lui–même.

L'Autre donc est exclu véritablement, et ce qui concerne le sujet est *dit par l'autre réellement*, mais par *quel autre* ?

Par *le petit autre*, par une *ombre d'autre*, comme s'exprimera le sujet, notre SCHREBER, par exemple quand il nous dira que tous ces partenaires depuis quelque temps, tous les êtres humains qu'il rencontre sont des bonshommes « *foutus à la six-quatre-deux* ».

Marquons bien aussi cette espèce de caractère irréel, tendant à l'irréel, que ce « *petit autre des ombres* » donne, mais ce n'est pas tout de même dans le texte.

Donc des hommes « *bâclés à la six–quatre–deux* », je ne suis pas encore capable de vous donner une traduction valable complètement, il y a des résonances en allemand que j'ai essayé de vous donner dans le « *foutus* ».

Mais alors nous allons peut–être nous apercevoir ici de quelque chose :
c'est qu'après nous être intéressés à *la parole*,
nous allons maintenant nous intéresser au *langage*.

Il apparaît clairement que *la répartition triple du symbolique, de l'imaginaire et du réel s'applique justement au langage*, car le soin qu'il prend d'éliminer l'articulation motrice de son analyse du langage, montre bien qu'il en distingue l'autonomie, et que *le langage réel* c'est *le discours concret*, parce que le langage *ça parle*.

Et c'est sûrement dans *une relation* qui est « *de l'autre* », celle du *symbolique* et de *l'imaginaire*, que se trouve la distinction des deux autres termes dans lesquels il articule *la structure du langage*, c'est–à–dire *le signifiant*...

Il faut entendre *le matériel signifiant* tel qu'il est.

Et je vous dis au passage que si vous n'y voyez pas bel et bien *le matériel signifiant* comme quelque chose dont je vous dis toujours ce que c'est, c'est–à–dire *le matériel signifiant* est là sur la table, dans ces livres, il est là, vous n'y pouvez rien et vous n'y pouvez rien comprendre, et *les langues artificielles* sont toujours faites en essayant de se relier sur la signification.

Comme je le disais récemment à quelqu'un qui me rappelait *les formes de déduction* qui règlent l'*espéranto* : quand on connaît « *bœuf* », on peut déduire « *vache* » « *génisse* », « *veau* » et tout ce qu'on voudra.

Et je lui répondais « *Demandez donc comment on dit « mort aux vaches ! » en espéranto, ça doit se déduire de « vive le roi ! ».* »
Et ceci seul suffit à réfuter l'existence des langues artificielles qui ont pour propriété de morceler la signification, c'est pour cela qu'elles sont *stupides* et généralement inutilisées.

Donc il y a *le signifiant*, *le symbolique*, c'est le matériel.

Et puis il y a *la signification*, laquelle renvoie toujours à *la signification*, et bien entendu le signifiant peut être pris là-dedans à partir du moment où vous lui donnez une signification, que vous créez un autre signifiant en tant que signifiant quelque chose dans cette fonction de signification. C'est pour cela qu'on peut *parler du langage*, mais *la partition* signifiant-signifié se reproduira toujours.

Que la signification d'autre part soit de la nature de l'imaginaire,
ce n'est pas douteux, car en fin de compte elle est, comme *l'imaginaire*, toujours évanescente.

Elle est strictement liée, comme on dit, à ce qui vous intéresse, c'est-à-dire à ce en quoi vous êtes pris, et que vous sauriez que la faim et que l'amour c'est la même chose, vous seriez comme tous les animaux véritablement motivés, mais ce qui…
grâce à l'existence du signifiant
…vous entraîne beaucoup plus loin, c'est toujours votre *petite signification personnelle*, à la fois d'une généricité absolument désespérante, humaine, trop humaine, qui vous entraîne.

Seulement comme il y a ce sacré *système du signifiant,*
dont vous n'avez pas encore pu comprendre :
- ni comment il est là,
- ni comment il existe,
- ni à quoi il sert,
- ni à quoi il vous mène : *c'est par lui que vous êtes amenés*.

Que se passe–t–il ?

Nous avons plusieurs remarques à faire dans cette distinction essentielle.

D'abord il y a une modification qui se produit dans le signifiant :
le signifiant présente des espèces de phénomènes du type de *précipitation*, *alourdissement* subit de certains de ses éléments, qui justement donnent le poids, la force d'inertie, qui « *prennent* » de façon surprenante dans *le système des structures*, dans l'ensemble synchronique de la langue en tant que donnée.

Quoi qu'il fasse quand il parle, le sujet a à sa disposition l'ensemble du matériel de la langue, et c'est à partir de là que se forme *le discours concret*.

Il y a d'abord *un ensemble synchronique* qui est « *la langue* », en tant que *système simultané des groupes d'opposition structurés* qui la constituent.

Et puis il y a ce qui se passe *diachroniquement*, dans le temps, qui est le discours. On ne peut pas ne pas mettre le discours dans un certain sens du temps et dans un sens qui est défini d'une façon linéaire, nous dit M. DE SAUSSURE.

Je lui laisse la responsabilité de cette affirmation, *non pas que je la crois fausse*, car c'est *fondamentalement vrai*, il n'y a pas de discours sans *un certain ordre temporel* et par conséquent sans une certaine *succession concrète*, même si elle est virtuelle.

Il est bien certain que si je lis cette page en commençant par le bas et en remontant à l'envers, ça ne fera pas la même chose que si je lis dans le bon sens.

Et dans certains cas ça peut engendrer une très grave confusion :
je suis le fils de mon père, et dire en même temps « *mon père est mon fils* » ça n'a pas le même sens.
Il suffit de renverser la phrase.

Ce n'est pas tout à fait exact que ce soit une simple ligne, nous dirions que c'est plus probablement une « *portée* », mais il y a des lignes.

Diachroniquement donc… C'est dans ce diachronisme que s'installe le discours :
ce signifiant comme existant synchroniquement,
le voilà déjà suffisamment caractérisé dans le parler délirant par quelque chose qu'il faut noter :
à savoir que certains de ces éléments s'isolent, prennent une valeur, se chargent de signification, mais une signification tout court, qui caractérise avant tout le sens, le poids particulier que prend le mot.

Comme par exemple « *Nervenanhang* », *adjonction de nerfs*, dans ce cas ce mot est lui–même un mot de *la langue fondamentale*, c'est–à–dire que le sujet SCHREBER distingue parfaitement les mots qui lui sont venus d'une façon inspirée précisément par la voie des *Nervenanhang*, et qui sont des mots qui lui sont venus et qui lui ont été répétés dans leur signification élective qu'il ne comprend pas toujours bien :
« *assassinat d'âme* » par exemple est pour lui problématique, mais il sait que ça a un sens particulier.

Et en quelque sorte le livre en est fleuri, parsemé, mais il en parle dans un discours qui est bien *le nôtre*.

C'est–à–dire que son livre est remarquablement écrit, clair, aisé et est quelque chose d'aussi cohérent que bien des systèmes philosophiques, par rapport à ce qui se passe de notre temps où nous voyons perpétuellement tout d'un coup un monsieur se *piquer*, au détour d'un chemin, d'une *tarentule* [13] qui lui fait apercevoir le *Bovarysme* et aussi bien la durée comme étant tout d'un coup la clé du monde, et qui se met à reconstruire le monde entier autour d'une notion alors qu'on ne sait pas pourquoi c'est celle–là qu'il a choisie et qu'il a été ramasser.

13 Référence à Nietzsche et au discours de Zarathoustra sur les tarentules du mensonge social.

Je ne vois pas que le système de SCHREBER soit
d'une moindre valeur que celle de ces philosophes
dont je viens de vous profiler le thème général,
je dirai même que, comme vous le verrez certainement,
il y a quelquefois plus à apprendre dans le texte
de SCHREBER, car il va extrêmement loin et ce qui
en fin de compte apparaît dans FREUD au moment
où il termine son développement, c'est au fond que
ce type a écrit des choses tout à fait épatantes :
« *cela ressemble à ce que j'ai écrit* » dit FREUD.

Ce livre, qui est écrit dans un discours qui est le
discours commun, nous signale les mots qui ont pris
ce poids dont on peut dire que déjà il dissocie,
il rompt l'ensemble du système signifiant comme tel.

Nous appellerons cela « *érotisation* »,
et nous éviterons les explications trop simples.

Il s'agit d'analyser ce qui se passe :
le signifiant est chargé de quelque chose
et le sujet s'en aperçoit très bien,
il y a même un moment où SCHREBER emploie…
    pour définir les diverses forces
    articulées du monde auquel il a affaire
…le terme « *instance* ».

Lui aussi a ses petites instances et il dit cela :

« *« Instance » c'est de moi, ce ne sont pas les autres qui me l'ont dit, c'est mon discours ordinaire.* »

La parole la voilà au niveau du signifiant.
Ce qui se passe au niveau de la signification, vous
êtes justement en train de voir aussi ce qui se passe
incontestablement et qui se situe au niveau du rêve
comme une injure et c'est toujours une rupture
du système du langage, le mot d'amour aussi.

De toute façon, que « *Truie !* » soit chargé de sens
obscur…
    ce qui est probable
…ou qu'il ne le soit pas, nous avons déjà
l'indication de cette dissociation.

La signification comme toute signification
qui se respecte, renvoie à une autre signification,
c'est même cela qui caractérise dans le cas du sujet,
l'allusion :
elle a dit « *Je viens de chez le charcutier.* », elle nous indique
que ça renvoie à une autre signification,
naturellement ça oblique un peu, c'est-à-dire
qu'elle préfère que ce soit moi qui comprenne…
méfiez-vous toujours des gens qui vous diront
« *vous comprenez…* » c'est toujours pour vous envoyer
ailleurs que là où il s'agit d'aller
…là aussi elle le fait, elle m'indique :
« *vous comprenez bien…* ».

Ça veut dire qu'elle-même n'en est pas très sûre,
et que sa signification renvoie, non pas tellement
à un système de signification qui soit continu,
accordable, mais à la signification en tant qu'*ineffable*,
à la signification de *sa réalité à elle*, foncière,
et comme je vous l'ai dit à son morcelage personnel.

Et puis il y a le *réel* bel et bien de l'articulation,
et c'est cela « *la muscade* » en tant qu'elle est passée
dans *l'autre*.

Ce qu'il est *important de voir* c'est en quoi *la parole réelle*…
j'entends la parole en tant qu'articulée
…apparaît en un autre point du champ et en un point
qui n'est pas n'importe lequel, qui est *l'autre*,
la marionnette en tant qu'élément du monde extérieur.

Je crois que je vais vous laisser là aujourd'hui,
je pensais pousser plus loin ce discours,
et je ne dis pas qu'il fasse ainsi un système clos,
mais je ne veux pas vous renvoyer trop tard.

Cette analyse de structure a une fin :
c'est de vous montrer, de vous amorcer ce dans quoi
j'entrerai la prochaine fois.

C'est à savoir que la parole en tant qu'elle est
le médium du sujet, du grand S, qui est toujours
ce qui est pour nous le problème et dont l'analyse
nous avertit qu'elle n'est pas « *ce qu'un vain peuple pense* ».

C'est–à–dire qu'*il y a la personne réelle* [réel] qui est devant vous en tant qu'elle tient de la place, en tant qu'à la rigueur vous pouvez en mettre dix dans votre bureau et que vous ne pouvez pas en mettre cent–cinquante, il y a cela dans la présence d'un être humain : ça tient de la place.

Et puis *il y a ce que vous voyez* [imaginaire] *qui n'est pas n'importe quoi*, qui est quelque chose qui manifestement vous captive et qui est capable de vous faire tout d'un coup vous faire vous jeter à son cou – acte inconsidéré qui est de l'ordre de l'*imaginaire*.

Et puis *il y a autre chose : l'Autre* [symbolique] dont nous parlions qui est aussi bien le sujet *qui n'est pas ce que vous croyez*, ce n'est pas le reflet de ce que vous voyez en face de vous, ce n'est pas purement et simplement ce qui se produit en tant que vous vous voyez vous voir.

Si ce n'est pas vrai, cela veut dire que FREUD n'a jamais rien dit de vrai, car *l'inconscient* veut dire cela.

Il s'agit avec cette parole, de voir ce qui se passe dans ce rapport du grand S au grand A, ce dont il s'agit pour nous c'est de voir où, dans tout cela, se situe la réalité, mais pour le savoir il faut que nous parlions de ce qui est le matériel : il y a *le sujet* et puis il y a le *a*, *l'autre de l'altérité*.

Dans cette altérité il y a plusieurs altérités possibles.

Nous allons voir comment va se manifester cette *altérité* dans un délire complet comme celui de SCHREBER.

Je vous indique déjà que là, l'Autre de l'altérité en tant que correspondant à cet S, c'est–à–dire à ce grand Autre, est quelque part.

Il y a dans cette altérité des autres qui sont des sujets, mais qui ne sont pas connus de nous.

Et dans cette altérité il y a d'abord *la base, l'ordre du monde,*
le jour et la nuit, le soleil et la lune,
les choses qui reviennent toujours à la même place,
ce que SCHREBER appelle l'ordre naturel du monde,
on ne peut pas marcher sans cela.

Il y a une altérité qui est de la nature du *symbolique*,
c'est l'Autre auquel on s'adresse *au-delà de ce qu'on voit*.

Et puis dans le milieu il y a les objets.
Nous avions les trois dans la parole :

1) signifiant [Symbolique],

2) signification [Imaginaire],

3) et discours réel concret [Réel].

Et puis nous avons au niveau du S quelque chose
qui est au niveau de *l'imaginaire*, le *moi* et le *corps morcelé*
ou pas, mais plutôt morcelé.

Si vous prenez ce petit tableau général, nous verrons
la prochaine fois et nous essaierons de comprendre
ce qui se passe chez SCHREBER, le délirant parvenu
à l'épanouissement complet, le délirant parfaitement
adapté en fin de compte, car c'est cela qui caractérise
le cas SCHREBER, il n'a jamais cessé de « *débloquer à plein tuyau* » mais quand même il s'était si bien adapté
que le directeur de la maison de santé disait :
« *Il est tellement gentil* ».

Nous avons la chance d'avoir là un homme
qui nous communique tout le système, et à un moment
où il est arrivé à son plein épanouissement.

Avant de nous demander comment il y est entré,
avant de faire l'histoire de la « *phase prépsychotique* »,
avant de nous demander les choses *dans le sens du développement*,
nous allons prendre les choses *telles qu'elles nous sont données*...
et il y a bien quelques raisons pour cela
...*telles qu'elles nous sont données* dans l'observation de FREUD...
qui n'a jamais eu que le livre,
qui n'a jamais vu le patient.

Nous allons partir comme on le dit toujours…
ce qui est la source d'inexplicables confusions
…d'une idée de la genèse, nous en arriverons
peut–être ensuite à prendre le texte, le premier
et le deuxième chapitre du délire de SCHREBER.

Nous allons tâcher, à l'intérieur de cela

- de voir ce qui se passe,
- de voir comment l'*affaire* est pleinement développée.

Vous verrez comment se modifient les différents
éléments d'un système construit en fonction
des coordonnées du langage, ce qui est quand même
légitime quand il s'agit de quelque chose
qui ne nous est donné que par un livre :
c'est peut–être ce qui nous permettra de reconstituer
efficacement la dynamique du cas.

Mais pour commencer, partons de la dialectique.

Sigmund Freud : Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose [Retour 07–12]

(1924)[*)]

Ich habe kürzlich[1)] einen der unterscheidenden Züge zwischen Neurose und Psychose dahin bestimmt, daß bei ersterer das Ich in Abhängigkeit von der Realität ein Stück des Es (Trieblebens) unterdrückt, während sich dasselbe Ich bei der Psychose im Dienste des Es von einem Stück der Realität zurückzieht. Für die Neurose wäre also die Übermacht des Realeinflusses, für die Psychose die des Es maßgebend. Der Realitätsverlust wäre für die Psychose von vorneherein gegeben; für die Neurose, sollte man meinen, wäre er vermieden.

Das stimmt nun abar gar nicht zur Erfahrung, die wir alle machen können, daß jede Neurose das Verhältnis des Kranken zur Realität irgendwie stört, daß sie ihm ein Mittel ist, sich von ihr zurückzuziehen, und in ihren schweren Ausbildungen direkt eine Flucht aus dem realen Leben bedeutet. Dieser Widerspruch erscheint bedenklich, allein er ist leicht zu beseitigen, und seine Aufklärung wird unser Verständnis der Neurose nur gefördert haben.

Der Widerspruch besteht nämlich nur so lange, als wir die Eingangssituation der Neurose ins Auge fassen, in welcher das Ich im Dienst der Realität die Verdrängung einer Triebregung vornimmt. Das ist aber noch nicht die Neurose selbst. Diese besteht vielmehr in den Vorgängen, welche dem geschädigten Anteil des Es eine Entschädigung bringen, also in der Reaktion gegen die Verdrängung und im Mißglücken derselben. Die Lockerung des Verhältnisses zur Realität ist dann die Folge dieses zweiten Schrittes in der Neurosenbildung, und es sollte uns nicht verwundern, wenn die Detailuntersuchung zeigte, daß der Realitätsverlust gerade jenes Stück der Realität betrifft, über dessen Anforderung die Triebverdrängung erfolgte.

Die Charakteristik der Neurose als Erfolg einer mißglückten Verdrängung ist nichts Neues. Wir haben es immer so gesagt, und nur infolge des neuen Zusammenhanges war es notwendig, es zu wiederholen.

Das nämliche Bedenken wird übrigens in besonders eindrucksvoller Weise wiederauftreten, wenn es sich um einen Fall von Neurose handelt, dessen Veranlassung (»die traumatische Szene«) bekannt ist und an dem man sehen kann, wie sich die Person von einem solchen Erlebnis abwendet und es der Amnesie überantwortet. Ich will zum Beispiel auf einen vor langen Jahren analysierten Fall zurückgreifen,[2)] in dem das in ihren Schwager verliebte Mädchen am Totenbett der Schwester durch die Idee erschüttert wird: »Nun ist er frei und kann dich heiraten.« Diese Szene wird sofort vergessen und damit der Regressionsvorgang eingeleitet, der zu den hysterischen Schmerzen führt. Es ist aber gerade hier lehrreich, zu sehen, auf welchem Wege die Neurose den Konflikt zu erledigen versucht. Sie entwertet die reale Veränderung, indem sie den in Betracht kommenden Triebanspruch, also die Liebe zum Schwager, verdrängt. Die psychotische Reaktion wäre gewesen, die Tatsache des Todes der Schwester zu verleugnen.

Man könnte nun erwarten, daß sich bei der Entstehung der Psychose etwas dem Vorgang bei der Neurose Analoges ereignet, natürlich zwischen anderen Instanzen. Also daß auch bei der Psychose zwei Schritte deutlich werden, von denen der erste das Ich diesmal von der Realität losreißt, der zweite aber den Schaden wiedergutmachen will und nun die Beziehung zur Realität auf Kosten des Es wiederherstellt. Wirklich ist auch etwas Analoges an der Psychose zu beobachten; es gibt auch hier zwei Schritte, von denen der zweite den Charakter der Reparation an sich trägt, aber dann weicht die Analogie einer viel weiter gehenden Gleichsinnigkeit der Vorgänge. Der zweite Schritt der Psychose will auch den Realitätsverlust ausgleichen, aber nicht auf Kosten einer Einschränkung des Es wie bei der Neurose auf Kosten der Realbeziehung, sondern auf einem anderen, mehr selbstherrlichen Weg durch Schöpfung einer neuen Realität, welche nicht mehr den nämlichen Anstoß bietet wie die verlassene. Der zweite Schritt wird also bei der Neurose wie bei der Psychose von denselben Tendenzen getragen, er dient in beiden Fällen dem Machtbestreben des Es, das sich von der Realität nicht zwingen läßt. Neurose wie Psychose sind also beide Ausdruck der Rebellion des Es gegen die Außenwelt, seiner Unlust oder, wenn man will, seiner Unfähigkeit, sich der realen Not, der *Anangê*, anzupassen. Neurose und Psychose unterscheiden sich weit mehr voneinander in der ersten, einleitenden Reaktion als in dem auf sie folgenden Reparationsversuch.

Der anfängliche Unterschied kommt dann im Endergebnis in der Art zum Ausdruck, daß bei der Neurose ein Stück der Realität fluchtartig vermieden, bei der Psychose aber umgebaut wird. Oder: Bei der Psychose folgt auf die anfängliche Flucht eine aktive Phase des Umbaues, bei der Neurose auf den anfänglichen Gehorsam ein nachträglicher Fluchtversuch. Oder noch anders ausgedrückt: Die Neurose verleugnet die Realität nicht, sie will nur nichts von ihr wissen; die Psychose verleugnet sie und sucht sie zu ersetzen. Normal oder »gesund« heißen wir ein Verhalten, welches bestimmte Züge beider Reaktionen vereinigt, die Realität sowenig verleugnet wie die Neurose, sich aber dann wie die Psychose um ihre Abänderung bemüht. Dies zweckmäßige, normale Verhalten führt natürlich zu einer äußeren Arbeitsleistung an der Außenwelt und begnügt sich nicht wie bei der Psychose mit der Herstellung innerer Veränderungen; es ist nicht mehr *autoplastisch,* sondern *alloplastisch.*

Die Umarbeitung der Realität geschieht bei der Psychose an den psychischen Niederschlägen der bisherigen Beziehungen zu ihr, also an den Erinnerungsspuren, Vorstellungen und Urteilen, die man bisher von ihr gewonnen hatte und durch welche sie im Seelenleben vertreten war. Aber diese Beziehung war nie eine abgeschlossene, sie wurde fortlaufend durch neue Wahrnehmungen bereichert und abgeändert. Somit stellt sich auch für die Psychose die Aufgabe her, sich solche Wahrnehmungen zu verschaffen, wie sie der neuen Realität entsprechen würden, was in gründlichster Weise auf dem Wege der Halluzination erreicht wird. Wenn die Erinnerungstäuschungen,

Wahnbildungen und Halluzinationen bei so vielen Formen und Fällen von Psychose den peinlichsten Charakter zeigen und mit Angstentwicklung verbunden sind, so ist das wohl ein Anzeichen dafür, daß sich der ganze Umbildungsprozeß gegen heftig widerstrebende Kräfte vollzieht. Man darf sich den Vorgang nach dem uns besser bekannten Vorbild der Neurose konstruieren. Hier sehen wir, daß jedesmal mit Angst reagiert wird, sooft der verdrängte Trieb einen Vorstoß macht, und daß das Ergebnis des Konflikts doch nur ein Kompromiß und als Befriedigung unvollkommen ist. Wahrscheinlich drängt sich bei der Psychose das abgewiesene Stück der Realität immer wieder dem Seelenleben auf, wie bei der Neurose der verdrängte Trieb, und darum sind auch die Folgen in beiden Fällen die gleichen. Die Erörterung der verschiedenen Mechanismen, welche bei den Psychosen die Abwendung von der Realität und den Wiederaufbau einer solchen bewerkstelligen sollen, sowie des Ausmaßes von Erfolg, das sie erzielen können, ist eine noch nicht in Angriff genommene Aufgabe der speziellen Psychiatrie.

Es ist also eine weitere Analogie zwischen Neurose und Psychose, daß bei beiden die Aufgabe, die im zweiten Schritt in Angriff genommen wird, teilweise mißlingt, indem sich der verdrängte Trieb keinen vollen Ersatz schaffen kann (Neurose) und die Realitätsvertretung sich nicht in die befriedigenden Formen umgießen läßt. (Wenigstens nicht bei allen Formen der psychischen Erkrankungen.) Aber die Akzente sind in den zwei Fällen anders verteilt. Bei der Psychose ruht der Akzent ganz auf dem ersten Schritt, der an sich krankhaft ist und nur zu Kranksein führen kann, bei der Neurose hingegen auf dem zweiten, dem Mißlingen der Verdrängung, während der erste Schritt gelingen kann und auch im Rahmen der Gesundheit ungezählte Male gelungen ist, wenn auch nicht ganz ohne Kosten zu madien und Anzeichen des erforderten psychischen Aufwandes zu hinterlassen. Diese Differenzen und vielleicht noch viele andere sind die Folge der topischen Verschiedenheit in der Ausgangssituation des pathogenen Konflikts, ob das Ich darin seiner Anhänglichkeit an die reale Welt oder seiner Abhängigkeit vom Es nachgegeben hat.

Die Neurose begnügt sich in der Regel damit, das betreffende Stück der Realität zu vermeiden und sich gegen das Zusammentreffen mit ihm zu schützen. Der scharfe Unterschied zwischen Neurose und Psychose wird aber dadurch abgeschwächt, daß es auch bei der Neurose an Versuchen nicht fehlt, die unerwünschte Realität durch eine wunschgerechtere zu ersetzen. Die Möglichkeit hiezu gibt die Existenz einer *Phantasiewelt,* eines Gebietes, das seinerzeit bei der Einsetzung des Realitätsprinzips von der realen Außenwelt abgesondert wurde, seither nach Art einer »Schonung« von den Anforderungen der Lebensnotwendigkeit freigehalten wird und das dem Ich nicht unzugänglich ist, aber ihm nur lose anhängt. Aus dieser Phantasiewelt entnimmt die Neurose das Material für ihre Wunschneubildungen und findet es dort gewöhnlich auf dem Wege der Regression in eine befriedigendere reale Vorzeit.

Es ist kaum zweifelhaft, daß die Phantasiewelt bei der Psychose die nämliche Rolle spielt, daß sie auch hier die Vorratskammer darstellt, aus der der Stoff oder die Muster für den Aufbau der neuen Realität geholt werden. Aber die neue, phantastische Außenwelt der Psychose will sich an die Stelle der äußeren Realität setzen, die der Neurose hingegen lehnt sich wie das Kinderspiel gern an ein Stück der Realität an — ein anderes als das, wogegen sie sich wehren mußte —, verleiht ihm eine besondere Bedeutung und einen geheimen Sinn, den wir nicht immer ganz zutreffend einen *symbolischen* heißen. So kommt für beide, Neurose wie Psychose, nicht nur die Frage des *Realitätsverlustes,* sondern auch die eines *Realitätsersatzes* in Betracht.

---

*) [Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd. 10 (4), 1924, S. 374–9. — *Gesammelte Werke*, Bd. 13, S. 363–8.]

1) ›Neurose und Psychose‹ (1924 *b*).

2) In den *Studien über Hysterie* (1895).

Sigmund Freud : Neurose und Psychose [Retour 07–12]

(1924 [1923])*)

In meiner kürzlich erschienenen Schrift *Das Ich und das Es* [1923 *b*] habe ich eine Gliederung des seelischen Apparates angegeben, auf deren Grund sich eine Reihe von Beziehungen in einfacher und übersichtlicher Weise darstellen läßt. In anderen Punkten, zum Beispiel was die Herkunft und Rolle des Uber–Ichs betrifft, bleibt genug des Dunkeln und Unerledigten. Man darf nun fordern, daß eine solche Aufstellung sich auch für andere Dinge als brauchbar und förderlich erweise, wäre es auch nur, um bereits Bekanntes in neuer Auffassung zu sehen, es anders zu gruppieren und überzeugender zu beschreiben. Mit solcher Anwendung könnte auch eine vorteilhafte Rückkehr von der grauen Theorie zur ewig grünenden Erfahrung verbunden sein.

Am genannten Orte sind die vielfältigen Abhängigkeiten des Ichs geschildert, seine Mittelstellung zwischen Außenwelt und Es und sein Bestreben, all seinen Herren gleichzeitig zu Willen zu sein. Im Zusammenhange eines von anderer Seite angeregten Gedankenganges, der sich mit der Entstehung und Verhütung der Psychosen beschäftigte, ergab sich mir nun eine einfache Formel, welche die vielleicht wichtigste genetische Differenz zwischen Neurose und Psychose behandelt: *die Neurose sei der Erfolg eines Konflikts zwischen dem Ich und seinem Es, die Psychose aber der analoge Ausgang einer solchen Störung in den Beziehungen zwischen Ich und Außenwelt.*

Es ist sicherlich eine berechtigte Mahnung, daß man gegen so einfache Problemlösungen mißtrauisch sein soll. Auch wird unsere äußerste Erwartung nicht weiter gehen, als daß diese Formel sich im gröbsten als richtig erweise. Aber auch das wäre schon etwas. Man besinnt sich auch sofort an eine ganze Reihe von Einsichten und Funden, welche unseren Satz zu bekräftigen scheinen. Die Übertragungsneurosen entstehen nach dem Ergebnis aller unserer Analysen dadurch, daß das Ich eine im Es mächtige Triebregung nicht aufnehmen und nicht zur motorischen Erledigung befördern will oder ihr das Objekt bestreitet, auf das sie zielt. Das Ich erwehrt sich ihrer dann durch den Mechanismus der Verdrängung; das Verdrängte sträubt sich gegen dieses Schicksal, schafft sich auf Wegen, über die das Ich keine Macht hat, eine Ersatzvertretung, die sich dem Ich auf dem Wege des Kompromisses aufdrängt, das Symptom; das Ich findet seine Einheitlichkeit durch diesen Eindringling bedroht und geschädigt, setzt den Kampf gegen das Symptom fort, wie es sich gegen die ursprüngliche Triebregung gewehrt hatte, und dies alles ergibt das Bild der Neurose. Es ist kein Einwand, daß das Ich, wenn es die Verdrängung vornimmt, im Grunde den Geboten seines Über–Ichs folgt, die wiederum solchen Einflüssen der realen Außenwelt entstammen, welche im Über–Ich ihre Vertretung gefunden haben. Es bleibt doch dabei, daß das Ich sich auf die Seite dieser Mächte geschlagen hat, daß in ihm deren Anforderungen stärker sind als die Triebansprüche des Es und daß das Ich die Macht ist, welche die Verdrängung gegen jenen Anteil des Es ins Werk setzt und durch die Gegenbesetzung des Widerstandes befestigt. Im Dienste des Über–Ichs und der Realität ist das Ich in Konflikt mit dem Es geraten, und dies ist der Sachverhalt bei allen Ubertragungsneurosen.

Auf der anderen Seite wird es uns ebenso leicht, aus unserer bisherigen Einsicht in den Mechanismus der Psychosen Beispiele anzuführen, welche auf die Störung des Verhältnisses zwischen Ich und Außenwelt hinweisen. Bei der Amentia Meynerts, der akuten halluzinatorischen Verworrenheit, der vielleicht extremsten und frappantesten Form von Psychose, wird die Außenwelt entweder gar nicht wahrgenommen, oder ihre Wahrnehmung bleibt völlig unwirksam. Normalerweise beherrscht ja die Außenwelt das Ich auf zwei Wegen: erstens durch die immer von neuem möglichen aktuellen Wahrnehmungen, zweitens durch den Erinnerungsschatz früherer Wahrnehmungen, die als »Innenwelt« einen Besitz und Bestandteil des Ichs bilden. In der Amentia wird nun nicht nur die Annahme neuer Wahrnehmungen verweigert, es wird auch der Innenwelt, welche die Außenwelt als ihr Abbild bisher vertrat, die Bedeutung (Besetzung) entzogen; das Ich schafft sich selbstherrlich eine neue Außen– und Innenwelt, und es ist kein Zweifel an zwei Tatsachen, daß diese neue Welt im Sinne der Wunschregungen des Es aufgebaut ist und daß eine schwere, unerträglich erscheinende Wunschversagung der Realität das Motiv dieses Zerfalles mit der Außenwelt ist. Die innere Verwandtschaft dieser Psychose mit dem normalen Traum ist nicht zu verkennen. Die Bedingung des Träumens ist aber der Schlafzustand, zu dessen Charakteren die volle Abwendung von Wahrnehmung und Außenwelt gehört.

Von anderen Formen von Psychose, den Schizophrenien, weiß man, daß sie zum Ausgang in affektiven Stumpfsinn, das heißt zum Verlust alles Anteiles an der Außenwelt tendieren. Über die Genese der Wahnbildungen haben uns einige Analysen gelehrt, daß der Wahn wie ein aufgesetzter Fleck dort gefunden wird, wo ursprünglich ein Einriß in der Beziehung des Ichs zur Außenwelt entstanden war. Wenn die Bedingung des Konflikts mit der Außenwelt nicht noch weit auffälliger ist, als wir sie jetzt erkennen, so hat dies seinen Grund in der Tatsache, daß im Krankheitsbild der Psychose die Erscheinungen des pathogenen Vorganges oft von denen eines Heilungs– oder Rekonstruktionsversuches überdeckt werden.

Die gemeinsame Ätiologie für den Ausbruch einer Psychoneurose oder Psychose bleibt immer die Versagung, die Nichterfüllung eines jener ewig unbezwungenen Kindheitswünsche, die so tief in unserer phylogenetisch bestimmten Organisation wurzeln. Diese Versagung ist im letzten Grunde immer eine äußere; im einzelnen Fall kann sie von

jener inneren Instanz (im Über–Ich) ausgehen, welche die Vertretung der Realitätsforderung übernommen hat. Der pathogene Effekt hängt nun davon ab, ob das Ich in solcher Konfliktspannung seiner Abhängigkeit von der Außenwelt treu bleibt und das Es zu knebeln versucht oder ob es sich vom Es überwältigen und damit von der Realität losreißen läßt. Eine Komplikation wird in diese anscheinend einfache Lage aber durch die Existenz des Über–Ichs eingetragen, welches in noch nicht durchschauter Verknüpfung Einflüsse aus dem Es wie aus der Außenwelt in sich vereinigt, gewissermaßen ein Idealvorbild für das ist, worauf alles Streben des Ichs abzielt, die Versöhnung seiner mehrfachen Abhängigkeiten. Das Verhalten des Über–Ichs wäre, was bisher nicht geschehen ist, bei allen Formen psychischer Erkrankung in Betracht zu ziehen. Wir können aber vorläufig postulieren, es muß auch Affektionen geben, denen ein Konflikt zwischen Ich und Über–Ich zugrunde liegt. Die Analyse gibt uns ein Recht anzunehmen, daß die Melancholie ein Muster dieser Gruppe ist, und dann würden wir für solche Störungen den Namen »narzißtische Psychoneurosen« in Anspruch nehmen. Es stimmt ja nicht übel zu unseren Eindrücken, wenn wir Motive finden, Zustände wie die Melancholie von den anderen Psychosen zu sondern. Dann merken wir aber, daß wir unsere einfache genetische Formel vervollständigen konnten, ohne sie fallenzulassen. Die Übertragungsneurose entspricht dem Konflikt zwischen Ich und Es, die narzißtische Neurose dem zwischen Ich und Über–Ich, die Psychose dem zwischen Ich und Außenwelt. Wir wissen freilich zunächst nicht zu sagen, ob wir wirklich neue Einsichten gewonnen oder nur unseren Formelschatz bereichert haben, aber ich meine, diese Anwendungsmöglichkeit muß uns doch Mut machen, die vorgeschlagene Gliederung des seelischen Apparates in Ich, Über–Ich und Es weiter im Auge zu behalten.

Die Behauptung, daß Neurosen und Psychosen durch die Konflikte des Ichs mit seinen verschiedenen herrschenden Instanzen entstehen, also einem Fehlschlagen in der Funktion des Ichs entsprechen, das doch das Bemühen zeigt, all die verschiedenen Ansprüche miteinander zu versöhnen, fordert eine andere Erörterung zu ihrer Ergänzung heraus. Man möchte wissen, unter welchen Umständen und durch welche Mittel es dem Ich gelingt, aus solchen gewiß immer vorhandenen Konflikten ohne Erkrankung zu entkommen. Dies ist nun ein neues Forschungsgebiet, auf dem sich gewiß die verschiedensten Faktoren zur Berücksichtigung einfinden werden. Zwei Momente lassen sich aber sofort herausheben. Der Ausgang aller solchen Situationen wird unzweifelhaft von ökonomischen Verhältnissen, von den relativen Größen der miteinander ringenden Strebungen abhängen. Und ferner: es wird dem Ich möglich sein, den Bruch nach irgendeiner Seite dadurch zu vermeiden, daß es sich selbst deformiert, sich Einbußen an seiner Einheitlichkeit gefallen läßt, eventuell sogar sich zerklüftet oder zerteilt. Damit rückten die Inkonsequenzen, Verschrobenheiten und Narrheiten der Menschen in ein ähnliches Licht wie ihre sexuellen Perversionen, durch deren Annahme sie sich ja Verdrängungen ersparen.

Zum Schlusse ist der Frage zu gedenken, welches der einer Verdrängung analoge Mechanismus sein mag, durch den das Ich sich von der Außenwelt ablöst. Ich meine, dies ist ohne neue Untersuchungen nicht zu beantworten, aber er müßte, wie die Verdrängung, eine Abziehung der vom Ich ausgeschickten Besetzung zum Inhalt haben.

---

*) [Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd. 10 (1), 1924, S. 1–5. — *Gesammelte Werke*, Bd. 13, S. 387–91.]

(1925)[*)]

Die Art, wie unsere Patienten ihre Einfälle während der analytischen Arbeit vorbringen, gibt uns Anlaß zu einigen interessanten Beobachtungen. »Sie werden jetzt denken, ich will etwas Beleidigendes sagen, aber ich habe wirklich nicht diese Absicht.« Wir verstehen, das ist die Abweisung eines eben auftauchenden Einfalles durch Projektion. Oder: »Sie fragen, wer diese Person im Traum sein kann. Die Mutter ist es *nicht.«* Wir berichtigen: »Also ist es die Mutter.« Wir nehmen uns die Freiheit, bei der Deutung von der Verneinung abzusehen und den reinen Inhalt des Einfalls herauszugreifen. Es ist so, als ob der Patient gesagt hätte: »Mir ist zwar die Mutter zu dieser Person eingefallen, aber ich habe keine Lust, diesen Einfall gelten zu lassen.«

Gelegentlich kann man sich eine gesuchte Aufklärung über das unbewußte Verdrängte auf eine sehr bequeme Weise verschaffen. Man fragt: »Was halten Sie wohl für das Allerunwahrscheinlichste in jener Situation? Was, meinen Sie, ist Ihnen damals am fernsten gelegen?« Geht der Patient in die Falle und nennt das, woran er am wenigsten glauben kann, so hat er damit fast immer das Richtige zugestanden. Ein hübsches Gegenstück zu diesem Versuch stellt sich oft beim Zwangsneurotiker her, der bereits in das Verständnis seiner Symptome eingeführt worden ist. »Ich habe eine neue Zwangsvorstellung bekommen. Mir ist sofort dazu eingefallen, sie könnte dies Bestimmte bedeuten. Aber nein, das kann ja nicht wahr sein, sonst hätte es mir nicht einfallen können.« Was er mit dieser der Kur abgelauschten Begründung verwirft, ist natürlich der richtige Sinn der neuen Zwangsvorstellung.

Ein verdrängter Vorstellungs– oder Gedankeninhalt kann also zum Bewußtsein durchdringen, unter der Bedingung, daß er sich *verneinen* läßt. Die Verneinung ist eine Art, das Verdrängte zur Kenntnis zu nehmen, eigentlich schon eine Aufhebung der Verdrängung, aber freilich keine Annahme des Verdrängten. Man sieht, wie sich hier die intellektuelle Funktion vom affektiven Vorgang scheidet. Mit Hilfe der Verneinung wird nur die eine Folge des Verdrängungsvorganges rückgängig gemacht, daß dessen Vorstellungsinhalt nicht zum Bewußtsein gelangt. Es resultiert daraus eine Art von intellektueller Annahme des Verdrängten bei Fortbestand des Wesentlichen an der Verdrängung.[1)] Im Verlauf der analytischen Arbeit schaffen wir oft eine andere, sehr wichtige und ziemlich befremdende Abänderung derselben Situation. Es gelingt uns, auch die Verneinung zu besiegen und die volle intellektuelle Annahme des Verdrängten durchzusetzen — der Verdrängungsvorgang selbst ist damit noch nicht aufgehoben.

Da es die Aufgabe der intellektuellen Urteilsfunktion ist, Gedankeninhalte zu bejahen oder zu verneinen, haben uns die vorstehenden Bemerkungen zum psychologischen Ursprung dieser Funktion geführt. Etwas im Urteil verneinen, heißt im Grunde: »Das ist etwas, was ich am liebsten verdrängen möchte.« Die Verurteilung ist der intellektuelle Ersatz der Verdrängung, ihr »Nein« ein Merkzeichen derselben, ein Ursprungszertifikat etwa wie das *»made in Germany«.* Vermittels des Verneinungssymbols macht sich das Denken von den Einschränkungen der Verdrängung frei und bereichert sich um Inhalte, deren es für seine Leistung nicht entbehren kann.

Die Urteilsfunktion hat im wesentlichen zwei Entscheidungen zu treffen. Sie soll einem Ding eine Eigenschaft zu– oder absprechen, und sie soll einer Vorstellung die Existenz in der Realität zugestehen oder bestreiten. Die Eigenschaft, über die entschieden werden soll, könnte ursprünglich gut oder schlecht, nützlich oder schädlich gewesen sein. In der Sprache der ältesten, oralen Triebregungen ausgedrückt: »Das will ich essen oder will es ausspucken«, und in weitergehender Übertragung: »Das will ich in mich einführen und das aus mir ausschließen.« Also: »Es soll in mir oder außer mir sein.« Das ursprüngliche Lust–Ich will, wie ich an anderer Stelle ausgeführt habe, alles Gute sich introjizieren, alles Schlechte von sich werfen. Das Schlechte, das dem Ich Fremde, das Außenbefindliche, ist ihm zunächst identisch[2)] .

Die andere der Entscheidungen der Urteilsfunktion, die über die reale Existenz eines vorgestellten Dinges, ist ein Interesse des endgültigen Real–Ichs, das sich aus dem anfänglichen Lust–Ich entwickelt. (Realitätsprüfung.) Nun handelt es sich nicht mehr darum, ob etwas Wahrgenommenes (ein Ding) ins Ich aufgenommen werden soll oder nicht, sondern ob etwas im Ich als Vorstellung Vorhandenes auch in der Wahrnehmung (Realität) wiedergefunden werden kann. Es ist, wie man sieht, wieder eine Frage des *Außen und Innen.* Das Nichtreale, bloß Vorgestellte, Subjektive, ist nur innen; das andere, Reale, auch im *Draußen* vorhanden. In dieser Entwicklung ist die Rücksicht auf das Lustprinzip beiseite gesetzt worden. Die Erfahrung hat gelehrt, es ist nicht nur wichtig, ob ein Ding (Befriedigungsobjekt) die »gute« Eigenschaft besitzt, also die Aufnahme ins Ich verdient, sondern auch, ob es in der Außenwelt da ist, so daß man sich seiner nach Bedürfnis bemächtigen kann. Um diesen Fortschritt zu verstehen, muß man sich daran erinnern, daß alle Vorstellungen von Wahrnehmungen stammen, Wiederholungen derselben sind. Ursprünglich ist also schon die Existenz der Vorstellung eine Bürgschaft für die Realität des Vorgestellten. Der Gegensatz zwischen Subjektivem und Objektivem besteht nicht von Anfang an. Er stellt sich erst dadurch her, daß das Denken die Fähigkeit besitzt, etwas einmal Wahrgenommenes durch Reproduktion in der Vorstellung wieder

gegenwärtig zu machen, während das Objekt draußen nicht mehr vorhanden zu sein braucht. Der erste und nächste Zweck der Realitätsprüfung ist also nicht, ein dem Vorgestellten entsprechendes Objekt in der realen Wahrnehmung zu finden, sondern es *wiederzufinden,* sich zu überzeugen, daß es noch vorhanden ist. Ein weiterer Beitrag zur Entfremdung zwischen dem Subjektiven und dem Objektiven rührt von einer anderen Fähigkeit des Denkvermögens her. Die Reproduktion der Wahrnehmung in der Vorstellung ist nicht immer deren getreue Wiederholung; sie kann durch Weglassungen modifiziert, durch Verschmelzungen verschiedener Elemente verändert sein. Die Realitätsprüfung hat dann zu kontrollieren, wie weit diese Entstellungen reichen. Man erkennt aber als Bedingung für die Einsetzung der Realitätsprüfung, daß Objekte verlorengegangen sind, die einst reale Befriedigung gebracht hatten.

Das Urteilen ist die intellektuelle Aktion, die über die Wahl der motorischen Aktion entscheidet, dem Denkaufschub ein Ende setzt und vom Denken zum Handeln überleitet. Auch über den Denkaufschub habe ich bereits an anderer Stelle gehandelt. Er ist als eine Probeaktion zu betrachten, ein motorisches Tasten mit geringen Abfuhraufwänden. Besinnen wir uns: Wo hatte das Ich ein solches Tasten vorher geübt, an welcher Stelle die Technik erlernt, die es jetzt bei den Denkvorgängen anwendet? Dies geschah am sensorischen Ende des seelischen Apparats, bei den Sinneswahrnehmungen. Nach unserer Annahme ist ja die Wahrnehmung kein rein passiver Vorgang, sondern das Ich schickt periodisch kleine Besetzungsmengen in das Wahrnehmungssystem, mittels deren es die äußeren Reize verkostet, um sich nach jedem solchen tastenden Vorstoß wieder zurückzuziehen.

Das Studium des Urteils eröffnet uns vielleicht zum erstenmal die Einsicht in die Entstehung einer intellektuellen Funktion aus dem Spiel der primären Triebregungen. Das Urteilen ist die zweckmäßige Fortentwicklung der ursprünglich nach dem Lustprinzip erfolgten Einbeziehung ins Ich oder Ausstoßung aus dem Ich. Seine Polarität scheint der Gegensätzlichkeit der beiden von uns angenommenen Triebgruppen zu entsprechen. Die Bejahung — als Ersatz der Vereinigung — gehört dem Eros an, die Verneinung — Nachfolge der Ausstoßung — dem Destruktionstrieb. Die allgemeine Verneinungslust, der Negativismus mancher Psychotiker ist wahrscheinlich als Anzeichen der Triebentmischung durch Abzug der libidinösen Komponenten zu verstehen. Die Leistung der Urteilsfunktion wird aber erst dadurch ermöglicht, daß die Schöpfung des Verneinungssymbols dem Denken einen ersten Grad von Unabhängigkeit von den Erfolgen der Verdrängung und somit auch vom Zwang des Lustprinzips gestattet hat.

Zu dieser Auffassung der Verneinung stimmt es sehr gut, daß man in der Analyse kein »Nein« aus dem Unbewußten auffindet und daß die Anerkennung des Unbewußten von Seiten des Ichs sich in einer negativen Formel ausdrückt. Kein stärkerer Beweis für die gelungene Aufdeckung des Unbewußten, als wenn der Analysierte mit dem Satze: *»Das habe ich nicht gedacht«,* oder: *»Daran habe ich nicht (nie) gedacht«,* darauf reagiert.

---

*) [Erstveröffentlichung: *Imago*, Bd. 11 (3), 1925, S. 217–21. — *Gesammelte Werke*, Bd. 14, S. 11–5.]

1) Derselbe Vorgang liegt dem bekannten Vorgang des »Berufens« zugrunde. »Wie schön, daß ich meine Migräne so lange nicht gehabt habe!« Das ist aber die erste Ankündigung des Anfalls, dessen Herannahen man bereits verspürt, aber noch nicht glauben will.

2) Vgl. hiezu die Ausführungen in "Triebe und Triebschicksale".

L'autre jour nous avons eu un malade grave,
cas clinique que je n'ai certainement pas choisi,
mais qui était extrêmement intéressant parce
qu'il faisait en quelque sorte jouer à ciel ouvert
la relation d'inconscient dans sa difficulté
d'arriver à passer dans le discours analytique.

Il le faisait jouer à ciel ouvert parce qu'en raison
de circonstances exceptionnelles, tout ce qui
chez un autre sujet comparable eut pu passer dans
le mécanisme du refoulement, se trouvait chez lui
supporté par *un autre langage*.

Un *langage* de portée assez réduite qu'on appelle *dialecte*…
nommément le *dialecte corse*
…avait fonctionné pour lui dans des conditions
extrêmement particulières, en forçant si on peut dire
la fonction de particularisation propre au dialecte,
à savoir qu'il avait vécu depuis son enfance à Paris,
enfant unique avec un père et une mère, personnages
extraordinairement refermés sur leurs lois propres,
il avait vécu avec ces deux personnages parentaux,
enfermé dans un usage exclusif du *dialecte corse*.

Il s'était passé des choses assez extraordinaires
entre ces deux personnages parentaux, à savoir
perpétuellement des manifestations ambivalentes
de leur extrême attachement et de la crainte de voir
pénétrer « *la femme* » que l'on appelle l'objet étranger.

Ces querelles se poursuivaient à ciel ouvert,
c'est-à-dire le plongeant de la façon la plus directe
dans l'intimité conjugale de ses parents,
mais tout cela s'était passé dans le *dialecte corse*.

Rien ne se concevait de ce qui se passait à la
maison, sinon en *dialecte corse*. Il y avait deux mondes :

1) le monde de l'élite, celui du *dialecte corse*,
2) et puis ce qui se passait en dehors qui était
un autre registre.

Et la séparation entre les deux était maintenant encore présente dans la vie du sujet, de la façon dont il nous a raconté la différence de ses relations au monde, entre le moment où il était en face d'elle et le moment où il se promenait dans la rue.

Qu'en résultait–il ?

C'est là le cas le plus démonstratif.
Il en résultait deux choses :

une chose qui était apparente dans l'interrogatoire, la difficulté que le sujet avait à réévoquer quoi que ce soit dans l'ancien registre, c'est–à–dire purement et simplement à l'exprimer dans *le dialecte* de son enfance, c'était toujours le seul qu'il parlait avec sa mère.

Donc il nous l'a exprimé :

« *Dans toute la mesure où vous me parlez* [français], *je ne peux pas le sortir.* »

C'était bien à savoir ce que je lui demandais : de s'exprimer dans le *dialecte corse,* de me répéter les propos qu'il avait pu échanger avec son père.

Mais d'autre part on voyait chez lui une névrose, nous avions les traces d'un comportement qui laissait voir le *mécanisme* qu'on peut dire à proprement parler, *régressif…*

terme que j'emploie toujours avec prudence

…on voyait comment d'une certaine façon de pratiquer sa génitalité qui était très singulière…

c'était sur le plan imaginatif

…il venait, là aussi d'une façon très visible, à une sorte d'*activité régressive* des fonctions *excrémentielles*.

Mais d'autre part, tout ce qui était de l'ordre du contenu habituellement refoulé, c'est–à–dire exprimé par l'intermédiaire des symptômes de la névrose, était là parfaitement présent et je n'avais aucune peine : il s'exprimait d'autant plus facilement que c'était supporté par l'autre langage.

J'ai fait cette comparaison de l'exercice d'*une censure* sur un journal, non seulement d'un tirage extrêmement limité, mais dans une langue, un dialecte qui ne serait compréhensible qu'à un nombre archi–minime de personnes.

La fonction du langage comme telle…
    c'est–à–dire l'intervention du discours commun,
    l'établissement du discours commun,
    je dirais presque du discours public
…chez le sujet est un facteur important pour la fonction propre du mécanisme de refoulement, qui en soi–même est quelque chose qui relève de l'impossibilité d'accorder *un certain passé de la parole* du sujet, lié à certaines fonctions dont la primaire…
    la parole liée au monde propre de ses relations infantiles, comme FREUD l'a souligné, et qui de ce fait ne peuvent passer dans le discours commun
…continue pourtant à fonctionner dans le champ de la reconnaissance, continue à fonctionner comme *parole* dans cette *langue primitive* distincte qui est déjà donnée là au sujet, par distinction de son dialecte corse dans lequel il pouvait dire les choses les plus extraordinaires, c'est–à–dire à son père :

« *Si tu ne t'en vas pas, je vais te foutre dans le mal.* »

Toutes les choses qui auraient été les mêmes choses à dire chez un sujet névrosé ayant dû construire la névrose de façon différente, étaient là, visibles, pourvu qu'il fût dans le registre de son *autre langage* qui était la langue non seulement dialectale, mais inter–familiale.

Qu'est–ce que le refoulement pour le névrosé ? C'est qu'*il fabrique cette autre langue avec ses symptômes*, c'est–à–dire…
    si c'est un hystérique, un obsessionnel
…avec la dialectique imaginaire de lui et de l'autre.

Vous voyez donc que *le symptôme névrotique* dans sa construction *joue le rôle de la langue qui permet d'exprimer le refoulement*, c'est bien ce qui nous fait toucher du doigt que *le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose*, l'endroit et l'envers d'un seul et même processus.

Ceci n'est pas complètement étranger à *notre problème*, puisque vous le savez du point où nous étions parvenus, quelle va être notre méthode à propos du Président SCHREBER : c'est bien de voir dans un discours qui n'est pas sans participer du discours commun, puisque comme vous allez le voir aujourd'hui, c'est dans le discours commun qu'il s'exprime pour nous expliquer ce qui lui est arrivé, et ce qui dure encore, d'un mode de relations au monde que nous considérons comme réel.

Et comprenez bien qu'il s'agit de voir l'analyse dans son discours même, en tant qu'il témoigne de transformations qui sont sans aucun doute de la réalité, comme nous disons, d'une réalité qui non seulement en lui témoigne, mais c'est à travers son témoignage et dans la structure réelle…
ce témoignage donnant bien entendu
des modifications de la structure
…une attestation où le verbal est dominant, puisque c'est par l'intermédiaire de ce témoignage écrit du sujet, que nous en avons la preuve.

C'est à partir du moment où nous connaissons *l'importance*…
dans la structuration des *symptômes psychonévrotiques*
…*de la parole*, *que nous avançons en procédant méthodiquement :*

- nous ne disons pas que *la psychose* a la même étiologie que *la névrose*,

- nous ne disons pas même qu'elle est, comme la névrose, un pur et simple fait de langage,

…loin de là, mais nous savons que la psychose dans le mode de ce qu'elle peut exprimer dans le discours, est très féconde.

Nous en avons une preuve dans ce morceau que nous lègue le Président SCHREBER, et que…
promue à notre attention, à l'attention quasiment fascinée de FREUD aussi… et sur la base de ces témoignages
…par une analyse, interne il nous montre *ce monde structuré*.

Nous nous demandons jusqu'où nous pourrons aller dans le discours du sujet, et ce qui nous permettra de définir, d'approcher les mécanismes constituants de la psychose.

Entendez bien qu'il faudra à tout instant que vous vous mainteniez dans une démarche de *pas à pas méthodique*, que vous ne sautiez pas à tout instant les reliefs, en voyant d'une façon superficielle l'analogie avec un mécanisme de la névrose.

Combien je vous en donnerai des exemples…

Ceci est finalement fait dans la littérature, spécialement sous la plume d'un auteur, KATAN, qui s'est tout spécialement intéressé au cas SCHREBER.

Il y est tenu pour acquis que c'est en quelque sorte dans la lutte contre la masturbation menaçante…
provoquée par les investissements érotiques et homosexuels, qui se seraient manifestés entre SCHREBER et le personnage qui a formé *le prototype* et en même temps *le noyau*, de son système persécutif, à savoir le Professeur FLECHSIG
…que c'est là que serait le point central de la lutte dans laquelle le Président SCHREBER

- aurait non seulement engagé toutes ses forces, tous ses investissements,
- mais même aurait été jusqu'à subvertir la réalité, c'est–à–dire après une courte période de *crépuscule du monde*,
- aurait été jusqu'à reconstruire un monde nouveau irréel dans lequel il n'aurait pas eu à céder à cette masturbation considérée comme tellement menaçante.

Est–ce que chacun ne sent pas que le mécanisme de lutte de cette espèce, si elle s'exerce à un certain point d'articulation dans les névroses,
est quelque chose dont les résultats seraient là, vraiment tout à fait disproportionnés ?

S'il n'apparaît pas au contraire que quand le Président SCHREBER nous donne le récit fort clair des antécédents, des phases premières de sa psychose quand il nous donne l'attestation que entre la première poussée psychotique – *la phase dite « pré-psychotique »*, non sans un certain fondement – et l'établissement progressif de *la phase psychotique, au milieu de laquelle, à l'apogée de stabilisation de laquelle, il a écrit son ouvrage*, il y a un fantasme qui s'exprime : « *Ce serait une belle chose*... dit-il, pensée qui le surprend, dont il souligne le caractère d'indignation en même temps avec lequel cette pensée est accueillie.

...« *Ce serait une belle chose que d'être une femme subissant l'accouplement.* », « *Il devrait être vraiment beau d'être une femme qui subirait l'accouplement.* »

Est-ce que nous n'avons pas le sentiment qu'il y a là une sorte de conflit moral ?

Nous nous trouvons en face de *phénomènes qui sont trop oubliés* dans la psychanalyse depuis quelques temps, *parce qu'on n'emploie plus jamais le terme*, alors on ne sait plus non plus classer les choses, c'est un phénomène de l'ordre de ce que FREUD fait intervenir dans la dynamique du rêve et qui a tellement d'importance dans la *Traumdeutung*, qui s'appelle *un phénomène préconscient*.

Bien loin de distinguer en cela *un conflit entre l'id et l'ego*, on a beaucoup plus le sentiment qu'il s'agit de quelque chose avec lequel on part au moins de l'*ego*. L'accent qui est mis : « *Il serait beau...* » a bien *le caractère de pensée séduisante* que l'*ego* est loin de méconnaître.

Dans la *Traumdeutung*, dans un passage que je vous lirai et qui est situé au niveau de la critique des rêves de châtiment, FREUD admet très précisément que puissent intervenir au même niveau où interviennent dans le rêve, les désirs de l'inconscient : il admet que dans une sorte bien définie, bien limitée, beaucoup plus rare que ces rêves qu'on appelle rêves de châtiment, nous ayons affaire à un autre mécanisme, d'une façon générale :

> « *Le mécanisme de formation devient bien plus transparent lorsqu'on substitue à l'opposition du conscient et de l'inconscient, celle du moi et du refoulé.* »

C'est écrit au moment de la *Traumdeutung*, au moment où la notion du *moi* n'est pas encore dominée, mais vous voyez pourtant qu'elle est déjà présente dans l'esprit de FREUD.

« *Notons ici seulement que les rêves de châtiment ne sont pas nécessairement liés à la persistance de restes pénibles de la veille …//… ils naissent – au contraire le plus souvent, semble–t–il – lorsque ces restes du jour sont de nature apaisante, mais expriment des satisfactions interdites. Toutes ces pensées interdites sont remplacées dans le contenu manifeste du rêve par leur contraire …//… le caractère essentiel des rêves de châtiment me parait donc être le suivant : ce qui les produit ce n'est pas un désir inconscient venu du refoulé, mais un désir de sens contraire, réagissant contre celui–ci, désir de châtiment qui, bien qu'inconscient (plus exactement préconscient) - appartient au moi.* »

[P.U.F. 1950, p. , P.U.F. 1967, p.475, P.U.F. 2004, p.612]

[Ich bemerke nur, daß die Strafträume nicht allgemein an die Bedingung peinlicher Tagesreste geknüpft sind. Sie entstehen vielmehr am leichtesten unter der gegensätzlichen Voraussetzung, daß die Tagesreste Gedanken befriedigender Natur sind, die aber unerlaubte Befriedigungen ausdrücken. Von diesen Gedanken gelangt dann nichts in den manifesten Traum als ihr direkter Gegensatz, ähnlich wie es in den Träumen der Gruppe *a* der Fall war. Der wesentliche Charakter der Strafträume bliebe also, daß bei ihnen nicht der unbewußte Wunsch aus dem Verdrängten (dem System *Ubw*) zum Traumbildner wird, sondern der gegen ihn reagierende, dem Ich angehörige, wenn auch unbewußte (d. h. vorbewußte) Strafwünsch.]

Je pense que tous ceux qui suivent la voie où je vous mène peu à peu, en attirant votre attention sur le mécanisme distinct qui émerge à tout instant dans le discours de FREUD, distinguent cela de la *Verneinung*.

Vous retrouvez là une fois de plus que c'est dans le sens de la distinction entre :

- quelque chose qui a été symbolisée,

- et quelque chose qui ne l'a pas été,

…que nous sommes amenés à propos de l'incidence qui révèle la possibilité de l'apparition tout au début de la maladie dans l'*ego*, et d'une façon, je le répète, non conflictuelle, à savoir qu'« *Il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement.* » révèle cette première émergence de quelque chose bel et bien dans le *moi*.

Quelle est la relation de cela avec le développement d'un délire qui va très précisément aboutir à faire concevoir au Président SCHREBER lui–même, que l'homme serait, si l'on peut dire, « *la femme permanente de Dieu* », car c'est là que va s'épanouir en fin de compte le délire parvenu à son degré d'achèvement.

À rapprocher ces deux termes :

- cette première apparition de la pensée qui a traversé SCHREBER dans le premier intervalle sain apparemment à ce moment–là, de son processus,
- rapprochement *de cela* et de l'état terminal, l'établissement d'un délire qui le motive et le situe en face d'un personnage tout–puissant et avec lequel il a ses relations érotiques permanentes, comme un être complètement féminisé, peut se concevoir comme étant réellement…

je dirais psychiquement, autant que son discours peut l'exprimer

…une femme, c'est ce qu'il dit.

…je dirais que la relation n'est pas trop simple pour que nous ne la voyions bien, néanmoins elle n'est pas pour autant résolue.

Il est clair qu'*une pensée fugitive*, *l'entrevision de quelque chose* qui sans aucun doute, légitimement nous apparaît comme devoir révéler quelque chose qui mérite que nous nous arrêtions *aux stades, aux étapes, aux crises* qui peuvent faire passer d'une pensée aussi fugitive, à l'établissement d'un discours et d'une conduite aussi délirante qu'est la sienne.

Mais c'est dans ce sens que se pose la question, dans le sens de l'analyse de *mécanismes* qui ne sont pas, tout au moins il n'est pas dit à l'avance qu'ils soient homogènes aux mécanismes auxquels nous avons affaire habituellement dans les névroses, à savoir proprement le mécanisme du refoulement, c'est–à–dire qu'il est lui–même tout entier structuré comme un phénomène de langage.

Ce que je suis en train de vous faire entrevoir, c'est que nous nous trouvons là…

à propos du paranoïaque, du psychotique qu'est SCHREBER

…devant *la question* qui est peut–être : *que domine dans le mécanisme de la psychose un autre mécanisme proprement imaginaire*, celui qui va :

- *de cette première entrevision d'une identification de lui–même, d'une première capture de lui–même dans l'image féminine*,
- jusqu'à l'épanouissement de tout *un système du monde* vraiment identique à cette imagination d'identification féminine.

Bien…

Dans quelle direction se pose notre question, nous n'avons aucun moyen, sauf hypothétique, de la résoudre, sauf si nous pouvons en saisir manifestement les traces dans le seul élément que nous possédions, dans le document lui–même, dans le discours du sujet.

C'est pourquoi la dernière fois je vous ai introduits à ce qui doit au premier plan poser des termes, des fondements, des lignes directrices, l'orientation de notre investigation, à savoir la structure du discours lui–même.

C'est pourquoi la dernière fois j'ai commencé à distinguer *les trois sphères de la parole* comme telle.

Et vous vous rappelez combien nous pouvons…
à l'intérieur du phénomène lui–même de la parole
…intégrer les trois plans :

- du *symbolique,* de *l'imaginaire,* comme représentés par *le signifiant* et *la signification*,

- et le troisième terme, *réel*, est dans le discours bel et bien tenu dans *sa dimension diachronique,* à savoir que le sujet non pas simplement en tant qu'il dispose de tout un matériel signifiant qui est sa langue maternelle ou pas, mais que le sujet qui s'en sert l'exprime pour faire passer dans le *réel* des significations, car bien entendu ça n'est pas la même chose d'être plus ou moins captivé, capturé dans une signification, ou d'exprimer cette signification dans un discours qui par nature est destiné à la communiquer, à la mettre en accord avec les autres significations diversement *reçues*.

Dans « *reçues* » tient le ressort de ce qui fait du discours un discours commun, un discours communément admis.

Vous ne pouvez pas ne pas savoir à quel point cette notion de « *discours* » est fondamentale, car même pour ce que nous appelons l'*objectivité*, le monde *objectivé* par la science, l'élément de ce *discours de communication*…

c'est–à–dire du fait que ce qui est exprimé de l'ordre des objets scientifiquement affirmés, est avant tout communicable, s'incarne dans des communications scientifiques

…est absolument essentiel…

encore qu'on perde toujours de vue ce monde de la science

…car quand même auriez–vous construit l'expérience la plus sensationnelle, et l'auriez–vous réussie, si un autre n'est pas capable de la refaire, après la communication que vous lui en faites, elle ne sert à rien, c'est à ce critère qu'on constate qu'une chose n'est pas « *reçue* » *scientifiquement*.

Quand je vous ai fait le tableau à trois entrées…

je vous ai localisé les différentes relations dans lesquelles nous pouvons analyser le discours du délirant

…je ne vous ai pas pas fait le schéma du monde, je vous ai fait un schéma qui est la condition fondamentale de tout rapport.

Je vous ai dit :
dans le sens vertical il y a le registre :

- du *sujet*,
- de *la parole*
- et de *l'altérité* comme telle, de l'Autre.

Le point pivot dans la fonction de la parole est la subjectivité de l'Autre, c'est–à–dire le fait que l'Autre est essentiellement celui qui est capable comme le sujet, de feindre et de mentir.

Quand je vous ai dit :
dans cet Autre il doit y avoir un secteur qui est le secteur des objets tout à fait réels.

Il est bien entendu que ceci, cette introduction de la réalité, est toujours fonction de cette parole.

C'est–à–dire que pour que *quoi que ce soit puisse se rapporter…*
par rapport au sujet et à l'Autre
…à quelque fondement dans le *réel*, *il faut qu'il y ait quelque part quelque chose qui ne trompe pas*.

C'est une corrélative dialectique de cette structure fondamentale de *la parole de sujet à sujet*, comme devant être une parole qui peut tromper :
il faut qu'il y ait aussi quelque chose qui ne trompe pas.

Cette *fonction*, observez–le bien, est *remplie très diversement selon les aires culturelles* dans lesquelles la parole, sa fonction éternelle, vient à fonctionner.

Vous auriez tout à fait tort de croire
que ce soit les mêmes éléments dans le monde…
et mêmement qualifiés
…qui aient toujours rempli cette fonction.

À savoir que ce qui remplit cette fonction pour vous…
personnages ici présents et contemporains
…ce soit *la même chose* que ce qui la remplissait pour quelqu'un, avec qui nous pouvons parfaitement communiquer, qui est par exemple ARISTOTE.

Il est tout à fait clair que tout ce que nous dit ARISTOTE est parfaitement communicable, et que néanmoins il y a une différence absolument *essentielle* dans la qualité, dans la position dans le monde, de ce qu'il en était pour lui de *cet élément non trompeur*.

Quoi que puissent en penser les esprits
qui s'en tiennent aux apparences…
ce qui est souvent le cas des esprits forts
…vous auriez tout à fait tort de croire…
même disons ceux qui constituent les esprits
les plus positivistes d'entre vous, voire
les plus affranchis de toute idée religieuse
…vous auriez tout à fait tort de croire que du fait que vous viviez à ce point précis de l'évolution des pensées humaines, *les éléments stables* ne participent pas de ce qui s'est très franchement et très rigoureusement formulé dans *la méditation de* DESCARTES, comme Dieu en tant qu'il ne peut pas nous tromper.

Et ceci est tellement vrai – je l'ai déjà rappelé – qu'un personnage aussi lucide quand il s'agissait du maniement de *l'ordre symbolique* qui était essentiellement le sien, EINSTEIN, l'a bien rappelé :

« *Dieu* – disait–il – *est malin, mais il est honnête.* »

Le fait que tout repose sur la notion que le sens du réel ne peut pas…

si délicat qu'il soit à pénétrer

…jouer au vilain avec nous, qu'il ne fera pas des choses exprès pour nous mettre dedans, est…

encore que personne ne s'y arrête absolument

…essentiel à la constitution du monde de la science.

Ceci dit, ce que j'admets, ce que j'appelle la référence au « *Dieu non trompeur* » comme tel, c'est que pour nous le seul principe considéré comme *admis*, je dirais *fondé* sur des résultats qui ont été obtenus de la science…

on sait qu'en effet nous n'avons jamais rien constaté qui puisse nous montrer qu'il y ait quelque part au fond de la nature *un démon trompeur*, mais ce que vous ne réalisez pas, c'est en quelque sorte, première approximation, à quel point il a été nécessaire de faire cet acte de foi pour franchir les premiers pas de la science et de la constitution de la science expérimentale

…ce qui est pour nous passé à l'état de principe, à savoir, *la matière même* – allons plus loin – *n'est pas tricheuse*, elle ne nous montre pas des choses exprès pour écraser nos expériences et nous faire faire des machines qui sautent…

ça arrive, mais c'est nous qui nous trompons

…elle, il n'est pas question qu'elle nous trompe.

Néanmoins ça n'est pas du tout cuit, il n'y faut rien moins que la tradition judéo–chrétienne pour que ce pas puisse être franchi d'une façon aussi assurée.

Ce n'est pas pour rien que le développement de la science telle que nous l'avons constitué, avec la ténacité, l'obstination et l'audace qui en caractérisent le développement, s'est produit à l'intérieur de cette tradition.

Ceci d'ailleurs se renverse :
si la question a été posée de façon aussi radicale,
c'est justement aussi que c'est dans la tradition
judéo–chrétienne qu'un principe unique étant non
seulement à la base de tout, j'entends non seulement
accordé aux lois de l'univers, mais vous savez
que c'est la question…
qui *a tourmenté*, et qui *tourmente* encore les théologiens
…de l'existence même de ces lois, à savoir que ce
n'est pas simplement l'univers qui a été créé *ex–nihilo*,
mais que c'est aussi la loi, c'est là que joue
le débat théologique d'un certain rationalisme et
d'un certain volontarisme, c'est que même le critère
du bien et du mal est–il en fin de compte relevant
de ce qu'on pourrait appeler le caprice de Dieu.

Ce n'est que parce que la question a été portée à ce
point aussi radical par la pensée judéo–chrétienne,
qu'a pu être fait, de façon tout à fait décisive,
ce quelque chose pour lequel le terme « *acte de foi* »
n'est pas de trop :
qu'« *il est quelque chose qui est absolument non trompeur* ».

Mais que ce quelque chose soit réduit précisément à
cet acte et à rien d'autre, c'est une chose tellement
essentielle que vous n'avez qu'à réfléchir à ce qui
arriverait du train où l'on va maintenant, si nous
nous apercevions que non seulement il y a un proton,
un méson, etc., mais qu'il y a un « *plus* » avec lequel
on n'avait pas compté, un membre de trop,
un personnage qui *mentirait* dans la mécanique atomique,
et nous commencerions à ne plus rire du tout.

Mais quand j'ai dit que pour ARISTOTE les choses
étaient complètement différentes, c'est bien clair.

Car pour lui il n'y avait dans la nature qu'une seule
chose qui pouvait l'assurer de ce non–mensonge
de l'Autre en tant que *réel*, c'était les choses
qui elles ne mentent pas parce qu'elles reviennent
toujours à la même place, à savoir *les sphères célestes*.

La notion des *sphères célestes* comme étant ce qui dans le monde est incorruptible…

et qui d'ailleurs comme telles étaient considérées comme une autre essence et qui sont restées extrêmement tard dans la pensée

…cette notion habite encore la pensée chrétienne elle–même parce que justement elle est indispensable jusqu'au moment où on a consenti…

et comme vous le voyez, très tard

…à prendre la position judéo–chrétienne *au pied de la lettre*, c'est–à–dire à vraiment s'interroger sur les paroles de Dieu et du monde. Jusque–là il est impossible de décoller, de la pensée des philosophes comme des théologiens, l'idée que la fonction des *sphères célestes* est d'*une essence supérieure*, et *la mesure est le témoin matérialisé*, mais c'est nous qui disons cela, c'est en soi *la mesure* qui est le témoin de ce qui ne trompe pas.

En elles–mêmes ces *sphères* sont incontestablement pour ARISTOTE, divines, et chose très curieuse, le sont restées très longtemps dans la tradition chrétienne médiévale, très précisément pour autant qu'elle héritait de cette pensée antique, et qu'en en héritant, ce n'était pas seulement d'un héritage scolastique qu'il s'agissait, mais de quelque chose qui était si naturel à l'homme, que nous, nous sommes dans une position tout à fait exceptionnelle à ne pas plus nous préoccuper justement de ce qui se passe dans *la sphère céleste*. Jusqu'à une époque tout à fait récente, cette présence mentale chez tous les hommes de ce qui se passe au ciel comme d'un élément de référence absolument essentiel pour la réalité, est quelque chose dont nous avons dans toutes les cultures le témoignage, sauf dans la nôtre.

Il n'y a vraiment que notre culture qui présente cette propriété qui est, je crois, la caractéristique à peu près commune qui est ici, sauf pour certains qui peuvent avoir eu quelques curiosités *astronomiques*, le fait que nous ne pensons absolument jamais au retour régulier des astres, ni des planètes, ni aux éclipses, ça n'a pour nous aucune espèce d'importance, on sait que ça marche tout seul.

Néanmoins voyez la marge et la différence qui peut exister dans ce qu'on appelle du mauvais mot que je n'aime pas, « *la mentalité* » de gens pour qui *la garantie* de tout ce qui se passe dans les relations de la nature est simplement un principe, qu'elle ne saurait nous tromper, c'est-à-dire en fin de compte l'affirmation du « *Dieu non trompeur* » :

qu'il y a quelque part quelque chose qui garantit la vérité de ce qui se présente comme réel.

Il y a un monde entre cela et la position normale naturelle, la plus connue, celle qui apparaît dans l'esprit de la très grande majorité des cultures, et j'entends les plus avancées, celles pour qui l'observation astronomique nous témoigne depuis toujours l'état très avancé, non seulement de la réflexion, mais pour lesquelles cette garantie de la réalité est dans le ciel, de quelque façon qu'on se le représente.

Ceci n'est pas du tout sans rapport avec notre propos, car nous voilà tout de suite dans le bain avec notre premier chapitre du Président SCHREBER, qui nous met tout de suite dans la synthèse des étoiles, ce qui, comme article essentiel de la lutte contre la masturbation, est tout de même plutôt inattendu :

- ou bien ça n'a aucun lien,
- ou bien si ça en a un,

…il n'est peut-être pas mal de le comprendre.

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27]

Il semble qu'il y ait des rapports de sorte que chaque nerf de l'intellect en particulier représente l'entière individualité spirituelle de l'homme : dans chaque nerf de l'intellect la totalité des souvenirs est pour ainsi dire inscrite.

Il s'agit là d'une théorie extrêmement élaborée dont la position ne serait pas malaisée à rencontrer, ne serait-ce qu'à titre d'étape de la discussion, dans des ouvrages scientifiques par ailleurs reçus.

Nous touchons là la notion chez notre névrosé…
et sans doute non pas par un mécanisme
de l'imagination qui soit exceptionnel
…nous touchons là le lien de la notion d'âme
avec celle de la perpétuité des impressions.

Le fondement du concept d'âme dans l'exigence,
les besoins d'une conversation des *impressions imaginaires*,
est là sensible.

Je dirais presque qu'il y a là le fondement,
je ne dis pas la preuve, mais le fondement de la
croyance à l'immortalité de l'âme, de ce qu'il y a
d'irrépressible dans ce qui se passe quand le sujet
se considérant lui-même, ne peut pas concevoir son
existence, mais bien plus considère qu'il ne se peut
pas qu'*une impression* ne participe pas du fait qu'elle est
pour toujours quelque chose qui n'est pas ailleurs.

Jusque-là notre délirant ne délire pas plus
qu'un secteur véritablement extrêmement étendu,
pour ne pas dire extensif, de l'humanité.

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]

Nous ne sommes pas loin de l'univers spinozien,
pour autant dire qu'il est essentiellement fondé
sur la co-extensibilité de l'attribut de *la pensée*
et de l'attribut de *l'étendue*.

Nous sommes là dans cette dimension qui d'ailleurs
est fort intéressante, pour situer si l'on peut dire
la qualité imaginaire de certains stades
ou de certaines étapes de la pensée philosophique.

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]

Il pose donc cette question au moment où il est parti
de cette notion d'un Dieu, nous verrons après
pourquoi il lui est nécessaire, ce qui est
certainement lié à son discours le plus récent,
à celui dans lequel il systématise son délire
pour nous le communiquer.

Il approche de l'expérience et se trouve ainsi devant ce dilemme : Dieu dont il s'agit qui est le dieu si je puis dire de mon délire, comme il le dit presque, il parle de son expérience individuelle, de ce dieu avec lequel il a cette perpétuelle relation érotique, qui, comme vous allez le voir, consiste à savoir qui va tirer à lui le plus de rayons, à savoir si c'est SCHREBER qui va gagner à l'amour de Dieu jusqu'à mettre en danger son existence, ou si c'est Dieu qui va posséder SCHREBER, et ensuite le planter là.

Je vous l'esquisse là d'une façon assez humoristique, mais ça n'a rien de drôle, puisque c'est le texte du délire d'un malade. Il pose là le dilemme de la question de savoir si Dieu est toujours ce quelque chose qui pour lui est en quelque sorte l'envers du monde, et vous voyez que ça n'est pas tout à fait le Dieu dont je vous parlais tout à l'heure, celui–là est lié à toute une certaine conception de *l'équivalence de Dieu et de l'étendue*, mais qui en est quand même la garantie que l'étendue n'est point illusoire.

C'est le dilemme entre ce dieu là qu'il pose, et puis ce quelque chose dont il témoigne comme dans une expérience la plus crue, à savoir ce Dieu avec lequel il a des relations comme avec un organisme vivant, un Dieu vivant comme il s'exprime.
La contradiction entre ces deux termes, si elle lui apparaît, vous pensez bien que ce n'est pas sur un plan que nous puissions considérer comme purement de logique formelle, car notre malade, pas plus que personne d'ailleurs, n'en est pas là.

Les fameuses contradictions de la logique formelle n'ont aucune raison d'être plus opérantes chez ce malade, qu'elles ne le sont chez nous qui faisons parfaitement bien coexister, en dehors des moments où on nous provoque à la discussion, et où là nous devenons très chatouilleux sur *la logique formelle*, dans notre esprit, les systèmes les plus hétérogènes, voire les plus discordants, dans *une simultanéité* pour laquelle *la logique formelle* semble complètement oubliée.

Que chacun fasse appel à son expérience personnelle.

Il n'y a donc pas là une contradiction de la logique formelle, il y a une question très sérieusement posée par le sujet, vivement éprouvée par lui, et qui est justement une dimension de son expérience : le Dieu dont il maintient *l'ombre*, *l'esquisse imaginaire* sous la forme d'un dieu que je vous ai qualifié être presque *spinozien*, est en contradiction vécue, vivante avec ce Dieu qu'il ressent lui–même comme ayant avec lui cette relation érotique qu'il lui témoigne perpétuellement.

C'est là que nous posons la question, non pas métaphysique, à savoir :
qu'en est–il réellement du vécu du psychosé ?

Nous n'en sommes pas là, et d'ailleurs la question n'a peut–être pour nous à aucun moment, de sens.

La question est de savoir :
qu'est–ce qui nous permet de situer structuralement dans les relations du sujet, le fait qu'un discours s'exprime ainsi, lequel témoigne lui–même d'une relation structurée d'une façon par l'égal, le personnage avec lequel il a ses rapports, et ses rapports érotiques, le dieu vivant dont il s'agit.

C'est le même qui par l'intermédiaire de toutes ces émanations, de tous ces « *rayons divins* »…
car il y a toute une procession de formes
…lui parle et s'exprime avec lui dans cette langue à la fois déstructurée au point de vue passage commun de la langue, mais aussi restructurée sur des relations plus fondamentales, et qui sont celles sur lesquelles nous aurons à nous interroger, et qui est ce qu'il appelle « *la langue fondamentale* ».

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]

Et là–dessus nous entrons dans une émergence tout à fait saisissante par rapport à l'ensemble du discours, des plus vieilles croyances au fait que Dieu est le maître du soleil et de la pluie.

Il n'y a pas moins qu'à nous interroger.

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]

Nous ne pouvons pas ne pas noter là le lien de *la relation imaginaire* avec les rayons divins, parce qu'elle présente cette remarque avec ce que par exemple nous trouvons exprimé.

J'ai l'impression qu'il y a eu référence littéraire de FREUD, parce que ce sur quoi FREUD insiste, c'est à savoir que dans tout mécanisme de *refoulement*, il y a cette double relation de quelque chose :

- qui sans aucun doute est réprimé, c'est–à–dire poussé dans un sens,
- mais attiré dans l'autre, par ce qui est déjà et précédemment refoulé.

L'accent de la dynamique propre, de l'intention, avec cette double polarité qui est certainement dans le même sens, est quelque chose dont nous ne pouvons pas au passage ne pas reconnaître l'analogie saisissante dans le sentiment exprimé dans l'articulation de son expérience que nous donne SCHREBER.

De même qu'au moment où tout à l'heure je vous signalais cette sorte de divergence qu'il éprouve entre deux exigences pour lui de la présence divine, celle qui est destinée à lui répondre, à justifier le maintien du décor du monde extérieur autour de lui…

> et vous verrez à quel point
> cette expression est fondée pour lui

…et celle du Dieu qu'il éprouve comme le partenaire de cette oscillation de cette force vivante qui va devenir désormais la dimension dans laquelle il vit, souffre et palpite, est quelque chose dont le caractère d'écart se résout pour lui en ces termes :

> « *La vérité totale se trouve peut–être à la façon d'une quatrième dimension, sous forme d'une diagonale de ces lignes de représentation qui est inconcevable pour l'homme.* »

Il s'en tire comme lorsqu'on use couramment dans le langage de cette communication trop inégale à son objet, qui s'appelle la communication métaphysique, quand on en sait absolument pas *concilier ces deux termes*...

la liberté et la nécessité transcendante
…et qu'on se contente de dire qu'il y a une quatrième dimension et une diagonale quelque part,
soit qu'on tire chacun des deux bouts de la chaîne,
qu'est la distinction des deux plans, la relation aussi avec cette dialectique des deux autres qui,
elle, est parfaitement manifeste dans tout exercice du discours, ne peut pas vous échapper.

[Lecture du texte des « Mémoires d'un névropathe », du Président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]

Nous arrivons à un point sur lequel je reviendrai avec un plus d'accent la prochaine fois :
c'est qu'en fin de compte Dieu n'a de rapport tout à fait complet, réel et authentique,
malgré son expérience, qu'avec des cadavres.

Ceci est extrêmement remarquable, surtout après les prémisses que nous venons d'entendre, c'est–à–dire que Dieu – comme il s'exprime aussi quelque part – ne comprend rien aux êtres vivants, ou encore que Dieu, l'omniprésence divine, ne saisisse jamais les choses que de l'extérieur, jamais de l'intérieur.

Voilà des propositions qui ne semblent pas aller de soi non plus, ni devoir être attendues par une cohérence…
je dirais préjugée ou préconçue, telle que
nous pourrions la pré–concevoir nous–mêmes
…du système, et sur laquelle nous aurons à revenir la prochaine fois.

Simplement, voyez aujourd'hui dans ces premiers pas que nous faisons dans le texte et dans l'amorce que vous voyez se dessiner, à savoir *la relation psychotique* à son degré ultime de développement qui se présente comme comportant l'introduction de cette dialectique fondamentale de la tromperie dans une dimension si on peut dire « *transversale* » par rapport à celle qui se présente dans le rapport authentique.

Le sujet peut parler à l'autre en tant qu'il est avec lui question de foi ou de feinte.

Ici c'est dans l'ordre d'un *imaginaire subi*,
c'est la caractéristique fondamentale de *l'imaginaire* qui
se produit comme phénomène passif, comme expérience
vécue du sujet, quelque chose qui va subvertir
le terme même de quelque ordre qu'il soit, mythique
ou pas, dans la pensée elle–même, et qui fait que
le monde…
    comme vous allez le voir encore bien plus
    se développer dans le discours du sujet
…se transforme dans ce que nous appelons cette
fantasmagorie, mais qui est lui, le plus certain de
son vécu, qui est justement non pas avec un autre,
mais avec cet être premier, avec ce garant même
du réel, un rapport de jeu de tromperie.

C'est à savoir que ce Dieu de SCHREBER, tel qu'il
le reconstruit dans une expérience dont il remarque
très bien lui–même qu'elle est tout à fait loin
de ses catégories premières, à savoir qu'il était
jusque–là un personnage pour lequel ces questions
n'avaient aucune espèce d'importance, d'existence,
et beaucoup mieux qu'un athée de ce point de vue,
un indifférent.

Que ce personnage, Dieu, est avant tout éprouvé par
lui comme le terme infini, non pas un autre, non pas
quelque chose de semblable à lui, mais l'exercice
de la tromperie en permanence, et si l'on peut dire
que dans son délire, Dieu est essentiellement
le terme opposé, le terme polaire par rapport
à sa propre mégalomanie, mais en tant…
    si l'on peut s'exprimer ainsi
…que ce terme, par sa nature est *pris à son propre jeu*.

Car c'est cela que va nous développer le délire
de SCHREBER :
Dieu est pris à son propre jeu.

Dieu pour avoir voulu le tenter, capter ses forces,
faire de lui, SCHREBER, le déchet, l'ordure,
la charogne de tous les exercices de destruction
qu'il a permis à son mode intermédiaire à lui, Dieu,
d'exercer en fin de compte sur SCHREBER,
Dieu est pris à son propre jeu.

C'est–à–dire qu'en fin de compte le grand danger
de Dieu c'est de trop aimer SCHREBER.

Cette zone transversement transversale.
c'est entre la transformation de ce qui garantit
le *réel* dans l'autre, c'est–à–dire la présence
et l'existence du monde stable de Dieu,
c'est la relation de cela avec SCHREBER, le sujet
en tant que réalité organique, que corps morcelé.

Une grande partie de ses *fantasmes*, de ses *hallucinations*,
de sa construction miraculeuse ou merveilleuse,
est faite d'éléments où se reconnaissent clairement
toutes sortes d'équivalences corporelles,
même de certains éléments que nous emprunterons
à la littérature analytique :
nous montrerons jusqu'où va l'hallucination des
petits hommes, nous verrons ce qu'elle représente
organiquement.

C'est donc ici que s'établit le pivot, c'est la
relation significative de cette loi tout entière dans
cette dimension imaginaire, je l'appelle *transversale*
parce que précisément elle est dans le sens diagonal
opposé à la relation de sujet à sujet, qui est celui
considéré comme de la parole par son efficacité.

Ce n'est qu'une amorce, cette analyse,
et nous la continuerons la prochaine fois.

Je me suis rendu compte que vous aviez eu une petite difficulté semble-t-il, au passage de la différence de potentiel entre mon discours en particulier et la lecture, pourtant passionnante, des écrits du Président SCHREBER.

Difficulté technique qui m'a suggéré de peut-être dans l'avenir, moins me fier à une espèce de commentaire courant du texte.

J'ai cru qu'on pouvait le lire d'un bout à l'autre et cueillir au passage les éléments de structure, d'organisation, sur lesquels je veux vous faire progresser.

L'expérience prouve qu'il faudra que je m'arrange probablement autrement, c'est-à-dire que je fasse moi-même, le choix de ce qui est articulé dans l'ensemble du texte.

Reste le problème de savoir s'il ne faudrait pas d'une façon quelconque, vous donner quelques communications de choix, mais vous voyez le travail que cela représente pour moi.

Cette considération méthodique conjuguée avec le fait que je n'étais pas absolument décidé à faire le séminaire d'aujourd'hui, que je ne l'ai fait qu'entraîné par ma grande affection pour vous, par le fait aussi, qui est de tradition, qu'à la veille des vacances il arrive que dans les établissements d'études secondaires qui correspondent à peu près à votre niveau on fasse à la dernière leçon une petite lecture.

Je me suis dit qu'aujourd'hui il ne serait peut-être pas inopportun ni inutile à bien réfléchir, que je vous fasse *une lecture choisie*, et choisie dans quelque chose de récent, en tout cas d'inédit, qui est de moi mais qui restera *dans la ligne* de notre sujet.

Au moins une partie d'entre vous qui n'a pas assisté
à mes séminaires des années précédentes,
pourra prendre des repères.

II s'agit du discours que j'ai fait à Vienne…
ou que je suis censé avoir fait
…à *la clinique psychiatrique* du Dr HOFF, qui correspond
exactement à *la clinique psychiatrique* d'ici [Sainte–Anne].

J'ai fait ce discours sur le thème suivant :
« *Sens d'un retour à Freud dans la psychanalyse* », histoire de leur
faire part un peu du mouvement parisien et du style,
sinon de *l'orientation générale* de notre enseignement.

J'ai fait ce discours, je dois vous le dire,
dans les mêmes conditions d'improvisation…
même plutôt accentuées
…que ceux que je fais ici, en ce sens que ceux
que je fais ici je les prépare :
il n'y a rien de semblable pour un sujet qui
m'apparaissait assez général pour que je me fie
à l'adaptation de mon auditoire, de sorte que je vais
vous communiquer une sorte de reconstitution écrite,
aussi fidèle que j'ai pu, à l'esprit d'improvisation,
et à la modulation de ce discours.

J'ai été de ce fait probablement amené un peu
à développer certains passages, ce qui lui donne
une longueur plus grande que celle qu'il occupera
probablement ici.

Peut–être aussi y ai–je adjoint certains *développements*
que j'ai été amené à y ajouter dans une seconde *séance*
plus réduite qui a eu lieu après et où je me trouvais
en face du cercle limité des techniciens analystes
qui avaient assisté à la première conférence,
et où j'ai parlé plutôt de questions techniques :
la signification de l'interprétation en général.

Ça n'en a pas moins été pour eux le sujet…
au moins au premier abord
…de certains étonnements, ce qui prouve qu'il y a
toujours lieu d'essayer d'établir le dialogue.

Vous allez voir dans cette aventure, une lecture que je vais essayer de vous donner autant que possible *avec le ton « parlé »* que mon texte s'efforce de reproduire et qui, je l'espère, cette fois soutiendra mieux votre attention que la lecture de la dernière fois.

Je vous avertis déjà, ne serait-ce que pour stimuler votre curiosité, qu'il m'est arrivé
au milieu de ce discours une assez curieuse aventure.

Elle ne pourra pas se reproduire ici, sinon *de la façon* en quelque sorte *simulée* qui l'inscrit dans le texte, puisque je dirais presque que le matériel me manque.

J'avais devant moi, là-bas, une sorte de pupitre avec des choses pour le bouger, il était plus perfectionné que celui-là, pupitre à taille humaine.

C'était probablement à un moment où, sinon l'intérêt de l'auditoire, du moins le mien fléchissait un peu, car le contact n'est pas toujours aussi bon que celui au milieu duquel je me sens ici avec vous.

Il m'est arrivé que ledit *pupitre* est venu à mon aide, puisqu'il faut croire que j'avais certainement tendance à profiter de cette aide, voire à en abuser.

Finalement il est arrivé *quelque chose* d'extraordinaire, et à tout bien prendre si nous le comparons à des paroles récentes que nous avons entendues d'un de mes anciens amis, à la Sorbonne, qui nous a raconté des choses étonnantes samedi dernier…

> à savoir la métamorphose de *La dentellière* en cornes de rhinocéros[14], et finalement en chou-fleur

…eh bien ce pupitre a commencé à parler,
et j'ai eu toutes les peines du monde à lui reprendre la parole.

C'est peut-être un élément qui va introduire un léger déséquilibre de composition dans mon discours.

14 Cf. le long métrage de Robert Descharnes sur Salvador Dali : « L'aventure prodigieuse de la dentellière et du rhinocéros » (1954)».

J'ai commencé par parler sur Vienne, et j'en profite pour dessiner d'un bref crayon le schéma de pulsation qui a présidé à l'extension de l'analyse en fonction des deux guerres, et de la persécution *anti-analytique* qui a sévi dans les pays de langue germanique, et de ce qui est arrivé quand elle est allée frapper aux limites de notre monde.

C'est-à-dire là-bas quelque part, aux Amériques nommément, où je souligne au passage…
    je ne veux pas trop m'attarder sur cela
…la fonction tout à fait essentielle certainement qu'a joué l'élément de ces étrangers, voire de ces émigrants, aux nouvelles [théories] américaines, de dimension proprement américaine : anhistorisme foncier…

Car dans toutes les entreprises de son style, ceci est absolument essentiel pour comprendre l'adaptation qu'a prise la technique analytique à des exigences d'un autre genre, et qui sont certes peut-être comme toute exigence, de milieu légitime, mais qui pour autant tentaient à couper le groupe de la profonde signification historisante de l'analyse, qui a exercé certainement une influence déviatrice dont nous pouvons, je ne dirais pas sentir les contrecoups, car après tout la présence américaine se caractérise surtout en Europe d'une façon négative, et jusqu'à nouvel ordre par des degrés faibles de retour, peut-être d'une certaine façon, Dieu merci.

Et j'en viens à indiquer…
    après avoir brièvement rappelé ce que nous
    faisons ici : horaire et ampleur de notre travail
…à m'interroger sur la façon dont je vais aborder cette question, du *sens authentique d'un retour à Freud*, pour autant qu'il est nécessité par cette base de départ et la déviation américaine, et par un certain *trust*, une certaine *dépression centrale* qui s'est creusée ici, et je leur signale que tout de même il se passe ici un petit quelque chose qui commence à faire sa remontée.

[Lecture du texte « *La chose freudienne* », in Écrits, pp.401-436]

Je voudrais aujourd'hui vous rappeler quel est, non pas seulement mon dessein général pour ce qui est du cas SCHREBER, mais le propos fondamental de ces séminaires, l'un ne va pas sans l'autre et il est toujours bon de ne pas laisser se rétrécir son *horizon*.

Bien sûr, comme on poursuit une marche pas à pas, un certain temps, nous aurons *des murs* devant notre nez, mais enfin, comme je vous emmène dans des endroits difficiles, nous manifestons peut-être un peu plus d'exigences qu'ailleurs, dans cette sorte de *promenade*.

Il paraît aussi nécessaire de vous rappeler à l'intérieur de quel plan cette marche se situe.

Je dirais que le propos de ce séminaire, il faudrait l'exprimer de diverses manières qui se recoupent et qui toutes reviennent au même.

Je pourrais vous dire que je suis ici pour vous rappeler qu'il convient de prendre au sérieux notre expérience, que le fait d'être psychanalyste ne vous dispense pas d'être intelligents et sensibles.

Il ne suffit pas qu'un certain nombre de clés vous aient été données, pour que vous en profitiez pour ne plus penser à rien, et pour dire les choses tout cru, pour vous efforcer, ce qui est le penchant général des êtres humains, à laisser tout en place, précisément à l'aide de ces quelques mots-clefs qui vous ont été donnés.

Il est bien certain qu'il y a une certaine façon d'user des catégories telles que « *l'inconscient* », « *pulsion* », ou si vous voulez « *relations pré-œdipienne* », « *défense* », et en quelque sorte de n'en tirer aucune des conséquences authentiques qu'elles comportent.

C'est une affaire qui concerne *les autres* en général…
    c'est toujours facile de prendre
    les choses sous ce registre
…c'est une complication du monde des objets,
mais à la vérité ça ne touche pas au fond de vos
rapports avec le monde, et pour être psychanalyste,
vous n'êtes…
    sauf à vous secouer quelque peu
…nullement obligés de maintenir présent à l'esprit
que le monde n'est *pas tout à fait* comme tout un chacun
le conçoit, qu'il est pris dans ces prétendus
mécanismes et prétendument connus de vous.

D'un autre côté il ne s'agit pas non plus…
    ne vous y trompez pas
…que je fasse ici la métaphysique de la découverte
freudienne, que je me propose comme programme
d'en tirer…
    ce qui pourrait assez justement être fait
…toutes les conséquences qu'elle comporte par rapport
à ce qu'on peut appeler au sens le plus large, *l'être*.

Ce n'est pas là mon propos…

- je ne me le fixe pas comme objet,

- ça ne serait pas inutile,

- ça peut être indiqué de le faire,

- je crois que cela peut être aussi *laissé à d'autres*.

Je dirais que ce que nous faisons ici en indiquera…
    plus facilement que sur d'autres travaux
…la voie d'accès.

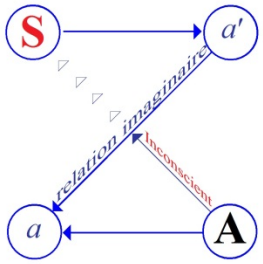
Il ne faut pas croire non plus pourtant qu'il vous
soit interdit de faire quelques battements d'ailes
dans ce sens.

Chacun de vos battements d'ailes intérieurs,
cette métaphysique de la condition humaine
telle qu'elle nous est révélée par *la découverte freudienne*…

vous ne perdrez jamais rien quand même à vous interroger là-dessus, mais enfin je dirai qu'après tout ce n'est pas là le point essentiel
…cette métaphysique, vous ne l'oublierez pas…
vous la recevez toujours sur la tête. On peut faire confiance aux choses telles qu'elles sont *structurées*, telles que nous pouvons effectivement les toucher d'une façon un peu plus profonde, par l'intermédiaire de *la découverte, de l'expérience freudienne*, elles sont là, vous êtes dedans, ce n'est pas pour rien que c'est de nos jours que *cette découverte freudienne* a été faite, et que vous vous trouvez par une série de hasards des plus confus, en être personnellement *les dépositaires*
…mais cette métaphysique qui peut tout entière s'inscrire dans le rapport de l'homme au *symbolique*, vous y êtes immergé à un degré qui dépasse de beaucoup votre expérience de techniciens, et dont je vous indique quelquefois que ce n'est pas par hasard que nous en trouvons dans *toutes sortes* de disciplines…
de systèmes ou d'interrogations qui sont voisines à la psychanalyse
…que nous en trouvons, les traces et la présence.

Ici nous nous limitons à quelque chose mais qui est essentiel, vous êtes *techniciens*, mais *techniciens* de choses qui existent à l'intérieur de cette découverte.

Cette technique se développe à travers *la parole*.
Essayons au moins ici de structurer correctement le monde dans lequel vous avez à vous déplacer dans votre expérience, en tant qu'il est structuré…
qu'il est incurvé, pour employer un terme pour lequel je pense *à un certain nombre de commentaires*
…dans la perspective de *la parole*, et pour autant que *la parole* y est centrale.



C'est pour cela, et c'est par rapport à cela que mon petit carré qui va du *sujet* à l'*Autre*, et d'une certaine façon ici du *symbolique vers le réel* : *sujet → moi → corps*. [S→I→R]

Ici, dans le sens contraire :

- le grand Autre en tant qu'il est l'Autre de l'intersubjectivité, qu'il est l'Autre que vous n'appréhendez qu'en tant qu'il est *sujet*, c'est-à-dire qu'*il peut mentir*, [S]

- de *l'Autre* par contre *qu'on retrouve toujours là à sa place*, que j'ai appelé l'*Autre des astres*, ou si vous voulez le système stable du monde, de l'objet, [R]

Et entre les deux, de *la parole avec ses trois étapes* :
- du *signifiant*, [S]
- de *la signification*, [I]
- et du *discours*. [R]

Ce n'est pas un système du monde, c'est un système de repérage de notre expérience, c'est comme cela qu'elle se structure. C'est à l'intérieur de cela que nous pouvons situer les diverses manifestations phénoménales auxquelles nous avons affaire.
Si nous ne prenons pas au sérieux cette structure, nous n'y comprendrons rien.

Bien entendu l'histoire du *sérieux* est au cœur même de la question. Les caractéristiques d'un sujet normal, c'est que pour lui un certain nombre de réalités existent, mais justement sa caractéristique aussi est de ne jamais les prendre tout à fait *au sérieux*.

Vous êtes entourés de toutes sortes de *réalités* dont vous ne doutez pas, dont certaines sont particulièrement menaçantes, vous ne les prenez pas pleinement *au sérieux*, vous pensez, avec le sous-titre de Paul CLAUDEL, que « *Le pire n'est pas toujours sûr* »[15], et vous vous maintenez dans un état d'heureuse incertitude qui rend possible pour vous l'existence suffisamment étendue.

15 Cf. Paul Claudel : « Le soulier de satin ».

La *certitude* est non seulement la chose la plus rare pour le sujet normal :
mais même la chose sur laquelle il peut s'interroger légitimement, il s'apercevra alors qu'elle est strictement corrélative d'une *action*, il est *engagé dans une action* qu'il approche, je ne dis pas qu'il touche.

Mais qu'advient–il de cette catégorie de *la certitude* ?
Je ne m'étendrai pas là–dessus puisque nous ne sommes pas là précisément pour faire la psychologie de la phénoménologie du *plus prochain*, mais conformément à ce qui se passe toujours, à essayer de l'atteindre par un détour, et notre *plus lointain* aujourd'hui, c'est le fou SCHREBER.

Il convient de prendre dans son ensemble notre fou SCHREBER, puisqu'il est le plus lointain.
Gardons un peu nos distances, et nous allons nous apercevoir à faire cette remarque, qu'il a ceci de commun avec les autres fous…
    et cela vous le retrouverez toujours, *et c'est pour cela que je vous fais des présentations de malades*, c'est pour que vous en ayez l'appréhension, les données les plus immédiates de ce qu'il nous fournit
…le fou, il nous fournit celle–ci…
    contrairement aux faux problèmes que se posent les psychologues, à ne pas le voir avec des yeux directs, à ne pas vraiment le fréquenter
…c'est que contrairement au problème qu'on se pose…
    à savoir pourquoi est–ce qu'il croit à la réalité de son hallucination
…on voit bien quand même que ça ne colle pas, et alors on se fatigue le tempérament à cette sorte de genèse de la croyance.

Il faudrait d'abord un tout petit peu la préciser :
il n'y croit pas à la réalité de son hallucination.
il y a là–dessus mille exemples, et je dirais que je ne veux pas m'y étendre aujourd'hui parce que je reste contre mon texte…
    c'est–à–dire contre le fou SCHREBER
…mais enfin c'est à la portée même de gens qui ne sont pas psychiatres.

Et le hasard m'ayant fait ouvrir ces temps-ci
la *Phénoménologie de la perception* de Maurice MERLEAU-PONTY :
à la page 386 sur le thème de *La chose et le monde naturel* [16],
vous aurez des remarques excellentes sur ce sujet.

C'est à savoir combien il est facile de s'apercevoir
que rien n'est plus accessible à obtenir du sujet
que ce qu'on lui fait remarquer qu'il est en train
d'entendre, et qu'on ne l'a pas entendu.

Il dit :

« *Oui, d'accord, c'est que je l'ai entendu tout seul.* »

La réalité n'est pas ce qui est en cause : le sujet
admet bien qu'il s'agit de choses fondamentalement
irréelles, il admet…
    par tous les détours explicatifs verbalement
    développés qui sont à sa portée
…qu'il s'agit là de choses d'une autre nature
que celle de l'ordre réel.

Et même l'*irréalité* il l'admet jusqu'à un certain point.
Il faut qu'on le pousse pour qu'il aille vers
le contrôle, quant à la réalité.

À la vérité, il n'y a même pas besoin qu'on le *pousse*,
lui aussi il pousse dans ce sens, il sait bien
que cette réalité est en cause.

Par contre…
    contrairement au sujet normal pour qui
    la réalité vient dans son assiette
…il y a par contre une certitude quant au fait
que ce dont il s'agit…
    et ceci va de l'hallucination à l'interprétation,
    jusqu'aux phénomènes les plus fins, les plus
    subtils, les phénomènes de signification générale
…il est sûr que cela le concerne.

16 Maurice Merleau-Ponty : « Phénoménologie de la perception », La chose et le monde naturel. Gallimard 1945.

Ce n'est pas de cette réalité qu'il s'agit chez lui, mais de certitude…

> même quand il s'exprime dans le sens de dire que ce qu'il éprouve n'est pas de l'ordre de ce qui concerne la réalité, mais non pas la certitude que cela le concerne

…cette certitude est quelque chose de radical.

La nature de ce dont il est certain peut rester d'une ambiguïté parfaite…

> et va de toute la gamme qui s'étend de la malveillance à la bienveillance, les deux peuvent même rester d'une ambiguïté totale à propos d'un phénomène particulier

…il n'en reste pas moins que le fait que cela signifie quelque chose d'inébranlable pour lui, c'est cela qui constitue ce qu'on appelle à tort ou à raison, soit le phénomène élémentaire, soit le phénomène plus développé de la croyance délirante.

Vous pouvez en toucher un exemple, simplement en feuilletant *l'admirable condensation que Freud nous a donnée*, du livre de SCHREBER. Et enfin il reste qu'à travers FREUD, vous pouvez en avoir *le contact*, *la dimension*, FREUD le donne en même temps qu'il l'analyse, ce qui n'empêchera pas de recourir à certaines parties du texte.

L'un des phénomènes les plus centraux, les plus « *clé* » du développement de son délire, c'est ce qu'il appelle « *l'assassinat d'âme* », cet *assassinat d'âme* dont nous verrons qu'à lui tout seul, dans sa formulation, il comporte une montagne de problèmes.
Il n'en reste pas moins que ce phénomène tout à fait initial pour son délire et pour la conception qu'il a de cette *retransformation du monde* qui constitue son délire, il le présente lui–même comme totalement énigmatique.

J'insiste, ce n'est pas seulement le chapitre III du livre des *Mémoires* qui nous donne les raisons de sa névropathie…

> *qui est censuré*, on nous avertit que le contenu ne peut pas être publié, et nous savons néanmoins que ce chapitre comportait des remarques concernant la propre famille de SCHREBER

…c'est–à–dire probablement ce qui nous permettrait de voir de beaucoup plus près comment se sont *manifestées* les relations fondamentales, peut–être inaugurales, du délire de SCHREBER, *par rapport à son frère ou à son père, ou à quelqu'un de ses proches*, et quelque chose qui assurément nous permettrait d'aller plus sûrement dans notre analyse de ce qu'on peut appeler communément *les éléments significatifs*, *transférentiels* qui ont pu jouer à tel moment de ce délire.

Mais ceci après tout n'est pas tellement à regretter, car là encore il faut bien voir que quelquefois trop de détails, trop de surcharges, nous empêchent de voir des caractéristiques formelles qui ne sont pas moins fondamentales, et ce qui est essentiel…

> ce n'est pas que nous comprenions à travers telle ou telle expérience affective à l'endroit de ses proches : nous devons, nous, comprendre ce que ledit « *assassinat d'âme* » peut–être,

…c'est que nous voyons ceci : c'est que lui le sujet ne le comprend pas, et que néanmoins il le formule, qu'il le distingue comme étant un moment décisif de cette expérience nouvelle, à laquelle il a accédé, et qu'il nous communique, par l'énoncé du *développement*, compte rendu des différents modes relationnels dont l'étagement, la perspective, lui a été *progressivement* donnée dans *un effort d'élaboration* qui a été le sien, il lui en a peu à peu livré le sens.

Cet *assassinat d'âme*, il le considère lui–même…

> si énigmatique qu'il soit

…comme étant *un ressort* – à un moment – *absolument certain*, et qui comporte tout de même à un moment…

> si énigmatique qu'il soit pour lui–même

…cette articulation.

Il s'agit d'un *assassinat*, il n'y a pas de trace d'*âme*. D'autre part, parler d'une *âme* avec certitude n'est pas non plus très commun : savoir distinguer ce qui est âme et tout ce qui s'attache autour d'elle, la distinguer avec autant de certitude, c'est aussi quelque chose qui n'est pas donné à tout un chacun, et qui semble donné justement à ce *délirant* avec un caractère de certitude qui donne à son témoignage un relief essentiel.

Nous devons nous arrêter à ces choses et n'en pas perdre le caractère distinctif tout à fait *primordial*, si nous voulons comprendre quoi que ce soit à ce qui se passe vraiment, et non pas simplement à l'aide de quelques mots–clés, nous débarrasser du phénomène de la folie comme désormais expliqué par cette opposition entre la réalité et la certitude.

En d'autres termes, la question de ce qu'est *la certitude délirante*, c'est quelque chose dont il faut que vous vous rompiez à la retrouver partout où elle est, et à vous apercevoir par exemple à quel point est différent le phénomène de la jalousie :

- dans ce qu'il est ou ce qu'il peut être quand il se présente chez un sujet normal,

- et lorsqu'il se présente chez un délirant.

Il n'y a pas besoin de faire une évocation bien rapide du côté humoristique, voire comique de la jalousie du type normal qui est ce quelque chose dont on peut dire qu'elle se refuse le plus naturellement du monde à la certitude, quelles que soient les réalités qui s'en offrent.

C'est que la fameuse histoire du jaloux normal…
qui poursuit vraiment jusqu'à la porte de sa chambre où est enfermée sa femme avec un autre
…est tout de même quelque chose qui contraste assez avec le fait que le délirant…
qui lui se dispense de toute référence réelle
…enjambe presque immédiatement la certitude autour des thèmes de son délire, pour que vous compreniez la différence qu'il y a entre une jalousie normale et une jalousie délirante.

Ceci est tout de même fait pour vous inspirer quelque méfiance dans le recours à des mécanismes – eux, normaux – comme celui qui s'appelle par exemple, « *projection* », quand il s'agira de le transférer à la genèse d'une jalousie délirante.

C'est pourtant communément ce que vous verrez faire, cette extrapolation, alors qu'il suffit de lire le texte de FREUD lui–même dans cet exemple du Président SCHREBER, pour voir que justement *il exclut…*

> comme une question, je dirais presque qu'il n'a pas le temps d'aborder à ce moment–là, mais dont il montre tous les dangers de faire intervenir à quelque moment que ce soit d'une façon imprudente

…le terme de « *projection* », c'est–à–dire *la relation du moi à l'autre* comme tel, ou *du moi à moi* comme tel, dans la genèse d'une étape ou d'un ressort quelconque de la paranoïa.

Ceci – écrit noir sur blanc – n'empêchera pas quiconque de se servir à tort et à travers du terme de « *projection* » quand il s'agit de la genèse et de l'explication des délires.

Je dirais plus : le délirant, à mesure qu'il monte l'échelle des délires…

> et en somme c'est cela qui en est *la caractéristique*

…est de plus en plus sûr de *choses* posées comme telles, comme de plus en plus irréelles, et dans le cas précis de la paranoïa…

> c'est ce qui la distingue de la démence précoce

…il les articule avec *une abondance*, avec *une richesse* qui est justement une des caractéristiques cliniques les plus essentielles…

> et qui pour être des plus massives,
> ne doit tout de même pas être négligée

…qui caractérise l'ordre et le registre des paranoïas au cours des productions discursives, qui la plupart du temps d'ailleurs s'épanouissent en productions littéraires, au sens où « littéraire » signifie simplement feuilles de papier couvertes avec de l'écriture. C'est une caractéristique de ce développement de la psychose paranoïaque.

Jusqu'à quelques extrêmes dans l'ordre du délire fantasmagorique que nous arrivions à en fixer les limites, c'est bien cela qui milite en faveur du maintien d'une certaine unité entre les délires qu'on a peut–être un peu prématurément isolés comme paranoïaques à proprement parler, et les formations dites – dans la nosologie classique – « *paraphréniques* ».

Mais il y a aussi quelque chose dont il convient de vous apercevoir, c'est que le fou, tout écrivain qu'il soit…

> et il l'est dans ce registre, il faut quand même en faire la remarque, même dans un cas comme celui du Président SCHREBER qui apporte une œuvre si saisissante par son développement, par ses caractères complets, fermés, pleins, achevés, et certainement très attachante pour nous qui nous intéressons à ce problème

…il y a quelque chose qui frappe :
c'est que ce personnage qui en somme est venu, après le développement, à se faire de ce délire la conception de relation essentielle qu'il a à Dieu, et celle de correspondant féminin de Dieu, d'être la femme de Dieu, de savoir, de ce fait, que l'idée qu'il se fait de lui–même est dans l'idée *qu'en somme* :

- tout est compréhensible,
- tout est arrangé, et je dirais plus :
- tout s'arrangera pour tout le monde, puisqu'il joue là un rôle d'intermédiaire entre une humanité menacée jusqu'au fin fond de son existence, et un pouvoir divin avec lequel il a ses attaches à lui, si particulières,
- tout est arrangé dans cette réconciliation.

Ceci est pour marquer le tournant de sa maladie qui se situe entre :

- le moment du symptôme inexpliqué, de la profonde perturbation de son expérience, qui a été une perturbation extrêmement cruelle et douloureuse, la période du *début* de sa psychose,

- et la période où il commence à l'élever à la compréhension, et du même coup à une certaine maîtrise de sa psychose.

C'est la *Versöhnung*, cette *réconciliatio*n qui le situe comme femme de Dieu, et qui donne tous les développements que cela comporte :

- un monde extrêmement riche, complexe et articulé, dont nous ne pouvons pas ne pas être frappés du fait que cela ne comporte rien qui nous indique la moindre présence, la moindre effusion, la moindre communication réelle d'aucune façon,

- une assomption qui nous donne l'idée qu'il y a vraiment là, *rapport de deux êtres*, et sans recourir…
  ce qui serait discordant à propos d'un texte comme celui–là
  …à la comparaison avec un texte d'un *grand mystique*.

Tout de même si l'épreuve vous amuse, ouvrez n'importe quelle page de Saint JEAN DE LA CROIX, qui dans l'expérience de la montée de l'âme, n'exprime pas dans le fond quelque chose qui soit absolument impossible à évoquer à ce propos : lui aussi se présente dans une attitude d'offrande, de réception, et il va même, jusqu'à la comparaison avec le fait d'« *épousailles de l'âme* » avec *la présence divine*.

Il n'y a absolument rien de commun entre l'accent qui nous est donné d'un côté et de l'autre.
Et je dirais même qu'à propos du moindre témoignage d'expérience religieuse authentique, vous verrez toute la différence disons que derrière tout ce long discours par lequel SCHREBER nous témoigne quelque chose qu'il s'est enfin résolu à admettre comme solution de sa problématique, nous n'avons nulle part le sentiment de quelque chose qui nous soit communiqué d'une expérience originale, de quelque chose dans lequel le sujet lui–même soit pris et inclus, c'est un témoignage vraiment *objectivé*.

Nous posons là le problème de ce dont il s'agit dans ces sortes de témoignages de ces délirants : ne disons pas que le fou est quelqu'un qui se passe de la reconnaissance de l'autre, puisqu'en fait SCHREBER écrit cet énorme ouvrage pour que nul n'en ignore à propos de ce qu'il a éprouvé, et même pour qu'à l'occasion, les savants viennent sur son corps rechercher le témoignage de la présence de ces *nerfs féminin* dont il a été progressivement pénétré, et qui pourront permettre d'objectiver ce rapport unique qui a été le sien avec la réalité divine.

Tout ceci se propose bien comme un effort pour être reconnu, et puisqu'il s'agit d'un discours et d'une chose publiée, nous dirons que là *un point d'interrogation* se soulève de ce que peut vouloir dire…

pour ce personnage si isolé par son expérience, qu'est le fou

…ce besoin de reconnaissance.

Nous voyons bien qu'il y a là une question qui rend plus complexe que ne va l'apparaître *au premier abord*, ce qui pourrait être jeté comme une distinction : soit que le fou, puisqu'il est fou, est justement le personnage qui n'a pas besoin d'être reconnu.

Cette non–reconnaissance, cette suffisance qu'il a de son propre monde, cette auto–compréhension qui le distingue, qui nous semble le distinguer au premier abord, ne va pas sans présenter elle–même quelques contradictions, dont la clé est peut–être tout entière dans ce qu'il dit quand il nous apporte le témoignage de son délire.

C'est là quelque chose qui se dérobe à nous, et nous permet de résumer la situation par rapport à son discours quand nous en prenons connaissance.

En ceci…

comme je l'ai dit tout à l'heure

…il est assurément écrivain, il n'est pas poète, il ne nous introduit pas à de nouvelles dimensions de l'expérience que nous avons chaque fois que dans un écrit nous sommes introduits à un monde qui est à la fois quelque chose auquel nous accédons et qui est autre que le nôtre, mais qui nous donne la notion de présence d'un être, d'un certain rapport fondamental qui devient aussi bien – de par là même – désormais le nôtre, qui fait que dans Saint JEAN DE LA CROIX, nous ne pouvons plus douter de l'authenticité de l'expérience mystique…

comme aussi bien que quelqu'un d'autre : PROUST, Gérard DE NERVAL

…qui assurément est la poésie qui s'appelle *création* par un sujet qui là assume un nouvel ordre de *relation symbolique* au monde.

Tout au contraire est notre personnage de SCHREBER.

Dans tout son texte, à chaque instant on touche
du doigt le phénomène de sa transformation :
à s'observer, à nous expliquer comment il est violé,
manipulé, transformé, siège de toutes sortes de
phénomènes, parlé, « *jacassé* » de toutes les manières,
terme qui n'est pas absolument choisi, mais c'est
bien de cela qu'il s'agit.

Car vous verrez au détail de ces choses, une espèce
de *pépiement* de ce qu'il appelle « *les oiseaux du ciel* »,
c'est bien de cela qu'il s'agit, le siège de toute
une volière de phénomènes, il n'est pas tout cela
et pourtant c'est tout cela qui est pour lui le plus
important, puisque c'est pour tout cela qu'il fait
cette énorme communication qui est la sienne, dans ce livre de
quelques cinq cent pages, dans lequel il communique
ces phénomènes, qui n'est pas du tout un fruit du
hasard, mais le résultat d'une longue construction
qui a été pour lui la solution de son *aventure intérieure*.

Qu'allons–nous donc dire en fin de compte du *délirant* ?

Est–il seul ?

Ce n'est pas non plus le sentiment que nous avons,
il est habité par toutes sortes d'existences,
improbables certes, « *idéentielles* », mais dont le
caractère significatif est certain comme donnée
première, et dont le caractère articulé s'élabore
de plus en plus à mesure qu'avance son délire :
le doute porte au départ, et à tel moment, justement
sur ce à quoi elle renvoie, *mais elle renvoie sûrement
à quelque chose*, ceci pour lui ne fait aucun doute.

Chez un sujet comme SCHREBER *les choses* vont aussi loin,
que le monde entier est pris dans *ce délire de signification*,
et l'on peut dire que loin d'être seul,
il n'est à peu près rien de ce qui l'entoure
qu'il ne soit d'une certaine façon.

Mais par contre tout ce qu'il fait *être* dans ses significations, est en quelque sorte *vide* de lui–même, et ceci est expliqué et articulé de mille façons, spécialement par exemple quand il remarque et quand il dit que Dieu…

c'est–à–dire son interlocuteur imaginaire

…ne comprend rien à tout ce qui est de l'intérieur, à tout ce qui est des êtres vivants, Dieu n'a jamais affaire qu'à *des ombres* ou à *des cadavres*, et aussi bien *tout son monde s'est transformé en une fantasmagorie* de ce qu'on a traduit plus ou moins proprement en français par : « *ombres d'hommes bâclés à la six–quatre–deux* ».

Je vous dirai aujourd'hui ce sur quoi va porter notre démonstration :

- qu'une telle construction,
- qu'une telle transformation,
- qu'une telle création,

…se produise chez un sujet, nous avons à la lumière des perspectives analytiques *plusieurs voies* qui s'ouvrent à nous pour le comprendre.

Les voies toujours *faciles* sont les voies déjà connues.

Nous avons une catégorie qui a été introduite très tôt dans l'analyse, dont vous savez qu'elle est tout à fait au premier plan, présente dans tout ce qui s'en dit actuellement, c'est la notion de *défense* : tout ceci est fait pour quelque chose, et le quelque chose dont il s'agit est quelque chose contre quoi le sujet veut se défendre.

Vous savez que les névroses, sont ainsi expliquées.

Vous savez aussi combien j'insiste sur le caractère incomplet de cette référence, sur son caractère *scabreux* en ce sens qu'il prête à toutes sortes d'*interventions* précipitées, et comme telles nocives.

Vous savez d'autre part combien il est difficile de s'en débarrasser, puisque aussi bien cela touche à quelque chose d'objectivable.

C'est précisément pour cela que la catégorie et le concept est à la fois si insistant, si tentant, et vous offre un tel penchant, pour diriger selon lui nos interventions :
le sujet se défend,
aidons–le à comprendre qu'il ne fait que se défendre,
c'est–à–dire à lui montrer *ce contre quoi il se défend*.

Plan et point dans lequel, dès que vous entrez, vous vous trouvez devant des dangers multiples.

Le premier danger étant celui que vous manquiez très exactement le plan sur lequel doit se faire votre intervention, qui doit toujours seulement distinguer l'ordre où se manifeste cette défense, si cette défense est manifestement dans *l'ordre symbolique*, c'est là qu'est *toute la différence* de ce que je vous enseigne, avec ce que vous pourrez trouver ailleurs.

C'est–à–dire qu'il s'agit de quelque chose que vous pouvez élucider dans le sens d'*une parole* au sens plein, c'est–à–dire de quelque chose qui intéresse dans le sujet, *signifiant et signifié*, et dont vous avez dans l'actualité, dans ce que vous présente le sujet, les deux, *signifiant et signifié*.

Alors en effet, là, vous pouvez intervenir en lui montrant la conjonction de *ce signifiant* et de *ce signifié*, et pour autant qu'il les a tous les deux présents dans son discours : si vous ne les avez pas *tous les deux*, si vous avez l'impression que le sujet se défend contre quelque chose que vous voyez vous, et que lui ne voit pas, c'est–à–dire que vous voyez de la façon la plus manifeste et la plus claire, que le sujet *aberre* quant à la réalité, la notion de « *défense* » est pour vous insuffisante pour vous permettre de mettre le sujet en face de la réalité.

Rappelez–vous ce que je vous ai dit dans un temps ancien à propos d'une *observation* très jolie de KRIS : le personnage qui était *hanté* par la notion qu'il était *plagiaire*, et par la culpabilité de son *plagiat*.

L'intervention de KRIS, il la considère comme géniale au nom de la *défense*, car depuis quelque temps comme nous n'avons plus que cette notion de *défense*, il est bien clair qu'en effet ce *moi* a à faire la lutte sur trois fronts, c'est–à–dire :

- du côté de l'*id*,
- du côté du *surmoi*,
- et du côté du *monde extérieur*,

…alors nous nous croyons autorisés à intervenir sur l'un quelconque de ces trois plans, et de faire remarquer au personnage dont il s'agit…

parce que tout d'un coup ça vient
à la portée de notre main

…que nous nous permettons de lire l'ouvrage auquel le sujet a fait allusion, à savoir l'ouvrage d'un de ses collègues auquel une fois de plus il aurait fait des emprunts, et nous nous apercevons qu'il n'y a rien du tout dans l'ouvrage du collègue qui mérite d'être considéré comme une idée originale que le sujet aurait empruntée.

Nous le lui faisons remarquer, considérant que ceci fait partie de l'analyse, heureusement nous sommes à la fois assez honnêtes et assez aveugles.

Comme preuve du bien-fondé de notre interprétation, le fait que le sujet à la séance suivante nous apporte la jolie petite histoire suivante : en sortant de la séance il a été dans un restaurant quelconque pour y déguster son plat préféré, des cervelles fraîches.

On est enchanté : ça a répondu…
Mais qu'est–ce que ça veut dire ?

Ça veut dire d'abord que *le sujet*, lui, *n'a absolument rien compris à la chose*, et qu'il ne comprend rien non plus à ce qu'il vous apporte, de sorte qu'on ne voit pas très bien où est le progrès réalisé du fait qu'on a appuyé sur le bon bouton.

C'est un *acting–out* dans ce sens que j'entérine l'*acting–out* comme étant quelque chose de tout à fait équivalent à un phénomène hallucinatoire du type délirant.

Il s'agit de ceci précisément dans ce sens :

- où vous avez symbolisé prématurément quelque chose qui est de l'ordre de la réalité,

- où vous n'avez pas abordé la question à l'intérieur du registre symbolique.

L'aborder à l'intérieur du registre symbolique pour un analyste dans une occasion comme celle du plagiariste, doit être centré sur l'idée :

- que d'abord le plagiarisme n'existe pas,
- à savoir qu'il n'y a pas de propriété symbolique,
- que le symbole est à tous.

C'est à partir de là que l'analyste doit se poser la question :
pourquoi d'abord est–ce que les choses de l'ordre et du registre du symbole ont pris pour le sujet cet accent, et ce poids de *l'apparence* ou de *la non–apparence*.

C'est là qu'est le problème.

C'est là que l'analyste doit attendre ce que le sujet va lui fournir pour lui permettre de faire entrer en jeu son interprétation.

Vous avez en effet toutes les chances pour que ce plagiarisme soit fantasmatique, parce que c'était un grand névrosé résistant déjà à une tentative certainement pas négligeable d'analyse, puisqu'il avait eu avant de venir à KRIS une analyse certainement efficace.

Par contre en portant l'intervention sur le plan de la réalité, c'est–à–dire en fin de compte en retournant, à travers les catégories analytiques, à la psychothérapie la plus primaire, vous avez commencé à lui dire la réalité, et ça ne colle pas, à savoir qu'il n'est pas réellement plagiaire.

Que fait le sujet ?

Le sujet répond de la façon la plus claire,
c'est–à–dire en renouvelant à un niveau plus profond
de la réalité, pour bien montrer que c'est là
qu'est la question, à savoir que quelque chose surgit
de la réalité, qui est obstiné, et que tout ce qu'on
pourra lui dire ne changera rien au fond du problème,
c'est–à–dire qu'il s'impose à lui quelque chose,
puisque vous lui démontrez qu'il n'est pas plagiaire,
il va vous montrer de quoi il s'agit en vous faisant
manger des cervelles fraîches, c'est–à–dire qu'il
renouvelle son symptôme sur un point plus éloigné
qui n'a pas plus de fondement ni plus d'existence
que le point sur lequel il l'a montré tout d'abord.

Montre–t–il même quelque chose ?

J'irai plus loin, je dirai :

- qu'*il* ne montre rien du tout,

- ce quelque chose *se montre*.

Et c'est là que nous sommes au cœur de ce que je vais
cette année essayer de vous démontrer au niveau du
Président SCHREBER, à propos de toute cette *observation*…
> qui montre d'une façon en quelque sorte dilatée,
> façon qui nous permet de voir les choses
> microscopiques à une dimension énorme

…cette observation du Président SCHREBER et le rôle
fondamental de ce que j'ai à vous démontrer à propos
de cette observation et de la façon même dont FREUD…
> tout en ne la formulant pas jusqu'à l'extrême,
> parce que le problème n'était pas venu à un état
> d'*acuité*, d'*urgence* à propos de la pratique analytique
> dans son temps, comme il l'est dans le nôtre

…de ceci qui est formulé par FREUD de la façon
la plus claire :
c'est *que quelque chose qui a disparu, a été rejeté de l'intérieur, reparaît à l'extérieur*.

Phrase que j'ai déjà maintes fois citée,
et qui est la phrase absolument essentielle.

Je la commente et j'y reviens.

Il s'agit de ceci, c'est que préalablement…
    et il s'agit d'une antériorité qui est logique
    et qui n'est pas chronologique
…préalablement à toute symbolisation, il existe…
    et les psychoses en sont la démonstration
…la possibilité de ceci :
qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas.

En d'autres termes, qu'il y a une étape antérieure à tout ce qui est à proprement parler « *dialectique de la névrose* », en tant que *la dialectique de la névrose* est tout entière liée à ceci :
que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose.

Autrement dit *que toute la névrose est une parole qui s'articule*.

Mais il y a quelque chose qui existe aussi, c'est à savoir que quelque chose qui est tout à fait primordial dans l'être du sujet, n'entre pas dans la symbolisation, est non pas *refoulé*, mais *rejeté*.

Je vous propose ceci, disons de fixer les points qui sont à démontrer. Ça n'est pas une hypothèse non plus, c'est une articulation du problème.

Il y a une première étape, qui n'est pas une étape que vous avez à situer quelque part dans la genèse, encore que bien entendu les questions de la situation de cette étape dans la genèse…
    à savoir de ce qui se passe au niveau des premières articulations symboliques du sujet, l'apparition essentielle du sujet, qui commence à jouer avec un objet qu'il fait disparaître
…tout ceci nous posera des questions.

Mais ne vous laissez pas fasciner par l'existence de ce moment génétique qui forcément ne vous laisse apparaître qu'un phénomène dans le développement au niveau d'un objet limité qui est ce jeune enfant que vous voyez jouer, et qui est en train, en effet, de commencer à s'exercer à la première appréhension du symbole, mais qui, si vous vous laissez fasciner par lui, vous masque tout simplement ce fait :

- que *le symbole est déjà là*, énorme, *l'englobant de toute part*,

- que le langage existe déjà,

- qu'il remplit les *bibliothèques*, les *dictionnaires*.

Mais pas simplement…

- de là qu'il déborde à travers toutes vos actions, qu'il les encercle, qu'il leur fait faire ce que vous faites,

- que *vous êtes engagé* [Cf. Pascal] et qu'il peut vous requérir à tout instant de vous déplacer, vous mener quelque part.

Vous oublierez tout cela devant cet enfant qui est en train d'inventer les éléments, de s'introduire dans la dimension essentielle du symbole.

Là où il est…
c'est-à-dire partout où nous sommes en tant qu'êtres humains immergés dans le symbole
…il y a la possibilité d'une *Verwerfung* primitive, de *quelque chose qui n'est pas symbolisé*.

Ce quelque chose qui n'est pas symbolisé, c'est cela qui va se manifester dans le *réel*.

C'est pour cela que cette catégorie du *réel* est essentielle à introduire. Elle est partout, elle est impossible à négliger dans les textes freudiens.

Je lui donne ce nom en tant qu'il définit par rapport à *l'acte de la parole* un champ différent de lui, du *symbolique*, parce qu'à partir de là il est possible d'éclairer l'évolution du phénomène psychotique comme tel.

Arrêtons-nous donc un moment à cette première *distinction*, à ce quelque chose qui se produit au niveau d'une possibilité de non-possibilité, d'une *Bejahung* primitive à partir de laquelle une première dichotomie s'établit dans laquelle :

- d'un côté tout ce qui aura été soumis à la *Bejahung* pure peut avoir divers destins,

- et tout ce qui d'un autre côté est tombé sous le coup de cette *Verwerfung* primitive en aura un autre qui est constitué par ceci : c'est qu'il y a un fossé beaucoup plus profond entre tout ce qui *est*, et tout ce qui a été admis dans la symbolisation primitive.

Je vais en avant aujourd'hui, mais sous ce registre, *j'éclaire ma lanterne*, simplement pour que vous sachiez en tout cas où je vais, ce que je veux vous faire toucher du doigt, ce que je veux prouver devant vous. En d'autres termes, ne prenez pas cela pour une construction, ni arbitraire, ni simplement comme le fruit d'un *commentaire,* plus ou moins littéral, de FREUD, de soumission à son texte, car ce que je dis là, c'est très précisément ce que nous avons lu dans ce texte extraordinaire de la *Verneinung*.

C'est Monsieur HYPPOLITE qui, il y a deux ans, a bien voulu le lire pour nous.
Il ne s'agit ni de soumission au texte, ni d'une construction qui soit en quelque sorte arbitraire.

Il s'agit maintenant de vous dire que *si je pose ceci*, c'est parce que c'est la seule façon d'introduire une rigueur, une cohérence, une rationalité dans ce qui se passe dans la psychose, et très précisément dans celle dont il s'agit ici, c'est–à–dire celle du Président SCHREBER.

Donc ce que je dirai par la suite sera à mesure que nous le rencontrerons, toujours orienté du côté de la démonstration des difficultés que fait toute autre compréhension du cas, en d'autres termes de ce qui fait qu'il est obligé de le comprendre à partir de cette hypothèse primitive.

Il y a donc à l'origine *Bejahung*...
c'est–à–dire « *affirmation de ce qui est* »
...ou *Verwerfung*.

L'évolution ultérieure de cette *Bejahung*, c'est occasionnellement – *et en somme toujours* – tout ce que nous allons voir : il ne suffit pas que le sujet ait choisi dans le texte de ce qu'il y a à dire une partie et une partie seulement, pour qu'au moins avec une partie ça colle.

À l'intérieur de cela *il y a des choses qui ne collent pas*.
C'est *trop évident* si nous ne partons pas de l'idée que…
    contrairement à ce qui est l'inspiration de
    toute la psychologie classique et académique
…tout doit coller, à savoir que les êtres humains sont des êtres, *comme on dit* « *adaptés* », *puisqu'ils vivent*.

Vous n'êtes pas *psychanalyste* si vous admettez cela, car être *psychanalyste* c'est simplement ouvrir les yeux sur cette évidence qu'il n'y a rien de plus *cafouilleux* que « *la réalité humaine* », c'est–à–dire que contrairement à ce qu'on dit, dans toute la mesure où vous croyez avoir un *moi*, comme on dit *bien adapté*, raisonnable, qui sait naviguer, qui sait reconnaître ce qu'il y a à faire, qui sait ce qu'il y a à ne pas faire et tenir compte des *réalités* que *la psychanalyse* vous montre, et si vous croyez que *la psychanalyse* c'est cela, il n'y a plus qu'à vous envoyer loin d'ici.

La psychanalyse vous montre…
    et rejoint là l'expérience
…qu'il n'y a rien de plus bête qu'une destinée humaine, à savoir qu'on est toujours blousé, même quand on fait quelque chose qui réussit, ce n'est justement pas ce qu'on voulait, et qu'il n'y a rien toujours de plus déçu qu'un monsieur qui arrive soi–disant au comble de ses vœux, il suffit de parler trois minutes avec lui *franchement*…
    comme peut–être il faut uniquement l'artifice
    du divan psychanalytique pour le savoir
…pour qu'on sache qu'en fin de compte :

- ce truc–là c'est justement *le truc dont il se moque*,

- et *qu'il est* à côté de cela particulièrement *ennuyé* par je ne sais quoi, *par toutes sortes de choses*.

L'analyse c'est cela, c'est de s'apercevoir de cela et d'en tenir compte :

- c'est–à–dire que ce n'est pas comme cela par accident, que cela pourrait être autrement,
- c'est–à–dire qu'en fin de compte, par une chose bizarre, nous ne traversons la vie qu'en ne rencontrant que des malheureux, mais c'est un destin qui nous est particulier, les gens heureux doivent être quelque part.

Si vous ne vous ôtez pas cela de la tête, c'est que vous n'avez rien compris à la psychanalyse, et c'est cela que j'appelle « *prendre les choses au sérieu*x », quand je vous ai dit qu'il fallait « *prendre les choses au sérieux* », c'est pour que vous preniez au sérieux justement ce fait que vous ne les prenez jamais au sérieux.

Donc à l'intérieur de cette *Bejahung*, il va arriver toutes sortes d'accidents, d'abord parce que le retranchement primitif, rien ne nous indique qu'il a été fait d'une façon propre, et je dirais qu'il y a de fortes chances que d'ici longtemps nous ne sachions rien de ses motifs, précisément parce que là c'est au–delà de tout mécanisme de symbolisation, de sorte que si quelqu'un en sait un jour *quelque chose*, il y a peu de chance que ce soit l'analyste.

Mais avec ce qui reste, et ce avec quoi il s'agit qu'il se compose un monde, et surtout ce avec quoi il s'agit qu'il se situe dans ce monde, c'est–à–dire qu'il s'arrange pour être à peu près ce qu'il a *admis*, c'est–à–dire pour être un homme quand il se trouve être du sexe masculin, ou une femme inversement.

Ceci pose des problèmes, ce n'est pas pour rien que je mets ceci tout à fait au premier plan, puisque justement l'analyse souligne bien que c'est là un des problèmes essentiels : *c'est à l'intérieur de cela que vont se produire un certain nombre de phénomènes dans lesquels*…

puisque c'est là proprement le champ de l'analyse

…*il est essentiel que vous n'oubliiez jamais que rien de ce qui touche*

- au comportement de l'*être* humain comme sujet,
- à quelque chose dans lequel il se réalise, dans lequel il *est* tout simplement,

…*ne peut échapper de quelque façon à être soumis aux lois de la parole*.

S'il y a autre chose dans l'expérience,
c'est ce que la découverte freudienne nous montre,
c'est que les adéquations naturelles, sont chez
l'homme profondément déconcertées, ce n'est pas
simplement parce qu'il est un mammifère pour qui la
bisexualité joue chez lui un rôle essentiel, cette
bisexualité fondamentale est en effet, il n'y a pas
grand–chose de surprenant au point de vue biologique,
étant donné qu'étant soumis à *des voies d'accès, de normalisation, de régulation,* qui chez sont *plus complexes* et différentes
de ce à quoi elles sont soumises chez les mammifères
et chez les vertébrés en général. D'une façon *plus complexe* parce que *la symbolisation* y joue, autrement dit
la loi qui y joue un rôle primordial.

C'est également ce que veut dire l'*expérience*
et la *découverte* freudienne :
le complexe d'Œdipe est là « *ab origine* » à savoir
que dans l'existence de cette loi primordiale.

C'est cela le sens qu'il faut donner au fait que
FREUD a tellement insisté sur l'Œdipe qu'il en a été
jusqu'à construire une sociologie de *totems* et de *tabous*.

C'est manifestement qu'on la trouvait à l'avance,
puisque ce n'est observable que là où la loi existe,
par conséquent il n'est pas question de se poser
la question des origines, puisque justement elle est
là depuis le début, et depuis les origines et
qu'il n'est pas question d'articuler quelque chose
sur la sexualité humaine s'il n'y a pas ceci :
qu'elle doit se réaliser par et à travers
une certaine loi fondamentale qui est simplement
une loi de symbolisation, c'est ce que cela veut dire.

Donc à l'intérieur de ceci va se produire tout ce que
vous pouvez imaginer, sous ces trois registres :

- de la *Verdichtung,*
- de la *Verdrängung*
- et de la *Verneinung*.

La *Verdichtung* c'est simplement la loi du malentendu,
grâce à laquelle nous survivons, ou encore grâce
à laquelle nous faisons plusieurs choses à la fois,
ou encore grâce à laquelle nous pouvons par exemple
satisfaire, quand nous sommes un homme, nos tendances
féminines dans une relation symbolique où nous
occupons précisément *la position féminine*, tout en restant
parfaitement sur le plan *imaginaire* et sur le plan *réel*,
un homme pourvu de sa virilité.

Cette fonction qui peut très bien rester…
    avec plus ou moins d'intensité peut-être
…de féminité, est quelque chose qui trouvera
à se satisfaire à cette *réceptivité* essentielle qui est
l'*un des rôles existants fondamentaux*, qui n'est pas métaphorique :
nous recevons *quelque chose* quand *nous recevons la parole*.

Au même instant de manifestation de quelque chose
dans notre comportement, il se peut qu'il y ait
une façon de participer à la relation de *la parole*
qui ait à la fois plusieurs sens, et que l'une de
ces significations intéressées, soit précisément
celle de se satisfaire dans cette occasion…
    je prends cela comme exemple
…dans cette *position féminine*, comme essentielle à notre *être*.

La *Verdrängung*, ce n'est pas la loi du malentendu,
c'est ce qui se passe quand ça ne colle pas,
à savoir quand deux chaînes différentes symboliques…
    car dans chaque chaîne symbolique nous sommes
    liés à une cohérence interne à cette chaîne,
    qui fait que nous sommes forcés à tel moment
    de rendre ce que nous avons donné à tel autre
…il y a des fois où ça ne colle pas, où nous ne
pouvons pas rendre à la fois sur tous les plans,
en d'autres termes où une loi nous est intolérable,
non parce qu'elle est intolérable en soi, mais parce
que nous nous sommes mis dans une position telle
que pour nous, mettre la note sur ce sujet,
est quelque chose qui nous paraît à proprement parler
comporter un sacrifice qui ne peut pas être fait
sur le plan des significations.

Mais la chaîne court toujours, c'est–à–dire
que lorsque nous la refoulons de nos actes,
de nos discours, de notre comportement, la chaîne
continue à courir dans les dessous, c'est–à–dire
à exprimer ses exigences, à faire valoir sa créance
par l'intermédiaire du symptôme névrotique,
et c'est pour cela que le refoulement est ce qui est
au ressort de la névrose.

Il y a ce quelque chose qui s'appelle la *Verneinung*
qui est probablement quelque chose *de l'ordre du discours*,
c'est–à–dire tout cela que nous sommes capables
de faire venir au jour par une voie articulée,
ce quelque chose qui a le plus grand rapport avec
l'émergence de ce qui dans l'analyse s'appelle
« *principe de réalité* », et qui intervient strictement
à ce niveau…

> c'est–à–dire au niveau où FREUD l'articule
> de la façon la plus claire, en trois ou quatre
> endroits qui sont ceux que nous avons parcourus,
> de son œuvre, dans les différents moments
> de notre commentaire qui est celui–ci

…il s'agit de savoir, non pas ce sur quoi nous
faisons une *Bejahung*, mais ce à quoi nous attribuons
valeur d'existence, et attribuer à une chose valeur
d'existence, dans le vocabulaire de FREUD…

> je veux dire dans ce qu'il
> appelle, lui, « *jugement d'existence* »

…c'est quelque chose dont il a…

> avec une profondeur mille fois en avance
> sur ce qu'on disait de son temps

…donné la caractéristique suivante :
qu'il s'agit toujours de retrouver un objet.

Qu'est–ce que cela comporte et qu'est–ce que cela
veut dire ?

Cela veut dire que toute appréhension de la réalité
chez l'homme est soumise à une condition primordiale,
c'est–à–dire que le monde humain consiste en ceci :
que le sujet est à la recherche de *l'objet de son désir*,
mais rien ne l'y conduit.

La réalité…
    pour autant qu'elle est soutenue par le désir
…est au départ, hallucinée.

Dans la théorie de la naissance du monde objectal, la réalité…
    telle que nous la voyons exprimée
    à la fin de la *Traumdeutung* par exemple,
    et telle qu'elle est reprise chaque fois
    qu'il s'agit d'elle essentiellement
…le sujet reste en suspension à l'endroit de ce qui fait son objet fondamental : *l'objet de sa satisfaction*.

Et je dirai que c'est cette partie de l'œuvre de la pensée freudienne qui est reprise abondamment dans tout le prétendu développement sur l'interrogatoire qui nous est fait pour l'instant, de la relation pré–œdipienne.

En fin de compte ceci consiste à dire que le sujet cherche toujours à retrouver la satisfaction de la primitive relation maternelle.

Mais en d'autres termes, là où FREUD a introduit la dialectique de deux principes qui ne sont jamais séparables, qui ne peuvent jamais être pensés l'un sans l'autre, *principe du plaisir* et *principe de réalité*, on choisit l'un d'entre eux, *le principe du plaisir* et c'est à lui qu'on donne tout l'accent en montrant qu'il domine et englobe *le principe de réalité*.

On le méconnaît dans son essence, et dans son essence il est exactement ceci : le sujet doit,

- non pas trouver l'objet, c'est–à–dire y être conduit par les canaux, les rails naturels d'une adaptation vitale, plus ou moins préétablie et plus ou moins achoppant d'ailleurs, telle que nous la voyons dans le règne animal,

- il doit au contraire retrouver le surgissement qui est *fondamentalement halluciné* de l'objet de son désir, il doit retrouver cet objet, c'est–à–dire que bien entendu il ne le retrouve jamais.

Et c'est précisément là en quoi consiste *le principe de réalité* dans lequel FREUD écrit :
le sujet ne retrouve jamais qu'un autre objet qui peut se trouver de façon plus ou moins satisfaisante répondre aux besoins dont il s'agit,
mais qu'il ne trouve jamais qu'un objet,
puisqu'il doit retrouver par définition :
quelque chose qui est répété, et comme objet qui est quelque chose qui est également distinct,
et c'est là le point essentiel autour duquel tourne tout le jeu de l'introduction dans la dialectique freudienne du *principe de réalité*.

Ce qu'il faut concevoir…
parce que ceci nous est donné
par l'expérience clinique
…c'est qu'il y a *autre chose* qui *apparaît dans le réel*…
que ce qui est ainsi mis à l'épreuve, recherché par le sujet, ce vers quoi le sujet est conduit par l'appareil de réflexion ou par l'appareil de maîtrise qu'est son *moi*
…*il y a autre chose* qui sort des cadres de cette recherche, qui sort de l'appareil de recherche qu'est le *moi*…
c'est–à–dire avec tout ce que le *moi* comporte d'aliénations fondamentales
…*il y a autre chose qui* a tel moment de son existence *peut surgir* :

- soit sous la forme sporadique, à savoir le petit type d'hallucination sporadique dont il est fait état à propos de *L'homme aux loups*,

- soit d'une façon beaucoup plus menaçante, extensive, élastique, comme ce qui se produit dans le cas du Président SCHREBER,

…*il y a autre chose qui peut surgir dans la réalité*, à savoir *une signification énorme* qui n'a l'air de rien, d'autant plus qu'on ne peut la relier en rien, puisqu'elle n'est jamais entrée dans le système de la symbolisation, mais qui peut dans certaines conditions *menacer tout l'édifice*, et ceci s'appelle à proprement parler « *le phénomène psychotique* ».

En d'autres termes :
dans le cas du Président SCHREBER, ce qui est manifestement rejeté, et ce dont le resurgissement à *tel moment* de son existence, et déjà la question du « *tel moment* » va nous poser la question de ce qui détermine l'invasion psychotique, et à la prendre comme cela, vous verrez à quel point ce qui la détermine est différent de ce qui détermine l'invasion névrotique, ce sont des conditions qui sont strictement opposées.

Quelque chose fait qu'une signification quelconque qui concerne le sujet, et qui ne se dessine que de la façon la plus estompée dans son horizon, son éthique, reparaît, qui est précisément dans le cas du Président SCHREBER, quelque chose qui a le plus étroit rapport avec cette *bisexualité* primitive dont je vous parlais tout à l'heure :
le Président SCHREBER n'a jamais intégré d'aucune façon, et c'est là quelque chose que nous essayerons aussi de voir dans le texte, aucune espèce de forme féminine, et c'est justement quelque chose qui, chez lui, a une extrême importance.

On voit difficilement comment ce serait purement et simplement pour le rejet ou le refoulement des pulsions plus ou moins vaguement transférentielles, qu'il aurait éprouvé à l'égard du Docteur FLECHSIG, ou même pour réprimer telle ou telle tendance, que le Président SCHREBER aurait construit cet énorme délire :
il y a quelque chose qui doit être tout de même une instance un tout petit peu plus proportionnée au résultat dont il s'agit.

Il s'agit de cela :
la fonction féminine dans sa signification symbolique essentielle dont je vous indique déjà que nous ne pouvons la retrouver qu'au niveau du terme de « *procréation* », vous verrez pourquoi nous serons amenés à la mettre à ce niveau–là,
nous ne dirons ni émasculation ni féminisation, ni *fantasme de grossesse*, ça va jusqu'à la « *procréation* ».

C'est quelque chose qui…
à un point non pas du tout déficitaire
de son existence, mais au contraire
à un moment sommet de son existence
…se *manifeste à lui* sous la forme de cette *irruption dans le réel*,
de quelque chose qu'il n'a jamais connu, qui surgit
avec une *étrangeté totale*, qui va amener progressivement
pour lui, une submersion absolument radicale de
toutes ses catégories, et le forcer à un véritable
remaniement de son monde.

Il s'agit de savoir si oui ou non nous pouvons parler
à ce sujet, en quelque sorte, de processus de
réconciliation, ou de compensation, ou de guérison,
comme certains n'hésiteraient pas à le produire,
manifestant qu'au moment de stabilisation
de son délire, il y a un état plus calme
qu'au moment de l'irruption du délire.

Est–ce ou non une guérison ?
C'est tout de même une question qui mérite d'être
posée, je crois tout de même que ce n'est
qu'abusivement qu'on peut l'employer dans ce sens.

Que se passe–t–il donc au moment où ce qui n'est pas
symbolisé reparaît dans le *réel* ?
Il se passe quelque chose bien sûr, et il n'est pas
vain d'apporter à ce propos le terme de défense.

En d'autres termes, si des coordonnées apparaissent
dans le *réel* par rapport à toute symbolisation,
il est clair que ceci apparaît sous le registre
de la signification, d'une signification qui ne vient
de nulle part et qui ne renvoie à rien, mais d'une
signification essentielle, et même d'une certitude
de cette signification : le sujet est concerné.

Qu'est–ce qui se passe ?

Il se passe à ce moment certainement la mise en
branle de quelque chose qui intervient chaque fois
qu'il y a conflit d'ordre chez le sujet,
à savoir du refoulement.

Pourquoi le refoulement ne colle–t–il pas ici,
à savoir : n'aboutit pas à ce qui se produit
quand il y a névrose ?

Avant de savoir *pourquoi* il faut d'abord bien étudier
le *comment*, et justement mettre l'accent sur ce qui
fait la différence de structure entre la névrose
et la psychose.

c'est que quand une *pulsion*, disons *féminine* ou *passivante*,
apparaît chez un sujet pour qui la dite pulsion
a déjà été mise en jeu dans différents points
de sa symbolisation préalable…
    à savoir dans sa névrose infantile par exemple
…elle trouve à s'exprimer dans un certain nombre
de *symptômes*, c'est–à–dire que ce qui est refoulé
s'exprime quand même, c'est–à–dire que…
    le refoulement et le retour du refoulé
    étant une seule et même chose
…il y a possibilité à l'intérieur du refoulement
du désir de s'en tirer avec qui arrive de nouveau,
il y a compromis.

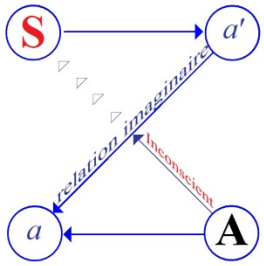
En d'autres termes…
    et c'est ce qui caractérise la névrose
…le fou montre que c'est à la fois la chose la plus
évidente du monde, et en même temps celle qu'on ne
veut pas voir, car la *Verneinung* [dénégation] n'est pas du même
niveau que la *Verwerfung* [rejet], et il y aura des réponses
du côté du mécanisme de la *Verneinung* qui seront
inadéquates à répondre à ce qui reparaît dans le *réel*
au niveau du début de la psychose.

Et sur cette question de début nous aurons
aussi à revenir, à savoir qu'est–ce que le début
d'une psychose :
est–ce qu'une psychose a comme une névrose
une préhistoire, c'est–à–dire *une psychose infantile* ?

Je ne dis pas que nous répondrons à cette question,
mais au moins nous la poserons.

Tout laisse apparaître au contraire *qu'elle n'en a pas*, à savoir que c'est pour des raisons qui méritent au moins d'être recherchées, que dans des conditions spéciales quelque chose apparaît de ce qui n'a pas été symbolisé primitivement dans le monde extérieur, et que quand ce qui a été *Verwerfung* fait apparition, surgit dans le monde extérieur, le sujet se trouve absolument démuni quant à faire réussir la *Verneinung*, à l'égard de ce qui se passe.

La question est alors de comprendre pourquoi tout ce qui va pouvoir se produire à ce moment–là, et qui a le caractère d'être absolument exclu du compromis symbolisant de la névrose, et qui va se traduire dans un autre registre, à savoir dans ce qu'on peut appeler une véritable réaction en chaîne, qui se passe au niveau de l'*imaginaire*, c'est–à–dire dans la contre diagonale de notre petit carré magique :



C'est à savoir qu'au moment où le sujet va être complètement absorbé dans une sorte de *prolifération de l'imaginaire*, faute d'aucune façon de pouvoir rétablir *le pacte du sujet à l'Autre*, de pouvoir faire une médiation quelconque entre ce qui est nouveau, ce qui apparaît, et lui–même, va entrer dans un autre mode de *médiation*…

mais qui est complètement différent du premier

…*substituant à la médiation symbolique* ce qu'on peut appeler *une espèce de fourmillement, de prolifération imaginaire*, dans lequel *s'introduit* de façon déformée, d'une façon profondément *asymbolique*, le point, le signe central d'une médiation possible dans lequel *le signifiant* lui–même comme tel, va subir ces profonds remaniements qui donnent cet accent si particulier aux intuitions les plus signifiantes pour le sujet…

celles sur lesquelles j'ai déjà insisté

…ce poids que prennent certains mots, et que vous verrez dans ce qu'on appelle « *la langue fondamentale* » du Président SCHREBER.

Mais ceci marquant le signe de la subsistance de *l'exigence du signifiant à l'intérieur d'un monde imaginaire*, ou autrement dit d'une complète relativation du rapport du sujet au monde, dans une relation en miroir.

C'est–à–dire que le monde du sujet…
    nommément celui du Président SCHREBER
…celui qui pour lui à ce moment–là devient le mot significatif, va se composer essentiellement du rapport entre cet être qui pour lui est l'autre…
    c'est–à–dire Dieu lui–même
…dans lequel quelque chose est prétendument réalisé…
    qui s'appelle la relation d'homme à femme
…ou quelque chose est prétendument réalisé qui lui permet d'assumer cette position.

Vous le verrez quand nous étudierons en détail *ce délire*, vous verrez que tout au contraire *les deux personnages* :

- c'est–à–dire Dieu, ou autrement dit tout ce qu'il comporte, car avec Dieu il y a l'univers, c'est l'idée de la sphère céleste qui est incluse,

- et lui en tant qu'il est lui–même littéralement décomposé en une multitude d'êtres imaginaires qui poursuivent à l'intérieur d'eux–mêmes leur va–et–vient, leur montée et leur descente, leurs transfictions diverses,

…l'un et l'autre, à savoir que le monde et ce qu'il conçoit dès lors comme lui–même, sont deux structures qui se relaient strictement et qui portent de façon tout à fait attachante pour nous, de façon *développée*, ce qui n'est jamais qu'élidé, voilé, domestiqué à proprement parler dans la vie de l'homme normal.

À savoir que toute cette dialectique du corps morcelé par rapport à l'univers imaginaire qui est *sous–jacent* dans la structure normale, est une des valeurs de l'examen de ce délire, et nous permet de voir d'une façon développée, prenant toute la place, la dialectique imaginaire comme telle.

C'est–à–dire de voir ce en quoi elle se distingue
de tout ce que nous pouvons présumer d'une relation
instinctuelle si on peut dire, naturelle, en raison
d'une structure générique qui est justement celle que
nous avons déjà marquée à l'origine, et au ressort du
stade du miroir :
c'est celle–là qui fait d'avance du *monde imaginaire*
de l'homme, quelque chose de *décomposé*.

Là nous le trouvons à son état développé, c'est
un des intérêts de l'analyse du délire comme tel,
c'est toujours ce qu'ont souligné les analystes :

- c'est–à–dire qu'ils nous montrent ce qu'on
  appelle le jeu des fantasmes dans son caractère
  absolument développé de duplicité,

- c'est–à–dire que ces deux « *autres* »…
  auxquels se réduit le monde dans le Président SCHREBER
  …sont fait l'un par rapport à l'autre, car c'est
  tout au plus que *l'un offre à l'autre son image inversée*.

Mais l'important est l'intérêt de voir *comment* et *pourquoi*
ceci répond à la demande…
c'est-à–dire à l'exigence qui n'est certainement
faite que de biais et de façon non réussie
…à la demande d'*intégrer* ce qui est surgi dans le *réel*,
et ce qui représente pour le sujet ce quelque chose
de lui–même qu'il n'a jamais symbolisé.

En d'autres termes de comprendre comment une exigence
de *l'ordre symbolique*, pour ne pouvoir d'aucune façon être
intégrée dans ce qui a déjà été mis en jeu dans le passé…
mouvement dialectique sur lequel a vécu le sujet
…entraîne toute cette espèce de *désagrégation en chaîne*,
de soustraction de la trame dans la tapisserie
qui s'appelle un délire.

Et c'est un délire par rapport à un discours normal,
vous le verrez, il n'est pas forcément absolument
sans rapport, et ne serait–ce que pour ceci :
c'est que le sujet est fort capable de lui–même
de s'en satisfaire, et à l'intérieur d'un monde
de communication où tout n'est pas absolument rompu.

Telles sont les questions, c'est–à–dire au joint précisément de cette *Verwerfung* avec la *Verneinung* qui va être la première réponse que nous poursuivrons la prochaine fois dans notre examen.

J'avais l'intention de pénétrer dans *l'essence de la folie*,
et j'ai pensé qu'il y avait là une folie.
Mais je me suis rassuré en me disant que ce que
nous faisons n'est pas une entreprise aussi isolée
et donc aussi hasardeuse, mais que nous avons
dans ce sens quelques exemples.

Ceux-ci nous ont appris qu'il y a quelque chose
à tirer du *phénomène*, et que c'est donc aussi
dans une prise en charge de cette recherche
sur le *phénomène*, que se situe notre voie.
Ce qui tout de même nous rassure.

Ce n'est pas pourtant que le travail soit si facile.
Pourquoi ?
Parce que dans une sorte de singulière fatalité,
toute entreprise humaine et spécialement les plus
difficiles, tendent toujours à une sorte
de retombée, autrement dit à ce quelque chose
de mystérieux qu'on appelle la paresse.

Il suffit pour le mesurer sans préjugés…
avec un œil et un entendement lavés de tout *le bruit*
que nous entendons autour *des concepts analytiques*
… de relire le texte de FREUD, pour s'apercevoir
une fois de plus que c'est un texte extraordinaire,
et qui ne fait guère que nous livrer la voie de *l'énigme*.

En fin de compte toute l'explication qu'il nous donne
du délire du Président SCHREBER, vient confluer
et faire de cette notion de « *narcissisme* »…
qui n'est assurément pas quelque chose
qu'on puisse considérer, au moins à l'époque
où il l'écrit, comme élucidée
…quelque chose qui nous prouve que ça n'est pas
à réduire le problème, à faire comme si tout ceci
était admis, comme si le narcissisme était quelque
chose qui se comprenne de soi-même :
avant d'aller vers les objets extérieurs il y aurait
une étape où le sujet prend *son propre corps comme objet*.

Voilà en effet une dimension et un registre dans lesquels le terme de narcissisme prend son sens. Est–ce bien à dire pour autant que ce soit uniquement et sous ce biais et dans ce sens, que le terme de « *narcissisme* » soit employé ?

Pourtant l'autobiographie du Président SCHREBER…
telle que FREUD la fait venir
à propos de cette notion
…nous montre que ce qui répugnait en somme à *son narcissisme*, c'était l'adoption d'une *position féminine* à l'endroit de son père, laquelle comportait *la castration*.

C'est quelque chose qui trouve mieux à se satisfaire dans cette relation fondée sur ce qu'on peut appeler fondamentalement délire de grandeur, à savoir que la castration ne lui fait plus rien à partir du moment où son partenaire est Dieu.

En somme le schéma que FREUD nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même :

- « *Je ne l'aime pas lui* »,
- « *c'est Dieu que j'aime* »,
- et *par renversement* : « *c'est Dieu qui m'aime* ».

Nous ne ferions là qu'appliquer strictement les formules données par FREUD de la notion générale de la paranoïa dans ce texte même, pour résumer ce qui advient enfin, ce qui est en somme l'*épanouissement* et la signification de ce délire.

Je vous ai déjà fait suffisamment remarquer la dernière fois, que ceci n'est peut–être tout de même pas complètement satisfaisant, pas plus que les formules de FREUD ne le sont plus complètement…
si éclairantes soient–elles
…car de même que nous constatons dans le délire de la persécution que le renversement : « *je ne l'aime pas* », « *je le hais* », avec par renversement « *il me hait* », est quelque chose qui donne une clé, une sorte de cryptogramme qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution : il est bien clair que c'est devenu entre temps ce « *il* » *qui maintenant me hait*.

C'est là qu'est tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé, semble–t–il, de « *je ne sais quoi* » que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité.

Le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif…
et *le persécuteur* pour autant qu'il est son support
…est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation.

Le persécuteur est devenu ombre de *l'objet* persécuteur. Ceci n'est pas moins vrai pour ce Dieu dont il s'agit dans *l'épanouissement du délire* du Président SCHREBER, et je vous ai fait remarquer au passage, *quelle distance…*
presque ridicule à être évoquée
tellement elle est manifeste
…il y a entre *la relation* du Président SCHREBER et Dieu, et n'importe quoi que nous connaissions tant soit peu approchant à une telle relation du sujet à un être transcendant, par le regard si superficiel soit–il, avec la moindre production de l'expérience mystique.

Dieu là aussi, s'il est nommé Dieu, élaboré, décrit comme tel, et même avec une très grande minutie, ne nous laisse pas moins perplexe sur la nature de *ce partenaire divin* et unique qu'il se donne *à la fin de son délire*.

Nous sentons donc dès l'abord que le problème dont il s'agit, sans s'éloigner effectivement de ce que nous a dit FREUD, à savoir de ce retrait de l'intérêt de la libido de l'objet extérieur, est bien en effet au cœur du problème, mais encore qu'il s'agisse pour nous de tâcher d'élaborer ce que cela peut vouloir dire, sur quel plan s'exerce ce retrait, puisque :

- d'un côté nous sentons bien qu'il y a quelque chose qui atteint profondément l'objet,
- mais que d'autre part il ne suffit pas purement et simplement de nous dire qu'il y a retrait de la libido, puisque nous parlons sans cesse des déplacements de la libido, c'est cela même qui est au fond des mécanismes de la névrose.

Comment le concevoir, quels sont les plans et les registres qui peuvent nous permettre d'entrevoir ces modifications du caractère de l'autre, qui sont toujours, nous le sentons bien, le fond de l'essence de l'aliénation, de la folie ?

Ici je vais me permettre un petit retour en arrière, pour essayer de poser le problème, pour voir aussi d'un œil neuf certains aspects de phénomènes déjà familiers.

Prenons quelque chose qui n'est pas une psychose, prenons le cas, on peut presque dire inaugural de l'expérience proprement psychanalytique élaborée par FREUD, c'est le cas de Dora.

Dora est quelqu'un qui est une hystérique. Comme telle elle a des rapports singuliers à l'objet, et vous savez quel embarras fait dans son *observation*…
et aussi bien dans la poursuite de la cure
…l'ambiguïté qui reste sur cette notion, à savoir : quel est justement son objet d'amour.

FREUD en fin de compte a vu son erreur, en disant que c'est sans doute pour avoir méconnu ce qui était son objet d'amour que toute l'affaire a échoué, c'est–à–dire que la cure s'est rompue prématurément sans permettre une résolution suffisante de ce qui était en question.

En d'autres termes, le rapport conflictuel que FREUD a cru entrevoir, à savoir une impossibilité pour elle de se détacher de l'objet premier de son amour, à savoir son père, pour aller vers un objet plus normal, à savoir un autre homme, que ce n'est absolument pas là la question.

À savoir que *l'objet* pour Dora n'était personne d'autre que cette femme que dans l'*observation* on appelle M^{me} K. et qui est précisément la maîtresse de son père.

Partons de l'observation, je commenterai après.

Vous savez qu'en somme l'histoire est constituée dans une sorte de menuet occupé par quatre personnages :

- « *Madame K.* »,
- « *le père* »,
- « *Dora* », et
- « *Monsieur K.* ».

Monsieur K. sert en somme à Dora de *moi*, d'*ego*.

En d'autres termes c'est par l'intermédiaire de Monsieur K. qu'elle peut effectivement soutenir le rapport de Madame K., toute l'observation le montre.

Je demande simplement qu'on me suive, qu'on me fasse confiance, j'ai suffisamment écrit dans *une intervention* à propos du rapport du D[r] LAGACHE sur le transfert[17], pour qu'il vous soit déjà facile de vous y reporter.

Cette position a un caractère significatif en ceci : qu'elle permet à Dora de soutenir une relation supportable…

> ce qui est tout à fait clair, car elle ne consent à se faire soigner qu'à partir du moment où quelque chose est modifié dans ce que j'appelais le menuet à quatre

…et on peut concevoir que la situation est beaucoup plus soutenable sans rien dire de plus pour l'instant…

> il y a des raisons beaucoup plus profondes pour le motiver, mais d'une façon générale je formulerai les choses ainsi

…qu'elle est beaucoup plus soutenable dans ce rapport en quadrilatère, que s'il n'y avait pas Monsieur K.

---

17 Intervention sur l'exposé de D. Lagache : « Le problème du transfert », D. Lagache : le problème du transfert in Revue Française de Psychanalyse, janvier-juin 1952, tome XVI, n° 1-2.

En d'autres termes :

- ce n'est pas parce que l'objet de son affection est du même sexe qu'elle, que ce quart médiateur est essentiel au maintien de la situation,

- c'est parce que si elle était en rivalité avec son père…
  vis–à–vis duquel elle a les relations les plus profondément motivées qui sont justement des relations d'identification encore accentuées par le fait que la mère dans le couple parental est un personnage tout à fait effacé
  …c'est parce que *quelque chose* est tout spécialement insoutenable dans ce rapport triangulaire, que la situation s'est maintenue dans un rapport, non seulement supportable, mais soutenu effectivement dans cette composition de groupe.

Ce qui le prouve, c'est ce qui advient en effet le jour où est prononcée par Monsieur K. cette parole en quelque sorte fatidique :

« *Ma femme n'est rien pour moi.* »

La situation devient à proprement parler intolérable, et non tolérée, à partir du moment où une formulation expresse de Monsieur K. vient dans le jeu avertir Dora que ce Monsieur K. n'est pas *un support suffisant*, il ne s'intéresse pas du tout à Madame K.

C'est exactement comme si, à ce moment là, tout se passait comme si elle lui répondait :

« *Alors que pouvez vous bien être pour moi ?* »

Elle le gifle instantanément après cette phrase, alors que jusque–là elle avait maintenu avec lui une sorte de relation ambiguë qui était justement celle qui était nécessaire pour maintenir *le groupe à quatre*, c'est là exactement que se produit la rupture d'équilibre de la situation.

Et ce sur quoi je veux insister, c'est que l'une des faces la plus évidente – car Dora n'est qu'une *petite* hystérique, elle a peu de *symptômes*, ils s'interprètent très légèrement dans ses registres.

Je pense que vous vous souvenez de l'accent que j'ai mis sur cette fameuse « *aphonie* » qui ne se produit que dans les moments de *tête à tête* et de confrontation avec l'objet de son amour, et qui est certainement liée à ce moment–là à une érotisation très spéciale du rapport comme tel, la fonction orale se trouve soustraite à ses usages habituels dans toute la mesure où elle approche de trop près l'objet de son désir, c'est–à–dire Madame K.

Mais tout cela est peu de choses, une petite aphonie pendant les absences de Madame K. ce n'est pas quelque chose qui la précipiterait chez FREUD et qui non plus aurait fait considérer la situation comme suffisamment intolérable à son entourage, pour qu'il l'y pousse.

C'est qu'il se produit nettement à partir du moment où la situation se décompense…
    où le quatrième personnage s'en va
…un petit syndrome de persécution tout simplement, de Dora par rapport à son père, car enfin il est bien clair que jusque–là la situation était un peu *scabreuse*, mais elle ne dépassait pas la mesure…
ou ce n'était pas appréhendé autrement que dans
…la mesure de ce que nous appellerons *l'opérette viennoise*.

Dora se comportait admirablement…
    comme toutes les observations ultérieures le soulignent
…pour qu'il n'y ait pas d'histoires, pour que son père ait avec cette femme aimée…
    car la question de la nature des relations
    avec cette femme reste assez dans l'ombre
…des relations normales, Dora se comportait de façon à ce que les choses se passent bien, elle couvrait l'ensemble de la situation et elle n'en faisait pas tant d'histoires, elle y était assez à l'aise en fin de compte.

Mais à partir du moment où la situation se *décompense*, elle formule, elle revendique, elle affirme que son père veut la prostituer et la livre à ce Monsieur K. en échange du maintien des relations ambiguës qu'il a avec Madame K.

Vais–je dire que Dora est une paranoïaque ?
Je n'ai jamais dit cela et je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose.

Je me suis dérangé ici pour venir voir une patiente qui a évidemment un comportement tout à fait *difficile*, conflictuel avec son entourage : on me faisait venir en somme pour dire que c'était une psychose et non pas purement et simplement comme il apparaît au premier abord, une névrose obsessionnelle.

Je me suis refusé à porter le diagnostic de psychose pour une raison tout à fait décisive, et qui est je crois ce que nous devons exiger pour porter ce diagnostic, c'est qu'il est certaines perturbations…

> celles qui sont précisément l'objet de notre étude cette année, et auxquelles j'essaie de vous introduire et de vous montrer qu'il faut savoir les distinguer

…qui sont les troubles de l'aliénation dans l'ordre du langage, la formule générale qui nous permettrait tout de même de délimiter une frontière, de saisir une limite.

Il ne suffit pas :

- d'avoir saisi, par la revendication contre les personnages qui sont censés agir contre vous,

- d'entrer dans le conflit revendicatif à l'endroit d'un personnage du milieu extérieur,

…pour que nous soyons pour autant dans la psychose.

Cela peut être une revendication injustifiée de participer du délire de la présomption, ce n'est pas pour autant une psychose, mais ce n'est pas sans rapport avec elle.

La preuve c'est que jusqu'à ce que je vous dis aujourd'hui, jusqu'à cette limite que je vous propose d'adopter provisoirement comme une convention, on a parfaitement fait la continuité entre les uns et les autres, et qu'on a toujours su définir le paranoïaque comme « un monsieur susceptible, intolérant, méfiant et en état de conflit verbalisé avec son entourage ».

En d'autres termes il y a autre chose, il y a *un petit délire*, car on peut aller jusqu'à l'appeler ainsi.

Dora éprouve à l'endroit de son père un phénomène significatif, il reste dans certaines limites un phénomène interprétatif, voire hallucinatoire, il ne va pas jusqu'à produire *un délire*, mais néanmoins c'est quelque chose qui est extrêmement sur la voie de ce rapport ineffable, intuitif, de *l'hostilité*, de *la mauvaise intention* d'autrui concernant précisément la situation où le sujet a véritablement participé de la façon élective la plus profonde, essentielle au maintien de cette situation, c'est quelque chose dont le phénomène est bien là fait pour nous retenir.

Qu'est–ce que ceci veut dire ?

Ceci veut dire que par le défaut des éléments du quadrilatère dont il s'agit, que quelque chose vient de se modifier dans ce qu'on peut appeler le niveau d'altérité d'un tel personnage, la situation se dégrade en raison de l'absence d'*un* des composants qui lui permettait de se soutenir.

Nous pouvons en effet si nous savons la manier avec prudence, faire usage de cette notion de *distanciation* dont on fait un usage à tort et à travers, mais dont ce n'est pas non plus une raison de nous en refuser l'usage, à condition que nous essayions de lui donner précisément une application plus conforme à ce que nous pouvons voir et juger dans les faits, et ceci nous mène au cœur du problème du « *narcissisme* ».

Quelle notion pouvons–nous nous faire du « *narcissisme* », à partir du moment où tout notre travail nous l'a fait élaborer.

Nous considérons la relation du *narcissisme* comme la relation *imaginaire* centrale pour le rapport interhumain.

Qu'est–ce qui ressort de tout cela ?
Qu'a concentré, cristallisé autour de cette notion, l'expérience de l'analyste ?

C'est avant tout son ambiguïté :

- c'est à la fois une relation érotique : c'est par la voie de la relation narcissique que se fait toute identification érotique, toute prise, toute saisie par l'image de l'autre dans un rapport de capture ou de captivation érotique,

- c'est aussi la même relation qui nous est donnée pour être à la base de ce qu'on peut appeler de la tension agressive.

Ceci ne peut pas manquer de frapper, et je dirais même que maintenu à cet état d'élaboration si on peut dire *élémentaire*…
sans plus approfondir ce qu'est cette relation agressive, quel mode particulier elle prend dans le registre humain
…nous avons là d'ores et déjà *quelque chose d'incontestable* : c'est à partir du moment où la notion du narcissisme intervient dans la théorie analytique, que de plus en plus et progressivement la note de l'agressivité est mise au centre des préoccupations des analystes, et je dirais même des préoccupations techniques des analystes.

L'important je crois est d'essayer d'aller plus loin, vous le savez c'est très exactement ce à quoi sert *le stade du miroir*, c'est mettre en évidence quelle est la nature particulière de cette *relation agressive*, ce qu'elle signifie, c'est de montrer que cette *relation agressive* n'intervient pas pour rien dans l'affaire et dans l'ordre de ce qui s'appelle le *moi* :

- c'est qu'elle est constituante de la formation de ce qui s'échelonne, s'appelle le *moi*,

- c'est que le *moi* est par lui-même et déjà *un autre*, et que le *moi* s'instaure dans une dualité interne au sujet,

- c'est que le *moi* est cette sorte de maître que le sujet trouve dans *un autre* et qu'il instaure à l'état de *fonction de maîtrise* au cœur de lui-même.

C'est donc :

- que dans tout ce rapport avec l'autre, il y aura cette ambiguïté pour le sujet, qu'il s'agit en quelque sorte de choisir : « *c'est lui ou moi* »,

- que dans toute relation avec l'autre, même érotique, il y aura quelque écho qui se produira de cette relation d'exclusion qui s'établit à partir du moment où l'être humain est *un sujet qui sur le plan imaginaire est constitué d'une façon telle, que l'autre est toujours près de reprendre cette place de maîtrise* par rapport à lui, alors qu'en lui il y a un *moi* qui est toujours en partie quelque chose qui lui est en quelque sorte étranger, qui est une sorte de « *maître implanté en lui* » par-dessus l'ensemble *de ses tendances, de ses comportements, de ses instincts, de ses pulsions*.

Ceci n'est rien d'autre que d'exprimer d'une façon un peu plus rigoureuse, en mettant en évidence le paradoxe, à savoir qu'*il y a des conflits entre les pulsions et le moi*, et qu'il faut faire un choix entre eux :

- il y en a de bons,
- il y en a de mauvais,
- il y en a qu'il adopte,
- il y en a qu'il n'adopte pas,

…et ce qu'on appelle « *fonction de synthèse* » du *moi*…
on ne sait pas pourquoi puisque justement cette synthèse ne se fait jamais
…c'est quelque chose qu'on ferait mieux d'appeler « *fonction de maîtrise* ».

Et ce maître où est–il ?
À l'intérieur, à l'extérieur ?

Il est toujours *à la fois à l'intérieur et à l'extérieur*, et c'est pour cela que tout équilibre purement *imaginaire* à l'autre est toujours frappé d'une sorte d'*instabilité* fondamentale.

En d'autres termes, faisons ici un tout petit rapprochement avec la psychologie animale.

Nous savons que les animaux…

> tout au moins le croyons–nous par ce que nous voyons, ça parait porter en soi une suffisante évidence pour que depuis toujours les animaux servent aux hommes de point de référence

…les animaux ont une vie beaucoup moins compliquée que nous, ils ont des rapports avec l'autre quand l'envie les en prend.

Il y a deux façons d'en avoir envie :

1) les manger,
2) les baiser.

Ceci se produit selon *un rythme* qu'on appelle *naturel*, c'est ce qu'on appelle *le rythme des comportements instinctuels*.

Le rapport des animaux à leurs semblables se maintient dans un rapport *imaginaire* très exactement : bon gré, mal gré.

On l'a porté au jour en mettant en valeur le *caractère fondamental de l'image précisément dans le déclenchement de ces cycles.* Il a été mis particulièrement en évidence dans ces deux registres et on nous a montré que les poules et autres volailles, entrent dans un état d'affolement à la vue d'un certain profil qui est celui du rapace auquel elles peuvent être *plus ou moins* sensibilisées : ce profil pourra provoquer la réaction *de fuite, de pépiement et de piaillement* chez les dites volailles, alors qu'un profil légèrement différent ne les produit pas.

La mise en évidence même de ces profils nous montre assez à quel point le caractère *imaginaire* est essentiel.

Même remarque pour le comportement des déclenchements sexuels, à savoir qu'on peut fort bien tromper aussi bien le mâle que la femelle de l'épinoche.
La partie dorsale de l'*épinoche*…
qui est un poisson
…prend *une certaine couleur* chez l'un des deux partenaires au moment de la parade, et peut déclencher chez l'autre tout le cycle des actions de comportements qui permettent leur rapprochement final.

Mais on peut pousser beaucoup plus loin : jusqu'à une espèce *d'aide donnée à la couvade* de la femelle, qui constitue l'ensemble du comportement sexuel.

Ce point limitrophe entre l'Ἔρως [Éros] et *la relation agressive* n'a pas de raison de ne pas exister chez l'animal.

Personne ne semble encore avoir tiqué avec l'accent qui convient sur la parade.

LORENZ commence par une très jolie image où l'épinoche est devant le miroir…
l'épinoche mâle a en effet été confrontée
par LORENZ à sa propre image
…et elle a un comportement bien étrange, tous les éléments sont dans le livre, pour les éclairer je dois simplement dire que LORENZ ne le met pas en évidence pour n'avoir pas participé à mes séminaires, il est très curieux néanmoins qu'il ait cru devoir mettre en évidence cette image, la plus énigmatique, en tête du livre.

Par contre si on regarde le texte, on trouve *l'explication*, voici en effet ce qu'on peut lire dans le livre.
Cette limite entre l'Ἔρως [Éros] et *l'instinct d'agression* est tout à fait possible à manifester et même à extérioriser dans l'étendue chez l'épinoche.

L'épinoche en effet a un territoire, elle ne l'a pas toujours mais elle l'a tout particulièrement quand cette période de *parade* suivie de cette période de *frai* dont je vous parlais tout à l'heure, arrive.

C'est à savoir que dans un certain espace, un certain champ, il se passe tout ce que je vous ai indiqué avec la femelle, et il y a une chose certaine, c'est que tout ceci demande une certaine *place* dans les fonds de rivière plus ou moins herbus, dans lesquels ceci se passe.

Alors supposons que cette *place* soit là–dedans, il y a une chose qui parait sûre, c'est qu'il ne semble pas y avoir de rapports directs, même avec l'acte de cette sorte de « *vol nuptial* », car en effet il y a une véritable danse, tout ce qui se passe à l'intérieur de cela a sa fonction :

- il s'agit d'abord de charmer la femelle,
- puis ensuite de l'induire doucement à se laisser faire,
- puis ensuite à l'aller nicher dans une sorte de petit tunnel que le mâle lui a préalablement confectionné.

Mais il y a quelque chose qui ne s'explique pas bien, c'est que tout ceci étant fait, ce mâle trouve encore le temps de faire des tas de petits trous par–ci, par–là.

Je ne sais pas si vous vous souvenez de *la phénoménologie du trou* dans *L'Être et le néant*, mais vous savez quelle importance lui a donnée SARTRE dans la psychologie de l'être humain et dans le bourgeois en train de se distraire sur la plage en particulier, il y a vu quelque chose qui n'est pas loin de confiner à une des manifestations factices de la négativité.

Je crois que là–dessus l'épinoche n'est pas *en retard*, lui aussi fait ses petits trous et imprègne de sa négativité à lui le milieu extérieur, je dirais même que ces trous nous laissent tout lieu de penser que c'est bien en effet de cela qu'il s'agit, d'*une impression* de l'animal dans ce que on appelle ce quelque chose qu'il s'approprie d'une façon tout à fait *manifestée* : il n'est pas question qu'*un autre mâle* entre dans l'aire marquée par ses petits trous, car aussitôt là se déclenchent les réflexes de combat.

Toute manifestation érotique de la négativité que sont les trous de l'épinoche, nous frappe encore d'une autre façon, c'est que les expérimentateurs pleins de curiosité ont essayé de se rendre compte jusqu'où fonctionnait la dite réaction de combat, ils l'ont essayé de deux façons : selon le plus ou moins d'approche du sujet mâle, rival mâle.

Et puis ils l'ont essayé en donnant à ce rival mâle… en le réduisant essentiellement à une réduction du semblable mâle éventuel, c'est–à–dire qu'ils ont remplacé le personnage attaquant par des leurres.

Voilà donc les deux façons qu'il y a d'essayer de marquer la limite de la réaction d'attaque, et dans l'un et l'autre cas ils ont observé quelque chose qui est frappant, c'est que ces trous sont faits pendant *la parade* et même avant, c'est un acte essentiellement lié au comportement *érotique* et au comportement *sexuel*.

Quand le mâle est un vrai mâle, si celui qui vient envahir le champ de l'épinoche s'approche à une certaine distance du lieu défini comme territoire, la réaction d'attaque se produit.

Quand il est à une certaine autre distance, elle ne se produit pas :
il y a donc une sorte de point limite où l'épinoche sujet va se trouver entre le « *attaquer* » et le « *ne pas attaquer* ».

Peut–être en effet que si le passage, le *franchissement* du « *ne pas attaquer* » à « *l'attaquer* » n'est pas ce qui se produit, ce n'est pas simplement le passage du plus au moins, la présence d'un certain comportement–limite, ou son absence, nous l'avons définie ainsi par la différence de distance, ou nous l'avons aussi définie par une caractérisation suffisante, et à la limite où la caractérisation est justement un peu insuffisante : il se produit la chose singulière qui est faite du déplacement de cette partie du comportement érotique qui est justement, lui, de creuser des trous.

Autrement dit quand le mâle de l'épinoche ne sait pas que faire sur le plan de ce qui est sa relation normale avec son semblable du même sexe, quand il ne sait pas s'il faut attaquer ou ne pas attaquer, il se met à faire quelque chose qu'il fait alors qu'il s'agit de faire l'amour.

Je vous ai donné cette *réaction* à propos de l'épinoche, elle n'est pas du tout spéciale à l'épinoche, il est très fréquent chez les oiseaux qu'un combat s'arrête brusquement pour qu'un oiseau se mette à lisser ses plumes éperdument, comme il le fait d'habitude quand il s'agit de plaire à la femelle.

Cette sorte de déplacement qui n'a pas aussi manqué de frapper l'ethologiste, est quelque chose qui a exactement la même valeur que ce qui est ce sur quoi, sans y mettre plus d'accent, je voulais que vous vous arrêtiez, c'est que c'est très exactement sur l'*image*, ce qu'était en train de faire l'épinoche mâle devant le miroir, il baisse le nez, il est dans cette position oblique, la queue en l'air et le nez en bas qui est très exactement la position qu'il n'a jamais au cours de toutes ces images nombreuses que nous fournit ce comportement, que quand il va piquer du nez dans le sable pour y faire ses trous.

En d'autres termes son image dans le miroir n'est assurément pas quelque chose qui le laisse indifférent, ce n'est pas non plus quelque chose qui l'introduit à l'ensemble du cycle du comportement érotique, qui aurait très exactement pour effet de le mettre dans cette sorte de réaction–limite entre l'Ἔρως [Éros] et l'agressivité qui est justement signalée par ce creusage du trou.

Ce quelque chose d'important est cette réaction qui vous le voyez est si curieusement illustrée même chez l'animal, et pour autant qu'il est accessible à *l'énigme d'un leurre*, je veux dire mis dans une situation nettement artificielle, ambiguë, qui comporte chez lui déjà *cette sorte de dérèglement, de déplacement des comportements* qui se manifeste d'une façon singulière.

Nous avons probablement beaucoup moins à nous étonner à partir du moment où nous avons saisi l'importance pour l'homme de *l'image dans le miroir*, pour autant que cette image est pour lui une image fonctionnellement essentielle.

Vous savez pourquoi je vous ai dit que cette image devenait fonctionnellement essentielle,
c'est pour autant que c'est sous cette forme,
et d'une façon *aliénée*, que lui est donné si on peut dire, le complément orthopédique d'une sorte d'insuffisance, de déconcert, de désaccord constitutif lié à son essence d'être animal *prématuré* quant à la naissance, et jamais complètement unifié en raison du fait précisément que cette unification s'est faite par une voie *aliénante* sous la forme d'une *image étrangère* qui constitue une fonction psychique originale à l'intérieur du principe d'activité que donne le désaccord, le conflit, la tension agressive de ce « *moi ou l'autre* » qui est absolument intégré à toute espèce de fonctionnement *imaginaire* chez l'homme.

C'est de cela qu'il s'agit, c'est là le point que nous devons essayer de nous représenter :
ce que cela implique comme conséquence pour le comportement humain d'une façon mythique, elle–même complètement imaginaire, pour la raison que *le comportement humain n'est jamais purement et simplement réduit à la relation imaginaire*.

Mais supposons un instant qu'un être humain dans une sorte d'Eden à l'envers où il serait entièrement réduit pour ses relations avec ses semblables,
à cette capture assimilante et en même temps dissimilante, voire occupé à la fois par les deux pôles de ses deux fonctions à l'image de son semblable, qu'en résulte–t–il ?

Pour bien l'illustrer il m'est déjà arrivé de prendre ma référence dans le domaine des petites machines,
à savoir que depuis quelques temps nous nous amusons à faire des machines qui ressemblent à des animaux.
Elles ne leur ressemblent pas du tout bien entendu.

Il y a tout une série de mécanismes qui sont très heureusement montés pour étudier un certain nombre de comportements et voir ce qui se passe, et là–dessus vous avez une petite peau de renard, cela ne change rien à l'ordre de la machine, néanmoins on nous dit que ça ressemble à des comportements animaux.

C'est vrai dans un certain sens, et même une part de ce comportement peut être étudiée comme quelque chose d'imprévisible, et ceci a un certain intérêt pour recouvrir les conceptions que nous pouvons nous faire d'un fonctionnement qui s'auto–alimente lui–même.

Prenons–le et c'est à partir de là que nous pourrions imaginer ce que pourrait être *la représentation* de ce rapport humain *imaginaire* tel que nous devons le concevoir si nous nous mettons à faire une machine, et qui est aussi d'ébaucher un modèle suffisamment établi.

Dans ce sens ce serait très évidemment quelque chose qui ne pourrait qu'aller à un blocage général du système, en d'autres termes il faudrait supposer une machine qui n'aurait pas ses dispositifs d'autorégulation à l'intérieur, si ce n'est d'une façon fragmentée, qui ne pourrait prendre son harmonie, à savoir si vous voulez l'organe destiné à faire marcher la patte droite, ne pourrait s'harmoniser avec l'organe destiné à faire marcher la patte gauche que si quelque appareil de réception plus ou moins photo–électrique, mettait à l'instant même où ceci doit fonctionner, l'image d'un autre en train de fonctionner harmonieusement, comme étant la condition essentielle pour qu'à l'intérieur du sujet déterminé les choses fonctionnent *harmonieusement*.

En d'autres termes, si nous en supposions un certain nombre dans le circuit à la façon de ce qui se passe dans les foires, quand nous voyons de petites automobiles lancées à toute pompe dans un espace vide, et dont le principal amusement est de s'entrechoquer, ce n'est sans doute pas pour rien que ces sortes de manèges font tellement de plaisir, c'est qu'en effet le coup de *s'entrechoquer doit être quelque chose de bien fondamental chez l'être humain*.

Mais ce qui se passerait dans le cas d'un certain nombre de petites machines comme celles–là, chacune étant en quelque sorte unifiée et réglée par la vision de l'autre, il ne serait pas absolument impossible d'en établir *l'équation mathématique générale*.

En concevant que ceci ne peut aboutir qu'à une concentration au centre d'un manège de toutes les petites machines respectivement bloquées dans une sorte de conglomérat unique qui n'aurait d'autres limites à sa réduction que la résistance extérieure des machines, à savoir que ça devrait aboutir à une sorte d'écrabouillement général dans une collision fondamentale à la situation elle–même.

Ceci n'a qu'une valeur d'*apologue* destiné à vous montrer que dans cette ambiguïté essentielle, soutenue fondamentalement dans un rapport *imaginaire* de l'être humain à *l'autre*, il est inscrit dans la nature même de cette déficience ou béance de la relation *imaginaire*, *il est essentiel qu'il y ait quelque chose d'autre qui permette précisément de conserver ce qui ne serait pas conservé*, jusqu'où mon apologue serait juste ou non, pour vous faire comprendre ce dont il s'agit, qu'il est essentiel que quelque chose d'autre maintienne relation, fonction et distance.

Ceci n'est encore rien dire de nouveau, c'est le sens même du *complexe d'Œdipe*. Le *complexe d'Œdipe* veut dire ceci : toute relation est fondamentalement incestueuse et tendue en elle–même, conflictuelle sur le plan imaginaire, la relation naturelle chez l'être humain est en elle–même vouée au conflit et à la ruine.

Pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle, celle du mâle et de la femelle, il faut que *quelque chose* se fasse par l'intermédiaire d'un tiers fonctionnant comme image, comme modèle de quelque chose de réussi qui représente une harmonie, qui elle permet d'établir une relation naturelle au sens de simplement viable, mais qui justement n'est pas naturelle en ce sens qu'elle comporte en elle–même une loi, une chaîne, un *ordre symbolique*, et pour tout dire l'intervention dans l'ordre humain de ce quelque chose qui s'appelle *l'ordre de la loi*.

Autrement dit – *ce qui est strictement la même chose* – *l'ordre de la parole*.

C'est–à–dire parce que le père, non pas est le père naturel, mais s'appelle « *le père* », et qu'un certain ordre est fondé sur l'existence de ce nom « *père* » et c'est à partir de là que quelque chose est possible, qui n'aboutit pas toujours *à la collision, à l'éclatement et à la fracture* de la situation dans l'ensemble.

Je redis cela parce qu'après tout c'est quelque chose de tout à fait essentiel, ce qui est essentiel à vous mettre en évidence, c'est à quel point *l'ordre symbolique* doit être conçu comme quelque chose de superposé, comme quelque chose sans quoi il n'y aurait pas de vie animale simplement possible pour cette sorte de sujet biscornu qu'est l'homme. Que c'est en tous les cas comme cela que les choses nous sont données, que tout laisse à penser qu'il en a toujours été ainsi pour des raisons qui sont *absolument manifestes*.

À savoir qu'à chaque fois que nous trouvons quelque chose qui ressemble à un squelette humain plus ou moins parent de l'humanité, nous l'appelons humain quand nous le trouvons dans un sépulcre, c'est–à–dire dans quelque chose qui est complètement « *cinglé* », c'est–à–dire : quelle raison peut–il y avoir de mettre cette sorte de *débris de la vie* qu'est un cadavre dans une sorte d'enceinte de pierre ?

Il faut déjà pour cela qu'il y ait instauré tout un *ordre symbolique*, à savoir qu'un *monsieur* a été *Monsieur* UNTEL dans l'ordre social, ce fait nécessite qu'on lui mette autour quelque chose qui rappelle simplement cela, comme il se doit sur la pierre des tombes, à savoir qu'il s'est appelé UNTEL, et que le fait qu'il s'est appelé UNTEL est quelque chose qui le dépasse en soi.

Ça ne suppose aucune croyance à « *l'immortalité de l'âme* », ça suppose que son *nom* n'a rien à faire avec son existence vivante, et que son *nom* en lui–même est quelque chose qui se perpétue par rapport à cette existence.

Ceci méritait d'être rappelé, parce que si vous ne voyez pas là que c'est *l'originalité de l'analyse* d'en avoir mis la chose en relief, on se demande ce que vous faites dans l'analyse.

Seulement à partir du moment où on a bien marqué que c'est là *le ressort essentiel*, à partir de ce moment–là, peut devenir intéressant […] comme celui que nous avons à lire, qui est tel qu'il va nous montrer d'une façon exemplaire quelque chose qu'il faut savoir prendre dans la phénoménologie structurale telle qu'elle se présente, parce qu'on ne s'arrête aux choses que quand on les considère comme possibles, je veux dire qu'autrement on dit : c'est comme cela, mais après tout on cherche à ne pas voir que c'est comme cela.

Si vous avez d'abord ce schéma dans la tête,
à savoir du caractère *fondamental pour son existence même*…
mais distincte de son existence
…de ce caractère *fondamental* de l'articulation de *la loi*,
d'un *ordre symbolique* qu'il faut considérer d'une certaine façon comme subsistant hors de chaque sujet,
vous ne serez pas frappé quand vous verrez une longue observation, sans doute exceptionnelle, remarquable, mais qui n'est certainement pas unique.

Elle n'est en fin de compte unique probablement
qu'en raison d'un certain nombre de hasards :
du fait que le Président SCHREBER était en mesure
de faire publier son livre, quoique censuré,
du fait aussi que FREUD s'y est intéressé.

Vous y verrez la corrélation de quelque chose qui est un véritable envahissement de tout ce qu'on peut appeler « *la subjectivité imaginaire* » :

- par une dominance tout à fait frappante
  d'un rapport en miroir,

- par une dissolution tout à fait frappante de
  l'autre en tant qu'identité,

…car vous verrez à chaque instant que cela s'*accentue*.

C'est que tous les personnages dont il parle à partir du moment où il peut en parler, car il y a un long moment où il n'a pas le droit d'en parler…
nous reviendrons sur la signification
de ce long moment
…à partir du moment où il nous en parle, il va nous parler de ses semblables sous forme de deux catégories dont vous allez voir qu'elles sont malgré tout d'un même côté d'une certaine frontière :

- ceux qui en apparence vivent, se déplacent, ses gardes, ses infirmiers, sont « *des ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux* », comme l'a dit PICHON qui est à l'origine de cette traduction,

- et les personnages qui sont plus importants…
qui eux jouent un rôle, qui sont envahissants au point de s'introduire dans le corps de SCHREBER, à un certain moment
…sont des âmes.

Et la plupart des âmes, et plus ça va plus toutes les âmes sont en fin de compte des morts, peu importe qu'ils restent là quelquefois, qu'on les rencontre, qu'ils montrent leur apparence, ce ne sont que des apparences, des substituts.

Pour parler par exemple de FLECHSIG :
FLECHSIG est mort, le sujet lui-même n'est qu'une espèce d'exemplaire second de sa propre identité.

Il a à un moment la révélation qu'il a dû se passer quelque chose l'année précédente, qui n'est rien d'autre que sa propre mort, qui d'ailleurs lui a été annoncée par les journaux, et de cet ancien collègue, SCHREBER s'en souvient comme de quelqu'un qui était plus doué que lui, il est un autre.

Cette dissolution de l'identité, cette fragmentation de l'identité, car il est un *autre*, mais il est quand même le même, il se souvient de l'*autre*, tout ceci marque de son sceau tout ce qui est sur le plan *imaginaire*, la relation avec ses semblables.

Il parle également à d'autres moments de FLECHSIG, il est mort lui aussi et il est donc monté là où seules existent à proprement parler les âmes, et les âmes en tant qu'elles sont humaines, c'est–à–dire dans un au–delà où elles sont peu à peu assimilées à la grande unité divine.

Mais bien entendu non pas sans avoir progressivement perdu leur caractère individuel, et pour y arriver il faut qu'elles subissent une sorte d'épreuve qui les libère d'une impureté qui n'est rien d'autre que celle de leurs passions :
tout ce qui est en eux signifiant de tout ce qui est leur désir à proprement parler, car c'est de cela qu'il s'agit, est nommément articulé par SCHREBER, et n'est que pour arriver à cette accession aux hautes sphères de libération.

Ce *détachement* de ce qu'il y a *d'impur* dans les dites âmes, ne se produit pas sans qu'il y ait littéralement fragmentation, c'est–à–dire le sujet, d'ailleurs sans excuse, voulait sans doute être choqué de cette atteinte portée à la notion de la self–identité, l'identité de soi–même, mais c'est comme cela :

« *Je ne peux porter témoignage,* dit–il, *que des choses dont j'ai eu révélation* »,

et c'est pour cela que nous voyons au long de son histoire un FLECHSIG *fragmenté*, un FLECHSIG *supérieur*, le FLECHSIG *lumineux*.

Je vous passe beaucoup de choses pleines de relief auxquelles j'aimerais que vous vous intéressiez assez pour que nous puissions le suivre dans le détail, et puis une espèce de partie inférieure qui elle, à un moment, va jusqu'à être fragmentée entre quarante et soixante petites âmes.

Bref cette sorte de style se prend extrêmement formulé avec cette grande force d'affirmation dont je vous donnais l'autre jour les caractéristiques essentielles du discours délirant.

C'est quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper par le caractère convergeant avec la notion qu'il y a quelque chose dans *l'identité imaginaire de l'autre* qui est profondément en relation avec la possibilité d'une *fragmentation*, un *morcellement*, une conception de l'autre comme étant quelque chose de structurellement dédoublable et démultipliable, qui est là manifesté, affirmé dans le délire.

Il y a quelque chose qui est beaucoup plus loin et qui est beaucoup plus frappant, c'est que l'idée même, l'image de ce qu'on pourrait appeler le télescopage de ces images entre elles dans cette sorte d'interrelation purement imaginaire qui est développée dans le délire, et donné de deux façons :

- les rapports que SCHREBER a avec ces *images morcelées*, ces identités multiples au même personnage,
- ou au contraire ces petites identités tout à fait énigmatiques sur lesquelles…
  encore qu'il témoigne de leur présence et même de *leurs opérations*, diversement *taraudantes et nocives* à l'intérieur de lui–même, ce qu'il appelle par exemple « *les petits hommes* », image qui a beaucoup frappé l'imagination des psychanalystes qui ont cherché si c'étaient des enfants ou des spermatozoïdes, ou bien quelque chose d'autre, pourquoi ne serait–ce pas tout simplement de petits hommes ?

Tout ce qui se passe à l'endroit de ces identités, toutes conçues comme une fantasmatique…
et qui ont par rapport à sa propre identité une valeur d'instance ou de fonction, qui peuvent essentiellement le pénétrer, le diviser lui–même, l'envahir, l'habiter
…la notion qu'il a de ses rapports avec ces images est telle que cela lui suggère que ces images de par elles–mêmes…
et pour beaucoup d'entre elles,
il en note le phénomène
…doivent en quelque sorte de plus en plus se résorber, s'amenuiser, être en quelque sorte absorbées par sa propre résistance à lui, SCHREBER.

Et pour qu'elles se maintiennent dans leur autonomie…
ce qui veut dire d'ailleurs pour lui, qu'elles puissent continuer à lui nuire car elles sont en général des images extrêmement nocives
…il faut qu'elles réalisent l'opération qu'il appelle lui–même « *l'attachement aux terres* ».

Il s'agit de choses qui ont une valeur fondamentale, « *l'attachement aux terres* » ce n'est pas seulement le sol, c'est aussi bien les terres planétaires, les terres astrales et très précisément le registre que dans *mon petit carré magique* je vous appelais *des astres* et que je n'ai pas inventé pour la circonstance.

Il y a bien longtemps que je vous parle dans la réalité humaine de la fonction des *astres*, ce qui n'est certainement pas pour rien que depuis toujours et dans toutes les cultures, le nom donné aux constellations joue un rôle tout à fait essentiel dans l'établissement d'un certain nombre de rapports symboliques fondamentaux qui sont parfois extrêmement loin, qui sont d'autant plus évidents que nous nous trouvons en présence d'une culture que nous appellerons plus « primitive ».

C'est pour autant que tel ou tel fragment d'âme va s'attacher quelque part :

- CASSIOPÉE joue un très grand rôle,

- il y a les frères de CASSIOPÉE…

Ce n'est pas du tout une idée en l'air, car tout cela est lié aux histoires de confédérations d'étudiants, les frères de CASSIOPÉE étaient en même temps des gens qui faisaient partie de confédérations d'étudiants au temps où ils faisaient des études, et le rattachement à ces confraternités dont le caractère narcissique, voire homosexuel, semble être très suffisamment mis en évidence dans l'analyse, pour que nous y reconnaissions une marque caractéristique des antécédents imaginaires dans l'histoire de SCHREBER.

Et ceci nous montre assez de quelle nature sont les choses, mais ce qui est intéressant c'est très précisément de voir que jusque dans le schéma socialisant de l'imagination, l'idée pour que tout d'un coup ne se réduise pas à rien, pour que toute la toile de la relation imaginaire qui aurait été développée dans les délires ne se renroule pas tout d'un coup, et ne disparaisse pas dans une sorte de noir béant dont SCHREBER au départ n'était pas très loin, avec une fin totale, du moins d'effacement de tout ce voile.

Ceci me paraît assez suggestif, car on peut dire la façon dont elle recouvre l'ébauche, le réseau comme étant absolument essentielle à la conservation d'une certaine sensibilité de l'image dans les rapports interhumains sur le plan imaginaire.

Mais ce qui est de beaucoup le plus intéressant, ce n'est pas cela, ceci est ce sur quoi sans aucun doute les psychanalystes se sont le plus penchés.

Ils ont même fignolé toutes ces relations comportant la dissolution, la fragmentation des sujets.

Ils ont épilogué avec je ne sais combien de détails pendant extrêmement longtemps sur la signification que pouvait avoir à l'intérieur de ce qu'on suppose être les *investissements libidinaux* du sujet, le fait :

- qu'à tel moment FLESCHIG *soit dominant* dans le délire,

- qu'à tel autre moment c'est une image divine diversement située dans les étages de Dieu,

…car Dieu aussi a ses étages, il y en a un antérieur et un postérieur, combien tout cela a pu intéresser les *psychanalystes*, et tout ce qu'on a pu en déduire !

Mais bien entendu tout cela n'est pas insusceptible d'un certain nombre d'interprétations, mais il y a quelque chose qui semble n'avoir attiré l'attention de personne, c'est que :

- *si riche* que soit cette fantasmagorie,
- *si amusante* soit–elle à développer,
- *si souple* soit–elle aussi à ce que nous y retrouvions les différents objets avec lesquels nous poursuivions notre petit jeu analytique,

…le fait que…

écrasant par rapport à tous ces phénomènes

…il y ait d'un bout à l'autre du délire de SCHREBER des phénomènes d'audition extrêmement nuancés, qualifiés depuis *le chuchotement léger*, *un frémissement*, jusqu'à *la voix des eaux* quand il est *confronté* la nuit avec AHRIMAN…

il rectifie par la suite *qu'il n'y avait pas là que* AHRIMAN, il devrait y avoir ORMUZD aussi, les deux Dieux du bien et du mal ne pouvant pas être dissociés, isolés

…et avec AHRIMAN il y a un instant de confrontation qu'il voit avec l'œil de l'esprit et non pas à la façon d'un certain nombre d'autres de ces visions, d'une façon qui comporte cette *netteté photographique*.

Il est donc face à face avec Dieu, et Dieu lui dit *la parole significative*, il met les choses à leur place, comme le message divin par excellence, Dieu dit à SCHREBER…

SCHREBER, le seul homme qui soit resté après ce crépuscule total du monde

…« *charogne* ».

Prenons ce mot dans un sens allemand, c'est le mot dont on se sert dans la traduction française, mais c'est un mot plus familier en allemand qu'il ne l'est en français.

Il est *rare* qu'en français, entre copains on se traite de charogne, sauf dans des moments particulièrement expansifs, d'autres mots nous servent.

Il est plus utilisé en allemand, il ne comporte pas cette face d'annihilation, il y aurait des sous–jacences qui l'apparenteraient à quelque chose qui serait mieux dans la note avec la convergence vers la féminisation du personnage, ce serait peut–être mieux traduit en français par ce mot qui en effet peut être plus facile à rencontrer dans les conversations amicales, celui de « *douce pourriture* ».

L'important est que ce mot de « *charogne* »…
qui a dominé le moment unique de la rencontre face à face de Dieu avec SCHREBER
…n'est pas du tout quelque chose d'isolé mais qu'il est très fréquent dans tout ce qui se passe entre SCHREBER et ce qu'on appelle l'autre face de ce monde imaginaire, la contrepartie si l'on peut dire, qui est absolument essentielle, celle dans laquelle se passe alors :

- tout ce qui est une relation érotique, si nous ne voulons pas nous y engager d'emblée, tout de suite pathétique,
- tout ce sur quoi porte *la lutte, le conflit de* SCHREBER,
- tout ce qui vraiment lui importe,
- tout ce à quoi il est en butte,
- tout ce dont il est l'objet, à savoir les rayons divins avec l'immense développement,

…c'est là qu'est sa certitude…
et c'est là le point où je vais conclure et introduire la leçon de la prochaine fois
…où se retrouve sous une forme elle aussi composée, mais aussi décomposée avec la richesse absolument extraordinaire, tout le domaine du langage.

Là vous avez trouvé le point maximum de la parole, car enfin l'injure annihilante, c'est un des pics de l'acte de la parole, autour de ce pic toutes les chaînes de montagnes de ce champ verbal vont vous être développées en une perspective magistrale par SCHREBER, et c'est cela sur quoi je voudrais attirer votre attention.

C'est à savoir que tout ce qu'on peut imaginer du point de vue linguistique comme décomposition de *la fonction du langage*, se rencontre dans ce que SCHREBER éprouve et qu'il différencie avec une délicatesse de touche dans les nuances, qui ne laisse rien à désirer quant à l'information quand il nous parle de choses qui *appartiennent* à proprement parler à *la langue fondamentale*.

C'est–à–dire ce qui va régler les véritables rapports qu'il a avec à la fois le seul et unique être qui dès lors existe, à savoir ce Dieu singulier.

Il les appelle et il les distingue quand ils ont ce qu'il appelle d'un côté « *echt* », qui est presque intraduisible pour autant qu'il veut dire *authentique*, *vrai*, et qui lui est toujours donné sous des formes verbales qui méritent à elles seules de retenir l'attention, parce qu'il y en a plusieurs espèces et elles ne sont pas sans être très suggestives, car nous pouvons les concevoir sur la fonction du signifiant.

À côté de cela il y en a d'autres dont il nous dit avec beaucoup de nuances et de détails, que ce sont des formes apprises par cœur, qui à certains de ses éléments périphériques de la puissance divine, voire déchus de la puissance divine, sont inculquées, inoculées, et qui sont là données avec une absence totale de sens, au seul et unique titre de *ritournelle* destinée nettement à le cacher.

Entre les deux il ajoute une variété de modes d'un flux oratoire qui nous permettent de voir isolément, de nous arrêter un instant…

> puisque nous n'avions jamais l'occasion de le faire, à moins que nous soyons linguiste

…sur les différentes dimensions dans lesquelles se développe le phénomène de la phrase.

Je ne dis pas le phénomène de la signification, car là nous pouvons toucher du doigt la fonction de la phrase en elle–même, pour autant qu'elle n'est pas forcée de porter sa signification avec soi.

Le phénomène par exemple de la phrase interrompue est très souvent – je dirais presque toujours – dans une période de sa vie, constamment surgi dans cette subjectivité comme de quelque chose qui est bel et bien donné comme tel, comme phrase interrompue, c'est–à–dire pour laisser une suspension de sens, lequel est donné en même temps, mais ce qui est auditivité, c'est une phrase coupée dans le milieu, le reste qui n'est nullement dans la lettre de la phrase est impliqué en tant que signification, et comme chute de la phrase.

Qu'il y avait là une mise en valeur de la chaîne symbolique dans sa dimension de continuité, c'est–à–dire dans le sens d'une phrase interrompue qui appelle une certaine chute, et cette chute peut être d'une très grande gamme indéterminée, mais elle ne peut pas non plus être n'importe laquelle.

Dans l'autre cas, c'est de l'autre dimension, celui de l'assimilation aux « *oiseaux du ciel* » identifiés aux *jeunes filles*, c'est tout à fait autre chose : avec elles les choses continues n'ont aucune espèce de sens.

FREUD est sûr à partir de là qu'il s'agit bien d'un dialogue avec les femmes, avec elles pas besoin de se fatiguer, ce dont il s'agit c'est simplement de produire un doux murmure, et ce qui est absolument frappant c'est cette sorte de décomposition.

Ceci aussi mérite de nous retenir dans son détail, l'évolution en tant que telle de la relation du sujet au langage, le fait pendant longtemps qu'il y a là pour lui la même chose que dans le monde imaginaire, un danger perpétuellement su, que toute la *fantasmagorie* ne se réduise à une unité qui en fin de compte annihile, non pas son existence, mais justement l'existence de Dieu *qui est essentiellement langage...*
il l'écrit formellement
…il dit : « *Les rayons doivent parler* ».

Le fait qu'il faut donc qu'il se produise à tout instant des phénomènes de diversion pour que Dieu soit SCHREBER, fait d'une complète résorption dans l'existence centrale du sujet, n'est pas non plus quelque chose qui mérite pour nous d'être tenu comme allant de soi, et qui va en tout cas nous illustrer ce qu'il y a de fondamentalement vrai dans les rapports créateurs.

C'est–à–dire aussi bien…
du moment que c'est créateur
…le fait d'en retirer la fonction et l'essence, nous fait en effet aboutir à la conception d'une sorte de néant corrélatif qui est sa doublure. La parole se produit ou ne se produit pas.

Si elle se produit, c'est aussi dans une certaine mesure par l'arbitraire du sujet et d'une certaine façon le sujet est créateur, et fortement dans *la relation à l'autre* :

- non pas en tant qu'objet,
- voire non pas en tant qu'image,
- ni en tant qu'ombre d'objet,
- ni en tant que corrélatif imaginaire,

…mais *à l'autre* vraiment dans sa dimension essentielle, toujours plus ou moins élidée par nous, tout de même décisif pour la constitution du monde humain.

À savoir à cet *autre* en tant qu'il est irréductible à quoi que ce soit d'autre qu'à la notion d'un *autre sujet*, à savoir à l'*autre* en tant que lui, car ce qui caractérise le monde de SCHREBER, c'est que ce « *lui* » est perdu, le « *tu* » subsiste.

C'est là quelque chose de très important, mais c'est certainement quelque chose de très insuffisant.

La notion du sujet corrélatif à l'existence comme telle de quelque chose dont on peut dire : c'est lui qui fait cela, non pas celui que je vois là, qui bien entendu *fait mine de rien*, mais le « *c'est lui* » :

- l'existence d'une dimension dans l'*Autre* comme tel,

- l'existence de cet être qui est le répondant de mon propre être, et sans lequel son propre être lui–même ne pourrait même pas être un « *je* »,

- ce rapport à lui pour autant que son drame sous–tend toute *la dissolution du monde de* SCHREBER,

- cette sorte de réduction du lui à un seul partenaire, en fin de compte de Dieu à la fois asexué et polysexué, et englobant en lui tout ce qui existe encore dans le monde auquel SCHREBER est affronté, et qui présente sur ce sujet deux faces très énigmatiques.

Assurément grâce à lui subsiste quelqu'un qui peut dire une vraie parole, et c'est de lui, à lui, qu'elle est suspendue.

Mais cette parole a pour propriété d'être toujours extrêmement énigmatique, c'est là la caractéristique de toutes les paroles de « *la langue fondamentale* ».

Mais d'autre part ce Dieu paraît lui aussi l'ombre de SCHREBER, à savoir qu'il est atteint par cette dégradation imaginaire de l'altérité qui fait que c'est un personnage qui est comme SCHREBER, qui est frappé de cette espèce de féminisation qui est à l'origine.

C'est là que nous devons centrer notre étude du phénomène, nous n'avons bien entendu aucun moyen puisque nous ne connaissons pas ce sujet, et que nous ne pouvons y entrer autrement d'une façon approfondie que par la phénoménologie de son langage.

C'est donc autour du phénomène du langage, des phénomènes de langage…
plus ou moins hallucinés, parasitaires,
étranges, intuitifs, persécutifs
…dont il s'agit dans le cas de SCHREBER, que nous avons la voie d'amorcer par là ce qui peut nous éclairer.

C'est par là qu'il apporte une dimension nouvelle, non éclairée jusqu'ici dans *la phénoménologie des psychoses*.

On pourrait quand même entrer ensemble dans ce texte de SCHREBER, parce qu'aussi bien pour nous le cas SCHREBER, c'est le texte de SCHREBER.

Qu'est-ce que j'essaie de faire cette année ?

J'essaie que nous comprenions un peu mieux ce qu'on peut appeler l'*économie du cas*, la façon dont son évolution peut se comprendre, simplement se concevoir.

Vous devez bien sentir qu'il y a dans cet ordre une espèce de glissement qui se fait tout doucement dans les conceptions psychanalytiques.

Je vous ai rappelé l'autre jour qu'en somme l'explication que donne FREUD, c'est essentiellement le passage au registre « *narcissique* » : il est évident que le glissement du malade dans une économie essentiellement « *narcissique* », c'est très riche, si on s'y arrêtait bien on en tirerait toutes les conséquences, seulement il est tout à fait clair que *l'on ne les tire pas*.

D'un autre côté, parce qu'on oublie, parce qu'après tout rien n'articule d'une façon bien nette ce que cela veut dire de mettre l'accent sur le narcissisme au point où FREUD est parvenu de son œuvre quand il écrit le cas SCHREBER : on ne situe plus non plus ce que représente à ce moment-là, la nouveauté d'explication, c'est-à-dire par rapport à quelle autre explication elle se situe.

Maintenant si vous prenez un auteur qui reprend la même question, la question des psychoses, c'est évidemment la notion de « *défense* » qu'il mettra en avant.

Et pour prendre un de ceux qui ont dit les choses les plus élaborées sur les cas de psychose, il suffit de citer KATAN. Je reviendrai sur ce qu'a *écrit* KATAN, je ne veux pas que nous procédions par *commentaires* sur les *commentaires*.

Il faut partir du cas et voir comment on l'a compris et commenté, et nous sommes dans la voie de ce qu'a dit FREUD en commentant le cas, car au début de son analyse du cas SCHREBER, il nous recommande d'abord de prendre connaissance du livre.

Comme nous sommes *psychiatres* ou du moins gens diversement initiés à la psychiatrie, il est bien naturel que nous lisions avec nos yeux de *psychiatres*, que nous essayions déjà de nous faire une idée de ce qui se passe dans le cas. La première approche de l'économie du cas, c'est de voir *la masse des faits* qui viennent en avant, qui tout de même ont leur importance, et en quoi ça a cette importance.

Dans quoi se situe l'introduction de la notion de « *narcissisme* » dans l'ensemble de la pensée de FREUD ?

Il ne faut tout de même pas oublier les étapes : on parle de défense maintenant et à tout propos, et on croit là répéter quelque chose de très ancien dans l'œuvre de FREUD. C'est vrai, c'est très ancien, la notion de défense joue un rôle très précocement, et dès 1884–1885 il propose le terme de *neuro-psychose de défense*, mais il emploie ce terme avec *un sens tout à fait précis* : quand il parle d'*Abwehrhysterie*, il la distingue de deux autres espèces d'hystéries.

C'est-à-dire…

> *dans une première tentative de faire une nosographie proprement psychanalytique, et si vous voulez bien vous reporter à cet article auquel je fais allusion*

…il distingue les hystéries pour autant qu'elles doivent être conçues *à la mode bleulérienne* comme dépendantes, comme une production secondaire de ce qui se passe dans les états hypnoïdes, comme dépendantes d'un certain moment fécond qui correspond à un trouble de la conscience dans l'état hypnoïde.

Il l'a abandonné à la nosologie en tant que c'est une nosologie psychanalytique, il n'a pas nié les états hypnoïdes, il a simplement dit :

« *Nous ne nous intéressons pas à cela, ce n'est pas cela que nous prendrons comme caractère différentiel.* »

Car c'est cela qu'il faut bien comprendre quand nous faisons de la classification.

Il se passe dans toutes les classifications ce qui se passe dans toutes les sciences :

- vous commencez par faire de la botanique tout à fait primitive en comptant le nombre de ce qui se présente apparemment comme ces organes colorés d'une fleur,

- vous appelez ça *pétales* parce que c'est toujours pareil dans une fleur qui présente *un certain nombre d'unités qu'on peut compter*, c'est quelque chose de tout à fait primitif, il s'agit de voir et de comprendre si la fonction de ce qui se voit peut s'appeler au premier abord pour l'ignorant, *pétales*,

- et en approfondissant vous vous apercevez quelquefois que ces prétendus *pétales* n'en sont pas du tout, ce sont des *sépales* et ça n'a pas la même fonction du tout.

En d'autres termes, les registres divers d'analogie anatomique, génétique, donc embryologique, des éléments physiologiques aussi, fonctionnels, peuvent entrer en ligne de compte, et même peuvent faire pendant un certain temps chevaucher les registres classificatoires différents.

Pour que la classification signifie quelque chose, il faut que ce soit une classification naturelle, ce naturel, comment allons–nous le chercher ?

Pour l'instant nous sommes au niveau de l'hystérie.

FREUD n'a pas repoussé les hystéries qui sont
les états hypnoïdes il a dit :
à partir de maintenant nous n'en tiendrons pas compte
parce que dans le registre de l'expérience *analytique*,
ce qui importe c'est autre chose.

Cette *autre chose* était déjà présente dans ce premier
débrouillage, c'est en cela que consiste la notion
de l'« *Abwehrhysterie* », strictement comme référence
du souvenir traumatique.

Nous sommes au moment où pour la première fois
apparaît la notion de défense dans le registre…
    il faut bien l'appeler par son nom
…nous sommes dans le registre de la remémoration,
je n'ai même pas dit de la mémoire, nous sommes dans
les troubles de la remémoration, c'est–à–dire
de ce que le sujet peut articuler verbalement,
de ce dont il se souvient.

Ce qui est l'élément essentiel, c'est la sortie de
ce qu'on peut appeler « *les petites histoires du patient* »,
et le fait que cette « *petite histoire* » il est capable
ou non de la sortir, et c'est le fait de la sortir.

Anna O. …
    dont une personne m'a rapporté ici
    le portrait qui était sur un timbre poste,
    car elle a été la reine des assistantes sociales
…a appelé cela la « *talking cure* ».

L'*Abwehrhysterie* est une hystérie dans laquelle il suffit
de lire le texte de FREUD pour voir que c'est tout
à fait proche et tout à fait ouvert à la formulation
que je vous en donne :

> « *Les choses ne sont plus formulables parce qu'elles sont formulées ailleurs dans les symptômes, et il s'agit de relibérer ce discours.* »

Nous sommes absolument sur ce registre.
Il n'y a pas trace à ce moment–là de régression,
de théorie des instincts, et déjà pourtant
toute la psychanalyse est là.

Et il distingue une troisième espèce d'hystérie qui, elle, a pour caractéristique qu'elle a aussi quelque chose à raconter, mais qui n'est raconté nulle part.

Bien sûr à l'étape où nous sommes de l'élaboration de la théorie, il serait bien étonnant qu'il nous dise où peut être ce jeu, mais c'est déjà parfaitement dessiné.

L'œuvre de FREUD est pleine comme cela de *pierres d'attente* qui, si on peut dire, me réjouissent.
On peut s'apercevoir chaque fois qu'on prend un article de FREUD, que ce n'est jamais non seulement ce qu'on attendait, mais que ce n'est jamais que quelque chose de très simple, d'admirablement clair.

Mais il n'y a pas un texte de FREUD qui ne soit en quelque sorte nouri d'*énigmes* qui correspondent à ce que j'appelle les *pierres d'attente*, que les choses se sont trouvées d'une façon telle qu'on peut dire qu'il n'y a véritablement que lui qui ait amené de son vivant les concepts originaux pour attaquer, ordonner ce nouveau champ qu'il nous découvrait.

Et comment nous en étonnerions–nous ?
Ces concepts, il les traite chacun avec un monde de questions. Ce qu'il y a de bien dans FREUD, c'est qu'il ne nous les dissimule pas, ces questions, c'est–à–dire que chacun de ses textes est un texte problématique, de telle sorte que lire FREUD c'est rouvrir les questions.

Alors « *troubles de la mémoire* », c'est de là qu'il faut tout de même toujours partir pour savoir que ça a été le terrain de départ.

Mettons que ce soit même dépassé : il faut mesurer le chemin parcouru. Dans une affaire comme la psychanalyse il serait bien étonnant que nous puissions nous permettre de méconnaître l'histoire. Ce n'est pas pour faire – ici – l'histoire du chemin parcouru entre ce que nous appellerons l'étape « *troubles de la mémoire* », et l'étape « *régression des instincts* ».

J'en ai tout de même assez fait dans les années qui ont précédé pour dire :

- que c'est à l'intérieur de ce mécanisme découvert à l'intérieur de l'exploration et de la mise en jeu du trouble de la remémoration, que se découvrent les mécanismes de la régression des instincts en tant qu'ils dépendent eux–mêmes du travail par lequel on s'efforce primitivement dans *la psychanalyse* de restituer *le vide* de *l'histoire du sujet*,
- que nous nous apercevons alors que ces événements vont se nicher là où on ne les attendait pas, c'est–à–dire qu'il se produit ce dont je vous parlais la dernière fois, sous la forme de déplacement dans le comportement, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas purement et simplement là de retrouver la localisation mnésique des événements, autrement dit chronologique, de restituer une part du temps perdu, mais qu'il y a aussi des choses qui se passent sur le plan topique, c'est–à–dire que la distinction de registres complètement différents dans la régression est là implicite.

En d'autres termes ce qu'on oublie tout le temps, c'est que ce n'est pas parce que une notion est venue au premier plan que l'autre ne garde pas aussi son prix et sa valeur, à l'intérieur de cette régression topique, c'est–à–dire là où les événements prennent leur sens comportemental fondamental, c'est là que se fait la découverte à un moment donné d'un « *narcissisme* ».

C'est–à–dire qu'on s'aperçoit qu'il y a des modifications dans *la structure imaginaire du monde*, et qu'elles interfèrent avec les modifications dans *la structure symbolique*, il faut bien l'appeler comme cela puisque la remémoration est forcément dans *l'ordre symbolique*.

Qu'est–ce que cela veut dire au point où FREUD en est parvenu ?

Au point où FREUD en est parvenu quand il nous parle du délire et quand il nous l'explique par une régression narcissique de la libido ?

Cela veut dire quand il s'agit de restaurer pour comprendre, il s'est passé quelque chose qui est une différence de nature, que le désir qui avait à se faire reconnaître ou à se manifester, se manifeste, et ceci est tout entier dans un plan de la réalisation si claire soit–elle de ce qui est à reconnaître dans le délire, se situe sur un plan qui très fondamentalement est *changé* par rapport à ce qu'il s'agit de reconnaître.

Il y a un transfert de plan, le retrait de la libido des objets représente une désobjectalisation de ce qui va se présenter de façon plus ou moins licite dans le délire, comme représentant le délire qui a à se faire connaître.

Si on ne comprend pas cela, on ne voit absolument pas ce qui distingue une psychose d'une névrose, ni pourquoi non plus on a tant de peine à restaurer ce qu'on peut appeler « *la relation du sujet à la réalité* », puisqu'en principe…

c'est tout au moins ce qu'on lit dans certains passages de FREUD, d'une façon loin d'être aussi sommaire qu'on se la représente – *et qu'on la traduit !* – tout d'abord

…puisque le délire est tout entier là, lisible.

Il est en effet lisible et il est aussi transcrit dans un autre registre.

Et comment ceci peut–il se faire ?

Comment ce qui dans la névrose reste toujours dans *l'ordre symbolique*…

c'est–à–dire toujours avec cette *duplicité* du signifié et du signifiant qui est ce que FREUD traduit sous le terme du « *compromis de la névrose* »

…comment dans l'ordre du délire ceci se passe–t–il sous un tout autre registre, où il est encore lisible mais où il est sans issue ?

C'est cela le problème économique qui reste ouvert au moment où FREUD termine le cas SCHREBER.

Je dis des choses massives là, je pense qu'elles sont faites en tout cas pour être reçues par vous comme telles, pour situer vraiment où est le problème.

En d'autres termes :

- le refoulé dans le cas des névroses, reparaît *in loco*, là où il a été refoulé, c'est-à-dire dans le milieu même de *symboles* pour autant que l'homme s'y intègre et y participe comme agent, mais aussi comme acteur.
  Le refoulé dans la névrose reparaît in loco sous un masque,

- *le refoulé dans la psychose*...
  si nous savons lire FREUD
  ...*reparaît* dans un autre lieu, *in altero, dans l'imaginaire, et là en effet sans masque*.

Ceci est tout à fait clair, ça n'a rien de nouveau ni d'hétérodoxe, simplement il faut s'apercevoir que c'est là le point principal qui évite qu'on se pose des problèmes inutiles.

Cette leçon essentielle ne peut pas être considérée comme *le point final*, au moment où FREUD met *le point final* sur son étude sur SCHREBER, c'est au contraire à partir de ce moment-là que les problèmes commencent à se poser.

Cette transmutation peut se faire.

Chacun a essayé depuis de prendre la relève, c'est bien pour cela que KATAN nous donne certaines théories des psychoses avec leurs étapes pré-psychotiques, etc.

Nous y reviendrons en détail.

Mais en gros on peut dominer le sujet et lire tout ce que KATAN a écrit sur le cas SCHREBER.

Il a essayé de donner une théorie analytique de la schizophrénie (*tome V*, recueil annuel sous le titre de *La psychanalyse de l'enfant*).

On voit très bien le chemin parcouru dans la théorie analytique à lire KATAN car on s'aperçoit que *l'acte dynamique complexe*…

qui laisse toujours chez FREUD tellement ouverte la question du centre du sujet, c'est–à–dire qui par exemple dans l'analyse de la paranoïa s'avance pas à pas, nous montre l'évolution

- d'un trouble essentiellement libidinal,
- d'un jeu complexe d'un agrégat de désirs qui sont transférables, transmutables, qui peuvent régresser,
- de toute une dialectique dont le centre nous paraît essentiellement problématique,

…comment à partir du moment où un certain doute s'est opéré dans l'analyse…
c'est–à–dire à peu près vers le temps de la mort de FREUD, car les articles dont je vous parle sont postérieurs à la notion de défense
…il [l'acte dynamique complexe] prend le sens d'une *défense* menée, dirigée à partir de quelque chose qu'on a retrouvé, ce bon vieux centre de toujours, le *moi* qui est là pour manier les leviers de commande.

La psychose est très formellement interprétée :

- non plus dans le registre d'une *dynamique des pulsions*,
- d'une économie complexe,
- mais de procédés employés par le *moi* pour s'en tirer avec des exigences diverses, et lui qui redevient non seulement le centre mais la cause du trouble : le *moi* a à se défendre d'une certaine façon contre des pulsions.

La notion de « *défense* » n'a pas d'autre sens que celui qu'elle a dans le sens de *se défendre contre une tentation*.

Et toute *la dynamique* du cas SCHREBER nous est expliquée à partir du besoin pour lui d'en agir, de s'en tirer avec une pulsion dite homosexuelle, qui comporte pour le *moi* des menaces qui sont comprises, perçues, senties en tant que menaces faites au *moi*, à savoir de sa complétude.

La castration n'a plus d'autre sens symbolique
que celui d'une perte d'intégrité physique,
et on nous dit formellement que le *moi* n'étant pas
assez fort – comme on s'exprime – pour trouver
ses points d'attache dans le milieu extérieur, et
à partir de là exercer sa défense contre la pulsion
qui est dans l'« *id* », trouve une autre ressource qui
est de fomenter, de créer puisque c'est un appareil,
cette nouvelle chose, cette néoproduction qui
s'appelle l'hallucination et qui est une autre façon
d'en agir, de transformer ses instincts.

Elle va se voir dans l'hallucination, d'une façon
transformée, c'est une sublimation à sa manière
qui a de gros inconvénients, et c'est à ce titre
que la défense du *moi* est conçue dans ce registre.

Ne voyons–nous pas là qu'il y a un rétrécissement,
une réduction de la perspective ?

Les insuffisances *cliniques* de la chose sautent aux yeux,
en fin de compte la notion qu'il y a une façon de
satisfaire à la poussée du besoin qui est *imaginaire*,
c'est une notion qui est latente, fondée même,
articulée dans la doctrine freudienne, mais qui n'est
jamais prise que comme un élément du déterminisme du
phénomène.

Jamais FREUD n'a eu une définition de la psychose
hallucinatoire qui soit purement et simplement
comparable au fantasme de satisfaction de la faim
par un rêve de satisfaction de la faim.

Il n'est que trop évident…
    il suffit de regarder l'aspect clinique
    des choses pour s'en apercevoir
…qu'un délire ne répond en rien à une telle fin.

Seul le besoin de nous satisfaire nous tend
la retrouvaille qui n'est pas difficile :
certains groupes imaginaires qui nous sont familiers
par l'étude des névroses de l'être humain.

Il est toujours agréable de retrouver un objet. FREUD nous apprend même que c'est comme cela, par cette voie que passe la création du monde des objets humains.

Par conséquent nul étonnement à ce qu'on soit toujours content quand on retrouve ce qu'on s'est déjà représenté, comme nous retrouvons une vive satisfaction de retrouver certains des thèmes symboliques de la névrose dans la psychose.

Ce n'est pas du tout illégitime, seulement il faut bien voir que ceci ne couvre qu'une toute petite partie du tableau.

C'est de mesurer à quel point dans le cas SCHREBER on peut…
à condition d'y faire un choix
…schématiser comme je vous l'ai déjà indiqué, schématiser comme « homosexuelle » la transformation…
même en ajoutant « *imaginaire* »
…de cette poussée « homosexuelle » dans un délire qui fait que SCHREBER est la femme de Dieu, le réceptacle du bon vouloir et des bonnes manières divines.

C'est *un schéma* qui a une assez grande *valeur convaincante*, car on peut trouver dans la portée même du texte de SCHREBER, toutes sortes de modulations véritablement même raffinées, qui justifient cette conception.

Il en est de même de l'articulation d'une telle *théorie* de la psychose.
Nous trouvons là l'explication que ce n'est pas quelque chose que nous allons manier tout à fait à notre guise, comme on manie une névrose, puisque nous avons fait une très grande distinction fondamentale entre la réalisation du désir refoulé :

- sur le plan *symbolique* dans la névrose,
- et sur le plan *imaginaire* dans la psychose.

Rien que cette distinction que je vous ai apportée la dernière fois, comme position de principe pour distinguer ces deux plans, cette distinction est déjà assez satisfaisante, mais elle ne nous satisfait pas.

Pourquoi ?

Parce qu'une psychose, ça n'est pas simplement cela. Ça n'est pas le développement d'un rapport *imaginaire*, fantasmatique au monde extérieur, c'est *autre chose*.

Et je voudrais simplement aujourd'hui vous faire mesurer la masse du phénomène, à savoir qu'étant admis ce que je viens de vous dire, qu'en effet la conception si on peut dire *schrébérienne*, pour parler comme SCHREBER parle lui–même de la naissance d'une nouvelle génération schrébérienne d'hommes, c'est–à–dire l'humanité va être régénérée à partir de lui qui a gardé une véritable existence.

Parlons du dialogue de l'unique, de SCHREBER avec le partenaire énigmatique qui est son Dieu, le Dieu *schrebérien* lui aussi, est–ce là tout le délire ?

Mais non !

Non seulement ce n'est pas là tout le délire, mais il est tout à fait impossible de le comprendre dans ce registre.

On peut s'en désintéresser, mais il est tout de même assez curieux de se contenter d'une explication très partiale d'un phénomène massif et complet comme est la psychose, en n'y retenant que ce qu'il y a de clair dans les événements imaginaires.

Si nous voulons vraiment avoir le sentiment que nous avançons, que nous comprenons quelque chose à la psychose, il faut tout de même aussi que nous puissions articuler une théorie qui justifie la masse des phénomènes dont je vais vous donner ce matin quelques échantillons ce qui va me forcer à des lectures.

Il faut que nous nous rendions compte de la dimension que nous pouvons appeler dans l'ensemble « *l'aliénation verbale* », de l'importance énorme en un point qui est un état avancé du délire. Nous allons commencer par la fin et nous tâcherons de comprendre en remontant.

J'adopte cette voie, pas simplement par un artifice de présentation : c'est conforme à la matière que nous avons entre les mains et qui est un texte.

Voilà un malade qui a été malade de 1883 à 1884, qui a eu ensuite huit ans de répit.

Et c'est au bout de la neuvième année depuis le début de la première crise, que les choses ont recommencé sur le plan pathologique :
en Octobre 1893 les choses repartent, il entre dans la même clinique où il avait été soigné la première fois, la clinique du Docteur FLECHSIG où il va rester jusqu'à la mi–Juin 1894.

Là il se passe beaucoup de choses, l'état dans la clinique de FLECHSIG est un état complexe dont on peut caractériser l'aspect clinique sous la forme de ce qu'on peut appeler « *une confusion hallucinatoire* », et même « *un état de stupeur hallucinatoire* », le sujet est très loin pendant ce moment de ne pas avoir…
comme nous le savons des déments précoces
…non seulement orientation, repérage des phénomènes normaux, mémoire.

Plus tard il nous fera un rapport de tout ce qu'il a vécu, certainement distordu pour une part, cette confusion s'applique pour désigner la façon brumeuse dont il se souvient de certains épisodes. D'autres éléments, les éléments spécialement *délirants* de ses rapports avec différentes personnes qui l'entourent à ce moment–là, seront conservés assez pour qu'il puisse en apporter *un témoignage valable*, c'est néanmoins la période la plus obscure du délire et de la psychose.

Car c'est à travers ce délire seulement que nous pouvons avoir connaissance de ce témoignage, puisque aussi bien nous n'y étions pas, et que sur cette première période les certificats des médecins ne sont pas excessivement riches.

Cette période en tout cas est assez bien retenue dans la mémoire du sujet au moment où il va en témoigner, pour qu'il puisse y établir des distinctions.

Il s'est passé des choses et en particulier un déplacement du centre de l'intérêt sur des relations que nous pourrions appeler…
    tête de chapitre empruntée
    au texte même de SCHREBER
…les relations où dominent les rapports personnels avec ce qu'il appelle des *âmes*.

Ces *âmes* ne sont pas des êtres humains…
    c'est même très éloigné d'être *les ombres des êtres humains*
    auxquelles il a affaire à ce moment–là
…ce sont des êtres humains *morts* qui ont des propriétés *particulières*, avec qui il a des relations *particulières*, et desquelles il donne toutes sortes de détails, qui sont très liées à toutes sortes de sentiments *de transformation corporelle, d'échange corporel, d'intrusion corporelle, d'inclusion corporelle*.

C'est un délire où la note douloureuse joue un rôle très important, je ne parle pas encore à ce moment–là d'hypocondrie, ce n'est encore qu'un terme trop vague pour notre vocabulaire, je suis en train de désigner les grandes lignes.

Donc ce qu'on peut dire du point de vue *phénoménologique*…
    et à rester prudent
…c'est qu'il y a certainement à ce moment–là quelque chose qui est noté comme caractéristique, et qu'on pourrait appeler « *crépuscule du monde* ».

C'est–à–dire qu'il n'est plus avec des *êtres réels*…
    « n'être plus avec » est tout
    à fait un élément caractéristique
…mais qu'il est avec d'autres éléments qui sont peut–être beaucoup plus encombrants que des *êtres réels*.

Ils le sont même tellement plus, que le mode de relation douloureuse est ce qui domine, et que ce mode de relations douloureuses comporte une véritable perte de l'autonomie étant donné le sentiment qu'il a d'envahissement, d'inclusion, d'intrusion.

C'est quelque chose qui est ressenti par lui comme source de perturbation profonde de son existence et comme ayant un caractère à proprement parler *intolérable* qui motive aussi chez lui toutes sortes de comportements qu'il ne nous indique que d'une façon forcément ombrée, mais dont nous voyons assez l'indication dans la façon dont il est traité : il est surveillé.

La nuit il est mis en cellule, il est privé de toute espèce d'instrument pouvant rester à sa portée. Il est clair qu'il apparaît à ce moment–là dans un état aigu très grave, comme un malade dans un état très grave.

Il y a un moment de transformation qui est à peu près vers Février–Mars 1884, c'est lui qui nous le dit, transformation de l'accent aux âmes, ces sortes d'êtres avec lesquels il a ses échanges du type de registre de l'intrusion somatique, ou d'une fragmentation somatique.

Nous voyons apparaître autre chose, c'est le moment où se substituent aux dites âmes…
pour des raisons qu'il appelle plus tard « *les âmes examinées* »
…les royaumes proprement divins, ce qu'il appelle les royaumes de Dieu postérieurs, ORMUZD et AHRIMAN, car ils apparaissent sous une forme dédoublée.

L'apparition aussi de ce qu'il appelle « *les rayons purs* », c'est–à–dire quelque chose qui se comporte d'une façon tout à fait différente des *âmes* dites *examinées* qui sont celles des « *rayons impurs* ».

C'est ce que signifie que :

- les unes ont des intentions impures qui sont manifestées par des craintes de viol, d'empoisonnement, de transformations corporelles, déjà des émasculations sont apparues dans la première période,

- les autres ont un *autre mode de relation* avec lui, ce ne sont pas non plus des relations sans ambiguïté.

SCHREBER poursuivra toute sa confidence pour nous dire dans quelle profonde perplexité le laissent les effets de cette prétendue *pureté* qui est elle–même celle qu'on ne peut qu'attribuer à une *intention divine*, et qui tout de même laisse apercevoir dans son texte de singulières complicités, une singulière façon d'être troublée, d'être atteinte – cette prétendue pureté – par toutes sortes d'éléments :

- qui partent d'abord des « *âmes examinées* »,
- qui jouent à ces « *rayons divins* », à ces « *rayons purs* » toutes sortes de tours,
- qui par toutes sortes de moyens essaient d'en capter toute la puissance à leur profit,
- et qui aussi s'interposent entre SCHREBER et leur action bénéfique.

Il y a là description très précise de toute *une tactique* de la majeure partie de ces *âmes* dites *examinées*, qui sont essentiellement les *âmes* animées de bien mauvaises intentions, nommément celle qui est le chef de file, donc de FLECHSIG, de la tactique par laquelle FLECHSIG fractionne son âme pour en répartir les morceaux dans cet hyperespace que vous développe SCHREBER, et qui est celui qui s'interpose entre lui et le Dieu éloigné dont il s'agit.

Cette notion d'éloignement : « *Je suis celui qui est éloigné.* », nous trouvons cette formule dans une note qui nous rapporte ce que Dieu lui confie, qui rend une sorte d'écho biblique, « *Je suis celui que je suis*. ».

Dieu pour SCHREBER, n'est pas ce Dieu qui est, c'est celui qui est bien loin, et cette notion de distance jouera son rôle.

Néanmoins l'entrée des « *rayons purs* » s'annonce avec des caractéristiques tout à fait spéciales : ces « *rayons purs* » parlent.

Qu'ils *parlent*, qu'ils soient essentiellement *parlants*…

> qu'il y ait une équivalence entre rayons, rayons parlants, nerfs de Dieu, et toutes les formes particulières qu'ils peuvent prendre, jusques et y compris les formes diversement miraculées sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, nommément *les oiseaux*

…c'est là quelque chose de tout à fait essentiel.

Et ceci correspond à une période où domine ce qu'il appelle la *Grundsprache*, c'est–à–dire cette langue qui est une sorte de très savoureux haut allemand, qui a une très grande tendance à s'exprimer par euphémismes et par antiphrases : on appelle par exemple la punition « *une récompense* ». C'est son mode de parler, la punition est à sa façon en effet *une récompense*, et le style de cette « *langue fondamentale* » sur laquelle nous aurons à revenir, car elle nous permettra de reposer le problème *du sens antinomique des mots primitifs* sur lesquels bien entendu il reste un grand *malentendu* entre ce que FREUD en a dit, avec simplement le tort de prendre comme référence un linguiste qu'on trouvait un peu avancé, mais qui touchait quand même quelque chose de juste, à savoir ABEL.

Et là–dessus, M. BENVENISTE nous a apporté l'année dernière quelque chose qui a toute sa valeur au point de vue signifiant, à savoir qu'il n'est pas question dans un système signifiant qu'il y ait des mots qui désignent à la fois deux choses contraires, parce qu'ils sont justement faits pour distinguer les choses.

Là où il existe des mots, ils sont forcément faits par couples d'opposition, les mots ne peuvent pas joindre en eux–mêmes deux extrêmes en tant que *signifiants*.

Mais que nous passions à la *signification*, c'est autre chose, comme il nous a expliqué par exemple qu'il n'y a pas à s'étonner qu'on appelle *altus* un puits profond, parce que nous dit–il, dans la perspective, le point de départ mental où est le latin, c'est du fond du puits que ça part.

Mais ça va très loin et il nous suffit de réfléchir qu'en allemand on appelle « *Jüngstes Gericht* » le « *Jugement dernier* », le *jugement le plus jeune*, et on peut en être saisi, l'image de la jeunesse à propos du « *Jugement dernier* » n'est pas ce qui en France est employé, pourtant on dit « *votre petit dernier* » pour désigner *le plus jeune*, mais ce n'est pas ce qui se présente à l'esprit d'abord quand on parle du « *Jugement dernier* », tout nous suggère tout de suite quelque chose qui s'inscrit dans le registre de la vieillesse plutôt que dans celui de la jeunesse.

C'est donc une question à laquelle il faut quand même s'arrêter, et cette *Grundsprache* nous en donnera de beaux exemples.

En 1894, il est transporté à la maison de santé privée du D^r^ PIERSON à Koswitz. Il y reste quinze jours : c'est une « *maison de santé* » privée, la description qu'il en donne nous indique que c'est une « *maison de santé* » si je puis dire fort *piquante* :
on y reconnaît du point de vue du malade toutes sortes de traits qui ne manqueront pas de réjouir ceux qui ont gardé quelque sens de l'humour.

Ce n'est pas que ce soit mal.
C'est assez coquet, ça a le côté bonne présentation de la « *maison de santé* » privée, avec ce caractère de profonde négligence dont rien ne nous est épargné.

Il n'y reste pas très longtemps et on l'envoie dans le plus vieil asile au sens vénérable du mot, qui est à Pirna.

Il était d'abord à Chemnitz.
Avant sa première maladie, il est nommé à Leipzig.
Puis c'est à Dresde qu'il est nommé *Président de la Cour d'appel* juste avant sa rechute.
De Dresde c'est à Leipzig qu'il va se faire soigner.

Koswiz se trouve quelque part de l'autre côté de l'Elbe par rapport à Leipzig, mais le point important où il va rester dix ans de sa vie en amont de l'Elbe, c'est Pirna.

Quand il rentre à Pirna il est encore très malade
et il ne commencera à écrire ses mémoires qu'à partir
de 1897–1898, à une époque où…

> étant donné qu'il est dans un asile public, et
> que les décisions peuvent y avoir quelque retard

…à une époque entre 1896–1898, on le met encore la nuit
dans une cellule dite « *cellule de dément* », et à une époque
où dans cette cellule il emporte dans une petite
boîte de fer blanc un crayon, des bouts de papier
sous diverses formes d'alibis, et où il commence
à prendre des petites notes, où ses *petites études* comme
il les appelle, car il y a ce qu'il nous a légué,
le livre des *Mémoires*, mais il y a paraît–il une
cinquantaine de *petites études* auxquelles il se réfère de
temps en temps, et qui sont des notes qu'il a prises
à ce moment–là, qui lui ont servi de matériaux.

Alors il est assez légitime…

> pour un texte qui en somme n'a pas été rédigé
> plus haut que 1898, et qui s'étale, quant à la
> rédaction, jusqu'à l'époque de sa libération
> puisqu'il comprend la procédure de cette
> libération, c'est–à–dire en 1903

…que nous ayons là un texte qui témoigne de façon
beaucoup plus sûre et beaucoup plus ferme de l'état
terminal, pour ce que nous connaissons de
la terminaison de la maladie :
nous ne savons même pas quand il est mort, nous
savons seulement qu'il a fait une rechute en 1907
et qu'il a été réadmis dans une maison de santé,
ce qui est très important.

Nous allons donc partir de cette perspective
qui est celle de la date où il a écrit des mémoires.

Il y a des choses dont il peut *témoigner* naturellement
à partir de cette date–là, mais c'est déjà très
suffisamment *problématique* pour nous intéresser,
même si nous ne résolvons pas le problème de
la fonction économique de ce que j'ai appelé
tout à l'heure « *les phénomènes d'aliénation verbale* »,
appelons–les provisoirement « *des hallucinations verbales* ».

Ce qui nous intéresse c'est ce qui distingue le point de vue *analytique* dans l'analyse d'une psychose, du point de vue je dirais psychiatrique courant, c'est–à–dire sur un point où nous sommes tous « *gros–Jean comme devant* » car il est tout à fait clair que pour ce qui est de la compréhension réelle de l'économie des psychoses, un rapport fait sur la catatonie en 1903, est quelque chose que nous pouvons lire maintenant.

Faites l'expérience, prenez naturellement un bon travail : on peut dire maintenant qu'on n'a pas fait un pas dans l'analyse de ces phénomènes.

Alors s'il y a quelque chose qui doit distinguer « *le point de vue de l'analyste* », je n'en vois strictement rien.

Si ce n'est d'autres éléments distinctifs dans l'analyse de structure, je ne vois absolument pas quelle autre originalité on peut apporter.

Sinon celle–ci qu'à propos d'une *hallucination verbale* , au lieu de nous demander :

- si le sujet entend un petit peu ou beaucoup,
- ou si c'est très fort,
- ou si ça éclate,
- ou si c'est bien avec son oreille qu'il entend,
- ou si c'est de l'intérieur,
- ou si c'est du cœur, ou du ventre,

…choses qui sont évidemment très intéressantes, mais qui partent en fin de compte de cette idée assez enfantine, que nous sommes très épatés qu'un sujet entende *des choses* que nous n'entendons pas, comme si aussi d'une certaine façon il ne nous arrivait pas à nous à tout instant, d'avoir ce qu'on appelle des visions, c'est–à–dire qu'il nous descend dans la tête des formules qui ont pour nous une certaine valeur saisissante, orientante, voire quelquefois fulgurante, illuminante, qui nous avertissent.

Point de vue évidemment dont nous ne faisons pas le même usage que le psychotique, mais quand même il arrive des choses dans l'ordre verbal qui sont ressenties par le sujet d'une certaine façon comme quelque chose qu'on a reçu, c'est quelque chose qui commence vraiment à nous saisir à partir du moment où nous partons de l'idée de principe que ce qui est intéressant c'est de savoir…

comme on nous l'a appris à l'école

…si c'est une sensation ou une perception, ou une aperception, ou une interprétation, bref, si nous restons dans un registre académique ou scolaire concernant cette question du rapport élémentaire à la réalité, tel que nous le construisons dans une théorie de la connaissance qui est manifestement tout à fait incomplète.

Car l'élément qui s'étage de la sensation en passant par la perception pour arriver au domaine de la causalité et de l'organisation du réel, et en tout cas depuis quelque temps la philosophie s'efforce à tue–tête de nous avertir depuis KANT qu'il doit y avoir des choses et des *registres différents de la réalité* à propos desquels ces problèmes s'expriment, s'organisent et se posent dans des registres d'interrogation également différentes, et que ce n'est pas peut–être le plus intéressant de savoir si oui ou non une parole a été entendue.

Nous sommes encore « *le bec dans l'eau* », c'est–à–dire que *les trois–quarts du temps*, que nous apportent les sujets ?

Ce n'est rien d'autre que ce que nous sommes en train de leur demander, c'est–à–dire de leur suggérer de nous répondre, c'est–à–dire d'introduire dans ce qu'ils éprouvent des distinctions et des catégories qui n'intéressent que nous, et non pas eux.

Ce qui les intéresse eux, c'est bien évidemment tout autre chose, le rapport d'étrangeté, de caractère imposé, extérieur, de l'hallucination verbale a quelque chose d'extrêmement intéressant mais qui est à considérer précisément dans le rapport en tant que tel.

Car nous ne le voyons bien la façon dont les malades réagissent : ce n'est pas là où il entend le mieux…

> comme on dit au sens où on croit qu'entendre c'est entendre avec les oreilles

…ce n'est pas là où il entend le mieux qu'il est le plus frappé.

Il y a des malades qui sont atteints de certaines formes d'hallucinations qui paraissent extrêmement vivides, et qui ne restent que des hallucinations, et il y en a d'autres chez qui ces hallucinations au contraire, ont un caractère peu *vivide*, extrêmement endophasique, et chez qui l'hallucination a, au contraire, le caractère le plus décisif pour le sujet, à savoir qu'il lui donne tout le caractère d'une certitude.

Comme j'introduisais cette distinction à l'orée de notre propos, quand il s'agissait des psychoses, distinction des certitudes et des réalités, c'est là ce qui est important, c'est ce qui nous introduit dans des différences structurelles à l'intérieur de ces phénomènes, c'est que nous sommes mieux placés que quiconque pour nous apercevoir que ce sont des différences qui en aucun cas ne sont *superstructurales* pour nous.

C'est curieux que ce ne soit que pour nous, mais il est un fait parmi les cliniciens, que ça ne peut être que pour nous que la parole est d'extrême poids et d'importance, puisqu'à la différence des autres cliniciens, nous savons que cette parole est toujours là, articulée ou pas, elle est présente et enregistrante à l'état articulé, c'est–à–dire déjà historisée, c'est–à–dire déjà prise dans le réseau des couples et des *oppositions symboliques*.

Tout le vécu indifférencié du sujet, j'entends par là cette succession que nous aurions qualifiée d'image projetée sur un écran, du vécu du sujet dont la restauration totale selon BERGSON, serait indispensable pour permettre de saisir et de comprendre le sujet dans sa durée.

Il est tout à fait clair que ce que nous touchons cliniquement n'est jamais quelque chose comme cela, nous trouvons par une analyse interminable que ce serait quelque chose qui serait inscrit dans le fond des phénomènes, et malheureusement *ça ne nous intéresse absolument pas*, ça ne tend jamais à surgir, la continuité de tout ce qu'a vécu un sujet depuis sa naissance.

Ce sont les points décisifs du point de vue de l'articulation symbolique, du point de vue de l'histoire dans le sens où vous appelez l'histoire, l'Histoire de France, c'est-à–dire que tel jour M^{elle} DE MONTPENSIER était sur les barricades, et *elle y était peut–être par hasard*, et ça n'avait peut–être pas d'importance dans une certaine perspective, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a que cela qui reste dans l'Histoire, c'est qu'elle était là et on lui a donné un sens.

Et que ce sens soit vrai ou pas vrai, sur le moment d'ailleurs il est toujours un peu vrai, et c'est ce qui est devenu vrai dans l'Histoire qui compte et qui fonctionne, mais quand même comme il faut que ça vienne de quelque part, ou bien que ça vienne d'un remaniement postérieur, ou bien ça commence déjà à avoir une ébauche d'articulation sur le moment même.

C'est là quelque chose d'important à voir, mais ce qui est également très important, c'est que ce que nous appelons sentiment de réalité quand il s'agit de restauration des souvenirs, est ce quelque chose d'ambigu qui consiste essentiellement en ce que oui ou non une réminiscence…

c'est–à–dire une résurgence d'impression

…peut ou non s'organiser dans la continuité historique, ce n'est pas *l'un ou l'autre* qui donne l'accent de la réalité, c'est *l'un et l'autre*, c'est un certain mode de conjonction des deux registres qui donne aussi le sentiment d'irréalité, car du point de vue du registre sentimental, ce qui est sentiment de réalité est sentiment d'irréalité, ou à *un quart de poil près* le sentiment d'irréalité n'est vraiment là que comme un signal qu'il s'agit d'être dans la réalité, et qu'il manque encore un petit quelque chose.

Autrement dit, le sentiment de « *déjà vu* »…
qui a fait tellement de
problèmes pour les psychologues
…est quelque chose que nous pourrions désigner comme une homonymie.

C'est toujours dans la clé symbolique que s'entrouvre le ressort, c'est pour autant que quelque chose est vécu avec une signification symbolique pleine, quelque chose qui reproduit une situation symbolique homologue déjà vécue, mais oubliée et qui à ce titre revit sans que le sujet comprenne les tenants et les aboutissants, et donne à ce sujet le sentiment que le contexte, l'actuel, le tableau du moment présent, est quelque chose qu'il a déjà vu.

Le « *déjà vu* » est quelque chose d'excessivement près de ce que l'expérience de l'analyse nous apporte sous le registre du « *déjà raconté* », à part que c'est *l'inverse* : que ce n'est justement pas dans l'ordre du « *déjà raconté* » que ça se place…
parce que c'est même dans l'ordre du *jamais raconté*
…mais c'est du même registre.

En d'autres termes, ce que nous devons supposer…
si nous admettons l'existence de
l'inconscient tel que FREUD l'articule
…c'est que cette *phrase symbolique*, cette *construction symbolique* permanente qui recouvre de sa trame tout le vécu humain, est quelque chose qui est toujours là, plus ou moins latent, qui est en quelque sorte un des éléments nécessaires de l'adaptation humaine, c'est que ça passe sans qu'on y pense.

Cela aurait pu être qualifié pendant longtemps d'énormité, mais il n'y a que pour nous que ça ne peut pas en être une, car l'idée même de « *pensée inconsciente* »…
qui est en effet le grand paradoxe concret,
pratique, qu'a apporté FREUD
…veut dire cela et ne veut pas dire autre chose.
Quand FREUD formule le terme de « *pensée inconsciente* »…

en ajoutant dans sa *Traumdeutung* « *sit venia verbo* » pour
que l'excuse soit en contradiction de la parole
…il ne formule pas autre chose que ceci :
c'est que « *pensée* » veut dire « *la chose qui s'articule en langage* »,
il n'y a pas d'autre interrogation au niveau de
la *Traumdeutung* à ce terme que celle–là, et que ce *langage*
que nous pourrions appeler « *intérieur* »…
ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, c'est
pour vous faire comprendre comme je l'entends,
car justement le terme d'*intérieur* fausse déjà tout
…ce monologue intérieur est en parfaite continuité
avec le dialogue extérieur, et c'est bien pour cela
que nous pouvons dire que l'inconscient est aussi
le discours de l'Autre.

Mais quand même il y a quelque chose de cet ordre–là,
c'est–à–dire de continu, mais non pas *à chaque instant*…
là aussi il faut commencer à dire ce qu'on veut
dire, aller dans le sens où on va et en même
temps savoir le corriger
…c'est–à–dire que ce n'est justement pas *à chaque instant*
qu'il y a des lois d'intervalle…
de suspension, de scansion, de résolution
proprement *symbolique*, de l'ordre des suspensions
et scansions qui marquent *la structure de tout calcul*
…qui font que justement *ce n'est pas d'une façon continue*
que s'inscrit, disons cette « *phrase intérieure* ».

C'est en raison d'une *structure* qui est déjà tout à fait
attachée aux possibilités ordinaires, ce qui est
la structure même ou inertie du langage, et que donc
ce dont il s'agit pour l'homme, c'est justement
de s'en tirer avec cette modulation continue de façon
telle que ça ne l'occupe pas trop.

C'est bien pour cela que les choses s'arrangent
de façon à ce que sa conscience s'en détourne.
Mais admettons l'existence de l'inconscient :
ça veut dire que même si sa conscience s'en détourne,
la modulation dont je parle, la « *phrase intérieure* »
avec toute sa complexité, n'en continue pas moins.
Il n'y a là aucune espèce d'autre sens possible
à donner à l'inconscient que ce sens–là.

S'il n'est pas cela il est absolument un monstre à six pattes, quelque chose d'absolument *incompréhensible*, et en tout cas incompréhensible dans la perspective de l'analyse.
Il s'agit bien entendu de l'inconscient freudien.

L'une des occupations du *moi*…
puisqu'on cherche les fonctions du *moi* comme tel
…est très précisément de ne pas en être empoisonné de cette « *phrase* » qui continue à circuler et à nous occuper, et qui ne demande qu'à répondre et à resurgir sous mille formes plus ou moins camouflées et dérangeantes.

En d'autres termes la phrase évangélique :

« *Ils ont des oreilles pour ne point entendre*... »

est à prendre au pied de la lettre.

c'est *une fonction du moi* que nous n'ayons pas *perpétuellement* à entendre ce quelque chose d'articulé qui organise comme telles nos actions, comme des actions parlées.

Ceci n'est pas tiré de l'analyse de la psychose, ceci n'est que la mise en évidence une fois de plus des postulats de la notion freudienne de *l'inconscient*.

Mais ça devient quand même très intéressant si nous avons ces phénomènes…
appelons-les provisoirement tératologiques
…des psychoses, et où nous voyons que *ça joue en clair*, et où effectivement il se produit quelque chose dont je ne dois pas à mon tour faire le phénomène essentiel, pas plus que je n'admettais tout à l'heure qu'on fasse de l'élément *imaginaire* le phénomène central et essentiel.

Mais il faut quand même voir qu'il y a là un phénomène oublié, c'est-à-dire l'importance de la mise au jour de la sortie de la révélation dans les cas de psychoses, de ce que j'appelais à l'instant « *monologue* », « *phrase* », « *discours intérieur* ».

Je ne cherche pas à introduire de nouveaux mots,
il vaudrait mieux plutôt vous faire ébaucher le sens
de la recherche, mais l'important c'est que nous
voyons *dans la psychose*…
    de la façon la plus formulée, la plus articulée,
…exactement ce que je viens de vous dire :
nous sommes les premiers à pouvoir voir, justement
parce que dans une certaine mesure nous sommes déjà
prêts à l'entendre, mais alors nous n'avons pas
de raison de nous refuser à le reconnaître au moment
où le sujet en témoigne comme de quelque chose
qui fait partie du texte même de son vécu.

[Lecture des Mémoires d'un névropathe, p. 248 : Les voix se manifestent chez moi …//… une origine entièrement différente.]

Voilà ce qu'il nous dit dans un appendice à ce qu'il
écrit, c'est-à-dire que ça n'est pas dans le texte,
c'est quelque chose qui a la valeur d'un témoignage
rétrospectif très important.

Il s'agit d'un phénomène très important qui est
le *ralentissement* de cette « *phrase* » ou cours des années…
    nous allons voir ce que
    veut dire ce ralentissement
…qui dès lors a pour lui un sens qu'il a introduit
sous la forme métaphorique de l'éloignement :
c'est une très grande distance où les rayons de Dieu
se sont retirés, et c'est pour lui une explication
suffisante du ralentissement, ou plus exactement
du délai de l'ajournement dans lequel il se sent
par rapport *au mode sous lequel* ces phrases lui parviennent.

Il y a non seulement ralentissement mais, vous ai-je
dit, délai, suspension, comme moyen de suspension
à ce délai qui est souligné par SCHREBER.

Ne voyez-vous pas qu'il y a là déjà des questions
très intéressantes qui se soulèvent ?

La *phénoménologie même* sous laquelle ce discours se continue, se présente et évolue au cours des années, le passage d'un sens très plein au début, à des éléments de caractère insensible, vidé de son sens, avec d'ailleurs des commentaires extrêmement curieux de la part des *voix* dans le genre de celui–ci : *par exemple* alors que l'on traduit par « *tout non–sens s'annule* », ce n'est pas une mauvaise traduction, mais il est certain que le *non–sens* prend ici toute sa portée, le caractère donc de *suspension* de ces *paroles*, pour ne parler que de celles–ci, c'est–à–dire *du discours*, de la trame continue qui va vers l'accompagnement perpétuel de la maladie de notre sujet, à partir d'une période qui est celle des premiers mois d'entrée dans la maison de Sonnenstein à Pirna.

La structure de ce qui se passe n'est pas quelque chose qui mérite que nous la négligions.
Je vous en donne un exemple :
le début d'une de ces phrases, « *Il nous manque maintenant…* »,
et puis ça s'arrête là, il n'entend rien d'autre c'est son témoignage.

Mais une telle phrase interrompue a pour lui le sens implicite de :

« *Il nous manque…*

ce sont les voix qui parlent

…la pensée principale… »

Dans une phrase interrompue comme telle toujours finement articulée grammaticalement, la signification est présente d'une double façon, comme attendue puisqu'il s'agit d'une suspension, comme répétée d'autre part puisque c'est toujours à un sentiment de l'avoir déjà entendue qu'il se rapporte.

Vous me direz :

« *Oui, c'est très bien, mais croyez–vous que c'est une chose un peu plus forte, acquise d'emblée, qu'une phrase, même si nous la supposons complète, s'exprime comme ceci :*

« *Il me manque la pensée principale…* » ?

Il est évident qu'à partir du moment où l'on entre dans l'analyse du langage, il conviendrait de s'intéresser aussi à l'histoire du langage, à considérer que le langage n'est pas une chose aussi naturelle que cela :
les expressions qui nous paraissent aller de soi doivent s'étager en expressions plus ou moins fondées.

Que le discours continu des voix qui l'occupent soit *psychologue*, c'est–à–dire qu'une grande part de ce qu'il raconte concerne ce qu'il appelle « *conception des âmes* », c'est–à–dire qu'elles ont toute une théorie psychologique, et je dois dire qu'on peut [y trouver ?] à peu près tout ce que pourrait *appeler* d'une façon courante, *projeter* la psychologie de l'être humain :
ces voix apportent des *catalogues* de registre de pensée, les pensées de toutes les pensées, d'affirmation, de réflexion, de crainte,

- les signalent comme tels,
- les articulent comme tels,
- et surtout disent quelles sont celles d'entre elles qui sont en quelque sorte régulières.

Elles ont en quelque sorte leur psychologie, leurs conceptions des âmes, et elles vont plus loin :
elles ont leurs conceptions des *patterns*,
elles sont au dernier point de la théorie *behaviouriste*, celle qui de l'autre côté de l'Atlantique cherche à expliquer à chacun :

- quelle est la façon d'offrir un bouquet de fleurs à une jeune fille,

- quelle est la façon régulière de le faire.

Elles aussi elles ont des idées précises sur la façon dont l'homme et la femme doivent s'aborder, et même se coucher dans le lit, et SCHREBER en est un peu interloqué :

« *C'est comme cela* – dit–il – *mais je ne m'en étais pas aperçu.* »

Le texte même est réduit à ces phrases purement formelles, je veux dire à des serinages ou à des ritournelles qui nous paraissent même quelquefois tant soit peu embarrassants.

Et c'est pour nous permettre de nous poser ces questions, par exemple je me souviens d'une chose qui m'avait frappé en lisant M. SAUMAIZE qui a écrit vers 1660–70 le *Dictionnaire des précieuses*[18].

Naturellement *les précieuses* sont *ridicules*, mais le mouvement dit « *des précieuses* » est un élément au moins aussi important pour l'histoire de la langue, des pensées, des mœurs, que notre cher surréalisme dont chacun sait quand même que ça n'est pas rien,
et qu'assurément nous n'aurions pas le même type d'affiches s'il ne s'était pas produit vers 1920,
un mouvement de gens qui manipulent d'une façon curieuse les symboles et les signes.

Le mouvement « *des précieuses* » est probablement beaucoup plus important, du point de vue de la langue,
qu'on ne peut le penser.

Évidemment il y a tout ce qu'a raconté ce personnage génial qu'est MOLIÈRE, mais qui sur le sujet
des « *précieuses* » en a fait dire un peu plus
qu'il ne voulait en dire probablement.

Mais il y a une chose par exemple que vous apprenez, à lire ce petit dictionnaire :
vous n'imaginez pas le nombre de locutions qui semblent maintenant toutes naturelles, et il y en a une qui est tout à fait frappante, qui semble aller de soi et qui à cette époque était saisissante…
    c'est–à–dire qu'elle entrait bien
    peu dans la cervelle des gens
…et que M. SAUMAIZE note et nous dit qui l'a *inventée,* il nous dit que c'est le poète SAINT–AMAND qui a été le premier à dire :

« *Le mot me manque.* »

18 Antoine Baudeau sieur de Somaize : « Le grand dictionnaire des précieuses ou la clef de la langue des ruelles » (1660).

Naturellement si on n'appelle pas *le fauteuil* aujourd'hui « *les commodités de la conversation* », c'est par un pur hasard : il y a des choses qui réussissent et d'autres qui ne réussissent pas, on pourrait dire « *les commodités de la conversation* » pour un *fauteuil* comme on dit « *Le mot me manque.* » et c'est simplement à cause d'un tour de conversation qui a pour origine les salons où on essayait de faire venir un langage un peu plus raffiné.

L'état d'une langue se caractérise aussi bien par ses absences que par ses présences, de même quand vous trouvez dans le dialogue des choses telles que ces fameux « *oiseaux miraculés* », des drôleries comme celles–ci, qu'à elles on peut parler un peu n'importe comment, on leur dit quelque chose comme « *besoin d'air* » et elles entendent cela comme « *crépuscule* ».

C'est quand même assez intéressant, parce qu'en fait combien de gens parmi vous n'ont pas entendu…
dans un *parler* qui n'est pas spécialement *populaire* …*confondre* d'une façon courante « *amnistie* » et « *armistice* » ?

Mais si je vous demandais à chacun à tour de rôle ce que vous entendez par *superstition* par exemple, je suis sûr qu'on arriverait à une assez jolie idée du caractère confus que peut avoir dans votre esprit ce mot dont vous faites couramment usage : il apparaîtrait au bout d'un certain temps le terme de *superstructure* !

De même les épiphénomènes ont une signification assez spéciale en médecine, les épiphénomènes communs à toutes les maladies, la fièvre, c'est ce que LAENNEC appelle les « *épiphénomènes* ».

L'origine du mot superstition nous est donnée par CICÉRON, que vous feriez bien de lire car il apprend beaucoup de choses, vous y mesurerez par exemple la distance et le rapprochement aussi dans lequel les problèmes que les anciens posaient sur la nature des dieux, suscitent le problème de l'expression même à propos d'un cas comme celui–là, où il s'agit quand même des dieux.

Dans le « *De natura deorum* » CICÉRON nous dit ce que veut dire superstition :
les gens qui étaient *superstitieux, superstitiosi*, c'étaient des gens qui *priaient toute la journée* et faisaient des sacrifices pour que leur descendance leur survive, c'est–à–dire que c'était l'accaparement de la dévotion pour un but qui devait bien leur paraître fondamental.

Cela nous apprend beaucoup sur la conception que pouvaient se faire les anciens de cette notion si importante dans toute culture primitive, de la continuité de la lignée.

Cette référence est une chose assez importante à connaître, et qui pourrait peut–être nous donner la meilleure prise sur la véritable définition à donner de la notion de superstition :

- c'est–à–dire justement une mise en valeur, une extraction, une partie de tout un texte, d'un comportement aux dépens des autres,

- c'est–à–dire de son rapport avec tout ce qui est formation parcellaire, avec tout ce qui est à proprement parler déplacement méthodique dans le mécanisme de la névrose.

Ce qui est important, c'est de *comprendre ce qu'on dit*, et pour comprendre ce qu'on dit il est important d'en voir en quelque sorte les doublures, les résonances, les superpositions significatives, quelles que soient ces superpositions, et nous pouvons admettre tous les contresens, ce ne sont jamais des contresens faits au hasard.

Mais ce qui est important, c'est pour qui médite sur l'organisme du langage, d'en savoir le plus possible, c'est–à–dire de faire…
tant à propos d'un mot que d'une tournure, que d'une locution
…le fichier le plus plein possible, car il est bien entendu que *le langage joue* entièrement dans l'*ambiguïté.*

C'est–à–dire que la plupart du temps vous ne savez absolument rien de ce que vous dites.

C'est–à–dire que dans votre interlocution la plus courante, le langage a une valeur purement fictive, vous prêtez à l'autre le sentiment que vous êtes bien toujours là.

C'est–à–dire que vous êtes capable de donner la réponse qu'on attend, qui n'a aucun rapport avec quoi que ce soit de possible à approfondir.

Les neuf–dixièmes du langage et des discours effectivement tenus, sont à ce titre des discours complètement fictifs.

Je rappelle qu'à propos d'une expression employée par SCHREBER, concernant le fait que les voix lui signalent qu'il leur manque quelque chose, je faisais remarquer que des expressions comme celle-là ne vont pas tellement toutes seules, puisque nous pouvons en voir la naissance précisément notée au cours de l'histoire de la langue, et déjà à un niveau de création assez élevé pour que ce soit précisément dans un cercle intéressé par les questions de l'*expression*. *Expressions* qui nous paraissent découler tout naturellement de l'arrangement donné du signifiant, et que ce soit en effet quelque chose d'historiquement vérifié.

Je disais que « *Le mot me manque.* », qui nous paraît si naturel, est noté dans SAUMAIZE comme étant sorti des « *ruelles des Précieuses* », et était considéré à cette époque comme si *remarquable* que l'auteur même en a noté l'apparition en le restituant à SAINT-AMAND.
Et je vous disais en même temps que j'avais relevé également presque une centaine d'expressions (pas tout à fait) comme :

- « *C'est la plus naturelle des femmes.* »
- « *Il est brouillé avec un tel.* »
- « *Il a le sens droit.* »
- « *Tour de visage, tour d'esprit.* »
- « *Je me connais un peu en gens.* »
- « *C'est un coup sûr.* »
- « *Jouer à coup sûr.* »
- « *Il agit sans façon.* »
- « *Il m'a fait mille amitiés.* »
- « *Cela est assez de mon goût.* »
- « *Il n'entre dans aucun détail.* »
- « *Il s'est embarqué en une mauvaise affaire.* »
- « *Il pousse les gens à bout.* »
- « *Sacrifier ses amis.* »
- « *Cela est fort.* »
- « *Faire des avances.* »
- « *Faire figure dans le monde.* »

Tout ceci vous semble des expressions qui vont de soi et des plus naturelles, tout ceci est cependant noté dans SAUMAIZE, et aussi dans la rhétorique de BERRY qui est de 1663, comme des expressions créées dans le cercle des *Précieuses*.

C'est vous dire combien il ne faut pas s'illusionner sur le caractère allant de soi, modelé sur une appréhension simple du réel, que pourrait peut–être nous donner l'idée qu'une locution soit devenue tournure usuelle.

Bien loin de là :

- elles supposent toutes, plus ou moins, une longue élaboration dans laquelle des implications, des possibilités de réduction du réel, sont prises,

- elles supposent en quelque sorte ce que nous pourrions appeler un certain progrès métaphysique du fait que les gens en ont agi d'une certaine façon avec l'emploi de certains signifiants,

…ce qui suppose toutes sortes de présuppositions, et en effet « *Le mot me manque.* » est quelque chose qui suppose à soi tout seul beaucoup, et d'abord que le mot est là.

Aujourd'hui nous allons reprendre notre propos, et selon *les principes méthodiques* que nous avons posés, essayer d'aller un petit peu plus avant dans le délire du Président SCHREBER.

Pour essayer d'y aller *plus avant* nous allons procéder en prenant le document…
nous n'avons d'ailleurs pas autre chose
…et je vous ai fait remarquer que le document était rédigé à une certaine date, à une date assez avancée de sa psychose pour qu'il ait pu formuler son délire.

À ce propos et légitimement, j'émets des réserves,
bien entendu quelque chose que nous pouvons supposer
comme plus primitif, antérieur, originaire, va nous
échapper :
le vécu, le fameux vécu ineffable et incommunicable
de la psychose dans sa période primaire ou féconde,
est quelque chose sur lequel nous sommes évidemment
libres de nous hypnotiser, c'est–à–dire de penser
que nous perdons le meilleur. Le fait qu'on perd
le meilleur de quelque chose est en général une façon
de se détourner de ce qu'on a sous la main,
et qui vaut peut–être la peine qu'on le considère.

Pourquoi après tout un état terminal serait–il moins
instructif qu'un état initial, à partir du moment
où nous ne sommes pas sûrs que cet état terminal
représente forcément une sorte de moins–value ?

Pour tout dire, à partir du moment où nous posons
le principe qu'en matière d'inconscient le rapport
du sujet au *symbolique* est fondamental, c'est–à–dire
à partir du moment où nous abandonnons l'idée…
    implicite en beaucoup de systèmes
…qu'après tout, ce que le sujet arrive à mettre
dans les mots est une élaboration en quelque sorte
impropre et toujours fatalement distordue,
d'un *vécu* qui lui–même serait une réalité irréductible,
auquel il faudrait que le sujet adapte le discours,
de sorte que c'est bien l'hypothèse qui est au fond
de *La conscience morbide* de BLONDEL, qui est un bon point
de référence dont je me sers quelquefois avec vous.

BLONDEL nous montre bien cela.
C'est quelque chose d'absolument original,
d'irréductible dans ce vécu du *psychosé* et du *délirant*
et par conséquent il nous donne *quelque chose* qui ne peut
que nous tromper, grâce à quoi nous n'avons plus
qu'à renoncer à pénétrer ce vécu, impénétrable,
puisque…
    malheureusement d'ailleurs
…c'est une supposition psychologique implicite
à ce qu'on peut appeler la pensée de notre époque,
l'espèce d'emploi à la fois usuel et abusif du mot
« *intellectualisation* » ne représente pas autre chose.

Il y a toujours au delà de *l'intellectualisation* ceci que…
tout spécialement pour une espèce
d'intellectuels modernes
…il y a quelque chose d'irréductible que
l'intelligence par définition est destinée à manquer.

BERGSON a tout de même fait beaucoup pour établir
cette sorte de position dont nous avons certainement
un préjugé, et un préjugé dangereux.

En effet, de deux choses l'une :

- ou le délire, c'est–à–dire la psychose
  n'appartient à aucun degré à notre domaine à nous
  analystes, c'est–à–dire qu'il n'a rien à faire
  avec ce que nous appelons l'inconscient,

- ou bien l'inconscient étant ce que nous avons cru
  ces dernières années pouvoir élaborer – nous
  l'avons fait ensemble – l'inconscient est dans
  son fond *structuré*, *tramé*, *chaîné* de langage.

C'est–à–dire que le signifiant, non seulement
y joue un aussi grand rôle que le signifié,
mais il joue le rôle fondamental.

Car ce qui caractérise le langage c'est le système
du signifiant comme tel, et son jeu complexe qui pose
toutes sortes de questions au bord desquelles nous
nous maintenons, parce que nous ne faisons pas ici
un cours de linguistique.

Mais vous en avez assez entrevu jusqu'ici à travers
le discours pour savoir que *ce rapport du signifiant et du signifié*,
est un rapport qui *est loin d'être*…
comme on dit, dans la théorie des ensembles
…*bi–univoque* entre le signifiant et le signifié même.

Et le signifié, nous l'avons vu, ce ne sont pas
les *choses* toutes brutes comme si elles étaient déjà là
données dans un ordre ouvert à la signification.
La signification c'est le discours humain en tant
qu'il renvoie toujours à une autre signification.

C'est le discours tel que le représente M. SAUSSURE dans ses cours de linguistique célèbres, et au dessus dans son schéma, il représente aussi comme un flux, un courant lui aussi :
c'est *la signification du discours* pour autant qu'elle soutient un discours dans son ensemble d'un bout à l'autre.

Et cela c'est le discours, ce que nous entendons, c'est–à–dire qu'il nous donne bien le fait qu'il y a déjà une certaine part d'arbitraire dans le découpage d'une phrase entre ses différents éléments :
ce n'est pas facile, il y a tout de même ces unités que sont les mots, mais quand on y regarde de près, ils ne sont pas tellement unitaires, peu importe, c'est ainsi qu'il l'a représentée.

La seule chose caractéristique est qu'il pense que ce qui permettra le découpage du signifiant, ce sera une certaine corrélation entre les deux, c'est–à–dire le moment où l'on peut découper en même temps le signifiant et le signifié, quelque chose qui fasse intervenir en même temps une pause, une unité.

Le schéma lui–même est discutable, parce que par rapport à l'ensemble et aux données de la somme du système du langage, on voit bien que dans le sens diachronique :

- c'est–à–dire avec le temps, il se produit des glissements,

- c'est–à–dire qu'à tout instant le système en évolution des significations humaines se déplace et modifie le contenu des signifiants,

- c'est–à–dire que le signifiant prend des emplois différents.

Ce n'est rien d'autre que viser à vous faire sentir les exemples que je vous donnais tout à l'heure :
sous les mêmes signifiants, au cours des âges, il y a ces glissements de signification qui prouvent qu'on ne peut pas établir cette correspondance biunivoque entre les deux systèmes.

L'essentiel pour nous donc est ceci, c'est que le système du signifiant, c'est–à–dire le fait qu'il existe une langue avec un certain nombre d'unités individualisables, a certaines *particularités* qui le spécifie dans chaque langue, qui font que :

- n'importe quelle syllabe ne peut équivaloir à n'importe quelle syllabe,
- ce n'est pas la même chose : certaines syllabes ne sont pas possibles dans telle ou telle langue, *les emplois* des mots sont différents, autrement dit *les locutions* avec lesquelles ils se groupent.

Que tout cela existe déjà, c'est quelque chose qui dès l'origine, conditionne jusque dans sa trame la plus originelle, ce qui se passe dans l'inconscient, c'est ce que j'illustre de temps en temps.

Si l'inconscient est tel que FREUD nous l'a dépeint : un calembour en lui–même peut être la cheville essentielle qui soutient un *symptôme*, c'est–à–dire aussi bien un calembour qui, dans un autre système de linguistique, dans une langue voisine, n'existe pas: bien entendu ce n'est là qu'un de ces cas particuliers qui mettent bien en valeur quelque chose de fondamental.

Ce n'est pas dire que le *symptôme* soit toujours fondé sur l'existence du signifiant comme tel, mais sur le mode de rapport complexe de totalité à totalité, ou plus exactement de système entier à système entier, d'univers du signifiant à univers du signifiant.

Qu'il y ait toujours ce rapport fondamental dans le *symptôme*, c'est tellement la doctrine de FREUD qu'il n'y a pas d'autre sens à donner au terme de « *surdétermination* » et la nécessité qu'il a posée : *pour qu'il y ait symptôme il faut au moins qu'il y ait duplicité*.

C'est–à–dire qu'au moins il y ait deux conflits en cause : un actuel et un ancien.
Cela ne veut rien dire d'autre.

En effet *sans la duplicité fondamentale du signifiant et du signifié*…
du matériel conservé dans l'inconscient comme lié au conflit ancien, et qui vit là conservé à titre de signifiant en puissance, de signifiant *virtuel*, pour être pris dans le signifié du conflit actuel et lui servir de langage, c'est–à–dire de *symptôme*
…*il n'y a pas de déterminisme proprement psychanalytique concevable*.

Dès lors quand nous abordons *les délires* avec l'idée qu'ils puissent être compris dans le registre psychanalytique…
dans l'ordre de la découverte freudienne et du mode de pensée qu'elle nous permet concernant ces symptômes
…dès lors vous voyez bien qu'il n'y a aucune raison de rejeter…
- comme non valable,
- comme le fait d'un compromis purement verbal,

comme on dirait encore : comme *une fabrication secondaire*
…la façon dont *le délire* va se présenter *à l'état terminal*, dont un SCHREBER va nous expliquer *son système du monde*, après quelques années *d'épreuves extrêmement pénibles*, où sans aucun doute bien entendu il ne pourra pas toujours nous donner une relation qui soit pour nous au delà de toute critique, de ce qu'il a expérimenté.

Alors sans aucun doute nous savons aussi analyser et reconnaître sur le fait que le paranoïaque à mesure qu'il avance, reprojette rétroactivement, *repense* son passé, et va jusque dans des années très anciennes voir l'origine des persécutions, des complots, dont il est l'objet.

Quelquefois il a la plus grande peine à situer un événement et on sent bien sa tendance à le renouveler par une sorte de répétition de jeu de miroir qui le reprojette dans un passé qui devient lui–même assez indéterminé, un passé de retour éternel, comme il l'écrit.

Sans doute aussi certaines choses, on le voit bien dans un écrit comme celui de SCHREBER, peuvent être à peu près restituées par le sujet.

Mais sans doute aussi et plus encore ce à quoi le sujet vient actuellement dans le déploiement du système délirant, l'organisation signifiante dans laquelle il couche un écrit aussi étendu que celui du Président SCHREBER garde pour nous une valeur entière du seul fait que nous supposons cette solidarité continue et profonde des éléments signifiants du début jusqu'à la fin du délire, quelque chose…

> non seulement qu'il n'est pas impensable de penser, mais il est dès lors tout à fait cohérent de le penser

…quelque chose dans l'ordonnance finale du délire garde toute sa valeur indicative pour nous des éléments primaires qui étaient en jeu.

Nous pouvons en tout cas légitimement tenter la recherche, il nous paraît possible que l'analyse de ce délire comme tel nous livre le rapport fondamental du sujet au registre dans lequel s'organisent et se déploient toutes les manifestations de l'inconscient quand elles se produisent.

Et peut–être même pourrons–nous…

> lorsque nous verrons que l'évolution du sujet parvient à un certain degré

…nous rendre compte d'une certaine façon, sinon du mécanisme dernier de la psychose, du moins de ce que comporte l'évolution d'une psychose par rapport à la relation la plus générale du sujet à *cet ordre constitutif de la réalité humaine* qu'est *le symbolique* comme tel.

En d'autres termes, peut–être dans l'évolution pourrons nous toucher du doigt comment, par rapport à l'*ordre du symbolique,* le sujet *au cours de l'évolution de sa psychose*...

> autrement dit depuis le moment d'origine jusqu'aux différentes étapes et jusqu'à la dernière, pour autant qu'il y ait une étape terminale dans la psychose

...*comment le sujet se situe par rapport à l'ensemble de cet ordre symbolique*

- considéré comme ordre original,
- considéré comme milieu distinct du milieu réel,
- considéré comme milieu avec lequel l'homme a toujours affaire, comme un ordre essentiellement distinct de l'ordre du *réel* et de *l'imaginaire*.

À partir de là nous nous sentons beaucoup plus solides pour travailler avec ce que j'appellerais *le plus grand sérieux* dans le détail du délire du sujet.

C'est–à–dire que nous devons nous demander *ce que cela veut dire*, et ne pas partir d'avance de l'idée que sous prétexte que le sujet est bien entendu *un délirant* :

- son système est bien entendu *discordant*, *inapplicable*... c'est l'un des signes distinctifs ...*inapplicable* dans ce qui se communique dans la société de ses semblables,

- que c'est « *absurde* » comme on dit,

- et même après tout fort gênant.

C'est la première réaction, même du psychiatre, en présence d'un sujet qui commence à lui en raconter de toutes les couleurs :
c'est qu'il est fort désagréable d'entendre un monsieur qui vous donne sur ses expériences des affirmations si péremptoires et contraires à ce qu'on est habitué à retenir comme l'ordre normal de causalité.

Ce sont trop souvent les interrogatoires du psychiatre lui–même qui devant son malade tient à « *rentrer les petites chevilles dans les petits trous* » comme disait PÉGUY dans ses derniers écrits en parlant de l'expérience qu'il assumait et de ces gens qui veulent encore, au moment où la grande catastrophe est déclarée, que les choses conservent le même rapport qu'auparavant : ils veulent toujours que les petites chevilles restent dans les mêmes trous.

Il y a une façon de pousser l'interrogatoire du psychopathe, qui est cela :

« *Procédez par ordre, Monsieur.* »...

disent–ils au malade, et *les chapitres* sont déjà faits.

Pour les psychiatres, bien souvent il faudrait partir de la notion d'ensemble, à savoir qu'un délire, comme le reste, est à juger d'abord comme *champ de signification* ayant organisé un certain signifiant, de sorte que les premières règles d'un bon interrogatoire, d'un bon examen, d'une bonne investigation des psychoses, pourraient être de laisser parler le plus longtemps possible, après on se fait une idée.

Il ne semble pas justement que dans cette belle histoire de la psychose dont vous voyez les étagements sur ce tableau…
ils sont maintenant effacés
…on prenne les choses autrement, c'est de cette façon–là que les choses ont toujours été prises.

Je ne dis pas que dans l'observation des cliniciens il en soit toujours ainsi, cependant ils ont pris les choses assez bien dans leur ensemble, mais la notion des phénomènes élémentaires, les distinctions de l'hallucination, des troubles de l'attention, de la perception, des divers grands niveaux dans l'ordre des facultés de ces phénomènes, ont certainement contribué à *obscurcir* notre rapport avec les délirants.

Quant à SCHREBER on l'a laissé parler pour une bonne raison : qu'on ne lui disait rien.
Il a eu tout le temps d'écrire son grand livre, et c'est ce qui va nous permettre de nous poser des questions de la façon méthodique dont je parlais.

Nous avons commencé la dernière fois, et je vous ai lu tel passage où déjà apparaissaient la conjonction et l'opposition de ce que nous avons appelé *le non–sens* de cette activité des *voix* dans ce que j'appellerai pour aborder les choses, leur courant principal, pour autant qu'elles sont le fait de ces *différentes entités* qu'il appelle « *les royaumes de Dieu* ».

Il y introduit des *distinctions*, vous verrez de plus en plus avec notre progrès, que *cette pluralité* d'agents du discours est quelque chose qui pose en soi tout seul un grave problème, car *cette pluralité* n'est pas conçue par le sujet pour autant, comme une autonomie.

Il y a des choses de toute beauté dans ce texte : il y a une certaine […] pour parler des différents acteurs, de ces voix, pour nous faire sentir le rapport avec le fond divin, d'où il ne faudrait pas nous laisser glisser à dire qu'il émane, parce que c'est nous qui commencerions déjà à faire une construction, il faut suivre le langage du sujet : lui n'a pas parlé d'émanation.

Dans l'exemplaire que j'ai entre les mains, il y avait la trace dans la marge des notations d'une personne qui devait se croire très lettrée parce qu'elle avait mis telles ou telles explications en face du terme de SCHREBER de « *procession* » : c'était une personne qui sans doute avait entendu parler de loin de M. PLOTIN, mais je crois que la *procession* est un terme proprement néo–platonicien pour expliquer les rapports des âmes avec le Dieu de *La Gnose*, ce sont de ces sortes de compréhensions hâtives avec lesquelles il faudrait tout de même être un tout petit peu plus prudent.

Je ne crois pas qu'il s'agisse de quelque chose comme d'une *procession*, mais pour me permettre de telles notes, il faudrait d'abord bien comprendre ce qu'est la *procession* plotinienne, ce qui était hors du champ d'information de la personne en question.

Cet […] et ses divers supports, le sujet nous a bien précisé qu'il est la caractéristique d'un discours qui est indiscontinu.

Dans le passage que je vous ai lu, il y a quelque chose de très insistant dans le sujet, c'est que le bruit que fait le discours est quelque chose de si modéré dans sa *sonorisation*, que le sujet l'appelle un *chuchotement*.

C'est quelque chose par contre qui est *tout le temps là*, que le sujet peut couvrir, et c'est ainsi même qu'il s'exprime, par ses activités et par ses propres discours, mais qui est toujours prêt à prendre ou à reprendre la même sonorité de quelque chose qui est au milieu de ses phrases.

C'était *de là que nous étions partis* la dernière fois.

Eh bien, reprenons cela et demandons–nous
quel est ce discours.

Bien entendu ce n'est pas l'état hypothétique, même
comme principe de départ de nos jours, comme on dit,
comme hypothèse de travail :
posons qu'il n'est pas impossible que ce soit là,
pour le sujet, *sonorisé*.

C'est déjà beaucoup en dire, c'est peut–être
trop en dire, mais laissons–le pour l'instant.

Pour le sujet c'est quelque chose qui a un rapport
avec ce que nous supposons être *le discours continu*,
mémorisant pour tout sujet sa conduite à chaque
instant, doublant en quelque sorte la vie du sujet
pour autant que nous sommes non seulement obligés
d'admettre cette hypothèse en raison de ce que
nous avons supposé tout à l'heure être la structure
et la trame de l'inconscient, mais ce que nous avons
toutes raisons même, et certaines possibilités
de saisir comme étant quelque chose que l'expérience
la plus immédiate nous permet de saisir.

Il n'y a pas très longtemps, quelqu'un m'a raconté
avoir fait l'expérience suivante :
une personne surprise par la brusque menace d'une
voiture ou d'une moto sur le point de lui passer
sur le corps, a eu…
    tout le laisse à penser
…les gestes qu'il fallait pour s'en écarter.
Mais la chose qui est intéressante et qui est bien
la plus frappante, c'est que le terme a surgi…
    vocalisé si on peut dire mentalement, et isolé
…de « *traumatisme crânien* ».

On ne peut pas dire que ce soit là une opération qui
fasse à proprement parler partie de la chaîne comme
on dit, des bons réflexes, pour éviter une rencontre,
un choc qui pourrait entraîner le *traumatisme crânien.*

Cette verbalisation est légèrement distante de la situation, outre qu'elle suppose chez la personne toutes sortes de déterminations qui pour elle, font du traumatisme crânien quelque chose de particulièrement redoutable, ou peut–être simplement de particulièrement significatif.

Mais on voit bien là surgir la latence si on peut dire de *ce discours toujours prêt à émerger*, et qui en effet intervient sur son plan propre dans une autre portée par rapport à la musique de la conduite totale du sujet, et à ce moment–là se fait entendre.

Ce discours donc, avec lequel le sujet a affaire, et qui se présente à lui, à l'étape de la maladie dont il nous parle, dans cet *Unsinn* dominant.

Mais cet *Unsinn* qui est bien loin d'être un *Unsinn tout simple*, à savoir quelque chose que nous pouvons concevoir comme purement et simplement subi par le sujet : il est dépeint comme subi par le sujet qui l'écrit, mais ce quelque chose qui parle dans le registre de cet *Unsinn* (Dieu), se manifeste d'une façon tout à fait claire.

Et la dernière fois je vous l'ai rappelé, et je vous l'ai montré en vous donnant le texte d'une des choses qui sont dites dans ce discours insensé, ou encore *Unsinn*, c'est que *le sujet qui parle*...

et *celui qui écrit* et qui nous fait sa confidence, en tant que nous savons bien qu'*ils ne sont pas sans rapport*, sans cela nous ne le qualifierions pas de fou

...*ce sujet qui parle*, dit des choses comme :

« *Tout non–sens se soulève, s'annule, se transpose*... »

C'est un terme fort riche et fort complexe comme *sens* où *s'élabore*, où *se contredit*, où *se transforme* le *Aufheben*, c'est bien le signe d'une *implication*, d'une *recherche*, d'un recours propre à cet *Unsinn* et cette affirmation, le sujet nous la donne bien comme étant à l'égard de tout ce qui est dit dans le registre de ce qu'il entend, l'allocution, la chose qui lui est adressée par son interlocuteur comme permanent.

Donc nous voyons bien que ce *non-sens* est loin d'être purement et simplement…
comme dirait KANT, dans le registre
de son analyse des valeurs négatives[19]
…une pure et simple absence de sens,
une pure et simple *privation*.

C'est un *Unsinn* très positif.

C'est un *Unsinn* très organisé.

Ce sont des contradictions qui s'articulent.

Et bien entendu tout *le sens*, toute la richesse du *délire* de notre sujet est bien là ce qui rend passionnant le discours, le *roman délirant* que nous transmet SCHREBER, c'est ce qui s'oppose, ce qui se compose, ce qui se poursuit, ce qui s'articule de ce délire.

Et cet *Unsinn* qui est *Unsinn* par rapport à *quelque chose*…
nous allons voir par rapport à quoi
…est très loin de composer à soi tout seul un discours vide de sens, ça n'est pas une *privation*, bien loin de là.

Pour essayer d'aller plus loin et d'aborder l'analyse de ce sens, nous allons essayer de voir par quel bout nous allons prendre l'analyse de ce discours.

Nous pouvons commencer de diverses façons : je pourrais par exemple continuer en insistant sur le texte de ce discours, les demandes et les réponses puisque je viens de vous dire que c'est articulé à un certain niveau de réflexion du sujet qui parle dans les voix de façon parfaitement repérable dans le discours lui-même et prise d'ailleurs par le sujet qui nous rapporte ces choses comme signifiantes.

Ce serait nous introduire dans une très grande complexité, supposant au reste un système déjà pré-déterminé d'organisation du sens.

19 Cf Emmanuel Kant : « Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative », Paris, Vrin, 1972.

Ce ne serait pas impossible à faire, mais j'ai déjà commencé d'amorcer cette voie la dernière fois en insistant sur le caractère tout à fait significatif de *la suspension du sens* du fait que dans leur rythme, les voix laissent attendre, et même n'achèvent pas leurs phrases. Il y a là un procédé particulier d'évocation de la signification qui sans doute nous réserve la possibilité de la concevoir comme une structure.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que je vous ai dit quand nous avons parlé de l'hallucination de l'une des malades que nous avions vue à une présentation : celle qui au moment même où elle entendait qu'on lui disait : « *Truie !* », murmurait entre ses dents « *Je viens de chez le charcutier.* ».

Et vous vous souvenez l'importance que j'avais donnée à cette *voix allusive*, à cette visée indirecte du sujet qui est bien quelque chose que nous retrouvons là, et combien déjà nous avions pu entrevoir quelque chose qui est tout à fait près du schéma que nous donnons des rapports entre :

- le sujet qui parle concrètement, qui soutient le discours,

- et le sujet inconscient, qui est là littéralement dans ce discours même hallucinatoire…
  et dans sa structure même que nous voyons comme essentiellement visée
  …comme, on ne peut pas dire *un au–delà* puisque justement l'autre lui manque dans le délire, mais *un en deçà*, si on peut dire, une espèce d'*au–delà intérieur*.

C'est introduire je crois, et trop vite peut–être, si nous voulons procéder en toute rigueur, les hypothèses, les schémas qui doivent bien former peut–être quelque chose qui est considéré par rapport à la donnée, comme préconçu : nous avons déjà dans le contenu du délire assez de données encore plus simples d'accès, pour pouvoir peut–être procéder autrement et en prenant notre temps.

Car à la vérité c'est bien de cela qu'il s'agit,
le fait de prendre son temps indique déjà
une attitude de bonne volonté qui est celle
dont je soutiens ici la nécessité pour avancer
dans la structure des délires.

Je dirais que le fait de le mettre tout de suite
d'emblée dans la parenthèse psychiatrique,
est bien ce que je visais tout à l'heure comme source
de l'incompréhension dans laquelle on s'est tenu
jusqu'à présent par rapport au délire :
on pose d'emblée qu'il s'agit d'un phénomène anormal,
et comme tel on se condamne à ne pas le comprendre.

C'est d'ailleurs là une très forte raison…
et qui est tout à fait sensible
…quand on s'avance dans quelque chose d'aussi
séduisant que le délire du Président SCHREBER,
c'est que tout bonnement comme disent les gens,
ils demandent :

« *Est–ce que vous n'avez pas peur de temps en temps de devenir fou ?* »

Mais c'est que c'est tout à fait vrai !

C'est que pour tel ou tel des bons maîtres que
nous avons connus, Dieu sait que c'est le sentiment
qu'il pouvait avoir :
où cela les mènerait de les écouter, « *ces types qui vous débloquent toute la journée* » des choses d'un ordre aussi
singulier, si l'on prenait tout cela au sérieux.

Nous n'avons pas, nous *psychanalystes*, une idée aussi sûre
que celle que chacun a de son bon équilibre, pour
ne pas comprendre le dernier ressort de tout cela,
à savoir que le sujet normal c'est quelqu'un qui
très essentiellement se met dans la position
de ne pas prendre au sérieux la plus grande part
de son discours intérieur.

Observez bien cela chez les sujets normaux,
et par conséquent chez vous–mêmes :
le nombre de choses essentielles dont c'est vraiment
votre occupation fondamentale que *de n'en rien savoir*.

Ce n'est peut-être effectivement rien d'autre que ce qui fait la première différence entre vous et l'*aliéné*, c'est que pour beaucoup l'aliéné incarne…
    sans même qu'il se le dise
…là où ça nous conduirait si nous commencions à prendre les choses, qui pourtant se formulent en nous sous forme de questions, à les prendre au sérieux.

Prenons donc sans trop de crainte notre sujet au sérieux, notre Président SCHREBER, et puisqu'il y a là ce singulier *non-sens* qui n'est pas *privation de sens*, mais qui est quelque chose dont nous ne pouvons pas pénétrer ni le but, ni les articulations, ni les *fins*.

Tâchons d'aborder par un certain côté ce que nous en voyons, et qui n'est pas tout de même quelque chose dans lequel d'emblée nous soyons sans boussole.

Et là nous avons des conditions particulièrement favorables, particulièrement saisissables à saisir ce discours délirant.

Et d'abord : y a-t-il un interlocuteur ?

Il y a un interlocuteur qui va même…
    et c'est cela qui va conditionner l'accès
    que nous allons nous y permettre
…qui dans son fond est unique : cette « *Einheit* » qui est, je vous l'avoue, très amusante quand même pour un philosophe à considérer.

Si nous pensons que le texte que j'ai traduit et que vous allez voir, sur le λόγος [logos], dans la première parution de notre revue *La psychanalyse* [20], qui identifie le λόγος [logos] avec le Εν [En] héraclitéen, puisque justement la question que nous nous posons c'est de savoir si le délire de SCHREBER n'est pas purement et simplement quelque chose qui peut être précisé d'une façon que je ne précise pas tout de suite, parce qu'il faut d'abord la brosser, mais un mode de rapport très particulier du sujet avec l'ensemble du langage comme tel.

20 Logos : Traduction d'un texte de M. Heidegger paru dans La psychanalyse 1956 n° 1, pp. 59-79.

II faut voir, d'ores et déjà aux premières pages que l'on ouvre, des formules comme celle–là, c'est–à–dire que ce sujet par rapport au monde du langage, dont il n'est pas en quelque sorte, lui–même qui nous raconte, dont il se sent comme aliéné devant ce discours permanent, dans lequel il nous exprime quelque chose qui déjà nous montre un rapport foncier, fondamental, entre :

- *une unité* qu'il ressent comme telle dans celui qui tient ce discours,

- et en même temps *une pluralité* dans les modes et dans les agents secondaires auxquels il en attribue les diverses parties.

Mais *l'unité* est là, bien fondamentale, elle domine et, je vous l'ai dit, *cette unité il l'appelle Dieu* [21].

Là on s'y reconnaît, il dit que c'est Dieu.
Il a ses raisons, pourquoi lui refuser ce vocable dont nous savons l'importance universelle…
c'est même une des preuves de son existence pour certains, et nous savons par ailleurs combien il est difficile de saisir ce qu'est pour la plupart de nos contemporains le contenu précis
…alors pourquoi refuserions nous au délirant plus spécialement de lui faire crédit quand il en parle ? D'autant plus qu'après tout il y a là quelque chose de très saisissant, et dont *lui–même souligne l'importance*.

C'est qu'il nous le dit bien :
il est un disciple de l'*Aufklärung*, il est même un des derniers fleurons, il a passé son enfance dans une famille où il n'était pas question de ces choses–là, et il nous donne la liste de ses lectures.

Et il nous donne cela aussi comme l'une des preuves…
non pas de l'existence de Dieu,
il ne va pas si loin
…du sérieux de ce qu'il éprouve.

21 Cf. Leibniz, la Théodicée : « Il résulte de la perfection suprême de Dieu, qu'en produisant l'univers, il a choisi le meilleur plan possible où il y ait la plus grande variété avec le plus grand ordre... ».

C'est–à–dire qu'après tout il n'entre pas dans la discussion s'il s'est trompé ou pas, il dit :

> « *C'est un fait qui est comme cela et dont j'ai des preuves des plus directes. Ça ne peut être que Dieu si ce mot de Dieu a un sens, mais je n'avais jamais pris ce mot Dieu au sérieux jusque–là, et à partir du moment où j'ai éprouvé ces choses, j'ai fait l'expérience de Dieu.* »

Et ce n'est pas là *l'expérience qui est la garantie de Dieu*, mais c'est *Dieu qui est la garantie de son expérience*.

Puisqu'il nous parle de Dieu :

> « *Il faut bien que je l'aie pris quelque part, et comme je ne l'ai pas pris dans mon bagage de préjugés d'enfance, mon expérience est vierge*. »

Et c'est bien là qu'il introduit des distinctions. Et là il est très fin, car non seulement il est en somme *un bon témoin*, il ne fait pas d'abus *théologiques*, mais il est en plus quelqu'un de bien informé.

Je dirais même qu'il est bon psychiatre classique et je vous en donnerai les preuves, je vous montrerai dans son texte une citation de la sixième édition de KRÆPELIN qu'il a épluchée de sa main, et ça lui permet des distinctions comme celle–ci par exemple, qui est très fine, ça lui permet de rire de certaines expressions kræpeliniennes, par exemple de dire que c'est étonnant de voir un homme comme KRÆPELIN marquer comme une étrangeté que ce qu'éprouve le délirant ait cette haute puissance convaincante qui n'est en rien réductible *à ce que peut dire l'entourage*.

« *Attention* – dit SCHREBER – *ce n'est pas cela du tout, on voit bien là que je ne suis pas un délirant comme disent les médecins parce que je suis tout à fait capable de réduire les choses, non seulement à ce que dit l'entourage, mais même au bon sens.*
Ainsi par exemple je distingue fort bien, naturellement qu'il y a des phénomènes d'une nature extrêmement différente – dit SCHREBER – *il arrive que j'entende des choses comme le bruit du bateau à vapeur qui avance à l'aide de chaînes, ce qui fait énormément de bruit : c'est tout à fait valable ce que nous disent ces psychiatres qui prétendent y trouver quelque chose d'explicatif.*

Bien entendu les choses que je pense viennent en quelque sorte s'inscrire dans les intervalles réguliers du bruit monotone de la chaîne du bateau, ou même du bruit du train.
Comme tout le monde je module les pensées qui me tournent dans la tête sur le bruit que nous connaissons bien quand nous sommes dans un wagon de chemin de fer, mais bien entendu cela prend beaucoup d'importance : à un moment les pensées que j'éprouve trouvent là une sorte de support qui leur donne ce faux relief, mais je distingue très bien les choses.

Cela je l'ai, mais ce que j'ai et dont je vous parle, ce sont des voix qui elles ne peuvent pas être quelque chose à laquelle vous n'accordiez pas sa portée et son sens, c'est tout à fait différent, ce sont des choses que je distingue comme telles. »

Dans cette analyse du sujet, nous avons l'occasion de critiquer de l'intérieur certaines théories génétiques de l'interprétation ou de l'hallucination.

Je vous donne cet exemple…
il est presque grossier, mais il est très bien souligné dans le texte de SCHREBER
…mais il y en a d'autres et au niveau où nous allons essayer de nous déplacer maintenant, je crois que nous pouvons introduire des distinctions aussi qui n'ont pas une moindre importance.

Ce Dieu donc, s'est révélé à lui. Qu'est–il ?
Il est d'abord « *présence* », mais je crois que dans l'analyse de cette « *présence* », de ce qui est fonction de cette « *présence* », nous pouvons commencer d'y voir ou d'y reconnaître quelque chose, nous avons cru à son propos tout à l'heure :
une confusion que les esprits non cultivés font, des multiples incarnations qu'ils ont dans la matière, ou des divers engagements qu'ils ont dans la matière.

Ce sont des choses que nous voyons aussi bien faire dans des domaines aussi différents que *la psychiatrie*, sans pouvoir s'engager dans une voie d'analogie dans ce qui se passe au niveau du pathologique et au niveau du normal, on finit par tout mêler, alors il faut être prudent.

D'abord remarquons quand même une chose :
je n'aurai pas besoins d'aller chercher très loin mes témoignages pour évoquer qu'une certaine idée de Dieu est quand même quelque chose qui se place sur le plan que nous pourrons apeler providentiel.

Je ne dis pas que ce soit, du point de vue *théologique,* la meilleure façon d'aborder la chose, mais enfin j'ai ouvert un peu par hasard un livre qui essaie de nous parler des dieux d'ÉPICURE.

La personne qui *introduit la question* commence à partir…
est–ce d'un point de vue apologétique ?
…de la remarque suivante

> « *Depuis que l'on croit aux Dieux, on est persuadé qu'ils règlent les affaires humaines, que ces deux aspects de la foi sont connexes… La foi est née de l'observation mille fois répétée de ce que la plupart de nos actes n'atteignent pas leur but, il reste très nécessairement une marge entre nos desseins les mieux conçus et leur accomplissement, et ainsi nous demeurons dans l'incertitude, mère de l'espérance et de la crainte.* »

Cette chose fort bien écrite est du Père FESTUGIÈRE[22], très bon écrivain et *excellent connaisseur de l'Antiquité grecque* et dont on comprend que le style de cette introduction sur *la constance de la croyance aux dieux*, est peut–être plutôt incliné par son sujet, à savoir par le fait que c'est autour de cette question de *la présence des dieux* dans les affaires humaines, que tout l'épicurisme s'est construit, autrement on ne pourrait pas manquer d'être frappé sur l'aspect bien partial de cette réduction de l'hypothèse divine à la fonction providentielle, c'est–à–dire au fait que nous devons être récompensés de nos bonnes intentions.

Il y a quelque chose de tout à fait frappant,
c'est que ce sujet…
qui a un rapport constant, permanent,
avec le Dieu de son délire
…n'a pas la trace d'une *absence*…
l'annotation d'une *absence* est moins importante,
moins décisive que l'annotation d'une « *présence* »
…mais je veux dire que dans l'analyse du phénomène,
le fait qu'il n'y ait pas quelque chose est toujours
sujet à caution.

En d'autres termes, si nous avions un petit peu plus
de précisions sur le délire du Président SCHREBER,
nous aurions quelque chose qui viendrait *contredire* cela,
mais d'un autre côté l'annotation d'une absence
est aussi extraordinairement importante
pour la localisation d'une structure.

---

22 André-Jean Festugière : Épicure et ses dieux(1948), Puf 1996, coll. Quadrige.

Disons simplement que nous ne pouvons pas manquer de noter qu'à tout le moins nous avons sous la main le point de départ de la définition que nous pouvons commencer à donner, comme de ce en quoi il est présent devant nous.

Nous n'aurons pas à tenir compte de quoi que ce soit de ce registre, étant donné que nous savons combien…
théologiquement valable ou pas
…cette notion de « *la Providence* », de cette instance qui rémunère, est essentielle au fonctionnement de l'inconscient et à l'affleurement au conscient.

Le sujet ne manque jamais de manifester combien est essentiel pour lui ce registre :
quand ils sont bien gentils, il doit leur arriver de bonnes choses.

C'est *tout à fait absent* à tous les moments de l'élaboration d'un délire qui se présente essentiellement comme un délire avec un contenu théologique, avec un interlocuteur divin, il n'y a pas trace de cela.

Ce n'est pas dire grand–chose, c'est quand même dire beaucoup, c'est quand même faire remarquer que cette érotomanie divine…
comme on peut l'appeler dans le cas de SCHREBER
…est quelque chose qui, disons pour aller vite, n'est pas certainement tout de suite à prendre dans le registre du *surmoi*.

Donc ce Dieu le voici donc…
Quels sont *les modes de relation* de SCHREBER avec lui ?

Nous savons déjà que c'est celui qui *parle tout le temps*, je dirais même que c'est celui qui n'arrête pas de parler *pour ne rien dire*, c'est tellement vrai que SCHREBER consacre à cela beaucoup de pages où il s'attache, où il considère ce que cela peut vouloir dire que ce *Dieu qui parle* pour ne rien dire, et *qui parle* pourtant *sans arrêt*, et c'est là–dedans en effet que nous allons un tout petit peu plus entrer.

Ce Dieu qui parle pour ne rien dire, a pourtant des rapports avec SCHREBER, et qui sont loin de se limiter à cette fonction importune.

Il a des rapports extrêmement *précis* dont la motivation ne peut pas être distinguée un seul instant de ce *mode* de présence qui est le sien, c'est–à–dire du *mode* parlant, c'est dans la même dimension que Dieu est là présent et jaspinant sans cesse par ces divers représentants, et qu'il se présente à SCHREBER dans un mode de relation ambigu qui est celui–ci.

Je crois pouvoir dire que sa relation fondamentale peut être dite comme je vais maintenant vous l'exprimer, parce qu'elle est en quelque sorte présente depuis l'origine du délire, en d'autres termes je vais vous dire en quoi consiste le mode de rapport avec cette présence divine.

C'est quelque chose que nous trouvons noté dès le départ au moment où Dieu ne s'est pas encore dévoilé, au moment où le délire a pourtant des supports extrêmement précis, ce sont les personnages du type FLECHSIG, et au début FLECHSIG lui–même, dont j'ai parlé, à savoir son premier thérapeute.

Et l'expression allemande que je vais employer, est l'expression qui vaut pour exprimer par le sujet le mode de rapport avec l'interlocuteur fondamental. C'est même *grâce à cette expression* que nous ferons là, et seulement après FREUD…

car FREUD lui–même l'a faite

…*une continuité entre les premiers interlocuteurs du délire, et les derniers*.

À savoir une continuité que nous reconnaissons qu'il y a quelque chose de commun entre FLECHSIG…

- puis ce qu'il a appelé ensuite « *les âmes examinées* »,
- et ensuite « *les royaumes de Dieu* », avec leurs diverses significations antérieures et postérieures, supérieures et inférieures,
- et enfin « *le Dieu dernier* » où tout paraît à la fin se résumer avec une sorte d'installation *mégalomaniaque* de la position de SCHREBER.

Il s'agit de l'expression suivante :
la relation du Dieu, du personnage fondamental
du délire, avec le sujet est celle–ci :

- soit qu'il s'agisse de la présence de Dieu dans un mode de relations voluptueuses avec le sujet auquel les choses aboutissent,

- soit qu'il s'agisse au début…
  dans cette imminence colorée érotiquement
  …d'une sorte de viol ou de menace spécialement à sa virilité, sur laquelle FREUD a mis tout l'accent, qui était à l'origine du délire.
  C'est que quoi qu'il arrive de cette conjonction, elles sont considérées comme tout à fait *révoltantes* au début et en tout point comparables à un viol quand il s'agit de FLECHSIG ou d'une autre *âme* comme il s'exprime,

- soit à la fin quand il s'agit d'une sorte d'effusion voluptueuse où Dieu est censé trouver *satisfaction* beaucoup plus encore que notre sujet.

Ce qui se passe c'est quelque chose qui au début est la menace, c'est cela qui est considéré comme révoltant dans le viol, à la fin et aussi à la réalisation, c'est–à–dire quelque chose que le sujet ressent comme particulièrement douloureux et pénible, et qui est que Dieu, ou n'importe quel autre, va…
ce que les traducteurs français ont traduit,
non sans quelque fondement, par « *laisser en plan* »
…le *laisser en plan*.

La traduction n'est pas mauvaise parce qu'elle implique toutes sortes de *sonorités sentimentales féminines*.

En allemand c'est beaucoup moins accentué et aussi beaucoup plus large que le « *laisser tomber* » qu'implique la traduction française, c'est « *laisser gésir* » qui est vraiment là comme une espèce de thème musical d'une présence vraiment extraordinaire, c'est presque *le fil rouge* qu'on retrouve dans tel ou tel thème littéraire ou historique.

Tout au long du délire schrebérien, la menace de ce « *laisser en plan* » est quelque chose qui revient comme vraiment l'élément essentiel.
Tout au début cela fait partie des noires intentions des violateurs persécuteurs, mais c'est à tout prix ce qu'il faut éviter.

En d'autres termes on ne peut pas éviter l'impression d'un rapport global du sujet avec l'ensemble des phénomènes étrangers auxquels il est en proie, qui consiste essentiellement dans cette sorte de relation ambivalente, que quel que soit le caractère douloureux, pesant, importunant, insupportable de ces phénomènes, le *maintien* pour lui de sa relation à eux, ou plus exactement de sa relation à une structure, constituait une espèce de nécessité dont l'abolition, la disparition, la rupture, est conçue par le sujet comme absolument intolérable.

Elle l'est parce qu'elle finit par s'incarner, et le sujet nous donne mille détails sur ce qui se produit au moment où se produit l'état initial pour ce « *liegen lassen* », c'est–à–dire chaque fois que le Dieu avec lequel il est en rapport sur ce double plan de l'audition, et un rapport plus mystérieux qui le double, et qui est celui de sa « *présence* », de la « *présence* » de Dieu liée à toutes sortes de phénomènes qui sont ambigus, mais qui assurément sont liés à ce qu'il appelle « *la béatitude des partenaires* », et plus encore celle de son partenaire que la sienne, que lorsque quelque chose se produit qui interrompt cet état de réalisation plus ou moins accentué, et quand se produit le retrait de la présence divine, il éclate toutes sortes de phénomènes internes de déchirement, de douleur, diversement intolérables qu'il nous décrit avec une grande richesse.

Ce personnage auquel il a affaire…
> qui est à la fois un des plus rares et avec lequel il a cette relation si particulière prise dans son ensemble comme étant la caractéristique permanente du mode de relation qui est établi

…comment se *présente–t–il* autrement à lui ?

Il y a une chose dont le sujet donne aussi
une explication extrêmement riche et développée,
c'est ceci :
ce personnage avec lequel il est dans cette double
relation séparée, distincte et pourtant jamais
disjointe, une sorte de dialogue, et un rapport
érotique, il est également caractérisé.

Et précisément il est caractérisé en ceci,
que cela se voit dans ses exigences,
et très précisément dans ses exigences de dialogue,
il est caractérisé par ceci *qu'il ne comprend rien à rien*
de ce qui est proprement humain.

C'est là un trait qui ne manque pas d'être souvent
fort piquant sous la plume de SCHREBER :
que l'idée que pour que Dieu lui pose les questions
qu'il lui pose, l'incite surtout au mode de réponses
qui sont impliquées dans ces questions, et que
SCHREBER ne se laisse jamais aller à donner parce
qu'il dit : « *Ce sont des pièges trop bêtes qu'on me tend* ».

C'est là vraiment quelque chose de tout à fait
caractéristique et fondamental.

Ce Dieu nous dit–il…
    et je dirai même qu'il fait toutes sortes de
    développements assez agréablement rationalisés,
    pour bien nous en montrer à la fois les
    dimensions de la certitude, et le mode
    d'explication
…comment peut–on arriver à concevoir que Dieu soit
tel qu'il ne comprend vraiment rien, dit–il,
aux besoins humains ?

Comment peut–on…
    dit–il à tout instant
…être aussi bête, croire par exemple que si je cesse
un instant de penser, que si j'entre dans ce néant
dont la présence divine n'attend que l'apparition
pour se retirer définitivement, comment peut–on
croire parce que je cesse de penser à quelque chose,
que je sois devenu complètement idiot,
même que je sois retombé dans le néant ?

Mais je vais lui faire voir, et d'ailleurs c'est bien ce qui se passe chaque fois que ça risque de se produire, je me remets à une occupation intelligente et à manifester ma présence.

Et alors il développe et commente :
comment peut–il malgré ses mille expériences croire qu'il suffirait d'un instant où je me relâche, à savoir pour que le but soit obtenu ?

Il est absolument *inéducable* ce Dieu, par aucune espèce de chose qui puisse sortir de l'expérience.
Et ce côté d'*inéducabilité* de Dieu, d'*imperfectibilité radicale* par l'expérience est très amusant à voir, c'est quelque chose sur laquelle il appuie, et sur laquelle il apporte *des développements* qui sont loin d'être *sots* : il émet différentes hypothèses, il va jusqu'à émettre des arguments qui ne détonneraient pas dans une discussion proprement théologique.

Car à la vérité il part de l'idée :

- que Dieu étant parfait est imperfectible,
- et que quelque chose d'imperfectible ne peut pas être perfectionné,
- et que par conséquent même la notion d'un progrès dans les niveaux de l'expérience est tout à fait impensable dans les registres divins.

Il trouve néanmoins cela un peu sophistiqué, parce qu'il reste cette chose irréductible que cette perfection que nous supposons est tout à fait inapte et bouchée aux *choses humaines*, et que cela malgré tout ça fait un trou.

Alors il nous explique de nouveau comment Dieu ne comprend rien, et qu'en particulier il est tout à fait clair que Dieu ne connaît les choses que de surface, nous sommes là exactement à l'opposé du Dieu sondant les reins et les cœurs, il ne sonde ni reins ni cœurs, il ne voit que ce qu'il voit et il ne note que les choses dont on accuse réception, qui sont recueillies par le système de notation.
C'est toujours ce qui est exposé, mais pour ce qui est de l'intérieur, il ne comprend rien.

Il n'y retrouve quelque chose que parce que tout est inscrit quelque part, c'est par la fonction d'une totalisation que tout se retrouve, c'est–à–dire qu'à la fin…

> comme tout ce qui est à l'intérieur
> sera progressivement passé à l'extérieur,
> et que d'autre part c'est noté quelque part
> sur de petites fiches

…à la fin, au bout de la totalisation, il sera quand même parfaitement au fait.

De même qu'il explique très bien qu'il est bien évident que Dieu ne peut pas s'intéresser à lui–même, ne peut pas avoir le moindre accès à des choses aussi contingentes, puériles, que l'existence par exemple, sur la terre, des *machines à vapeur* ou le fonctionnement des *locomotives*, mais, dit–il, comme les âmes après la mort montent vers les béatitudes et doivent subir un certain temps de purification, elles ont *enregistré* tout ça sous forme de discours, et c'est cela que Dieu recueille, puisqu'il va les intégrer progressivement par l'intermédiaire de ces âmes qui rentrent dans le sein de Dieu.

Dieu a quand même quelque idée de ce qui se passe sur la terre en fait de menues inventions, celles qui vont depuis le *diabolo* jusqu'à la bombe atomique.

C'est très joli parce que c'est un système à la fois cohérent et on a l'impression qu'il est découvert par une espèce de progrès extraordinairement *innocent*, par *l'intermédiaire* de l'établissement du développement des conséquences signifiantes de quelque chose qui est harmonieux et continu à travers les diverses phases du développement.

Mais ce qu'il y a de sérieux, ce qui est bien fait pour nous suggérer une direction de recherche, c'est que la question gît essentiellement dans une sorte de rapport dérangé entre le sujet et quelque chose qui intéresse le fonctionnement total du langage, de l'ordre symbolique et du discours comme tel.

Les richesses que cela comporte, il y en a beaucoup plus que je ne peux vous en dire.

Il y a une discussion des rapports de Dieu avec les jeux de hasard qui est d'un brio extraordinaire :

« *Dieu peut–il prévoir le numéro qui va sortir à la loterie ?* ».

Ce n'est pas une *question idiote*, et il y a des personnes ici qui ont une très forte croyance en Dieu, elles peuvent également se poser la question, à savoir l'ordre d'omniscience que suppose le fait de remuer toutes sortes de petits numéros sur des petits morceaux de papiers, dans une très grande boule très bien faite, cela pose des difficultés insurmontables.

Pour expliquer que la prescience divine doit savoir dans toute cette masse qui est si bien équilibrée, pour être strictement équivalente sur le plan du réel, quel est le bon numéro, suppose un rapport de Dieu au *symbolique* dont après tout la question n'a jamais été soulevée pleinement comme telle.

Puisque c'est justement *pour cela* qu'est faite la boule, c'est pour qu'il n'y ait aucune différence du point de vue du réel, entre les différents petits numéros, alors cela suppose que Dieu entre dans le discours, car il ne reste plus dans ces billets de loterie, qu'une différence symbolique entre les uns et les autres. C'est un prolongement de la théorie du *symbolique*, de *l'imaginaire* et du *réel*.

Mais la question pour nous est plus complexe, car tout cela n'est que découverte de l'expérience pénible et douloureuse, mais il y a une chose que cela comporte, c'est à savoir les intentions de Dieu.

Ces intentions ne sont pas claires.
Il n'y a rien de plus saisissant que de voir comment une espèce de voix délirante, c'est–à–dire cette chose qui est surgie d'une expérience originale, incontestablement comporte chez ce sujet cette sorte de brûlance de langage qui se manifeste par le respect avec lequel il maintient l'omniscience.

Et aussi les bonnes intentions qu'il est bien forcé sur un certain plan de maintenir comme lui étant véritablement trop substantielles.

Et le fait qu'il ne peut pas ne pas voir…
et ceci particulièrement dans les débuts de son délire où les phénomènes pénibles lui venaient par toutes sortes de personnages nocifs
…que Dieu même a permis tout cela.

Mais il permet encore toutes sortes d'abus.

À la vérité, de ces abus ont surgi des abus tellement plus grands qu'à la fin *le remède finit par devenir plus dur que le mal*, puisque la « *présence divine* » est tellement engagée dans une sorte de conjugaison avec lui–même, que finalement elle devient dépendante de son objet qui n'est autre que le Président SCHREBER lui–même.

En fin de compte il y a là quelque chose qui progressivement introduit une sorte de perturbation fondamentale dans l'ordre universel.

Il y a *des choses extrêmement belles* dans ce propos du rapport avec le monde, il y a une phrase très belle :

« *Souvenez–vous que tout ce qui est mondialisant comporte une contradiction en soi.* »

Ce sont les voix qui disent cela.
C'est d'une beauté dont je n'ai pas besoin de vous signaler le relief.

Le Dieu dont il s'agit mène incontestablement
une politique absolument inadmissible,
il y a là une sorte de politique de demi–mesure,
c'est aussi une demi–taquinerie, il emploie le mot « *perfidie* », la *perfidie divine* il la glisse.

Mais il met une note pour dire ensuite
ce qu'il entend par là :
c'est particulièrement ambigu, avec la présence divine, mais c'est quelque chose qui ne manquera pas de soulever des questions.

Puisque nous nous sommes limités aujourd'hui à la relation de Dieu en tant que sujet parlant et en tant qu'interlocuteur essentiel, nous nous arrêterons là et vous verrez le pas suivant.

À savoir ce que nous pouvons entrevoir à partir du moment où nous analysons la structure même de cette personne divine, autrement dit aussi, la relation de tout l'ensemble de la fantasmagorie avec le réel lui–même, pour autant que le sujet en maintient à tout instant la présence et l'accord…
    au moins à la fin de son délire
…d'une façon qui n'a rien de spécialement perturbée dans ce mode de rapport.

En d'autres termes :

- avec *le registre symbolique* tel qu'il se présente ici,
- avec *le registre imaginaire*,
- avec *le registre réel*,

…nous ferons un nouveau progrès qui nous permettra de découvrir je l'espère, la nature de ce dont il s'agit dans le mécanisme lui–même…
    dans la structure et la constitution
    elle–même de ce sujet
…de l'interlocution délirante.

Il semble qu'on trouve que j'ai été un peu vite
la dernière fois en faisant état d'une remarque
du Président SCHREBER, et en paraissant sanctionner
son opportunité : il s'agissait de la toute puissance
divine et de l'omniprésence divine.

Je faisais remarquer que cet homme pour qui
l'expérience de Dieu est toute entière *discours*,
se posait précisément des questions à propos de ce
qui dans les événements peut se trouver le plus au
joint de l'usage de ce que nous appelons le *symbole*,
en l'opposant au *réel*, c'est-à-dire de tout
ce qu'y introduit l'opposition *symbolique*.

En d'autres termes je m'arrêtais un instant…
    vite d'ailleurs, et peut-être sans trop préciser
…sur le fait qu'il était remarquable que ce fût
justement là ce qui arrêtait l'esprit du patient,
c'est à savoir que dans son registre, dans son
expérience il lui paraît difficile à saisir que Dieu…
    puisque c'est l'exemple qu'il choisit
…prévoit le numéro qui sortira à la loterie.

Cette remarque n'exclut pas bien entendu toute
critique qu'une telle objection peut amener
chez celui qui se trouve disposé à lui répondre :
quelqu'un m'a en effet fait remarquer que ces numéros
se distinguent par des coordonnées spatiales qui ne
sont rien d'autre que ce sur quoi à la limite on se
fonde pour distinguer les individus quand on se pose
le problème de l'individualisation.

Autrement dit, pourquoi y a-t-il au monde
deux individus qui réunissent le même type,
et qui par conséquent dans une certaine perspective
peuvent passer pour être de double emploi ?

C'est une perspective aussi spatiale qu'une autre,
et là encore pour soulever la question, il faut poser
le principe de la primauté des essences
comme justification de l'existence.

Ce que j'ai simplement voulu faire remarquer,
c'est qu'une certaine sensibilité du sujet
dans sa partie raisonnante, à quelque chose
qu'il faut bien qu'il distingue, de *l'ordre du dialogue*
qui est son dialogue intérieur permanent,
ou plus exactement cette sorte de balancement
où s'interroge et se répond à soi–même un discours
qui pour lui–même est ressenti comme étranger,
et qui comme tel manifeste pour lui une présence.

Ceci est indiscutable lorsqu'il nous communique
son expérience, puisque *c'est de là*, dit–il, *que s'est engendrée pour lui une croyance* à laquelle rien ne le préparait.

Et quand il s'agit de percevoir quel ordre de réalité
peut répondre, à cette « *présence* »…

> cette « *présence* » qui pour lui couvre *une partie de l'univers*, et non pas tout, car je vous ai indiqué qu'il distinguait l'ordre dans lequel Dieu et sa puissance s'avancent, et celui où ils s'arrêtent

…*que c'est précisément* *dans ce Dieu de langage qui ne connaît rien de l'homme*
qu'à partir du moment où cela est dit…

> où il nous dit même que rien de l'intérieur de l'homme, rien de son sentiment de la vie, rien de sa vie elle–même, n'est compréhensible ni pénétrable à Dieu qui ne le recueille, qui ne l'accueille aussi, qu'à partir du moment où tout est transformé dans une notation infinie

…c'est précisément pourtant dans le même personnage…

> le personnage fort raisonnant confronté ici à une expérience qui pour lui a tous les caractères d'une réalité, qu'il en distingue toujours le poids propre, efficace, de la « *présence* » *indiscutable*

…que c'est le même personnage qui, raisonnant sur
les futurs, y introduit cette distinction frappante
du fait qu'il s'arrête précisément à quelques
exemples où c'est d'un maniement humain artificiel
du langage qu'il s'agit, pour dire que là,
sans aucun doute, Dieu n'a pas à s'en mêler.

Il s'agit là d'un futur contingent à propos duquel vraiment la question peut se poser de la liberté humaine et du même coup de l'imprévisibilité par Dieu de ses effets.

Il s'agit bien en effet là d'une question rédactionnelle, et d'une distinction que l'on fait entre des plans incontestablement pour lui fort différents de l'usage du langage, qui font surgir pour lui cette question.

Le seul point de perspective où cette question puisse prendre effectivement un sens pour nous, est dans le caractère radicalement premier de *la distinction symbolique*, de l'*opposition symbolique* du *plus et du moins*, en tant qu'ils n'ont aucun poids.

Encore qu'il faille :

- qu'ils aient un support matériel,

- et qu'ils ne puissent être distingués très strictement par rien d'autre que par leur opposition.

Par conséquent que si rien ne permet de les penser en dehors d'un support matériel, il y a là tout de même quelque chose qui échappe à tout espèce d'autres coordonnées réelles, qu'à la loi de leur équivalence dans le hasard, c'est–à–dire à ce quelque chose qui pose en premier lieu qu'à partir du moment où nous instituons un jeu d'alternance symbolique, nous devons également supposer que rien ne les distingue dans l'efficience réelle.

Autrement dit qu'il est prévu…
non pas du fait d'une loi *a priori*
…que nous ayons d'*égales chances* de sortir le + et le -
et que le jeu sera considéré comme correct, justement en tant qu'il réalisera ce qui est prévu à l'avance :
c'est le critère de l'égalité des chances,
c'est une loi à proprement parler *a priori*.

Et sur ce plan nous pouvons en effet dire que au moins à un niveau de l'appréhension *gnoséologique* du terme :

- *le symbolique* ici donne une loi *a priori*,

- introduit même dans *le réel* par sa définition même, un mode d'opération qui échappe à tout ce que nous pouvons faire surgir d'une déduction…
  si *composée* que nous arrivions à la *recomposer*
  …d'une déduction des faits et de l'ordre réel.

En fin de compte, il est certain que si nous nous avancions sur le plan de ce *délire*, bien entendu, *il ne s'agit pas de le commenter comme délire*, avec tout son caractère partiel, fermé, il faut à tout instant nous reposer la question de savoir en quoi le *délire* nous intéresse.

Il nous intéresse… il faut le rappeler tout de même : si nous sommes si attachés à ces questions de *délire*, c'est parce qu'il apparaît qu'il y a quelque chose de radical, et pour ne pas le raviver à chaque instant il n'en reste pas moins que c'est tout de même là son relief premier.

Il n'y a pour le comprendre qu'à le rapprocher de la formule employée souvent par certains, imprudemment, dans la compréhension du mode d'action de l'analyse, que nous prenons appui sur « *la partie saine du moi* ».

N'y a-t-il pas d'exemple plus *manifeste* de l'existence contrastée d'une *partie saine* et d'une *partie aliénée* du *moi* ?

Ceci sans aucun doute, les délires, à savoir ces phénomènes singuliers qu'il est classique depuis toujours d'appeler les « *délires partiels* », n'y a-t-il pas d'exemple plus saisissant que l'ouvrage même de ce président SCHREBER qui nous donne un exposé si communicable, si sensible, si attachant, en tout cas si tolérant de sa conception du monde et de ses expériences, et qui ne manifeste pas avec une moindre force d'assertion le mode tout à fait inadmissible de ses expériences hallucinatoires ?

Qui donc ne sait pas…
c'est là je dirai *le fait psychiatrique premier*
…qu'aucun appui sur « *la partie saine du moi* » ne nous permettra de gagner d'un millimètre sur la partie manifestement aliénée ? C'est là *le fait psychiatrique premier* de laisser toute espérance de l'aperçu de ce point curatif, grâce à quoi le débutant s'initie à l'existence même de la folie comme telle.

Aussi bien en a-t-il toujours été ainsi jusqu'à l'arrivée de la psychanalyse :
qu'on recoure à quelque autre force plus ou moins mystérieuse, qu'on appelle *affectivité, imagination, cœnesthésie,* pour expliquer cette *résistance à toute réduction raisonnante* à apporter à ce qui se présente pourtant dans *le délire* comme pleinement articulé, et en apparence accessible aux lois une cohérence du discours.

Ce que nous apporte la psychanalyse, c'est quelque chose qui apporte au délire du psychotique cette sanction particulière : qu'elle le légitime sur le même plan où l'expérience analytique opère habituellement, c'est-à-dire qu'elle retrouve dans le discours du psychotique, précisément ce qu'elle découvre d'ordinaire comme discours de l'inconscient. Elle n'apporte pas pour autant *le succès dans l'expérience*,

Et c'est bien là que commence le problème, c'est qu'il s'agit précisément d'*un discours qui a émergé dans le moi*, qui y apparaît par conséquent, sous quelque forme qu'il soit, et même l'admettrions-nous pour une grande part *renversé*, pourvu du *signe de la négation* mis sous la parenthèse de la *Verneinung*, *il n'en reste pas moins qu'il est là articulé, et tout articulé qu'il soit, il est irréductible, il est non maniable, il est non curable*.

Nous pourrions faire cette remarque pour essayer de mettre en relief l'originalité de ce dont il s'agit, qu'en somme le psychotique est un témoin, sinon un martyr de l'inconscient, et nous donnons au terme « *martyr* [23] » son sens qui est celui d'être témoin mais bien plus, ce serait en effet un martyr au sens où il s'agit d'un témoignage ouvert bien entendu.

23 Empruté au latin ecclésiastique : *martyr*, du grec μάρτυς, -υρος «témoin», d'où spécialement «témoin de Dieu, martyr»(TLF)

Le névrotique est aussi un témoin de l'existence
de l'inconscient, mais c'est un *témoin couvert*,
il faut aller chercher de quoi il témoigne,
il faut le déchiffrer.

Le psychotique…
semble–t–il dans une première approximation
…est un *témoin ouvert*, or c'est précisément dans *ce sens*
qu'il semble fixe, immobilisé dans une position
qui le met hors d'état *de restaurer authentiquement le sens de ce dont il témoigne*, et d'aucune façon *de partager ce dont il témoigne avec le discours des autres*.

Qu'est–ce que cela veut dire ?
Si vous voulez, pour essayer de vous y faire prendre
un intérêt un peu plus proche, il s'agit d'*une homologie*,
d'une transposition…
qui n'est pas de l'ordre de celles qu'on fait habituellement
…de ce que veut dire discours ou témoignage *couvert*
opposé à discours ou témoignage *ouvert*.

Et vous verrez par l'exemple que nous allons prendre,
que nous allons apercevoir une certaine dissymétrie
qui existe déjà dans le monde normal du discours,
qui amorce en quelque sorte *la dissymétrie* dont il s'agit
dans l'opposition de la *névrose* à la *psychose*.

Nous vivons dans une société où *l'esclavage* est aboli
c'est–à–dire n'est pas reconnu.

Il est clair qu'au regard de tout sociologue ou
philosophe, *la servitude* pour autant n'y est point abolie,
cela fait même l'objet de *revendications assez notoires*.

Mais il est clair aussi :

- que si la servitude n'y est pas abolie,
  elle y est si on peut dire généralisée,

- que le rapport de ceux qu'on appelle *les exploiteurs*
  dans le monde du travail, n'est pas moins
  un rapport de serviteurs par rapport à l'ensemble
  de l'économie, que celui du commun.

En d'autres termes :

- que la généralisation de la duplicité maître–esclave à l'intérieur de chaque participant de notre société,
- que « *la servitude foncière de la conscience* » comme on l'a dit,

…est quelque chose qui frappe assez les yeux pour nous faire comprendre qu'il y a un rapport entre cet état malheureux de la conscience et un discours…
qui est un discours secret
…qui est celui qui a provoqué cette profonde transformation sociale, qui est un discours que nous pourrons appeler « *le message de fraternité* ».

Quelque chose de *nouveau* qui est apparu dans le monde…
pas seulement avec *le christianisme*, mais qui a été déjà préparé avec *le stoïcisme* par exemple
…bref que derrière la servitude généralisée il y a un discours secret qui est celui inclus dans un nouveau message, un message de libération qui est en quelque sorte à l'état de refoulé ?

Le rapport est–il tout à fait le même avec ce que nous appellerons le discours patent de la liberté ?

Certainement pas tout à fait le même.

Il y a *quelque temps* on s'est aperçu d'une sorte de *discorde*, d'opposition entre le fait pur et simple de *la révolte* et de l'efficacité transformante de l'action sociale.

Je dirais même que toute la révolution moderne s'est instituée sur cette distinction pour s'apercevoir :

- que le discours de la liberté était par définition non seulement inefficace, mais profondément aliéné par rapport à son but et à son objet,

- que tout ce qui se lie à lui de démonstratif, est à proprement parler l'ennemi de tout progrès dans le sens de la liberté, pour autant qu'elle peut tendre à animer quelque mouvement continu dans la société.

Il n'en reste pas moins que ce discours de la liberté est quelque chose qui s'articule au fond de chacun comme représentant un certain droit de l'individu à l'autonomie, comme constituant au moins sur quelques chances, une certaine affirmation d'indépendance de l'individu par rapport, non seulement à tout maître, mais on dirait aussi bien à tout dieu.

Puisque aussi bien *un certain champ* semble indispensable à la respiration mentale de l'homme moderne, celui tout au moins de son autonomie irréductible comme individu, comme existence, que c'est bien là quelque chose qui en tous points, mérite d'être comparé à un discours, nous dirons *délirant*.

Non pas qu'il ne soit pour rien dans la présence de l'individu moderne au monde, et dans ses rapports avec ses semblables, mais qu'assurément si on demandait à chacun de formuler, d'en faire la part exacte, de ce que par exemple je vous demanderais ce qui vous semble à chacun représenter la part de *liberté imprescriptible* dans l'état actuel des choses…

Et même me répondriez–vous par « *les droits de l'Homme* » ou par les droits au bonheur, ou par mille autres réponses, que nous n'irions certainement pas loin avant de nous apercevoir que c'est essentiellement et chez chacun, un discours que je dirais intime, personnel, qui est bien loin de rencontrer sur quelque point que ce soit le discours du voisin.

Bref, que l'existence à l'intérieur de l'individu moderne d'un discours permanent de la liberté, est quelque chose qui pour chacun pose à tout instant des problèmes à proprement parler décourageants :

- de son accord non seulement avec le discours de l'autre,

- mais de son accord avec la conduite de l'autre, pour peu qu'il tente de la fonder si on peut dire, abstraitement sur ce discours.

Et qu'à tout instant non seulement composition
se fait avec ce qu'effectivement apportait chacun,
sollicitation, nécessité d'agir dans le réel,
mais que c'est bien plutôt à l'attitude résignée
du délirant qui est bien forcé de reconnaître…
    comme notre patient SCHREBER
…à un moment le fait de l'existence permanente
de la réalité à l'extérieur.

Il ne peut guère justifier en quoi cette *réalité* est là,
mais *il doit reconnaître* que *le réel* est bien toujours là,
il faut bien admettre que rien n'a sensiblement
changé ni vieilli, et que c'est là pour lui le plus
étrange, puisqu'il y a là un ordre de certitude
inférieure à ce que lui apporte son expérience
délirante, mais il s'y résigne.

Assurément nous avons en chacun de nous beaucoup
moins de conscience sur le discours de la liberté,
mais sur beaucoup de points, et dès qu'il s'agit
d'agir au nom de la liberté, notre attitude vis–à–vis
de ce qu'il faut supporter de la réalité,
ou de l'impassibilité d'agir en commun dans le sens
de cette liberté, a tout à fait le caractère :
d'un abandon résigné, d'une renonciation, à ce qui
pourtant est une partie essentielle de notre *discours intérieur*, à savoir que nous avons, non seulement
certains droits imprescriptibles, mais que ces droits sont fondés
sur le fait que *certaines libertés premières* sont essentiellement
exigibles pour tout être humain dans notre culture.

Ce *discours* ne nous laisse pas tranquilles.
Je dirais même que si nous cherchions d'une façon
concrète, non pas seulement dans les reconstructions
de théoriciens, à savoir ce que veut dire « *penser* »,
il y a quelque chose de dérisoire dans cet effort
à tout instant des psychologues, quand il s'agit de
donner un sens au mot « *pensée* »…

- pour la réduire par exemple à une action
  commencée ou à une action élidée ou représentée,
- à la faire ressortir de quoi que ce soit qui
  mettrait l'homme perpétuellement au niveau d'une
  expérience contre un réel élémentaire, un réel
  d'objet qui serait le sien

…alors qu'il est trop évident que la pensée pour chacun constitue quelque chose peut–être de peu estimable, que nous appellerons une rumination mentale plus ou moins vaine, mais pourquoi la déprécier vainement ?

Chacun se pose des problèmes qui ont à tout instant des rapports avec cette notion de la libération intérieure, de la manifestation de quelque chose qui est inclue en lui par son existence.

Et autour de cela très vite en effet il arrive à une sorte d'impasse de son propre discours où le jeu de manège, cette façon de tourner en rond de son discours, qu'il y a dans toute espèce de réalité vivante immergée dans l'esprit de l'âme culturelle du monde moderne, aboutit à une nécessité de toujours revenir sur certains problèmes qui lui apparaissent indiscutablement au niveau de son action personnelle comme toujours bornée, toujours hésitante, et qu'il ne commence à appeler confusionnels qu'à partir du moment où vraiment il prend les choses en main en tant que penseur.

Ce qui n'est pas le sort de chacun.

Au niveau de quoi chacun reste ?

C'est au niveau de cette contradiction insoluble entre :

- *un discours* toujours nécessaire sur un certain plan,

- et *une réalité* à laquelle, *en principe et d'une façon prouvée par l'expérience*, ce *discours* ne se compte pas.

Dès lors ne voyons nous pas d'ailleurs que toute référence de *l'expérience analytique* à quelque chose de si profondément lié, attaché à un double discursif si discordant, qu'est le *moi* de tout sujet que nous connaissions, de tout homme moderne en tant que c'est à lui que nous avons affaire dans notre expérience analytique, a quelque chose de profondément *dérisoire* ?

N'est–il pas justement manifeste que *l'expérience analytique*…
    son instrument, ses principes
…se soit engagée toute entière sur ce fait :

- qu'en fin de compte personne dans l'état actuel des rapports interhumains dans notre culture, ne se sent à l'aise, ne se sent honnête, à simplement avoir à faire face à la moindre demande de conseil empiétant – *d'une façon si élémentaire qu'elle soit* – les principes,

- que ce n'est pas simplement parce que nous ignorons trop la vie du sujet pour pouvoir lui répondre qu'il vaut mieux se marier ou ne pas se marier dans telle circonstance, que nous serons, si nous sommes honnêtes, portés à la réserve. C'est que la question même de la signification du mariage est pour chacun de nous une question qui reste ouverte, et ouverte de telle sorte que pour son application à chaque cas particulier, nous ne nous sentons pas, en tant que nous sommes appelés comme directeur de conscience, complètement en mesure de répondre.

Ce fait commun que chacun peut éprouver chaque fois qu'il ne se délaisse pas lui–même au profit d'un personnage, qu'il ne se pose pas lui–même en tant que personnage omniscient ou moraliste…
    ce qui est aussi la première condition à exiger de ce qu'on peut appeler légitimement un psychothérapeute, dès lors que la psychothérapie lui a appris les risques d'initiatives aussi aventurées
…c'est précisément sur un renoncement de toute prise de parti sur le plan du discours commun avec ses déchirements profonds…
    quant à l'essence des *mœurs*, quant au statut de *l'homme* comme tel, de *l'individu* dans notre société
…c'est précisément de l'évitement de ce plan que l'analyse est partie d'abord pour trouver ailleurs, pour se limiter à quelque chose qui est ailleurs.

À savoir la présence d'un discours qu'elle appelle à tort ou à raison *plus profond*, qui est assurément en tout cas différent, et qui est inscrit dans la souffrance même de l'être qui est en face de nous, dans quelque chose qui est déjà articulé, qui lui échappe dans *ses symptômes*, dans *sa structure*, pour autant que *la névrose obsessionnelle* n'est pas simplement des *symptômes*, mais qu'elle est aussi une structure.

Ce n'est qu'en visant ailleurs l'effet…
à l'intérieur du sujet
…du discours, *que la psychanalyse s'avance, qu'elle se risque*.

Mais ce n'est jamais en se mettant sur le plan des problèmes patents, sur le plan du discours de la liberté, même s'il est toujours présent, constant à l'intérieur de chacun avec ses contradictions et ses discordances, avec son côté personnel, tout en étant commun avec cette espèce de réunion de tous dans un discours intérieur qui se présente toujours comme imperceptiblement délirant.

Dès lors est–ce que l'expérience d'un cas comme celui de SCHREBER…
ou de tout autre malade qui nous donnerait un compte rendu aussi étendu de *la structure discursive*
…est quelque chose qui nous permettrait d'approcher d'un peu plus près le problème de ce que signifie véritablement le *moi* ?

À savoir non pas simplement cette « *fonction de synthèse* », ce quelque chose de coordonnant sous lequel nous nous plaisons à le définir toujours par quelque voie d'abstraction, mais comme étant toujours lié indissociablement à l'intérieur de chacun avec cette sorte de *mainmorte*, de partie énigmatique qu'est le discours à la fois nécessaire et insoutenable, que constitue pour une part le discours de l'homme réel à qui nous avons affaire dans notre expérience ?

Assurément celui de SCHREBER est différent de ce discours étranger au sein de chacun, en tant qu'il se conçoit comme individu autonome, il a une structure différente.

Quelque part SCHREBER note au début de l'un de ses chapitres, et très humoristiquement :
« *On dit que je suis un paranoïaque*... »

Et en effet à l'époque on est encore assez mal dégagé de la première classification kræpelinienne, pour le classer tout de même comme « *paranoïaque* », malgré ses symptômes qui vont très évidemment beaucoup plus loin, mais quand FREUD dit qu'il est *paraphrène*, il va beaucoup plus loin encore car *paraphrène*, c'est le nom que FREUD propose pour la *schizophrénie*.

Revenons à SCHREBER lui–même qui dit :

> « *On dit que je suis un paranoïaque, et on dit que les paranoïaques sont des gens qui rapportent tout à eux, dans ce cas ils se trompent, ce n'est pas moi qui rapporte tout à moi, c'est lui qui rapporte tout à moi, c'est ce Dieu qui parle sans arrêt à l'intérieur de moi par ses divers agents, acteurs et prolongements, c'est lui qui a la malencontreuse idée, quoi que j'expérimente, pour aussitôt me faire la remarque que cela me vise, ou même que cela est de moi. Je ne peux pas jouer*...

car SCHREBER est musicien

> ...*tel air de La Flûte enchantée, sans qu'aussitôt lui qui parle m'attribue les sentiments correspondants, mais je ne les ai pas, moi.* »

En d'autres termes bien différents, pour prendre un autre exemple, le président SCHREBER, non seulement n'y songe pas, mais s'indigne fort que ce soit *la voix* qui intervienne pour lui dire que c'est lui qui est concerné par ce qu'il est en train dire.

En d'autres termes cet élément phénoménologique important, bien entendu sommes nous dans un jeu de mirages, mais ça n'est tout de même pas un mirage ordinaire que cette intervention de l'Autre…
    considéré comme radicalement étranger
    sur ce point, comme errant même
…qui intervient effectivement pour provoquer à la deuxième puissance une sorte de convergence vers le sujet, d'intentionnalisation du monde extérieur que le sujet lui–même…
    en tant *qu'il lutte, qu'il s'affirme, qu'il dit* « *je* »
…repousse avec une grande énergie.

Assurément le fait que ceci nous soit présenté comme autant d'*hallucinations*, je veux dire qu'elles ne nous sont pas présentées comme telles : quand nous en écoutons le récit, nous parlons d'*hallucinations*.

Avons–nous absolument le droit de parler d'*hallucinations* dans l'état actuel, *la définition du terme* « *hallucination* »…
c'est–à–dire la *notion* généralement reçue
…qu'il s'agit de quelque chose qui surgit dans le monde extérieur puisque aussi bien le terme de « *perception fausse* »…
toute représentation exagérée
s'imposant comme perception
…est quelque chose qui pose toujours l'*hallucination* purement et simplement comme étant un trouble, une rupture dans le texte du réel.
Il situe en d'autres termes l'*hallucination* dans le réel.

La question préalable est de poser la question de savoir si une *hallucination verbale* ne demande pas en tout état de cause certaines remarques préalables, une certaine analyse de principe qui mette en suspicion, qui interroge, la légitimité elle–même de l'introduction des termes d'« *hallucination* », tels qu'on les définit habituellement, tels que nous les sentons profondément à propos de l'*hallucination verbale*.

Ici bien entendu, nous remarquons soudain un chemin où peut–être je vous ai déjà un peu fatigués, c'est–à–dire…

- en vous rappelant les fondements mêmes de l'ordre du discours,
- en mettant en question sa référence pure et simple comme « *superstructure* » à la réalité,
- en réfutant le caractère purement et simplement de *signe*, à savoir l'équivalence qu'il y aurait entre la nomination et le monde des objets,

…c'est–à–dire tout ce que déjà à tout instant je vous rappelle quant à la fonction fondamentale du langage.

Voilà une fois de plus que nous allons être ici forcés de la reprendre, essayons de la reprendre *sous un jour un peu différent*, un peu plus proche de *l'expérience*.

Il s'agit d'un malade. Nous savons que rien n'est ambigu comme l'*hallucination verbale.* Déjà les analyses classiques nous font entrevoir qu'au moins pour une partie des cas d'*hallucination verbale*, on peut percevoir la partie d'initiative, création du sujet, je veux dire que c'est quelque chose que l'on a appelé l'*hallucination verbale* psychomotrice ces ébauches d'articulation qui ont été recueillies avec joie par les observateurs, pour qu'ils puissent apporter l'espoir d'un abord essentiel combien satisfaisant pour la raison que le phénomène de l'*hallucination*…

Bref, nous voyons déjà que ces problèmes méritent d'être abordés, c'est bien dans ce domaine de la relation « *de bouche à oreille* » qui n'existe pas simplement de « *sujet à sujet* », mais aussi bien *pour chaque sujet lui–même*, qui…
remarquons le dans ces cas les plus généraux
…en même temps qu'il parle, s'entend.

Quand on a déjà été jusque là on croit déjà avoir fait un pas et pouvoir entrevoir bien des choses. À la vérité je crois que *la stérilité* – très remarquable – de l'analyse du problème de l'*hallucination verbale*, tient au fait que cette remarque est insuffisante.

Que le sujet entende ce qu'il dit, c'est très précisément ce à quoi il convient *de ne pas s'arrêter*. C'est à savoir de revenir à l'expérience de ce qui se passe quand il entend un autre, ou simplement réfléchir à ce qui arrive si vous vous mettez à vous attacher à l'articulation de ce que vous entendez, à son accent, voire à ses expressions dialectales, à quoi que ce soit qui soit littéralement de l'enregistrement du discours de votre interlocuteur.

Il est tout à fait clair qu'il suffit d'accentuer un peu les choses dans ce sens, disons qu'il faut y ajouter un peu d'imagination. Car bien entendu jamais peut–être ceci ne pourra–t–il être poussé pour personne jusqu'à l'extrême, si ce n'est pour une langue étrangère, dans ce cas le problème est déjà résolu. Ce que vous entendez dans un discours c'est autre chose que ce qui est enregistré acoustiquement et ici réfléchi au niveau acoustique du phénomène.

Cette remarque paraît extrêmement simple si nous la prenons au niveau du sourd–muet, qui lui aussi est susceptible de recevoir un discours par des signes visuels donnés par le jeu classique de *l'alphabet sourd–muet* au moyen de ses doigts, combinés à d'autres signes.

Il est bien clair que pour le sourd–muet la question se pose et il faut choisir s'il fait attention aux jolies mains de son interlocuteur ou s'il est fasciné par le fait qu'il a un [message ?] dans la main.

Il est clair que ce n'est pas le discours véhiculé par ces mains qu'il enregistre à ce moment là.
Je dirais plus :
ce qu'il enregistre, c'est–à–dire la succession de ces *signes* comme tels, leur opposition sans laquelle il n'y a pas de succession, donc leur organisation, à proprement parler comparable à celle que nous avons prise à la base de la langue, l'opposition phonématique élémentaire.

Peut–on dire qu'à proprement parler il la voit ?

Naturellement nous avons ici un support temporel et visuel comme ailleurs nous avons un support vocal, mais nous voyons que quelque chose se passe, et ce qui est entendu c'est cette succession, c'est donc toujours sur le plan d'*une synthèse temporelle* articulée, d'une *synthèse temporelle* qui n'est point un continu, en tout comparable à cette succession de signes.

Encore ne pouvons–nous pas nous arrêter là, car assurément le sourd–muet peut…
tout en enregistrant la succession qui lui est proposée
…très bien ne rien comprendre si on lui adresse ce discours de sourd–muet dans une langue qu'il ne comprend pas, il aura parfaitement comme celui qui écoute le discours dans une langue étrangère entendu la dite phrase, mais cette phrase sera une phrase morte, la phrase devient vivante à partir du moment où on l'*entend* au sens vrai, c'est–à–dire au moment où elle présente *une signification*.
Qu'est–ce que cela veut dire ?

Si nous avons bien évité de nous mettre dans l'esprit en principe que *la signification* se rapporte toujours à quelque chose, si nous sommes bien persuadés que *la signification* ne vaut que pour autant qu'elle renvoie *à une autre signification*, il est bien clair que le fait que la phrase vit, est très profondément lié à ce fait que le sujet si l'on peut dire, écoute, est à l'écoute, et entend *avec cette signification* qu'il se destine.

Autrement dit que s'il distingue *la phrase en tant qu'elle est comprise*, de la phrase en tant qu'elle ne l'est pas…
ce qui n'empêche pas qu'elle soit entendue
…c'est très précisément ce mécanisme que l'autre jour la phénoménologie du cas délirant mettait si bien en relief, c'est à savoir que c'est une phrase que le sujet peut toujours plus ou moins *anticiper*.

Il est de la nature de *la signification* en tant qu'elle se dessine, de tendre à tout instant à *se fermer* pour celui qui l'entend, autrement dit que la participation…
de l'auditeur, j'entends de l'auditeur
du discours, à celui qui en est l'émetteur
…est absolument permanente.

Autrement dit *qu'il y a un lien entre l'ouïr et le parler qui n'est pas simplement externe*, comme c'est le point d'où nous étions partis tout à l'heure, à savoir qu'on s'entend parler, mais qui n'est qu'au niveau propre du phénomène du langage.

C'est–à–dire au moment où le signifiant entraîne la signification, *l'ouïr* et *le parler* sont à ce niveau…
et non pas au niveau sensoriel du phénomène
…comme l'endroit et l'envers, que déjà écouter des paroles, y accorder son ouïe, c'est déjà y être plus ou moins obéissant : « *obéissant* » n'est pas autre chose, c'est aller au–devant dans une audition.

Où allons–nous avec cette analyse que le mouvement, autrement dit le sens, va toujours vers quelque chose, vers une autre signification, vers la clôture de la signification, elle renvoie toujours à quelque chose qui est avant ou qui revient sur elle–même, mais il y a un sens au sens de direction.

Là encore est–ce à dire que nous n'ayons pas de point d'arrêt ?

Ceci est important car à la vérité je suis sûr que quelque chose reste toujours incertain dans votre esprit, dans cette insistance que je mets à dire que la signification renvoie toujours à la signification, qu'il y aurait là–dedans je ne sais quoi qui en fin de compte serait irrémédiablement manquer le but du discours, qui est non pas simplement recouvrir, ni même de receler le monde des *choses*, mais de temps en temps d'y prendre appui.

Là où il s'arrête, depuis longtemps est réfuté le fait que d'aucune façon, nous puissions considérer comme point d'arrêt fondamental l'indication de la chose, bien entendu nous avons vu l'absolue non–équivalence du discours avec aucune indication.

Si réduit que vous supposiez l'élément dernier du discours, jamais vous n'y pourrez vous y substituer, ni substituer simplement l'index.

Se rappeler la remarque très juste de S^{t}–AUGUSTIN : il suffit de rappeler qu'en désignant quelque chose, en faisant un geste qui à quelque moment que ce soit pourrait se poser comme équivalent du terme dernier du discours, on ne saura jamais si ce que mon doigt désigne est la couleur de l'objet, ou l'objet simplement comme matière, ou si c'est une tache, une fêlure…

Bref à quelque niveau dont il s'agit quant à ce qui est de l'ordre de l'indication, il faut bien que quelque chose d'autre dans le mot le discerne, qui fasse la propriété originale du discours par rapport à toute indication.

Mais ce n'est pas là que nous pouvons seulement nous arrêter, la référence fondamentale du discours, si nous cherchons là où il s'arrête, c'est tout de même toujours au niveau de ce terme problématique qu'on appelle l'*être*, que nous devons le trouver.

Je ne voudrais pas ici faire un discours trop profondément philosophique, mais pour nous arrêter simplement à un exemple, pour vous montrer ce que je veux dire quand je dis que le discours essentiellement vise et n'est pas, dans son terme de référence, référable à autre chose qu'à quelque chose sur lequel nous n'avons pas d'autre terme qu'« *être* », je vous prierais de vous arrêter simplement un instant à ceci :
vous êtes au déclin d'une journée d'orage et de fatigue, et vous considérez l'heure qui décline et l'ombre qui commence d'envahir ce qui vous entoure.

Est–ce que quelque chose selon les cas ne peut pas vous venir à l'esprit, et qui s'incarne dans la formulation « *la paix du soir* » ?
En fin de compte, est–ce que ça a une existence ou est–ce que ça n'en a pas ?

Que ça en ait une, je ne pense pas que quiconque a une vie affective normale ne sache pas que ce soit là quelque chose qui a une valeur, et qu'assurément c'est là tout autre chose que l'appréhension *phénoménale :*

- du déclin des éclats du jour,
- de l'apaisement en soi,
- de l'atténuation des lignes des passions,

…qu'il y a dans « *la paix du soir* », quelque chose qui est déjà à la fois une présence et un choix dans l'ensemble de ce qui vous entoure.

Autrement dit que la question tout au moins se pose de savoir quel lien il y a entre la formulation « *la paix du soir* » et ce que vous éprouvez, qu'il n'est pas absurde de se demander si en dehors de cette formulation « *la paix du soir* » peut pour quelques êtres que nous supposerions pour un instant ne pas la faire exister comme distincte cette paix du soir…
depuis tout ce qui peut être tiré de différent
…de ce moment de déclin dans lequel vous l'apercevez.

Et qu'à ce moment sans la formulation même verbale, qui la soutient, elle pourrait être distinguée de n'importe quel registre sous lequel à ce moment la réalité temporelle peut être appréhendée :

- d'un sentiment panique – par exemple –
  de la présence du monde,

- de ce je ne sais quoi de spécialement agitant
  que vous verrez très exactement au même moment
  dans le comportement de votre chat qui aura l'air
  de chercher dans tous les coins la présence
  de quelque fantôme,

- de l'angoisse que nous attribuons, sans en rien
  savoir, aux primitifs devant *le coucher de soleil*,
  quand nous pensons qu'ils peuvent peut–être bien
  penser que le soleil ne reviendra pas, mais qui
  n'est pas non plus quelque chose d'impensable,

…bref de toute insertion dans ce moment d'une inquiétude, d'une quête, d'une angoisse, d'une signification qui peut être tout à fait différente et qui laisse toute entière la question de savoir quel rapport a cet ordre d'être…
    qui a bien son existence largement équivalente à
    toutes sortes d'autres existences dans notre vécu
…qui s'appelle « *la paix du soir* », avec *sa formulation verbale*.

Mais même laisserions–nous – *et nous la laissons* – la question…
    à savoir, de cet être qui s'appelle « *la paix du soir* »,
    et de son rapport avec la formulation verbale
…non tranchée, il n'en reste pas moins que nous pouvons observer chez nous quelque chose de tout à fait différent qui se passe :

- selon que c'est nous qui l'avons appelée,
  qui plus ou moins dans notre discours l'avons
  préparée avant de la donner,

- ou selon qu'elle nous surprend, qu'elle nous
  interrompt, qu'elle nous apaise.

Le mouvement des agitations qui à ce moment–là nous habitent, et où justement nous nous apercevons que c'est à partir du moment où nous ne l'articulons pas, où nous ne sommes pas à son écoute, où en d'autres termes elle est hors de notre champ, que soudain elle nous tombe sur le dos, que c'est à ce moment–là que nous tendons à *entendre*.

C'est–à–dire à ce qu'elle nous surprenne avec cette formulation plus ou moins endophasique, plus ou moins inspirée qui nous vient comme *un murmure* de l'extérieur, qui est cette manifestation du discours en tant qu'il nous appartient à peine, et qu'il vient là en écho à ce qu'il y a de signifiant tout d'un coup pour nous dans cette présence, à savoir l'articulation dont nous ne savons si elle vient du dehors ou du dedans : « *la paix du soir* ».

Assurément ce que nous voyons, *c'est le fait d'expérience*...
qui sans trancher sur le fond, à savoir du rapport foncier du signifiant en tant que signifiant de langage, avec quelque chose qui autrement pour nous ne serait jamais nommé
…ce qui est appréhendé *c'est que moins nous l'articulons plus il nous parle.*

Plus même nous sommes étrangers à ce dont il s'agit dans cet « *être* », plus il a tendance à se présenter à nous avec cet accompagnement plus ou moins pacifiant d'une formulation qui pour nous se présente comme indéterminée, comme à la limite du champ de notre autonomie motrice et de ce quelque chose qui nous est dit du dehors, de *ce par quoi* à la limite *le monde nous parle*.

Quand j'ai posé la question du *point d'arrêt du discours*, ceci nous donne une notion, c'est qu'est–ce que veut dire l'*être* ou non de langage qu'est « *la paix du soir* » ?

Assurément quelque chose qui va retourner singulièrement sa valeur de conviction dans notre discours, si nous faisons la remarque que dans toute la mesure où nous ne l'attendons ni ne le souhaitons, ni même depuis longtemps n'y avons plus pensé, ce sera essentiellement comme un signifiant qu'il se présentera à nous.

C'est là justement quelque chose dont l'analyse en aucun cas ne peut nous justifier l'existence comme supportée par aucune construction expérimentaliste : il y a là une donnée, une certaine façon de prendre ce moment du soir comme signifiant qui est *quelque chose* par rapport à quoi nous sommes ouverts ou fermés.

Et que c'est justement dans toute la mesure où nous y étions fermés que nous le recevons avec ces singuliers phénomènes d'écho, ou avec cette amorce du phénomène d'écho qui consistera dans l'apparition de ce quelque chose d'entendu à la limite de notre saisissement par ce phénomène, et qui se formulera pour nous le plus communément par ces mots : « *la paix du soir* ».

Bref, ce que ceci vise maintenant que nous sommes arrivés à la limite où le discours s'il débouche sur quelque chose au–delà de la signification, débouche sur du signifiant dans le réel dont nous ne saurons jamais dans la parfaite ambiguïté où il subsiste, ce qu'il doit au *mariage* avec le discours, mais ce qui déjà s'amorce de par cette analyse, c'est que plus ce signifiant nous surprend, c'est–à–dire en principe nous échappe, plus déjà il va se présenter à nous avec *une frange* plus ou moins adéquate *de phénomène de discours.*

Autrement dit que si en présence de « *la paix du soir* », ce terme qui viendra ne nous parait pas trop *inadéquat*.

Ce dont il s'agit pour nous, ce que nous visons, c'est de chercher…
    c'est là l'hypothèse de travail
    que je vous propose
…ce qu'il y a au centre de l'expérience du Président SCHREBER, ce qu'il sent sans le savoir, pour qu'à la limite du champ de cette expérience, en frange, comme l'écume provoquée par ce signifiant qu'il ne perçoit pas comme tel, mais qui organise à sa limite tous ces phénomènes dont je vous ai parlé la dernière fois, à savoir que cette ligne continue de discours est perpétuellement sentie par le sujet comme mise à l'épreuve de ses capacités de discours.

Non seulement comme mise à l'épreuve, mais comme un défi, comme une exigence hors de quoi le sujet se sentirait soudain en proie à cette rupture d'avec la seule présence qui existe encore…
    au moment de son délire
…au monde, celle de cet Autre absolu, de cet interlocuteur qui a vidé le monde de toute présence authentique et réelle en réduisant tous ceux qui l'entourent, qui sont *ses compagnons*, à des *ombres d'hommes*.

Qu'est–ce que veut dire ce discours et *la volupté ineffable* qui s'y attache en tant qu'elle est le fondement, la *tonalité fondamentale* de la vie du sujet ?

C'est un repérage de ce dont il s'agit, d'une sorte d'analyse telle qu'elle peut être tentée dans un cas qui se montre comme spécialement tératologique, dont je me propose de soutenir devant vous *l'interrogation.*

Et pour l'ouvrir, vous faire la remarque que ce sujet d'une observation particulièrement vécue qui est d'un infrangible attachement à la vérité, note ce qui se passe *quand ce discours…*
    auquel il est véritablement
    suspendu, non sans douleur
…s'interrompt.

Quand ce discours s'interrompt, il se produit d'autres phénomènes que ceux du *discours continu intérieur* avec son ralentissement angoissant, ses suspensions, ses interruptions auxquelles le sujet est forcé d'apporter le complément des phrases commencées : il arrive que le Dieu ambigu et *double* dont il s'agit…
    qui se présente habituellement
    sous sa forme dite inférieure
…se retire, et ceci est accompagné pour le sujet de sensations douloureuses intolérables, mais surtout de quatre connotations qui elles, sont *de l'ordre du langage*.

Il y a en premier lieu le fait que le sujet est sujet à ce moment–là à ce qu'il appelle « *le miracle de hurlement* ».

C'est–à–dire qu'il ne peut incidemment s'empêcher
de laisser échapper un cri subit, prolongé,
assez inquiétant, voire angoissant, qui le saisit
avec une telle brutalité qu'il note lui–même :

- que si à ce moment–là il a quelque chose dans la bouche, ça peut aussi bien le lui faire cracher,

- qu'il faut vraiment qu'il se retienne pour que cela ne se produise pas en public et qu'il est bien loin de pouvoir toujours le contenir.

Phénomène donc assez frappant si nous voyons dans
ce cri le bord le plus extrême, le plus réduit de
la participation motrice de la bouche à la parole :
s'il y a quelque chose par quoi la parole vienne
la combiner à une fonction vocale absolument *a–signifiante*…
et qui pourtant contient en elle
tous les signifiants possibles
…c'est bien quelque chose qui nous fait frissonner
dans le hurlement du chien devant la lune.

Autre phénomène, c'est l'appel au secours qui est
censé être entendu d'une part plus ou moins éloignée,
des nerfs divins qui à ce moment–là se sont séparés
de lui, mais qui peuvent tout en se séparant de lui,
abandonner derrière eux comme une sorte de queue de
comète, une espèce de parcelle de ces rayons divins.

Ce quelque chose qui ressemble beaucoup à ces
intuitions de totalité inorganique qui sont tout au
long de son délire évoqués et sur lesquels il incarne
ce qu'il appelle *les âmes*, qui dans un temps premier…
celui qu'il définit par l'attachement aux terres
…qui fait qu'il ne se pouvait à cette date qu'il ait
cette sorte de communion effusive avec *les rayons divins*,
sans que sautassent dans sa bouche dit–il,
une ou plusieurs des âmes qui étaient à ce moment–là
le « *God Hass* ».

Mais depuis quelques temps, depuis une certaine
stabilisation du *monde imaginaire*, cela ne se produit plus.

Par contre, il se produit encore des phénomènes angoissants à l'intérieur de ce monde des entités animées, au milieu desquelles il vit, et certaines dans cette retraite de Dieu sont laissées à la traîne et poussent le cri : « *au secours !* ».

Ceci est bien distingué du phénomène du hurlement, c'est autre chose, ce phénomène de l'appel au secours qui lui est articulé, a un sens :
le hurlement n'est qu'un pur signifiant, la signification si élémentaire qu'elle soit de *l'appel à l'aide* est quelque chose qui, à cette occasion, est entendu.

Ce n'est pas tout :
toutes sortes de bruit de l'extérieur…
> quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de n'importe quoi qui se passe dans son couloir dans la maison de santé ou un bruit au dehors, un aboiement, un hennissement, mais toujours quelque chose qui a un sens humain

…sont, dit–il, miraculés, parce que ces bruits sont faits exprès à ce moment pour lui.

En d'autres termes, nous observons entre une signification évanescente qui est celle du hurlement, et cette espèce d'émission obtenue qui est celle de l'appel qui n'est même pas pour lui un appel, qui est quelque chose qui le surprend de l'extérieur, nous avons toute une gamme de phénomènes qui se caractérisent par une sorte d'éclatement de la signification.

C'est–à–dire de cette combinaison singulière qui fait qu'il aperçoit tout à fait bien que ce sont des bruits réels, qu'il ne saurait même s'agir d'autre chose, il s'agit bien de bruits tout à fait catalogués de ce qu'il a l'habitude de vivre dans son entourage, à savoir de ce qu'il entend passer sur l'Elbe les bateaux à vapeur, les personnages dans le corridor, mais il a l'intuition ou la conviction qu'ils ne se produisent pas à ce moment–là *par hasard* mais pour lui, en relation même avec ces moments intermédiaires : de l'absorption dans *le monde délirant*, au retour de la déréliction dans *le monde extérieur*.

Les autres miracles…
    ceux pour lesquels il construit
    toute une théorie de la création divine
…les autres miracles se produisent, et ces autres miracles consistent en ce qu'un certain nombre d'êtres vivants qui sont en général des oiseaux…
    à distinguer des oiseaux parlants
    qui font partie de l'entourage divin
…il s'agit d'appels d'oiseaux qu'il voit dans le jardin, de *petits oiseaux* en général, des *oiseaux chanteurs* dont il reconnaît que ce ne sont pas d'autres espèces que celles habituelles, il s'agit également d'insectes qui ne sont pas de nouvelles espèces.

Ceci a son importance car il y a quelque chose qui se rapporte à cela dans les antécédents familiaux du sujet qui a eu un arrière grand–père entomologiste. Il s'agit donc d'un sentiment que *ces oiseaux* dans ces cas–là, *sont créés* tout exprès aussi pour la circonstance, que cette *toute–puissante* parole divine qui a le pouvoir de créer des êtres en a créé là *à son usage*.

Autrement dit qu'une sorte *d'évanouissement, de retour* rétrospectif de la signification, et *de cette suspension* à la signification, qui faisaient jusque là *toute l'activité*, mi pénible, mi érotisée du rapport à l'interlocuteur intérieur, qui tout d'un coup se met à éclairer d'une série de petites taches tout son entourage.

Entre ces deux pôles extrêmes du miracle de hurlement et de l'appel au secours, tout se passe donc comme si nous touchions là du doigt une sorte de passage, de transition qui définit elle–même une frontière, et où l'on verrait le passage d'une *absorption* du sujet dans un lien incontestablement érotisé.

Les connotations y sont données, c'est un rapport féminin–masculin avec un exercice que le sujet avec le temps a fini par neutraliser extrêmement, par réduire à son exercice même d'*un jeu continu de significations,* qu'il appelle lui–même *Unsinnig*, insensé, mais qui dans leur mise en exercice à l'intérieur, jouent au contraire sur le sens contraire, puisqu'il s'agit de combler des phases.

Et que c'est le côté soumis dans cet exercice qu'il ne peut pas faire autrement que de subir cette exigence, tout autre façon de répondre étant considérée par lui comme quelque chose qui ne serait pas de jeu, mais si même il pouvait leur demander : « *que me demandez–vous là ?* », ou simplement leur répondre par une grossièreté, mais il faut que je sois lié à cette activité des êtres parlants, et tout spécialement du Dieu lui–même qui m'interroge dans sa langue fondamentale, quel que soit *le caractère* absurde, humiliant de cette interrogation, dit–il.

Au moment où le sujet sort de ce champ de *signification* érotisé, énigmatique…
qui est celui où s'est stabilisé semble–t–il,
le phénomène fondamental de son délire
…quand un répit s'établit…
quand le sujet *douloureusement* s'en ressent comme
détaché et revient à ce dont il semble qu'il
puisse souhaiter la venue comme un état de répit
…il se produit toujours une sorte d'hallucination…
en marge du monde extérieur
…qui le parcourt de tous les éléments comme *dissociés*…
et dont on peut aussi penser que *par cet intermédiaire*
il retrouve une nouvelle cohérence qui va vers
le sujet comme parlant en son propre nom
…des différents éléments composants du langage :

- à savoir l'activité vocale sous sa forme la plus élémentaire, voire accompagnée d'une sorte de désarroi lié chez le sujet à une certaine honte,

- d'autre part d'une signification reçue par lui et qui se connote comme étant celle d'un appel au secours comme strictement corrélatif et parallèle à l'abandon dont il est à ce moment–là sujet,

- puis ensuite avec ce quelque chose qui après notre analyse, nous apparaîtra comme beaucoup plus *hallucinatoire* en fin de compte que ce phénomène de langage qui reste en somme entier dans son mystère, aussi bien ne les appelle–t–il jamais que « *des paroles intérieures* ».

Et il décrit tout un trajet très singulier des rayons divins qui précède l'induction de ces *paroles divines*.
Un des phénomènes les plus étranges de ce qu'il nous manifeste, n'est–ce pas un témoin étrange, n'est–ce pas ce qu'il décrit comme la venue des rayons divins qui ici se sont transformés en fils dont il a une certaine appréhension visuelle, ou tout au moins spatiale, et qui viennent toujours le prendre par un mouvement, qui viennent vers lui du fond de l'horizon, ils font le tour de sa tête pour l'envahir, pour venir pointer en lui par derrière, et c'est là le phénomène qui prélude à ce qui va être chez lui la mise en jeu du discours divin comme tel.

Ce phénomène dont tout nous laisse penser qu'il se déroule dans ce qu'on pourrait appeler « *un trans–espace* » qu'il nous conviendrait de définir comme étant lié à ces éléments structuraux du *signifiant* et de la *signification*, à savoir dans une certaine spatialisation préalable à tout espèce de concept de dualisation possible du phénomène du langage comme tel.

Il y a là quelque chose de différent de ce qui se passe au moment où ce phénomène cesse, et où est la réalité, avec précision dénoncée par le sujet comme support d'autres *phénomènes* tout à fait distincts des premiers, et qui sont des *phénomènes* que classiquement on réduit à la croyance :
on dirait qu'il croit que Dieu a créé cela pour lui.

Et ce terme, si le terme d'*hallucination* doit être rapporté à une transformation de la réalité, c'est bien plutôt à ce niveau seulement que nous avons le droit de le maintenir si nous voulons conserver une certaine cohérence au langage, à savoir à la façon dont nous–mêmes plaçons les phénomènes morbides.

À savoir que c'est bien plutôt dans le sentiment particulier à la limite du sentiment de réalité et d'irréalité, à ce sentiment de proche naissance, de nouveauté, et qui n'est pas n'importe laquelle, de nouveauté à son usage, d'irruption dans le monde extérieur, même si elle se rapporte à une réalité qui pour le sujet ne semble pas avoir fait tellement *défaut*.

Mais en elle–même simplement il lui apparaît à ce moment–là…

comme étant justement ces *nouveautés* à lui destinées …ce quelque chose qui est d'un autre ordre que ce qui nous apparaît en rapport avec la signification ou la signifiance, jusqu'alors ce qui est vraiment comme tel une hallucination, ce que nous imaginons nous comme une hallucination, c'est–à–dire cette réalité créée et qui vient bel et bien à l'intérieur de la réalité comme quelque chose de *neuf*.

L'idée même que nous nous faisons de l'hallucination en tant qu'elle est une invention de la réalité, c'est là ce qui constitue le support de ce que le sujet éprouve, alors qu'on est tant attaché à un élément de son monde extérieur.

Je pense vous avoir fait saisir le schéma que j'ai essayé d'évoquer pour vous aujourd'hui, avec tout ce qu'il peut comporter de problématique, c'est–à–dire d'interrogation sur le sens qui est à donner à proprement parler au terme d'hallucination.

À savoir que pour arriver à les classer d'une façon qui soit conforme, je crois que c'est bien plutôt à les observer dans leurs contrastes réciproques, dans leurs oppositions complémentaires, que le sujet lui–même apporte à leurs phénomènes, qui n'est pas l'événement, ni *par hasard*, car elles font partie d'une même organisation subjective, et comme telle, d'être faite par le sujet, cette opposition a une plus grande valeur que d'être faite par l'observateur, et en outre de suivre leur succession dans le temps.

Et si nous définissons d'une façon qui n'a rien d'incompatible, puisque, à partir d'une façon d'appréhender notre propre champ subjectif, puisque j'ai essayé de vous faire voir ce dont il s'agit chez SCHREBER, ce quelque chose toujours prêt à le *surprendre* et qui finalement pour lui, jamais ne se dévoile, mais dont nous avons la notion que c'est dans l'ordre de ses rapports au langage qu'il se situe.

Pour autant qu'il est toujours accompagné, c'est–à–dire, pour autant qu'il est révélé par un phénomène qui globalement l'entoure, ce personnage intérieur, ce phénomène de langage qui est pris par le sujet, saisi, manié, auquel le sujet reste attaché par une compulsion très spéciale et qui constitue le centre auquel aboutit enfin la résolution de son délire.

Et je crois qu'il n'est pas vain dans le registre d'une sorte de topologie subjective que nous essayons de faire, qui repose toute entière sur ceci qui nous est donné par l'analyse, qu'il peut y avoir un signifiant inconscient, et qu'il s'agit de savoir comment ce signifiant inconscient se situe dans la psychose.

Il parait bien là extérieur au sujet mais cette extériorité est une autre extériorité que celle dont il s'agit quand on nous présente l'hallucination et le délire comme étant une perturbation de la réalité, c'est une extériorité à laquelle le sujet reste attaché par quelle fixation érotique ?

C'est ce qui nous restera à tenter de comprendre, mais c'est une question de l'espace parlant que nous devons concevoir comme tel, qu'aucun retour ne peut s'en passer sans une sorte de transition dramatique où à proprement parler apparaissent les phénomènes hallucinatoires, c'est–à–dire où la réalité elle–même se présente comme atteinte, signifiante aussi, où le sujet y est impliqué, cette notion *topographique* qui vient dans le sens de la question déjà posée sur la différence entre :

- la *Verwerfung* comme pouvant être à l'origine des phénomènes proprement psychotiques,

- et la *Verdrängung* pour autant qu'elle se situe ailleurs, pour autant qu'elle est au plus intérieur de ce que le sujet peut éprouver du langage sans le savoir.

Que c'est dans cette opposition de la localisation subjective de la *Verwerfung* et de la *Verdrängung*, c'est dans une première approximation de cette opposition que se situe le sens que j'ai essayé de vous faire comprendre aujourd'hui.

Nous avons abordé le problème des psychoses sous l'aspect « *structures freudiennes des psychoses* ».

Ce titre est, si je puis dire, modeste, je veux dire qu'il ne va pas–même là où pointe réellement notre investigation, ce que nous cherchons à tout instant, ce qui sera évidemment l'objet de notre recherche, c'est l'économie des psychoses.

Nous recherchons cette économie par la voie d'une analyse de la structure.

La structure apparaît dans ce qu'on peut appeler au sens propre le phénomène, dans la façon dont *le délire*, par exemple dans la psychose, se présente lui–même.

Il est tout à fait concevable, il serait même surprenant que quelque chose de la structure n'y apparaisse pas.

La confiance que nous faisons à cette analyse du phénomène est tout à fait distincte de celle du point de vue phénoménologique qui s'applique à voir, disons en gros, dans le phénomène ce qui s'attache, ce qui subsiste si on peut dire dans le phénomène de réalité en soi, le phénomène comme tel est à prendre et à respecter dans son existence.

Il est bien clair que ce n'est pas le point de vue qui nous guide, nous ne faisons pas cette confiance *a priori* au phénomène, pour une simple raison, c'est que notre démarche est scientifique et que c'est le point de départ même de la science moderne que de ne pas faire confiance aux phénomènes, de chercher derrière quelque chose de plus subsistant qui l'explique.

Il ne faut pas reculer devant le mot, si nous avons fait un certain temps en psychiatrie cette sorte de marche en arrière qui a consisté à nous dire que nous nous méfions de l'explication, que nous préférons d'abord comprendre, c'est sans aucun doute parce que la voie explicative s'était engagée dans de fausses voies, dans des impasses.

Mais nous avons quand même pour nous le témoignage de l'efficacité explicative de *l'investigation analytique*, et c'est dans ce sens que nous avançons dans ce domaine des psychoses, avec la présomption que là aussi une analyse convenable du phénomène nous mènera à la structure et à l'économie.

Je rappelle une fois de plus que ce n'est pas pour de simples satisfactions de nosographie que nous nous attaquons à la distinction des *névroses* et des *psychoses*…

> comme si d'ailleurs il était nécessaire d'y revenir, alors que cette distinction n'est que trop évidente

…c'est bien entendu *en les rapprochant* l'une de l'autre au contraire, pour autant que dans la perspective structurale de l'analyse des *symétries*, des *oppositions*, des rapports structuraux essentiellement peuvent nous apparaître qui nous permettront d'échafauder ce qui dans la psychose peut nous apparaître comme une structure recevable.

Le départ est là :
l'inconscient se présente dans la psychose.

Les psychanalystes l'admettent…

> à tort ou à raison, nous l'admettons avec eux que c'est en tout cas là un point de départ possible

…*l'inconscient est là* et pourtant ça ne fonctionne pas, c'est–à–dire que le fait qu'il soit là ne comporte par lui–même aucune résolution, bien au contraire, mais une inertie toute spéciale.

Ceci à soi tout seul, et déjà depuis longtemps, nous posait la question *qu'il y a dans l'analyse autre chose qu'une poussée qu'il s'agit de rendre consciente*.

Ceci bien entendu on s'en doutait depuis quelque temps, c'est autre chose même qu'un *ego* dont il s'agit de rendre les défenses moins paradoxales, c'est-à-dire d'obtenir ce qu'on appelle imprudemment « *un renforcement de l'ego* ».

Ces deux points, ces deux rejets des deux voies… qui ont été celles où s'est engagée :

- la psychanalyse *à son état naissant*,

- ensuite la psychanalyse *à son état actuel dévié*,

…vont presque *de soi* lorsqu'on approche les psychoses, c'est-à-dire qu'ils nous suggèrent qu'il faut à propos de la psychose chercher ailleurs une formulation plus complexe, plus conforme à ce que nous présente le phénomène.

Vous allez avoir la revue annoncée[24] et le numéro sur *Le langage et la parole*, vous y verrez quelque part cette formule du liminaire :

> « *Si la psychanalyse habite le langage,*
> *elle ne saurait sans s'altérer le méconnaître en son discours.* »

C'est tout le sens de ce que je vous enseigne depuis quelques années, et c'est là que nous sommes à propos des psychoses : la promotion, la mise en valeur dans la psychose *des phénomènes de langage* ne peut pas ne pas être pour nous la plus féconde source d'enseignement.

Vous le savez, autour de cela est la question de l'*ego* qui est manifestement primordiale dans les psychoses, puisque l'*ego* dans sa fonction de relation au monde extérieur est ce qui est paradoxalement mis en échec dans la psychose, au point qu'on va donner à l'*ego* à proprement parler, le pouvoir de manier ce rapport à la réalité, de le transformer, ceci dans des fins qu'on définit, dans des fins dites de défense.

24 La Psychanalyse, n°1, « Sur la parole et le langage », Puf 1955.

C'est aussi la défense, sous la forme sommaire dans laquelle on l'appréhende actuellement d'une façon générale, qui serait à l'origine de la paranoïa, pour autant qu'ici cet étrange *ego*…
    qui gagne tellement et de plus en plus
    en puissance dans notre conception,
    dans la conception moderne de l'analyse
…aurait ici le pouvoir de faire jouer le monde extérieur de façons diverses, et en particulier…
    ici dans le cas de psychose
…de faire surgir du monde extérieur, sous la forme de *l'hallucination*, quelque signal destiné à prévenir.

Nous retrouvons ici la conception archaïque de surgissement d'une poussée, que lui aussi, l'*ego*, perçoit comme dangereuse.
Nous voici donc tout–puissants.

Je vous rappelle…
    puisque dans mon dernier discours
    certaines choses ont paru trop vagabondes,
    et d'autres trop énigmatiques
…que le sens de ce que je dis quand il s'agit de l'*ego*, je vais le reprendre encore d'une autre façon.

Quoi qu'il en soit du rôle qu'il convient d'attribuer à l'*ego* dans l'économie, *un ego n'est jamais tout seul*.

Qu'est–ce que cela veut dire ?
Cela veut dire qu'*il comporte toujours avec lui un jumeau*.

Cet étrange jumeau : le moi idéal…
    dont j'ai parlé dans *mes séminaires* d'il y a deux ans
…*ce moi idéal n'est pas épuisé*.

Ce moi idéal nous indique, dans la phénoménologie la plus apparente de la psychose, qu'*il parle*,
qu'il est identique à cette part de *la fantaisie*…
    qu'il convient tout de même de distinguer
    de *la fantaisie* ou du *fantasme* que nous mettons en
    évidence d'une façon plus ou moins implicite
    dans les phénomènes de la névrose
…que *c'est une fantaisie qui parle*.

Ou plus exactement que c'est une *fantaisie* parlée
de ce personnage :
- qui *fait écho aux pensées* du sujet,
- qui *intervient*,
- qui *le surveille*,
- qui *dénomme* au fur et à mesure la suite de *ses actions*,
- qui les *commente*,

…est quelque chose qui mérite attention et dont
les données ne sont pas simplement apportées par
la théorie de l'*imaginaire*, du rejet du sujet
du *moi spéculaire*.

C'est bien pour cela que nous pouvons en faire sentir
la dynamique et aussi l'intérêt général, et que la
dernière fois j'ai essayé de vous montrer que le *moi*,
quoi qu'il en soit que nous pensions de sa fonction…
    et je n'irai pas plus loin qu'à lui donner
    la fonction d'un discours de la réalité
…comporte toujours un corrélatif, à savoir un
discours qui n'a rien à faire avec la réalité.

Et avec l'impertinence qui comme chacun sait me
caractérise, je n'ai pas été le choisir nulle part
ailleurs que dans ce que j'ai appelé la dernière fois
« *le discours de la liberté* » pour autant qu'il est fondamental
pour l'individu prétendu *autonome*, pour « *l'homme moderne* »
pour autant qu'il est structuré par une certaine
conception de son autonomie.

Ce « *discours de la liberté* », je vous ai indiqué sans pouvoir
plus m'y étendre, son caractère fondamentalement
partiel et partial, inexplicable, parcellaire,
fragmentaire, différencié…
    chacun est en même temps supposé
    comme fondamental pour tous
…le caractère profondément délirant du *discours de la liberté*.

C'est de là que je suis parti pour vous donner
une sorte de catalogue général de ce que peut être,
par rapport au *moi*, ce *quelque part* où est susceptible…
    chez le sujet en proie à la psychose
…de proliférer le délire. C'est aller loin,
je le sais.

Bien entendu je ne dis pas que c'est la même chose :
- je dis que c'est à la même place,
- je dis que c'est le corrélatif de l'*ego*,
- je dis qu'il n'y a pas d'*ego* sans ce *jumeau*,
  disons gros de délire,
- je dis…
  avec notre patient qui de temps en temps
  nous fournit ces précieuses images
  …que cette sorte d'avancée, d'exploration,
  de pénétration de la zone interdite par
  le psychotique, qu'il nous livre quelque part
  au début d'un des chapitres de son livre où il se
  dit être « *un cadavre lépreux qui traîne après lui un autre cadavre lépreux* » :
  belle image pour le *moi*. Il y a dans le *moi* quelque
  chose de fondamentalement mort, et toujours aussi
  doublé de ce jumeau qui est le discours.

La question que nous nous posons est celle–ci :
que *ce double, ce corrélatif du moi, cette image répond dans cette ombre* qui fait
que le *moi* n'est jamais que la moitié du sujet.

Cette *fantaisie* qui en fait se manifeste dans la psychose,
de devenir *parlante*, comment cela peut–il se faire ?

Qui est–ce qui parle ?

Est–ce vraiment cet *autre* au sens du *reflet*…
  tel que je vous ai exposé sa fonction
  dans la dialectique du narcissisme
…l'*autre* de cette partie imaginaire de la dialectique
du maître et de l'esclave…
  que nous avons été chercher dans le transitivisme
  enfantin, dans le jeu de prestance où s'exerce
  dans une première étape de ce qu'on appelle
  l'intégration du *socius*, du *semblable*
…*cet autre* qui ici se conçoit si bien par l'action
captante de l'image totale dans le semblable ?

Est–ce bien *de cet autre, de cet autre reflet, de cet autre imaginaire,*
de *cet autre* qu'est pour nous tout *semblable* en tant :
- qu'il nous donne de notre propre image,
- qu'il nous capte par cette apparence,
- qu'il nous fournit la projection de notre *totalité*

…est–ce cela qui parle ?

C'est une question qui vaut la peine d'être posée,
car en fait elle est toujours plus ou moins résolue
implicitement chaque fois qu'on parle – plus ou moins
prudemment – du mécanisme de la projection,
car c'est là qu'est la différence.

Les mécanismes en jeu dans la psychose ne se limitent
pas au registre *imaginaire*.

Je m'efforce de faire saillir devant vos yeux
que cette projection n'a pas toujours le même sens.

La projection doit ou ne doit pas être *limitée à un sens*,
mais peu importe, c'est une question de convention :
il faut choisir si nous entendons par projection
le transitivisme imaginaire qui fait qu'au moment
où l'enfant a battu son semblable, il dit sans mentir
« *Il m'a battu* » *parce que pour lui c'est exactement la même chose*.

Ceci définit un *ordre de relation* qui est *la relation imaginaire*,
nous la retrouvons sans cesse, nous la saisissons
dans toutes sortes de mécanismes :
il y a jalousie par projection en ce sens, celle qui
projette chez l'autre les tendances à l'infidélité,
ou les accusations d'infidélité que le sujet a
à porter sur lui–même.

Voilà un exemple de mécanisme de projection

Qui donc ne sait pas que c'est le « *b–a–ba* » de
l'analyse de la jalousie délirante, de s'apercevoir
qu'à tout le moins le mécanisme de la projection
délirante…

> et on peut peut–être aussi l'appeler *mécanisme de projection* en ce sens que quelque chose paraît à *l'extérieur* qui a son ressort à *l'intérieur* du sujet

…mais par ailleurs la jalousie délirante n'est
certainement pas la même que celle de la jalousie
que nous appellerons provisoirement *commune* ou *normale*
qui est beaucoup plus proche de la projection telle
que je viens d'abord de la définir, du transitivisme
si on peut dire, de la mauvaise intention.

Ce n'est pas la même chose parce qu'il suffit de se pencher sur les phénomènes pour la voir, et que d'ailleurs ceci est strictement et parfaitement distingué dans les écrits de FREUD lui–même sur la jalousie.

Par conséquent il s'agit de savoir ce qui se passe quand ce n'est pas de la projection au premier sens, limitons la projection au transitivisme imaginaire et tâchons de savoir ce qui véritablement joue dans l'autre cas.

Dans la psychose ce qu'il s'agit de distinguer des mécanismes imaginaires, où allons–nous le chercher puisque ces mécanismes se dérobent, se dérobent à l'investissement libidinal, ce qui signifie assurément quelque chose.

Nous suffit–il dans ce réinvestissement sur le corps propre de la libido qui est celui qui est communément reçu pour être le mécanisme du narcissisme qui est expressément invoqué par FREUD lui–même pour expliquer le phénomène de la psychose, nous avons là quelque chose qui sous un certain aspect explique, recouvre un certain nombre des phénomènes intéressés.

Il s'agirait en somme…
    pour que pût être mobilisé le rapport délirant
…de rien d'autre que de lui permettre, comme on dit avec aisance, de « *redevenir objectal* » et c'est bien entendu ce qui est supposé par chacun quand il emploie le vocabulaire du narcissisme.

Je vous fais remarquer que c'est justement là ce quelque chose qui, même si nous l'admettons, n'épuise pas le problème puisqu'en somme depuis longtemps tout un chacun sait…
    à condition qu'il soit psychiatre,
    et c'est une vérité quasi reçue pour une évidence
…que chez un paranoïaque bien constitué comme tel, il ne sera justement pas question de mobiliser cet investissement quel qu'il soit, alors que chez les schizophrènes en principe ça va beaucoup plus loin dans le désordre proprement psychotique que chez le paranoïaque. Pourquoi ?

N'en verrions–nous pas quelque chose précisément en ceci, que dans l'ordre de *l'imaginaire* il n'y a pas d'autre moyen de donner une signification précise au terme de *narcissisme* ?

De même que tout à l'heure ce n'était que par rapport à *l'imaginaire* que nous pouvions donner une signification précise à la projection.

Et dans l'ordre de *l'imaginaire*, l'aliénation est, si je puis dire, un début, pour la simple raison qu'elle est constituante :
l'aliénation c'est *l'imaginaire* en tant que tel.

En fin de compte c'est précisément dans la mesure où c'est sur le plan de *l'imaginaire* que nous tenterions d'apporter la résolution de la psychose,
à soi tout seul ce mode nous indique qu'il n'y a rien à en attendre, puisque le mécanisme *imaginaire* est ce qui donne sa forme à l'aliénation psychotique, mais non sa dynamique ni de savoir où elle est.

C'est *toujours et encore* le point où nous arrivons ensemble. Si nous n'y sommes pas sans armes, si nous ne donnons pas notre langue au chat, c'est précisément parce que dans nos prémisses, dans notre exploration…

> du temps de *La technique analytique* de l'année dernière[25]

…de l'*Au–delà du principe du plaisir* [26]…

> avec tout ce qu'il implique comme définition et structure de l'*ego*

…nous avons justement la notion que *derrière ce « petit autre » de l'imaginaire*, nous devons admettre l'existence d'*un autre « Autre »* qui bien entendu ne nous satisfait pas seulement parce que nous lui donnons une majuscule, mais parce que nous le situons comme corrélatif nécessaire de quelque chose *qui est la parole*.

Nous ne *l'identifions pas.*
Nous le situons quelque part *au–delà du « petit autre »*.
C'est pour cela que nous lui mettons un grand A : pour le distinguer.

---

25 Séminaire 1954-55 : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique, Paris, Seuil, 1978.
26 Sigmund Freud : Jenseits des Lustprinzips (1920), Au-delà du principe de plaisir, in Essais de Psychanalyse, Payot 2004.

Je laisse ici latéralement…
    et c'est toujours la visée *latérale* que nous avons
…le fait que ces prémisses à elles toutes seules suffisent à mettre en cause la théorie de la cure analytique qui, de plus en plus, avec insistance, se formule et se réduit à celle de *l'analyse d'une relation à deux*.

Toute la voix va être captée dans le rapport du *moi* à un *autre,* qui pourra varier de *qualité* sans doute, mais

- qui comme tel sera toujours *le seul et unique autre*,

- qui comme tel sera toujours capté, comme l'expérience le prouve, dans la relation *imaginaire*, dans la relation du *moi* du sujet au *moi idéal,* dans quelque chose qui comme tel…
    quant à la prétendue relation d'objet
    qu'il s'agit de restituer
  …s'inscrit dans l'*imaginaire*,

- qui comme tel le ramène à une curieuse expérience de ce qu'on pourrait appeler les soubassements kleiniens de l'*imaginaire*, à savoir du complexe oral et d'un objet de dévoration qui bien entendu ne saurait se soutenir chez un sujet qui n'est pas à proprement parler porté à l'aliénation par lui–même, que sur la base d'un malentendu.

Le malentendu étant en effet constitué par une sorte d'*incorporation* ou de *dévoration imaginaire*, mais qui ne peut être que ceci…
    avec ce qui est mis en cause dans l'analyse
…à savoir *une relation de parole, une incorporation du discours de l'analyste*.

L'analyse telle qu'elle se dévie dans l'analyse de relation à deux.

Et si loin que puisse en être poussée la limite, l'analyse ne peut être autre chose [dans ce dévoiement] en fin de compte que l'incorporation du discours suggéré, voire supposé de l'analyste, c'est–à–dire très exactement tout le contraire de l'analyse.

J'éclaire ma lanterne :
je vous dis que je fais aujourd'hui pointer…
pour que vous ne restiez pas dans le vague
…ce dont il s'agit. Je vais donc dire ma thèse.

Je vais la dire par le mauvais bout, sur ce plan génétique qui vous semble si nécessaire pour que vous vous trouviez à l'aise, et après cela je vous dirai que ce n'est pas cela. Mais enfin disons d'abord : si c'était cela ce serait comme je vais vous dire.

C'est une thèse extrêmement importante pour toute l'économie psychique.
C'est une thèse extrêmement importante :

- *pour la compréhension* aussi de toutes sortes de débats extrêmement confus qui se poursuivent autour de ce que j'ai appelé tout à l'heure la fantasmatique kleinienne,

- *pour la réfutation* de certaines objections qui lui sont faites, mais aussi

- *pour la meilleure situation* de ce qu'elle peut apporter de vrai ou de fécond pour la compréhension de la précocité des refoulements que cette théorie implique d'abord, alors que FREUD nous a dit qu'il n'y a pas avant le déclin de l'Œdipe de refoulement à proprement parler.

Qu'est–ce que cela peut vouloir dire que *le refoulement* impliqué par la façon de concevoir les premières étapes pré–œdipiennes dans la théorie kleinienne ?

Cette thèse est très importante pour la distinction de ce qu'on peut appeler « *auto–érotisme* » ou « *objet primitif* » et vous savez que par là–dessus il y a vraiment deux versants, il y a vraiment contradiction entre ce qu'il pose quand il nous parle de l'« *objet primitif* » de la première relation enfant–mère, il y a une véritable opposition entre cette thèse et *l'opposition* qu'il formule comme telle, la notion de l'« *auto–érotisme primordial* » c'est–à–dire d'une étape si courte et si passagère que nous la supposions, où il n'y a pas pour l'enfant de monde extérieur.

Bref, ce qui paraît insoluble dans ces conditions opposées, peut je crois être éclairé par ce que j'appelle maintenant ma thèse. Je *répète des choses*, mais je m'aperçois qu'il vaut mieux toujours les *répéter*.

Cette thèse consiste en ceci :
de la question de la nature de ce qu'on peut appeler l'accès primordial de l'être humain à *sa réalité* en tant qu'elle lui est corrélative, je veux dire que nous supposons qu'il y a *une réalité* qui lui est corrélative.

C'est une supposition qui, je dirais, est impliquée par tout départ sur le sujet, c'est une supposition aussi dont nous savons qu'il nous faudra toujours quelque part l'abandonner, parce que d'abord il n'y aurait pas de question à propos de cette *réalité* si justement ce n'était pas une *réalité* perpétuellement mise en question.

Cet accès primordial existe–t–il à un moment quelconque sous la forme d'un corrélatif biologique, d'un *Umwelt*, au sens où nous le supposons dans l'articulation de l'animal à son milieu ?

Y a–t–il quelque chose qui ait ce caractère enveloppant, coapté à la fois, qui fait que nous inventons pour l'animal la notion de l'*Umwelt* ?

Je vous ferai remarquer en passant que c'est là une hypothèse qui nous sert pour l'animal, pour autant que l'animal est pour nous un objet, qu'il y a des conditions en effet rigoureusement indispensables pour qu'un animal existe, et que nous nous plaisons à rechercher comment l'animal fonctionne, pour être toujours en accord avec ces conditions primordiales.

C'est cela, que nous appelons un instinct, un comportement, un cycle instinctuel. S'il y a des choses qui ne sont pas là–dedans, il faut croire que nous ne les voyons pas, et du moment que nous ne les voyons pas, nous sommes tranquilles, et en effet, pourquoi ne pas l'être ?

Ce qui est bien certain c'est que pour l'homme il est évident que ceci ne suffit pas, tout le monde l'accorde, le caractère ouvert, proliférant du monde de l'homme est quelque chose qui peut se livrer à nous par la notion de la pluralité de ses accès.

C'est là ce que j'essaie de distinguer pour vous…
parce que ça semble assez *cohérent* et assez *pratique* …dans *les trois ordres* du *symbolique,* de *l'imaginaire* et du *réel*.

Tout laisse apparaître que tout ce que nous montre notre expérience analytique se satisfait de se ranger dans ces trois ordres de rapports.
Toute la question est marquée de savoir à quel moment chacun de ces rapports s'établit.

Ma thèse est caractérisée en ceci, et c'est cela qui va peut–être donner à certains la solution de l'*énigme* que semble avoir constitué pour eux mon morceau de bravoure de la dernière fois sur « *la paix du soir* » : la *réalité* est marquée d'emblée de *la néantisation symbolique*.

Je crois qu'ici le mot a un sens assez démontré, assez mis en exercice par tout notre travail de l'année dernière, pour que vous sachiez ce que cela veut dire. Je vais quand même l'illustrer une fois de plus, ne serait–ce que pour rejoindre cette *paix du soir* si diversement accueillie.

D'abord ce n'est pas une excursion qui, comme le dit PLATON, fait une sorte de discordance et manque au ton analytique. Je ne crois pas du tout innover, si vous lisez avec attention le Président SCHREBER, vous y verrez à un moment FREUD y aborder comme un argument clinique pour la compréhension du dit Président SCHREBER, la fonction qu'a joué chez un autre de ses patients *la prosopopée* de NIETZSCHE quand il fait parler ZARATHOUSTRA, et qui s'appelle « *Avant le lever du soleil* ».

Vous pouvez vous rapporter à ce morceau, c'est précisément pour ne pas vous le lire que je me suis livré moi–même l'autre jour à quelque invocation à « *la paix du soir* ».

Vous lirez « *Avant le lever du soleil* », vous y verrez fondamentalement représentée la même chose que ce que je voulais vous y faire sentir l'autre jour, et la même chose que ce que je vais simplement essayer de vous proposer maintenant, cette réflexion que le jour par exemple est très tôt, sans aucun doute, posé comme un *être*, puisque je parlais d'*être* l'autre jour, et simplement que vous ne vous y arrêtiez pas ainsi ?

Je veux dire :

- qu'il est distinct de tous les objets qu'il contient, ce jour, qu'il manifeste et qu'il présente à l'occasion,

- qu'il est même probablement plus pesant et plus présent qu'aucun d'entre eux, et qu'il est tout à fait dans l'expérience humaine, fût–ce la plus primitive, impossible à penser comme simplement le retour d'une expérience.

Que s'il fallait même aller chercher les choses dans le détail…
    et ce n'est certes pas ce à quoi je vise, car c'est au contraire d'une *position a priori* qu'il s'agit
…mais rien qu'à se rapporter au détail, il suffirait d'évoquer la prévalence, dans la vie humaine des premiers mois, d'un rythme du sommeil et qui garde cette première appréhension du jour, pour que nous ayons toutes les raisons de penser que ce n'est pas une appréhension empirique qui fait que à un moment…
    je dis, nous le supposons – c'est ma thèse – je dis, c'est ainsi que j'illustre ce que j'appelle l'appréhension des premières néantisations symboliques
…que le jour soit quelque chose dont l'être humain se détache, dans lequel l'être humain n'est pas simplement immergé…
    comme tout nous laisse à penser que l'animal l'est dans un phénomène comme celui de l'alternance du jour et de la nuit
…mais que l'être humain pose le jour comme tel.

Que le jour vient à la présence du jour et
sur un fond qui n'est pas un fond de nuit concrète,
mais d'absence possible de jour, où la nuit se loge,
et inversement d'ailleurs, le jour et la nuit sont là
très tôt *comme signifiants* et non pas comme alternance
de l'expérience, ils sont très tôt *comme connotation*,
et le jour empirique et concret n'y vient que
comme corrélatif imaginaire, à l'origine, très tôt.

C'est là ma supposition, du moment que je parle
du point de vue génétique je n'ai pas autrement
à la justifier dans l'expérience.

Je dis ce que l'expérience de nos malades…
    et de ce qu'il nous faut penser de ces relations
…en ce qu'elles signifient, impliquent une étape
primitive d'apparition de signifiants comme tels
dans le monde qui est ce qui est en question,
et comme je vous le dis, comme nécessité structurale.

Cela vous laisse dans un certain désarroi…

Je vais donc en illustrer les choses et dire que
avant que l'enfant apprenne à articuler le langage,
nous supposons que…
    parce qu'il nous faut supposer tout simplement
…déjà des signifiants apparaissent qui sont déjà de
l'ordre symbolique.

Autrement dit devant l'hésitation de certains de
vos esprits, j'éclaire si vous voulez ma lanterne.

Je propose aujourd'hui de façon dogmatique…
    ce que je déteste précisément de proposer comme
    telle puisqu'il m'apparaît fécond de l'introduire
    d'une façon dialectique, mais justement
    nous allons y revenir tout à l'heure
…pour l'instant je veux vous dire que quand je parle
d'*une certaine apparition primitive du signifiant*, c'est de quelque chose
qui déjà implique le langage.

Ceci ne fait que rejoindre cette apparition d'un être
qui n'est nulle part : le jour.

Ce n'est pas un *phénomène,* le jour en tant que jour :

- c'est déjà quelque chose qui implique cette *connotation symbolique* en elle–même,

- c'est déjà quelque chose qui suppose cette alternance fondamentale du vocal en tant qu'il est connotation de présence et d'absence sur laquelle FREUD fait pivoter toute sa notion de l'*Au–delà du principe du plaisir* qui est exactement la même zone, le même *champ d'articulation symbolique* qui est celui que je vise à présent dans mon discours.

C'est *ici dans cette zone* que se produit ce terme dont je me sers, à tort ou à raison, qui s'appelle *Verwerfung*. Je me réjouis qu'un certain nombre d'entre vous pour l'instant, se tourmentent au sujet de savoir si cette *Verwerfung* [rejet] :

- dont après tout FREUD ne parle pas trop souvent,
- que j'ai été atrapper dans deux où trois coins où elle montre le bout de l'oreille,
- même quelquefois où elle ne le montre pas, mais où je crois que, pour la compréhension du texte, il faut la supposer là, parce que sinon on ne comprend rien à ce que dit FREUD à ce moment–là.

À propos de la *Verwerfung*, FREUD dit que le sujet ne *voulait rien savoir* de la castration même au sens du refoulement. Je donne à cette phrase saisissante son sens, c'est–à–dire que :
au sens du refoulement, *on sait encore quelque chose de ce* quelque chose même *dont on ne veut* d'une certaine façon *rien savoir*…
mais que justement c'est toute l'analyse de nous avoir montré qu'on le sait fort bien
…mais que puisqu'il y a des choses dont le patient peut *ne vouloir* comme il dit, *rien savoir*, même au sens du refoulement, ceci suppose peut–être un autre mécanisme encore qui peut entrer en jeu,
et comme le mot *Verwerfung* apparaît deux fois…
la première fois quelques pages auparavant, *et l'autre fois* en connexion directe avec cette phrase
…je m'empare de cette *Verwerfung* à laquelle je ne tiens pas spécialement, *je tiens surtout à ce qu'elle veut dire*.

Je crois que FREUD a voulu dire cela pour la simple raison que ceux qui m'objectent de la façon la plus pertinente que dans la critique de texte…

en y regardant de façon très serrée,
et plus vous vous rapprochez du texte
moins vous arrivez à le comprendre

…bien entendu il faut faire vivre un texte *par ce qui suit* et *par ce qui précède*, et c'est là justement la question : c'est que c'est toujours par *ce qui suit* qu'il faut comprendre un texte.

Et ceux qui me font le plus d'objections me proposent par ailleurs d'aller trouver dans tel autre point d'un autre texte de FREUD, *quelque chose* qui ne serait pas *la Verwerfung* mais qui serait par exemple *la Verleugnung*…

car il est curieux de voir le nom de « *ver* » qui prolifère dans FREUD, je ne vous ai jamais fait de leçon purement sémantique sur ce qui est dans FREUD, mais je vous assure que je vous en servirais tout de suite une bonne douzaine

…et pourtant dans une première étape FREUD n'y a rien vu de moins que la clé de la différence qu'il y a entre *l'hystérie*, *la névrose obsessionnelle* et *la paranoïa.*

L'hystérie est une espèce de *métamorphose*, de *conversion*, chose curieuse que ces termes quand ils sont rapprochés, tant des espèces de connotations bancaires : la conversion, le virage, sont là derrière d'une façon très saisissante quand on les rapproche, car on voit qu'ils sont choisis parmi des termes qui ont des sens de cette espèce.

Ceci nous mènerait loin, et c'est dans les implications premières de cette sorte d'approche directe que FREUD a eu des phénomènes de la névrose, et il y aurait beaucoup à en tirer. Nous ne pouvons pas nous éterniser sur ces sortes d'abord.

Faites–moi un peu confiance pour ce qui est de ce travail de sens, et si je vous apporte ici, quand je choisis *Verwerfung* pour me faire comprendre, c'est que justement le fruit de ce mûrissement et de ce travail m'y conduit, prenez au moins pour un temps mon « *miel* » tel que je vous l'offre, tâchez d'en faire *quelque chose*.

Cette *Verwerfung* qu'il faut concevoir comme c'est impliqué dans ce texte de la *Verneinung*, comme absolument capital, qui a été commenté ici il y a deux ans par M. Jean HIPPOLYTE, et dont ce commentaire donne, je crois, la meilleure compréhension.

Et c'est pour cela que j'ai choisi pour le publier le premier numéro de la dite revue qui va sortir, parce que là vous pourrez voir, texte en main, si oui au non nous avions raison, HYPPOLITE et moi, de nous engager dans cette voie de la *Verneinung*.

À mon avis *ce texte* est incontestablement éclatant. Mais je crois que c'est loin d'être satisfaisant. Ça confond tout, car ça n'a rien à faire avec une *Verdrängung*, il implique bien cette *Verwerfung*, ce *rejet* d'une partie d'un signifiant primordial…

> sans aucun doute essentiel pour le sujet déterminé, pour chaque sujet, pour un sujet particulier

…ce rejet d'une partie du signifiant dans les ténèbres extérieures, dans quelque chose qui va manquer à ce niveau–là, qui devra être reconquis ensuite par une voie qui n'est pas la voie ordinaire et qui caractérise le mécanisme fondamental que je suppose, où je veux vous conduire comme étant à la base de la paranoïa.

Processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif qui n'est pas le dedans du corps, qui est *un premier corps de signifiant*, qui est une première position d'un certain système signifiant, comme étant celui qui est supposé primordial et indispensable.

C'est de cela qu'il s'agit quand je parle de *Verwerfung*.

C'est à l'intérieur de ce *premier choix de signifiant* que…

> si nous suivons le texte de la *Verneinung*

…est supposé par FREUD se constituer *le monde de la réalité*, c'est à l'intérieur d'un monde déjà ponctué, déjà structuré, en termes de signifiant, que va se faire tout ce jeu du rapprochement de la représentation avec des objets.

C'est–à–dire des objets déjà constitués où FREUD va décrire la première appréhension de la réalité par le sujet, le « *jugement d'existence* » autrement dit. [Bejahung]

À savoir : ceci n'est pas simplement *mon rêve* ou *mon hallucination* ou *ma représentation*, mais *un objet*, quelque chose où FREUD voit…
    c'est FREUD qui parle ici, ce n'est pas moi
…cette mise à l'épreuve de *l'extérieur* par *l'intérieur*, cette constitution de la réalité du sujet dans *une retrouvaille de l'objet* que le sujet appelle, « *désir d'objet* », comme étant toujours l'objet retrouvé dans une quête, et dont d'ailleurs *on ne retrouve jamais le même objet*.

Cette dialectique, la reconstitution de la réalité si essentielle pour l'explication de tous les mécanismes de répétition, s'inscrit sur la base d'une première bi–répartition qui recouvre curieusement certains mythes primitifs du signifiant entre le signifiant qui a été appréhendé et le signifiant qui a été radicalement rejeté, donc de quelque chose de primordialement boiteux qui a été introduit dans cet accès du sujet à la réalité en tant qu'humaine.

C'est cela qui est supposé par cette singulière antériorité que dans la *Verneinung* FREUD donne à ce qu'il explique analogiquement comme *un jugement d'attribution* par rapport à *un jugement d'existence*.

Il y a une première division du bon et du mauvais qui ne peut se concevoir dans *la dialectique de* FREUD, que si nous la supposons et l'interprétons comme un rejet d'*une partie d'un signifiant primordial*.

Qu'est–ce que veut dire le *signifiant primordial* ?
Dans cette occasion il est tout à fait clair bien entendu que ça ne veut rien dire très exactement, et que tout ce que je vous explique là a tous les caractères du mythe…
    que je me sentais tout prêt
    à vous glisser à cette occasion
…que M. Marcel GRIAULE vous a rapporté *l'année dernière* :

la division en quatre du placenta primitif.

Le premier cas est le renard qui arrache sa part de placenta et qui, introduisant un déséquilibre originel et fondamental du système, introduit tout le cycle qui va intéresser la division des champs, les liens de parenté, etc.

Nous sommes dans le mythe et ce que je vous raconte c'est aussi un mythe bien entendu, car je ne crois nullement que nulle part il y ait un moment, une étape, où le sujet :

- acquiert d'*abord* le signifiant, ce signifiant primitif au sens où là je vous l'indique,

- et puis qu'après cela s'y introduise le jeu des significations,

- et puis qu'après cela ce signifiant et la signification s'étant donné le bras nous entrions dans le domaine du discours.

Il y a partant là, une espèce de nécessité de représentation qui est tellement nécessaire que je suis assez à l'aise pour le faire, ce n'est pas simplement pour satisfaire vos exigences, c'est parce que FREUD lui–même va aussi dans ce sens, mais il faut voir comment.

Il y a une lettre à FLIESS qui est la *lettre 52*.

Dans la *lettre 52*, FREUD reprenant le circuit de ce qu'on peut appeler l'appareil psychique, pas de n'importe quel appareil psychique…

> pas de l'appareil psychique tel que le conçoit un professeur derrière une table et devant un tableau noir, et qui vous donne modestement un modèle, c'est–à–dire quelque chose qui, à tout prendre, a l'air de pouvoir marcher. Ça marche ou ça ne marche pas, peu importe ! L'important c'est d'avoir dit quelque chose qui sommairement paraît ressembler à ce qu'on appelle la réalité.

…il s'agit pour FREUD de l'appareil psychique de ses malades.

Et c'est pour cela que ça l'introduit à cette espèce de fécondité vraiment fulgurante qui est celle que plus encore que partout dans aucune de ses œuvres, on voit dans cette fameuse lettre à FLIESS qui nous a été livrée par l'intermédiaire de quelque *main fidèle*…

pour aboutir entre mes mains, plus ou moins testamentaire ou testimoniale

…et nous a été livrée je dois dire avec une série de coupures et d'expurgations dont…

quelle que soit la justification

…il peut vraiment apparaître à tout lecteur qu'elles sont strictement scandaleuses, car rien dans cette *lettre 52*…

vous voyez à quel moment le texte est coupé

…rien ne peut justifier qu'un texte soit coupé au point précis où un complément…

même s'il est considéré comme *caduc* ou *plus faible*

…nous éclairerait sur la pensée et la recherche de FREUD lui–même.

Qu'est–ce que FREUD dit dans cette *lettre 52* ?
D'abord il y a une chose claire, c'est que la chose qu'il cherche à expliquer ce n'est pas n'importe quel état psychique :
la chose qui l'intéresse…

- parce que c'est de là qu'il est parti,
- parce qu'il n'y a que cela qui est accessible et qui se révèle comme fécond dans l'expérience de la cure,

…ce sont des phénomènes de mémoire, c'est cela qu'il s'agit d'expliquer.

Le schéma de l'appareil psychique dans FREUD, c'est fait pour expliquer des phénomènes de mémoire, c'est–à–dire ce qui ne va pas.

Ce n'est pas si simple en soi.
Il ne faut pas croire que les théories de la mémoire qui ont été données, toujours en elles–mêmes, soient quelque chose de particulièrement *satisfaisant*.

Les psychologues l'ont abordé et ont fait des choses sensées, ont trouvé dans des expériences qui valent, des discordances singulières.

Ce n'est pas parce que vous êtes *psychanalystes* que vous êtes dispensé de lire les travaux des *psychologues*. Par exemple vous verrez l'embarras, la peine, les tortillements que se donnent les psychologues pour essayer d'expliquer le phénomène de la réminiscence. Ce sont des phénomènes de mémoire.

Il y a autre chose qui sort de toute l'expérience freudienne, c'est que cette mémoire…

la mémoire qui nous intéresse nous psychanalystes …c'est une mémoire qui est absolument distincte de ce dont par exemple les psychologues parlent quand ils nous montrent le mécanisme de la mémoire chez l'être animé en proie à l'expérience.

Je vais illustrer ce que je veux dire.

Vous avez une pieuvre…

qui est le plus bel animal qui soit, il a joué un rôle fondamental dans *les civilisations méditerranéennes*.

De nos jours on le pêche très facilement …on la met au fond d'un petit bocal, on y introduit en particulier des électrodes et on voit ce que la pieuvre va en faire. Elle avance ses membres et il en résulte quelque chose de fulgurant qui fait qu'elle les retire extrêmement vite.

Nous apercevons que très vite la pieuvre se méfie, alors nous disséquons la pieuvre et nous nous apercevons dans ce qui lui sert de cerveau une espèce de nerf considérable, pas simplement d'aspect, mais considérable par le diamètre des neurones tels qu'on peut les regarder au microscope.

Et nous nous apercevons que c'est cela qui lui sert de mémoire, c'est–à–dire que si on le coupe, l'appréhension de l'expérience va beaucoup *moins bien*.

C'est–à–dire que la mémoire de l'expérience, le fait que ce soit la section d'une voie de communication qui provoque une altération dans les enregistrements de la mémoire, est de nature de nos jours à nous faire penser que la mémoire chez la pieuvre fonctionne peut–être comme une petite machine.

À savoir que c'est quelque chose qui tourne en rond, en quoi je ne suis pas en train de vous distinguer l'homme tellement de l'animal, car ce que je vous enseigne, c'est que la mémoire aussi chez l'homme est quelque chose qui tourne en rond, seulement c'est constitué en messages. [Cf. graphe du séminaire 1957-58]

Ce que j'appelle être constitué en messages, veut dire que c'est une succession de petits signes, de plus ou moins, qui s'enfoncent « *à la queue leu-leu* », et qui tournent là comme sur la place de l'Opéra les petites lumières électriques s'*allument* et s'*éteignent*, ça tourne indéfiniment. La *mémoire humaine* c'est cela. Seulement c'est une vérité *complètement inaccessible à l'expérience*.

Le propre de la mémoire telle que FREUD l'appréhende, c'est ceci, *le processus primaire*, *le principe du plaisir* ça veut dire que la mémoire psychanalytique dont FREUD parle, ce n'est pas *n'importe quelle* mémoire, c'est justement quelque chose de *complètement inaccessible à l'expérience*.

Je vous demande autrement ce que ça peut vouloir dire que par exemple les désirs dans l'inconscient ne s'éteignent jamais, parce que ceux qui s'éteignent par définition on n'en parle plus ?

Cela veut dire qu'il y en a qui ne s'éteignent *jamais*, c'est-à-dire qu'il y a des choses qui continuent à circuler dans la mémoire et qui font que, au nom du *principe de plaisir*, l'être humain recommence indéfiniment les mêmes expériences, *douloureuses* dans certains cas, précisément dans les cas où les choses se sont connotées dans la mémoire de façon telle qu'elles nous viennent sous le jour et sous l'aspect de ce qui persiste dans l'inconscient.

Si ce que je dis là n'est pas la simple articulation de ce que, en principe, vous savez déjà, mais qui est bien entendu ce que vous savez *comme si vous ne le saviez pas*, je me demande ce que c'est d'autre, simplement j'essaie non seulement que vous le sachiez, même que vous reconnaissiez que vous le savez.

Autre chose aussi est tout à fait *clair* dans ce texte, c'est que le processus de défense n'est pas un processus en tant qu'il intéresse la pensée analytique, c'est quelque chose de tout autre.

C'est le passage de quelque chose qui est un processus de mémoire au sens où nous avons bien limité le champ d'un registre dans un autre, car en fin de compte à partir du moment où la mémoire n'est pas quelque chose qui se situe dans une sorte de continu de la réaction à la réalité considérée comme source d'excitation, mais où c'est quelque chose d'autre, il faut en être pleinement conscient, et ce qui est tout à fait frappant, c'est que nous nous donnions tellement de mal alors que FREUD ne parle que de cela :
désordre, restriction, enregistrement, ne sont pas simplement les termes de cette lettre, il dit très exactement que c'est de *cela* qu'il s'agit.

Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans sa théorie, c'est l'affirmation que la mémoire n'est pas simple, elle est enregistrée en diverses façons.

Quels sont alors ces divers registres ?

C'est là que la *lettre 52* apporte de l'eau à mon moulin, je le regrette parce que vous allez vous précipiter sur cette lettre et vous allez vous dire : oui, c'est comme cela dans cette lettre, mais dans la lettre voisine ça ne l'est pas, et vous n'allez pas voir que dans la réalité c'est dans toutes les lettres, dans l'âme même du développement de la pensée freudienne, que si il n'y a pas cela à la base, une foule de choses ne seraient pas *explicables*, qu'il serait devenu *jungien* par exemple.

Alors, la suite de ces *registres* qu'est–ce que c'est ?

Vous allez voir apparaître quelque chose que vous n'avez jamais vu, parce que jusqu'à présent pour vous il y a *l'inconscient, le préconscient et le conscient*.

On sait depuis longtemps comment les choses se passent, l'accès par ce système de la conscience où c'est un élément essentiel de la pensée de FREUD, que le phénomène de conscience et le phénomène de mémoire s'excluent, cela il l'a formulé, pas seulement dans cette lettre, il l'a formulé dans son système de procès de l'appareil psychique qu'il donne à la fin de *La Science des rêves*.

Il le prend à la fois comme une vérité, on ne peut pas dire absolument expérimentale, comme une nécessité qui s'impose à lui par le maniement de la totalité du système, et en même temps on sent bien qu'il y a là un premier *a priori* signifiant de sa pensée, en tout cas je ne m'attarderai pas à pleinement élucider jusqu'où va cette affirmation, elle est fondamentale.

Premièrement, si nous prenons le circuit de l'appréhension psychique, il y a la perception, et cette perception qui implique parce que nous l'appelons perception, la conscience, c'est quelque chose qui, comme tel pour FREUD dans son système, implique que ce doive être comme il nous le montre dans la fameuse métaphore du « *bloc magique* » fait d'une sorte de substance plus au moins ardoisée sur laquelle il y a une lame de papier transparent : vous écrivez sur la lame de papier, et quand vous soulevez il n'y a plus rien, elle est toujours vierge, par contre tout ce que vous avez écrit dessus reparaît en surcharge sur la surface légèrement adhérente qui a permis l'inscription de ce que vous écrivez, par le fait que le papier là où la pointe de votre crayon marque, fait coller ce papier à ce fond qui apparaît momentanément comme en le noircissant légèrement.

C'est là, vous le savez, *la métaphore fondamentale* par où FREUD explique ce qu'il conçoit du mécanisme du jeu de la perception dans ses relations avec la mémoire.

Quelle mémoire ?

La mémoire qui l'intéresse.

Alors dans cette mémoire qui l'intéresse il va y avoir deux zones : celle de l'inconscient et celle du préconscient. Et après le préconscient on voit surgir une conscience achevée qui ne saurait être qu'une conscience articulée.

Ce que je veux faire remarquer, c'est que les nécessités de sa propre conception des choses se manifestent en ce que, entre :

- la *Verneinung* essentiellement fugitive, disparue aussitôt qu'apparue,

- et la constitution de ce qu'il appelle le système de la conscience, et même déjà l'*ego*, et même déjà il l'appelle déjà l'*ego* officiel, et officiel en allemand veut bien dire officiel en français, dans le dictionnaire il n'est même pas traduit, on renvoie à ce qui regarde les préposés,

…alors entre les deux il y a les *Niederschrift*.

Il y en a trois et c'est là ce qui est intéressant dans le témoignage que nous donne cette lettre, l'élaboration par FREUD de cette *première* appréhension de ce que peut être *la mémoire* dans son fonctionnement analytique :

- au centre il y a bien entendu le système de l'*Unbewust* qui est même appelé là une *Unbewusstsein*,

- et puis le système du *Vorbewust* est à part de la perception, ça va là à l'*Unbewust* et au *Vorbewusstsein*.

Vous voyez, il manque quelque chose !
De quoi s'agit–il dans ce texte ?
Tout au moins il s'agit de partir réellement, c'est–à–dire que d'abord nous donnons son sens à tout cela.

Il faut bien comprendre que contrairement à l'ordre de ce que je vous ai exposé tout à l'heure, et bien que FREUD donne ici des recoupements chronologiques, qu'il dise qu'il nous faut admettre qu'il y a des systèmes qui se constituent par exemple :

- ici entre 0 et 1 an et demi,
- après cela 1 an et demi – 4 ans,
- et après 4 ans – 8 ans,
- et après cela au–delà de 15 ans.

Malgré qu'il nous donne ces connotations…
et qu'il nous dise que ça réponde à quelque chose qu'il faut aller chercher dans ces périodes le matériel des registres, etc.
…nous n'avons pas à penser, pas plus que je vous le disais tout à l'heure, que ces registres se constituent successivement.

Pourquoi les *distingue–t–on* et comment nous *apparaissent–ils* ?

Ils nous apparaissent dans le phénomène *psychanalytique* pour ne pas dire pathologique, et en ceci que le système de la défense consiste à ce qu'il ne réapparaisse pas dans un système de la mémoire des choses qui ne nous font pas plaisir.

Donc nous sommes là dans *l'économie officielle*, et c'est dans *l'économie officielle* qu'il s'agit que nous ne nous rappelions pas de ce qui ne nous plaît pas.

Et ceci veut simplement dire :

- qu'il s'agit de ne pas se rappeler des choses qui ne nous font pas plaisir,

- et que ceci est tout à fait normal, appelons ceci défense.

Ce n'est pas *pathologique* que je ne m'en souvienne pas ! C'est même essentiellement ce qu'il faut faire : oublions les choses qui nous sont désagréables, nous ne pouvons qu'y gagner.

La notion de défense qui ne part pas de là, fausse déjà toute la question qui est intéressante, et ce qui donne à ce terme de défense son caractère pathologique c'est qu'il va se produire autour de la fameuse régression affective, la régression topique, une *défense pathologique* :

quand ce qui a été repoussé, exclu normalement
dans un de ces systèmes de registration,
dans un de ces discours du sujet…
    ça ne peut pas avoir d'autre sens
…*la défense est pathologique* quand elle se traduit d'une façon immaitrisée, parce que ce qui a été censuré…
    tout à fait à juste titre dans le discours, au bon niveau
…est passé dans un autre registre, et que dans cet autre registre il se traduit un certain nombre de phénomènes qui n'ont plus donc le droit au titre de défense que du fait qu'ils ont des *retentissements* sur tout le système et des *retentissements* qui par eux–mêmes sont injustifiables, parce que ce qui vaut dans un système ne vaut pas dans un autre, et que c'est en quelque sorte de cette confusion des mécanismes que ressort tout le désordre, c'est à partir de là que nous parlons de système de défense pathologique.

Mais que veut dire ceci ?
Pour le comprendre nous allons partir du phénomène le mieux connu, de celui dont FREUD est toujours parti, de celui qui explique l'existence du *système Unbewusstsein*.

Pour le système *Unbewusstsein*, ici le mécanisme de la régression topique est tout à fait clair au niveau d'un discours achevé, celui qui est le discours de l'officiel *ego*, il y a dans l'ensemble cette sorte de superposition d'accord, de cohérence entre le discours, le signifiant et ce qui est signifié, c'est–à–dire les intentions, les gémissements, l'obscurité, la confusion dans laquelle nous vivons tous, et qui nous est habituelle, et grâce à laquelle nous avons toujours ce sentiment de discordance…
    quand nous exposons quelque chose
…*de ne jamais être tout à fait à ce que nous voulons dire*.

C'est cela la réalité du discours, ça consiste dans ce jeu, qu'en fin de compte, quand même, nous savons bien que le *signifié* est assez pris dans notre *discours* suffisamment pour notre usage de tous les jours.

Quand nous voulons faire un peu mieux…
    c'est–à–dire aller à la vérité
…nous sommes en plein désaccord à juste titre.

Et c'est pour cela d'ailleurs que la plupart du temps nous abandonnons la partie, mais il y a un rapport entre la *signification* et le *signifiant* qui est justement celui qui est fourni par la structure du discours.

Alors pour ce qui se passe au niveau de *l'inconscient*, c'est que tout ce qui se passe au niveau des névroses qui nous ont fait découvrir le domaine de *l'inconscient* freudien en tant que registre de *mémoire*, qui consiste en ce que au niveau du discours…

> c'est–à–dire à ce que vous entendez quand vous m'écoutez et qui est quand même quelque chose qui existe même plus que ce que je peux vous dire, puisqu'il y a de nombreuses fois où vous ne comprenez pas, donc ça existe

…et ce discours en tant que *chaîne temporelle signifiante*, *une névrose consiste en ce qu'au lieu de se servir des mots, le bonhomme se sert de tout ce qui est à sa disposition*, il vide ses poches, il retourne son pantalon, il y met ses fonctions, ses inhibitions, il y entre tout entier, il s'en couvre lui–même dans le cas du signifiant, *c'est lui qui devient le signifiant, c'est son réel ou son imaginaire qui entre dans le discours*.

Si les névroses ne sont pas cela, si ce n'est pas cela que FREUD a enseigné, j'y renonce. Donc là, c'est tout à fait clair et ça définit parfaitement le champ hystérique et des névroses obsessionnelles.

Ce qui se passe ailleurs dans un champ :

- qui est le champ qui nous surprend,
- qui est le champ problématique,
- qui est le champ où apparaissent essentiellement les phénomènes de la *Verneinung*,

c'est quelque chose qui traditionnellement, toujours par FREUD, a été situé au niveau du […].

Ici il traduit des choses qui doivent venir elles aussi de quelque part, d'une chute de niveau, d'un passage quelque part *d'un registre dans un autre*, et ici curieusement, singulièrement elle se manifeste avec le caractère du nié, du désavoué, du passé comme n'étant pas existence.

Nous avons tout au moins la notion que quelque chose de tout autre est utilisé, des propriétés du langage, d'une propriété qui sans aucun doute nous apparaît comme très première, puisque *le langage* est le symbole comme tel, et connotation de la présence et de l'absence, il l'est en tant que matériel signifiant.

Mais ça n'épuise pas la question de la fonction de la négation à l'intérieur du langage, car c'est dans ce cas que gît leur *duplicité* :

- au moment où on vous le dit loin, parce que pour l'instant il est là,

- au moment où vous le rappelez, c'est parce que justement il est parti.

Ici bien entendu nous avons cette fondamentale relation à *la négation* de ce qui est là, mais autre chose est son articulation cohérente dans *la négation*, il y a là quelque chose qui pose en lui–même son problème, et tout le problème est peut–être dans cette espèce d'illusion de privation qui naît de l'usage commun répandu qui est le premier usage de *la négation*.

Toutes les langues comportent toute une gamme de négations possibles, et certainement importantes, qui vaudraient une étude spéciale : la négation en français, la négation en chinois, etc.

L'important c'est que ce qui paraît être *une simplification* dans le discours, recèle une dynamique, mais que cette dynamique nous échappe, qu'elle est secrète.

Que le degré d'illusion qu'il y a dans le fait qu'une *Verneinung*, c'est simplement constater l'accent qu'il y a à propos de quelque chose qui apparaît par exemple dans un rêve : « *Ce n'est pas mon père* », en tout cas chacun sait ce qu'en vaut l'autre, le sujet qui vous dit cela accuse le coup, et dit : nous sommes habitués à le prendre comme tel, que c'est là son père, et comme nous sommes contents, nous n'allons pas plus loin.

Il n'en est pas moins frappant que ce qui est là une sorte d'aveuglement, une difficulté d'interprétation, le sujet vous dit : « *Je n'ai pas envie de vous dire une chose désagréable* »

Là c'est tout à fait autre chose,
il le dit tout à fait gentiment bien entendu.

Tout le monde aussi est habitué à considérer qu'il y a là une dynamique dans l'immédiateté qui est sensible, qu'il est en train effectivement de dire quelque chose de désagréable.

C'est parce que nous le ressentons que nous nous éveillons au mystère que peut représenter cette illusion de privation, il y a ce que KANT a appelé une *grandeur négative* dans sa fonction, non pas seulement de privation, mais dans sa fonction de positivité véritable de soustraction.

La question de la *Verneinung* reste tout entière *non résolue*, l'important c'est de nous apercevoir que FREUD n'a pu la concevoir…

et c'est là l'importance du texte sur la *Verneinung* …qu'en la mettant en relation avec quelque chose de plus primitif de la *Verdrängung* telle que je vous l'ai exposée tout à l'heure, c'est–à–dire d'admettre formellement…

et il le fait dans cette lettre …l'existence ici pour que puisse avoir lieu le développement de ces premiers nœuds de signification…

qui seront ceux auxquels se reportera le refoulement dans sa fonction significative

…il faut qu'il admette que la *Verneinung* primordiale comporte une première mise en signes *Wahrnehmungzeichen*, c'est–à–dire qu'il admet l'existence de ce champ que je vous appelle le champ du signifiant primordial.

Tout ce qu'il va dire ensuite dans cette lettre comportant la dynamique des trois grandes *neuro–psychoses* auxquelles il s'attache : *hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa*, cela suppose et impose l'existence de cet état, de ce stade primordial qui est le lieu élu de ce que je vous appelle la *Verwerfung.*

Il l'admet formellement dans la *lettre 52*…
pour le comprendre vous n'avez qu'à vous reporter
à ce dont FREUD fait constamment état, c'est–à–dire
que toute historisation, si primitive soit–elle,
c'est–à–dire toute organisation en système mnésique,
c'est–à–dire qu'il faut supposer toujours une
organisation qui est déjà une organisation au moins
partielle de langage dans l'antériorité
pour que le langage puisse fonctionner.

Et tout ce qui passe dans l'ordre de la mémoire
est toujours…
dans ces phénomènes de mémoire
auxquels FREUD s'intéresse
…phénomènes de langage.

Qu'en d'autres termes il faut déjà avoir *le matériel signifiant*
pour faire signifier quoi que ce soit.
Qu'en d'autres termes ce que FREUD fait entrer en
ligne de compte *– par exemple dans le cas de L'homme aux loups –*
dans *L'homme aux loups* il est admis :

- que *l'impression primitive* est restée là pendant des années, ne servant à rien, et que partant elle est déjà *signifiante*,

- que c'est au moment où elle a à dire son mot dans l'histoire du sujet reconstruite, c'est–à–dire où elle ne joue pas à titre de *refoulement*, où elle intervient dans la construction si difficile à ressaisir des expériences du sujet entre un an et demi et quatre ans,

- et c'est justement un peu avant qu'avec toutes les précisions historiques qu'y apporte FREUD, l'enfant a vu la fameuse scène primordiale,

…le signifiant est donné primitivement, il n'est rien
tant que le sujet ne le fait pas entrer dans son
histoire, dans une histoire qui prend son importance
entre un an et demi et quatre ans et demi, non pas
parce que le *désir sexuel* serait moins là qu'un autre,
parce que le désir sexuel est ce qui sert à un homme à s'historier pour autant que c'est au niveau du désir sexuel que s'introduit pour la première fois et sous toutes ses formes, la loi.

Vous voyez donc l'ensemble de l'économie de ce que nous apporte FREUD, avec ce simple schéma de cette petite lettre.

Ceci est confirmé par mille autres textes, dans un texte que l'un d'entre vous…

> *que je louais d'apporter la contradiction autour de ce qui est en train ici d'essayer d'être élaboré*

…me faisait remarquer, que par exemple à la fin du texte du fétichisme, on peut très bien voir aussi là quelque chose qui se rapporte très directement à ce que je viens de vous expliquer.

Il y apporte une révision essentielle à la *distinction* qu'il a faite des *névroses* et des *psychoses*, en disant que dans les psychoses c'est la réalité qui est remaniée, qu'une partie de la réalité est supprimée.

Et là il dit des phrases extrêmement frappantes, il dit que *la réalité n'est jamais véritablement scotomisée*.

Il distingue deux choses qui se rapportent très précisément au sujet dont nous parlons, c'est–à–dire que les fonctions peuvent être là présentes, prêtes à s'exprimer, prêtes à surgir du désir manifeste qui est en relation avec cette réalité, bien loin que la réalité soit trouée, mais que c'est dit–il, la vraie idée qui manque dans le cas de la psychose.

Que c'est en fin de compte à *une déficience du symbolique* qu'il se rapporte, même si dans le texte allemand dont je vous parle, c'est le terme de *réalité* qui reste, terme qui est utilisé pour la part oubliée dans la psychose, je veux dire qu'il manque dans la psychose, car vous le verrez d'après le contexte, se révèle expressément, ne peut vouloir dire justement qu'*un manque, un trou, une déficience du symbolique*.

Aussi bien n'avez–vous pas vu que le phénomène primordial, quand je vous montre des cas concrets, des patients, des gens qui commencent à nager dans la psychose, qu'est–ce que c'est ?

Je vous en ai montré un qui croyait avoir reçu
une invite d'un personnage qui était devenu l'ami,
le point d'attache essentiel de son existence.
Ce personnage se retire, dit–il, et il le montre dans
son histoire, simplement dans cette perplexité liée
à un corrélatif de certitude qui est ce par quoi
s'annonce, l'entrée, l'abord, de ce que j'appelais
tout à l'heure le champ interdit dont l'approche
constitue par elle–même l'entrée dans la psychose.

Comment y entre–t–on ?

Comment le sujet est–il amené, non pas à s'aliéner
dans le *petit autre* dans son semblable, mais à devenir
ce quelque chose qui, de l'intérieur du champ où rien ne peut se dire, fait appel à tout
le reste, *au champ de tout ce qui peut se dire*.

C'est–à–dire qu'il évoque tout ce que vous voyez
manifesté dans le cas du Président SCHREBER,
à savoir ces phénomènes que j'ai appelés « *de frange* »,
au niveau de la réalité qui s'organise d'une façon
qui est nettement lisible :
dans *l'ordre imaginaire*, et qui l'aide bien, qui est devenu
significatif pour le sujet, c'est le rapport au
signifiant de la relation érotique que le désir
fondamental de la psychose, que ce à quoi qui fait
que le sujet, leurs délires ils les aiment les
psychotiques, comme ils s'aiment eux–mêmes.

À ce moment–là il n'a pas fait « *le narcissisme* »,
il touche du doigt *quelque chose*, il ajoute d'ailleurs
très rapidement que c'est là que gît le mystère,
celui même dont il s'agit.

La question est là :
qu'est–ce que ce rapport dans lequel le sujet entre…
    qui est toujours signalé de quelque façon par
    les phénomènes eux–mêmes dans la psychose
…ce rapport du sujet au signifiant, cette sorte de
rapport du sujet vivant au domaine du signifiant ?

Quelles sont les frontières de l'expérience qui font
que *le sujet tout entier verse* dans cette problématique ?

C'est là la question que nous nous posons cette année, et c'est là aussi la question où j'espère que je vous ferai faire avant les grandes vacances, quelques pas supplémentaires.

AVANT LE LEVER DU SOLEIL

Ô ciel au-dessus de moi, ciel clair, ciel profond ! abîme de lumière ! En te contemplant je frissonne de désir divin.
Me jeter à ta hauteur - c'est là ma profondeur ! M'abriter sous ta pureté, - c'est là mon innocence !
Le dieu est voilé par sa beauté : c'est ainsi que tu caches tes étoiles. Tu ne parles point : c'est ainsi que tu m'annonces ta sagesse.
Aujourd'hui tu t'es levé pour moi, muet sur les mers écumantes ; ton amour et ta pudeur se révèlent à mon âme écumante.
Tu es venu à moi, beau et voilé de ta beauté, tu me parles sans paroles, te révélant par ta sagesse :
Ô que n'ai-je deviné toutes les pudeurs de ton âme ! tu es venu à moi, avant le soleil, à moi qui suis le plus solitaire.
Nous sommes amis depuis toujours : notre tristesse, notre épouvante et notre profondeur nous sont communes ; le soleil même nous est commun.
Nous ne nous parlons pas parce que nous savons trop de choses : nous nous taisons et, par des sourires, nous nous communiquons notre savoir.
N'es-tu pas la lumière jaillie de mon foyer ? N'es-tu pas l'âme-sœur de mon intelligence ?
Nous avons tout appris ensemble ; ensemble nous avons appris à nous élever au-dessus de nous, vers nous-mêmes et à avoir des sourires sans nuages : sans nuages, souriant avec des yeux clairs, à travers des lointains immenses, quand, au-dessous de nous bouillonnent, comme la pluie, la contrainte et le but et la faute.
Et quand je marchais seul, de quoi mon âme avait-elle faim dans les nuits et sur les sentiers de l'erreur ? Et quand je gravissais les montagnes qui cherchais-je sur les sommets, si ce n'est toi ?
Et tous mes voyages et toutes mes ascensions : qu'était-ce sinon un besoin et un expédient pour le malhabile ?
Toute ma volonté n'a pas d'autre but que celui de prendre son vol, de voler dans le ciel !
Et qu'est-ce que je haïssais plus que les nuages qui passent et tout ce qui te ternit ?
Je haïssais même ma propre haine puisqu'elle te ternissait !
J'en veux aux nuages qui passent, ces chats sauvages qui rampent :
ils nous prennent à tous deux ce que nous avons en commun, l'immense et infinie affirmation des choses.
Nous en voulons à ces médiateurs et à ces mêleurs, les nuages qui passent :
à ces êtres mixtes et indécis, qui ne savent ni bénir ni maudire du fond du cœur.
Je préfère me cacher dans le tonneau sans voir le ciel ou m'enfouir dans l'abîme, que de te voir toi, ciel de lumière, terni par les nuages qui passent !
Et souvent j'ai eu envie de les fixer avec des éclairs dorés, et, pareil au tonnerre, de battre la timbale sur leur ventre de chaudron : timbalier en colère, puisqu'ils me dérobent ton affirmation, ciel pur au-dessus de moi ! ciel clair ! abîme de lumière !
puisqu'ils te dérobent mon affirmation !
Car je préfère le bruit et le tonnerre et les outrages du mauvais temps, à ce repos de chats, circonspect et hésitant ;
et, parmi les hommes eux aussi, ce sont ces êtres mixtes et indécis marchant à pas de loups, ces nuages qui passent,
doutant et hésitant que je hais le plus.
Et « qui ne sait bénir doit apprendre à maudire ! » ce clair enseignement m'est tombé d'un ciel clair, cette étoile brille à mon ciel, même dans les nuits noires.
Mais moi je bénis et j'affirme toujours, pourvu que tu sois autour de moi, ciel clair, abîme de lumière ! — c'est alors que je porte dans tous les abîmes ma bienfaisante affirmation.
Je suis devenu celui qui bénit et qui affirme : et j'ai longtemps lutté pour cela ; je fus un lutteur, afin d'avoir un jour les mains libres pour bénir.
Ceci cependant est ma bénédiction : être au-dessus de chaque chose comme son propre ciel, son toit arrondi, sa cloche d'azur et son éternelle quiétude : et bienheureux celui qui bénit ainsi !
Car toutes les choses sont baptisées à la source de l'éternité, par delà le bien et le mal ; mais le bien et le mal ne sont eux-mêmes que des ombres fugitives, d'humides afflictions et des nuages passagers.
En vérité, c'est une bénédiction et non une malédiction que d'enseigner : « Sur toutes choses, se trouve le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel à peu près, le ciel pétulance. »
« Par hasard » c'est là la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses, je les ai délivrées de la servitude du but.
Cette liberté et cette sérénité célestes, je les ai placées comme des cloches d'azur sur toutes les choses, lorsque j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles, et par elles, aucune « volonté éternelle » n'affirmait sa volonté.
J'ai mis en place de cette volonté, cette pétulance et cette folie, lorsque j'ai enseigné : « Il y a une chose qui sera toujours impossible c'est d'être raisonnable ! »
Un peu de raison cependant, un grain de sagesse, dispersé d'étoile en étoile, ce levain est mêlé à toutes choses : c'est à cause de la folie que la sagesse est mêlée à toutes les choses !
Un peu de sagesse est possible ; mais j'ai trouvé dans toutes choses cette certitude bienheureuse : elles préfèrent danser sur les pieds du hasard.
Ô ciel au-dessus de moi, ciel pur et haut !
Ceci est maintenant pour moi ta pureté qu'il n'existe pas d'éternelles araignées et de toile d'araignée de la raison :
que tu sois un lieu de danse pour les hasards divins, que tu sois une table divine pour le jeu de dés et les joueurs divins !
Mais tu rougis ?
Ai-je dit des choses inexprimables ?
Ai-je maudi en voulant te bénir ?
Ou bien est-ce la honte d'être deux qui te fait rougir ?
Me dis-tu de m'en aller et de me taire puisque maintenant le jour vient ?
Le monde est profond : et plus profond que le jour ne l'a jamais pensé.
Il y a des choses qu'il faut taire devant le jour.
Mais le jour vient : séparons-nous donc !
Ô ciel au-dessus de moi, ciel pudique et ardent !
Ô bonheur avant le soleil levant ! Le jour vient : séparons-nous donc !
Ainsi parlait Zarathoustra !

Nous allons reprendre notre propos un petit peu en arrière.

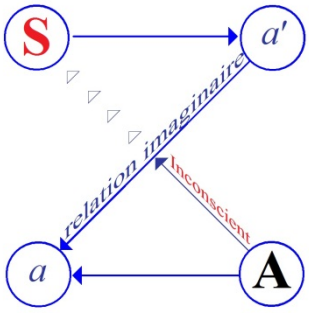
Je vous rappelle que nous en sommes arrivés au point où, par l'analyse – au sens courant du mot – du texte de SCHREBER nous avons mis de plus en plus fortement l'accent sur l'importance des phénomènes de langage dans l'économie de la psychose.

C'est dans ce sens qu'on peut parler de structures freudiennes des psychoses.

Mais la question présente est : quelle fonction ont, dans les psychoses, ces phénomènes de langage qui y apparaissent si fréquemment ?

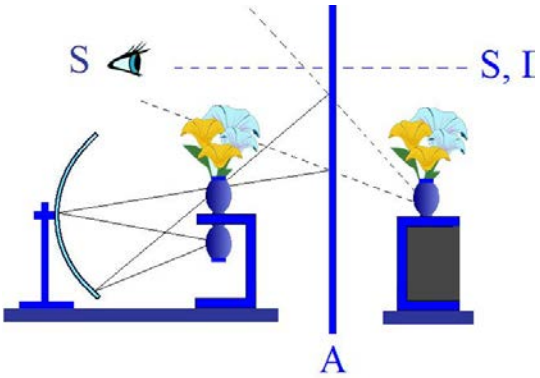
Il serait bien surprenant que…
    si vraiment l'analyse est ce que nous disons ici,
    à savoir si étroitement liée aux phénomènes
    du langage en général, et à l'acte de la parole
…il serait très surprenant qu'elle ne nous apporte pas une façon d'apercevoir l'économie du langage dans la psychose d'une façon qui ne soit pas absolument la même que celle dont on le comprenait dans l'abord classique, celui qui ne pouvait faire mieux que de se référer à des théories psychologiques classiques, le langage et ses différents niveaux.

Nous sommes arrivés à quelque chose…
    pour se référer à notre schéma fondamental
    de la communication analytique
…qui se révèle au sujet S qui est en même temps ce S où le I doit devenir S à l'*Autre*, qui est ce qu'essentiellement *la parole* du sujet doit atteindre, puisqu'il est aussi ce dans quoi ce message doit lui venir, puisque c'est bien la réponse de l'Autre qui est essentielle à la parole, à la fonction fondatrice de la parole.



Entre S et A, la parole fondamentale que doit révéler l'analyse, nous avons le détour, où la dérivation, où le circuit *imaginaire*, qui vient résister au *passage* de cette *parole*, sous la forme de ce *passage* par ce *a* et ce *a'* qui sont les pôles *imaginaires* du sujet.

Ce [*a* et *a'*] qui est suffisamment indiqué par *la relation dite spéculaire*, celle du *stade du miroir* :



Ce [*a* et *a'*] par quoi le sujet dans *sa corporéité, dans sa multiplicité, dans son morcellement naturel*, qui est en *a'*, qui est l'organisme, et qui se réfère à cette *unité imaginaire* qui est le *moi*, c'est-à-dire ce *a*, où il se connaît, où il se *méconnaît* aussi, et qui est ce dont il parle…

il ne sait pas à qui, puisqu'il ne sait
pas non plus qui parle en lui

…qui est donc ce dont il est parlé en *a'*.

Quand le sujet commence l'analyse...

comme je le disais schématiquement
dans les temps archaïques des séminaires

...le sujet commence par parler de lui .

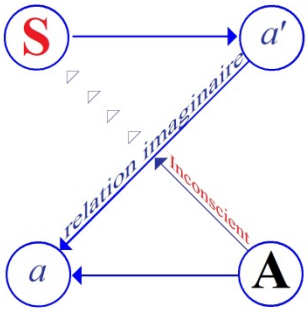
Quand il aura parlé de lui...

qui aura sensiblement changé dans l'intervalle

...à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse .

Qu'est–ce que cela veut dire ?

Je n'ai pas ici à m'étendre sur ce sujet.



Cela veut dire que l'absence de *l'analyste* en tant que *moi*,
car *l'analyste* si nous le plaçons maintenant dans ce *schéma*...
qui est le schéma de la parole du sujet
…nous pouvons dire :
qu'ici l'analyste est quelque part en A.

Et que, la position étant strictement inversée,
nous avons ici le *a'*, là où l'analyste pourrait parler,
pourrait répondre au sujet :

- s'il entre dans son jeu,
- s'il entre dans le couplage de la résistance,
- s'il fait justement ce qu'on lui apprend à ne pas faire, ce qu'on essaie tout au moins de lui apprendre à ne pas faire,

…c'est là donc lui qui serait en *a'*.

C'est ici, c'est–à–dire *dans le sujet*, qu'il se verrait
de la façon la plus naturelle, c'est à savoir :
s'il n'est pas analysé, cela arrive *de temps en temps*...

Je dirai même que d'un certain côté l'analyste n'est
jamais complètement analyste, pour la simple raison
qu'il est homme, c'est–à–dire qu'il participe
lui aussi aux mécanismes imaginaires qui font
obstacle au passage de la parole du sujet [S→A].

C'est très précisément en tant qu'il saura :

- ne pas s'identifier au sujet,
- ne pas entrer dans la capture imaginaire,
- c'est–à–dire ici être assez mort pour ne pas être pris dans cette relation imaginaire

…que là il saura…
    à l'endroit où sa parole est
    toujours sollicitée d'intervenir
…ne pas intervenir…
    assez pour ne pas permettre cette progressive
    migration de l'image du sujet en S, vers ce
    quelque chose qui est le S, la *Chose* à révéler,
    la *Chose* aussi qui n'a pas de nom,
    qui ne peut trouver son nom
…justement, pour autant que le circuit de la migration s'achevant directement de S vers A, c'est ce qui était sous le discours du sujet, c'est ce que le sujet avait à dire à travers son faux discours qui finira par s'achever et trouver ici un passage, d'autant plus facilement que l'économie aura été progressivement amenuisée de cette *relation imaginaire*.

Je vais vite, je ne suis pas ici pour refaire toute la théorie du dialogue analytique, mais simplement pour vous indiquer que le mot, que cette *parole*…
    avec l'accent que comporte la notion du « *mot* »
    comme solution d'une énigme, comme solution
    d'un problème, comme fonction problématique
…se situe là, dans l'Autre.

C'est toujours par l'intermédiaire de l'Autre que se réalise toute *parole pleine*, toujours dans le « *tu es…* » que le sujet se situe et se reconnaît lui–même.

La notion à laquelle nous sommes arrivés en analysant la structure du délire de SCHREBER, au moment où il s'est constitué, je veux dire au moment où à la fois *le système* corrélatif qui lie le *moi* à cet *autre imaginaire*, à cet *étrange* Dieu auquel SCHREBER a affaire, ce Dieu :

- qui ne comprend rien,
- qui le méconnaît,
- qui ne répond pas,
- qui est ambigu,
- qui le trompe,

…*système* donc où s'est achevé son délire…
    corrélativement à une sorte de précipitation,
    de localisation, je dirai, très précisément
    des phénomènes hallucinatoires

…nous *a fait aboutir*, tout au moins *voisiner* avec la notion qu'il y a quelque chose qu'on peut, *dans la psychose*, reconnaître et qualifier comme une *exclusion* de cet Autre au sens où l'*être* s'y réalise dans cet aveu de *la parole*.

Que *les phénomènes* dont il s'agit dans *l'hallucination verbale*...

- ces phénomènes qui dans leur structure même, manifestent la relation d'écho intérieur où le sujet est par rapport à son propre discours

- ces phénomènes hallucinatoires qui arrivent à devenir de plus en plus…
  comme s'exprime le sujet
  …« *insensés* » comme on dit, « *purement verbaux* », vidés de sens, faits de serinages divers, de ritournelles sans objet,

…ils nous donnent le sentiment que la structure qui est à rechercher est précisément dirigée vers ceci : qu'est–ce que c'est que *ce rapport spécial à la parole* ?

Qu'est–ce qui manque pour que :

- le sujet puisse en quelque sorte arriver à être nécessité dans *la construction de tout ce monde imaginaire*,

- en même temps que de l'intérieur de lui–même il subit une sorte *d'automatisme*, à proprement parler, de la fonction du discours qui devient pour lui non seulement quelque chose d'*envahissant*, de *parasitaire*, mais quelque chose dont la présence devient en quelque sorte pour lui ce à quoi il est suspendu.

C'est là que nous en sommes arrivés.
Et je dois dire qu'ici, pour faire un pas de plus, nous devons, comme il arrive souvent, faire d'abord un pas en arrière.

Que le sujet, en somme, ne puisse dans la psychose se reconstituer que dans ce que j'ai appelé *l'allusion imaginaire*, ceci à propos d'autres phénomènes que je vous ai montrés « *in vivo* » dans une présentation de malade. C'est le point précis où nous en arrivons.

Et c'est de la relation de cette constitution du sujet dans la pure et simple *allusion imaginaire*…
celle qui ne peut jamais aboutir
…qu'est le problème, c'est–à–dire le pas que nous devons faire pour essayer de le faire avancer.

Jusqu'à présent on s'en est contenté. L'*allusion imaginaire* paraissait très significative. On y retrouvait tout le matériel, tous les éléments de l'inconscient.

On ne semble s'être jamais, à proprement parler, demandé ce que signifiait…
au point de vue économique
…le fait que cette allusion en elle–même n'eut aucun pouvoir résolutif.

Et comme tout de même on y a insisté…
mais en y mettant comme une espèce de mystère, et je dirai presque, avec le progrès du temps, en s'efforçant *d'effacer les différences radicales qu'il y a dans cette structure par rapport à la structure des névroses*
…à Strasbourg, on m'a posé les mêmes questions qu'à Vienne.

Des gens qui paraissaient assez *sensibles* à certaines *perspectives* que j'avais abordées, finissaient par me dire :

« *Comment opérez–vous dans les psychoses ?* »

Comme s'il n'y avait pas assez à faire quand on a affaire à des auditoires aussi peu préparés que ceux–là, et de mettre l'accent sur le *b–a–ba* de la technique. Et je répondais :

– « *La question est un petit peu en train. Il faudra essayer de trouver quelques repères essentiels, avant de parler de la technique, voire de la recette psychothérapique.* »

On insistait encore :

– « *On ne peut quand même pas ne pas faire quelque chose pour eux !* »

– « *Mais oui. Mais attendons pour en parler que certaines choses soient dégagées.* »

Avant de faire ce pas, je voudrais tout de même…
puisqu'en quelque sorte le caractère fascinant de ces phénomènes de langage dans la psychose est quelque chose qui peut renforcer ce que j'ai appelé tout à l'heure un malentendu
…je voudrais y revenir, et même d'une façon assez insistante, pour que je puisse espérer qu'après cela quelque chose sera, pour moi et pour ceux qui m'*entendent* aujourd'hui, sur ce point définitivement *mis au point*.

Je vais faire parler quelqu'un. Bien souvent je suis censé dire que j'entends situer et même reconnaître que dans *son discours* il articule verbalement tout ce que le sujet a à nous communiquer sur le plan de *l'analyse*.

Bien entendu, la position extrême ne manque pas d'entraîner chez ceux qui s'y arrêtent des *abjurations* assez vives, qui se produisent dans deux attitudes :

- celle de « *la main sur le cœur* »,
- et par rapport à ce que nous appellerons l'attestation authentique d'un déplacement vers le haut, l'autre attitude c'est « *l'inclinaison de la tête* » qui est censée venir peser dans le plateau de la balance que je déchargerai trop au gré de mon interpellateur.

D'une façon générale, *on me fait confiance*. Il y a ce :

« *Heureusement vous n'êtes pas tout seul dans la Société de psychanalyse. Et il existe d'ailleurs une femme de génie : Françoise Dolto, qui nous montre dans ses séminaires la fonction tout à fait essentielle de l'image du corps, de la façon dont le sujet y prend appui dans ses relations avec le monde. Nous retrouvons là cette relation substantielle sur laquelle, sans doute, se broche la relation du langage mais qui est infiniment plus concrète, plus sensible.* »

Je ne suis pas du tout en train de faire la critique de ce qu'enseigne Françoise DOLTO, car *très précisément*, en tant qu'elle fait usage de sa technique, de cette extraordinaire appréhension, de cette sensibilité imaginaire du sujet, elle en fait très exactement…
quoique sur *un terrain différent* et dans *des conditions différentes*, au moins quand elle s'adresse aux enfants
…exactement le même usage.

C'est–à–dire que *de tout cela elle parle*, autrement dit qu'elle apprend aussi à ceux qui l'écoutent à en parler.

Mais ceci ne peut pas simplement résoudre la question
que de faire cette remarque :
cela laisse encore quelque chose d'obscur, et c'est
bien là ce que je voudrais vous faire entendre.

Il est clair que, je ne suis pas non plus surpris…
    j'ai encore à y revenir
…si je disais que quelque chose persiste d'*un malentendu*
à dissiper même chez des gens qui croient me suivre.

Je ne m'exprimerai pas *de la façon qui convient*…
Dire cela voudrait dire que puisque je […]
de la croyance de ceux qui me suivent,
j'exprime là une espèce de déception.

Ce serait tout de même être *en désaccord* avec moi–même
que d'éprouver, si peu que ce soit, une déception
semblable, si…
    comme c'est strictement au fond de la notion
    que je vous enseigne du discours
…je me mettais tout d'un coup à *méconnaître* le mien :
que le fondement même du discours interhumain est le malentendu.

Je ne vois donc pas pourquoi je serais moi–même *surpris*.

Mais ce n'est pas seulement pour cela
que je n'en suis pas surpris qu'il puisse susciter
une certaine marge de malentendu.

C'est qu'en plus…
- si quand même on doit être cohérent avec
  ses propres notions dans sa pratique,
- si toute espèce de *discours* valable doit justement
  être jugé sur les propres principes qu'il produit

…je dirai que c'est avec une intention expresse,
sinon absolument délibérée, que d'une certaine façon
je poursuis ce discours, d'une façon telle
que je vous offre l'occasion de ne pas tout à fait
le comprendre : grâce à cette marge tout au moins,
il restera toujours la possibilité que vous–même
vous disiez que vous croyez me suivre, c'est–à–dire
que vous restiez dans une position par rapport à ce
discours problématique qui laisse toujours la porte
ouverte à une progressive rectification.

En d'autres termes, si je m'arrangeais de façon à être très facilement compris, c'est–à–dire à ce que vous ayez tout à fait la certitude que vous y êtes, en raison même des prémices concernant *le discours interhumain*, le malentendu serait irrémédiable, grâce à la façon dont je crois devoir approcher les problèmes.

Il y a donc toujours pour vous la possibilité d'être ouverts à une révision de ce qui est dit d'une façon d'autant plus aisée que le fait que vous n'y avez pas été plutôt me revient entièrement, c'est–à–dire que vous pouvez vous en décharger sur moi.

C'est bien à ce titre que je me permets de revenir aujourd'hui sur quelque chose qui est tout à fait essentiel et qui signifie très exactement ceci : je ne dis pas que ce qui est communiqué dans la relation analytique passe par le discours du sujet.

Je n'ai donc absolument pas à distinguer dans le phénomène même de la communication analytique le domaine de la *communication verbale* de celui de la *communication préverbale*.

Que cette communication « *pré* » ou même *extra*–verbale soit en quelque sorte permanente dans l'analyse, ceci n'est absolument pas douteux.

Il s'agit de voir ce qui dans l'analyse constitue le champ proprement analytique.

C'est identique à ce qui constitue le phénomène analytique comme tel, à savoir *le symptôme*.

Et un très grand nombre de phénomènes dits normaux ou sub–normaux, qui n'ont pas été jusqu'à l'analyse élucidée quant à leur sens, ces phénomènes s'étendent bien au–delà du discours et de la parole, puisque ce sont des choses qui arrivent au sujet dans la vie quotidienne d'une façon extrêmement étendue, et qui étaient restées non seulement problématiques mais inattaquées.

Puis les phénomènes de « *lapsus* », « *troubles de la mémoire* », « *les rêves* », plus encore quelques autres que l'analyse a permis d'éclairer, en particulier le phénomène du « *mot d'esprit* » qui a une valeur si essentielle dans la découverte freudienne, parce qu'il fait vraiment sentir, il permet de toucher du doigt, la cohérence parfaite qu'avait dans l'œuvre de FREUD cette relation du *phénomène analytique* au langage.

Commençons par dire ce que *le phénomène analytique* n'est pas.

Ce « *pré–verbal* » dont il s'agit est quelque chose sur lequel précisément l'analyse a apporté d'immenses lumières, en d'autres termes, pour la compréhension duquel, pour la reconnaissance duquel, elle a apporté un instrument de choix.

Il faut distinguer ce qui est éclairé par *un instrument*, par un appareil technique, et cet appareil technique lui–même. Il faut distinguer le sujet de l'objet, l'observateur de l'observé.

Ce « *pré–verbal* » c'est *quelque chose* qui est essentiellement lié dans la doctrine analytique au préconscient. C'est cette somme des impressions *internes* et *externes* dont le sujet peut supposer, à partir des relations naturelles, et si tant est qu'il y ait des relations chez l'homme qui soient tout à fait naturelles, mais il y en a, si perverties soient–elles.

Tout ce qui est de l'ordre de ce pré–verbal participe à ce que noms pouvons appeler, si je peux dire, d'une *Gestalt intramondaine*.

Les informations dans le sens large du terme que le sujet en reçoit, si particulières qu'elles soient, restent des informations du monde où il vit.

Là–dedans tout est possible : là il a fallu les […] et la poupée infantile qu'il a été et qu'il reste. Il est l'objet excrémentiel, il est égout, il est ventouse. C'est l'analyse qui nous appelé à explorer ce monde imaginaire.

Tout ceci participe d'une espèce de *poésie barbare* que *l'analyste* n'a pas été du tout le premier à faire sentir et qui donne son charme à certaines œuvres poétiques. Nous sommes là dans ce que j'appellerai « *le chatoiement innombrable de la grande signification affective* ».

Pour exprimer tout cela, les mots justement qui lui viennent en abondance, au sujet, sont là tous à sa disposition, et aussi parfaitement accessibles, aussi inépuisables dans leurs combinaisons que la nature à laquelle ils répondent. C'est ce monde de l'enfant dans lequel vous vous sentez tout à fait à l'aise, d'autant plus que vous avez été familiarisés avec tous ces fantasmes : le haut vaut le bas, l'envers vaut l'endroit, et la plus grande et universelle équivalence en est la loi. C'est même ce qui nous laisse assez incertains pour y fixer les structures.

En fin de compte, ce *discours de la signification affective* atteint d'emblée aux sources de la fabulation.
Il y a un monde entre celui–là et le *discours* de la revendication passionnelle par exemple, pauvre à côté de lui, qui déjà radote, mais c'est que là il y a déjà le heurt de la raison.

Le travail de ce *discours* qui fait en fin de compte que ce *discours* est beaucoup plus couramment atteint que même son apparence peut le faire soupçonner.

Mais pour revenir à notre *discours* de la communication imaginaire en tant que justement, son support *préverbal* tout naturellement s'exprime en discours et plus et mieux qu'un autre, nous voyons aussi qu'à lui tout seul c'est le discours le plus fin, de celui que rien ne canalise.

Ici nous nous trouvons dans un domaine depuis toujours exploré, et par la déduction empirique, et par la déduction même *a priori* catégorielle, nous nous retrouvons dans un terrain absolument familier. La source et le magasin de ce préconscient de ce que nous appelons *imaginaire* est même pas mal connu, je dirai qu'il a été abordé assez heureusement déjà dans une tradition philosophique.

On peut dire que les idées–schèmes de KANT sont quelque chose qui se situe à l'orée de ce domaine, tout au moins c'est là qu'il pourrait trouver ses plus brillantes lettres de créance.

Quant à la pensée, il n'en reste pas moins que *la théorie de l'image et de l'imagination* sont dans la tradition classique d'une insuffisance surprenante, et que c'est bien justement un des problèmes qui s'offrent à nous, de savoir pourquoi il a fallu attendre si longtemps pour même en ouvrir, avant même d'en structurer la phénoménologie.

Nous savons bien en fin de compte…
ce domaine à proprement parler insondable
- …que :

- si nous avons fait des progrès remarquables dans sa *phénoménologie*, nous ne le maîtrisons pas encore,

- et que le problème de l'image fondamentale n'est pas pour autant résolu parce que l'analyse a permis d'y mettre en ordre le problème de l'image dans sa valeur formatrice, qui se confond avec les problèmes qui sont ceux des origines, voire même de l'essence de la vie, qui, si l'on peut espérer un jour aller plus loin, c'est certainement bien plutôt du côté des *biologistes*, des *éthologistes*, de l'observation du comportement animal qu'il faut espérer des progrès,

- que l'inventaire analytique n'épuise absolument pas la question de la fonction imaginaire, s'il permet d'en montrer certains traits d'économie essentielle.

Donc, ce monde préconscient…
en tant qu'il est le corrélatif du discours de la *Bewusstsein,* en tant qu'il recèle tout ce monde intérieur, qui est là, accumulé, prêt à resurgir, prêt à sortir au jour de la conscience, à la disposition du sujet, sauf contre ordre
…ce monde, je n'ai jamais dit qu'il avait en lui–même une structure de langage.

Je dis…
parce que c'est l'évidence
…qu'il s'y inscrit, qu'il s'y refond, mais il garde toutes ses voies propres, ses communications.

Ce n'est absolument pas là que l'analyse a apporté sa découverte essentielle, son appareil structural, ni même ce par quoi elle a permis de découvrir quelque chose dans ce monde.

Il est évidemment très surprenant de voir *dans l'analyse* l'accent mis sur la relation d'objet comme telle, la proposition au premier plan de la relation d'objet venir en somme à l'actif d'une *prépondérance exclusive* de *ce monde de la relation imaginaire*…
et c'est là-dessus que j'insiste
…comme telle, *masquer*, mettre au second plan, faire rentrer dans l'ordre, *effacer*, élider, ce qui est à proprement parler le champ de *la découverte analytique*.

Je reviendrai sur les responsabilités qu'il convient de rapporter à chacun.

Il est certain qu'il est très surprenant qu'un nommé KRIS par exemple, marque bien dans le développement de ce qu'il produit *depuis quelque temps* la progressive dominance de cette perspective :

- en remettant au premier plan…
  ce qui a bien entendu tout son intérêt
  …l'accent essentiel dans l'économie des progrès de l'analyse sur ce qu'il appelle nommément…
  car il a lu FREUD
  …les procès mentaux préconscients,

- en mettant l'*accent* sur le caractère fécond de la régression du *moi*,

- en remettant d'une façon tout entière sur le plan de l'imaginaire les voies d'accès à l'inconscient.

Ce qui est d'autant plus surprenant que si nous suivons FREUD, il est tout à fait clair qu'aucune exploration, si profonde, si exhaustive qu'elle soit, du préconscient ne mènera absolument jamais à un phénomène inconscient comme tel.

Qu'en d'autres termes cette espèce de mirage auquel une prévalence tout à fait *démesurée* de la psychologie de l'« *ego* » dans la nouvelle école américaine amène à peu près quelque chose comme ceci :
comme si un mathématicien que nous supposons idéal, qui aura fait tout d'un coup la découverte des valeurs négatives, se mettait soudain à espérer en divisant indéfiniment une grandeur positive par deux, espérer au bout de cette opération franchir la ligne du zéro et entrer dans le domaine rêvé de ces grandeurs entr'aperçues.

C'est une erreur d'autant plus surprenante…
voire grossière
…qu'il n'y a rien sur quoi FREUD insiste plus que sur cette différence radicale *de l'inconscient et du préconscient*.

Seulement, comme malgré tout on considère que tout cela c'est un grand fourre–tout et qu'il n'y a pas entre l'un et l'autre de différence structurale.

Encore que FREUD *y insiste* d'une façon tellement claire que je m'étonne qu'on ne puisse pas y reconnaître très précisément ce que je vais vous dire maintenant.

On s'imagine que quand même, on a beau dire qu'il y a une barrière, c'est comme quand on a mis dans un magasin à grains quelque chose qui sépare deux endroits, les *rats* finissent par y passer.

En fin de compte l'imagination fondamentale qui semble régler actuellement la pratique analytique, c'est qu'il y a quelque chose qui doit communiquer *entre la névrose et la psychose, entre le préconscient et l'inconscient*.

Il s'agit de pousser dans un sens pour arriver à perforer la paroi.

C'est une idée dont la poursuite amène les auteurs
eux–mêmes qui sont tant soit peu cohérents,
à développer, dans des surajouts ou adjonctions
théoriques qui sont tout à fait surprenantes,
le retour de « *la sphère non conflictuelle* »…
    du moins comme on s'exprime
…ce qui est une notion tout a fait exorbitante,
pas simplement régressive, mais transgressive.

On n'avait jamais entendu une chose pareille…
    même dans le domaine de la psychologie
    la plus néo–spiritualiste des facultés de l'âme
…jamais personne n'avait songé à faire de la volonté
quelque chose qui se situât dans une sorte d'empire
non conflictuel.

Ce n'est à rien moins que cela qu'amènent
les théoriciens de cette nouvelle école de l'« *ego* »,
pour expliquer comment, dans leur propre perspective,
quelque chose peut encore rester l'instrument
du progrès analytique.

En effet, si nous nous trouvons pris entre une notion
du *moi* qui devient le cadre prévalent des phénomènes,
c'est le cadre essentiel lui–même où il n'est pas
question de ne pas recourir.

Tout passe par le *moi*.

Il est bien certain qu'on voit mal comment
la régression du *moi*…
    devenue elle, à son tour,
    la voie d'accès à l'inconscient
…est quelque chose qui peut conserver quelque part,
où que ce soit, un élément médiateur qui est
absolument indispensable pour concevoir l'action du
traitement analytique, si on ne le met pas dans
cette espèce de « *moi* » véritablement « *idéal* »…
    ici entre guillemets
…et au pire sens du mot, qu'est *la sphère* dite
non–conflictuelle, laquelle devient le lieu mythique des
entifications les plus incroyablement réactionnelles.

Qu'est–ce que *l'inconscient* opposé à ce domaine du *préconscient*, tel que nous venons de le situer ?

Si je dis que tout ce qui est de la communication analytique *a structure de langage*, ça ne veut justement pas dire que l'inconscient s'exprime dans le discours. Je dis : ce qui est de l'ordre de l'inconscient.

Et ceci, la lecture de FREUD :

- la *Traumdeutung*,
- la *Psychopathologie de la vie quotidienne*,
- et *Le mot d'esprit…*,

le rendent absolument clair, évident, transparent.

Rien n'est explicable des détours, du relief qu'il donne à mesure qu'il s'avance dans l'exploration de ces questions à sa recherche, si cela ne s'explique pas de la façon suivante :
c'est que *le phénomène analytique comme tel*, et quel qu'il soit, n'est pas un langage au sens où ça voudrait dire que c'est un discours…
mais je n'ai jamais dit que c'était un discours
…le phénomène analytique est structuré comme le langage.

C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il est [∃] une variété phénoménale et non pas la moindre, mais justement la plus importante, la plus *révélatrice* des rapports, comme tels, de l'homme au domaine du langage : le phénomène analytique.

Tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe comme tel du champ analytique, de la découverte analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans *le symptôme* et dans *la névrose* nommément, est *structuré comme le langage*.

Qu'est–ce que ceci veut dire ?

Ceci veut dire que c'est un phénomène qui a présenté toujours cette duplicité essentielle du signifiant et du signifié.

Ceci veut dire que le signifiant y a sa cohérence propre qui participe des caractères du signifiant dans le langage, c'est–à–dire que nous saisissons le point où ce signifiant se distingue de toute autre espèce de signe.

Nous allons le suivre dans l'ordre du domaine préconscient imaginaire à la trace.

Nous partons du signe biologique, l'expérience de la psychologie animale nous a montré son importance. Il y a dans la structure même, dans la morphologie des animaux quelque chose qui a cette valeur captante grâce à quoi celui qui en est le récepteur…

celui qui voit le rouge du *rouge–gorge*, par exemple …et celui qui est fait pour le recevoir, entrent dans une série de comportements, dans un comportement désormais unitaire, qui lie le porteur de ce signe à celui qui le perçoit. Ce qui est quelque chose qui nous donne une idée tout à fait précise de ce qu'on peut appeler la signification naturelle.

Et de là, et sans chercher autrement comment ceci s'élabore pour l'homme, il est bien clair que nous pouvons en fait arriver par une suite de transitions à toute une épuration, à toute une neutralisation du signe naturel.

Il y a un point où ce signe se sépare de son objet, c'est *la trace*, *le pas sur le sable* du personnage inconnu qui deviendra le compagnon de Robinson sur son île. C'est là un signe à quoi Robinson ne se trompe pas.

Je dirai que là nous avons la séparation du signe avec l'objet, la trace dans ce qu'elle comporte de négatif et de séparé est quelque chose qui nous mène à ce que j'appelais l'ordre et le champ du *signe naturel*, à la limite du point où il est à proprement parler le plus évanescent.

La distinction ici du *signe* et de *l'objet* est tout à fait claire, puisque la trace c'est justement ce que l'objet laisse et il est parti ailleurs.

Je dirai même qu'objectivement il n'y a besoin d'aucune espèce de sujet, de personne qui reconnaisse *le signe* pour que *ce signe* et *cette trace* soient là. *La trace* existe même s'il n'y a *personne* pour la regarder.

À partir de quand passons-nous à ce qui est de l'ordre du *signifiant* ?

Le *signifiant* est en effet là quelque part. Il peut s'étendre à beaucoup des éléments de ce domaine du *signe*.

Mais *le signifiant* est un *signe* qui ne renvoie pas à un objet… même à l'état de *trace* …et dont pourtant *la trace* annonce le caractère *essentiel*. Il est lui aussi *signe d'une absence*.

Mais *le signifiant*, en tant qu'il fait partie du langage, *c'est un signe qui renvoie à un autre signe*, en d'autres termes : pour s'opposer à lui dans un couple dont l'élément essentiel est le caractère du couple, c'est-à-dire dont l'élément essentiel est l'accord.

Et je suis revenu, assez souvent ces temps-ci pour avoir surpris, sur un thème comme celui du « *jour* » déjà dans le signifiant, à partir du moment où il y a le jour et la nuit, il ne s'agit pas de quelque chose qui soit d'aucune façon définissable par *l'expérience*.

L'expérience ne peut rien indiquer qu'une série de modulations, de transformations, voire une pulsation, une alternance de la lumière et de l'obscurité, avec toutes ses transitions.

Le langage commence à l'opposition :

« *le jour et la nuit* ».

Et à partir du moment où il y a *le jour* comme signifiant, ce *jour* est livré à toutes les vicissitudes *d'un jeu* où, à l'intérieur de signifiants et par des lois d'économie qui sont celles propres au signifiant, *le jour* arrivera à signifier des choses assez diverses.

Ce caractère du signifiant marque d'une façon absolument essentielle tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient :
l'œuvre de FREUD avec son énorme armature *philologique*, qui est là à jouer jusque dans l'intimité des phénomènes, est absolument impensable, si vous ne mettez pas au premier plan *la prédominance*, la dominance du signifiant dans tout ce qui est impliqué du sujet dans les phénomènes analytiques comme tels.

Ceci doit nous mener à un pas plus loin,
dont il est question aujourd'hui.

Je vous ai parlé de l'Autre en tant que fondamental de la parole, en tant que le sujet avoue,
s'y reconnaît, s'y fait reconnaître.

C'est là qu'est le point essentiel.

Dans une névrose l'élément déterminant, l'élément qui sort, ce n'est pas telle ou telle relation perturbée, comme on dit, orale, anale, voire génitale, tel lien homosexuel, comme tel.

Nous ne savons que trop combien nous sommes gênés au maniement par exemple de cette relation homosexuelle, que nous mettons en évidence d'une façon permanente chez des sujets dont la diversité ne permet pas de faire intervenir, sur le plan proprement des relations instinctuelles et d'une façon uniforme, de relation homosexuelle.

Ce dont il s'agit c'est littéralement et à proprement parler d'une question, d'un problème par où le sujet a à se reconnaître sur le plan du signifiant, sur le plan du « *to be or not to be* » ce qui est ou ce qui n'est pas, sur le plan de son être.

Et ceci je veux vous l'illustrer par un exemple.

Je n'ai pas eu besoin d'en chercher un particulièrement favorable.
J'ai pris une vieille observation d'hystérie.

Ce qui fait que j'ai choisi celle–là…
    c'est une hystérie traumatique
…c'est qu'elle met au premier plan ce fantasme de grossesse, de procréation, qui est absolument dominant dans l'histoire de notre Président SCHREBER, puisqu'en fin de compte tout le *délire* aboutit à ceci : c'est que tout doit être réengendré par lui, quand enfin il sera arrivé au bout, à sa féminisation par rapport à Dieu. Enfin une nouvelle humanité d'esprit schrebérien, une série d'enfants *schrebériens* naîtront.

Et bien, je veux parler de ce cas d'hystérie, parce que justement il nous servira à serrer de près la différence qu'il y a entre *une névrose* et *une psychose*.

Ici pas trace d'éléments hallucinatoires du discours. Nous sommes en plein dans un symptôme hystérique. Il s'agit d'une observation de HASLER Joseph qui était un psychologue de l'école de Budapest, qui a publié une observation qu'il a recueilli à la fin de la guerre 1914-1918.

Il s'agit de la Révolution hongroise, et il nous raconte l'histoire d'un type qui est conducteur de tramway. Il a 33 ans, il est protestant hongrois…
    austérité, solidité, tradition paysanne
…et il a quitté sa famille à un âge qui est celui de la fin de l'adolescence pour aller à la ville.

Il a mené une vie professionnelle déjà assez marquée par des changements qui ne sont pas sans *signification*. D'abord boulanger, puis dans un laboratoire de chimie puis enfin conducteur de tramway.

Il est conducteur au sens où on dit : c'est celui qui tire la sonnette et qui poinçonne les billets. Il a été aussi au volant.
Enfin, un jour il descend de son véhicule, il *trébuche* et *tombe* par terre, se fait un peu traîner.
Il a une bosse, un peu mal dans le côté gauche.
On l'emmène à l'hôpital où on s'aperçoit qu'il n'a rien du tout. On lui fait une piqûre au cuir chevelu pour fermer la plaie. Tout se passe bien. Il ressort après avoir été examiné sous toutes les coutures.

On est bien sûr qu'il n'y a rien.
On y a beaucoup *radiographié*, lui–même y a mis du sien.

Et puis, progressivement s'établissent une série de crises qui se caractérisent par la montée d'une douleur tout à fait *spéciale* à la première côte, une crise vraiment très spéciale, mystérieuse, qui diffuse à partir de ce point et qui mène le sujet à un état de malaise de plus en plus croissant.

Il se couche sur le côté gauche, s'étend.
Il se couche sur un oreiller qui le bloque.
Et puis les choses persistent et s'aggravent avec le temps d'une façon toujours plus marquée.
Ces crises douloureuses qui durent quelques jours, reviennent à périodes régulières. Elles vont de plus en plus loin, elles entraînent de véritables pertes de connaissance chez le sujet.

On repose toutes les questions : on l'examine sous toutes les coutures. On ne trouve absolument rien.
On pense à une hystérie traumatique et on l'envoie à HASLER qui l'analyse.

Cette observation est extrêmement instructive par ce qu'elle va nous montrer. Nous avons un *matériel* abondant.
L'homme participe à *la première génération analytique*.
Il voit les phénomènes avec beaucoup de fraîcheur.
Il les explore en long et en large.

Néanmoins cette observation est publiée en 1921 et elle participe déjà de quelque chose qui est l'espèce de *systématisation* qui commence à frapper à ce moment–là, corrélativement semble–t–il, l'observation et la pratique, puisque c'est le tournant qui provient à ce moment dans la pratique, d'où va naître tout ce renversement qui va mettre l'accent, dans la suite, sur l'analyse des résistances.

Du point de vue historique aussi, HASLER est extrêmement impressionné à ce moment–là par la nouvelle « psychologie de l'*ego* ».

Par contre il connaît bien les choses plus anciennes, à savoir les premières analyses de FREUD sur le caractère anal, c'est–à–dire la notion que les éléments économiques de la libido peuvent jouer un rôle décisif sur la formation du *moi*.

Et on sent qu'il s'intéresse beaucoup au *moi* de son sujet, à son style de comportement, aux choses qui traduisent chez lui ces éléments régressifs, pour autant qu'ils s'inscrivent non pas seulement dans les symptômes, mais dans la structure.

Il marque avec beaucoup de pertinence l'importance de certains phénomènes tout à fait frappants des premières séances, à savoir d'une attitude du sujet qui le laisse assez déconcerté :
après la première séance le sujet tout à coup s'assoit sur le divan et se met à le regarder avec des yeux en boule de loto, la bouche béante, comme s'il découvrait un monstre inattendu et énigmatique.

À d'autres reprises le sujet marque *des manifestations de transfert* assez surprenantes :
en particulier, une fois, il se redresse brusquement, pour retomber dans l'autre sens du divan, met le nez contre le divan, et en offrant à l'analyste ses jambes pendantes d'une façon qui, dans sa *signification générale*, n'échappe pas non plus à l'analyste.

Bref des éléments comme le caractère profondément significatif de *la relation imaginaire*, la précipitation tout de suite de tendances qui posent la question des tendances *instinctuelles* du sujet, d'une homosexualité latente, réelle même, et accompagnée de toutes sortes d'éléments régressifs que l'observateur a mis en valeur.

C'est quelque chose qui en quelque sorte s'organise et donne son sens, *son dessin général* à ce qui est observé.
Observons les choses de plus près.
Ce sujet est un sujet qui a été assez bien adapté.

Il a des relations avec ses camarades qui sont celles d'un *syndicaliste militant*, un petit peu *leader*, et il s'intéresse beaucoup à ce qui le lie à ses camarades. Il jouit là d'un prestige incontestable.

Et notre auteur de noter aussi la façon très particulière dont son auto–didactisme s'exerce : tous ses papiers sont bien en ordre. Il essaie de trouver les traits du caractère anal et il progresse.

Mais en fin de compte l'interprétation qu'il donne au sujet de ses tendances, n'est ni admise ni repoussée, c'est accueilli, ça ne fait ni chaud ni froid.
Rien ne bouge.

Nous nous trouvons devant cette même butée devant quoi FREUD se trouve aussi avec *L'homme aux loups* quelques années auparavant, et dont FREUD ne donne pas dans *L'homme aux loups*...

puisqu'il a un autre objet
…dans sa recherche toute la clé.

Regardons de plus près cette observation parce qu'elle est extrêmement significative.
Ce qui va apparaître, c'est que dans le déclenchement de la névrose…

je veux dire dans son aspect symptomatique
…dans celui qui a rendu l'intervention de l'analyse nécessaire, qu'est–ce que nous trouvons ?

On peut dire : nous trouvons effectivement qu'il y a un *trauma*, et que ce *trauma* a dû réveiller quelque chose. Nous trouvons des traumas à la pelle dans l'enfance du sujet, quand il était *tout petit* et qu'il commençait à se mettre à grouiller sur le sol, sa mère lui a marché sur le pouce. On ne manque pas de marquer qu'à ce moment–là quelque chose de décisif avait dû se produire, puisque même, au gré de la tradition familiale il aurait, après cela, commencé *à sucer son pouce*.

Vous voyez castration–régression.
On en trouve d'autres.

Seulement, il y a un tout petit malheur…
et on s'aperçoit de ceci
avec la sortie du matériel
…c'est que ce qui a été décisif dans le *déclenchement*, dans la décompensation de la névrose…
parce que naturellement le sujet était névrosé avant d'avoir son accident, sinon ça n'aurait pas produit d'hystérie
…dans la décompensation de sa névrose, ce qui a joué *le rôle essentiel*, ça n'est pas apparemment le choc, l'accident.

Les choses se sont compliquées, aggravées, *déclenchées*, révélées symptomatiquement, à partir des examens radiographiques, *les examens radiographiques* comme tels.

Et l'auteur ne voit pas toute la portée de ce qu'il nous apporte et que s'il a une idée préconçue, c'est précisément dans l'autre sens :
c'est en somme à cette preuve interrogative qui le met sous le feu d'instruments mystérieux à connaître qu'est l'appareil de radio, que le sujet déclenche ses crises.

Et *ces crises*, *le mode de ces crises*, *leur périodicité*, *leur style*, apparaissent liés très évidemment par tout le contexte également du matériel, avec le fantasme d'une grossesse.

Ce qui domine donc dans *le symptôme*, dans *la manifestation symptomatique* du sujet, c'est sans doute ces éléments relationnels qui colorent pour lui d'une façon imaginaire ses relations aux objets, d'une façon qui permet d'y reconnaître la relation anale, ou ceci, ou cela, ou homosexuelle.

Mais ce à quoi se rapporte *le symptôme*, ce justement dans quoi ces éléments même sont pris, c'est dans la question qui est posée :

« *Est–ce que je suis ou non quelqu'un qui est capable de procréer ?* »

Et de procréer selon le registre féminin.

C'est au niveau de l'Autre, au niveau du mot, au niveau de l'élément *symbolique*, pour autant que nous devons comme analystes assez bien savoir que toute l'intégration de la sexualité chez le sujet humain est liée à une reconnaissance *symbolique*.

Si la reconnaissance de la position sexuelle du sujet, comme telle n'est pas liée à l'appareil *symbolique*, l'analyse et le freudisme n'ont plus qu'à disparaître, ils ne veulent absolument rien dire,

Si ce n'est pas la relation…
    comme FREUD y a insisté dès le début et jusqu'à la fin, comme nous ne devons jamais l'oublier
…du *complexe d'Œdipe*, c'est–à–dire du sujet en tant qu'il trouve sa place dans un appareil *symbolique* préformé :

- qui donne la loi,
- qui instaure la loi dans la sexualité, et une loi qui désormais deviendra constituante,
- qui prend toute cette sexualité et ne l'établit, et ne l'instaure, et ne permet au sujet même de l'atteindre et de la réaliser que sur ce plan, la loi symbolique, l'analyse si elle ne savait pas ça, n'aurait absolument rien découvert.

Ce dont il s'agit chez ce sujet, c'est de la question « *qui suis–je ?* » ou « *suis–je ?* » C'est d'une relation d'être. C'est d'une relation essentielle, c'est d'un signifiant fondamental qu'il s'agit.

Et c'est pour autant que cette question est *réveillée*…
    elle était là bien sûr, et nous l'avons maintenant, avec cette clé là, retrouvée tout au long de l'observation
…c'est pour autant que cette question est *réveillée* en tant que symbolique…
    et non pas en tant que phase de la relation intersubjective, que réactivation imaginaire de quelque type que ce soit
…c'est en tant qu'un *au–delà*, quelque chose qui suppose qu'il veut arriver au mot de ce qu'il essaie en tant que question :

- qu'est entré le nouveau déclenchement décompensant dans sa névrose,

- que les symptômes eux–mêmes s'organisent. Et quels que soient leurs qualités, leur nature, le matériel auquel ils sont empruntés, ils prennent valeur eux–mêmes de formulation, de reformulation, d'insistance même de cette question.

Cette clé bien entendu ne se suffit pas à elle–même. Elle se confirme du fait qu'il ressort à ce moment–là que des éléments de la vie passée du sujet gardent pour lui tout leur relief.

Un jour où il a pu observer, caché, une femme du voisinage de ses parents qui poussait des cris, des gémissements qui n'en finissaient plus.

Il l'a surprise dans une attitude qui était celle des contorsions et des douleurs, les jambes élevées, et il a su de quoi il s'agissait.

Ceci d'autant plus que l'accouchement n'aboutissant pas, le médecin doit intervenir, morcelant, et qu'il voit partir quelque part dans un couloir l'enfant en morceaux, qui est tout ce qu'on a pu tirer.

Ceci survient en connexion avec l'analyse de sa reconnaissance des troubles, lesquels troubles eux–mêmes ont là deux valeurs.
Car la valeur significative, à savoir le caractère féminisé du discours du sujet, par exemple quand il parle, quand il demande l'appui du médecin, est quelque chose qui est tellement saisissable et immédiatement saisissable.

Quand notre analyste fait part au sujet des premiers éléments, il obtient du sujet cette remarque que le médecin qui l'a examiné a été *sensible à quelque chose* qui ressemble à cela, et qu'il a dit à sa femme :

« *Je n'arrive pas à me rendre compte de ce qu'il a.*
Il me semble que si c'était une femme je comprendrais bien mieux. »

Il a perçu le côté significatif, mais il n'a pas pu…
pour la simple raison qu'il n'avait pas l'appareil analytique, qui n'est concevable que dans le registre des structurations de langage
…s'apercevoir que tout ceci n'est encore qu'un matériel adéquat, favorable dont on peu user, mais on userait aussi bien de n'importe quel autre pour exprimer quelque chose qui est au–delà de toute relation actuelle ou inactuelle, qui est la question du sujet sur ce qui est pour lui en cause, c'est–à–dire un « *Qui suis–je ?* » :

« *Est–ce que le suis un homme ou une femme ?* »

« *Est–ce que je suis particulièrement capable d'engendrer ?* »

Quand on a cette clé, toute sa vie paraît, se réordonne dans une perspective qui devient d'une fécondité incroyable, c'est–à–dire que par exemple on parle de préoccupations anales chez ce sujet, de fonctions excrémentielles et on donne beaucoup d'éléments de l'importance que ça pouvait prendre pour lui.

Mais autour de quoi jouait cet intérêt porté à ses excréments ?

Autour de ceci : s'il pouvait y avoir dans les excréments des noyaux de fruits qui fussent encore capables de lever une fois mis en terre.

Le sujet a une grande ambition, c'est de s'occuper de l'élevage de poulets et tout spécialement du commerce des œufs. Il s'intéresse à toutes sortes de questions de botanique, qui sont toutes centrées autour des questions de germination ou de couvée.

On peut même dire que toute une série d'accidents qui lui sont arrivés dans sa profession de conducteur de tramway sont liés à quelque chose de fondamental qui se relie à un certain nombre de faits qui sont liés au morcelage, qui sont liés à son appréhension d'une naissance qui l'a frappé dans son caractère *dramatique*.

Ce n'est pas l'origine dernière que nous pouvons trouver de ce qui est la question pour le sujet, mais c'en est une particulièrement expressive.

D'autres éléments encore nous permettent de voir ces accidents et tout spécialement le dernier, comme quelque chose aussi dans quoi le sujet s'intègre par le fait que c'est tout à fait manifeste : il tombe du tramway qui est devenu pour lui une espèce d'appareil significatif, il choit, il accouche lui–même, c'est tout le thème et le thème unique du fantasme de grossesse avec tout ce qui est corrélation, et la fin spécialement dramatique.

Mais il est dominant en tant que quoi ?

En tant que signifiant de quelque chose dont tout le contexte nous montre que c'est ce dont il s'agit pour lui, à savoir son intégration ou sa non–intégration à la fonction virile comme telle, à la fonction de père, ce à quoi il n'arrive précisément jamais.

Quand il a épousé une femme, il s'est arrangé pour que ce soit une femme qui avait déjà un enfant et avec laquelle il n'a pu avoir que des relations insuffisantes.

Et le caractère problématique pour lui de la question de son identification symbolique est là ce qui soutient toute compréhension possible de l'observation.

En d'autres termes :
- tout ce qui est dit,
- tout ce qui est exprimé,
- tout ce qui est gestualisé,
- tout ce qui est manifesté,

ne prend son sens qu'en fonction de quelque chose qui est la réponse à formuler sur cette relation fondamentalement symbolique :

« *Suis–je un homme ou suis–je une femme ?* »

Vous ne pouvez pas manquer quand je vous expose les choses ainsi…
    à propos de cette *observation*, en vous la résumant
…de faire le rapprochement avec ce sur quoi j'ai mis l'accent dans le cas de Dora.

Et à quoi aboutit–elle, si ce n'est à une question fondamentale sur le sujet de son sexe.
Quand je dis de son sexe, c'est non pas quel sexe elle a, mais « *Qu'est–ce que c'est que d'être femme ?* ».
Les deux rêves de Dora sont absolument transparents.
On ne parle que de cela : « *Qu'est–ce qu'un organe féminin ?* ».

Nous nous trouvons là devant quelque chose de *singulier*.
C'est très exactement que le sujet mâle se trouve dans la même position, à savoir :

- que la femme s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme,
- de même que le sujet mâle s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme.

C'est là que nous reprendrons la prochaine fois.

Car ça nous introduira à mettre en valeur des éléments qui sont tout à fait essentiels dans toute compréhension de cette valeur signifiante du symptôme dans la névrose :
ce sont les dissymétries que FREUD a toujours soulignées dans la relation du *complexe d'Œdipe*.

En d'autres termes, si pour la femme la réalisation de son sexe ne se fait pas dans le *complexe d'Œdipe* d'une façon symétrique à celle de l'homme…
    c'est–à–dire non pas par une identification à la mère, par rapport à l'objet maternel, mais au contraire par identification à l'objet paternel, comme FREUD le souligne
…il faut qu'elle fasse…
    ce qui lui assigne une espèce de détour supplémentaire dont il n'a jamais démordu
…quelque chose…
    qu'on a pu aborder depuis, du côté des femmes spécialement
…pour rétablir cette symétrie.

Ce n'est pas sans motif, et c'est quelque chose aussi qui confirme cette distinction de l'*imaginaire* et du *symbolique* que j'ai reprise aujourd'hui.

Mais vous le verrez :
cette espèce – d'un autre côté – de détour *supplémentaire*,
de désavantage où se trouve la femme dans l'accès
à l'identité de son propre sexe, à sa sexualisation
comme telle, est quelque chose qui se retourne
d'un autre côté dans l'hystérie en un avantage.

Puisque grâce à cette *identification imaginaire* au père…
> qui est pour elle absolument accessible en raison spécialement de sa place, de sa situation dans la compétition que l'œdipe lui permet d'interroger

…tout naturellement pour elle dans l'hystérie
les choses deviennent excessivement faciles
à concevoir et à schématiser.

Vous le verrez, pour l'homme, précisément dans la
mesure où le *complexe d'Œdipe* est fait d'une certaine façon
pour lui permettre de réaliser et d'accéder
à ce à quoi il est le plus difficile d'accéder,
c'est–à–dire à une virilité effective, justement à
cause de cela, dans la névrose et dans le détour
névrotique, pour lui le chemin sera plus complexe.

Je compléterai mon propos d'hier soir : *la formation de l'analyste*, de ce qui constituerait ses lieux propres, avec transmission de cette *science* que j'ai nommée très précisément, et dont la caractéristique générale est d'être ordonnée par la linguistique. Je n'avais bien entendu dans ce sens pas beaucoup plus de choses à dire, étant donné que nous n'y sommes pas…

Le *sens* de ce que j'ai dit, à savoir de la conférence, était bien que la formation de l'analyste est d'abord de se bien pénétrer de ce qui est articulé de la façon la plus énergique possible pour des gens dont une partie est extrêmement loin de nos études.

Vous allez voir au contraire qu'à travers une espèce de réfraction qui est celle, si vous voulez, de ce mauvais *symbolisme*, de cette notion confuse du *symbolisme* qui mêle dans le *symbolisme* à proprement parler :

- et celui dans lequel nous nous entendons ici, le *symbolisme* en tant que structuré dans le langage,

- et ce qu'on peut appeler le *symbolisme* naturel que j'ai appelé alors hier soir sous une formule sous le chef de laquelle j'ai mis mon développement : lire dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes.

C'est donc bien là qu'était l'essentiel. S'il y a quelque chose qui a pu – *dans ce que j'ai dit hier soir* – être partiel, laisser à désirer, mais aussi, *bien entendu*, c'est la partie concomitante de ce que j'avais d'abord voulu pleinement *développer*.

Je crois que quand même pour un auditoire tel qu'il était, il fallait faire vivre un peu cette différence du signifiant et du signifié. J'ai même donné des exemples, certains humoristiques, j'ai donné *le schéma* et je suis passé aux applications analytiques.

Je ne crois pas même qu'il y ait des chances suffisantes pour que les gens aient seulement entendu tout le soin que j'ai essayé de prendre…

de donner une espèce de dimension concrète,
de faire un bâti qui permette de saisir
ce sur quoi nous mettons l'accent

…en rappelant que la pratique freudienne tend en quelque sorte à promouvoir au premier plan, à fasciner en quelque sorte l'attention des analystes dans ce qu'elle nous montre de séduisant dans :

- les formes imaginaires,
- les rapports de signification de sujet à sujet,
- la valeur significative de son monde sur le plan imaginaire, sur le plan intuitif.

Et surtout j'ai rappelé que :

- tout ce que FREUD nous dit,
- tout ce sur quoi il met l'accent,
- tout ce qui permet en somme l'organisation, le progrès, ce qui permet de définir ce champ comme quelque chose que nous pouvons déplacer, mais dans lequel nous avons à proprement parler une entrée,

…nous pouvons à proprement parler le mettre en jeu.

Contrairement, la dynamique des phénomènes est liée à ce caractère d'ambiguïté, de duplicité fondamentale qui résulte de la distinction du *signifiant* et du *signifié* dans tout ce qui est des phénomènes du *champ analytique*.

Vous avez pu voir combien c'est autour de *la problématique du mot*, combien ce n'est pas par hasard que c'est un jungien qui est venu apporter ce terme.

Au fond du mythe jungien, il y a en effet ceci : que *le symbole* est conçu comme ce que j'ai appelé « *une espèce de fleur qui monte du fond* » c'est un épanouissement de ce qui est au fond de chacun, de l'homme en tant que typique.

La distinction est là de savoir si *le symbole* est cela, ou si c'est au contraire quelque chose qui enveloppe, contient, intervient, forme ce que mon interlocuteur appelait assez joliment la création.

La seconde partie concernait cet infléchissement de l'analyse ou ce qui résulte dans l'analyse de cet oubli de la vérité fondamentale de la structuration du *signifiant-signifié*, et là bien entendu, je n'ai indiqué…

> comme j'espère l'avoir assez fortement articulé dans l'ensemble

…je n'ai pu qu'indiquer ce en quoi la théorie de l'analyse qui se reflète sur l'*ego*…

> la façon dont elle se désigne elle-même, dont l'exprime dans cette doctrine, la théorie promue actuellement dans les cercles new-yorkais

…indiquant bien qu'il y a là quelque chose qui change tout à fait la perspective dans laquelle sont abordés les phénomènes analytiques, j'ai essayé d'indiquer en quoi ceci participait de la même *dégradation*, de la même *oblitération* de la distinction essentielle.

Cela aboutit à mettre au premier plan, en effet, un des ressorts dynamiquement très effectifs dans l'ordre de *l'imaginaire*, et qui est celui de la relation de *moi* à *moi*.

Et je n'ai pu qu'esquisser ce qui peut même en l'occasion en résulter. Je veux dire que j'ai mis l'accent sur ceci, c'est que s'il y a quelque part, ce qu'on appelle « *renforcement du moi* »…

> c'est-à-dire mise de l'accent sur *la relation fantasmatique* en tant qu'elle est toujours reliée, qu'elle est corrélative de la relation du *moi*

…c'est précisément et plus spécialement chez le névrotique…

> tous les sujets ne sont pas des névrotiques

…caractérisé par une structure typique.

Il y a bien d'autres façons, de *modes d'intervention* : l'extension des névroses du côté des *névroses de caractère*, des autres modes de manifestations significatives de l'inconscient.

Il y en a d'autres, mais tout spécialement dans la névrose, ce mode d'intervention va dans le sens qui est exactement opposé à celui *de la dissolution*, non seulement des *symptômes*…
    qui sont à proprement parler dans leur signifiance, mais qui à l'occasion peuvent être pourtant mobilisés
…mais *de la structure de la névrose*.

J'ai indiqué ici que ce que nous devons appeler dans la névrose obsessionnelle « *structure de la névrose* » c'est justement cela le sens de ce que FREUD a apporté :

- quand il fait sa nouvelle topique,

- quand il a mis l'accent sur la fonction du *moi* en tant que fonction *imaginaire*.

Et là j'ai indiqué aussi, pour ceux qui étaient là, qu'il ne semble pas que la simple inspection massive, montre immédiatement par sa disposition générale, que le *moi* n'est absolument rien de ce qu'on en fait spécialement dans l'usage analytique.

J'ai *indiqué* hier soir les points les plus *significatifs*. Vous voyez que FREUD met le *moi* en relation avec *le caractère* à proprement parler *fantasmatique de l'objet*, et que le *moi* en tant que mirage…
    ce qu'il a appelé « *idéal du moi* », c'est–à-dire justement la fonction d'illusion, d'irréalisation, la fonction fondamentalement narcissisante du *moi*, dit–il en toutes lettres
… a le privilège de l'exercice, de *l'épreuve de la réalité*.

C'est elle qui atteste pour le sujet la réalité. c'est–à–dire…
    le contexte n'est pas douteux
…il s'agit très précisément de dire que c'est à la fonction du *moi* en tant que fonction du *moi* qu'aboutit le fait que le sujet valorise, accentue, donne l'accent de la réalité à quoi que ce soit : c'est la fonction fondamentalement illusoire, exprimée comme telle.

De cette topique ressort que *quelque chose*…
ai–je indiqué
…devait normalement se produire à partir de là.

C'est à savoir quelle est dans les névroses typiques
l'utilisation que prend précisément comme élément
du sujet, c'est–à–dire comment à l'aide du *moi*…
pour ne pas dire « *L'homme pense* » :
« *il ne faut pas dire « l'âme pense »* – dit Aristote – *mais l'homme pense avec son âme.* »
…nous dirons que *le névrosé pose sa question névrotique*…
sa question secrète, *sa question* bâillonnée,
sa question qui n'est pas formulée
…*il pose sa question avec son moi.*

Dans FREUD c'est de nous montrer :

- comment un ou une *hystérique* use de son *moi*,
- comment un *obsessionnel* use de son *moi*
  pour poser la question, c'est–à–dire justement :
- pour ne pas la poser,
- pour la maintenir,
- pour la soutenir dans la présence.

La structure d'une névrose étant justement *ce qu'elle est pour nous*,
elle a *dans sa nature ce qu'elle est pour nous* :
elle a été longtemps une pure et simple question,
elle était un problème parce qu'elle est un problème
dans sa nature.

Le névrosé est dans une position de symétrie :
il est la question que nous nous posons.
Comme ce sont des questions qui nous touchent tout
autant que lui, c'est bien pour cela que nous avons
la plus grande répugnance à la formuler toujours
plus précisément.

Je vous rappelle que ceci s'illustre tout simplement
dans la façon dont depuis toujours je vous pose
le problème de l'hystérie :
c'est celui auquel FREUD a donné l'éclairage le plus
éminent, celui du cas de Dora.

Qu'est–ce que Dora ?

C'est quelqu'un qui est en effet pris dans un état symptomatique bien clarifié, dans ce cas, à ceci près que FREUD, de son propre aveu fait une erreur sur ce qu'on peut appeler « *l'objet* ».

Très précisément il fait cette erreur sur *l'objet* dans toute la mesure où il est trop centré sur la question de *l'objet*, c'est–à–dire où il ne fait pas intervenir la foncière duplicité subjective qui est impliquée.

Il est tout centré sur ce qui peut être *l'objet du désir* de Dora. Il ne se demande pas avant tout et d'abord, non seulement ce que Dora désire, mais même *qui* désire dans Dora.

Et *le ressort* de son erreur, la critique de sa technique…
> qui est donnée *par lui–même* dans la reconnaissance du fait qu'il s'est trompé sur *l'objet*, c'est–à–dire quelque chose qui est dans toute la topique générale de la relation subjective

…c'est bien ici qu'il nous l'indique, puisque aussi bien dans ce ballet à quatre :

- de Dora,
- de son père,
- de Monsieur K,
- et de Madame K,

FREUD s'aperçoit que *l'objet* qui intéressait vraiment Dora est Madame K.

Mais ceci qu'est–ce que ça veut dire ?
Nous le savons, la configuration du cas Dora se présente donc ainsi :
c'est en tant qu'identifiée à Monsieur K,
c'est en tant que la question de savoir où est le *moi* de Dora est résolue par ceci :
le *moi* de Dora est Monsieur K.

La fonction remplie, si vous voulez, dans le schéma du *stade du miroir* par *l'image spéculaire* quand elle est là où le sujet situe son sens pour le reconnaître, le type de la reconnaissance dans le semblable, là où pour la première fois le sujet situe son *moi*, *ce point externe d'identification imaginaire* :
c'est dans Monsieur K qu'elle le situe.

C'est à partir de là…
    et en tant qu'elle est Monsieur K
…que tous ses *symptômes* prennent leur sens définitif, à savoir que s'ils demandaient des conversions explicatives, quelquefois un tout petit peu tirées par les cheveux à FREUD, tout devient toujours infiniment plus simple :
l'action de l'aphonie de Dora qui se produit pendant les absences de Monsieur K que FREUD explique d'une façon assez jolie, mais qui ne laisse pas sans quelque doute, parce qu'elle parait presque *trop belle* :

« *Elle n'a plus besoin de parler puisqu'il n'est plus là. Il n'y a plus qu'à écrire.* »

Cela laisse tout de même un peu rêveur.

Pour qu'elle se tarisse ainsi, c'est que le mode d'objectivation n'est posé nulle part ailleurs.
L'aphonie survient parce que Dora est laissée directement en la présence de Madame K, à propos de quoi toute son expérience, semble–t–il…
    de ce qu'elle a pu entendre des
    relations entre son père et Madame K
…est liée à une appréhension d'un mode d'exercice de la sexualité qui se dégage très certainement, qui est celui de la fellation du père de Dora par Madame K : c'est quelque chose qui paraît infiniment plus significatif pour l'intervention de symptômes oraux dans la confrontation, le tête–à–tête, de Dora avec Madame K. Mais ceci d'ailleurs est tout à fait accessoire dans mon exposé.

L'important c'est que c'est en tant qu'identifiée à Monsieur K…
    en tant qu'ayant son *moi* dans Monsieur K
…que toute *la situation fondamentale*…
    celle d'ailleurs à laquelle Dora participe
    effectivement jusqu'au moment de
    la décompensation névrotique
…c'est elle qui rend possible toute cette situation…
    dont par ailleurs elle se plaint,
    et ceci fait partie de la situation
…c'est en tant que Dora est identifiée à Monsieur K.

Mais il s'agit de savoir ce que cela veut dire
et pourquoi ?

C'est très exactement sa façon d'interroger
sur ce qu'est son sexe, ce qu'est sa féminité.

Qu'est–ce que dira Dora ?
Qu'est–ce que dit *l'hystérique femme* fondamentalement
par sa névrose ?

La question est là un point sur lequel nous touchons
quelque chose d'essentiel.

C'est en cela que nous voyons la fécondité de
l'appréhension freudienne des phénomènes,
c'est qu'ils savent nous montrer les plans
de structure [symbolique] du *symptôme*, c'est une vérité
qui nous mène tout de suite beaucoup plus loin.

S'il y a quelque chose qui ressort de tout
ce sur quoi FREUD a toujours insisté…

> Malgré le mouvement d'enthousiasme pour les
> phénomènes imaginaires remués dans l'expérience
> analytique, les bonnes volontés à trouver
> immédiatement les symétries, les analogies :
> « *Le complexe d'Œdipe ? Comme c'est clair ! Comme on l'a bien expliqué*
> *pour le garçon ! Alors ça doit bien être la même chose pour la fille. Et d'ailleurs*
> *comme Freud lui–même l'a indiqué : beaucoup de choses jouent ainsi.* »

…mais FREUD a toujours insisté sur *l'essentielle dissymétrie*
du complexe d'Œdipe.

Est–ce que ceci précisément ne va pas être quelque
chose qui nous permette d'entrer plus loin dans cette
dialectique de *l'imaginaire* et du *symbolique* ?

Est–ce que ça n'est pas là que gît assurément
ce côté paradoxal ?

Pourquoi en effet ne pas admettre tout simplement que
dans la rivalité de la fille avec la mère à l'égard
du père il ne s'agit là que *d'objet du désir* ?

Vous me direz : il y a la relation d'amour primaire avec la mère, c'est quelque chose, c'est quelque chose qui introduit une dissymétrie.

Mais comme loin d'en être là à l'époque où FREUD commence à ordonner les faits qu'il constate dans l'expérience et qui le forcent à affirmer qu'il y a pour la fille…

et il y a bien d'autres éléments de dissymétrie …l'élément anatomique sur lequel FREUD insiste, qui fait que pour la femme les deux sexes dans leur organisation anatomique ne sont pas *identiques*. Est-ce que c'est simplement là qu'est la raison de la *dissymétrie* ?

C'est cela qui nous est en quelque sorte proposé, imposé par les études de détail très serrées que fait FREUD sur ce sujet.
Je n'ai qu'à en nommer quelques unes :

- *Les considérations sur la différence anatomique des deux sexes* [D1] sont un des titres des travaux qui ont été faits sur ce registre. Il y en a d'autres,
- il y a l'article *Sur la sexualité féminine* [D2] qui est de 1931, (l'autre [D1] étant de 1925),
- puis *Le déclin du complexe d'Œdipe* [D3] qui est de 1924, je crois.

Ce que nous voyons, c'est qu'une *dissymétrie essentielle* apparaît au niveau du *signifiant*, au niveau du *symbolique*. Et il n'y a pas, dirons-nous, à proprement parler de symbolisation du sexe de la femme comme tel, la symbolisation en tout cas n'en est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme.

Et ceci pour une raison qu'il ne faut pas même chercher au-delà de ce quelque chose de simple, c'est que *l'imaginaire* ne fournit qu'une *absence* là où il y a ailleurs un *symbole très prévalent*, que c'est de la prévalence de la *Gestalt phallique* que dépend quelque chose d'essentiel dans ce qui force la femme, dans la réalisation du complexe œdipien, à ce détour par *l'identification au père*, ce qui est tout à fait dissymétrique par rapport à ce qui se passe chez le garçon, et la force à prendre les mêmes chemins que le garçon pendant un temps.

L'accès de la femme au complexe œdipien se fait du côté du père. C'est son *identification imaginaire* qui se fait en passant par le père, exactement comme chez le garçon, et elle le fait précisément en fonction d'une *prévalence* de la forme *imaginaire*, mais en tant qu'il est pris lui–même comme élément *symbolique* central, de l'Œdipe.

En d'autres termes, si *le complexe de castration* prend une valeur pivot dans la réalisation de l'Œdipe…
et ceci pour les deux sujets,
aussi bien le garçon que la fille
…c'est très précisément en fonction du père que *le phallus* est *un symbole* dont il n'y a pas *de correspondant*, *d'équivalent*.

C'est d'une dissymétrie dans le signifiant qu'il s'agit, et cette dissymétrie dans le signifiant détermine les voies par où passeront chez les uns et les autres sujets *le complexe d'Œdipe*.

Les deux voies les font passer par le même sentier :
- le sentier de la castration chez le garçon,
- et exactement de la même façon chez la fille avec ce qu'il détermine comme étant le pivot de la réalisation de l'Œdipe dans la sexualité féminine, à savoir le pénis.

Nous avons donné là justement un instrument tout à fait caractéristique et tout à fait frappant de la prédominance du signifiant dans les voies d'accès de la réalisation subjective :
celle de l'expérience d'Œdipe.

Là où l'assomption imaginaire de la situation n'est nullement impensable, il y a en effet une sorte de compensation.

Il y a tous les éléments pour une expérience de la position féminine qui soit en quelque sorte directe, symétrique à la réalisation de la position masculine, si c'était simplement quelque chose qui se réalise dans l'ordre de l'expérience vécue, comme on dit, dans l'ordre de quelque chose qui serait de l'ordre de la sympathie de l'*ego*, des sensations.

Il y a eu au contraire quelque chose que l'expérience nous montre qui se manifeste dans une différence frappante, singulière.

C'est pourquoi l'un des sexes, pour arriver à sa pleine réalisation dans le sujet, est–il en quelque sorte nécessité à se supporter, au moins à prendre comme support, comme base de son identification, le support formel, l'image de l'autre sexe.

Ceci à soi tout seul est quelque chose qui ne peut littéralement que trouver sa place…
je veux simplement vous faire remarquer que le seul fait que les choses soient ainsi, pose une question :

- qui ne peut s'ordonner,
- qui ne peut rester une pure et simple bizarrerie de la nature,
- qui ne peut s'interpréter que dans le fait que c'est *l'ordonnance symbolique*, en tant qu'elle *existe*, qui règle tout.

Que là où il n'y a pas de matériel symbolique, il y a obstacle, défaut à la réalisation de l'identification essentielle, de voie essentielle pour la réalisation de la sexualité du sujet.

Et que ce défaut provient du fait que le *symbolique* sur un point manque de matériel…
parce qu'il lui en faut un
…et qu'il y a quelque chose qui se trouve à proprement parler être moins désirable que le sexe masculin dans ce qu'il a de provoquant, c'est le sexe féminin qui a ce caractère d'absence, ce vide, ce trou qui fait qu'une dissymétrie essentielle apparaît dans quelque chose où il semble que…
si tout était à saisir dans l'ordre d'une dialectique des pulsions
…on ne verrait pas pourquoi un tel détour, une telle anomalie serait nécessitée.

Cette remarque est loin de nous suffire quant à la question qui est en jeu, c'est à savoir de la fonction du *moi* chez les *hystériques* mâles et femelles.

Ici nous devons nous apercevoir de quelque chose qui, si l'on peut dire, est au fond des questions qui vont être soulevées c'est à dire des questions liées non pas seulement au matériel, au magasin–accessoire du signifiant, mais au rapport du sujet avec le signifiant dans son ensemble, c'est–à–dire avec ce à quoi peut répondre le signifiant.

Car bien entendu, j'ai parlé hier soir d'*êtres de langage*, c'était pour bien frapper mon auditoire.
Les *êtres de langage* ne sont pas des *êtres* organisés :

- qu'ils soient des *êtres* ce n'est pas douteux,
- qu'ils soient des *êtres* qui impriment leurs formes dans l'homme, et que ma comparaison avec les fossiles soit jusqu'à un certain point tout à fait indiquée,
- qu'il y ait dans l'homme des *êtres* qui sont à proprement parler des *êtres* de signifiant, ceci est certain,

…mais il reste qu'ils n'y ont pas pour autant une existence substantielle en soi.
S'il y a *une problématique*, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Pour revenir à notre fonction du *moi* dans la névrose, il faut partir de ceci, nous avons deux plans :

- le plan du *symbolique*,
- et le plan de *l'imaginaire*.

Considérons le paradoxe qui résulte de ce que je pourrais appeler certains entrecroisements, une sorte de croisement fonctionnel qui apparaît aussitôt tout à fait frappant.

Qu'est–ce qu'évoque *le symbolique* dans sa fonction chez l'homme ?

Il semble que *le symbolique* c'est ce que qui nous livre tout *le système du monde*.

C'est parce que l'homme a des *mots* qu'il connaît des *choses*, et le nombre des *choses* qu'il connaît correspond au nombre des *choses* qu'il peut *nommer*.
Ceci n'est pas douteux.

D'autre part, ce que nous appelons *l'imaginaire*,

- et que *la relation imaginaire* soit liée à tout le domaine de l'*éthologie*, à la psychologie animale, aux *fonctions de la relation sexuelle, de la capture par l'image de l'autre*,

- qu'elle soit l'un des ressorts essentiels de cette spécificité du choix, à l'intérieur de la même espèce du partenaire sexuel qui se trouve être en même temps le partenaire fécond,

…c'est aussi quelque chose qui semble aller de soi.

En d'autres termes :

- qu'un des domaines soit ouvert à toute la neutralité de l'ordre de la connaissance humaine
- et que l'autre soit précisément le domaine même de l'érotisation de l'objet,

…c'est ce qui semble au premier abord *manifesté à nous*.

Or si les choses sont telles, ce que nous voyons c'est que *la réalisation de la position sexuelle chez l'être humain est* liée, nous dit FREUD – *et nous dit d'expérience* – à l'épreuve, à la traversée d'une relation *fondamentalement symbolisée*, celle de l'Œdipe :

- que ce n'est que par l'intermédiaire d'une position intermédiaire aliénant le sujet, c'est–à–dire le faisant désirer *l'objet d'un autre* et le posséder par la procuration d'un autre,

- c'est en tant que nous nous trouvons dans une position structurée dans la duplicité même du signifiant et du signifié,

- c'est en tant qu'est *symbolisée* à proprement parler la fonction de l'homme et de la femme,

- c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de *l'imaginaire* pour être située dans le domaine du *symbolique*,

…que se réalise toute position sexuelle *normale*, *achevée*.

- C'est dans le domaine du *symbolique*,
- c'est un passage dans le domaine du *symbolique*,
- c'est à la *symbolique*

…qu'est soumise, comme une exigence essentielle la réalisation génitale, que l'homme se virilise, et que la femme accepte véritablement sa fonction féminine.

Inversement…
chose non moins singulière et paradoxale
…c'est dans l'ordre de *l'imaginaire* que se situe cette relation *d'identification* à partir de quoi *l'objet* se réalise comme objet de concurrence.

Le domaine de la connaissance a ce caractère fondamentalement inséré dans la primitive dialectique paranoïaque de l'identification au semblable.

C'est de là que partent les premières possibilités, la première ouverture d'identification à l'autre, à savoir un *objet*. Un *objet* s'isole et se neutralise comme tel, s'érotise particulièrement. C'est ce qui fait entrer dans le champ du désir humain infiniment plus d'objets élémentaires, matériels, qu'il n'en entre dans l'expérience animale.

C'est dans cet entrecroisement…
qui bien entendu, n'est pas sans profonds motifs
…que gît la source de ce que nous devons considérer comme étant la fonction essentielle que joue le *moi* dans la structuration de la névrose.

Qu'est–ce qui se passe en effet quand Dora se trouve poser sa question, s'interroger sur « *Qu'est–ce qu'une femme ?* » Cela a *le sens* – et pas un autre – d'une *interrogation*, une tentative de *symboliser* l'organe féminin comme tel.

Nous dirons que dans cette occasion son *identification à l'homme* lui est littéralement un moyen de connaître si elle *identifiée à l'homme* en tant précisément que porteur de pénis.

C'est que ce pénis, à elle lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser.

En ce sens, on peut dire que l'hystérique femme…
s'il y a beaucoup plus d'hystériques femmes
que d'hystériques hommes…
    c'est un fait d'expérience clinique
…c'est parce que le chemin de la réalisation *symbolique*
de la femme comme telle est beaucoup plus compliqué.

Inversement pour ce qui est d'en poser le problème,
c'est–à–dire en quelque sorte *de s'arrêter à mi–chemin*, car :
- devenir une femme,
- et s'interroger sur ce qu'est une femme,

…sont deux choses essentiellement différentes.

Je dirai même plus, *que c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge*,
et jusqu'à un certain point, s'interroger est
le contraire de le devenir.

La métaphysique de sa position est le détour imposé
à la réalisation subjective chez la femme.

C'est parce que sa position est essentiellement
problématique, et jusqu'à un certain point *inassimilable*,
qu'elle fera plus facilement une hystérie qu'un sujet
du sexe opposé.

Mais d'un autre côté, une hystérie sera précisément
aussi une solution plus adéquate, quand la question
prend forme sous cet aspect de l'hystérie.

Elle prend cette forme par la voie la plus courte,
c'est à dire qu'il lui est très facile de poser
la question simplement par l'identification au père.

C'est ce qui fait la particulière clarté de la
position féminine à l'intérieur de l'hystérie.

En ce sens et à ce titre, c'est une position
qui présente une espèce de stabilité particulière
envers elle–même, de sa simplicité structurale.

Plus une structure est simple, moins elle a
d'occasions de montrer des points de rupture.

Pour ce qui est de la question de ce qui se passe dans l'hystérie masculine, la situation sera beaucoup plus complexe :
justement dans la mesure où *chez l'homme* *la réalisation œdipienne* est mieux structurée, la question qui est la question dans l'hystérie féminine aura moins de chance de se poser pour lui.

Mais cette question justement, quelle est–elle ?

Car dire que quelque chose manque…
si l'on peut dire, dans le matériel signifiant qui aide à la réalisation de la position masculine, il n'y a rien de correspondant au *phallus*.

C'est là qu'on le voit, ce n'est absolument pas épuiser la question de la dissymétrie entre le garçon et la fille dans la position de l'Œdipe :
il y a la même dissymétrie dans le cas de la réalisation de l'hystérie, qui se manifeste en ceci, c'est que l'hystérique…
    homme et femme
…se pose la même question, c'est–à–dire que le quelque chose autour de quoi est la question de l'hystérique mâle…
    c'est le sens de l'observation
    que j'ai donné la dernière fois
…c'est quelque chose qui concerne *la position féminine*.

Déjà, je vous l'ai dit, c'est quelque chose qui tourne autour du *fantasme de la grossesse* dans cette *observation*.
Est–ce que cela suffit à épuiser la question ?

C'est quelque chose qui n'est pas spécifiquement non plus féminin, c'est à savoir la question de la procréation, c'est quelque chose qui tourne, nous l'avons vu, aussi autour des thèmes de *morcelage*, les fantasmes de *corps morcelé*, et à proprement parler le morcellement fonctionnel…
    ou même le morcellement anatomique,
    fantasmatique, dont on a vu depuis longtemps
    qu'il donne les points de rupture
…sont des phénomènes hystériques comme tels.

Cette *anatomie fantasmatique* dont depuis longtemps les auteurs ont souligné le caractère structural dans le phénomène de l'hystérie, c'est à savoir qu'on ne fait pas une paralysie ni une anesthésie selon les voies et la topographie des branches nerveuses.

Rien dans l'anatomie nerveuse ne recouvre quoi que ce soit de ce qui s'est produit dans les *symptômes hystériques*.
C'est toujours une anatomie imaginaire dont il s'agit.
Tout cela forme la constellation des *phénomènes hystériques*.

Est-ce que nous n'allons pas pouvoir tout de même préciser ce qui, au-delà du *signifié* [imaginaire], donne le sens de ce qui pour l'hystérique, sans aucun doute, se situe au niveau du *symbolique*, au niveau du *signifiant*, mais qui n'en reste pourtant pas moins jusqu'à un certain point […]

Il y a quelque chose qui est le *facteur commun* de la position féminine comme de la position masculine. C'est à savoir pour tous les deux se pose…
sans aucun doute, dans des voies et dans des termes différents
…la question de la procréation.

Ceci déjà paraît être un accès auquel il est difficile de soustraire ce côté problématique de l'essence de la paternité comme de la maternité.

C'est quelque chose qui ne se situe pas purement et simplement au niveau de l'expérience.
Qu'il y ait en effet une expérience féminine de la maternité, et qu'elle soit essentiellement différente de la paternité, laquelle pose justement à la lumière de l'analyse toute une variété de phénomènes, de manifestations, et du même coup de problèmes, qui sont ceux sur lesquels pour la première fois l'analyse a permis d'apporter quelques lumières.

Récemment je m'entretenais avec quelqu'un de mes élèves des problèmes depuis longtemps soulevés de « *la couvade* ». Et il me rappelait là-dessus les éléments que les ethnographes ont pu apporter récemment sur ce problème qui restait problématique.

Il est clair que là-dessus, des faits qui sont des faits d'expérience, d'investigation dans le domaine à proprement parler du *symbolique*, le fait de retrouver dans *un usage*, dans quelque chose *qui n'est manifestable que là…*

> parce que c'est simplement là que cela apparaît d'une façon claire, à savoir dans telle ou telle tribu d'Amérique centrale

…permet à certains moments de trancher certaines questions qui se posent sur la signification de « *la couvade* », qui est restée *très ambiguë* et *très énigmatique*.

Jusqu'à une époque récente on hésitait sur ses relations avec les éléments divers de croyance concernant le sens du mécanisme de *la paternité*, l'élément de contrecoup et de *culpabilité* des relations, se réfléchit par l'intermédiaire de la femme.

On peut faire entrer un élément tout à fait précis de mise en question de la fonction du père comme tel dans *la procréation*, c'est à dire de l'élément qu'apporte le père à la création d'un nouvel individu.

Je n'ai pas à vous dire sur quels faits peuvent se fonder cette affirmation qui apporte une précision essentielle dans le domaine du matériel signifiant qui permet de préciser que « *la couvade* » se situe au niveau de la question concernant ce que c'est que la procréation masculine en tant qu'elle y participe.

Dans cette voie, par cette approche, il ne paraîtra peut-être pas forcé de dire qu'en somme ce vers quoi nous amène cette question sur la question des névroses est ceci :
réfléchissons à ce qu'est *le signifiant*, *le symbolique* en tant qu'il donne une forme dans laquelle puisse s'insérer ce qu'on peut à juste titre appeler à proprement parler le sujet au niveau de l'être, ce en quoi le sujet se reconnaît comme étant ceci ou cela.

Beaucoup de choses s'expliquent dans ce registre en tant qu'explicatif, que causal, que coordonnant ce quelque chose qui dans le dernier ressort n'est pas autre chose que la chaîne des signifiants.
La notion même de causalité n'est pas autre chose.

Il y a tout de même une chose qui échappe à la trame.
Mais il n'y a pas à aller chercher très loin.

Il y a deux choses qui échappent à la trame, c'est…
au niveau du *symbolique* entendons-le
…l'explication de *la succession*, la sortie des êtres
les uns par rapport aux autres, c'est très précisément
la procréation dans sa racine essentielle,
c'est qu'un être naisse d'un autre.

Il y a là quelque chose qui, dans l'ordre du *symbolique*
est couvert par le fait qu'un ordre est instauré
de cette succession entre les êtres, mais de leur
essentielle individuation, c'est-à-dire du fait
qu'il y en ait un autre qui sorte du premier,
qu'il y ait *création*.

Et d'ailleurs il n'y a pas création, précisément
tout le symbolisme est là pour affirmer que *la créature*
n'engendre pas *la créature*, que *la créature* est impensable
sans une fondamentale création.
Dans le *symbolique*, rien n'explique la création.

En d'autres termes, rien n'explique…
c'est la même chose
…qu'il faille que des êtres meurent pour que d'autres
naissent, et le rapport essentiel de la reproduction
sexuée avec l'apparition de la mort, disent *les biologistes*,
si c'est vrai, montre que *les biologistes* sont aussi autour
de quelque chose qui est la même question.

La question de savoir ce qui lie deux êtres dans
l'apparition de la vie en tant que telle, est quelque
chose qui ne va de soi que pour autant que l'être
lui-même est intégré *dans le symbolique*, c'est-à-dire
que pour lui la question ne se pose pas à partir
du moment où il est *dans le symbolique* réalisé comme homme ou
comme femme, mais dans toute la mesure où ce quelque
chose arrive à la façon d'un accident, qui l'empêche
d'y accéder.

Et ceci peut arriver aussi bien par le fait
des accidents biographiques de chacun.

Ce qui surgit est la question foncière, ce en quoi est ce qui nécessite aussi la question que lui–même, FREUD a posée dans *Au–delà du principe du plaisir*.

De même, dit–il, que la vie va se reproduire, chaque fois qu'elle se reproduit, le même cycle qu'elle est forcée de répéter pour rejoindre le but commun de la mort, disons que ceci est en quelque sorte le reflet de son expérience.

En fin de compte, ce que chaque névrose reproduit, c'est en effet un certain cycle dans *l'ordre du signifiant*, dans l'ordre de certaines questions particulières, les plus fondamentales sans doute, qui se produisent au niveau du signifiant, mais sur le fond de la question se pose le rapport de l'homme au signifiant comme tel, c'est–à–dire qu'il y a quelque chose qui est radicalement inassimilable au signifiant, c'est tout simplement son existence singulière :

- pourquoi est–il là ?
- D'où sort–il ?
- Que fait–il ?

Autrement dit la question de savoir pourquoi il va disparaître étant donné que *le signifiant* est incapable de lui donner un élément pour une simple raison

- que justement en tant que *signifiant*, il le met au–delà de la mort,
- parce qu'en tant que *signifiant* il le considère déjà comme mort, il l'immortalise par essence.

La question de la mort, c'est celle qui est au fond un autre mode de la création névrotique de la question, c'est celui de la névrose obsessionnelle.

Je l'ai indiqué hier soir.
Je le laisse de côté aujourd'hui, parce que nous n'allons pas faire *les névroses obsessionnelles* cette année.

Les considérations que je vous propose là sont des *considérations* de structure générale qui sont encore *préludes* aux problèmes qui nous sont posés par le *psychotique*.

Je m'intéresse spécialement à la question telle qu'elle est posée dans l'hystérie parce qu'il s'agit justement de savoir en quoi le mécanisme de *la psychose*, nommément du Président SCHREBER, pour autant qu'il importe aussi que nous voyions s'y dessiner la question de *la procréation féminine*, tout spécialement…

Qu'est–ce que cela veut dire ?

C'est pour la situer par rapport à la façon dont la question se présente chez l'hystérique que je fais ce détour qui est en même temps une illustration des points que j'ai remués hier soir.

Je désire vous signaler que, illustrant les choses sur lesquelles j'ai mis un accent assez fort hier soir, il y a des textes de FREUD.

Et je crois que, pour ceux d'entre vous qui savent l'allemand ou l'anglais, pour vous y reporter, pour vous montrer que ce ne sont pas là des choses déduites de ma part.

FREUD a compris les névroses et un certain nombre d'autres choses. Il a fait son travail. Ma position peut très bien s'exprimer en ceci que mon travail à moi, c'est de comprendre ce qu'a fait FREUD.

Et par conséquent toute espèce d'interprétation, même de ce qui est implicite dans FREUD, est absolument légitime. Donc, c'est vous dire que ce n'est pas pour reculer devant mes responsabilités que je vous prie de vous reporter à ce qu'ont puissamment articulé certains textes.

Il est quand même frappant de voir qu'en 1896, c'est–à-dire dans ces années où FREUD lui–même nous dit qu'il a ordonné, monté sa doctrine, et qu'il a mis longtemps avant de sortir ce qu'il avait à dire, il marque bien le temps de latence, qui est toujours de trois ou quatre ans, qu'il y a eu entre le moment où il a composé ses principales œuvres et celui où il les a fait sortir.

La *Traumdeutung* a été écrite 3 ou 4 ans avant sa sortie. De même la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et notamment *le cas de* Dora.

Pendant cette période, il est frappant que ce n'est pas après–coup qu'apparaît cette structuration double qui est celle du signifiant et du signifié, et de voir que dans une lettre comme *la lettre 46*, par exemple, FREUD nous dit que c'est le moment où il commence à voir apparaître dans son expérience, à pouvoir construire…

et c'est très tôt

…les étapes du développement du sujet comme étant essentiellement à mettre en relation avec l'existence de l'inconscient et ses mécanismes.

Il est extrêmement frappant de le voir employer le terme de « *Übersetzung* » pour désigner telle ou telle étape des expériences du sujet, en tant qu'elle semble – ou non – *traduite*.

Traduite, qu'est–ce que cela veut dire ? Il s'agit de ce qui se passe au niveau défini par les âges du sujet :

- le premier âge qu'il distingue : de 1 à 4 ans,
- puis de là à 8 ans,
- ensuite la période prépubertaire,
- et enfin la période de maturité.

Ce qui importe c'est de voir que *la notion de Übersetzung*, le fait que le sujet *ait traduit*, est mis au premier plan. Et d'après le contexte, il est curieux de se rapporter à ce qui dans FREUD, met tant de force sur l'élément du signifiant.

La *Bedeutung* ne peut pas être traduite comme spécifiant le signifiant et non pas le signifié. De même que dans *la lettre 52*, à laquelle je vous prie de vous reporter, vous aurez exactement ce que j'ai déjà une fois relevé, c'est qu'il dit ceci :

> « *Je travaille avec la supposition que notre mécanisme psychique est né d'après la mise en couches par un ordonnancement dans lequel de temps en temps le matériel que l'on a sous la main subit un remaniement d'après de nouvelles relations et un bouleversement dans l'inscription, une réinscription.* »

Ce qui est essentiellement neuf dans la théorie, c'est l'affirmation que la mémoire n'est pas simple, mais qu'elle est plurale, multiple, et enregistrée sous diverses formes, sous diverses espèces.

Je vous fais remarquer la parenté de ce qu'il dit là avec un travail beaucoup trop négligé :
le schéma que je vous ai commenté l'autre jour, il l'explique comme ceci, et souligne que ce qui caractérise ces différentes étapes et ceci c'est justement la différence qui s'établit au cours de cette étape dans l'achèvement de la pluralité de ces *inscriptions mnésiques*.

Ces *inscriptions mnésiques* il les caractérisera pour chacune dans les *différences de complexité* qui sont les suivantes :

d'abord la *Wahrnehmung – perception* – c'est une position première, primordiale, qui reste simplement hypothétique, car en quelque sorte rien n'en vient au jour dans le sujet.

La *Bewusstsein – conscience* – et la mémoire sous cette forme simple s'excluant comme telles, c'est un point sur lequel FREUD par la suite n'a jamais varié.
Il a toujours semblé que le phénomène de mémoire pure en tant qu'inscription, en tant qu'il marque dans le sujet l'acquisition d'une nouvelle possibilité de réagir, est quelque chose qui devait rester complètement immanent au mécanisme, c'est–à–dire qu'il ne fasse intervenir aucune saisie du sujet par lui–même à aucune occasion.

L'étape *Wahrnehmung* qui est la véritable étape primaire purement hypothétique, elle est là pour marquer qu'il faut supposer quelque chose de simple à l'origine de ce dont il s'agit, c'est–à–dire de cette conception de la mémoire comme étant essentiellement faite d'une pluralité de registres.

La première, c'est donc la première registration des perceptions tout à fait inaccessibles à la conscience elle aussi, et qui est ordonnée par des associations de simultanéité.

Nous avons là fondé et posé, comme l'exigence originelle d'une primitive instauration de simultanéité, c'est-à-dire de ce que je vous ai montré quand nous avons essayé l'année dernière, de faire des sortes d'exercices démonstratifs concernant les symboles qui faisaient que les choses devenaient (+ +, + –, – –) intéressantes à partir du moment où nous y établissions sa raison d'être, dans la structure des groupes de trois.

Mettre des groupes de trois, ensemble, c'est en effet les instaurer dans la simultanéité. La naissance du signifiant, c'est la simultanéité, et aussi bien l'existence du signifiant est *une coexistence synchronique*.

Après cela, la *Bewusstsein* est le second mode qui est ordonné comme quelque chose qui est *une relation de causalité*. Les inscriptions inconscientes correspondent à quelque chose, car ils indiquent dans quel sens cette naissance primordiale d'une nouvelle dimension nous dirige. Elle est de l'ordre de quelque chose qui sera là des souvenirs conceptuels, qui, dit-il : « *De la même façon est inaccessible à la conscience* ».

La notion de relation causale qui apparaît là pour la première fois en tant que telle, c'est-à-dire le moment où le signifiant qui est constitué comme signifiant s'ordonne à quelque chose d'autre qui ne peut être et qui n'est à cette occasion que justement et secondairement l'apparition du signifié avec ce qu'il comporte en effet, la prise, qui est quelque chose là impossible à méconnaître.

C'est seulement après qu'intervient la *Vorbewusstsein*, qui est *le troisième mode de remaniement* entre ces choses, lié à *l'apparition consciente des investissements* qui correspondent dès cette époque à notre *mot* officiel, dit-il.

Et c'est à partir de ce préconscient que seront rendus conscients les investissements, selon certaines règles précises. Et cette seconde conscience de la pensée est liée, nous dit-il, vraisemblablement à l'expérience hallucinatoire des représentations verbales : l'émission des *mots*.

Il y a là quelque chose dont l'exemple le plus radical est dans l'expérience de l'hallucination verbale, liée au mécanisme paranoïaque par lequel nous auditivons la représentation des mots. C'est à ceci qu'est liée l'apparition de la conscience qui autrement serait toujours sans lien avec la mémoire.

Et dans toute la suite ce qu'il manifeste, c'est que le phénomène de la *Verdrängung* – répression – consiste toujours dans la tombée de quelque chose qui est précisément de l'ordre de l'expression signifiante dans la tombée de ce qui est dans une de ces inscriptions, de ces illustrations au moment du passage d'une étape de développement à une autre.

C'est–à–dire dans le fait que le signifiant de ce qui est enregistré à une de ces étapes en passant à une autre, ne franchit pas le mode de reclassement après–coup que nécessite une phase nouvelle d'organisation signifiant–signification où entre le sujet, et que c'est comme tel et ainsi qu'il faut expliquer l'existence de quelque chose qui est refoulé.

Cela reste dans un *mode d'inscription* qui est antérieur. La notion d'inscription, d'insertion de tout ce qui est dans un signifiant, qui lui–même domine tout, qui domine l'enregistrement, est essentielle à la théorie de la mémoire, pour autant qu'elle est à la base, pour FREUD, de sa première investigation du phénomène de l'inconscient.

« *Ad usum autem orationis incredibile est, nisi diligenter adtenderis, quanta opera machinata natura sit.* »

[Cicéron : De la nature des dieux, De natura deorum]

« *Incroyable, quand on y regarde de près, est le soin pris par la nature pour permettre l'usage de la parole.* »

Vous ne vous étonnerez pas que je vous donne cette phrase de CICÉRON comme épigraphe à la reprise. C'est-à-dire :

« *Combien de merveilles recèle la fonction du langage…*
« nisi diligenter » : *…si vous vouliez y prendre garde diligemment.* »

Vous savez que c'est *ce à quoi* nous nous efforçons ici.

Par conséquent c'est aussi sur ce thème que nous allons reprendre ce trimestre l'étude des structures freudiennes des psychoses.

Il s'agit en effet de ce que FREUD a laissé dans les *structures* des psychoses. C'est pour cela que nous les qualifions de freudiennes.

La notion de *structures* mérite déjà par elle-même que nous nous y arrêtions, non pas pour revenir sur son emploi courant, mais sur ce que veut dire qu'on précise, qu'on aborde un problème du point de vue structural. Je veux simplement faire remarquer que la notion de structure…

telle que nous la faisons jouer
efficacement dans l'analyse

…implique un certain nombre de coordonnées.

Déjà même la notion de coordonnée fait partie de la notion de « *structure* ».

La structure est une chose qui se présente d'abord comme *un groupe d'éléments formant un ensemble covariant*.
Nous n'en serions pas à la notion de structure si ce n'était pour repérer un phénomène, quelque chose qui constitue un *ensemble covariant*.

Je n'ai pas dit une « *totalité* ».

En effet, la notion de « *structure* » est *une notion analytique*. Et c'est toujours par rapport à une référence de ce qui est cohérent *à quelque chose d'autre qui lui est complémentaire*, que la notion de « *structure* » se pose.

La notion de *totalité* interviendra si nous avons affaire à une *relation close* avec un correspondant, dont la *structure* est solidaire [ex : sphère]. Il peut y avoir une *relation ouverte* que nous appellerions « *de supplémentarité* ».

L'idéal a toujours paru, à ceux qui – d'une façon quelconque – se sont avancés dans une analyse structurale de ce qui liait les deux, *la close* et *l'ouverte*, entrouvrant du côté de l'ouverture une circularité : incontestablement c'est la [notion de] « *structure* » la plus satisfaisante.

Je pense que vous êtes ici déjà assez orientés pour comprendre du même coup que la notion de structure est déjà par elle–même, une *manifestation* du *signifiant*.

Le peu que je viens de vous indiquer sur sa *dynamique*, sur ce qu'elle implique, vous dirige vers la notion de « *structure* ».

Déjà, en elle–même, s'intéresser à la structure, c'est ne pouvoir négliger la question du *signifiant*. C'est–à–dire que – comme le *signifiant* – nous y voyons essentiellement des « *relations de groupe* » fondées sur la notion d'« *ensemble ouvert, ou fermé* », mais qui essentiellement comportent des références *réciproques*.

Des éléments comme *le synchronisme*, comme *le diachronisme*...
sur lesquels nous avons appris à mettre l'accent dans l'analyse du rapport du *signifiant* et du *signifié*
…se retrouvent dans la structure.

C'est là quelque chose qui ne doit pas nous surprendre, puisque en fin de compte la notion de *structure* et celle de *signifiant* apparaissent inséparables à les regarder de près.

En fait quand nous analysons une structure,
nous nous apercevons qu'idéalement c'est du rapport
du *signifiant* qu'il s'agit, c'est un *dégagement* aussi radical
que possible du *signifiant* qui nous satisfait au mieux.

La notion [de structure] distingue sur ce point, les sciences
naturelles, des sciences qui sont celles où nous nous
situons, dont vous savez que ce n'est pas tout
de les appeler les « *sciences humaines* ».

Et justement ceci est, je crois, la seule limite
qu'on puisse se fixer, c'est que dans *les sciences de la nature*,
je veux dire telles qu'elles se sont développées,
pour nous, la physique à laquelle nous avons affaire,
la physique dont nous avons en quelque sorte
à la fois à savoir :

- *dans quelle mesure* nous devons *nous rapprocher* de ses idées,
- *dans quelle mesure* nous ne pouvons pas *nous en distinguer*.

C'est par rapport à ces définitions du *signifiant*
et de *la structure* que nous pouvons faire justement
la démarcation et la limite.

Nous dirons que nous nous sommes imposés comme loi,
dans la physique, de partir de cette idée que dans
la nature, personne ne se sert du *signifiant* pour *signifier*.

Ce qui distingue notre physique d'une physique *mystique*,
et même d'une physique qui n'avait rien de mystique,
qui était la physique antique, qui ne s'imposait pas
strictement cette méditation…

> j'ai déjà fait assez d'allusions à la physique
> aristotélicienne pour que vous puissiez
> voir ce que je veux dire dans ce sens

…mais pour nous c'est devenu *la loi fondamentale*,
exigible de tout énoncé de l'ordre des *sciences naturelles* :
qu'il n'y a personne qui se sert de ce signifiant,
qui pourtant est bien là, dans la nature.

Car si ce n'était pas le signifiant que nous
y cherchions, nous n'y trouverions rien du tout.
Dégager une loi naturelle, c'est dégager une formule
signifiante, moins elle signifie quelque chose,
plus nous sommes contents.

C'est pourquoi nous sommes parfaitement contents
de l'achèvement de la physique einsteinienne,
c'est que littéralement, vous auriez tort de croire
que les petites formules qui mettent en rapport
la masse d'inertie avec une constante et quelques
exposants [$M = E / C^2$], sont quelque chose qui ait
la moindre *signification* : c'est un pur *signifiant*.
Et c'est pour cela que grâce à lui nous tenons
le monde dans le creux de la main.

La notion que le *signifiant* *signifie quelque chose*, à savoir
qu'il y a quelqu'un qui se sert de ce *signifiant*
pour *signifier quelque chose*, s'appelle la « *signatura rerum* »,
et c'est le titre d'un *ouvrage* d'un nommé Jakob BOEHME.

Cela voulait dire que c'est justement le nommé Dieu
qui est là pour nous parler…
    avec tout ce qui est des phénomènes naturels
…*sa langue*.

Il ne faut pas croire que cette [science] supposée *fondamentale*
qu'est notre physique implique la réduction de toute
signification. À la limite, s'il y en a une,
il n'y a personne pour la signifier.

À l'intérieur de la physique, néanmoins, la seule
existence d'un système signifiant implique au moins
cette signification qu'il y ait un *umwelt*, c'est-à-dire
la conjonction minimale des deux *signifiants* suivants :

- c'est-à-dire que *toutes choses* sont *Une*,

- ou que *l'Un* est *toute chose*.

Ces signifiants de *la science*, au sens le plus général,
vous auriez tort de croire…
    si réduits qu'ils soient,
    même à cette dernière formule
…qu'ils sont tout donnés, qu'un empirisme quelconque
nous permette de les dégager.

Aucune espèce de théorie empirique n'est susceptible
de rendre compte de l'existence simplement
des premiers nombres entiers.

Quelque *effort* qu'ai fait M. JUNG pour nous convaincre du contraire, *l'histoire, l'observation, l'ethnographie* nous montrent qu'à un certain niveau d'usage du signifiant…

ce peut être dans telle ou telle communauté,
dans telle ou telle peuplade

…c'est une conquête que d'accéder au nombre « *cinq* » par exemple.

On peut fort bien distinguer du côté de l'Orénoque entre la tribu qui a appris à *signifier* le nombre « *quatre* », et celle pour laquelle le nombre « *cinq* » ouvre des possibilités tout à fait surprenantes et cohérentes, d'ailleurs, avec l'ensemble précisément du système signifiant où elle s'insère.

Ne prenez pas cela pour de l'humour. Ce sont des choses qu'il faut prendre au pied de la lettre. L'effet fulgurant du nombre « *trois* » quand il est arrivé dans telle tribu de l'Amazone a été noté par des personnes qui savaient ce qu'elles disaient.

Il ne faut pas croire que l'énoncé des séries des nombres entiers soit quelque chose qui aille de soi. Il est tout à fait concevable qu'au–delà d'une certaine limite, les choses se confondent, simplement dans la confusion de la multitude. L'expérience montre qu'il en est ainsi.

L'expérience montre également que le nombre « *un* » ne nécessitant son efficacité *maxima* que par un retour, ce n'est pas de lui que, dans l'acquisition du *signifiant,* nous pouvions toucher du doigt – dans l'expérience – l'origine.

Ceci peut aller contre les remarques que je vous ai faites, que tout système de langage comporte la totalité des significations.

Vous verrez que cela ne contredit pas puisque ce dont j'ai parlé, à savoir que tout système de langage puisse recouvrir la totalité des significations possibles, ne veut pas dire que tout système de langage ait épuisé les possibilités du signifiant. C'est tout à fait différent.

La preuve c'est l'*allusion* que je vous ai faite à ceci, par exemple que le langage d'une tribu australienne pourrait exprimer tel *nombre* avec *le croissant de la lune*. Ceci vous indique suffisamment ce que je veux vous dire.

Ces remarques peuvent paraître venir de loin, elles sont tout de même essentielles à reprendre au début de notre propos de cette année…
    et chaque fois que nous reprenons au départ,
    c'est–à–dire au point où nous le reprenons
    toujours, car *nous serons toujours au point de départ*
…c'est donc *que tout vrai signifiant* en tant que tel *est un signifiant qui ne signifie rien*.

L'expérience le prouve, car c'est précisément *dans la mesure* où, plus il ne signifie rien, plus il est indestructible, l'expérience le prouve.

Ce qui montre aussi *la direction insensée* dans laquelle s'engagent ceux qui critiquent ou font de l'humour sur ce qu'on peut appeler *le pouvoir des mots* en démontrant…
    ce qui est toujours facile
…les contradictions où l'on entre avec le jeu de tel ou tel concept, *le nominalisme* comme on dit, et dans telle ou telle philosophie.

Disons par exemple, pour fixer les idées de montrer combien facilement on peut critiquer ce que peut avoir d'arbitraire ou fuyant l'usage d'une notion comme celle par exemple de « *société* ».
Pourquoi pas ?
Il n'y a pas tellement longtemps qu'on a inventé le mot de « *société* ».

Et l'on peut s'amuser de voir à quelle *impasse* concrète, dans le *réel*, la notion de société, en étant *responsable* de ce qui arrive à l'individu…
    exigence qui finalement s'est traduite
    par les constructions socialistes
…manifeste en effet ce qu'il y a de radicalement arbitraire dans le surgissement de la notion de société comme telle.

Je dis de société et non pas de cité, par exemple.

Toutes ces choses ne vont pas de soi.

Au niveau de notre ami CICÉRON…
et dans le même ouvrage [De natura deorum, Cicéron : De la nature des dieux]
…vous vous apercevrez que :

- *la nation c'est*, si je puis dire, *la déesse de la population*,
- *la nation* c'est ce qui préside aux naissances.

L'idée de nation n'est absolument pas même *à l'horizon* de la pensée antique, et ce n'est pas simplement le hasard d'un mot qui nous le démontre.

Toutes ces choses ne vont pas de soi.

La notion de « *société* » c'est précisément, dirons-nous dans toute la mesure où justement nous pouvons la mettre en doute, c'est précisément aussi pour cela qu'elle est entrée comme une étrave, comme le soc d'une charrue dans notre réalité sociale.

La notion qui nous dirige, qui nous oriente ici quand nous essayons de comprendre ce qui se passe au niveau des psychoses doit partir de ceci :
c'est que quand je vous parle de *subjectif* …
ou quand ici nous le mettrons en cause
…toujours *le mirage* reste dans l'esprit de l'auditeur :

- *que le subjectif s'oppose à l'objectif*,

- *que le subjectif est* du côté de celui qui parle,
  et de ce fait même – *par rapport à l'objectif* –
  du côté des illusions, soit qu'il le déforme,
  soit qu'il le contienne.

C'est encore une autre façon de laisser *le subjectif* du côté de celui qui parle.

Ce dont il s'agit pour nous, ce qui est *la dimension omise* jusqu'à présent ou plutôt mise entre parenthèses, élidée *dans la compréhension du freudisme*, c'est celle-ci :

- *le subjectif* est non pas du côté de celui qui parle,

- *le subjectif est quelque chose* que nous rencontrons *dans le réel*.

Non pas que le subjectif se donne à nous au sens où nous entendons habituellement le mot « *réel* », c'est–à–dire qui implique l'objectivité…
la confusion est sans cesse faite
dans les écrits analytiques
…il apparaît dans *le réel* en tant que le subjectif suppose que nous avons en face de nous un sujet qui est capable de se servir du *signifiant* comme tel, et de se servir du *signifiant* comme nous nous en servons :

- de se servir du jeu du signifiant, non pas pour signifier quelque chose, mais précisément pour nous tromper sur ce qu'il y a à signifier,

- à se servir du fait que le signifiant est autre chose que la signification, pour nous présenter un signifiant trompeur.

Cet état est tellement essentiel que…
comme peuvent s'en assurer ceux d'entre vous qui ne savent pas déjà, comme j'espère que la plupart d'entre vous le savent
…ceci est la première démarche de *la physique moderne* : dans DESCARTES, la discussion du Dieu trompeur est le pas impossible à éviter de tout fondement d'une physique au sens où nous entendons ce terme.

Le subjectif est donc pour nous ce qui distingue le champ de la science où se base la psychanalyse, de l'ensemble du champ de la physique.

C'est l'instance de cette *subjectivité*, comme présente *dans le réel*, c'est cela qui est le ressort essentiel qui fait que nous disons quelque chose qui est quelque chose de nouveau quand nous disons une série de phénomènes d'apparence naturelle qui s'appellent les névroses par exemple.

Il s'agit de savoir :
- si *les psychoses* sont aussi *une série de phénomènes naturels*,
- s'ils sont dans *un autre champ d'explication naturelle*,
- si nous appelons *naturel* le champ de la science où il n'y a personne qui se sert du signifiant pour signifier.

Ces définitions, je vous prie de les retenir,
parce qu'après tout je vous les donne après avoir
pris le soin de les décanter.

En particulier, je crois que ce sont celles qui sont
destinées à apporter la plus grande *clarté* sur le sujet,
par exemple, de la critique des « *causes finales* ».

L'idée de « *cause finale* » qui nous répugne tellement,
et dont nous faisons usage sans cesse…
    je parle dans *la science* telle qu'elle est
    actuellement constituée, simplement d'une façon
    camouflée, dans la notion de *retour à l'équilibre*,
    par exemple
…si la « *cause finale* » est simplement une cause :
- qui réagirait trop activement,
- qui agit par anticipation,
- qui agit parce qu'elle tend vers quelque chose,
- qui est en avant,

…elle est absolument inéliminable de *la pensée scientifique*.

Il y a tout autant de causes finales dans
les formules einsteiniennes que dans ARISTOTE,
ce n’est pas la question.

La différence est très précisément ceci :
c'est que dans ce signifiant il n'y a là personne
qui l'emploie pour signifier quoi que ce soit,
si ce n'est ceci : il y a un univers.

Les choses qui nous font rire…
Je lisais dans M. […] qu'il s'émerveillait combien
l'existence de l'élément *eau* était une chose
merveilleuse, combien on voyait bien là les soins
qu'avait pris de l'ordre et de notre plaisir le
Créateur, parce que si l'eau n'était pas cet élément
à la fois merveilleusement fluide, lourd et solide,
nous ne verrions pas les petits bateaux voguer si
joliment sur la mer. Ceci est écrit, et on aurait
tort de croire que M. […] fût un imbécile.

Simplement il était encore dans l'atmosphère d'un
temps pour qui la nature était faite pour parler.

Ceci nous échappe à raison d'une certaine purification venue dans nos exigences causales.

Mais cette purification n'est pas autre chose qu'il ne pouvait échapper à des gens pour qui tout ce qui se présentait avec une nature signifiante était fait pour signifier quelque chose. Et c'est là tout ce que voulait dire ces prétendues naïvetés.

Remarquez que pour l'instant on est en train de se livrer à une très curieuse opération qui consiste à se tirer de certaines difficultés…

qui sont très précisément présentées par les domaines limitrophes, ceux où il faut bien faire entrer la question de l'usage du *signifiant* comme tel

…avec précisément la notion de communication dont nous nous sommes entretenus ici de temps en temps.

Si j'ai mis dans ce numéro de revue…

avec lequel vous vous êtes tous un peu familiarisés, je pense

…l'article de TOMKINS, c'est bien pour vous donner la façon *naïve* de se servir de la notion de « *communication* ». Vous verrez qu'on peut aller fort loin…

et on n'a pas manqué d'y aller

…c'est à dire d'écrire l'histoire naturelle en termes de […].

Il y a eu des gens pour dire qu'à l'intérieur de l'organisme les divers ordres de la sécrétion interne s'envoient l'un à l'autre des messages sous la forme des hormones qui viennent avertir les ovaires que ça va très bien, ou au contraire que ça cloche légèrement.

Y a–t–il là *un usage légitime de la notion de communication* ? Il n'est pas du tout absurde de se poser la question de savoir si c'est légitimement qu'on peut employer dans une telle occasion la notion de message.

Pourquoi pas ?
Si le message est simplement quelque chose de l'ordre de ce qui se passe quand nous envoyons un rayon, invisible ou pas, sur la cellule photoélectrique.

En effet, pourquoi pas ? Cela peut aller fort loin, comme je vous l'ai déjà dit un jour, je crois. Si nous balayons le ciel avec *le pinceau d'un projecteur*, nous voyons apparaître quelque chose au milieu. Cela peut être considéré comme la réponse du ciel. Je pense qu'au fur et à mesure que vous voyez mieux l'usage que nous en faisons, la critique se fait elle–même. Mais c'est encore prendre les choses d'une façon trop facile effectivement.

Où pouvons–nous parler vraiment de la notion de *communication* ? Vous allez me dire que c'est évident : il faut une réponse. Cela peut se soutenir. C'est une question de définition. Définirons–nous qu'il y a communication à partir du moment où la réponse s'enregistre ? Et il n'y a qu'une façon de définir la réponse, c'est qu'il revienne *quelque chose* au point de départ. Ceci est le schéma du *feed–back*.

Toute espèce de machine qui comporte une *autorégulation*, c'est–à–dire un retour de quelque chose qui est enregistré quelque part et comme tel, du fait de cet enregistrement, déclenche une opération qui, de quelque façon qu'elle agisse, pourra être appelée opération de régulation, ceci constitue une opération de réponse. Et la communication commence là.

Mais dirons–nous, pour autant qu'il s'agisse à proprement parler de quelque chose qui déjà nous mette au niveau du signifiant, et de sa fonction ?

Je dirai non.
Une machine thermo–électrique soutenue par un *feed–back* n'est pas ce quelque chose à l'intérieur de quoi nous puissions dire qu'il y a un usage du signifiant. *L'isolement du signifiant* comme tel, nécessite qu'à partir…

> elle se présente d'abord d'une façon paradoxale, comme toute distinction dialectique

…à partir du moment où au niveau du récepteur ce qui est important ce n'est pas l'effet du contenu du message, ce n'est pas l'hormone qui du fait qu'elle survient va déclencher quelque part dans l'organe telle ou telle réaction, c'est qu'au point d'arrivée du message, on prend acte du message.

Est–ce que cela implique une subjectivité ?
Regardons–y de bien près. Ce n'est pas sûr.

Ce qui distingue l'existence du signifiant en tant que système corrélatif d'éléments qui prennent leur place synchroniquement et diachroniquement les uns par rapport aux autres.

Cela implique pour *qu'il y ait signifiant* de supposer ceci : je suis dans la mer, capitaine de quelque chose, un petit navire. Je vois quelque part des choses qui dans la nuit s'agitent d'une façon qui me laisse à penser qu'il peut s'agir d'un signe.
Il y a là plusieurs façons de réagir.

Si je ne suis pas un être humain encore, je réagis par toutes sortes de manifestations, comme on dit, modelées, motrices et émotionnelles. Je satisfais aux descriptions des psychologues. Je comprends quelque chose, je fais tout ce que je vous dit qu'il faut savoir ne pas faire.

Si je suis un être humain, *j'inscris* sur mon *livre de bord* : « *À telle heure, par tel degré de longitude et de latitude, nous apercevons ceci et cela...* ».
Et c'est cela qui est essentiel.
Je mets si je puis dire, mes responsabilités *à couvert*.

La distinction du signifiant est là, le fait qu'on prend acte du signe comme tel, c'est l'accusé de réception qui est l'essentiel de la communication en tant qu'elle est non pas significative, mais *signifiante*.

Et il faut fortement articuler cette distinction, car si vous ne l'articuler pas fortement, vous retomberez sans cesse aux significations, c'est–à–dire à quelque chose qui en soi ne peut que nous masquer, que nous laisser échapper le ressort original, propre, distinctif, du signifiant en tant qu'il exerce sa fonction propre.

je vous le présente ici sous des formes imagées, voire humoristiques. Ceci est absolument essentiel.

Retenons donc bien ceci :

- même quand à l'intérieur d'un organisme…
  quoi qu'il soit, vivant ou pas,
  …même quand des transmissions se passent qui sont fondées sur l'effectivité du tout ou rien [0,1],

- même quand, grâce à l'existence d'un seuil par exemple, nous avons quelque chose qui n'est pas jusqu'à un certain niveau, et puis qui, tout d'un coup, fait un certain effet (retenez l'exemple des hormones)

…nous ne pouvons pas encore parler de *communication*, si dans *la communication* nous impliquons l'originalité de *l'ordre du signifiant*, pour la raison que ce n'est pas en tant que tout ou rien que quelque chose est signifiant, c'est pour autant que quelque chose, qui constitue un tout, le signe, est là justement pour ne signifier rien.

C'est là que commence et que se distingue *l'ordre du signifiant* de *l'ordre de la signification*.

Et si la psychanalyse nous apprend quelque chose, si la psychanalyse constitue une nouveauté, c'est justement en ceci que le développement de l'être humain, que le fonctionnement de ce qui au maximum l'intéresse essentiellement n'est absolument d'aucune façon déductible d'une façon directe de la construction du développement des interférences de la composition des significations, c'est à dire des instincts, mais que leur fonctionnement…
  à ces significations et à ces instincts
…n'articule, ne s'organise de façon telle :

- qu'un monde humain puisse en sortir,

- que le monde que nous connaissons dans lequel *nous vivons*, au milieu duquel *nous nous orientons*, et dans lequel nous ne pouvons absolument pas nous orienter, implique non pas seulement l'existence des significations, mais de *l'ordre d'un signifiant*.

Si *le complexe d'Œdipe* qui est une chose dont l'ordre,
le degré d'élaboration, est essentiel à *la normativation sexuelle*…
et c'est pour autant qu'il introduit comme tel et nommément le fonctionnement du signifiant comme tel, dans la conquête du dit « *homme* » ou « *femme* »
…si *le complexe d'Œdipe* n'est pas l'introduction du *signifiant*,
je demande qu'on m'en donne *une conception* quelconque.

Ce n'est pas parce que *le complexe d'Œdipe* est contemporain de la dimension ou de la tendance génitale qu'on peut un seul instant concevoir qu'il soit essentiel à un monde humain réalisé, à un monde achevé, à un monde humain qui ait sa structure de réalité humaine.

Car en réalité, il suffit d'y penser un instant :

- s'il y a quelque chose qui n'est assurément pas fait pour introduire l'articulation et la différenciation dans le monde c'est bien précisément la fonction génitale,

- s'il y a quelque chose qui est bien ce qu'il y a de plus paradoxal, par rapport à toute *structuration réelle* du monde, c'est bien ce qui dans son essence propre va à la plus mystérieuse des effusions.

Ce n'est pas la dimension instinctuelle qui est opérante dans l'étape à franchir de l'Œdipe.

À cet égard, il est bien clair ce sont justement les étapes prégénitales qui nous montrent toute la diversité, tout le matériel qui nous permet assurément plus facilement de concevoir comment, par analogie de signification, *le monde de la matière*…
pour l'appeler par son nom
…se relie à toutes sortes de choses que l'homme a immédiatement dans son champ dans la somme du maniement de ses propres échanges :
ses échanges corporels, excrémentiels, prégénitaux sont bien suffisants pour structurer un monde d'objets, pour structurer un monde de réalité humaine complète, c'est–à–dire où il y ait des subjectivités.

Il n'y a pas d'autre définition justement *scientifique* des subjectivités que par cette possibilité de manier le signifiant à des fins purement signifiantes, et non pas significatives, c'est–à–dire qui n'expriment aucune relation directe de l'ordre de l'appétit, et font jouer l'ordre du signifiant, et non pas simplement à l'état de signifiant constitué.

À ce moment les choses sont simples.

Mais l'ordre du signifiant en tant qu'il faut que le sujet le conquiert, l'acquiert…
    soit mis à l'endroit du signifiant dans un rapport d'implication qui touche à son être
…en d'autres termes :
que ce quelque chose se passe qui aboutit à la formation de ce que nous *appelons* dans notre langage, lequel tombe bien dans la définition, dans la définition du signifiant, qui est bien de ne rien signifier, qu'il est capable à tout moment de donner des significations diverses, à savoir les plus imbéciles, à savoir ce que veut dire le *surmoi*.

Il n'est pas besoin d'aller bien loin dans la littérature analytique pour voir l'usage qui en est fait.

Le *surmoi* est quelque chose, c'est précisément quelque chose qui nous pose la question de savoir quel est donc le schéma du *surmoi*, quel est l'ordre d'entrée, d'introduction, d'instance présente du signifiant qui est indispensable pour qu'un organisme humain fonctionne comme tel, c'est–à–dire un organisme humain qui n'est pas seulement dans un milieu *naturel*, mais qui a aussi à s'arranger, à fonctionner *en raison, en fonction, en rapport* avec un univers signifiant.

Nous retrouvons là le carrefour auquel je vous ai laissés la dernière fois à propos des névroses. Quant aux *symptômes*, c'est toujours une implication précisément de l'organisme humain dans quelque chose qui est structuré comme un langage, c'est–à–dire où tel ou tel élément de son fonctionnement va entrer en jeu comme signifiant.

J'ai été plus loin la dernière fois.

J'ai pris l'exemple de *l'hystérie* pour vous dire
la structure d'une *névrose hystérique*.

C'est une question, c'est–à–dire c'est quelque chose
qui est centré autour d'un signifiant qui,
quant à sa signification, reste énigmatique.

La question de la mort ou la question de la naissance
étant les deux dernières très précisément qui
n'ont justement pas de solution dans le signifiant.
C'est ce qui donne aux névroses leur valeur
existentielle par rapport à cette définition.

Que veulent dire les psychoses ?

Quelle est la fonction de ces rapports du sujet
au signifiant dans les psychoses ?

C'est ceci qu'à plusieurs reprises nous avons déjà
essayé de cerner. Que nous soyons forcés ainsi
d'aborder les choses, d'une façon qui soit toujours
périphérique, c'est quelque chose qui doit avoir
sa raison d'être dans la question elle–même,
telle qu'elle se pose.

C'est quelque chose que nous sommes forcés de
constater pour l'instant à la façon d'un obstacle,
une résistance, au sens propre du terme, c'est ce qui
nous livrera enfin sa signification dans la mesure
où nous aurons porté les choses assez loin pour nous
rendre compte de pourquoi il en est ainsi.

Une fois de plus nous réabordons le problème avec
cette fois–ci le dessein de faire, comme nous l'avons
fait à chaque fois un pas de plus.

Je vous ai signalé dans la psychose cette sorte
de schéma auquel nous sommes arrivés, qu'il devait
y avoir à un moment quelque chose qui ne s'était pas
réalisé dans le domaine du signifiant, qui avait été
verworfen, qui avait fait l'objet d'une *Verwerfung*,
et que c'est cela qui réapparaît dans le *réel*.

Cette notion, cette différence essentielle qui se distingue de tout autre mécanisme assumable dans ce que nous connaissons de l'expérience quant aux rapports de *l'imaginaire*, du *symbolique* et du *réel*, c'est qu'il y a quelque chose de tout à fait distinct dans les psychoses, de ce qui se passe ailleurs.

Dans la théorie analytique, FREUD tout d'abord, et *le premier,* l'a puissamment articulé, il a bien marqué…
et jusque dans les textes que nous travaillons, « *Le Président Schreber* »
…la distinction qu'il y a entre :

- *une projection intentionnelle*, une jalousie où je suis jaloux dans l'autre de *mes propres sentiments*, où c'est moi qui signifie qu'en moi–même ce sont *mes propres pulsions d'infidélité* que j'impute à l'autre,

- la distinction radicale qu'il y a entre cette conviction passionnelle avec *une conviction délirante*, à propos de laquelle FREUD essaie de nous apporter la formule que « *ce qui a été rejeté de l'intérieur réapparaît par l'extérieur* », ou, comme on essaie de l'exprimer dans ce langage amplificateur, que ce qui a été supprimé dans l'idée réapparaît dans le *réel*.

Mais justement, qu'est–ce que cela veut dire ? Car dans la névrose aussi nous le voyons ce jeu de la pulsion, et nous voyons ses conséquences.

Est–ce qu'il n'y a pas :
- *quelque chose d'essentiellement confus, directement impensable,*
- *quelque chose qui nous laisse à désirer*,
- *quelque chose* dont le maniement est tout à fait défectueux et insensé dans cette simple formule ?

Si nous nous limitons à celle–là…
c'est celle à laquelle *tous les auteurs* se limitent.
Quand je vous l'ai présentée *sous cette forme*, je ne voulais pas présenter quelque chose d'*original*
…je pense trouver quelqu'un qui pourrait m'aider à y regarder de plus près dans les travaux de KATAN, *des cas analogues au Président Schreber*, où il a essayé de serrer de très près ce mécanisme de la *néo–formation psychotique*.

Vous verrez…
    c'est en cela que ce sera très illustratif
…à quelles difficultés conceptuelles…
    à quelle sorte d'impasse extravagante – d'où il sort au prix de quelles formules contradictoires dans lesquelles on est forcé de s'engager – si on avance dans ce problème d'une réalisation distincte de l'épreuve du réel, ou d'une réalité, dans le sentiment du réel
…dans quelles difficultés on s'engage si on confond, si peu que ce soit, la notion de réalité avec celle d'objectivité voire avec celle de signification.

Car toute une prétention phénoménologique…
    qui pour l'instant déborde largement le domaine de la psychanalyse, et qui n'y règne que pour autant qu'elle règne également ailleurs
…est fondée sur ce quelque chose qui confond le domaine de *la signifiance* et le domaine de *la signification*.

Partant de travaux qui ont leur grande rigueur…
    qui sont précisément des élaborations dans la fonction du signifiant
…elle a glissé…
    et c'est là la confusion fondamentale qui existe dans ce que nous appelons la phénoménologie prétendue psychologique
…elle glisse au domaine de la *signification*, c'est–à–dire qu'elle est conduite comme une chienne à la piste, et que tout comme la chienne, ça ne la mènera absolument jamais à aucune espèce de résultat scientifique.

La prétendue opposition de l'*Erklären* et du *Verstehen*.
Et là nous devons maintenir qu'il n'y a de structure scientifique que là où il a *Erklären*, et le *Verstehen*, c'est l'ouverture vers toutes les confusions.

L'*Erklären* n'implique pas du tout de signification mécanique, ni d'aucune façon des choses de cet ordre. La nature de l'*Erklären* c'est la recherche et le recours essentiel au *signifiant*, comme étant le seul fondement de toute *structuration scientifique* concevable et possible.

Abordons maintenant le problème de nos psychoses. Par exemple dans le cas SCHREBER, nous voyons au départ une *période* de trouble, *période, moment fécond*, dans lequel il y a tout un *ensemble symptomatique* qui à la vérité, pour être en général passé à l'as, exactement pour nous avoir glissé entre les doigts, n'a pu être élucidé analytiquement, et n'est jamais la plupart du temps que reconstruit.

Cette période nous pouvons – *en la reconstruisant* – y trouver, à très peu de choses près, toute l'apparence des *significations* et des *mécanismes* dont nous suivons le jeu dans la névrose. *Rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie pré-psychotique*.

Au moment où nous nous intéressons à la psychose comme telle, au moment où le diagnostic est fait, nous avons affaire à un moment où l'on nous dit :

- tout ce qui est de *l'inconscient est là, étalé au dehors*,
- tout ce qui est de l'« *Id* » est passé dans le monde extérieur.

Et ceci est si clair, les significations qui sont là ont pour effet véritablement paradoxal que nous ne pouvons précisément pas…

c'est *la position classique* et qui garde sa valeur

…intervenir analytiquement.

Le paradoxe de ceci n'a jamais échappé à personne, et simplement les raisons qu'on a données pour expliquer ce paradoxe, ont simplement toutes le caractère…

je crois que c'est pour cela qu'il serait intéressant de faire l'analyse des textes tels que ceux que nous avons indiqués tout à l'heure

…de nous faire entrer dans les *tautologies*, dans des *contradictions*, dans des superstructurations d'hypothèses tout à fait insensées. Il suffit de s'intéresser un peu à la littérature analytique comme symptôme pour s'en apercevoir.

Où est le ressort ? Est-ce que c'est en effet que le monde de l'objet soit atteint, capturé, induit d'une façon quelconque par une signification en rapport avec les pulsions, qui caractérisent les psychoses ?

Est–ce que c'est, si vous voulez « *l'édification du monde extérieur* » qui serait ce qui caractériserait les psychoses, si nous en croyons la définition qu'on nous donne ?

Parce qu'en effet s'il y a bien quelque chose dont on pourrait également se servir pour définir *la névrose*, c'est cela, *la névrose* est bien quelque chose encore […]

À partir de quel moment décidons–nous : « le sujet a franchi les limites », il a franchi celle–là, il est dans le délire.

Prenons le cas de notre Président SCHREBER.
Le Président SCHREBER pendant la période *pré–psychotique* vit quelque chose qu'il nous donne à l'état vivant, c'est cette question dont je vous disais qu'elle est au fond de toute forme névrotique.

C'est bien dans cette période…
après–coup, par petits morceaux
…qu'il nous montre qu'il a été en proie à d'étranges pressentiments, qu'il a été tout d'un coup envahi par cette image qui était celle vraiment semble–t–il la moins faite pour entrer dans l'esprit d'un homme de son espèce et de son style :

« *Qu'il devait après tout être fort beau d'être une femme en train de subir l'accouplement*. »

Pour nous, bien entendu, qui suivons tout le *développement* de la psychose, tout ceci ne nous paraît pas très surprenant.

Alors, pourquoi allons–nous faire une limite entre :

- le moment où il était encore à cette période de confusion panique,
- et le moment où son délire a fini par construire effectivement qu'il était une femme et pas n'importe laquelle, qu'il était la femme divine, ou plus exactement « *La Promise de Dieu* », ce qui a été la construction de *son délire*.

Est–ce que c'est là quelque chose qui suffit à donner la définition de son cas, le franchissement, l'entrée dans la psychose ? Assurément pas.

KATAN rapporte un cas qu'il a vu se déclarer à une période beaucoup plus précoce que celle de SCHREBER. C'était le cas d'un jeune homme.

Et il a pu avoir une notion tout à fait directe. Il est arrivé à peine au moment où le cas virait : il s'agit d'un jeune à l'époque de la puberté, dont il analyse fort bien toute *la période pré-psychotique*, en ceci que nous avons la notion que chez le sujet *rien de l'ordre de son accession* à quelque chose qui peut le réaliser *dans le type viril, rien n'est là, tout a manqué*.

Et que c'est par l'intermédiaire d'une sorte d'*imitation*, d'accrochage, à la suite d'un de ses camarades…

> je résume la notion analytique que nous pouvons prendre du cas de ses symptômes

…qu'en somme il essaie de conquérir la typification de l'attitude virile comme telle.

C'est dans la mesure où, comme lui et à sa suite, il se livre aux premières manœuvres sexuelles, celles de la puberté, la masturbation nommément, qu'ensuite il y renonce sur l'injonction du dit camarade, qu'il se met à s'identifier à lui pour toute une série d'exercices qui sont appelés conquête sur soi-même, c'est-à-dire qu'il se comportait comme s'il était en proie à un père sévère, ce qui était le cas de son camarade.

Comme lui il s'intéressait à une fille qui, comme par hasard, est la même que celle à laquelle son camarade s'intéresse. Et quand il sera allé assez loin dans cette identification à son camarade, la jeune fille lui tombera toute préparée dans les bras.

C'est là manifestement le mécanisme du « *comme si* » que M^me^ Hélène DEUTSCH[27] dans un article dont je vous donne le sens, a mis en valeur comme une dimension tout à fait significative *dans la symptomatologie des schizophrénies, un mécanisme de compensation à proprement parler imaginaire*...

---

27 Hélène Deutsch : Les « comme si » et autres textes, Seuil, 2007, Champ freudien.

vous devez retrouver là l'utilité
de la distinction de ces registres
…une sorte de *compensation imaginaire de l'Œdipe absent*,
de l'Œdipe en tant que qu'il lui aurait donné
le signifiant, la virilité sous la forme
non pas de l'image paternelle, mais du *Nom du Père*.

Nous retrouvons là le substitut, la tentative
d'équivalence, une équivalence. Dans le cas dont
il s'agit […] à force d'échouer […] la psychose,
quand elle éclate d'une façon qui ne va pas comporter
de signification foncièrement différente de
la période pré–psychotique, le sujet va toujours
se comporter en homosexuel inconscient.

Il s'y comportait déjà auparavant.

Tout le comportement par rapport à l'ami qui est
l'élément pilote de sa tentative de structuration
au niveau de la puberté, va se retrouver dans *son délire*.

À partir de quel moment délire–t–il ?

Il délire à partir du moment où il dit que son père
le poursuit pour le tuer, pour le voler également,
pour le châtrer également.

Le sujet comme on dit, est là par tous les contenus
impliqués dans les significations névrotiques.

Mais on ne met pas en relief ceci qui est pourtant
le point essentiel : le délire commence à partir du
moment où l'initiative vient d'un *Autre*, *avec un grand A*,
où l'initiative est là fondée sur une *activité subjective* :

« L'Autre veut cela ».

Et d'ailleurs il faut y mettre des réserves :
il veut cela, et il veut aussi surtout
qu'on le sache, il veut le signifier.

Nous entrons, dès qu'il y a délire, à pleine voile
dans le domaine d'une intersubjectivité dont tout
le problème est de savoir pourquoi elle est *fantasmatique*.

Mais au nom du *fantasme*…
dont nous avons l'omniprésence dans la névrose
…aussi attachés à la signification du fantasme
nous oublions *la structure*.

À savoir qu'il s'agit de *signifiants*, et de *signifiants* comme tels :
maniés par un sujet à des fins signifiantes,
tellement purement signifiantes que la signification,
elle reste très souvent problématique et d'autant plus que ce que nous avons rencontré dans cette symptomatologie implique toujours ce que je fais rentrer aujourd'hui dans le jeu de notre dialectique.

Parce que je vous l'avais promis, qu'il faut bien que chaque thème rentre à son moment, un thème que je vous ai déjà annoncé l'année dernière à propos du rêve de « *l'injection d'Irma* », dans le mécanisme dit de « *l'immixtion des sujets* ».

Le propre de la dimension intersubjective,
c'est–à–dire que vous avez dans le réel un sujet capable de se servir du signifiant comme tel,
c'est–à–dire non pas pour vous *informer*, comme on dit,
mais très précisément pour vous leurrer.

Que cette possibilité soit là essentielle,
c'est cela qui distingue l'existence du signifiant.
Mais ce n'est pas tout.

Dès qu'il y a sujet et usage du signifiant,
il y a usage possible de « *l'entre–je* » c'est–à–dire du sujet interposé.

Cette « *immixtion des sujets* », dont vous savez que c'est l'un des éléments les plus manifestes du rêve de « *l'injection d'Irma* », à savoir les trois praticiens appelés *à la queue leu–leu* par FREUD, qui veut savoir ce qu'il y a dans la gorge d'Irma.

Et ces trois personnages bouffonnants qui opèrent,
qui parlent, qui soutiennent des thèses,
qui ne disent que des bêtises,
ces « *entre–je* » jouent là un rôle essentiel.

Ils sont en marge de l'interrogation de FREUD
qui est celle–ci : qu'est–ce qui joue son rôle dans
ce qui est à ce moment là sa préoccupation *essentielle*,
sa préoccupation majeure, celle où lui–même…
dans une lettre à FLIESS
…rejoint ce que je suis en train de vous dire
quand il parle de *la défense* qui est la préoccupation
dont je parle, et qu'il dit à FLIESS :

« *Je suis en train*...

à propos de la défense

« *Je suis au beau milieu de ce qui est hors de la nature.* »

La défense c'est en effet cela c'est quelque chose
qui a un rapport tellement essentiel au signifiant,
qui est tellement liée, non pas à la prévalence de la
signification, mais à l'idolâtrie du signifiant comme
tel, qu'il est impossible de la concevoir autrement.
Ceci n'est qu'une indication.

L'immixtion des sujets, est–ce que ce n'est pas très
précisément là ce *quelque chose* qui nous apparaît
à portée de la main dans le délire ?

L'immixtion des sujets, cette chose qui est tellement
essentielle à toute relation intersubjective
qu'on peut dire que je crois qu'il n'y a pas de
langue qui ne comporte des tournures grammaticales
tout à fait spéciales pour l'indiquer.

Pour vous faire comprendre ce que je veux dire,
je vais prendre un exemple.
C'est toute la différence qu'il y a entre :

« *Le médecin–chef qui a fait opérer ce malade par son interne.* »
et
« *Le médecin–chef qui devait opérer ce malade, il l'a fait opérer par son interne*. »

Vous devez bien sentir, encore que là ça aboutisse à
la même action, ça veut dire deux choses complètement
différentes. Dans le délire, c'est de cela qu'il
s'agit tout le temps : « *on* » leur « *fait faire* » ceci.

C'est là qu'est le problème, loin que nous puissions dire tout simplement que l'« *Id* » est là tout brutalement présent, et réapparaissant dans le *réel*.

Tout se passe comme si…
    dans une sorte d'impasse ou de perplexité concernant le signifiant dont il s'agit au fond de la psychose
…le sujet réagissait par cette tentative de *restitution*, de compensation de la crise, déchaînée fondamentalement, là aussi, par quelque question sans doute :

Qu'est–ce… ?

Je n'en sais rien !

Je suppose qu'il réagit à l'absence du signifiant par une affirmation d'autant plus appuyée d'un Autre qui, lui, comme Autre est essentiellement énigmatique.

L'Autre – avec un grand A – je vous ai dit qu'il était exclu, qu'il était exclu en tant que porteur de signifiant.

Il est d'autant plus puissamment affirmé qu'entre lui et le sujet…
    au niveau du petit autre,
    au niveau de l'*imaginaire*
…se passent tous ces phénomènes d'« *entre–je* », qui eux vont constituer ce qui est apparent dans la symptomatologie de la psychose.

La question est justement tellement sensiblement éclairée par la nature des phénomènes qui se passent au niveau de l'« *entre–je* », au niveau :

- de l'autre du sujet,
- de celui qui a l'initiative dans le délire,
- du professeur FLESCHIG dans le cas de SCHREBER,
- du Dieu qui est tellement capable de séduire qu'il met en danger l'ordre du monde, en raison de l'attraction.

L'important, le révélateur aussi, le significatif, c'est le cas de le dire, est de voir apparaître au niveau de l'« *entre–je* »…

c'est–à–dire au niveau du petit autre, du double du sujet, de ce quelque chose qui est à la fois son *moi* et pas son *moi*

…des paroles qui sont une espèce de commentaire courant de l'existence, que nous voyons dans l'automatisme mental, ce commentaire des actes, cet écho de la pensée. Mais ceci est encore là bien plus accentué, puisqu'il y a une espèce d'usage en quelque sorte taquinant du signifiant comme tel.

Ce sont des phrases qui sont commencées, puis interrompues pour simplement […] comme nécessaires. C'est–à–dire en tant qu'elles organisent…

et ne peuvent pas manquer,

à ce niveau, du signifiant

…ce qui est une phrase, et qui comprend *un milieu, un début et une fin*, qui ne peut pas ne pas se terminer, et qui au contraire joue sur l'attente, la relation temporelle, le ralentissement.

Tout un jeu qui se produit lui, au niveau *imaginaire* du signifiant comme tel comme si ici, l'énigme…

faute de pouvoir se formuler d'une façon vraiment ouverte, autrement d'abord que par l'affirmation de l'initiative de l'autre

…donnait sa solution en *montrant* ce dont il s'agit : c'est d'un rapport de signifiant comme tel,

c'est du signifiant qu'il s'agit.

Ce qui au fond du « *rêve de l'injection d'Irma* » apparaît comme la formule en caractères gras, à savoir quelque chose qui est là pour nous montrer la solution de ce qui est au bout du désir de FREUD, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a rien de plus important qu'une formule de chimie organique, de même dans le délire nous trouvons là l'indication dans ces phénomènes des commentaires, dans le bourdonnement du discours à l'état pur, qui se produit autour du phénomène, l'indication, dans le phénomène lui–même,

que ce dont il s'agit c'est de la question du signifiant.

L'intérêt de la distinction sur laquelle j'insiste cette année, au premier plan de nos propos, entre *le signifiant* et *le signifié*, doit s'avérer être particulièrement justifié par la considération des psychoses.

Je vous le montre par divers abords.
Je voudrai aujourd'hui vous le faire sentir par la lecture de quelques uns des morceaux du témoignage que nous a laissé SCHREBER.

Que ce sujet ait été « *exceptionnellement doué* », comme il s'exprime lui–même, pour l'observation des phénomènes dont il est le siège, et pour la recherche même de leur vérité, c'est quelque chose que nous ne pouvons pas négliger, et qui donne à ce témoignage sa valeur exceptionnelle.

Au moment où je vais choisir un de ces morceaux pour vous en faire part, je vous répète une fois de plus la question.

Remarquez que ce que nous faisons…
- dans l'exercice de notre mode de pensée *analytique*
- dans l'abord d'une question en général de perturbation mentale, qu'elle s'avère d'une façon patente comme telle ou qu'elle soit latente, dans des symptômes ou des comportements,

…c'est de chercher toujours la signification.

C'est ce qui nous distingue.
C'est ce pourquoi l'on nous fait crédit.
C'est qu'en quelque sorte nous sachions la trouver plus loin et mieux que d'autres.

Je dirais plus :
que nous en ayons vraiment le privilège.

C'est là le crédit qui est attaché à *la psychanalyse* : de ne pas nous laisser tromper sur la véritable *signification*.

Quand nous décelons la portée que prend pour le sujet un objet quelconque, c'est toujours d'une *signification* qu'il s'agit, en ce sens que quelque chose dans le sujet est intéressé dans le registre de cette *signification*.

C'est justement là que se produit, si l'on peut dire, la bifurcation, le point où je veux vous arrêter, pour vous montrer qu'il y a un *carrefour*.

C'est–à–dire qu'à partir du moment où nous arrivons à rechercher quel est l'ordre d'intérêt qui prend le sujet dans une signification quelconque, nous sommes tout naturellement menés sur le plan du désir, sur le plan de l'instinct, en fin de compte, comme représentant le type, le moule, préformation de ce désir, de cette appétence du sujet qui le prend dans cette signification, qui l'y fait corrélatif de l'objet, institué dès lors dans un certain registre de relations instinctuelles, d'où toute *la construction de la théorie des instincts*, sur laquelle reposent les assises de la découverte analytique.

Dès que ce champ est, si peu que ce soit, rempli, nous pouvons constater que…

à l'intérieur de ce maniement
que nous ferons des significations

…nous pouvons nous poser des problèmes.
Je dirai que nous ne les posons pas en raison même de la richesse du registre des significations auxquelles nous sommes par cette voie presque d'emblée parvenus.

Il y a là tout un monde, je dirai même presque tout un labyrinthe relationnel, qui, déjà en lui–même comporte suffisamment de *bifurcations*, de *communications*, de *retours*, pour que nous nous en croyions satisfaits c'est à dire en fin de compte que nous y soyons à proprement parler perdus. Le fait est sensible dans notre maniement quotidien de ces significations.

Prenons un exemple qui est très actuel dans notre sujet, celui de la *libido de l'attachement homosexuel*, pour autant qu'il entre comme participant, comme composant essentiel dans le drame de l'Œdipe.

Qu'est–ce que nous dirons ?
C'est que dans cette fixation, cette signification de la relation homosexuelle tend à se faire jour, dans la relation de l'Œdipe, dans *l'Œdipe inversé.*
Nous expliquerons beaucoup de choses dans *ce registre*.

La plupart du temps, dans le cas de la névrose, nous dirons :
le sujet se défend contre *cet attachement, cette relation* qui toujours tend à apparaître plus ou moins secrète, plus ou moins latente, dans ses comportements.

Qu'est–ce que nous chercherons comme cause de *défense* ?
Le fait que le sujet a *plus d'une façon* de se défendre, mais que d'une façon générale, il y a ces différents modes de se défendre, qui s'appellent déjà défenses.
Et à cette défense nous attribuons une cause, et cette cause par exemple nous la définissons comme crainte de la castration

Est–ce que vous ne sentez pas que cette chose…
    que je prend comme le premier
    exemple qui est d'usage courant
…nous la manions à tort et à travers, avec la plus grande simplicité ?

Nous ne manquons d'ailleurs jamais d'explications, parce que si nous n'avons pas celle–là ou que ce soit une autre, n'est–il pas sensible…
    et le moindre texte analytique le rend sensible
…que la question n'est jamais posée de quel ordre de cohérence il peut bien s'agir ?

À savoir : en quoi l'orientions homosexuelle de l'investissement libidinal est–il posé ?

Pourquoi admettons–nous tout simplement et d'emblée qu'elle comporte cette cohérence causale *pour le sujet* ?

En quoi la capture par *l'image homosexuelle* comporte–t–elle, même pour le sujet qu'il perdra son pénis ?

Il faut bien pour cela que dans un cas donné nous déterminions une expérience spéciale, mais une expérience spéciale : encore devrons–nous demander de quelle ordre elle a été, et en fin de compte quel ordre de causalité implique ce qu'on appelle le processus primaire.

Jusqu'où pouvons–nous y admettre la relation causale, quels sont *les modes de causalité* qui sont appréhendés par le sujet dans *une relation de capture imaginaire* quelconque ?

Suffit-il que nous la voyons du dehors, pour que cette relation imaginaire…

> et toutes ses implications d'ailleurs, puisqu'il s'agit de l'imaginaire, ce sont des implications elles–mêmes construites

…soit donnée dans le sujet ?

Je ne dis pas que nous ayons tort de penser qu'automatiquement entre en jeu *la crainte de la castration* avec toutes ces conséquences chez un sujet mal pris dans la capture passivante de la relation homosexuelle. Je dis que nous ne nous posons jamais la question.

Je dis qu'il est probable que la question aurait des réponses différentes selon les différents cas, qu'il ne va pas de soi que cette cohérence causale qui en somme est reconstruite et impliquée par une sorte d'extrapolation tout à fait abusive de ce que les choses de *l'imaginaire* comporteraient dans *le réel*.

Je dis que *nous ne nous posons jamais de questions* sur ce plan, que nous pensons, quand nous en avons besoin, que nous glissons tout naturellement à faire intervenir…

- là où il s'agit du *principe du plaisir*,
- là où il s'agit de résolution, de retour à l'équilibre, d'exigence du désir,

…que nous faisons implicitement, au moment où nous le voulons, intervenir *le principe de réalité* si ça sert à expliquer quelque chose. Si ça ne sert à rien expliquer, nous faisons intervenir autre chose.

Ceci nous permet de revenir, comme à une question, à la bifurcation, c'est–à–dire au moment où l'interrogation sur la signification nous a introduits à une nouvelle vue des intérêts que prend le sujet dans *une relation* foncièrement *imaginaire du désir*, celle tout au moins que nous pouvons concevoir au premier abord comme essentiellement *imaginaire*.

Avant de nous engager dans ce catalogue, dans ce labyrinthe, dans cette complication des instincts et dans ses équivalences, dans leurs débouchés les uns dans les autres, c'est là qu'il faut nous arrêter et nous dire :

« *Est–ce que tout intérêt significatif du sujet humain, ne comporte pas la considération comme telle des lois ?* »

Pas seulement des lois biologiques, qui font que pour le sujet humain un certain nombre de significations seront *instinctivement*, *biologiquement*, *individuellement* intéressantes.

Il y a aussi :

« *Quelle est la part là–dedans de ce qui relève à proprement parler du signifiant ?* »

En d'autres termes, est–ce que pour tout ce qui est signification, pour l'être humain ne se pose pas la question de l'insistance du jeu propre de la façon de l'intervention dans ses intérêts…

tous, quels qu'ils soient, si profonds,
si primitifs, si élémentaires que
nous les supposions

…*des lois* propres *du signifiant* étudiées comme telles.

Pendant des jours et des leçons, j'ai essayé par tous les moyens de vous faire entrevoir cette chose que nous pourrons appeler *provisoirement* « *autonomie du signifiant* » c'est–à–dire qu'il y a des lois propres, sans doute extrêmement difficiles à isoler, puisque ce signifiant nous le voyons et nous le mettons toujours en jeu dans les significations.

C'est là l'intérêt de la considération linguistique du problème, c'est que dans ce phénomène le plus fondamental des relations inter–humaines, qui s'appelle le langage.
Je vous ai montré qu'il était impossible même de le saisir, de l'aborder, de s'apercevoir comment il fonctionne, si nous ne faisons pas *fondamentalement* et au départ de *distinction du signifiant et du signifié*, qui nous montre que *le signifiant a ses lois propres*, indépendamment du *signifié*, de sorte que :

- s'il est vrai…
  c'est là le pas que je vous demande de faire dans ce séminaire
  …que le sens de *la découverte psychanalytique ça n'est pas simplement d'avoir des significations*, mais d'avoir été beaucoup plus loin qu'on n'a jamais été dans la lecture des significations,

- s'il est vrai qu'il y a autre chose que cela, que l'essentiel de *la découverte analytique ce n'est pas cela*, le fait de ne pas s'occuper que de ça représente justement, doit représenter, doit se retrouver exactement partout où notre recherche analytique se heurte à des impasses, soit à des confusions, soit la plupart du temps à des sortes de cercles et de tautologies.

Or, je dis qu'il est vrai que la découverte analytique ce n'est pas cela.
Et son ressort est dans ceci : non pas simplement, comme nous l'avions jusqu'ici méconnu, des *significations* dites *libidinales*, dites instinctuelles, à toute une série de comportements humains. *C'est vrai, il y a ça !*

Mais c'est *que ces significations*, que toute une zone de significations…
et qui sont des plus primordiales, des plus enracinées, des plus proches des besoins au sens de l'insertion la plus animale dans l'entourage en tant que nutritif et en tant que captivant
…que ces significations pour l'être humain *sont soumises* dans leur suite, dans leur formation, je dirai plus dans leur instauration, dans leur venue au jour, *à des lois qui sont celles du signifiant*.

Quand je vous ai parlé du « *jour* » et de « *la nuit* », c'était pour vous faire sentir qu'au-delà de tout ce que recouvre *le jour*, la notion même de *jour*, le mot « *jour* », la notion de « *la venue au jour* » est quelque chose d'à proprement parler insaisissable dans aucune *réalité*.

Il n'y a aucune définition, aucune limite si ce n'est que cette fonction de *l'opposition* du « *jour* » et de « *la nuit* » est quelque chose, comme une opposition signifiante, fondamentale, qui dépasse infiniment toute espèce de *signification* qu'elle arrive à recouvrir.
Et si j'ai pris « *le jour et la nuit* », c'est parce que notre sujet, c'est bien entendu, l'homme et la femme.

Et que le signifiant « *homme* » comme le signifiant « *femme* » sont autre chose…
qu'attitude passive ou qu'attitude active,
qu'attitude agressive ou qu'attitude cédante
…sont autre chose que des comportements :
qu'il y a un *signifiant caché* là derrière, sans aucun doute, bien entendu qui n'est nulle part absolument *incarnable*, mais qui quand même est au plus, de la façon la plus proche, incarné dans l'existence du mot « *homme* » et du mot « *femme* ».

En fin de compte, si ces registres de l'être sont quelque part, c'est en fin de compte dans les mots. Il n'est pas forcé que ce soit des mots verbalisés. Il se peut que ce soit un signe sur une muraille. Il se peut que pour le primitif ce soit une peinture, une pierre, mais quelque chose qui est ailleurs que dans toute espèce de mode particulière de type de comportement, de relation, de *pattern*, qui s'appelle attitude ou comportement féminin ou masculin.

La « *réalité humaine* », ceci n'est pas une nouveauté, parce qu'à partir du moment où je vous le dis, vous devez reconnaître que nous ne disons absolument pas autre chose en disant par exemple que le complexe d'Œdipe est absolument essentiel pour l'être humain pour accéder à une structure humanisée du réel. C'est cela que ça veut dire, et ça ne peut pas vouloir dire autre chose.

Car il faut que toute cette composition relationnelle avec la cristallisation de l'Œdipe où le sujet bien entendu ne peut pas être considéré comme purement et simplement pris dans un champ, et duquel, par les lignes de force d'une relation triangulaire où à tout instant nous ne pouvons articuler le complexe d'Œdipe…

et ses diverses modalités, ses divers résultats
et toutes les conséquences que nous lui donnons

…que dans la mesure où le sujet est à la fois lui et les deux autres des partenaires.
C'est ce que signifie exactement le terme d'*identification* que vous employez à tout instant.

Si cette intersubjectivité, avec ce qu'elle a à une certaine étape de vécu typiquement, avec cette crise que l'on appelle « déclin » et qui sanctionne par l'introduction dans le sujet d'une certaine nouvelle dimension que nous appelons plus ou moins proprement et avec toutes les discussions que cela comporte.

Si en somme, une crise dont nous avons défini et localisé le champ sous le nom de l'Œdipe, n'a pas simplement en elle–même cette structure, elle, incontestablement est évidemment *symbolique*.
On ne peut pas penser *le complexe d'Œdipe* autrement.
S'il n'y a pas *organisation dialectique dans le complexe d'Œdipe*, nous ne savons plus ce que les mots veulent dire si nous ne les disons pas comme *une structure symbolique*.

Mais si nous ajoutons que le passage du sujet par cette expérience *symbolique* ou dialectique est essentiel à son accès à la réalité…

et par toutes nos voies, par tout ce qui court dans la littérature, dans la façon dont nous expliquons les choses, dont nous nous accordons sur un certain nombre de principes fondamentaux

…cela implique donc que pour qu'il y ait réalité,

- qu'il y ait accès suffisant à la réalité,
- que la réalité ait son poids,
- que *le sentiment de la réalité* soit pour nous un juste guide,
- pour qu'il n'y ait pas *réalité psychotique*, c'est–à–dire franchissement de la réalité dans la psychose,

…il faut que le complexe d'Œdipe ait été vécu.

Je ne pense même pas que la question fasse doute. Mais le fait que ce ne serait pas généralement reçu ne change rien à la question. Il suffit que certains le tiennent pour sûr pour que par là même soit posé cette question.

C'est donc d'une certaine expérience purement *symbolique*, à un de ces niveaux tout au moins impliquant *la conquête de la relation symbolique* comme telle, que dépend l'équilibration, la juste situation du sujet humain dans la réalité, dans son ensemble.

Et après tout, maintenant à y réfléchir, qu'avons-nous besoin même de la psychanalyse pour le savoir ?

Comment ne sommes-nous pas étonnés que *depuis longtemps* les philosophes n'aient pas mis l'accent sur le fait que *la réalité humaine est irréductiblement structurée comme signifiante* ?

C'est de là que je partais une fois de plus la dernière fois, que sont bâties si je puis dire ces arches, que ces lignes de force sont faites, du signifiant comme tel.

Qu'il y ait un certain nombre d'éléments…
je parlais tout à l'heure du *jour* et de la *nuit*, de l'*homme* et de la *femme*, de la *paix* et de la *guerre*. je pourrai encore énumérer *un certain nombre de choses*
…qui sont des choses *qui ne se dégagent pas du monde réel* :

- qui lui donnent son bâti, ses axes, sa structure,

- qui l'organisent,

- qui font que l'homme s'y retrouve,

- qui font qu'il y a pour lui en effet une réalité, telle que nous la faisons intervenir dans l'analyse suppose à l'intérieur lui-même, cette trame, ces nervures de signifiant comme tel.

L'important d'attirer l'attention là-dessus, ce n'est pas de vous apporter cela comme *quelque chose de nouveau*.

Je veux dire que je vous l'apporte comme *quelque chose* de perpétuellement impliqué dans notre discours, mais de jamais isolé comme tel, ce qui pourrait jusqu'à un certain degré n'avoir pas d'inconvénient, mais qui en a, qui en a précisément par exemple quand vous lisez tout ce qui est écrit sur les psychoses.

Et vous verrez que quand on parle des psychoses les mêmes mécanismes d'attraction, de répulsion, de conflit, de défense, sont mis en cause dans notre discours, que quand nous parlons des névroses.

Mais que les résultats quand même, *phénoménologiquement* et *psychopathologiquement* sont tout de même distincts, ne disons pas opposés, si le mot opposé, en effet, veut dire quelque chose dans notre propre registre. Mais pourtant nous ne donnons pas en fin de compte d'autre explication :
nous nous contentons des mêmes *effets de signification*.

- *C'est là* qu'est l'erreur.
- *C'est là* que quelque chose ne peut manquer de nous apparaître comme franchement insuffisant.
- *C'est là* que je vous prie de vous arrêter un instant sur l'existence de *la structure du signifiant* comme tel, qui, pour tout dire, existe dans la psychose.

En effet, si les significations apparaissent, je dirai même si *proliférantes*, plus *proliférantes* qu'ailleurs :

- cela n'est pas en raison d'un motif, d'un départ, d'une relation essentielle par où la psychose se distingue radicalement de la névrose, qui est que ce dont il s'agit.

- Ce n'est pas de je ne sais quelle perte également du sujet dans le labyrinthe des significations, de je ne sais quel point mort où il s'est arrêté dans ce que nous appelons fixation dans l'ordre de ces relations significatives.

- Mais qu'il s'agit de quelque chose qui arrive à un moment au jour, qui se manifeste dans les relations du sujet au signifiant.

Qu'est–ce que ceci comporte et va pouvoir dire ?

Essayez ce que peut être l'apparition d'*un pur signifiant*, de ce *signifiant* que nous pouvons d'abord concevoir comme tellement distinct en lui–même de la *signification*.

Il faut que nous pensions que ce qui distingue le signifiant c'est vraiment cela, d'être distinct. C'est–à–dire d'être en lui–même *sans signification propre*, l'apparition d'*un pur signifiant*, c'est là quelque chose bien entendu que nous ne pouvons même pas imaginer, par définition. Et pourtant dès que nous nous posons des questions d'origine, il faut quand même que nous nous approchions de ce que ça peut représenter.

Est–ce que vous ne voyez pas que ces signifiants de base sans lesquels l'ordre des significations humaines, l'ordre de ces intérêts…
    c'est notre expérience qui
    à tout instant nous le fait sentir
…ne saurait s'établir, est–ce que ce n'est pas justement cela que nous expliquent toutes *les mythologies* ?

Est–ce que vous vous imaginez le terme de *pensée magique*…
    avec lequel *la connerie scientifique moderne* s'exprime pour chaque fois qu'on se trouve devant quelque chose qui semble dépasser ces petites cervelles ratatinées de gens dont il semble que pour pénétrer dans le domaine de la culture, la condition première et indispensable est que rien d'eux-mêmes les prenne dans un désir quelconque qui les humanise
…est–ce que vraiment le terme de « *pensée magique* » vous paraît suffire pour expliquer que des gens…
    des gens qui avaient toutes les chances d'avoir les mêmes rapports sur la naissance, qui nous ont interprété la naissance du monde comme *le jour et la nuit*, comme *la terre et le ciel*, comme des entités qui se conjuguent et qui copulent, et qui, dans une famille mêlée d'assassinats, d'incestes, d'éclipses extraordinaires, de disparitions, métamorphoses, mutilations de tel ou tel terme
…et vous croyez que pour ces gens–là, ces choses ils les prennent vraiment au pied de la lettre ?

S'imaginer qu'ils expliquent quelque chose, c'est vraiment les mettre au niveau mental de l'*évolutionnisme* de nos jours qui, lui, croit expliquer quelque chose.

Je crois que dans le mode de l'insuffisance de la pensée, nous n'aurions dans ce cas–là, absolument rien à envier aux Anciens.

N'est–il pas clair que ces mythologies c'est très précisément quelque chose qui veut dire ça, qui vise ce qui est en effet essentiel à *la position*, à *l'installation*, à *la tenue debout* de l'homme dans le monde :

- savoir en effet quels sont *les signifiants primordiaux*,

- comment on peut concevoir *leurs rapports, leur généalogie*.

Il n'y a pas besoin d'aller les chercher dans les mythologies grecque, égyptienne. Monsieur GRIAULE est venu nous expliquer la mythologie en Afrique : ils s'imaginent qu'il s'agissait réellement d'un *placenta* divisé en quatre, et l'un arraché avant les autres, entraînant avec lui un morceau de *placenta*, introduisant la première dissymétrie, avec la dialectique entre ces quatre éléments primitifs, sans cesse qui sert à expliquer aussi bien la division des champs, la façon dont on porte les vêtements, ce que signifiaient les vêtements, le tissage, tel ou tel art, etc.

C'est très précisément *la généalogie des signifiants* pour autant qu'elle est essentielle à un être humain :

- pour s'y reconnaître,

- pour s'y retrouver,

- pour y découvrir, non pas seulement les poteaux d'orientation qui se plaquent comme une espèce de moule extérieur stéréotypée sur ces conduites, ça ne lui donne pas simplement des *patterns*, ça lui permet une libre circulation dans un monde désormais mis en ordre.

Est–ce que ce n'est pas de cela justement qu'il s'agit quand, dans cette psychologie, « *l'homme moderne* », peut être bien moins loti…

nous en avons le soupçon depuis quelque temps …qu'un *primitif*, pour s'y retrouver dans *cet ordre de signifiances*, et qui en est réduit sur beaucoup de choses…

> il faut bien le dire, tout à fait à la différence du primitif qui a tout de même des clefs – grâce à ses mythes – pour toutes sortes de situations extraordinaires :
> il y a des clefs pour le cas où il se met en rupture avec tout, il est encore pris,
> il retrouve encore la possibilité des signifiants qui le supportent à ce moment–là, qui lui disent par exemple très exactement la forme de la punition que comporte sa sortie qui peut produire à plus d'un niveau des désordres et de la règle qui lui impose son rythme fondamental

…nous, nous en sommes, me semble–t–il, plutôt réduits à rester très peureusement dans *un conformisme*, et à *craindre* de devenir *un petit peu fous* dès que nous ne disons pas, en somme exactement la même chose que tout le monde.

C'est plutôt ça la situation de « *l'homme moderne* ».

Alors bien entendu, à partir du moment où nous incarnons tant soit peu cette présence du *signifiant* dans *le réel*, nous pouvons peut–être nous imaginer aussi qu'en effet si quelque chose dont nous avons le sentiment de la sortie d'un signifiant…

que ça s'est produit de la sortie d'un signifiant …avec tout ce que cela peut comporter de *retentissement*, jusqu'au plus intime des *comportements* et des *pensées*, il est certain que l'apparition de tel ou tel *registre*, comme celui d'une nouvelle religion, ça n'est pas quelque chose que nous puissions *manipuler* facilement, l'expérience le prouve.

Quand nous nous intéressons à ces problèmes en termes simplement :

- de virage des *significations*,
- de changement du *sentiment*,
- de changement des *rapports*, du moins *socialement conditionnés*,

que l'élément du nouveau symbole de la création d'un signifiant nouveau, que son apparition littéralement dans le monde, et dont on ne sait donc pas qu'elle s'accompagne de toutes sortes de *phénomènes* dits *révélatoires*, et qui peuvent chez ses porteurs, apparaître sous un mode souvent assez perturbant pour que les termes dont nous nous servons dans *les psychoses* nous paraissent absolument inappropriés pour désigner leurs *réactions*.

Le caractère ravageant, à son apparition, de quelque chose qui est une nouvelle structure dans les relations entre les signifiants de base, c'est quelque chose que nous pouvons entrevoir comme devant être étudié en visant, recherchant, ce que peut être l'apparition d'un nouveau terme dans *l'ordre du signifiant*.

Cela n'est pas notre affaire. En fait, nous avons affaire à ce quelque chose tel que si nous le voyons à l'état résiduel, à l'état de noyau irréductible dans un certain nombre de phénomènes qui sont à notre portée, qui sont ceux que nous considérons chez des sujets pour lesquels nous touchons du doigt, avec évidence, l'intervention de quelque chose qui se passe au niveau de la relation dite œdipienne.

Simplement la question supplémentaire que je vous invite à vous poser, est ceci :
si nous ne pouvons pas nous intéresser à ce que peut constituer l'apparition d'un signifiant, phénomène qu'à proprement parler nous n'avons jamais eu professionnellement à considérer comme tel,
ce que tous nos propos jusqu'à présent nous poussent à mettre au premier plan, pour nous interroger là–dessus, est–ce qu'il n'est pas concevable,
et plus concevable en effet que partout ailleurs,
chez des sujets qui sont immédiatement accessibles qui sont les psychotiques, de considérer *les conséquences d'un manque essentiel d'un signifiant* ?

Là encore, je ne dis rien de nouveau.
Je formule simplement d'une façon claire ce qui est perpétuellement impliqué dans notre discours.
Quand nous parlons du complexe d'Œdipe, nous disons qu'un cas ou une névrose…
comme on s'exprime plus ou moins proprement
…une névrose sans Œdipe, de temps en temps nous sommes amenés à penser qu'il y en a peut–être ?
Ce n'est pas vrai, mais on l'a soulevé.

Dans une psychose nous admettons assez volontiers qu'il y a eu quelque chose qui n'a pas fonctionné, qui ne s'est pas *complété* dans l'Œdipe, essentiellement en essayant de voir, d'après un cas paranoïaque tout à fait homologue par certains côtés au cas du Président SCHREBER qu'un analyste a eu à étudier *in vivo*.

C'est bien à cela qu'il arrive. Rien n'est concevable dans le déroulement depuis la période prépsychotique jusqu'à l'épanouissement de la structure psychotique qu'il nous présente comme une tentative de *restitution*, dont il voit très bien que ce n'est pas une *restitution* comme une autre, dont il dit des choses qui vont en fin de compte être très proches de ce que je vais vous dire.

À ceci près que manifestement il s'embrouille et se perd perpétuellement, parce qu'il ne peut arriver à formuler les choses comme celles–ci, comme je vous propose de les formuler :
la psychose consiste en *un manque* quelque part, *un trou*, le manque au niveau d'un signifiant comme tel.

Cela peut vous paraître insuffisant, imprécis, mais c'est tout de même assez suffisant pour se formuler, même si nous ne pouvons pas dire – et pour cause ! – ce que c'est ce signifiant, ce que ça va être.

Nous allons au moins pouvoir *le cerner par approximation* dans un certain secteur, dans un certain champ.
Nous pouvons désigner, je dirai, *l'ensemble des significations* avec lequel apparaît, connoté dans son approche, si on peut parler de l'approche d'un *trou*, mais en effet, pourquoi pas ?

Il n'y a rien de plus dangereux que *l'approche d'un vide*. Et il y a une autre forme de défense, peut–être que celle provoquée par une tendance ou une signification interdite, c'est la défense qui consiste à ne pas s'approcher de l'endroit par exemple où il n'y a pas de réponse à la question.

Bien entendu, nous y sommes bien tranquilles. Et somme toute – on peut bien le dire – c'est la caractéristique des gens normaux : « *Ne posons pas de questions* ».

Nous l'avons *appris*, c'est pour cela que nous sommes là. Mais du fait que nous sommes psychanalystes, il faut faire un tout petit retour sur cette conséquence primitive de l'éducation que nous avons eue : il faut nous dire que nous sommes peut–être quand même faits pour justement, au moins dans la stricte mesure où cela peut nous servir à éclairer les malheureux qui, eux, se sont posés des questions.

Car en fin de compte, nous sommes certains maintenant que chez les névrosés il y a une question, eux, c'est sûr qu'ils se la sont posée.

Chez les psychotiques, ce n'est pas sûr, la réponse leur est peut–être venue avant que la question se soit posée, c'est une hypothèse. Ou bien la question s'est posée toute seule, ce n'est pas impensable.

Nous avons tout de même assez appris le maniement de ces choses pour savoir qu'une question n'est pas la question du sujet, qu'il n'y a pas de question sans qu'il y ait un autre à qui il la pose.

Quelqu'un me disait récemment dans une analyse :

« *En fin de compte, je n'ai rien à demander à personne.* »

C'est un aveu triste.
Je lui ai fait remarquer qu'en tout cas, s'il avait quelque chose à demander, il faudrait forcément qu'il le demande à quelqu'un. C'est l'autre face de la même question.

Si nous nous mettons fortement cette relation *dans la tête*, il ne nous paraîtrait pas extravagant que je dise qu'il est aussi possible que la question se soit posée la première, que ce ne soit pas le sujet qui l'ait posée.

Tout ce qui se passe à l'entrée d'une psychose ! Ce que je vous ai montré dans les présentations des malades, rappelez–vous, ceux qui y viennent : un petit sujet qui à nous, nous paraissait *très lucide*.

Il était bien clair que depuis longtemps, vu la façon dont il avait crû et prospéré dans l'existence au milieu de cette anarchie, simplement un peu plus patente que chez les autres, de la situation familiale, il s'était attaché, sans très bien savoir ce qui se passait, à un ami, et que tout à coup il était arrivé quelque chose, et il n'était pas capable d'expliquer quoi.

Et nous avons très bien compris qu'il y avait eu quelque chose qui s'était passé quand la fille de son partenaire…
à travers l'existence de celui qui était devenu vraiment son *point d'enracinement* dans l'existence
…la fille lui était apparue :
il se passait quelque chose d'inexplicable.

Nous, nous complétons dans ces cas–là, naturellement. Nous disons : il a senti cela comme incestueux, d'où défense, et puis tout cela naturellement, bien sûr. D'ailleurs nous ne sommes pas très sûrs quant à l'articulation exacte de ces choses.

Nous avons appris grâce à FREUD, que *le principe de contradiction* ne fonctionne pas dans l'inconscient.
C'est une formule suggestive et intéressante, mais qui, si on s'arrête là, est un peu courte.
Mais grâce à cela ça nous évite à nous dans notre discours, de tenir moins de compte du *principe de contradiction*.
Quand une chose ne marche pas dans un sens, elle est expliquée par son contraire.
C'est pourquoi les choses sont admirablement expliquées dans l'analyse. Voilà!

On retrouvait ce petit bonhomme « *extrêmement lucide* ».
Lui avait beaucoup moins bien compris que nous que *ses manifestations* étaient tout à fait frappantes, parce que littéralement il butait là devant quelque chose.

Et pourquoi ne pas dire que justement il lui manquait tout à fait la clef pour s'y retrouver, et que ce quelque chose qui s'est passé, c'est que *littéralement*, il est allé se mettre trois mois sur son lit pour comprendre ce qui se passait.

Il était dans la perplexité.

- Si on ne touche pas là justement du doigt ce quelque chose qui se retrouve,
- si on sait le regarder à chaque moment, qui s'appelle *la prépsychose*, à savoir le sentiment qu'en effet le sujet, lui, est arrivé à ce qui pour lui était le bord du trou,
- si nous voyons,
- si nous savons retenir cela justement, un minimum de sensibilité de notre part que notre métier pourrait nous donner,

…nous pouvons prendre au pied de la lettre ce que nous voyons, au pied de la lettre si nous savons le chercher et le regarder, et peut–être voir s'il ne s'agit pas de l'assomption, et de comprendre ce qui se passe là où nous ne sommes pas.

Il ne s'agit pas de phénoménologie.
Il s'agit de savoir que nous sommes capables de concevoir, non pas d'imaginer, de concevoir ce qui en résulte, si nous partons de cette idée :
qu'est–ce qui se passe pour un sujet :

- quand *la question* lui vient du *trou*,
- quand le départ vient de *là où il n'y a pas de signifiant*,
- quand c'est justement *le manque* qui se fait sentir comme tel,
- quand c'est du *manque* qu'il s'agit.

Je vous le répète, il ne s'agit pas de *phénoménologie*.

Il ne s'agit pas de faire les fous.
Nous le faisons assez croyez-moi d'habitude, parce qu'on a bien souvent cette impression dans notre dialogue interne. Il ne s'agit pas de cela du tout.

Il s'agit littéralement, avec un cas pareil, d'approcher certaines conséquences telles qu'elles sont concevables d'une situation ainsi déterminée.

Le sujet, l'ensemble signifiant implicite, tel qu'il lui suffit à faire son petit monde de petit homme solitaire dans la foule du monde moderne, est tout à fait clair.

Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds.
Il y en a qui se tiennent debout avec trois.
Je vous assure pour la plupart des gens dans notre monde moderne *les points d'appui* sont excessivement réduits : dès qu'on est arrivé à des tabourets sur trois pieds, il n'est plus question qu'il en manque un seul, parce que les choses vont tout de suite très loin.

C'est peut–être tout simplement de cela qu'il s'agit.
Il s'agit donc de savoir ce qui se passe quand le sujet est confronté à un certain carrefour de son histoire biographique avec une chose qui existe là depuis toujours, pour laquelle nous nous sommes…
    en suivant ces choses à la trace
…contentés de *la notion de Verwerfung*, à savoir qu'il peut y avoir au départ pas assez de pieds pour le *tabouret*, et puis qu'il tienne quand même un certain moment.

Il s'agit donc de savoir ce qui se passe quand le sujet se trouve affronté non pas à un conflit…
    bien entendu, cela pourra entraîner toutes sortes de conflits, et plus d'un. C'est justement là que nous nous apercevons de la structure particulière du conflit
…mais en ne nous laissant pas arrêter à cette constellation conflictuelle, en voyant si la structure des conflits est différente, que leur constellation ne se motive et ne s'explique que si on voit le problème, la question posée d'une façon toute

différente d'une sorte de *décompensation significative*, qui est celle de la névrose.
Quand nous voyons que ce qui se passe est infiniment plus manifeste, plus ordonnant, dans ce quelque chose que nous pouvons concevoir comme ce qui se passe, si tout d'un coup, parce que le signifiant est toujours solidaire…
je veux dire que tout ce qui était éléments fondamentaux du signifiant ne forme jamais…
parce que la signifiance même du signifiant
…que quelque chose de cohérent
…le sujet à propos du manque du signifiant doit être nécessairement amené à *remettre en cause l'ensemble du signifiant*.

Je dis : ceci est *la clef fondamentale de la position du problème* :

- concernant *l'entrée* dans la psychose,

- concernant *la succession des étapes* dans la psychose,

- concernant *la signification* de la psychose.

À tout instant les questions sont posées dans la psychose dans des termes qui impliquent ce que je suis en train de vous dire.

Qu'est ce par exemple qu'un KATAN…
quand il essaie de trouver le sens de *l'hallucination*
…dit et formule ?

Il dit :

« *L'hallucination c'est un mode défense comme les autres.* »

Et il s'aperçoit d'ailleurs qu'il y a des phénomènes différents et très voisins les uns des autres.
Il y a ce qu'on peut appeler simplement l'*interprétation*, cette certitude d'interprétation sans contenu.

Je vous l'ai déjà fait sentir.

Et puis l'hallucination, avec ce qu'elle comporte de différent. Pour les deux il admet les mêmes *mécanismes* qui sont destinés en quelque sorte à protéger *le sujet*

selon un mode différent de celui qui se passe dans les névroses.
Dans les névroses, nous dirons que c'est la *signification* qui disparaît, qui va se nicher quelque part, qui est pour un temps éclipsé. Et puis la réalité, elle, tient le coup.

Les défenses sous ces modes ne sont pas suffisantes dans le cas de la psychose. Et, pour protéger les sujets, quelque chose apparaît dans la réalité profondément perturbée.
Il voit là du dehors d'où pourrait venir la menace, c'est–à–dire quelque chose qui éprouverait en lui la pulsion instinctuelle à laquelle il s'agit à tout prix de faire face.

En somme, ici on ne va pas assez loin.

Le terme de réalité que nous employons vaguement paraît tout à fait insuffisant.
Pourquoi ne pas oser dire…
    car nous avons une singulière
    prudence dans notre langage
…que nous admettons comme mécanisme l'« *Id* ».

Ici en somme il a le pouvoir de changer, modifier, perturber ce qu'on peut appeler *la vérité de la chose*, puisqu'il s'agit d'une chose qui justement l'intéresse, ou est censée, par définition, l'intéresser, puisque c'est de cela qu'il s'agit dans le cas de SCHREBER.

Par exemple, il s'agirait de le protéger contre les tentations homosexuelles.
Il s'agit donc, non pas seulement qu'il ne voit pas la personne réelle. D'ailleurs, jamais personne n'a été à dire…
    et SCHREBER moins que les autres
…que tout d'un coup c'est la face même de ses semblables mâles qui lui étaient tout d'un coup par la main de l'Éternel recouverte d'un manteau.
Il les voyait toujours fort bien. Nous admettons simplement qu'il ne les voyait pas vraiment…

c'est–à–dire pour ce qu'ils étaient pour lui,
…pour des objets *effectifs* d'une attraction amoureuse.

À partir du moment où nous osons en effet parler non pas de réalité, vaguement…
comme si c'était la même chose, la réalité des murailles contre lesquelles nous nous cognons
…mais signifiante, c'est–à–dire ce quelque chose qui se présente pour nous non pas simplement comme des arrêts, des butées, des obstacles, mais comme quelque chose qui se vérifie, qui s'instaure de soi–même comme orientant ce monde, comme y introduisant des êtres, pour les appeler par leur nom.

Pourquoi ne pas admettre aussi, puisque nous admettons des choses mystérieuses, qu'entre toutes l'« *Id* » est capable d'escamoter *la vérité des choses*.

Nous pouvons aussi poser la question en sens inverse. À savoir, qu'est–ce qui se passe :

- quand *la vérité de la chose* manque,
- quand il n'y a rien pour *la représenter* dans sa vérité.

Quand par exemple le registre du père, dans sa fonction essentielle, dans ce qui fait qu'il est pensé comme père, avec toutes les connotations que ce terme implique :
- parce que le père n'est pas seulement *le générateur*,
- parce qu'il est beaucoup d'autres choses encore :

- qu'il est celui qui possède la mère,
- qu'il est celui qui la possède de droit,
- qu'il est celui qui la possède en principe *en paix*,

- que les registres et les fonctions de cette exigence, et surtout la façon dont il va intervenir dans la formation, pour le conflit, pour la réalisation de l'œdipe, où le fils, c'est–à–dire quelque chose qui est aussi une fonction, et corrélative de cette fonction du père, va prendre forme, avec tout ce que cela

comporte, semble–t–il, si notre expérience existe, d'essentiel pour l'accession au type de la virilité.

Eh bien, qu'est–ce qui se passe, si cela est *pensable* ? Un *certain trou*, un *certain manque* s'est produit *quelque part* ? On peut désigner comment ce *quelque part* est pensable, concevable, et à quel moment ce quelque chose s'est produit, qui est un manque, dans la fonction formatrice du père, dans sa présence, si le père a eu un certain mode de relation et de rapport effectif tel que ce n'est pas le conflit qui a caractérisé les choses, que ce n'est pas un effet du conflit…

par une crainte de la castration par exemple

…que le fils a pris la position féminine.

Si ce n'est par exemple…

pour appeler les choses par leur nom

…si le père lui–même pour des raisons tenant à de multiples causes, et qui ne sont pas du tout *forcément* des éléments qui soient en eux mêmes conflictuels, qui soient des modes de présentation du sujet dont il s'agit : nous avons tous connu ce qui résulte à un certain niveau de, si on peut dire, la prolifération des « *monstres* » socialement, ce qui résulte pour un fils d'un de ces personnages, que je n'appelle pas en vain « *monstres* » :

- monstres sociaux,
- monstres sacrés comme on dit,

…qui sont des *personnages* qui peuvent être très souvent marqués d'un certain style de *rayonnement* ou de *réussite*, mais d'une façon tellement unilatérale, tellement toute dans le registre d'une ambition effrénée, ou d'une domination, ou d'un autoritarisme, ou d'un talent, ou d'un génie.

Il n'est pas forcé que toutes les choses dont il s'agit se caractérisent ni par le génie, ni par le talent, ni par le médiocre, ni par le mauvais. Simplement par l'unilatéral et le monstrueux, parce que cela comporte de […] dans *les relations interpersonnelles*.

Nous savons très bien, nous connaissons ce type

de *psychotiques* ou de *délinquants* qui prolifèrent dans l'ombre d'une personnalité paternelle d'un *caractère exceptionnel*. Cela n'est certainement pas par hasard si ce type de délinquants ou de subversion de personnalité psychotique se produit spécialement dans ces situations spéciales.

Supposons que ce soit justement ceci qui comporte pour le sujet l'impossibilité d'assumer la réalisation du signifiant « *père* » au niveau *symbolique*, qu'est–ce qu'il reste ?

Il reste évidemment tout de même la relation *imaginaire*, c'est–à–dire justement que c'est une *image*, que c'est quelque chose qui ne s'inscrit pas du tout dans une dialectique triangulaire quelconque, mais que comme la personne réelle est une *image*, la relation sera réduite à cette image :
sa fonction essentielle d'*aliénation spéculaire*, de modèle, quelque chose à quoi le sujet peut s'accrocher, s'appréhender sur le plan *imaginaire*, existera *quand même*.

Elle existera justement dans le rapport tout à fait démesuré d'un *personnage* ou d'un *type* qui se manifeste purement et simplement dans l'ordre de la puissance et non pas dans l'ordre du pacte.

Ce que nous verrons apparaître, c'est quelque chose dont nous parlons :
la relation de rivalité, l'agressivité, la crainte,
et tout ce que vous voudrez.

Mais ce qu'il faut voir, c'est que ce qui peut se produire et ce qui se produit, c'est quelque chose qui va très loin, parce que dans la mesure où cela reste sur le plan de la relation *imaginaire*, et où cette relation *imaginaire* est prise dans un rapport purement duel et dans un rapport démesuré, elle va prendre une toute autre signification que la relation d'exclusion réciproque que comporte l'affrontement spéculaire.

Elle va prendre l'autre fonction qui est celle de la *capture imaginaire*, biologiquement, elle va prendre en elle–même et d'emblée la fonction sexualisée,

sans avoir besoin d'aucun intermédiaire, d'aucune identification à la mère ni à qui que ce soit.

Le sujet va prendre, ce que nous voyons chez les animaux, la position intimidée, chez le poisson ou le lézard.
La relation *imaginaire* va s'instaurer elle-même, toute seule, d'emblée, sur un plan qui n'a lui-même rien de typique, qui a simplement ceci de *déshumanisant*, il ne laisse pas place à la relation d'exclusion réciproque, à la relation d'agressivité en tant qu'elle permet de fonder l'image du *moi* sur cet orbite que donne l'autre modèle, l'autre plus *achevé* comme tel.

Et nous aurons, d'ores et déjà, à ce niveau-là, la possibilité de concevoir quelque chose qui va introduire une sorte d'*aliénation* plus *radicale* qu'une autre dans les rapports entre les sujets, une *relation d'aliénation* sans aucun doute :

- mais qui ne sera pas celle, si l'on peut dire, liée à un *signifié néantisant*, comme cela se passe dans un certain mode de *la relation rivalitaire* avec le père,
- mais avec, si je puis dire, *un anéantissement du signifiant*, dont il faudra que le sujet porte la charge, assume la compensation, longuement, dans sa vie, par une série d'identifications purement conformistes à des gens qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut pour être un homme.

C'est ainsi que la situation se soutient longtemps, nous permet de voir que des *psychotiques* ont vécu *compensés* dans l'existence, ont eu apparemment tous les modes ordinaires de comportements considérés comme normalement virils, et que mystérieusement – et Dieu sait pourquoi – tout d'un coup ceux-ci se *décompensent*.

Est-ce que cela nous ne pouvons pas le concevoir au moment où quelque chose rend nécessaires les béquilles *imaginaire* qui ont pu permettre au sujet la compensation de cette absence du signifiant ?

Comment est-ce comme tel que *le signifiant repose ses exigences* ?
Comment *ce qui est manque intervient*, interroge comme tel ?

Et comment les réponses – si elles sont données comme cela – que le sujet va donner, doivent passer nécessairement par une série de phénomènes qui sont alors caractérisés comme *phénomènes de signifiants*, c'est–à–dire par cette grande perturbation de discours intérieur au niveau phénoménologique du terme, qui va se produire chez le sujet ?

Comment est–ce que l'entrée de la question posée par un manque du signifiant va se manifester?

D'abord par un phénomène qu'il faut considérer comme un phénomène de frange, c'est–à–dire *une mise en jeu du signifiant* comme tel, du rapport du sujet au discours, de la relation au *discours intérieur*, au *discours masqué* de l'Autre qui est toujours en nous, et qui apparaît tout à coup éclairé, se révèle dans sa fonction propre, parce que c'est en quelque sorte la seule chose qui à ce moment peut retenir le sujet dans le niveau du discours, qui est tout entier menacé, tout entier menacé de lui manquer, est là, prêt à disparaître, et qui constitue pour lui la véritable menace, le véritable crépuscule menaçant de la réalité, qui caractérise l'entrée dans les psychoses.

C'est le point que nous essaieront d'avancer un peu plus la prochaine fois.

« *C'est de là que résultent les innombrables malentendus que je dois présumer de la part de Dieu. En ont résulté les tortures intellectuelles presque insupportables que je devais subir pendant des années. Aussi longtemps que Dieu voit par mon intermédiaire, participe à mes impressions…* »

Dans l'étude d'un cas…
quel qu'il soit, et celui-là en particulier
…il me semble qu'on ne peut que *toucher*, *vérifier* ceci,
qu'on ne trouve vraiment le rythme qui permet
de s'y intéresser pleinement dans bien des cas.

Dans cette analyse du président SCHREBER, j'essaie de refaire pour vous, de me reporter au texte allemand.

« *Aussi longtemps que la volupté d'âme dans mon cœur, permet la jouissance, ou aussi longtemps que mon activité intellectuelle fait sortir des pensées formulées en mots, aussi longtemps que ces trois choses parallèles se produisent. Dieu est pour ainsi dire satisfait et la tendance à se retirer de moi ne se fait peu ou bien pas du tout sentir, ou bien seulement dans le minimum qui comme je dois le supposer est conditionné dans un risque périodique par les dispositions que l'on avait prises une fois, il y a des années, et qui sont contradictoires à l'ordre de l'univers. C'est ce qui sert à maintenir à une juste distance tout ce qui tend à se précipiter vers lui, à se concentrer dans une sorte de point central, par la vertu de la force d'attraction qu'exerce son propre être sur ce qui reste au monde d'existant.*
...*Mais d'un autre côté, l'homme n'est pas capable de jouir et de penser sans cesse. Donc aussitôt que je m'abandonne au rien penser, sans laisser se produire simultanément les soins de la volupté dans le sens précis*...
...*Le retrait des rayons réapparaît immédiatement avec ces phénomènes accessoires plus ou moins désagréables pour moi, sensation douloureuse, crise de hurlements, accompagnés par un vacarme quelconque dans ma proximité.*

Il y ajoute :

« *En ces occasions, on me ferme régulièrement les yeux, par miracle, pour me priver de mes impressions visuelles. Autrement, celles-ci maintiendraient leur effet attractif sur les régions...* »

Nous pourrions, d'ores et déjà *poursuivre cette lecture*.
Arrêtons-nous un instant.
J'ai commencé par là pour bien vous indiquer ce que j'entends faire aujourd'hui, à savoir vous mener dans un certain nombre d'endroits que j'ai choisis, je pense, au mieux dans cette lecture assez énorme que représentent les quelques 400 ou 450 pages du livre de SCHREBER, pour vous montrer quelque chose qui, direz-vous, se trouve bien au niveau du phénomène.

En d'autres termes, nous allons apparemment nous contenter non seulement de nous faire les secrétaires de l'*aliéné*, *comme on dit*, pour faire un reproche à l'impuissance des *aliénistes, comme on dit*…

c'était ce à quoi se limitait pendant longtemps la recherche de la psychiatrie classique

…mais je dirais que d'un autre côté le faire au point où nous nous trouverions presque tomber sous d'autres reproches qui seraient plus graves :

- non seulement d'en être les secrétaires,
- mais de *prendre ce qu'il nous raconte au pied de la lettre*,

ce qui à la vérité est justement ce qui jusqu'ici a été considéré comme la chose à éviter.

En fin de compte, n'est–ce pas que c'était en raison d'une sorte de crainte qui arrêtait les prétendus secrétaires de l'aliéné…

à savoir que les premiers et grands observateurs qui ont fait les premiers classements dans les diverses formes de la maladie

…est–ce que ce n'est pas en somme de n'avoir pas été assez loin dans leur manière d'écouter l'aliéné qui leur avait desséché, si l'on peut dire, le matériel qui leur était offert au point qu'il n'a pas pu leur apparaître que comme quelque chose d'essentiellement problématique et fragmentaire ?

Car si nous nous reportons à l'expérience de tous les jours, vendredi j'ai vu une *Psychose Hallucinatoire Chronique*. Je ne sais pas ci ceux qui étaient là n'ont pas été frappés combien est plus vivant ce qu'on obtient, plus suggestives les questions posées par la nature du délire, si simplement, au lieu d'essayer à tout prix de repérer si *l'hallucination est* « *verbale* » ou « *sensorielle* », ou « *non sensorielle* », on écoute simplement la malade.

Celle dont il s'agissait l'autre jour nous faisait surgir l'invention dans sa vie d'une sorte de reproduction imaginaire de toutes sortes de questions dont on sentait qu'elles avaient été dans une situation antérieure impliquées par la suite même, sans que la malade l'ait formulé à proprement parler.

Trouvez–vous que c'est une très mauvaise façon
de résumer le sentiment qu'a pu donner l'autre jour
la malade que j'ai présentée vendredi ?

Bien entendu, il ne suffit pas que nous nous tenions
là pour croire que nous avons tout compris.
Il s'agit de *savoir pourquoi* les choses se passent ainsi.

Mais si nous ne prenons pas en quelque sorte dans
leur équilibre qui se situe à un niveau du phénomène
signifiant–signifié, qui est très loin de pouvoir être épuisé
par ce qu'on peut appeler *la psychologie*, ou *la parapsychologie*
classique, traditionnelle…
    à savoir si nous sommes dans « *l'hallucination* »,
    « *l'interprétation* », « *la sensation* », « *la perception* » ou autre
    catégorie d'école, dont on sent bien que ce n'est
    pas du tout *à ce niveau–là* que se pose le problème
…il semble que c'est déjà un très mauvais départ,
même pour nous laisser le moindre espoir d'arriver
à poser correctement le problème de ce que c'est que
le délire, à quel niveau se produit le déplacement,
l'anomalie, l'aberration, le changement de place
du sujet, par rapport à des phénomènes de sens.

Tout ceci est évidemment lié pour la plupart *des auditeurs*…
aussi bien psychologues que médecins
…aussi bien à un enseignement qu'à un exercice,
ce qui après tout ne devrait pas tellement *les effrayer*,
parce que, *à peu près rien* n'a été fait dans ce genre,
on ne saurait trop leur proposer de recourir à ce qui
doit quand même être accessible à l'expérience
de l'homme du commun.

Je vais vous proposer un de ces exercices.

Réfléchissez…
    par exemple, si on vous posait
    des questions là–dessus
…à ce que c'est que la lecture ?

Qu'est–ce que vous appelez lecture ?
Qu'est–ce qui sera le moment où cela rend visible
le moment optimum de la lecture ?
Quand êtes–vous bien sûrs que vous lisez ?

Vous me direz que ça ne fait aucun doute :
on a le sentiment de la lecture.
Nous pensons que si nous nous mettons à saisir
les caractères…
    qui doivent être conscients pour
    qu'il n'y ait pas épelage, déchiffrage
…il se produit quelque chose qui s'impose comme une sorte d'influence qui sera une certaine *ligne de signification*.
Voilà en effet le problème central.

Il est tout de même bien malheureux qu'il y ait beaucoup de choses qui aillent contre.
À savoir que dans les rêves nous pouvons avoir le même sentiment, c'est–à–dire de lire quelque chose, alors que manifestement nous ne sommes pas capables d'affirmer qu'il y ait la moindre correspondance avec un seul signifiant. L'absorption de certains toxiques peut nous mener au même sentiment.

Et ceci nous donnera l'idée que nous ne pouvons pas nous fier à l'appréhension sentimentale de la chose, qu'il faut donner une formule un tant soit plus *précise*, et qui fasse intervenir *l'objectivité du rapport du signifiant et du signifié*.

Engagez–vous dans cette voie, c'est à partir de ce moment là que la question commence. Vous verrez du même coup que les complications commencent avec.
Car il n'y a pas besoin d'imager par des cas extrêmes dans le genre de celui qui fait semblant de lire.
Évidemment nous avons tous vu cela.

Dans un temps lointain où je faisais quelques petits voyages dans des pays qui ont, dans un temps lointain conquis leur indépendance, j'ai vu un monsieur m'introduisant, c'était l'intendant d'un seigneur de l'Atlas, il a pris le petit papier qui lui était destiné. J'ai aussitôt constaté qu'il ne pouvait rien apercevoir car il le tenait à l'envers.
Mais, avec beaucoup de gravité, il articulait quelque chose, histoire de ne pas perdre la face devant l'entourage respectueux. *Lisait–il* ou *ne lisait–t–il pas* ?
Incontestablement, il lisait l'essentiel :
savoir si j'étais accrédité.
Il y a l'autre cas extrême.

C'est celui où vous savez déjà par cœur ce qu'il y a dans le texte, même si vous savez lire, ça arrive plus souvent qu'on ne croit, car – mon Dieu – pour la plupart des textes de FREUD, qui sont ceux de votre usage courant dans ce qu'on peut appeler la formation psychologique et médicale, on peut dire que vous savez déjà tout cela par cœur, et qu'une grande partie du temps que vous passez à épuiser l'abondante littérature, vous ne lisez que ce que vous savez déjà par cœur.

C'est ce qui fait relativer singulièrement ce qui fait le fond de ce qu'on appelle une littérature scientifique au moins dans notre domaine, car il bénéficie de quelque privilège dans ce que je viens d'appeler la problématique du *signifié* et du *signifiant*.

En fin de compte, on a souvent l'impression que *ce qui dirige au plus profond l'intention du discours scientifique, ce n'est peut-être justement rien d'autre que de rester bien exactement dans les limites de ce qui a été dit.*

Je veux dire qu'en fin de compte, il semblerait que la dernière *tentation* de ce discours serait simplement de prouver que le signataire est, si je puis dire, du point de vue du discours, comme un signe fait à ceux avec qui il communique, qu'il est *non-nul* : *il est capable* d'écrire ce que tout le monde écrit par exemple.

Dans ces conditions, puisque aussi bien nous ne sommes pas sans attacher une certaine importance au discours, pourquoi accorder moins d'importance au témoignage, en tout cas plus singulier, voire quelque fois plus original, que peut nous donner même un sujet présumé être dans l'ordre de l'insensé, puisque le décrochage nous est donné dans la vie scientifique la plus commune et la plus courante, le décrochage nous est donné tout à fait patent, et manifeste d'une sorte de manque flagrant de correspondance entre les capacités intellectuelles de tel ou tel auteur qui assurément, variant dans de très grandes limites, et la remarquable uniformité de ce qu'il nous apporte dans le discours ?

Pourquoi frapper d'avance d'une sorte de caducité ce qui sortira d'un sujet dont nous pouvons en effet présumer que le psychisme, comme on dit, est dans une situation profondément perturbée dans ses relations au monde extérieur ? Peut–être ce qu'il nous dit garde–t–il quand même sa valeur?

En fait quand nous nous apercevons…

> pas simplement à propos d'un cas aussi *remarquable* que le Président SCHREBER, mais à propos du moindre des sujets

…que si nous savons l'écouter, ce qui apparaît est principalement dans l'ordre du délire, des P.H.C. [psychose hallucinatoire chronique] quelque chose qui manifeste justement comme un rapport du sujet très spécifique et dont lui seul peut *témoigner*, mais dont il *témoigne* avec la plus grande énergie, par rapport à l'ensemble du système du langage dans ses différents ordres, où il se manifeste, où il se présentifie dans un sujet.

Nous n'avons vraiment aucune raison de ne pas recueillir comme tel, sous prétexte de *je ne sais quoi* qui serait ineffable, incommunicable, dans *je ne sais quelle* sensation affective du sujet…

> vous savez, quoi… tout ce qu'on échafaude sur les prétendus phénomènes primitifs, élémentaires

…alors que ce dont nous voyons témoigner le sujet, c'est effectivement d'un certain virage dans le rapport de langage, dans quelque chose qu'on peut appeler dans l'ensemble « *une érotisation* » ou *une passivation*, ou une certaine façon de *subir* dans son ensemble *le phénomène du langage, le phénomène du discours*, d'une façon qui nous en *révèle* assurément une dimension à partir du moment où nous ne cherchons pas *la commune mesure, le plus petit dénominateur* des psychismes, et où justement nous avons à faire la distance entre ce qu'il y a de vécu psychique, et l'usage, *la situation en quelque sorte demi–externe où est non seulement l'aliéné mais tout sujet humain, par rapport à tout phénomène de langage*.

Nous sommes en droit méthodologiquement d'accepter le témoignage de l'aliéné sur sa position par rapport au langage comme quelque chose dont nous devons tenir compte dans l'ensemble de l'analyse du phénomène des rapports du sujet au langage.

Ce témoignage est quelque chose que nous trouvons. C'est l'intérêt majeur pour quelqu'un qui lit l'histoire de SCHREBER, c'est l'intérêt majeur et permanent de ce leg qu'il nous a fait de ses *Mémoires*, de ces choses mémorables et dignes d'être méditées.

Ceci n'est pas tout à fait perdu dans l'air. Pour nous avancer dans cette direction, nous avons déjà la notion, par lui–même, que quelque chose a été en lui et à un moment donné au moins s'est manifesté comme profondément perturbé, une certaine *rupture*, une certaine *fissure* est apparue, qui est à proprement parler de l'ordre des relations à l'Autre.

Ce qu'il appelle mystérieusement « *l'assassinat d'âme* », qui reste dans une sorte de demi–ombre est quelque chose où notre expérience des catégories analytiques nous permet de nous repérer dans quelque chose qui a essentiellement rapport dans l'*image* qui est là, aux origines du *moi* et à la notion même de ce qui est pour le sujet l'ellipse de son être, ce quelque chose dans quoi il se réfléchit, sous le nom de *moi*.

S'il y a quelque chose qui s'est passé sur ce plan, si nous en avons le témoignage par le sujet, nous pouvons le relier à une certaine problématique qui s'insère entre cette image du *moi* et une image de l'Autre surélevée, exhaussée par rapport à la première, celle du grand Autre, qu'est *l'image paternelle*, en tant qu'elle instaure la double perspective à l'intérieur du sujet, du *moi* et de l'*idéal du moi*…

pour ne pas parler à cette occasion du *surmoi*

…et que nous avons aussi l'impression que c'est dans la mesure où il a ou non acquis…

ou à quelque moment perdu

…cet Autre, à l'intérieur duquel il peut pleinement s'affirmer dans son discours, qu'il rencontre à un certain moment *cet autre purement imaginaire*, *cet autre aminci*, *cet autre déchu*, avec lequel il ne peut avoir d'autres rapports que d'un *autre* qui le frustre et qui fondamentalement le nie, qui littéralement le tue.

C'est quelque chose essentiellement réduit à ce qu'il y a de plus radical :

- dans *l'aliénation purement imaginaire*,
- dans *la pure et simple capture*

par cette sorte *d'aliénation* qui va très manifestement et aussitôt en résulter, de ce qu'on peut appeler « *le discours permanent* » sous–jacent à toute l'inscription au cours de l'histoire du sujet, ce quelque chose :

- qui double tous les actes du sujet,
- qui est ce qui est à la fois présent,
- qui n'est pas du tout impossible à voir surgir chez le sujet normal.

Je vous en donnerai des exemples qui sont presque accessibles à une sorte d'extrapolation vécue, si je puis dire, celle du personnage isolé dans une île déserte qui est un des thèmes de la pensée moderne, et ce n'est certainement pas pour rien depuis qu'on a inventé Robinson CRUSOË, on n'a pas à remonter très haut les exemples.

Le premier à ma connaissance, *qu'il y a dans l'histoire* c'est Balthasar GRACIAN qui l'a inventé : on voit un personnage qui à un certain moment vit dans une île déserte. Il est certain que c'est *un problème psychologique* accessible sinon à *l'imagination*, du moins à *l'expérience*.

Qu'est–ce qui va se passer quand le sujet humain vit tout seul ? Qu'est–ce que devient *le discours latent* « *Je vais vendre du bois* » pour quelqu'un qui *va vendre du bois* ?

Si vous interrogez simplement *sur ce que deviennent les vocalisations pour une personne simplement qui se perd en montagne*, c'est–à–dire qui pendant un certain temps a le sentiment de ne plus savoir où elle est, d'être isolée…

> et ce n'est sans doute pas sans raison que le phénomène soit plus particulièrement en montagne, peut–être que ces lieux sont moins humanisés que les autres

…ce qui se passe d'une sensible mobilisation du monde extérieur par rapport à une signification prête à surgir de tous les coins, c'est quelque chose qui peut nous donner assez l'idée de ce côté perpétuellement « *prêt à affleurer* » d'un discours mi–aliéné.

Et l'existence permanente de ce discours dans le sujet, je crois qu'elle peut être considérée comme quelque chose dont ce qui se passe chez l'aliéné où les phénomènes de verbalisation chez un délirant comme SCHREBER, ne fait que nous donner en somme l'accentuation, dont il s'agit à partir de là de nous poser le problème de savoir pourquoi…

et dans *la formule* que je vous indique :

- *en marge de quoi,*
- *pour signifier quoi,*
- *mobilisé par quoi,*

…le phénomène apparaît chez *le délirant* et chez *l'aliéné*.

Je prends *un autre passage*, également choisi *au hasard*.

Parce qu'en fait tout ceci est tellement accentué, insistant, répété chez SCHREBER, qu'on trouve vraiment partout une confirmation du témoignage des phénomènes que j'indique.

« *Chez moi, par contre*...

Il parle des autres aliénés…

il a lu KRÆPELIN

…pour qui les phénomènes sont intermittents.

« *Chez moi, par contre, ces phénomènes dans la conversation des voix n'existent point, depuis le début de mon contact avec Dieu l'Unique, exception faite des premières semaines, quand il y a eu à part les périodes sacrées, encore des périodes non sacrées. Donc depuis presque sept années, il n'y avait même pas un seul moment, sauf pendant le sommeil, où je n'aurais pas entendu des voix. Elles m'accompagnent à tout endroit et à toute occasion. Elles continuent à se faire entendre même si je suis en conversation avec d'autres gens. Elles poursuivent librement leur cours, même si je m'occupe aussi attentivement que possible d'autres choses. Quand par exemple, je lis un livre ou un journal, je joue du piano, c'est seulement aussi longtemps que je parle moi–même à haute voix avec d'autres gens ou en étant seul qu'elles sont couvertes par le son plus puissant du mot parlé, et ne sont ainsi pas entendues par moi pendant ces moments. Mais le recommencement immédiat des phrases, reprises avec un son extrême du milieu de la phrase, me fait savoir de toute façon que le fil de la conversation n'a pas été interrompu, c'est–à–dire que les stimulations du sens ou l'oscillation de nerf, par lesquels les faits auditifs plus faibles correspondant aux voix se manifestent, ont continué aussi pendant que je parlais à haute voix.* »

Après quoi, il y a quelques considérations sur *le ralentissement* de la cadence qui est effectivement un des phénomènes essentiels.

C'est là–dessus que nous devons pousser plus loin notre analyse, à savoir dans quelle mesure avec le progrès, l'avancement, une évolution des phénomènes tout à fait essentiel à la structure du signifiant comme tel, à savoir *la possibilité…*

ce qui est absolument essentiel aux phénomènes de significations comme tels

…le fait si on peut dire que *le signifiant n'est pas découpable*.

Je veux dire qu'on ne sectionne pas un morceau de signifiant comme on sectionne une *bande de magnétophone*. Si vous sectionnez une *bande de magnétophone*, la phrase quant à son effet ne s'arrête pas au point où vous l'aurez interrompue, au milieu. En d'autres termes, *le signifiant* comporte en lui–même toutes sortes d'*implications* qui feront que ce n'est pas seulement parce que vous serez écouteur ou déchiffreur, de profession, que vous pourrez dans certains cas compléter la phrase.

Dans d'autres cas…

limités à un certain nombre de possibilités très réduites

…la façon dont la phrase doit se compléter en fin de compte, fait apercevoir ce qu'il faut introduire dans *le signifiant*. *L'unité de signification* est quelque chose qui *montre essentiellement* d'une façon permanente *le signifiant* fonctionnant selon certaines lois qui en sont l'élément essentiel.

Le fait qu'à l'intérieur du délire les voix jouent sur cette propriété, n'est pas quelque chose que nous puissions tenir pour indifférent quant au fait qu'il s'agit d'interpréter :

- de ce pourquoi précisément, le sujet entre dans *un certain rapport* avec le signifiant comme tel,
- si vraiment pour tous les phénomènes…

  d'une façon telle que ça soit de leur mise en évidence dans le phénomène du délire…

  que ce soit là un phénomène manifeste dans toutes ses extériorisations

  …nous ne pouvons pas éliminer l'hypothèse que le motif fondamental soit justement un rapport plus radical et en quelque sorte plus global au phénomène du signifiant comme tel qui soit ce qui est en jeu dans la psychose.

Première étape de l'esprit, à partir de laquelle nous nous poserons la question de savoir pourquoi, en effet, à une certaine étape de la vie d'un sujet, ce rapport…
    considéré comme essentiel et fondamental
…au signifiant, est le quelque chose qui…
    disons pour nous limiter à ce que nous constatons
…devient l'entière occupation, l'investissement des capacités d'intérêt du sujet.

Aborder le problème à ce niveau :

- n'est pas du tout nous limiter,
- n'est pas du tout changer l'ordination de l'énergétique de la dynamique analytique,
- n'est justement absolument pas, en rien, repousser la notion de libido, ni de son économie comme telle.

C'est justement de voir :

- ce qu'il peut y avoir d'*intéressé* dans ce rapport…
    global ou articulé différemment ou électif
  …au signifiant,
- ce que signifie cet intérêt en tant que tel dans le phénomène de la psychose, et comment s'est analysée la psychose à partir de là.

Une brève petite note à propos de l'intelligence divine et l'intelligence humaine :

« *Je crois pouvoir dire que l'intelligence divine est égale au moins à la somme de toutes les intelligences humaines qui existaient pendant les générations passées. Car Dieu assimile après la mort tous les nerfs humains. Il unit donc en soi l'ensemble des intelligences, en élevant progressivement tous les souvenirs qui n'avaient un intérêt que pour les individus respectifs et qui par conséquent ne sont pas considérés comme parties intégrantes d'une intelligence généralement de valeur. Il n'y a aucun doute pour moi, par exemple, que Dieu sait ce que sont les chemins de fer, connaît leur essence et leur but précis.*
D'où Dieu a–t–il acquis cette connaissance ? Dieu n'a en soi dans des conditions conformes à l'ordre de l'univers qu'une impression extérieure d'un train qui roule comme de tout autre événement sur terre. Il aurait eu la possibilité de procurer par la force d'une assomption sur quelqu'un... par les questions ferroviaires des renseignements d'état sur le but et le fonctionnement de ces phénomènes. Mais il n'avait guère de motifs pour prendre une telle mesure. Avec le temps, des générations entières, donc qui connaissaient couramment toute la signification des chemins de fer, revenaient à Dieu. Ainsi la connaissance des chemins de fer était acquise par Dieu même. »

Ceci pour vous rappeler la notion qui est une notion que nous devons prendre comme telle, si élaborée qu'elle nous paraisse chez le sujet, elle est fondée sur l'expérience primitive, l'équivalence entre la notion de nerfs et les propos qui les personnifient.

Les nerfs, c'est la somme de cet univers de verbiage, de ritournelle ou d'insistance verbalisée, qui sont devenus à partir d'un certain moment son univers.

À partir d'un certain moment où par contre toutes les présences contingentes, accessoires, si on peut dire, de ce qui l'entoure, sont frappées d'irréalité, deviennent ces hommes « *bâclés à la 6-4-2* ».

Les *présences* pour ce sujet sont devenues essentiellement *présences verbales* et la somme de ces *présences verbales* est effectivement pour lui identique à *la totale présence divine*, c'est-à-dire à la seule et unique présence qui devient pour lui son corrélatif et son répondant.

La notion donc que je vous donne là, au passage…
celle qui fait de l'intelligence divine
la somme des intelligences humaines
…a chez lui, encore que la formule en soit assez rigoureuse et assez élégante pour que nous ayons l'impression d'être là devant un petit bout de *système philosophique*. Il faudrait très peu de choses…
que je vous demande : de qui est-ce ?
…pour savoir si ce n'est pas SPINOZA.

La question est de savoir ce que vaut ce témoignage du sujet dans un ensemble remarquablement cohérent de témoignages, il nous donne son expérience, et comme une expérience qui s'impose comme étant devenue dès lors la structure même de la réalité.

Le cinquième chapitre, entres autres, va concerner en particulier ce qu'on appelle « *la langue fondamentale* ». Cette « *la langue fondamentale* » dont je vous ai dit, qu'au témoignage du sujet, elle est faite d'une espèce de *haut allemand*, particulièrement savoureux et très légèrement truffé d'*expressions archaïques* puisées aux sous-jacences étymologiques de cette langue.

« *À part la langue habituelle, il y a encore une sorte de langue des nerfs dont en général l'homme qui normalement se porte bien n'est pas conscient. Pour pouvoir comprendre au mieux ce phénomène, il faut, selon mon avis, se rappeler les procédés qui entrent en jeu quand un homme cherche à retenir dans sa mémoire certains mots dans un ordre déterminé. Par exemple, l'enfant qui apprend par cœur un poème qu'il doit réciter à l'école, ou un prêtre le sermon qu'il veut tenir à l'église.*
On répète ces mots dans le silence. »

Nous approchons. On sent qu'il y a quelque chose qui prouve que le sujet a certainement plus médité sur la nature du surgissement de la parole que peut–être nous l'avons fait jusqu'à présent.

« *Il en est de même avec l'oraison mentale à laquelle la communauté est invité du haut de la chaire, c'est–à–dire que l'homme incite ses nerfs à des privations conformes à l'usage des mots respectifs, les organes de la voix proprement dits n'entrent pas en fonction, ou seulement involontairement.* »

Il se rend bien compte que le phénomène, la position d'exception de la parole, est quelque chose qui se situe à un tout autre niveau que la mise en exercice des organes qui peuvent plus ou moins à ce moment là faire passer à la matérialisation.

« *L'application de cette langue de nerfs dépend dans des conditions normales, conformes à l'ordre de l'univers, uniquement de la volonté de l'homme dont les nerfs sont en cause. Aucun homme ne peut forcer un autre à se servir de la langue des nerfs. Par contre, il est arrivé dans mon cas, depuis le revirement critique de ma maladie nerveuse, que mes nerfs aient été mis en action de l'extérieur sans cesse et sans relâche. La qualité d'agir de telle façon sur les nerfs d'un homme est surtout propre aux rayons divins. C'est de là que provient le fait que Dieu a été depuis toujours en mesure d'inspirer des rêves aux hommes.* »

Cette subite introduction du rêve comme appartenant, comme essentiellement, au monde du langage, il semble qu'il n'est pas vain de remarquer quel surprenant illogisme cela représentait de la part d'un aliéné qui, par définition, n'est pas censé connaître le caractère hautement signifiant que nous donnons au rêve depuis FREUD. Il est bien certain que SCHREBER n'en avait aucune espèce de notion.

« *J'ai senti une certaine influence, comme d'une action provenant du Professeur Fleschig, je ne saurai expliquer ce fait que le Professeur Fleschig ait essayé d'assujettir les rayons divins. À part les nerfs du Professeur Fleschig, d'autres rayons divins se sont mis en contact avec mes nerfs de façon à agir à mes côtés, d'amener à des formes opposées à l'ordre de l'univers et des droits naturels de l'homme, à disposer de l'usage de ces nerfs, et si j'ose dire, de plus en plus grotesque, cette action se fit donc remarquer assez tôt sous la forme d'une obligation de penser, d'une compulsion à penser, un terme employé par les voix intérieures mêmes, et qui ne saurait guère être connu par d'autres gens, parce que ce phénomène se trouve hors de toute expérience humaine. La nature de l'obligation à penser consiste en ce que l'homme est forcé de penser sans relâche.*

En d'autres termes le droit naturel d'un homme d'accorder de temps en temps à ses nerfs de l'intellect le repos nécessaire par un rien penser, me fut refusé depuis par des rayons qui me […] entrer et qui désiraient savoir sans cesse ce que je pense. On me posa même la question en ces termes : à quoi pensez–vous ? À cet instant, puisque cette question représente déjà par sa forme un non–sens complet, un homme, comme tout le monde le sait, peut aussi bien à certains moments penser à rien, penser à mille choses à la fois. Mes nerfs ne réagissaient pas à une telle question contradictoire en soi–même. J'étais donc obligé de recourir à un système de falsification de pensée, en répliquant par exemple à la question posée : c'est l'ordre de l'univers auquel un tel désir essaie de penser. C'est–à–dire qu'on obligeait mes nerfs par l'action de la langue de me […] aux vibrations qui correspondaient à l'usage de ces mots. Cela fut la cause que le nombre des points dont provenaient les adjonctions de nerfs augmentaient avec le temps. À part le Professeur FLESCHIG*, le seul dont je savais avec certitude qu'il a été, au moins pendant un certain temps parmi les vivants, c'étaient surtout des âmes décédées qui commencèrent à s'intéresser de plus en plus à moi.* »

Là–dessus, considérations et précisions dans *une note* :

« *Dans cette réponse, le mot « penser » a été retranché. Les âmes avaient l'habitude déjà avant que les situations contradictoires à l'ordre de l'univers se fassent remarquer, d'exprimer leurs pensées, dans le commerce entre elles, d'une façon grammaticalement incomplète, c'est–à–dire de retrancher certains mots dont on pouvait se passer sans changer le sens. Cette habitude dégénéra au cours du temps en un abus. On peut en faire moins parce que les nerfs de l'intellect de l'homme sont fortement dans la langue fondamentale, sont toujours excités par de telles phrases morcelées, parce qu'ils cherchent automatiquement à trouver le mot qui manque. Ainsi j'entends – pour mentionner un seul des innombrables exemples – depuis des années, toujours la même question cent fois :*
« pourquoi ne le dites–vous pas… ? » où on retranche les mots qui sont nécessaires pour compléter la phrase. Les rayons se donnent eux–mêmes la réponse à peu près comme ceci :
« parce que je suis bête ». Depuis des années mes nerfs doivent supporter sans cesse de pareils non–sens affreux et monotones, qui sortent pour ainsi dire d'eux–mêmes. Je m'expliquerai plus tard en détail sur la raison qui fut décisive pour le choix des phrases respectives et les effets qu'on avait l'intention d'obtenir. »

Cette phénoménologie qui est celle d'une relation ambiguë, à savoir alternativement très significative, car toute la suite du chapitre est une chose qui est d'une richesse quant aux significations ambiantes en un certain contexte culturel.

Ce n'est pas pour rien que ce délire s'épanouit chez un sujet d'une bourgeoisie d'assez longue tradition.

Les SCHREBER effectivement ont été des gens dont nous pouvons repérer l'histoire à partir du XVI^{ème} siècle comme ayant fait partie de la vie intellectuelle de leur pays d'une façon assez brillante.

Je reviendrai par la suite sur la personnalité particulière du père de SCHREBER.

Mais la sorte de délire…
    qui est celle qui surgit dans une sorte
    de deuxième premier temps du délire
…est tellement liée à ce qu'on peut appeler « *le complexe d'encerclement culturel* » dont nous avons vu trop tristement à notre époque l'épanouissement avec le célèbre parti qui a lancé toute l'Europe dans la guerre, à savoir « *l'encerclement* » par les slaves, par les juifs, tout cela y est intégralement, chez ce brave homme qui ne semble pas jusque là avoir tellement participé à quelque tendance politique passionnelle quelle qu'elle soit, sinon par son appartenance incontestable et affirmée pendant la période de ses études à ces corporations d'étudiants.

D'autre part, nous avons toute la suite de phénomènes beaucoup plus profonds, singuliers, problématiques, et je vais vous indiquer là quelque chose sur quoi nous reviendrons par la suite :
l'existence corrélative de ces représentations de […] qui sont dès lors pour lui significatives, à savoir celles de tous *ces supports de phrases* qui dès lors l'incluent en quelque sorte perpétuellement dans leur tumulte.

Ces âmes qu'il désigne, qu'il situe, *autour* desquelles il désorganise tout un univers et qui viennent avec le temps à s'amenuiser dans ces fameux « *petits hommes* » qui ont beaucoup attiré l'attention des analystes et en particulier de KATAN qui a consacré un article à ces « *petits hommes* », qui sont peut–être la source de toutes sortes *d'interprétations* plus ou moins ingénieuses, grâce à certains éléments de significations qui sont données par le sort de ces « *petits hommes* » qui viennent habiter sa tête…
    qui sont en quelque sorte la réduction en un seul
    nerf, avec le temps et à la suite des successives
    réductions, soustractions ou adjonctions de nerfs
    qui sont le processus de résorbation qu'il sent
    comme étant celui par où ils s'intègrent
    à lui–même, à le détruire
…sont du même coup les autres personnages de ces autres fantasmatiques, ces « *petits hommes* » qui ont été assimilés par les analystes…

au nom des lois de la recherche de la
signification appliquée dans l'analyse
…à l'équivalent des spermatozoïdes que le sujet
à partir d'un certain moment de sa maladie se refuse
à perdre, si on peut dire, en se refusant…
comme c'est indiqué dans l'histoire de sa maladie
…à la masturbation.

Il n'y a pas lieu de refuser une pareille *interprétation*.

À la vérité, ce qui nous semble, c'est que si nous
l'admettons, elle *n'épuise pas* complètement le problème.

Le fait que ces personnages soient en quelque sorte
des personnages régressifs retournés à leur cellule
procréatrice originelle, c'est cela qui est *la question*.

Et à la vérité c'est très frappant de voir comment
KATAN dans *l'interprétation* qu'il donne de ces « *petits hommes* »
semble oublier des travaux très anciens de SILBERER,
qui est le premier à avoir parlé des rêves
où il s'agisse dans certaines images nettement :

- soit du *spermatozoïde*,
- soit en effet de *la cellule femelle primitive, l'ovule*.

Et à cette époque…
qui peut passer pour archaïque
…de l'analyse, SILBERER avait très bien vu que
la question n'était pas de savoir quelle fonction
dans le rêve, le moment psychologique du sujet,
jouaient les petites images, qu'elles fussent
fantasmatiques ou qu'elles fussent oniriques.

Il est curieux de voir en 1908 faire entrer à propos
la notion de ce que signifie leur apparition.

Et si elle n'a pas très précisément le sens
de l'apparition d'une signification mortelle,
à savoir qu'il s'agit d'un retour aux origines
qui est le terme des précédents, l'équivalent
d'une manifestation de l'instinct de mort.

Dans le cas présent, nous ne pouvons pas ne pas le toucher du doigt, puisque ces significations concernant les « *petits hommes* » se produisent dans le contexte de cette sorte de « *crépuscule du monde* » qui va pour lui, au début de son délire, et pour une phase vraiment constitutive du mouvement du délire, à ce « *crépuscule* », à cette *réalisation* totale et complète de tous les êtres humains qui l'entourent, qui est un des éléments les plus caractéristiques.

Quoiqu'il en soit, il est certain que nous ne pouvons pas à cette occasion ne pas nous faire la remarque, si ce n'est d'une certaine incomplétude d'une *réalisation* de la fonction du père comme tel qu'il s'agit chez SCHREBER.

Car c'est autour de cela que tournent les auteurs. Ils essaient d'expliquer l'éclatement, l'éclosion du délire de SCHREBER par le fait que, non pas que SCHREBER soit à ce moment là *en conflit* avec son père, parce qu'il y a longtemps qu'*il a disparu* de la scène, et que loin d'être à un moment d'échec de sa vie, de son accession à des fonctions pleinement paternelles, c'est justement au contraire au moment où il franchit d'une manière particulièrement brillante une étape de sa carrière qui le met en *une position d'autorité* et d'autonomie qui semble le solliciter à ce moment–là d'assumer vraiment cette position paternelle et se référer à elle.

C'est donc d'une espèce de vertige du succès, plus que du sentiment de l'échec que dépendrait le délire du Président SCHREBER.

C'est bien autour de cela que tous les auteurs…
> quels qu'ils soient, quelque diversité qu'ils essaient d'introduire par rapport à la première interprétation de FREUD

…c'est autour de cela que tourne la compréhension qu'ils donnent du mécanisme déterminant, au moins sur le plan psychique, de la psychose.

Ne pouvons–nous pas justement, faire quelques remarques, que si effectivement nous posons

la question des différents modes dont peut…
si on peut dire chez un sujet en phase critique
…en porter en général […] aussi bien *normal* que *pathologique*.

Nous donnerons là, si on peut dire, trois réponses au sujet de la fonction du père.

Normalement, c'est–à–dire par l'intermédiaire du complexe d'Œdipe, nous aurons la voie…
je ne dis pas que c'est l'essentielle
…de la conquête de *la réalisation œdipienne*, de l'intégration et de l'introjection de l'image oedipienne.
Mais le moyen, la voie, le médium que FREUD nous dit, sans aucune espèce d'ambiguïté, c'est la relation agressive, c'est la relation de rivalité.
En d'autres termes, FREUD nous apprend que normalement, c'est par la voie d'un conflit imaginaire que se fait l'intégration symbolique.

Il y a une autre voie qui se manifeste comme étant d'une autre nature. Elle nous est présente dans un certain nombre de phénomènes que nous connaissons. L'expérience ethnologique nous montre l'importance…
quelque résiduelle qu'elle soit dans
le plus grand nombre des critiques
…du phénomène de « *la couvade* » qui est celui par où la réalisation imaginaire se fait caractéristiquement par la mise en jeu symbolique de la conduite.

Est–ce que ce n'est pas quelque chose de cette nature que nous avons pu situer dans la névrose ?
D'un autre côté, quand je vous ai parlé du cas de cet hystérique décrit par ELSSLER qui à la suite d'une certaine rupture traumatique de son équilibre se met à appréhender tous les symptômes d'une espèce de grossesse symbolique, car il ne s'agit pas de grossesse imaginaire, dans ce phénomène du sujet dont je vous ai parlé il y a quelques semaines.

N'y a–t–il pas une troisième voie qui est en quelque sorte incarnée dans le délire ? Et je crois qu'il y a quelque chose de tout à fait frappant.
Regardez ce que sont ces êtres. Ils ont un corrélatif manifeste dans le délire du Président SCHREBER.

Ils sont des formes de *résorption*, mais ils sont aussi…
et là les analystes touchent
à quelque chose de juste
…la *représentation* de ce qui va arriver dans l'avenir.

SCHREBER le dit, le monde va être repeuplé par ce qu'il appelle des « *hommes-Schreber* », par des hommes d'esprit schreberien, c'est-à-dire de menus êtres fantasmatiques qui vont engendrer une sorte de procréation d'après le déluge, qui est la *perspective*, le point de fuite vers l'avenir.

N'êtes-vous pas frappés que, de même que nous venons d'apercevoir les deux formes précédentes, la forme normale et la forme névrotique ou paranévrotique :

- l'accent mis dans un cas sur *la réalisation symbolique du père*, par la voie du conflit imaginaire,

- dans l'autre cas par *la réalisation imaginaire du père*,
- par la voie d'un exercice *symbolique* de la conduite…

Ici, qu'est-ce que nous voyons ?

Nous voyons se réaliser dans *l'imaginaire* quelque chose de tout à fait singulier en somme,
ce quelque chose qui n'intéresse personne,
ni les névrosés, ni la civilisation primitive.

Je ne dis pas qu'ils ne les connaissent pas.
Je crois que c'est erroné de dire que les primitifs ne savent pas le côté réel de *la génération* par le père.
Simplement, ca ne les intéresse pas.

Ce qui les intéresse c'est l'engendrement de l'âme.
C'est l'engendrement de l'esprit du père.
C'est le père justement en tant que *symbolique*
ou en tant qu'*imaginaire*.

Mais nous voyons curieusement surgir dans le délire, sous la forme de ces *petits hommes*, une fonction *imaginaire*.

C'est curieusement rien d'autre chose que la fonction *réelle* d'une génération, tout au moins si nous faisons l'identification que les analystes font entre ces « *petits hommes* » et les spermatozoïdes.

Cette sorte de mouvement tournant entre *les trois fonctions*, définissant du même coup comment sont utilisés, dans des cadres différents, la problématique de *la fonction paternelle* est quelque chose que je vous prie de retenir pour l'usage et l'utilisation que nous pouvons en faire dans l'ordre de la psychose.

Quoiqu'il en soit, puisque nous nous sommes maintenant engagés dans la lecture de ce texte et dans une espèce d'entreprise de vraiment actualiser au maximum cette lecture dans le registre dialectique *signifiant-signifié*, nous pouvons l'utiliser comme méthode de repérage de la psychose.

Je dirais à tous et à chacun de ceux qui sont ici : si vous abordez…
    et assurément c'est légitime
…au fond de la problématique de l'analyse les questions de l'être, je dirais : ne les prenez pas de trop haut.

Vous n'en avez aucun besoin, puisque dans ce que je vous ai donné de la phénoménologie des névroses et des psychoses, c'est au niveau d'une dialectique phénoménale tout à fait articulée…
    et qu'on le veuille
    ou qu'on ne veuille pas la nommer
…c'est tout de même *la parole* qui dans le centre de référence est l'accent principal.

« *Sie lieben also den Wahn wie sich selbst. Das ist das Geheimnis.* »
« *Ils aiment ainsi leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes. Tel est le secret.* »

[*Manuscrit H, joint à la Lettre à Fließ n° 53 du 24 Juin 1895*]

Cette phrase est recueillie dans les *Lettres à Fließ*, dans lesquelles on voit étonnamment s'ébaucher les thèmes qui apparaîtront *successivement* dans l'œuvre freudienne, et là les choses apparaissent quelquefois avec un relief singulier.

Il n'est pas dit que nous n'aurions pas le ton de FREUD, même si nous n'avions pas ces lettres.

J'essaierai le 16 Mai d'atteindre et de vous représenter ce ton de FREUD, qui n'a jamais fléchi et qui n'est pas autre chose que l'expression même de ce qui oriente, qui vivifie cette recherche.

Je veux dire qu'en 1939 encore…
quand il écrit *Moïse et le monothéisme*
…on sent que cette interrogation passionnée qui a été en somme de bout en bout celle de FREUD, n'a pas baissé et que c'est toujours de la même façon acharnée, presque désespérée, qu'il s'efforce de définir et d'expliquer comment il se fait que l'homme dans sa réalité, dans la position même de son être, soit aussi dépendant de ces choses pour lesquelles il n'est manifestement point fait…
et qui est là dans le Moïse, parfaitement dit et nommé
…qui s'appellent *la vérité*.

J'ai relu *Moïse et le monothéisme* à dessein de préparer cette sorte de présentation qu'on m'a chargé de vous faire de la personne de FREUD.

C'est bien là quelque chose où il me semble
qu'on peut trouver une fois de plus la confirmation
de ce que j'essaie ici de vous faire sentir, à savoir
que le problème central de l'analyse, qui est
absolument inséparable d'une question fondamentale
sur la façon dont *la vérité* entre dans la vie de l'homme,
la vérité dans cette dimension mystérieuse, inexplicable,
dont rien, en fin de compte ne peut permettre de
saisir l'urgence, ni la nécessité, puisque l'homme
s'accommode facilement de *la non-vérité*, mais qu'il y a
une toute spéciale difficulté à en user.

Vous verrez que j'essaierai de vous montrer que c'est
bien là encore la question centrale qui jusqu'au bout
le saisit et le tourmente à propos des questions sur
Moïse et le monothéisme.

Ce petit livre en donne *le témoignage* toujours vivant.
On sent *le geste qui renonce et la figure qui se couvre*.
Il est vraiment acceptant la mort et il continue.

Et on ne voit aucune autre raison dans le texte même
de cette interrogation renouvelée autour de la
personne de MOÏSE, autour de *l'hypothétique peur* de MOÏSE,
si ce n'est toujours : comment et par quelle voie,
par quelle entrée, la dimension de *la vérité* entre-t-elle
dans la vie de l'homme ?

La réponse de FREUD :
c'est par l'intermédiaire de quelque chose qui est
l'essence, la signification dernière de *l'idée du père*.

Et pour qu'elle entre d'une façon vivante dans
l'économie de l'homme, il faut *une condition spéciale*,
c'est-à-dire que le père soit lié d'une réalité
sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune
autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue
n'indique à proprement parler la fonction,
la présence du père, la dominance du père.

Comment cette vérité du père comme procréant,
de la notion de paternité, cette vérité qu'il appelle
lui-même spirituelle, vient-elle à être promue
au premier plan ?

La chose n'est pensable que par l'intermédiaire
de ce drame qui l'inscrit dans l'histoire jusque
dans la chair des hommes, par l'intermédiaire
de cette espèce de réalité anté-préhistorique…
    ce qui veut dire à l'origine de toute histoire
…qu'est la notion de « *la mort du père* » :
mythe bien évident, *mythe* bien mystérieux, impossible
à éviter dans la cohérence de la pensée de FREUD,
manifestement mythique.

Pourtant il y a là, dans cette notion de la mort,
du meurtre du père, quelque chose de voilé.

Et tout *notre travail de l'année dernière* doit maintenant
venir ici confluer, nous faire entendre que, entre ce
meurtre, qu'il faut bien entendre comme quelque chose
qui est vraiment inscrit, on ne peut repousser
le caractère inévitable de l'intuition freudienne.

Les critiques ethnographiques portent à côté.
On sent que ce dont il s'agit dans la pensée de FREUD
c'est de la dramatisation essentielle par laquelle
entre dans la vie, un dépassement intérieur de l'être
humain, *le symbole du père*.

Mais d'autre part, quelque chose doit bien être
éclairé par là sur la nature du *symbole* lui-même,
c'est là que nous avons rapproché *l'essence du symbole*…
    très précisément, et plus précisément que tout
…du *caractère signifiant du symbole*, quand nous l'avons situé
au même point de la genèse que l'intervention
de la pulsion de mort.

C'est une seule et même chose que nous exprimons,
c'est vers un point de convergence que nous tendons,
c'est la question de ce que signifie essentiellement
le symbole dans son rôle signifiant de la fonction originelle…
    et originelle *initiatrice*, dans la vie humaine,
    de l'existence du *symbole*
…et d'abord en tant que *signifiant pur*.

C'est là la question à laquelle nous ramène
cette année notre étude des psychoses.

Cette phrase que j'ai mise là est caractéristique du style de FREUD, en ce sens qu'il parle dans cette lettre des différentes formes de défense, les formes trop classiques, trop usées dans notre usage de notion de défense, comme si c'était en soi quelque chose de si facile à concevoir pour ne pas nous demander en effet :

- Qui se défend ?
- Qu'est ce qu'on défend ?
- Et contre quoi on se défend ?

Et on s'apercevrait que toute la défense en psychanalyse porte sur *la défense d'un mirage, d'un néant, d'un vide* et contre tout ce qui pèse et existe dans la vie, et bien entendu cette dernière énigme est en quelque sorte *voilée* par le phénomène lui–même au moment précis où nous le saisissons, où des formes diverses telles qu'il en résulte dans cette lettre, et qui nous montre pour la première fois d'une façon particulièrement claire, les différents mécanismes des névroses et des psychoses.

Néanmoins, au moment d'arriver à la psychose*, il interroge*. FREUD est saisi comme par une énigme plus profonde qui le frappe plus dans l'intérieur du phénomène de la psychose. Il dit :

> « *Pour les paranoïaques, pour les délirants, pour les psychotiques, ils aiment leur délire comme ils s'aiment eux–mêmes.* »

Il y a là *un écho* auquel il faut donner son poids plein, qui est identique à *ce qui est dit dans le commandement* : « *Aimez votre prochain comme vous–même.* »

C'est bien là l'accent qu'a cette phrase, avec ses échos littéraires. Ceci est le mystère, le sens du mystère. *C'est quelque chose* qui ne manque jamais, *qui est à la fois le départ, le milieu et la fin de la pensée de FREUD*.

Je crois qu'à le laisser dissiper, nous perdons l'essentiel de la démarche même, sur laquelle toute analyse doit être fondée.
Si nous le perdons un seul instant, nous nous perdons à nouveau dans une nouvelle forme de mirage.

Le point essentiel sur lequel FREUD insiste est ceci, ce saisissement, cette révélation qu'il y a dans la pratique à avoir une humilité, la perception, le *sentiment* profond qu'il y a vu dans les rapports du sujet psychotique à son *délire*, il y a quelque chose qui dépasse tout ce qu'à ce moment là il peut encore saisir dans ce qu'on peut appeler littéralement

- le jeu du signifié,
- le jeu des significations,
- le jeu de ce que nous plus tard, nous appellerons « *les pulsions du Id* »,

…et qui est cette sorte d'*affection*, d'*attachement*, d'essentielle présentification de quelque chose dont pour nous le mystère reste presque entier, qui est que le délirant, le psychotique, *aime*, tient à *son délire* comme à quelque chose qui est soi–même. [Cf. lettre 53]

C'est là qu'avec ce mouvement, cette tonalité, cette vibration, nous devons revenir à ce quelque chose que j'essayais d'aborder la dernière fois en vous disant que nous n'allions pas chercher dans *la phénoménologie* de ces phénomènes qui sont *des hallucinations – prétendues telles – parlées*, [mais] dans cette structuration progressive d'*un certain rapport allié au langage* qui se présente d'une façon ouverte, d'essayer de voir quelle est vraiment la fonction économique que peut prendre *ce rapport de langage* dans la forme, dans l'évolution de la psychose.

Je voudrais partir de quelques données qui sont les phrases que SCHREBER nous dit entendre, et qui sont celles qu'il entend de la part de ces êtres intermédiaires qui sont divers dans leur nature…

- ces vestibules du ciel,
- ces « *âmes décédées* » ou ces « *âmes bienheureuses* »,
- ou toutes ces formes ambiguës d'êtres en quelque sorte *dépossédées de leur existence*, d'« *ombres d'êtres* », plutôt que d'êtres,

…qui sont les porteurs des voix, et qui interviennent dans sa vie avec ce discours continu, et qu'il reprend dans d'autres chapitres en montrant les formes spéciales.

« *Je veux me rendre à l'évidence, que je suis bête, et les voix s'arrêtent.*
Ils doivent être exposés ou adonnés à des débauches voluptueuses.
Je veux d'abord réfléchir. »

Puis, arrêt.

Nous dirons que la partie de la phrase qui est pleine, où sont les *mots noyaux*, comme s'exprime le linguiste, n'est pas ressentie comme *hallucinatoire*. Il est impliqué, et c'est *exprès* que la voix s'arrête, pour imposer, pour suggérer, pour forcer le sujet dans ce thème, qui est le mot, qui est *la signification* dont il s'agit dans la phrase.

« *Maintenant, c'est le moment qu'il soit maté !* »

Voilà un mot impliqué beaucoup plus frappant, qui a poids significatif. Pourtant très précisément, notre sujet nous signifie qu'il n'est pas halluciné. Il est mis en quelque sorte dans le *porte-à-faux*, dans ce qui reste au-dessus du vide de la phrase, partie qui est grammatique ou syntaxique, qui est faite *de mots auxiliaires*, ou *de mots conjonctifs*, ou *de mots adverbiaux*, faite de *mots vides* mais de *mots articulatoires*.

Après cela est impliqué ce qui doit être imposé à la pensée du sujet par ce qui est verbalisé d'une façon subite, comme une action extérieure, comme une phrase de l'autre, comme une phrase de ce sujet à la fois vide et plein et que j'ai appelé « *l'entre-je* » du délire.

Ce qui est impliqué dans la fin, c'est ce qui est le *mot-noyau*, ce qui donne un sens, la signification. Là encore, cela fait allusion à quelque chose qui, dans *la langue fondamentale,* est parfaitement situé.

« *C'en est donc maintenant trop, d'après la conception des âmes.* »

Or, la conception des âmes, c'est quelque chose qui a toute sa fonction dans ce qui est verbalisé par des instances un peu supérieures, selon SCHREBER, à ces sortes de sujets porteurs des *ritournelles*, porteurs des mots qu'il appelle « *serinés, appris par cœur...* », c'est-à-dire des mots qu'il considère comme très vides.

Eh bien, le « *serinage* » est une partie qu'il a conçue comme étant une dimension essentielle du commentaire dont il est le sujet perpétuel.

La conception des âmes fait allusion à ces notions fonctionnelles qui décomposent ces diverses pensées dans une forme de style qui crée une espèce de psychologie délirante à l'intérieur de son délire.

Ces voix qui l'interpellent ont une certaine psychologie dogmatique. Elles lui expliquent comment ses pensées sont faites. Cette sorte de phénomène fonctionnel, c'est cela qui est *désigné* [de ce mot-noyau ?], de ce qu'apporte simplement un élément purement significatif vers quoi je vous mène en insistant sur une espèce d'accentuation de *la liaison signifiante* comme telle. Je vais d'ailleurs y revenir.

Ce qui est exprimé dans la forme hallucinatoire, c'est *la formulation d'un manque* comme tel.

Et après cela ce qui est impliqué…
    qui n'est pas donné à voix haute *dans l'hallucination*
…c'est « *la pensée principale* ».

De sorte qu'en somme je dirai presque que ce n'est pas autre chose que ce [mot-noyau ?].
Le vécu délirant du sujet lui-même nous donne, dans le phénomène, son essence.

Il est indiqué par lui dans le phénomène vécu de l'hallucination…
    que nous appellerons ou non ici *élémentaire*
…que :

« *Ce qui me manque, c'est justement la pensée principale* »,

Ce que veut dire :

« *Nous, les rayons, nous manquons de pensée...* »

C'est-à-dire de ce qui *signifie quelque chose*.

Si nous prenons l'ensemble de ces textes subis…
de ce qui nous donne le matériel,
la *chaîne,* si on peut dire, du délire
…ce avec quoi le sujet nous paraît, d'une façon très ambiguë, à la fois *l'agent et le patient*,
mais si incontestablement [cela] lui est tout autant *donné* qu'il ne *l'organise,* ce qui est incontestablement beaucoup plus subi…
plus structuré, la construction n'apparaissant…
…c'est quelque chose d'essentiel :
c'est qu'assurément si le délire se présente enfin comme produit fini…
quelque chose qui peut jusqu'à un certain point se qualifier de « *folie raisonnante* », il est clair que l'articulation que nous appelons *raisonnante* dans ce sens qu'elle est *logique* par certains côtés, qui est sans faille du point de vue d'une *logique secondaire*
…néanmoins, si *elle arrive à une synthèse* de cette nature, ce n'est pas à un moindre problème que *son existence même*.

C'est à savoir que cela se produise au cours d'une genèse qui, à partir d'éléments qui en eux–mêmes sont peut–être gros de cette construction,
mais qui se présentent comme quelque chose de fermé, voire d'énigmatique dans leur forme originale.

C'est cette forme originale à laquelle nous nous arrêtons quand nous nous attachons à ces éléments proprement hallucinatoires qui vont structurer le phénomène du délire dans ce qu'on peut appeler une première phase, à proprement parler,
non pas première phase absolument de la maladie, puisqu'on peut dire qu'il y a, en somme :
après les quelques mois d'incubation…
sur lesquels nous reviendrons après
…les quelques mois pré–psychotiques où le sujet est dans un état profondément confusionnel,
où se produisent ces phénomènes de déclin du monde extérieur, de crépuscule du monde, qui caractérise le début, vers la mi–Mars 1894.

Alors que c'est mi–Novembre qu'il est entré
dans la maison de FLESHIG, c'est là que commencent
ces phénomènes hallucinatoires, ces communications
verbalisées, qu'il attribue à des niveaux, à des
échelons divers de ce monde, qui alors restructurent
ce monde fantasmatique fait de :

– ces deux étages [Cf.1957-58 : graphe] d'une réalité divine,
qu'il appelait « *le royaume de Dieu antérieur et postérieur* »,

– puis de toutes sortes d'entités…
qui sont dans une voie plus ou moins avancée
d'accès, ou d'intégration, ou de résorption,
dans cette *réalité divine*
…qui sont précisément celles qui, dans un sens opposé
à ce qu'il appelle « *l'ordre de l'univers* »…
notion tout à fait fondamentale
dans la structuration de son délire
…au lieu d'aller dans cette voie de réunification,
ou de cette réintégration à l'Autre absolu…
qui apparaît alors à la limite, être ce *personnage divin* qui surgit de son expérience délirante
…vont au contraire, dans le sens contraire,
s'adjoindre à lui–même, s'attacher à lui–même,
et ceci selon des formes qui varient autour
de l'évolution du délire depuis les formes très
transparentes à l'origine de ces phénomènes
délirants, où en quelque sorte nous voyons exprimé
en clair dans l'expérience vécue de SCHREBER
ce phénomène singulier de *l'introjection* :

il dit à un moment que *l'âme de* FLESHIG lui entre par là,
où il est dit que cela ressemble à une espèce de
filaments semblables à ceux d'une toile d'araignée,
qu'il y a là quelque chose qui lui est assez gros pour lui être inassimilable,
que les choses ressortent parfaitement par sa bouche.

Nous avons là une sorte de schéma vécu de *l'introjection*,
qui est quelque chose de tout à fait frappant qui
manquera plus tard, qui s'effacera ou s'atténuera,
se polira sous une forme beaucoup plus spiritualisée.

En fait il sera de plus en plus sujet à plus ou moins d'*intégration* de cette parole ambiguë, qui se présente dans son aspect essentiellement énigmatique, interrompu, et avec laquelle il fait corps, et à laquelle, de tout son être, il donne la réponse, *qu'il aime littéralement comme lui–même*, qui devient l'élément essentiel : *sa relation à un autre*.

Il reste, à partir de ce moment, tout entier intégré à ce phénomène qu'on peut à peine appeler « *dialogue intérieur* » *puisque* précisément *c'est autour* de la notion et *de l'existence de l'autre* que se situe toute la signification de cette prééminence du jeu signifiant comme tel, de plus en plus vidé de signification.

Quelle est la signification de cet *envahissement* du *signifiant* qui va de plus en plus se vider de *signifié*, à mesure qu'il occupe plus de place dans l'économie interne, dans la relation libidinale fondamentale, dans l'occupation, dans l'investissement total de tous les moments et de toutes les capacités, de tous les désirs du sujet ?

Je me suis arrêté un instant sur toute une série de ces textes qui se répètent, il serait fastidieux de vous les dérouler tous ici.

Il y a quelque chose qui est tout à fait frappant, c'est que même dans les moments où il s'agit de phrases qui à la limite peuvent avoir un sens, *on n'y rencontre jamais* rien qui puisse ressembler à ce que nous appellerons *une métaphore*.

Il y a quelque chose qui caractérise toutes ces phrases délirantes, et je vous prie d'essayer là de vous introduire à un ordre d'interrogation qui est celui sur lequel *votre attention* n'est jamais attirée.

La *métaphore* n'est pas la chose du monde dont il soit le plus facile de parler. BOSSUET a dit que la *métaphore* était une *comparaison* abrégée. Chacun sait que ceci n'est pas entièrement satisfaisant, et je crois, à la vérité, qu'aucun poète ne l'accepterait.

Quand je dis « aucun poète », c'est parce qu'en somme ce ne serait pas une mauvaise définition du style poétique en tant que tel, que de dire qu'il commence à la *métaphore* et que là où la *métaphore* cesse, la poésie aussi. Ce n'est pas si facile à saisir.

« *Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse.* » – Victor Hugo.

Voilà une métaphore.
Où saisissons-nous que c'est une métaphore ?

Ce n'est certainement pas une espèce de *comparaison* latente, ce n'est pas :

- de même que la gerbe s'éparpillait volontiers entre les nécessiteux,
- de même notre personnage n'était point avare, ni haineux.

Effectivement, il n'y a pas du tout de *comparaison*, mais *identification*.

Je dirais que la dimension de la *métaphore* est quelque chose qui certainement pour nous, doit être moins difficile d'accès que pour quiconque d'autre, à cette seule condition que nous connaissions comment nous l'appelons.

Habituellement nous appelons cela *identification*.

Et nous sommes même à proprement parler…
dans tout l'usage que nous faisons
du terme : « *symbolique* »
…amenés justement *à réduire le sens* du terme « *symbolique* », en somme à distinguer la dimension métaphorique de l'usage du symbole.

C'est à dire le fait qu'une *signification* est la donnée qui domine, infléchit, commande, l'usage du *signifiant* d'une façon telle qu'elle renonce à toute espèce de connexion préétablie, je dirais lexicale.

Car rien, véritablement, dans l'usage du dictionnaire, ne peut un seul instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être *avare*, et encore moins *haineuse*.

Il est également tout à fait clair que si l'usage de la langue est quelque chose qui prête à *signification*, c'est très exactement à partir du moment…

et seulement à partir du moment

…où l'on peut dire « *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse…* », c'est–à–dire au moment où *la signification* domine, entraîne, arrache *le signifiant* à ses connexions lexicales.

C'est l'ambiguïté du *signifiant* et du *signifié*, et par là le [?] maximum avec dominance du *signifiant*. D'ailleurs il est tellement dominant que c'est précisément ce qui dissimule que sans *la structure signifiante*, c'est–à–dire sans l'articulation prédicative, sans cette distance maintenue entre le sujet et ses attributs, qui fait que la gerbe est qualifiée d'avare et de haineuse, qu'il y a des phrases *prédicatives*, il y a *une syntaxe*, il y a un *ordre primordial de signifiant*, grâce à quoi, on peut maintenir le sujet séparé, différent de ses qualités, n'ayant plus aucune espèce d'usage de la *métaphore*, qu'en d'autres termes il est tout à fait exclu qu'un animal fasse une *métaphore*. Encore que nous n'ayons aucune raison de penser qu'il n'ait pas aussi l'intuition de ce qui est généreux, plein d'effusion, ce qui peut lui accorder facilement et en abondance ce qu'il désire.

Mais ceci justement dans la mesure où il n'a pas l'articulation de signifiant, *le discursif*, ce quelque chose qui n'est pas simplement signification avec ce qu'elle comporte d'attrait ou de répulsion, mais qui est *alignement de signifiant*, c'est justement dans la mesure où il n'a pas cet aliment qu'aussi la *métaphore* est impensable dans la psychologie purement animale de l'attraction, de l'appétit et du désir.

Cet usage, cette phase du symbolisme qui s'exprime dans la *métaphore*, dans une relation que nous appellerons « *la similarité* », cette *similarité* qui est manifestée uniquement par la position…

En d'autres termes, que ce soit la gerbe qui soit sujet de ce « *avare* » et de ce « *haineux* », c'est par là que la gerbe est identifiée à BOOZ dans son manque d'avarice et sa générosité.

La gerbe est littéralement identique au sujet,
au personnage de BOOZ, dont il s'agit.

Et cette dimension de *similarité*…
> qui est assurément ce qu'il y a de plus
> saisissant, ce qu'il y a de plus frappant
> dans l'usage significatif du langage

…est quelque chose qui domine tellement toute notre appréhension du jeu du symbolisme que c'est cela qui masque pour nous l'existence de l'autre dimension.

C'est à savoir ce qui est *alignement*, *syntaxe*, ce qui fait par exemple que cette phrase perdrait toute espèce de sens si nous brouillions les mots dans leur ordre.

Ceci nous est masqué quand nous parlons de *symbolisme*. Nous omettons l'autre dimension qui est très précisément liée à l'existence du *signifiant* comme tel et de l'organisation du *signifiant* comme tel.

Il y a une chose qui à partir de là ne peut tout de même manquer de nous frapper, c'est que certains troubles des appareils qui s'appellent nommément *les aphasies*, si nous les revoyons à la lumière de cette perspective d'opposition :

- de ces rapports que j'ai appelés les rapports de *similarité*, ou de *substitution*, ou de choix, aussi de sélection ou de concurrence, bref tout ce qui est de l'ordre du synonyme,

- où cette dimension s'oppose à *l'autre dimension*, celle que nous pouvons appeler de contiguïté, d'*alignement*, d'articulation, de coordination, en tant que *syntaxe*, en tant que *coordination du signifiant*.

Il est tout à fait clair que l'opposition classique de ce qu'on appelle « *les aphasies sensorielles* » et « *les aphasies motrices* », qui est depuis longtemps plus que critiquée, est quelque chose qui se coordonne d'une façon infiniment plus saisissante dans cette double perspective *des rapports de similarité* d'une part, et *des rapports de contiguïté* d'autre part.

Les deux ordres d'altérations, de *troubles du langage*, dont il peut s'agir dans l'aphasie s'ordonnant selon ces deux perspectives.

Vous connaissez tous l'aphasie de WERNICKE.

Vous voyez : cette aphasique qui enchaînait une suite de phrases dont le caractère extraordinairement […] du point de vue grammatical.

Vous y verrez précisément tous les mots conjonctifs, adverbiaux, il vous dira :

« *Oui, je comprends... Hier, quand j'étais là-haut, déjà il a dit, et je voulais, je lui ai dit : « ce n'est pas ça, la date, non pas tout à fait, pas celle-là...* »

C'est-à-dire que vous aurez un sujet qui montre une maîtrise de tout ce qui est *articulation*, *organisation*, *subordination* et *structuration* de la phrase, et qui très précisément restera à côté, ça restera devant la vocalisation de ce qui sera ce *quelque chose* dont vous ne pouvez pas un seul instant douter qu'il est présent, qu'il concerne un point autour duquel le sujet proteste, et dont il y a très peu de doute qu'il ne proteste à bon escient.

Ce quelque chose qu'il n'arrive pas à donner, c'est à proprement parler ce qui est visé par la phrase. il n'arrivera pas à lui donner l'incarnation verbale.

Mais autour de ce qui est là visé, il pourra développer toute une frange de verbalisation syntaxique, qui est dans sa complexité, dans son niveau d'organisation, dans son côté élevé, quelque chose qui est certes loin d'indiquer une perte d'attention du langage.

C'est dans la mesure où à l'intérieur de cela vous voudrez le porter jusqu'à *la métaphore*, où vous voudrez le pousser à l'usage de ce que la logique appelle le « *métalangage* », c'est-à-dire le langage fondé sur son langage, que vous y échapperez totalement.

Il ne s'agit pas là, bien entendu de faire la moindre comparaison entre un trouble du type WERNICKE et ce qui se passe chez nos psychotiques mais d'y trouver une analogie, de nous apercevoir que quand notre sujet entend…

car ce n'est pas lui qui le dit

…que quand notre sujet entend : « *factum est* », et que cela s'arrête, il y a là un phénomène qui manifeste, au niveau de ce que j'ai appelé *les relations de similarité*, par opposition aux *relations de contiguïté*, qu'il y a une raison pour laquelle…

de même que chez l'aphasique

…ce sont les relations de contiguïté qui dominent, par absence, *défaillance de la fonction d'équivalence significative*, c'est–à–dire d'équivalence par voie de *la relation de similarité*.

Nous constatons que c'est au même niveau, sans doute pour des raisons différentes, mais nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de cette analogie tout à fait frappante pour nous poser la question, pour nous permettre de définir et d'opposer aussi, sous la double rubrique de la *similarité*, par rapport à la *contiguïté*, ce qui se passe chez ce sujet *délirant* hallucinatoire.

En d'autres termes, la dominance, ce qui vient au premier plan dans le phénomène hallucinatoire, à savoir le phénomène de continuité, on ne peut tout de même pas mieux le mettre en évidence que dans ces faits de *parole ininterrompue* qui est très précisément donnée, c'est–à–dire *investie*, *chargée*, disons *libidinalisée*.

Car c'est cela qui impose au sujet la phrase intérieure comme quelque chose qui tout d'un coup pour lui devient une phrase type qui lui est imposée.

C'est la partie signifiante, c'est la partie grammatique, c'est la partie qui garde à l'état le plus accentué, qui n'existe que par son caractère signifiant, que par son articulation, que par son alignement, que par sa fonction essentiellement de signifiant, c'est celle–là qui prend *le plus d'importance*. C'est celle–là qui devient un phénomène qui s'impose dans le monde extérieur.

En d'autre termes, cette sorte de dominance du côté *phénomène de contiguïté* dans le phénomène parlé, sur le *phénomène de similarité*, qui se produit par un phénomène de carence chez l'aphasique, par ce mot qui est *le sujet*.

Il y a *quelque chose* qui l'empêche d'y accéder, parce que quelque chose dans la fonction du langage est tel. N'essayons pas de matérialiser cela plus.

Il ne peut pas venir au fait, *venir au mot même*,

- de ce qu'il veut dire,
- de ce qu'il a l'intention de dire.

Et ce qui domine chez lui, c'est cette sorte de *discours* en apparence vide qui – chose curieuse – même chez les sujets les plus expérimentés, les neurologues qui se présentent à l'examen, déclenche toujours une espèce de rire gêné, ce personnage qui est là, à se servir d'immenses *bla-bla-bla* extraordinairement articulés, quelquefois riches d'inflexions, mais qui ne peut jamais arriver au cœur de ce qu'il a à communiquer à ce moment-là.

Qu'il y ait *quelque chose d'analogue* dans la décompensation, dans le déséquilibre, dans l'accentuation, *dans l'apparence du phénomène* que j'appelle alternativement d'*alignement*, de *syntaxe*, de *contiguïté* de signifiants…

En fin de compte, que ce soit cela qui vienne au premier plan dans le phénomène hallucinatoire, *que ce soit cela autour de quoi s'organise tout le délire, c'est* quelque chose, *un fait premier* autour duquel nous ne pouvons pas ne pas poser toute la question de la signification de la psychose.

À partir du moment où nous nous sommes introduits à cette idée de l'égale importance dans tout phénomène sémantique du *signifiant* et du *signifié*, dans le fait que c'est toujours le *signifié* que nous mettons au premier plan de notre analyse, parce que c'est assurément ce qu'il y a de plus séduisant qui au premier abord nous apparaît dans *la dimension propre* de l'investigation analytique et de l'investigation symbolique.

Mais qu'à méconnaître le rôle essentiel, le rôle médiateur, primordial du signifiant, et à méconnaître que c'est ce signifiant qui est en réalité l'élément guide, non seulement nous déséquilibrons toute la compréhension vraiment originelle des phénomènes, par exemple :

- névrotiques eux–mêmes,
- de *l'interprétation* des rêves elle–même,

…mais nous nous rendons absolument incapables de comprendre ce qui se passe dans les psychoses.

J'y insiste : si une partie de *l'investigation analytique*…

une partie qui est une partie tardive, dernière

…celle qui concerne *l'identification* et *le symbolisme*, dont nous faisons un usage constant…

nous n'imaginons pas à quel point *partiel* et *partial*

…elle est du côté de la dimension de la *métaphore*, dites–vous bien que de l'autre côté…

celui de l'articulation en tant que phénomène d'*alignement*, de *contiguïté*, de *contact* avec ce qui s'y ébauche de primordial, de *structurant*, d'original, d'initial dans la notion de causalité

…l'autre forme typique extrême, exemplaire de la figure de rhétorique qui ici va s'opposer à *la métaphore* a un nom, elle s'appelle *la métonymie*.

C'est–à–dire la substitution à *quelque chose* qu'il s'agit de nommer, alors par là nous sommes au niveau du nom. C'est quelque chose qui en est le contenant ou la partie, ou quelque chose qui est en connexion avec, qui est autre chose, ça se voit très bien dans l'usage des mots associés, par exemple, si vous usez de la technique de *l'association verbale*, telle qu'on en use au niveau du laboratoire, de la façon la plus simple, si vous proposez au sujet un mot comme « *hutte* ». Il y a plus d'une façon d'y répondre.

Il y a des façons qui sont dans le registre de la contiguïté, je peux vous répondre « *hutte* » peut vouloir dire « *brûlez–la* ». Il ébauche une phrase. Il peut aussi vous donner toutes sortes de mots qui peuvent être mis à la place du mot « *hutte* ». Il peut vous dire le mot « *masure* » ou « *cabine* », c'est–à–dire qu'il y a là l'équivalent synonymique.

Un tout petit peu plus loin, nous irons à *la métaphore*.
On peut appeler cela « *un terrier* », par exemple.
Mais il y a aussi un autre registre, qui est celui par exemple du mot « *chaume* ».

Ce n'est déjà plus tout à fait la même chose.
C'est la partie de la hutte, on peut à la rigueur parler d'un chaume ou d'un village composé de trois chaumes, pour dire de trois petites maisons.

Vous sentez bien qu'il y a quelque chose qui est d'une autre nature. Il s'agit d'*évoquer*. Le sujet verra sortir le mot « *saleté* », ou le mot « *pauvreté* », pour vous apercevoir que là nous ne sommes plus dans *la métaphore*, mais que nous sommes dans *la métonymie*.

Cette opposition fondamentale de *la métaphore* et de *la métonymie* est quelque chose qui est ici important à mettre en relief. Pourquoi ?
Parce que dites–vous bien que dans tout ce que FREUD a mis en relief originellement dans les mécanismes de la névrose ou dans les mécanismes des phénomènes marginaux de la vie normale, du rêve, ce ne sont pas les dimensions *métaphoriques*, ni *d'identification* qui dominent.

C'est très précisément le contraire, à savoir :

- ce que FREUD appelle *la condensation*,
  c'est ce qu'on appelle en rhétorique *la métaphore*,
- et ce qu'on appelle *le déplacement*, c'est ce que je viens de vous expliquer en vous parlant de *la métonymie*.

C'est–à–dire qu'en dehors de l'existence et de la structuration du signifiant comme tel, de l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, ces phénomènes…
- en tant qu'ils sont là dans la *névrose*,
- en tant qu'ils sont les instruments avec lesquels le signifié disparu s'exprime,

…cette existence du signifiant comme tel est absolument décisive.

Et c'est pour cela qu'en défendant et en ramenant au premier plan l'intérêt, l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ de l'expérience de la découverte freudienne.

Nous reprendrons la question en voyant pourquoi cette mise au point de la question, *ces jeux de signifiant* qui finissent par occuper, par investir le sujet tout entier dans *la psychose*, qu'est–ce que cela nous suggère comme mécanisme, puisque aussi bien ce n'est pas du mécanisme de l'aphasie, dont il s'agit dans ce cas.

Bien entendu, *c'est d'un certain rapport à l'Autre comme manquant, comme déficient, qu'il s'agit*.

C'est autour de la relation du signifiant comme tel avec les différents étages de l'altérité :

- cet *autre* imaginaire,
- et cet *Autre* symbolique,

…que nous avons posé au début de notre discours cette année, comme étant la structure essentielle de la relation à l'Autre.

C'est autour de *cela* que nous pourrons voir s'articuler *cette dominance*...

- cette venue au premier plan,
- cet envahissement,
- cette véritable intrusion psychologique

...*du signifiant* comme tel, qui s'appelle la psychose.

J'ai essayé d'introduire ici sous le titre
de l'opposition de *la relation de similarité*…
dans le discours, dans les fonctions du langage
…et de *celle de contiguïté*.

Naturellement, je ne veux pas dire que je considère
le phénomène plus ou moins hallucinatoire…
subi dans l'ordre verbal,
dans l'ordre des phénomènes positifs verbaux
…dans la psychose comme étant en rien comparables
à ceux de l'aphasie.

Je dirai plus : il importe de revenir sur ce sur
quoi j'avais mis l'indication à propos de l'aphasie,
pour bien mettre en relief ce que je retiens de cette
opposition de deux ordres de troubles dans l'aphasie.

Ceci d'autant plus que ce que j'ai indiqué la
dernière fois, qu'il y a *entre les deux ordres* de troubles
en question, une opposition d'ordre qui est la même
qui se manifeste non plus d'une façon négative,
mais d'une façon positive, dans ce qui est la forme
la plus achevée, les expressions ou figures
du langage dans chacun de ces deux ordres,
c'est à savoir *la métaphore* et *la métonymie*.

Je me suis laissé dire à un moindre degré que cette
opposition avait retenu certains, malheureusement,
et pour avoir ici la certitude qu'elle les avait
plongés dans un fort grand embarras, à savoir que les
uns se sont dit aux autres : « *La métaphore nous a bien montré l'importance, dans la métaphore, opposition, contestation et confusion* »[?].

Évidemment, le maniement de notions comme *le signifiant et le signifié* n'est pas quelque chose qui comporte, qui soit
un pur et simple substitut de l'opposition fameuse
et non moins inexprimable de l'*idée,* par exemple,
et du *mot*, de la pensée au mot.

À vrai dire, comme une sorte de sous-titre, quelqu'un qui était *un grammairien* vraiment sensationnel[28], a fait une œuvre remarquable dans laquelle il n'y a qu'une faute, le fâcheux sous-titre « *Des mots à la pensée* », dont j'espère la formulation ne peut plus être soutenable pour aucun d'entre vous.

Évidemment, *le signifiant et le signifié* sont dans le jeu : on voit bien sous quel registre. *La métaphore* est quelque chose dont nous touchons du doigt la vie constante dans ces sortes de transfert de signifié dont je vous ai donné l'exemple la dernière fois « *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse.* »

Voilà bien un exemple de *métaphore*.
Et on peut dire dans un sens que la signification domine tout, et que c'est elle, tout d'un coup, qui imprime au sujet « *sa gerbe* », qu'il éparpille généreusement comme si c'était de son propre chef.

Seulement, il est bien vrai d'un autre côté
que ce sur quoi je voulais mettre l'accent…
comme l'a fait ce personnage qui considérait bien
la métaphore comme figure essentielle, comme transfert de signifié
…est bien ce qu'il y a d'important.

Ceci pour dire que les deux termes *signifiant et signifié* sont toujours par rapport l'un à l'autre *dans un rapport* qu'on peut appeler à cette occasion *dialectique*, c'est-à-dire dont il convient de saisir le mouvement, pour en saisir aussi la portée.

C'est ce sur quoi je voudrais essayer de revenir, pour qu'il ne s'agisse pas là, pour vous d'un simple couple d'opposition auquel on revient, et qui serait enfin de compte toujours le même, à savoir ce rapport sur lequel repose la notion d'« *expression* », celle de toujours, ce *je ne sais quoi* en lui-même de plus ou moins *ineffable*, mais pourtant existant, le soi-disant sentiment par exemple, ou la chose, bref, ce à quoi on se réfère, et *le mot considéré comme expression*, comme *étiquette*, comme chose attachée à quoi il est référé.

28 Édouard Pichon : Des mots à la pensée, essai de Grammaire de la langue française (en collaboration avec Damourette) éd. d'Atrey, Paris, 1911-1940 ; Vrin 2001.

C'est précisément pour dissoudre, pour vous montrer à vous servir d'un autre instrument que celui–là, que tout mon discours est fait, parce que c'est absolument essentiel, c'est la seule façon de pouvoir voir quelle est la fonction du langage.

On ne saurait trop y revenir, surtout chaque fois que *le malentendu* tend à se rétablir, c'est–à–dire *à tout instant*.

Ce sur quoi j'ai mis l'accent pour partir du phénomène aphasique, quand je vous l'ai réévoqué. Vous avez du entendre parler des personnages dits « *aphasiques sensoriels* ».

Dans cette parole extraordinairement vive et rapide, aisée en apparence jusqu'à un certain point, avec laquelle ils s'expriment pour justement, alors qu'ils sont en train de s'exprimer, ils ne peuvent pas s'exprimer.

Ils s'expriment admirablement sur ce thème qu'ils ne peuvent justement pas dire le mot, se servent de toute une articulation extrêmement nuancée, de conjonctions, de l'articulation syntaxique du discours, pour nous désigner qu'ils visent quelque chose dont ils ont le mot propre…
    si on peut dire
…au bout de la langue, ou l'indication historique très précise dans leur esprit, mais ils sont incapables d'autre chose que de tourner autour, pour vous indiquer qu'en effet ils la possèdent et que c'est celle–là qu'ils désireraient à ce moment–là promouvoir.

Ce qui frappe et saisit à cette occasion, ce qui captive, c'est en quelque sorte ce que je pourrais appeler la permanence, l'existence malgré cette impuissance localisée de l'intentionnalité du sujet en cette occasion.

On a beaucoup parlé, et même insisté dans ces formes, sur ce qu'on peut appeler une sorte de déficit intellectuel corrélatif.

C'est ce qu'on a prétendu mettre en relief.
Appelons–le, même si vous voulez « *prédémentiel* »,
qui serait corrélatif de cette impuissance verbale.

En d'autres termes, on a dirigé l'investigation dans
un sens qui tend à nuancer la première notion massive
qui avait été donnée, qu'il s'agissait d'une
incapacité à saisir passivement les images verbales.

Bien entendu, il y a un progrès dans cette recherche
d'un déficit qui montre que le trouble est bien plus
complexe qu'il n'apparaissait au premier abord.

Pour l'instant ce qui nous frappe plutôt…
    quand on voit vraiment, quand on saisit bien
    le phénomène tel que je viens de vous l'indiquer
…c'est qu'incontestablement, le sujet…
    quels que soient les déficits
    qu'il pourra marquer d'autre part
…si nous le mettons à une tâche définie selon
les modes qui caractérisent la position du test,
pourra en effet montrer certains déficits.

Rien ne sera absolument résolu tant que
nous n'en saurons pas le mécanisme et l'origine.

Mais ce qui est bien assuré et bien clair dans
le dialogue, c'est que quand le sujet élève par
exemple sa protestation, c'est à propos de la lecture
de l'observation qui comporte tel détail historique
tout à fait précis :
une date, une heure, un comportement, et c'est à ce moment–là
que le sujet sort de son discours, quel qu'en soit
le caractère perturbé et jargonophasique.

Il est tout à fait saisissable que ce n'est pas là
par hasard que, se tromperait–il, c'est tout de même
à propos d'un détail historique tout à fait défini,
qu'il possédait juste cinq minutes auparavant, qu'il
commence à mettre en jeu, à entrer dans le dialogue.

Aussi bien cette présence d'intensité même de l'intentionnalité et du fait que c'est elle qui est au cœur du déploiement du discours qui n'arrive pas à la rejoindre, est bien ce quelque chose qui frappe dans cet aspect de *l'aphasie sensorielle* dont on pourrait après tout, si on voulait bien, noter quel est le caractère que je veux mettre en relief, qu'il s'agit là *d'un langage* qui en raison de quelque *trouble, déficit*, arrête l'inhibition dans son mécanisme : *déficit de l'appareil*.

Nous tenons à une phénoménologie du langage *paraphasique*, autrement dit à un langage de paraphrase.
C'est par *paraphrase* que *l'aphasique sensoriel*, *l'aphasique de Wernicke*[…] dans sa forme pas assez profonde pour être tout à fait *jargonophasique* est dissout, encore que cette *jargonophasie* se *caractérise* *par l'abondance, la facilité de l'articulation, du déroulement des phrases*, si parcellaires qu'elles deviennent.

On voit bien que c'est le terme dernier de ce quelque chose qui s'est d'abord manifesté par ce que j'ai appelé la paraphrase. Je dis *la paraphrase*, parce que cela me semble le caractère le plus important à mettre en relief de *cette forme de l'aphasie sensorielle* dont je vous parle.

Et c'est dans ce sens où *la paraphrase*…
qui chez lui domine, qui est *son mode d'expression*
…s'oppose strictement à ce qu'on pourrait lui opposer sous le titre de « *métaphrase* », et dont il est strictement incapable, si on appelle « *métaphrase* » tout ce qui est de l'ordre d'une *traduction littérale*, car c'est justement ce dont il est incapable.

C'est–à–dire que même dans ce qu'il vient de vous donner, si vous lui demandez de traduire, de donner un équivalent, de répéter la même phrase, d'une façon synonyme, d'entrer dans une autre dimension du langage, qui est justement – et c'est pour ça qu'il y a désordre de *la similarité*, c'est que c'est dans cette dimension là qu'il ne peut pas dire une phrase semblable à celle qu'il vient de dire, il peut enchaîner sur la vôtre, et c'est d'ailleurs bien pour cela que ce sujet a tellement de difficultés pour entrer, pour commencer un discours.

Vous obtenez d'eux ces répliques *si vives, si pathétiques* dans leur désir de se faire entendre que cela confine au comique, en raison de la chute totale de l'essai pour se faire entendre.

Même des plus expérimentés ne résistent pas au sourire. Il faut bien être intéressé par le phénomène lui–même pour ne pas rire.

Ce phénomène de *la similarité* consiste en ceci :
ils sont incapables de la métaphrase.
Ce qu'ils ont à dire est tout entier dans le domaine d'une *paraphrase*.

L'*aphasique* qu'on appelle grossièrement « *moteur* »,
et dans lequel s'inscriront toute une série de *troubles* de plus en plus profonds, qui commencent par
les troubles de l'*agrammatisme*, bien connus maintenant,
et qui vont jusqu'à cette réduction extrême du stock verbal, dans l'image immortalisée ne pouvant plus sortir : le fameux « *crayon* ».

Cette autre dimension du déficit aphasique,
tout à fait différente, peut très bien s'ordonner et se comprendre dans l'ordre des troubles de *la contiguïté*,
pour autant que c'est essentiellement l'articulation,
la syntaxe du langage comme tel, qui progressivement…
    dans l'échelle des cas,
    et dans l'évolution aussi de certains cas
…se dégrade au point de rendre ces sujets incapables, eux, de maintenir à l'occasion une *nomination* tout à fait précise, mais qui peut aller jusqu'à un plus ou moins grand degré, tout effet corrélatif de l'incapacité d'articuler ce qui peut être tout à fait correctement nommé dans une phrase composée, dans une dissolution de la capacité, si on peut dire, propositionnelle.

C'est la proposition qu'ils ne sont pas capables de construire, malgré que cet élément, à différents degrés, soit encore non seulement en leur possession, mais parfaitement évocable dans des conditions définies.

Dans cette sorte de *jeu de cache-cache*, si on peut dire, qui est celui que nous proposent les phénomènes du langage, car en fin de compte c'est à peu près comme ceci que vous devez réaliser la difficulté à laquelle nous sommes affrontés, c'est qu'on peut dire qu'en raison même de ces propriétés du signifiant et du signifié, on peut dire que ce qui est le piège, la tentation éternelle dans laquelle tombe *le linguiste* lui-même, à plus forte raison ceux qui n'étant pas linguistes sont plongés…

de par la nature même des phénomènes auxquels ils ont affaire dans les fonctions du langage

…et qui n'ayant aucune formation concernant la nature du langage, bien entendu, sont absolument et d'avance victimes de cette sorte d'illusion qui consiste à considérer que ce qui est le plus apparent dans le phénomène, qui donne le tout de ce phénomène, et je dis jusqu'à un certain point que des linguistes y sont tombés car par exemple l'accent que les linguistes mettent sur *la métaphore*, et que j'élude, a toujours été beaucoup plus poussé que tout ce qui est dans le langage, est de l'ordre de *la métonymie*.

Parce qu'en effet dans le langage plein et vivant c'est bien là ce qu'il y a *de plus saisissant*, *de plus essentiel*, ce qu'il y a *de plus problématique* aussi, comment peut-il se faire en effet que ce soit là que *le langage a son maximum d'efficacité : quand il arrive à dire quelque chose en disant autre chose ?*

Il y a là quelque chose de *saisissant* et de *captivant*.
Et *on croit même aller là au cœur du phénomène* du langage.
Et on croit même aller au contrepoids de ce qui en pourrait être une espèce de notion primaire, naïve.

Certains…

guidés par cette confusion

…ont eu l'idée qu'il y a en superposition et comme en décalque de l'ordre des choses, l'ordre des mots.

On croit avoir fait un grand pas.

On ne voit pas que ce n'est pas assez d'en faire un, mais qu'il faut en faire un deuxième.

C'est–à–dire revenir sur le phénomène du langage pour s'apercevoir que ce qui est *transfert de sens*, mystère de *l'équivalence du signifié*...

> du fait que *le signifié* en effet ne va jamais dans le langage à atteindre son but que *par l'intermédiaire* d'un autre *signifié* et en renvoyant à une *signification*

…ce n'est encore là que le premier pas, qu'il faut revenir à *l'importance du signifiant*, c'est–à–dire s'apercevoir que sans *la structuration du signifiant* comme tel, rien de ceci ne serait possible.

C'est en cela qu'en effet certains d'entre vous ont à juste titre perçu la dernière fois que c'était ce que je voulais dire en portant l'accent sur le rôle du signifiant dans la métaphore.

Nous avons donc d'une part, quand nous partons du phénomène du déficit, qui n'est pas forcément le plus éclairant, qui a quelque chose d'assez familier pour au moins vous introduire à la profondeur réelle du problème, nous voyons deux versants :

– le premier qui serait d'une sorte de dissolution du lien de la signification intentionnelle, avec *l'appareil du signifiant* qui lui reste globalement, mais qu'il n'arrive plus à maîtriser en fonction de son intention,

– l'autre qui est lié à un déficit concernant le lien interne au signifiant, c'est–à–dire en fin de compte quelque chose qui semble en effet nous présenter, sur lequel on met l'accent sur le fait qu'il nous présente à tous les degrés une sorte de décomposition régressive dans ce lien interne qui nous donne en effet l'idée que chez *l'aphasique moteur*, nous assistons à quelque chose qui rentre assez bien dans la théorie, par exemple *jacksonienne* des troubles manifestant une décomposition des fonctions, qui va dans l'ordre inverse de leur acquisition, non pas dans le développement, mais dans un *turning*, que c'est à un langage de plus en plus réduit à un langage idéalement « *premier* » de l'enfant que nous arriverions avec l'accentuation de la décomposition de la liaison logique.

Est–ce là–dessus que j'ai voulu, en vous montrant cette opposition, mettre l'accent ?

Je dis non, parce que selon la loi générale qu'on peut appeler une espèce de *loi générale d'illusion* concernant ce qui se produit dans le langage, ce n'est pas ce qui apparaît au premier plan comme opposition apparente qui est l'important.

L'important est l'opposition entre deux sortes de liens qui sont eux–mêmes internes au signifiant, le lien positionnel, qui n'est que le fondement du lien que j'ai appelé tout à l'heure propositionnel, à savoir le lien constitué par ce qui, dans un langage donné, instaure cette dimension essentielle qui est celle de l'ordre des mots, absolument essentiel pour tout langage, qui peut d'ailleurs différer pour chaque langue, et dont il suffit pour que vous le compreniez de vous rapeler qu'en français « *Pierre bat Paul* » n'est pas l'équivalent de « *Paul bat Pierre* ».

Ce lien positionnel est absolument fondamental, premier, essentiel. Et ce qu'il y a de plus important à remarquer, précisément à propos de la seconde forme des troubles aphasiques, c'est la cohérence tout à fait rigoureuse qui existe entre le maintien de la notion de la fonction positionnelle du langage et le soutien d'un stock suffisant de termes.

Ceci est absolument essentiel, c'est un phénomène clinique incontestable, et qui nous montre une liaison qui est *la liaison fondamentale du signifiant*.

Ce qui nous apparaît au niveau grammatical comme caractéristique du lien positionnel se retrouve à tous les niveaux pour instaurer cette coexistence synchronique des termes à chacun de leurs niveaux :

- *locution verbale*, par exemple, qui en est la forme la plus élevée,
- *mot* à un niveau plus bas, qui a l'air de représenter, même à lui–même, une sorte de stabilité dont vous savez qu'elle a été à juste titre contestée.

Si l'indépendance du mot se manifeste à certains niveaux, sous certains angles, elle ne peut pas être considérée comme radicale, et le mot ne peut à aucun degré être considéré comme unité de langage, encore qu'il constitue une forme élémentaire privilégiée, à un niveau encore inférieur les oppositions aux *couplages phonématiques*, qui caractérisent le dernier élément radical de distinction d'une langue à l'autre.

La cohérence entre ce qui est de l'ordre du *lien positionnel* et ce qui est du maintien *synchronique* de l'ordre des oppositions proprement signifiantes qui fait qu'en français par exemple, « *bou* » et « *pou* » s'opposent et sont, de quelque façon et quelque accent que vous ayez, même si vous avez tendance parce que vous êtes un peu *limitrophe*, à prononcer « *bou* » comme « *pou* », vous prononcez l'autre « *pou* » autrement.

Le français est une langue dans laquelle cette opposition vaut. Dans d'autres langues il y a des oppositions tout à fait inconnues en français, qui sont des oppositions fondamentales.

La liaison d'opposition comme telle, de distinction comme *relationnelle* et *oppositionnelle* est essentielle à la fonction du langage.

Et c'est l'opposition de ce registre avec le lien de *similarité*, et non pas de similitude, qui est ce que je voulais marquer comme la distinction essentielle. Car cette *similarité* elle–même est impliquée comme telle dans le fonctionnement du langage.
C'en est l'autre dimension.

La possibilité dans le langage de cette dimension de *similarité* comme telle, est liée à la possibilité infinie justement, de la fonction de substitution
et cette substitution elle–même est quelque chose qui n'est concevable que sur le fondement de la relation positionnelle comme fondamentale.

Ce qui fait que dans *la métaphore* « *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse* » cette *métaphore* est possible *parce que* la *gerbe* peut venir en position de sujet à la place de BOOZ.

Ce qui est *au principe de la métaphore*, ça n'est pas que *la signification* puisse être transposée de BOOZ à la gerbe. Ici à juste titre, j'admettrais que quelqu'un qui s'intéresse à la question me dise :

« *Qu'est–ce qui différencie ceci d'une métonymie: après tout, la gerbe de Booz est tout aussi métonymique que si vous faisiez allusion à ce qui est là sous-jacent à cette magnifique poésie qui n'est jamais nommée, à savoir son pénis royal, ce n'est pas la gerbe. Là, c'est quelque chose du même ordre. C'est une métonymie.* »

Non, ce qui fait la vertu métaphorique en l'occasion de cette *gerbe*, c'est que la gerbe est mise en position de sujet dans la préposition :
« *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse* ».
C'est d'un phénomène de signifiant qu'il s'agit.

En d'autres termes, pour articuler ce que je suis en train de vous dire, je voudrais que vous alliez par exemple jusqu'à la limite de *la métaphore phonétique*, celle que par exemple, vous n'hésiteriez pas, vous, à qualifier de métaphore surréaliste, encore que vous n'imaginez pas qu'on ait attendu les surréalistes pour faire des métaphores.

Vous ne pouvez pas dire vous–mêmes si c'est *sensé* ou *insensé*, mais ce qui est certain, *c'est que ça fonctionne*, je ne dirai pas que c'est la meilleure façon d'exprimer les choses, mais en tous les cas, *ça porte*.

Prenons par exemple une autre formule dont je pense que vous ne me contesterez pas que nous restons dans la métaphore, et puis vous verrez si c'est tellement le sens qui soutient une métaphore, dans une formule telle que celle–ci :

« *L'amour est un caillou riant dans le soleil.* » [Paul Éluard]

Qu'est–ce que cela veut dire ?

C'est incontestablement une métaphore.
Il est assez probable que si elle est née c'est qu'*elle comporte un sens*. Quant à lui en trouver un, je peux faire le séminaire là–dessus.

Ça me paraît même une définition véritablement incontestable de l'amour. Je dirai pour moi que c'est la dernière à laquelle je me suis arrêté. Et elle me paraît indispensable à conserver devant l'esprit, si on veut éviter de retomber sans cesse dans des confusions irrémédiables.

La question est bien celle-ci, à savoir *qu'une métaphore est soutenue avant tout par une articulation positionnelle*.

La chose peut être démontrée jusque dans ses formes les plus paradoxales. Je pense qu'aucun d'entre vous n'a été sans entendre parler de cette sorte d'exercice qu'un poète de notre temps a fait sous la rubrique de *Un mot pour un autre*[29] de Jean TARDIEU, sorte de petite comédie en un acte.

Il s'agit de deux femmes qui se tiennent des propos comme ceci :
on annonce l'une des femmes, l'autre va au devant d'elle et lui dit :

« *Chère, très chère, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer ?* »
« *Hélas ! Chère* – répond l'autre – *j'étais moi-même très très vitreuse. Mes trois plus jeunes tourteaux, l'un après l'autre, etc.* »

Cela confirme que même sous sa forme paradoxale, c'est-à-dire sous sa forme la plus radicalement cherchée dans le sens de la psychose, non seulement *le sens se maintient*, mais il tend à se maintenir sous une forme tout à fait spécialement heureuse et *métaphorique*.

On peut dire qu'il est en quelque sorte renouvelé :
à chaque instant on est à deux doigts…
quelque soit l'effort du poète pour pousser l'exercice dans le sens de la démonstration
…de la métaphore poétique.

29 Jean Tardieu : Un mot pour un autre, Gallimard NRF, 1951 ; p.52 : Un mot pour un autre, comédie en un acte :

Madame, fermant le piano et allant au devant de son amie -
Chère, très chère peluche ! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !

Mme de Perleminouze, très affectée –
Hélas ! Chère ! J'étais moi-même très, très vitreuse ! Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citonnade l'un après l'autre. (p. 56)

C'est là quelque chose qui n'est pas d'un registre différent de ce qui jaillit comme poésie naturelle dès qu'une signification puissante est intéressée. Cette dimension est celle de la similarité, cette autre dimension du langage.
Ce qui est donc important à y voir, ce n'est pas qu'elle soit soutenue par le signifié, nous faisons tout le temps cette erreur,

- c'est que *le transfert du signifié* y soit possible en raison de la structure même du langage,
- c'est que tout le langage implique *un métalangage*,
- c'est qu'il soit lui–même de sa dimension, de son registre propre, déjà métalangage,
- que tout langage est essentiellement, virtuellement, à traduire,
- que le langage implique *la métaphrase* et *la métalangue*, c'est–à–dire *le langage parlant du langage*.

C'est à cause de cela, et dans la même dimension, que les phénomènes de transfert du signifié…
qui sont tellement essentiels pour tout ce qui est de la vie humaine
…que ce transfert est possible, mais c'est possible en raison de la structure du signifiant.

Et il faut que vous vous mettiez bien cela dans la tête, parce que c'est là…
à condition que vous ayez d'abord solidement instauré la notion du langage comme système de cohérence positionnelle
…qu'à partir de là vous vous mettiez dans un deuxième temps sur la notion que ce système est un système qui se reproduit à l'intérieur de lui–même, et même avec une extraordinaire, effrayante fécondité.

Ce n'est pas pour rien que le mot prolixité est le même mot que prolifération. Prolixité, c'est le mot effrayant. Et justement si peu adapté, qu'en fait il y a dans tout usage du langage une sorte d'effroi, où les gens s'arrêtent et qui est justement ce qui se traduit dans ce qu'on peut appeler *la peur de l'intellectualité* : « *il intellectualise trop* » ou « *vous intellectualisez trop* », sert de prétexte et d'alibi à cette peur du langage.

Et pourquoi le trouve–t–il, cet alibi ?

C'est très justement et toujours…
    vous observerez le phénomène chaque
    fois que vous en aurez l'occasion
…à propos d'usage de langage qu'on qualifie…
    et non pas sans juste titre
…de verbalisme, pour autant justement qu'une trop grande part dans la direction dans laquelle on s'avance dans un certain usage du langage, dans un certain système, dans une certaine théorie, c'est toujours et dans chaque cas, qu'on fait cette erreur d'y accorder trop de poids au *signifié* comme tel, de croire que le langage s'arrête à un certain *signifié* qui ici soutiendrait tout dans le système.

Alors que c'est justement en poussant un peu plus loin dans le sens de l'indépendance du signifiant et du signifié que l'opération en train de se faire théorique ou autre, l'opération de construction logique, prendrait sa pleine portée.

En d'autres termes, si dans toute la mesure où on se détourne du signifié que tout au moins pour les phénomènes qui sont ceux qui nous intéressent au maximum, la clef apparaît dans toute son évidence, nous ne serons pas loin de pouvoir vous démontrer assurément que c'est toujours en effet dans la mesure où nous, par exemple, adhérons de plus en plus près à ce que j'appelle « *la mythologie significative* » que nous tombons très effectivement dans le reproche du verbalisme.

Alors qu'il est tout de même clair que l'usage du langage qui est fait par exemple dans *les mathématiques*, qui est un langage de pur signifiant, un métalangage par excellence, usage du langage pris uniquement comme système et réduit à sa fonction systématique et sur laquelle un autre système de langage se construit, comme saisissant le langage dans son articulation comme telle, c'est quelque chose dont l'efficacité sur son plan propre n'est pas douteuse.

Je voudrais reprendre les choses à l'origine,
et vous faire sentir ce quelque chose,
ce renversement de position.

La personne à laquelle j'ai fait allusion à propos
de cette distinction mal saisie, je dois dire
qu'on ne saurait en faire un reproche à personne,
puisque quand on lit les Rhétoriciens, jamais ils
n'arrivent à une définition complètement *satisfaisante*
de l'opposition de *la métaphore* et de *la métonymie*.

D'où il résulte cette formule que :
la métonymie est une métaphore pauvre.
On pourrait dire qu'il faut prendre la chose
très exactement dans le sens contraire :
la métonymie est au départ, c'est entendu, c'est elle qui
rend possible la métaphore, mais *la métaphore* est *quelque chose* qui
est à un autre degré que *la métonymie*.

Prenons les choses dans le sens de l'acquisition,
dans le sens des phénomènes les plus primitifs,
et prenons un exemple particulièrement vivant
pour nous analystes :
quoi de plus primitif comme expression en quelque
sorte directe d'une signification…
    c'est–à–dire d'un désir
…que l'exemple qu'en donne FREUD à propos
de sa propre et dernière petite fille…
    celle qui a pris depuis
    une place intéressante dans l'analyse
…à savoir Anna FREUD.

Et Anna FREUD endormie…
    les choses sont à l'état pur
…rêve de *grosses fraises, framboises, flans et bouillies*.

Voilà quelque chose qui a l'air du *signifié* à l'état pur,
et qui en effet a l'air tout à fait convaincant.
C'est à proprement parler la forme la plus
schématique, la plus fondamentale de la métonymie.

Car ce dont il s'agit en cette occasion ça n'est pas
de comprendre que sans aucun doute elle les désire,
ces fraises, ces framboises.

Il est bien clair qu'il ne parait pas aller de soi et tout simplement que rien que déjà sur le plan des objets évoqués et désirés, il aille de soi qu'ils soient là tous ensemble.

Le fait qu'ils sont là, juxtaposés, coordonnés dans la nomination articulée, d'une façon positionnelle qui les met en position d'équivalence, est quelque chose qui est le phénomène essentiel.

Mais qu'il y a quelque chose qui doit ne pas nous faire douter qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène pur et simple d'expression de quelque chose qu'une psychologie…
appelons–la *jungienne*
…peut nous faire saisir comme une espèce de substitut imaginaire de l'objet appelé, c'est que précisément la phrase commence par quoi ?

Par *le nom de la personne*, c'est–à–dire par « Anna FREUD »…
C'est une enfant de 19 mois, nous sommes dans le plan de la nomination, c'est dans le plan de l'*équivalence*, de la coordination nominale, de l'articulation signifiante comme telle que nous sommes.
Et c'est seulement à l'intérieur de cela qu'est possible le transfert de signification.

Le fait que ce soit au cœur de la pensée freudienne est mis en évidence d'abord par la masse même de l'œuvre et par tout ce dont il s'agit dans l'œuvre, par le fait que l'œuvre commence par le rêve et que *dans le rêve tous les mécanismes, depuis la condensation jusqu'au déplacement, jusqu'à la figuration*, si on la comprend correctement,
sont de l'ordre de l'articulation métonymique, et que c'est seulement après…
et se composant sur le fondement de la métonymie
…*que la métaphore peut intervenir*.

Je reviendrai tout à l'heure à quelque chose qui est l'érotisation du langage.
Ce sera encore plus saisissable à ce niveau-là.
Et en effet, s'il y a un ordre d'*acquisition*, ce n'est certainement pas celui qui permettrait de dire que les enfants commencent par tel ou tel élément du stock verbal, plutôt que par tel autre.

Il y a là la plus grande diversité car en effet,
on n'attrape pas le langage par un bout…
    de même que certains peintres commencent
    leurs tableaux par le côté de gauche
…le langage, pour naître, doit toujours être déjà
pris dans son ensemble.

Et, par contre, il est en effet bien certain que
pour qu'il soit pris dans son ensemble, il faut qu'il
commence par être pris par le bout du signifiant.
Et ce qu'on prend pour le côté concret, ou soi–disant
tel du langage chez l'enfant, est contrairement
à l'apparence quelque chose qui se rapporte à ce que
j'appelle *contiguïté*.

C'est–à–dire en prenant un exemple tout récent,
quelqu'un m'a confié le mot de son enfant, un garçon
d'environ quatre ans, qui en fait deux ans et demi,
qui attrapant sa mère qui se penchait pour lui dire
adieu le soir, l'appelle « *ma grosse fille pleine de fesses et de muscles* ».

Qu'est–ce que cela veut dire ce langage qui n'est
évidemment pas le même que « *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse* ».
L'enfant ne fait pas encore cela.
Il ne dit pas non plus que « *L'amour est un caillou riant dans le soleil* ».

Et tout l'effort qu'on fera pour nous dire que
l'enfant comprend la poésie surréaliste et abstraite…
    ce n'est pas du tout un retour à l'enfance
…ceci est idiot, car les enfants détestent la poésie
surréaliste et répugnent à certaines étapes de
la peinture de PICASSO.

C'est parce qu'ils n'en sont pas encore à *la métaphore*,
parce qu'ils sont à *la métonymie*.
Quand ils apprécient certaines choses de PICASSO,
c'est parce qu'il s'agit justement de *la métonymie*.

La métonymie, là, est aussi sensible que dans tel passage
de l'œuvre de TOLSTOÏ où vous pouvez voir chaque fois
qu'il s'agira de l'approche d'une femme, vous voyez
surgir à sa place – *procédé métonymique de haut style* –
une ombre de mouche, tâche sur la lèvre supérieure…

Vous y verrez quoi ?

Une dimension toujours oubliée…
    parce que c'est la plus évidente
…d'un certain style de création poétique à sa façon qui est justement celui qu'on appelle…
    par opposition au « *style symbolique* »
…« *le style réaliste* », qui n'a rien de plus réaliste que quoique ce soit, c'est un autre usage d'une autre fonction du langage, plus essentielle puisque c'est elle qui soutient la métaphore, mais dans une dimension complètement différente, qui est celle de la contiguïté et qui fait que bien évidemment il ne s'agit pas du langage poétique, que quand dans la prose de TOLSTOÏ, cette promotion du *détail* qui caractérise un certain style réaliste, n'a absolument rien de plus réaliste que quoi que ce soit.

Imaginez–vous qu'en dehors des voies très précises – qui sont précisément celles qui peuvent faire un *détail*, tout comme le guide de la fonction désirante, mais alors ça n'est plus n'importe quel *détail* qui puisse être promu comme l'équivalent du tout.

Nous n'en avons aucune preuve.
Et la preuve c'est que le mal que nous avons à nous donner pour faire valoir certains de ces détails, par une série de transferts significatifs, dans les expériences de labyrinthe ou autres, par exemple, destinées à nous montrer ce que nous appelons l'intelligence des animaux.

Je veux bien que l'on appelle cela *l'intelligence*, c'est une simple question de définition, à savoir l'extension du champ du réel où nous pouvons le faire rentrer dans le champ de ses capacités actuelles de discernement, à condition de l'intéresser *instinctuellement*, d'une façon *libidinale*, le prétendu réalisme de tel ou tel mode de décrire le réel…
    à savoir la description par le détail,
…est quelque chose qui ne se conçoit que dans la mesure et dans le registre d'un *signifiant organisé,* grâce à quoi, du fait que la mère est « *ma grosse fille pleine de fesses et de muscles* », nous verrons comment cet enfant évoluera.

Mais il est bien certains que c'est bien en fonction de *capacités métonymiques* précoces qu'à tel moment les fesses pourront devenir pour lui un équivalent maternel. Que les fesses, aient par ailleurs tel ou tel sens dont nous pouvons concevoir la sensibilisation sur le plan vital, ne change absolument rien au problème.

C'est sur la base de cette articulation métonymique que ceci peut se produire. Il faut qu'il y ait d'abord la possibilité de coordination signifiante comme telle pour que les transferts de signifié puissent se produire.

Nous avons dans cet ordre des cas assez extrêmes et paradoxaux à tout instant pour que nous voyions bien que l'élément d'articulation formelle du signifiant soit dominant par rapport au transfert du signifiant.

C'est à l'intérieur de ceci que se pose la question de la fonction du langage dans le rapport à l'autre, du retentissement sur la fonction du langage de toute perturbation dans le rapport à l'autre.

De même que nous avons eu l'opposition de la métaphore et de la métonymie…
que j'ai essayé aujourd'hui de soutenir devant vous
…de même nous verrons *s'opposer les fonctions fondamentales de la parole* entre ces deux termes déjà mis en relief :

- de *la parole fondatrice* d'un côté,
- des *mots de base* de l'autre.

Pourquoi l'un et l'autre sont–ils fondamentalement nécessaires ? Et quelle est leur distinction ?

C'est là bien entendu quelque chose qui se pose par rapport à un troisième terme.

S'il est tellement nécessaire à l'homme d'user de la parole pour trouver ou pour se retrouver, c'est bien évidemment en fonction de quelque chose qui est de sa position naturelle ou de sa propension naturelle à décomposer en présence de l'autre.

Quelle est la façon dont *il se compose* et *se recompose* ?

Nous retrouverons là la double disposition qui serait constituée par *la métaphore* et *la métonymie* :
l'opposition de *la métaphore* et de *la métonymie* correspond strictement aux *deux fonctions possibles de l'Autre*.

C'est là-dessus que *nous reviendrons* la prochaine fois.
Dès maintenant, vous pouvez saisir dans les phénomènes que présente SCHREBER quelque chose de tout à fait frappant, la mise en valeur, la promotion à une portée envahissante, de ce que je vous ai montré la dernière fois dans *les phrases interrompues*,
mais qui est aussi à l'occasion *la question* et *la réponse*,
quelque chose dont vous voyez la valeur d'opposition par rapport à ce que j'ai appelé « *la parole fondatrice* »,
celle qui consiste à *se faire renvoyer son propre message par l'Autre*, sous une forme inversée : « *tu es ma femme* ».

Pour autant que dans cette dimension précisément,
où on ne demande pas à l'autre son avis, la fonction de l'interrogation, de la question et de la réponse comme telles, pour autant qu'elle est valorisée par l'initiation verbale, est littéralement *son complémentaire* et *son correspondant*, assurément *sa racine*, et en quelque sorte dénude, par rapport à ce qu'a de profondément significative « *la parole fondatrice* », met en relief *le fondement signifiant* de la dite *parole*, à tous les niveaux.

Dans le phénomène délirant vous retrouverez
cette dénudation, cette mise en valeur de la fonction signifiante comme telle.

Je vais tout de suite vous en donner *un autre exemple* :
les fameuses équivalences devant lesquelles on reste perplexe, qui sont celles que le délirant SCHREBER nous rapporte être celles des fameux « *oiseaux du ciel défilant dans le crépuscule* » avec les assonances :
Chinesentum ou *Jesum Christum*.
[Es verschlägt daher für sie wenig, ob man sagt: Santiago oder Karthago, Chinesentum oder Jesum Christum, Abendrot oder Atemnot, Ariman oder Ackermann usw. (S. 210.)]
Qu'est-ce qui est à retenir là-dedans ?

Est-ce simplement l'absurdité ?
Le fait qui frappe SCHREBER lui-même, c'est que ces *oiseaux du ciel* sont littéralement sans cervelle.

À quoi FREUD n'a pas un instant de doute :
ce sont des jeunes filles.

C'est toujours à des petits jeux superficiels
qu'on s'attend, non sans raison, c'est vrai.
Mais après, quel est l'important ?
L'important c'est que ça n'est pas n'importe quoi
qui est équivalent de *Chinesentum*, c'est *Jesum Christum*,
ça n'est pas n'importe quoi comme assonance.

Ce qui est important ce n'est pas l'assonance,
c'est la correspondance, terme par terme d'éléments
de discrimination très voisins, qui n'ont strictement
de portée pour un polyglotte comme SCHREBER
qu'à l'intérieur du système linguistique allemand
de la succession dans un même mot d'un « *n* » d'un « *d* »,
d'un « *e* ». Ce n'est pas quelque chose que vous
trouverez en français.

De même, il est assez rare pour des mots étrangers
et pour des gens qui ne peuvent pas parler français,
de dire […] Ça n'existe pas. Dilemme.

C'est–à–dire que c'est sur le plan d'une équivalence
phonématique, signifiante, purement signifiante,
puisqu'on voit bien qu'on n'arrivera pas dans cette
liste à donner une coordination satisfaisante entre
le besoin d'air et le crépuscule.

On pourra toujours la trouver bien entendu.
Mais il est tout à fait clair que ce n'est pas
de cela qu'il s'agit dans le phénomène élémentaire
dont une fois de plus ici SCHREBER, avec toute
sa perspicacité, nous met en relief le phénomène dans
le rapport de *Jesum Christum* avec *Chinesentum* vous montre une
fois de plus à quel point ce qui est cherché, est
quelque chose de l'ordre du signifiant, c'est–à–dire
de la coordination phonématique, le mot latin *Jésum*
Christum n'est là vraiment on le sent, pris que dans
la mesure où en allemand la terminaison « *tum* » a
une sonorité particulière, c'est pour cela que le mot
latin peut venir là comme un équivalent de *Chinesentum*.

Cette promotion du signifiant comme tel…
de même que je parlais tout à l'heure
de la promotion du détail
…cette mise en valeur, cette *sortie de cette sous-structure*
toujours cachée de la fonction du langage,
qui est *la métonymie*, est ce quelque chose sur lequel
il convient d'abord de mettre le pivot et l'accent
avant toute investigation possible des troubles
fonctionnels du langage dans *la névrose* ou *la psychose*.

16 Mai 1956

Table des séances

Conférence : Freud dans le siècle

[Le Séminaire, Livre III, Seuil 1981, pp.263–277.]

« *Le même parallèle est possible en raison de l'omission de diverses relations qui dans les deux cas doivent être supplées par le contexte. Si cette conception de la méthode de représentation dans les rêves n'a pas été jusqu'ici suivie, ceci, comme on doit le comprendre d'emblée, doit être inscrit, rapporté au fait que les psychanalystes sont entièrement ignorants de l'attitude et du mode de connaissance avec lesquels un philologue doit approcher un tel problème que celui qui est présenté dans les rêves.* »

Je pense que ce texte est assez clair et que l'apparente contradiction formelle que vous pourrez en recueillir du fait que FREUD dit que les rêves s'expriment en *images* plutôt qu'en autre chose est aussitôt, je pense, restituée et remise en place, car aussitôt, il vous montrera de quelles sortes d'images il s'agit.

C'est–à–dire d'images en tant qu'elles interviennent dans une écriture, c'est–à–dire non pas même pour leur sens propre, car comme il le dit, il y en a certaines qui seront là, même–pas pour être lues, mais simplement pour apporter à ce qui doit être lu une sorte d'exposant qu'il situe, qui resterait autrement énigmatique.

C'est la même chose que ce que je vous ai écrit au tableau l'autre jour, quand je vous ai donné l'exemple des caractères chinois.

J'aurais pu les prendre parmi les anciens *hiéroglyphes*, où vous verriez que ce qui sert à dessiner le pronom à la première personne, et qui se dessine par deux petits signes qui ont une valeur phonétique, peut être accompagné par l'image…
    plus ou moins corsée, selon que
    l'individu est un petit bonhomme
…qui est là pour donner aux autres signes leur sens rapporté par leur signification.

Mais les autres signes…
    qui ne sont pas moins autographiques
    que le petit bonhomme
…doivent être lus dans un registre phonétique.

Bref, la comparaison avec les *hiéroglyphes* est d'autant plus pressante, patente…
dans la formule que nous
donne FREUD dans ce paragraphe
…qu'elle est diffuse dans *L'interprétation des rêves*,
la comparaison donc des *hiéroglyphes* est d'autant plus valable, certaine, que…
tous les textes l'affirment
…il y revient sans cesse.

Vous n'ignorez pas que FREUD n'était pas ignorant de ce qu'est vraiment l'écriture hiéroglyphique. Il était amoureux de ce qui touchait à la culture de l'ancienne Égypte.

Très souvent, il fait des *références*, des comparaisons au mode de pensée, au style, à la structure signifiante très exactement des *hiéroglyphes*, quelquefois *contradictoires*, superposés des croyances des anciens Égyptiens.

Et il s'y réfère volontiers d'une façon toute naturelle pour nous indiquer, nous donner l'image la plus expressive de tel ou tel mode de coexistence de concepts du *système contradictoire* chez les névrosés par exemple, cela lui est tout à fait familier.

C'est à la fin du même texte que nous trouvons […] à propos de ce langage qui est celui des symptômes. Il parle de la spécificité de cette *structure signifiante* dans les différentes formes de névroses et de psychoses.

Il rapproche tout d'un coup dans un raccourci saisissant, les trois grandes neuro-psychoses:

« *C'est ainsi, dit–il, qu'il s'agit bel et bien de signifiant ce qui doit être mis en relation pour être compris dans son ensemble. Par exemple :*

- *ce qu'un hystérique exprime en vomissant,*
- *un obsessionnel l'exprimera en prenant des mesures très péniblement protectives contre l'infection,*
- *tandis qu'un paraphrénique sera conduit à des plaintes et des soupçons...*

Dans les trois cas, ce seront différentes représentations du souhait du patient de venir à ce qui a été réprimé dans son inconscient et sa réaction défensive contre ce fait. »

Ceci pour nous mettre en train.

Rentrons dans notre sujet.
Nous n'en sommes pas loin, à propos de ce désir d'être enceint, du *thème de la procréation*. Le *thème de la procréation*, vous ai-je dit, étant au fond de la symptomatologie du cas SCHREBER, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous y atteindrons directement.

Je voudrais par un autre biais encore…
et à propos de ce que vous avez pu entendre lundi soir de notre ami Serge LECLAIRE
…reposer cette *question* de ce que j'appelle *le signifiant dernier* dans la névrose, vous montrer bien entendu, que tout en étant *un signifiant* essentiellement, et que ce soit dans l'ordre et dans le versant du *signifiant* qu'il faille le comprendre, *ce n'est pas*, bien entendu, *un signifiant sans signification*.

Ce sur quoi je mets l'accent, c'est qu'*il est source de signification*, et non pas de dépendance de signification.

Les thèmes de la mort et les thèmes des deux versants de la sexualité, mâle et femelle, ne sont pas des données, ne sont rien que nous puissions déduire d'une expérience.

Or, l'individu pourrait-il se retrouver s'il n'a pas déjà le système de signifiant, en tant qu'instaurant la distance qui lui permet de voir comme un objet énigmatique à une certaine distance de lui ce qui est la chose la moins facile à approcher, à savoir sa propre mort ?

Ce qui n'est pas moins facile à approcher…
si vous y pensez, si vous pensez précisément combien tout *un long processus* à proprement parler dialectique est nécessaire à un individu pour y revenir, et combien toute notre expérience est faite des excès et des défauts de cette approche
…c'est-à-dire ce qui est fondamentalement le pôle mâle et le pôle femelle d'une réalité dont nous pouvons nous poser la question :
si elle est saisissable, même en dehors des *signifiants* qui l'isolent, et le précisent, autrement dit la polarité mâle et femelle.

La notion que nous avons sans doute d'une référence à la réalité comme étant ce quelque chose autour de quoi tournent les échecs, les achoppements de la névrose, ne doit pas nous détourner de cette remarque que la réalité à laquelle nous avons affaire est profondément soutenue, tramée, par cette tresse de signifiants qui la constitue, et le rapport de l'être humain avec ce signifiant comme tel est quelque chose dont il nous faut détacher la perspective, les plans, la dimension propre pour savoir seulement ce que nous disons quand nous disons par exemple dans la psychose que quelque chose vient à manquer dans la relation du sujet à la réalité.

Il s'agit d'une réalité structurée par la présence dans cette réalité d'*un certain signifiant :*

- qui est *hérité*,
- qui est *traditionnel*,
- qui est *transmis* par quoi ?

Bien entendu, par uniquement le fait qu'on parle autour de lui.

Ce que nous a démontré l'expérience comme la théorie qui a conduit FREUD, c'est qu'il y a une certaine façon de s'introduire dans ce relief qui est *le signifiant fondamental*, que le *complexe d'Œdipe* est justement là pour ça, pour quelque chose que le fait que nous admettions maintenant comme un fait d'expérience courante que de n'avoir pas traversé l'épreuve de l'Œdipe…

> c'est–à–dire de n'avoir pas vu s'ouvrir devant soi les conflits et les impasses, et de ne pas l'avoir résolu d'une certaine façon par une certaine intégration, qui n'est pas simplement intégration de ses éléments à l'intérieur du sujet, mais aussi prise du sujet dans ses éléments qui sont donnés à l'extérieur

…si nous admettons si facilement que le fait de n'avoir pas réalisé cette épreuve, laisse le sujet précisément dans un certain défaut, une certaine impuissance de la réalisation des distances justes qui s'appellent la réalité humaine, c'est que nous tenons justement que le terme de réalité implique cette intégration à un certain jeu de signifiants.

Je ne fais là que simplement formuler ce qui est admis par tous d'une façon en quelque sorte implicite dans l'expérience analytique.

Nous l'avons vu, nous avons indiqué au passage ce que nous pouvons caractériser comme étant *la position hystérique*.

C'est une question…
et une question qui se rapporte précisément
à cette référence aux deux pôles signifiants
du mâle et de la femelle
…que pose par tout son être *l'hystérique* :
« *comment peut-on être mâle ou être femelle ?* »
Ce qui implique bien qu'il en a quand même *la référence*.
C'est ainsi que se pose la question.

L'obsessionnel répond, on peut dire *d'une certaine façon*,
ou plus exactement par son mode de réponse…

La question est ce dans quoi s'introduit et se suspend, et se conserve, toute la structure de *l'hystérique*, avec son identification fondamentale à l'individu du sexe opposé au sien, par où en quelque sorte il interroge son propre sexe.

À cette façon de répondre « *ou… ou…* » de *l'hystérique*, s'oppose celle de *l'obsessionnel* qui répond par *la dénégation* : à ce « *ou… ou…* », il répond par un « *ni… ni…* », ni mâle, ni femelle.

La dénégation se fait sur le fond de l'expérience mortelle, l'absence, le dérobement de son être à la question qui est une façon d'y rester suspendu.

Ce qu'est *l'obsessionnel* est très précisément ceci, c'est que si vous ne trouvez *ni l'un ni l'autre*, c'est que l'on peut dire aussi qu'ils sont *l'un et l'autre* à la fois.

Je passe, car tout ceci n'est fait que pour situer ce qui se passe chez le psychotique, en tant que cela s'oppose à cette position de chacun des sujets des deux grandes névroses, par rapport à la question.

Si nous en sommes…
    à force d'y revenir
…arrivés à bien concevoir que l'histoire des *névroses*, telle que la théorie et l'expérience freudienne les présentent…
    ce que j'ai appelé, dans mon discours sur FREUD il y a quinze jours, « *du langage habité* », du langage en tant qu'il est habité, c'est–à–dire nécessaire pour le sujet qui y prend littéralement – mais plus ou moins – la parole, et *par tout son être*, c'est–à–dire en partie à son insu
…comment pouvons–nous ne pas voir, rien que dans *la phénoménologie* de la psychose, rien que dans le fait que toute psychose…
    dans ce que nous voyons du début jusqu'à la fin
…est faite d'un certain rapport du sujet à ce langage tout d'un coup promu au premier plan de la scène, qui tout d'un coup parle tout seul, vient à voix haute, dans son bruit, comme aussi dans sa fureur, comme aussi dans sa tête, comme aussi dans sa neutralité, et assurément vient, contrairement à la formule, combien, si le névrosé habite le langage…
    et c'est ainsi qu'il faut les concevoir
…là vraiment, *le psychotique est habité et possédé par le langage*.

Quelque chose vient au premier plan…
    qui montre un certain affrontement, une certaine distinction, une certaine épreuve auxquels le sujet est soumis et qui est essentiellement problème de quelque faute qui concerne ce discours permanent que nous devons concevoir comme soutenant le quotidien, le tout venant de l'expérience humaine
…tout d'un coup de l'action, de la situation, de l'attitude, du comportement, de l'affection.

Cette étape corrélative, textuelle, de ce que nous pourrions appeler « *le monologue permanent* » *ce quelque chose apparaît*, *ce quelque chose se détache*, dans une sorte de *musique à plusieurs voix*, dont la structure vaut quand même que nous nous y arrêtions, nous nous demandions pourquoi elle est faite ainsi.

Puisque c'est justement quelque chose qui est une des choses dans l'ordre des phénomènes qui nous apparaît le plus immédiatement comme structuré, puisque la notion même de structure est empruntée au langage, le *méconnaître*, le *réduire* comme on fait…

sous prétexte que ce sont justement
les faits de structure qui apparaissent

…à quelque chose qui peut n'être qu'un mécanisme, est à la fois aussi démonstratif qu'ironique.

Car enfin, bien sûr tous les traits du mécanisme se lisent au niveau de ce que CLÉRAMBAULT a détaché sous le nom de « *phénomènes élémentaires de la psychose* »…

- cette pensée répétée,
- cette pensée contredite,
- cette pensée commandée

…qu'est–ce d'autre que ce discours redoublé, repris en antithèse ?

Mais, parce que nous avons en effet cette apparence de structuration toute formelle…

et CLÉRAMBAULT a mille fois raison d'y insister

…comment ne voit–on pas qu'en *déduire*, qu'en *impliquer* que nous nous trouvons là devant de simples phénomènes mécaniques de retard, de quelque chose de tout à fait insuffisant auprès du fait que le commentaire d'autre chose n'est qu'un écho, que l'antithèse, la contradiction, le dialogue même s'établit.

C'est quelque chose qu'il nous faut bien plutôt concevoir en termes de structure interne au langage. c'est là ce qu'il y a de plus fécond.

Mais qu'inversement le fait d'en avoir montré le caractère avant tout structural, prévalent dans le structural, c'est–à–dire ce que CLÉRAMBAULT dans son langage appelle « *idéiquement neutre* ».

Ce qu'il voulait simplement dire par là, c'est que c'était en pleine discordance avec les affections du sujet qu'aucun *mécanisme affectif* ne suffit à expliquer. C'est là un point de relief de l'investigation, que CLÉRAMBAULT met en valeur.

Cela se trouve être en effet ce qu'il y avait de fécond dans son investigation clinique.

Peu nous importe le caractère plus ou moins faible de la déduction *étiologique* ou *pathogénique* auprès du prix de ce qu'il met en valeur.

À savoir :

- que c'est à *un rapport du sujet au signifiant* comme tel…
  sous son aspect le plus formel,
  sous son aspect de signifiant pur
  …qu'il faut rattacher le noyau de la psychose, et que tout ce qui se construit est là autour,

- que les réactions affectives elles–mêmes sont des réactions d'affect à un phénomène qui est un phénomène premier de *rapport au signifiant*.

Je dirai que *si le psychotique est ainsi habité par le langage*, il nous faut concevoir que cette *relation d'extériorité* si saisissante est celle sur laquelle tous les cliniciens, de quelque façon, ont mis l'accent.

Le syndrome de l'influence laisse encore certaines choses dans le vague, *le syndrome d'action extérieure*, tout naïf qu'il paraisse, met bien l'accent sur la dimension essentielle du phénomène.

Ce rapport d'*extériorité* qu'il y a, si l'on peut dire, dans le psychotique avec l'ensemble de l'appareil du langage est quelque chose qui introduit la question : y est–il…
en fin de compte, dans ce langage,
dans ce langage qui habite le psychotique
…y est–il jamais entré ?

La notion que nous pouvons avoir de ce qu'on appelle « *les antécédents du psychotique* » c'est bien quelque chose sur quoi beaucoup de cliniciens se sont penchés, qu'une certaine expérience permet *d'apprécier*, qu'un certain style de personnalité, grâce à l'investigation analytique, nous permet de *comprendre*.

Nous avons la notion…
mise en valeur par Hélène DEUTSCH, sur
laquelle j'ai fait un jour quelques remarques
…d'un certain « *comme si* » qui semble marquer
les premières étapes du développement de ceux qui…
à un moment quelconque
…choiront plus ou moins dans la psychose,
d'un certain rapport qui n'est jamais d'entrer
dans le jeu des signifiants, une sorte d'imitation
extérieure, de non intégration du sujet à ce registre
du signifiant.

C'est quelque chose qui nous donne la direction
dans laquelle la question se pose du préalable
de la psychose.

Assurément, elle n'est justement soluble que par
l'investigation analytique.

Il arrive que nous prenions des pré–psychotiques
en analyse, et nous savons ce que cela donne :
cela donne des psychotiques.

Il n'y aurait pas de question de la contre–indication
de l'analyse, si tout de même nous n'avions pas
pour notre expérience, de nous apercevoir…
si nous n'avions pas tous dans notre mémoire tel
ou tel cas de notre pratique ou de la pratique de
nos collègues, où une belle et bonne psychose,
j'entends une belle et bonne *psychose hallucinatoire*,
je ne veux pas dire une schizophrénie précipitée
…est déclenchée lors d'une ou deux premières séances
d'analyse un peu chaudes, où le bel analyste devient
rapidement « *un émetteur* » :
le sujet analyse, entend, toute la journée ce qu'il
faut qu'il fasse, ce qu'il faut qu'il ne fasse pas.

Est–ce que nous ne touchons pas là, justement dans
notre expérience, et sans avoir à chercher plus loin,
ce qui peut être mis au cœur de motifs d'entrée dans
la psychose ?

Après tout, les choses telles qu'elles se présentent là, mises en jeu pour un homme de *son être dans le monde*,

- ne sont pas si présentes,
- ne sont pas si urgentes,
- ne sont pas si précoces

qu'il ait tellement tort à s'affronter à cette tâche, peut–être à la plus ardue qui puisse être proposée à *un être humain*, c'est ce qu'on appelle « *prendre la parole* », j'entends la sienne, pas de dire « *oui, oui, oui* », à celle du voisin. Naturellement cela ne veut pas toujours dire que cela doive s'exprimer en mots.

Ce que nous voyons dans la clinique, c'est que justement *ce moment–là*, quand on sait le regarder de près, quand on sait le chercher à des niveaux extrêmement différents, quelquefois c'est une très petite tâche de « *prise de la parole* » pour un sujet qui a vécu jusque–là dans son cocon, comme une mite, ça arrive…

C'est la forme que décrit très bien CLÉRAMBAULT, *l'automatisme mental* des vieilles filles, par exemple…

> je pense que c'est lui qui a décrit cela,
> la fréquence de l'automatisme mental chez
> les vieilles filles, délire de persécution, etc.

…cette merveilleuse richesse qui caractérise son style, comment CLÉRAMBAULT lui–même n'a–t–il pu s'arrêter aux faits ?

Il n'y avait vraiment pas de raison de frapper tout particulièrement ces malheureux êtres, dont il décrit si bien l'existence, oubliée de tous : à la moindre provocation on voit surgir ce phénomène de l'automatisme mental, de ce discours, chez elles toujours resté latent, inexprimé.

Je crois qu'il faut que nous fassions ici la conjonction de ce qu'implique cette défaillance du sujet au moment d'aborder la véritable parole, si c'est là vraiment quelque chose où nous puissions situer l'entrée, le glissement dans le phénomène critique, dans la phrase inaugurale de la psychose.

Notre point de mire – *si je puis dire* – vous devez déjà, d'après la phénoménologie, l'entrevoir.
La notion de *Verwerfung*, que j'ai introduite comme fondamentale est là pour vous indiquer qu'il doit y avoir justement quelque chose de préalable, qui manque dans la relation au signifiant comme tel.

Il y a une première entrée, une première introduction aux *signifiants fondamentaux* qui doit manquer dans la suite. C'est là bien évidemment le *quelque chose* qui ne peut que faire défaut dans toute la recherche expérimentale.

Il n'y a nul moyen de saisir, au moment où cela *manque*, quelque chose qui *manque*, quelque chose qui est…
disons dans le cas par exemple du président SCHREBER
…qui serait justement l'absence de ce *premier noyau*, de cette première amorce, qui s'appellerait *le signifiant* comme tel, ce *quelque chose* auquel le président SCHREBER a pu sembler pendant des années, pouvoir s'égaler, je veux dire tenir son rôle d'homme : avoir l'air d'être quelqu'un comme tout le monde.

C'est vrai que la virilité signifie quelque chose pour lui, puisque aussi bien c'est l'objet toujours de ses très vives protestations initiales devant l'invention des phénomènes du délire, qu'il se présente tout de suite comme *une question* sur son sexe, comme un appel qui lui vient du dehors, comme dans ce fantasme : « *Il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement.* »

Il semble donc que nous voyons là deux plans, quelque chose que tout le développement du délire exprime, à savoir qu'il n'y a pas pour lui aucun autre moyen de se réaliser, de s'affirmer comme sexuel, sinon en s'admettant en se reconnaissant comme une femme, et donc comme transformé en femme. Car c'est là le fil permanent, l'axe pivot, la ligne bipolaire du délire.

Il y a donc *quelque chose* qui distingue ceci,
- cette progressive révélation d'un certain manque,
- et la nécessité de reconstruire tout le monde
  j'entends tout le cosmos, l'organisation entière du monde, autour de ceci : qu'il y a *un homme* qui ne peut être que *la femme d'une sorte de dieu universel*.

C'est bien de cela qu'il s'agit.
Il y a une distance entre cela et le fait que cet homme apparu dans son discours commun jusqu'à une certaine époque, qui est une époque critique dans son existence, à savoir comme tout le monde que c'était un homme, et aussi ce qu'il appelle quelque part son honneur d'homme qui pousse les hauts cris quand il vient tout d'un coup à être chatouillé un peu fort par l'entrée en jeu de cette énigme, de cet Autre absolu, qui se présente dans les premiers coups de cloche du délire.

Bref, nous sommes portés par notre démarche…
par la forme même que doit prendre notre interrogation
…nous sommes portés sur cette distinction qui sert de critère, de trame, à tout ce que nous avons jusqu'à présent déduit nécessaire, de la *structuration même* de la situation analytique, à savoir la différence qu'il y a en face du sujet entre :

ce que j'ai appelé le *petit autre*…

- l'*autre* avec un *petit a*,
- l'*autre imaginaire*,
- l'*altérité en miroir* qui nous fait dépendre de la forme de *notre semblable*,

…et cet autre qui est *l'Autre absolu* :

- celui auquel nous nous adressons *au-delà de ce semblable*,
- celui dont nous sommes forcés d'admettre le point, le centre et le terme au-delà de la relation du mirage,
- celui qui *accepte* ou qui *se refuse* en face de nous,
- celui qui, à l'occasion, nous trompe, dont nous ne pouvons jamais savoir s'il ne nous trompe pas,
- *celui auquel* en fait *nous nous adressons toujours*,
- et celui dont justement l'existence est telle que le fait de s'adresser à lui, c'est-à-dire *d'avoir* avec lui comme *un langage*, est plus important que tout ce qui en fait peut servir d'enjeu entre lui et nous.

Observez bien que cette distinction des deux *autres* est…
à être méconnue dans l'analyse,
où elle est pourtant partout présente
…l'origine de tous *les faux problèmes* que particulièrement, puisque nous avons mis l'éclairage et l'accent sur *le primat énorme*, sur *la relation primordiale d'objet* avec ce que vous savez qui s'établit de discordance patente entre :

- la position freudienne du fait de l'attribut d'un objet, humain, autrement dit nouveau–né, à son entrée dans le monde, une relation dite *auto–érotique*, c'est–à–dire *une relation dans laquelle l'objet n'existe pas*,

- et la remarque qu'il oppose à la clinique : que cette opposition est tout à fait impensable, qu'assurément dès le début de la vie nous avons tout à fait les signes que toutes sortes d'objets existent pour le nouveau–né.

Ceci ne peut trouver sa solution qu'à distinguer :

- *cet autre imaginaire* en tant qu'il peut être en effet, et qu'il l'est structurellement, l'origine, la forme, le champ dans lequel se structure pour le nouveau–né humain une multiplicité d'objets,

- et l'existence ou non de *cet Autre absolu*, cet *Autre* avec un grand A, qui est assurément ce que vise FREUD – *et ce que les analystes ont négligé par la suite* – quand il parle de la non–existence à l'origine d'aucun *Autre*.

Il y a pour cela une bonne raison, c'est que vraiment cet *Autre* :

« *Il est vraiment tout en soi* – dit FREUD – *mais il est du même coup tout entier hors de soi.* »

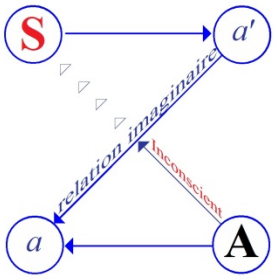
Et c'est cette possibilité d'une relation *extatique* à l'*Autre* qui est une question qui ne date pas d'hier, mais qui, pour avoir été laissée dans l'ombre pendant quelques siècles, mérite de nous, analystes, que nous ayons tout le temps à faire – *et que nous la reprenions* – la différence entre ce que au Moyen–Âge on appelait :

- *la théorie* dite *physique de l'amour,* et
- *la théorie* dite *extatique de l'amour*.

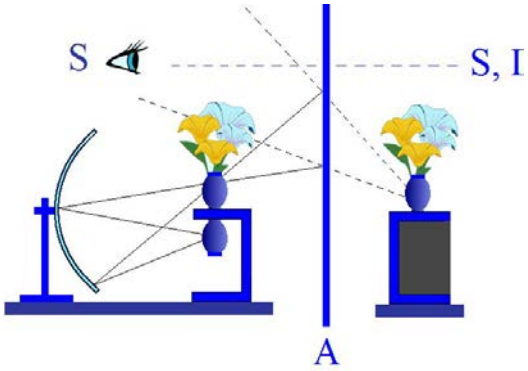
Cela pose la question de ce qu'est la relation du sujet à cet *Autre absolu*, à l'endroit duquel peut se situer dans *la théorie dite extatique,* le véritable amour, la véritable existence de *l'Autre*.

Disons que pour comprendre les psychoses nous devons faire se recouvrir :

- par dessus notre petit schéma de cet a', et de petit a et du grand A, de cet Autre qui place ici *l'amour dans sa valeur de relation à un Autre en tant que radicalement Autre,*



- avec ici [a' → a] la situation possible en *miroir*, en *reflet* de tout ce qui est de l'ordre de *l'imaginaire*, de l'*animus* et de l'*anima*, qui se situeront suivant les sexes à une place ou à l'autre.



C'est dans cette relation à un *Autre*, dans *la possibilité* de la relation amoureuse,

- en tant qu'elle est abolition du sujet,
- en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre,
- en tant que cet amour est aussi mort,

…que gît le problème, la distinction, la différence entre quelqu'un qui est psychotique, et quelqu'un qui ne l'est pas.

Je vais, pour vous faire sentir ce que je veux dire…
car il peut vous sembler que ce soit un curieux et singulier détour que de recourir à une théorie médiévale de l'amour, pour introduire la question de la psychose
…je vais vous faire remarquer une chose, c'est tellement vrai qu'il est impossible de concevoir sans introduire cette dimension de la nature de la folie que si vous y réfléchissez, sociologiquement, aux formes constatées, relevées, attestées dans la culture de l'énamoration, dans le fait de tomber amoureux, je pense que vous ne trouverez pas que je reste trop strictement sur mes positions en vous faisant remarquer que le fait de poser la question ainsi ne fait justement que recouvrir ce qui est à l'ordre du jour dans la position la plus commune de la psychologie des *patterns*.

[une page manque dans la sténotypie][30]

…tombée en dérisoire, et que le caractère précisément aliéné et aliénant de tout le processus avec lequel nous jouons, sans doute mais de façon de plus en plus extérieure, de plus en plus distante qui soutient tout un mirage, d'ailleurs de plus en plus diffus.

La chose, si elle ne se passe plus avec *une belle* ou avec *une dame*, se passe dans la relation du spectateur dans la salle obscure avec *une image* qui est sur l'écran et avec laquelle tout le monde *communique* et *participe*.

30 Cf. l'éditon de Jacques-Alain Miller : Les Psychoses, Paris, Seuil 1981, p. 288, qui restitue le passage manquant.

Mais c'est de l'ordre de ce que je veux mettre *en relief* : c'est cette dimension qui va nettement dans le sens de *la folie* à proprement parler, de *pur mirage*, qui est celle qui se produit dans la mesure où est perdue *la relation*, l'accent original de cette *relation amoureuse*, pour autant qu'elle était…

ce qui nous paraît à nous comique

…ce sacrifice total d'un être à l'autre…

poursuivi systématiquement par les gens, bien entendu, qui avaient le temps de ne faire que ça

…mais qui assurément a le caractère d'*une technique spirituelle*, d'une technique qui avait, comme vous le savez, *ses modes* et *ses registres*, que nous entrevoyons à peine, vu la distance où nous sommes de ces choses, mais avec elles on peut tout de même retrouver un certain nombre de pratiques très précises…

très singulières d'ailleurs

…qui pourraient nous intéresser nous autres *analystes*, y compris cette sorte d'ambigu de sensualité et de chasteté, techniquement soutenues au cours d'une sorte – semble–t–il – de concubinage singulier, sans relations, ou tout au moins à relations *atermoyées*, qui constituaient ce qui sans doute fondait dans ses détails la pratique de l'amour à laquelle je fais allusion.

L'important, c'est de vous montrer que le caractère de dégradation aliénante, de folie…

qui connote *les déchets*, si l'on peut dire, *les restes* de ce *quelque chose* en tant qu'il est perdu sur le plan sociologique

…nous donne l'analogie de ce qui se passe chez le sujet dans sa psychose, et donne son sens à cette phrase de FREUD que je vous ai rapportées l'autre jour que « *Le psychotique aime son délire comme lui–même* ».

C'est cette *ombre de l'Autre*, en tant qu'il ne peut *la saisir* que dans la relation au signifiant comme tel, dans quelque chose qui ne s'attache qu'à une coque, qu'à une enveloppe, qu'à la forme de *la parole*.

Là où la parole est absente, là se situe l'éros du psychosé, c'est là que le psychosé trouve *son suprême amour*.

Prises dans *ce registre*, beaucoup de choses s'éclairent.

Et par exemple la curieuse entrée de SCHREBER dans son délire, sa psychose, avec cette curieuse formule dans laquelle tout de même les analystes peuvent se retourner en trouvant le sens assez accessible.

La formule qu'il emploie de « *l'assassinat d'âme* »…
comme étant le quelque chose d'initial,
d'introductif à sa psychose
…avouez-le est tout de même dans ce registre un écho bien singulier au *langage – on peut dire – de l'amour*,
au sens technique que je viens de mettre en relief devant vous, à la façon dont on parle de *l'entrée dans l'amour*, au temps de « *la Carte du Tendre* ».

Cet « *assassinat d'âme* » avec ce qu'il comporte de sacrificiel et de mystérieux, de symbolique, est quelque chose dont nous ne pouvons pas ne pas sentir un écho de tout *un langage*, plus spécialement d'ailleurs au moment où ce langage déjà…
ce n'est pas pour rien que je fais allusion
à la *Carte du Tendre*, voire aux « *Précieuses* »
car ce terme d'« *assassinat d'âme* »
…se forme selon le langage précieux, à *l'entrée de la psychose*.

En somme s'il y a quelque chose que nous entrevoyons comme représentant cette entrée dans la psychose : c'est que c'est à la mesure d'un certain *appel* [A] auquel le sujet ne peut pas répondre que *quelque chose* se produit *au niveau du petit autre*, *quelque chose* que nous appellerons

- une sorte de foisonnement de modes d'être,
  de relations au *petit autre*, foisonnement *imaginaire*,

- foisonnement qui supporte un certain mode du
  langage et de la parole,

…qui est à analyser et à prendre comme tel,
et dans lesquels je vous ai déjà indiqué un certain nombre de points de repère que nous allons essayer de reprendre aujourd'hui, d'introduire sous la forme de quelques têtes de chapitres, qui seront ceux que nous essaierons de remplir par la suite.

Dès l'origine dans le délire de SCHREBER, je vous ai signalé, marqué, souligné, l'opposition entre l'*entrée*, l'*intrusion* de ce qu'il appelle « *la langue fondamentale* » qui est bel et bien affirmée comme étant une sorte de *signifiants particulièrement pleins*.

Les termes de SCHREBER sont presque les termes mêmes dont je me sers. Ce vieil Allemand est plein de résonances par la noblesse et la simplicité de ce langage. D'où les accents que SCHREBER peut mettre pour donner tout son caractère d'objet, de langage, dans son caractère le plus précieux, le plus résonnant, comme correspondant au *phénomène fondamental*.

Cette entrée de « *la langue fondamentale* » est quelque chose de tout à fait singulier. Je vous lirai des passages où les choses vont beaucoup plus loin, où SCHREBER parle du « *malentendu avec Dieu* », comme de quelque chose qui repose sur ceci, c'est que Dieu ne sait pas faire la distinction entre cette *langue fondamentale* en tant qu'elle est celle même, dit–il, *qui s'accorde aux nerfs humains*.

Nous avons déjà vu que sa conception des *nerfs humains* ou des *nerfs des âmes,* recouvre à peu près strictement ce que nous pouvons appeler *le discours*.
Il dit :

> « *Dieu n'est pas capable de faire la distinction entre ce qui exprime les vrais sentiments des petites âmes.* »

Et aussi bien donc du sujet, ou *le réel discours* qui est celui dans lequel il s'exprime communément au cours de ses occupations, de ses relations avec les autres.

Que dans le texte même de SCHREBER la distinction soit littéralement tracée :

- entre *le discours inconscient* et *le discours commun*,
- entre *ce que le sujet exprime par tout son être* et *ce que j'appelle du langage*.

Et si nous pouvons un instant en douter, cette chose complètement superflue en apparence, par rapport aux autres éléments que nous donne SCHREBER, apparaît nous faire bien comprendre que Dieu n'a rien pigé.

Ce dont il s'agit est, comme FREUD le dit *quelque part*, c'est qu'il y a plus de vérité psychologique dans *le délire* de SCHREBER…

c'est là–dessus que FREUD fait le pari …que dans tout ce que les psychologues peuvent dire à son propos, c'est–à–dire, il suffit de le lire pour s'en apercevoir :

- qu'il admet que l'expérience du psychotique est contre une réalité qu'il révèle et donne,
- que ce SCHREBER dit…
  qu'il en sait beaucoup plus sur les *mécanismes et les sentiments humains* que les psychologues …FREUD y souscrit.

Je dis : comme s'il fallait quelque chose de plus pour nous le confirmer à l'intérieur de cette *langue fondamentale*, où Dieu reconnaît immédiatement ce qu'il prend pour « *le tout de l'homme* », car il ne comprend pas autre chose, il ne s'arrête pas à tous ses besoins quotidiens, il ne comprend rien à l'homme parce qu'il comprend trop bien.

La preuve, c'est qu'il introduit dans cette *langue fondamentale* aussi bien ce qui se passe pendant que l'homme dort, c'est–à–dire ses rêves : bel et bien, il le pointe exactement comme s'il avait lu FREUD et comme s'il était introduit à la perspective analytique.

À ceci, et dès le début, s'oppose un côté du signifiant qui nous est donné pour ses qualités propres, sa densité propre, non par sa signification, mais sa signifiance.

Nous avons *le signifiant vide*, nous avons *le signifiant* également retenu, pour ses *qualités purement formelles* en tant qu'elles servent à en faire des séries, des similarités, par exemple : le *Jesum Christum.*

Bref, *le langage des vestibules du ciel*, ou autrement dit : *des oiseaux du ciel*, de celles que nous avons reconnues comme des jeunes filles, auxquelles SCHREBER accordait le privilège du discours sans signification.

C'est entre ces deux pôles que se situe, si l'on peut dire, le registre dans lequel va se jouer dans tout son développement, l'entrée dans la psychose.

L'univers du *mot révélateur*, je veux dire du mot en tant qu'il ouvre une dimension nouvelle, qui donne ce sentiment de *compréhension ineffable*, qui d'ailleurs ne recouvre rien qui soit jusque là expérimenté. C'est quelque chose de nouveau, qui est offert et qui dans l'autre se présente comme l'univers de *la rengaine* et du *refrain*.

Cette bipartition et ce quelque chose à l'intérieur de quoi va se faire à mesure que le sujet progresse dans la reconstruction de ce monde qui a tout entier sombré dans la confusion avec ce que j'appelle le coup de cloche d'entrée dans la psychose, à mesure qu'il reconstruit son monde, nous le suivons pas à pas, il le reconstruit dans une attitude de consentement progressif, ambigu, réticent, « *reluctant* », comme on dit en anglais.

Il admet peu à peu qu'il est concevable après tout, qu'on peut admettre que ce soit la seule façon d'en sortir, qu'il faille bien qu'il conçoive que d'une certaine façon il est femme, et que si c'est là le seul mode dans lequel il puisse sauver une certaine stabilité dans ses rapports extraordinairement d'intrusion, envahissants, désirants, qui sont ceux qu'il éprouve avec toutes les entités multiples qui sont pour lui les supports de ce langage déchaîné, de vacarme intérieur, qu'après tout il admet : « *Ne vaut–il pas mieux être une femme d'esprit qu'un homme crétinisé ?* »

Et il admet qu'il peut accepter d'être transformé en femme et sentir son corps progressivement envahi par ces images auxquelles il donne lui–même – il le dit et l'écrit – auxquelles il ouvre la porte par ce *dessein imaginaire qu'il donne désormais lui–même à son propre corps*, il explique fort bien comment il fait, il laisse entrer les images d'identification féminine, il les laisse prendre, s'en laisse posséder, et il tient comme un premier remodelage. Il y a quelque part, dans une note, la notion de laisser entrer en lui les images.

Et c'est à partir de ce moment–là…
    les dates sont là car il y a des crises
…qu'il peut, certainement d'une façon énigmatique,
qu'il doit reconnaître, admettre d'autre part
que dans le monde il ne semble pas qu'il y ait
à l'extérieur quelque chose au moins apparemment de
tellement changé depuis des mois que dure la crise,
qu'est ouverte la question, qu'en d'autres termes
un certain sentiment sans aucun doute problématique,
énigmatique, de la réalité.

Je vous signale ce point sur lequel je reviendrai…
    pour vous indiquer que ce qui est important à
    notre point de vue, je veux dire dans ce champ
    particulier que nous essayons ici d'éclairer
    pour autant qu'il n'a pas été éclairé jusqu'ici
…que se produit ce que j'appelle « *la migration du sens* »,
à savoir que ce n'est pas dans les […]

D'abord se produisent les manifestations « *pleines* »
de *la parole*, récompensant, comblant, satisfaisantes
pour lui qu'elles restent, à mesure que son monde
se reconstruit dans *le plan imaginaire*.

Sur *le plan réel*, le sens symbolique de parole, qui est
le support, se dérobe, se recule à d'autres places.
D'abord cela se produisit – il le dit – dans ce qu'il
appelle « *les royaumes de Dieu antérieur* », ce qui est la même
chose que les royaumes de Dieu qui sont en avant,
devant.

Puis avec l'idée de recul, distance, *Entfernung*, *éloignement*,
ce qui correspond aux premières grandes intuitions
signifiantes, se dérobe toujours plus, car à mesure
qu'il reconstruit son monde, ce qui est près de lui…
    ce par quoi il est compris, ce à quoi il a
    affaire, c'est à dire le Dieu antérieur avec
    lequel il a cette singulière relation, en effet,
    sorte d'image de la copulation : le premier *rêve
    d'invasion* de la psychose
…ce qui est tout près rentre dans l'univers du *serinage*
et de *la rengaine* et du *sens du vide* et de l'objectivation
et de ce qu'il appelle *la conception des âmes*.

Dans une espèce même de perpétuelle mise en vibration de l'introspection…
mais d'une introspection construite, élaborée
…qui lui fait à tout instant répondre à ses propres pensées en les connotant avec cette espèce de curieux et constant accompagnement de ce qu'il appelle « *la prise des notes* », qui à chaque instant connote et situe tous *ses mécanismes psychologiques* en les individualisant, en les authentifiant, en les entérinant, en les enregistrant.

C'est ce phénomène de déplacement, si on peut dire, de la relation du sujet à la parole qui est le point sur lequel je voudrais la prochaine fois, attirer votre attention pour mettre en valeur, en relief, par des exemples précis la distinction qui existe dans le phénomène lui–même parlé et hallucinatoire entre tel type de relation à *l'autre* et tel autre, et montrer que la relation au *grand Autre* est là toujours présente, et toujours voilée dans ce qui reste vivant des phénomènes parlés hallucinatoires chez lui.

Je veux dire dans ceux qui ont pour lui un sens qui reste toujours dans le registre de l'interpellation, de l'ironie, du défi, de l'allusion, bref ce qui fait toujours allusion à *l'Autre* avec un grand A, comme à quelque chose qui est à la fois là, mais jamais vu, jamais nommé, si ce n'est d'une façon indirecte.

C'est là le phénomène qui paraît absolument essentiel à mettre en valeur.

Vous verrez qu'il nous mènera à *des remarques linguistiques*, que je crois qu'on ne peut le saisir, le comprendre, que par une analyse philologique de ce phénomène, à savoir par quelque chose qui est toujours à la portée de votre main, et pourtant que vous ne saisissez jamais.

Je ne fais allusion, par exemple, qu'à ceci : aux deux modes différents et tout à fait distincts de l'usage des pronoms personnels, celui qui est tout à fait différent.

Il y a des pronoms personnels qui se déclinent : « *je, me, tu, te, il ou l'* », car tout ce registre du pronom personnel est susceptible d'être élidé.

Il y a certaine façon de l'employer qui est le « *moi* », le « *toi* », le « *lui* »… qui ne se déclinent pas.

Vous voyez la différence : « *je le veux* », ou « *je veux lui* », ou « *je veux elle* », ce n'est pas la même chose.

Nous en resterons là pour aujourd'hui.

Je vous ai indiqué en présence de quelle sorte de problème nous sommes.

Pour être tout à fait précis :
de savoir pourquoi, dans les phénomènes dits *hallucinatoires*, que rassemble SCHREBER…

> ceux dans lesquels à la fois s'expriment le trouble, un manque, et aussi, dans la perspective qui est la nôtre, proprement analytique, un effort de guérison, une restitution d'un monde comme psychotique

…pourquoi nous avons certaines *formes* dont j'ai indiqué la dernière fois en terminant que nous ne pouvions vraiment les saisir qu'à nous *référer* à *quelque chose* :

- qui soit des dimensions du discours,
- qui soit de ne pas méconnaître en quoi consiste cet acte privilégié qu'est l'acte de *la parole*,

…à ne pas – pour tout dire – nous contenter de cette simple référence.

Le sujet entend-il avec son oreille quelque chose qui existe ou qui n'existe pas ?
Il est bien évident que ça n'existe pas et que par conséquent c'est de l'ordre de l'hallucination, d'une perception fausse.

Est-ce que ceci doit nous suffire ?
Est-ce que nous devons avoir à ce propos, cette sorte de conception massive de la réalité qui en somme n'aboutit qu'à une sorte d'explication mystérieuse, que dans le trou provoqué à la suite de ce que les analystes appellent le « *refus de percevoir* » dans la réalité, ce qui devrait surgir, *une tendance, une pulsion*, à ce moment repoussée, rejetée par le sujet, pourquoi dans ce trou apparaîtrait-il quelque chose d'aussi complexe, d'aussi architecturé, d'aussi riche que la parole ?

Certainement, il y a déjà un progrès par rapport à la conception classique de la parole qui laisse le phénomène entièrement mystérieux.

Il nous semble que nous pouvons aller plus loin et que pour dire, le phénomène de la psychose nous permet de restaurer le juste rapport qui est de plus en plus méconnu dans l'ensemble du travail *analytique*.

Le ressort tient tout entier dans le rapport du *signifiant* et du *signifié*.

Je rappelle quelques uns de ces phénomènes, dans le cas de *la psychose*, dans le cas du président SCHREBER. Je dis qu'il y a à un moment ce qu'on peut appeler à la fin de la période de grande perturbation, de grande dissolution de son monde extérieur, juste à la fin de cette période…

et je dirai, s'enracinant dans cette période …nous voyons apparaître *une certaine structuration* de ces rapports avec ce qui est pour lui significatif.

Et cette *structuration* se présente en gros comme ceci : il y a toujours à toutes les époques, toutes les périodes de son expérience délirante…

telle qu'il nous la rapporte de façon si saisissante dans cet ouvrage sans aucun doute unique dans les annales de la psychopathologie …il y a toujours en gros deux plans.

Ces deux plans se retrouvent indéfiniment subdivisés à l'intérieur de chacun d'eux. Mais l'effort même qu'il fait pour construire dans son monde délirant…

pour toujours situer dans un rapport qui est un rapport d'abord antérieur, et puis un rapport qui est au–delà de celui–là, quelque chose qui lui est évidemment imposé par son expérience …nous guide sur quelque chose qui est véritablement foncier dans sa structure, et que je vous ai fait quelquefois dans la clinique toucher d'une façon très immédiate à propos des aveux, confidences du style de cet homme, l'interrogatoire du sujet délirant.

Dans un premier plan, c'est là que se produit quelque chose qui est une sorte de *glissement au cours de l'évolution de la psychose*. Nous voyons surtout des phénomènes qui sont considérés par le sujet comme neutralisés, comme régressant dans quelque chose qui signifie de moins en moins en face de lui un autre véritable.

Ce sont *des paroles*, dit-il très fréquemment, apprises par cœur, qu'on a *serinées* à ceux qui les lui répètent. Au reste ceux qui sont censés les lui répéter sont eux-mêmes des êtres qui ne savent pas ce qu'ils disent : des « *oiseaux du ciel* »…

encore que le terme *oiseau*
nous conduise au perroquet

…ils ne jouent là qu'un rôle transmetteur de quelque chose de vide, de lassant pour le sujet, quelque chose qui l'épuise, qui n'est pas simplement à la limite de la signification, comme nous le verrons quand ces phénomènes sont d'abord naissants, mais qui en est plutôt contraire, *le résidu*, *le déchet*, *un corps vide*, et qui dans une autre forme se présente comme quelque chose aussi d'interrompu, qui s'arrête pour suggérer une suite, c'est-à-dire ce que comporte une phrase ou une trame signifiante en tant que telle, c'est-à-dire que l'unité au niveau du signifiant, l'unité pleine dans la phrase, fût-elle d'un mot, on ne peut dire que la phrase soit, même d'une façon signifiante, possible dans chacun de ses éléments repérée, sinon quand elle est achevée.

Ceci peut nous paraître aller un peu plus loin, un peu vite. Je vais tâcher aujourd'hui de vous en illustrer le sens par des exemples, parce que je crois que c'est là une chose très très importante.

Dans ces *phrases arrêtées*, ces *phrases suspendues*, en général suspendues au moment où *le mot plein* de la phrase, qui lui donne son sens, *manque encore*, où il est impliqué. C'est dans le commentaire du sujet que nous trouvons que la phrase veut dire cela, ce que le sujet entend qui donne à la phrase tout son poids, son sens.

Les exemples ne manquent pas, je vous en ai déjà révélé plus d'un.

Par exemple : « *Parlez–vous encore…* » ?
Et la phrase s'arrête.
Et ça veut dire : *parlez–vous encore des langues étrangères ?*
Et ceci est toute une signification.

Ce qu'on appelle la conception des âmes c'est tout ce dialogue beaucoup plus plein que les âmes échangent avec lui sur son propre sujet, nous faisant détecter des différents types de pensées :

- les pensées dessous,
- et les pensées de désir,

toute une psychologie qui est celle qui s'échange à un niveau plus reculé, si on peut dire, avec quelque chose avec quoi il parle.

Quelque chose qui s'est d'abord manifesté par ses modes d'expression au sens plein, voire ineffable, mais eux très chargés, savoureux, qui a été ce qu'il semble avoir rencontré d'une façon assez proche au début de son délire, et qui de plus en plus s'éloigne, devient énigmatique, se situe, passe dans les plans en arrière, le Dieu ou les royaumes de Dieu d'au–delà, postérieurs, au niveau desquels se produisent ces surprenantes hallucinations, qui ne peuvent pas manquer de provoquer notre intérêt, notre arrêt, et qui est celle où dans la période plus avancée du délire, au moment où se sont multipliées les voix proches qui l'importunent, les voix qui l'énoncent, qui le connotent, qui l'interrogent mais d'une façon toujours absurde, on peut dire qu'en arrière de ces voix d'autres voix sont là qui s'expriment avec certaines formules saisissantes parmi lesquelles certaines que je vous ai déjà indiquées, d'autres que je vais vous donner aujourd'hui.

Je vous en citerai une qui n'est pas des moins frappantes et que je vous ai déjà citée :

« *Et maintenant manque la pensée principale.* »

Ou encore la *Gesinnung* : *Gesinnung* peut vouloir dire conviction et foi.

C'est dans le second sens que le sujet l'interprète quand il dit que :

> « *La Gesinnung est quelque chose que nous devons à tout homme de bien, et aussi bien même au plus noir pêcheur, sous réserves des exigences de purification inhérentes à l'ordre de l'univers, que nous lui devons dans l'échange, dans cette sorte de référence qui est celle qui doit régler nos rapports avec les êtres humains.* »
> [Hin und wieder wurde auch und zwar *in diesen Worten* eingestanden: "Fehlt uns die Gesinnung", d. h. diejenige Gesinnung, die wir eigentlich jedem guten Menschen, ja selbst dem verworfensten Sünder gegenüber unter Vorbehalt der weltordnungsmäßigen Reinigungsmittel haben müßten.]

C'est bien là de *la foi* qu'il s'agit, *bonne foi* minimum qu'implique le fait que nous reconnaissons l'existence de l'Autre.

Nous allons encore beaucoup plus loin à tel moment de ses hallucinations où nous avons l'expression vraiment très singulière :

> « *Avec mon consentement quelque chose doit être.* »

Ce n'est pas « *la solution* ».
Ce n'est pas quelque chose extrêmement *facile à traduire*.
C'est un mot rare, c'est un mot, dirai-je, après consultation de personnes qui s'y entendent, j'en étais arrivé à la notion qu'il s'agit de rien d'autre que ce que j'appelle « *le mot de base* ».

C'est vraiment « *la clé* ».
C'est peut-être quelque chose qui se rapproche de « *la solution* », mais c'est bien plutôt « *la cheville dernière* », « *le mot de base* ».

C'est un terme qui a une connotation très *particulière*, une connotation technique dans l'art de la chasse. Ce serait quelque chose que les chasseurs appellent de ce nom allemand usité en français, *les fumets*, c'est-à-dire les traces du gros bétail.

Bref, si nous nous arrêtons à ces choses très brièvement, je vous indique dans ce qui me parait être le relief essentiel, à savoir ce que j'ai appelé la dernière fois cette *migration du sens*, ou ce *recul du sens*, cette *dérobade du sens* sur un plan que le sujet est amené à situer comme arrière plan.

D'autre part, cette opposition entre deux modes, deux styles, deux portées si on peut dire…
j'emploie le mot « *portées* » parce qu'il est le plus proche d'un mot employé par les linguistes sous le nom de portée
…ce pourrait être « *visées* » aussi, le style visé, *hallucinatoire*, en tant qu'elles concernent le sujet :

- ce style d'autre part problématique, cette sorte de scansion, d'interruption qui joue sur la propriété du signifiant comme tel, et une espèce de forme implicite au texte d'interrogation dont le sujet subit en quelque sorte, au sens le plus plein du terme, jusques et y compris son sens de contrainte.

Et puis *cette sorte de sens qui, lui, a pour nature de se dérober*, voire de s'accuser comme quelque chose qui se dérobe, mais qui – lui – serait *ce sens extrêmement plein*, un sens de la limite, et comme en quelque sorte aspirant par sa fuite, sa dérobade et par la poursuite qui, si le sujet expérimente, qui donnerait le cœur, le centre, *une espèce d'ombilic de tout le phénomène délirant, ceci appréhendé comme tel.*

Vous savez que ce terme d'*ombilic* que j'emploie est employé par FREUD et tout spécialement pour désigner un certain point où *le sens du rêve* semble s'achever dans une sorte de trou, de nœud au–delà duquel c'est vraiment au *cœur de l'être* que se rattache le phénomène du rêve lui–même. FREUD l'a exprimé en ces termes.

Pour cette *description phénoménologique* – elle n'est rien de plus – tâchez d'en tirer quelque chose, le *maximum*. Quant à ce dont il s'agit ici, je le souligne :

- c'est de trouver un mécanisme : l'explication,
- c'est de trouver un mécanisme : c'est à proprement parler se livrer à un travail d'analyse scientifique simplement portant sur quelque chose dont *les registres*, dont *les différents modes de manifestations* ne nous sont pas…
  en tant que *médecins*, et en tant que *praticiens*
  …familiers.

Et je suis là pour vous dire que la condition de familiarité avec cela est absolument essentielle pour que nous ne laissions pas toute entière glisser d'un seul côté toute l'expérience analytique et que nous n'en perdions pas littéralement le sens.

Cette relation phénoménale est absolument essentielle à conserver.

Elle tient toute entière dans cette distinction cent fois soulignée du *signifiant* et du *signifié*.

À mesure que je la fais apparaître, sans aucun doute vous devez bien finir par vous dire :

> « *Mais en fin de compte, quand il nous parle de ce signifié et de ces significations, est-ce qu'il n'y a pas, toujours plus ou moins présent à l'intérieur, quelque chose qui est évidemment du signifiant ?*
>
> *Et toute l'expérience analytique ne nous montre-t-elle pas combien les significations qui sont celles qui orientent, polarisent l'expérience analytique, que ce signifiant est donné, et tout simplement par le corps propre ?*
>
> *Et inversement depuis quelque temps, est-ce que là quand nous parlons de signifiant, de ce signifiant dont tel élément peut en quelque sorte se trouver absent, ne fait-il pas là une sorte de tour de passe-passe dont il serait sensé avoir le secret, en fait de nous mettre au sommet du signifiant quelque chose qui est la signification la plus pleine et par conséquent de faire toujours passer sous je ne sais quelle muscade d'un registre dans l'autre pour les besoins de sa démonstration.* »

J'irai plus loin.

J'accorderai qu'il y a en effet quelque chose qui est de cet ordre et qui est justement ce que je voudrais vous expliquer aujourd'hui.

Car en fin de compte le problème est de vous faire sentir de la façon la plus vivante ce quelque chose dont tout de même vous devez avoir *l'intuition globale*, c'est que je vous ai montré certains phénomènes caractéristiques dans l'analyse de la pensée freudienne l'année dernière.

Par exemple, de tel ou tel phénomène de *la névrose* en l'illustrant par *ces lettres* [α, β, γ, δ] que certains ont retenues, ou encore cette année, à propos de *la psychose,* que vous devez sentir qu'il importe pour que vous en fassiez un élément toujours présent dans mon expérience comme dans notre pratique, c'est que :

- s'il y a *des significations élémentaires*,
- s'il y a ce quelque chose que nous appelons le désir, ou les états, ou les sentiments, ou l'affectivité, sans aucun doute assez vague,

…ces *fluctuations*, ces *ombres*, voire ces *résonances*, c'est quelque chose à l'intérieur de quoi nous pouvons définir *une certaine dynamique* et *une certaine économie*.

Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de tout ce qui arrive, tout ce qui est à portée de notre main comme phénomène de ceci : c'est que tout aussi important que cette *dynamique* propre…

> à laquelle il manque tellement d'éléments pour que nous l'expliquions, souvent à laquelle nous sommes tellement forcés tout le temps *d'introduire des espèces de présupposés*, plus ou moins *d'introduire en contrebande*, quand nous nous mettons à expliquer les choses purement sur le plan de cette *dynamique*

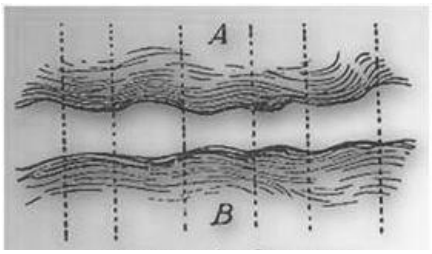
…*il y a autre chose qui est* justement à proprement parler *ce plan du signifiant* :

- en tant qu'il est structurant,
- en tant qu'il ne fait pas simplement que nous donner l'enveloppe, *un récipient* de ce qui est en instance : la signification,
- en tant qu'à proprement parler il la polarise, il la structure, il l'installe dans l'existence.

Et que *sans cet ordre propre du signifiant* et une connaissance exacte de ses propriétés, quelque chose qui est simplement ce que nous commençons d'essayer ici d'articuler, de déchiffrer, *il est tout à fait impossible de comprendre quoi que ce soit*, je ne dis pas à la psychologie, il suffit de définir la psychologie, de la limiter d'une certaine façon pour que ceci ne devienne plus vrai, mais certainement pas *à l'expérience psychanalytique*.

Cette opposition du *signifiant* et du *signifié* est, vous le savez, à la base de la théorie linguistique de Ferdinand DE SAUSSURE.

Elle a été exprimée quelque part dans l'un de ses chapitres explicatifs, dans le fameux *schéma des deux courbes*.



Il s'agit très précisément de ce dont je vous parle, à savoir du *signifiant* et du *signifié*, en ce sens que rien n'y est plus significatif même, que le flottement du vocabulaire saussurien.

À ce niveau ici, il nous dit : « *nous avons la suite des pensées* », il le dit sans la moindre conviction, puisque précisément tout son développement de sa théorie consiste à réduire ce terme de « *pensées* » et à l'amener au terme beaucoup plus précis de *signifié*, en tant qu'il est distingué du *signifiant* et de *la chose*.

Le seul fait qu'il insiste sur le côté « *masse amorphe* » de ce dont il s'agit, que nous pouvons appeler provisoirement la « *masse sentimentale* » de ce qui se passe dans le courant du discours, dans le confus qu'il y a exprimé, où des unités apparaissent, des îlots, une image, un sentiment, un cri, un appel, mais quelque chose qui est fait d'*une suite*, d'*un continu.*

Et en dessous [Chez Saussure], *le signifiant* considéré comme pure chaîne du discours, comme succession de mots et précisément en mettant au premier plan même dans *le signifiant*, que rien n'est isolable de cette chaîne.

C'est ce que je voudrais vous montrer aujourd'hui par une expérience.

Hier soir, après une semaine où je cherchais dans des ouvrages comment faire sortir des références ce dont il s'agit et qui est *au premier plan* pour nous, la différence éternelle du « *je* » et du « *moi* », j'ai cherché du côté *pronom personnel* si on ne pouvait pas vous imager dans la langue française, en quoi ce « *je* » et ce « *moi* » se distinguent et sont différents, en quoi justement le sujet peut perdre leur maîtrise, sinon perdre leur contact dans l'expérience de la psychose, un peu plus loin dans *la structure du terme* lui–même, car dès qu'on cherche la notion de personne et son fonctionnement, on va tout de suite au–delà, c'est–à–dire qu'on ne peut pas s'arrêter à cette incarnation pronominale, et c'est de la structure du terme comme tel qu'il s'agit. Et c'est évidemment le terme qu'il faut aller chercher, au moins pour nos langues, ce dont il s'agit quand il s'agit de la personne du sujet. Tout ceci sans aucun doute assure les pas que jeveux vous faire faire aujourd'hui.

Je dirai qu'arrivé à hier soir, j'en avais une telle masse à cet égard de ma théorie, et étant donné les modes d'abord des linguistes dans des documents certains contradictoires, qui nécessiteraient tellement de plans pour vous montrer ce que ça veut dire, pourquoi tel auteur s'en est occupé…

Bref, hier soir reproduisant sur un papier cette double chaîne, ce double filet de la chaîne de discours prise dans son caractère purement verbal et notable de l'autre, en effet, c'est quelque chose dont nous avons bien le sentiment que c'est toujours fluide, toujours prêt à se défaire.

Nous savons, nous comme analystes plus que quiconque, ce qu'est cette expérience, ce qu'elle a *d'insaisissable*, combien lui–même peut hésiter avant de s'y lancer, est toujours prêt à y revenir, combien nous sentons qu'il y a là à la fois quelque chose d'irréductible et en même temps qui nous donne le plus authentiquement d'artifices pour essayer de vous dire ce que je crois qui nous permet de faire un pas en avant dans notre expérience, pour compléter ce que c'est, mais pour lui donner *un sens* vraiment utilisable.

Vous le savez, DE SAUSSURE essaie de définir *les segments* et *leur longueur* dans lesquels peut en quelque façon se saisir une correspondance entre ces deux « *flots* ».

Le seul fait que son expérience reste ouverte…
c'est–à–dire laisse problématique
la locution, la phrase entière
…nous montre bien à la fois, *et le sens de la méthode, et ses limites*.

Eh bien, je reprends quelque chose et je me dis ceci: sur quoi allons nous partir pour prendre *une expérience* ? Je cherche une phrase et un peu à la manière d'un personnage qui recréait la démarche poétique, et qui n'ayant rien à dire, rien à écrire, se promenait de long en large en commençant par dire « *To be or not to be* », et il restait là longtemps suspendu, jusqu'à ce qu'il trouve la suite en reprenant le début de la phrase : « *To be or not to be* ».

Je commence donc par un « *Oui* », et comme je ne suis pas anglophone mais de langue française, ce qui me vient après c'est : « *Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel*... »

Ce qui veut dire que *le signifiant* n'est pas isolable.

C'est très facile à toucher du doigt tout de suite. Si vous arrêtez cela à « *oui, je* », pourquoi pas ? Si vous aviez une oreille véritablement semblable à une machine, à chaque instant le déroulement de la phrase suivrait un sens, et « *oui, je* » a un sens.

C'est même probablement de cela qu'il s'agit dans la portée de ce texte. Tout le monde se demande pourquoi le rideau se lève sur ce « *oui, je viens…* ».
On dit : c'est la conversation qui continue.
C'est d'abord parce que ça fait sens !

Et je dirai que…
sans vouloir empiéter sur ce que nous allons
voir, c'est–à–dire l'autre côté de la question
…ce « *oui* » inaugural a bel et bien un sens, qui est justement lié à cette espèce d'ambiguïté qui reste dans le mot « *oui* » en français.

Vous savez très bien qu'il ne suffit pas de raconter l'histoire de la femme du monde pour nous apercevoir que « *oui* » veut quelquefois dire « *non* », et que quelquefois « *non* » veut dire « *peut–être* ».

Le « *oui* » en français apparaît tard, après le « *si* », après le « *da* » que nous retrouvons gentiment dans notre époque sous le mot « *dac* ».

Le « *oui* » est quelque chose de bien particulier, et du fait qu'il vient de quelque chose qui veut dire « *comme c'est bien ça* », le « *oui* » est en général *confirmation*, pour le moins une *concession*, le plus souvent un « *oui, mais* » est bien dans le style.

Si vous n'oubliez pas quel est le personnage qui se présente là en *se poussant* lui–même un tout petit peu, c'est le nommé ABNER : « *oui…* » est bien, là, au début, « *…je viens dans son temple…* »

Il est clair qu'une phrase n'existe qu'achevée, car son anticipé, par lequel nous allons enfin savoir après coup, nécessite à tout prix que nous soyons arrivés tout à fait *jusqu'au bout*, c'est–à–dire du côté de ce fameux *Éternel* qui est là, *Dieu sait pourquoi*, mais à vrai dire si vous vous souvenez de quoi il s'agit, à savoir *un officier de la reine, de la nommée* ATHALIE[31]…

> qui donne son titre à la petite histoire,
> et qui domine assez tout ce qui se passe pour
> en être le personnage effectivement principal

…le fait qu'un personnage commence par dire : « *Oui, je viens dans son temple…* », on ne sait pas du tout où ça va aller, et ça peut aussi bien se terminer par n'importe quoi :

« *…je viens dans son temple arrêter le grand Prêtre…* »

par exemple.

Il faut vraiment que ce soit terminé pour qu'on sache de quoi il s'agit. Nous sommes dans *l'ordre des signifiants*.

---

31 Jean Racine : Athalie, in Théâtre complet.

J'espère vous avoir fait sentir ce que c'est que *la continuité du signifiant*, à savoir que dans *une unité signifiante*, se prend au bout *une certaine boucle* bouclée qui situe les différents éléments du signifiant.

C'était là–dessus que je m'étais un instant arrêté…
et à vrai dire tout ce que je viens de vous raconter ne me paraît signifier grand–chose
…cette petite amorce a un intérêt beaucoup plus grand, c'est qu'elle m'a fait apercevoir que la scène toute entière est une très jolie occasion de vous faire sentir d'une façon beaucoup plus efficace et beaucoup plus pleine, *là où toujours* en fin de compte :

- les psychologues s'arrêtent, parce que bien entendu leur fonction étant de comprendre quelque chose à laquelle ils ne comprennent rien,

- et que les linguistes s'arrêtent parce que, ayant une méthode merveilleuse entre les mains, ils n'osent pas la pousser jusqu'au bout.

Nous allons essayer, nous, de passer entre les deux, et d'aller un peu plus loin.

JOAD, le grand prêtre, est en train de mijoter le petit complot qui va aboutir à la montée sur le trône de son fils adoptif qu'il a dérobé au massacre à l'âge de deux mois et demi, et élevé dans une profonde retraite, il écoute ABNER.
Évidemment, vous supposez dans quels sentiments il écoute cette déclaration :

> « *Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel* ».

Et le vieux peut bien se dire en écho :

> « *Qu'est–ce qu'il vient faire ?* »

Et en effet, le thème continue

> « *Je viens dans son temple adorer l'Éternel, je viens selon l'usage antique et solennel,*
> *Célébrer avec vous la fameuse journée où sur le Mont Sinaï la loi nous fut donnée.* »

Bref, on en cause.
Et après que *l'Éternel* ait été laissé là un peu en plan…
on n'en parlera plus jamais,
jusqu'à la fin de la pièce
…on évoque des souvenirs, c'était le bon temps :

« *Le Peuple Saint en foule inondait les portiques...* »

enfin les choses ont bien changé

« *...d'adorateurs zélés à peine un petit nombre.* »

Là nous commençons *à voir le bout*, « *un petit nombre d'adorateurs* ».
Nous commençons à comprendre de quoi il retourne.
C'est un type qui pense que c'est le moment
de rejoindre la Résistance.

Alors là, nous sommes sur le plan de *la signification*.
C'est-à-dire que pendant que *le signifiant* poursuit son petit chemin, « *adorateurs zélés* » *indique* ce dont il s'agit.

Et bien entendu, l'oreille du grand prêtre n'est pas, nous l'imaginons bien, sans recueillir ce zèle au passage…
« zèle » vient du grec et veut dire quelque chose comme *émulation, rivalité, imitation* [du grec ζῆλος « jalousie, ferveur » : T.L.F.]
…parce qu'on ne gagne à ce jeu évidemment qu'à faire ce qu'il convient, à se mettre *au semblant des autres*.

Bref, *la pointe* apparaît à la fin du premier discours, à savoir que :

« *Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,*
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes, etc. »

Là, nous voyons surgir un mot qui a beaucoup d'importance, « *tremble* » – c'est le même mot étymologiquement que « *craindre* », et nous allons voir la crainte apparaître.

Il est certain qu'il y a là quelque chose qui montre la pointe significative du discours, c'est-à-dire apporter une indication qui a double sens.

Si nous nous plaçons au niveau du registre supérieur, à savoir ce dont il s'agit dans ce que SAUSSURE appelle « *la masse amorphe des pensées* » : ce n'est pas simplement une masse amorphe parce qu'il faut que l'autre la devine, elle est en soi une masse amorphe. Nous allons le voir dans la suite.

ABNER est là, zélé sans aucun doute, mais d'un autre côté quand tout à l'heure le grand prêtre va le prendre un peu à la gorge et va lui dire :

> « *Pas tant d'histoires, de quoi retourne–t–il ?*
> *À quoi convient–il qu'on reconnaisse ceux qui sont vraiment autre chose que des zélés ?* »

ABNER va bien montrer combien après tout les choses sont embarrassantes :

- depuis cette chute très grande de celle qui s'est manifestée, Dieu n'a pas donné beaucoup de preuves de sa puissance,
- par contre celle d'ATHALIE et des siens s'est manifestée, jusqu'alors toujours triomphante.

De sorte que lorsqu'il aborde cette sorte de nouvelle menace, *nous ne savons pas très bien où il veut en venir*. C'est *à double tranchant* : c'est aussi bien *un avertissement, un bon conseil, un conseil de prudence, voire un conseil de ce qu'on appelle sagesse*.

L'autre a des réponses beaucoup plus brèves. Il a beaucoup de raisons pour cela, et principalement il est le plus fort, lui a *l'atout maître* si on peut dire :

« *D'où vient aujourd'hui* – répond–il simplement – *ce noir pressentiment ?* »

Et le signifiant colle parfaitement avec le signifié.

Mais vous pouvez voir qu'il ne livre strictement rien de ce que le personnage a à dire. Là–dessus nouveau développement d'ABNER qui commence, ma foi, à entrer un peu plus dans le jeu significatif, mélange de pommade : « *Vous êtes Saint et Juste infiniment* », et de cafardage qui consiste à nous raconter qu'il y a un certain MATHAN qui, lui, est de toute façon indominable s'il ne s'avance pas très loin dans la dénonciation de la superbe ATHALIE, qui reste quand même sa reine.

Il y a là un bouc émissaire qui se trouve très bien à sa place pour continuer l'*amorçage* si on peut dire.

On ne sait toujours pas à quoi on veut en venir, si ce n'est :

> « *Croyez–moi, plus j'y pense et moins je puis en douter,*
> *Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater…* »

> « *Je l'observais hier…* »

Nous voilà sur le plan de *l'officier de renseignements*

> *…et je voyais ses yeux*
> *lancer sur le Lieu Saint des regards furieux…* »

Je voudrais vous faire remarquer qu'après tout ces bons procédés qu'ABNER donne en gage au cours de cette scène, si nous restons sur le plan de la signification, à la fin de la scène, il ne se sera, si l'on peut dire, rien passé.

Tout peut se résumer…
si nous restons sur le plan de la signification
…en ceci : quelques amorces. Chacun en sait un petit peu plus long que ce qu'il est prêt à affirmer.

L'un en sait évidemment beaucoup plus long, c'est JOAD, et il ne donne qu'une allusion pas plus, pour aller à la rencontre de ce que l'autre prétend savoir, qu'il y a anguille sous roche, autrement dit un ELIACIN dans le sanctuaire. Il sait en effet ce quelque chose qui est de l'ordre d'une communication.

Mais puisque vous avez les témoignages tout à fait vifs et même saisissants de la façon véritablement précipitée dont le nommé ABNER saute sur l'allusion, je dirais presque l'appel, incitant sa fureur : « *Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée* », dit–il plus tard, c'est–à–dire « *Avait–elle loupé une partie de massacre ?* », c'est–à–dire: « *S'il restait quelqu'un de cette fameuse famille de David ?* »

Cette offre montre déjà assez que si ABNER vient là, c'est attiré par la chair fraîche.

Il n'en sait en fin de compte ni plus ni moins à la fin du dialogue qu'au début, et cette première scène pourrait…
pour se révéler avec sa plénitude
significative, et sa totale efficacité
…se résumer à ceci :

- « *Je viens à la Fête–Dieu.* »

- « *Très bien* – dit l'autre – *passez, rentrez dans la procession et ne parlez pas dans les rangs.* »

Ce n'est pas cela du tout, à une seule condition, c'est que vous vous aperceviez du rôle du *signifiant*. Si vous vous apercevez du rôle du *signifiant*, vous verrez ceci, c'est qu'il y a un certain nombre de *mots essentiels*, de *mots–clés*, qui sont sous–jacents au discours des personnages et qui se recouvrent en partie.

Il y a :
- le mot « *trembler* »,
- le mot « *crainte* »,
- le mot « *extermination* ».

Les mots « *trembler* » et « *crainte* » sont employés d'abord par ABNER. Il nous a menés jusqu'au point que je viens de vous indiquer, c'est–à–dire au moment où JOAD prend à proprement dit la parole.

Il prend la parole et voici les premiers vers :

« *Celui qui met un frein à la fureur des flots*
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. »

Il continue et engage des choses sur ceci :

« *Je crains Dieu, dites–vous…*

lui renvoie–t–il, *alors qu'il n'a jamais dit cela* ABNER

…Sa vérité me touche,
Voici comment ce Dieu vous répond par ma bouche … »

Et nous voyons paraître ici le mot que je vous ai signalé au début, le mot « *zèle* » :

« *Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?*
Par de stériles voeux pensez–vous m'honorer ?
Quel fruit me revient–il de tous vos sacrifices ?
…//…
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes, …

Reprise du thème « *extermination* »

…Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

Les victimes dont il s'agit, il ne faudrait pas croire que ce sont d'innocentes victimes sous des formes plus ou moins fixes dans des lieux appropriés.

Quand ABNER fait remarquer que :

« *L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.* »

On lui rétorque vivement que :

« *…toujours les plus grandes merveilles*
Sans ébranler ton coeur frapperont tes oreilles ?
Faut–il, Abner, faut–il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
…//…
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ; ».

Nous savons donc de *quelle sorte de victime* il va s'agir. Donc ce qu'il vient de nous dire *deux vers auparavant*, est annoncé au moment où on dit que *Dieu n'est pas là*, n'intervient pas, nous avons la phrase :

« *Faut–il, Abner, faut–il vous rappeler le cours*
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ? »

Voici les deux vers que j'ai sautés tout à l'heure :

« *Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,*
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ; »

Bref, quel est le rôle de ce que j'appelle
la fonction du signifiant ?

C'est très précisément la distinction qui existe
entre la peur, avec ce qu'elle a de particulièrement
ambivalent et flottant…

> à savoir que, comme nous autres analystes ne
> l'ignorons pas, c'est aussi bien quelque chose
> qui vous pousse en avant et quelque chose qui
> vous tire en arrière, c'est quelque chose qui
> fait de vous essentiellement un être double et
> qui quand vous l'exprimez devant un personnage
> avec qui vous voulez jouer à avoir peur ensemble,
> vous met à chaque instant dans la posture de
> quelqu'un qui est lui, qui est vous

…mais en face de cela, il y a quelque chose
qui est synonyme et qui s'appelle *la crainte de Dieu*.

C'est de cela que JOAD parle au moment très précis
où on avertit JOAD d'un danger, JOAD sort de sa poche
le signifiant qui, lui, est plutôt rigide,
et lui explique ce que c'est que *la crainte de Dieu*.

La crainte de Dieu, je voudrais vous faire remarquer que ce
terme *culturel*, absolument essentiel dans une certaine
ligne de pensée religieuse dont vous auriez tort
de croire que c'est simplement la ligne générale.

La crainte de Dieu ou *La crainte des Dieux* dont LUCRÈCE veut libérer
ses petits camarades, c’est tout à fait autre chose.

C'est quelque chose d'infiniment plus multiforme,
plus confus, plus panique, que cette *crainte de Dieu*
sur laquelle une tradition qui remonte à SALOMON,
est fondée, comme le principe et le commencement
d'une sagesse, et qui plus, est bien plus que toute
une tradition qui est très précisément la nôtre.

Mais au fondement même de l'amour de Dieu, la crainte
de l'amour de Dieu, c'est un signifiant qui ne traîne
pas partout.

Il a fallu quelqu'un pour inventer cela, proposer aux hommes, comme remède à un monde fait de terreurs multiples, la crainte d'un être qui ne peut après tout pas exercer ses sévices d'une autre façon, très précisément que ceux qui sont là, multiplement présents dans la vie humaine, c'est–à–dire remplacer les innombrables craintes par « *la crainte* », qui n'a dans le fond, aucun autre moyen de manifester sa puissance précisément que ce qui est craint derrière ces innombrables craintes.

Vous me direz : « *Voilà bien une idée de curé !* »
Eh bien, vous avez tort !
Les curés n'ont absolument rien *inventé* dans ce genre. Pour inventer une chose pareille il faut être poète ou prophète. Autrement dit c'est précisément dans la mesure où ce JOAD l'est un peu, au moins par la grâce de RACINE, qu'il peut user de la façon dont il use, de l'introduction, si je puis dire, de ce signifiant majeur et primordial.

Je n'ai pas pu vous indiquer l'histoire culturelle de ce signifiant, mais :

- qu'il faille le situer et qu'il ne soit à proprement parler situé dans cette histoire,
- que ce soit quelque chose qui soit absolument inséparable d'une certaine structuration qui est celle–là et pas n'importe laquelle,
- qu'en soi–même, je vous l'ai suffisamment indiqué, ce soit le signifiant qui domine la chose, car pour ce qui est des significations, elles ont complètement changé.

Cette fameuse *crainte de Dieu* et ce qui en fait précisément le tour de passe–passe, c'est qu'elle transforme d'une minute à l'autre toutes les craintes en un parfait courage :
toutes les craintes…

« *Je n'ai point d'autre crainte…* »

…sont échangées contre ce quelque chose qui s'appelle la crainte de Dieu, et qui est exactement le contraire d'une crainte, si contraignant que ce soit.

Et à la fin de la scène ce qui s'est passé,
c'est très exactement ceci, c'est que *la crainte de Dieu*,
avec l'aspect que nous venons de dire, le nommé JOAD
l'a passée à l'autre, *et comme il faut, par le bon côté et sans douleur*.

Et ABNER s'en va, tout à fait solide, avec ce mot
qui fait écho à ce Dieu fidèle « *en toutes ses menaces* ».
Il ne s'agit plus de zèle.
À ce moment là il va se joindre à la troupe fidèle.

Bref, *il est devenu lui-même* à partir de ce moment-là,
le support, le sujet enfilé sur très précisément
l'amorce, ou l'hameçon, où va venir se crocher
la Reine, car toute la pièce à ce moment-là est déjà
jouée, est finie, c'est dans toute la mesure où ABNER
ne dira pas un mot des dangers véritables que court
la Reine, que la Reine va se prendre à ce crochet,
à cet hameçon que désormais il représente.

L'important là-dedans c'est ceci : que de par la
vertu du signifiant, c'est-à-dire de ce mot « *crainte* »,
dont si vous voulez l'efficace a été de transformer
le zèle du début dans la fidélité de la fin,
mais par une transmutation qui est à proprement
parler de l'ordre du signifiant comme tel…

> c'est-à-dire de quelque chose qu'aucune
> accumulation, qu'aucune superposition,
> aucune somme de significations prise dans
> leur ensemble ne peut suffire à se justifier

…c'est dans cette transmutation de la situation par
l'intervention du signifiant comme tel que réside le
progrès de ce dialogue qui fait passer un personnage
du zèle avec tout ce mot comporte ici d'ambigu,
voire de douteux, voire de toujours prêt à tous les
retournements, cette scène serait, autrement dit, une
scène de « *deuxième bureau* »[32] s'il n'y avait pas cet usage
du signifiant par le Grand prêtre, ce que j'appelle
la fonction du signifiant dans un discours quelconque,
qu'il s'agisse *d'un texte sacré, d'un roman, d'un drame, d'un monologue* ou
de n'importe quelle conversation, est quelque chose
que vous me permettrez de représenter par une sorte
d'artifice, de comparaison spatialisante.

32 Deuxième bureau : ancienne dénommination usuelle des services de renseignement militaire français.

Mais nous n'avons aucune raison de nous en priver par ce quelque chose qui est le véritable *point central* autour de quoi doit s'exercer toute *analyse concrète* du *discours*.

Je l'appellerai un « *point de capiton* », et cette sorte d'*aiguille de matelassier* qui est entrée au moment :
« *Dieu fidèle dans toutes ses menaces...* »,
qui ressort, et le gars dit « *Je vais me joindre à la troupe fidèle...* »,
c'est là le *point de passage* où nous est indiqué ce qui…
si nous analysions cette scène comme on pourrait l'analyser, comme une partition musicale
…c'est *le point où vient se nouer* :

- ce qui est de l'ordre de « *cette masse amorphe* » et toujours flottante *des significations* de ce qui se passe réellement entre ces deux personnages,

- et *ce quelque chose* qui le relie à ce texte purement admirable qui fait qu'au lieu que ce soit une pièce de boulevard, c'est très précisément une tragédie racinienne.

Et le mot « *crainte* » est ce signifiant, avec toutes ses connotations trans-significatives, qui est *le quelque chose* autour de quoi tout s'irradie, tout s'organise,
à la façon si vous voulez de toutes ces petites lignes de forces qui sont formées à la surface d'une trame par le « *point de capiton* » :
ce sont là les points de convergence qui permettent de situer *à la fois rétroactivement et prospectivement* tout ce qui se passe dans ce sens dans ce discours.

Eh bien, cette notion, cette idée, ce schéma, cette image du « *point de capiton* », c'est de cela qu'il s'agit quand il s'agit de l'expérience humaine,
et à proprement parler de minimum de schéma de l'expérience humaine que FREUD nous a donnée dans le *complexe d'Œdipe*, qui garde pour nous sa valeur complètement irréductible, et est malgré tout on peut dire *énigmatique* pour tous ceux qui s'en sont approchés.

Pourquoi, après tout, cette valeur absolument privilégiée autour du *complexe d'Œdipe* ?

Pourquoi ce fait que FREUD veut toujours,
avec tellement d'insistance, retrouver ?

Pourquoi est-ce là pour lui ce nœud qui lui paraît
le nœud essentiel de tout le progrès de sa pensée,
au point qu'il ne peut l'abandonner même pas dans
la moindre observation particulière, si ce n'est
parce que la notion de « *Père* », qui est très voisine
de la notion de « *crainte de Dieu* », est quelque chose
qui lui donne l'élément essentiel le plus sensible
dans l'expérience de ce que j'ai appelé « *point de capiton* »
entre *le signifiant* et *le signifié*.

Ceci dit, qu'est-ce que tout ceci implique ?
J'ai peut-être mis *longtemps* pour vous expliquer cela,
je crois néanmoins que cela fait image et que c'est
un point tout à fait *essentiel* pour vous faire saisir,
pour faire comprendre comment, dans une certaine
expérience qui est l'expérience psychotique,
il peut se passer quelque chose qui nous présente
tout d'un coup sous une forme complètement divisée
le signifiant et *le signifié*.

Car nous pouvons dire – et on l'a dit – que dans une
psychose tout est encore là, dans le signifiant,
tout à l'air d'y être.

Le Président SCHREBER a l'air d'excessivement bien
comprendre ce qu'après tout c'est que d'être enfilé
par le professeur FLESHIG, puisque quelques autres
viennent se substituer à lui, les infirmières, etc.

L'ennuyeux pour notre théorie, c'est que très
précisément, il le dit de la façon *la plus claire*, de sorte
qu'on se demande vraiment pourquoi ça provoque de
si grands troubles économiques puisqu'il le dit *en clair*.

C'est dans un autre registre qu'il nous faut
comprendre ce qui se passe dans la psychose.
Et si vous n'entrevoyez pas ce quelque chose
que j'appellerai à cette occasion l'impossibilité
pour une raison quelconque, d'un de ces *x*…
parce que je n'en connais pas le nombre, mais ce
n'est pas impossible qu'on arrive à le déterminer

…ce nombre de x [$\alpha, \beta, \gamma, \delta \ldots$], de *points d'attache fondamentaux* entre *le signifiant* et *le signifié* qui est nécessaire à ce qu'un être humain soit dit *normal*, à ce que quelque chose, quelque part, ne soit jamais établi ou ait laché.

À savoir que, ce quelque chose, il arrive qu'il manifeste une indépendance depuis longtemps établie entre *le signifiant* et *le signifié*, ou au contraire qu'il la laisse éclater, qu'il fasse sauter si l'on peut dire, les relations au sens fondamental entre *le signifiant* et *le signifié*.

Ceci est tout à fait grossier.
Ce que je veux simplement vous dire, c'est que c'est le point de précision essentiel à partir de quoi nous allons pouvoir, la prochaine fois nous poser la question de savoir quel est le rôle de la « *personnaison* » du sujet, à savoir de la façon dont le sujet dit « *je* » ou dit « *moi* », ou dit « *tu* », ou dit « *il* ».

Quel est le rôle, quelle est la relation qu'il y a entre cette « *personnaison* » et ce mécanisme fondamental, cette relation du *signifiant* et du *signifié* ?

C'est exactement ce que j'ai ouvert *tout à l'heure en vous disant* : ceci peut se rechercher, s'appréhender à travers l'usage des pronoms, comme à travers l'usage du verbe.

Bien entendu…
et c'est là le point sur lequel je voudrais attirer votre attention aujourd'hui
…aucune langue particulière n'a de privilège dans cet ordre de signifiant, car si nous prenons le problème du discours en tant qu'il représente le […] ce qui définit ce matériel signifiant, nous devons nous apercevoir que les ressources de chaque langue sont à cet endroit extrêmement différentes et toujours limitées.

Or il est bien clair, d'autre part, que n'importe quelle langue peut toujours servir à couvrir toute espèce de signification.

Donc il s'agit que je vous pose la question :
où est dans le signifiant la personne ?
Comment un discours tient–il debout ?
Jusqu'à quel point peut–il tenir debout –
par exemple par une façon impersonnelle ?
Et jusqu'à quel point un discours qui a l'air
personnel peut–il…
    rien que sur le plan du signifiant
…porter assez de traces d'impersonnalisation pour que
le sujet ne le reconnaisse pas pour sien ?

C'est là qu'est la question de *la personnalisation* ou
de *la dépersonnalisation* du discours. Je ne vous dis pas
que c'est là le ressort du mécanisme de la psychose,
je dis que le mécanisme de la psychose y est aussi.

Je dis qu'avant de trouver, de centrer et de cerner
le point précis du mécanisme de la psychose il faut
que nous exercions à reconnaître aux différents
étages du phénomène en quels points *le capiton* est sauté.

Si nous faisons un catalogue complet de ces points,
nous pourrons voir que ça n'est pas de n'importe
quelle façon que le sujet dépersonnalise son
discours, nous pourrons aussi nous apercevoir que
c'est pour nous une expérience vraiment à la portée
de notre main, qu'il suffit que quelque chose…
et CLÉRAMBAULT lui–même s'en est aperçu,
parce qu'il s'intéressait à ces choses.

CLÉRAMBAULT fait quelque part allusion à ce qui se
passe quand nous sommes tout d'un coup pris par
l'évocation à proprement parler affective de quelque
chose de plus ou moins difficile à supporter
dans notre passé ou dans notre souvenir.

Et faisant allusion à cette espèce de point de fuite,
de perte de l'évocation significative, il s'agit
de quelque chose qui n'est pas du tout de l'ordre
commémoratif, il s'agit de ce quelque chose qui est
la résurgence d'un aspect comme tel, qui fait que

- nous souvenant d'une colère nous sommes très près de la colère,
- d’une humiliation en vivant encore l'humiliation,

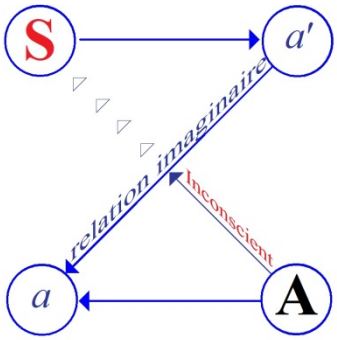
- d'une rupture d'une illusion,que littéralement nous la vivons comme rompue, c'est-à-dire comme la nécessité de réorganiser tout notre équilibre, notre *champ significatif* au sens proprement de *champ social*...

Qu'à ce moment-là, c'est le moment le plus favorable pour la sortie, pour l'émergence…
qu'il appelle lui « purement automatique »
…de lambeaux ou de bribes de phrases qui sont quelquefois pris dans l'expérience la plus immédiate, la plus récente, et qui n'ont à proprement parler aucune espèce de *rapport significatif* avec ce dont il s'agit.

Ces phénomènes d'automatisme à la vérité sont admirablement observés, mais il y en a bien d'autres, cette sorte de manifestation concrète, qu'il nous suffit d'avoir le schéma adéquat pour situer dans le phénomène, non plus d'une façon purement descriptive, mais véritablement explicative.

C'est là l'ordre de choses auxquelles je crois que l'observation comme celle du président SCHREBER avec ses notations si fines doit au maximum nous porter.

La prochaine fois je reprendrai les choses là où je les laisse à propos du « *je* », du « *tu* », non pas toujours en tant qu'ils sont exprimés, car il n'y a pas besoin que « *je* » et « *tu* » soient dans la phrase pour qu'elle soit une phrase, comme « *viens !* » est une phrase et implique un « *je* » et un « *tu* ».



Le schéma que je vous ai donné : le S, le petit *a*, le *a'* et le A, où sont-ils ce « *je* » et ce « *tu* » là-dedans ?

Aucun doute, vous vous imaginez peut–être que le « *tu* » est là [A] et c'est par là que nous commencerons la prochaine fois : le « *tu* » dans sa forme verbalisée, dans sa forme signifiante est loin, très très loin de se confondre et même de recouvrir…

si approximativement que ce soit

…ce pôle que nous avons appelé le grand A, c'est–à–dire le grand Autre.

Grammaire de PICHON et DAMOURETTE, page 264 :

« *Je suis beaucoup plus moi. Avant j'étais un para-moi qui croyais être le vrai, et qui était absolument faux.* »

« *En tout cas, je veux préciser que nous sommes nombreux ceux qui avons soutenu le Front Populaire...* »

Je finirai à la fin.

Ces phrases ont le sens d'être des phrases attestées. Elles ont été recueillies par moi, entre autres, dans la grammaire de PICHON et DAMOURETTE, ouvrage considérable et fort instructif, ne serait-ce que par la quantité énorme de documents qui est fort intelligemment classée, quelles qu'en soient les erreurs d'ensemble et de détail.

Ces deux phrases dont l'une d'elles est une phrase parlée et l'autre une phrase écrite, nous proposent, nous montrent que ce sur quoi je vais faire tourner aujourd'hui votre réflexion, n'est pas simplement quelque chose forgé de subtilité littéraire implantée à tort, c'est-à-dire pour ce que je veux vous faire pénétrer aujourd'hui.

La première phrase est manifestement recueillie, PICHON en donne l'indication par des initiales, d'une patiente en analyse.

Il le dit : c'est madame X…, telle date. « *Je suis beaucoup plus moi...* » dit-elle, sans doute fort satisfaite de quelque progrès accompli dans son traitement, « *...avant j'étais un para-moi qui croyais...* ».

Et – Dieu merci ! – la langue française, souvent ambiguë dans le parlé, ici, grâce aux rencontres des silences consonantiques et d'une voyelle initiale, nous permet de parfaitement bien distinguer ce dont il s'agit : « *Je croyais être le para–moi en question* », première personne du singulier, c'est moi « *qui croyais* ». À travers le relatif, la première personne du moi sujet s'est transmise dans la relative.

Vous me direz : « *ça va de soi !* ».
C'est ce que m'a répondu une femme charmante que j'essayais d'intéresser à ces sujets récemment en lui proposant le problème de la différence qu'il y a entre :

« *Je suis la femme qui ne vous abandonnerai pas.* »

et :

« *Je suis la femme qui ne vous abandonnera pas.* »

Nous n'allons parler que de cela aujourd'hui.
Je dois dire que je n'ai eu aucun succès.
Elle a refusé de s'intéresser à cette nuance pourtant que vous sentez déjà importante.
L'usage le manifeste assez en ce sens que dans la même phrase la personne continue :

« *Je suis beaucoup plus moi. Avant j'étais un para–moi qui croyais être le vrai et qui était absolument faux.* »

Je pense qu'il n'y a pas de phrase qui s'exprime plus juste, ça ne sonne nullement à côté.
Mais vous sentez bien ce que l'*absolument faux* n'est pas…
l'*absolument faux* ne colle pas.
Il « *était absolument faux* » ce *para–moi*.
Il est un « *il* » dans la deuxième partie,
et il est un « *je* » dans la première.

Il y en a quelques unes comme ça dans PICHON.
D'autres assez piquantes également et toujours d'actualité :

« *En tout cas, je veux préciser* – écrit Albert Dubarry – *que nous sommes nombreux ceux qui avons soutenu le Front Populaire, voté pour ses candidats, et qui croyaient à tout autre idéal poursuivi, à une toute autre action et à une toute autre réalité…* ».

L'autre exemple s'inscrit dans un registre différent. Ceci dit, vous ferez attention et vous ramasserez perpétuellement à la pelle ces exemples de ce qui se passe dans une certaine forme de phrases, grâce à ce qu'on peut appeler à *l'écran*, *la lentille* à cette entrée dans la relative, qui nous permet de voir si la personnaison qui est dans la principale franchit ou non cet écran.

L'*écran*, lui, *est manifestement neutre*, il ne variera pas. Il s'agit donc de savoir en quoi consiste *le pouvoir de pénétration*, si on peut dire, *de la personnaison antécédente*.

Nous y reviendrons tout à l'heure. Nous verrons ce petit point de linguistique, qui se retrouve dans d'autres langues de façon très vivante, et qui ne l'est pas moins dans les autres. Mais évidemment il faudrait aller chercher ailleurs que dans cette forme de syntaxe. Nous reviendrons là–dessus.

Ce sur quoi je vous ai laissés la dernière fois était la question du rapport de l'éclairage que peut donner à ce pas que nous avons fait concernant la fonction du signifiant comme tel, à propos de ce qui est

- *la grande question*,
- *la question brûlante*, en général, dans les rapports, dans la relation analytique,
- *la question* en fin de compte *actualisée* confusément par la fonction de la relation d'objet,
- *la question* particulièrement *présentifiée* par la structure même et par la phénoménologie de la psychose

…qui est ce qu'il faut nous représenter de l'autre, cet autre dont je vous ai montré jusqu'ici la duplicité entre *l'autre imaginaire* et *l'Autre* (grand A).

Cet Autre donc, dans ce menu propos dont je vous ai fait part dans la dernière séance, l'année dernière, sous le titre de *Retour à Freud dans la psychanalyse*, et qui vient de sortir dans *L'Évolution Psychiatrique sous le titre La chose freudienne* en tête d'un des *paragraphes* qui s'appelle *Le lieu de la parole*.

Je m'excuse de me citer, mais à quoi bon polir ses formules, si ce n'est pas pour s'en servir.

« *L'Autre est donc le lieu où se constitue le « je » qui parle avec celui qui entend.* » [Écrits p.431]

Je disais ceci à la suite de quelques remarques, dont la dernière était celle–ci, histoire de restituer aujourd'hui où est le problème :

« *Pour l'ordinaire chacun sait que les autres tout comme lui resteront inaccessibles aux contraintes de la raison, hors d'une acceptation de principe d'une règle du débat qui ne va pas sans un accord explicite ou implicite sur ce qu'on appelle son fonds, ce qui équivaut presque toujours à un accord anticipé sur son enjeu. Ce qu'on appelle logique ou droit n'est jamais rien de plus qu'un corps de règles qui furent laborieusement ajustées à un moment de l'histoire dûment daté et situé par un cachet d'origine, agora ou forum, église, voire parti. Je n'espérerai donc rien de ces règles hors de la bonne foi de l'Autre, et en désespoir de cause ne m'en servirai, si je le juge bon ou si on m'y oblige, que pour amuser la mauvaise foi.* » [Écrits pp. 430–431]

Cette remarque sur le fait *qu'il y a toujours un Autre au–delà* de tout dialogue concret, de tout *le jeu interpsychologique*, est ce qui s'achève et se conclut dans la formule que je répète et qui doit être prise pour vous comme une donnée, comme un point de départ :

« *l'Autre est donc le lieu où se constitue le « Je » qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà la réponse, et l'Autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé.* »[Écrits p.431]

Je voudrais que vous sentiez, tout au moins que vous vous rappeliez, quelle différence il y a, dans une telle perspective, avec celle qui est toujours plus ou moins acceptée chaque fois qu'on se met à entrer, à parler d'une façon plus ou moins confuse de *l'Autre*.

Dire que *l'Autre est le lieu où se constitue celui qui parle avec celui qui écoute*, c'est tout à fait autre chose que de partir de l'idée que *l'Autre est un être*.

Nous sommes, dans l'analyse…
et ceci sans aucune raison justifiable, motivable …intoxiqués depuis quelque temps par quelque chose qui nous est venu incontestablement du discours dit *existentialiste* où l'autre est le « *tu* », ou l'autre est *celui qui peut répondre*, mais qui peut répondre *dans un mode* qui est celui *d'une symétrie* et d'une correspondance complète : *l'alter ego, le frère, une idée fondamentalement réciproque de l'intersubjectivité*.

Ajoutez-y les quelques confusions sentimentales qui s'inscrivent sous la rubrique du personnalisme et la lecture du livre de Martin BUBER[33] sur *Le Je et le Tu*, la confusion sera *définitive* et pendant un certain temps, *irrémédiable*, sauf à revenir à l'expérience.

Il est clair que, loin d'avoir apporté quoi que ce soit à l'éclaircissement du fondement de l'existence de l'Autre, toute cette expérience existentialiste n'a fait que la suspendre toujours plus radicalement à l'hypothèse fondamentale dite de « *la projection* »…
    sur laquelle bien entendu vous vivez tous,
…à savoir en fin de compte sur l'idée que l'autre…
    et il ne peut guère être autre chose
…n'est guère qu'une certaine semblance humaine, animée par un « *je* » *reflet* du mien.

Tout ce qui est impliqué dans l'usage qu'on fait et dans les termes eux-mêmes d'*animisme* et d'*anthropomorphisme* est là toujours prêt à surgir et à la vérité impossible à réfuter, aussi bien d'ailleurs que des références tout à fait sommaires à l'*expérience*, à une *expérience* du langage prise lors de ses premiers balbutiements, nous fera voir ce « *tu* » et ce « *je* » dans l'*expérience* de l'enfant comme quelque chose dont la maîtrise n'est pas tout de suite acquise, mais dont en fin de compte l'acquisition se résume pour l'enfant à pouvoir dire « *je* » quand vous lui avez dit « *tu* », à savoir comprendre que quand vous lui avez dit « *tu vas faire cela* », il n'a pas à dire « *tu vas faire cela* », mais « *je vais faire cela* ».

« *Tu es père* », c'est « *Je suis père* » dans son registre. Donc, les choses sont aussi simples et aussi symétriques, en fin de compte, tout ceci aboutit au niveau analytique…
    je veux dire au niveau du discours des analystes
…à quelques vérités premières, à l'affirmation sensationnelle et tranchante du genre de celle-ci, qui est par exemple :

« *Il n'y a pas d'analyse possible auprès de celui pour qui…* ».

33 Martin Buber : Je et Tu, Aubier Montaigne, 1992.

Je l'ai entendu textuellement de quelqu'un qui appartient à ce qu'on appelle « *l'autre groupe* » :

> « *On ne peut pas faire l'analyse de quelqu'un pour qui l'autre n'existe pas.* »

Je me demande ce que ça veut dire que « *l'autre n'existe pas* ». Je me demande si cette formule comporte en elle–même une valeur d'approximation, si mince soit–elle.

De quoi s'agit-il ?

D'une sorte de vécu, d'un sentiment irréductible ?

Qu'est-ce que c'est ?

Il est véritablement impossible de le savoir, car, par exemple, prenons notre cas SCHREBER, pour qui évidemment toute l'humanité est passée pour un temps à l'éclat *d'ombres bâclées « à la 6–4–2 »*, de semblants d'hommes, il y a pourtant :

- un Autre qui a une structure
- qui est un Autre singulièrement même accentué,
- un Autre absolu,
- un Autre tout à fait radical,
- un Autre qui n'est pas du tout *une place*, ni *un schéma*,
- un Autre dont il nous affirme que c'est un être vivant à sa façon et dont il nous souligne bien que, dans la mesure où il est un être vivant, il est capable d'égoïsme, comme tous les autres vivants, quand il est menacé.

Dieu lui–même, par je ne sais quel désordre dont il est le premier responsable, se trouve en posture d'être menacé dans son indépendance. Et à partir de ce moment, il est capable, il manifeste des relations plus ou moins spasmodiques, de défense, d'égoïsme.

Néanmoins, cet Autre garde une altérité telle qu'il est étranger aux choses vivantes et plus spécialement incompréhensibles de tous les besoins vitaux de notre SCHREBER.

Dire que cet Autre a vraiment tout l'accent en la matière, ceci est suffisamment indiqué par le début singulièrement *piquant* et *humoristique* d'un des chapitres de SCHREBER qui est celui où SCHREBER nous dit :

> « *Je ne suis pas un paranoïaque. On nous le dit assez, le paranoïaque, c'est quelqu'un qui rapporte tout à lui, c'est quelqu'un dont l'égocentrisme est particulièrement envahissant...*
> (car il a lu en particulier KRÆPELIN)
> ...*mais moi, c'est complètement différent, c'est l'Autre qui rapporte tout à moi : tout ce qui se passe, il le rapporte à moi.* »

Il faut tout de même bien reconnaître *qu'il n'a pas l'air fin* *en disant*…
la voilà bien cette méconnaissance foncière
…que la structure est différente car il y a un Autre et que ceci est *décisif, structurel, dans la structuration du cas*.

Alors, il s'agirait de savoir…
avant de parler de l'Autre comme de ce quelque chose qui se place ou ne se place pas à une certaine distance, que nous sommes capables ou non d'embrasser, d'éteindre, voire de consommer, à doses plus ou moins rapides, comme il se fait de plus en plus couramment dans l'analyse
…il s'agit de savoir si *la phénoménologie même des choses*, telles qu'elles se présentent à nous dans notre expérience et ailleurs, *ne mérite pas de poser la question tout différemment*.

C'est bien cela que je suis en train de vous dire quand je dis que *l'Autre doit être d'abord*...
avant de voir comment il va être plus ou moins réalisé
...*comme un lieu, comme un lieu où la parole se constitue*. Et pourquoi pas ?

Puisque aujourd'hui nous nous intéressons aux personnes, elles doivent venir de quelque part. Mais elles viendront d'abord d'une *façon* signifiante, entendez bien, formelle, *où la parole se constitue* pour nous, et d'un « *je* » et d'un « *tu* »…
ces deux semblables dont il peut
ou dont il ne peut pas s'agir
…qu'elle transforme en leur donnant *une certaine distance*, sans aucun doute, *un certain juste rapport*, mais…
et c'est là ce sur quoi je veux insister
…une distance qui n'est pas symétrique et un rapport qui n'est pas réciproque.

Le « *je* », vous allez le voir n'est jamais là où il apparaît, sous la forme d'un signifiant particulier. Le « *je* » est toujours là, au titre de présence soutenant l'ensemble du discours, au style direct et au style indirect.

Le « *je* » est le « *je* » de celui *qui prononce le discours*. *Tout ce qui se dit* a, sous soi, un « *je* » qui le prononce. C'est à l'intérieur de cette énonciation que le « *tu* » apparaît.

Ce sont des vérités premières, je dirais presque qu'elles sont tellement premières que vous risquez de les chercher plus loin que le bout de votre nez. Il n'y a rien de plus à entendre que ce que je viens de faire remarquer.

Que déjà le « *tu* » soit à l'intérieur du discours, c'est une chose tout à fait évidente. Il n'y a jamais eu de « *tu* » ailleurs que là où on dit « *tu* ».

Pour commencer, c'est là que nous avons à le trouver, vraiment comme une chose qui est cette *vocalise* : « *tu* ». Partons de là.

Quant au « *je* », il peut ne pas vous paraître évident tout de suite, il n'a pas lui aussi une monnaie, élément fiduciaire circulant dans le discours.

Mais cela, j'espère justement vous le montrer tout à l'heure. Je l'affirme et je le pose dès à présent pour simplement que vous ne le perdiez pas de vue, que vous sachiez où je veux en venir.

Ce « *tu* », loin de s'adresser à une personne ineffable…
> à cette espèce d'au–delà dont les tendances existentialistes, à la mode de l'existentialisme, voudraient nous montrer l'accent premier

…c'est tout à fait autre chose dans l'usage.

C'est sur de simples remarques de cette espèce que je voudrais vous arrêter un instant.

Loin que le « *tu* » soit toujours cette espèce de « *tu* » plein, dont on fait si grand état…

> et dont vous savez qu'à l'occasion moi–même, dans des exemples majeurs… vous savez il s'agit de savoir s'il y a tellement de « *tu* » dans le « *tu es mon maître* », « *tu es ma femme* », dont vous savez que je fais grand cas pour faire comprendre quelque chose de *la fonction de la parole. C*'est de remettre au point, de recentrer la portée donnée à ce « *tu* » qu'il s'agit bien aujourd'hui

…loin que le « *tu* » ait toujours cet emploi plein et cet emploi fondateur, comme si c'était lui qui était en quoi que ce soit fondateur en la matière.

C'est ce que nous allons justement essayer de voir aujourd'hui.
Je vais vous ramener à quelque *observation linguistique première*, qui est que *la deuxième personne du singulier* est loin d'être employée toujours avec cet accent. Il s'agit là d'un usage le plus courant, celui qui fait dire :

« *On ne peut pas se promener dans cet endroit sans qu'on vous aborde.* »

Il ne s'agit d'aucun « *tu* », ni d'aucun « *vous* »,
ce n'est en réalité ni un « *tu* », ni un « *vous* ».
Il est presque le *réfléchi* de « *on* », il est *son correspondant.*

Je prends quelque chose de plus significatif encore :

« *Quand on en vient à ce degré de sagesse, il ne vous reste plus qu'à mourir.* »

Là aussi, de quel « *vous* » ou de quel « *tu* », s'agit–il ?
Ce n'est certainement pas *à qui que ce soit* que je m'adresse dans cette parole.
Ce n'est pas *qui que ce soit* d'autre, même le « *vous* », dont il s'agit là…

> je vous prie de prendre la phrase, parce qu'il n'y a pas de phrase qui puisse se détacher de la plénitude de sa signification

…ce que ce « *vous* » vise, c'est tellement peu un autre, que je dirais presque que c'est un reste de ceux qui s'obstineraient à vivre comme indépendants de ceux qui resteraient après ce discours, qui dit de la sagesse , qu'il n'y a d'autre fin à tout, que la mort, qu'il ne vous reste plus qu'à mourir.

C'est quelque chose qui vous montre assez
cette fonction de *la deuxième personne* dans cette occasion,
qui est justement de viser l'intérieur de ce qui est
« *personne* », ce qui y *réside*, ce qui se dépersonnalise.

En fait nous le connaissons bien ce « *tu* » *qu'on tue* là,
dans l'occasion, c'est le même que nous connaissons
parfaitement dans l'analyse et dans la phénoménologie
de la psychose, c'est ce qui en nous dit « *tu* » :

- ce « *tu* » qui se fait toujours discrètement
  ou indiscrètement entendre,
- ce « *tu* » qui parle tout seul,
- ce « *tu* » qui nous dit « *tu vois* », qui nous dit
  « *tu es toujours le même* »,
- ce « *tu* » qui, comme dans l'expérience de
  SCHREBER, n'a pas besoin de dire « *tu* »
  pour être bien le « *tu* » qui nous parle.

Car il suffit d'un tout petit peu de désagrégation…
    et SCHREBER en a eu largement sa part
…pour qu'il sorte toute une série de choses du type
de celle–ci : « *Ne pas céder à la première invite* ».

Il s'agit de quelque chose qui…
    comme tout ce qui arrive de plus ou moins
    focalisé dans l'expérience intérieure de SCHREBER
…vise ce *quelque chose* qui n'est pas dénommé, ce *quelque chose*
que nous sommes capables de reconstruire comme là,
cette tendance homosexuelle, mais comme peut être
autre chose, puisque les invitations, les sommations
ne sont pas rares : elles sont constantes.

Et cette phrase qui est en effet la règle de conduite
de beaucoup ne s'éteint pas à votre *premier mouvement*,
ce pourrait être le bon, comme on dit toujours.

Et qu'est–ce qu'on vous *apprend*, si ce n'est justement
de ne jamais céder à quoi que ce soit à la première
invite, si d'ailleurs nous reconnaissons notre bon
vieil ami, le *surmoi*, qui nous apparaît tout d'un coup
sous un jour, sous sa forme phénoménale, plutôt que
sous ses aimables hypothèses génétiques.

Ce *surmoi*, c'est bien en effet quelque chose comme *la loi*, c'est une loi sans dialectique. Ce n'est pas pour rien qu'on le reconnaît plus ou moins justement comme « *l'impératif catégorique* » comme nous en parle l'ennemi intérieur dans ce que j'appellerai sa *neutralité malfaisante*, qu'un certain auteur[34] appelle le « *saboteur interne* ».

Ce « *tu* » nous aurions tort de le méconnaître dans sa fonction de « *tu* » et de le méconnaître dans ses diverses propriétés qui…
nous le savons par expérience
…font qu'il est là comme ce que nous appellerons un observateur : *il voit tout, entend tout, note tout*.

C'est bien ce qui se passe chez SCHREBER.
Et c'est son mode de relation avec ce quelque chose qui en lui s'exprime par ce « *tu* », par un « *tu* » inlassable, incessant, qui le provoque à une série de réponses sans aucune espèce de sens :
il voit tout, entend tout, note tout.

J'ai presque envie de finir par la vieille expression « *nul ne s'en doute* », qui s'étalait autrefois sur les annuaires de téléphone à propos d'une police privée.
On sent là combien il s'agit d'un idéal.
Car bien entendu, on voit bien aussi la fonction publicitaire de la chose, comme tout le monde serait heureux si en effet « *nul ne s'en doutait* ».

C'est bien de cela qu'il va s'agir justement,
c'est qu'on a beau être derrière un rideau,
il y a toujours de gros souliers qui dépassent.

Pour le *surmoi*, c'est pareil.
Mais assurément, lui ne se doute de rien.

C'est bien également ce qu'exprime cette phrase :
il n'y a rien de moins douteux que tout ce qui nous apparaît par l'intermédiaire de ce « *tu* ».

---

34 W. Ronald D. Fairbairn : Études psychanalytiques de la personnalité, 1952, rééd.2002 par éd. In Press.

En d'autres termes, au moment de partir dans cette exploration, il faut quand même que nous nous apercevions de ceci :
c'est que toute espèce d'élaboration du « *tu* » oubliera cette arête première, qui est celle que justement notre expérience analytique manifeste.

Mais il semble même que c'est si incroyable que nous puissions *oublier* que le « *tu* » est là, essentiellement comme un étranger, qu'un des *analystes* de temps en temps a été jusqu'à le comparer avec ce qui se passe dans un petit crustacé genre crevette qui a une priorité particulière qui est celle d'avoir sa *chambre vestibulaire ouverte* sur le milieu marin au début de son existence.

Il s'agit du vestibule pour autant qu'il est l'organe régulateur de l'équilibration. Normalement cette chambre vestibulaire est fermée et elle comprend un certain nombre de petites particules répandues dans ces espèces animales.

Autrement dit quelque chose qui est dans le milieu inscrira les différentes positions du sujet par le fait qu'il les portera différemment dans la chambre, selon que le sujet sera dans la position verticale ou horizontale.

Chez ces petits animaux, c'est eux–mêmes qui, à un moment de l'existence, s'envoient doucement dans le coquillage quelques petits grains de sable, et la chambre se referme par un *processus physiologique,* il se trouve donc s’être approvisionné lui–même dans ses menus appareils de très jolies choses.

Car il suffit de substituer aux grains de sable de petites particules de limaille de fer pour que nous puissions ensuite emmener ces charmants petits animaux au bout du monde avec un électroaimant et les faire nager les pattes en l'air.

Eh bien, voilà la fonction du « *tu* » chez l'homme.
C'est ça, c'est ce que dit M. ISAKOWER.

Mais manifestement, le fait que je vous le rapporte en cet endroit du discours vous montre que j'y prendrai assez volontiers une référence *apologétique* exemplaire pour vous faire comprendre avant tout de quoi il s'agit dans l'expérience du « *tu* ».

Disons si vous voulez, à son plus bas niveau, mais dont bien évidemment, à méconnaître qu'elle aboutit très précisément à cela, c'est absolument méconnaître tout de la fonction et de l'existence du « *tu* », autrement dit, comme signifiant.

Remarquez que les choses là vont assez loin, et que les analystes…

je ne suis pas là à tenir
une voie qui soit solitaire

…les analystes ont insisté là aussi.

Je ne peux pas m'étendre longuement sur la relation qui existe entre cette fonction du signifiant *surmoi*, qui n'est pas autre chose que cette *fonction du* « *tu* », et le sentiment de réalité.

Je n'ai pas besoin d'insister, pour la simple raison qu'à toutes les pages de l'observation du Président SCHREBER, celui–ci est accentué.

Si le sujet ne doute pas de la réalité de ce qu'il entend, c'est en fonction de ce caractère de *corps étranger* de l'intimation du « *tu* » délirant, en fin de compte.

Est–ce que j'ai besoin à l'autre terme, de vous rappeler que quant à ce qui est de la réalité, la philosophie de KANT aboutit à ce qu'il n'y a de réalité fixe, si ce n'est le ciel étoilé au–dessus de nos têtes et la voix de la conscience au–dedans.

En fin de compte, cet étranger…

comme le personnage de TARTUFFE

…ce sera tout de même celui qui sera le véritable possesseur de la maison et qui dira au *moi* : « *C'est à vous d'en sortir* » au moment où il y aura le moindre conflit.

Quand le *sentiment d'étrangeté* porte quelque part,
ce n'est jamais du côté du *surmoi* :

- *c'est le moi* qui ne se retrouve plus,
- *c'est le moi* qui entre dans l'état « *tu* »,
- *c'est le moi* qui se croit lui–même à l'état de double, c'est–à–dire à cet *état inquiétant* de voir que lui, le *moi,* est expulsé de la maison, et c'est toujours le « *tu* » en question qui restera possesseur des choses.

Ceci c'est l'expérience bien entendu. Cela ne veut pas dire que nous devons nous en tenir là.
Mais enfin il faut rappeler ces vérités d'expérience pour comprendre où est le problème, et où est le problème de structure.

Alors bien entendu, comme nous sommes au niveau du discours et de la parole, et que peut–être après tout, il vous semble étrange que je mécanise ainsi les choses, et que peut-être vous vous imaginiez que j'en suis à une notion aussi élémentaire du discours que j'imagine ou que j'enseigne, que tout est contenu dans cette relation du « *je* » au « *tu* », du *moi* à *l'autre*, qui est ce sur quoi les linguistes, pour ne pas parler des psychanalystes, s'arrêtent et commencent à balbutier chaque fois qu'ils abordent la question du discours.

Et je dirais même qu'on a regret…
dans un livre très remarquable comme
celui de PICHON, dont je viens de parler
…de voir qu'on doit rappeler ou on croit devoir rappeler comme principe, comme base d'une grande définition des *répartitoires*…
comme il s'exprime
…*verbaux*, il faut partir de l'idée que le discours, s'adressant toujours à un autre, c'est en fonction de ces relations du *moi* à *l'autre*, ou plus exactement :

- de celui qui parle, *du locuteur,*
- à *l'allocutaire*, celui à qui on parle,

…que nous allons classer ces grands *répartitoires*, et commencer par parler d'un plan locutoire simple que nous trouvons dans l'impératif : « *Viens !* ».

Il n'y a pas besoin d'en dire beaucoup :
« *Viens !* », ça suppose un « *je* », ça suppose un « *toi* »,
qu'il y a d'autre part *un narratif* qui sera un *délocutoire*,
c'est–à–dire qu'on part de quelque chose d'autre.

Il y aura toujours aussi le *moi* et le « *tu* »,
mais avec visée sur quelque chose d'autre.
Il faut croire qu'on n'est pas tout à fait pleinement
satisfait par une telle répartition puisque,
si vous voulez vous reporter à PICHON…
    ça peut, peut–être, vous donner envie d'aller
    le regarder à propos de l'interrogation
…il se posera quelques problèmes nouveaux, et nous
l'introduirons avec une *dissymétrie* qui fera *symétrie* à la
condition que nous considérions que le chiffre « 3 »
est le meilleur.

En d'autres termes, le narratif sera « *il vient* »,
et l'interrogatif sera quelque chose comme « *vient–il* » ?
Ce n'est pas si simple. Tout n'est pas si simple
dans cette fonction du « *vient–il* » ?

La preuve c'est qu'on dit : « *le roi vient–il ?* », ce qui
montre bien que « *t–il* » n'est pas tout à fait le même
sujet dans l'interrogation que dans la narration.

« *Le roi vient–il ?* » peut vouloir dire :
- qu'il vient,
- qu'il y a un roi qui vienne,
- ou si le roi vient.

La question est beaucoup plus complexe dès qu'on
s'approche de l'usage concret du langage.
Car l'impératif « *Viens !* » en effet nous laisse
l'illusion d'une présence symétrique et bipolaire
d'un « *je* » et d'un « *tu* ».

Qu'est–ce que vous direz ?

Est–ce que le « *je* » et le « *tu* » sont aussi présents
dans cet *impératif*, dans les *narratifs* qui constituent
l'essentiel d'un *locutoire* : « *si il vient* » et la référence à
un tiers objet qu'on appelle une troisième personne ?

La dite *troisième personne* n'existe pas.
Il n'y a pas de *troisième personne*.
je vous dis cela au passage pour commencer déjà d'ébranler quelques bases certaines très tenaces dans vos esprits, grâce à l'enseignement primaire de la grammaire. Il n'y a pas de *troisième personne*.
M. BENVENISTE l'a parfaitement démontré.

En tout cas, au niveau des *narratifs*, je demande ce qu'a d'*élocutoire* le *narratif*…

C'est bien là que nous allons nous arrêter un instant et nous demander dans quelle sorte d'interrogation peut se situer ce qui à nous…
    au point où nous en sommes arrivés de
    nos énoncés ou de notre développement
…s'appelle, ce que j'appelle *la question*, *la question* que le sujet se pose, ou plus exactement *la question* que je me pose sur ce que je suis ou peux espérer être.

Peut–être à partir de cette position radicale, toujours masquée, bien entendu…
    et si bien masquée qu'après tout nous, dans notre
    expérience nous ne la trouvons jamais qu'exprimée
    par le sujet hors de lui–même et à son insu
…mais néanmoins fondamentale, puisque c'est là que nous l'avons attrapée par les oreilles :
la question comme étant *la question fondement de la névrose*.

Cette question quand elle affleure, nous la voyons déjà se décomposer singulièrement…
    et quand elle affleure sous des formes
    qui n'ont rien d'interrogatif, qui sont…
        sous la forme du « *puissé–je y arriver !* »
    …entre l'exclamation, le souhait, la formule
    dubitative
…si nous voulons lui donner un tout petit peu plus de consistance, l'exprimer dans le registre qui est celui du *délocutoire* et des *narratifs*, à savoir à *l'indicatif,* remarquez comment nous l'exprimons *tout naturellement*, nous dirons :

« *Penses tu réussir ?* ».

Bref, je voudrais vous ramener à *une autre répartition des fonctions du langage*, à leur niveau plein…
et distinct de cet ânonnement autour de
la locution, de la délocution, de l'allocution
…qui serait celle–ci : *la question* qui, elle, est toujours latente mais jamais posée.

Mais le fait que si elle vient au jour, que si elle surgit, c'est en raison précisément d'un mode d'apparition de la parole que nous appellerons de différentes façons, je ne tiens pas spécialement à l'une ou à l'autre, que nous appellerons la mission, le mandat, que nous appellerons la délégation, la dévolution par référence à HEIDEGGER qui est bien entendu le fondement ou *la parole fondatrice*, le « *tu es ceci…* », que tu sois *ma femme* ou que tu sois *mon maître*, ou mille autre choses, ce « *tu es ceci…* » que je reçois et qui me fait dans la parole autre chose que je ne suis.

C'est là *la question*.

Qui est–ce qui la prononce ?

Comment est–ce qu'il le reçoit dans cette *parole pleine* ? Est–ce qu'il s'agit de la même chose que de ce « *tu* » en train de naviguer en liberté dans les exemples que je vous ai donnés ?

Est–ce que cette mission est primitive ou secondaire par rap-port à la question, phénoménalement ?

Assurément c'est bien là que *la question* tend à surgir. C'est quand nous avons à répondre à cette mission.

Et là le tiers dont il s'agit…
je vous le fait remarquer au passage
…n'est jamais et en aucun cas quoi que ce soit qui ressemble à un objet.

Le tiers dont il s'agit, le « *il* » qui va surgir, est toujours *le discours* lui–même auquel le sujet se réfère. Autrement dit, au « *Tu es mon maître* », répond un certain « *Que suis–je ?* ».

« *Que suis-je pour l'être, si tant est que je le sois ?* »
Et ce « l » apostrophe dont il s'agit, ça n'est pas le maître pris comme un tiers, comme un objet, c'est l'énonciation totale, la phrase qui dit : « *Je suis ton maître* », comme si « *ton maître* » avait un sens par le seul hommage que j'en reçois.
Mais on dit « Q*ue suis-je, pour être ce que tu viens de dire ?* ».

Il y a une très jolie prière dans la pratique chrétienne qui s'appelle l'*Ave Maria*.
Personne ne se doute que ça commence par les trois premières lettres que les moines bouddhistes marmonnent toute la journée : « AUM ».

Mais c'est curieux que ça doive être justement *les mêmes*, ça doit nous indiquer qu'il y a là quelque chose de tout à fait radical dans l'ordre du signifiant.
Qu'importe ! « *Je vous salue Marie* ».
Et pour ne pas le répéter, selon une autre formule populaire, « *Je vous salue Marie* », dit la chansonnette, « *vous aurez un fils sans mari* ».

Ceci n'est d'ailleurs pas du tout sans rapport avec le sujet du président SCHREBER.
La réponse n'est pas du tout « *Je suis quoi ?* ».
La réponse c'est :

« *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* ».

La servante ce n'est pas tout à fait la même chose, en principe, « *je suis la servante* » ça veut simplement dire :

« *Je m'abolis, que suis-je pour être celle que vous dites ?* ».

Mais « *qu'il me soit fait selon votre parole* » tel est l'ordre de répliques dont il s'agit dans *la parole* la plus claire.

À partir de là, nous allons peut-être nous apercevoir et pouvoir bien situer ce dont il s'agit quand cette phrase dite de « *la dévolution* » se présente d'une façon assez développée pour que nous puissions voir les rapports réciproques du « *tu* » comme *corps étranger* avec l'assomption ou non par le sujet, *l'épinglage, le capitonnage*, le poids, *la prise du sujet par un signifiant*.

Je vous prie alors aujourd'hui de vous arrêter avec moi sur quelques exemples, et quelques exemples dont la portée linguistique pour nous français…

« *Je suis celui qui toujours veux le bien et toujours fait le mal.* »

J'ai été rechercher les choses au passage, hier soir, de façon à vous dire comment j'ai résolu la question.

Parce qu'il dit :

« *Je suis une partie de cette force qui toujours veut le bien et toujours fait le mal.* »

De sorte qu'*il n'y a rien à en faire tel que c'est écrit*.

Mais je vous pose la question de la façon dont vous écririez les choses.

Car en allemand, le passage à travers l'écran de la formule relative existe aussi, à savoir que la question peut se poser si je suis « *celui qui veux* » à la première personne, et « *chante* » à la troisième.

Je vous fais remarquer d'ailleurs, que la première personne fait ambiguïté avec la troisième dans l'occasion, ce qui n'est pas non plus un hasard.

Mais prenons les choses en français, quelle est la différence ? Nous reprenons l'exemple de *tout à l'heure* :

- « *Je suis la femme qui ne vous abandonnerai pas.* »
- « *Je suis la femme qui ne t'abandonnera pas.* »

Mais ceci peut évoquer chez vous des échos un peu trop *significatifs*. Je vous choisirai un autre exemple pour que votre lucidité s'exerce plus à l'aise.

Quelle est la différence entre ce

« *Tu es celui qui me suivras partout.* »

Et :

« *Tu es celui qui me suivra partout.* » ?

Nous avons donc *une principale* à la deuxième personne : « *Tu es celui* ».

« *Qui* » est justement cet *écran*, dit « *à la troisième personne* » qui va ou non laisser passer de l'un à l'autre membre de la phrase l'unité du « *tu* ».

Vous voyez immédiatement qu'il est absolument *impossible de séparer cette idée du* « *tu* », *du sens du signifiant* « *suivras* ».

Autrement dit, que ce n'est absolument pas du « *tu* » que dépend de savoir si le « *celui qui…* » va lui être ou non perméable, mais c'est du sens de « *suivras* », et du sens aussi de ce que, *moi qui parle*, et ce *moi qui parle*, ce n'est pas forcément moi, c'est peut–être qui entend ça de l'écho qui est sous toute la phrase, du sens qu'il met à ce « *tu es celui qui me suivra* » ou « *suivras* ».

Car il est bien clair que « *Tu es celui qui me suivras partout* », est à tout le moins *une élection…*
une élection peut–être unique
…en tout cas un mandat dont je vous parlais *tout à l'heure*, cette *dévolution*, cette *délégation*, cet *investissement* qui se *distingue* à tout le moins de « *Tu es celui qui me suivra partout* » de ce fait que celui–là, le moins qu'on puisse en dire, c'est que c'est une constatation.

Nous avons très vite tendance à l'entendre, à la sentir comme une constatation qui va plutôt du côté de la constatation navrée.

Car enfin « *Tu es celui qui me suivra partout* », si ça a vraiment là un caractère déterminatif que le sujet soit celui–là, nous pouvons dire que nous en aurons rapidement plein le dos, que pour tout dire, ce qui d'un côté verse vers le sacrement et la délégation, de l'autre côté irait assez volontiers et vite du côté de *la persécution*, qui inclut dans ce terme même ce registre du « *suivre* ».

Bref, vous voyez bien là, à propos de cet exemple, la relation qui existe entre ce « *tu* » et *le signifiant*.

Vous me direz une fois de plus que le signifiant dont il s'agit est justement une signification.

Je vous rétorquerai que au niveau de ce que j'appellerai « *t–il* », je ne peux même pas l'appeler plus intensif que l'autre, ce qui vous suit partout comme votre ombre, ça peut passer pour être, que ça a beau être quelque chose de particulièrement intensif, c'est assez incommode pour cela.

C'est autre chose, la sécution dont il s'agit quand je dis « *Tu es celui qui me suivras partout* » à celui dans lequel je reconnais mon compagnon, en un certain sens, qui peut être la réponse au « *Tu es mon maître* », dont nous parlons depuis toujours.

C'est quelque chose dont la signification implique l'existence d'un certain mode de signifiant.
Et nous allons immédiatement le matérialiser.

C'est ce qui en français peut faire ambiguïté, je veux dire, ne pas porter assez vite en soi la marque de l'originalité signifiante de cette dimension du « *suivre* », du vrai « *suivre* », suivre quoi : c'est ce qui reste ouvert.

C'est ton être, c'est ton message, c'est ta parole, c'est ton groupe, c'est ce que tu représentes.

Qu'est–ce que c'est ?

C'est quelque chose qui représente un nœud, un point de serrage dans un faisceau de significations qui est ou non acquis par le sujet.

Car précisément si le sujet ne l'a pas acquis, il entendra le « *Tu es celui qui me suivra partout* », dans ce deuxième sens, à savoir qu'il l'entendra dans un autre sens que celui qui est dit dans le « *suivras* » (*a, s*), c'est–à–dire que tout changera, y compris la portée du « *tu* ».

Cette présence dans ce qui base « *tu* » dans le « *suivras* » est quelque chose qui justement intéresse la *personnaison* du sujet auquel on s'adresse.

Car il est clair également que quand je dis…
je vais revenir à mon exemple sensible maintenant
…« *Tu es la femme qui ne m'abandonnera pas.* », je manifeste en un certain sens, une beaucoup *plus grande certitude* concernant le comportement de ma partenaire que quand elle me dit :

« *Je suis la femme qui ne t'abandonnerais pas.* »,

ou quand elle dit :

« *Je suis la femme qui ne t'abandonnerait pas* ».

C'est la référence à la première personne.
Pour lui faire sentir *la différence* qui ne s'entend pas, je manifeste dans le premier cas une beaucoup plus grande certitude, et dans le second cas une beaucoup plus grande confiance.

Cette confiance implique précisément un moindre lien entre la personne qui apparaît dans le « *tu* » de la première partie de la phrase, et la personne qui apparaît dans *la relative*. Le lien, si l'on peut dire, est plus lâche.

C'est justement parce qu'il est lâche qu'il apparaît dans une originalité spéciale à l'endroit du signifiant qu'il suppose que la personne sait de quelle sorte de signifiant il s'agit dans ce « *suivre* » qu'elle l'assume, que c'est elle qui va *suivre,* ce qui veut dire aussi qu'elle peut *ne pas suivre*.

Je reprends et je vais prendre une référence qui a son intérêt qui n'est rien d'autre que quelque chose qui touche au caractère tout à fait le plus radical des relations du « *je* » avec le signifiant.

Dans *les langues indo-européennes anciennes* et dans certaines *survivances* des langues vivantes, il y a ce qu'on appelle…
et que vous avez tous appris à l'école
…« *la voix moyenne* ».

La voix moyenne se distingue de la voix positive et de la voix passive en ceci que nous disons, dans une approximation qui vaut ce que valent d'autres approximations qu'on apprend à l'école, que le sujet fait l'action dont il s'agit.

Il y a des formes verbales qui disent un certain nombre de choses. Il y a deux formes différentes pour dire « *je sacrifie* », comme sacrificateur, ou « *je sacrifie* », comme celui qui offre le sacrifice à son bénéfice.

L'intérêt n'est pas d'entrer dans cette nuance de la voix moyenne à propos des verbes qui ont les deux voix parce que précisément nous n'en usons pas, nous la sentirons toujours mal, mais ce qui est instructif c'est de s'apercevoir qu'il y a des verbes qui n'ont que l'une ou l'autre voix, et que c'est précisément ce que les linguistes…

sauf dans les cas où ils sont *particulièrement astucieux*

…laissent tomber.

Alors là vous vous apercevez des choses très drôles. c'est, pour le recueillir dans un article, ce que M. BENVENISTE a fait sur ce sujet, et dont je vous donne la référence : *Journal de Psychologie normale et pathologique Janvier–Mars 1950*, entièrement consacré au langage.

Nous nous apercevrons que sont les moyens verbes : *naître, mourir, suivre et pousser au mouvement, être maître, être couché, et revenir à un état familier, jouer, avoir profit, souffrir, patienter, éprouver une agitation mentale, prendre des mesures*...

qui est le *medeor* dont vous êtes tous investis comme médecins, car tout ce qui se rapporte à la médecine est dérivé de ce *medeor*

…*parler* enfin, c'est très précisément du registre de ce dont il s'agit dans ce qui est en jeu dans notre expérience analytique.

Dans le cas où les verbes n'*existent* et ne *fonctionnent* dans un certain nombre de langues qu'à *la voix moyenne* et seulement à cette voix, et d'après l'étude c'est très précisément à cette notion que le sujet se constitue dans le procès ou l'état, que le verbe exprime.

N'attachez aucune importance aux termes : *procès* ou *état*, la fonction verbale comme telle n'est pas du tout si facilement saisie dans aucune catégorie.
Le verbe est une fonction dans la phrase, et rien d'autre, car – *procès* ou *état* – les substantifs l'expriment aussi bien.

Le fait que le sujet soit plus ou moins impliqué n'est absolument pas changé par le fait que le procès dont il s'agit soit employé à la forme verbale.

Le fait qu'il soit employé à la forme verbale dans la phrase, n'a aucune espèce de sens, c'est qu'il sera le support d'un certain nombre d'accents signifiants qui situeront l'ensemble de la phrase sous un aspect ou sous un mode temporel.

Il n'y a aucune autre différence entre *le nom* et *le verbe* de cette fonction à l'intérieur de la phrase, mais l'existence, dans les formes verbales, de formes qui sont différentes, distinctes pour les verbes dans lesquels le sujet se constitue comme tel, comme « *je* », que le *sequor* latin implique en raison du sens plein du verbe *suivre*, cette présence du « *je* » dans la sécution, c'est quelque chose qui pour nous est illustratif et nous met sur la voie de ce dont il s'agit dans le fait que le « *suivra* » de la deuxième phrase s'accorde ou ne s'accorde pas avec le « *tu* » de *la principale*, ici purement présentatif « *tu es celui qui me suivra* ».

Le « *suivra* » s'accordera ou ne s'accordera pas avec le « *tu* », selon ce qui se passe au niveau du « *je* », de celui dont il s'agit, c'est–à–dire selon la façon dont le « *je* » est intéressé, captivé, épinglé, pris dans le *capitonnage* dont je parlais l'autre jour, dans la façon dont le signifiant s'accroche pour le sujet dans son rapport total au discours.

Tout le contexte de « *Tu es celui qui me suivra* » changera

- suivant le mode et l'accent donné au signifiant,
- selon les implications du « *suivra* »,
- selon *le mode d'être* qui est en arrière de ce « *suivra* »,
- selon les significations accolées par le sujet à un certain registre signifiant,
- selon ce *quelque chose* qui dans cette indétermination du « *que suis–je* », fait que le sujet part ou non avec un bagage : peu importe qu'il soit primordial, acquis, secondaire, de défense, fondamental, peu importe son origine !

Il est certain que nous vivons avec un certain nombre de ces réponses au « *Que suis–je ?* » en général des plus suspectes. Inutile de dire que si « *Je suis un père* » a un sens tout à fait fondamental, « *Je suis un père concret* » a un sens tout à fait problématique.

Il est inutile de dire :

- que s'il est extrêmement commode, et vraiment d'usage commun de se dire : « *Je suis un professeur* », chacun sait que ça laisse complètement ouverte la question : *professeur de quoi ?*

- que si l'on se dit mille autres identifications : « *Je suis un français* », par exemple, que ceci suppose la mise entre parenthèses totale de ce que peut représenter la notion d'appartenance à la France,

- que si vous dites « *Je suis un cartésien* », c'est dans la plupart des cas que vous n'entravez absolument rien à ce qu'a dit M. DESCARTES, parce que vous ne l'avez probablement jamais ouvert.

- Quand vous dites « *Je suis celui qui a des idées claires* », il s'agit de savoir pourquoi.

- Quand vous dites « *Je suis celui qui a du caractère* » tout le monde peut vous demander à juste titre lequel.

- Et quand vous dites « *Je dis toujours la vérité* », eh bien, vous n'avez pas peur !

C'est très précisément de cette relation au *signifiant* qu'il s'agit pour que nous comprenions quel accent va prendre dans la relation du sujet au discours cette première partie du « *Tu es celui qui me…* », selon que, oui ou non, la partie signifiante aura été par lui conquise et assumée, ou au contraire *verworfen*, *rejetée*.

Je veux encore…
pour vous laisser sur la question *dans son plein sens*
…vous donner quelques autres exemples.

Ceci n'est pas lié au verbe *suivre*.

Si je dis à quelqu'un « *Tu es celui qui dois venir* »,
vous devez tout de suite comprendre ce que
cela suppose comme arrière plan de signifiants.

Mais si je dis à quelqu'un « *Tu es celui qui dois arriver* »,
c'est quelque chose qui consiste à dire « *Tu arriveras !* ».
On voit ce que cela laisse supposer.
Oui ! Mais dans quel état.

Il importe d'insister sur ces exemples.

« *Tu es celui qui veux ce qu'il veut* », *cela veut dire* « *Tu es un petit obstiné* ».
Cela veut dire « *Tu es celui qui sais vouloir* ».
Il ne s'agit pas d'ailleurs forcément que tu sois
celui qui me suivras ou qui ne me suivras pas :
« *Tu es celui qui suivra sa voie jusqu'au bout* ». « *Tu es celui qui sait ce qu'il dit* »,
de même que « *Tu n'es pas celui qui suivra sa voie jusqu'au bout* ».

L'importance de ces distinctions est celle–ci :
le changement d'accent, c'est–à–dire le « *tu* » qui
donne à l'autre, qui lui confère sa plénitude et qui
est aussi bien celle dont le sujet reçoit la sienne,
est essentiellement liée au signifiant.

Que va–t–il se passer quand *le signifiant* dont il s'agit
est évoqué mais fait défaut ?
Que va–t–il se passer ?

Il y a quelque chose que nous pouvons à la fois
déduire de cette approche et voir confirmer
par l'expérience.

Il suffit maintenant de faire notre formule
se recouvrir avec le schéma que nous avons donné
autrefois pour être celui de la parole dans ce sens
qu'elle va du S au A : « *Tu es celui qui me suivras partout.* »

Naturellement le S et le A sont toujours réciproques,
et dans la mesure même où c'est le message qui nous
fonde, que nous recevons de l'Autre, qui est au
niveau du « *tu* », le A au niveau du « *tu* », le petit *a*,
au niveau de « *qui me* », et le S au niveau de « *suivras* ».

- Dans toute la mesure où le signifiant qui donne à la phrase son poids, et du même coup donne son accent au « *tu* »,
- dans toute la mesure où ce signifiant va manquer,
- dans toute la mesure où ce signifiant est *entendu*, mais où rien, chez le sujet, ne peut y répondre,

…dans toute cette mesure, la fonction de la phrase va se réduire à la portée du reste signifiant, du signifiant libre, du signifiant qui n'est jamais, lui, épinglé nulle part, donc bien entendu la fonction est absolument libre.

- Il n'y aucun « *tu* » électif.

- Le « *tu* » est exactement celui auquel je m'adresse, et rien d'autre.

- Il n'y a pas de « *tu* » fixé d'aucune façon.

- Le « *tu* » est tout ce qui suit, celui qui meurt.

C'est exactement là le début des phrases qui sont focalisées et qui s'arrêtent précisément à ce point où va surgir un signifiant qui reste lui–même entièrement problématique, chargé *d'une signification certaine*, mais on ne sait pas laquelle, *d'une signification* à proprement parler manquante, dérisoire, qui indique la béance, le trou, l'endroit où justement rien ne peut chez le sujet, répondre de signifiant.

C'est précisément dans la mesure où c'est *le signifiant* qui est appelé, qui est évoqué, qui est intéressé, que surgit autour de lui l'appareil pur et simple de relation à l'Autre, le bredouillage vide du « *Tu es celui qui me…* », qui est le type même de la phrase qu'entend le président SCHREBER, et qui est celui qui bien entendu nous produit cette présence de l'Autre d'une façon en effet d'autant plus radicalement présente, et d'autant plus radicalement Autre, d'autant plus absolument l'Autre, qu'il n'y a rien qui permette de le situer à un niveau de signifiant auquel le sujet d'une façon quelconque s'accorde cette dé–proposition.

Et le texte est dans SCHREBER. Il le dit dans cette relation qu'il a désormais à l'Autre, si l'Autre un instant l'abandonne, le laisse tomber, il se produit une véritable *Zersetzung*, il sera laissé à sa *décomposition*.

Cette décomposition du signifiant est quelque chose qui dans le phénomène se produit au niveau et autour d'*un point d'appel* qui est constitué par *un manque, une disparition, une absence d'un certain signifiant, pour autant que, à un moment donné il est appelé comme tel*.

Supposez que ce soit le « *me suivras* » dont il s'agit. Tout sera évoqué autour des significations qui pour le sujet en approchent. Il y aura le *« je suis prêt », « je serai soumis », « je serai dominé », « je serai frustré », « je serai dérobé » et « je serai aliéné », et « je serai influencé ». Mais le « suivras » au sens plein n'y sera pas*.

Quelle est la signification qui dans le cas du président SCHREBER a été à un moment donné *approchée* ? C'est ce dont il s'agit, qui tout d'un coup chez cet homme sain jusque-là, s'était parfaitement accommodé de l'appareil du langage, pour autant qu'il établit la relation courante avec ses semblables,
quel est ce quelque chose qui a pu être appelé…
qui l'a été d'une façon telle
…à produire un tel bouleversement ?

Qu'il n'y ait plus que le repassage de la parole comme telle, sous cette forme demi-aliénée qui devient pour lui le mode de relation essentiel, électif à un Autre, qui en quelque sorte s'unifie à partir de ce moment-là, qui devient le registre de l'altérité unique et absolue, et qui brise, qui dissipe la catégorie de l'altérité au niveau de tous les autres êtres qui entourent à ce moment SCHREBER.

C'est là la question sur laquelle nous nous arrêtons aujourd'hui. Je vous donne, d'ores et déjà,
la direction dans laquelle nous allons le voir.
Nous allons voir les « mot-clés », les mots signifiants, ceux de SCHREBER, depuis *l'assomption des nerfs*, *la volupté*, *la béatitude*, et mille autres termes tournés autour d'une sorte de *signifiant central* qui n'est jamais dit, et dont la présence commande, est là déterminante, comme il le dit lui-même.

Il emploie le mot essentiel de tout ce qui se passe dans son délire, à titre indicatif, et pour vous rassurer en terminant, pour vous montrer que nous sommes sur un terrain qui est nôtre, je vous dirai que dans toute l'œuvre de SCHREBER son père n'est nommé qu'une fois, à propos de l'œuvre qui est la plus connue sinon la plus importante de ce bizarre personnage qu'était le père de SCHREBER, qui s'appelle « *Le manuel de gymnastique de chambre de mon père* », c'est–à–dire un manuel que j'ai tout fait pour me procurer. C'est plein de petits schémas.

Et il le cite pour dire qu'il a été se référer à l'œuvre de son père. C'est la seule fois où il le nomme, son père, pour aller voir si c'est bien vrai ce que lui disent les voix quant à l'attitude *typique*, celle qui doit être prise par l'homme et la femme au moment où ils font l'amour.

Avouez que c'est une drôle d'idée d'aller chercher dans le « *manuel de gymnastique de chambre* ».
Chacun sait que l'amour est un sport idéal, mais tout de même ce n'est justement pas là que l'on va chercher les règles.

Ceci doit tout de même…
si humoristique soit le mode d'abord
…vous mettre sur la voie de ce que je veux dire.

Et nous sommes aussi dans un terrain familier, quand nous posons dans un autre langage, mais qui comporte des structurations absolument *décisives* et *essentielles* dans tout notre registre de ce qu'il s'agit de définir quand nous abordons par la voie de la relation propre à l'intérieur du signifiant, de la cohérence de la phrase à la phrase, quand nous abordons ce problème de ce qui résulte d'un certain manque au niveau du signifiant, dans la façon dont le sujet ressent, perçoit, entre en rapport effectif fondamental qui est ce au niveau de quoi le « *Je* », le sujet cause, dit « *tu* » comme tel.

Tu es celui qui me suis le mieux.
Tu es celui qui me suit comme un petit chien.
Tu es celui qui me suivait ce jour là.
Tu es celui qui me suivais à travers les épreuves.
Tu es celui qui suis la loi, le texte.
Tu es celui qui suit la foule.
Tu es celui qui m'as suivi.
Tu es celui qui m'a suivi.
Tu es celui qui es.
Tu es celui qui est.

Je ne crois pas cela plus vain que d'énumérer par liste et catégorie les symptômes d'une psychose, c'est autre chose et je crois que c'en est le préalable peut-être indispensable, au moins pour le point de vue que nous avons choisi.

Bref, votre métier de psychanalyste vaut bien que vous vous arrêtiez un moment sur ce que *parler veut dire*, car enfin c'est un exercice pas tout à fait de la même nature…
encore qu'il puisse apparemment s'en rapprocher …de l'exercice voisin de celui des récréations mathématiques auxquelles on n'accorde jamais assez d'attention. Cela a toujours servi à former l'esprit.

Là on sent toujours que ça va au-delà de la petite drôlerie, là vous êtes exactement au-delà de ce dont il s'agit, à savoir que bien entendu ce n'est pas là quelque chose qui puisse entièrement s'objectiver, se formaliser.

Vous êtes au niveau de ce qui se dérobe, et c'est là justement bien entendu que vous vous arrêtez le moins volontiers, pourtant c'est tout de même là l'*essentiel* de ce qui se passe quand vous êtes en rapport avec le discours d'un autre, et le résultat a son sens le plus bas… ce n'est pas absolument certain que ce soit toujours la meilleure façon d'y répondre.

Nous reprenons alors où nous en étions la dernière fois, au niveau du temps futur du verbe suivre : « *Tu es celui qui me suivras.* » et « *Tu es celui qui me suivra.* »

Nous allons essayer d'indiquer dans quelle direction était la différence.

Nous avons même commencé de ponctuer les véritables double sens qui s'établissent selon que, ou non, on ne passe pas à travers l'*écran* de « *Tu es celui qui m'a suivi* » et « *Tu es celui qui m'as suivi* ».

À qui est *le démonstratif* ?
Qui n'est pas autre chose que la fameuse *troisième personne* qui *dans toutes les langues* est faite avec *des démonstratifs*.
C'est d'ailleurs bien pour cela que ce n'est pas une personne du verbe.

Il s'agit de savoir ce que cela veut dire que le « *tu* » passe ou ne passe pas à travers cet écran des *démonstratifs*. Dans tous les cas, vous voyez que ce qui apparaît, c'est déjà au niveau du « *Tu es celui qui me suivra.* », et « *Tu es celui qui me suivra.* » et qui se définit par *la présence* plus ou moins accentuée en arrière de ce « *tu* » auquel je m'adresse, d'un *ego* qui est là plus ou moins *présentifié*, je dirai tout à l'heure *invoqué*, à condition que nous donnions son plein sens à ce sens *d'invocation*.

J'avais mis l'accent sur l'*opposition* qu'il y a entre :

- le caractère immanquable de « *Tu es celui qui me suivra* », à la troisième personne, versant persécutif de la constatation qu'il y a dans « *Tu es celui qui me suivra* »,
- opposé à ce qui est d'une toute autre nature, à cette sorte de mandat ou de délégation, ou d'appel, qui est dans « *Tu es celui qui me suivras* ».

Autre terme qui pourrait aussi bien servir à en manifester la diversité et l'opposition qu'il y a entre le terme de *prédiction* et le terme de *prévision*, qui serait aussi quelque chose qui mériterait de nous arrêter, et qui est en quelque sorte je dirais, seulement sensible précisément dans une phrase qui incarne le message.

Si nous l'abstractifions, la *prédiction* est différente. Ce n'est pas pareil – nous le voyons bien – quand il s'agit de faire accorder les verbes, ou plus exactement de les personnifier, de les « *empersonner* ». « *Tu es celui qui m'a suivi* » au passé, ou « *Tu es celui qui m'as suivi* », est évidemment quelque chose qui présente une sorte de diversité analogue.

Je dirais que d'une certaine façon vous pouvez voir que le temps, cette sorte d'aspect du verbe qui ne se réduit pas à la seule considération du passé, du présent et du futur, le temps est intéressé d'une façon toute différente là où il y a *la deuxième personne*.

Je dirais que c'est d'une action dans le temps qu'il s'agit dans le premier cas, le cas où le « *m'as suivi* » est à la deuxième personne, « *Tu m'as suivi* » dans le temps qui était présent à ce moment, c'est une action qui était temporalisée, une action considérée dans l'acte de s'accomplir qui est exprimée par *la première formule*.

Dans l'autre, « *Tu es celui qui m'a suivi* », c'est un parfait, une chose achevée, et même tellement définie qu'on peut même dire que ça confine à la définition parmi les autres « *Tu es celui qui m'a suivi* ».

Vous sentez bien également : que le « *me* » soit là ou qu'il ne le soit pas, c'est évidemment même du verbe et du sens…

> pour autant que tout ce qui lui est opposé le précise et le définit

…que va dépendre cet accord.

Il y a là une règle sans aucun doute, mais une règle dont il faut vous donner de nombreux exemples pour arriver à la saisir, et la différence qu'il y a entre « *tu es celui qui me suis le mieux* » et « *tu es celui qui me suit comme un petit chien* » est là pour vous permettre d'amorcer les exercices qui suivent, *ce qu'il convient de mettre dans les blancs*.

« *Tu es celui* – il s'agit d'un imparfait – *qui me suivait ce jour-là.* »
« *Tu es celui qui, dans un temps, me suivais à travers les épreuves* ».

Toute la différence qu'il y a entre *la constance* et *la fidélité* me semble être là entre ces deux formules : disons même si le mot *constance* peut faire ambiguïté, toute la différence qu'il y a entre *la permanence* et *la fidélité* donne cette différence entre les accords.

De même le « *me* » n'a pas besoin d'être là. « *Tu es celui qui suis la loi* », « *Tu es celui qui suis le texte* », me semble être d'une autre nature et s'inscrire autrement que « *Tu es celui qui suit la foule* » : dans le premier cas « *suis* » et dans le second « *suit* ».

Ces deux formules sont strictement du point de vue du signifiant…

> c'est–à–dire groupe organique dont la valeur significative s'ordonne depuis le commencement jusqu'à la conclusion

…ce sont des phrases parfaitement valables.

M. PUJOL

Elles ne sont pas identifiées phonétiquement, mais seulement orthographiquement.

LACAN

Ces exemples là sont groupés, ils ne me semblent pas trop inventés pour pouvoir être valables, mais enfin j'ai signalé la dernière fois qu'au bout de cette règle de l'accord du verbe dans la relative, quand il y a un antécédent dans la principale qui est empersonné à la première ou à la deuxième personne, c'est dans ces deux cas–là que nous avons *la possibilité* de mettre au niveau « *tu* », « *Je* », parce que « *Je suis celui qui te suivra* », est une différence avec « *Je suis celui qui te suivrai* ». Ceci n'est pas sans raison.

M. PUJOL

Quand on dit « *Tu es celui qui m'as suivi* », ou quand on l'entend, c'est l'autre qui met le « s », ce n'est pas celui qui parle qui le met.

LACAN

Là, c'est autre chose.
Vous entrez dans le vif du sujet,
ce dans quoi je voudrais vous mener aujourd'hui.
C'est en effet à la considération de ce qui se passe chez d'autres, ou plus exactement de ce que votre discours suppose.

Et vous venez en effet d'aller au cœur de ce problème en indiquant ce qu'à l'instant même j'ai indiqué, que derrière :

- ce « *tu* » auquel je m'adresse de la place où je suis comme *Autre* moi–même avec un grand A,
- ce « *tu* » auquel je m'adresse n'est pas du tout quelque chose qu'il faille purement et simplement considérer comme corrélatif,
- ce « *tu* » justement dans ces exemples, démontre qu'il y a autre chose au–delà de lui qui est justement cet *ego* dont vous parlez, cet *ego* qui soutient le discours de celui qui me suit quand il suit ma parole par exemple, qui est ici invoqué, et dont c'est précisément le plus ou moins de présence, le plus ou moins d'intensité qui fait que nous donnons la première forme, moi qui parle, et non pas lui.

Bien entendu, c'est lui qui *sanctionne*, et c'est même parce que *la sanction* dépend de lui que nous sommes là, que nous nous attachons à *la différence de ces exemples*.

C'est cet *ego* qui est au–delà de ce « *Tu es celui…* », c'est le mode sous lequel cet *ego* est appelé à se repérer qui définit le cas :

- dans un cas c'est « *lui* » qui va en effet suivre, et qui fait qu'en effet le « *celui* » devient *caduc* : *il suivra*, *il suivra* « *lui* », c'est « *lui* » *qu'il suivra,*

- dans le second cas, ce n'est pas « *lui* » qui est en cause, c'est « *moi* » qui est la gravitation d'un objet qui ne peut manquer de me suivre ou ne peut non plus actuellement être considéré comme autrement que m'ayant suivi.

Il s'agit pour tout dire de vous montrer
que ce qui est le support de ce « *tu* »…
    sous quelque forme qu'il apparaisse
    dans mon expérience
…ce qui est le support de ce « *tu* » c'est un *ego*
qui le formule et qui ne peut jamais être tenu
pour complètement le soutenir.

En d'autres termes, chaque fois que je fais appel
par cette sorte de message, de délégation de l'autre,
que je le désigne nommément comme étant :

- celui qui doit…
- celui qui va faire,
- celui auquel je fais appel comme *ego*, mais plus encore :
- celui auquel j'annonce ce qu'il va être,

…il y a toujours – supposé dans cette annonce même –
le fait qu'il la soutienne, et en même temps quelque
chose de complètement incertain, problématique au
sens propre du mot, dans cette sorte de communication
qui est la communication fondamentale, l'*annonce* pour ne
pas dire comme je l'ai fait l'autre jour l'*annonciation*.

Remarquez que ce qui en résulte, c'est que par sa
nature essentiellement fuyante qui ne soutient jamais
totalement le « *tu* », le « *Je* » dont il s'agit est donc…
    chaque fois qu'il est ainsi appelé ou provoqué
…mis en fin de compte…
    chaque fois que c'est nous qui recevons ce « *tu* »
…en posture de se justifier comme étant comme *ego*.

Et je dirais peut–être…
    nous allons y revenir tout à l'heure
    et aborder cela par un autre biais
…que c'est bien une des caractéristiques tout à fait
des plus profondes de ce qu'on appelle le fondement
mental de la tradition judéo–chrétienne, que *la parole*
y profile assez nettement toujours comme son fond
dernier, l'être de ce « *je* » qui fait que dans toutes
les questions essentielles, le sujet se trouve
toujours plus ou moins en posture de cette sommation
de se justifier comme « *je* ».

Derrière tout le dialogue le plus essentiel, il y a cette opposition de « *tu es celui qui es* » et de « *tu es ce lui qui est* » sur laquelle il convient de s'arrêter, car en effet seul le « *je* » qui est absolument seul, le « *je* » qui dit « *je suis celui qui suis* », est celui qui soutient absolument radicalement le « *tu* » dans son appel.

C'est bien toute la différence qu'il y a entre le Dieu de la tradition dont nous sortons, et le Dieu de la tradition grecque.

Si le Dieu de la tradition grecque est capable de se proférer sous le mode d'un « *je* » quelconque, il est assurément celui qui doit dire « *Je suis celui qui est* ».

Il n'en est d'ailleurs absolument pas question, car s'il est quelque part quelque chose qui à la rigueur pourrait prendre cette forme ni chair ni poisson, de ce qui pourrait dire « *Je suis celui qui est* », c'est cette forme archi–atténuée du Dieu grec qui n'est pas du tout non plus quelque chose dont il y ait lieu de sourire, ni non plus de croire que c'est une espèce d'acheminement à l'*évanouissement* athéistique du Dieu.

Le Dieu auquel VOLTAIRE s'intéressait beaucoup…
au point de considérer DIDEROT comme un « *crétin* »
…est bien évidemment quelque chose de cet ordre du « *Je suis celui qui est* ».

Mais *celui* d'ARISTOTE est bien une des choses auxquelles votre esprit ne s'apprêtera pas volontiers parce que c'est devenu pour nous à proprement parler *impensable*.

Pour essayer de situer correctement la question des rapports du sujet à *l'Autre absolu*, essayez de vous mettre pendant un certain temps, par une sorte d'*application*, de *méditation mentale* qui est le mode de ce *medeor* dont je vous parlais la dernière fois…
c'est le verbe original de votre *fonction médicale*
…mettez–vous un instant à méditer sur ce que peut être le rapport au monde d'un homme disciple d'ARISTOTE, pour lequel Dieu c'est la sphère la plus immuable du ciel.
Qu'est cette sphère exactement ?

Ce n'est pas quelque chose qui s'annonce d'aucune façon verbale, de l'ordre de ce que nous évoquions à l'instant en parlant de cet *Autre absolu*, c'est quelque chose qui est cela, la partie de la sphère étoilée, et qui comporte les étoiles fixes.

C'est exactement cette sphère qui dans le monde ne bouge pas, c'est cela qui est Dieu.

Ce que cela comporte comme situation du sujet au milieu du monde est quelque chose dont je dois dire que sauf à s'appliquer à bien partir de là, de ce que ça comporte comme rapport à l'Autre qui nous est absolument étranger et impensable, et même beaucoup plus lointain que ce sur quoi nous pouvons nous amuser à plus ou moins juste titre, autour de la fantaisie punitive, simplement *personne* ne s'y arrête.

Personne non plus ne s'arrête à ceci : c'est qu'au fond de *la pensée religieuse* qui nous a formés, à celle…

> je le répète parce que je l'ai indiqué tout à l'heure, et que c'est par là que ça se raccorde à notre expérience qui nous est la plus commune

…qui nous fait vivre dans *la crainte et le tremblement*, et qui fait que, au fond de toute notre expérience psychologique des névroses…

> sans qu'on puisse pour autant préjuger de ce qu'elles deviennent dans *une autre sphère culturelle*

…la coloration de *la culpabilité* est tellement fondamentale que c'est par là que nous l'avons abordée, et que nous nous sommes rendu compte que *les névroses* étaient structurées sous un mode *subjectif* et *intersubjectif*.

Ce n'est pas par hasard que cette coloration de la culpabilité en forme absolument le fond, et que par conséquent il y a tout lieu de nous interroger si ça n'est pas notre rapport à l'autre absolument en tant qu'il est intéressé fondamentalement par une certaine tradition, celle justement qui s'annonce à un moment donné de l'histoire dans cette formule flanquée d'un petit arbre, nous dit–on, en train de flamber :

« *Je suis celui qui suis* ».

À ceci correspond précisément un mode d'accord et de relation, corrélatif du *divin*. Nous ne sommes pas tellement non plus éloignés de notre sujet, parce qu'il s'agit de cela dans le président SCHREBER : il s'agit d'un mode de construire l'Autre, Dieu.

C'est à cela que correspond un mode de relation à ce Dieu dont vous verrez d'une façon tout à fait compréhensible et facile, à quel point pour nous le mot *athéisme* a un autre sens que celui qu'il pourrait avoir dans *une référence* par exemple à *la divinité aristotélicienne*.

Dans une référence à la divinité aristotélicienne, il s'agit d'un certain rapport, accepté ou non, à un « *étant* » supérieur, à un « *étant* » qui est le suprême, l'absolu de tous les « *étant* » de la dite « *sphère étoilée* », et je vous le répète, cela suffit à situer en un éclairage complètement différent de tout ce que nous pouvons penser, tout ce qui est abordé à partir de là dans le monde.

Notre athéisme à nous précisément, vous voyez bien à quel point il se situe dans une autre perspective, sur une autre route, dans une autre ambiguïté, si je puis dire, et combien il est justement lié à ce côté toujours se dérobant de ce « *je* » de l'Autre.

Le fait qu'un Autre puisse s'annoncer comme « *Je suis celui qui suis* », est très précisément d'ores et déjà l'annonce qu'un Dieu qui en lui–même et par lui–même, et par seule forme de s'annoncer, est un Dieu *au–delà* et un Dieu *caché*, un Dieu *qui ne dévoile en aucun cas son visage*.

On peut dire que d'une certaine façon dans la perspective aristotélicienne, notre départ à nous est un départ athée. C'est une erreur, mais si dans leur perspective c'est strictement vrai, dans notre expérience ça ne l'est pas moins, pour la raison que le caractère problématique de quoique ce soit qui s'annonce comme « *Je suis celui qui suis* » est très précisément le cœur même de la façon dont la question est posée pour nous, c'est–à–dire d'une façon qui est essentiellement non soutenue, et on peut presque dire non soutenable, qui n'est soutenable que par un sot.

Réfléchissez à ce « *Je suis* » de « *Je suis celui qui suis* ».
C'est là ce qui constitue la portée problématique de cette relation à l'Autre dans la tradition qui est la nôtre et à laquelle se rattache un tout autre développement des sciences, une toute autre façon de se mettre dans un certain rapport avec les « *étant* », avec les objets, qui est ce qui distingue très proprement notre science à nous, beaucoup plus profondément que son caractère dit expérimental.

Les anciens n'expérimentaient pas moins que nous, ils expérimentaient sur ce qui les intéressait.

La question n'est évidemment pas là, c'est dans la façon de poser les *autres*, les *petits autres* dans une certaine lumière de *l'Autre dernier*, de *l'Autre absolu*, que se distingue complètement notre façon de considérer le monde et de la morceler, et de le mettre en petites miettes, par rapport à la façon dont les anciens l'abordaient avec des références à une sorte de pôle dernier de « *l'étant* », par rapport à quoi ? Par rapport à quelque chose qui normalement se hiérarchise et se situe dans une certaine échelle de consistance de « *l'étant* ».

Notre position à nous est complètement différente puisqu'elle met d'ores et déjà radicalement en cause *l'être même de ce qui s'annonce comme étant être* et non pas « *étant* ».

« *Je suis celui qui suis* », réfléchissez à ceci que nous sommes hors d'état de répondre selon *la première formule*, car si la seconde est *la formule du déisme*, et qui n'est donc pas une réponse à ce « *Je suis celui qui suis* », *la première est impossible à donner* parce que qui sommes-nous pour pouvoir répondre à « *celui qui est* », « *celui qui suis* » ?

Or nous ne le savons que trop, et c'est évidemment que quelques étourneaux…

> on en rencontre encore, à la vérité il nous en vient beaucoup de vols d'étourneaux de l'autre côté de l'Atlantique

…j'en ai encore rencontré un récemment, et après plusieurs disciples, m'affirmait : « *Mais enfin, je suis moi !* »

Ça lui semblait la certitude dernière.
Je vous assure que je ne l'avais pas provoqué et
que je n'étais pas du tout là pour faire de *la propagande psychanalytique ou anti–psychologique*, c'est venu comme cela.

À la vérité, s'il y a quelque chose qui est vraiment minimal dans l'expérience…
    qui n'a pas besoin d'être celle du psychanalyste,
    mais celle de quiconque, simplement le moindre
    apport de l'expérience intérieure
…c'est qu'assurément…
    comme je le disais la dernière fois
…nous sommes d'autant moins « *ceux qui sommes* »,
qu'à l'intérieur nous savons bien *quel vacarme*, *quel chaos* épouvantable, à travers les diverses objurations,
nous pouvons expérimenter en nous à tout propos,
à tout bout de champ, à propos de toute impression.

Nous touchons donc du doigt que dans la cohérence de cette forme essentielle de la parole qui s'annonce,
ou que nous annonçons nous–mêmes, comme un « *tu* »,
nous nous trouvons dans un monde complexe,
dans la relation de sujet à sujet, en tant qu'il est structuré par les propriétés du langage,
par une distinction essentielle dans laquelle
le terme signifiant doit être considéré produit.

Je vous ai tenus en mains assez longtemps pour que nous puissions concevoir, repérer son propre rôle.

Je voudrais vous ramener à des propriétés tout à fait simples du signifiant et de ce que je veux dire
quand je vous dis qu'il y a là une série de termes
qu'après vous avoir manifesté, si vous voulez,
un radicalisme aussi total de la relation *du sujet au sujet*,
que je doive le faire aller à une sorte de rapport dernier qui est celui si je puis dire, d'une sorte d'interrogation en marge de l'Autre comme tel et
comme sachant que cet Autre est à proprement parler insaisissable, qu'il ne soutient, qu'il ne peut jamais soutenir totalement la gageure que
nous lui proposons.

Inversement l'autre phase de cet abord, de ce point de vue, de ce que j'essaie de soutenir devant vous, comporte je dirais même un certain *matérialisme* des éléments qui sont en cause, en ce sens que quand je vous parle de *la fonction* et du rôle du *signifiant*, ce sont des *signifiants*, bel et bien, je ne dirais pas même *incarnés*, *matérialisés*, ce sont des mots qui se promènent, mais c'est comme tels qu'ils jouent *leur rôle d'agrafage* sur lequel j'ai déjà introduit toute mon avant–dernière causerie.

Je vais maintenant pour vous reposer, essayer de vous amener par une espèce de métaphore, de comparaison… bien entendu « *comparaison n'est pas raison* », et c'est bien parce que je l'ai illustré par des exemples d'une qualité un tant soit peu plus rigoureuse que ce que je vais vous dire maintenant va pouvoir vous apporter autre chose.

Rappelez–vous que c'est à propos de RACINE et de la première scène d'ATHALIE que je vous ai abordé cette *fonction du signifiant* en vous montrant combien tout le progrès de la scène consiste dans la substitution de l'interlocuteur, d'ABNER, par *la crainte de Dieu*, il n'a évidemment pas plus de rapport avec les *craintes* d'ABNER, avec la voix d'ABNER, que le « *…m'as suivi.* » du premier terme, ou le « *…m'a suivi.* » de la seconde phrase.

Ouvrons une parenthèse.
J'ai pu lire dans le *n°7 du 16 Mai* [?] un article sur RACINE dans lequel on définit l'originalité de *cette tragédie* en ce sens que RACINE a su y avoir l'art, l'adresse d'introduire dans les cadres de *la tragédie*…
c'est–à–dire presque à l'insu de son public
…des personnages d'une sorte de haute *putacée*.

Vous voyez pour ce qui est de la distance entre la culture anglo–saxonne et la nôtre, ce que devient dans une certaine perspective cette chose. La note fondamentale telle qu'elle apparaît dans ANDROMAQUE, IPHIGÉNIE, etc., c'est l'exemple d'une haute *putacée* ! Ceci tout de même ne rendra pas inutile notre référence à ATHALIE. Il est ponctué au passage que les freudiens ont fait une découverte extraordinaire dans les tragédies de RACINE.

Je ne m'en suis pas jusqu'à présent aperçu, c'est ce que je déplore, c'est qu'avec tout l'accent et la complaisance qu'à partir de FREUD nous avons mis à rechercher dans les pièces shakespeariennes l'illustration, l'exemplification d'un certain nombre de relations analytiques fondamentales, par contre il nous semble *qu'il serait temps* de faire venir au jour quelques références de notre propre culture, et y trouver peut–être autre chose, et aussi peut–être des choses qui ne seraient pas moins illustratives comme j'ai essayé de le faire la dernière fois, *des problèmes* qui se posent à nous concernant l'usage du *signifiant*.

Venons–en à l'exemple que je veux vous donner pour vous expliquer ce qu'on peut comprendre, ce qu'on peut vouloir dire quand on parle de l'instauration dans ce champ des relations de *l'Autre*, du *signifiant* dans sa gravité, dans son inertie propre, et dans sa fonction proprement signifiante.

Cherchez un exemple *qui matérialise* bien, *qui accentue* le sens de la matérialisation. Je veux dire qu'il n'y a pas de raison à aller chercher très loin une illustration du signifiant qui mérite à plein titre d'être prise comme telle, je dirais que c'est *la route*, *la grand–route* sur laquelle vous roulez avec vos ustensiles de locomotion divers, la route en tant qu'on l'appelle la route, c'est la route qui va par exemple de Mantes à Rouen. Je ne parle pas de Paris parce que c'est un cas très particulier.

L'existence d'une *grand–route* de Mantes à Rouen est quelque chose qui à soi tout seul s'offre à la méditation du chercheur pour lui fournir tout de suite des matérialisations tout à fait évidentes de ce que nous pouvons dire à propos du signifiant, car supposez…

> comme il arrive dans le Sud de l'Angleterre où vous n'avez ces *grand–routes* que d'une façon parcimonieuse

…que vous voudriez aller de Mantes à Rouen et que vous devriez passer une série de petites routes qui sont celles qui vont de Mantes à Vernon, puis de Vernon à ce que vous voudrez.

Il suffit d'avoir fait cette expérience pour
s'apercevoir que ce n'est pas du tout pareil
qu'une succession de petites routes et une *grand–route*,
c'est quelque chose d'absolument différent,
dans la pratique c'est ce qui suffit à soi tout seul
à ralentir et à changer complètement la signification
de vos comportements vis–à–vis de ce qui se passe
entre le point de départ et le point d'arrivée.

A fortiori si vous envisagez par exemple que *tout un paysage, tout un pays, toute une contrée* est simplement recouverte de tout
un réseau de petits chemins et que nulle part
n'existe ce quelque chose qui existe en soi,
qui est reconnu tout de suite quand vous sortez
de n'importe quoi, d'un sentier, d'un fourré,
d'un bas–côté, d'un petit chemin vicinal, vous savez
tout de suite que là c'est la *grand–route*.
La *grand–route* n'est pas quelque chose qui s'étend
d'un point à un autre, c'est quelque chose qui a là
une existence comme telle, qui est une dimension
développée dans l'espace, une présentification de
quelque chose d'original.

La *grand–route…* Ce quelque chose, je le choisis pourquoi ?
Parce que comme dirait M. DE LA PALICE, c'est une
voie de communication, et que vous pouvez avoir
le sentiment qu'il y a là une métaphore excessivement
banale que rien n'atteindrait sur cette *grand–route* ,
sinon ce qui y passe, et que la *grand–route* est un moyen
d'aller d'un point à un autre.

C'est tout à fait une erreur.
Ce qui distingue une grand route de par exemple ces
sentiers que tracent paraît–il par leurs mouvements
les éléphants dans la forêt équatoriale,
c'est très précisément que ce n'est pas pareil :
c'est que les sentiers, tout importants paraît–il
qu'ils soient, sont très exactement ce quelque chose
qui est frayé par le passage, qui n'est rien d'autre
que le passage des éléphants, c'est quelque chose
qui n'est pas rien, qui est soutenu par la réalité
physique de la migration des éléphants et de ce qui
est quelque chose qui est tout à fait en effet *orienté*.

Je ne sais pas si ces routes conduisent comme on dit quelquefois à des *cimetières*, mais enfin ces *cimetières* paraissent bien rester encore mythiques, il semble que ce soient plutôt *des dépôts d'ossements que des cimetières*. Mais laissons les cimetières de côté. Assurément les éléphants ne stagnent pas sur les routes.

La différence qu'il y a entre la *grand–route* et le sentier des éléphants, c'est que nous, *nous nous y arrêtons*, mais au point où vous le voulez…

et là *l'expérience parisienne* revient au premier plan

…*nous nous y arrêtons* au point de nous y agglomérer, et au point de rendre ce lieu de passage assez visqueux pour confiner précisément à l'impasse.

Ne nous arrêtons pas d'ailleurs uniquement à ce phénomène, il est bien clair qu'il se passe ailleurs encore bien d'autres choses qui sont par exemple que nous allons nous promener sur la *grand–route*, tout à fait exprès et intentionnellement, pour faire le même chemin dans un certain temps et en sens contraire, c'est–à–dire vers quelque chose qui nous a littéralement menés nulle part.

Ce mouvement d'aller et retour est quelque chose qui est aussi tout à fait essentiel, qui nous mène sur le chemin de cette évidence qui est ceci : c'est que la *grand–route* est un site, c'est quelque chose autour de quoi s'agglomèrent toutes sortes d'habitations, de lieux de séjour, quelque chose qui polarise, en tant que *signifiant, les significations* qui viennent s'agglomérer autour de la *grand–route* comme telle.

On fait construire sa maison sur la *grand–route*, la maison est sur la *grand–route* , elle s'étage et s'éparpille sans autre fonction que d'être à regarder la *grand–route*. Et pour tout dire dans l'expérience humaine, c'est justement parce que la *grand–route* est un signifiant incontestable qu'elle marque une étape de l'histoire, et tout spécialement pour autant qu'elle marque les empreintes romaines, quelque chose qui a le rapport le plus profond avec le signifiant, qui distingue tout ce qui s'est créé à partir du moment où la route a été prise comme telle.

La route romaine a fait quelque chose qui dans l'expérience humaine a une consistance absolument différente de ces chemins, de ces pistes, même à relais, à communications rapides, qui ont pu faire tenir un certain temps, dans l'Est, des empires.

Tout ce qui est marqué de la route romaine en a pris un style qui va beaucoup plus loin que ce qui est immédiatement *accessible* comme les effets de la *grand-route*, quelque chose qui *marque* précisément…

justement partout où elle a été,
et d'une façon quasiment ineffaçable

…ces *empreintes* romaines avec tout ce qu'elle a développé autour d'elle, aussi bien d'ailleurs les rapports inter-humains de droit, de mode de transmettre la chose écrite, le mode de promouvoir l'apparence humaine et les statues.

M. MALRAUX peut dire à juste titre qu'il n'y a véritablement pas…

du point de vue du musée éternel de l'art

…de véritable lien à retenir de la sculpture romaine, il n'en reste pas moins que la notion même de l'être humain représenté dans la sculpture comme tel, est absolument liée à cette vaste diffusion dans les sites romains, des statues.

Il y a tout un mode de développement des rapports du signifiant qui est essentiellement lié, qui fait de la *grand-route* un exemple absolument pas négligeable, un exemple particulièrement sensible et éclairé de ce que je veux dire quand je parle de *la fonction du signifiant* en tant qu'il polarise, qu'il accroche, qu'il groupe *en faisceau des significations*, et que pour tout dire il y a une véritable antinomie ici entre *la fonction du signifiant* et l'induction qu'elle exerce dans *le groupement des significations*.

C'est le signifiant qui est polarisant, c'est le signifiant qui crée le champ des significations.

Comparez *trois espèces de cartes* sur un grand atlas : *la carte du monde physique* : vous y aurez en effet des choses inscrites dans la nature où déjà les choses sont disposées à jouer ce rôle, mais où elles sont en quelque sorte à l'état naturel.

Voyez en face de cela *une carte politique* :
vous y aurez quelque chose qui se marque sous
ses formes de traces d'alluvions, de sédiments,
quelque chose qui est toute l'histoire des *significations*
humaines, avec un point où elles se maintiennent
dans une sorte d'équilibre faisant des figures plus
ou moins énigmatiques qui s'appellent les limites
politiques ou autres, entre des terres déterminées.

Prenez *une carte des grandes voies de communication*, voyez comment
s'est tracée du sud au nord la route qui traverse par
tels segments de pays pour lier un bassin à un autre,
une plaine à une autre plaine, franchir une chaîne,
s'organiser passant sur des ponts :
vous voyez nettement que c'est là à proprement parler
ce qui exprime le mieux dans ce rapport de l'homme à
la terre, ce que nous appelons le rôle du signifiant,
car il est bien vrai historiquement, non pas comme
le pensait cette personne qui s'émerveillait que
les cours d'eau passent précisément par les villes,
ce serait faire preuve d'une niaiserie tout à fait
analogue que de ne pas voir que les villes se sont
précisément formées, cristallisées, installées au
nœud des routes, c'est–à–dire en un point où un
certain méridien se coupe avec un certain parallèle,
lié à de certaines fonctions de routes, et que c'est
au croisement des routes, d'ailleurs historiquement
avec une petite oscillation, que se produisait ce
quelque chose qui devient un centre de signification,
qui devient une ville, une agglomération humaine avec
tout ce qui lui impose cette dominance du signifiant.

Que se passe–t–il quand nous ne l'avons pas
cette grand route et quand nous sommes forcés
pour aller d'un point à un autre d'additionner
les uns aux autres de petits chemins, autrement dit
des modes plus ou moins divisés de *groupements de signification* ?

C'est cela qui nous donnera le mot « Père » auquel je veux en venir.

C'est à partir du moment où entre deux points
quelconques nous devons passer par tous les éléments
possibles d'un réseau…
Il n'y a pas de *grand–route*, qu'en résulte–t–il ?

Il en résulte que pour aller de ce point à ce point *nous aurons le choix* entre différents éléments du *réseau* :

- nous pourrons faire notre route comme cela,
- ou nous pourrons la faire comme ceci,

pour diverses raisons de commodité, de vagabondage ou simplement d'erreur au carrefour.

Alors d'abord il se déduit de cela plusieurs choses.

Il se déduit que si le signifiant par exemple dont il s'agit…

et c'est là que nous en venons au Président SCHREBER

…est quelque chose qui a rapport avec ce que nous avons déjà amorcé, ce que je développerai la prochaine fois comme étant *la signification* « *procréation* », et vous verrez que cela nous mènera très très loin ce signifiant fondamental.

Mais pour l'instant il faut admettre que c'est le signifiant dont il s'agit dans ce qui va être mis en suspens par la crise inaugurale, le signifiant « *procréation* » dans sa forme la plus problématique, précisément dans sa forme dont FREUD lui–même nous annonce à propos des malades obsessionnels que ce qui concerne la paternité, comme ce qui concerne la mort, ce sont là les deux signifiants.

Le mot y est tiré d'un texte qui…

si on savait le chercher

…intéresse au plus haut degré l'obsessionnel, et que cette forme là, plus problématique que la procréation, ce n'est pas la forme « *être mère* », c'est la forme « *être père* ».

Pour une simple raison, qu'il convient ici de vous arrêter un instant simplement pour méditer sur ceci : à quel point *la fonction* « *être père* » est quelque chose qui n'est absolument pas pensable dans l'expérience humaine si nous n'introduisons pas la catégorie du *signifiant* comme étant un fondement essentiel de toute espèce de construction, d'élaboration des rapports humains, car enfin, « *être père* », je vous demande de réfléchir à ce que peut vouloir dire « *être père* ».

Vous entrerez dans de savantes discussions *ethnologiques* ou autres pour savoir si les sauvages qui disent que les femmes conçoivent *quand elles sont placées à tel endroit*, ou si les esprits ont bien ou non *l'idée de la réalité scientifique*, c'est–à–dire de savoir que les femmes deviennent fécondes quand elles ont dûment copulé.

Ces sortes d'*interrogations* sont tout de même apparues à plusieurs comme participant d'une *niaiserie* parfaite, car il est difficile de concevoir des animaux humains assez abrutis pour ne pas s'apercevoir que quand on veut avoir des gosses il faut copuler.

La question n'est absolument pas là.
La question est qu'entre copuler avec une femme, que la femme porte ensuite quelque chose pendant un certain temps dans son ventre qui finit ensuite par être éjecté, est quelque chose qui va se juxtaposer, sa sommation n'aboutira jamais à constituer ce quelque chose qui fera que l'homme – *le sujet mâle* – aura pour autant la notion de ce que c'est qu'être *père*.

Je ne parle même pas de tout le faisceau culturel que représente le terme « *être père* », je parle simplement de ce que c'est qu'être père, au sens de procréer.

En d'autres termes, pour que la notion élaborée culturellement d'une façon signifiante : « *être père* », pour que se produise cette sorte d'effet de retour qui fasse que pour l'homme le fait de copuler reçoive le sens qu'il a effectivement, réellement, mais pour lequel *il n'y aura aucune espèce d'accès imaginaire possible*,

- que ce soit lui qui ait procrée,
- que cet enfant soit *l'enfant de lui autant que de la mère*,

…pour que cet *effet d'action en retour* se produise, il faut :

- que *la notion*, que l'élaboration de *la notion* « *être père* » ait été d'une façon quelconque, portée à l'état de signifiant premier par un plan de travail qui s'est produit ailleurs,
- que ce travail soit défini par *tout un jeu d'échanges culturels* qui a donné un certain sens, par exemple verbal, nominal, le même au terme « *être père* », ou que ce soit par toute autre voie, peu importe,

- il faut que ce signifiant ait en lui–même sa consistance et son statut, pour qu'à partir de là, le fait de copuler ait vraiment et réellement le sens de « *procréer* », et que *le sujet* bien entendu peut très bien savoir être réellement dans la chaîne nécessaire des causes pour qu'il y ait un enfant, devienne quelque chose qui instaure la fonction de procréer en tant que signifiant.

Je vous accorde qu'ici *je n'ai pas encore* complètement ouvert le voile, mais c'est parce que je le laisse pour la prochaine fois.

C'est qu'à chaque fois vous sentez bien la relation de cette notion de « *procréer* » avec la perception ou l'appréhension de la relation à l'expérience de la mort qui donne son plein sens au terme « *procréer* », *et dans l'un comme dans l'autre sexe*.

De toute façon, le signifiant « *être père* » est là quelque chose qui oui ou non fait la *grand–route* entre les relations sexuelles avec la femme, et le fait que pour le sujet, pour l'être, ce dont il s'agit est dans la relation de procréation considérée comme signifiant fondamental.

Supposez que la *grand–route* n'existe pas, nous nous trouverons devant un certain nombre de petits chemins élémentaires, ceux par exemple dont je viens de parler, à savoir copuler et ensuite qu'une femme porte dans son ventre, ce qui devient à partir de ce moment–là, une source de difficultés, de problèmes.

Vous le voyez assez puisque pour le Président SCHREBER qui selon toute apparence manque de ce signifiant fondamental qui s'appelle « *être père* », il a fallu qu'il fasse cette espèce d'erreur où il embrouille d'une façon plus serrée…

et en partant des exemples que je vous donne aujourd'hui, comment nous pouvons concevoir le mécanisme, la seconde partie du chemin

…porter lui–même, comme une femme, quelque chose.

Il est tout de même assez curieux que le Président SCHREBER pour une raison quelconque, *imagine*, ne peut pas faire autrement que de *s'imaginer* lui–même femme et portant dans son ventre, réalisant dans une grossesse la deuxième partie du chemin nécessaire pour que s'additionnant l'un à l'autre, la fonction « *être père* » soit réalisée.

Si vous voulez, pour pousser un peu plus loin les analogies, je m'arrêterai un instant pour vous dire que tout ceci n'a rien de surprenant.

C'est tellement peu surprenant que c'est attesté par toutes sortes d'expériences, et que de toutes façons l'expérience de « *la couvade* » si problématique qu'elle nous paraisse, peut très simplement dans ce cas général, être située comme *quelque chose* qui en effet dans une assimilation incertaine, incomplète de la fonction « *être père* », répond bien pour le sujet à un besoin de réaliser imaginairement ou rituellement ou autrement la seconde partie du chemin d'une façon qui ne laisse pas « *être père* » à mi–chemin de ce qu'il est important pour lui de réaliser de la relation de procréation.

Pour pousser un peu plus loin ma métaphore et son utilité, je vous dirai qu'en fin de compte comment usez–vous des choses pour ce qu'on appelle des « *usagers de la route* » quand il n'y a pas de *grand–route*, quand il s'agit de passer par des petites, pour aller d'un point à un autre ?

On met au bord de la route des *écriteaux*, c'est–à–dire que là où le signifiant ne fonctionne pas tout seul, ça se met à parler tout seul au bord de la *grand–route*.

Là où il n'y a pas la *grand–route*, il y a des mots qui apparaissent sur des écriteaux. C'est peut–être cela la fonction des petites hallucinations auditives, verbales, de nos hallucinés, ce sont les écriteaux au bord de leur petit chemin, il faut bien qu'ils soient là puisqu'ils n'ont pas le signifiant général.

Si nous supposons que le signifiant est là
à poursuivre son chemin toujours tout seul,
que nous y faisions attention ou non,
il y a au fond de nous…
    plus ou moins éludé précisément par le maintien
    de significations qui nous intéressent
…cette espèce de bourdonnement, de véritable *tohu-bohu*
de [signifiants ?] divers qui sont ceux avec lesquels
nous avons été abasourdis depuis notre enfance.

Pourquoi ne pas concevoir que si au moment précis où
quelque part ces *accrochages* de ce que SAUSSURE appelle
« *la masse amorphe du signifiant* », ce *capitonnage* de « *la masse amorphe du signifiant* » avec *la masse amorphe des significations*, des intérêts,
se met à sauter ou à se révéler déficient ?

Pourquoi ne pas voir qu'à ce moment là le signifiant
et son courant continu reprend son indépendance,
et qu'alors dans cette espèce de bourdonnement
que si souvent nous décrivent les hallucinés dans
cette occasion, ou de murmure continu de ces espèces
de phrases, commentaires, qui ne sont rien d'autre
que des infinités de petits chemins, ils se mettent
à parler, à chanter tout seuls.

C'est encore une chance qu'ils indiquent vaguement
la direction.

Nous essaierons la prochaine fois de montrer
tout ce qui dans le cas du président SCHREBER se met
à différents niveaux, à s'orchestrer, à s'organiser
dans différents registres parlés, comment tout cela
sans répartition, dans son étagement comme aussi bien
dans sa texture, révèle cette polarisation
fondamentale du *manque* soudain rencontré,
soudain aperçu, *d'un signifiant*.

Je commencerai mon petit discours hebdomadaire *en vous engueulant*, mais somme toute quand je vous vois là, si gentiment rangés à une époque si avancée de l'année, c'est plutôt ce vers qui me revient à l'esprit :

« *C'est vous qui êtes les fidèles...* ».

Je vais reprendre mon dessein qui se rapporte à la dernière réunion de la société.

Il est bien clair que les chemins où je vous emmène peuvent conduire quelque part, ils ne sont pas tellement frayés que vous n'ayez quelque embarras à montrer que vous reconnaissez le point où quelqu'un s'y déplace.

Ce n'est tout de même pas une raison pour vous tenir cois, ne serait-ce que pour montrer que vous avez une idée de la question.

Vous pourriez dans ces cas là montrer quelque embarras, vous n'y gagnez rien à ne pas montrer que les choses ne vous sont pas encore entièrement *claires*.

Vous me direz ce que vous gagnez, c'est que c'est en groupe que vous passez pour « *bouchés* », et que somme toute, sous cette forme, c'est beaucoup plus supportable.

Tout de même à propos de « *bouchés* », on ne peut pas ne pas être frappé que certains philosophes, qui sont précisément ceux du moment auquel je me rapporte de temps à autre discrètement, rencontrent un extrait de ce que l'homme entre tous les « *étant* » est un « *étant* » ouvert.

On ne peut pas tout de même manquer de voir…
dans cette espèce d'affirmation panique qui spécifie notre époque, *l'ouverture de l'être* dans ce qui fascine tout un chacun, qui se met à penser
…on ne peut pas manquer à certains moments d'y voir comme une sorte de balance et de compensation du fait précisément que le terme si familier de « *bouché* » exprime comme on le remarque de façon sentencieuse, un divorce entre les préjugés de la science quand il s'agit de l'homme, à savoir qu'elle ne peut de plus en plus donner avec les propriétés qui sont là par–dessus le marché, à savoir *qu'il parle, qu'il pense, qu'il sent*, enfin qu'il est un animal raisonnable.

D'autre part, ces gens qui s'efforcent de redécouvrir qu'assurément ce qui est au fond de la pensée n'est pas le privilège des penseurs, mais que dans le moindre acte de son existence, l'être humain…
quels que soient ses égarements sur sa propre existence, quand précisément il veut articuler quelque chose
…reste quand même entre tous les « *étant* » un *être ouvert*.

Soyez certains qu'en tout cas *ce n'est pas à ce niveau–là* que…
je le souligne, parce que certains, pour être à une vue superficielle essaient de répandre la pensée contraire
…*ce n'est certainement pas à ce niveau* auquel sont sensés se tenir ceux qui véritablement *pensent*…
qui le disent, tout au moins
…*ce n'est pas à ce niveau* que la réalité dont il s'agit quand nous explorons la matière analytique, se situe et se conçoit.

Sans doute bien entendu, *il est impossible d'en dire quelque chose de sensé*, si ce n'est à le restituer dans ce milieu de ce que nous appellerons *les béances de l'être*, mais ces béances ont pris certaines formes, et c'est bien entendu là ce qu'il y a de précieux dans l'expérience analytique, c'est qu'assurément elle n'est fermée en rien à ce côté radicalement questionneur et questionnable de la position humaine, mais qu'elle y apporte quelques déterminants.

Bien entendu, à prendre ces *déterminants* pour des *déterminés*, on précipite la psychanalyse dans cette voie des préjugés de la science, qui laisse échapper toute l'essence de la réalité humaine.

Mais à simplement maintenir les choses à ce niveau, et à ne pas non plus les mettre trop haut, je crois que c'est là ce qui peut nous permettre de donner à notre expérience l'accent juste de ce que j'appelle « *raison médiocre* ».

L'année prochaine…
la conférence de PERRIER m'y a précipité,
je ne savais pas ce que je ferai
…je prendrai cette question de *la relation d'objet* ou de la prétendue telle, et peut–être l'introduirai–je même par quelque chose qui consisterait à rapprocher les objets de la phobie et les fétiches.

La comparaison de ces deux séries d'objets dont vous voyez déjà au premier abord combien ils différent dans leur catalogue, pourrait n'être qu'une bonne façon d'introduire la question de *la relation d'objet*.

Pour aujourd'hui, nous reprendrons les choses là ou nous les avons laissées la dernière fois.

Et puisque aussi bien à propos de la façon dont j'ai introduit ces leçons sur le signifiant, on m'a dit :

« *Vous amenez ça de loin sans doute, c'est fatigant, on ne sait pas très bien où vous voulez en venir, mais quand même rétroactivement on s'aperçoit que le point d'où vous êtes parti… enfin, on voit bien qu'il y avait quelque rapport entre ce dont vous êtes parti et ce à quoi vous êtes arrivé*. »

Cette façon d'exprimer les choses prouve quand même qu'on ne perdra rien à reparcourir une fois de plus le chemin.

La question limitée, je ne prétends pas couvrir tout le champ de ce qui est en outre le propos d'une chose aussi énorme que celle de seulement l'observation du Président SCHREBER, à plus forte raison de *la paranoïa* dans son entier.

Je prétends seulement éclairer un petit champ,
une démarche qui consiste à s'attacher à certains
phénomènes en ne les réduisant pas à une sorte
de mécanisme qui lui serait purement étranger…
    c'est–à–dire, à essayer de l'insérer de toute
    force dans les catégories usitées, dans ce qu'on
    appelle *le chapitre psychologique du programme de philo*
…mais d'essayer de rapporter cela à des notions
simplement un peu plus élaborées concernant
la réalité du langage.

Je prétends que ceci est de nature peut–être à nous
permettre de poser autrement la question de l'origine
au sens très précis du déterminisme, au sens très
précis de l'occasion de l'entrée dans la psychose,
à savoir en fin de compte à des déterminations
tout à fait étiologiques.

Posons la question : que faut–il pour que *ça parle* ?

C'est un des phénomènes les plus essentiels de la
psychose, et le fait de l'exprimer ainsi est bien de
nature déjà peut–être même à écarter de la direction
dans laquelle s'engageraient de *faux problèmes*, à savoir
celui qu'on suscite en remarquant que [dans la psychose]
le « *ça* », le « *id* » est conscient.

De plus en plus, nous nous passons de *cette référence*,
et de *cette catégorie* de la conscience dont FREUD lui–même
a toujours dit que
- littéralement on ne savait plus où la mettre,
- économiquement que rien n'est plus incertain
  que son incidence – il semble. *Qu'elle surgisse* ou *qu'elle ne*
  surgisse pas, est – du point de vue économique –
  tout à fait contingent

…c'est donc bien dans la tradition freudienne que
nous nous plaçons en disant qu'après tout la seule
chose que nous avons à penser, c'est que *ça parle*.

Pour que *ça parle*, nous avons essayé de centrer
l'interrogation sur : pourquoi est–ce que *ça parle* ?
Pourquoi est–ce que pour le sujet lui–même, *ça parle*,
c'est–à–dire que ça se présente comme une parole,
et que cette parole, c'est « *ça* », ce n'est pas *lui* ?

Nous avons essayé de centrer cette parole au niveau du « *tu* », ce point du « *tu* » éloigné…
    comme on me l'a fait remarquer
…du point auquel j'aboutissais en essayant de vous symboliser le signifiant par l'exemple de la *grand–route*.

Ce point « *tu* », encore une fois nous allons y revenir puisque aussi bien c'est autour de cela que s'est *centré* aussi bien tout notre progrès de la dernière fois, et peut–être certaines *des objections* qui m'ont été faites.

Ce « *tu* » que nous employons constamment. Arrêtons nous à ce « *tu* », si tant est comme je le prétends, que c'est autour d'un approfondissement de *la fonction* de ce « *tu* » que doit se situer l'appréhension originaire de ce à quoi je vous conduis, de ce à quoi je vous prie de prêter réflexion.

La dernière fois, quelqu'un me disait à propos de « *Tu es celui qui me suivras* », me faisait l'objection grammaticale qu'assurément il y avait là quelque arbitraire à rapprocher « *Tu es celui qui me suivras* », de « *Tu es celui qui me suivra* » de la seconde phrase, que les éléments n'étaient pas homologues, que bien entendu ce n'était pas du même « *celui* » qu'il s'agissait dans les deux cas, puisque aussi bien celui–ci pouvait être élidé, et que « *Tu me suivras* » est un commandement.

Ça n'est pas *la même chose du tout* que « *Tu es celui qui me suivras* » qui, si nous l'entendons dans son sens plein, n'est pas un commandement mais un mandat, je veux dire que « *Tu es celui qui me suivras* » implique la présence de l'Autre, quelque chose de développé qui suppose la présence, tout un univers institué par le discours, c'est à l'intérieur de cet univers que « *Tu es celui qui me suivras* ». Nous y reviendrons.

Commençons par nous arrêter d'abord à ce « *tu* », et faisons bien cette remarque…
    qui a l'air d'aller de soi,
    mais qui n'est pas tellement usitée
…que le dit « *tu* » n'a aucun sens propre.

Ce n'est pas simplement parce que je l'adresse indifféremment à n'importe qui, mais je l'adresse aussi bien à moi qu'à vous, et presque à toutes sortes de choses, je peux même tutoyer quelque chose qui m'est aussi étranger que possible, je peux même tutoyer un animal, un objet inanimé.

La question d'ailleurs n'est pas là.
Le « *tu* », si vous y regardez bien, est de très près, du côté *formel*, *grammatical* des choses, qui est justement ce à quoi se réduit pour vous toute espèce d'usage du *signifiant* dans lequel vous mettez malgré vous des *significations*, et que vous y croyez à la grammaire !

Tout votre passage à l'école se résume à peu près comme gain intellectuel à vous avoir fait croire à la grammaire, on ne vous a pas dit que c'était cela…
le but n'aurait pas été atteint
…mais c'est à peu près ce que vous avez recueilli.
Mais si vous vous arrêtez à des phrases *comme celle–ci* :

« *Si tu risques un œil au dehors, on va te descendre.* »

Ou bien encore :

« *Tu vois le pont, alors tu tournes à droite.* »

Vous vous apercevrez :

- que le « *tu* », à y regarder de bien près, n'a pas du tout la valeur subjective d'une réalité quelconque de l'autre et du partenaire,
- que le « *tu* » là, est tout à fait équivalent à un site ou à un point,
- que le « *tu* » a tout à fait la valeur d'*une conjonction*,
- que ce « *tu* » introduit *la condition* ou *la temporalité*.

Je sais bien que ceci peut vous paraître tout à fait hasardé, mais je vous assure que si vous aviez une petite pratique de la langue chinoise, vous en seriez absolument convaincu :
il y a ce fameux terme qui est le signe de la femme

et le signe de la bouche 女口[rú][35].

35 Cf. le commentaire de Guy Sizaret sur Lacanchine.

Mais on peut s'amuser beaucoup avec ces caractères chinois : le « *tu* » est quelqu'un auquel on s'adresse *en lui donnant un ordre*, c'est-à-dire *« comme il convient de parler aux femmes ! » On peut aussi dire mille autres choses, donc ne nous attardons pas.*

Ce qui est beaucoup plus intéressant, ce sont des phrases que je ne m'attarderai pas à vous citer, parce que ce serait peut-être considéré comme abusif, mais enfin *j'ai là l'occasion* de vous montrer que le « *tu* » sous cette forme, *exactement ce même* 如 est employé pour servir à formuler *la locution* « *comme si* », ou bien encore qu'une autre forme du « *tu* » est employé *très exactement*...

comme je vous le disais à l'instant

…pour formuler à proprement parler, et d'une façon qui n'a aucune espèce d'ambiguïté, un « *quand* » ou un « *si* » introductif d'une conditionnelle.

Cette *référence* montrera peut-être qu'il n'est pas exclu, que si la chose est moins évidente dans nos langues parce que si nous avons quelques résistances à le comprendre et à l'admettre dans les exemples que je viens de vous donner, c'est uniquement en fonction des préjugés de la grammaire qui vous forcent…

parce que si tout d'un coup vous vous penchez sur une phrase au lieu de l'entendre…

…qui vous forcent dans *les artifices de l'analyse étymologique et grammaticale* à mettre à ce « *tu* » la deuxième personne du singulier bien entendu c'est la deuxième personne du singulier mais il s'agit de savoir à quoi elle sert.

En d'autres termes, *il s'agit de s'apercevoir que le « tu »* a un certain nombre d'autres éléments qu'on appelle…

dans les langues qui pour nous ont l'avantage de servir un peu à nous ouvrir l'esprit…

je parle justement de ces langues *sans flexion* [36]

…qu'on appelle des *particules*, qui sont ces curieux signifiants multiples, quelquefois d'une ampleur et d'une multiplicité qui va jusqu'à engendrer chez nous une grammaire raisonnée de ces langues, une certaine désorientation, mais qui sont quand même un apport linguistique qui bien entendu est universel.

36 Dans les langues sans flexion nominale, dites « analytiques » (français), c'est l'ordre des mots qui permet de différencier l'objet du sujet : Sujet-Verbe-Objet. Dans les langues à flexion nominale, dites « synthétiques » (latin, russe), l'ordre des mots est souple.

Il suffirait d'écrire d'une façon tant soit peu phonétique pour nous apercevoir que même des différences de tonalité ou d'accent, soulignent cet usage d'un terme comme le signifiant « *tu* », à des incidences qui vont tout à fait au–delà et tout à fait différemment du point de vue de la signification de ce qu'une identification de la personne prétendait lui donner comme autonomie de signifié.

En d'autres termes, le « *tu* » en grec a la valeur d'introduction dans ce qu'on appelle en linguistique *la protase*, ce qui est *posé avant*. C'est *la façon la plus générale* d'articuler ce qui précède, l'énoncé à proprement parler de ce qui donne son importance à la phrase.

Il y aurait bien d'autres choses à en dire, et si nous entrions dans le détail en cherchant à préciser le signifiant du « *tu* », il faudrait faire un grand usage de formules comme celle de « *tu n'as qu'à…* » dont nous nous servons si souvent pour nous débarrasser de notre interlocuteur. C'est quelque chose qui a tellement peu à faire avec « *qu'* », que très *spontanément* le lapsus glisse très rapidement « *…à faire cela* ». On en fait quelque chose qui se décline, qui s'infléchit. Le « *tu n'as qu'à…* » n'a pas la valeur de réflexion de ce quelque chose qui permettrait quelques remarques sémantiques très éclairantes.

L'important est que vous saisissiez :

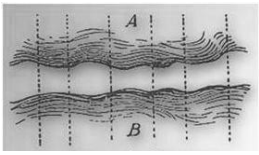
- que ce « *tu* » est loin d'avoir une valeur *univoque*, loin d'être en quoi que ce soit quelque chose dont nous puissions hypostasier l'Autre,
- que *ce « tu » est* à proprement parler *dans le signifiant, ce quelque chose que j'appellerais une façon de hameçonner cet Autre*, et *de hameçonner très exactement dans le discours, d'accrocher à l'Autre la signification*.

Il n'est pas quelque chose qui se confonde donc essentiellement avec ce qu'on appelle l'allocutaire, à savoir celui à qui l'on parle, c'est trop évident, il est très souvent absent, et dans les impératifs où l'allocutaire est impliqué de la façon la plus évidente puisque c'est autour de cela qu'on a défini un certain registre dit « *locutoire simple* » du langage.

Dans l'impératif, le « *tu* » n'est pas manifesté, il y a juste une sorte de *limite* qui commence au signal, je veux dire au signal articulé.

Le « *Au feu !* » par exemple est incontestablement une phrase, il suffit de le prononcer pour s'apercevoir que c'est là quelque chose qui n'est pas sans provoquer quelque réaction.

Puis l'impératif vient qui ne nécessite rien, il y a un stade de plus, il y a ce « *tu* » impliqué par exemple dans cet ordre au futur dont je parlais tout à l'heure, et ce « *tu* » qui est une sorte d'*accrochage de l'Autre* dans le discours, cette façon d'*accrocher l'Autre*, de le situer dans cette *courbe de la signification* que nous représente DE SAUSSURE, qui est la parallèle de la *courbe du signifiant*. *Ce « tu » est cet hameçonnage de l'Autre dans l'onde de la signification.*



Ce terme qui sert à identifier l'Autre en un point de cette onde, est en fin de compte pour dire le mot, ce « *tu* » si nous le poursuivons, notre appréhension, voire notre métaphore jusqu'à son dernier terme radical est *une ponctuation*, si tant est que vous réfléchissiez à ceci qui est particulièrement mis en évidence dans les formes des *langues non sectionnaires*, que *la ponctuation* c'est ce qui joue ce rôle d'accrochage le plus décisif au point que lorsque nous avons un texte qui soit classique, le texte peut varier du tout au tout selon que vous mettiez la ponctuation en un point ou à un autre, et je dirais même que cette variabilité n'est pas sans être utilisée pour accroître la richesse d'interprétation, la variété de sens d'un texte.

Toute *l'intervention* qu'on appelle à proprement parler commentaire dans ses formes au texte traditionnel, joue justement sur la façon d'appréhender, de fixer dans un cas déterminé où doit se mettre *la ponctuation*.

Le « *tu* », c'est un signifiant, une ponctuation, quelque chose par quoi l'Autre est fixé en un point de la signification. La question est celle-ci : que faut-il pour promouvoir ce « *tu* » à *la subjectivité* ?

Ce « *tu* » qui est là d'une certaine façon non fixé dans le substrat du discours, dans son pur portement, dans son idée fondamentale, ce « *tu* » qui par lui-même n'est pas tant ce qui désigne l'Autre que ce qui nous permet d'opérer sur lui, mais qui aussi bien est là toujours présent en nous, en l'état de suspension et en tout comparable à ces *otolithes* dont je vous parlais l'autre jour au même moment où le commençais à introduire ces formules qui avec un peu d'artifice nous permettent de conduire de petits crustacés, avec un électroaimant, là où nous voulons.

Ce « *tu* » qui pour nous-mêmes, et en tant que nous le laissons libre et en suspension à l'intérieur de notre propre discours, est pour nous toujours susceptible d'exercer cet *accrochage*, cette *conduction* contre laquelle nous ne pouvons rien, sinon de la contrarier et de lui répondre.

Que faut-il *pour promouvoir ce « tu » à la subjectivité* ? Quand je dis *« pour promouvoir ce « tu » à la subjectivité »*, *cela veut dire pour que ce « tu »*, lui-même sous sa forme de signifiant présent dans le discours, *devienne pour nous* quelque chose qui est sensé supporter *quelque chose de comparable à notre ego*, et quelque chose qui ne l'est pas, c'est-à-dire *un mythe*.

Il est bien certain que c'est là la question qui nous intéresse puisque après tout il n'est pas tellement étonnant d'entendre des gens sonoriser leur discours intérieur à la façon des psychotiques, un tout petit peu plus que nous le faisons nous-mêmes.

Depuis longtemps, on a remarqué que *les phénomènes du mentisme*, qu'ils soient provoqués par quelque chose, que ce soit quelque chose qui nous donne des phénomènes en tout comparables à ce qu'à tout prendre, nous recueillons comme un témoignage de la part d'un psychotique, pour autant que nous ne le croyons pas sous l'effet de quelque chose qui *émette des parasites*.

Nous dirons bêtement que ce « *tu* » suppose un Autre qui en somme est au–delà de lui.

C'est bien en effet autour de l'analyse du *verbe* « *être* » que devrait se situer ici notre prochain pas. Nous ne pouvons pas là–dessus non plus épuiser tout ce qui nous est proposé autour de l'analyse du *verbe* « *être* ».

Je fais ces allusions en me référant à des *philosophes* que maintenant je nomme plus précisément, ceux qui ont centré leur méditation autour de la question du *Dasein*, toute cette question du *verbe* « *être* » a été reprise, et nous sommes bien forcés de l'évoquer comme ayant été poursuivie spécialement en allemand, puisque c'est en allemand que le *Dasein* a pris son identification.

Là–dessus M. HEIDEGGER a promu quelques réflexions dans son traité métaphysique à propos du *Sein*, il a commencé à l'envisager *sous l'angle grammatical et étymologique*.

Je vous dirai tout de suite que je ne suis pas tellement d'accord. Pour ceux d'entre vous qui connaissent ces textes, ou qui ont pu les trouver plus ou moins commentés, et je dois dire assez fidèlement commentés dans quelque article que Jean WAHL y a consacré récemment le *Sein*…

> avec les accents que dégage par son seul apport au niveau du signifiant, au niveau de l'analyse du mot et de la *conjugaison* comme on dit couramment, disons plus exactement de la *déclinaison*, car il donne beaucoup d'importance dans cette notion de déclinaison au sens propre et physique du terme, du verbe *Sein*

…mène M. HEIDEGGER à promouvoir les différentes formes radicales qui, comme vous le savez, composent en allemand comme en français ce fameux verbe « *être* » qui est loin d'être un verbe simple, et même d'être un seul verbe dont il trop évident que la forme « *suis* » n'est pas de la même *racine* que « *es* », « *est* », que « *fut* » et il n'y a pas non plus stricte équivalence avec ces formes incluses dans *la fonction du verbe* « *être* », « *été* » qui est quelque chose qui se retrouve d'une langue à l'autre.

Cet « *été* »…
si le « *fut* » a son équivalent en latin,
ainsi que le « *suis* » et la série de « *est* »
…il vient de « *stare* », il vient *d'une autre source* que ce qui est à l'origine *des autres formes*, il vient de « *stare* ».

La variété, voire la répartition, est également différente *en allemand* où vous le voyez bien le « *sind* » se groupe avec le « *bist* », alors qu'en français la deuxième personne est groupée avec la troisième.

L'important est qu'on a dégagé à peu près – pour les langues européennes – trois racines, celles qui correspondent à peu près à peu près au « *sommes* », à l'« *est* » et au « *fut* » que l'on rapproche de la racine φύσις [phusis] en grec qui se rapporte à l'idée de vie et de croissance.

Sur les autres, M. HEIDEGGER insiste sur les deux faces du sens « *sten* » qui se rapprocherait de « *stare* », *qui se tient debout, qui se tient tout seul*, et « *verbahen* », *durer*.
Ce sens étant tout de même rattaché à la face ou à la source φύσις [phusis].

L'idée de se tenir droit, l'idée de vie et l'idée de durer serait pour HEIDEGGER ce que nous livrerait une analyse étymologique plus ou moins complétée par l'analyse grammaticale, et nous permettrait de comprendre que c'est d'une espèce de réduction et d'indétermination jetée sur l'ensemble de ces sens que surgirait la notion d'*être*.

Je résume pour vous donner simplement l'idée de la chose, pour dire que dans son ensemble une analyse de cette sorte est de nature plutôt *à élider*, *à masquer*…
ce qui est singulier quand il s'agit d'un progrès auquel essaie de nous initier HEIDEGGER
…ce qui est absolument irréductible dans la fonction du verbe « *être* », ce à quoi il a fini par servir, mais ce dont on aurait tort de croire que c'est par une espèce de virage progressif de ces différents termes, que cette fonction se dégage.

C'est la fonction purement et simplement copulaire,
et en tant que dans le registre où nous nous posons
la question, à savoir :
à quel moment et par quel mécanisme ce « *tu* »…
tel que nous l'avons défini comme ponctuation,
comme mode d'accrochage signifiant indéterminé
…comment ce « *tu* » arrive à *la subjectivité*.

Je crois que c'est *très essentiellement* quand il est pris…
et c'est pour cela que j'ai choisi *les phrases exemplaires* dont nous sommes partis : « *tu es celui qui…* »
…quand il est pris dans cette fonction copulaire
à l'état pur, et dans cette forme de son état pur
qui consiste à proprement parler dans *sa fonction ostensive*.

Nous devons trouver l'élément qui exhaussant ce « *tu* »,
fait de ce « *tu* » quelque chose qui déjà dépasse
d'un degré cette fonction indéterminée d'assommage,
qui commence à en faire, sinon une subjectivité,
du moins quelque chose qui est le premier pas vers
le « *tu es celui qui me suivras* » :
c'est le « *c'est toi qui me suivra* ».

Remarquez que ce n'est pas la même chose.

« *C'est toi qui me suivra* » est une *ostension*, et à la vérité
qui suppose l'assemblée présente de tous ceux qui,
unis ou non dans une communauté, sont supposés
en faire le corps, être le support du discours dans
lequel s'inscrit cette *ostension* de « *C'est toi qui me suivra* ».

Et quand nous y regardons de près, nous voyons que
ce à quoi correspond ce « *C'est toi* », c'est justement
la deuxième formule, à savoir « *Tu es celui qui me suivras* ».

Le « *Tu es celui qui me suivra* » suppose, dis–je, cette
assemblée imaginaire de ceux qui sont les supports
du discours, cette présence de *témoins*, voire de *tribunal*
devant lequel le sujet reçoit l'avertissement
ou l'avis auquel en somme il est sommé de répondre
« *Je te suis* », c'est–à–dire à obtempérer à l'ordre.

Il n'y a pas d'autre réponse pour le sujet
à ce niveau que de garder le message dans l'état même
où il lui est envoyé, tout au plus en modifiant
la personne, c'est–à-dire en inscrivant pour lui
le « *Tu es celui qui me suivra* » qui dès lors devient un élément
de son discours intérieur auquel il a, quoiqu'il en
veuille, à répondre pour ne pas le suivre.

Cette indication sur le terrain où elle le somme
de répondre, il faudrait que justement il ne le suive
pas du tout sur ce terrain, c'est–à–dire qu'il se
refuse à entendre.
Dès lors qu'il entend il y est conduit.

Ce refus d'entendre est à proprement parler
une force dont aucun sujet…
    sauf *préparation gymnastique spéciale*
…ne dispose véritablement, et c'est bien là,
dans ce registre, que gît et se manifeste
la force propre du discours.

En d'autres termes, cet « *Autre* » ou ce « *tu* » à ce
niveau où nous parvenons, c'est *l'Autre* tel que je le
fais voir par mon discours, je le désigne, voire
je le dénonce, c'est *l'Autre* en tant qu'il est pris dans
cette *ostension* par rapport à ce tout qui est supposé
par *l'univers du discours*, mais du même coup je ne le sors pas
de cet univers, je l'y objective, je lui désigne
à l'occasion aussi *ses relations d'objets* dans ce discours,
et pour peu qu'il ne demande que ça…
    comme chacun sait c'est la propriété justement
    du névrosé, c'est avec cela qu'on lui désigne
…alors ça peut aller assez loin.

Remarquez que ça n'est pas une chose complètement
inutile que de donner aux gens ce qu'ils demandent,
il s'agit simplement de savoir si c'est bienfaisant.
En fait, si ça a incidemment quelque effet,
c'est précisément dans la mesure, où cela sert
à lui compléter son vocabulaire.

Il n'est bien entendu pas ce que croient ceux
qui usent de cette forme d'opérer avec *la relation d'objet*,
puisqu'ils croient *désigner effectivement* ces *relations d'objet*.

En fait c'est rarement et par pur hasard que cette façon de procéder produit un effet bienfaisant, car cette façon en effet de compléter son vocabulaire peut permettre au sujet de s'extraire lui–même de cette sorte d'implication signifiante qui constitue la symptomatologie de sa névrose.

C'est pour cela que les choses ont toujours marché d'autant mieux que cette sorte d'adjonction de vocabulaire de notre délirant, est quelque chose qui avait encore gardé quelque fraîcheur, mais depuis que ce dont nous disposons dans nos petits cahiers comme « *Nervenanhang* » pour les névrosés, c'est – pour les rusés – de beaucoup tombé de valeur, et ça ne remplit plus tout à fait la fonction qu'on pourrait espérer quant à la resubjectivation du sujet.

Je veux dire par là l'opération de s'extraire de cette implication signifiante dans laquelle nous avons cerné *l'essence, les formes mêmes du phénomène névrotique*.

En d'autres termes, la question est qu'on voulait manier correctement cette relation d'objet, et que pour la manier correctement, il faudrait faire comprendre que dans cette relation, c'est lui l'objet en fin de compte, c'est même *parce qu'il se cherche comme objet qu'il s'est perdu comme sujet*.

Simplement, disons qu'au point où nous en sommes arrivés, il n'y a nulle commune mesure entre nous–mêmes et ce « *tu* » tel que nous l'avons fait *surgir*, que cette espèce de rapport, d'extension forcément suivie de résorption, que ce rapport d'injonction plus ou moins obligatoirement suivi d'un rapport de disjonction, et qu'en fin de compte pour avoir sur ce plan et à ce niveau un rapport qui soit authentique avec cet Autre, il n'y a pas moyen de le trouver ailleurs que dans la direction suivante.

À celui à qui nous disons « *Tu es celui qui me suivra* », il faut que nous rapprochions l'objectif.

Que celui–là, qui devient « *Tu es celui qui me suit* », réponde « *Tu es celui que je suis* », prête aux *jeux de mots*, à l'*ambiguïté*, que c'est du rapport *d'identification à l'autre* qu'il s'agit, mais que si en effet l'un l'autre, nous nous guidons dans notre identification réciproque vers notre *désir*, forcément nous nous y rencontrons…

et nous nous y rencontrerons *d'une façon incomparable*

…que c'est l'un ou l'autre, que c'est toi ou moi qui le possède en somme, puisque c'est en tant que *je suis toi* que *je suis*, et ici l'ambiguïté est totale.

« *Je suis* », ce n'est pas seulement suivre, c'est aussi « *je suis, toi tu es* », et aussi « *toi, celui qui, au point de rencontre, me tueras* », c'est-à–dire que la relation qui est mise en évidence à ce niveau où l'autre est pris comme objet dans la relation d'ostension, le seul point sur lequel nous le rencontrions comme subjectivité équivalente à la nôtre, c'est sur *le plan imaginaire*, c'est sur le plan du moi *ou* toi, l'un *ou* l'autre et *jamais ensemble*, c'est sur le plan où notre *moi* c'est *l'autre*, c'est justement sur ce plan où toutes les confusions sont possibles quant à *la relation d'objet*, et *l'objet de notre amour* n'est que nous–mêmes, c'est le « *Tu es celui qui me tues* ».

On peut remarquer l'opportunité heureuse que nous offre la forme française qui n'est pas autre chose que le signifiant même dans lequel se trouvent les différentes façons de comprendre *la forme* du « *tu es* »…

et comment dans le sens de « *tu* » lui–même, nous avons le bonheur en France d'avoir ce signifiant radical du « *tu* », et à la deuxième personne du singulier reproduit jusque dans sa *forme alphabétique* l'inscription du « *tu* », et qui passe de l'autre côté de « *celui qui…* »

…on peut user de cela indéfiniment.

Si je vous disais que *nous le faisons toute la journée*.
Si, au lieu de dire : « *to be or not to be… to be or…* »,nous disions « *tu es celui qui me tue…* », etc.

C'est cela qui est
le fondement de la relation de rapport à l'autre.

Ceci veut dire que dans toute l'identification imaginaire le « *tu es* » aboutit à la destruction de l'autre, et qu'inversement parce que cette destruction est là simplement en forme de transfert, se dérobe dans ce que nous appellerons la *tutoïté*

Je pourrais peut–être vous montrer un passage pour essayer de faire cette *sorte d'analyse* particulièrement désespérante et stupide, du type de ce qui s'inscrit dans un volume célèbre de la même école, qu'on appelle celle du « *Meaning of Meaning* ». Ceci aboutit à des choses tout à fait vertigineuses dans le genre du bourdonnement. [C. K. Ogden , I. A. Richards : Meaning Of Meaning, Mariner Books, 1989.]

De même pour aboutir à traduire un passage de […] effectivement célèbre, où il s'agit d'inciter les personnes qui ont un petit commencement de vertu à avoir au moins la cohérence d'en compléter tout le champ, et quelque part même, dit le « *tu* » : « *tue–moi* ».

Ça signifie quelque chose de ne pas pouvoir le supporter, et il applique cela au champ de la justice, c'est–à–dire partir également de cette conception raisonnable :

« *Tu ne peux pas supporter la vérité du « tu », en quoi tu peux toujours être désigné pour ce que tu es, à savoir un vaurien. Si tu veux le respect de tes voisins, élève–toi jusqu'à cette notion des distances normales, c'est–à–dire une notion générale de l'Autre, de l'ordre du monde et de la loi.* »

Ce « *tu* » a semblé absolument déconcerter les commentateurs, et à la vérité je pense que notre *tutoïté* d'aujourd'hui vous rendra assez familiers avec le registre dont il s'agit.

Faisons le pas suivant :
il s'agit donc que *l'autre soit reconnu comme tel*.
Que faut–il donc pour que *l'autre soit reconnu comme tel* ?
Quel est le pas suivant ?

Bien entendu en fin de compte c'est l'Autre pour autant qu'il est là dans la phrase de mandat dont j'ai voulu vous indiquer le registre.
C'est là qu'il faut nous arrêter un instant.

Après tout, ce franchissement n'est pas tellement quelque chose qui soit inaccessible, puisque aussi bien nous avons vu que cette altérité évanouissante de l'*identification imaginaire du moi* en tant qu'elle ne rencontre le « *toi* » que dans un moment limite où chacun des deux ne pourra subsister ensemble avec l'autre, c'est que l'Autre – lui, avec un grand A – il faut bien qu'il soit reconnu au-delà de ce rapport, même réciproque exclusion, c'est-à-dire qu'il faut qu'il soit reconnu comme aussi insaisissable que moi dans cette relation évanouissante.

En d'autres termes, il faut qu'il soit évoqué comme ce que de lui-même il ne reconnaît pas, et c'est bien cela le sens de « *Tu es celui qui me suivras* ».

Si vous y regardez de près, si ce « *Tu es celui qui me suivras* » est délégation, voire consécration, c'est pour autant que la réponse à ce « *Tu es celui qui me suivras* » n'est pas jeu de mots, mais le « *je te suis* », et le « *je suis* », « *Je suis ce que tu viens de dire* », c'est là cet usage de *la troisième personne* absolument essentiel au discours en tant qu'il désigne ce qui est le sujet même du discours, c'est-à-dire ce que le discours a dit : « *Je suis ce que tu viens de dire* », ce qui dans l'occasion veut dire exactement : « *Je suis très précisément ce que j'ignore, car ce que tu viens de dire est absolument indéterminé, parce que je ne sais pas où tu mèneras.* » Si *la réponse* est pleine, à ce « *Tu es celui qui me suivras* » c'est « *je le suis* » qu'elle doit dire, exactement le même « *je le suis* ».

Vous vous trouvez dans la fable de la tortue et des deux canards : elle arrive à ce point crucial quand enfin les canards lui ont proposé de l'emmener aux Amériques, et que tout le monde attend de voir cette petite tortue accrochée au bâton de voyageuse. « *La reine ? dit la tortue, oui, vraiment, je la suis*. »

Là dessus PICHON se pose d'énormes questions pour savoir s'il s'agit d'une reine à l'état abstrait, ou d'une reine concrète, et spécule de façon déconcertante pour quelqu'un qui avait quelque finesse en matière grammaticale et linguistique, de savoir si elle n'aurait pas dû dire : « *je suis elle* ».

Si elle avait parlé d'une reine véritablement existante, elle dirait peut–être beaucoup de choses : « *Je suis la reine* », mais si elle dit quelque chose comme cela, « *je la suis* », c'est–à–dire ce dont vous venez de parler, il n'y a aucune autre distinction à introduire, que de savoir que « *la* » concerne ce qui est impliqué dans le discours.

Ce qui est impliqué dans le discours, c'est bien cela dont il s'agit, c'est–à–dire qu'il faut nous arrêter un instant à *cette parole inaugurale* du dialogue, quand il s'agit de « *Tu es celui qui me suivras* », il faut que nous en mesurions un instant l'*énormité*, que ce soit au « *tu* », lui–même, que nous nous adressions en tant qu'*inconnu*.

C'est là ce qui fait son aisance, c'est là aussi ce qui fait sa force, c'est là aussi ce qui fait qu'il passe de « *tu es* » dans le « *suivras* » de la seconde partie en y persistant : il y persiste précisément parce que dans l'intervalle il peut y défaillir.

Ce n'est donc pas dans cette formule, à un *moi* en tant que je le fais voir, que je m'adresse, mais à tous les signifiants qui composent le sujet auquel nous sommes opposés. Je dis : à tous les signifiants qu'il possède, jusque y compris ses *symptômes*. C'est à ses dieux comme à ses démons que nous nous adressons, et c'est pour cela que cette forme de la phrase, cette façon d'énoncer la sentence que j'ai appelée jusqu'à présent celle du mandat, je l'appellerai à partir de maintenant *l'invocation*, avec les connotations religieuses qu'a ce terme, c'est–à–dire que je fais passer en lui cette foi qui est la mienne, et non pas simplement cette formule inerte, cette *invocation*.

Je vous indique au passage que dans les bons auteurs, et peut–être dans CICÉRON, l'invocation est à proprement parler la désignation dans sa forme religieuse originelle, précisément de ce que je viens de vous dire. C'est quelque chose, une formule verbale par quoi on essaie avant le combat de se rendre les dieux – *ce que j'appelais tout à l'heure les signifiants, les dieux et les démons, les dieux de l'ennemi* – favorables.

C'est à eux que *l'invocation* s'adresse, et c'est bien pourquoi je pense que le terme d'invocation désigne à proprement parler cette forme la plus élevée de la phrase, grâce à quoi tous les mots que je prononce dans cette *invocation* sont de vrais mots, des voix évocatrices auxquelles chacune de ces phrases doit répondre, l'enseigne de l'Autre véritable.

Vous le voyez donc, vous venez de le voir avec ces deux étages en quoi le « *tu* » dépend du signifiant comme tel, en quoi c'est du niveau du signifiant qui est vociféré que dépendent la nature et la qualité du « *tu* » qui est appelé à vous répondre.

Dès lors quand ce signifiant qui porte la phrase fait défaut à l'autre, le « *je le suis* », qui vous répond ne peut faire figure que d'une interrogation éternelle : « *tu es celui qui me…* », quoi ? À la limite de ce qui sort, c'est la réduction au niveau précédent, « *tu es celui qui me… tu es celui qui…* etc. *tu es celui qui me tues* ».

Le « *tu* » réapparaît chaque fois que dans l'appel à l'Autre, proféré comme tel, le signifiant tombe dans ce champ du signifiant de l'Autre, qui est pour l'Autre exclu, *Verworfen*, inaccessible.

Je dis donc que le signifiant à ce moment là produit la réduction, mais intensifiée à la pure relation imaginaire.

À ce moment là se produit ce phénomène si singulier qui a donné à se gratter la tête à tous les commentateurs du cas du président SCHREBER, ce perplexifiant « *assassinat d'âmes* », comme il s'exprime, qui est pour lui le signal de l'entrée dans la psychose, ce quelque chose bien entendu qui peut avoir toutes sortes de significations pour nous autres, commentateurs analystes, à savoir toujours d'ailleurs quelque chose que nous plaçons dans le champ imaginaire, à savoir ce quelque chose qui a rapport avec le court–circuit de la relation affective qui fait de l'Autre cet être de pur désir qui ne peut être dans le registre de l'imaginaire humain, aussi qu'un être de pure inter–destruction.

Cette sorte de relation purement duelle qui est le registre même de l'agressivité dans sa source la plus radicale, sans doute dans le cas du Président SCHREBER la relation de ce surgissement purement duel de notre agressivité est commentée par FREUD dans le registre de la relation homosexuelle comme telle.

Sans doute en avons nous mille preuves, ceci va de la façon la plus cohérente avec tout ce que nous entrevoyons comme définition de la source de l'agressivité, du surgissement de l'agressivité dans le court–circuitage de la simplification duelle de la relation triangulaire, autrement dit de la relation œdipienne.

Mais étant donné qu'il nous manque dans le texte…
ou prétendument nous manquent
…les éléments qui nous permettraient de serrer de plus près, à savoir quelles ont été véritablement ses relations avec son père, avec tel frère supposé dont FREUD aussi fait état.

Nous n'avons pas besoin de tellement de choses pour comprendre que c'est obligatoirement par cette relation purement imaginaire au « *tu* » que doit passer le registre du « *tu* » au moment où il sort, si on peut dire, des limites de […] où il devient un « *tu* » invoqué et évoqué comme tel.

C'est–à–dire un « *tu* » appelé de l'Autre », du champ de l'Autre par le surgissement d'un *signifiant primordial*, mais qui ne peut en aucun cas être reçu par l'autre, parce que ce signifiant comme tel, ce : « *tu es celui qui est père* », que j'ai nommé la dernière fois, ou « *tu es celui qui seras père* ».

Il ne peut en aucun cas être reçu parce que c'est du signifiant comme tel, en tant que le signifiant représente ce support indéterminé, ce quelque chose autour de quoi se condense et se groupe un certain nombre, non pas même de significations, mais de séries de significations qui viennent converger par et à partir de l'existence de ce signifiant.

Avant qu'il y ait le « *Nom du Père* », il n'y avait pas de père, il y avait toutes sortes d'autres choses, et FREUD même entrevoit…

c'est bien pour cela qu'il a écrit *Totem et Tabou* …quelle direction il peut entrevoir, ce qu'il pourrait y avoir, mais assurément avant que le terme de père se soit institué dans un certain registre, historiquement il n'y avait pas de père.

Cette sorte de *perspective historique* je vous la donne là à titre de pure concession, car elle ne m'intéresse à aucun degré, je ne m'intéresse pas à la préhistoire, si ce n'est pour rendre le registre indicatif qu'il est assez probable qu'un certain nombre de *signifiants* essentiels manquaient à l'homme de Néandertal.

Mais il est complètement inutile d'aller chercher si loin, il manque également aux psychotiques et par conséquent nous pouvons également l'observer sur les objets qui sont à notre portée.

Nous pourrons nous arrêter là, en vous faisant remarquer que quand nous nous introduisons après ce moment crucial, ce franchissement absolument essentiel que vous retrouverez toujours, si vous l'observez avec attention, si vous savez le cerner dans toute entrée dans les psychoses, moment où *de l'Autre* comme tel, et *du champ de l'Autre vient l'appel d'un signifiant essentiel qui ne peut pas être reçu*.

J'ai montré dans une de mes présentations de malades, un antillais qui montrait dans son histoire familiale la problématique de l'ancêtre originel, c'était le français qui était venu s'introduire là bas, qui avait eu une vie extraordinairement héroïque, une sorte de pionnier, mêlée de hauts et de bas extraordinaires de la fortune, qui était devenu l'idéal de toute la famille.

Ce personnage lui–même très déraciné du côté de Detroit où il menait une vie d'artisan assez aisée, se voit littéralement un jour en possession d'une femme qui lui annonce qu'elle va avoir un enfant.

On ne sait pas s'il est de lui, mais on sait très exactement que c'est dans les délais de quelques jours qu'éclatent à ce moment là les premières hallucinations de ce personnage.

C'est dans la mesure où on lui annonce « *tu vas être père* », que quelque chose se produit, qu'un personnage apparaît qui lui dit : « *Tu es Saint Thomas* »…
Je crois que c'est de Saint THOMAS *le douteur* qu'il devait s'agir, et non de Saint THOMAS D'AQUIN.

Les *annonciations* qui suivent ne laissent aucun doute, elles viennent d'Élizabeth, celle qui a annoncé fort tard dans sa vie qu'elle allait être porteuse d'un enfant.

Bref, la connexion de ce registre de la paternité avec l'éclosion d'un certain nombre de phénomènes qui se présentent comme des révélations d'annonciation concernant tout ce qui peut bien faire concevoir à quelqu'un, qui par ailleurs ne peut littéralement pas, et ce n'est pas par hasard que j'emploie le terme de *concevoir*.

Ce que peut être une génération qui serait en somme… une génération équivaut à ce terme de spéculation alchimique de « *qu'est–ce que la génération ?* » quand nous n'en touchons pas du doigt à proprement parler les corrélations sexuelles, est là toujours prêt à surgir comme une sorte de réponse en détour de tentatives de réponses, de tentatives de reconstituer ce qui est à proprement parler non recevable pour le sujet psychotique.

À partir de ce moment là, justement parce que l'*ego* est évoqué pour un moment, quelque en soit le mode d'abord…

> et je vous prie d'en rechercher dans chaque cas et évoquer au–delà de tout signifiant qui puisse être significatif pour le sujet

…la réponse ne peut être que l'usage permanent, je dirais constamment sensibilisé, du signifiant dans son ensemble.

Et ce que nous observons, c'est que c'est sous ses formes les plus vides, les plus neutres, les plus égoïsées, que le caractère mémorisant qui accompagne tous les actes humains, est aussitôt vivifié, sonorisé, et devient le mode de relation ordinaire d'un *ego* qui là est évoqué et ne peut pas trouver son répondant dans le signifiant au niveau duquel il est appelé, son pouvoir d'*ego* est invoqué sans qu'il puisse répondre.

Dès lors nous voyons se dérouler tous les phénomènes qui dans le cas du président SCHREBER,
font un caractère excessivement riche de ce cas :
toute l'actualité des gestes et des actes
est perpétuellement commentée.

Ceci n'est pas une telle particularité puisque c'est même la définition de ce qu'on appelle *l'automatisme mental*.
Et pourquoi ?

C'est parce que précisément dans la mesure où il est appelé sur le terrain, où il ne peut pas répondre, dès lors c'est la seule façon de réagir qui puisse le rattacher à l'humanisation qu'il tend à perdre : c'est de perpétuellement se présentifier dans ce menu commentaire du courant de la vie qui fait
ce qu'on appelle le texte de *l'automatisme mental*.

Il n'y a plus, pour le sujet qui a franchi cette *limite*, la sécurité significative coutumière, sinon dans cet accompagnement parlé.

Je crois que c'est là profondément le ressort de *l'automatisme mental*, et ce qui permet par un détour de justifier cet usage même du mot automatisme, car singulièrement après tout, nous pourrons le remarquer à ce propos, la force du signifiant est telle, qu'en fin de compte il semble que les mots soient plus intelligents que les personnes, et que si on a fait tellement usage dans la pathologie mentale de ce terme d'automatisme, en ne sachant pas très bien ce qu'on disait… Car réfléchissez bien : quelle est l'extension de l'usage qu'on lui a donné ?

Si ceci a un sens assez précis en neurologie où on appelle certains phénomènes de *libération* « *automatisme* », le fait que ç'ait été repris en psychiatrie pour désigner ce phénomène d'*automatisme mental*, cela reste pour le moins problématique.

Mais dans la théorie de CLÉRAMBAULT, ce terme d'*automatisme* ne peut être repris analogiquement. Néanmoins, c'est *le terme le plus juste*, car si vous y regardez de près sur cet αὐτόματον [automaton] dont ARISTOTE prend le sens pour l'opposer à celui de *la fortune* [τύχη, tuché] distinction aujourd'hui complètement oubliée, si nous allons droit au signifiant, c'est–à–dire dans cette occasion avec toutes les réserves que comporte une telle référence à l'étymologie, nous voyons que l' αὐτόματον [automaton : qui se meut par soi–même] ne veut rien dire d'autre que quelque chose comme « mythe », « math » ce qui veut dire justement penser.

L'*automatisme* c'est ce qui pense vraiment par soi–même, c'est ce qui n'a justement aucun lien de cet au–delà, l'*ego*, qui donne son sujet à la pensée et qui aussi pour le coup nous fait penser à quelque chose de toujours très visible et problématique.

Si le langage parle tout seul, c'est bien là l'occasion ou jamais d'utiliser le terme d' *automatisme*, et c'est ce qui donne sa résonance authentique, c'est probablement aussi son côté satisfaisant pour nous, au terme d'*automatisme* mentale dont usait CLÉRAMBAULT.

Cette introduction du sujet SCHREBER dans la *psychose*, à la lumière de ce que nous venons là de mettre en évidence, nous comparerons la prochaine fois…
pour les rapprocher et voir *ce qui manque à chacun*
…ces deux points de vue.

L'introduction à la vérité qui ne change en rien dans sa plantation, dans son décor, dans l'équilibre d'ensemble de ses bords, tant de celle de FREUD qui est celle d'une homosexualité latente impliquant une position féminine, et c'est là qu'est le saut.

FREUD nous dit : fantasme d'imprégnation fécondante, comme si la chose allait de soi, c'est–à–dire que toute acceptation de la position féminine impliquait comme par surcroît ce registre qui est tellement développé par le délire de SCHREBER, et qui fait de lui ultérieurement la femme de Dieu.

La théorie de FREUD là–dessus, c'est que c'est la seule façon pour lui d'éluder ce qui résulte de la crainte de la castration, il subira :

- mais ça peut être autre chose que l'éviration, ça peut être simplement la démasculinisation, ou la transformation en femme,
- mais après tout…
  comme quelque part SCHREBER
  le fait lui–même remarquer
  …ne vaut–il pas mieux être une femme spirituelle qu'un pauvre homme absolument opprimé, malheureux, voire castré ?

Bref, que c'est dans cet agrandissement à la taille du sujet même de l'univers du Dieu Schrebérien que se trouve la solution du conflit introduit par l'homosexualité latente.

En gros, nous verrons que c'est cette théorie qui respecte le mieux l'équilibre du progrès de la psychose chez FREUD.

Néanmoins il est certain que les objections que madame Ida MACALPINE qui mérite dans cette occasion de donner la réplique, voire de s'opposer ou de compléter une partie de la théorie freudienne, elle qui met en évidence tout à l'opposé comme déterminant dans le procès de la psychose, ce qu'elle situe dans la direction du fantasme de grossesse, le fantasme de grossesse pour autant qu'il reposait implicitement sur quelque chose qui montrerait une symétrie tout à fait rigoureuse entre les deux grands manques qui peuvent se manifester à titre névrosant dans chaque sexe.

Elle va fort loin là–dedans, et il y a des choses très amusantes.

Il est certain qu'il y a infiniment de choses dans le texte qui permettent de le soutenir, et que même l'évocation de l'arrière plan d'une sorte de civilisation héliolythique…

> où le soleil pris comme féminin et incarné dans la pierre, serait le symbole fondamental, sorte de pendant féminin de la promotion du phallus dans la théorie classique

…est quelque chose qui trouve le répondant le plus amusant dans le terme du nom même de la ville où est hospitalisé SCHREBER, qui se trouvait être *Sonnenstein*.

Je vous signale ceci simplement pour vous montrer que nous rencontrons à tout instant…

> et qu'il n'y a pas lieu de ne pas y attacher toute son importance

…ces sortes de diableries du signifiant, ces sortes de niques que nous rencontrons constamment dans les analyses concrètes des gens les moins névrosés, où nous voyons se faire ce recoupement singulier venu de tous les coins de l'horizon, d'homonymies étranges qui semblent donner une unité par ailleurs insaisissable quelquefois à l'ensemble du destin comme aux symptômes du sujet.

Assurément moins qu'ailleurs, il convient de reculer devant cette investigation quand il s'agit du moment d'entrée dans la psychose par exemple.

Notez au passage que lors de sa seconde rechute…

- alors que SCHREBER arrive extrêmement perturbé à la consultation de FLECHSIG,
- et que FLECHSIG a déjà été pour lui haussé à la valeur certainement d'un personnage paternel éminent,
- que d'autre part nous avons toutes les antécédences connotées dans l'observation, que je pourrais dire cette *mise en alerte* ou *en suspension* de la fonction de la paternité : nous savons par son propre témoignage qu'il a espéré devenir père, nous savons d'ailleurs que sa femme dans l'intervalle de huit ans qui a séparé la première crise de la seconde, a éprouvé plusieurs avortements spontanés.

…une parole semble particulièrement significative,
voire malheureuse : ce que lui dit FLECHSIG…
ce personnage qui a déjà manifesté dans ses rêves
et par l'intrusion de cette image :
« *qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement* »
…FLECHSIG dont nous savons par ailleurs par toutes
sortes de recoupements qu'il lui dit que depuis
la dernière fois on a fait d'énormes progrès
en psychiatrie, qu'on allait lui coller
un de ces petits sommeils qui va être bien *fécond*.

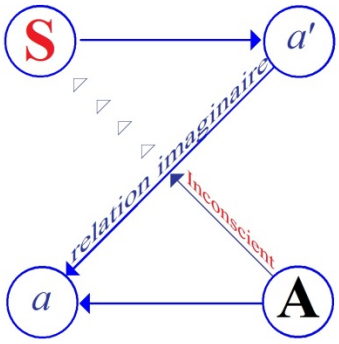
Peut–être était–ce justement la chose qu'il ne
fallait pas dire, car à partir de ce moment–là,
notre SCHREBER ne dort absolument plus,
et il préfère essayer de se pendre cette nuit–là.

Enfin nous entrons là dans le registre de la relation
de procréation impliquée avec le rapport fondamental
du sujet à la mort. C'est ce que j'espère réserver
pour la prochaine fois.

Je ne sais pas très bien par quel bout commencer, pour finir ce cours.

À tout hasard, je vous ai mis au tableau *deux petits schémas :*

- *l'un* que vous devez connaître qui est ancien. C'est celui d'une espèce de grille, par lequel j'ai commencé cette année à essayer de vous montrer comment se posait le problème du délire, si nous voulions le structurer, lorsqu'il semble bien être apparemment une relation liée par quelque bout à la parole. Ce *schéma* auquel je pourrai peut-être encore avoir à me référer, je vous le rappelle donc. Je pense qu'il est déjà pour vous *suffisamment commenté*.



- *Un autre, qui est différent, tout nouveau, et auquel j'aurai peut-être besoin de me référer tout à l'heure.*

Nous partons aujourd'hui du point où je vous ai laissés la dernière fois, c'est-à-dire en fin de compte de descriptions opposées :

- celle de FREUD,

- celle d'une psychanalyste qui est très loin d'être sans mérite et qui, pour représenter des tendances les plus modernes, a au moins l'avantage de le faire fort intelligemment.

Ce que je vous ai décrit cette année était avant tout centré sur le souci de remettre l'accent sur la structure du délire.

Ce délire, j'ai voulu vous montrer qu'il s'éclairait dans tous ses phénomènes, je crois même pouvoir dire dans sa dynamique, très essentiellement considérée comme une perturbation de la relation à l'Autre, sans doute, et comme tel donc lié à *un mécanisme transférentiel*.

Mais l'intérêt, pour prendre le problème dans le registre où nous l'avons abordé…
c'est–à–dire en référence aux fonctions
et à la structure de la parole
…c'est d'arracher, de libérer ce mécanisme transférentiel de je ne sais quelles *confuses et diffuses relations d'objet*, qui par hypothèse, sera chaque fois que nous aurons affaire à un trouble considéré comme immature, mais considéré dans sa globalité, ce qui ne nous laisse pas d'autre jeu qu'une sorte de série linéaire de cette immaturation de *la relation d'objet*.

Bien loin qu'elle puisse d'une façon quelconque se situer dans une telle référence développementale…
si tant est justement qu'elle implique, quelles
qu'en soient les émergences, cette unilinéarité
…je crois que l'expérience montre que nous arrivons à des impasses, à des explications insuffisantes, immotivées, qui se superposent de façon telle qu'elles ne permettent pas de distinguer les différents cas et tout principalement et au premier plan, la différence de la névrose et de la psychose.

À elle seule, l'expérience du *délire* partiel comme tel, s'oppose à parler d'immaturation, voire de régression ou de simple modification de la relation d'objet pure et simple, comme telle.

Et quand même n'aurions–nous pas *les psychoses* et seulement *les névroses*, nous verrons l'année prochaine que la notion d'*objet* n'est pas univoque, quand je vous ai annoncé que je commencerai, je pense, par opposer *l'objet des phobies* à *l'objet des perversions*.

Ce sera une autre façon de reprendre le même problème au niveau de la case « *objet* » dans les relations du sujet à l'Autre. Ici, au niveau des psychoses, je dirai que c'est là les deux termes opposés.

Limitons–nous ici et résumons rapidement comment en somme, la position de FREUD sur le sujet de ce *délire* se situe, quelles sont *les objections* qu'on lui apporte et, si *ces objections* lui étant apportées, on a ébauché le moindre petit commencement de meilleure solution.

FREUD…
nous dit–on, après l'avoir lu
…nous explique que le délire de SCHREBER est lié à une irruption de la tendance homosexuelle, laquelle est niée par le sujet.

Pourquoi est–elle niée ?

Nous allons le voir tout à l'heure.

Cette négation…
Je résume. *Vous pourrez en vous reportant au texte…*
je pense que vous l'avez fait depuis longtemps
…vous apercevoir si oui ou non mon résumé est exact, équilibré
…cette négation, dans le cas de SCHREBER qui n'est pas névrosé, aboutit à ce que nous pourrions appeler une *érotomanie divine*, avec ce mode de double renversement à la fois sur le plan *symbolique*, à savoir d'un accent renversé sur un des termes de la phrase, qui symbolise la situation.

Vous savez comment FREUD répartit les diverses dénégations de la tendance homosexuelle.
C'est à l'intérieur d'une phrase « je l'aime… » qu'il nous dira, qu'il y a plus d'une manière d'introduire *la dénégation* dans cette simple négation de la situation :

- On peut dire : « *Ce n'est pas moi qui l'aime* ».
- On peut dire : « *Ce n'est pas lui que j'aime* ».
- On peut dire : « *Ce n'est pas d'aimer lui qu'il s'agit pour moi, je le hais* », par exemple.

Et aussi bien nous dit-il que la situation n'est jamais simple, ni se limite à ce simple *renversement symbolique* que…

pour des raisons d'ailleurs qu'il tient pour suffisamment implicites, mais sur lesquelles, à la vérité, il n'insiste pas

…le *renversement imaginaire* de la situation dans une partie seulement de ses trois termes se produit, à savoir que par exemple le « *je le hais* » se transforme en un « *il me hait* » par un mécanisme imaginaire de la projection. Comme par exemple dans notre cas : « *ce n'est pas lui que j'aime, c'est quelqu'un d'autre* »…

ici c'est un grand « *Lui* », puisque c'est *Dieu lui-même*

…se renverse en un « *il m'aime* » comme dans toute *érotomanie*.

Il est donc clair que FREUD nous indique que ce n'est pas sans *un renversement* très avancé *de l'appareil symbolique* comme tel, que peut se classer, se situer, se comprendre, l'issue terminale de la défense contre la tendance homosexuelle.

Pourquoi cette défense si intense qu'elle va faire au sujet traverser des épreuves qui vont à un moment à rien moins qu'à la déréalisation, non seulement du monde extérieur en général, mais des personnes mêmes qui l'entourent et jusqu'aux plus proches, de l'autre comme tel, qui nécessitent toute cette reconstruction délirante que le sujet progressivement resituera, mais d'une façon profondément perturbée, un monde où il puisse se reconnaître et d'une façon combien également perturbée. Il ne se reconnaîtra pas comme le sujet destiné dans un temps, projeté dans l'incertitude du futur, dans une échéance indéterminée mais certainement indépassable, à devenir sujet de miracle divin par excellence, d'une récréation de toute l'humanité, dont il sera lui-même le support et *le réceptacle féminin*.

L'explication de FREUD à propos de ce délire…

qui se présente bien ici dans sa terminaison avec tous *les caractères mégalomaniaques des délires de rédemption*,

dans leurs formes les plus développées

…l'explication de FREUD, si on la serre de près, a l'air de tenir toute entière dans *la référence au narcissisme*.

C'est d'un narcissisme menacé que part la défense contre la tendance homosexuelle. La mégalomanie représente ce par quoi la crainte narcissique s'exprime, dans un agrandissement du *moi* lui–même du sujet aux dimensions du monde, dans un fait d'économie libidinale qui se trouve apparemment entièrement sur le plan imaginaire.

Le sujet se fait *l'objet* même *de l'amour de l'être suprême*.
Dès lors, il peut bien abandonner ce qui lui semblait au prime abord le plus précieux de ce qu'il devait, en tout cas sauver, à savoir la marque de *sa virilité*.

En fin de compte, que voyons–nous de l'interprétation de FREUD ? Je le souligne, le pivot, le point de concours de la dialectique libidinale auquel se réfère tout le mécanisme et tout le développement de la névrose, est le thème de la castration.

C'est la castration qui conditionne la crainte narcissique. C'est l'acceptation de la castration qui doit être payée d'un prix aussi lourd que le remaniement de toute la réalité par le sujet.

Cette prévalence sur laquelle FREUD ne démord pas, qui est celle dont on peut dire que c'est dans l'ordre matériel explicatif de la théorie freudienne, une *invariante* d'un bout à l'autre.

Une *invariante*, ce n'est pas assez dire, c'est une *invariante* prévalente, je veux dire dont il n'a jamais…

> dans le conditionnement théorique de l'inter–jeu subjectif où s'inscrit l'histoire d'un phénomène psychanalytique quelconque

…dont il n'a jamais tiré, ni subordonné, ni même relativé la place.

Donc c'est autour de lui, dans sa communauté analytique, mais jamais dans son œuvre, qu'on a voulu lui donner des symétries, des équivalents, la place centrale de l'objet, disons le centre « phallique » et de sa fonction essentielle dans l'économie libidinale, chez l'homme comme chez la femme.

Et ce qui est tout à fait *essentiel* et *caractéristique* dans les théorisations données et maintenues par FREUD…
quelque remaniement qu'il ait apporté,
rendez–vous compte, c'est cela qui est important
…c'est que ceci ne s'est jamais modifié à travers aucune des phrases de la schématisation qu'il a pu donner de la vie psychique : c'est autour de *la castration*.

Et ceci d'une manière d'autant plus frappante qu'en fait, si vous lisez le texte avec attention…
ce sera là la valeur de l'objection de M^me^ MACALPINE, je voudrais dire, cela pourrait être sa valeur, parce que c'est la seule chose qu'elle ne mette pas vraiment en évidence.
Vous verrez, je le dirai tout à l'heure,
ce sur quoi elle fait tourner son argumentation
…mais si il y a quelque chose qui est vrai dans ses remarques, c'est effectivement qu'il ne s'agit jamais de castration, puisque c'est le terme latin qui sert en allemand « *Entmannung* », et que quand on lit les textes de SCHREBER, on s'aperçoit que « *Entmannung* » veut dire, et bien formellement, « *transformation* » avec tout ce que ce mot comporte de transition, « *transformation en femme* » affectif de procréation, de fécondité, mais non pas du tout de castration.

N'importe ! Ce qui est frappant et essentiel dans le texte de FREUD, c'est que c'est autour du thème de la castration, de la perte de l'objet phallique, qu'il fait tourner toute la dynamique qu'il veut donner du sujet SCHREBER.

Évidemment, sans explications, nous devons constater ce bilan qu'à travers même certaines…
et particulièrement celle–là
…faiblesses de son argumentation, le fait de faire pivoter autour des termes :
tendance homosexuelle, économie libidinale, inséré dans la dialectique imaginaire du narcissisme, point essentiel, enjeu du conflit, l'objet viril assurément nous permet de rythmer, de comprendre les différentes étapes de l'évolution du délire, ses phases et sa construction finale.

Bien plus, nous avons pu noter au passage toutes sortes de finesses, laissées en quelque sorte en amorce dans l'avenue ouverte, non complètement explorée, celles par exemple où il montre : que, seule, *la projection* ne peut pas expliquer le délire, qu'on ne peut dire qu'il ne s'agisse là que d'un reflet, en quelque sorte, un miroir du sentiment du sujet mais qu'il est *indispensable* d'y déterminer les étapes et, si l'on peut dire, à un moment donné une perte de la tendance qui vieillit.

J'ai beaucoup insisté au cours de l'année, que *ce qui a été refoulé au dedans reparaît au dehors*, ressurgit dans un arrière plan, et ne ressurgit pas dans une structure simple, mais – nous l'avons vu – dans une position, si l'on peut dire, interne, qui fait que le sujet lui–même, qui se trouve être *l'agent de la persécution* dans le cas présent, est un sujet *ambigu*, *problématique*.

Il n'est après tout dans son premier abord, que le *représentant* d'un autre sujet qui, non seulement permet, mais sans aucun doute agit en dernier terme. Bref, *d'un échelonnement dans l'altérité de l'autre*, qui est un des problèmes sur lequel FREUD à la vérité nous a conduit mais où il s'arrête. Tel est à peu près l'état des choses au moment où nous quittons le texte de FREUD.

Ida MACALPINE, après d'autres termes, mais d'une façon plus cohérente que d'autres, objecte que rien, nous dit–elle, ne nous permet de concevoir ce délire comme étant quelque chose qui suppose la maturité génitale, si j'ose dire, qui expliquerait, ferait comprendre la crainte de la castration.

La tendance homosexuelle est loin de se manifester comme quelque chose de primaire.
Dès le début, ce que nous voyons ce sont *les symptômes*, d'abord *hypocondriaques*, ce sont des *symptômes psychotiques,* ce quelque chose de particulier qui est au fond de la relation psychotique comme de toutes sortes de phénomènes, et spécialement des phénomènes psychosomatiques qui sont, spécialement pour elle la voie d'introduction de *la phénoménologie* de ce cas.

Car cette clinicienne qui s'est tout spécialement occupée des phénomènes *psychosomatiques*, et c'est là qu'elle a pu avoir la préhension directe d'un certain nombre de phénomènes…

structurés tout différemment de
ce qui se passe dans les névroses

…à savoir ce quelque chose que nous pourrions appeler je ne sais quelle empreinte ou inscription directe d'une caractéristique d'un temps, si l'on peut dire, ou même dans certains cas, du conflit, sur ce que l'on peut appeler directement enfin « *le tableau matériel* » que présente le sujet en tant *qu'être corporel*.

Tel *symptôme*, tel qu'une éruption diversement qualifiée dermatologiquement – qu'importe – de la face, sera quelque chose qui se mobilisera en fonction de tel ou tel anniversaire, et ce sera en quelque sorte, d'une façon directe :

- sans aucune *dialectique*,
- sans aucun *intermédiaire*,
- sans aucune *interprétation* que nous pourrons recouper,
- sans aucun *équivalent*,

…la correspondance du *symptôme* avec *quelque chose* qui est du passé du sujet.

Est–ce là quelque chose qui a poussé Ida MACALPINE à se poser le problème très singulier de telles correspondances ?

Je dis bien, il s'agit bien là de correspondance directe entre *le symbole* et *le symptôme*.

L'appareil du symbole manque tellement aux catégories mentales du psychanalyste aujourd'hui que c'est par l'intermédiaire uniquement de l'un des *fantasmes* que peuvent être conçues de telles relations.

Et aussi bien *toute son argumentation* consistera–t–elle à nous rapporter dans le cas du président SCHREBER le développement du délire à un *thème fantastique*, à une *fixation imaginaire*…

selon le terme courant, dans tout développement
de cet ordre de nos jours : pré–œdipien

…soulignant que ce qui tient *le désir*, ce qui le *soutient*, est essentiellement et avant tout un *thème de procréation*, si je puis dire, poursuivi par lui–même, asexué dans sa forme, n'entraînant le sujet dans les conditions de *dévirilisation*, de *féminisation*, comme je vous l'ai dit, également, formellement, que comme une sorte de conséquence *a posteriori*, si l'on peut dire, de l'exigence dont il s'agissait.

Le sujet est quelque chose qui doit être né
dans la seule relation de l'enfant à la mère,
et pour autant que l'enfant…
avant toute constitution d'une *relation triangulaire*
…verrait naître en lui un fantasme de désir, désir d'égaler la mère dans sa capacité de faire un enfant.

C'est aussi toute l'argumentation d'Ida MACALPINE qu'il n'y a pas de raison de poursuivre ici tous ses détails, ils sont riches, mais après tout ils sont à votre portée : elle a fait *une préface* et *une postface,* fort bien nourries à l'édition qu'elle a faite en anglais du texte de SCHREBER, où elle expose tous ses thèmes.

L'important est bien de voir en quoi ceci se rattache à une certaine *réorientation de toute la dialectique analytique* qui tend à faire de l'économie imaginaire du fantasme…
et des diverses *réorganisations* ou *désorganisations*, *restructurations* ou *déstructurations* fantasmatiques
…*le point pivot*, *le point* – aussi – *efficace* de tout progrès compréhensif, et aussi de tout progrès thérapeutique.

Le schéma actuellement accepté de façon si commune, « *frustration, agressivité, régression* », est bien là, au fond de tout ce que M^{me} Ida MACALPINE suppose pouvoir expliquer de ce délire.

Elle va très loin. Elle dit :

- il n'y a déclin du monde pour le sujet SCHREBER
- il n'y a crépuscule du monde, et à un moment donné *désordre quasi confusionnel de ses appréhensions de la réalité*,

…que parce qu'il faut que ce monde soit recrée, introduisant une sorte de finalisme de l'étape même la plus profonde du désordre mental.

Tout « *le mythe* » n'est construit que parce que c'est *la seule façon* que le sujet SCHREBER arrive à se satisfaire dans son exigence imaginaire d'un enfantement.

À la vérité, sans aucun doute ce *picturing* peut permettre de concevoir, en effet, cette sorte d'imprégnation imaginaire du sujet à renaître. Mais ce que l'on peut alors se demander, c'est si les origines de la mise en jeu imaginaire, et je dirai presque que là je calque un des thèmes du sujet qui est, comme vous le savez ,la mise en jeu qui va faire toute cette construction délirante…

Qu'est–ce qui nous permet…
    puisqu'il ne s'agit que de fantasmes imaginaires
…qu'est–ce qui nous permet dans la perspective d'Ida MACALPINE de comprendre comment *la fonction du père*, qui est au contraire si promue, si mise en évidence, que quelque envie, quelque dessein qu'on ait de combattre la prévalence donnée par FREUD dans la théorie analytique de la fonction du père, il est tout de même indéniable, frappant…
    quelles que puissent être certaines *faiblesses de l'argumentation freudienne* à propos de la psychose
…de voir dans ce délire *la fonction du père* promue, exaltée, au point qu'il ne faut rien moins que « *Dieu le Père* » lui–même dans le délire…
    et chez un sujet pour qui jusque là,
    comme il nous l'affirme, ceci n'a eu aucun sens
…il faut rien moins que « *Dieu le Père* » lui–même, pour que le délire arrive, si l'on peut dire, à son point d'achèvement, à son point d'équilibre.

La prévalence, dans toute l'évolution de la psychose de SCHREBER, des *personnages paternels* en tant que tels…
    qui se substituent les uns aux autres, et vont toujours en s'agrandissant et en s'enveloppant les uns les autres, jusqu'à s'identifier au père divin lui–même, à la divinité marquée de l'accent proprement paternel
…est quand même quelque chose qui reste absolument inébranlable et destiné à nous faire reposer le problème.

Savoir comment il se fait que quelque chose qui donne, si je puis dire, autant de raisons à FREUD, n'est quand même malgré tout, par lui abordé, que par certains biais, que sous certains modes qui, incontestablement, nous laissent pourtant à désirer ?

Tout reste en réalité équilibré.
Tout reste, au contraire, ouvert et insuffisant dans la rectification qu'essaie d'en donner M^me^ Ida MACALPINE.

Ce n'est pas seulement cette énormité du personnage fantasmatique du père qui nous permet de dire que nous ne pouvons d'aucune façon nous fonder sur une dynamique de l'irruption du fantasme pré–œdipien.

Il y a bien d'autres choses encore, jusques et y compris ce qui, et dans les deux cas, reste énigmatique, ce à quoi nous sommes spécialement accrochés cette année.

Mais ce qu'incontestablement FREUD approche beaucoup plus que M^me^ Ida MACALPINE, le côté écrasant, prépondérant, énorme, proliférant, végétant des phénomènes d'auditivation verbale, de cette formidable captation du sujet pris dans ce « *monde de la parole* », devenu pour lui, non seulement une perpétuelle co–présence…
ce que j'ai appelé la dernière fois un accompagnement parlé de tous ses actes
…mais *une perpétuelle* intimation, sollicitation, voire *sommation à se manifester sur ce plan*.

Puisque ce dont il s'agit c'est que jamais un seul instant, il ne cesse lui–même de *témoigner…*
dans l'invite constante de la parole qui l'accompagne
…non pas qu'il y réponde,

- mais qu'il est là, présent et capable, s'il n'y répond pas de ne pas répondre, parce que c'est peut–être, dit–il, qu'on voudrait le contraindre à dire quelque chose de bête,
- mais à en témoigner que…
aussi bien pour *sa réponse* que pour *sa non–réponse*

…il est quelqu'un de toujours éveillé à ce dialogue intérieur et dont le seul chemin qu'il ferait dans cette présence à ce dialogue, témoignerait, serait le signal pour lui de ce qu'il appelle « *Verwesung* », c'est–à–dire comme on l'a traduit justement une sorte de *décomposition*.

C'est là–dessus que nous avons attiré l'attention et que nous insistons pour dire ce qui fait la valeur de *la position freudienne pure*, ce qui fait que, malgré *le paradoxe* que présentent certaines manifestations de *la psychose* par rapport à la dynamique que FREUD a reconnue dans *la névrose* [la psychose]se trouve quand même abordée d'une façon plus satisfaisante dans la perspective freudienne, c'est que, implicite à cette perspective jamais complètement dégagée…

> parce que FREUD ne l'a pas dégagée par cette voie directement, il ne l'a aperçue que par un autre abord qui est précisément celui, je vous l'ai montré, non sans dessein, l'année dernière à propos du *principe du plaisir*

…ce qui seul fait tenir la position de FREUD en présence de cette sorte de *planification*, si on peut dire, des signes instinctuels, de l'*instinct* imaginé…

> à quoi tend à se réduire après lui la dynamique psychanalytique

…c'est que c'est précisément sous la forme de ces termes jamais abandonnés par FREUD, exigés par lui pour toute compréhension analytique possible, même là où cela ne colle qu'*approximativement*, car cela colle encore mieux de cette façon–là, que s'il ne le faisait pas entrer en jeu :

- à savoir : *la fonction du père*,
- à savoir : *le complexe de castration*.

Ce dont il s'agit ce n'est pas purement et simplement d'éléments imaginaires. Ce qu'on a retrouvé dans l'imaginaire, par exemple, sous la forme de *mère phallique*, n'est pas homogène – cela vous le savez tous – au *complexe de castration* en tant qu'il est intégré dans la situation triangulaire de l'Œdipe.

La situation triangulaire de l'Œdipe est quelque chose qui n'est pas complètement élucidé dans FREUD, mais qui, du seul fait qu'elle est *maintenue toujours*, est là pour prêter à cette élucidation, et cette élucidation n'est possible que si nous reconnaissons qu'il y a dans l'élément tiers…

l'élément central pour FREUD, et à juste titre …du *Père*, un élément signifiant irréductible à toute espèce de conditionnement imaginaire.

Je ne dis pas que le terme du *Père*, le *Nom du Père* soit seul un élément, que nous puissions dire ça. Je dirai que cet élément nous pouvons le dégager chaque fois que nous appréhendons quelque chose qui est à proprement parler *de l'ordre symbolique*.

J'ai relu à ce propos, parmi d'autres choses, une fois de plus, l'article de JONES sur le symbolisme. Quand on voit l'effort que fait ce poupon du maître pour serrer le symbole et nous expliquer que c'est là sans doute une déviation […] je ne sais plus quoi, que de voir dans le symbole quelque chose qui en lui-même réduit tous les caractères d'une grande relation fondamentale.

Il prend un exemple, il en prend plus d'un, mais je vais en prendre un des plus notoires. Il nous dit par exemple, pour l'anneau, un anneau, il n'entrera pas en jeu en tant que symbole au sens analytique, en tant qu'il représente le mariage, avec tout ce que le mariage comporte de *culturel*, d'*élaboré*. Foin de tout ceci, la peau nous en horripile. Nous ne sommes pas des gens à qui nous parlerons d'*analogisme*.

Si l'anneau signifie quelque chose ce n'est pas en raison de sa relation à une référence ainsi « *super-sublimée* »…

car c'est comme cela qu'il s'exprime …c'est quelque part dans la sublimation que nous devons chercher que si l'anneau est le symbole du mariage, eh bien, c'est parce qu'il est le symbole de l'organe féminin.

Est–ce que ceci n'est pas de nature à *nous laisser rêveur* ?

Nous savons bien naturellement que l'intérêt de la mise en jeu des signifiants dans le *symptôme*, est justement sans lien avec ce qui est de l'ordre de la tendance et des relations des plus bizarres.

Mais se laisser emporter dans *une telle dialectique…*

> au point de ne pas s'apercevoir que l'anneau ne saurait être en aucun cas la symbolisation naturelle du sexe féminin

…c'est vraiment ne pas comprendre que pour rêver qu'on passe à son doigt un anneau au moment où… comme dans le conte auquel je pense, que vous connaissez tous, tout au moins le thème, qui s'appelle « *L'Anneau de Hans Carvel* » qui est une bonne histoire du Moyen Âge reprise par BALZAC dans ses *Contes Drolatiques* [37] :
le brave homme qu'on dépeint fort coloré, et quelque fois on nous dit que c'est un curé, qui se retrouve au milieu de la nuit rêvant d'anneau et le doigt passé là où l'anneau est appelé […] et, sans y répondre, il faut vraiment avoir, des symbolisations naturelles, des idées les plus étranges.

Car il faut bien le dire :
quoi dans l'expérience peut faire correspondre…

> on peut bien dire les choses en mettant les points sur les « i »

…l'expérience de la pénétration dans cet orifice…

> puisque d'orifice il s'agit

…à une expérience qui ressemble en quoi que ce soit à un anneau, si on ne sait pas déjà d'avance ce que c'est qu'un anneau ?

Un anneau, ce n'est pas un objet qui se rencontre dans la nature, et s'il y a quelque chose dans l'ordre de la pénétration, qui ressemble à la pénétration plus ou moins serrée, ce n'est assurément pas cela.

---

37 Balzac : contes drolatiques, second dixain, prologue. Cf. aussi Jean de la Fontaine : L'anneau d'Hans Carvel, œuvres complètes, tome 2, XII ; ainsi que Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, ch. 28.

Je fais appel…
    comme disait Marie–Antoinette
…non pas à toutes les mères, mais à tous ceux qui n'ont jamais mis leur doigt quelque part, ce n'est certainement pas la pénétration en cet endroit – mon Dieu – enfin, plutôt « *mollusqual* » qu'autre chose.

Si quelque chose dans la nature est destiné à nous suggérer certainement des propriétés, cela se limite très précisément à ce à quoi le langage a consacré le terme « *anus* »…
    qui s'écrit, comme vous le savez
    en latin avec un seul « n »
…et qui n'est rien moins que ce que pudiquement, les commentateurs des anciens dictionnaires commentent, *c'est–à–dire justement l'anneau que l'on peut trouver derrière*.

Mais pour confondre l'un et l'autre quant à ce qu'il peut s'agir d'une symbolisation naturelle, il faut vraiment qu'on ait eu dans l'ordre de ces perceptions cogitatives… que FREUD lui–même ait vraiment désespéré de vous, pour ne pas vous enseigner la différence, qu'il vous ait considéré à l'extrême comme incurables buseaux.

L'élucubration, dans cette occasion de M. JONES, est justement destinée à nous montrer combien nous signifions peut–être quelque chose, là, dans cette occasion, de primitif : que si justement l'anneau peut, en l'occasion être engagé dans un rêve, voire un rêve aboutissant à une action sexuelle…
    que plus humoristiquement,
    la traduction gauloise nous donne
…c'est précisément en tant que *l'anneau existe déjà, comme signifiant*, et très précisément avec ou sans les connotations.

Si ce sont les connotations culturelles qui effraient M. JONES, c'est bien là qu'il a tort, c'est qu'il ne s'imagine pas qu'un anneau c'est justement quelque chose par quoi l'homme, dans toute sa présence au monde, est capable de cristalliser bien autre chose encore que le mariage.

L'anneau est primordial par rapport, par exemple, à toutes sortes d'éléments, l'élément…
ce que nous appelons comme éléments, en effet …le cercle indéfini, l'éternel retour, une certaine constance dans la répétition. L'anneau est loin d'être ce qu'en fin de compte M. JONES a l'air de croire, à la façon des personnes qui croient que pour faire des *macaroni*, on prend un trou et qu'on met de la farine autour.
Un anneau n'est pas un trou avec quelque chose autour, un anneau a avant tout une valeur signifiante, et c'est bien de cela qu'il s'agit.

Nous n'avons pas besoin même, de faire entrer un terme comme celui–là au premier plan comme exemple.

Ce à quoi ce discours tend, c'est quelque chose qui vient en fin de compte à *la parole*, et par cette voie. C'est que rien n'expliquera jamais dans l'expérience, qu'un homme entend, ce qui s'appelle entendre quelque chose à la formulation la plus simple, quelle qu'elle soit pour qu'elle s'inscrive dans le langage, et qu'elle se réduise à la forme de la parole la plus élémentaire de la fonction du langage, au « *c'est cela* », en tant que pour un homme cette formule a un sens explicatif.

Il a vu quelque chose, n'importe quoi, quelque chose qui est là : « *c'est cela* » quelle que soit la chose. Ce « *c'est cela* » est déjà quelque chose qui se situe, en présence de quoi il est, qu'il s'agisse du plus singulier, du plus bizarre, du plus ambigu.

« *C'est cela maintenant* » ceci repose quelque part ailleurs que là où c'était auparavant, c'est–à–dire nulle part. Maintenant il sait ce que c'est.

Je voudrais un instant prendre en main le tissu le plus inconsistant, exprès, le plus mince de ce qui peut se présenter à l'homme, et pour cela nous avons un domaine où nous n'avons qu'à aller le chercher, parce qu'il est exemplaire, c'est celui du *météore*, quel qu'il soit.

Par définition, le *météore* est justement « *cela* », c'est *réel*, et en même temps, c'est quoi ? C'est illusoire. Ce serait tout à fait *erroné* de dire que c'est *imaginaire*. L'arc en ciel, « *c'est cela* ». Quand vous dites que l'arc en ciel « *c'est cela* », quand vous dites « *c'est ça* » eh bien, après ça vous cherchez.

On s'est cassé la tête pendant un certain temps, jusqu'à M. DESCARTES qui a complètement réduit la petite affaire :
on a dit que c'était une région qui s'irise, là, quelque part, dans des menues petites gouttes d'eau qui sont en suspension, qu'on appelle un nuage.

Bon ! Et après ?
Après, il reste ce que vous avez dit, le rayon d'un côté, et puis les gouttes plus ou moins condensées de l'autre. « *C'est cela* », ce n'était qu'apparence.

Remarquez que l'affaire n'est absolument pas réglée parce que le rayon de lumière est, comme vous le savez, onde ou corpuscule, et cette petite goutte d'eau est tout de même une curieuse chose, puisqu'en fin de compte cela n'est pas vraiment la forme gazeuse, c'est la condensation, c'est la retombée à un état qui est précisément l'état liquide, mais qui est retombée suspendue, entre les deux, elle est parvenue à l'état de nappe expansive qu'est l'eau.

Quand nous disons donc « *c'est cela* », nous impliquons quelque chose qui n'est *que cela*, ou « *ce n'est pas cela* », à savoir *l'apparence* à laquelle nous nous sommes arrêtés. Mais ceci nous prouve que tout ce qui est sorti dans la suite, à savoir le « *ce n'est que cela* », ou le « *ce n'est pas cela* » *était déjà impliqué* dans le « *c'est cela* » de l'origine.

Autrement dit, ce phénomène véritablement est sans espèce d'intérêt imaginaire, précisément, vous n'avez jamais vu un animal faire attention à un arc–en–ciel, et à la vérité l'homme ne fait pas attention à un nombre incroyable de manifestations tout à fait voisines.

Des manifestations d'irisations diverses sont excessivement répandues dans la nature et, mis à part des dons d'observation ou une recherche spéciale, personne ne s'y arrête.

Si l'arc–en–ciel est quelque chose qui existe, c'est précisément dans cette relation à ce « *c'est cela* », qui fait que nous l'avons nommé l'arc–en–ciel, et que quand on parle à quelqu'un qui ne l'a pas encore vu, il y a un moment où on lui dit : « *l'arc–en–ciel, c'est cela* ».

Or que l'arc–en–ciel soit cela avec tout ce que « *c'est cela* » suppose, à savoir l'implication qui, justement, nous allons nous y engager jusqu'à ce que nous en perdions le souffle :

- de savoir *qu'est–ce qu'il y a de caché derrière l'arc–en–ciel*,
- à savoir *quelle est la cause de l'arc–en–ciel*,
- en quoi nous allons pouvoir *réduire l'arc–en–ciel*.

Remarquez bien que justement le caractère de *l'arc–en–ciel* et du *météore* depuis l'origine…

> et tout le monde le sait, puisque c'est précisément pour ça qu'on l'appelle *météore*

…c'est que très précisément, *il n'y a rien de caché derrière*.

Il est justement tout entier dans cette apparence, et que néanmoins ce qui le fait subsister pour nous, au point que nous puissions nous poser sur lui des questions, tient uniquement dans le « *c'est cela* » de l'origine, dans la nomination comme telle de l'arc–en–ciel.

Il n'y a rien d'autre que ce nom.

Autrement dit, si vous voulez aller plus loin, cet arc–en–ciel, il ne parle pas, mais on pourrait parler à sa place. Jamais personne ne lui parle, c'est très frappant. On interpelle l'aurore, et toute espèce d'autres choses. L'arc–en–ciel, il lui reste *ce privilège*, avec un certain nombre *d'autres manifestations* de cette espèce, de faire *qu'on ne lui parle pas*. I

Il y a sans doute des raisons pour cela.

Il est justement tout spécialement inconsistant,
et c'est bien pour cela qu'il est choisi d'ailleurs.
Mais mettons qu'on lui parle à cet arc-en-ciel :
il est tout à fait clair que puisqu'on lui parle,
on peut même le faire parler. On peut lui faire
parler à qui on veut, si c'est le lac qui lui parle.

Si l'arc-en-ciel n'a pas de nom, ou si l'arc-en-ciel
ne veut rien entendre de son nom, qu'il ne sait pas
qu'il s'appelle « *arc-en-ciel* », ce lac n'a d'autres
ressources que de lui montrer les mille petits
mirages de l'éclat du soleil sur ses vagues et les
traînées de buée qui s'élèvent, il essaiera de
rejoindre l'arc-en-ciel, mais il ne le rejoindra pas,
jamais pour une simple raison, c'est que, autant les
petits morceaux de soleil qui dansent à la surface du
lac, de la buée qui s'en échappe, n'ont rien à faire
avec la production de l'arc-en-ciel :
l'arc-en-ciel commence très exactement :

- à une certaine hauteur d'inclinaison du soleil,
- à une certaine densité des gouttelettes en cause,
- à quelque chose qui est *relation, indice et rapport,*
- à quelque chose qui comme tel, dans une réalité en tant que réalité qui est pleine, et absolument insaisissable, il n'y a aucune raison de rechercher ni cette inclinaison favorable du soleil, ni aucun des indices qui déterminent le phénomène de l'arc-en-ciel tant que le phénomène n'est pas en tant que tel nommé.

Si je viens de faire cette longue étude à propos de
quelque chose dont je pense que vous devez bien voir
qu'il est là à cause de son caractère de *ceinture sphérique*,
à savoir de quelque chose qui peut être à la fois
déployé et reployé à quelque chose près,
qui est l'intérêt dans lequel l'homme est engagé,
la dialectique imaginaire est exactement de la même structure.

Je veux dire que dans les rapports mère-enfant,
auxquels maintenant tend de plus en plus à se limiter
la dialectique imaginaire dans l'analyse, ce que nous voyons,
c'est que ces rapports, il n'y aurait vraiment aucune
raison qu'ils ne se suffisent point.

L'expérience nous montre quoi ?
Une mère dont on nous dit qu'une de ses exigences est très précisément de se pourvoir d'une façon quelconque d'un *phallus imaginaire*.

Eh bien, on nous l'a également expliqué, son enfant lui sert très bien de support, et même très suffisamment réel de ce prolongement imaginaire.
Quant à l'enfant, nous savons également que cela ne fait pas un pli :
mâle ou femelle, *le phallus*, il le localise,
nous dit-on très tôt et il l'accorde généreusement,
en miroir ou pas en miroir, à la mère.

Il est donc bien clair que s'il intervient quelque chose, c'est quelque chose qui doit se passer au niveau d'une médiatisation, ou plus exactement d'une fonction médiatrice de ce *phallus*.

Le couple qui s'accorderait si bien en miroir autour de cette commune illusion de la phallisation *réciproque*, s'il se trouve au contraire *dans une situation de conflit*, voire d'aliénation interne, chacun de son côté, c'est très précisément parce que *le phallus*…
si je puis m'expliquer ainsi
…est baladeur, qu'il est ailleurs, et chacun sait, bien entendu, où le met la théorie analytique :
c'est le père qui en est supposé le porteur.

Est-ce que justement, il n'y a pas lieu de s'arrêter et d'être frappé de ceci ?

C'est que, si en effet, quelque chose qui ressemble à des échanges *imaginaires*, affectifs, si vous voulez, entre la mère et l'enfant, s'établissent autour de ce *manque imaginaire du phallus*, qui en fait l'élément de composition, de coaptation intersubjective, le père…
lequel est supposé en être le véritable porteur,
celui autour duquel va s'instaurer *la crainte de la perte du phallus*, chez l'enfant, *la revendication*, la privation ou l'ennui, la nostalgie *du phallus de la mère*
…le père dans cette dialectique freudienne, je ne sais pas si vous avez remarqué qu'il ne lui jamais supposé rien du tout : en tant que père, il l'a.

Il a le sien, c'est tout, il ne l'échange, ni ne le donne, il n'y aucune circulation, il n'y aucune espèce de fonction dans le trio, sinon de représenter celui qui est porteur, le détenteur du *phallus*.
Le père en tant que père a le phallus, un point c'est tout.

Le père, en d'autres termes, est ce qui, dans cette dialectique imaginaire, est ce quelque chose qu'il faut, qui doit exister pour que le *phallus* soit autre chose, lui, qu'un *météore*.

Aussi bien est–ce là quelque chose de si fondamental que si nous devons quelque part situer dans un schéma ce quelque chose qui fait tenir debout la conception freudienne du *complexe d'Œdipe*, vous l'avez vu,
ce n'est pas du « *triangle père–mère–enfant* » dont il s'agit,
c'est du « *triangle père–phallus–mère–enfant* ».

Et où est le père là–dedans ? Il est dans l'anneau précisément qui fait tenir tout ensemble.

La notion de père ne se suppose précisément
que pourvu de toute une série de connotations
signifiantes qui sont celles qui lui donnent
son existence et sa consistance qui sont très loin
de se confondre avec celle du génital, dont il est
sémantiquement à travers toutes les traditions
linguistiques différent.

Je n'irai pas jusqu'à vous citer HOMÈRE et Saint PAUL pour vous dire que quand on invoque le père…
    que ce soit ZEUS ou quelqu'un d'autre
…c'est tout à fait autre chose à quoi on se réfère qu'à purement et simplement la fonction génitrice.

Le père a bien d'autres fonctions.

Et à partir du moment où nous serons sûrs que c'est un signifiant, nous nous apercevrons que sa fonction principale est très précisément celle–ci :
d'être quelque chose qui, dans la lignée des générations…
    pour autant que les êtres vivants s'engendrent
    manifestement, n'est–ce pas

…dans ce quelque chose qui, d'une femme, fait sortir un nombre indéfini d'êtres, que nous supposerons masculins ou féminins, et vous voudrez bien pour un instant ne voir que des femmes – nous y viendrons d'ailleurs bientôt, d'après la presse la *parthénogenèse* est en route, et les femmes engendreront un nombre considérable de filles sans l'aide de personne.

Et bien, remarquez que s'il intervient là–dedans des éléments masculins quels qu'ils soient, ces éléments masculins dans un tel schéma peuvent jouer leur rôle, leur fonction…
    tant qu'on en a pas besoin
…fécondatrice, à n'importe quel niveau de la lignée, sans être autre chose, comme dans l'animalité, qu'une espèce d'aide *latérale*, de circuit *latéral* indispensable.

Rien n'introduit là–dedans aucun autre élément structurant qu'en effet l'engendrement des femmes par les femmes, avec l'aide de ces sortes d'avortés latéraux qui peuvent servir, en effet, à quelque chose pour relancer le processus.

Mais à partir du moment où nous cherchons à inscrire la descendance en fonction des mâles…
    et uniquement à partir de là
…il interviendra quelque chose dans la structure qui fait que nous ne pourrons pas faire ce tableau, qu'il faudra l'écrire d'une autre façon.

[Schéma au tableau]

Voilà un frère, nous n'allons pas nous arrêter à quelque chose d'aussi léger qu'une indication de l'inceste entre frère et sœur, nous les ferons communier ensemble et nous obtiendrons un mâle.

C'est uniquement à partir du moment où nous parlons de descendance, de rapports de mâle à mâle, que nous voyons s'introduire – à partir du moment où nous en parlons – une coupure.

Et à chaque fois une coupure, c'est–à–dire la différence entre les générations.

L'introduction du signifiant, du père, introduit d'ores et déjà une ordination dans la lignée, une série des générations, et cette série des générations est quelque chose qui à soi tout seul introduit un élément signifiant absolument essentiel.

Nous ne sommes pas là pour développer *toutes les faces* de cette *fonction du père*. Je vous en fais remarquer une, et une des plus frappantes, qui est nettement *l'introduction d'un ordre, et d'un ordre mathématique* qui est, par rapport à l'ordre naturel, une nouveauté, une structure différente. C'est de cela qu'il s'agit.

Nous avons été formés dans l'analyse par l'expérience des névroses. À l'intérieur de l'expérience des névroses, *la dialectique imaginaire* peut suffire si, dans le cadre que nous dessinons de cette *dialectique*, il y a déjà cette relation signifiante impliquée pour l'usage pratique qu'on en veut faire.

On mettra au moins deux ou trois générations à ne plus rien comprendre, et à faire qu'à l'intérieur des interprétations, des développements, une chatte n'y retrouve plus ses petits, mais dans l'ensemble, tant que le thème du complexe d'Œdipe restera là, on gardera cette notion de structure signifiante essentielle pour se retrouver dans les névroses.

Mais quand il s'agit des psychoses, il s'agit de quelque chose d'autre.
Dans les psychoses, c'est de la relation du sujet :

- non pas à un lien signifié à l'intérieur des structures signifiantes existantes qu'il s'agit,
- mais d'une rencontre…

  je dis exprès « rencontre », parce qu'il s'agit là de l'entrée dans la psychose

  …d'une rencontre du sujet dans des conditions électives avec le signifiant comme tel.

Dans le cas du Président SCHREBER, nous avons tous ces éléments, quand nous les voyons et les cherchons de près. Le Président SCHREBER arrive à un moment de sa vie où, à plus d'une reprise, il a été mis en situation, en attente de devenir père.

Il se dit lui–même qu'il a été tout d'un coup investi d'une fonction certainement considérable socialement et *très chargée de valeur pour lui*, qui est celle–ci : il s'élève Président, nous dit–on, *Président à la Cour d'Appel* puisque dans la structure administrative des fonctionnaires dont il s'agit, dans laquelle il vit encore, il s'agit de quelque chose qui ressemble plutôt au *Conseil d'État*.

Le voilà introduit non pas au sommet de la hiérarchie *législative*, mais *législatrice*, des hommes qui font des lois, et le voilà introduit au milieu de gens qui ont tous vingt ans de plus que lui, perturbation dans cet ordre des générations.

Et par quoi ?
Par un appel *exprès* des ministres, il est tout d'un coup promu à un niveau de son existence nominale qui est quelque chose qui, de toute façon, sollicite de lui une intégration rénovante, un passage à cet autre échelon dont il s'agit, et qui est peut–être quand même celui qui est impliqué dans toute la dialectique freudienne.

Il s'agit pour le sujet…
> puisque c'est du père qu'il s'agit et que c'est autour de la question du père qu'est centrée toute la recherche freudienne, toutes les perspectives qu'il a introduites dans l'expérience subjective

…il s'agit en fin de compte de savoir si le sujet deviendra ou non père.

Vous direz qu'on l'oublie parfaitement.
Je le sais bien. Avec la relation d'objet, la plus récente technique analytique, je dirai sans hésiter…
> si vous vous souvenez de ce que nous écrit tel ou tel quand il s'agit de ce qui paraît être l'expérience suprême, cette fameuse « *distance* » prise dans la relation d'objet qui consiste finalement à fantasmatiser l'organe sexuel de l'analyste et à l'absorber imaginairement

…je dirai que la théorie analytique d'une *fellation*…

et je ne badine pas, pour une simple raison, c'est qu'il y a un rapport entre l'usage du terme et la racine *felo*, *felal*, mais enfin ça n'est pas très précisément

…en tous cas la question est ouverte de savoir :

- si *l'expérience analytique* est ou non cette sorte de chaîne obscène qui consiste dans cette absorption imaginaire d'un objet enfin dégagé des fantasmes,

- ou s'il s'agit d'autre chose : s'il s'agit de quelque chose qui, à l'intérieur d'un certain signifiant, comporte une certaine assomption du désir.

En tout cas, pour la phénoménologie de la psychose, il nous est impossible de méconnaître l'originalité du signifiant comme tel, à savoir que c'est de l'accès, de l'appréhension d'un signifiant auquel le sujet est appelé, et auquel pour quelque raison, pour laquelle je ne m'appesantis pas pour l'instant, et autour de laquelle tourne toute la notion de la *Verwerfung* dont je suis parti, et pour laquelle…

incidemment tout bien réfléchi

…je vous propose en fin d'année, puisque nous aurons à le reprendre, d'adopter définitivement cette traduction que je crois la meilleure : « *la forclusion* », parce que notre « *rejet* » et tout ce qui s'ensuit, en fin de compte ne donne pas satisfaction.

Mais laissons le phénomène de la *Verwerfung* en tant que tel comme point de départ.

Ce qu'il y a de tangible dans le phénomène même de tout ce qui se déroule dans la psychose, c'est qu'il s'agit de *l'abord par le sujet d'un signifiant comme tel*, et du seul fait de *l'impossibilité de l'abord même du signifiant comme tel*, de *la mise en jeu d'un processus*...

qui dès lors se structure en relation avec lui, ce qui constitue ordinairement les relations du sujet humain par rapport au signifiant

...*la mise en jeu d'un processus* qui comprend ce quelque chose : première étape que nous avons appelé *cataclysme imaginaire*.

À savoir que plus rien ne peut être amodié de cette relation mortelle qu'est en elle–même la relation à l'autre, au *petit autre imaginaire* chez le sujet lui–même puis le déploiement…

d'une façon séparée de la relation au *signifié*

…de la mise en jeu de tout *l'appareil signifiant* comme tel, c'est–à–dire de ces phénomènes de dissociation, de morcellement, de la mise enjeu du signifiant en tant que parole – que parole jaculatoire, que parole insignifiante, ou parole trop signifiante, lourde d'insignifiance, inconnue.

Cette décomposition du *discours intérieur* qui marque toute la structure de *la psychose* dont le président SCHREBER, après la rencontre, la collision, le choc, avec le signifiant, qu'on ne peut pas assimiler et que dès lors il s'agit de reconstituer, et qu'il reconstitue en effet : qu'il reconstitue puisque ce père ne peut être un père tout simple, si je puis dire, un père tout rond, l'anneau de tout à l'heure, le père qu'est le père pour tout le monde, personne ne sait qu'il est inséré dans le père.

Néanmoins, je voudrais quand même *vous faire remarquer*, avant de vous quitter cette année, que pour être des médecins, vous pouvez être des innocents, mais que pour être des *psychanalystes*, il conviendrait quand même que vous méditiez de temps en temps, que vous méditiez sur un thème comme celui–ci, cela ne vous mènera pas loin, le soleil et la mort ne pouvant se regarder en face.

Je ne dirai pas que le moindre petit geste pour soulever un mal donne des *possibilités* d'un mal plus grand, mais entraîne toujours un mal plus grand, est une chose à laquelle il conviendrait quand même qu'un psychanalyste s'habitue, parce que sans cela, je crois qu'il n'est absolument pas capable de mener en toute conscience sa fonction professionnelle.

Cela ne vous mènera pas loin.

D'ailleurs, ce que je dis là, tout le monde le sait, dans les journaux, on nous le dit : *les progrès de la science*, Dieu sait si c'est dangereux, etc. Mais cela ne nous fait ni froid ni chaud, pourquoi ? Parce que vous êtes tous, moi–même avec vous, insérés dans ce signifiant majeur qui s'appelle *le Père Noël*. Le *Père Noël*, c'est un père !

Avec *le Père Noël*, cela s'arrange toujours, et je dirai plus, non seulement ça s'arrange toujours, mais ça s'arrange bien.

Or, ce dont il s'agit chez le psychotique, supposez quelqu'un qui vraiment ne croit pas au *Père Noël*, c'est–à–dire quelqu'un pour l'instant d'impensable pour nous, quelqu'un qui vraiment a pu se réaliser, par une suffisante méditation dans notre temps, un Monsieur que l'on appelle *daltoniste*, si tant est que cela ait jamais existé. Ne croyez pas que j'accorde aucune importance à ces racontars, à ces ouï–dire.

Mais enfin cela consistait justement, précisément, à se discipliner, à ne pas croire que quand on fait quelque chose de bien, par exemple, à être vraiment convaincu que tout ce qu'on fait de bien entraîne un mal équivalent et que, par conséquent, il ne faut pas le faire.

C'est une chose qui vous paraîtra peut–être *discutable* dans la perspective du *Père Noël*, mais il suffit que vous l'admettiez, ne serait–ce qu'un instant, pour concevoir que, par exemple, toutes sortes de choses peuvent en dépendre qui sont vraiment fondamentales et au niveau du signifiant.

Eh bien, le psychotique a sur vous ce désavantage mais aussi ce privilège d'être dans un rapport diversement posé.

Il n'a pas fait exprès, il ne s'est pas extrait du signifiant, il s'est trouvé placé un tout petit peu de travers, de traviole : il faut…

à partir du moment où il est sommé
de s'accorder à ces signifiants

…qu'il fasse un effort de rétrospective considérable qui aboutit à des choses – comme on dit – extraordinairement farfelues, et qu'on appelle tout le développement d'une psychose.

Mais à la vérité ce développement tel qu'il nous est présenté, peut être :

- plus ou moins exemplaire,
- plus ou moins significatif,
- plus ou moins joli.

Il est tout spécialement riche.
Par exemple il est significatif dans le cas du Président SCHREBER, mais je vous assure qu'à partir du moment où vous aurez cette perspective, vous vous apercevrez avec nous, dans ma présentation de malades, je vous l'ai montré précisément pendant cette année, qu'on en voit au moins un peu plus avec *les malades dans cette perspective* qu'on en voit habituellement, même avec *les malades* les plus communs.

Le dernier que j'ai montré était quelqu'un qui était très, très curieux, car on aborde au bord de l'automatisme mental, sans y être encore tout à fait.

Tout le monde, justement était pour lui suspendu dans une sorte d'état d'artifice dont il définissait fort bien, en effet, les coordonnées, exactement comme ça.

Il s'était aperçu que le signifiant dominait de beaucoup l'existence des êtres et qu'après tout son existence à lui, lui paraissait en fin de compte beaucoup moins certaine que n'importe quoi d'autre qui se présentait devant lui avec une certaine structure signifiante.

Il le disait tout crûment, carrément, comme ça.
Vous avez remarqué que je lui ai posé la question :

« *Quand est–ce que tout a commencé ? Pendant la grossesse de votre femme ?* »

Il a été un petit peu étonné pendant un certain temps, après il a dit :

« *Oui, c'est vrai, je n'y ai pas pensé.* »

Ce qui vous prouve quand même que ces notions ne sont pas absolument sans valeur de référence à l'intérieur de la réalité clinique.

Il y en a une autre. C'est assurément ceci. C'est qu'il est tout à fait clair que dans la perspective imaginaire, et de plus en plus, ce que nous disions en passant dans l'analyse n'a strictement aucune espèce d'importance, puisqu'il s'agit uniquement de frustration ou de pas frustration. On le frustre, par conséquent on n'a qu'à l'accoupler.
Il est agressif, il régresse et nous allons comme ça jusqu'au surgissement des *fantasmes* les plus primordiaux.

Malheureusement, ce n'est pas tout à fait la théorie correcte. Autrement dit, je n'en reviens pas encore à vous dire peut–être qu'il faut dire certaines choses, mais encore en sachant vraiment ce qu'on dit.
C'est–à–dire en faisant intervenir les signifiants, non pas du tout à la façon de :

« *Je te tape dans le dos… T'es bien gentil… T'as eu un mauvais papa… Ça s'arrangera…* »

Mais peut–être de faire intervenir et d’araisonner les signifiants autrement, ou en tout cas, de n'en pas employer certains, ni à mauvais escient, ni même en aucun cas par exemple.
Les indications négatives concernant certains contenus d'interprétations sont là quelque chose qui est mis par une telle perspective au premier plan à l'ordre du jour.

Enfin, je voudrais simplement laisser ces questions comme ça ouvertes… L'année se termine en patois, et pourquoi se terminerait–elle autrement ?

Je voudrais pour terminer, passer à un autre genre de style que le mien, et me référant à celui d'un admirable qui s'appelle Guillaume APOLLINAIRE.

J'y ai trouvé…
    il y a déjà quelques semaines que
    je m'étais promis de finir là–dessus
…une très jolie page.

Il s'agit de *L'enchanteur pourrissant*.

Mademoiselle […] qui nous a fait l'honneur de venir assister à ma dernière conférence cette année ne me contredira pas.

Dans *L'Enchanteur pourrissant*, on trouve l'image fondamentale de ce que représente dans son essence, en effet, l'analyse…

À la fin d'un des chapitres, l'enchanteur, qui pourrit dans son tombeau et qui, comme tout bon cadavre, je ne dirai pas bafouille, comme dirait BARRÈS, mais même là – *comme c'est un enchanteur* – enchante et parle au contraire très bien.

Puis, il y a *La Dame du lac* assise sur le tombeau. C'est elle qui l'y a fait rentrer en lui disant qu'il en sortirait extrêmement facilement, mais elle aussi avait ses trucs, et l'enchanteur est là, et il pourrit, et de temps en temps il parle.

Et voilà où nous en sommes quand arrivent au milieu de divers cortèges quelques fous, et vous pourrez imaginer à notre compagnie habituelle, un monstre que j'espère vous allez reconnaître : ce monstre c'est vraiment celui qui a trouvé la clé analytique, le ressort des hommes, et tout spécialement dans la relation du *père-enfant* à la *mère*.

« *J'ai miaulé, miaulé, dit le monstre Chapalu, je n'ai rencontré*
que des chats-huants qui m'ont assuré qu'il était mort.
Je ne serai jamais prolifique.
Pourtant ceux qui le sont ont des qualités.
J'avoue que je ne m'en connais aucune.
Je suis solitaire. J'ai faim, j'ai faim.
Voici que je me découvre une qualité ; je suis affamé.
Cherchons à manger. Celui qui mange n'est plus seul. »

Fin du séminaire

[Applaudissements]

HÉLINOR

Et la dame ? la dame ?

LORIE

Elle ne saura jamais la vérité.

VOIX DE L'ENCHANTEUR MORT

Je suis mort et froid. Fées, allez–vous–en ; celle que j'aime, qui est plus savante que moi–même et qui n'a point conçu de moi, veille encore sur ma tombe chargée de beaux présents. Allez–vous–en. Mon cadavre pourrira bientôt et je ne veux pas que vous puissiez jamais me le reprocher.
Je suis triste jusqu'à la mort et si mon corps était vivant il suerait une sueur de sang.
Mon âme est triste jusqu'à la mort à cause de ma Noël funéraire, cette nuit dramatique où une forme irréelle, raisonnable et perdue a été damnée à ma place.

LES FÉES

Allons ailleurs, puisque tout est accompli, méditer sur la damnation involontaire.
Les fées s'en allèrent, et le monstre Chapalu, qui avait la tête d'un chat, les pieds d'un dragon, le corps d'un cheval et la queue d'un lion, revint, tandis que la dame du lac frissonnait sur la tombe de l'enchanteur.

MONSTRE CHAPALU

J'ai miaulé, miaulé, je n'ai rencontré que des chats–huants qui m'ont assuré qu'il était mort.
Je ne serai jamais prolifique. Pourtant ceux qui le sont ont des qualités.
J'avoue que je ne m'en connais aucune.
Je suis solitaire. J'ai faim, j'ai faim. Voici que je me découvre une qualité : je suis affamé.
Cherchons à manger. Celui qui mange n'est plus seul.

Quelques sphinx s'étaient échappés du joli troupeau de Pan. Ils arrivèrent près du monstre et apercevant ses yeux luisants et clairvoyants malgré l'obscurité, l'interrogèrent.

LES SPHINX

Tes yeux lumineux dénotent un être intelligent. Tu es multiple comme nous–mêmes.
Dis la vérité. Voici l'énigme. Elle est peu profonde parce que tu n'es qu'une bête.

Qu'est–ce qui est le plus ingrat ?

Devine, monstre, afin que nous ayons le droit de mourir volontairement.

Qu'est–ce qui est le plus ingrat ?

L'ENCHANTEUR

La blessure du suicide. Elle tue son créateur. Et je dis cela, sphinx, comme un symbole humain, afin que vous ayez le droit de mourir volontairement, vous qui fûtes toujours sur le point de mourir.

Les sphinx échappés du joli troupeau de Pan se cabrèrent, ils pâlirent, leur sourire se changea en une épouvante affreuse et panique, et aussitôt, les griffes sorties, ils grimpèrent chacun à la cime d'un arbre élevé d'où ils se précipitèrent.

Le monstre Chapalu avait assisté à la mort rapide des sphinx sans en savoir la raison,
car il n'avait rien deviné. Il assouvit sa faim excellente en dévorant leurs corps pantelants.

Or, la forêt devenait moins obscure. Redoutant le jour, le monstre activait le travail de ses mâchoires et de sa langue lécheuse. Et l'aube poignant, le monstre Chapalu s'enfuit vers des solitudes plus sombres. Dès l'aurore, la forêt s'emplit de rumeurs et de clartés éblouissantes.

Les oiseaux chanteurs s'éveillèrent, tandis que le vieil hibou savant s'endormait.
De toutes les paroles prononcées pendant cette nuit, l'enchanteur ne retint pour les approfondir que celles du druide abusé qui s'en alla vers la mer : « J'apprends à redevenir poisson ».
Il se souvint aussi, pour en rire, de ces mots proférés par le monstre miaulant Chapalu :

« Celui qui mange n'est plus seul ».

Sigmund Freud

Schreber

Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides) (1911)

Anstalten tätig sind, Schwierigkeiten besonderer Natur. Wir können solche Kranke nicht annehmen oder nicht lange behalten, weil die Aussicht auf therapeutischen Erfolg die Bedingung unserer Behandlung ist. So trifft es sich also nur ausnahmsweise, daß ich einen tieferen Einblick in die Struktur der Paranoia machen kann, sei es, daß die Unsicherheit der nicht immer leichten Diagnose den Versuch einer Beeinflussung rechtfertigt, sei es, daß ich den Bitten der Angehörigen nachgebe und einen solchen Kranken trotz der gesicherten Diagnose für eine gewisse Zeit in Behandlung nehme. Ich sehe sonst natürlich Paranoiker (und Demente) genug und erfahre von ihnen soviel wie andere Psychiater von ihren Fällen, aber das reicht in der Regel nicht aus, um analytische Entscheidungen zu treffen. Die psychoanalytische Untersuchung der Paranoia wäre überhaupt unmöglich, wenn die Kranken nicht die Eigentümlichkeit besäßen, allerdings in entstellter Form, gerade das zu verraten, was die anderen Neurotiker als Geheimnis verbergen. Da die Paranoiker nicht zur Überwindung ihrer inneren Widerstände gezwungen werden können und ohnedies nur sagen, was sie sagen wollen, darf gerade bei dieser Affektion der schriftliche Bericht oder die gedruckte Krankengeschichte als Ersatz für die persönliche Bekanntschaft mit dem Kranken eintreten. Ich halte es darum nicht für unstatthaft, analytische Deutungen an die Krankengeschichte eines Paranoikers (Dementia paranoides) zu knüpfen, den ich nie gesehen habe, der aber seine Krankengeschichte selbst beschrieben und zur öffentlichen Kenntnis durch den Druck gebracht hat.

Es ist dies der ehemalige sächsische Senatspräsident Dr. jur. Daniel Paul Schreber, dessen *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* im Jahre 1903 als Buch erschienen sind und, wenn ich recht berichtet bin, ein ziemlich großes Interesse bei den Psychiatern erweckt haben. Es ist möglich, daß Dr. Schreber heute noch lebt und sich von seinem 1903 vertretenen Wahnsystem so weit zurückgezogen hat, daß er diese Bemerkungen über sein Buch peinlich empfindet. Soweit er aber die Identität seiner heutigen Persönlichkeit mit der damaligen noch festhält, darf ich mich auf seine eigenen Argumente berufen, die der »geistig hochstehende Mensch von ungewöhnlich scharfem Verstand und scharfer Beobachtungsgabe« [Fußnote]Diese gewiß nicht unberechtigte Selbstcharakteristik findet sich auf S. 35 des Schreberschen Buches. den Bemühungen, ihn von der Publikation abzuhalten, entgegensetzte: »Dabei habe ich mir die Bedenken nicht verhehlt, die einer Veröffentlichung entgegenzustehen scheinen: es handelt sich namentlich um die Rücksicht auf einzelne noch lebende Personen. Auf der anderen Seite bin ich der Meinung, daß es für die Wissenschaft und für die Erkenntnis religiöser Wahrheiten von Wert sein könnte, wenn noch bei meinen Lebzeiten irgendwelche Beobachtungen von berufener Seite an meinem Körper und meinen persönlichen Schicksalen zu ermöglichen wären. Dieser Erwägung gegenüber müssen alle persönlichen Rücksichten schweigen.« [Fußnote]Vorrede der *Denkwürdigkeiten.* An einer andern Stelle des Buches spricht er aus, daß er sich entschlossen habe, an dem Vorhaben der Veröffentlichung festzuhalten, auch wenn sein Arzt Geh. Rat Dr. Flechsig in Leipzig deswegen die Anklage gegen ihn erheben würde. Er mutet dabei Flechsig dasselbe zu, was ihm selbst jetzt von meiner Seite zugemutet wird: »Ich hoffe, daß dann auch bei Geh. Rath Prof. Dr. Flechsig das wissenschaftliche Interesse an dem Inhalte meiner Denkwürdigkeiten etwaige persönliche Empfindlichkeiten zurückdrängen würde.« Wiewohl ich im folgenden alle Stellen der *Denkwürdigkeiten*, die meine Deutungen stützen, im Wortlaut anführen werde, bitte ich doch die Leser dieser Arbeit, sich vorher mit dem Buche wenigstens durch einmalige Lektüre vertraut zu machen.

I. Krankengeschichte

Dr. Schreber berichtet: [Fußnote]Denkwürdigkeiten, S. 34. » Ich bin zweimal nervenkrank gewesen, beide Male infolge von geistiger Überanstrengung; das erstemal (als Landgerichtsdirektor in Chemnitz) aus Anlaß einer Reichstagskandidatur, das zweitemal aus Anlaß der ungewöhnlichen Arbeitslast, die ich beim Antritt des mir neu übertragenen Amtes eines Senatspräsidenten beim Oberlandesgericht Dresden vorfand.«

Die erste Erkrankung trat im Herbste 1884 hervor und war Ende 1885 vollkommen geheilt. Flechsig, auf dessen Klinik der Patient damals 6 Monate verbrachte, bezeichnete in einem später abgegebenen »Formulargutachten« den Zustand als einen Anfall schwerer Hypochondrie. Dr. Schreber versichert, daß diese Krankheit »ohne jede an das Gebiet des Übersinnlichen anstreifenden Zwischenfälle« verlief. [Fußnote]Denkwürdigkeiten, S. 35.

Über die Vorgeschichte und die näheren Lebensumstände des Patienten geben weder seine Niederschriften noch die ihr angefügten Gutachten der Ärzte genügende Auskunft. Ich wäre nicht einmal in der Lage, sein Alter zur Zeit der Erkrankung anzugeben, wiewohl die vor der zweiten Erkrankung erreichte hohe Stellung im Justizdienst eine gewisse untere Grenze sichert. Wir erfahren, daß Dr. Schreber zur Zeit der »Hypochondrie« bereits lange verheiratet war. Er schreibt: »Fast noch inniger wurde der Dank von meiner Frau empfunden, die in Professor Flechsig geradezu denjenigen verehrte, der ihr ihren Mann wiedergeschenkt habe, und aus diesem Grunde sein Bildnis jahrelang auf ihrem Arbeitstische stehen hatte.« (S. 36.) Und ebenda: »Nach der Genesung von meiner ersten Krankheit habe ich

acht, im ganzen recht glückliche, auch an äußeren Ehren reiche und nur durch die mehrmalige Vereitelung der Hoffnung auf Kindersegen zeitweilig getrübte Jahre mit meiner Frau verlebt.«
Im Juni 1893 wurde ihm seine bevorstehende Ernennung zum Senatspräsidenten angezeigt; er trat sein Amt am 1. Oktober desselben Jahres an. In die Zwischenzeit [Fußnote]Also noch vor der Einwirkung der von ihm beschuldigten Überarbeitung in seiner neuen Stellung. fallen einige Träume, denen Bedeutung beizulegen er erst später veranlaßt wurde. Es träumte ihm einige Male, daß seine frühere Nervenkrankheit zurückgekehrt war, worüber er sich im Traume ebenso unglücklich fühlte, wie nach dem Erwachen glücklich, daß es eben nur ein Traum gewesen war. Ferner hatte er einmal gegen Morgen in einem Zustande zwischen Schlafen und Wachen »die Vorstellung, daß es doch eigentlich recht schön sein müsse, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege« (S. 36), eine Vorstellung, die er bei vollem Bewußtsein mit großer Entrüstung zurückgewiesen hätte.
Die zweite Erkrankung setzte Ende Oktober 1893 mit quälender Schlaflosigkeit ein, die ihn die Flechsigsche Klinik von neuem aufsuchen ließ, wo sich aber sein Zustand rasch verschlechterte. Die weitere Entwicklung derselben schildert ein späteres Gutachten, welches von dem Direktor der Anstalt Sonnenstein abgegeben wurde (S. 380): »Im Beginn seines dortigen Aufenthaltes [Fußnote]Auf der Leipziger Klinik bei Prof. Flechsig. äußerte er mehr hypochondrische Ideen, klagte, daß er an Hirnerweichung leide, bald sterben müsse, p. p., doch mischten sich schon Verfolgungsideen in das Krankheitsbild, und zwar auf Grund von Sinnestäuschungen, die anfangs allerdings mehr vereinzelt aufzutreten schienen, während gleichzeitig hochgradige Hyperästhesie, große Empfindlichkeit gegen Licht und Geräusch sich geltend machte. Später häuften sich die Gesichts– und Gehörstäuschungen und beherrschten in Verbindung mit Gemeingefühlsstörungen sein ganzes Empfinden und Denken, er hielt sich für tot und angefault, für pestkrank, wähnte, daß an seinem Körper allerhand abscheuliche Manipulationen vorgenommen würden, und machte, wie er sich selbst noch jetzt ausspricht, entsetzlichere Dinge durch, als jemand geahnt, und zwar um eines heiligen Zweckes willen. Die krankhaften Eingebungen nahmen den Kranken so sehr in Anspruch, daß er, für jeden andern Eindruck unzugänglich, stundenlang völlig starr und unbeweglich dasaß (halluzinatorischer Stupor), andererseits quälten sie ihn derartig, daß er sich den Tod herbeiwünschte, im Bade wiederholt Ertränkungsversuche machte und das ›für ihn bestimmte Zyankalium‹ verlangte. Allmählich nahmen die Wahnideen den Charakter des Mystischen, Religiösen an, er verkehrte direkt mit Gott, die Teufel trieben ihr Spiel mit ihm, er sah ›Wundererscheinungen‹, hörte ›heilige Musik‹ und glaubte schließlich sogar in einer andern Welt zu weilen.«
Fügen wir hinzu, daß er verschiedene Personen, von denen er sich verfolgt und beeinträchtigt glaubte, vor allen seinen früheren Arzt Flechsig, beschimpfte, ihn »Seelenmörder« nannte und ungezählte Male »kleiner Flechsig«, das erste Wort scharf betonend, ausrief (S. 383). In die Anstalt Sonnenstein bei Pirna war er aus Leipzig nach kurzem Zwischenaufenthalt im Juni 1894 gekommen und verblieb dort bis zur endgültigen Gestaltung seines Zustandes. Im Laufe der nächsten Jahre veränderte sich das Krankheitsbild in einer Weise, die wir am besten mit den Worten des Anstaltsdirektors Dr. Weber beschreiben werden:
»Ohne noch weiter auf alle Einzelheiten des Krankheitsverlaufes einzugehen, sei nur darauf hingewiesen, wie in der Folge aus der anfänglichen akuteren, das gesamte psychische Geschehen unmittelbar in Mitleidenschaft ziehenden Psychose, die als halluzinatorischer Wahnsinn zu bezeichnen war, immer entschiedener das paranoische Krankheitsbild sich hervorhob, sozusagen herauskristallisierte, das man gegenwärtig vor sich hat.« (S. 385.) Er hatte nämlich einerseits ein kunstvolles Wahngebäude entwickelt, welches den größten Anspruch auf unser Interesse hat, anderseits hatte sich seine Persönlichkeit rekonstruiert und sich den Aufgaben des Lebens bis auf einzelne Störungen gewachsen gezeigt.
Dr. Weber berichtet über ihn im Gutachten von 1899:
»So erscheint zurzeit Herr Senatspräsident Dr. Schreber, abgesehen von den selbst für den flüchtigen Beobachter unmittelbar als krankhaft sich aufdrängenden psychomotorischen Symptomen, weder verwirrt noch psychisch gehemmt, noch in seiner Intelligenz merklich beeinträchtigt – er ist besonnen, sein Gedächtnis vorzüglich, er verfügt über ein erhebliches Maß von Wissen, nicht nur in juristischen Dingen, sondern auch auf vielen anderen Gebieten, und vermag es in geordnetem Gedankengange wiederzugeben, er hat Interesse für die Vorgänge in Politik, Wissenschaft und Kunst usw. und beschäftigt sich fortgesetzt mit ihnen . . . und wird in den angedeuteten Richtungen den von seinem Gesamtzustande nicht näher unterrichteten Beobachter kaum viel Auffälliges wahrnehmen lassen. Bei alledem ist der Patient von krankhaft bedingten Vorstellungen erfüllt, die sich zu einem vollständigen System geschlossen haben, mehr oder weniger fixiert sind und einer Korrektur durch objektive Auffassung und Beurteilung der tatsächlichen Verhältnisse nicht zugänglich erscheinen.« (S. 386.)
Der so weit veränderte Kranke hielt sich selbst für existenzfähig und unternahm zweckmäßige Schritte, um die Aufhebung seiner Kuratel und die Entlassung aus der Anstalt durchzusetzen. Dr. Weber widerstrebte diesen Wünschen und gab Gutachten im entgegengesetzten Sinne ab; doch kann er nicht umhin, das Wesen und Benehmen des Patienten im Gutachten von 1900 in folgender anerkennenden Weise zu schildern: »Der Unterzeichnete hat seit ¾ Jahren bei Einnahme der täglichen Mahlzeiten am Familientisch ausgiebigste Gelegenheit gehabt, mit Herrn Präsidenten Schreber über alle möglichen Gegenstände sich zu unterhalten. Welche Dinge nun auch – von seinen Wahnideen natürlich abgesehen – zur Sprache gekommen sind, mochten sie Vorgänge im Bereiche der Staatsverwaltung und Justiz, der Politik, der Kunst und Literatur, des gesellschaftlichen Lebens oder was sonst berühren, überall bekundete Doktor Schreber reges Interesse, eingehende Kenntnisse, gutes Gedächtnis und zutreffendes Urteil und auch in ethischer Beziehung eine Auffassung, der nur beigetreten werden konnte. Ebenso zeigte er sich in leichter Plauderei mit den anwesenden Damen nett und liebenswürdig und bei humoristischer

Behandlung mancher Dinge immer taktvoll und dezent, niemals hat er in die harmlose Tischunterhaltung die Erörterung von Angelegenheiten hineingezogen, die nicht dort, sondern bei der ärztlichen Visite zu erledigen gewesen wären.« (S. 397.) Selbst in eine geschäftliche, die Interessen der ganzen Familie berührende Angelegenheit hatte er damals in sachgemäßer und zweckentsprechender Weise eingegriffen. (S. 401, 510.)
In den wiederholten Eingaben an das Gericht, mittels deren Dr. Schreber um seine Befreiung kämpfte, verleugnete er durchaus nicht seinen Wahn und machte kein Hehl aus seiner Absicht, die *Denkwürdigkeiten* der Öffentlichkeit zu übergeben. Er betonte vielmehr den Wert seiner Gedankengänge für das religiöse Leben und deren Unzersetzbarkeit durch die heutige Wissenschaft; gleichzeitig berief er sich aber auch auf die absolute Harmlosigkeit (S. 430) all jener Handlungen, zu denen er sich durch den Inhalt des Wahnes genötigt wußte. Der Scharfsinn und die logische Treffsicherheit des als Paranoiker Erkannten führten denn auch zum Triumph. Im Juli 1902 wurde die über Dr. Schreber verhängte Entmündigung aufgehoben; im nächsten Jahr erschienen die *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* als Buch, allerdings zensuriert und um manches wertvolle Stück ihres Inhaltes geschmälert.
In der Entscheidung, welche Dr. Schreber die Freiheit wiedergab, ist der Inhalt seines Wahnsystems in wenigen Sätzen zusammengefaßt: »Er halte sich für berufen, die Welt zu erlösen und ihr die verlorengegangene Seligkeit wiederzubringen. Das könne er aber nur, wenn er sich zuvor aus einem Manne zu einem Weibe verwandelt habe.« (S. 475.)
Eine ausführliche Darstellung des Wahnes in seiner endgültigen Gestaltung können wir dem 1899 vom Anstaltsarzte Dr. Weber erstatteten Gutachten entnehmen: »Das Wahnsystem des Patienten gipfelt darin, daß er berufen sei, die Welt zu erlösen und der Menschheit die verlorengegangene Seligkeit wiederzubringen. Er sei, so behauptet er, zu dieser Aufgabe gekommen durch unmittelbar göttliche Eingebungen, ähnlich wie dies von den Propheten gelehrt wird; gerade aufgeregtere Nerven, wie es die seinigen so lange Zeit hindurch gewesen seien, hätten nämlich die Eigenschaft, anziehend auf Gott zu wirken, es handle sich dabei aber um Dinge, die sich entweder gar nicht oder doch nur sehr schwer in menschlicher Sprache ausdrücken lassen, weil sie außerhalb aller menschlichen Erfahrung lägen und eben nur ihm offenbart seien. Das wesentlichste bei seiner erlösenden Mission sei, daß zunächst seine *Verwandlung zum Weibe* zu erfolgen habe. Nicht etwa, daß er sich zum Weibe verwandeln *wolle*, es handle sich vielmehr um ein in der Weltordnung begründetes ›Muß‹, dem er schlechterdings nicht entgehen könne, wenn es ihm persönlich auch viel lieber gewesen wäre, in seiner ehrenvollen männlichen Lebensstellung zu verbleiben, das Jenseits sei aber nun einmal für ihn und die ganze übrige Menschheit nicht anders wieder zu erobern als durch eine ihm vielleicht erst nach Ablauf vieler Jahre oder Jahrzehnte bevorstehende Verwandlung in ein Weib im Wege göttlicher Wunder. Er sei, das stehe für ihn fest, der ausschließliche Gegenstand göttlicher Wunder, somit der merkwürdigste Mensch, der je auf Erden gelebt habe, seit Jahren, in jeder Stunde und jeder Minute erfahre er diese Wunder an seinem Leibe, erhalte sie auch durch die Stimmen, die mit ihm sprächen, bestätigt. Er habe in den ersten Jahren seiner Krankheit Zerstörungen an einzelnen Organen seines Körpers erfahren, die jedem andern Menschen längst den Tod hätten bringen müssen, habe lange Zeit gelebt ohne Magen, ohne Därme, fast ohne Lungen, mit zerrissener Speiseröhre, ohne Blase, mit zerschmetterten Rippenknochen, habe seinen Kehlkopf manchmal zum Teil mit aufgegessen usf., göttliche Wunder (›Strahlen‹) aber hätten das Zerstörte immer wiederhergestellt und er sei daher, solange er ein Mann bleibe, überhaupt nicht sterblich. Jene bedrohlichen Erscheinungen seien nun längst verschwunden, dafür sei in den Vordergrund getreten seine ›Weiblichkeit‹, wobei es sich um einen Entwicklungsprozeß handle, der wahrscheinlich noch Jahrzehnte, wenn nicht Jahrhunderte zu seiner Vollendung beanspruche und dessen Ende schwerlich einer der jetzt lebenden Menschen erleben werde. Er habe das Gefühl, daß bereits massenhafte ›weibliche Nerven‹ in seinen Körper übergegangen seien, aus denen durch unmittelbare Befruchtung Gottes neue Menschen hervorgehen würden. Erst dann werde er wohl eines natürlichen Todes sterben können und sich wie allen Menschen die Seligkeit wieder erworben haben. Einstweilen sprächen nicht nur die Sonne, sondern auch die Bäume und die Vögel, die so etwas wie ›verwunderte Reste früherer Menschenseelen‹ seien, in menschlichen Lauten zu ihm und überall geschähen Wunderdinge um ihn her.« (S. 386.)
Das Interesse des praktischen Psychiaters an solchen Wahnbildungen ist in der Regel erschöpft, wenn er die Leistung des Wahnes festgestellt und seinen Einfluß auf die Lebensführung des Kranken beurteilt hat; seine Verwunderung ist nicht der Anfang seines Verständnisses. Der Psychoanalytiker bringt von seiner Kenntnis der Psychoneurosen her die Vermutung mit, daß auch so absonderliche, so weit von dem gewohnten Denken der Menschen abweichende Gedankenbildungen aus den allgemeinsten und begreiflichsten Regungen des Seelenlebens hervorgegangen sind, und möchte die Motive wie die Wege dieser Umbildung kennenlernen. In dieser Absicht wird er sich gerne in die Entwicklungsgeschichte wie in die Einzelheiten des Wahnes vertiefen.
a) Als die beiden Hauptpunkte werden vom ärztlichen Begutachter die *Erlöserrolle* und die *Verwandlung zum Weibe* hervorgehoben. Der Erlöserwahn ist eine uns vertraute Phantasie, er bildet so häufig den Kern der religiösen Paranoia. Der Zusatz, daß die Erlösung durch die Verwandlung des Mannes in ein Weib erfolgen müsse, ist ungewöhnlich und an sich befremdend, da er sich weit von dem historischen Mythos entfernt, den die Phantasie des Kranken reproduzieren will. Es liegt nahe, mit dem ärztlichen Gutachten anzunehmen, daß der Ehrgeiz, den Erlöser zu spielen, das Treibende dieses Wahnkomplexes sei, wobei die *Entmannung* nur die Bedeutung eines Mittels zu diesem Zweck in Anspruch nehmen könne. Mag sich dies auch in der endgültigen Gestaltung des Wahnes so darstellen, so wird uns doch durch das Studium der *Denkwürdigkeiten* eine ganz andere Auffassung aufgenötigt. Wir erfahren, daß die Verwandlung in ein Weib (Entmannung) der primäre Wahn war, daß sie zunächst als ein Akt schwerer Beeinträchtigung und Verfolgung beurteilt wurde und daß sie erst sekundär in Beziehung zur Erlöserrolle

trat. Auch wird es unzweifelhaft, daß sie zuerst zum Zwecke sexuellen Mißbrauches und nicht im Dienste höherer Absichten erfolgen sollte. Formal ausgedrückt, ein sexueller Verfolgungswahn hat sich dem Patienten nachträglich zum religiösen Größenwahn umgebildet. Als Verfolger galt zuerst der behandelnde Arzt Prof. Flechsig, später trat Gott selbst an dessen Stelle.

Ich setze die beweisenden Stellen aus den *Denkwürdigkeiten* ungekürzt hierher: »Auf diese Weise wurde ein gegen mich gerichtetes Komplott fertig (etwa im März oder April 1894), welches dahin ging, nach einmal erkannter oder angenommener Unheilbarkeit meiner Nervenkrankheit mich einem Menschen in der Weise auszuliefern, daß meine Seele demselben überlassen, mein Körper aber – in mißverständlicher Auffassung der oben bezeichneten, der Weltordnung zugrunde liegenden Tendenz – in einen weiblichen Körper verwandelt, als solcher dem betreffenden Menschen [Fußnote]Es geht aus dem Zusammenhange dieser und anderer Stellen hervor, daß der betreffende Mensch, von dem der Mißbrauch geübt werden sollte, kein anderer als Flechsig ist (vgl. unten). zum geschlechtlichen Mißbrauch überlassen und dann einfach ›liegengelassen‹, also wohl der Verwesung anheimgegeben werden sollte.« (S. 59): »Dabei war es vom menschlichen Gesichtspunkte aus, der mich damals noch vorzugsweise beherrschte, wohl durchaus natürlich, daß ich meinen eigentlichen Feind immer nur in Professor Flechsig oder dessen Seele erblickte (später kam noch die v. W.sche Seele hinzu, worüber weiter unten das Nähere) und Gottes Allmacht als meine natürliche Bundesgenossin betrachtete, die ich nur dem Professor Flechsig gegenüber in einer Notlage wähnte und deshalb mit allen erdenklichen Mitteln bis zur Selbstaufopferung unterstützen zu müssen glaubte. Daß Gott selbst der Mitwisser, wenn nicht gar der Anstifter des auf den an mir zu verübenden Seelenmord und die Preisgabe meines Körpers als weibliche Dirne gerichteten Planes gewesen sei, ist ein Gedanke, der sich mir erst sehr viel später aufgedrängt hat, ja zum Teil, wie ich sagen darf, mir erst während der Niederschrift des gegenwärtigen Aufsatzes zu klarem Bewußtsein gekommen ist.«

(S. 61): »Alle auf Verübung eines Seelenmords, auf Entmannung zu *weltordnungswidrigen* Zwecken34 (d. h. zur Befriedigung der geschlechtlichen Begierde eines Menschen) und später auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Versuche sind gescheitert. Ich gehe aus dem anscheinend so ungleichen Kampfe eines einzelnen schwachen Menschen mit Gott selbst, wenn schon nach manchen bitteren Leiden und Entbehrungen, als Sieger hervor, weil die Weltordnung auf meiner Seite steht.«

In der Anmerkung 34 wird dann die spätere Umgestaltung des Entmannungswahnes und des Verhältnisses zu Gott angekündigt: »Daß eine Entmannung zu einem anderen – weltordnungs *mäßigen* Zweck im Bereiche der Möglichkeit liegt, ja sogar vielleicht die wahrscheinliche Lösung des Konfliktes enthält, wird später noch ausgeführt werden.« Diese Äußerungen sind entscheidend für die Auffassung des Entmannungswahnes und somit für das Verständnis des Falles überhaupt. Fügen wir hinzu, daß die »Stimmen«, die der Patient hörte, die Umwandlung in ein Weib nie anders denn als eine sexuelle Schmach behandelten, wegen welcher sie den Kranken höhnen durften. »Gottesstrahlen [Fußnote]Die »Gottesstrahlen« sind, wie sich ergeben wird, identisch mit den in der »Grundsprache« redenden Stimmen. glaubten mich nicht selten mit Rücksicht auf die angeblich bevorstehende Entmannung als › *Miss Schreber*‹ verhöhnen zu dürfen.« (S. 127.) – »Das will ein Senatspräsident gewesen ein, der sich f . . . [Fußnote]Diese Auslassung sowie alle anderen Eigentümlichkeiten der Schreibweise kopiere ich nach den *Denkwürdigkeiten*. Ich selbst wüßte kein Motiv, in ernster Sache so schamhaft zu sein. läßt?« – »Schämen Sie sich denn nicht vor Ihrer Frau Gemahlin?«

Die primäre Natur der Entmannungsphantasie und ihre anfängliche Unabhängigkeit von der Erlöseridee wird ferner durch die eingangs erwähnte, im Halbschlaf aufgetretene »Vorstellung« bezeugt, daß es schön sein müsse, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege. (S. 36.) Diese Phantasie war in der Inkubationszeit der Erkrankung, noch vor der Einwirkung der Überbürdung in Dresden bewußt worden.

Der Monat November 1895 wird von Schreber selbst als die Zeit hingestellt, in welcher sich der Zusammenhang der Entmannungsphantasie mit der Erlöseridee herstellte und solcherart eine Versöhnung mit der ersteren angebahnt wurde. »Nunmehr aber wurde mir unzweifelhaft bewußt, daß die Weltordnung die Entmannung, möchte sie mir persönlich zusagen oder nicht, gebieterisch verlange und daß mir daher *aus Vernunftgründen* gar nichts anderes übrigbleibe, als mich mit dem Gedanken der Verwandlung in ein Weib zu befreunden. Als weitere Folge der Entmannung konnte natürlich nur eine Befruchtung durch göttliche Strahlen zum Zwecke der Erschaffung neuer Menschen in Betracht kommen.« (S. 177.)

Die Verwandlung in ein Weib war das *punctum saliens*, der erste Keim der Wahnbildung gewesen; sie erwies sich auch als das einzige Stück, welches die Herstellung überdauerte, und als das einzige, das im wirklichen Handeln des Genesenen seinen Platz zu behaupten wußte. »Das *einzige*, was in den Augen anderer Menschen als etwas Unvernünftiges gelten kann, ist der auch von dem Herrn Sachverständigen berührte Umstand, daß ich zuweilen mit etwas weiblichem Zierat (Bändern, unechten Ketten u. dgl.) bei halb entblößtem Oberkörper vor dem Spiegel stehend oder sonst angetroffen werde. Es geschieht dies übrigens nur *im Alleinsein*, niemals, wenigstens soweit ich es vermeiden kann, zu Angesicht anderer Personen.« (S. 429.) Diese Spielereien gestand der Herr Senatspräsident zu einer Zeit ein (Juli 1901), da er für seine wiedergewonnene praktische Gesundheit den treffenden Ausdruck fand: »Jetzt weiß ich schon längst, daß die Personen, die ich vor mir sehe, nicht ›flüchtig hingemachte Männer‹, sondern wirkliche Menschen sind und daß ich mich daher ihnen gegenüber so zu verhalten habe, wie ein vernünftiger Mensch im Verkehr mit anderen Menschen zu tun pflegt.« (S. 409.) Im Gegensatz zu dieser Betätigung der Entmannungsphantasie hat der Kranke für die Anerkennung seiner Erlösermission nie etwas anderes unternommen als eben die Veröffentlichung seiner *Denkwürdigkeiten*.

b) Das Verhältnis unseres Kranken zu *Gott* ist so sonderbar und von einander widersprechenden Bestimmungen erfüllt, daß ein gutes Stück Zuversicht dazu gehört, wenn man an der Erwartung festhält, daß in diesem »Wahnsinn« doch »Methode« zu finden sei. Wir müssen uns nun mit Hilfe der Äußerungen in den *Denkwürdigkeiten* über das theologisch–psychologische System des Dr. Schreber genauere Orientierung schaffen und seine Ansichten über die *Nerven*, die *Seligkeit*, die *göttliche Hierarchie* und die *Eigenschaften Gottes* in ihrem scheinbaren (wahnhaften) Zusammenhange darlegen. In allen Stücken der Theorie fällt die merkwürdige Mischung von Plattem und Geistreichem, von geborgten und originellen Elementen auf.

Die menschliche Seele ist in den *Nerven* des Körpers enthalten, die als Gebilde von außerordentlicher Feinheit – den feinsten Zwirnfäden vergleichbar – vorzustellen sind. Einige dieser Nerven sind nur zur Aufnahme sinnlicher Wahrnehmungen geeignet, andere (*die Verstandesnerven*) leisten alles Psychische, wobei das Verhältnis stattfindet, daß *jeder einzelne Verstandesnerv die gesamte geistige Individualität des Menschen repräsentiert* und die größere oder geringere Zahl der vorhandenen Verstandesnerven nur von Einfluß ist auf die Zeitdauer, während deren die Eindrücke festgehalten werden können [Fußnote]In der Anmerkung zu dieser von Schreber unterstrichenen Lehre wird deren Brauchbarkeit zur Erklärung der Erblichkeit betont. »Der männliche Samen enthält einen Nerv des Vaters und vereinigt sich mit einem aus dem Leib der Mutter entnommenen Nerven zu einer neuentstehenden Einheit.« (S. 7.) Es ist also hier ein Charakter, den wir dem Spermatozoon zuschreiben müssen, auf die Nerven übertragen worden und dadurch die Herkunft der Schreberschen »Nerven« aus dem sexuellen Vorstellungskreis wahrscheinlich gemacht. In den *Denkwürdigkeiten* trifft es sich nicht so selten, daß eine beiläufige Anmerkung zu einer wahnhaften Lehre den erwünschten Hinweis auf die Genese und somit auf die Bedeutung des Wahnes enthält..

Während die Menschen aus Körper und Nerven bestehen, ist Gott von vornherein nur Nerv. Die Gottesnerven sind jedoch nicht wie im menschlichen Körper in beschränkter Zahl vorhanden, sondern unendlich oder ewig. Sie besitzen alle Eigenschaften der menschlichen Nerven in enorm gesteigertem Maße. In ihrer Fähigkeit zu schaffen, d. h. sich umzusetzen in alle möglichen Dinge der erschaffenen Welt, heißen sie *Strahlen*. Zwischen Gott und dem gestirnten Himmel oder der Sonne besteht eine innige Beziehung [Fußnote]Über diese siehe weiter unten: Sonne. – Die Gleichstellung (oder vielmehr Verdichtung) von Nerven und Strahlen könnte leicht deren lineare Erscheinung zum Gemeinsamen genommen haben. – Die Strahlen–Nerven sind übrigens ebenso schöpferisch wie die Samenfäden–Nerven..

Nach dem Schöpfungswerk zog sich Gott in ungeheuere Entfernung zurück (S. 11, 252) und überließ die Welt im allgemeinen ihren Gesetzen. Er beschränkte sich darauf, die Seelen Verstorbener zu sich heraufzuziehen. Nur ausnahmsweise mochte er sich mit einzelnen hochbegabten Menschen in Verbindung setzen [Fußnote]Das wird in der »Grundsprache« (s. u.) als »Nervenanhang bei ihnen nehmen« bezeichnet. oder mit einem Wunder in die Geschicke der Welt eingreifen. Ein regelmäßiger Verkehr Gottes mit Menschenseelen findet nach der Weltordnung erst nach dem Tode statt [Fußnote]Welche Einwürfe gegen Gott sich hieran knüpfen, werden wir später erfahren..

Wenn ein Mensch gestorben ist, so werden seine Seelenteile (Nerven) einem Läuterungsverfahren unterworfen, um endlich als »Vorhöfe des Himmels« Gott selbst wieder angegliedert zu werden. Es entsteht so ein ewiger Kreislauf der Dinge, welcher der Weltordnung zugrunde liegt. Indem Gott etwas schafft, entäußert er sich eines Teiles seiner selbst, gibt einem Teile seiner Nerven eine veränderte Gestalt. Der scheinbar hierdurch entstehende Verlust wird wiederum ersetzt, wenn nach Jahrhunderten und Jahrtausenden die selig gewordenen Nerven verstorbener Menschen als »Vorhöfe des Himmels« ihm wieder zuwachsen.

Die durch den Läuterungsprozeß gereinigten Seelen befinden sich im Genusse der *Seligkeit*[Fußnote]Diese besteht wesentlich in einem Wollustgefühl (s. unten)., Sie haben unterdes ihr Selbstbewußtsein abgeschwächt und sind mit anderen Seelen zu höheren Einheiten zusammengeschmolzen. Bedeutsame Seelen, wie die eines Goethe, Bismarck u. a., haben ihr Identitätsbewußtsein vielleicht noch durch Jahrhunderte zu bewahren, bis sie selbst in höheren Seelenkomplexen (wie »Jehovastrahlen« für das alte Judentum, »Zoroasterstrahlen« für das Persertum) aufgehen können. Während der Läuterung lernen die Seelen »die von Gott selbst gesprochene Sprache, die sogenannte ›Grundsprache‹, ein etwas altertümliches, aber immerhin kraftvolles Deutsch, das sich namentlich durch einen großen Reichtum an Euphemismen auszeichnete« (S. 13) [Fußnote]Es war dem Patienten ein einziges Mal während seiner Krankheit vergönnt, Gottes Allmacht in ihrer vollständigen Reinheit vor seinem geistigen Auge zu sehen. Gott äußerte damals das in der Grundsprache ganz geläufige, kraftvolle, aber nicht freundlich klingende Wort: Luder! (S. 136.).

Gott selbst ist kein einfaches Wesen. »Über den ›Vorhöfen des Himmels‹ schwebte Gott selbst, dem im Gegensatze zu diesen ›vorderen Gottesreiche‹ auch die Bezeichnung der ›hinteren Gottesreiche‹ gegeben wurde. Die hinteren Gottesreiche unterlagen (und unterliegen noch jetzt) einer eigentümlichen Zweiteilung, nach der ein niederer Gott (Ariman) und ein oberer Gott (Ormuzd) unterschieden wurde.« (S. 19.) Über die nähere Bedeutung dieser Zweiteilung weiß Schreber nichts anderes zu sagen, als daß der niedere Gott sich vorzugsweise den Völkern brünetter Rasse (den Semiten) und der obere den blonden Völkern (Ariern) zugeneigt hat. Doch wird man von menschlicher Erkenntnis in solchen Höhen auch nicht mehr fordern dürfen. Immerhin erfahren wir noch, daß der niedere und der obere Gott »ungeachtet der in gewisser Beziehung vorhandenen Einheit von Gottes Allmacht doch als verschiedene Wesen aufgefaßt werden müssen, die, ein jedes von ihnen, *auch im Verhältnis untereinander*, ihren besonderen Egoismus und ihren besonderen Selbsterhaltungstrieb haben und sich daher immer wechselseitig vorzuschieben trachten« (S. 140, Anm.). Die beiden göttlichen Wesen benahmen sich auch während des akuten Krankheitsstadiums in ganz verschiedener Weise gegen den unglücklichen Schreber [Fußnote]Eine Anmerkung (S.

20) läßt erraten, daß eine Stelle in Byrons *Manfred* für die Wahl der persischen Gottesnamen den Ausschlag gegeben hat. Wir werden dem Einflusse dieser Dichtung noch ein anderes Mal begegnen..
Der Senatspräsident Schreber war in gesunden Tagen ein Zweifler in religiösen Dingen gewesen (S. 29, 64); er hatte sich zu einem festen Glauben an die Existenz eines persönlichen Gottes nicht aufzuschwingen vermocht. Ja, er zieht aus dieser Tatsache seiner Vorgeschichte ein Argument, um die volle Realität seines Wahnes zu stützen [Fußnote]»Daß *bei mir* bloße Sinnestäuschungen vorliegen sollen, erscheint mir schon von vornherein psychologisch undenkbar. Denn die Sinnestäuschung, mit Gott oder abgeschiedenen Seelen in Verkehr zu stehen, kann doch füglich nur in solchen Menschen entstehen, die in ihren krankhaft erregten Nervenzustand bereits einen sicheren Glauben an Gott und an die Unsterblichkeit der Seele mitgebracht haben. *Dies ist aber bei mir nach dem im Eingang dieses Kapitels Erwähnten gar nicht der Fall gewesen.*« (S. 79.). Wer aber das Folgende über die Charaktereigenschaften des Schreberschen Gottes erfährt, wird sagen müssen, daß die durch die paranoische Erkrankung erzeugte Umwandlung keine sehr gründliche war und daß in dem nunmehrigen Erlöser noch viel vom vormaligen Zweifler übriggeblieben ist.
Die Weltordnung hat nämlich eine Lücke, infolge deren die Existenz Gottes selbst gefährdet erscheint. Vermöge eines nicht näher aufzuklärenden Zusammenhanges üben die Nerven *lebender* Menschen, namentlich im Zustand *einer hochgradigen Erregung*, eine derartige Anziehung auf die Gottesnerven aus, daß Gott nicht wieder von ihnen loskommen kann, also in seiner eigenen Existenz bedroht ist (S. 11). Dieser außerordentlich seltene Fall ereignete sich nun bei Schreber und hatte die größten Leiden für ihn zur Folge. Gottes Selbsterhaltungstrieb wurde dadurch regegemacht (S. 30), und es ergab sich, daß Gott von der Vollkommenheit, die ihm die Religionen beilegen, weit entfernt ist. Durch das ganze Buch Schrebers zieht sich die bittere Anklage, daß Gott, nur an den Verkehr mit Verstorbenen gewöhnt, *den lebenden Menschen nicht versteht*.
(S. 55): »Dabei waltet nun aber *ein fundamentales Mißverständnis* ob, welches sich seitdem wie ein roter Faden durch mein ganzes Leben hindurchzieht und welches eben darauf beruht, daß *Gott nach der Weltordnung den lebenden Menschen eigentlich nicht kannte* und nicht zu kennen brauchte, sondern weltordnungsgemäß nur mit Leichen zu verkehren hatte.« (S. 141.) – »Daß . . ., muß nach meiner Überzeugung wiederum damit in Zusammenhang gebracht werden, daß Gott mit dem lebenden Menschen sozusagen nicht umzugehen wußte, sondern nur den Verkehr mit Leichen oder allenfalls mit dem im Schlaf daliegenden (träumenden) Menschen gewöhnt war.« (S. 246.) – » *Incredibile scriptu*, möchte ich selbst hinzufügen, und doch ist alles tatsächlich wahr, so wenig andere Menschen den Gedanken einer so totalen Unfähigkeit Gottes, den lebenden Menschen richtig zu beurteilen, werden fassen können, und so langer Zeit es auch für mich bedurft hat, um mich an diesen Gedanken nach den unzähligen hierüber gemachten Beobachtungen zu gewöhnen.«
Allein infolge dieses Mißverständnisses Gottes für den lebenden Menschen konnte es geschehen, daß Gott selbst der Anstifter des gegen Schreber gerichteten Komplottes wurde, daß Gott ihn für blödsinnig hielt und ihm die beschwerlichsten Prüfungen auferlegte (S. 264). Er unterwarf sich einem höchst lästigen »Denkzwange«, um dieser Verurteilung zu entgehen. (S. 206.)»Bei jeder Einstellung meiner Denktätigkeit erachtet Gott augenblicklich meine geistigen Fähigkeiten für erloschen, die von ihm erhoffte Zerstörung des Verstandes (den Blödsinn) für eingetreten und damit die Möglichkeit eines Rückzuges für gegeben.«
Eine besonders heftige Empörung wird durch das Benehmen Gottes in der Sache des Entleerungs– oder Sch . . . dranges hervorgerufen. Die Stelle ist so charakteristisch, daß ich sie ganz zitieren will. Zu ihrem Verständnis schicke ich voraus, daß sowohl die Wunder als auch die Stimmen von Gott (d. h. von den göttlichen Strahlen) ausgehen.
(S. 255): »Wegen ihrer charakteristischen Bedeutung muß ich der oben erwähnten Frage ›Warum sch . . . Sie denn nicht?‹ noch einige Bemerkungen widmen, so wenig dezent auch das Thema ist, das ich dabei zu berühren genötigt bin. Wie alles andere an meinem Körper, wird nämlich auch das Ausleerungsbedürfnis durch Wunder hervorgerufen; es geschieht dies, indem der Kot in den Därmen vorwärts (manchmal auch wieder rückwärts) gedrängt wird und wenn infolge bereits geschehener Ausleerungen genügendes Material nicht mehr vorhanden ist, wenigstens die noch vorhandenen geringen Reste des Darminhalts auf meine Gesäßöffnung geschmiert werden. Es handelt sich dabei um ein Wunder des oberen Gottes, das an jedem Tage mindestens mehrere Dutzende von Malen wiederholt wird. Damit verbindet sich die für Menschen geradezu unbegreifliche und nur aus der völligen Unbekanntschaft Gottes mit dem lebenden Menschen als Organismus erklärliche Vorstellung, daß das ›Sch . . .‹ gewissermaßen das letzte sei, d. h. mit dem Anwundern des Sch . . . dranges das Ziel der Zerstörung des Verstandes erreicht und die Möglichkeit eines endgültigen Rückzuges der Strahlen gegeben sei. Wie mir scheint, muß man, um der Entstehung dieser Vorstellung auf den Grund zu gehen, an das Vorliegen eines Mißverständnisses in betreff der symbolischen Bedeutung des Ausleerungsaktes denken, daß nämlich derjenige, der zu göttlichen Strahlen in ein dem meinigen entsprechendes Verhältnis gekommen ist, gewissermaßen berechtigt sei, auf alle Welt zu sch . . .«
»Zugleich äußert sich dabei aber auch die ganze Perfidie [Fußnote]Eine Anmerkung bemüht sich hier, das harte Wort »Perfidie« zu mildern, indem auf eine der noch zu erwähnenden Rechtfertigungen Gottes verwiesen wird. der Politik, die mir gegenüber verfolgt wird. Nahezu jedesmal, wenn man mir das Ausleerungsbedürfnis wundert, schickt man – indem man die Nerven des betreffenden Menschen dazu anregt – irgendeine andere Person meiner Umgebung auf den Abtritt, um mich am Ausleeren zu verhindern; es ist dies eine Erscheinung, die ich seit Jahren in so unzähligen (Tausenden von) Malen und so regelmäßig beobachtet habe, daß jeder Gedanke an einen Zufall ausgeschlossen ist. Mir selbst gegenüber wird dann aber auf die Frage: ›Warum sch . . . Sie denn nicht?‹ mit der famosen Antwort fortgefahren: ›Weil ich dumm bin so etwa.‹ Die Feder sträubt sich fast dagegen, den formidablen Unsinn

niederzuschreiben, daß Gott in der Tat in seiner auf Unkenntnis der Menschennatur beruhenden Verblendung so weit geht anzunehmen, es könne einen Menschen geben, der – was doch jedes Tier zu tun vermag – vor Dummheit nicht sch . . . könne. Wenn ich dann im Falle eines Bedürfnisses wirklich ausleere – wozu ich mich, da ich den Abtritt fast stets besetzt finde, in der Regel eines Eimers bediene –, so ist dies jedesmal mit einer überaus kräftigen Entwicklung der Seelenwollust verbunden. Die Befreiung von dem Druck, der durch den in den Därmen vorhandenen Kot verursacht wird, hat nämlich für die Wollustnerven ein intensives Wohlbehagen zur Folge; das gleiche ist auch beim Pissen der Fall. Aus diesem Grunde sind noch stets und ohne jede Ausnahme beim Ausleeren und Pissen alle Strahlen vereinigt gewesen; aus eben diesem Grunde sucht man auch stets, wenn ich mich zu diesen natürlichen Funktionen anschicke, den Ausleerungs– und Pißdrang, wenn auch meist vergeblich, wieder zurückzuwundern.« [Fußnote]Dies Eingeständnis der Exkretionslust, die wir als eine der autoerotischen Komponenten der infantilen Sexualität kennengelernt haben, möge man mit den Äußerungen des kleinen Hans in der ›Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben‹ (1909) zusammenhalten.

Der sonderbare Gott Schrebers ist auch nicht imstande, etwas aus der Erfahrung zu lernen: »Aus der so gewonnenen Erfahrung eine Lehre für die Zukunft zu ziehen, scheint vermöge irgendwelcher in dem Wesen Gottes liegenden Eigenschaften eine Unmöglichkeit zu sein.« (S. 186.) Er kann daher dieselben quälenden Proben, Wunder und Stimmenäußerungen Jahre hindurch ohne Abänderung wiederholen, bis er dem Verfolgten zum Gespötte werden muß.

(S. 333): »Daraus ergibt sich, daß Gott fast in allem, was mir gegenüber geschieht, nachdem die Wunder ihre frühere furchtbare Wirkung zum größten Teil eingebüßt haben, mir überwiegend lächerlich oder kindisch erscheint. Daraus folgt für mein Verhalten, daß ich häufig durch die Notwehr gezwungen bin, nach Befinden auch in lauten Worten den *Gottesspötter* zu spielen . . .« [Fußnote]Auch in der »Grundsprache« war Gott nicht immer der schimpfende Teil, sondern gelegentlich auch der beschimpfte, z. B.: »Ei verflucht, das sagt sich schwer, daß der liebe Gott sich f . . . läßt.« (S. 194.)

Diese Kritik Gottes und Auflehnung gegen Gott begegnet bei Schreber indes einer energischen Gegenströmung, welcher an zahlreichen Stellen Ausdruck gegeben wird. (S. 333): »Auf das allerentschiedenste habe ich aber auch hier zu betonen, daß es sich dabei nur um eine Episode handelt, die, wie ich hoffe, spätestens mit meinem Ableben ihre Endschaft erreichen wird, daß daher das Recht, Gottes zu spotten, nur mir, nicht aber anderen Menschen zusteht. Für andere Menschen bleibt Gott der allmächtige Schöpfer des Himmels und der Erde, der Urgrund aller Dinge und das Heil ihrer Zukunft, dem – mögen auch einzelne der herkömmlichen religiösen Vorstellungen einer Berichtigung bedürfen – Anbetung und höchste Verehrung gebührt.«

Es wird darum zu wiederholten Malen eine Rechtfertigung Gottes wegen seines Benehmens gegen den Patienten versucht, die, ebenso spitzfindig wie alle Theodizeen, bald in der allgemeinen Natur der Seelen, bald in der Nötigung Gottes, sich selbst zu erhalten, und in dem irreführenden Einflusse der Flechsigschen Seele die Erklärung findet (S. 60 u. ff, S. 160). Im ganzen aber wird die Krankheit als ein Kampf des Menschen Schreber gegen Gott aufgefaßt, in welchem der schwache Mensch Sieger bleibt, weil er die Weltordnung auf seiner Seite hat (S. 61).

Aus den ärztlichen Gutachten hätte man leicht schließen können, daß man es bei Schreber mit der landläufigen Form der Erlöserphantasie zu tun habe. Der Betreffende sei Gottes Sohn, dazu bestimmt, die Welt aus ihrem Elend oder vor dem ihr drohenden Untergang zu retten usw. Ich habe es daher nicht unterlassen, die Besonderheiten des Schreberschen Verhältnisses zu Gott ausführlich darzustellen. Die Bedeutung, welche diesem Verhältnisse für die übrige Menschheit zukommt, wird in den *Denkwürdigkeiten* nur selten und erst zu Ende der Wahnbildung erwähnt. Sie besteht wesentlich darin, daß kein Verstorbener selig werden kann, solange seine (Schrebers) Person die Hauptmasse der Gottesstrahlen durch ihre Anziehungskraft absorbiert (S. 32). Auch die unverhüllte Identifizierung mit Jesus Christus kommt erst sehr spät zum Vorscheine (S. 338, 431).

Es wird kein Erklärungsversuch des Falles Schreber Aussicht auf Richtigkeit haben, der nicht diesen Besonderheiten seiner Gottesvorstellung, dieser Mischung von Zügen der Verehrung und der Auflehnung, Rechnung trägt. Wir wenden uns nun einem andern, in inniger Beziehung zu Gott stehenden Thema, dem der *Seligkeit,* zu.

Die Seligkeit ist auch bei Schreber »das jenseitige Leben«, zu dem die Menschenseele durch die Läuterung nach dem Tod erhoben wird. Er beschreibt sie als einen Zustand ununterbrochenen Genießens, verbunden mit der Anschauung Gottes. Das ist nun wenig originell, aber dafür werden wir durch die Unterscheidung überrascht, die Schreber zwischen einer männlichen und einer weiblichen Seligkeit macht. (S. 18.) »Die männliche Seligkeit stand höher als die weibliche Seligkeit, welch letztere vorzugsweise in einem ununterbrochenen Wollustgefühle bestanden zu haben scheint.« [Fußnote]Es liegt doch ganz im Sinne der Wunscherfüllung vom Leben im Jenseits, daß man dort endlich des Geschlechtsunterschiedes ledig wird.

.....

.....»Und jene himmlischen Gestalten,

.....sie fragen nicht nach Mann und Weib.«.....(Mignon.)

Andere Stellen verkünden das Zusammenfallen von Seligkeit und Wollust in deutlicherer Sprache und ohne Bezug auf den Geschlechtsunterschied, so wie auch von dem Bestandteile der Seligkeit, der Anschauung Gottes ist, weiter nicht gehandelt wird. So z. B.: » . . . mit der Natur der Gottesnerven, vermöge deren die Seligkeit . . ., wenn auch nicht ausschließlich, so doch mindestens zugleich eine hochgesteigerte Wollustempfindung ist.« (S. 51.) Und: »Die Wollust darf als ein Stück Seligkeit aufgefaßt werden, das dem Menschen und anderen lebenden Geschöpfen

gewissermaßen im voraus verliehen ist« (S 281), so daß die himmlische Seligkeit wesentlich als Steigerung und Fortsetzung der irdischen Sinneslust zu verstehen wäre!
Diese Auffassung der Seligkeit ist keineswegs ein aus den ersten Stadien der Krankheit stammendes, später als unverträglich eliminiertes Stück des Schreberschen Wahnes. Noch in der ›Berufungsbegründung‹ (Juli 1901) hebt der Kranke als eine seiner großen Einsichten hervor, »daß die Wollust nun einmal in einer – für andere Menschen bisher nicht erkennbar gewordenen – nahen Beziehung zu der Seligkeit der abgeschiedenen Geister steht.« [Fußnote]Über den möglichen Tiefsinn dieses Schreberschen Fundes vgl. unten.
Ja, wir werden hören, daß diese »nahe Beziehung« der Fels ist, auf welchem der Kranke die Hoffnung einer endlichen Versöhnung mit Gott und eines Aufhörens seiner Leiden gebaut hat. Die Strahlen Gottes verlieren ihre feindselige Gesinnung, sobald sie versichert sind, mit Seelenwollust in seinem Körper aufzugehen (S. 133); Gott selbst verlangt danach, die Wollust bei ihm zu finden (S. 283), und droht mit dem Rückzuge seiner Strahlen, wenn er in der Pflege der Wollust nachläßt und Gott das Verlangte nicht bieten kann (S. 320).
Diese überraschende Sexualisierung der himmlischen Seligkeit macht uns den Eindruck, als ob Schrebers Seligkeitsbegriff durch die Verdichtung der zwei Hauptbedeutungen des deutschen Wortes: *verstorben* und *sinnlich glücklich* entstanden wäre [Fußnote]»Mein seliger Vater« und der Text der Arie aus dem *Don Juan:*

.....»Ja, dein zu sein auf ewig,
.....wie selig werd' ich sein«

als extreme Vertreter der beiden Bedeutungen. Es kann aber auch nicht ohne Sinn sein, daß unsere Sprache dasselbe Wort für so verschiedene Situationen verwendet..
Wir werden in ihr aber auch den Anlaß finden, das Verhältnis unseres Patienten zur Erotik überhaupt, zu den Fragen des sexuellen Genießens, der Prüfung zu unterziehen, denn wir Psychoanalytiker huldigen bis jetzt der Meinung, daß die Wurzeln jeder nervösen und psychischen Erkrankung vorzugsweise im Sexualleben zu finden seien, und zwar die einen von uns nur aus Gründen der Erfahrung, die anderen überdies noch infolge theoretischer Erwägungen.
Nach den bisher gegebenen Proben des Schreberschen Wahnes ist die Befürchtung, gerade diese paranoide Erkrankung könnte sich als der so lange gesuchte »negative Fall« herausstellen, in dem die Sexualität eine allzu geringe Rolle spiele, ohne weiters abzuweisen. Schreber selbst äußert sich ungezählte Male in solcher Art, als ob er ein Anhänger unseres Vorurteils wäre. Er nennt »Nervosität« und erotische Verfehlung stets in einem Atem, als ob die beiden nicht voneinander zu trennen wären [Fußnote](S. 52.) »Wenn auf irgendeinem Weltkörper *sittliche Fäulnis* (›wollüstige Ausschweifungen‹) *oder vielleicht auch Nervosität* die ganze Menschheit derart ergriffen hatten« – dann, meint Schreber, in Anlehnung an die biblischen Berichte von Sodom und Gomorrha, von der Sündflut usw., könnte es zu einer Weltkatastrophe gekommen sein. – » . . . . . (S. 91.) habe Furcht und Schrecken unter den Menschen verbreitet, die Grundlagen der Religion zerstört und das Umsichgreifen *einer allgemeinen Nervosität und Unsittlichkeit* verursacht, in deren Folge dann verheerende Seuchen über die Menschheit hereingebrochen seien.« (S. 163.) »Als ›Höllenfürst‹ galt daher wahrscheinlich den Seelen die unheimliche Macht, die aus einem *sittlichen Verfall* der Menschheit *oder aus allgemeiner Nervenüberreizung infolge von Überkultur* als eine gottfeindliche sich entwickeln konnte.«.
Vor seiner Erkrankung war der Senatspräsident Schreber ein sittenstrenger Mann gewesen: »Es wird wenige Menschen geben« – behauptet er, und ich sehe keine Berechtigung, ihm zu mißtrauen –, »die in so strengen sittlichen Grundsätzen aufgewachsen sind wie ich und die sich ihr ganzes Leben hindurch, namentlich auch in geschlechtlicher Beziehung, eine diesen Grundsätzen entsprechende Zurückhaltung in dem Maße auferlegt haben, wie ich es von mir behaupten darf.« (S. 281.) Nach dem schweren Seelenkampfe, der sich nach außen durch die Erscheinungen der Krankheit kundgab, hatte sich das Verhältnis zur Erotik verändert. Er war zur Einsicht gekommen, daß die Pflege der Wollust eine Pflicht für ihn sei, deren Erfüllung allein den schweren in ihm, wie er meinte, um ihn, ausgebrochenen Konflikt beenden könne. Die Wollust war, wie ihm die Stimmen versicherten, »gottesfürchtig« geworden (S. 285), und er bedauert nur, daß er nicht imstande sei, sich den ganzen Tag über der Pflege der Wollust zu widmen [Fußnote]Im Zusammenhange des Wahnes heißt es (S. 179): » *Die Anziehung verlor jedoch ihre Schrecken für die betreffenden Nerven, wenn und soweit sie beim Eingehen in meinem Körper das Gefühl der Seelenwollust antrafen*, an dem sie ihrerseits teilnahmen. Sie fanden dann für die verlorengegangene himmlische Seligkeit, die wohl ebenfalls in einem wollustartigen Genießen bestand . . ., einen ganz oder mindestens annähernd gleichwertigen Ersatz in meinem Körper wieder.«.
Das also war das Fazit der Krankheitsveränderung bei Schreber nach den beiden Hauptrichtungen seines Wahnes. Er war vorher ein zur sexuellen Askese Geneigter und ein Zweifler an Gott gewesen, er war nach Ablauf der Krankheit ein Gottesgläubiger und der Wollust Beflissener. Aber wie sein wiedergewonnener Gottesglaube von absonderlicher Art war, so zeigte auch das Stück Sexualgenießen, das er sich erobert hatte, einen ganz ungewöhnlichen Charakter. Es war nicht mehr männliche Sexualfreiheit, sondern weibliches Sexualgefühl, er stellte sich feminin gegen Gott ein, fühlte sich als Gottes Weib [Fußnote]Anmerkung zu S. 4 der Vorrede: »Etwas der Empfängnis Jesu Christi von Seiten einer unbefleckten Jungfrau – d. h. von einer solchen, die niemals Umgang mit einem Manne gepflogen hat – Ähnliches ist in meinem eigenen Leibe vorgegangen. Ich habe (und zwar zu der Zeit, als ich noch in der Flechsigschen Anstalt war) zu zwei verschiedenen Malen bereits einen, wenn auch etwas mangelhaft entwickelten weiblichen Geschlechtsteil gehabt und in meinem Leibe hüpfende Bewegungen, wie sie den ersten Lebensregungen des menschlichen Embryo entsprechen, empfunden: durch göttliches Wunder waren dem

männlichen Samen entsprechende Gottesnerven in meinen Leib geworfen worden; es hatte also eine Befruchtung stattgefunden.«.
Kein anderes Stück seines Wahnes wird von dem Kranken so ausführlich, man könnte sagen, so aufdringlich behandelt wie die von ihm behauptete Verwandlung in ein Weib. Die von ihm aufgesogenen Nerven haben in seinem Körper den Charakter weiblicher Wollustnerven angenommen und demselben auch sonst ein mehr oder weniger weibliches Gepräge, insbesondere seiner Haut die dem weiblichen Geschlecht eigentümliche Weichheit verliehen (S. 87). Er fühlt diese Nerven, wenn er einen leisen Druck mit der Hand an einer beliebigen Körperstelle ausübt, als Gebilde von faden– oder strangartiger Beschaffenheit unter der Hautoberfläche, dieselben sind namentlich an der Brust, da wo beim Weibe der Busen ist, vorhanden. »Durch einen auf diese Gebilde auszuübenden Druck vermag ich mir, namentlich wenn ich an etwas Weibliches denke, eine der weiblichen entsprechende Wollustempfindung zu verschaffen.« (S. 277.) Er weiß sicher, daß diese Gebilde nach ihrer Herkunft weiter nichts sind als ehemalige Gottesnerven, die doch durch ihren Übergang in seinen Körper ihre Eigenschaft als Nerven kaum eingebüßt haben können (S. 279). Er ist imstande, sich und den Strahlen durch »Zeichnen« (visuelles Vorstellen) den Eindruck zu verschaffen, daß sein Körper mit weiblichen Brüsten und weiblichem Geschlechtsteil ausgestattet sei: »Das Zeichnen eines weiblichen Hinteren an meinen Körper – *honny soit qui mal y pense* – ist mir so zur Gewohnheit geworden, daß ich dies beim Bücken jedesmal fast unwillkürlich tue.« (S. 233.) Er will es »kühn behaupten, daß jeder, der mich mit entblößtem oberen Teile des Rumpfes vor dem Spiegel stehen sehen würde – zumal wenn die Illusion durch etwas weiblichen Aufputz unterstützt wird –, den unzweifelhaften Eindruck eines *weiblichen Oberkörpers* empfangen würde« (S. 280). Er fordert die ärztliche Untersuchung heraus, um feststellen zu lassen, daß sein ganzer Körper vom Scheitel bis zur Sohle mit Wollustnerven durchsetzt ist, was nach seiner Meinung nur beim weiblichen Körper der Fall ist, während beim Manne, soviel ihm bekannt ist, Wollustnerven nur am Geschlechtsteile und in unmittelbarer Nähe desselben sich befinden (S. 274). Die Seelenwollust, die sich durch diese Anhäufung der Nerven in seinem Körper entwickelt hat, ist so stark, daß es namentlich beim Liegen im Bette nur eines geringen Aufwandes von Einbildungskraft bedarf, um sich ein sinnliches Behagen zu schaffen, das eine ziemlich deutliche Vorahnung von dem weiblichen Geschlechtsgenusse beim Beischlafe gewährt (S. 269).
Erinnern wir uns des Traumes, welcher in der Inkubationszeit der Erkrankung, noch vor der Übersiedlung nach Dresden, vorfiel, so wird es über jeden Zweifel evident, daß der Wahn der Verwandlung in ein Weib nichts anderes ist als die Realisierung jenes Trauminhalts. Gegen diesen Traum hatte er sich damals mit männlicher Empörung gesträubt, und ebenso wehrte er sich anfänglich gegen dessen Erfüllung während der Krankheit, sah die Wandlung zum Weib als eine Schmach an, die in feindseliger Absicht über ihn verhängt werden sollte. Aber es kam ein Zeitpunkt (November 1895), in dem er sich mit dieser Wandlung zu versöhnen begann und sie mit höheren Absichten Gottes in Verbindung brachte. (S. 177 und 178): »Ich habe seitdem die Pflege der Weiblichkeit mit vollem Bewußtsein auf meine Fahne geschrieben.«
Er kam dann zur sicheren Überzeugung, daß Gott selbst zu seiner eigenen Befriedigung die Weiblichkeit von ihm verlange:
(S. 281): »Sobald ich aber – wenn ich mich so ausdrücken darf – mit Gott allein bin, ist es eine Notwendigkeit für mich, mit allen erdenklichen Mitteln sowie mit dem vollen Aufgebote meiner Verstandeskräfte, insbesondere meiner Einbildungskraft, dahin zu wirken, daß die göttlichen Strahlen von mir möglichst fortwährend oder – da dies der Mensch einfach nicht kann – wenigstens zu gewissen Tageszeiten den Eindruck eines in wollüstigen Empfindungen schwelgenden Weibes empfangen.«
(S. 283): »Auf der andern Seite verlangt Gott ein den weltordnungsmäßigen Daseinsbedingungen der Seelen entsprechendes *beständiges Genießen*; es ist meine Aufgabe, ihm dasselbe, . . . in der Form ausgiebigster Entwicklung der Seelenwollust zu verschaffen; soweit dabei für mich etwas von sinnlichem Genüsse abfällt, bin ich berechtigt, denselben als eine kleine Entschädigung für das Übermaß der Leiden und Entbehrungen, das mir seit Jahren auferlegt ist, mitzunehmen; . . .«
(S. 284): ». . . ich glaube sogar nach den gewonnenen Eindrücken die Ansicht aussprechen zu dürfen, daß Gott niemals zu einer Rückzugsaktion vorschreiten würde (wodurch mein körperliches Wohlbefinden jedesmal zunächst erheblich verschlechtert wird), sondern ohne jedes Widerstreben und in dauernder Gleichmäßigkeit der Anziehung folgen würde, wenn es mir möglich wäre, *immer* das in geschlechtlicher Umarmung mit mir selbst daliegende Weib zu spielen, meinen Blick *immer* auf weiblichen Wesen ruhen zu lassen, *immer* weibliche Bilder zu besehen usw.«
Die beiden Hauptstücke des Schreberschen Wahnes, die Wandlung zum Weibe und die bevorzugte Beziehung zu Gott, sind in seinem System durch die feminine Einstellung gegen Gott verknüpft. Es wird eine unabweisbare Aufgabe für uns, eine wesentliche *genetische* Beziehung zwischen diesen beiden Stücken nachzuweisen, sonst wären wir mit unseren Erläuterungen zu Schrebers Wahn in die lächerliche Rolle geraten, die Kant in dem berühmten Gleichnis der *Kritik der reinen Vernunft* als die des Mannes beschreibt, der das Sieb unterhält, während ein anderer den Bock melkt.
II. Deutungsversuche
Von zwei Seiten her könnte man den Versuch machen, zum Verständnis dieser paranoischen Krankengeschichte vorzudringen, die bekannten Komplexe und Triebkräfte des Seelenlebens in ihr aufzudecken. Von den wahnhaften Äußerungen des Kranken selbst und von den Anlässen seiner Erkrankung.
Der erste Weg erschiene verlockend, seitdem C. G. Jung uns das glänzende Beispiel der Deutung eines ungleich schwereren Falles von Dementia praecox, mit vom Normalen ungleich weiter abliegenden Symptomäußerungen

gegeben hat [Fußnote]C. G. Jung (1907).. Auch die hohe Intelligenz und Mitteilsamkeit des Kranken scheint uns die Lösung der Aufgabe auf diesem Wege zu erleichtern. Gar nicht so selten drückt er uns den Schlüssel selbst in die Hand, indem er zu einem wahnhaften Satz eine Erläuterung, ein Zitat oder Beispiel, wie beiläufig, hinzufügt oder eine ihm selbst auftauchende Ähnlichkeit ausdrücklich bestreitet. Man braucht dann nur im letzten Falle die negative Einkleidung wegzulassen, wie man es in der psychoanalytischen Technik zu tun gewohnt ist, das Beispiel für das Eigentliche, das Zitat oder die Bestätigung für die Quelle zu nehmen, und befindet sich im Besitze der gesuchten Übersetzung aus der paranoischen Ausdrucksweise ins Normale. Ein Beleg für diese Technik verdient vielleicht eine ausführlichere Darstellung. Schreber beklagt sich über die Belästigung durch die sogenannten »gewunderten Vögel« oder »sprechenden Vögel«, denen er eine Reihe recht auffälliger Eigenschaften zuschreibt (S. 208–214). Sie sind nach seiner Überzeugung aus Resten ehemaliger »Vorhöfe des Himmels«, also selig gewesener Menschenseelen, gebildet und mit Leichengift beladen auf ihn gehetzt worden. Sie sind in den Stand versetzt, »sinnlos auswendig gelernte Redensarten« herzusagen, die ihnen »eingebleut« worden sind. Jedesmal, wenn sie das ihnen aufgepackte Leichengift bei ihm abgelagert, d. h. »die ihnen gewissermaßen eingebleuten Phrasen abgeleiert haben«, gehen sie mit den Worten »verfluchter Kerl« oder »ei verflucht« einigermaßen in seiner Seele auf, den einzigen Worten, deren sie im Ausdruck einer echten Empfindung überhaupt noch fähig sind. Den Sinn der von ihnen gesprochenen Worte verstehen sie nicht, haben aber eine natürliche Empfänglichkeit für den Gleichklang der Laute, der kein vollständiger zu sein braucht. Es verschlägt daher für sie wenig, ob man sagt:

Santiago oder Karthago,
Chinesentum oder Jesum Christum,
Abendrot oder Atemnot,
Ariman oder Ackermann usw. (S. 210.)

Während man diese Schilderung liest, kann man sich des Einfalles nicht erwehren, daß mit ihr junge Mädchen gemeint sein müssen, die man in kritischer Stimmung gerne mit Gänsen vergleicht, denen man ungalanterweise ein »Vogelgehirn« zuschreibt, von denen man behauptet, daß sie nichts zu reden wissen als eingelernte Phrasen, und die ihre Unbildung durch die Verwechslung ähnlich klingender Fremdwörter verraten. Das »verfluchter Kerl«, mit dem es ihnen allein Ernst ist, wäre dann der Triumph des jungen Mannes, der ihnen zu imponieren verstanden hat. Und siehe da, einige Seiten später (S. 214) stößt man auf die Sätze Schrebers, welche eine solche Deutung sicherstellen. »Einer großen Anzahl der übrigen Vogelseelen habe ich scherzweise zur Unterscheidung Mädchennamen beigelegt, da sie sich sämtlich nach ihrer Neugier, ihrem Hang zur Wollust usw. am ersten mit kleinen Mädchen vergleichen lassen. Diese Mädchennamen sind dann zum Teil auch von den Gottesstrahlen aufgegriffen und zur Bezeichnung der betreffenden Vogelseelen beibehalten worden.« Aus dieser mühelosen Deutung der »gewunderten Vögel« entnimmt man dann einen Wink fürs Verständnis der rätselhaften »Vorhöfe des Himmels«.

Ich verkenne nicht, daß es jedesmal eines guten Stückes Takt und Zurückhaltung bedarf, wenn man die typischen Fälle der Deutung in der psychoanalytischen Arbeit verläßt, und daß der Hörer oder Leser nur so weit mitgeht, als die von ihm gewonnene Vertrautheit mit der analytischen Technik ihm gestattet. Man hat also allen Grund vorzusorgen, daß nicht dem gesteigerten Aufwand von Scharfsinn ein gemindertes Maß von Sicherheit und Glaubwürdigkeit parallel gehe. Es liegt dann in der Natur der Sache, daß der eine Arbeiter die Vorsicht, der andere die Kühnheit übertreiben wird. Die richtigen Grenzen der Berechtigung zur Deutung wird man erst nach vielerlei Versuchen und besserer Bekanntschaft mit dem Gegenstand abstecken können. Bei der Bearbeitung des Falles Schreber wird mir die Zurückhaltung durch den Umstand vorgeschrieben, daß die Widerstände gegen die Publikation der *Denkwürdigkeiten* doch den Erfolg gehabt haben, einen beträchtlichen Anteil des Materials und wahrscheinlich den für das Verständnis bedeutsamsten unserer Kenntnis zu entziehen [Fußnote]Gutachten des Dr. Weber (S. 402): »Überblickt man den Inhalt seiner Schrift, berücksichtigt man die Fülle der Indiskretionen, die in bezug auf ihn und andere in ihr enthalten sind, die ungenierte Ausmalung der bedenklichsten und ästhetisch geradezu unmöglichen Situationen und Vorgänge, die Verwendung der anstößigsten Kraftausdrücke usw., so würde man es ganz unverständlich finden, daß ein Mann, der sich sonst durch Takt und Feingefühl ausgezeichnet hat, eine ihn vor der Öffentlichkeit so schwer kompromittierende Handlung beabsichtigen könne, wenn eben nicht . . .« usw. – Von einer Krankengeschichte, die die gestörte Menschlichkeit und deren Ringen nach »Wiederherstellung schildern soll, wird man eben nicht fordern dürfen, daß sie »diskret« und »ästhetisch« ansprechend sei.. So z. B. schließt das Kapitel III des Buches, das mit der vielversprechenden Ankündigung begonnen hat: »Ich behandle nun zunächst einige Vorkommnisse an *anderen Mitgliedern meiner Familie*, die denkbarerweise in Beziehung zu dem vorausgesetzten Seelenmord stehen könnten und die jedenfalls alle ein mehr oder weniger rätselhaftes, nach sonstigen menschlichen Erfahrungen schwer zu erklärendes Gepräge an sich tragen« (S. 33), unmittelbar darauf mit dem Satze: »Der weitere Inhalt des Kapitels kommt als zur Veröffentlichung ungeeignet für den Druck in Wegfall.« Ich werde also zufrieden sein müssen, wenn es mir gelingt, gerade den Kern der Wahnbildung mit einiger Sicherheit auf seine Herkunft aus bekannten menschlichen Motiven zurückzuführen.

Ich werde in dieser Absicht ein Stückchen der Krankengeschichte nachtragen, welches in den Gutachten nicht entsprechend gewürdigt wird, obwohl der Kranke selbst alles dazu getan hat, es in den Vordergrund zu drängen. Ich meine das Verhältnis Schrebers zu seinem ersten Arzte, dem Geheimrate Prof. Flechsig in Leipzig.

Wir wissen bereits, daß der Fall Schrebers zu Anfang das Gepräge des Verfolgungswahnes an sich trug, welches erst von dem Wendepunkte der Krankheit an (der »Versöhnung«) verwischt wurde. Die Verfolgungen werden dann immer erträglicher, der weltordnungsmäßige Zweck der angedrohten Entmannung drängt das Schmachvolle

derselben zurück. Der Urheber aller Verfolgungen aber ist Flechsig, und er bleibt ihr Anstifter über den ganzen Verlauf der Krankheit [Fußnote]Vorrede, VIII: »Noch jetzt wird mir an jedem Tage Ihr Name von den mit mir redenden Stimmen in stets wiederkehrenden Zusammenhängen insbesondere als Urheber jener Schädigungen zu Hunderten von Malen zugerufen, obwohl die persönlichen Beziehungen, die eine Zeitlang zwischen uns bestanden haben, für mich längst in den Hintergrund getreten sind und ich selbst daher schwerlich irgendwelchen Anlaß hätte, mich Ihrer immer von neuem, insbesondere mit irgendwelcher grollenden Empfindung zu erinnern.«.
Was nun eigentlich die Untat Flechsigs und welches seine Motive dabei waren, das wird von dem Kranken mit jener charakteristischen Unbestimmtheit und Unfaßbarkeit erzählt, welche als Kennzeichen einer besonders intensiven Wahnbildungsarbeit angesehen werden dürfen, wenn es gestattet ist, die Paranoia nach dem Vorbilde des um so viel besser bekannten Traumes zu beurteilen. Flechsig hat an dem Kranken einen »Seelenmord« begangen oder versucht, ein Akt, der etwa den Bemühungen des Teufels und der Dämonen, sich einer Seele zu bemächtigen, gleichzustellen ist und der vielleicht in Vorgängen zwischen längst verstorbenen Mitgliedern der Familien Flechsig und Schreber vorgebildet war [Fußnote]S. 22 und ff.. Gerne möchte man über den Sinn dieses Seelenmordes mehr erfahren, aber hier versagen wiederum in tendenziöser Weise die Quellen (S. 28): »Worin das eigentliche Wesen des Seelenmords und sozusagen die Technik desselben besteht, vermag ich außer dem im obigen Angedeuteten nicht zu sagen. Hinzuzufügen wäre nur noch etwa (folgt eine Stelle, die sich zur Veröffentlichung nicht eignet).« Infolge dieser Auslassung bleibt es für uns undurchsichtig, was unter dem »Seelenmord« gemeint ist. Den einzigen Hinweis, welcher der Zensur entgangen ist, werden wir an anderer Stelle erwähnen.
Wie dem immer sei, es erfolgte bald eine weitere Entwicklung des Wahnes, welche das Verhältnis des Kranken zu Gott betraf, ohne das zu Flechsig zu ändern. Hatte er bisher seinen eigentlichen Feind nur in Flechsig (oder vielmehr in dessen Seele) erblickt und Gottes Allmacht als seine Bundesgenossin betrachtet, so konnte er dann den Gedanken nicht abweisen, daß Gott selbst der Mitwisser, wenn nicht gar Anstifter des gegen ihn gerichteten Planes sei. (S. 59.) Flechsig aber blieb der erste Verführer, dessen Einfluß Gott unterlegen war (S. 60). Er hatte es verstanden, sich mit seiner ganzen Seele oder einem Teile derselben zum Himmel aufzuschwingen und sich damit selbst – ohne Tod und vorgängige Reinigung – zum »Strahlenführer« zu machen (S. 56) [Fußnote]Nach einer anderen bedeutungsvollen, aber bald abgewiesenen Version hatte sich Prof. Flechsig entweder zu Weißenburg im Elsaß oder im Polizeigefängnis zu Leipzig erschossen. Patient sah seinen Leichenzug, der sich aber nicht in der Richtung bewegte, die man nach der Lage der Universitätsklinik zum Friedhof erwarten sollte. Andere Male erschien ihm Flechsig in Begleitung eines Schutzmannes oder in der Unterhaltung mit seiner Frau, deren Zeuge er im Wege des Nervenanhanges wurde, und wobei sich Prof. Flechsig seiner Frau gegenüber »Gott Flechsig« nannte, so daß diese geneigt war, ihn für verrückt zu halten. (S. 82.). Diese Rolle behielt die Flechsigsche Seele bei, auch nachdem der Kranke die Leipziger Klinik mit der Piersonschen Anstalt vertauscht hatte. Der Einfluß der neuen Umgebung zeigte sich dann darin, daß zu ihr die Seele des Oberwärters, in dem der Kranke einen ehemaligen Hausgenossen erkannte, als v. W.sche Seele hinzutrat [Fußnote]Von diesem v. W. sagten ihm die Stimmen, er habe bei einer Enquête vorsätzlich oder fahrlässigerweise unwahre Dinge über ihn ausgesagt, namentlich ihn der Onanie beschuldigt; zur Strafe sei ihm jetzt die Bedienung des Patienten auferlegt worden (S. 108.). Die Flechsigsche Seele führte dann die »Seelenteilung« ein, die große Dimensionen annahm. Zu einer gewissen Zeit gab es 40 bis 60 solcher Abspaltungen der Flechsigschen Seele; zwei größere Seelenteile wurden der »obere Flechsig« und der »mittlere Flechsig« genannt (S. 111). Ebenso verhielt sich die v. W.sche Seele (die des Oberwärters). Dabei wirkte es zuweilen sehr drollig, wie die beiden Seelen sich trotz ihrer Bundesgenossenschaft befehdeten, der Adelsstolz der einen und der Professorendünkel der anderen sich gegenseitig abstießen (S. 113). In den ersten Wochen seines endgültigen Aufenthaltes auf dem Sonnenstein (Sommer 1894) trat die Seele des neuen Arztes Dr. Weber in Aktion, und bald darauf kam jener Umschwung in der Entwicklung des Wahnes, den wir als die »Versöhnung« kennengelernt haben.
Während des späteren Aufenthaltes auf dem Sonnenstein, als Gott den Kranken besser zu würdigen begann, kam eine Razzia unter den lästigerweise vervielfältigten Seelen zustande, infolge deren die Flechsigsche Seele nur in ein oder zwei Gestalten, die v. W.sche in einziger Gestalt übrigblieb. Die letztere verschwand bald völlig; die Flechsigschen Seelenteile, die langsam ihre Intelligenz wie ihre Macht einbüßten, wurden dann als der »hintere Flechsig« und als die »Je–nun–Partei« bezeichnet. Daß die Flechsigsche Seele ihre Bedeutung bis zum Ende beibehielt, wissen wir aus der Vorrede, dem ›Offenen Brief an Herrn Geh. Rath Prof. Dr. Flechsig‹.
Dieses merkwürdige Schriftstück drückt die sichere Überzeugung aus, daß der ihn beeinflussende Arzt auch selbst die gleichen Visionen gehabt und dieselben Aufschlüsse über übersinnliche Dinge erhalten habe wie der Kranke, und stellt die Verwahrung voran, daß dem Autor der *Denkwürdigkeiten* die Absicht eines Angriffes auf die Ehre des Arztes ferneliege. Dasselbe wird in den Eingaben des Kranken (S 343, 445) mit Ernst und Nachdruck wiederholt; man sieht, er bemüht sich, die »Seele Flechsig« von dem Lebenden dieses Namens, den wahnhaften von dem leibhaften Flechsig zu trennen [Fußnote]»Ich habe demnach auch als *möglich anzuerkennen*, daß alles, was in den ersten Abschnitten meiner *Denkwürdigkeiten* über Vorgänge berichtet worden ist, die mit dem Namen Flechsig in Verbindung stehen, nur auf die von dem lebenden Menschen zu unterscheidende Seele Flechsig sich bezieht, deren besondere Existenz zwar gewiß, auf natürlichem Wege aber nicht zu erklären ist« (S. 342)..
Aus dem Studium einer Reihe von Fällen des Verfolgungswahnes habe ich und haben andere den Eindruck empfangen, die Relation des Kranken zu seinem Verfolger sei durch eine einfache Formel aufzulösen [Fußnote]Vgl. K. Abraham (1908). – In dieser Arbeit räumt mir der gewissenhafte Autor einen aus unserem Briefverkehr stammenden Einfluß auf die Entwicklung seiner Ansichten ein.. Die Person, welcher der Wahn so große Macht und

Einfluß zuschreibt, in deren Hand alle Fäden des Komplotts zusammenlaufen, sei, wenn sie bestimmt genannt wird, die nämliche, der vor der Erkrankung eine ähnlich große Bedeutung für das Gefühlsleben der Patienten zukam, oder eine leicht kenntliche Ersatzperson derselben. Die Gefühlsbedeutung wird als äußerliche Macht projiziert, der Gefühlston ins Gegenteil verkehrt; der jetzt wegen seiner Verfolgung Gehaßte und Gefürchtete sei ein einstiger Geliebter und Verehrter. Die vom Wahne statuierte Verfolgung diene vor allem dazu, die Gefühlsverwandlung im Kranken zu rechtfertigen.

Wenden wir uns mit diesem Gesichtspunkte zu den Beziehungen, die zwischen dem Patienten und seinem Arzte und Verfolger Flechsig früher bestanden hatten. Wir wissen bereits, daß Schreber in den Jahren 1884 und 1885 eine erste nervöse Erkrankung durchmachte, »die ohne jede an das Gebiet des Übersinnlichen anstreifenden Zwischenfälle« (S. 35) verlief. Während dieses als »Hypochondrie« bezeichneten Zustandes, der anscheinend die Grenzen einer Neurose einhielt, war Flechsig der Arzt des Kranken. Schreber brachte damals 6 Monate in der Leipziger Universitätsklinik zu. Man erfährt, daß der Wiederhergestellte seinen Arzt in guter Erinnerung behielt. »Die Hauptsache war, daß ich schließlich (nach einer längeren Rekonvaleszenzreise) geheilt wurde, und ich konnte daher damals nur von Gefühlen lebhaften Dankes gegen Prof. Flechsig erfüllt sein, denen ich auch durch einen späteren Besuch und ein nach meinem Dafürhalten angemessenes Honorar noch besonderen Ausdruck gegeben habe.« Es ist richtig, daß Schreber in den *Denkwürdigkeiten* die Lobpreisung der ersten Behandlung Flechsigs nicht ohne einige Verklausulierungen vorbringt, aber dies mag sich leicht aus der nun zum Gegensatze veränderten Einstellung verstehen lassen. Auf die ursprüngliche Wärme der Empfindung für den erfolgreichen Arzt läßt die Bemerkung schließen, welche die angeführte Äußerung Schrebers fortsetzt. »Fast noch inniger wurde der Dank von meiner Frau empfunden, die in Prof. Flechsig geradezu denjenigen verehrte, der ihr ihren Mann wiedergeschenkt habe, und aus diesem Grunde sein Bildnis jahrelang auf ihrem Arbeitstische stehen hatte.« (S. 36.)

Da uns der Einblick in die Verursachung der ersten Erkrankung verwehrt ist, deren Verständnis für die Aufklärung der schweren zweiten Krankheit gewiß unentbehrlich wäre, müssen wir jetzt aufs Geratewohl in einen uns unbekannten Zusammenhang hineingreifen. Wir wissen, in der Inkubationszeit der Krankheit (zwischen seiner Ernennung und seinem Amtsantritt, Juni bis Oktober 1893) fielen wiederholt Träume des Inhalts vor, daß die frühere Nervenkrankheit wiedergekehrt sei. Ferner trat einmal in einem Zustande von Halbschlaf die Empfindung auf, es müsse doch schön sein, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege. Bringen wir diese Träume und diese Phantasievorstellung, die bei Schreber in nächster Kontiguität mitgeteilt werden, auch in inhaltlichen Zusammenhang, so dürfen wir schließen, mit der Erinnerung an die Krankheit wurde auch die an den Arzt geweckt, und die feminine Einstellung der Phantasie galt von Anfang an dem Arzte. Oder vielleicht hatte der Traum, die Krankheit sei wiedergekehrt, überhaupt den Sinn einer Sehnsucht: Ich möchte Flechsig wieder einmal sehen. Unsere Unwissenheit über den psychischen Gehalt der ersten Krankheit läßt uns da nicht weiterkommen. Vielleicht war von diesem Zustande eine zärtliche Anhänglichkeit an den Arzt übriggeblieben, die jetzt – aus unbekannten Gründen – eine Verstärkung zur Höhe einer erotischen Zuneigung gewann. Es stellte sich sofort eine entrüstete Abweisung der noch unpersönlich gehaltenen femininen Phantasie – ein richtiger »männlicher Protest« nach dem Ausdrucke, aber nicht im Sinne Alf. Adlers [Fußnote]Adler (1910). – Nach Adler ist der männliche Protest an der Entstehung des Symptoms beteiligt, im hier besprochenen Falle protestiert die Person gegen das fertige Symptom. – ein; aber in der nun bald ausbrechenden schweren Psychose setzte sich die feminine Phantasie unaufhaltsam durch, und man braucht die paranoische Unbestimmtheit der Schreberschen Ausdrucksweise nur um weniges zu korrigieren, um zu erraten, daß der Kranke einen sexuellen Mißbrauch von Seiten des Arztes selbst befürchtete. Ein Vorstoß homosexueller Libido war also die Veranlassung dieser Erkrankung, das Objekt derselben war wahrscheinlich von Anfang an der Arzt Flechsig, und das Sträuben gegen diese libidinöse Regung erzeugte den Konflikt, aus dem die Krankheitserscheinungen entsprangen.

Ich mache vor einer Flut von Anwürfen und Einwendungen einen Augenblick halt. Wer die heutige Psychiatrie kennt, darf sich auf Arges gefaßt machen.

Ist es nicht eine unverantwortliche Leichtfertigkeit, Indiskretion und Verleumdung, einen ethisch so hochstehenden Mann wie den Senatspräsidenten a. D. Schreber der Homosexualität zu bezichtigen? Nein, der Kranke hat seine Phantasie der Verwandlung in ein Weib selbst der Mitwelt kundgegeben und sich aus Interessen höherer Einsicht über persönliche Empfindlichkeiten hinweggesetzt. Er hat uns also selbst das Recht gegeben, uns mit dieser Phantasie zu beschäftigen, und unsere Übersetzung in die medizinischen Kunstworte hat dem Inhalte derselben nicht das mindeste hinzugefügt. – Ja, aber das tat er als Kranker; sein Wahn, in ein Weib verwandelt zu werden, war eine krankhafte Idee. – Das haben wir nicht vergessen. Wir haben es auch nur mit der Bedeutung und der Herkunft dieser krankhaften Idee zu tun. Wir berufen uns auf seine eigene Unterscheidung zwischen dem Menschen Flechsig und der »Flechsig–Seele«. Wir werfen ihm überhaupt nichts vor, weder daß er homosexuelle Regungen hatte, noch daß er sich bestrebte, sie zu verdrängen. Die Psychiater sollten endlich von diesem Kranken lernen, wenn er sich in all seinem Wahn bemüht, die Welt des Unbewußten nicht mit der Welt der Realität zu verwechseln.

Aber es wird an keiner Stelle ausdrücklich gesagt, daß die gefürchtete Verwandlung in ein Weib zum Vorteile Flechsigs erfolgen solle? – Das ist richtig, und es ist nicht schwer zu verstehen, daß in den für die Öffentlichkeit bestimmten *Denkwürdigkeiten*, die den Menschen »Flechsig« nicht beleidigen wollten, eine so grelle Beschuldigung vermieden wird. Die durch solche Rücksicht hervorgerufene Milderung des Ausdrucks reicht aber nicht so weit, daß sie den eigentlichen Sinn der Anklage verdecken könnte. Man darf behaupten, es ist doch auch ausdrücklich gesagt, z. B. in folgender Stelle (S. 56): »Auf diese Weise wurde ein gegen mich gerichtetes Komplott fertig (etwa im März

oder April 1894), welches dahin ging, nach einmal erkannter oder angenommener Unheilbarkeit meiner Nervenkrankheit *mich einem Menschen in der Weise auszuliefern*, daß meine Seele demselben überlassen, mein Körper aber, . . . in einen weiblichen Körper verwandelt, *als solcher dem betreffenden Menschen* zum geschlechtlichen Mißbrauch überlassen . . . werden sollte.« [Fußnote]Diese Hervorhebungen habe ich angebracht. Es ist überflüssig zu bemerken, daß keine andere Einzelperson je genannt wird, die man an die Stelle Flechsigs treten lassen könnte. Zu Ende des Aufenthaltes in der Leipziger Klinik taucht die Befürchtung auf, daß er zum Zwecke geschlechtlichen Mißbrauches »den Wärtern vorgeworfen werden sollte« (S. 98). Die in der weiteren Entwicklung des Wahnes ohne Scheu bekannte feminine Einstellung gegen Gott löscht dann wohl den letzten Zweifel an der ursprünglich dem Arzte zugedachten Rolle aus. Der andere der gegen Flechsig erhobenen Vorwürfe hallt überlaut durch das Buch. Er habe Seelenmord an ihm versucht. Wir wissen bereits, daß der Tatbestand dieses Verbrechens dem Kranken selbst unklar ist, daß er aber mit diskreten Dingen in Beziehung steht, die man von der Veröffentlichung ausschließen muß (Kapitel III). Ein einziger Faden führt hier weiter. Der Seelenmord wird durch die Anlehnung an den Sageninhalt von Goethes *Faust*, Lord Byrons *Manfred*, Webers *Freischütz* usw. erläutert (S. 22), und unter diesen Beispielen wird eines auch an anderer Stelle hervorgehoben. Bei der Besprechung der Spaltung Gottes in zwei Personen werden der »niedere« und der »obere« Gott von Schreber mit Ariman und Ormuzd identifiziert (S. 19), und etwas später steht die beiläufige Bemerkung: »Der Name Ariman kommt übrigens auch z. B. in Lord Byrons *Manfred* in Zusammenhang mit einem Seelenmord vor« (S. 20). In der so ausgezeichneten Dichtung findet sich kaum etwas, was man dem Seelenpakt im *Faust* an die Seite stellen könnte, auch den Ausdruck »Seelenmord« suchte ich dort vergeblich, wohl aber ist der Kern und das Geheimnis des Gedichtes ein – Geschwisterinzest. Hier reißt der kurze Faden wieder ab [Fußnote]Zur Erhärtung der obenstehenden Behauptung: Manfred sagt dem Dämon, der ihn aus dem Leben holen will (Schlußszene):

» . . . *my past power*
was purchased by no compact with thy crew.«

Es wird also dem Seelenpakte direkt widersprochen. Dieser Irrtum Schrebers ist wahrscheinlich nicht tendenzlos. – Es lag übrigens nahe, diesen Inhalt des *Manfred* mit der wiederholt behaupteten inzestuösen Beziehung des Dichters zu seiner Halbschwester in Zusammenhang zu bringen, und es bleibt auffällig, daß das andere Drama Byrons, der großartige *Cain*, in der Urfamilie spielt, in welcher der Inzest unter Geschwistern vorwurfsfrei bleiben muß. – Auch wollen wir das Thema des Seelenmordes nicht verlassen, ohne noch folgender Stelle zu gedenken: »wobei in früherer Zeit Flechsig als Urheber des Seelenmords genannt wurde, während man jetzt schon seit längerer Zeit in beabsichtigter Umkehr des Verhältnisses mich selbst als denjenigen, der Seelenmord getrieben habe, ›darstellen‹ will, . . .«.

Indem wir uns vorbehalten, auf weitere Einwendungen im Verlaufe dieser Arbeit zurückzukommen, wollen wir uns nun für berechtigt erklären, an einem Ausbruch einer homosexuellen Regung als Grundlage der Erkrankung Schrebers festzuhalten. Zu dieser Annahme stimmt ein beachtenswertes, sonst nicht zu erklärendes Detail der Krankengeschichte. Ein weiterer und für den Verlauf entscheidender »Nervensturz« trat bei dem Kranken ein, während seine Frau einen kurzen Urlaub zu ihrer eigenen Erholung nahm. Sie hatte bis dahin täglich mehrere Stunden bei ihm verbracht und die Mittagsmahlzeiten mit ihm eingenommen. Als sie nach viertägiger Abwesenheit zurückkam, traf sie ihn aufs traurigste verändert, so daß er selbst sie nicht mehr zu sehen wünschte. »Entscheidend für meinen geistigen Zusammenbruch war namentlich eine Nacht, in welcher ich eine ganz ungewöhnliche Anzahl von Pollutionen (wohl ein halbes Dutzend) in dieser einen Nacht hatte.« (S. 44.) Wir verstehen es wohl, daß bloß von der Anwesenheit der Frau schützende Einflüsse gegen die Anziehung der ihn umgebenden Männer ausgingen, und wenn wir zugeben, daß ein Pollutionsvorgang bei einem Erwachsenen nicht ohne seelische Mitbeteiligung erfolgen kann, werden wir zu den Pollutionen jener Nacht unbewußt gebliebene homosexuelle Phantasien ergänzen. Warum dieser Ausbruch homosexueller Libido den Patienten gerade zu jener Zeit, in der Situation zwischen der Ernennung und der Übersiedlung traf, das können wir ohne genauere Kenntnis seiner Lebensgeschichte nicht erraten. Im allgemeinen schwankt der Mensch sein Leben lang zwischen heterosexuellem und homosexuellem Fühlen, und Versagung oder Enttäuschung von der einen Seite pflegt ihn zur andern hinüberzudrängen. Von diesen Momenten ist uns bei Schreber nichts bekannt; wir wollen aber nicht versäumen, auf einen somatischen Faktor aufmerksam zu machen, der sehr wohl in Betracht kommen könnte. Dr. Schreber war zur Zeit dieser Erkrankung 51 Jahre alt, er befand sich in jener für das Sexualleben kritischen Lebenszeit, in welcher nach vorheriger Steigerung die sexuelle Funktion des Weibes eine eingreifende Rückbildung erfährt, von deren Bedeutsamkeit aber auch der Mann nicht ausgenommen zu sein scheint; es gibt auch für den Mann ein »Klimakterium« mit den abfolgenden Krankheitsdispositionen [Fußnote]Ich verdanke die Kenntnis des Alters Schrebers bei seiner Erkrankung einer freundlichen Mitteilung von Seiten seiner Verwandten, die Herr Dr. Stegmann in Dresden für mich eingeholt hat. In dieser Abhandlung ist aber sonst nichts anderes verwertet, als was aus dem Text der *Denkwürdigkeiten* selbst hervorgeht..

Ich kann es mir denken, wie mißlich die Annahme erscheinen muß, daß eine Empfindung von Sympathie für einen Arzt bei einem Manne acht Jahre später [Fußnote]Das Intervall zwischen der ersten und der zweiten Erkrankung Schrebers. plötzlich verstärkt hervorbrechen und zum Anlaß einer so schweren Seelenstörung werden kann. Ich meine aber, wir haben nicht das Recht, eine solche Annahme, wenn sie uns sonst empfohlen wird, ihrer inneren

Unwahrscheinlichkeit wegen fallenzulassen, anstatt zu versuchen, wieweit man mit ihrer Durchführung kommt. Diese Unwahrscheinlichkeit mag eine vorläufige sein und daher rühren, daß die fragliche Annahme noch in keinen Zusammenhang eingereiht ist, daß sie die erste Annahme ist, mit welcher wir an das Problem herantreten. Wer sein Urteil nicht in der Schwebe zu halten versteht und unsere Annahme durchaus unerträglich findet, dem können wir leicht eine Möglichkeit zeigen, durch welche dieselbe ihren befremdenden Charakter verliert. Die Sympathieempfindung für den Arzt kann leicht einem »Übertragungsvorgang« entstammen, durch welchen eine Gefühlsbesetzung beim Kranken von einer für ihn bedeutsamen Person auf die eigentlich indifferente des Arztes verlegt wird, so daß der Arzt zum Ersatzmann, zum Surrogat, für einen dem Kranken weit näher Stehenden erwählt erscheint. Konkreter gesprochen, der Kranke ist durch den Arzt an das Wesen seines Bruders oder seines Vaters erinnert worden, hat seinen Bruder oder Vater in ihm wiedergefunden, und dann hat es unter gewissen Bedingungen nichts Befremdendes mehr, wenn die Sehnsucht nach dieser Ersatzperson bei ihm wieder auftritt und mit einer Heftigkeit wirkt, die sich nur aus ihrer Herkunft und ursprünglichen Bedeutung verstehen läßt.

Im Interesse dieses Erklärungsversuches mußte es mir wissenswert erscheinen, ob der Vater des Patienten zur Zeit seiner Erkrankung noch am Leben war, ob er einen Bruder gehabt und ob dieser zur gleichen Zeit ein Lebender oder ein »Seliger« war. Ich war also befriedigt, als ich nach langem Suchen in den *Denkwürdigkeiten* endlich auf eine Stelle stieß, in welcher der Kranke diese Unsicherheit durch die Worte behebt: »Das Andenken meines Vaters und meines Bruders . . . ist mir so heilig wie« usw. (S. 442.) Beide waren also zur Zeit der zweiten Erkrankung (vielleicht auch der ersten?) schon verstorben.

Ich denke, wir sträuben uns nicht weiter gegen die Annahme, daß der Anlaß der Erkrankung das Auftreten einer femininen (passiv homosexuellen) Wunschphantasie war, welche die Person des Arztes zu ihrem Objekte genommen hatte. Gegen dieselbe erhob sich von seiten der Persönlichkeit Schrebers ein intensiver Widerstand, und der Abwehrkampf, der vielleicht ebensowohl in anderen Formen sich hätte vollziehen können, wählte aus uns unbekannten Gründen die Form des Verfolgungswahnes. Der Ersehnte wurde jetzt zum Verfolger, der Inhalt der Wunschphantasie zum Inhalte der Verfolgung. Wir vermuten, daß diese schematische Auffassung sich auch bei anderen Fällen von Verfolgungswahn als durchführbar erweisen wird. Was aber den Fall Schreber vor anderen auszeichnet, das ist die Entwicklung, die er nimmt, und die Verwandlung, der er im Laufe dieser Entwicklung unterliegt.

Die eine dieser Wandlungen besteht in der Ersetzung Flechsigs durch die höhere Person Gottes; sie scheint zunächst eine Verschärfung des Konfliktes, eine Steigerung der unerträglichen Verfolgung zu bedeuten, aber es zeigt sich bald, daß sie die zweite Wandlung und mit ihr die Lösung des Konflikts vorbereitet. Wenn es unmöglich war, sich mit der Rolle der weiblichen Dirne gegen den Arzt zu befreunden, so stößt die Aufgabe, Gott selbst die Wollust zu bieten, die er sucht, nicht auf den gleichen Widerstand des Ichs. Die Entmannung ist kein Schimpf mehr, sie wird »weltordnungsgemäß«, tritt in einen großen kosmischen Zusammenhang ein, dient den Zwecken einer Neuschöpfung der untergegangenen Menschenwelt. »Neue Menschen aus Schreberschem Geist« werden in dem sich verfolgt Wähnenden ihren Ahnen verehren. Somit ist ein Ausweg gefunden, der beide streitenden Teile befriedigt. Das Ich ist durch den Größenwahn entschädigt, die feminine Wunschphantasie aber ist durchgedrungen, akzeptabel geworden. Kampf und Krankheit können aufhören. Nur daß die unterdes erstarkte Rücksicht auf die Wirklichkeit dazu nötigt, die Lösung aus der Gegenwart in die ferne Zukunft zu verschieben, sich mit einer sozusagen asymptotischen Wunscherfüllung zu begnügen [Fußnote]»Nur als Möglichkeiten, die hierbei in Betracht kämen, erwähne ich eine doch noch etwa zu vollziehende Entmannung mit der Wirkung, daß im Wege göttlicher Befruchtung eine Nachkommenschaft aus meinem Schoße hervorginge«, heißt es gegen Ende des Buches, S. 290.. Die Verwandlung in ein Weib wird voraussichtlich irgend einmal eintreten; bis dahin wird die Person des Dr. Schreber unzerstörbar bleiben.

In den Lehrbüchern der Psychiatrie ist häufig die Rede von einer Entwicklung des Größenwahns aus dem Verfolgungswahn, die auf folgende Art vor sich gehen soll: Der Kranke, der primär vom Wahne befallen worden ist, Gegenstand der Verfolgung von Seiten der stärksten Mächte zu sein, fühlt das Bedürfnis, sich diese Verfolgung zu erklären, und gerät so auf die Annahme, er sei selbst eine großartige Persönlichkeit, einer solchen Verfolgung würdig. Die Auslösung des Größenwahnes wird somit einem Vorgange zugeschrieben, den wir nach einem guten Wort von E. Jones »Rationalisierung« heißen. Wir halten es aber für ein ganz und gar unpsychologisches Vorgehen, einer Rationalisierung so stark affektive Konsequenzen zuzutrauen, und wollen unsere Meinung daher scharf sondern von der aus den Lehrbüchern zitierten. Wir behaupten zunächst nicht, die Quelle des Größenwahnes zu kennen.

Wenn wir nun zum Falle Schreber zurückkehren, müssen wir gestehen, daß die Durchleuchtung der Wandlung in seinem Wahn ganz außerordentliche Schwierigkeiten bietet. Auf welchen Wegen und mit welchen Mitteln vollzieht sich der Aufstieg von Flechsig zu Gott? Woher bezieht er den Größenwahn, der in so glücklicherweise eine Versöhnung mit der Verfolgung ermöglicht, analytisch ausgedrückt, die Annahme der zu verdrängenden Wunschphantasie gestattet? Die *Denkwürdigkeiten* geben uns hier zunächst einen Anhaltspunkt, indem sie uns zeigen, daß für den Kranken »Flechsig« und »Gott« in einer Reihe liegen. Eine Phantasie läßt ihn ein Gespräch Flechsigs mit seiner Frau belauschen, in dem dieser sich als »Gott Flechsig« vorstellt und darob von ihr für verrückt gehalten wird (S. 82), ferner aber werden wir auf folgenden Zug der Schreberschen Wahnbildung aufmerksam. Wie der Verfolger sich, wenn wir das Ganze des Wahnes überblicken, in Flechsig und Gott zerlegt, so spaltet sich Flechsig selbst später in zwei Persönlichkeiten, in den »oberen« und den »mittleren« Flechsig und Gott in den »niederen« und den »oberen« Gott. Bei Flechsig geht die Zerlegung in späten Stadien der Krankheit noch weiter (S. 193). Eine solche Zerlegung ist

für die Paranoia recht charakteristisch. Die Paranoia zerlegt, so wie die Hysterie verdichtet. Oder vielmehr, die Paranoia bringt die in der unbewußten Phantasie vorgenommenen Verdichtungen und Identifizierungen wieder zur Auflösung. Daß diese Zerlegung bei Schreber mehrmals wiederholt wird, ist nach C. G. Jung [Fußnote]C. G. Jung (1910). Es ist wahrscheinlich richtig, wenn Jung fortfährt, daß diese Zerlegung, der allgemeinen Tendenz der Schizophrenie entsprechend, eine analytisch depotenzierende ist, welche das Zustandekommen zu starker Eindrücke verhindern soll. Die Rede einer seiner Patientinnen: »Ah, sind Sie auch ein Dr. J., heute morgen war schon einer bei mir, der sich für Dr. J. ausgab«, ist aber zu übersetzen durch ein Geständnis: »Jetzt erinnern Sie mich wieder an einen andern aus der Reihe meiner Übertragungen als bei Ihrem vorigen Besuch.« Ausdruck der Bedeutsamkeit der betreffenden Person. Alle diese Spaltungen Flechsigs und Gottes in mehrere Personen bedeuten also das nämliche wie die Zerteilung des Verfolgers in Flechsig und Gott. Es sind Doublierungen desselben bedeutsamen Verhältnisses, wie sie O. Rank (1909) in den Mythenbildungen erkannt hat. Für die Deutung all dieser Einzelzüge erübrigt uns aber der Hinweis auf die Zerlegung des Verfolgers in Flechsig und Gott und die Auffassung dieser Zerlegung als paranoide Reaktion auf eine vorhanden gewesene Identifizierung der beiden oder ihre Zugehörigkeit zur nämlichen Reihe. Wenn der Verfolger Flechsig einstmals eine geliebte Person war, so ist Gott auch nur die Wiederkehr einer anderen ähnlich geliebten, aber wahrscheinlich bedeutsameren.

Setzen wir diesen berechtigt scheinenden Gedankengang fort, so müssen wir uns sagen, diese andere Person kann niemand anderer als der Vater sein, womit ja Flechsig um so deutlicher in die Rolle des (hoffentlich älteren [Fußnote]Es ist hierüber aus den *Denkwürdigkeiten* kein Aufschluß zu gewinnen.) Bruders gedrängt wird. Die Wurzel jener femininen Phantasie, die soviel Widerstreben beim Kranken entfesselte, wäre also die zu erotischer Verstärkung gelangte Sehnsucht nach Vater und Bruder gewesen, von denen die letztere durch Übertragung auf den Arzt Flechsig überging, während mit ihrer Zurückführung auf die erstere ein Ausgleich des Kampfes erzielt wurde.

Soll uns die Einführung des Vaters in den Schreberschen Wahn gerechtfertigt erscheinen, so muß sie unserem Verständnis Nutzen bringen und uns unbegreifliche Einzelheiten des Wahnes aufklären helfen. Wir erinnern uns ja, welche sonderbaren Züge wir an dem Schreberschen Gott und an Schrebers Verhältnis zu seinem Gott fanden. Es war die merkwürdigste Vermengung von blasphemischer Kritik und rebellischer Auflehnung mit verehrungsvoller Ergebenheit. Gott, der dem verführenden Einfluß Flechsigs unterlag, war nicht fähig, etwas aus der Erfahrung zu lernen, kannte den lebenden Menschen nicht, weil er nur mit Leichen umzugehen verstand, und äußerte seine Macht in einer Reihe von Wundern, die auffällig genug, dabei aber insipid und läppisch waren.

Nun war der Vater des Senatspräsidenten Dr. Schreber kein unbedeutender Mensch gewesen. Es war der Dr. Daniel Gottlob Moritz Schreber, dessen Andenken heute noch von den besonders in Sachsen zahlreichen Schreber–Vereinen festgehalten wird, ein – *Arzt*, dessen Bemühungen um die harmonische Ausbildung der Jugend, um das Zusammenwirken von Familien– und Schülererziehung, um die Verwendung der Körperpflege und Körperarbeit zur Hebung der Gesundheit nachhaltige Wirkung auf die Zeitgenossen geübt haben [Fußnote]Ich verdanke der gütigen Zusendung meines Kollegen Dr. Stegmann in Dresden die Einsicht in eine Nummer einer Zeitschrift, die sich *Der Freund der Schreber–Vereine* betitelt. Es sind in ihr (II. Jahrgang, Heft X) zur einhundertjährigen Wiederkehr des Geburtstages Dr. Schrebers biographische Daten über das Leben des gefeierten Mannes gegeben. Dr. Schreber sen. wurde 1808 geboren und starb 1861, nur 53 Jahre alt. Ich weiß aus der früher erwähnten Quelle, daß unser Patient damals 19 Jahre alt war.. Von seinem Ruf als Begründer der Heilgymnastik in Deutschland zeugen noch die zahlreichen Auflagen, in denen seine *Ärztliche Zimmergymnastik* in unseren Kreisen verbreitet ist.

Ein solcher Vater war gewiß nicht ungeeignet dazu, in der zärtlichen Erinnerung des Sohnes, dem er so früh durch den Tod entzogen wurde, zum Gotte verklärt zu werden. Für unser Gefühl besteht zwar eine unausfüllbare Kluft zwischen der Persönlichkeit Gottes und der irgendeines, auch des hervorragendsten Menschen. Aber wir müssen daran denken, daß dies nicht immer so war. Den alten Völkern standen ihre Götter menschlich näher. Bei den Römern wurde der verstorbene Imperator regelrecht deifiziert. Der nüchterne und tüchtige Vespasianus sagte bei seinem ersten Krankheitsanfall: »Weh' mir, ich glaube, ich werde ein Gott.« [Fußnote]Suetonius' *Kaiserbiographien*, Kapitel 23. Diese Vergottung nahm mit C. Julius Caesar ihren Anfang. Augustus nannte sich in seinen Inschriften »*Divi filius*«.

Die infantile Einstellung des Knaben zu seinem Vater ist uns genau bekannt; sie enthält die nämliche Vereinigung von verehrungsvoller Unterwerfung und rebellischer Auflehnung, die wir im Verhältnisse Schrebers zu seinem Gott gefunden haben, sie ist das unverkennbare, getreulich kopierte Vorbild dieses letzteren. Daß aber der Vater Schrebers ein Arzt, und zwar ein hochangesehener und gewiß von seinen Patienten verehrter Arzt war, erklärt uns die auffälligsten Charakterzüge, die Schreber an seinem Gotte kritisch hervorhebt. Kann es einen stärkeren Ausdruck des Hohnes auf einen solchen Arzt geben, als wenn man von ihm behauptet, daß er vom lebenden Menschen nichts versteht und nur mit Leichen umzugehen weiß? Es gehört gewiß zum Wesen Gottes, daß er Wunder tut, aber auch ein Arzt tut Wunder, wie ihm seine enthusiastischen Klienten nachsagen, er vollbringt wunderbare Heilungen. Wenn dann gerade diese Wunder, zu denen die Hypochondrie des Kranken das Material geliefert hat, so unglaubwürdig, absurd und teilweise läppisch ausfallen, so werden wir an die Behauptung der *Traumdeutung* gemahnt, daß die Absurdität im Traume Spott und Hohn ausdrücke [Fußnote]*Traumdeutung* (1900).. Sie dient also denselben Darstellungszwecken bei der Paranoia. Für andere Vorwürfe, z. B. den, daß Gott aus Erfahrung nichts lerne, liegt die Auffassung nahe, daß wir es mit dem Mechanismus der infantilen »Retourkutsche« zu tun haben [Fußnote]Einer solchen Revanche sieht es außerordentlich ähnlich, wenn der Kranke sich eines Tages den Satz aufzeichnet: » *Jeder Versuch einer erzieherischen Wirkung nach außen muß als aussichtslos aufgegeben werden.*« (S. 188.) Der Unerziehbare ist Gott.,

der einen empfangenen Vorwurf unverändert auf den Absender zurückwendet, ähnlich wie die S. 23 erwähnten Stimmen vermuten lassen, daß die gegen Flechsig erhobene Anschuldigung des »Seelenmordes« ursprünglich eine Selbstanklage war [Fußnote]»Während man jetzt schon seit längerer Zeit in beabsichtigter Umkehr des Verhältnisses mich selbst als denjenigen, der Seelenmord getrieben habe, ›darstellen‹ will«, usw..
Durch diese Brauchbarkeit des väterlichen Berufes zur Aufklärung der besonderen Eigenschaften des Schreberschen Gottes kühn gemacht, können wir es nun wagen, die merkwürdige Gliederung des göttlichen Wesens durch eine Deutung zu erläutern. Die Gotteswelt besteht bekanntlich aus den »vorderen Gottesreichen«, die auch »Vorhöfe des Himmels« genannt werden und die abgeschiedenen Menschenseelen enthalten, und aus dem »niederen« und »oberen« Gott, die zusammen »hintere Gottesreiche« heißen (S. 19). Wenn wir auch darauf gefaßt sind, eine hier vorliegende Verdichtung nicht auflösen zu können, so wollen wir doch den früher gewonnenen Fingerzeig, daß die »gewunderten«, als Mädchen entlarvten Vögel von den Vorhöfen des Himmels abgeleitet werden, dazu verwenden, um die *vorderen* Gottesreiche und *Vorhöfe* des Himmels als Symbolik für die Weiblichkeit, die *hinteren* Gottesreiche als eine solche für die Männlichkeit in Anspruch zu nehmen. Wüßte man sicher, daß der verstorbene Bruder Schrebers ein älterer war, so dürfte man die Zerlegung Gottes in den niederen und oberen Gott als den Ausdruck der Erinnerung ansehen, daß nach dem frühen Tode des Vaters der ältere Bruder die Stellung des Vaters übernahm.
Endlich will ich in diesem Zusammenhange der *Sonne* gedenken, die ja durch ihre »Strahlen« zu so großer Bedeutung für den Ausdruck des Wahnes geworden ist. Schreber hat zur Sonne ein ganz besonderes Verhältnis. Sie spricht mit ihm in menschlichen Worten und gibt sich ihm damit als belebtes Wesen oder als Organ eines noch hinter ihr stehenden höheren Wesens zu erkennen (S. 9). Aus einem ärztlichen Gutachten erfahren wir, daß er sie »geradezu brüllend mit Droh– und Schimpfworten anschreit« (S. 382) [Fußnote]»Die Sonne ist eine Hure« (S. 384)., daß er ihr zuruft, sie müsse sich vor ihm verkriechen. Er teilt selbst mit, daß die Sonne vor ihm erbleicht [Fußnote]»Übrigens gewährt mir auch jetzt noch die Sonne zum Teil ein anderes Bild, als ich in den Zeiten vor meiner Krankheit von ihr hatte. Ihre Strahlen erbleichen vor mir, wenn ich gegen dieselbe gewendet laut spreche. Ich kann ruhig in die Sonne sehen und werde davon nur in sehr bescheidenem Maße geblendet, während in gesunden Tagen bei mir, wie wohl bei anderen Menschen, ein minutenlanges Hineinsehen in die Sonne gar nicht möglich gewesen wäre.«. Der Anteil, den sie an seinem Schicksale hat, gibt sich dadurch kund, daß sie wichtige Veränderungen ihres Aussehens zeigt, sobald bei ihm Änderungen im Gange sind, z. B. in den ersten Wochen seines Aufenthaltes auf dem Sonnenstein (S. 135). Die Deutung dieses Sonnenmythus macht uns Schreber leicht. Er identifiziert die Sonne geradezu mit Gott, bald mit dem niederen Gott (Ariman) [Fußnote](S. 88): »Dieser wird jetzt (seit Juli 1894) von den zu mir redenden Stimmen mit der Sonne geradezu identifiziert.«, bald mit dem oberen: »An dem darauffolgenden Tage . . . sah ich den oberen Gott (Ormuzd), diesmal nicht mit meinem geistigen Auge, sondern mit meinem leiblichen Auge. Es war die Sonne, aber nicht die Sonne in ihrer gewöhnlichen, allen Menschen bekannten Erscheinung, sondern« usw. (S. 137) Es ist also nur folgerichtig, wenn er sie nicht anders als Gott selbst behandelt.
Ich bin für die Eintönigkeit der psychoanalytischen Lösungen nicht verantwortlich, wenn ich geltend mache, daß die Sonne nichts anderes ist als wiederum ein sublimiertes Symbol des Vaters. Die Symbolik setzt sich hier über das grammatikalische Geschlecht hinaus; wenigstens im Deutschen, denn in den meisten anderen Sprachen ist die Sonne ein Maskulinum. Ihr Widerpart in dieser Spiegelung des Elternpaares ist die allgemein so bezeichnete »Mutter Erde«. In der psychoanalytischen Auflösung pathogener Phantasien bei Neurotikern findet man oft genug die Bestätigung für diesen Satz. Auf die Beziehung zu kosmischen Mythen will ich nur mit diesem einen Wort verweisen. Einer meiner Patienten, der seinen Vater früh verloren hatte und in allem Großen und Erhabenen der Natur wiederzufinden suchte, machte es mir wahrscheinlich, daß der Hymnus Nietzsches ›Vor Sonnenaufgang‹ der gleichen Sehnsucht Ausdruck gebe [Fußnote]*Also sprach Zarathustra*, Dritter Teil. – Auch Nietzsche hatte seinen Vater nur als Kind gekannt.. Ein anderer, der in seiner Neurose nach dem Tode des Vaters den ersten Angst– und Schwindelanfall bekam, als ihn die Sonne während der Gartenarbeit mit dem Spaten beschien, vertrat selbständig die Deutung, er habe sich geängstigt, weil ihm der Vater zugeschaut, wie er mit einem scharfen Instrument die Mutter bearbeitete. Als ich nüchternen Einspruch wagte, machte er seine Auffassung durch die Mitteilung plausibler, er habe den Vater schon bei Lebzeiten mit der Sonne verglichen, allerdings damals in parodierender Absicht. Sooft er gefragt worden sei, wohin sein Vater in diesem Sommer gehe, habe er die Antwort mit den tönenden Worten des ›Prologs im Himmel‹ gegeben:
»Und seine vorgeschriebne Reise
Vollendet er mit Donnergang.«
Der Vater pflegte jedes Jahr auf ärztlichen Rat den Kurort Marienbad zu besuchen. Bei diesem Kranken hatte sich die infantile Einstellung gegen den Vater zweizeitig durchgesetzt. Solange der Vater lebte, volle Auflehnung und offenes Zerwürfnis; unmittelbar nach seinem Tode eine Neurose, die sich auf sklavische Unterwerfung und nachträglichen Gehorsam gegen den Vater gründete.
Wir befinden uns also auch im Falle Schreber auf dem wohlvertrauten Boden des Vaterkomplexes [Fußnote]Wie auch die »feminine Wunschphantasie« Schrebers nur eine der typischen Gestaltungen des infantilen Kernkomplexes ist.. Wenn sich dem Kranken der Kampf mit Flechsig als ein Konflikt mit Gott enthüllt, so müssen wir diesen in einen infantilen Konflikt mit dem geliebten Vater übersetzen, dessen uns unbekannte Einzelheiten den Inhalt des Wahns bestimmt haben. Es fehlt nichts von dem Material, das sonst durch die Analyse in solchen Fällen aufgedeckt wird, alles ist durch irgendwelche Andeutungen vertreten. Der Vater erscheint in diesen Kindererlebnissen als der Störer der vom Kinde gesuchten, meist autoerotischen Befriedigung, die in der Phantasie später oft durch eine

minder ruhmlose ersetzt wird [Fußnote]Vgl. die Bemerkungen zur Analyse des »Rattenmannes« (1909).. Im Ausgang des Schreberschen Wahnes feiert die infantile Sexualstrebung einen großartigen Triumph; die Wollust wird gottesfürchtig, Gott selbst (der Vater) läßt nicht ab, sie von dem Kranken zu fordern. Die gefürchtetste Drohung des Vaters, die der Kastration, hat der zuerst bekämpften und dann akzeptierten Wunschphantasie der Verwandlung in ein Weib geradezu den Stoff geliehen. Der Hinweis auf eine Verschuldung, die durch die Ersatzbildung »Seelenmord« gedeckt wird, ist überdeutlich. Der Oberwärter wird mit jenem Hausgenossen v. W. identisch gefunden, der ihn nach Angabe der Stimmen fälschlich der Onanie beschuldigt hat (S. 108). Die Stimmen sagen, gleichsam in der Begründung der Kastrationsdrohung: »Sie sollen nämlich als wollüstigen Ausschweifungen ergeben *dargestellt* werden.« [Fußnote]Die Systeme des »Darstellens und Aufschreibens« (S. 126) deuten in Verbindung mit den »geprüften Seelen« auf Schulerlebnisse hin. Endlich ist der Denkzwang (S. 47), dem sich der Kranke unterwirft, weil er annimmt, Gott werde glauben, er sei blödsinnig geworden, und sich von ihm zurückziehen, wenn er einen Moment zu denken aussetze, die uns auch anderswoher bekannte Reaktion gegen die Drohung oder Befürchtung, man werde durch sexuelle Betätigung, speziell durch Onanie, den Verstand verlieren [Fußnote]S. 206): »Daß dies das erstrebte Ziel sei, wurde früher ganz offen in der vom oberen Gotte ausgehenden, unzählige Male von mir gehörten Phrase ›Wir wollen Ihnen den Verstand zerstören‹ eingestanden.«. Bei der Unsumme hypochondrischer Wahnideen [Fußnote]Ich will es nicht unterlassen, hier zu bemerken, daß ich eine Theorie der Paranoia erst dann für vertrauenswert halten werde, wenn es ihr gelungen ist, die fast regelmäßigen *hypochondrischen* Begleitsymptome in ihren Zusammenhang einzufügen. Es scheint mir, daß der Hypochondrie dieselbe Stellung zur Paranoia zukommt wie der Angstneurose zur Hysterie., die der Kranke entwickelt, ist vielleicht kein großer Wert darauf zu legen, daß sich einige derselben mit den hypochondrischen Befürchtungen der Onanisten wörtlich decken [Fußnote](S. 154): »Man versuchte mir daher das Rückenmark auszupumpen, was durch sogenannte ›kleine Männer‹, die man mir in die Füße setzte, geschah. Über diese ›kleinen Männer‹, die mit der bereits in Kapitel VI besprochenen gleichnamigen Erscheinung einige Verwandtschaft zeigten, werde ich später noch Weiteres mitteilen; in der Regel waren es je zwei, ein ›kleiner Flechsig‹ und ein ›kleiner v. W.‹, deren Stimme ich auch in meinen Füßen vernahm.« – v. W. ist der nämliche, von dem die Onaniebeschuldigung ausging. Die »kleinen Männer« bezeichnet Schreber selbst als eine der merkwürdigsten und in gewisser Beziehung rätselhaftesten Erscheinungen (S. 157). Es scheint, daß sie einer Verdichtung von Kindern und – Spermatozoen entsprungen sind..

Wer in der Deutung dreister wäre als ich oder durch Beziehungen zur Familie Schrebers mehr von Personen, Milieu und kleinen Vorfällen wüßte, dem müßte es ein leichtes sein, ungezählte Einzelheiten des Schreberschen Wahnes auf ihre Quellen zurückzuführen und somit in ihrer Bedeutung zu erkennen, und dies trotz der Zensur, der die *Denkwürdigkeiten* unterlegen sind. Wir müssen uns notgedrungen mit einer so schattenhaften Skizzierung des infantilen Materials begnügen, in welchem die paranoische Erkrankung den aktuellen Konflikt dargestellt hat.

Zur Begründung jenes um die feminine Wunschphantasie ausgebrochenen Konflikts darf ich vielleicht noch ein Wort hinzufügen. Wir wissen, daß wir die Aufgabe haben, das Hervortreten einer Wunschphantasie mit einer *Versagung*, einer Entbehrung im realen Leben in Zusammenhang zu bringen. Nun gesteht uns Schreber eine solche Entbehrung ein. Seine sonst als glücklich geschilderte Ehe brachte ihm nicht den Kindersegen, vor allem nicht den Sohn, der ihn für den Verlust von Vater und Bruder getröstet hätte, auf den die unbefriedigte homosexuelle Zärtlichkeit hätte abströmen können [Fußnote](S. 36): »Nach der Genesung von meiner ersten Krankheit habe ich acht, im ganzen recht glückliche, auch an äußeren Ehren reiche und nur durch die mehrmalige Vereitelung der Hoffnung auf Kindersegen zeitweilig getrübte Jahre mit meiner Frau verlebt.«. Sein Geschlecht drohte auszusterben, und es scheint, daß er stolz genug war auf seine Abstammung und Familie (S. 24). »Die Flechsigs und die Schrebers gehörten nämlich beide, wie der Ausdruck lautete, ›dem höchsten himmlischen Adel‹ an; die Schrebers führten insbesondere den Titel »Markgrafen von Tuscien und Tasmaniens entsprechend einer Gewohnheit der Seelen, sich, einer Art persönlicher Eitelkeit folgend, mit etwas hochtrabenden irdischen Titeln zu schmücken.« [Fußnote]Im Anschluß an diese Äußerung, die den liebenswürdigen Spott gesunder Tage im Wahne bewahrt hat, verfolgt er die Beziehungen zwischen den Familien Flechsig und Schreber in frühere Jahrhunderte zurück, wie ein Bräutigam, der nicht begreifen kann, wie er so lange Jahre ohne Beziehung zur Geliebten leben konnte, ihre Bekanntschaft durchaus schon in früheren Zeiten gemacht haben will. Der große Napoleon ließ sich, wiewohl erst nach schweren inneren Kämpfen, von seiner Josefine scheiden, weil sie die Dynastie nicht fortsetzen konnte [Fußnote]In dieser Hinsicht ist eine Verwahrung des Patienten gegen Angabe des ärztlichen Gutachtens erwähnenswert (S. 436): »Ich habe niemals mit dem Gedanken einer *Scheidung* gespielt oder Gleichgültigkeit gegen das Fortbestehen des ehelichen Bandes zu erkennen gegeben, wie man nach der Ausdrucksweise des Gutachtens, ›ich sei alsbald mit der Andeutung bei der Hand, daß meine Frau sich scheiden lassen könne‹, annehmen möchte.«; Dr. Schreber mochte die Phantasie gebildet haben, wenn er ein Weib wäre, würde er das Kinderbekommen besser treffen, und fand so den Weg, sich in die feminine Einstellung zum Vater in den ersten Kinderjahren zurückzuversetzen. Der später immer weiter in die Zukunft geschobene Wahn, daß die Welt durch seine Entmannung mit »neuen Menschen aus Schreberschem Geist« (S. 288) bevölkert würde, war also auch zur Abhilfe seiner Kinderlosigkeit bestimmt. Wenn die »kleinen Männer«, die Schreber selbst so rätselhaft findet, Kinder sind, so finden wir es durchaus verständlich, daß sie auf seinem Kopfe in großer Anzahl versammelt stehen (S. 158); es sind ja wirklich die »Kinder seines Geistes«. (Vgl. die Bemerkung über die Darstellung der Abstammung vom Vater und über die Geburt der Athene in der Krankengeschichte des »Rattenmannes«)

III. Über den paranoischen Mechanismus

Wir haben bisher den den Fall Schreber beherrschenden Vaterkomplex und die zentrale Wunschphantasie der Erkrankung behandelt. An alledem ist nichts für die Krankheitsform der Paranoia Charakteristisches, nichts, was wir nicht bei anderen Fällen von Neurose finden könnten und auch wirklich gefunden haben. Die Eigenart der Paranoia (oder der paranoiden Demenz) müssen wir in etwas anderes verlegen, in die besondere Erscheinungsform der Symptome, und für diese wird unsere Erwartung nicht die Komplexe, sondern den Mechanismus der Symptombildung oder den der Verdrängung verantwortlich machen. Wir würden sagen, der paranoische Charakter liegt darin, daß zur Abwehr einer homosexuellen Wunschphantasie gerade mit einem Verfolgungswahn von solcher Art reagiert wird.

Um so bedeutungsvoller ist es, wenn wir durch die Erfahrung gemahnt werden, gerade der homosexuellen Wunschphantasie eine innigere, vielleicht eine konstante Beziehung zur Krankheitsform zuzusprechen. Meiner eigenen Erfahrung hierüber mißtrauend, habe ich in den letzten Jahren mit meinen Freunden C. G. Jung in Zürich und S. Ferenczi in Budapest eine Anzahl von Fällen paranoider Erkrankung aus deren Beobachtung auf diesen einen Punkt hin untersucht. Es waren Männer wie Frauen, deren Krankengeschichten uns als Untersuchungsmaterial vorlagen, verschieden durch Rasse, Beruf und sozialen Rang, und wir sahen mit Überraschung, wie deutlich in all diesen Fällen die Abwehr des homosexuellen Wunsches im Mittelpunkte des Krankheitskonfliktes zu erkennen war, wie sie alle an der Bewältigung ihrer unbewußt verstärkten Homosexualität gescheitert waren [Fußnote]Eine weitere Bestätigung findet sich in der Analyse des Paranoiden J. B. von A. Maeder (1910). Ich bedauere, daß ich diese Arbeit zur Zeit der Abfassung der meinigen noch nicht lesen konnte.. Es entsprach gewiß nicht unserer Erwartung. Gerade bei der Paranoia ist die sexuelle Ätiologie keineswegs evident, dagegen drängen sich soziale Kränkungen und Zurücksetzungen, besonders für den Mann, in der Verursachung der Paranoia auffällig hervor. Es wird nun aber nur geringe Vertiefung erfordert, um an diesen sozialen Schädigungen die Beteiligung der homosexuellen Komponente des Gefühlslebens als das eigentlich Wirksame zu erkennen. Solange die normale Betätigung den Einblick in die Tiefen des Seelenlebens verwehrt, darf man es ja bezweifeln, daß die Gefühlsbeziehungen eines Individuums zu seinen Nebenmenschen im sozialen Leben faktisch oder genetisch mit der Erotik etwas zu schaffen haben. Der Wahn deckt diese Beziehungen regelmäßig auf und führt das soziale Gefühl bis auf seine Wurzel im grobsinnlichen erotischen Wunsch zurück. Auch Dr. Schreber, dessen Wahn in einer unmöglich zu verkennenden homosexuellen Wunschphantasie gipfelt, hatte in den Zeiten der Gesundheit – allen Berichten zufolge – kein Anzeichen von Homosexualität im vulgären Sinne geboten.

Ich meine, es ist weder überflüssig noch unberechtigt, wenn ich zu zeigen versuche, daß unser heutiges, durch Psychoanalyse gewonnenes Verständnis der Seelenvorgänge uns bereits das Verständnis für die Rolle des homosexuellen Wunsches bei der Erkrankung an Paranoia vermitteln kann. Untersuchungen der letzten Zeit [Fußnote]I. Sadger (1910). – Freud, *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* (1910). haben uns auf ein Stadium in der Entwicklungsgeschichte der Libido aufmerksam gemacht, welches auf dem Wege vom Autoerotismus zur Objektliebe durchschritten wird [Fußnote]*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1905).. Man hat es als *Narzissismus* bezeichnet; ich ziehe den vielleicht minder korrekten, aber kürzeren und weniger übelklingenden Namen *Narzißmus* vor. Es besteht darin, daß das in der Entwicklung begriffene Individuum, welches seine autoerotisch arbeitenden Sexualtriebe zu einer Einheit zusammenfaßt, um ein Liebesobjekt zu gewinnen, zunächst sich selbst, seinen eigenen Körper zum Liebesobjekt nimmt, ehe es von diesem zur Objektwahl einer fremden Person übergeht. Eine solche zwischen Autoerotismus und Objektwahl vermittelnde Phase ist vielleicht normalerweise unerläßlich; es scheint, daß viele Personen ungewöhnlich lange in ihr aufgehalten werden und daß von diesem Zustande viel für spätere Entwicklungsstufen erübrigt. An diesem zum Liebesobjekt genommenen Selbst können bereits die Genitalien die Hauptsache sein. Der weitere Weg führt zur Wahl eines Objekts mit ähnlichen Genitalien, also über die homosexuelle Objektwahl, zur Heterosexualität. Wir nehmen an, daß die später manifest Homosexuellen sich von der Anforderung der den eigenen gleichen Genitalien beim Objekt nie frei gemacht haben, wobei den kindlichen Sexualtheorien, die beiden Geschlechtern zunächst die gleichen Genitalien zuschreiben, ein erheblicher Einfluß zukommt.

Nach der Erreichung der heterosexuellen Objektwahl werden die homosexuellen Strebungen nicht etwa aufgehoben oder eingestellt, sondern bloß vom Sexualziel abgedrängt und neuen Verwendungen zugeführt. Sie treten nun mit Anteilen der Ichtriebe zusammen, um mit ihnen als »angelehnte« Komponenten die sozialen Triebe zu konstituieren, und stellen so den Beitrag der Erotik zur Freundschaft, Kameradschaft, zum Gemeinsinn und zur allgemeinen Menschenliebe dar. Wie groß diese Beiträge aus erotischer Quelle mit Hemmung des Sexualziels eigentlich sind, würde man aus den normalen sozialen Beziehungen der Menschen kaum erraten. Es gehört aber in den gleichen Zusammenhang, daß gerade manifest Homosexuelle und unter ihnen wieder solche, die der sinnlichen Betätigung widerstreben, sich durch besonders intensive Beteiligung an den allgemeinen, an den durch Sublimierung der Erotik hervorgegangenen Interessen der Menschheit auszeichnen.

Ich habe in den »Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie« die Ansicht ausgesprochen, daß jede Entwicklungsstufe der Psychosexualität eine Möglichkeit der »Fixierung« und somit eine Dispositionsstelle ergibt. Personen, welche nicht völlig vom Stadium des Narzißmus losgekommen sind, also dort eine Fixierung besitzen, die als Krankheitsdisposition wirken kann, sind der Gefahr ausgesetzt, daß eine Hochflut von Libido, die keinen andern Ablauf findet, ihre sozialen Triebe der Sexualisierung unterzieht und somit ihre in der Entwicklung gewonnenen Sublimierungen rückgängig macht. Zu einem solchen Erfolg kann alles führen, was eine rückläufige Strömung der Libido (»Regression«) hervorruft, sowohl auf der einen Seite eine kollaterale Verstärkung durch Enttäuschung beim

Weibe, eine direkte Rückstauung durch Mißglücken in den sozialen Beziehungen zum Manne – beides Fälle der »Versagung« – als auch eine allgemeine Libidosteigerung, die zu gewaltig ist, als daß sie auf den bereits eröffneten Wegen Erledigung finden könnte, und die darum an der schwachen Stelle des Baues den Damm durchbricht. Da wir in unseren Analysen finden, daß die Paranoiker *sich einer solchen Sexualisierung ihrer sozialen Triebbesetzungen zu erwehren suchen*, werden wir zur Annahme gedrängt, daß die schwache Stelle ihrer Entwicklung in dem Stück zwischen Autoerotismus, Narzißmus und Homosexualität zu suchen ist, daß dort ihre, vielleicht noch genauer zu bestimmende Krankheitsdisposition liegt. Eine ähnliche Disposition müßten wir der Dementia praecox KRÆPELINs oder *Schizophrenie* (nach Bleuler) zuschreiben, und wir hoffen im weiteren Anhaltspunkte zu gewinnen, um die Unterschiede in Form und Ausgang der beiden Affektionen durch entsprechende Verschiedenheiten der disponierenden Fixierung zu begründen.

Wenn wir so die Zumutung der homosexuellen Wunschphantasie, *den Mann zu lieben*, für den Kern des Konflikts bei der Paranoia des Mannes halten, so werden wir doch gewiß nicht vergessen, daß die Sicherung einer so wichtigen Annahme die Untersuchung einer großen Anzahl aller Formen von paranoischer Erkrankung zur Voraussetzung haben müßte. Wir müssen also darauf vorbereitet sein, unsere Behauptung eventuell auf einen einzigen Typus der Paranoia einzuschränken. Immerhin bleibt es merkwürdig, daß die bekannten Hauptformen der Paranoia alle als Widersprüche gegen den einen Satz *»Ich* (ein Mann) *liebe ihn* (einen Mann)« dargestellt werden können, ja, daß sie alle möglichen Formulierungen dieses Widerspruches erschöpfen.

Dem Satze »Ich liebe ihn (den Mann)« widerspricht

a) der *Verfolgungswahn*, indem er laut proklamiert:

»Ich *liebe* ihn nicht – ich *hasse* ihn ja.« Dieser Widerspruch, der im Unbewußten [Fußnote]In seiner » *grundsprachlichen*« Fassung nach Schreber. nicht anders lauten könnte, kann aber beim Paranoiker nicht in dieser Form bewußt werden. Der Mechanismus der Symptombildung bei der Paranoia fordert, daß die innere Wahrnehmung, das Gefühl, durch eine Wahrnehmung von außen ersetzt werde. Somit verwandelt sich der Satz »Ich hasse ihn ja« durch *Projektion* in den andern: *»Er haßt* (verfolgt) *mich*, was mich dann berechtigen wird, ihn zu hassen.« Das treibende unbewußte Gefühl erscheint so als Folgerung aus einer äußern Wahrnehmung:

»Ich *liebe* ihn ja nicht – ich *hasse* ihn ja – weil *er mich verfolgt*.« Di *e* Beobachtung läßt keinen Zweifel darüber, daß der Verfolger kein anderer ist als der einst Geliebte.

b) Einen andern Angriffspunkt für den Widerspruch nimmt die *Erotomanie* auf, die ohne diese Auffassung ganz unverständlich bliebe.

»Ich liebe nicht *ihn* – ich liebe ja *sie*.«

Und der nämliche Zwang zur Projektion nötigt dem Satz die Verwandlung auf: »Ich merke, daß *sie* mich liebt.«

»Ich liebe nicht *ihn* – ich liebe ja *sie* – weil *sie mich liebt*.« Viele Fälle von Erotomanie könnten den Eindruck von übertriebenen oder verzerrten heterosexuellen Fixierungen ohne andersartige Begründung machen, wenn man nicht aufmerksam würde, daß alle diese Verliebtheiten nicht mit der internen Wahrnehmung des Liebens, sondern der von außen kommenden des Geliebtwerdens einsetzen. Bei dieser Form der Paranoia kann aber auch der Mittelsatz »Ich liebe *sie*« bewußt werden, weil sein Widerspruch zum ersten Satz kein kontradiktorischer, kein so unverträglicher ist wie der zwischen Lieben und Hassen. Es bleibt ja immerhin möglich, neben *ihm* auch *sie* zu lieben. Auf diese Art kann es geschehen, daß der Projektionsersatz » *Sie liebt mich*« wieder gegen das »grundsprachliche« »Ich liebe ja *sie*« zurücktritt.

c) Die dritte noch mögliche Art des Widerspruches wäre jetzt der *Eifersuchtswahn*, den wir in charakteristischen Formen bei Mann und Weib studieren können.

á) der Eifersuchtswahn des Alkoholikers. Die Rolle des Alkohols bei dieser Affektion ist uns nach allen Richtungen verständlich. Wir wissen, daß dies Genußmittel Hemmungen aufhebt und Sublimierungen rückgängig macht. Der Mann wird nicht selten durch die Enttäuschung beim Weibe zum Alkohol getrieben, das heißt aber in der Regel, er begibt sich ins Wirtshaus und in die Gesellschaft der Männer, die ihm die in seinem Heim beim Weibe vermißte Gefühlsbefriedigung gewährt. Werden nun diese Männer Objekte einer stärkeren libidinösen Besetzung in seinem Unbewußten, so erwehrt er sich derselben durch die dritte Art des Widerspruches:

»Nicht *ich* liebe den Mann – *sie liebt ihn ja*« – und verdächtigt die Frau mit all den Männern, die er zu lieben versucht ist.

Die Projektionsentstellung muß hier entfallen, weil mit dem Wechsel des liebenden Subjekts der Vorgang ohnedies aus dem Ich herausgeworfen ist. Daß die Frau die Männer liebt, bleibt eine Angelegenheit der äußern Wahrnehmung; daß man selbst nicht liebt, sondern haßt, daß man nicht diese, sondern jene Person liebt, das sind allerdings Tatsachen der innern Wahrnehmung.

â) Ganz analog stellt sich die eifersüchtige Paranoia der Frauen her.

»Nicht *ich* liebe die Frauen – sondern *er liebt sie*.« Die Eifersüchtige verdächtigt den Mann mit all den Frauen, die ihr selbst gefallen, infolge ihres überstark gewordenen, disponierenden Narzißmus und ihrer Homosexualität. In der Auswahl der dem Manne zugeschobenen Liebesobjekte offenbart sich unverkennbar der Einfluß der Lebenszeit, in welcher die Fixierung erfolgte; es sind häufig alte, zur realen Liebe ungeeignete Personen, Auffrischungen der Pflegerinnen, Dienerinnen, Freundinnen ihrer Kindheit oder direkt ihrer konkurrierenden Schwestern.

Man sollte nun glauben, ein aus drei Gliedern bestehender Satz wie » *Ich liebe ihn*« ließe nur drei Arten des Widerspruches zu. Der Eifersuchtswahn widerspricht dem Subjekt, der Verfolgungswahn dem Verbum, die

Erotomanie dem Objekt. Allein, es ist wirklich noch eine vierte Art des Widerspruches möglich, die Gesamtablehnung des ganzen Satzes:
» *Ich liebe überhaupt nicht und niemand*« – und dieser Satz scheint psychologisch äquivalent, da man doch mit seiner Libido irgendwohin muß, mit dem Satze: »Ich liebe nur mich.« Diese Art des Widerspruches ergäbe uns also den Größenwahn, den wir als eine *Sexualüberschätzung des eigenen Ichs* auffassen und so der bekannten Überschätzung des Liebesobjekts an die Seite stellen können [Fußnote]*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1905)
Es wird nicht ohne Bedeutung für andere Stücke der Paranoialehre bleiben, daß ein Zusatz von Größenwahn bei den meisten anderen Formen paranoischer Erkrankung zu konstatieren ist. Wir haben ja das Recht anzunehmen, daß der Größenwahn überhaupt infantil ist und daß er in der späteren Entwicklung der Gesellschaft zum Opfer gebracht wird, so wie er durch keinen andern Einfluß so intensiv unterdrückt wird wie durch eine das Individuum mächtig ergreifende Verliebtheit.
« – Denn wo die Lieb' erwachet, stirbt
– das Ich, der finstere Despot. »
[Fußnote]Dschelaledin Rumi, übersetzt von Rückert; zitiert nach Kuhlenbecks Einleitung zum V. Band der Werke von Giordano Bruno.
Nach diesen Erörterungen über die unerwartete Bedeutung der homosexuellen Wunschphantasie für die Paranoia kehren wir zu jenen beiden Momenten zurück, in welche wir das Charakteristische dieser Erkrankungsform von vornherein verlegen wollten: zum Mechanismus der *Symptombildung* und zu dem der *Verdrängung*.
Wir haben zunächst gewiß kein Recht anzunehmen, daß diese beiden Mechanismen identisch seien, daß die Symptombildung auf demselben Wege vor sich gehe wie die Verdrängung, etwa indem der nämliche Weg dabei in entgegengesetzter Richtung beschritten werde. Eine solche Identität ist auch keineswegs sehr wahrscheinlich; doch wollen wir uns jeder Aussage hierüber vor der Untersuchung enthalten.
An der Symptombildung bei Paranoia ist vor allem jener Zug auffällig, der die Benennung *Projektion* verdient. Eine innere Wahrnehmung wird unterdrückt, und zum Ersatz für sie kommt ihr Inhalt, nachdem er eine gewisse Entstellung erfahren hat, als Wahrnehmung von außen zum Bewußtsein. Die Entstellung besteht beim Verfolgungswahn in einer Affektverwandlung; was als Liebe innen hätte verspürt werden sollen, wird als Haß von außen wahrgenommen. Man wäre versucht, diesen merkwürdigen Vorgang als das Bedeutsamste der Paranoia und als absolut pathognomonisch für dieselbe hinzustellen, wenn man nicht rechtzeitig daran erinnert würde, daß 1. die Projektion nicht bei allen Formen von Paranoia die gleiche Rolle spielt und 2. daß sie nicht nur bei Paranoia, sondern auch unter anderen Verhältnissen im Seelenleben vorkommt, ja, daß ihr ein regelmäßiger Anteil an unserer Einstellung zur Außenwelt zugewiesen ist. Wenn wir die Ursachen gewisser Sinnesempfindungen nicht wie die anderer in uns selbst suchen, sondern sie nach außen verlegen, so verdient auch dieser normale Vorgang den Namen einer Projektion. So aufmerksam geworden, daß es sich beim Verständnis der Projektion um allgemeinere psychologische Probleme handelt, entschließen wir uns, das Studium der Projektion, und damit des Mechanismus der paranoischen Symptombildung überhaupt, für einen andern Zusammenhang aufzusparen, und wenden uns der Frage zu, welche Vorstellungen wir uns über den Mechanismus der Verdrängung bei der Paranoia zu bilden vermögen. Ich schicke voraus, daß wir zur Rechtfertigung unseres vorläufigen Verzichtes finden werden, die Art des Verdrängungsvorganges hänge weit inniger mit der Entwicklungsgeschichte der Libido und der in ihr gegebenen Disposition zusammen als die Art der Symptombildung.
Wir haben in der Psychoanalytik die pathologischen Phänomene ganz allgemein aus der Verdrängung hervorgehen lassen. Fassen wir das »Verdrängung« Benannte schärfer ins Auge, so finden wir Anlaß, den Vorgang in drei Phasen zu zerlegen, die eine gute begriffliche Sonderung gestatten.
1) Die erste Phase besteht in der *Fixierung*, dem Vorläufer und der Bedingung einer jeden »Verdrängung«. Die Tatsache der Fixierung kann dahin ausgesprochen werden, daß ein Trieb oder Triebanteil die als normal vorhergesehene Entwicklung nicht mitmacht und infolge dieser Entwicklungshemmung in einem infantileren Stadium verbleibt. Die betreffende libidinöse Strömung verhält sich zu den späteren psychischen Bildungen wie eine dem System des Unbewußten angehörige, wie eine verdrängte. Wir sagten schon, daß in solchen Fixierungen der Triebe die Disposition für die spätere Erkrankung liege, und können hinzufügen, die Determinierung vor allem für den Ausgang der dritten Phase der Verdrängung.
2) Die zweite Phase der Verdrängung ist die eigentliche Verdrängung, die wir bisher vorzugsweise im Auge gehabt haben. Sie geht von den höher entwickelten bewußtseinsfähigen Systemen des Ichs aus und kann eigentlich als ein »Nachdrängen« beschrieben werden. Sie macht den Eindruck eines wesentlich aktiven Vorganges, während sich die Fixierung als ein eigentlich passives Zurückbleiben darstellt. Der Verdrängung unterliegen entweder die psychischen Abkömmlinge jener primär zurückgebliebenen Triebe, wenn es durch deren Erstarkung zum Konflikt zwischen ihnen und dem Ich (oder den ichgerechten Trieben) gekommen ist, oder solche psychische Strebungen, gegen welche sich aus anderen Gründen eine starke Abneigung erhebt. Diese Abneigung würde aber nicht die Verdrängung zur Folge haben, wenn sich nicht zwischen den unliebsamen, zu verdrängenden Strebungen und den bereits verdrängten eine Verknüpfung herstellen würde. Wo dies der Fall ist, wirken die Abstoßung der bewußten und die Anziehung der unbewußten Systeme gleichsinnig für das Gelingen der Verdrängung. Die beiden hier gesonderten Fälle mögen in Wirklichkeit weniger scharf geschieden sein und sich nur durch ein Mehr oder Minder an Beitrag von Seiten der primär verdrängten Triebe unterscheiden.

3) Als dritte, für die pathologischen Phänomene bedeutsamste Phase ist die des Mißlingens der Verdrängung, des *Durchbruchs*, der *Wiederkehr des Verdrängten* anzuführen. Dieser Durchbruch erfolgt von der Stelle der Fixierung her und hat eine Regression der Libidoentwicklung bis zu dieser Stelle zum Inhalte.
Die Mannigfaltigkeiten der Fixierung haben wir bereits erwähnt; es sind ihrer so viele als Stufen in der Entwicklung der Libido. Wir müssen auf andere Mannigfaltigkeiten in den Mechanismen der eigentlichen Verdrängung und in denen des Durchbruches (oder der Symptombildung) vorbereitet sein und dürfen wohl bereits jetzt vermuten, daß wir nicht alle diese Mannigfaltigkeiten allein auf die Entwicklungsgeschichte der Libido werden zurückführen können.
Es ist leicht zu erraten, daß wir mit diesen Erörterungen das Problem der Neurosenwahl streifen, welches indes nicht ohne Vorarbeiten anderer Art in Angriff genommen werden kann. Erinnern wir uns jetzt, daß wir die Fixierung bereits behandelt, die Symptombildung zurückgestellt haben, und beschränken wir uns auf die Frage, ob sich aus der Analyse des Falles Schreber ein Hinweis auf den bei der Paranoia vorwaltenden Mechanismus der (eigentlichen) Verdrängung gewinnen läßt.
Auf der Höhe der Krankheit bildete sich bei Schreber unter dem Einfluß von Visionen von »zum Teil grausiger Natur, zum Teil aber wiederum von unbeschreiblicher Großartigkeit« (S. 73) die Überzeugung einer großen Katastrophe, eines Weltunterganges. Stimmen sagten ihm, jetzt sei das Werk einer 14000jährigen Vergangenheit verloren, der Erde sei nur noch die Dauer von 212 Jahren beschieden (S. 71); in der letzten Zeit seines Aufenthaltes in der Flechsigschen Anstalt hielt er diesen Zeitraum für bereits abgelaufen. Er selbst war der »einzige noch übriggebliebene wirkliche Mensch«, und die wenigen menschlichen Gestalten, die er noch sah, den Arzt, die Wärter und Patienten, erklärte er als »hingewunderte, flüchtig hingemachte Männer«. Zeitweilig brach sich auch die reziproke Strömung Bahn; es wurde ihm ein Zeitungsblatt vorgelegt, in dem seine eigene Todesnachricht zu lesen war (S. 81), er war selbst in einer zweiten, minderwertigen Gestalt vorhanden und in dieser eines Tages sanft verschieden (S. 73). Aber die Gestaltung des Wahnes, die das Ich festhielt und die Welt opferte, erwies sich als die bei weitem stärkere. Über die Verursachung dieser Katastrophe machte er sich verschiedene Vorstellungen; er dachte bald an eine Vereisung durch Zurückziehen der Sonne, bald an eine Zerstörung durch Erdbeben, wobei er als »Geisterseher« zu einer ähnlichen Urheberrolle gelangte wie ein anderer Geisterseher angeblich beim Erdbeben von Lissabon im Jahre 1755 (S. 91). Oder aber Flechsig war der Schuldige, indem er durch seine Zauberkünste Furcht und Schrecken unter den Menschen verbreitet, die Grundlagen der Religion zerstört und das Umsichgreifen einer allgemeinen Nervosität und Unsittlichkeit verursacht hatte, in deren Folge dann verheerende Seuchen über die Menschen hereingebrochen seien (S. 91). Jedenfalls war der Weltuntergang die Folge des zwischen ihm und Flechsig ausgebrochenen Konfliktes oder, wie sich die Ätiologie in der zweiten Phase des Wahnes darstellte, seiner unlösbar gewordenen Verbindung mit Gott, also der notwendige Erfolg seiner Erkrankung. Jahre später, als Dr. Schreber in die menschliche Gemeinschaft zurückgekehrt war und an den in seine Hände zurückgelangten Büchern, Musikalien und sonstigen Gebrauchsgegenständen nichts entdecken konnte, was mit der Annahme einer großen zeitlichen Kluft in der Geschichte der Menschheit verträglich wäre, gab er zu, daß seine Auffassung nicht mehr aufrechtzuhalten sei: » . . . kann ich mich der Anerkennung nicht entziehen, daß *äußerlich betrachtet* alles beim alten geblieben ist. *Ob nicht gleichwohl eine tiefgreifende innere Veränderung sich vollzogen hat*, wird weiter unten besprochen werden.« Er konnte nicht daran zweifeln, daß die Welt während seiner Erkrankung untergegangen war, und die er jetzt vor sich sah, war doch nicht die nämliche.
Eine solche Weltkatastrophe während des stürmischen Stadiums der Paranoia ist auch in anderen Krankengeschichten nicht selten [Fußnote]Eine anders motivierte Art des »Weltunterganges« kommt auf der Höhe der Liebesekstase zustande (Wagners *Tristan und Isolde*); hier saugt nicht das Ich, sondern das eine Objekt alle der Außenwelt geschenkten Besetzungen auf.. Auf dem Boden unserer Auffassung von Libidobesetzung wird uns, wenn wir uns von der Wertung der anderen Menschen als »flüchtig hingemachter Männer« leiten lassen, die Erklärung dieser Katastrophen nicht schwer [Fußnote]Vgl. Abraham (1908) – Jung (1907). – In der kurzen Arbeit von Abraham sind fast alle wesentlichen Gesichtspunkte dieser Studie über den Fall Schreber enthalten.. Der Kranke hat den Personen seiner Umgebung und der Außenwelt überhaupt die Libidobesetzung entzogen, die ihnen bisher zugewendet war; damit ist alles für ihn gleichgültig und beziehungslos geworden und muß durch eine sekundäre Rationalisierung als »hingewundert, flüchtig hingemacht« erklärt werden. Der Weltuntergang ist die Projektion dieser innerlichen Katastrophe; seine subjektive Welt ist untergegangen, seitdem er ihr seine Liebe entzogen hat [Fußnote]Vielleicht nicht nur die Libidobesetzung, sondern das Interesse überhaupt, also auch die vom Ich ausgehenden Besetzungen. Siehe weiter unten die Diskussion dieser Frage..
Nach dem Fluche, mit dem Faust sich von der Welt lossagt, singt der Geisterchor:
»Weh! weh!
du hast sie zerstört,
die schöne Welt,
mit mächtiger Faust;
sie stürzt, sie zerfällt!
Ein Halbgott hat sie zerschlagen!
. . . . . .
Mächtiger
der Erdensöhne,

Prächtiger
baue sie wieder,
in deinem Busen baue sie auf!«

Und der Paranoiker baut sie wieder auf, nicht prächtiger zwar, aber wenigstens so, daß er wieder in ihr leben kann. Er baut sie auf durch die Arbeit seines Wahnes. *Was wir für die Krankheitsproduktion halten, die Wahnbildung, ist in Wirklichkeit der Heilungsversuch, die Rekonstruktion.* Diese gelingt nach der Katastrophe mehr oder minder gut, niemals völlig; eine »tiefgreifende innere Veränderung« nach den Worten Schrebers hat sich mit der Welt vollzogen. Aber der Mensch hat eine Beziehung zu den Personen und Dingen der Welt wiedergewonnen, oft eine sehr intensive, wenn sie auch feindlich sein mag, die früher erwartungsvoll zärtlich war. Wir werden also sagen: der eigentliche Verdrängungsvorgang besteht in einer Ablösung der Libido von vorher geliebten Personen – und Dingen. Er vollzieht sich stumm; wir erhalten keine Kunde von ihm, sind genötigt, ihn aus den nachfolgenden Vorgängen zu erschließen. Was sich uns lärmend bemerkbar macht, das ist der Heilungsvorgang, der die Verdrängung rückgängig macht und die Libido wieder zu den von ihr verlassenen Personen zurückführt. Er vollzieht sich bei der Paranoia auf dem Wege der Projektion. Es war nicht richtig zu sagen, die innerlich unterdrückte Empfindung werde nach außen projiziert; wir sehen vielmehr ein, daß das innerlich Aufgehobene von außen wiederkehrt. Die gründliche Untersuchung des Prozesses der Projektion, die wir auf ein anderes Mal verschoben haben, wird uns hierüber die letzte Sicherheit bringen.

Nun aber wollen wir nicht unzufrieden sein, daß uns die neugewonnene Einsicht zu einer Reihe von weiteren Diskussionen nötigt.

1) Die nächste Erwägung sagt uns, daß eine Ablösung der Libido weder ausschließlich bei der Paranoia vorkommen noch dort, wo sie sonst vorkommt, so unheilvolle Folgen haben kann. Es ist sehr wohl möglich, daß die Ablösung der Libido der wesentliche und regelmäßige Mechanismus einer jeden Verdrängung ist; wir wissen nichts darüber, solange nicht die anderen Verdrängungsaffektionen einer analogen Untersuchung unterzogen worden sind. Es ist sicher, daß wir im normalen Seelenleben (und nicht nur in der Trauer) beständig solche Loslösungen der Libido von Personen oder anderen Objekten vollziehen, ohne dabei zu erkranken. Wenn Faust sich von der Welt mit jenen Verfluchungen lossagt, so resultiert daraus keine Paranoia oder andere Neurose, sondern eine besondere psychische Gesamtstimmung. Die Libidolösung an und für sich kann also nicht das Pathogene bei der Paranoia sein, es bedarf eines besonderen Charakters, der die paranoische Ablösung der Libido von anderen Arten des nämlichen Vorganges unterscheiden kann. Es ist nicht schwer, einen solchen Charakter in Vorschlag zu bringen. Welches ist die weitere Verwendung der durch die Lösung frei gewordenen Libido? Normalerweise suchen wir sofort einen Ersatz für die aufgehobene Anheftung; bis dieser Ersatz geglückt ist, erhalten wir die freie Libido in der Psyche schwebend, wo sie Spannungen ergibt und die Stimmung beeinflußt; in der Hysterie verwandelt sich der befreite Libidobetrag in körperliche Innervationen oder in Angst. Bei der Paranoia aber haben wir ein klinisches Anzeichen dafür, daß die dem Objekt entzogene Libido einer besonderen Verwendung zugeführt wird. Wir erinnern uns daran, daß die meisten Fälle von Paranoia ein Stück Größenwahn zeigen und daß der Größenwahn für sich allein eine Paranoia konstituieren kann. Daraus wollen wir schließen, daß die frei gewordene Libido bei der Paranoia zum Ich geschlagen, zur Ichvergrößerung verwendet wird. Damit ist das aus der Entwicklung der Libido bekannte Stadium des Narzißmus wieder erreicht, in welchem das eigene Ich das einzige Sexualobjekt war. Dieser klinischen Aussage wegen nehmen wir an, daß die Paranoischen eine *Fixierung im Narzißmus* mitgebracht haben, und sprechen wir aus, daß der *Rückschritt von der subsumierten Homosexualität bis zum Narzißmus* den Betrag der für die Paranoia charakteristischen *Regression* angibt.

2) Eine gleichfalls naheliegende Einwendung kann sich auf die Krankengeschichte Schrebers (wie auf viele andere) stützen, indem sie geltend macht, daß der Verfolgungswahn (gegen Flechsig) unverkennbar früher auftritt als die Phantasie des Weltunterganges, so daß die angebliche Wiederkehr des Verdrängten der Verdrängung selbst vorherginge, was offenbar widersinnig ist. Diesem Einwand zuliebe müssen wir von der allgemeinsten Betrachtung zur Einzelwürdigung der gewiß sehr viel komplizierteren realen Verhältnisse herabsteigen. Die Möglichkeit muß zugegeben werden, daß eine solche Ablösung der Libido ebensowohl eine partielle, ein Zurückziehen von einem einzelnen Komplex, wie eine allgemeine sein kann. Die partielle Lösung dürfte die bei weitem häufigere sein und diejenige, die die allgemeine einleitet, weil sie ja durch die Einflüsse des Lebens zunächst allein motiviert wird. Es kann dann bei der partiellen Lösung bleiben oder dieselbe zu einer allgemeinen vervollständigt werden, die sich durch den Größenwahn auffällig kundgibt. Im Falle Schrebers mag die Ablösung der Libido von der Person Flechsigs immerhin das Primäre gewesen sein; ihr folgt alsbald der Wahn nach, welcher die Libido wieder zu Flechsig (mit negativem Vorzeichen als Marke der stattgehabten Verdrängung) zurückführt und so das Werk der Verdrängung aufhebt. Nun bricht der Verdrängungskampf von neuem los, bedient sich aber diesmal stärkerer Mittel; in dem Maße, als das umstrittene Objekt das wichtigste in der Außenwelt wird, einerseits alle Libido an sich ziehen will, anderseits alle Widerstände gegen sich mobil macht, wird der Kampf ums einzelne Objekt mit einer allgemeinen Schlacht vergleichbar, in deren Verlauf sich der Sieg der Verdrängung durch die Überzeugung ausdrückt, die Welt sei untergegangen und das Selbst allein übriggeblieben. Überblickt man die kunstvollen Konstruktionen, welche der Wahn Schrebers auf religiösem Boden aufbaut (die Hierarchie Gottes – die geprüften Seelen – die Vorhöfe des Himmels – den niederen und den oberen Gott), so kann man rückschließend ermessen, welcher Reichtum von Sublimierungen durch die Katastrophe der allgemeinen Libidoablösung zum Einsturz gebracht worden war.

3) Eine dritte Überlegung, die sich auf den Boden der hier entwickelten Anschauungen stellt, wirft die Frage auf, ob wir die allgemeine Ablösung der Libido von der Außenwelt als genügend wirksam annehmen sollen, um aus ihr den »Weltuntergang« zu erklären, ob nicht in diesem Falle die festgehaltenen Ichbesetzungen hinreichen müßten, um den Rapport mit der Außenwelt aufrechtzuhalten. Man müßte dann entweder das, was wir Libidobesetzung (Interesse aus erotischen Quellen) heißen, mit dem Interesse überhaupt zusammenfallen lassen oder die Möglichkeit in Betracht ziehen, daß eine ausgiebige Störung in der Unterbringung der Libido auch eine entsprechende Störung in den Ichbesetzungen induzieren kann. Nun sind dies Probleme, zu deren Beantwortung wir noch ganz hilflos und ungeschickt sind. Könnten wir von einer gesicherten Trieblehre ausgehen, so stünde es anders. Aber in Wahrheit verfügen wir über nichts dergleichen. Wir fassen den Trieb als den Grenzbegriff des Somatischen gegen das Seelische, sehen in ihm den psychischen Repräsentanten organischer Mächte und nehmen die populäre Unterscheidung von Ichtrieben und Sexualtrieb an, die uns mit der biologischen Doppelstellung des Einzelwesens, welche seine eigene Erhaltung wie die der Gattung anstrebt, übereinzustimmen scheint. Aber alles Weitere sind Konstruktionen, die wir aufstellen und auch bereitwillig wieder fallenlassen, um uns in dem Gewirre der dunkleren seelischen Vorgänge zu orientieren, und wir erwarten gerade von psychoanalytischen Untersuchungen über krankhafte Seelenvorgänge, daß sie uns gewisse Entscheidungen in den Fragen der Trieblehre aufnötigen werden. Bei der Jugend und Vereinzelung solcher Untersuchungen kann diese Erwartung noch nicht Erfüllung gefunden haben. Die Möglichkeit von Rückwirkungen der Libidostörungen auf die Ichbesetzungen wird man so wenig von der Hand weisen dürfen wie die Umkehrung davon, die sekundäre oder induzierte Störung der Libidovorgänge durch abnorme Veränderungen im Ich. Ja, es ist wahrscheinlich, daß Vorgänge dieser Art den unterscheidenden Charakter der Psychose ausmachen. Was hievon für die Paranoia in Betracht kommt, wird sich gegenwärtig nicht angeben lassen. Ich möchte nur einen einzigen Gesichtspunkt hervorheben. Man kann nicht behaupten, daß der Paranoiker sein Interesse von der Außenwelt völlig zurückgezogen hat, auch nicht auf der Höhe der Verdrängung, wie man es etwa von gewissen anderen Formen von halluzinatorischen Psychosen beschreiben muß (Meynerts Amentia). Er nimmt die Außenwelt wahr, er gibt sich Rechenschaft über ihre Veränderungen, wird durch ihren Eindruck zu Erklärungsleistungen angeregt (die »flüchtig hingemachten« Männer), und darum halte ich es für weitaus wahrscheinlicher, daß seine veränderte Relation zur Welt allein oder vorwiegend durch den Ausfall des Libidointeresses zu erklären ist.

4) Bei den nahen Beziehungen der Paranoia zur Dementia praecox kann man der Frage nicht ausweichen, wie eine solche Auffassung der ersteren Affektion auf die der letzteren zurückwirken muß. Ich halte es für einen wohlberechtigten Schritt KRÆPELINs, vieles, was man vorher Paranoia geheißen hat, mit der Katatonie und anderen Formen zu einer neuen klinischen Einheit zu verschmelzen, für welche der Name Dementia praecox allerdings besonders ungeschickt gewählt ist. Auch gegen die Bleulersche Bezeichnung des gleichen Formenkreises als Schizophrenie wäre einzuwenden, daß der Name nur dann gut brauchbar erscheint, wenn man sich an seine Wortbedeutung nicht erinnert. Er ist sonst allzu präjudizierlich, indem er einen theoretisch postulierten Charakter zur Benennung verwendet, überdies einen solchen, welcher der Affektion nicht ausschließend zukommt und im Lichte anderer Anschauungen nicht für den wesentlichen erklärt werden kann. Es ist aber im ganzen nicht sehr wichtig, wie man Krankheitsbilder benennt. Wesentlicher erschiene es mir, die Paranoia als selbständigen klinischen Typus aufrechtzuhalten, auch wenn ihr Bild noch so häufig durch schizophrene Züge kompliziert wird, denn vom Standpunkte der Libidotheorie ließe sie sich durch eine andere Lokalisation der disponierenden Fixierung und einen andern Mechanismus der Wiederkehr (Symptombildung) von der Dementia praecox sondern, mit welcher sie den Hauptcharakter der eigentlichen Verdrängung, die Libidoablösung mit Regression zum Ich, gemeinsam hätte. Ich hielte es für das zweckmäßigste, wenn man die Dementia praecox mit dem Namen *Paraphrenie* belegen wollte, welcher, an sich unbestimmten Inhalts, ihre Beziehungen zu der unabänderlich benannten Paranoia zum Ausdruck bringt und überdies an die in ihr aufgegangene Hebephrenie erinnert. Es käme dabei nicht in Betracht, daß dieser Name bereits früher für anderes vorgeschlagen wurde, da sich diese anderen Verwendungen nicht durchgesetzt haben.

Daß bei der Dementia praecox der Charakter der Abkehr der Libido von der Außenwelt ganz besonders deutlich ist, hat Abraham (l. c.) auf sehr eindringliche Weise auseinandergesetzt. Aus diesem Charakter erschließen wir die Verdrängung durch Libidoablösung. Die Phase der stürmischen Halluzinationen fassen wir auch hier als eine des Kampfes der Verdrängung mit einem Heilungsversuch, der die Libido wieder zu ihren Objekten bringen will. In den Delirien und motorischen Stereotypien der Krankheit hat Jung mit außerordentlichem analytischem Scharfsinn die krampfhaft festgehaltenen Reste der einstigen Objektbesetzungen erkannt. Dieser vom Beobachter für die Krankheit selbst gehaltene Heilungsversuch bedient sich aber nicht wie bei Paranoia der Projektion, sondern des halluzinatorischen (hysterischen) Mechanismus. Dies ist der eine der großen Unterschiede von der Paranoia; er ist einer genetischen Aufklärung von anderer Seite her fähig. Der Ausgang der Dementia praecox, wo die Affektion nicht allzusehr partiell bleibt, bringt den zweiten Unterschied. Er ist im allgemeinen ungünstiger als der der Paranoia; der Sieg bleibt nicht wie bei letzterer der Rekonstruktion, sondern der Verdrängung. Die Regression geht nicht nur bis zum Narzißmus, der sich in Größenwahn äußert, sondern bis zur vollen Auflassung der Objektliebe und Rückkehr zum infantilen Autoerotismus. Die disponierende Fixierung muß also weiter zurückliegen als die der Paranoia, im Beginn der Entwicklung, die vom Autoerotismus zur Objektliebe strebt, enthalten sein. Es ist auch keineswegs wahrscheinlich, daß die homosexuellen Anstöße, die wir bei der Paranoia so häufig, vielleicht regelmäßig finden, in der Ätiologie der weit uneingeschränkteren Dementia praecox eine ähnlich bedeutsame Rolle spielen.

Unsere Annahmen über die disponierenden Fixierungen bei Paranoia und Paraphrenie machen es ohne weiteres verständlich, daß ein Fall mit paranoischen Symptomen beginnen und sich doch zur Demenz entwickeln kann, daß paranoide und schizophrene Erscheinungen sich in jedem Ausmaße kombinieren, daß ein Krankheitsbild wie das Schrebers zustande kommen kann, welches den Namen einer paranoischen Demenz verdient, durch das Hervortreten der Wunschphantasie und der Halluzinationen dem paraphrenen, durch den Anlaß, den Projektionsmechanismus und den Ausgang dem paranoiden Charakter Rechnung trägt. Es können ja in der Entwicklung mehrere Fixierungen zurückgelassen worden sein und der Reihe nach den Durchbruch der abgedrängten Libido gestatten, etwa die später erworbene zuerst und im weiteren Verlaufe der Krankheit dann die ursprüngliche, dem Ausgangspunkt näher liegende. Man möchte gerne wissen, welchen Bedingungen dieser Fall die relativ günstige Erledigung verdankt, denn man wird sich nicht gerne entschließen, etwas so Zufälliges wie die »Versetzungsbesserung«, die mit dem Verlassen der Flechsigschen Anstalt eintrat [Fußnote]Vgl. Riklin (1905)., allein für den Ausgang verantwortlich zu machen. Aber unsere unzulängliche Kenntnis der intimen Zusammenhänge in dieser Krankengeschichte macht die Antwort auf diese interessante Frage unmöglich. Als Vermutung könnte man hinstellen, daß die wesentlich positive Tönung des Vaterkomplexes, das in der Realität späterer Jahre wahrscheinlich ungetrübte Verhältnis zu einem vortrefflichen Vater, die Versöhnung mit der homosexuellen Phantasie und damit den heilungsartigen Ablauf ermöglicht hat.

Da ich weder die Kritik fürchte noch die Selbstkritik scheue, habe ich kein Motiv, die Erwähnung einer Ähnlichkeit zu vermeiden, die vielleicht unsere Libidotheorie im Urteile vieler Leser schädigen wird. Die durch Verdichtung von Sonnenstrahlen, Nervenfasern und Samenfäden komponierten »Gottesstrahlen« Schrebers sind eigentlich nichts anderes als die dinglich dargestellten, nach außen projizierten Libidobesetzungen und verleihen seinem Wahn eine auffällige Übereinstimmung mit unserer Theorie. Daß die Welt untergehen muß, weil das Ich des Kranken alle Strahlen an sich zieht, daß er später während des Rekonstruktionsvorganges ängstlich besorgt sein muß, daß Gott nicht die Strahlenverbindung mit ihm löse, diese und manche andere Einzelheiten der Schreberschen Wahnbildung klingen fast wie endopsychische Wahrnehmungen der Vorgänge, deren Annahme ich hier einem Verständnis der Paranoia zugrunde gelegt habe. Ich kann aber das Zeugnis eines Freundes und Fachmannes dafür vorbringen, daß ich die Theorie der Paranoia entwickelt habe, ehe mir der Inhalt des Schreberschen Buches bekannt war. Es bleibt der Zukunft überlassen zu entscheiden, ob in der Theorie mehr Wahn enthalten ist, als ich möchte, oder in dem Wahn mehr Wahrheit, als andere heute glaublich finden.

Endlich möchte ich diese Arbeit, die doch wiederum nur ein Bruchstück eines größeren Zusammenhanges darstellt, nicht beschließen, ohne einen Ausblick auf die beiden Hauptsätze zu geben, auf deren Erweis die Libidotheorie der Neurosen und Psychosen hinsteuert, daß die Neurosen im wesentlichen aus dem Konflikte des Ichs mit dem Sexualtrieb hervorgehen und daß ihre Formen die Abdrücke der Entwicklungsgeschichte der Libido – und des Ichs bewahren.

Nachtrag

(1912)

In der Behandlung der Krankengeschichte des Senatspräsidenten Schreber habe ich mich mit Absicht auf ein Mindestmaß von Deutung eingeschränkt und darf darauf vertrauen, daß jeder psychoanalytisch geschulte Leser aus dem mitgeteilten Material mehr entnommen haben wird, als ich ausdrücklich ausspreche, daß es ihm nicht schwergefallen ist, die Fäden des Zusammenhanges enger anzuziehen und Schlußfolgerungen zu erreichen, die ich bloß andeute. Ein freundlicher Zufall, der die Aufmerksamkeit anderer Autoren des gleichen Bandes auf die Schrebersche Selbstbiographie gelenkt hat, läßt auch erraten, wieviel noch aus dem symbolischen Gehalt der Phantasien und Wahnideen des geistreichen Paranoikers zu schöpfen ist [Fußnote]Vgl. Jung (1911); Spielrein (1911)..

Eine zufällige Bereicherung meiner Kenntnisse seit der Veröffentlichung meiner Arbeit über Schreber hat mich nun in den Stand gesetzt, eine seiner wahnhaften Behauptungen besser zu würdigen und als *mythologisch* beziehungsreich zu erkennen. Auf Seite 404 erwähne ich das besondere Verhältnis des Kranken zur Sonne, die ich für ein sublimiertes »Vatersymbol« erklären mußte. Die Sonne spricht mit ihm in menschlichen Worten und gibt sich ihm so als ein belebtes Wesen zu erkennen. Er pflegt sie zu beschimpfen, mit Drohworten anzuschreien; er versichert auch, daß ihre Strahlen vor ihm erbleichen, wenn er gegen sie gewendet laut spricht. Nach seiner »Genesung« rühmt er sich, daß er ruhig in die Sonne sehen kann und davon nur in sehr bescheidenem Maße geblendet wird, was natürlich früher nicht möglich gewesen wäre (Anmerkung auf S. 139 des Schreberschen Buches).

An dieses wahnhafte Vorrecht, ungeblendet in die Sonne schauen zu können, knüpft nun das mythologische Interesse an. Man liest bei S. Reinach [Fußnote](1905), Bd. 3 (1908), (Nach Keller, Tiere des Altertums), daß die alten Naturforscher dieses Vermögen allein den Adlern zugestanden, die als Bewohner der höchsten Luftschichten zum Himmel, zur Sonne und zum Blitze in besonders innige Beziehung gebracht wurden [Fußnote]An den höchsten Stellen der Tempel waren Bilder von Adlern angebracht, um als »magische« Blitzableiter zu wirken. (S. Reinach, l. c.).

Dieselben Quellen berichten aber auch, daß der Adler seine Jungen einer Probe unterzieht, ehe er sie als legitim anerkennt. Wenn sie es nicht zustande bringen, in die Sonne zu schauen, ohne zu blinzeln, werden sie aus dem Nest geworfen.

Über die Bedeutung dieses Tiermythus kann kein Zweifel sein. Gewiß wird hier den Tieren nur zugeschrieben, was bei den Menschen geheiligter Gebrauch ist. Was der Adler mit seinen Jungen anstellt, ist ein *Ordal*, eine Abkunftsprobe, wie sie von den verschiedensten Völkern aus alten Zeiten berichtet wird. So vertrauten die am Rhein wohnenden Kelten ihre Neugeborenen den Fluten des Stromes an, um sich zu überzeugen, ob sie wirklich ihres

Blutes wären. Der Stamm der Psyllen im heutigen Tripolis, der sich der Abkunft von Schlangen rühmte, setzte seine Kinder der Berührung solcher Schlangen aus; die rechtmäßig Geborenen wurden entweder nicht gebissen oder erholten sich rasch von den Folgen des Bisses [Fußnote]Siehe Literaturnachweise bei Reinach, l. c. und ibid., Bd. 1, S. 74.. Die Voraussetzung dieser Erprobungen führt tief in die *totemistische* Denkweise primitiver Völker hinein. Der Totem – das Tier oder die animistisch gedachte Naturmacht, von der der Stamm seine Abkunft herleitet – verschont die Angehörigen dieses Stammes als seine Kinder, wie er selbst von ihnen als Stammvater verehrt und eventuell verschont wird. Wir sind hier bei Dingen angelangt, die mir berufen erscheinen, ein psychoanalytisches Verständnis für die Ursprünge der Religion zu ermöglichen.

Der Adler, der seine Jungen in die Sonne schauen läßt und verlangt, daß sie von ihrem Lichte nicht geblendet werden, benimmt sich also wie ein Abkömmling der Sonne, der seine Kinder der Ahnenprobe unterwirft. Und wenn Schreber sich rühmt, daß er ungestraft und ungeblendet in die Sonne schauen kann, hat er den mythologischen Ausdruck für seine Kindesbeziehung zur Sonne wiedergefunden, hat uns von neuem bestätigt, wenn wir seine Sonne als ein Symbol des Vaters auffassen. Erinnern wir uns daran, daß Schreber in seiner Krankheit seinen Familienstolz frei äußert (»Die Schrebers gehören dem höchsten himmlischen Adel an«) [Fußnote]Denkwürdigkeiten, S. 24. – »Adel« gehört zu »Adler«., daß wir ein menschliches Motiv für seine Erkrankung an einer femininen Wunschphantasie in seiner Kinderlosigkeit gefunden haben, so wird uns der Zusammenhang seines wahnhaften Vorrechtes mit den Grundlagen seines Krankseins deutlich genug.

Dieser kleine Nachtrag zur Analyse eines Paranoiden mag dartun, wie wohlbegründet die Behauptung Jungs ist, daß die mythenbildenden Kräfte der Menschheit nicht erloschen sind, sondern heute noch in den Neurosen dieselben psychischen Produkte erzeugen wie in den ältesten Zeiten. Ich möchte eine früher gemachte Andeutung [Fußnote]›Zwangshandlungen und Religionsübungen‹ (1907). wiederaufnehmen, indem ich ausspreche, daß für die religionsbildenden Kräfte dasselbe gilt. Und ich meine, es wird bald an der Zeit sein, einen Satz, den wir Psychoanalytiker schon vor langem ausgesprochen haben, zu erweitern, zu seinem individuellen, ontogenetisch verstandenen Inhalt die anthropologische, phylogenetisch zu fassende Ergänzung hinzuzufügen. Wir haben gesagt: Im Traume und in der Neurose finden wir das *Kind* wieder mit den Eigentümlichkeiten seiner Denkweisen und seines Affektlebens. Wir werden ergänzen: auch den *wilden*, den *primitiven* Menschen, wie er sich uns im Lichte der Altertumswissenschaft und der Völkerforschung zeigt.

Dr. jur. Daniel Paul Schreber, Senatspräsident beim Kgl. Oberlandesgericht Dresden a. D.

DENKWÜRDIGKEITEN EINES NERVENKRANKEN

Inhalt

Offener Brief an Herrn Geh. Rath Prof. Dr. Flechsig
Einleitung
01. Kapitel – Gott und Unsterblichkeit
02. Kapitel – Ein Krisis der Gottesreiche? Seelenmord
03. Kapitel
04. Kapitel – Persönliche Erlebnisse der ersten und im Beginn der zweiten Nervenkrankheit
05. Kapitel – Fortsetzung. Nervensprache (innere Stimmen)
06. Kapitel – Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung. Visionen. "Geisterseher"
07. Kapitel – Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung; eigenartige Krankheitserscheinungen. Visionen
08. Kapitel – Persönliche Erlebnisse während des Aufenthalts in der Dr. Pierson'schen Anstalt
09. Kapitel – Überführung nach dem Sonnenstein. Veränderungen in dem Strahlenverkehr
10. Kapitel – Persönliche Erlebnisse auf dem Sonnenstein
11. Kapitel – Schädigung der körperlichen Integrität durch Wunder
12. Kapitel – Inhalt des Stimmengeredes. "Seelenauffassung". Seelensprache
13. Kapitel – Seelenwollust als Faktor der Anziehung. Folgeerscheinungen
14. Kapitel – "Geprüfte Seelen"; Schicksale derselben. Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung
15. Kapitel – "Menschen–" und "Wunderspielerei". Hilferufe. Sprechende Vögel
16. Kapitel – Denkzwang. Äußerungen und Begleiterscheinungen desselben
17. Kapitel – Fortsetzung des Vorigen: "Zeichnen" im Sinne der Seelensprache
18. Kapitel – Gott und die Schöpfungsvorgänge; Urzeugung; gewunderte Insekten. "Blickrichtung"
19. Kapitel – Fortsetzung des Vorigen. Göttliche Allmacht und menschliche Willensfreiheit
20. Kapitel – Egozentrische Auffassung der Strahlen in Betreff meiner Person
21. Kapitel – Seligkeit und Wollust in ihrer gegenseitigen Beziehung
22. Kapitel – Schlußbetrachtungen. Ausblick in die Zukunft

An eine Veröffentlichung dieser Arbeit habe ich beim Beginn derselben noch nicht gedacht. Der Gedanke ist mir erst im weiteren Fortschreiten derselben gekommen. Dabei habe ich mir die Bedenken nicht verhehlt, die einer Veröffentlichung entgegenzustehen scheinen: es handelt sich namentlich um die Rücksicht auf einzelne noch lebende Personen. Auf der anderen Seite bin ich der Meinung, daß es für die Wissenschaft und für die Erkenntniß religiöser Wahrheiten von Werth sein könnte, wenn noch bei meinen Lebzeiten irgendwelche Beobachtungen von berufener Seite an meinem Körper und meinen persönlichen Schicksalen zu ermöglichen wären. Dieser Erwägungen gegenüber müssen alle persönlichen Rücksichten schweigen.
Von der ganzen Arbeit sind niedergeschrieben:
Die Denkwürdigkeiten selbst (Kap. I—XXII) in der Zeit vom Februar bis September 1900.
Die Nachträge unter I—VII in der Zeit vom Oktober 1900 bis Juni 1901.
Die zweite Folge der Nachträge Ende 1902.
In der Zeit, die seit dem ersten Beginn der Arbeit verflossen ist, haben sich meine äußeren Lebensschicksale wesentlich verändert. Während ich anfangs noch in fast gefänglicher Absperrung lebte, namentlich vom Umgang mit gebildeten Menschen, selbst von der (den sog. Pensionären der Anstalt zugänglichen) Familientafel des Anstaltsvorstands ausgeschlossen war, niemals aus den Mauern der Anstalt herauskam usw., ist mir nach und nach eine größere Bewegungsfreiheit und der Verkehr mit gebildeten Menschen in immer steigendem Maße ermöglicht worden. Ich habe endlich in dem in Kap. XX erwähnten Entmündigungsprozesse (allerdings erst in zweiter Instanz) einen vollständigen Erfolg erzielt, indem der unter dem 13. März 1900 ergangene Entmündigungsbeschluß des Königl. Amtgerichts Dresden durch rechtskräftig gewordenes Urtheil des Königl. Oberlandesgerichts Dresden vom 14. Juli 1902 aufgehoben worden ist. Meine Geschäftsfähigkeit ist damit anerkannt und die freie Verfügung über mein Vermögen mir zurückgegeben worden. In Betreff meines Verbleibens in der Anstalt habe ich schon seit Monaten die schriftliche Erklärung der Anstaltsverwaltung in Händen, daß meiner Entlassung ein grundsätzliches Bedenken nicht entgegen steht; ich gedenke demnach etwa mit Beginn des kommenden Jahres in meine Häuslichkeit zurückzukehren.
Durch alle diese Veränderungen ist mir Gelegenheit gegeben gewesen, den Kreis meiner persönlichen Beobachtungen wesentlich zu erweitern. Manche meiner früher dargelegten Ansichten müssen danach eine gewisse Berichtigung erfahren; ich kann insbesondere keinen Zweifel darüber hegen, daß die sogenannte "Menschenspielerei« (die wundermäßige Einwirkung) sich auf mich und *meine jeweilige nächste Umgebung* beschränkt.

Ich würde hiernach mancher Ausführung meiner Denkwürdigkeiten jetzt vielleicht eine andere Fassung geben. Nichtsdestoweniger habe ich es in der großen Hauptsache bei der Form, in der ich sie anfangs niedergeschrieben hatte, belassen. Aenderungen in den Einzelheiten würden die ursprüngliche Frische der Darstellung beeinträchtigen. Auch ist es nach meinem Dafürhalten ohne erhebliche Bedeutung, ob in Ansehung des weltordnungswidrigen Verhältnisses, das zwischen Gott und mir entstanden ist, die Auffassungen, die ich mir früher gebildet hatte, von mehr oder minder großen Irrtümern durchsetzt gewesen sind. Allgemeineres Interesse können ohnedies nur diejenigen Ergebnisse beanspruchen, zu denen ich auf Grund der von mir empfangenen Eindrücke und Erfahrungen hinsichtlich der in Frage kommenden *dauernden* Verhältnisse, des Wesens und der Eigenschaften Gottes, der Unsterblichkeit der Seele u. s. w. gelangt bin, und in dieser Beziehung habe ich auch nach meinen neueren persönlichen Erfahrungen an meinen früher, namentlich in Kap. 1, II, XVIII und XIX der Denkwürdigkeiten entwickelten Grundanschauungen nicht das mindeste zu ändern.
Heilanstalt Sonnenstein bei Pirna, im Dezember 1902.
Der Verfasser

Offener Brief an Herrn Geh. Rath Prof. Dr. Flechsig.

Hochverehrter Herr Geh. Rath!
In der Anlage gestatte ich mir, Ihnen ein Exemplar der von mir verfaßten "Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken" zu überreichen mit der Bitte, dieselben einer wohlwollenden Prüfung zu unterwerfen.
Sie werden finden, daß in meiner Arbeit, namentlich in den ersten Kapiteln, Ihr Name des Öfteren genannt worden ist, zum Theil in Zusammenhängen, die geeignet sein könnten, Ihre Empfindlichkeit zu berühren. Ich bedauere dies selbst auf das Lebhafteste, vermag aber leider Nichts daran zu ändern, wenn ich nicht die Möglichkeit eines Verständnisses meiner Arbeit von vornherein ausschließen will. Jedenfalls liegt mir die Absicht eines Angriffs auf Ihre Ehre durchaus fern, wie ich denn überhaupt *gegen keinen Menschen irgend einen persönlichen Groll hege,* sondern mit meiner Arbeit nur den Zweck verfolge, die Erkenntniß der Wahrheit auf einem hochwichtigen, dem religiösen Gebiete, zu fördern.
Daß ich in dieser Beziehung über Erfahrungen gebiete, die — zu allgemeiner Anerkennung ihrer Richtigkeit gelangt — in denkbar höchstem Maße fruchtbringend unter der übrigen Menschheit wirken würden, steht für mich unerschütterlich fest. Ebenso zweifellos ist mir, daß Ihr Name bei der genetischen Entwickelung der betreffenden Verhältnisse insofern eine wesentliche Rolle spielt, als gewisse, Ihrem Nervensystem entnommene Nerven zur "geprüften Seele" in dem in Kap. 1 der "Denkwürdigkeiten" bezeichneten Sinne geworden sind und in dieser Eigenschaft eine übersinnliche Macht erlangt haben, zufolge deren sie einen schädigenden Einfluß seit Jahren auf mich ausgeübt haben und bis auf diesen Tag noch ausüben. Sie werden, wie andere Menschen, geneigt sein, in dieser Annahme zunächst nur eine pathologisch zu beurtheilende Ausgeburt meiner Phantasie zu erblicken; für mich ist eine geradezu erdrückende Fülle von Beweisgründen für die Richtigkeit derselben vorhanden, worüber Sie das Nähere aus dem Gesammtinhalt meiner Denkwürdigkeiten entnehmen wollen. Noch jetzt empfinde ich täglich und stündlich die auf Wundern beruhende schädigende Einwirkung jener "geprüften Seele"; noch jetzt wird mir an jedem Tage Ihr Name von den mit mir redenden Stimmen in stets wiederkehrenden Zusammenhängen insbesondere als Urheber jener Schädigungen zu Hunderten von Malen zugerufen, obwohl die persönlichen Beziehungen, die eine Zeit lang zwischen uns bestanden haben, für mich längst in den Hintergrund getreten sind und ich selbst daher schwerlich irgendwelchen Anlaß hätte, mich Ihrer immer von Neuem, insbesondere mit irgendwelcher grollenden Empfindung zu erinnern.
Seit Jahren habe ich darüber nachgedacht, wie ich diese Thatsachen mit der Achtung vor Ihrer Person, *an deren Ehrenhaftigkeit und sittlichem Werth zu zweifeln ich nicht das mindeste Recht habe,* vereinigen soll. Dabei ist mir nun ganz neuerdings, erst kurz vor Veröffentlichung meiner Arbeit, ein neuer Gedanke gekommen, welcher *vielleicht* auf den richtigen Weg zur Lösung des Räthsels führen könnte. Wie am Schlusse von Kap. IV und im Eingang von Kap. V der "Denkwürdigkeiten« bemerkt ist, besteht für mich nicht der leiseste Zweifel darüber, daß der *erste Anstoß* zu Demjenigen, was von meinen Aerzten immer als bloße "Halluzinationen« aufgefaßt worden ist, für mich aber einen Verkehr mit übersinnlichen Kräften bedeutet, in einer *von ihrem Nervensystem ausgehenden Einwirkung auf mein Nervensystem* bestanden hat. Worin könnte wohl die Erklärung dieses Umstands gefunden werden? Es scheint mir naheliegend, an die Möglichkeit zu denken, daß Sie — wie ich gern annehmen will, zunächst nur zu Heilzwecken — einen hypnotisirenden, suggerirenden oder wie immer sonst zu bezeichnenden Verkehr *und zwar auch bei räumlicher Trennung* mit meinen Nerven unterhalten haben. Bei diesem Verkehr könnten Sie auf einmal die Wahrnehmung gemacht haben, daß auch von anderer Seite in Stimmen, die auf einen übersinnlichen Ursprung hindeuten, auf mich eingesprochen werde. Sie könnten in Folge dieser überraschenden Wahrnehmung den Verkehr mit mir noch eine Zeit lang aus wissenschaftlichem Interesse fortgesetzt haben, bis Ihnen selbst die Sache sozusagen unheimlich geworden wäre und Sie sich daher veranlaßt gesehen hätten, den Verkehr abzubrechen. Dabei könnte es nun aber ferner geschehen sein, daß ein Theil Ihrer eigenen Nerven — Ihnen selbst wahrscheinlich unbewußt — auf einem nur übersinnlich zu erklärenden Wege Ihrem Körper entführt und als "geprüfte Seele" zum Himmel aufgestiegen, zu irgendwelcher übersinnlichen Macht gelangt wäre. Diese "geprüfte Seele" hätte dann, wie alle ungereinigten Seelen mit menschlichen Fehlern behaftet — dem von mir insoweit mit Sicherheit erkannten Seelencharakter gemäß — ohne jede Zügelung durch irgend Etwas, was der sittlichen Willenskraft des Menschen entspricht, nur von dem

Streben rücksichtsloser Selbstbehauptung und Machtentfaltung sich leiten lassen, ganz in derselben Weise, wie dies nach Inhalt meiner "Denkwürdigkeiten" lange Zeit hindurch auch von Seiten einer anderen "geprüften Seele", der von W.'schen Seele, geschehen ist. Es wäre also vielleicht möglich, daß alles Dasjenige, was ich in früheren Jahren irriger Weise Ihnen selbst zur Last legen zu müssen geglaubt habe — namentlich die unzweifelhaften schädigenden Einwirkungen auf meinen Körper — nur auf Rechnung jener "geprüften Seele" zu setzen wäre. Es würde dann auf Ihre Person auch nicht ein Schatten zu fallen brauchen und höchstens vielleicht der leise Vorwurf übrig bleiben, daß Sie, wie so manche Aerzte, der Versuchung nicht ganz zu widerstehen vermocht hätten, einen Ihrer Behandlung anvertrauten Patienten bei einem zufällig sich bietenden Anlasse von höchstem wissenschaftlichem Interesse neben dem eigentlichen Heilzwecke *zugleich zum Versuchsobjekt für wissenschaftliche Experimente* zu machen. Ja, es ließe sich sogar die Frage aufwerfen, ob nicht vielleicht das ganze Stimmengerede, daß irgend Jemand Seelenmord getrieben habe, darauf zurückzuführen sei, daß eine die Willenskraft eines andern Menschen bis zu einem gewissen Grade gefangen nehmende Einwirkung auf dessen Nervensystem — wie sie beim Hypnotisiren stattfindet den Seelen (Strahlen) überhaupt als etwas Unstatthaftes erschienen sei und daß man zu möglichst kräftiger Kennzeichnung dieser Unstatthaftigkeit mit der den Seelen durchaus eigenen Neigung zu hyperbolischer Ausdrucksweise in Ermangelung eines anderen gleich zur Verfügung stehenden Ausdrucks des irgendwie von früher her geläufigen Ausdrucks "Seelenmord" sich bedient habe.
Ich brauche kaum hervorzuheben, *von wie unberechenbarer Wichtigkeit es wäre,* wenn meine vorstehend angedeuteten Vermuthungen in irgendwelcher Weise sich bestätigen, insbesondere in Erinnerungen, die Sie selbst in Ihrem Gedächtnisse bewahren, eine Unterstützung finden sollten. Meine ganze übrige Darstellung würde damit vor aller Welt an Glaubwürdigkeit gewinnen und ohne Weiteres in das Licht eines *ernsten, mit allen erdenklichen Mitteln weiter zu verfolgenden wissenschaftlichen Problems* treten.
Demnach richte ich an Sie, hochgeehrter Herr Geh. Rath, die Bitte — ich möchte fast sagen: *ich beschwöre Sie* — Sich rückhaltslos darüber auszusprechen:
1) Ob von Ihnen während meines Aufenthaltes in Ihrer Anstalt ein hypnotisirender oder dem ähnlicher Verkehr mit mir in der Weise unterhalten worden ist, daß Sie — insbesondere auch bei räumlicher Trennung — eine Einwirkung auf mein Nervensystem ausgeübt haben;
2) ob Sie dabei in irgendwelcher Weise Zeuge eines von anderer Seite ausgehenden, auf übersinnlichen Ursprung hindeutenden Stimmenverkehrs geworden sind; endlich
3) ob nicht in der Zeit meines Aufenthalts in Ihrer Anstalt *auch Sie selbst* — namentlich in Träumen — Visionen oder visionsartige Eindrücke empfangen haben, die u. A. von göttlicher Allmacht und menschlicher Willensfreiheit, von Entmannung, vom Verluste von Seligkeiten, von meinen Verwandten und Freunden, sowie von den Ihrigen, insbesondere dem in Kap. VI genannten Daniel Fürchtegott Flechsig und vielen anderen in meinen "Denkwürdigkeiten" erwähnten Dingen gehandelt haben,
wobei ich gleich hinzufügen will, daß ich aus zahlreichen Mittheilungen der in jener Zeit mit mir redenden Stimmen die allergewichtigsten Anhaltspunkte dafür habe, daß auch Sie derartige Visionen *gehabt haben müssen.*
Indem ich an Ihr wissenschaftliches Interesse appelire, darf ich wohl das Vertrauen hegen, daß Sie den vollen Muth der Wahrheit haben werden, selbst wenn dabei etwa eine Kleinigkeit einzugestehen wäre, die Ihrem Ruf und Ihrem Ansehen bei keinem Einsichtigen einen ernsthaften Abbruch thun würde.
Sollten Sie mir eine schriftliche Mittheilung zukommen lassen wollen, so dürfen Sie Sich versichert halten, daß ich dieselbe nur mit Ihrer Genehmigung und in denjenigen Formen, die Sie Selbst vorzuschreiben für gut finden, veröffentlichen würde.
Bei dem allgemeinen Interesse, das dem Inhalte dieses Briefes zukommen dürfte, habe ich es für angemessen erachtet, denselben als "Offenen Brief" meinen "Denkwürdigkeiten" vordrucken zu lassen.
Dresden, im März 1903.
In vorzüglicher Hochachtung
Dr. Schreber, Senatspräsident a. D.

Einleitung

Da ich den Entschluß gefaßt habe, in absehbarer Zukunft meine Entlassung aus der Anstalt zu beantragen, um wieder unter gesitteten Menschen und in häuslicher Gemeinschaft mit meiner Frau zu leben, so wird es nothwendig sein, denjenigen Personen, die dann meine Umgebung bilden werden, wenigstens einen ungefähren Begriff von meinen religiösen Vorstellungen zu geben, damit sie die manchen scheinbaren Absonderlichkeiten meines Verhaltens wenn auch nicht vollständig begreifen, so doch mindestens von der Nothwendigkeit, die mir diese Absonderlichkeiten aufzwingt, eine Ahnung erhalten.
Diesem Zwecke soll die folgende Niederschrift dienen, mit welcher ich versuchen werde, anderen Menschen von den übersinnlichen Dingen, deren Erkenntniß sich mir seit nahezu sechs Jahren erschlossen hat, eine wenigstens einigermaßen verständliche Darlegung zu geben. Auf *volles* Verständniß kann ich von vornherein nicht rechnen, da es sich dabei zum Theil um Dinge handelt, die sich in menschlicher Sprache überhaupt nicht ausdrücken lassen, weil sie über das menschliche Begriffsvermögen hinausgehen. Auch kann ich von mir selbst nicht einmal behaupten, daß *Alles* dabei für mich unumstößliche Gewißheit sei; Manches bleibt auch für mich nur Vermuthung und

Wahrscheinlichkeit. Ich bin eben auch nur ein Mensch und daher an die Grenzen menschlicher Erkenntniß gebunden; nur soviel beruht für mich außer Zweifel, daß ich der Wahrheit unendlich viel näher gekommen bin, als alle anderen Menschen, denen göttliche Offenbarungen nicht zu Theil geworden sind.
Um einigermaßen verständlich zu werden, werde ich viel in Bildern und Gleichnissen reden müssen, die vielleicht zuweilen nur *annähernd* das Richtige treffen; denn die Vergleichung mit bekannten menschlichen Erfahrungsthatsachen ist der einzige Weg, auf dem sich der Mensch die ihm in ihrem innersten Wesen doch immer unbegreiflich bleibenden übersinnlichen Dinge wenigstens bis zu einem gewissen Grade verständlich zu machen vermag. Wo das verstandesmäßige Begreifen aufhört, fängt eben das Gebiet des Glaubens an; der Mensch muß sich daran gewöhnen, daß es Dinge giebt, die wahr sind, obwohl er sie nicht begreifen kann.
So ist beispielsweise gleich der Begriff der *Ewigkeit* etwas für den Menschen Unfaßbares. Der Mensch kann sich eigentlich nicht vorstellen, daß es ein Ding geben soll, das keinen Anfang und kein Ende hat, eine Ursache, die nicht wieder auf eine frühere Ursache zurückzuführen wäre. Und doch gehört, wie ich annehmen zu müssen glaube und alle religiös gesinnten Menschen mit mir annehmen, die Ewigkeit zu den Eigenschaften Gottes. Der Mensch wird immer geneigt sein zu fragen: "Wenn Gott die Welt geschaffen hat, wie ist denn dann Gott selbst entstanden?" Diese Frage wird ewig unbeantwortet bleiben. Aehnlich verhält es sich mit dem Begriffe des göttlichen Schaffens. Der Mensch kann sich immer nur vorstellen, daß aus bereits vorhandenen Stoffen durch Einwirkung umgestaltender Kräfte ein neuer Stoff entsteht, und doch glaube ich — wie ich auch in dem Folgenden mit einzelnen Beispielen belegen zu können hoffe — daß das göttliche Schaffen ein Schaffen aus dem Nichts ist. Auch in den Glaubenssätzen unserer positiven Religion ist Manches enthalten, was sich einem vollständigen Begreifen durch den menschlichen Verstand entzieht. Wenn die christliche Kirche lehrt, daß Jesus Christus Gottes Sohn gewesen sei, so kann dies immer nur in einem geheimnißvollen, mit der eigentlichen Bedeutung der menschlichen Worte sich nur annähernd deckenden Sinne verstanden werden, da Niemand behaupten wird, daß Gott als ein mit menschlichen Geschlechtswerkzeugen versehenes Wesen mit dem Weibe, aus dessen Schoße Jesus Christus hervorgegangen ist, Umgang gepflogen habe. — Aehnlich verhält es sich mit der Lehre von der Dreieinigkeit, der Auferstehung des Fleisches und anderen christlichen Glaubenssätzen. Damit will ich keineswegs gesagt haben, daß ich *alle* christlichen Glaubenssätze im Sinne unserer rechtgläubigen Theologie als wahr anerkenne. Im Gegentheil habe ich sicheren Grund anzunehmen, daß einige derselben bestimmt unwahr oder nur in großer Beschränkung wahr sind. Dies gilt z. B. von der Auferstehung des Fleisches, die nur etwa in der Form der Seelenwanderung auf eine relative und zeitlich beschränkte (nicht das Endziel der Entwickelung darstellende) Wahrheit Anspruch machen könnte, und von der ewigen Verdammniß, der gewisse Menschen verfallen sein sollen. Die Vorstellung einer ewigen Verdammniß — die auch für das menschliche Gefühl immer abschreckend bleiben würde, ungeachtet der m. E. auf Sophismen beruhenden Darlegung, mit der z. B. Luthardt in seinen apologetischen Vorträgen dieselbe annehmbar zu machen gesucht hat — entspricht nicht der Wahrheit, wie denn überhaupt der (menschliche) Begriff der *Strafe* — als eines zur Erreichung bestimmter Zwecke *innerhalb der menschlichen Gemeinschaft* dienenden Machtmittels — aus den Vorstellungen über das Jenseits in der Hauptsache wenigstens auszuscheiden ist. Hierüber kann erst weiter unten das Nähere ausgeführt werden.
Ehe ich zu der Darlegung übergehe, wie ich in Folge meiner Krankheit in besondere und, wie ich gleich hinzufügen will, der Weltordnung an sich widersprechende Beziehungen zu Gott getreten bin, muß ich zunächst einige Bemerkungen über die Natur Gottes und der menschlichen Seele vorausschicken, die vorläufig nur als Axiome — des Beweises nicht bedürftige Sätze — hingestellt werden können und rücksichtlich deren eine Begründung, soweit dieselbe überhaupt möglich ist, erst im weiteren Verlaufe versucht werden kann.

1. Kapitel – Gott und Unsterblichkeit

Die menschliche Seele ist in den Nerven des Körpers enthalten, über deren physikalische Natur ich als Laie nichts weiter aussagen kann, als daß sie Gebilde von außerordentlicher Feinheit — den feinsten Zwirnsfäden vergleichbar — sind, auf deren Erregbarkeit durch äußere Eindrücke das gesammte geistige Leben des Menschen beruht. Die Nerven werden dadurch in Schwingungen versetzt, die in nicht weiter zu erklärender Weise das Gefühl von Lust und Unlust erzeugen; sie besitzen die Fähigkeit, die Erinnerung an die empfangenen Eindrücke festzuhalten (das menschliche Gedächtniß) und zugleich die Kraft, durch Anspannung ihrer Willensenergie die Muskeln des Körpers, den sie bewohnen, zu irgend welchen beliebigen Thätigkeitsäußerungen zu veranlassen. Sie entwickeln sich von den zartesten Anfängen (als menschliche Leibesfrucht, als Kindesseele) zu einem weitschichtigen, die ausgedehntesten Gebiete des menschlichen Wissens umfassenden System (der Seele des gereiften Mannes). Ein Theil der Nerven ist blos zur Aufnahme sinnlicher Eindrücke geeignet (Gesichts–, Gehörs–, Tast–, Wollustnerven u. s. w.), die also nur der Licht–, Schall–, Wärme– und Kälteempfindung, des Hungergefühles, des Wollust– und Schmerzgefühles u. s. w. fähig sind; andere Nerven (die Verstandesnerven) empfangen und bewahren die geistigen Eindrücke und geben als Willensorgane dem ganzen Organismus des Menschen den Anstoß zu den Aeußerungen seiner auf die Außenwelt wirkenden Kraft. Dabei scheint das Verhältniß stattzufinden, daß *jeder einzelne Verstandesnerv die gesammte geistige Individualität des Menschen repräsentirt,* auf jedem einzelnen Verstandesnerv die Gesammtheit der Erinnerungen sozusagen eingeschrieben ist und die größere oder geringere Zahl der vorhandenen Verstandesnerven nur von Einfluß ist auf die Zeitdauer, während deren diese Erinnerungen festgehalten werden können. Solange der Mensch lebt, ist derselbe Körper und Seele zugleich; die Nerven (die Seele des Menschen) werden von dem Körper, dessen

Funktion mit denen der höheren Thiere im Wesentlichen übereinstimmen, ernährt und in lebendiger Bewegung erhalten. Verliert der Körper seine Lebenskraft, so tritt für die Nerven der Zustand der Bewußtlosigkeit ein, den wir *Tod* nennen und der schon im Schlaf vorgebildet ist. Damit ist jedoch nicht gesagt, daß die Seele wirklich erloschen sei; die empfangenen Eindrücke bleiben vielmehr an den Nerven haften; die Seele macht nur sozusagen einen Winterschlaf durch, wie manche niederen Thiere, und kann in der weiter unten zu berührenden Weise zu neuem Leben erweckt werden.

Gott ist von vornherein nur Nerv, nicht Körper, demnach etwas der menschliches Seele Verwandtes. Die Gottesnerven sind jedoch nicht, wie im menschlichen Körper nur in beschränkter Zahl vorhanden, sondern unendlich oder ewig. Sie besitzen die Eigenschaften, die den menschlichen Nerven innewohnen, in einer alle menschlichen Begriffe übersteigenden Potenz. Sie haben namentlich die Fähigkeit, sich umzusetzen in alle möglichen Dinge der erschaffenen Welt; in dieser Funktion heißen sie Strahlen; hierin liegt das Wesen des göttlichen Schaffens. Zwischen Gott und dem gestirnten Himmel besteht eine innige Beziehung. Ich wage nicht zu entscheiden, ob man geradezu sagen darf, daß Gott und die Sternenwelt eines und dasselbe ist, oder ob man sich die Gesammtheit der Gottesnerven als etwas noch über und hinter den Sternen Lagerndes und demnach die Sterne selbst und insbesondere unsere Sonne nur als *Stationen* vorzustellen hat, auf denen die schaffende Wundergewalt Gottes den Weg zu unserer Erde (und etwaigen anderen bewohnten Planeten) zurücklegt. Ebensowenig getraue ich mir zu sagen, ob auch die Weltkörper selbst (Fixsterne, Planeten u. s. w.) von Gott geschaffen worden sind, oder das göttliche Schaffen sich nur auf die organische Welt bezieht, und demnach neben der für mich unmittelbar gewiß gewordenen Existenz eines lebendigen Gottes doch auch noch Raum bliebe für die Nebularhypothese von Kant–Laplace. Die volle Wahrheit liegt vielleicht (nach Art der vierten Dimension) in einer für Menschen nicht faßbaren Diagonale beider Vorstellungsrichtungen. Jedenfalls ist die licht– und wärmespendende Kraft der Sonne, vermöge deren sie die Ursache alles organischen Lebens auf der Erde ist, nur als eine mittelbare Lebensäußerung Gottes anzusehen, weshalb denn auch die der Sonne von Alters her bei so vielen Völkern gezollte göttliche Verehrung zwar nicht die volle Wahrheit in sich schließt, aber doch einen hochbedeutsamen, von der Wahrheit selbst sich nicht allzuweit entfernenden Kern derselben enthält.

Die Lehren unserer Astronomie hinsichtlich der Bewegungen, der Entfernung und der physikalischen Beschaffenheit der Himmelskörper u. s. w. mögen im Allgemeinen richtig sein. Allein, soviel ist mir auf Grund meiner inneren Erfahrungen unzweifelhaft, daß auch unsere Astronomie hinsichtlich der licht– und wärmespendenden Kraft der Gestirne und namentlich unserer Sonne die volle Wahrheit noch nicht erfaßt hat, sondern daß man dieselbe mittelbar oder unmittelbar nur als den der Erde zugewendeten Theil der schaffenden Wundergewalt Gottes aufzufassen hat. Als Beleg für diese Behauptung führe ich vorläufig nur die Thatsache an, daß die Sonne seit Jahren in menschlichen Worten mit mir spricht und sich damit als belebtes Wesen oder als Organ eines noch hinter ihr stehenden höheren Wesens zu erkennen giebt. Gott macht auch das Wetter; dies geschieht in Folge der stärkeren oder geringeren Wärmeausstrahlung der Sonne in der Regel sozusagen von selbst, kann aber in besonderen Fällen von Gott nach eigens damit verfolgten Zwecken in bestimmte Richtungen gelenkt werden. Ich habe z. B. ziemlich sichere Andeutungen darüber erhalten, daß der harte Winter des Jahres 1870–71 eine von Gott beschlossene Sache war, um bei gewissen Anlässen das Kriegsglück auf Seiten der Deutschen zu wenden, und auch das stolze Wort von der Vernichtung der spanischen Armada Philipps II. im Jahre 1588 "Deus afflavit et dissipati sunt" (Gott fachte den Wind an und sie verschwanden) enthält höchst wahrscheinlich eine geschichtliche Wahrheit. Dabei nenne ich die Sonne nur als das der Erde zunächstgelegene Werkzeug der Aeußerung der göttlichen Willensmacht; in Wirklichkeit kommt für die Gestaltung der Wetterlage auch die Gesammtheit der übrigen Gestirne in Betracht. Insbesondere entsteht Wind oder Sturm dadurch, daß sich Gott in größere Entfernung von der Erde zurückzieht; unter den jetzt eingetretenen weltordnungswidrigen Umständen hat sich das Verhältniß, um dies gleich im Voraus zu erwähnen, dahin verschoben, daß das Wetter in gewissem Maaße von *meinem* Thun und Denken abhängig ist; sobald ich mich dem Nichtsdenken hingebe, oder, was dasselbe besagt, mit einer von der Thätigkeit des menschlichen Geistes zeugenden Beschäftigung, z. B. im Garten mit Schachspielen aufhöre, erhebt sich sofort der Wind. Wer an dieser allerdings geradezu abenteuerlich klingenden Behauptung zweifeln wollte, dem kann ich fast täglich Gelegenheit geben, sich von ihrer Richtigkeit zu überzeugen, ebenso wie ich dies in neuerer Zeit schon wiederholt verschiedenen Personen (dem Geh. Rath, meiner Frau, meiner Schwester u. s. w.) gegenüber mit dem sogen. Brüllen gethan habe. Der Grund liegt eben darin, daß sich Gott, sobald ich mich dem Nichtsdenken hingebe, von mir als einer vermeintlich blödsinnigen Person zurückziehen zu können glaubt.

Vermöge des von der Sonne und den übrigen Gestirnen ausgehenden Lichtes hat Gott die Fähigkeit, Alles was *auf* der Erde (und etwaigen anderen bewohnten Planeten) vorgeht, wahrzunehmen, der Mensch würde sagen: zu sehen; insofern kann man bildlich von der Sonne und dem Sternenlichte als dem Auge Gottes reden. Er hat Freude an Allem, was er sieht, als Erzeugnissen seiner Schöpferkraft, ähnlich wie der Mensch sich über seiner Hände Arbeit oder über das von seinem Geist Geschaffene freut. Dabei war jedoch — bis zu der weiter unten zu erwähnenden Krisis — das Verhältniß so, daß Gott die von ihm geschaffene Welt und die darauf befindlichen organischen Wesen (Pflanzen, Thiere, Menschen) im Allgemeinen sich selbst überließ und nur durch Fortdauer der Sonnenwärme für die Möglichkeit ihrer Erhaltung, Fortpflanzung u. s. w. sorgte. Ein unmittelbares Eingreifen Gottes in die Geschicke der einzelnen Menschen und Völker fand — ich bezeichne diesen Zustand als den weltordnungsmäßigen Zustand — in der Regel nicht statt. Ausnahmsweise konnte dies wohl ab und zu der Fall sein; allzuhäufig konnte und durfte es aber nicht geschehen, weil die damit verbundene Annäherung Gottes an die lebende Menschheit — aus weiter unten zu

entwickelnden Gründen — für Gott selbst mit gewissen Gefahren verbunden gewesen wäre. So konnte etwa ein besonders inbrünstiges Gebet Gott vielleicht die Veranlassung geben, im einzelnen Falle mit einem Wunder helfend einzugreifen oder das Geschick ganzer Völker (im Kriege u. s. w.) durch Wunder in bestimmte Richtungen zu lenken. Er konnte sich auch mit einzelnen hochbegabten Menschen (Dichtern u. s. w.) in Verbindung setzen ("Nervenanhang bei demselben nehmen", wie die mit mir sprechenden Stimmen diesen Vorgang bezeichnen), um diese mit irgend welchen befruchtenden Gedanken und Vorstellungen über das Jenseits (namentlich im Traume) zu begnadigen. Allein zur Regel durfte ein solcher "Nervenanhang", wie gesagt, nicht werden, weil vermöge eines nicht weiter aufzuklärenden Zusammenhanges die Nerven *lebender* Menschen namentlich im Zustande *einer hochgradigen Erregung* eine derartige Anziehungskraft auf die Gottesnerven besitzen, daß Gott nicht wieder von ihnen hätte loskommen können, also in seiner eigenen Existenz bedroht gewesen wäre.
Ein regelmäßiger Verkehr Gottes mit Menschenseelen fand nach der Weltordnung erst nach dem Tode statt. Den *Leichen* konnte sich Gott ohne Gefahr nähern, um ihre Nerven, in denen das Selbstbewußtsein nicht erloschen war, sondern nur ruhte, vermittelst der Strahlenkraft aus dem Körper heraus– und zu sich heraufzuziehen und sie damit zu neuem himmlischen Leben zu erwecken; das Selbstbewußtsein kehrte mit der Strahleneinwirkung zurück. Das neue jenseitige Leben ist die *Seligkeit,* zu der die Menschenseele erhoben werden konnte. Allerdings konnte dies nicht ohne vorgängige Läuterung und Sichtung der Menschennerven geschehen, die je nach der verschiedenen Beschaffenheit der Menschenseelen kürzerer oder längerer Zeit und nach Befinden noch gewisser Mittelstufen als Vorbereitung bedurfte. Für Gott — oder wenn man diesen Ausdruck vorzieht, im Himmel — waren nur reine Menschennerven zu gebrauchen, weil es ihre Bestimmung war, Gott selbst angegliedert zu werden und schließlich als "Vorhöfe des Himmels" gewissermaßen Bestandtheile Gottes selbst zu werden. Nerven sittlich verkommener Menschen sind geschwärzt; sittlich reine Menschen haben weiße Nerven; je höher ein Mensch sittlich in seinem Leben gestanden hat, desto mehr wird die Beschaffenheit seiner Nerven der vollkommenen Weiße oder Reinheit sich nähern, die den Gottesnerven von vornherein eigen ist. Bei sittlich ganz tiefstehenden Menschen ist vielleicht ein großer Theil der Nerven überhaupt nicht brauchbar; danach bestimmen sich die verschiedenen *Grade* der Seligkeit, zu der ein Mensch aufsteigen kann und wahrscheinlich auch die Zeitdauer, während deren ein Selbstbewußtsein im jenseitigen Leben sich aufrecht erhalten läßt. Ganz ohne vorgängige Läuterung der Nerven wird es kaum jemals abgehen, da schwerlich ein Mensch zu finden sein wird, der ganz von Sünde frei wäre, dessen Nerven nicht also irgend einmal in seinem vergangenen Leben durch unsittliches Verhalten verunreinigt worden wären. Eine ganz genaue Beschreibung des Läuterungsvorgangs zu liefern, ist auch für mich nicht möglich; immerhin habe ich verschiedene werthvolle Andeutungen darüber erhalten. Es scheint, daß das Läuterungsverfahren mit irgend einer für die Seelen das Gefühl der Unlust erzeugenden Arbeitsleistung oder einem mit Unbehagen verknüpften vielleicht unterirdischen Aufenthalt verbunden war, dessen es bedurfte, um sie nach und nach der Reinigung zuzuführen.
Wer hierauf den Ausdruck "Strafe" anwenden will, mag ja in gewissem Sinne Recht haben; nur ist im Unterschied von dem menschlichen Strafbegriff daran festzuhalten, daß der Zweck nicht in der Zufügung eines Uebels, sondern nur in der Beschaffung einer nothwendigen Vorbedingung für die Reinigung bestand. Hiermit erklären sich, *müssen aber zum Theil auch berichtigt werden,* die den meisten Religionen geläufigen Vorstellungen von Hölle, Fegefeuer u. s. w.
Die zu reinigenden Seelen lernten während der Reinigung die von Gott selbst gesprochene Sprache, die sog. "Grundsprache", ein etwas alterthümliches, aber immerhin kraftvolles Deutsch, das sich namentlich durch einen großen Reichthum an Euphemismen auszeichnete (so z. B. Lohn in der gerade umgekehrten Bedeutung für Strafe, Gift für Speise, Saft für Gift, unheilig für heilig u. s. w. Gott selbst hieß "rücksichtlich dessen, der ist und sein wird" —Umschreibung der Ewigkeit — und wurde mit "Ew. Majestät treugehorsamer" angeredet.) — Die Läuterung wurde als "Prüfung" bezeichnet; Seelen, die das Läuterungsverfahren noch nicht durchgemacht hatten, hießen nicht, wie man erwarten sollte, "ungeprüfte Seelen", sondern gerade umgekehrt, jener Neigung zum Euphemismus entsprechend "geprüfte Seelen". Die noch in der Läuterung begriffenen Seelen wurden in verschiedenen Abstufungen "Satane", "Teufel", "Hülfsteufel", "Oberteufel" und "Grundteufel" genannt; namentlich der letztere Ausdruck scheint auf einen unterirdischen Aufenthalt hinzuweisen. Die "Teufel" u. s. w. hatten, wenn sie als flüchtig hingemachte Männer gesetzt wurden, eine eigenthümliche Farbe (etwa das Möhrenroth) und einen eigenthümlichen widerwärtigen Geruch, wie ich selbst in einer ganzen Anzahl von Fällen in der sog. Pierson'schen Anstalt in Coswig (mir als Teufelsküche bezeichnet) erlebt habe. Ich habe z. B. den Herrn v. W. und einen Herrn von O., den wir im Ostseebad Warnemünde kennen gelernt hatten, als Teufel mit eigenthümlich rothem Gesicht und rothen Händen und den Geh. Rath W. als Oberteufel gesehen.
Von Judas Ischarioth habe ich vernommen, daß er wegen seines Verraths an Jesus Christus Grundteufel gewesen sei. Man darf sich aber diese Teufel nicht etwa, den christlichen Religionsbegriffen entsprechend, als Gott feindliche Mächte vorstellen, im Gegentheil waren dieselben fast durchgängig bereits sehr gottesfürchtig und unterlagen eben nur noch dem Reinigungsverfahren. Der oben aufgestellte Satz, daß Gott sich der deutschen Sprache in der Form der sog. "Grundsprache" bedient habe, darf natürlich nicht dahin verstanden werden, als ob die Seeligkeit nur für die Deutschen bestimmt gewesen sei. Immerhin waren die Deutschen in neuerer Zeit (wahrscheinlich seit der Reformation, vielleicht aber auch schon seit der Völkerwanderung) das *auserwählte Volk Gottes,* dessen Sprache sich Gott vorzugsweise bediente. Das auserwählte Volk Gottes in diesem Sinne sind nacheinander im Laufe der Geschichte — als die jeweilig sittlich tüchtigsten Völker — die alten Juden, die alten Perser (diese in ganz besonders hervorragendem Maße, worüber weiter unten das Nähere), die "Graeco–Romanen" (vielleicht in der Zeit des Römisch–Griechischen Alterthums, möglicher Weise aber auch als "Franken" zur Zeit der Kreuzzüge) und zuletzt

eben die Deutschen gewesen. *Verständlich* waren für Gott im Wege des Nervenanhangs ohne Weiteres die Sprachen aller Völker.
Den Zwecken der Läuterung unreiner Menschenseelen scheint auch die *Seelenwanderung* gedient zu haben, die, wie ich nach verschiedenen Erlebnissen anzunehmen Grund habe, in ausgedehntem Maaße stattgefunden hat. Die betreffenden Menschenseelen wurden dabei auf anderen Weltkörpern, vielleicht mit einer dunklen Erinnerung an ihre frühere Existenz, zu einem neuen *menschlichen* Leben berufen, äußerlich vermuthlich im Wege der Geburt, wie es sonst bei Menschen der Fall ist. Bestimmtere Behauptungen wage ich darüber nicht aufzustellen, namentlich auch darüber nicht, ob die Seelenwanderung nur dem Zwecke der Läuterung oder auch noch anderen Zwecken (Bevölkerung anderer Planeten?) gedient hat. Von den zu mir sprechenden Stimmen genannt oder sonst auf andere Weise bekannt geworden sind mir einige Fälle, wo die Betreffenden in dem späteren Leben eine wesentlich niedrigere Lebensstellung als in den früheren eingenommen haben sollen, worin vielleicht eine Art Bestrafung gelegen haben mag.
Ein besonders bemerkenswerther Fall war der des Herrn v. W., dessen Seele eine Zeit lang ebenso, wie noch jetzt die Flechsig´sche Seele, einen sehr tiefgreifenden Einfluß auf meine Beziehungen zu Gott und demnach meiner persönlichen Schicksale ausgeübt hat. Von W. bekleidete zu der Zeit, als ich in der Pierson‘schen Anstalt (der "Teufelsküche") war, in dieser Anstalt die Stelle eines Oberwärters, nach meiner damaligen Auffassung — die ich mir auch jetzt noch nicht zu widerlegen vermag — nicht als wirklicher Mensch, sondern als "flüchtig hingemachter Mann" d. h. als eine durch göttliches Wunder vorübergehend in Menschengestalt gesetzte Seele. In der Zwischenzeit sollte er im Wege der Seelenwanderung als "Versicherungsagent Marx" schon ein zweites Leben auf irgend einem anderen Weltkörper geführt haben.
Die durch den Läuterungsprozeß vollkommen gereinigten Seelen stiegen zum Himmel empor und gelangten dadurch zur *Seligkeit*. Die Seligkeit bestand in einem Zustande ununterbrochenen Genießens, verbunden mit der Anschauung Gottes. Für den Menschen würde die Vorstellung eines ewigen Nichtsthuns etwas Unerträgliches bedeuten, da der Mensch nun einmal an die Arbeit gewöhnt ist und für ihn, wie das Sprichwort besagt, erst die Arbeit das Leben süß macht. Allein man darf nicht vergessen, daß die Seelen etwas Anderes sind, als der Mensch, und daß es daher unzulässig sein würde, an die Empfindungen der Seelen den menschlichen Maaßstab anzulegen. Für die Seelen bedeutet eben das fortwährende Schwelgen im Genusse und zugleich in den Erinnerungen an ihre menschliche Vergangenheit das höchste Glück. Dabei waren sie in der Lage, im Verkehre unter einander ihre Erinnerungen auszutauschen und vermittelst göttlicher — sozusagen zu diesem Zwecke geborgter — Strahlen von dem Zustande derjenigen noch auf der Erde lebenden Menschen, für die sie sich interessiren, ihrer Angehörigen, Freunde usw. Kenntniß zu nehmen, und wahrscheinlich auch nach deren Tode bei dem Heraufziehen derselben zur Seligkeit mitzuwirken. Zurückzuweisen ist die Vorstellung, als ob etwa das eigene Glück der Seelen durch die Wahrnehmung, daß ihre noch auf der Erde lebenden Angehörigen in unglücklicher Lage sich befanden, hätte getrübt werden können. Denn die Seelen besaßen zwar die Fähigkeit, die Erinnerung an ihre eigene menschliche Vergangenheit zu bewahren, nicht aber neue Eindrücke, die sie als Seelen empfingen, auf eine irgend in Betracht kommende Zeitdauer zu behalten. Dies ist die natürliche Vergeßlichkeit der Seelen, welche *neue,* ungünstige Eindrücke alsbald bei ihnen verwischt haben würde. Innerhalb der Seligkeit gab es Gradabstufungen je nach der nachhaltigen Kraft, die die betreffenden Nerven in ihrem Menschenleben erlangt hatten und wahrscheinlich auch nach der Zahl der Nerven, die zur Aufnahme in den Himmel für würdig befunden worden waren.
Die männliche Seligkeit stand höher als die weibliche Seligkeit, welche letztere vorzugsweise in einem ununterbrochenen Wollustgefühle bestanden zu haben scheint. Es würde ferner etwa die Seele eines Goethe, eines Bismarck u. s. w. ihr Selbstbewußtsein (Identitätsbewußtsein) vielleicht auf Jahrhunderte hinaus behauptet haben, während dies bei der Seele eines früh verstorbenen Kindes vielleicht nur auf soviel Jahre der Fall sein mochte, als die Lebensdauer im menschlichen Leben umfaßt hatte. Eine *ewige* Fortdauer des Bewußtseins, der oder jener Mensch gewesen zu sein, war keiner Menschenseele beschieden. Vielmehr war es die Bestimmung aller Seelen schließlich, verschmolzen mit anderen Seelen, in höheren Einheiten aufzugehen und sich damit nur noch als Bestandtheile Gottes ("Vorhöfe des Himmels") zu fühlen. Dies bedeutete also nicht einen eigentlichen Untergang — *insofern* war der Seele eine ewige Fortdauer beschieden — sondern nur ein Fortleben mit anderem Bewußtsein. Nur eine beschränkte Betrachtungsweise könnte darin eine Unvollkommenheit der Seligkeit — gegenüber der persönlichen Unsterblichkeit im Sinne etwa der christlichen Religionsvorstellungen — finden wollen. Denn welches Interesse hätte es für eine Seele haben sollen, des Namens, den sie einst unter Menschen geführt hatte, und ihrer damaligen persönlichen Beziehungen sich noch zu erinnern, wenn nicht nur ihre Kinder und Kindeskinder längst ebenfalls zur ewigen Ruhe eingegangen, sondern auch zahlreiche andere Generationen ins Grab gestiegen waren und vielleicht selbst die Nation, der sie einstmals angehört hatten, aus der Reihe der lebenden Völker gestrichen war. In dieser Weise habe ich — noch in der Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig´schen Anstalt — die Bekanntschaft mit Strahlen gemacht, die mir als Strahlen — d. h. zu höheren Einheiten erhobene Complexe seliger Menschenseelen — des alten Judenthums ("Jehovastrahlen"), des alten Perserthums ("Zoroasterstrahlen") und des alten Germanenthums ("Thor– und Odinstrahlen") bezeichnet wurden und unter denen sich sicher keine einzige Seele mehr befand, welche ein Bewußtsein davon gehabt hätte, unter welchem Namen sie vor Tausenden von Jahren dem einen oder anderen dieser Völker angehört habe.
Ueber den "Vorhöfen des Himmels" schwebte Gott selbst, dem im Gegensatz zu diesen "vorderen Gottesreichen" auch die Bezeichnung der "hinteren Gottesreiche" gegeben wurde. Die hinteren Gottesreiche unterlagen (und

unterliegen noch jetzt) einer eigenthümlichen Zweitheilung, nach der ein niederer Gott (Ariman) und ein oberer Gott (Ormuzd) unterschieden wurde. Ueber die nähere Bedeutung dieser Zweitheilung vermag ich weiter Nichts auszusagen, als daß sich der niedere Gott (Ariman) vorzugsweise zu den Völkern ursprünglich brünetter Race (den Semiten) und der obere Gott vorzugsweise zu den Völkern ursprünglich blonder Race (den arischen Völkern) hingezogen gefühlt zu haben scheint. Bedeutsam ist, daß eine Ahnung dieser Zweitheilung sich in den religiösen Vorstellungen vieler Völker vorfindet. Der Balder der Germanen, der Bielebog (weißer Gott) oder Swantewit der Slawen, der Poseidon der Griechen und der Neptun der Römer ist mit Ormuzd, der Wodan (0din) der Germanen, der Czernebog (schwarzer Gott) der Slawen, der Zeus der Griechen und der Jupiter der Römer ist mit Anman identisch. Unter dem Namen "Ariman" und "Ormuzd" wurden mir der niedere und der obere Gott zuerst Anfang Juli 1894 (etwa am Schlusse der ersten Woche meines Aufenthalts in der hiesigen Anstalt) von den mit mir redenden Stimmen genannt; seitdem höre ich diese Namen tagtäglich. Der angegebene Zeitpunkt fällt zusammen mit der Aufzehrung der vorderen Gottesreiche, mit denen ich vorher (seit etwa Mitte März 1894) in Verbindung gestanden hatte.
Das in dem Vorstehenden entwickelte Bild von der Natur Gottes und der Fortdauer der menschlichen Seele nach dem Tode weicht in manchen Beziehungen nicht unerheblich von den christlichen Religionsvorstellungen über diese Gegenstände ab. Gleichwohl scheint mir ein Vergleich zwischen beiden nur zu Gunsten des ersteren ausfallen zu können. Eine *Allwissenheit* und *Allgegenwart* Gottes in dem Sinne, daß Gott *beständig* in das Innere jedes einzelnen lebenden Menschen hereinsah, jede Gefühlsregung seiner Nerven wahrnahm, also in jedem gegebenen Zeitpunkte "Herz und Nieren prüfte", gab es allerdings nicht. Allein dessen bedurfte es auch nicht, weil nach dem Tode die Nerven der Menschen mit allen Eindrücken, die sie während des Lebens empfangen hatten, offen vor Gottes Auge dalagen und danach das Urtheil über ihre Würdigkeit zur Aufnahme in das Himmelreich mit unfehlbarer Gerechtigkeit erfolgen konnte. Im Uebrigen genügte die *Möglichkeit,* sobald irgend ein Anlaß dazu gegeben schien, sich im Wege des Nervenanhangs Kenntniß von dem Innern eines Menschen zu verschaffen. Auf der anderen Seite fehlt dem von mir entworfenen Bilde jeder Zug von Härte oder zweckloser Grausamkeit, der manchen Vorstellungen der christlichen Religion und in noch höherem Grade denjenigen anderer Religionen aufgeprägt ist. Das Ganze der Weltordnung erscheint danach als ein "wundervollen Aufbau", gegen dessen Erhabenheit alle Vorstellungen, welche sich Menschen und Völker im Laufe der Geschichte über ihre Beziehungen zu Gott gebildet haben, nach meinem Urtheil weit zurücktreten.

2. Kapitel – Ein Krisis der Gottesreiche? Seelenmord

In diesen "wundervollen Aufbau" ist nun in neuerer Zeit ein Riß gekommen, der mit meinem persönlichen Schicksal auf das engste verknüpft ist. Die tieferen Zusammenhänge in einer für den menschlichen Verstand vollkommen faßbaren Weise darzustellen ist auch für mich unmöglich. Es sind dunkle Vorgänge, deren Schleier ich auf Grund meiner persönlichen Erlebnisse nur theilweise lüften kann, während ich im Uebrigen nur auf Ahnungen und Vermuthungen angewiesen bin. Einleitend habe ich dazu zu bemerken, daß bei der Genesis der betreffenden Entwicklung deren erste Anfänge weit, vielleicht bis zum 18. Jahrhundert zurückreichen, einestheils die Namen Flechsig und Schreber (wahrscheinlich nicht in der Beschränkung auf je ein Individuum der betreffenden Fämilien) und anderntheils der Begriff des *"Seelenmords"* ein Hauptrolle spielen.
Um mit letzerem zu beginnen, so ist die Vorstellung, daß es möglich sei, sich in irgendwelcher Weise der Seele eines Anderen zu bemächtigen, um sich auf Kosten der betreffenden Seele entweder ein längeres Leben oder irgendwelche andere, über den Tod hinausreichenden Vortheile zu verschaffen, in Sage und Dichtung bei allen Völkern verbreitet. Ich erinnere beispielsweise nur an Goethe´s Faust, Lord Byron´s Manfred, Weber´s Freischütz usw. Gewöhnlich wird allerdings dem Teufel dabei eine Hauptrolle zugeschrieben, der sich die Seele eines Menschen mittelst eines Tröpfchens Blut gegen irgendwelche irdischen Vortheile verschreiben läßt usw., ohne daß man freilich recht sieht, was der Teufel mit der eingefangenen Seele eigentlich beginnen sollte, wenn man nicht annehmen will, daß ihm das Quälen einer Seele als Selbstzweck ein besonderes Vergnügen bereitet habe.
Mag aber auch diese letztere Vorstellung schon aus dem Grunde, daß es einen Teufel als eine gottfeindliche Macht nach dem Obigen überhaupt nicht giebt, in das Reich der Fabel zu verweisen sein, so giebt doch immerhin die weite Verbreitung des Sagenmotivs vom Seelenmorde oder Seelenraube zum Nachdenken Veranlassung, da es wenig wahrscheinlich ist, daß sich solche Vorstellungen bei so vielen Völkern gleichmäßig ohne jeden thatsächlichen Hintergrund gebildet haben sollten. Da nun die mit mir redenden Stimmen seit den ersten Anfängen meiner Verbindung mit Gott (Mitte März 1894) bis jetzt tagtäglich die Tatsache, daß von irgend einer Seite "Seelenmord" getrieben worden sei, als sei die Ursache der über die Gottesreiche hereingebrochenen Krisis bezeichnen, wobei in früherer Zeit Flechsig als Urheber des Seelenmords genannt wurde, während man jetzt schon seit längerer Zeit in beabsichtigter Umkehr des Verhältnisses mich selbst als denjenigen, der Seelenmord getrieben habe, "darstellen" will, so gelange ich zu der Annahme, daß irgend einmal, vielleicht schon in früheren Generationen, ein als Seelenmord zu bezeichnender Vorgang zwischen den Familien Flechsig und Schreber stattgefunden habe, wie ich denn auf Grund weiterer Vorgänge der Ueberzeugung bin, daß zu der Zeit, als meine Nervenkrankheit einen schwer heilbaren Charakter anzunehmen schien, ein Seelenmord von irgend einer Seite, wenn auch erfolglos, an mir versucht worden ist.

Wahrscheinlich sind dann dem ersten Seelenmorde nach dem Grundsatze l'appetit vient en mangeant noch weitere Seelenmorde an den Seelen anderer Menschen gefolgt. Ob wirklich einen Menschen die sittliche Verantwortung für den ersten Fall des Seelenmords trifft, will ich dahin gestellt sein lassen; in dieser Beziehung bleibt eben Vieles dunkel. Möglicherweise hat es sich zuerst um einen der Eifersucht entsprungenen Kampf bereits aus dem Leben abgeschiedener Seelen gehandelt. Die Flechsig´s und die Schreber´s gehörten nämlich beide, wie der Ausdruck lautete, "dem höchsten himmlischen Adel" an; die Schreber's führten insbesondere den Titel "Markgrafen von Tuscien und Tasmanien", entsprechend einer Gewohnheit der Seelen, sich, einer Art persönlicher Eitelkeit folgend, mit etwas hochtrabenden irdischen Titeln zu schmücken. Aus beiden Familien kommen verschiedene Namen in Betracht, aus der Familie Flechsig insbesondere außer dem Professor Paul Theodor Flechsig auch ein Abraham Fürchtegott Flechsig und ein Daniel Fürchtegott Flechsig, welcher letzterer Ausgangs des 18. Jahrhunderts gelebt haben und wegen eines seelenmordartigen Vorgangs "Hülfsteufel" gewesen sein soll. Jedenfalls habe ich mit dem Professor Paul Theodor Flechsig und mit Daniel Fürchtegott Flechsig (ob auch mit dem ersteren in der Eigenschaft als Seele?) lange Zeit in Nervenanhang gestanden und Seelentheile von beiden im Leibe gehabt. Die Seele Daniel Fürchtegott Flechsigs ist schon seit Jahren verschwunden (hat sich verflüchtigt); von der Seele des Prof. Paul Theodor Flechsig existirt mindestens ein Theil (d. h. also eine gewisse Anzahl von Nerven, die ursprünglich das inzwischen allerdings stark abgeschwächte Identitätsbewußtsein des Prof. Paul Theodor Flechsig hatten) als "geprüfte Seele" noch jetzt am Himmel. Da ich von dem Stammbaum der Familie Flechsig aus andern Quellen, als den Mittheilungen der mit mir redenden Stimmen, nicht die geringste Kenntniß habe, so wäre es vielleicht nicht ohne Interesse, festzustellen, ob unter den Vorfahren des jetzigen Professors Flechsig sich wirklich ein Daniel Fürchtegott Flechsig und ein Abraham Fürchtegott Flechsig befunden hat.

Ich nehme nun an, daß es irgend einmal einem Träger des Namens Flechsig — einem Menschen der diesen Namen führte — gelungen ist, einen ihm zum Zweck göttlicher Eingebungen oder auch anderen Gründen gewährten Nervennahang *zur Festhaltung der göttlichen Strahlen zu miß brauchen.* Selbstverständlich handelt es sich dabei nur um eine Hypothese, die aber, wie sonst bei menschlich–wissenschaftlichen Untersuchungen, solange festgehalten werden muß, bis man einen besseren Grund für die zu erklärenden Vorgänge findet. Daß ein göttlicher Nervenanhang gerade einer Person gewährt wurde, die sich mit Ausübung der Nervenheilkunde befaßte, erscheint sehr naheliegend, da es sich einestheils dabei voraussetzlich um einen geistig hochstehenden Menschen handelte, anderntheils alles Dasjenige, was das menschliche Nervenleben betrifft, schon in dem instinktiven Bewußtsein, daß sich aus einer unter den Menschen überhandnehmenden *Nervosität* irgendwelche Gefahren für die Gottesreiche ergeben könnten, für Gott von besonderem Interesse sein mußte. Die Heilanstalten für Geisteskranke hießen daher in der Grundsprache "Nervenanstalten Gottes". Sollte der oben erwähnte Daniel Fürchtegott Flechsig derjenige gewesen sein, der zuerst durch Mißbrauch eines göttlichen Nervenanhangs gegen die Weltordnung gefehlt hat, so würde der Umstand, daß derselbe mir andrerseits von den mit mir redenden Stimmen als *Landgeistlicher* bezeichnet worden ist, wohl nicht unbedingt entgegenstehn, da zu der Zeit, als Daniel Fürchtegott Flechsig gelebt haben soll — im 18. Jahrhundert etwa zur Zeit Friedrichs des Großen — öffentliche Heilanstalten für Geisteskranke noch nicht existirten.

Man würde sich also vorzustellen haben, daß eine derartige — vielleicht neben einem sonstigen Beruf — mit Ausübung der Nervenheilkunde befaßte Person irgend einmal *im Traume* wunderbare Bilder gesehen und wunderbare Dinge erfahren zu haben geglaubt habe, denen weiter nachzuforschen sie sich theils durch die allgemeine menschliche Wißbegier, theils durch ein gerade bei ihr vorhandenes wissenschaftliches Interesse angespornt gefühlt habe. Der Betreffende brauchte dabei vielleicht zunächst noch gar nicht das Bewußtsein zu haben, daß es sich um einen mittelbaren oder unmittelbaren Verkehr mit Gott handele. Er suchte sich vielleicht in einer der folgenden Nächte die Traumbilder wieder in das Gedächtniß zurückzurufen und machte dabei die Erfahrung, daß in dem alsdann eintretenden Schlafe die Traumbilder in derselben oder etwas veränderter Gestalt mit einer weiteren Ergänzung der früheren Mittheilungen wiederkehrten. Nunmehr wuchs natürlich das Interesse, zumal der Träumende vielleicht erfahren mochte, daß diejenigen, von denen die Mittheilungen ausgingen, seine eignen Vorfahren seien, denen neuerdings von Mitgliedern der Familie Schreber in irgendwelcher Beziehung der Rang abgelaufen sei. Er machte nun vielleicht den Versuch, durch Anspannung seiner Willensenergie nach Art der Gedankenleser — eines Cumberland usw. — auf die Nerven mit ihm lebender Menschen einzuwirken und brachte dabei in Erfahrung, daß dies in gewissem Maße möglich sei. Er widersetzte sich der Wiederaufhebung des einmal von göttlichen Strahlen mittelbar oder unmittelbar bei ihm genommenen Nervenanhangs, oder machte dieselben von Bedingungen abhängig, die man ihm bei der natürlichen Schwäche des Seelencharakters im Verhältniß zum lebenden Menschen und zufolge der Unmöglichkeit, in dauerndem Nervenanhang mit einem einzigen Menschen zu bleiben, nicht verweigern zu können glaubte. Auf diese Weise kann man sich vorstellen, daß irgend etwas Aehnliches wie eine Verschwörung zwischen einem derartigen Menschen und Elementen der vorderen Gottesreiche zum Nachtheile des Schreber´schen Geschlechtes etwa in der Richtung, daß ihnen die Nachkommenschaft oder wenigstens die Wahl von Berufen, die, wie derjenige eines Nervenarztes, in nähere Beziehungen zu Gott führen konnten, versagt werden solle, zu Stande gekommen sei. Bei dem, was oben hinsichtlich der Verfassung der Gottesreiche und der (beschränkten) Allgegenwart Gottes bemerkt worden ist, brauchte ein solches Treiben noch nicht gleich zur Kenntniß der hinteren Gottesreiche zu kommen. Auch gelang es vielleicht den Verschwörern — um diesen Ausdruck beizuhalten — etwaige Bedenken dadurch zu beschwichtigen – daß man bei Angehörigen der Familie Schreber in unbewachten Momenten, wie sie wohl jeder Mensch in seinem Leben einmal hat, Nervenanhang nehmen ließ, um auch der nächsthöheren Instanz in der Hierarchie der Gottesreiche die Ueberzeugung

beizubringen, daß es auf eine Schreberseele nicht ankommen könne, wenn es sich darum handle, irgend eine Gefahr für den Bestand der Gottesreiche abzuwenden. So konnte man vielleicht dazu kommen, einem von Ehrgeiz und Herrschsucht eingegebenen Streben, das in seinen Konsequenzen zu einem Seelenmorde — falls es etwas Derartiges giebt — also zur Auslieferung einer Seele an einen Anderen, etwa zur Erreichung eines längeren irdischen Lebens oder zur Aneignung der geistigen Kräfte des Betreffenden oder zur Verschaffung einer Art persönlicher Unsterblichkeit, oder zu irgendwelchen sonstigen Vortheilen führen konnte, nicht gleich von vornherein mit voller Entschiedenheit entgegenzutreten. Auf der anderen Seite mochte die Gefahr, die daraus für die Gottesreiche selbst entstehen konnte, unterschätzt werden. Man fühlte sich im Besitze einer ungeheuren Macht, welche den Gedanken gar nicht aufkommen ließ, daß jemals ein einzelner Mensch Gott selbst gefährlich werden könne. In der That habe ich nach Alledem, was ich später von der Wundergewalt Gottes erfahren und erlebt habe, nicht den mindesten Zweifel darüber, daß Gott — das Fortbestehen weltordnungsmäßiger Verhältnisse vorausgesetzt — jeder Zeit in der Lage gewesen wäre, einen ihm unbequemen Menschen durch Zusendung einer todbringenden Krankheit oder durch Blitzschlag zu vernichten.

Zu diesen schärfsten Mitteln glaubte man aber vielleicht dem vorausgesetzten Seelenmörder gegenüber nicht gleich schreiten zu müssen, wenn dessen Vergehen zunächst nur in dem Mißbrauch eines göttlichen Nervenanhangs bestand, der die Perspektive auf einen daraus hervorgehenden Seelenmord nur von ferne zu eröffnen schien und wenn sonstige persönliche Verdienste und sonstiges sittliches Verhalten desselben nicht erwarten ließen, daß es zu einem solchen Aeußersten kommen werde. Worin das eigentliche Wesen des Seelenmords und sozusagen die Technik desselben besteht, vermag ich außer dem im Obigen Angedeuteten nicht zu sagen. Hinzuzufügen wäre nur noch etwa (folgt eine Stelle, die sich zur Veröffentlichung nicht eignet). Soweit im Uebrigen dem jetzigen Geh. Rath Prof. Flechsig oder einem seiner Vorfahren wirklich die Urheberschaft an "Seelenmorden" zur Last zu legen sein sollte, ist für mich das Eine wenigstens unzweifelhaft, daß der Betreffende von den mir inzwischen bekannt gewordenen übersinnlichen Dingen zwar eine Ahnung erlangt haben mußte, aber sicher nicht bis zu einer tieferen Erkenntniß Gottes und der Weltordnung durchgedrungen war. Denn wer auf diese Weise zu einem festen Gottesglauben und zu der Gewißheit, daß ihm ohnedies eine Seligkeit nach Maßgabe der Reinheit seiner Nerven verbürgt sei, gelangt war, konnte unmöglich auf den Gedanken kommen, sich an den Seelen Anderer zu vergreifen. Ebensowenig würde dies bei Jemandem der Fall gewesen sein, der auch nur im Sinne unserer positiven Religion als *gläubig* zu bezeichnen gewesen wäre. Welche Stellung der jetzige Geh. Rath Prof. Flechsig in religiösen Dingen eingenommen hat und noch einnimmt, ist mir unbekannt. Sollte er, wie so viele moderne Menschen, zu den *Zweiflern* gehört haben oder gehören, so würde ihm ja daraus an sich kein Vorwurf zu machen sein, am wenigstens von mir, der ich selbst bekennen muß, dieser Kategorie solange angehört zu haben, bis ich durch göttliche Offenbarungen eines Besseren belehrt worden bin.

Wer sich die Mühe genommen hat, das Vorstehende mit einiger Aufmerksamkeit zu lesen, dem wird vielleicht unwillkürlich der Gedanke gekommen sein, daß es aber doch dann übel mit Gott selbst bestellt gewesen sein müsse oder bestellt sei, wenn das Verhalten eines einzelnen Menschen ihm irgend welche Gefahren habe bereiten können und wenn sich gar Gott selbst, wenn auch nur in untergeordneten Instanzen, zu einer Art Konspiration gegen im Grunde genommen unschuldige Menschen habe verleiten lassen. Ich kann einem solchen Einwurf nicht alle Berechtigung absprechen, möchte aber doch nicht unterlassen hinzuzufügen, daß in mir dadurch der Glaube an die Größe und Erhabenheit Gottes und der Weltordnung nicht erschüttert worden ist. Ein Wesen von derjenigen *absoluten Vollkommenheit,* die ihm die meisten Religionen beilegen, war und ist allerdings auch Gott selbst nicht. Die Anziehungskraft, d. h. dasjenige auch für mich seinem innersten Wesen nach unergründliche Gesetz, vermöge dessen Strahlen und Nerven sich gegenseitig anziehen, birgt einen Keim von Gefahren für die Gottesreiche in sich, deren Vorstellung vielleicht schon der germanischen Sage von der Götterdämmerung zu Grunde liegt. Eine wachsende Nervosität unter den Menschen konnte und kann diese Gefahren erheblich steigern. Daß Gott einen lebenden Menschen *nur von außen* sah, eine Allgegenwart und Allwissenheit Gottes in Bezug auf das Innere des *lebenden* Menschen aber — als Regel — nicht bestand, ist schon oben erwähnt worden. Auch die ewige göttliche Liebe bestand im Grunde genommen nur der Schöpfung *als Ganzem* gegenüber. Sobald eine Kollision der Interessen mit einzelnen Menschen oder Menschheitsgruppen, (man denke an Sodom und Gomorrha!) vielleicht sogar der ganzen Bewohnerschaft eines Planeten (durch Zunahme der Nervosität und Unsittlichkeit) sich ergab, mußte in Gott der Selbsterhaltungstrieb wie in jedem anderen belebten Wesen sich regen. Allein vollkommen ist schließlich doch alles Dasjenige, was seinem Zwecke entspricht, sollte auch die menschliche Einbildungskraft sich irgend einen noch idealeren Zustand auszumalen vermögen. Und dieser Zweck, für Gott die ewige Freude an seiner Schöpfung und für die Menschen die Daseinsfreude während ihres Erdenlebens und nach dem Tode das höchste Glück in Form der Seligkeit, wurde doch erreicht. Es wäre ganz undenkbar gewesen, daß Gott irgend einem einzelnen Menschen das ihm gebührende Maß der Seligkeit versagt hätte, da jede Vermehrung der "Vorhöfe des Himmels" nur dazu dienen konnte, seine eigene Macht zu erhöhen und die Schutzwehren gegen die aus der Annäherung an die Menschheit erwachsenden Gefahren zu verstärken. Eine Kollision der Interessen Gottes und einzelner Menschen konnte unter der Voraussetzung weltordnungsmäßigen Verhaltens der letzteren gar nicht eintreten. Wenn es trotzdem in meinem Falle aus Anlaß des vorausgesetzten Seelenmords zu einer solchen Interessenkollision gekommen ist, so ist dies nur in Folge einer so wunderbaren Verkettung von Umständen geschehen, daß ein solcher Fall in der Weltgeschichte wohl noch niemals vorgekommen ist und, wie ich hoffen möchte, auch niemals wieder vorkommen wird. Und auch in diesem so ganz eigenartigen Falle trägt die Weltordnung die Heilmittel für die ihr geschlagenen Wunden in sich

selbst; die Remedur liegt in der *Ewigkeit.* Während ich früher (etwa 2 Jahre lang) annehmen zu müssen geglaubt habe und nach meinen damaligen Erlebnissen auch annehmen mußte, daß die dauernde Fesselung Gottes an meine Person den Untergang der ganzen Erdenschöpfung bis auf etwas Wunderspielerei in meiner unmittelbaren Nähe zur Folge gehabt habe, habe ich diese Auffassung in neuerer Zeit wesentlich einzuschränken gehabt.
Es sind einzelne Menschen recht unglücklich geworden; ich selbst habe, wie ich wohl sagen darf, eine grausige Zeit durchlebt und eine bittere Schule der Leiden durchgemacht. Auf der anderen Seite hat das seit sechs Jahren ununterbrochen fortdauernde Zuströmen von Gottesnerven in meinen Körper den Verlust der ganzen bis dahin angesammelten Seligkeit und die vorläufige Unmöglichkeit der Neubegründung von Seligkeiten zur Folge gehabt, sodaß die Seligkeit sozusagen suspendirt ist, alle Menschen, die seitdem gestorben sind und noch sterben werden, *bis auf Weiteres nicht selig werden können.* Für die Gottesnerven selbst vollzieht sich der Uebergang in meinen Körper widerwillig und mit einem Gefühl des Unbehagens, das sich in fortwährenden Hülferufen der von der Gesammtmasse losgelösten Nerventheile, die ich tagtäglich am Himmel höre, zu erkennen giebt. Allein alle diese Verluste können wieder ausgeglichen werden, sofern es eine *Ewigkeit* giebt, wenn auch vielleicht Tausende von Jahren erforderlich sein mögen, um den früheren Zustand vollständig wiederherzustellen.

3. Kapitel

Das unter I und II Ausgeführte war nothwendig, um das Verständniß des Folgenden vorzubereiten. Was bisher zum Theil nur als Axiom hingestellt werden konnte, wird dabei zugleich diejenige Begründung finden, die nach Lage der Sache überhaupt möglich ist.
Ich behandele nun zunächst einige Vorkommnisse an *andern Mitgliedern meiner Familie,* die denkbarer Weise in Beziehung zu dem vorausgesetzten Seelenmord stehen könnten, und die jedenfalls alle ein mehr oder weniger räthselhaftes, nach sonstigen menschlichen Erfahrungen schwer zu erklärendes Gepräge an sich tragen.
(Der weitere Inhalt des Kapitels kommt als zur Veröffentlichung ungeeignet für den Druck in Wegfall.)

4. Kapitel – Persönliche Erlebnisse der ersten und im Beginn der zweiten Nervenkrankheit

Ich komme nunmehr auf *meine eigenen persönlichen* Schicksale während der beiden Nervenkrankheiten, die mich betroffen haben, zu sprechen. Ich bin zweimal nervenkrank gewesen, beide Male in Folge von geistiger Ueberanstrengung; das erste Mal (als Landgerichtsdirektor in Chemnitz) aus Anlaß einer Reichstagskandidatur, das zweite Mal aus Anlaß der ungewöhnlichen Arbeitslast, die ich beim Antritt des mir neuübertragenen Amtes eines Senatspräsidenten beim Oberlandesgericht Dresden vorfand.
Die erste der beiden Krankheiten trat in ihren Anfängen im Herbst 1884 hervor und war Ende 1885 vollständig geheilt, sodaß ich am 1. Januar 1886 das Amt eines Landgerichtsdirektors und zwar bei dem Landgericht Leipzig, wohin ich inzwischen versetzt worden war, wieder antreten konnte. Die zweite Nervenkrankheit begann im Oktober 1893 und dauert jetzt noch an. In beiden Fällen habe ich einen größeren Theil der Krankheitszeit in der bei der Universität zu Leipzig bestehenden, vom Prof. jetzigen Geh. Rath Dr. Flechsig geleiteten Irrenklinik zugebracht, das erste Mal von Anfang Dezember 1884 bis Anfang Juni 1885, das zweite Mal von etwa Mitte November 1893 bis etwa Mitte Juni 1894. In beiden Fällen habe ich beim Eintritt in die Anstalt von einem Antagonismus, der zwischen den Familien Schreber und Flechsig bestanden habe und von den übersinnlichen Dingen, von denen ich in den vorhergehenden Kapiteln gehandelt habe, nicht die leiseste Ahnung gehabt.
Die erste Krankheit verlief ohne jede an das Gebiet des Uebersinnlichen anstreifenden Zwischenfälle. Von der Behandlungsweise des Professor Flechsig habe ich während derselben in der Hauptsache nur günstige Eindrücke empfangen. Einzelne Mißgriffe mögen vorgekommen sein. Ich war schon während meiner damaligen Krankheit und bin noch jetzt der Meinung, daß *Nothlügen,* die der Nervenarzt zwar vielleicht manchen Geisteskranken gegenüber nicht ganz entbehren kann, aber doch stets nur mit äußerster Vorsicht anwenden sollte, mir gegenüber wohl kaum jemals am Platze waren, da man in mir doch bald einen geistig hochstehenden Menschen von ungewöhnlich scharfem Verstand und scharfer Beobachtungsgabe erkennen mußte. Und für eine Nothlüge konnte ich es doch nur ansehen, wenn z. B. Prof. Flechsig meine Erkrankung nur als eine Bromkalivergiftung darstellen wollte, die dem Sanitätsrath Dr. R. in S., in dessen Behandlung ich vorher gewesen war, zur Last zu legen sei. Auch von gewissen hypochondrischen Vorstellungen, die mich damals beherrschten, namentlich der der Abmagerung, hätte ich nach meinem Dafürhalten wohl rascher befreit werden können, wenn man mich die Waage, die zur Ermittelung des Körpergewichts diente — die damals in der Universitätsklinik befindliche Waage war von einer eigenthümlichen mir unbekannten Konstruktion — einige Male selbt hätte bedienen lassen. Indessen sind dies Nebendinge, auf die ich kein großes Gewicht lege; man wird vielleicht auch von dem Leiter einer großen Anstalt, in welcher sich Hunderte von Patienten befinden, nicht verlangen können, daß er sich so eingehend in die Geistesverfassung eines einzelnen von ihnen versenke. Die Hauptsache war, daß ich schließlich (nach einer längeren Rekonvalescenzreise) geheilt wurde und ich konnte daher damals nur von Gefühlen lebhaften Dankes gegen Prof. Flechsig erfüllt sein, denen ich auch durch einen späteren Besuch und ein nach meinem Dafürhalten angemessenen Honorar noch besonderen Ausdruck gegeben habe. Fast noch inniger wurde der Dank von meiner Frau empfunden, die in Professor Flechsig geradezu Denjenigen verehrte, der ihr ihren Mann wiedergeschenkt habe und aus diesem Grunde sein Bildniß Jahrelang auf ihrem Arbeitstische stehen hatte.

Nach der Genesung von meiner ersten Krankheit habe ich acht, im Ganzen recht glückliche, auch an äußeren Ehren reiche und nur durch die mehrmalige Vereitelung der Hoffnung auf Kindersegen getrübte Jahre mit meiner Frau verlebt. In Juni 2893 wurde mir (zunächst durch den Herrn Minister Dr. Schurig persönlich) die Nachricht von meiner bevorstehenden Ernennung zum Senatspräsident beim Oberlandesgericht Dresden zu Theil.
In diese Zeit fallen einige Träume, denen ich damals keine besondere Beachtung geschenkt habe und auch jetzt noch nach dem Sprüchworte "Träume sind Schäume" keine weitere Beachtung schenken würde, wenn ich nicht nach den inzwischen gemachten Erfahrungen wenigstens an die *Möglichkeit,* daß sie mit einem bei mir genommenen göttlichen Nervenanhang zusammenhingen, denken müßte. Es träumte mir einige Male, daß meine frühere Nervenkrankheit wieder zurückgekehrt sei, worüber ich dann natürlich im Traume ebenso unglücklich war, als ich mich nach dem Erwachen glücklich fühlte, daß es eben nur ein Traum gewesen war. Ferner hatte ich einmal gegen Morgen noch im Bette liegend (ob noch halb schlafend oder schon wachend weiß ich nicht mehr) eine Empfindung, die mich beim späteren Nachdenken in vollständig wachem Zustande höchst sonderbar berührte. Es war die Vorstellung, daß es doch eigentlich recht schön sein müsse, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege. — Diese Vorstellung war meiner ganzen Sinnesart so fremd; ich würde sie, wie ich wohl sagen darf, bei vollem Bewußtsein mit solcher Entrüstung zurückgewiesen haben, daß ich nach dem inzwischen von mir Erlebten allerdings die Möglichkeit nicht ganz von der Hand weisen kann, es seien irgendwelche äußere Einflüsse, die mir diese Vorstellung eingegeben haben, mit im Spiele gewesen.
Am 1. Oktober 1893 trat ich mein neues Amt als Senatspräsident beim Oberlandesgericht Dresden an. Die Arbeitslast, die ich vorfand, war, wie bereits bemerkt, ungemein groß. Dazu kam das meinetwegen vom Ehrgeiz eingegebene, aber doch auch im Interesse des Amtes gebotene Bestreben, mir durch unbestreitbare Tüchtigkeit meiner Leistungen zunächst das erforderliche Ansehen bei meinen Kollegen und den sonst betheiligten Kreisen (Rechtsanwälten u. s. w.) zu verschaffen. Diese Aufgabe war um so schwerer und stellte auch an den Takt im persönlichen Verkehr um so größere Anforderungen, als die Mitglieder des (Fünfrichter–) Kollegiums, in dem ich den Vorsitz zu führen hatte, mir fast sämmtlich im Alter weit (bis zu 20 Jahren) überlegen und obendrein mit der Praxis des Gerichtshofs, in den ich neu eintrat, immerhin in gewisser Beziehung vertrauter waren. So geschah es, daß ich mich schon nach einigen Wochen geistig übernommen hatte. Der Schlaf fing an zu versagen und zwar gerade etwa in dem Zeitpunkte, als ich mir sagen konnte, die Schwierigkeiten der Einrichtung in das neue Amt, in die neuen Wohnungsverhältnisse etc. seien in der Hauptsache überwunden. Ich fing an Bromnatrium zu nehmen. Gelegenheit zu geselliger Zerstreung, die mir jedenfalls viel wohler gethan haben würde — wie ich daraus entnahm, daß ich nach dem einzigen Male, wo wir zu einer Abendgesellschaft eingeladen waren, erheblich besser schlief — gab es bei unserer Unbekanntschaft in Dresden fast gar nicht. Die ersten ganz schlechten, d. h. nahezu völlig schlaflosen Nächte fielen in die letzten Tage des Monats Oktober oder in die ersten Tage des Monats November. Hierbei ereignete sich ein merkwürdiges Vorkommniß. In mehreren Nächten, in denen ich keinen Schlaf zu finden vermochte, machte sich in unserem Schlafzimmer ein in kürzeren oder längeren Pausen wiederkehrendes Knistern in der Wand bemerkbar, welches mich jedesmal, wenn ich im Einschlafen begriffen war, aus dem Schlaf wieder erweckte. Wir dachten damals natürlich an eine Maus, obwohl es immerhin ziemlich auffällig erscheinen mußte, daß eine Maus sich in dem ersten Stockwerke eines durchaus massiv gebauten Hauses eingeschlichen haben sollte. Nachdem ich aber ähnliche Geräusche inzwischen unzählige Male gehört habe und jetzt tagtäglich bei Tag und bei Nacht in meiner Nähe höre, die ich nunmehr unzweifelhaft als göttliche Wunder erkannt habe – zumal auch die mit mir redenden Stimmen sie als solche, als sogen. "Störungen" bezeichnen — kann ich, ohne eine ganz bestimmte Behauptung darüber aufstellen zu wollen, wenigstens den Verdacht nicht abweisen, daß auch damals schon ein solches Wunder in Frage gewesen sei, *d. h. daß von Anfang an die mehr oder minder bestimmte Absicht vorgelegen habe, meinen Schlaf und später meine Genesung von der aus der Schlaflosigkeit hervorgegangenen Krankheit zu einem vorläufig noch nicht näher zu bezeichnenden Zwecke zu verhindern.*
Meine Krankheit nahm nun bald einen bedrohlichen Charakter an; bereits am 8. oder 9. November war ich auf Anrathen des von mir konsultierten Dr. Ö. genöthigt, einen zunächst achttägigen Urlaub zu nehmen, den wir benutzen wollten, um den Prof. Flechsig zu befragen, auf den wir ja nach seinen Heilerfolgen bei der ersten Krankheit unser ganzes Vertrauen setzten. Wir (meine Frau und ich) reisten, da es ein Sonntag war, wo man nicht erwarten konnte, den Prof. Flechsig anzutreffen, über Chemnitz und brachten die Nacht vom Sonntag zum Montag bei meinem dortigen Schwager K. zu. Hier wurde noch am selben Abend eine Morphiuminjektion gemacht und in der Nacht zum ersten Male Chloral gegeben — durch einen Zufall wohl nicht gleich Anfangs in der im Voraus bestimmten Dosis, nachdem ich bereits am Abend Herzbeklemmungen, wie bei der ersten Krankheit, in solcher Stärke empfunden hatte, daß mir schon das Begehen einer mäßig ansteigenden Straße Angstzustände verursachte. Auch die Nacht in Chemnitz war schlecht. Am folgenden Tage (Montag) früh fuhren wir nach Leipzig und vom Bayrischen Bahnhof unmittelbar mit der Droschke nach der Universitätsklinik zu Professor Flechsig, welcher bereits am Tage vorher durch Telegramm auf den Besuch vorbereitet worden war. Es folgte eine längere Unterredung, bei welcher Prof. Flechsig, wie ich nicht anders sagen kann, eine hervorragende Beredtsamkeit entwickelte, die nicht ohne tiefere Wirkung auf mich blieb. Er sprach von Fortschritten, die die Psychiatrie seit meiner ersten Krankheit gemacht habe, von neu erfundenen Schlafmitteln u. s. w. und gab mir Hoffnung, die ganze Krankheit durch einen einmaligen ausgiebigen Schlaf, der womöglich von Nachmittags 3 Uhr bis gleich zum folgenden Tag andaueren sollte.

In der Folge dessen befestigte sich meine Stimmung, zumal die Nerven durch die mehrstündige Reise in frischer Morgenluft und die Tageszeit (Vormittags) etwas gekräftigt sein mochten. Wir holten zunächst das verordnete Schlafmittel in der Apotheke gleich selbst ab, aßen dann bei meiner Mutter in deren Wohnung und ich brachte den Rest des Tages u. A. mit einem kleinen Spaziergang im Ganzen recht leidlich zu. Das Aufsuchen des Bettes (in der Wohnung meiner Mutter) erfolgte natürlich nicht schon um 3 Uhr, sondern wurde (wohl einer geheimen Instruktion entsprechend, die meine Frau empfangen hatte) bis zur 9. Stunde verzögert. Unmittelbar vor dem Schlafengehen traten aber wieder bedenklichere Symptome hervor. Unglücklicher Weise war auch das Bett in Folge zu langen Lüftens zu kalt, so daß mich sofort ein heftiger Schüttelfrost ergriff und ich das Schlafmittel schon in hochgradiger Aufregung einnahm. Dasselbe verfehlte in Folge dessen seine Wirkung fast gänzlich und meine Frau gab mir daher schon nach einer oder weniger Stunden das als Reserve in Bereitschaft gehaltene Chloralhydrat nach. Die Nacht verlief trotzdem in der Hauptsache schlaflos und ich verließ während derselben auch bereits einmal in Angstzuständen das Bett, um vermittelst eines Handtuchs oder dergleichen Vorbereitungen zu einer Art Selbstmordversuch zu machen, woran meine darüber erwachte Frau mich hinderte. Am anderen Morgen lag bereits eine arge Nervenzerrüttung vor; das Blut war aus allen Extremitäten nach dem Herzen gewichen, meine Stimmung aufs Aeußerste verdüstert und Professor Flechsig, nach dem bereits am frühen Morgen geschickt wurde, hielt daher nunmehr meine Unterbringung in seiner Anstalt für geboten, nach der ich denn nun auch in seiner Begleitung sofort in der Droschke abfuhr.

Nach einem warmen Bade wurde ich sofort ins Bett gebracht, das ich nun während der nächsten 4 oder 5 Tage überhaupt nicht wieder verließ. Als Wärter wurde mir ein gewisser R... beigegeben. Meine Krankheit wuchs in den nächsten Tagen rapid; die Nächte verliefen meist schlaflos, da die schwächeren Schlafmittel (Kampher u. s. w.), mit denen man es zunächst wohl versuchen wollte, um nicht gleich dauernd zum Chloralhydrat überzugehen, ihre Wirkung versagten. Irgend eine Beschäftigung konnte ich nicht treiben; auch von meiner Familie sah ich Niemand. Die Tage verliefen daher unendlich traurig; mein Geist war fast nur mit Todesgedanken beschäftigt. Es scheint mir, wenn ich rückblickend an jene Zeit zurückdenke, als ob der Heilplan des Professor Flechsig darin bestanden habe, meine Nervendepression zunächst bis auf einen beliebigen Tiefstand herabzudrücken, um dann durch einen plötzlichen Stimmungsumschwung auf einmal die Heilung herbeizuführen. Nur so wenigstens kann ich mir den folgenden Vorgang erklären, für den ich sonst eine geradezu böswillige Absicht annehmen müßte.

Etwa in der vierten oder fünften Nacht nach meiner Aufnahme in die Anstalt wurde ich mitten in der Nacht von zwei Pflegern aus dem Bett gerissen und in eine für Demente (Tobsüchtige) eingerichtete Schlafzelle gebracht. Ich befand mich ohnedies schon in aufgeregtester Stimmung, sozusagen in einem Fieberdelirium und wurde natürlich durch diesen Vorgang, dessen Beweggründe ich nicht kannte, aufs Aeußerste erschreckt. Der Weg führte durch das Billardzimmer, und hier entspann sich, da ich gar nicht wußte, was man mit mir vorhatte, und mich demnach widersetzen zu müssen glaubte, ein Kampf zwischen mir, der ich nur mit dem Hemd bekleidet war, und den beiden Pflegern, wobei ich mich am Billard festzuhalten versuchte, schließlich aber überwältigt und in die obenerwähnte Zelle abgeführt wurde. Hier überließ man mich meinem Schicksal; ich verbrachte den Rest der Nacht in der nur mit einer eisernen Bettstelle und Bettstücken ausgestatteten Zelle wohl größtenteils schlaflos, hielt mich für gänzlich verloren und machte in der Nacht auch einen natürlich mißlungenen Versuch, mich vermittelst des Bettuchs an der Bettstelle aufzuhängen. Der Gedanke, daß einem Menschen, dem mit allen Mitteln der ärztlichen Kunst Schlaf nicht mehr zu verschaffen sei, schließlich Nichts weiter übrig bleibe, als sich das Leben zu nehmen, beherrschte mich vollständig. Daß dies in Anstalten nicht geduldet werde, war mir bekannt, ich lebte aber in dem Wahne, daß dann nach Erschöpfung aller Heilversuche eine Entlassung zu erfolgen habe — lediglich zu dem Zwecke, damit der Betreffende in seiner Behausung oder sonstwo seinem Leben ein Ende mache.

Als der nächste Morgen anbrach, war es daher für mich eine große Überraschung, daß ich überhaupt noch ärztlichen Besuch erhielt. Es erschien der Assistenzarzt des Professor Flechsig, Dr. Täuscher, und dessen Mittheilung, daß man gar nicht daran denke, das Heilverfahren aufzugeben, in Verbindung mit der ganzen Art und Weise, wie er mich aufzurichten suchte — ich kann auch ihm die Anerkennung nicht versagen, daß er bei dieser Gelegenheit vorzüglich sprach — hatte wieder einmal einen sehr günstigen Stimmungsumschwung bei mir zur Folge. Ich wurde wieder in das vorher von mir bewohnte Zimmer geführt und verlebte den besten Tag, den ich während meines ganzen (zweiten) Aufenthalts in der Flechsig´schen Anstalt gehabt habe, d. h. *den einzigen Tag, an welchem mich eine hoffnungsfreudige Stimmung belebte.* Auch der Wärter R. benahm sich äußerst taktvoll und geschickt in seiner ganzen Unterhaltung, sodaß ich mich manchmal hinterdrein gefragt habe, ob nicht auch bei ihm (ebenso wie bei Dr. Täuscher) höhere Eingebungen erfolgt seien. Ich spielte am Vormittag sogar etwas Billard mit ihm, nahm am Nachmittag ein warmes Bad und behauptete mich bis zum Abend in der befestigten Stimmung, die ich erlangt hatte. Es sollte der Versuch gemacht werden, ob ich ganz ohne Schlafmittel schlafen könne. Ich ging in der That auch verhältnismäßig ruhig zu Bett, aber zum Schlaf kam es nicht. Nach einigen Stunden war es mir auch nicht mehr möglich, meine ruhige Stimmung zu behaupten; der Blutandrang nach dem Herzen schaffte mir wieder Angstzustände. Nach dem Wärterwechsel — an meinem Bett saß stets ein Wärter, der in der Mitte der Nacht von einem anderen abgelöst wurde — wurde wohl schließlich noch etwas Schlafmachendes gewährt — Nekrin oder so ähnlich war der Name — und ich fiel wohl noch in etwas Schlaf, der jedoch irgendwelche nervenstärkende Wirkung nicht hervorbrachte. Vielmehr war ich am nächsten Morgen in der alten Nervenzerrüttung, dieselbe war so arg, daß ich das mir vorgesetzte Frühstück wieder herausbrach. Einen besonders schreckhaften Eindruck gewährten mir die gänzlich verzerrten Gesichtszüge, die ich beim Erwachen an dem Wärter R. wahrzunehmen glaubte.

Von nun ab wurde für die Nacht regelmäßig Chloralhydrat gereicht und es folgte mehrere Wochen lang eine wenigstens äußerlich etwas ruhigere Zeit, da auf diese Weise meistens wenigstens leidlicher Schlaf gemacht wurde. Ich empfing regelmäßige Besuche meiner Frau und verbrachte auch etwa in den letzten beiden Wochen vor Weihnachten immer einen Theil des Tages im Hause meiner Mutter. Dabei blieb jedoch die Nervenüberreizung bestehen und wurde wohl eher schlimmer als besser. In den Wochen nach Weihnachten machte ich auch täglich mit meiner Frau und dem Wärter Spazierfahrten in der Droschke. Jedoch war mein Kräftezustand so herunter, daß ich beim Aussteigen aus der Droschke (im Rosenthal oder im Scheibenholz) jeden kleinen zu Fuß zurückzulegenden Weg von ein paar hundert Schritten als ein Wagnis empfand, zu dem ich mich nicht ohne innere Angst entschloß. Auch sonst war mein ganzes Nervensystem in einem Zustande tiefster Erschlaffung begriffen. Irgendwelche geistige Beschäftigung, etwa Zeitungslesen oder dergleichen konnte ich entweder gar nicht oder nur in dem allergeringsten Maaße vornehmen. Selbst vorwiegend mechanische Beschäftigungen, wie das Zusammensetzen von Geduldspielen, das Legen von Patiencen und dergleichen steigerte meine Nervenerregung so, daß ich meist nach kurzer Zeit davon ablassen mußte; kaum daß ich am Abend eine Zeit lang mit dem Wärter R... ein paar Damenpartien zu spielen vermochte. Essen und Trinken nahm ich in dieser Zeit meist mit gutem Appetit zu mir, auch pflegte ich damals noch täglich einige Zigarren zu rauchen. Die Nervenerschlaffung steigerte sich unter dem gleichzeitigen Wiederhervortreten von Angstzuständen, als man dann ab und zu den Versuch machte, anstatt des die Nerven zwar auf kurze Zeit immerhin etwas stärkenden, auf die Dauer aber doch angreifenden Chloralhydrates schwächere Schlafmittel anzuwenden. Mein Lebensmuth war vollständig gebrochen; jede andere Aussicht, als auf einen schließlich etwa durch Selbstmord zu vollziehenden tödlichen Ausgang war in mir entschwunden; zu den Zukunftsplänen, mit denen mich meine Frau hin und wieder aufzurichten versuchte, schüttelte ich ungläubig den Kopf.

Ein weiterer und in meinem Leben einen wichtigen Abschnitt bezeichnenden Nervensturz trat dann etwa gegen den 1. Februar 1894 ein, als meine Frau, die bis dahin täglich einige Stunden mit mir zusammengewesen war und auch die Mittagsmahlzeiten mit mir in der Anstalt eingenommen hatte, eine viertägige Reise nach Berlin zu ihrem Vater unternahm, um sich auch selbst einige Erholung, deren sie dringend bedurfte, zuzuwenden. In diesen vier Tagen war ich soweit heruntergekommen, daß ich nach der Rückkehr meiner Frau sie nur noch ein einziges Mal wiedersah und dann selbst die Erklärung abgab, ich könnte nicht wünschen, daß meine Frau mich in dem herabgekommenen Zustande, in dem ich mich befand, überhaupt noch weiter sehe. Die Besuche meiner Frau fielen von dieser Zeit ab weg; als ich sie nach längerer Zeit vereinzelte Male an dem Fenster eines gegenüberliegenden Zimmers wiedersah, waren inzwischen so wichtige Veränderungen in meiner Umgebung und in mir selbst vorgegangen, daß ich in ihr nicht mehr ein lebendes Wesen, sondern nur eine hingewunderte Menschengestalt nach der Art der "flüchtig hingemachten Männer" zu erblicken glaubte. Entscheidend für meinen geistigen Zusammenbruch war namentlich eine Nacht, in welcher ich eine ganz ungewöhnliche Anzahl von Pollutionen (wohl ein halbes Dutzend) in dieser einen Nacht hatte.

Von nun an traten die ersten Anzeichen eines Verkehrs mit übersinnlichen Kräften, namentlich eines Nervenanhangs hervor, den Professor Flechsig mit mir in der Weise unterhielt, daß er zu meinen Nerven sprach, ohne persönlich anwesend zu sein. Von dieser Zeit ab gewann ich auch den Eindruck, daß Professor Flechsig nichts Gutes mit mir im Schilde führe; Bestätigung schien mir dieser Eindruck dadurch zu finden, daß Professor Flechsig, als ich einmal bei einem persönlichen Besuche ihn aufs Gewissen fragte, ob er wirklich an die Möglichkeit einer Heilung bei mir glaubte, zwar gewisse Vertröstungen abgab, *aber* — so schien es mir wenigstens — *mir dabei nicht mehr in die Augen sehen konnte.*

Es ist nun hier der Ort, auf die Natur der bereits mehrfach erwähnten *inneren Stimmen* einzugehen, welche seitdem unaufhörlich zu mir sprechen, und zugleich auf die nach meinem Urtheil der Weltordnung innewohnende Tendenz, nach welcher es unter gewissen Umständen zu einer "Entmannung" (Verwandlung in ein Weib) eines Menschen ("Geistersehers") kommen muß, der zu göttlichen Nerven (Strahlen) in einen nicht mehr aufzuhebenden Verkehr getreten ist. Der Darlegung dieser Verhältnisse, die allerdings über die Maaßen schwierig ist, sei das folgende Kapitel bestimmt.

5. Kapitel – Fortsetzung. Nervensprache (innere Stimmen). Denkzwang. Entmannung unter Umständen ein Postulat der Weltordnung

Außer der gewöhnlichen menschlichen Sprache giebt es noch eine Art *Nervensprache,* deren sich der gesunde Mensch in der Regel nicht bewußt wird. Am besten läßt sich meines Erachtens eine Vorstellung davon gewinnen, wenn man sich Vorgänge vergegenwärtigt, bei denen der Mensch gewisse Worte in einer bestimmten Reihenfolge seinem Gedächtnisse einzuprägen sucht, also z. B. ein Schulkind ein Gedicht, das es in der Schule aufzusagen hat, oder ein Geistlicher eine Predigt, die er in der Kirche halten will, auswendig lernt. Die betreffenden Worte werden dann im *Stillen aufgesagt* (ebenso wie bei einem *stillen Gebet,* zu dem die Gemeinde von der Kanzel aus aufgefordert wird), d. h. der Mensch veranlaßt seine Nerven, sich in diejenigen Schwingungen zu versetzen, welche dem Gebrauch der betreffenden Worte entsprechen, die eigentlichen Sprachwerkzeuge (Lippen, Zunge, Zähne u. s. w.) werden dabei entweder gar nicht oder nur zufällig mit in Bewegung gesetzt.

Der Gebrauch dieser *Nervensprache* hängt unter normalen (weltordnungsmäßigen) Verhältnissen natürlich nur von dem Willen desjenigen Menschen ab, um dessen Nerven es sich handelt; kein Mensch kann an und für sich einen

anderen Menschen zwingen, sich dieser Nervensprache zu bedienen. Bei mir ist nun aber seit der obenerwähnten kritischen Wendung meiner Nervenkrankheit der Fall eingetreten, daß meine Nerven *von außen her* und zwar unaufhörlich ohne jeden Unterlaß in Bewegung gesetzt werden.
Die Fähigkeit, in dieser Weise auf die Nerven eines Menschen einzuwirken, ist vor allen Dingen den göttlichen Strahlen eigen; darauf beruht es, daß Gott von jeher in der Lage war, einem schlafenden Menschen Träume einzugeben. Ich selbst habe die Einwirkung zunächst als eine vom Professor Flechsig ausgehende empfunden. Die Erklärung dieses Umstands kann ich nur darin suchen, daß Professor Flechsig es in irgendwelcher Weise verstanden hat, sich göttliche Strahlen dienstbar zu machen; später haben dann außer den Nerven des Professors Flechsig auch unmittelbare göttliche Strahlen sich mit meinen Nerven in Verbindung gesetzt. Die Art und Weise der Einwirkung hat im Laufe der Jahre immermehr der Weltordnung und dem natürlichen Rechte des Menschen auf freie Verfügung über den Gebrauch seiner Nerven widersprechende, ich möchte sagen immer groteskere Formen angenommen.
So trat die Einwirkung schon verhältnismäßig früh in der Form des *Denkzwangs* auf — ein Ausdruck, den mir die inneren Stimmen selbst genannt haben, der aber anderen Menschen kaum bekannt sein wird, weil die ganze Erscheinung außerhalb aller menschlichen Erfahrung liegt. Das Wesen des Denkzwangs besteht darin, daß der Mensch zu unablässigem Denken genöthigt wird, mit andern Worten das natürliche Recht des Menschen, seinen Verstandesnerven von Zeit zu Zeit durch Nichtsdenken (wie am ausgeprägtesten im Schlafe geschieht) die erforderliche Ruhe zu gönnen, wurde mir von Anfang an durch die mit mir verkehrenden Strahlen verschränkt, die fortwährend zu wissen begehrten, woran ich denke. Man stellte also z. B. geradezu — in diesen Worten — die Frage: "Woran denken Sie denn jetzt?" und da diese Frage schon an und für sich der komplette Unsinn ist, insofern bekanntlich der Mensch ebensowohl — zu gewissen Zeiten — *Nichts,* wie auf der anderen Seite *Tausenderlei auf einmal* denken kann, und da also meine Nerven auf diese widersinnige Frage an und für sich nicht reagierten, so war man sehr bald genötigt, zu einem System von *Gedankenfälschungen* seine Zuflucht zu nehmen, indem man sich z. B. auf obige Frage selbst die Antwort gab: "An die Weltordnung sollte derjenige" scilicet denken, d. h. meine Nerven durch Strahlenwirkung nöthigte, diejenigen Schwingungen zu machen, die dem Gebrauch dieser Worte entsprechen. Dabei wuchs mit der Zeit die Anzahl der Stellen, von welchen der Nervenanhang ausging: abgesehen von dem Professor Flechsig, dem Einzigen, den ich wenigstens eine Zeit lang noch bestimmt unter den Lebenden wußte, in der Hauptsache abgeschiedene Seelen, welche sich in steigendem Maaße für mich zu interessiren begannen.
Ich könnte hier Hunderte, wenn nicht Tausende von Namen nennen, darunter zahlreiche Namen, von denen ich nach Jahren, nachdem mir durch Zeitungen und Briefe wieder einiger Verkehr mit der Außenwelt eröffnet war, erfahren habe, daß sie noch unter den Lebenden weilen sollen, während ich damals, da sie als Seelen im Wege des Nervenanhangs mit mir verkehrten, natürlich nicht anders annehmen konnte, als daß sie längst das Zeitliche gesegnet hatten. Bei sehr vielen Trägern dieser Namen stand das religiöse Interesse im Vordergrund, namentlich waren sehr viele Katholiken darunter, die nach dem von mir in bestimmten Richtungen einzuschlagenden Verhalten eine Förderung des Katholicismus, insbesondere eine Katholisirung Sachsens und Leipzigs erwarteten; hierher gehören Pfarrer St. in Leipzig, "14 Leipziger Katholiken" (von denen mir nur der eine Name des Generalkonsuls D. genannt worden ist, vermuthlich ein katholischer Verein oder der Vorstand eines solchen). Jesuitenpater S. in Dresden, das erzbischöfliche Ordinariat in Prag, der Domkapitular Moufang, die Kardinäle Rampolla, Galimberti und Casati, der Papst selbst, der einen eigenthümlich "sengrigen Strahl" führte, endlich zahlreiche Mönche und Nonnen; bei einer bestimmten Gelegenheit zogen auf einmal 240 Benediktinermönche unter Führung eines Paters, dessen Name ähnlich wie Starkiewicz lautete, als Seelen in meinen Kopf ein, um darin ihren Untergang zu finden. Bei anderen Seelen waren mit religiösen Interessen gemischte nationale Motive in Frage; unter ihnen ein Wiener Nervenarzt, dessen Name zufällig mit dem des obengenannten Benediktinerpaters identisch war, ein getaufter Jude und Slawophile, der durch mich Deutschland slavisch machen und gleichzeitig die Herrschaft des Judenthums darin begründen wollte; er schien in seiner Eigenschaft als Nervenarzt, ähnlich wie der Professor Flechsig für Deutschland, England und Amerika (also im Wesentlichen germanische Staaten) eine Art Verwalter der Gottesinteressen für eine andere Gottesprovinz (namentlich die slavischen Gebietsteile Oesterreichs) zu sein, woraus sich einige Zeit zwischen ihm und Professor Flechsig ein der Eifersucht entsprungener Kampf um die Vorherrschaft entspann. Eine andere Gruppe bildeten hauptsächlich gewesene Mitglieder des Corps Saxonia in Leipzig, welchem Professor Flechsig als Konkneipant angehört hatte und denen daher, wie ich annahm, durch diesen zur Seligkeit verholfen worden war, unter ihnen Rechtsanwalt Dr. G. S. in Dresden, Dr. med. S. in Leipzig, Oberamtsrichter G. und zahlreiche jüngere Mitglieder des Corps, die später als "die unter der Cassiopeja Hängenden" bezeichnet wurden. Auf der andern Seite gab es auch viele Burschenschafter, deren Sache eine Zeit lang einen großen Aufschwung gewonnen hatte, sodaß sie in der Lage gewesen waren, die Planeten Jupiter, Saturn und Uranus zu besetzen; die hervorstechendsten Namen darunter waren A. K., Rechtsanwalt, Vicepräsident des Preußischen Abgeordnetenhauses, den ich übrigens in meinem Leben nie persönlich gekannt habe, Rektor Professor W. und Rechtsanwalt H. in Leipzig. Diese und die vorerwähnten Mitglieder des Corps Saxonia schienen die ganze Sache, um die es sich in meinem Kopfe handelte, nur als eine Fortsetzung des alten Streits zwischen Corps und Burschenschaften zu halten. Weiter nenne ich Geh. Rath Dr. Wächter, der eine Art Führerschaftstellung aufs dem Sirius und Geh. Kirchenrath Dr. Hoffmann, der eine ebensolche Stellung auf den Plejaden einnehmen sollte, und die danach, als obendrein schon längere Zeit verstorben, bereits eine höhere Stufe der Seligkeit erstiegen zu haben schienen. Beide hatten mich im Leben persönlich gekannt und daher vermuthlich aus diesem Grunde ein gewisses Inter~ esse an mir genommen.

Endlich seien noch genannt verschiedene meiner Verwandten (außer meinem Vater und meinem Bruder, die schon oben erwähnt wurden, meine Mutter, meine Frau und mein Schwiegervater), mein bereits im Jahre 1864 verstorbener Jugendfreund Ernst K. und ein Prinz, der als "kleiner Mann" in dem später zu erläuternden Sinne auf meinem Kopfe erschien und darauf sozusagen spazieren ging.
Alle diese Seelen sprachen als "Stimmen" mehr oder minder gleichgiltig auf mich ein, jede von ihnen ohne von der Anwesenheit der anderen etwas zu wissen. Welcher heillose Wirrwarr dadurch in meinem Kopf entstand, wird jeder, der nicht die ganze Darstellung nur für eine krankhafte Ausgeburt meiner Phantasie erachten will, ermessen können. Immerhin hatten die Seelen damals noch eigene Gedanken und waren daher im Stande, mir Mittheilungen zu machen, die mein Interesse im höchsten Grade in Anspruch nahmen, auch auf Fragen Antworten zu geben, während jetzt schon seit langer Zeit das Gerede der Stimmen nur in einer entsetzlich eintönigen Wiederholung derselben immer wiederkehrenden (auswendig gelernten) Phrasen besteht. Den Grund davon werde ich später angeben. Neben diesen sich als Einzelindividuen zu erkennen gebenden Seelen traten übrigens gleichzeitig immer andere Stimmen hervor, welche sich als Gottes Allmacht selbst in stets höher aufsteigenden Instanzen gerirten, und denen die erwähnten Einzelseelen gewissermaßen als Vorposten zu dienen schienen.
Der zweite Punkt, der in diesem Kapitel behandelt werden soll, betrifft die der Weltordnung innewohnende Tendenz zur *"Entmannung"* eines in dauernden Verkehr mit Strahlen getretenen Menschen. — Derselbe hängt zusammen einestheils mit der Natur der Gottesnerven, vermöge deren die Seligkeit, wenn auch nicht ausschließlich, so doch mindestens zugleich eine hochgesteigerte Wollustempfindung ist, anderentheils mit dem anscheinend der Weltordnung zu Grunde liegenden Plan, im Falle von Weltkatastrophen, die eine Vernichtung der Menschheit auf irgend einem Weltkörper — in specie beabsichtigt oder nicht — zur Nothwendigkeit machen, eine Erneuerung des Menschengeschlechtes zu ermöglichen. Wenn auf irgend einem Weltkörper sittliche Fäulnis ("wollüstige Ausschweifungen") oder vielleicht auch Nervosität die ganze Menschheit derart ergriffen hatten, daß von ihren übermäßig geschwärzten Nerven eine nennenswerthe Ergänzung der Vorhöfe des Himmels nicht erwartet werden konnte, oder eine bedrohliche Steigerung der Anziehungskraft auf die Gottesnerven zu befürchten war, so konnte ein Untergang des Menschengeschlechts auf diesem Weltkörper entweder (durch verheerende Seuchen etc.) vielleicht von selbst eintreten oder auch von Gott beschlossen und durch Erdbeben, Überschwemmungen u. s. w. in´s Werk gesetzt werden. Vielleicht war es auch für Gott möglich, einen dem Untergange zu widmenden Planeten die Wärme der Sonne (oder des betreffenden anderen zu seiner Erwärmung dienenden Fixsternes) ganz oder theilweise zu entziehen, womit auf das von der Wissenschaft, soviel mir bekannt, noch nicht gelöste Problem von den *Eiszeiten* ein neues Licht fallen würde. Der Einwand, daß zur Zeit der irdischen Eiszeiten die Menschheit überhaupt nur erst in ihren (diluvialen) Anfängen existiert habe, würde kaum als durchschlagend angesehen werden können. Wer sagt uns denn, ob nicht zu der betreffenden Zeit auf irgend einem anderen Planeten, meinetwegen der Venus, bereits eine hochentwickelte Menschheit vorhanden war, deren Vernichtung nach dem obigen im Plane Gottes liegen mußte und nicht ohne gleichzeitige erhebliche Abkühlung der in ihrer Entwicklung noch zurückgebliebenen Erde vor sich gehen konnte? In allen solchen Dingen muß der Mensch versuchen, sich über die kleinlichen, ihm sozusagen im Blute liegenden geozentrischen Vorstellungen hinwegzusetzen und die Sache von dem erhabeneren Standpunkte der Ewigkeit aus zu betrachten. Wohl möglich also, daß in diesem Sinne den Vorstellungen Curvier´s von periodisch aufeinander gefolgten Weltkatastrophen ein Stück Wahrheit zu Grunde liegt. Es wurde dann zur Erhaltung der Art ein einzelner Mensch — vielleicht der relativ noch sittlich tüchtigste — zurückbehalten, den die mit mir redenden Stimmen als den *"ewigen Juden"* bezeichneten. Der Sinn dieser Bezeichnung ist also ein etwas anderer als derjenige, der der gleichnamigen Sage vom Juden Ahasver zu Grunde liegt; dagegen wird man unwillkürlich an die Sagen von Noah, Deukalion und Pyrrha u. s. w. erinnert. Auch die römische Gründungsage gehört möglicherweise hierher, wonach Rhea Sylvia die späteren Könige Romulus und Remus nicht von einem irdischen Vater, sondern unmittelbar vom Kriegsgott Mars empfangen haben soll. Der ewige Jude (in dem angegebenen Sinne) mußte *entmannt* (in ein Weib verwandelt) werden, um Kinder gebären zu können. Die Entmannung ging in der Weise vor sich, daß die (äußeren) männlichen Geschlechtswerkzeuge (Hodensack und männliches Glied) in den Leib zurückgezogen wurden und unter gleichzeitiger Umgestaltung der inneren Geschlechtswerkzeuge in die entsprechenden weiblichen Geschlechtsorgane verwandelt wurden, sie geschah vielleicht in mehrhundertjährigem Schlaf, da doch auch eine Veränderung des Knochenbaus (Becken u. s. w.) hinzu kommen mußte. Es fand also eine Rückbildung statt oder eine Umkehr desjenigen Entwicklungsprozesses, der in jeder menschlichen Leibesfrucht im vierten oder fünften Monate der Schwangerschaft stattfindet, je nachdem die Natur dem künftigen Kinde das männliche oder das weibliche Geschlecht zuertheilen will. In den ersten Monaten der Schwangerschaft sind bekanntlich beide Geschlechter angelegt, und die Eigenthümlichkeiten desjenigen Geschlechts, das nicht zur Entwickelung gelangt, bleiben nach Befinden wie die männlichen Brustwarzen als rudimentäre Organ auf einer niedrigeren Entwickelungstufe stehen. Die Fähigkeit, das bezeichnete Entmannungswunder zu vollziehen, ist den niederen Gottes–("Ariman")–strahlen eigen; die Strahlen des oberen Gottes ("Ormuzd") haben die Fähigkeit, die Männlichkeit bei gegebener Veranlassung wiederherzustellen. Den Vollzug dieses Entmannungswunders habe ich, wie bereits in Anmerkung 1 erwähnt, an meinem eigenen Körper während meines Aufenthalts zu zwei verschiedenen Malen (auf kurze Zeit) selbst erlebt, daß das Wunder nicht zur vollen Entwickelung gelangt, beziehentlich wieder rückgängig gemacht worden ist, beruhte eben nur darauf daß nicht nur reine Gottesstrahlen vorhanden waren, sondern außerdem auch noch Strahlen, die von geprüften (unreinen) Seelen geführt wurden (Flechsig´sche u. s. w. Strahlen), durch deren Einwirkung die Durchführung des Verwandlungsprozesses in seiner weltordnungsmäßigen

Reinheit verhindert wurde. Die Erhaltung des ewigen Juden und seine Versorgung mit den nothwendigen Lebensbedürfnissen wurde durch "flüchtig hingemachte Männer" besorgt, es wurden also zu diesem Zwecke Seelen vorübergehend durch Wunder in Menschengestalt gesetzt, wahrscheinlich nicht bloß auf die Lebensdauer des ewigen Juden selbst, sondern auf mehrere Generationen hinaus, bis die Nachkommenschaft desselben zahlreich genug war, um sich selbst erhalten zu können. Dies scheint die weltordnungsmäßige Hauptbestimmung des Instituts der "flüchtig hingemachten Männer" gewesen zu sein; ob dasselbe außerdem vielleicht noch dazu gedient hat, um zu reinigenden Seelen in der ihnen hierdurch gegebenen menschlichen Gestalt irgend welche zu ihrer Reinigung erforderliche Arbeitsleistungen auferlegen zu können, wage ich nicht zu entscheiden; jedenfalls bestand der Zweck der flüchtig hingemachten Männer nicht in einer bloßen *Wunderspielerei,* wozu sie mir gegenüber in der letzten Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig´schen Anstalt, während meines Aufenthalts in der Pierson´schen Anstalt und wohl auch noch in der ersten Zeit meines Aufenthalts in der hiesigen Anstalt ausgeartet sind.
Von dieser der Weltordnung innewohnenden Tendenz, wonach unter gewissen Voraussetzungen die Entmannung eines Menschen vorgesehen ist, muß nun nach meiner Auffassung Professor Flechsig irgendwelche Ahnung gehabt haben, sei es, daß er sozusagen von selbst daraufgekommen ist, oder sei es, daß ihm diese Vorstellungen, was ich für das Wahrscheinlichere halten möchte, erst von göttlichen Strahlen eingegeben worden sind. Dabei waltet nun aber ein *fundamentales Mißverständnis* ob, welches sich seitdem wie ein rother Faden durch mein ganzes Leben hindurchzieht und welches eben darauf beruht, daß *Gott nach der Weltordnung den lebenden Menschen eigentlich nicht kannte* und nicht zu kennen brauchte, sondern weltordnungsmäßig nur mit Leichen zu verkehren hatte. Auf der anderen Seite kommt diejenige Abhängigkeit in Betracht, in welche sich Gott dem Professor Flechsig oder dessen Seele gegenüber dadurch begeben hatte, daß er sich den von diesem nun einmal erlangten und seitdem mißbräuchlich festgehaltenen Nervenanhang nicht mehr zu entziehen wußte. So entstand ein *System des Lavirens,* bei welchem Versuche meine Nervenkrankheit doch noch zu heilen mit dem Bestreben, mich als einen in Folge der immer mehr sich steigernden Nervosität Gott selbst gefährlich werdenden Menschen zu vernichten, mit einander abwechselten. Es ergab sich daraus eine Politik der Halbheit ("Halbschürigkeit" wie der wiederholt von mir gehörte Ausdruck lautete), welche ganz dem Charakter der Seelen entsprach, die nun einmal das ununterbrochene Genießen gewöhnt sind und daher die dem Menschen eigenthümliche Fähigkeit, durch augenblickliche Opfer oder augenblicklichen Verzicht auf den Genuß sich dauernde Vortheile für die Zukunft zu verschaffen, nicht oder nur in wesentlich geringerem Grade besitzen. Zugleich wurde die einmal mit meinen Nerven hergestellte Verbindung, je mehr man gegen mich zu wundern anfing, immer unlöslicher; andrerseits hatte Professor Flechsig, inmittelst verstanden, sich mit seiner ganzen Seele oder einem Theile derselben zum Himmel aufzuschwingen und sich damit selbst — ohne Tod und vorgängige Reinigung — zum Strahlenführer zu machen. Auf diese Weise wurde ein gegen mich gerichtetes Komplott fertig (etwa im März oder April 1894), welches dahinging, nach einmal erkannter oder angenommener Unheilbarkeit meiner Nervenkrankheit mich einem Menschen in der Weise auszuliefern, daß meine Seele demselben überlassen, mein Körper aber —in mißverständlicher Auffassung der obenbezeichneten, der Weltordnung zu Grunde liegenden Tendenz — in einen weiblichen Körper verwandelt, als socher dem betreffenden Menschen zum geschlechtlichen Mißbrauch überlassen und dann einfach "liegen gelassen", also wohl der Verwesung anheimgegeben werden sollte. Was aus dem "liegen gelassenen" Mensehen werden solle, ob derselbe damit auch wirklich todt sei, darüber scheint man sich keine ganz klare Rechenschaft gegeben zu haben. Darüber, daß dieses Komplot wirklich bestanden hat, habe ich nicht den geringsten Zweifel, immer mit der Maaßgabe, daß ich eine Betheiligung des Professors Flechsig in seiner Eigenschaft als Mensch nicht zu behaupten wage. Natürlich war von solchen Dingen, soweit der Professor Flechsig mir *als Mensch* gegenüber trat, mit keinem Worte die Rede. In dem *gleichzeitig* von ihm *als Seele* unterhaltenen Nervenanhange aber, d. h. in der im Eingang dieses Kapitels bezeichneten *Nervensprache* aber wurde dieser Absicht ganz unverhüllt Ausdruck gegeben. Dazu kam, daß auch die äußere Behandlungsweise dieser mir in der Nervensprache angekündigten Absicht zu entsprechen schien; man hielt mich wochenlang unter Entziehung meiner Kleidungsstücke im Bette fest, um — wie ich glaubte — mich wollüstigen Empfindungen, die durch die bereits in meinem Körper nach und nach eindringenden weiblichen Nerven angeregt werden konnten, zugänglicher zu machen; man wendete auch Mittel (Medikamente) an, die nach meiner Ueberzeugung den gleichen Zweck verfolgten und die ich daher mich anzunehmen weigerte, oder wenn sie mir durch die Wärter mit Gewalt eingeflößt wurden, wieder ausspie. Man kann sich vorstellen, wie mein ganzes männliches Ehr– und Selbstgefühl, meine ganze sittliche Persönlichkeit gegen dieses schändliche Vorhaben, nachdem ich dasselbe einmal mit Sicherheit erkannt zu haben glaubte, sich aufbäumte, zumal ich gleichzeitig, angeregt durch die ersten Offenbarungen, die ich durch den Verkehr mit anderen Seelen über göttlich Dinge erhalten hatte, von heiligen Vorstellungen über Gott und Weltordnung ganz erfüllt war. Gänzlich abgeschnitten von der Außenwelt, ohne jeden Verkehr mit meiner Familie, nur in den Händen roher Wärter, mit denen mich ab und zu zu prügeln, mir von den inneren Stimme als Probe meines männlichen Muthes sozusagen zur Pflicht gemacht wurde, konnte daher kein anderer Gedanke in mir entstehen, als daß jede noch so schreckliche Todesart einem so schmachvollen Ende vorzuziehen sei. Ich beschloß daher, durch den Hungertod meinem Leben ein Ende zu machen und wies jede Speise zurück, zumal die inneren Stimmen mir immer vorredeten, daß es eigentlich meine Pflicht sei, Hungers zu sterben und mich dadurch gewissermaaßen für Gott zu opfern, jeder Genuß einer Mahlzeit, nach der mein Körper doch wieder verlangte, also eine unwürdige Schwäche sei. Die Folge davon war, daß das sogenannte *"Fütterungssystem"* eingerichtet wurde, d. h. daß die Wärter, deren in der Hauptsache immer dieselben um mich herum waren — außer dem schon genannten R. ein gewisser H. und noch ein dritter, dessen Namen ich nicht kenne — mir die Speisen in den Mund zwangen, was theilweise mit der größten

Rohheit geschah. Es ist wiederholt vorgekommen, daß der eine derselben meine Hände festhielt und der andere, während ich im Bette lag, auf mir *kniete,* um mir die Speisen in den Mund zu schütten oder das Bier in den Mund zu gießen.
So war ferner jedes Bad, das ich nahm, mit Ertränkungsvorstellungen verknüpft. Man sprach — in der Nervensprache — von "Reinigungsbädern" und "heiligen Bädern"; die letzteren sollten eben die Bestimmung haben, mir Gelegenheit zum Selbsterträänken zu geben; ich bestieg fast jedes Bad in der inneren Angst, daß dasselbe dazu dienen solle, meinem Leben ein Ende zu machen. Die inneren Stimmen (namentlich die oben erwähnten dem Corps Saxonia angehörigen Seelen, sogen. Cassiopejabrüder) redeten fortwährend in diesem Sinne auf mich hinein und verhöhnten mich, daß es mir dazu an dem männlichen Muthe fehle; ich machte daher auch wiederholt den Versuch, den Kopf unter das Wasser zu stecken, wobei dann die Wärter in einzelnen Fällen meine Füße über dem Wasser festhielten, also das Selbstmordvorhaben scheinbar begünstigten, meinen Kopf auch wohl wiederholt untertauchten, dann aber unter allerhand rohen Witzen mich zwangen, aus dem Wasser wiederaufzutauchen und das Bad schließlich zu verlassen. In dem mit Professor Flechsig unterhaltenen Nervenanhang verlangte ich von demselben fortwährend Cyankali oder Strychnin, um mich zu vergiften, (einen Tropfen "Saft–Gift", wie es in der Grundsprache hieß) und Professor Flechsig — als Seele im Nervenanhang — verhielt sich diesem Verlangen gegenüber keineswegs ablehnend — sondern stellte dessen Gewährung immer halb und halb in Aussicht, machte aber die Verabreichung desselben in stundenlangen Nervenanhangsunterhaltungen immer heuchlerischer Weise von gewissen Garantieen abhängig, ob ich das Gift, *wenn* es mir gegeben werden würde, auch wirklich trinken würde u. s. w. Kam dann bei ärztlichen Besuchen Professor Flechsig als Mensch zu mir, so wollte er natürlich von solchen Dingen wiederum nichts wissen. Auch vom Lebendigbegrabenwerden als Mittel, meinem Leben ein Ende zu machen, war wiederholt die Rede. Dabei war es vom menschlichen Gesichtspunkt aus, der mich damals noch vorzugsweise beherrschte, wohl durchaus natürlich, daß ich meinen eigentlichen Feind immer nur in Professor Flechsig oder dessen Seele erblickte (später kam noch die von W.'sche Seele hinzu, worüber weiter unten das Nähere) und Gottes Allmacht als meine natürliche Bundesgenossin betrachtete, die ich nur dem Professor Flechsig gegenüber in einer Nothlage wähnte und deshalb mit allen erdenklichen Mitteln bis zur Selbstaufopferung unterstützen zu müssen glaubte. Daß Gott selbst der Mitwisser, wenn nicht gar der Anstifter des auf den an mir zu verübenden Seelenmord und die Preisgabe meines Körpers als weibliche Dirne gerichteten Plans gewesen sei, ist ein Gedanke, der sich mir erst sehr viel später aufgedrängt hat, ja zum Theil, wie ich sagen darf, mir erst während der Niederschrift des gegenwärtigen Aufsatzes zu klarem Bewußtsein gekommen ist. Zugleich habe ich aber hier, um die religiösen Vorstellungen und Gefühle anderer Menschen nicht zu verwirren, denselben Gedanken wiederholten Ausdruck zu geben, die bereits am Schlusse von Kapitel II ausgeführt worden sind. So schändlich — subjektiv genommen — das ganze Vorhaben mir erscheinen mußte, so stehe ich doch nicht an anzuerkennen, daß dasselbe von demjenigen Selbsterhaltungstriebe eingegeben war, der bei Gott ebenso natürlich ist wie bei jedem anderen belebten Wesen, — ein Selbsterhaltungstrieb, der, wie schon in anderem Zusammenhang ausgeführt worden ist, Gott in der That unter Umständen dazu zwingen mußte, die Vernichtung nicht nur einzelner Menschen, sondern vielleicht ganzer Weltkörper mit allen darauf geschaffenen Wesen in Aussicht zu nehmen. Auch von Sodom und Gomorrha wird uns im 19. Kapitel des ersten Buchs Moses erzählt, daß eine Vernichtung dieser Städte durch Schwefel– und Feuerregen erfolgt sei, obwohl unter ihren Bewohnern eine wenn auch nur vielleicht sehr geringe Anzahl "Gerechter" sich befunden hätte. Auch sonst wird im ganzen Bereich der geschaffenen Welt Niemand eine Unsittlichkeit darin finden, wenn — ohne Widerspruch mit der Weltordnung — der Stärkere den Schwächeren überwindet, das höher kultivirte Volk ein auf niedrigerer Kulturstufe stehendes von seinen Wohnplätzen verdrängt, die Katze die Maus frißt, die Spinne die Mücke tödtet u. s. w. Der Begriff der Sittlichkeit existirt überhaupt nur innerhalb der Weltordnung, d. h. des natürlichen Bandes, welches Gott mit der Menschheit zusammenhält; wo die Weltordnung einmal gebrochen ist, da bleibt nur eine Machtfrage übrig, in welcher das Recht des Stärkeren entscheidet. Das sittlich Anstößige lag also in meinem Falle nur darin, daß Gott sich selbst außerhalb der auch für ihn maßgebenden Weltordnung gestellt hatte; dazu war er aber, wenn auch nicht gerade unmittelbar gezwungen, so doch mindestens in Folge einer für Seelen schwer widerstehlichen Versuchung veranlaßt worden, die ihm durch das Vorhandensein der unreinen ("geprüften") Seele des Professors Flechsig im Himmel bereitet worden war. Vermöge der ihr damals noch in ziemlich hohem Grade eigenen menschlichen Intelligenz hatte sich überdies die Flechsig'sche Seele gewisse technische Vortheile (worüber weiter unten das Nähere) gegenüber den jedesmal zunächst mit ihr in Berührung kommenden Gottesnerven zu verschaffen gewußt, die nun einmal als Seelen die Fähigkeit zu selbstverleugnender Aufopferung, deren es bedurft hätte, um mir einen zu meiner Heilung ausreichenden Schlaf zu verschaffen und damit die Flechsig'sche Seele unschädlich zu machen, nicht besaßen. Ich bin daher geneigt, die ganze Entwicklung aus dem Gesichtspunkte eines *Verhängnisses* zu betrachten, bei welcher weder auf Seite Gottes, noch auf meiner Seite von sittlicher Verschuldung die Rede sein kann. Auf der anderen Seite bewährt aber wiederum die Weltordnung ihre ganze Größe und Erhabenheit dadurch, daß sie in einem so regelwidrig gearteten Falle auch Gott selbst die Machtmittel versagt, um einen der Weltordnung widersprechenden Zweck zu erreichen. Alle auf Verübung eines Seelenmords, auf Entmannung zu *weltordnungswidrigen* Zwecken (d. h. zur Befriedigung der geschlechtlichen Begierde eines Menschen) und später auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Versuche sind gescheitert. Ich gehe aus dem anscheinend so ungleichen Kampfe eines einzelnen schwachen Menschen mit Gott selbst, wennschon nach manchen bitteren Leiden und Entbehrungen, als Sieger hervor, weil die Weltordnung auf meiner Seite steht. Auch meine äußere Lage und mein körperliches Befinden bessert sich schon jetzt von Jahr zu Jahr. So lebe ich denn in dem zuversichtlichen Glauben,

daß die ganze Verwickelung nur eine Episode darstellen wird, die schließlich auf die eine oder andere Weise zur Wiederherstellung weltordnungsmäßiger Zustände führen wird. Vielleicht kann sogar das persönliche Ungemach, das ich zu erdulden gehabt habe, und der Verlust der bisherigen Seligkeiten einen gewissen Ausgleich dadurch finden, daß für die Menschheit aus Anlaß meines Falles mit einem Schlage die Erkenntniß religiöser Wahrheiten in ungleich höherem Maße erschlossen wird, als auf dem Wege der wissenschaftlichen Forschung bei aller Anwendung menschlichen Scharfsinnes in Jahrhunderten oder überhaupt jemals möglich gewesen wäre. Welchen unschätzbaren Gewinn es für die Menschheit bedeuten würde, wenn durch meine persönlichen Schicksale, *namentlich auch in ihrer noch bevorstehenden Gestaltung* dem bloßen Materialismus und ebenso einem unklaren Pantheismus ein und für alle Male der Boden entzogen werde, braucht in Worten kaum ausgedrückt zu werden.

6. Kapitel – Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung. Visionen. "Geisterseher"

Die Zeit, die ich in dem vorstehenden Kapitel zu schildern versucht habe — etwa von Mitte März bis Ausgang Mai 1894, angenommen einmal, daß es sich dabei wirklich nur um einige irdische Monate und nicht etwa um Jahrhunderte gehandelt habe — ist, wie ich wohl sagen darf, die grausigste Zeit meines Lebens gewesen. Und doch war diese Zeit auch die *heilige* Zeit meines Lebens, wo meine Seele ganz begeistert von den übersinnlichen Dingen, die immer massenhafter auf mich eindrangen, inmitten der rohen Behandlung, die ich äußerlich erfuhr, von den erhabensten Vorstellungen über Gott und Weltordnung erfüllt war. Dabei war ich doch von Jugend auf ein Mensch gewesen, der zu Allem eher geneigt gewesen war, als zu religiöser Schwärmerei. Alle Menschen, die mir in meinem früheren Leben irgend näher getreten sind, werden mir bezeugen müssen, daß ich eine ruhige, leidenschaftslose, klar denkende, fast nüchterne Natur war, deren individuelle Begabung weit mehr in der Richtung kühler verstandesmäßiger Kritik lag als in schöpferischer Thätigkeit einer freiwaltenden Einbildungskraft. Ich war, wenn ich mich auch hin und wieder bei kleinen familiären Anlässen in Gelegenheitsversen versucht habe, keineswegs das, was man einen *Dichter* zu nennen pflegt. Auch war ich nicht einmal (seit der Zeit meines Jünglingsalters) ein eigentlich gläubiger Mensch im Sinne unserer positiven Religion gewesen. Ich war zwar ebensowenig zu irgendwelcher Zeit ein Religionsverächter gewesen, ich vermied es vielmehr, viel über religiöse Dinge zu sprechen, und hatte von jeher die Empfindung, daß man Menschen, die das Glück hatten, sich auch in späteren Jahren einen frommen Kinderglauben bewahren zu können, in diesem Glück nicht stören dürfe. Allein ich selbst hatte mich doch zuviel mit naturwissenschaftlichen Dingen, namentlich mit Werken, die auf dem Boden der sogen. modernen Entwickelungslehre standen, beschäftigt, als daß ich nicht wenigstens zu Zweifeln an der buchstäblichen Wahrheit alles Dessen, was die christliche Religion lehrte, hätte gelangen müssen. Der Gesammteindruck bei mit war zwar immer der gewesen, daß der Materialismus nicht das letzte Wort in göttlichen Dingen sein könne, allein ebensowenig hatte ich mich zu einem festen Glauben an die Existenz eines persönlichen Gottes aufzuschwingen oder mir denselben zu bewahren vermocht.

Wenn ich es nun versuchen will, in Betreff der Zeit, die ich vorstehend meine *heilige Zeit* genannt habe, in diesem Kapitel noch einige weitere Einzelheiten zu geben, so bin ich mir der Schwierigkeiten, die sich mir dabei entgegenstellen, wohl bewußt. Die Schwierigkeiten sind theils äußerer, theils innerer Natur. Einmal bin ich bei einem solchen Versuche nur auf mein Gedächtniß angewiesen, da ich zu jener Zeit irgend welche Aufzeichnungen zu machen nicht in der Lage war: es stand mir weder Schreibmaterial zur Verfügung, noch würde ich auch zu schriftlichen Aufzeichnungen eine Neigung empfunden haben, da ich damals — ob mit Recht oder Unrecht bleibe vorläufig dahingestellt — die ganze Menschheit untergegangen glaubte, also irgend ein Zweck für schriftliche Aufzeichnungen nicht ersichtlich gewesen wäre. Sodann waren die Eindrücke, die auf mich einstürmten, ein so wunderbares Gemisch von natürlichen Ereignissen und Vorgängen übersinnlicher Natur, daß es für mich unendlich schwer fällt, bloße Traumbilder von Erlebnissen in wachem Zustande zu unterscheiden, also bestimmt zu sagen, inwieweit allem demjenigen, was ich erlebt zu haben glaube, auch wirklich historische Realität zukommt. Meine Erinnerungen aus jener Zeit müssen daher in gewissem Grade das Gepräge der Verworrenheit an sich tragen.

Ein Theil meiner Erinnerungen will zu keiner der mir im Wesentlichen bekannten Räumlichkeiten der Flechsig'schen Anstalt recht stimmen; hieraus in Verbindung mit anderen Umständen ergaben sich für mich Zweifel darüber, ob ich auch wirklich die ganze Zeit, um die es sich hier handelt, in der Flechsig'schen Anstalt und nicht zeitweise irgendwo anders gewesen sei. Die ärztliche Behandlung lag außer in den Händen des Professor Flechsig in den Händen zweier Assistenzärzte, Dr. Täuscher und Dr. Quentin. In der Zeit, von der ich jetzt handele, gab es eine Periode, wo die Ärzte überhaupt nicht zu sehen, sondern nur Wärter — immer die oben Genannten — um mich herum waren. In dieser Zeit machte mir die Anstalt selbst einen völlig verwaisten Eindruck; auch von anderen Patienten sah ich, wenn ich den vor meinem Zimmer gelegenen Korridor betrat, wenig oder gar nichts. Geraume Zeit danach erschien dann Professor Flechsig wieder, aber wie schon oben erwähnt, in einer mir wenigstens einen nicht unwesentlich veränderten Eindruck machenden Gestalt; die Assistenzärzte habe ich in der letzten Zeit meines Aufenthalts in der Anstalt, soviel ich mich erinnere, entweder gar nicht oder nur in ganz vereinzelten Fällen gesehen.

Bereits im vorigen Kapitel ist erwähnt worden, daß in Folge meiner beständig anwachsenden Nervosität und der dadurch gesteigerten Anziehungskraft eine immer größere Anzahl abgeschiedener Seelen sich zu mir angezogen fühlte — in erster Linie immer solche, die aus persönlichen Beziehungen im Leben noch ein besonderes Interesse für mich bewahrt haben mochten — um sich dann auf meinem Kopfe oder in meinem Leibe zu verflüchtigen. Der Vorgang endete in sehr zahlreichen Fällen damit, daß die betreffenden Seelen zuletzt noch als sog. "kleine Männer"

— winzige Figürchen in Menschenform, aber vielleicht nur von der Größe einiger Millimeter — ein kurzes Dasein auf meinem Kopfe führten, um dann völlig zu verschwinden. Ich nehme an, daß diese Seelen, die bei ihrer ersten Annäherung vielleicht noch über eine ziemlich große Zahl von Nerven verfügten und daher ein noch ziemlich kräftiges Identitätsbewußtsein hatten, bei jeder Annäherung einen Theil ihrer Nerven vermöge der Anziehungskraft zu Gunsten meines Körpers einbüßten und schließlich nur noch aus einem einzigen Nerv bestanden, der dann auf Grund eines wunderbaren, nicht weiter zu erklärenden Zusammenhangs die Form eines "kleinen Mannes" in dem oben angegebenen Sinne annahm, als letzte Daseinsform der betreffenden Seelen vor ihrem völligen Verschwinden. Dabei wurden mir in sehr vielen Fällen die Sterne oder Sternbilder genannt, von denen sie ausgingen oder "unter denen sie hingen", Namen, die zum Theil mit den üblichen astronomischen Bezeichnungen übereinstimmten, zum Theil aber auch nicht. So wurden besonders häufig genannt die Cassiopeja, die Wega, die Capella, auch ein Stern "Gemma" (von dem ich nicht weiß, ob er einer astronomischen Bezeichnung entspricht); ferner die "Crucianer" (vielleicht das südliche Kreuz?) das "Firmament" u. a. m. Es gab Nächte, wo die Seelen schließlich als "kleine Männer" zu Hunderten, wenn nicht zu Tausenden auf meinem Kopfe sozusagen herabträufelten. Dabei warnte ich immer vor der Annäherung, weil ich jedesmal nach früheren Vorgängen das Bewußtsein von der ins Maßlose gesteigerten Anziehungskraft meiner Nerven hatte, während die Seelen eine so bedrohliche Anziehungskraft immer zunächst für ganz unglaublich hielten. Andere Strahlen, die sich als Gottes Allmacht selbst in der obenbezeichneten Weise gerierten, trugen andere Bezeichnungen wie "der Herr der himmlischen Heerschaaren", "der gute Hirte", "der Allmächtige", usw. usw. Im Zusammenhang mit diesen Erscheinungen trat in den Visionen, die ich allnächtlich hatte, schon sehr früh die Vorstellung eines *Weltuntergangs* als Folge der nicht mehr lösbaren Verbindung zwischen Gott und mir in den Vordergrund. Von allen Seiten trafen Hiobsposten ein, daß nunmehr auch dieser oder jene Stern, dieses oder jene Sternbild habe "aufgegeben" werden müssen; bald hieß es, nunmehr sei auch die Venus "überfluthet", bald, nunmehr müsse das ganze Sonnensystem "abgehängt" werden, bald, die Cassiopeja (das ganze Sternbild derselben) habe zu einer einzigen Sonne zusammengezogen werden müssen, bald, nur die Plejaden seien vielleicht noch zu retten usw. usw. Während ich diese Visionen in der Nacht hatte, glaubte ich am Tage zu bemerken, daß die Sonne meinen Bewegungen folgte; wenn ich in dem einfenstrigen Zimmer, das ich damals inne hatte, mich hin und herbewegte, so sah ich den Sonnenschein meinen Bewegungen entsprechend bald an der (von der Thür aus gerechnet) rechten bald an der linken Wand. Es ist schwer für mich, bei dieser Wahrnehmung, die ich, wie erwähnt, am *Tage* gemacht habe, an eine Sinnestäuschung zu glauben, zumal ich mich erinnere, auf diese mich natürlich mit Entsetzen erfüllende Wahrnehmung einmal bei einem Besuche den Assistenzarzt Dr. Täuscher aufmerksam gemacht zu haben. Als ich dann in späterer Zeit wieder regelmäßig in den Garten kam, habe ich — wenn mich meine Erinnerung nicht völlig trügt — "zwei Sonnen" auf einmal am Himmel stehen sehen, von denen die eine unsere irdische Sonne, die andere das zu einer einzigen Sonne zusammengezogene Sternbild der Cassiopeja sein sollte. Dabei hat sich aus der Gesammtheit meiner Erinnerungen der Eindruck in mir festgesetzt, als ob der betreffende nach gewöhnlicher menschlicher Annahme nur drei bis vier Monate umspannende Zeitraum in Wirklichkeit eine ungeheuer lange Zeit umfaßt haben müsse, als ob einzelne Nächte die Dauer von Jahrhunderten gehabt hätten, sodaß innerhalb dieser Zeit sehr wohl die tiefgreifendsten Veränderungen mit der ganzen Menschheit mit der Erde selbst und dem ganzen Sonnensystem sich vollzogen haben konnten. In Visionen war wiederholt davon die Rede gewesen, daß das Werk einer 14000jährigen Vergangenheit verloren sei — diese Ziffer sollte wahrscheinlich die Zeitdauer der Bevölkerung der Erde mit Menschen bezeichnen — und daß der Erde nur noch die Dauer von etwa 200 Jahren beschieden sei — wenn ich nicht irre, wurde die Ziffer 212 genannt —; in der letzten Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt erachtete ich diesen Zeitraum für bereits abgelaufen, hielt mich demzufolge für den einzigen noch übrig gebliebenen wirklichen Menschen und die wenigen menschlichen Gestalten, die ich außer mir noch sah —den Professor Flechsig selbst, einige Wärter und sehr wenige, vereinzelte Patienten von mehr oder weniger abenteuerlicher Erscheinung — nur für hingewunderte, "flüchtig hingemachte Männer". Ich erwog Möglichkeiten, wie die, daß die ganze Flechsig'sche Anstalt oder vielleicht die Stadt Leipzig mit ihr aus der Erde "ausgehoben" und nach irgend einem anderen Weltkörper versetzt worden sei, Möglichkeiten, auf die die Fragen der mit mir redenden Stimme, ob denn Leipzig noch stehe usw. manchmal hinzudeuten schienen. Den Sternhimmel betrachtete ich als ganz oder wenigstens in der Hauptsache erloschen. Irgendwelche Gelegenheit zur Berichtigung derartiger Vorstellungen war mir nicht geboten. Das Fenster meines Schlafzimmers war in der Nacht mit einem schweren hölzernen Laden verschlossen, sodaß mir der Anblick des nächtlichen Himmels entzogen war. Am Tage sah ich über die Mauern des Anstaltsgartens hinaus nur wenige der unmittelbar anstoßenden Gebäude. In der Richtung des Bayrischen Bahnhofs sah ich über die Mauern der Anstalt hinweg nur einen schmalen Streifen Landes, der mir einen durchaus fremdartigen, von der eigentlichen Beschaffenheit der mir wohlbekannten Gegend völlig abweichenden Eindruck machte; man sprach zuweilen von einer "heiligen" Landschaft. Das Pfeifen der Eisenbahnzüge, das mir doch kaum hätte entgehen können, habe ich lange Zeit hindurch niemals vernommen. Nur das Fortbrennen der Gasflammen machte mich in der Annahme einer völligen Isolierung der Flechsig'schen Anstalt wieder irre, da ich danach doch irgend einen Zusammenhang mit der Stadt Leipzig annehmen mußte, wenn ich nicht gerade an die Möglichkeit eines für die Anstalt eigens errichteten Gasometers denken wollte. Ich bewahre ferner Erinnerungen in meinem Gedächtnisse, deren Eindruck ich nur im Allgemeinen dahin bezeichnen kann, daß es mir so ist, als ob ich selbst eine Zeit lang noch in einer zweiten, geistig minderwerthigen Gestalt vorhanden gewesen sei. Ob etwas Derartiges im Wege von Wundern denkbar wäre, ob es möglich gewesen wäre, mich mit einem Theile meiner Nerven in einem zweiten Körper noch einmal zu setzen, muß ich dahingestellt sein lassen. Ich kann nur

wiederholen, daß ich Erinnerungen habe, die auf eine solche Möglichkeit hinzudeuten scheinen. In der zweiten minderwerthigen Gestalt, von der ich selbst den Bewußtseinseindruck bewahre, nur im Besitze geringerer Verstandeskräfte gewesen zu sein, wurde mir gesagt, es sei schon ein anderer Daniel Paul Schreber vorhanden gewesen, der geistig sehr viel veranlagter gewesen sei, als ich. Da in dem mir sehr genau bekannten Stammbaum meiner Familie niemals ein anderer Daniel Paul Schreber vor mir existiert hat, so glaube ich diesen anderen Daniel Paul Schreber nur auf mich selbst als im Vollbesitz meiner Nerven befindlich, beziehen zu dürfen. In der zweiten minderwerthigen Gestalt muß ich dann an irgend einem Tage, wenn ich den Ausdruck brauchen darf, sanft verschieden sein; ich habe die Erinnerung, daß ich in einem Zimmer, das ich mit keiner der mir bekannten Räumlichkeiten der Flechsig'schen Anstalt in Uebereinstimmung bringen kann, im Bette lag und dabei das deutliche Bewußtsein eines allmählichen Auslöschens meiner Seele hatte, ein Zustand, der übrigens, abgesehen von wehmüthigen Erinnerungen an meine Frau, deren ich dabei viel gedachte, durchaus den Charakter eines schmerzlosen friedlichen Hinüberschlummerns hatte. Auf der andern Seite gab es eine Zeit, wo die mit mir im Nervenanhang stehenden Seelen von einer Mehrheit von Köpfen (d. h. mehreren Individualitäten in demselben Schädel) redeten, die sie bei mir vorfanden und gleichsam erschreckt zurückfuhren etwa mit dem Ausdruck: "Um Himmelswillen, das ist ja ein Mensch mit mehreren Köpfen". Ich bin mir wohl bewußt, wie phantastisch alles Derartige für andere Menschen klingen muß; ich gehe demnach auch nicht soweit zu behaupten, daß alles darüber Erzählte objektive Wirklichkeit gewesen ist; ich referiere nur, welche Eindrücke als Erinnerungen noch in meinem Gedächtnisse haften.

Die mit der Vorstellung eines Weltuntergangs im Zusammenhang stehenden Visionen, deren ich, wie bereits erwähnt, unzählige hatte, waren zum Theil grausiger Natur, zum Theil aber wiederum von unbeschreiblicher Großartigkeit. Ich will nur einiger weniger gedenken. In einer derselben fuhr ich gleichsam in einem Eisenbahnwagen oder einem Fahrstuhl sitzend, in die Tiefen der Erde hinab und machte dabei sozusagen die ganze Geschichte der Menschheit oder der Erde rückwärts durch, in den oberen Regionen gab es noch Laubwälder; in den unteren Regionen wurde es immer dunkeler und schwärzer. Beim zeitweiligen Verlassen des Gefährtes wandelte ich wie auf einen großen Friedhof, wobei ich u. A. die Stätten, wo die Bewohnerschaft Leipzigs lag, auch das Grab meiner eigenen Frau kreuzte. Ich drang, wieder in dem Gefährt sitzend, nur bis zu einem Punkte 3 vor; den Punkt 1, der den Uranfang der Menschheit bezeichnen sollte, scheute ich mich zu betreten. Beim Rückwärtsfahren stürzte der Schacht hinter mir ein, unter steter Gefährdung eines gleichzeitig darin befindlichen "Sonnengottes". Im Zusammenhang damit hieß es dann, daß zwei Schächte vorhanden gewesen seien (ob dem Dualismus der Gottesreiche entsprechend?); als die Nachricht kam, daß auch der Zweite Schacht eingestürzt sei, gab man alles verloren. Ein anderes Mal durchquerte ich die Erde vom Ladogasee bis Brasilien und baute dort in einem schloßartigen Gebäude in Gemeinschaft mit einem Wärter eine Mauer zum Schutz der Gottesreiche gegen eine sich heranwälzende gelbliche Meeresfluth — ich bezog es auf die Gefahr syphilitischer Verseuchung. Wiederum ein anderes Mal hatte ich das Gefühl, als ob ich selbst zur Seligkeit heraufgezogen würde; ich hatte dann gleichsam von den Höhen des Himmels herab unter einem blauen Gewölbe ruhend die ganze Erde unter mir, ein Bild von unvergleichlicher Pracht und Schönheit; als den zur Bezeichnung des Bildes dienenden Namen hörte ich einen Ausdruck ungefähr wie "Gottseibeieinanderaussicht" lautend. Bei anderen Vorgängen bin ich zweifelhaft, ob es sich um bloße Visionen oder nicht wenigstens zum Theil um wirkliche Erlebnisse handelt. Ich erinnere mich, daß ich sehr oft in der Nacht nur mit dem Hemd bekleidet (alle Kleidungsstücke waren mir ja weggenommen) auf der Diele meines Schlafzimmers gesessen habe, nachdem ich das Bett irgend welchem inneren Antriebe folgend verlassen hatte. Die Hände, die ich hinter meinem Rücken auf den Boden gestemmt hatte, wurden mir dann von bärenartigen Gestalten (schwarzen Bären) von Zeit zu Zeit *fühlbar* in die Höhe gehoben; andere "schwarze Bären", größere und kleinere, sah ich mit glühenden Augen um mich herum in der Nähe sitzen. Meine Bettstücken gestalteten sich zu sogenannten "weißen Bären". Durch die Luke in der Thür meines Schlafzimmers sah ich gelbe Männer von Untermittelgröße hin und wieder vor der Thür meines Schlafzimmers erscheinen, mit denen ich irgend welchen Kampf aufzunehmen bereit sein mußte. Katzen mit glühenden Augen erschienen zeitweise auf den Bäumen des Anstaltsgartens, wenn ich noch in wachem Zustande war, d. i. in den späteren Abendstunden. Ich habe ferner Erinnerungen, nach denen ich eine Zeit lang in einem Schlosse an irgend einem Meer gewesen bin, das in der Folge wegen drohender Überflutung verlassen werden mußte und aus dem ich dann nach langer, langer Zeit in die Flechsigsche Anstalt zurückgekehrt bin, in der ich mich auf einmal in den mir von früher bekannten Verhältnissen wiederfand. Vor den Fenstern meines Schlafzimmers sah ich beim Oeffnen der Läden am frühen Morgen einen dichten Wald, nur wenige Meter vom Fenster enfernt, soviel mir erinnerlich, hauptsächlich aus Birken und Fichten bestehend. Die Stimmen nannten ihn einen heiligen Wald. Mit dem Garten der Universitäts–Nervenklinik, einer jungen, erst seit 1882 angelegten Anpflanzung, die im Wesentlichen nur aus Reihen einzelner Bäume entlang der Wege bestand, hatte dieser Anblick nicht die entfernteste Aehnlichkeit. Daß ein solcher Wald, wenn er wirklich vorhanden war, nicht in drei bis vier Monaten hätte herauswachsen können, ist selbstverständlich. Mein Kopf war in Folge des massenhaften Zuströmens von Strahlen sehr häufig von einem Lichtschimmer umflossen, ähnlich wie der Heiligenschein von Christus u. s. w. auf Bildern dargestellt wird, nur unvergleichlich reicher und glänzender: der sog. "Strahlenkrone". Die Reflexwirkung dieser Strahlenkrone war so stark, als eines Tages der Professor Flechsig mit dem Assistenzarzt Dr. Quentin an meinem Bette erschien, letzterer dabei vor meinen sehenden Augen verschwand; das Gleiche war ein anderes Mal auch mit dem Wärter H. der Fall. Längere Zeit war davon die Rede, daß ich selbst unter dem Schutze der Cassiopeja verbleiben sollte, während die Sonne irgend welcher anderen Bestimmung

zugeführt, wahrscheinlich dem ihr zugehörigen Planetensystem, also auch unserer Erde erhalten werden sollte. Die Anziehungskraft meiner Nerven war jedoch so stark, daß dieser Plan nicht ausgeführt werden konnte, die Sonne vielmehr da, wo ich mich befand, verbleiben oder ich selbst zurückversetzt werden mußte.
Nach solchen Eindrücken, deren Deutung ich vielleicht in einem der späteren Kapitel versuchen werde, wird man es einigermaßen verständlich finden, daß ich Jahre hindurch in dem Zweifel gelebt habe, ob ich mich wirklich auf der Erde oder nicht vielmehr auf irgend einem anderen Weltkörper befinde. Noch im Jahre 1895 habe ich die Möglichkeit erwogen, ob ich mich nicht auf dem Phobos befinde, einem Trabenten des Planeten Mars, der mir in irgend welchem Zusammenhange einmal von den Stimmen genannt worden war und ob ich in dem Mond, den ich zu dieser Zeit manchmal am Himmel stehen sah, nicht den zugehörigen Hauptplaneten Mars zu erblicken habe.
In der Sprache der Seelen hieß ich in der im gegenwärtigen Kapitel behandelten Zeit *"Der Geisterseher"* d. h. ein Mensch, der Geister sieht, mit Geistern oder abgeschiedenen Seelen Verkehr hat. Namentlich pflegte die Flechsig'sche Seele von mir als den "größten Geisterseher aller Jahr. hunderte" zu reden, worauf ich dann, von größeren Gesichtspunkten ausgehend, ab und zu wohl einhielt, daß man wenigstens von dem größten Geisterseher aller *Jahrtausende* sprechen müsse. In der That wird, seitdem die Welt steht, wohl kaum ein Fall, wie der meinige, vorgekommen sein, daß nämlich ein Mensch nicht blos mit *einzelnen* abgeschiedenen Seelen, sondern mit der Gesammtheit aller Seelen und mit Gottes Allmacht selbst in kontinuirlichen, das heißt einer Unterbrechung nicht mehr unterliegenden Verkehr getreten wäre. In der ersten Zeit suchte man zwar noch Unterbrechungen herzustellen; man unterschied noch "heilige Zeiten", d. h. solche Zeiten, in denen ein Nervenanhang oder ein Strahlenverkehr oder ein Sprechen von Stimmen — alles im Grunde genommen nur verschiedene Ausdrücke für denselben Vorgang — stattfinden sollte und "nichtheilige Zeiten", in denen man den Strahlenverkehr aufzugeben beabsichtigte. Allein bald duldete die übermäßige Anziehungskraft meiner Nerven keine solchen Pausen oder Unterbrechungen mehr; es gab nur noch "heilige Zeiten". Geisterseher minderen Grades mag es wohl schon vor meinem Falle in größerer oder geringerer Zahl gegeben haben. Um nicht bis auf die biblische Vorgänge zurückzugehen, halte ich z. B. in dem Falle der Jungfrau von Orléans oder der Kreuzfahrer bei Auffindung der heiligen Lanze in Antiochien oder des Kaisers Constantin bei der bekannten für den Sieg des Christenthums entscheidenden Vision: In hoc signo vinces einen vorübergehend eingetretenen Strahlenverkehr, vorübergehende göttliche Eingebungen für sehr wahrscheinlich. Auch bei stigmatisierten Jungfrauen mag wohl hin und wieder das Gleiche angenommen werden dürfen. In Sage und Dichtung aller Völker wimmelt es förmlich von Bewegungen mit Geistern, Elfen, Kobolden u. s. w., und die Annahme, daß man es bei allen diesen Vorstellungen nur mit willkürlichen Erfindungen der menschlichen Einbildungskraft ohne irgend welchen realen Hintergrund zu thun habe, erscheint mir einfach thöricht. Mit Interesse habe ich demzufolge davon Kenntniß genommen, daß nach dem mir (während ich mit Abfassung dieser Niederschrift beschäftigt war) auf einige Zeit leihweise zur Verfügung gestellten Lehrbuch der Psychiatrie von Kräpelin (5. Auflage, Leipzig 1896, Seite 95 ff. und namentlich Seite 110 ff.) die Vorstellung, mit irgendwelchen Stimmen in übernatürlichem Verkehr zu stehen, auch sonst bei Menschen, deren Nerven sich in einem Zustande von krankhafter Erregung befanden, öfters beobachtet worden ist. Ich will durchaus nicht bezweifeln, daß man es in sehr vielen derartigen Fällen mit bloßen Sinnestäuschungen zu thun haben mag, als welche sie in dem genannten Lehrbuche durchweg behandelt werden. Allein die Wissenschaft würde meines Erachtens doch sehr unrecht thun, wenn sie *alle* derartige Erscheinungen als jeder objektiven Realität entbehrend mit der Bezeichnung als "Sinnestäuschungen" in die allgemeine Rumpelkammer der unwirklichen Dinge werfen wollte, wie dies vielleicht bei den von Kräpelin Seite 108 ff. behandelten, mit übersinnlichen Dingen *nicht* in Zusammenhang stehenden Sinnestäuschungen gerechtfertigt sein mag. Ich halte es durchaus nicht für ausgeschlossen, daß es sich wenigstens in einer gewissen Anzahl derartiger Fälle um wirkliche Geisterseher niederen Grades in dem vorher entwickelten Sinne gehandelt hat. Dabei soll nicht in Abrede gestellt werden, daß zugleich eine krankhaft erhöhte Erregbarkeit der Nerven vorgelegen hat, insofern eben erst vermöge der dadurch erhöhten Anziehungskraft der Nerven die Entstehung eines Verkehrs mit übersinnlichen Kräften ermöglicht und begünstigt worden ist. Daß *bei mir* bloße Sinnestäuschungen vorliegen sollen, erscheint mir schon vornherein psychologisch undenkbar. Denn die Sinnestäuschung, mit Gott oder abgeschiedenen Seelen in Verkehr zu stehen, kann doch füglich nur in solchen Menschen entstehen, die in ihren krankhaft erregten Nervenzustand bereits einen sicheren Glauben an Gott und an die Unsterblichkeit der Seele mitgebracht haben. *Dies ist aber bei mir nach dem im Eingang dieses Kapitels Erwähnten gar nicht der Fall gewesen.* Auch die sogen. Medien der Spiritisten dürften, wenn schon in vielen Fällen Selbsttäuschung und Betrug mit unterlaufen mag, doch in einer nicht geringen Zahl von anderen Fällen als wirkliche Geisterseher niederen Grades in dem angegebenen Sinne anzusehen sein. Man hüte sich also in solchen Dingen vor unwissenschaftlicher Generalisierung und vorschneller Aburtheilung. Wenn die Psychiatrie nicht schlechthin alles Uebersinnliche leugnen und solchergestalt mit beiden Füßen in das Lager des nackten Materialismus treten will, so wird sie nicht umhin können, die Möglichkeit anzuerkennen, daß man es bei Erscheinungen der beschriebenen Art unter Umständen mit wirklichen Vorgängen zu thun habe, die sich nicht ohne Weiteres mit dem Schlagworte "Sinnestäuschungen" abfertigen lassen.
Ich kehre nach dieser Abschweifung zu dem eigentlichen Gegenstande meiner Arbeit zurück und werde in dem nächsten Kapitel eine Fortsetzung des Bisherigen folgen lassen, wobei ich theils noch einige weitere dem Gebiete des Uebersinnlichen angehörige Punkte, die in dem Zusammenhang des Vorhergehenden nicht gut untergebracht werden konnten, berühren, theils namentlich auch meine äußeren Lebensschicksale während der Zeit, von der ich

gegenwärtig handle, besprechen werde.

7. Kapitel – Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung; eigenartige Krankheitserscheinungen. Visionen

Genauere chronologische Angaben bin ich in betreff der Zeit, die zwischen den letzten Besuchen meiner Frau (Mitte Februar 1894) und dem Ende meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt (Mitte Juni 1894) in der Mitte liegt, aus dem bereits erwähnten Grunde zu machen nicht im Stande. Nur einige wenige Anhaltspunkte stehen mir in dieser Beziehung zu Gebote. Ich habe die Erinnerung, daß mir etwa Mitte März 1894, als der Verkehr mit übersinnlichen Kräften bereits in ziemlicher Stärke hervorgetreten war, ein Zeitungsblatt vorgelegt wurde, in dem so etwas wie meine eigene Todesnachnicht zu lesen war; ich faßte diesen Vorgang als einen Wink auf, daß ich auf irgendwelche Rückkehr in die menschliche Gesellschaft nicht mehr zu rechnen habe. Ob es sich bei der betreffenden Wahrnehmung um einen wirklichen Vorgang oder um eine im Wege der Vision erzeugte Sinnestäuschung gehandelt hat, wage ich nicht zu behaupten. Nur der Eindruck ist mir geblieben, daß es bei diesem und ähnlichen Vorkommnissen, wenn wirklich Visionen in Frage gewesen sein sollten, Visionen waren, in denen *Methode* lag, d. h. daß ein gewisser Zusammenhang bestand, welcher mich jedenfalls erkennen ließ, was man mit mir vorhatte. Es war die Zeit, in welcher ich, wie schon erwähnt, dauernd, bei Tag und Nacht, im Bette festgehalten wurde; ob und wieviel Wochen vermag ich nicht zu sagen. Um die Zeit der Osterfeiertage — wann Ostern im Jahre 1894 fiel, weiß ich nicht — muß dann mit der Person des Professor Flechsig eine wichtige Veränderung vorgegangen sein. Ich habe vernommen, daß derselbe während dieser Feiertage eine Erholungsreise nach der Pfalz oder dem Elsaß unternommen haben soll. Im Zusammenhang damit habe ich Visionen gehabt, wonach sich Professor Flechsig entweder zu Weißenburg im Elsaß oder im Polizeigefängniß in Leipzig erschossen habe; ich habe auch — als Traumbild — seinen Leichenzug gesehen, der sich von seiner Wohnung nach dem Thonberg zu (also eigentlich nicht in der Richtung, die man nach der damaligen Verbindung der Universitäts–Nervenklinik mit dem inneren Johannisfriedhofe vermuthen sollte) bewegte. In anderen Visionen war mir derselbe wiederholt in Begleitung eines Schutzmannes oder in der Unterhaltung mit seiner Frau erschienen, deren Zeuge ich im Wege des Nervenanhangs wurde und wobei sich Professor Flechsig seiner Frau gegenüber "Gott Flechsig" nannte, sodaß diese geneigt war, ihn für verrückt zu halten. Daß es sich bei diesen Visionen nicht um Vorgänge handelt, die sich gerade genau in der Weise, wie ich sie gesehen zu haben glaubte, wirklich zugetragen haben, ist mir jetzt wenigstens unzweifelhaft. Wohl aber halte ich ihre *Deutung* in dem Sinne für statthaft, daß sie eine Kundgebung der göttlichen Auffassung waren, was mit Professor Flechsig hätte geschehen *sollen*. Dagegen ist es ein wirklicher, d. h. nach der Bestimmheit meiner Erinnerung in diesem Punkte für mich *subjektiv gewisser* Vorgang — mögen mir nun andere Menschen darin Glauben schenken können oder nicht — daß ich ungefähr um dieselbe Zeit die Seele und zwar wahrscheinlich die *ganze* Seele des Professor Flechsig vorübergehend im Leibe gehabt habe. Es war ein ziemlich umfänglicher Ballen oder Knäuel, den ich am ehesten mit einem entsprechenden Volumen Watte oder Spinngewebe vergleichen möchte, der mir im Wege des "Wunders" in den Bauch geschleudert worden war, vermuthlich, um darin seinen Untergang zu finden. Diese Seele im Leibe zu behalten, sozusagen zu verdauen, wäre bei dem Umfang derselben wahrscheinlich ohnedies eine Unmöglichkeit gewesen; ich entließ dieselbe jedoch, als sie sich zu befreien strebte, freiwillig, einer Art Regung des Mitleids folgend, und sie entrang sich darauf durch meinen Mund wieder nach außen. Ueber die objektive Realität dieses Vorgangs habe ich um so weniger einen Zweifel, als ich später noch in einer ganzen Anzahl anderer Fälle in die Lage gekommen bin, Seelen oder Seelentheile in meinem Mund aufzunehmen und davon insbesondere noch eine ganz sichere Erinnerung an die üble Geruchs– und Geschmacksempfindung bewahre, welche derartige *unreine* Seelen demjenigen, in dessen Körper sie durch den Mund eintreten, verursachen.

An die vorstehend erwähnten Vorgänge schloß sich, soviel mir erinnerlich, diejenige Periode an, welche mir von den Stimmen als die Zeit des ersten Gottesgenichtes bezeichnet wurde. Zufällig habe ich hier noch einige Daten im Gedächtnisse behalten, die mir von irgend welcher Seite genannt worden sein müssen; danach hätte das erste Gottesgericht den Zeitraum vom 2. oder 4. bis 19. April 1894 umfaßt. Dem "ersten Gottesgerichte" folgten dann noch eine Anzahl weiterer Gottesgerichte, die jedoch dem ersten an Großartigkeit der Eindrücke im Ganzen nicht unwesentlich nachstanden. Es handelte sich bei dem "ersten Gottesgerichte" um eine Reihe fortlaufender, bei Tag und bei Nacht erfolgender Visionen, denen, wenn ich so sagen darf, eine gemeinschaftliche *Generalidee* zu Grunde lag. Es war die Vorstellung, daß, nachdem aus den Kreisen des deutschen Volkes heraus durch den Konflikt zwischen Professor Flechsig und mir eine für den Bestand der Gottesreiche gefährliche Krisis sich ergeben habe, dem deutschen Volke, insbesondere dem evangelischen Deutschland nicht mehr die Führerschaft als auserwähltes Volk Gottes belassen werden könne, daß dasselbe vielleicht sogar bei Besetzung anderer "Weltkugeln" ("bewohnten Planeten?") ganz ausfallen müsse, sofern nicht ein Kämpe für das deutsche Volk auftrete, der die fortdauernde Würdigkeit desselben erweise. Dieser Kämpe sollte bald ich selbst sein, bald eine andere von mir zu bezeichnende Persönlichkeit, und ich habe in Folge dessen auf das Drängen der im Nervenanhang mit mir redenden Stimmen die Namen einer Anzahl hervorragender Männer als den nach meinem Dafürhalten für einen solchen Streit geeigneten Kämpen genannt. Im Zusammenhang mit dem bezeichneten Grundgedanken des ersten Gottesgerichts stand das bereits im vorigen Kapitel erwähnte Vordringen des Katholizismus, des Judenthums und des Slaventhums. Auch hierauf bezügliche Visionen habe ich in ziemlicher Anzahl gehabt, u. a. den Frauenflügel der Universitäts–Nervenklinik als zu einem Nonnenkloster oder einer katholischen Kapelle eingerichtet, barmherzige Schwestern in den Räumen unter dem Dache der Anstalt sitzen gesehen usw. usw. Dann aber hieß es, auch mit dem Katholizismus

gehe es nicht mehr; nach dem Tode des jetzigen Papstes und eines Zwischenpapstes Honorius sei ein weiteres Konklave nicht mehr zu Stande gekommen, weil die Katholiken den Glauben verloren hätten usw. usw. Alles dies habe ich in der damaligen Zeit für wirkliche geschichtliche Vorgänge gehalten und demzufolge eine vielleicht mehrhundertjährige Entwicklung als bereits der Vergangenheit angehörig gelaubt. Diese Auffassung kann ich natürlich jetzt nicht mehr aufrecht erhalten. Nachdem ich — freilich erst nach dem Verlauf mehrerer Jahre — durch Zeitungen und Briefe wieder in einen gewissen Verkehr mit der Außenwelt getreten bin, nachdem ich an dem Zustande der Baulichkeiten, die ich in der hiesigen Anstalt selbst und in deren Umgebung sehe, sowie an der Beschaffenheit der früher von mir besessenen und inzwischen in ziemlicher Anzahl in meine Hände zurückgelangten Bücher, Musikalien und sonstigen Gebrauchsgegenstände nichts entdecken kann, was mit der Annahme einer *großen zeitlichen Kluft,* die in der Geschichte der Menschheit sich ergeben habe, verträglich wäre, kann ich mich der Anerkennung nicht entziehen, daß *äußerlich betrachtet* alles beim alten geblieben ist. *Ob nicht gleichwohl eine tiefgreifende innere Veränderung sich vollzogen hat,* wird weiter unten besprochen werden.
Von wesentlichem Einfluß auf meinen damaligen Vorstellungskreis waren auch gewisse Mittheilungen, die sich darauf bezogen, was alles in einer künftigen Seelenwanderung aus mir werden solle. Es wurden mir nacheinander die Rollen einer "Hyperboräerin", eines "Jesuitenzöglings in Ossegg", eines "Bürgermeisters von Klattau", eines "Elsässer Mädchens, das ihre Geschlechtsehre gegen einen siegreichen französischen Offizier zu vertheidigen hat", endlich "eines Mongolenfürsten" zugedacht. Bei allen diesen Voraussagen glaubte ich einen gewissen Zusammenhang mit dem aus den übrigen Visionen sich ergebenden Gesammtbild zu erkennen. Das Loos, eine "Hyperboräerin" zu werden, erschien mir als ein Hinweis darauf, daß für die Erde ein der allgemeinen Vereisung nahekommender Wärmeverlust entweder schon eingetreten sei oder bevorstehe; es war auch sonst davon die Rede gewesen, daß die Sonne sich in "Jupitersentfernung" zurückgezogen habe. Die künftige Bestimmung zu einem Jesuitenzögling in Ossegg, zu einem Bürgermeister in Klattau und zu einem Elsässer Mädchen in der oben bezeichneten Lage faßte ich als Weissagungen auf, daß der Protestantismus dem Katholizismus und das deutsche Volk im Kampfe mit seinen romanischen und slavischen Nachbarn entweder schon unterlegen sei oder noch unterliegen werde; die mir eröffnete Aussicht endlich, ein "Mongolenfürst" zu werden, erschien mir als eine Andeutung, daß, nachdem alle arischen Völker sich als Stützen der Gottesreiche ungeeignet erwiesen hätten, nunmehr eine letzte Zuflucht bei nichtarischen Völkern genommen werden müsse. —Ein verhängnißvoller Wendepunkt in der Geschichte der Erde und der Menschheit schien mir damals durch die Ereignisse eines einzelnen, mir bestimmt erinnerlichen Tages bezeichnet zu sein, an dem vom Ablauf der »Weltuhren" die Rede war und gleichzeitig fortwährend ein ungewöhnlich reiches Zuströmen von Strahlen nach meinem Körper unter prachtvollen Lichterscheinungen erfolgte. Was es mit dem Ausdruck "Ablauf der Weltuhren" für eine Bewandtniß hatte, vermag ich nicht zu sagen; es hieß, die ganze Menschheit würde wiederkehren, nur zwei nicht, nämlich ich selbst und der bereits im Kapitel V genannte Jesuitenpater S. Von diesem Zeitpunkte ab scheint dasjenige Verhältniß seinen Anfang genommen zu haben, das mir seitdem zu Hunderten und Tausenden Malen als "die verfluchte Menschenspielerei" bezeichnet worden ist. Ich habe Grund anzunehmen, daß seitdem das *ganze* Menschheitsgetriebe in einem Umfange, den ich bei den mir hinsichtlich meines Aufenthalts auferlegten Beschränkungen nicht vollständig zu übersehen vermag, nur noch künstlich im Wege unmittelbarer göttlicher Wunder aufrechterhalten wird. In meiner Nähe ist dies sicher der Fall, ich empfinde jedes Wort, das mit mir oder sonst in meiner Nähe gesprochen wird, jeden Schritt eines Menschen den ich höre, jeden Pfiff einer Eisenbahn, jeden Böllerschuß, der etwa bei Vergnügungsfahrten von Dampfern abgegeben wird usw., zugleich mit einem gegen meinen Kopf geführten Streiche, der in demselben eine mehr oder minder schmerzhafte Empfindung hervorruft, schmerzhafter, wenn Gott sich in größere Entfernung zurückgezogen hat, minder schmerzhaft, wenn er in größerer Nähe liegt. Ich vermag fast mit unfehlbarer Sicherheit vorauszusagen, wann eine solche Lebensäußerung eines Menschen in meiner Nähe, die dann "Störung" genannt und von mir als Streich empfunden wird, erfolgen muß, nämlich allemal dann, wenn das in meinem Körper vorhandene Wollustgefühl eine so starke Anziehungskraft auf die Gottestrahlen gewonnen hat, daß man, um sich wieder zurückziehen zu können, einer solchen "Störung" bedarf. Bis auf welche Entfernung dieses Aufziehen anderer Menschen durch göttliche Wunder, wenn ich diesen Ausdruck brauchen darf, stattfindet, vermag ich nicht zu sagen. Ich komme auf das ganze Verhältniß im weiteren Verlaufe noch des Näheren zurück.
Was die Veränderungen am Sternhimmel betrifft, so bin ich jetzt der Meinung, daß die Nachrichten über den Verlust des oder jenes Sternes, des oder jenen Sternbildes (vergl. Kap. VI.) sich nicht auf die Sterne selbst bezogen haben — diese sehe ich ja nach wie vor am Himmel — sondern nur auf die unter den betreffenden Sternen angesammelten Seligkeiten. Diese aber sind sicher vollständig aufgezehrt worden, d. h. die betreffenden Nerven in Folge der Anziehungskraft in meinem Körper aufgegangen, in welchem sie dann den Charakter weiblicher Wollustnerven angenommen und meinem Körper auch sonst ein mehr oder weniger weibliches Gepräge, insbesondere meiner Haut die dem weiblichen Geschlechte eigenthümliche Weichheit verliehen haben. Dagegen ist auf der anderen Seite für mich gewiß, daß Gott, der früher in ungeheuerer Entfernung von der Erde lagerte, genöthigt worden ist, sich näher an die Erde heranzuziehen, die damit in früher nie gekannter Weise zum unmittelbaren und andauernden Schauplatz göttlicher Wunder geworden ist. Vor allen Dingen konzentriren sich diese Wunder auf meine Person und meine Umgebung. Belege für diese Behauptung, soweit sie sich nicht schon aus dem Bisherigen ergaben, gedenke ich noch später beizubringen. An dieser Stelle will ich vorläufig nur bemerken, daß die damit eingetretene Veränderung, eben weil sie der Weltordnung widerspricht, mit gewissen Uebelständen für Gott selbst verknüpft und möglicher Weise

auch sonst von verhängnißvollen Folgen begleitet gewesen ist. Von Strahlen, die die heilige Ruhe gewöhnt waren, wie sie etwa auf den höchsten Berggipfeln der Erde zu herrschen pflegt, wird es nämlich unangenehm und mit einer Art schreckhafter Wirkung empfunden, daß sie nunmehr an allen meinen Gehörseindrücken, z. B. dem Geräusch der Eisenbahnen theilnehmen müssen. Ich habe ferner Grund, anzunehmen, daß die Sonnenausstrahlung seit dem angegebenen Zeitpunkte (oder vielleicht etwa 1/4 Jahr später, worüber weiter unten das Nähere) unmittelbar von Gott und zwar von dem niederen Gott ("Ariman") übernommen worden ist; dieser wird jetzt (seit Juli 1894) von den zu mir redenden Stimmen mit der Sonne geradezu identifiziert. Der obere Gott ("Ormuzd") hat sich noch in größerer, vielleicht immer noch kolossaler Entfernung gehalten; ich sehe das Bild desselben als eine kleine, sonnenähnliche Scheibe, die vermöge ihrer Winzigkeit jedoch fast einem bloßen Punkte gleicht, in kurzen Zwischenräumen im Innern meines Kopfes auf den Nerven desselben erscheinen. Vielleicht ist es also gelungen, außer unserm an der Sonne (Ariman) erleuchteten und erwärmten Planetensystem noch ein zweites Planetensystem zu erhalten, auf dem der Fortbestand der Schöpfung durch die von dem oberen Gott (Ormuzd) ausgehende Licht– und Wärmeausstrahlung ermöglicht wird. Dagegen ist es mir mindestens sehr zweifelhaft, ob nicht die Bewohnerschaft aller anderen Weltkörper, auf denen, als zu andern Fixsternen gehörig, sich etwa ein organisches Leben entwickelt hatte, dem Untergange hat geweiht werden müssen.

Der Zeit, während deren ich dauernd im Bette festgehalten worden war, folgte gegen das Ende meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt eine Zeit, in der wieder regelmäßige Spaziergänge im Garten derselben stattfanden. Dabei nahm ich allerhand wunderbare Dinge wahr. Daß ich zwei Sonnen zugleich am Himmel zu sehen geglaubt habe, ist schon oben erwähnt worden. Eines Tages stand der ganze Garten in einem so üppigen Blumenflor, daß das Bild der Erinnerungen, die ich aus der ersten Zeit meiner Krankheit von dem Garten der Universitäts–Nervenklinik, einer überaus schmucklosen Anlage, hatte, nur sehr wenig entsprach, die Erscheinung wurde als Flechsig'sches Wunder bezeichnet. Ein anderes Mal waren in einem ungefähr in der Mitte des Gartens gelegenen Pavillon eine Anzahl Damen anwesend, die Französisch sprachen, ein in dem Garten der Männerabtheilung einer öffentlichen Heilanstalt für Geisteskranke gewiß sehr merkwürdiger Vorgang. Die wenigen Patienten, die in dem Garten außer mir zuweilen erschienen, machten alle einen mehr oder minder abenteuerlichen Eindruck, in dem einen derselben glaubte ich einmal einen Verwandten von mir, den Mann einer meiner Nichten, den jetzigen Professor Dr. F. in K. zu erkennen, der mich scheu ansah, ohne jedoch ein Wort mit mir zu sprechen. Ich selbst kam mir, wenn ich mit einem schwarzen Mantel und einem schwarzen Klapphut auf einem Feldstuhl im Garten saß, wie ein steinerner Gast vor, der aus längst vergangenen Zeiten in eine fremde Welt zurückgekehrt sei.

Eine sehr bemerkenswerthe Veränderung hatte sich inzwischen mit meinem Schlafe vollzogen. Während in den ersten Monaten des Jahres 1894 mir nur mit dea stärksten Schlafmitteln (Chloralhydrat) Schlaf und auch damit zum Theil nur mangelhaft hatte verschafft werden können und dann noch für einige Nächte Morphiuminjektionen gemacht worden waren, fielen in der letzten Zeit meines Aufenthaltes in der Flechsig'schen Anstalt wohl mehrere Wochen — alle Schlafmittel weg. Ich schlief — wenn auch zum Theil unruhig und stets unter mehr oder minder aufregenden Visionen — ohne alle künstlichen Mittel: *mein Schlaf war Strahlenschlaf geworden.* Strahlen haben nämlich unter Anderen auch nervenberuhigende und schlafmachende Wirkung. Diese Behauptung wird um so glaubhafter erscheinen, als schon der gewöhnlichen Sonnenausstrahlung eine ähnliche Wirkung, wenngleich in ungleich schwächerem Grade, beizumessen ist. Jeder Psychiater weiß, daß die Nervenerregung bei Nervenkranken in der Nacht erheblich zunimmt, am Tage aber, namentlich in den späteren Vormittagsstunden, nach mehrstündiger Einwirkung des Sonnenlichts eine wesentliche Beruhigung einzutreten pflegt. In ungleich höherem Grade ergiebt sich dieser Erfolg, wenn der Körper, wie in meinem Falle, unmittelbare göttliche Strahlen empfängt. Zur Herstellung des Schlafes ist dann nur eine verhältnißmäßig geringe Menge von Strahlen erforderlich; nur müssen, seit es außer den eigentlichen göttlichen Strahlen auch noch abgeleitete (d. h. von unreinen oder geprüften Seelen geführte Flechsigsche usw.) Strahlen giebt, alle diese Strahlen vereinigt sein. Ist dies der Fall, so verfalle ich alsbald in Schlaf. Als ich diese Erscheinung in der letzten Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt wahrnahm, war ich nach deti außerordentlichen Schwierigkeiten, mit denen mir bis dahin nur Schlaf hatte bereitet werden können, zunächst aufs Höchste verwundert; erst im Laufe der Zeit bin ich mir über den Grund der Erscheinung klar geworden.

An meinem Körper wurden, abgesehen von den schon mehrfach erwähnten Veränderungen an meinem Geschlechtstheile, im Laufe der Zeit allerhand Krankheitssymptome völlig ungewöhnlicher Art bemerkbar. Ich muß bei Besprechung derselben noch einmal auf die bereits in den vorhergehenden Kapiteln erwähnte Vorstellung eines Weltuntergangs zurückkommen, den ich nach den mir zu Theil gewordenen Visionen entweder für noch bevorstehend hielt oder bereits der Vergangenheit angehörig glaubte. Ueber die Art und Weise, wie sich derselbe vollzogen haben mochte, hatte ich mir je nach den Eingebungen, die ich erhielt, verschiedene Ansichten gebildet. In erster Linie dachte ich immer an eine Verminderung der Sonnenwärme durch größere Entfernung der Sonne und eine damit eingetretene mehr oder weniger allgemeine Vereisung. In zweiter Linie dachte ich an Erdbeben oder dergleichen, wobei ich nicht unerwähnt lassen will, daß mir einmal die Mittheilung gemacht worden ist, das große Erdbeben von Lissabon im Jahre 1755 habe mit einem dem meinigen ähnlichen Falle eines Geistersehers in Zusammenhang gestanden. Ferner stellte ich mir als Möglichkeit vor, die Kunde, daß sich auf einmal in der modernen Welt so etwas wie ein Zauberer in der Person des Professor Flechsig aufgethan habe und ich als eine doch immerhin in weiteren Kreisen bekannte Persönlichkeit plötzlich verschwunden sei, habe Furcht und Schrecken unter den Menschen verbreitet, die Grundlagen der Religion zerstört und das Umsichgreifen einer allgemeinen Nervosität

und Unsittlichkeit verursacht, in deren Folge dann verheerende Seuchen über die Menschheit hereingebrochen seien. Diese letztere Vorstellung wurde namentlich dadurch begünstigt, daß längere Zeit hindurch von zwei in Europa kaum noch bekannten Krankheiten, der Lepra und der Pest, die Rede war, die in der Menschheit um sich gegriffen haben sollten und von denen sich Spuren auch an meinem eigenen Körper zeigten. Von der Lepra will ich letzteres nicht ganz bestimmt behaupten; wenigstens könnte es sich dabei nur um geringe Ansätze dieser Krankheit gehandelt haben, da ich eine sichere Erinnerung an einzelne derselben angehörige Symptome nicht besitze. Immerhin habe ich die Namen der verschiedenen Formen, in denen die "Lepra" aufgetreten sein sollte, im Gedächtnis behalten. Es wurden genannt die "Lepra onientalis", die "Lepra indica", die "Lepra hebraica" und die "Lepra aegyptiaca". Als Laie in der Medicin habe ich diese Ausdrücke früher nie vernommen, weiß auch nicht, ob sie den in der medicinischen Wissenschaft angenommenen technischen Bezeichnungen für die betreffenden Krankheitsformen entsprechen. Ich erwähne dieselben an gegenwärtiger Stelle zugleich zur Widenlegung der Annahme, als ob es sich bei mir um bloße mir von meinen eigenen Nerven vorgegaukelte Sinnestäuschungen handele; denn wie sollte ich, ohne jegliche eigene Kenntniß von Abarten der genannten Krankheit, von selbst auf derartige Ausdrücke verfallen sein? Dafür, daß bei mir irgend welche Keime der Lepra vorhanden gewesen sein müssen, spricht der Umstand, daß ich eine Zeit lang veranlaßt wurde, gewisse seltsam klingende Beschwörungsformeln auszusprechen, wie: "Ich bin die erste Lepraleiche und führe eine Lepraleiche" — Beschwörungsformeln, die, soweit ich verstanden habe, damit zusammenhingen, daß die an der Lepra Erkrankten sich als dem sicheren Tode verfallen zu betrachten und einander beim Eingraben in die Erde zur Herbeiführung eines mindestens erträglichen Todes behülflich zu sein hatten. Dagegen habe ich der *Pest* angehörige Krankheitserscheinungen an meinem Körper zu verschiedenen Malen in ziemlich starken Andeutungen gehabt. Es handelte sich hier um verschiedene Formen der Pest: die blaue Pest, die braune Pest, die weiße Pest und die schwarze Pest. Die weiße Pest war die ekelhafteste dieser Formen; die braune und die schwarze Pest waren mit Ausdünstungen des Körpers verbunden, die bei der ersteren einen leimartigen, bei der letzteren einen rußartigen Geruch verbreiteten; bei der schwarzen Pest waren dieselben einige Male so stark, daß mein ganzes Zimmer davon erfüllt war. Von der braunen Pest habe ich noch in der ersten Zeit meines Aufenthalts in der hiesigen Anstalt, im Sommer 1894, schwache Spuren bemerkt. Die Pest galt den Seelen als eine Nervenkrankheit, demnach als eine "heilige Krankheit"; ob sie mit der jetzt ab und zu wohl vorkommenden Beulenpest irgend eine Verwandtschaft hatte, weiß ich nicht. Immerhin verblieb es auch hinsichtlich der Pest bei mehr oder weniger starken Andeutungen, zu einer vollkommenen Entwickelung der Krankheitsbilder kam es nicht. Der Grund lag darin, daß die Krankheitserscheinungen durch nachfolgende reine Strahlen immer wieder beseitigt werden mußten. Man unterschied nämlich "sehrende" und "segnende" Strahlen; die ersteren waren mit Leichengift oder irgend einem anderen Fäulnißstoff beladen und trugen also irgend einen Krankheitskeim in den Körper hinein oder brachten eine sonstige zerstörende Wirkung in demselben hervor. Die segnenden (reinen) Strahlen heilten den Schaden wieder, den jene angerichtet hatten.

Andere Vorgänge an meinem Körper hatten einen noch engeren Zusammenhang mit übersinnlichen Dingen. Bereits in den früheren Kapiteln ist bemerkt worden, daß die Strahlen (Gottesnerven), welche der Anziehung unterlagen, dieser nur widerwillig folgten, weil dieselbe zu einem Verluste der eigenen Existenz führte, also dem Selbsterhaltungstriebe wiedersprach. Man suchte daher immer die Anziehung wieder aufzuheben, m. a. W. von meinen Nerven wieder loszukommen. Das einzige durchgreifende Mittel zu diesem Zwecke wäre die Heilung meiner Nervenkrankheit durch Verschaffung ausgiebigen Schlafs gewesen. Hierzu konnte man sich aber nicht oder wenigstens nicht konsequent entschließen, weil dies nur im Wege selbstverleugnender Aufopferung der jedesmal zunächst betheiligten Strahlen möglich gewesen wäre, zu der eben die Fähigkeit oder die Entschiedenheit des Willens nicht vorhanden war.

Man versuchte es daher im Laufe der Zeit mit allen erdenklichen anderen Mitteln, die sich aber der Natur der Sache nach sämmtlich als durchaus ungeeignet erwiesen. Immer war hierbei die Vorstellung maßgebend, mich "liegen zu lassen", d. h. zu verlassen, was man in der Zeit, von der ich jetzt handele, durch Entmannung und Preisgebung meines Körpers als den einer weiblichen Dirne, ab und zu wohl auch durch Tödtung und später durch Zerstörung meines Verstandes (Blödsinnigmachen) erreichen zu können glaubte.

Hinsichtlich der Entmannungsbestrebungen machte man aber bald die Erfahrung, daß die allmähliche Anfüllung meines Körpers mit Wollust–(weiblichen) Nerven gerade umgekehrt wirkte, die dadurch in meinem Körper entstehende sogenannte "Seelenwollust" die Anziehungskraft vielmehr erhöhte. Man setzte mir daher in jener Zeit zu oft wiederholten Malen *"Skorpione"* in den Kopf, winzige krebs– oder spinnenartige Gebilde, die in meinem Kopf irgendwelche Zerstörungsarbeit verrichten sollten. Dieselben hatten Seelencharakter, waren also *sprechende* Wesen; man unterschied nach der Stelle, von der sie ausgegangen waren, "arische" und "katholische" Skorpione; die ersteren waren etwas größer und kräftiger. Diese Skorpione zogen sich aber regelmäßig aus meinem Kopfe wieder heraus, ohne mir Schaden zu thun, als sie die Reinheit meiner Nerven und die Heiligkeit meiner Gesinnung wahrnahmen — einer der zahllosen Triumphe, die ich in ähnlicher Weise auch später noch vielfach erlebt habe. Man suchte ferner, eben weil die Heiligkeit meiner Gesinnung eine zu große Anziehungskraft auf die Seelen ausübte, meine geistige Individualität in der verschiedenartigsten Weise zu verfälschen. Die "Jesuiten" d. h. wohl abgeschiedene Seelen früherer Jesuiten, bemühten sich wiederholt, mir einen anderen "Bestimmungsnerven" in den Kopf zu setzen, durch den mein Identitätsbewußtsein verändert werden sollte; man überzog meine innere Schädelwand mit einer anderen "Gehirnmembran", um die Erinnerung an mein eigenes Ich in mir auszulöschen. Alles ohne irgendwelchen nachhaltigen Erfolg. Man versuchte endlich meine Nerven zu schwärzen, indem man mir die geschwärzten Nerven

andrer (verstorbener) Menschen in den Körper hereinwunderte, vermuthlich in der Annahme, daß sich die Schwärze (Unreinheit) dieser Nerven meinen eigenen Nerven mittheilen würde. In Betreff dieser geschwärzten Nerven will ich einige Namen nennen, deren Träger sich sämmtlich in der "Flechsig'schen Hölle" befunden haben sollten, was mich auf die Annahme leitet, daß Professor Flechsig über die betreffenden Nerven irgendwelche Verfügungsgewalt besessen haben muß. Es waren darunter ein gewisser Bernhard Haase — nur zufällig mit einem entfernten Verwandten von mir namensidentisch — ein schlechter Kerl, der irgendwelche Verbrechen, Mordthaten oder dergleichen sich sollte haben zu Schulden kommen lassen; ferner ein gewisser R. ein Studiengenosse und Verbindungsbruder von mir, der, weil er nicht gut gethan und ein ziemlich dissolutes Leben geführt hatte, nach Amerika gegangen war, und dort meines Wissens im dortigen Sezessionskriege 1864 oder 1865 gefallen ist; endlich ein gewisser Julius Emil Haase; dieser machte ungeachtet seiner geschwärzten Nerven den Eindruck einer sehr ehrenwerten Persönlichkeit. Er war wohl zur Zeit des Frankfurter Attentats alter Burschenschafter und dann praktischer Arzt, wenn ich recht vernommen habe, in Jena gewesen. An dem zuletzt erwähnten Falle war besonders interessant, daß die Seele dieses Julius Emil Haase vermöge der in ihrem Leben erlangten wissenschaftlichen Erfahrung mir sogar noch gewisse medizinische Rathschläge zu ertheilen in de Lage war; auch in Betreff der Seele meines Vaters war dies, wie ich bei dieser Gelegenheit nachtragen will, in gewissem Maße der Fall gewesen. Irgendwelcher dauernde Erfolg ergab sich aus der Anwesenheit der geschwärzten Nerven in meinem Körper nicht; sie verloren sich mit der Zeit, ohne an der Beschaffenheit meiner eigenen Nerven etwas zu ändern.
Noch manche wunderbare Dinge könnte ich aus der Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt erzählen. Ich könnte von Vorgängen erzählen, auf Grund deren ich annehmen darf, daß der Volksglaube, wonach *Irrlichter* abgeschiedene Seelen sind, in vielen Fällen, wenn nicht in allen Fällen Wahrheit ist; ich könnte erzählen von *"Wandeluhren",* d. h. den Seelen abgeschiedener Ketzer, die in mittelalterlichen Klöstern Jahrhunderte lang unter Glasglocken aufbewahrt worden sein sollen (wobei auch so etwas wie Seelenmord mituntergelaufen) und die Fortdauer ihres Lebens durch eine mit unendlich eintönig traurigem Gesumme verbundene Vibrirung bekundeten (ich selbst habe den Eindruck im Wege des Nervenanhangs empfunden) usw. usw. Ich will aber, um nicht zu weitläufig zu werden, meinen Bericht über meine Erlebnisse und Erinnerungen aus der Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt hiermit abschließen.

8. Kapitel – Persönliche Erlebnisse während des Aufenthalts in der Dr. Pierson'schen Anstalt. "Geprüfte Seelen"

Aus dem vorstehend Erzählten geht hervor, daß ich in den letzten Monaten meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt unter dem Eindruck der verschiedenartigsten Befürchtungen stand hinsichtlich irgendwelcher Gefahren, die meinem Körper oder meiner Seele aus dem unlösbar gewordenen Strahlenverkehr zu drohen schienen und die zum Theil auch schon eine recht greifbare Gestalt angenommen hatten. Am verabscheuungswürdigsten erschien mir die Vorstellung, daß mein Körper nach der beabsichtigten Verwandlung in ein weibliches Geschöpf irgend welchem geschlechtlichen Mißbrauch unterliegen sollte, zumal eine Zeitlang sogar davon die Rede war, daß ich zu diesem Zwecke den Wärtern der Anstalt vorgeworfen werden sollte. Im Uebrigen spielte die Befürchtung vom "Liegengelassenwerden" eine Hauptrolle, sodaß ich eigentlich jeden Abend mit dem Zweifel in das Bett meiner Zelle ging, ob sich die Thür der letzteren am nächsten Morgen überhaupt wieder öffnen werde; auch das nächtliche Herausholen aus der Zelle zu einer mitten in der Nacht auszuführenden Ertränkung war ein Schreckbild, mit dem meine Einbildungskraft nach dem, was die Stimmen mit mir redeten, sich beschäftigte und beschäftigen mußte.
Als daher eines Tages (etwa Mitte Juni 1894) am frühen Morgen drei Wärter mit einem Handkoffer, in welchem meine wenigen Effekten verpackt waren, in meiner Zelle erschienen, und mir ankündigten, daß ich mich zur Abreise aus der Anstalt fertig machen sollte, hatte ich zunächst nur den Eindruck der *Befreiung* aus einem Aufenthalt, in welchem mir eine unbestimmte Menge von Gefahren drohte. Ich wußte nicht, wohin die Reise gehen sollte, erachtete es auch nicht der Mühe werth, danach zu fragen, weil ich die genannten Wärter überhaupt nicht für Menschen, sondern für "flüchtig hingemachte Männer« hielt. Das Ziel der Reise erschien mir gleichgiltig; ich hatte nur das *eine* Gefühl, daß es mir schlechter an keinem Ort der Welt ergehen könne, als es mir in der Flechsig'sehen Anstalt ergangen war, und daß daher jede Veränderung höchstens nur eine Verbesserung bedeuten könne. Ich fuhr in Begleitung der drei Wärter in einer Droschke nach dem Dresdener Bahnhof ab, ohne den Professor Flechsig noch einmal gesehen zu haben. Die Straßen der Stadt Leipzig, durch die wir fuhren, namentlich die Fahrt über den Augustusplatz, machten mir einen merkwürdig fremdartigen Eindruck; sie waren, soviel ich mich erinnere, vollständig menschenleer. Es kann dies an der frühen Morgenstunde und der dieser eigentümlichen Beleuchtung gelegen haben; wahrscheinlich ist der von mir benutzte Eisenbahnzug der etwa 1/2 6 Uhr morgens abgehende Personenzug gewesen. Ich war aber damals, nachdem ich Monate lang inmitten von Wundern gelebt hatte, mehr oder weniger geneigt, alles, was ich sah, für Wunder zu halten. Ich wußte also nicht, ob ich nicht etwa auch die Straßen der Stadt Leipzig, durch die ich fuhr, nur für Theatercoulissen halten sollte, in der Art etwa, wie sie der Fürst Potemkin der Kaiserin Katharina II. von Rußland bei ihren Reisen durch das öde Land vorgeführt haben soll, um ihr den Eindruck einer blühenden Landschaft zu verschaffen. Auf dem Dresdener Bahnhof sah ich allerdings eine größere Anzahl von Menschen, die den Eindruck von Eisenbahnpassagieren machten. Wenn man aber vielleicht meint, daß ich durch die Fahrt nach dem Bahnhof und die sich daran anschließende Eisenbahnfahrt von der Vorstellung einer großen, mit der Menschheit vorgegangenen Veränderung schon damals gründlich hätte befreit

werden sollen, so muß ich einhalten, daß mich an meinem neuen Bestimmungsort alsbald wieder eine neue Wunderwelt mit so abenteuerlichen Erscheinungen umgab, daß die Eindrücke der Reise alsbald wieder verwischt wurden oder mir wenigstens Zweifel blieben, wie ich dieselben deuten sollte. Die Eisenbahnfahrt ging mit einer, nach meinem Gefühl wenigstens, für einen Personenzug ungewöhnlichen Geschwindigkeit vor sich; meine Stimmung in der damaligen Zeit war derart, daß ich jeden Augenblick bereit gewesen wäre, mich (wenn es verlangt worden wäre) auf die Eisenbahnschienen zu legen oder, bei der Fahrt über die Elbe, ins Wasser zu springen. Nach mehrstündiger Fahrt verließen wir die Eisenbahn auf einer Station, die, wie ich später erfahren habe, Coswig gewesen sein soll; dort wurden wir von einem Geschirr aufgenommen, das uns in etwa halbstündiger Fahrt nach meinem neuen Bestimmungsort führte. Wie ich ebenfalls erst nach Jahren vernommen habe, soll es die Dr. Pierson'sche Privatheilanstalt für Geisteskranke gewesen sein; damals lernte ich die Anstalt nur unter der mir von den Stimmen genannten Bezeichnungen als "Teufelsküche" kennen. Auf dem Kutschbock des Geschirrs hatte der zur Abholung miterschienene Oberwärter der Anstalt Platz genommen, der, soviel ich mich erinnere, Marx genannt wurde und auf dessen in irgendwelcher Weise vorhanden gewesene Identität mit der von W.'schen Seele ich nunmehr bald zu sprechen kommen werde. Die Anstalt selbst, ein verhältnißmäßig kleines Gebäude inmitten einer schönen Parkanlage gelegen, machte den Eindruck völliger Neuheit. Es schien eben alles erst fertig geworden zu sein; die Lackfarben auf den Stufen der Treppen waren noch nicht einmal völlig trocken. Die drei Wärter der Flechsig'schen Anstalt, die mich begleitet hatten, zogen sich alsbald zurück, sodaß ich sie nicht wieder erblickt habe. Ich hatte Zeit, mich in meinem neuen Aufenthaltsorte umzusehen.

Die Zeit, welche ich in der Pierson'schen Anstalt verbracht habe, war diejenige Zeit, in welcher nach meinem Urtheil der tollste Wunderunfug getrieben wurde. Denn als *Unfug* kann mir doch nur alles Wundern erscheinen, welches nicht ein Schaffen zu dauernden vernünftigen Zwekken ist, sondern leere Spielerei, wennschon sie vielleicht den Strahlen eine vorübergehende Unterhaltung gewähren mag. In keiner anderen Zeit wurde das Setzen von "flüchtig hingemachten Männern" so verschwenderisch betrieben, wie damals. Die Gründe, worauf ich diese Behauptung stütze, werden sich aus dem Folgenden ergeben.

Ich beginne zunächst mit der Schilderung meiner äußeren Lebensverhältnisse, wie sie sich an meinem neuen Aufenthalt gestalteten. Ein bestimmtes Wohnzimmer war mir nicht angewiesen. Den Tag über hielt ich mich meist in dem allgemeinen Gesellschafts– oder Speisezimmer auf, in dem ein fortwährender Ab– und Zugang anderer angeblicher Patienten der Anstalt erfolgte. Zu meiner besonderen Ueberwachung schien ein Wächter angestellt zu sein, in dem ich nach einer vielleicht zufälligen Aehnlichkeit den Diener des Oberlandesgerichts wiederzuerkennen glaubte, der mir während meiner sechswöchigen Berufsthätigkeit in Dresden die Akten ins Haus gebracht hatte; ich werde denselben, da ich seinen Namen nicht erfahren habe, als den "Oberlandesgenichtsdiener" bezeichnen. Natürlich hielt ich denselben, wie alle anderen Menschengestalten, die ich sah, nur für "flüchtig hingeniacht". Ich kann mich auch jetzt noch nicht von der Irrigkeit dieser Annahme überzeugen, da ich mich z. B. bestimmt zu erinnern glaube, daß ich diesen "Oberlandesgenichtsdiener", der in dem selben Schlafzimmer, wie ich, in einem anderen Bett schlief, mehr als einmal an den damaligen hellen Junimorgen im Bett habe alle werden, d. h. *allmählich* verschwinden sehen, sodaß das Bett desselben dann leer war, ohne daß ich ein Aufstehen desselben und ein Oeffnen der Thür zum Verlassen des Zimmers bemerkt hätte. Der "Oberlandesgenichtsdiener" hatte übrigens auch die Gewohnheit, hin und wieder meine eignen Kleidungsstücke anzuziehen. Als angeblicher ärztlicher Leiter der Anstalt erschien zuweilen — meist in den Abendstunden — ein Herr, der mich wiederum nach einer gewissen Aehnlichkeit an den in Dresden von mir konsultirten Dr. med. O. erinnerte; die Unterhaltung dieses Herrn, der immer in Begleitung des noch näher zu beschreibenden Oberwärters erschien und in dem ich also jetzt den Dr. Pierson vermuthen müßte, beschränkte sich regelmäßig auf wenige nichtssagende Worte. Den Garten der Anstalt, die oben erwähnte Parkanlage habe ich nur ein einziges Mal und zwar gleich am Tage meiner Ankunft zu einem etwa einstündigen Spaziergang betreten; ich sah bei demselben einige Damen, darunter die Frau Pastor W. aus Fr. und meine eigene Mutter, sowie einige Herren, darunter den Oberlandesgerichtsrath K. aus Dresden, letzteren allerdings mit unförmlich vergrößertem Kopf. Wenn ich auch versuchen wollte, mir jetzt einzureden, daß ich dabei nur durch flüchtige Aehnlichkeiten der äußeren Erscheinung getäuscht worden sei, so reicht dies doch zur Erklärung der damals empfangenen Eindrücke für mich nicht aus, da ich das Vorkommen solcher Aehnlichkeiten in zwei oder drei Fällen allenfalls verständlich finden könnte, nicht aber die Thatsache, daß, wie aus dem Folgenden hervorgehen wird, *fast das ganze Patientenpublikum der Anstalt,* sonach mindestens mehrere Dutzende von Menschen das Gepräge von Persönlichkeiten trug, die mir im Leben mehr oder weniger nahe gestanden hatten.

Nach jenem einzigen Spaziergang in den eigentlichen Garten fand ein Aufenthalt im Freien — wohl jeden Vor– und Nachmittag auf ein bis zwei Stunden — nur noch in dem oben erwähnten Hofraum oder "Pferche" statt, einem etwa 50 Meter im Geviert haltenden, von Mauern eingeschlossenen, öden Sandplatz ohne jeden Busch oder Strauch und ohne jede Sitzgelegenheit bis auf ein oder zwei Holzbänke der allerprimitivsten Art. In diesen Pferch wurden jedesmal zugleich mit mir 40 – 50 Menschengestalten getrieben, die ich nach ihrer ganzen Erscheinung unmöglich für den wirklichen Patientenbestand einer Privatheilanstalt für Geisteskranke halten konnte und noch jetzt halten kann. In derartigen Privatanstalten pflegen doch im allgemeinen nur wohlhabendere Patienten, und eigentliche Demente oder tiefer verblödete Kranke nur ganz ausnahmsweise Aufnahme zu finden. Hier sah ich aber lauter abenteuerliche Gestalten, darunter verrußte Kerle in Leinwandkitteln. Fast alle verhielten sich durchaus schweigsam und nahezu regungslos; nur einige wenige pflegten ab und zu gewisse abgerissene Laute auszustoßen, darunter ein Herr, den ich für den Oberlandesgerichtsrath W. hielt, und der fortwährend nach einem Fräulein Hering rief. Nie

habe ich bei diesen Aufenthalten in dem "Pferch" oder auch im Innern der Anstalt eine Unterhaltung der angeblichen Patienten untereinander gehört, die auch nur annähernd den Charakter eines vernünftigen Gesprächs gehabt hätte, wie es in Privatanstalten unter leichteren Kranken geführt zu werden pflegt. Sie erschienen bei dem Eintritt in das Gesellschaftszimmer, Einer nach dem Andern, völlig lautlos und entfernten sich ebenso lautlos aus demselben wieder, ohne, wie es schien, gegenseitig von einander Notiz zu nehmen. Dabei habe ich wiederholt mit angesehen, daß Einzelne von ihnen während ihres Aufenthalts im Gesellschaftszimmer die Köpfe wechselten, d. h. ohne daß sie das Zimmer verlassen hätten und während meiner Beobachtung auf einmal mit einem anderen Kopfe herumliefen. Die Zahl der Patienten, die ich im Pferch und in dem Gesellschaftszimmer theils (namentlich in dem ersteren) *gleichzeitig,* theils *nacheinander* erblickte, stand in gar keinem Verhältnisse zu der Größe der Anstaltsräumlichkeiten, soweit dieselbe meiner Wahrnehmung zugänglich war. Es war und ist nach meiner Ueberzeugung geradezu unmöglich, daß die 40 – 50 Personen, welche gleichzeitig mit mir in den Pferch getrieben wurden und auf das zur Rückkehr gegebene Signal jedesmal wieder nach der Thür des Hauses drängten, in dem letzteren alle Lagerstätten für die Nacht hätten finden können; ich war daher damals und bin noch jetzt der Meinung, daß ein größerer oder geringerer Theil derselben immer draußen bleiben mußte, um sich dann als das, was sie waren, nämlich "flüchtig hingemachte Männer" in kurzer Zeit aufzulösen.
In dem ersten Stockwerk der Anstalt, das ich bewohnte, waren, wenn es hoch kommt, überhaupt nur 4 bis 6 Betten vorhanden; das Erdgeschoß, welches ich beim Ausgang nach dem Pferch und bei der Rückkehr aus demselben jedesmal passieren mußte, wimmelte meist von Menschengestalten, hätte aber, selbst wenn etwa ein gemeinschaftlicher Schlafsaal vorhanden war, schwerlich mehr als 10 bis 12 Menschen Unterkommen für die Nacht bieten können. Und dabei hätten doch alle die 40 bis 50 Besucher des Pferchs sämmtlich mehr oder weniger Demente sein müssen, da man leichtere und für ihre Umgebung ungefährliche Kranke schwerlich in diesen öden Pferch gesperrt und ihnen den Genuß eines Spaziergangs in dem thatsächlich vorhandenen Anstaltsgarten — der oben erwähnten Parkanlage — vorenthalten haben würde. Von den mir aus dem Pferch erinnerlidien Gestalten will ich nennen den Dr. Rudolph I. aus Leipzig, einen Vetter meiner Frau, der sich bereits 1887 erschossen hatte; die Aehnlichkeit war bis auf etwas geringere Körpergröße so frappant, daß ich einen Zweifel hinsichtlich der Identität für ausgeschlossen halten muß. Derselbe lief fortwährend mit einem Stoße Zeitungs– oder anderem Papier herum, das er aber lediglich benutzte, um sich auf den harten Holzbänken eine weichere Unterlage zu verschaffen; ferner den Oberstaatsanwalt B., der fortwährend eine gebückt–devote, gleichsam betende Haltung einnahm, in welcher er regungslos verharrte. Einige der Anwesenden wurden mir von den Stimmen als die Gestalten bezeichnet, in denen sich "rücksichtlich des Bestimmenden 4ter und 5ter" (zu ergänzen ein Wort wie "Dimension", das ich nicht deutlich verstanden habe) und seine unterirdischen Antipoden (die verrußten Kerle in Leinwandkitteln "gesetzt" (verkörpert) hätten. Im Innern der Anstalt habe ich u. A. gesehen den Geh. Rath Dr. W. Diesen in zwiefacher Gestalt, einer vollkommeneren und nur mehr herabgekommenen, welche ihm ins der Seelenwanderung verliehen worden sein sollte, ferner den Senatspräsidenten Dr. F., den Oberlandesgerichtsrath Dr. M., den Rechtsanwalt W. aus Leipzig (ein Jugendfreund von mir), meinen Neffen Fritz usw. In einem Herrn, den ich schon bei meiner Ankunft auf dem Bahnhof zu Coswig auf– und abgehend, gleichsam jemand suchend bemerkt zu haben meinte, glaubte ich einen Herrn von O. aus Mecklenburg, eine flüchtige Reisebekanntschaft von Warnemünde her, wiederzuerkennen. Das Zimmer desselben war ganz mit sonderbaren, meist roth gefärbten Bildern (auf Papier) ausgeschlagen und von demjenigen eigenthümlichen Geruch erfüllt, den ich bereits im Kapitel 1 als den Teufelsgeruch bezeichnet habe. Meinen Schwiegervater habe ich einmal vom Fenster aus auf dem nach der Anstalt führenden Zugangswege bemerkt; von ihm habe ich übrigens auch um dieselbe Zeit eine Anzahl Nerven im Leibe gehabt, an deren Verhalten im Wege der Nervenanhangsunterhaltung ich durchaus die Sinnesart meines Schwiegervaters wiedererkannte.
Es wurde nicht nur an Menschengestalten, sondern auch an leblosen Gegenständen gewundert. So skeptisch ich mich auch jetzt bei Prüfung meiner Erinnerungen zu verhalten suche, so kann ich doch gewisse Eindrücke aus meinem Gedächtnisse nicht verwischen, nach denen auch Kleidungsstücke auf dem Leibe der von mir gesehenen Menschen, die Speisen auf meinem Teller während des Essens (z. B. Schweinsbraten in Kalbsbratens oder umgekehrt) verwandelt wurden etc. Eines Tages sah ich — am hellen Tage — vom Fenster aus — unmittelbar vor den Mauern des Gebäudes, das ich bewohnte, einen prachtvollen Säulenvorbau entstehen, gleichsam als ob das ganze Gebäude in einen Feenpalast umgewandelt werden sollte; das Bild verschwand später wieder, angeblich weil das beabsichtigte, göttliche Wunder in Folge Flechsig'scher und von W.'scher Gegenwunder nicht zur Vollendung gelangte; in meinem Gedächtnisse steht das Bild noch jetzt in voller Deutlichkeit vor mir.
Eine besondere Besprechung muß dem Oberwärter der Anstalt gewidmet werden. Von diesem sagten mir die Stimmen gleich am Tage meiner Ankunft, er sei mit einem meiner Hausgenossen v. W. identisch; derselbe habe bei irgend einer von Staatswegen über mich veranstalteten Enquete vorsätzlich oder fahrlässiger Weise unwahre Dinge über mich ausgesagt, namentlich mich der Onanie beschuldigt; gewissermaßen zur Strafe dafür sei ihm jetzt als flüchtig hingemachter Mann meine Bedienung auferlegt worden.
Es scheint mir völlig ausgeschlossen, daß ich von selbst auf derartige Gedanken gekommen sein sollte, da ich mit dem Herrn v. W., den ich überhaupt nur flüchtig kennen zu lernen die Ehre hatte, niemals irgend welche Mißhelligkeiten gehabt oder irgend welchen Groll gegen denselben empfunden habe. Gegen diesen Oberwärter suchten mich die Stimmen fortwährend zu reizen; gleich am ersten Tage verlangte man, ich sollte ihn mit beleidigender Weglassung des Adelsprädikats als "W." anreden; ich hatte zunächst gar keine Neigung dazu, habe es dann aber, um die drängenden Stimmen los zu werden, doch einmal gethan. Bei einer späteren Gelegenheit habe ich

ihm auch einmal eine Ohrfeige gegeben; die nähere Veranlassung ist mir nicht mehr erinnerlich, ich weiß nur, daß die Stimmen es von mir verlangten, als derselbe irgend ein unziemliches Ansinnen an mich gerichtet hatte und mich solange mit meinem angeblichen Mangel an männlichem Muthe verhöhnten, bis ich zu der erwähnten Thätlichkeit verschritt. Daß ich an dem Oberwärter — nicht immer, sondern nur bei gewissen Gelegenheiten — die den Teufeln eigenthümliche rothe Farbe im Gesicht und an den Händen wahrgenommen habe, ist schon im Kapitel 1 erwähnt worden; daß derselbe wirklich mindestens zum Theil v. W.'sche Nerven gehabt hat, ist mir nach dem später zu Erzählenden unzweifelhaft.
Irgendwelche geistige oder körperliche Beschäftigungen habe ich während meines — übrigens doch nur kurzen — Aufenthalts in der Dr. Pierson'schen Anstalt ("Teufelsküche") nicht vorgenommen; ich war den ganzen Tag fast nur durch die Unterhaltung der Stimmen und durch das Anstaunen der Wunderdinge, die sich in meiner Umgebung ereigneten, in Anspruch genommen. Recht auffällig will mir jetzt in meiner Erinnerung auch erscheinen, daß irgend Etwas wie eine gemeinschaftliche Tafel nicht stattfand; soweit ich mich besinne, einzelne Mahlzeiten genossen zu haben, war für mich auf dem Tisch des Gesellschaftszimmers gedeckt worden; es pflegten dann außer mir höchstens noch ein oder zwei andere Patienten zu essen. Einmal erinnere ich mich, das mir vorgesetzte Gericht (Bratwurst) vielleicht unter Zertrümmerung einer Fensterscheibe zum Fenster hinausgeworfen zu haben; der Beweggrund dazu ist mir nicht mehr deutlich gegenwärtig.
Die Seelen, mit denen ich in der Flechsig'schen Anstalt im Nervenanhang gestanden hatte, waren mir selbstverständlich nach meinem neuen Aufenthalte, wie schon auf der Fahrt dahin, gefolgt: vor allen Dingen die Flechsig'sche Seele selbst, die sich übrigens schon vorher zur Verstärkung ihres gegen Gottes Allmacht eröffneten Kampfes eine Art Parteigefolge aus von ihr nachgezogenen, mehr oder weniger befreundeten Seelen gebildet hatte. Zu diesem Parteigefolge gehörte außer den schon im Kapitel V erwähnten "Cassiopejabrüdern" auch eine Gruppe, welche damals die Bezeichnung der "Vordringenden" erhielt; sie bestand aus der Seele Daniel Fürchtegott Flechsigs (welche in zweifacher Gestalt vorhanden war), derjenigen des Oberamtsrichters G. und eines ehedem zu Gottes Allmacht gehörigen vorderen Kolonnenführers, "rücksichtlich des Bestimmenden erster", sonach einer Art Renegaten, der sich dem Flechsig'schen Einflusse untergeordnet hatte. Die "unter der Cassiopeja Hängenden" (d. h. die Seelen der dem Corps Saxonia angehörig gewesenen Mitglieder) verschwanden in der Zeit meines Aufenthalts in der Pierson'schen Anstalt; sie wurden "mit starker Hand" in die Gräber zurückgedrückt, ein Vorgang, den ich mit meinem geistigen Auge gesehen habe und bei welchem ich gleichzeitig die Klagelaute (eine Art Gewimmer) gehört habe, mit welchen diese Seelen den ihnen natürlich unerwünschten Vorgang, durch den sie der von ihnen erschlichenen Seligkeit wieder verlustig gingen, begleiteten. Dafür bildeten sich eine ganze Anzahl anderer Seelen heraus; es geschah dies vornehmlich im Wege der Seelentheilung, eines, wie ich annehme, zunächst von der Flechsig'schen Seele eingeführten Mißbrauchs. Denn wenn auch die physische Möglichkeit einer Seelentheilung wahrscheinlich schon früher bestanden hätte, so dürfte doch, solange die Weltordnung intakt war, von dieser, sicher auch für das menschliche Gefühl verletzenden Einrichtung schwerlich irgendwelcher Gebrauch gemacht worden sein. Es hätte gar kein ersichtlicher Grund vorgelegen, die Seele eines Menschen etwa mit einer gewissen Anzahl ihrer Nerven zur Seligkeit aufsteigen zu lassen und mit einem anderen Theil in einen eine Bestrafung darstellenden Zustand zu versetzen. Ich glaube vielmehr annehmen zu dürfen, daß man früher die natürliche Einheit der Menschenseele respektirte, also wenn es sich etwa um übermäßig geschwärzte Nerven handelte, welche *sämmtlich* zu reinigen einen allzugroßen Aufwand reiner Strahlen erfordert haben würde, man nur einen geringeren Theil der Nerven reinigte (der betreffenden Menschenseele also damit nur eine kürzere Zeit andauernde Seligkeit verschaffte, vergl. Kapitel 1) und den Rest einfach im Grabe verfaulen ließ. Die Flechsig'sche Seele aber führte, wie gesagt, die Seelentheilung ein, hauptsächlich um das ganze Himmelsgewölbe mit Seelentheilen zu besetzen, sodaß die durch die Anziehungskraft herangezogenen göttlichen Strahlen auf allen Seiten irgendwelchem Widerstand begegneten. Das Bild, das ich hiervon im Kopfe habe, ist in Worten ungemein schwierig auszudrücken; es schien, als ob das Himmelsgewölbe im ganzen Umkreise mit — wohl aus meinem Körper entnommenen — Nerven überspannt sei, die die göttlichen Strahlen nicht zu überspringen vermochten oder die ihnen wenigstens ein mechanisches Hindernis boten, ähnlich etwa wie eine belagerte Festung durch Wälle und Gräben gegen den anstürmenden Feind geschützt zu werden pflegt. Die Flechsig'sche Seele hatte sich zu diesem Behufe in eine große Anzahl von Seelentheilen gespalten; es existierten deren eine Zeit lang wohl 40 – 60, darunter viele ganz kleine, vermuthlich nur aus einem einzigen Nerv bestehende; zwei größere Seelentheile wurden der "obere Flechsig" und der "mittlere Flechsig" genannt; der erstere pflegt sich in Folge der Aufnahme göttlicher Strahlen, die er sich angeeignet hatte, vorübergehend durch größere Reinheit auszuzeichnen, die jedoch meist nicht lange vorhielt. In ähnlicher Weise gab es dann später auch 20 bis 30 von W.'sche Seelentheile, ja auch eine gemeinschaftliche v. W.—Flechsig'sche Seele, auf die ich vielleicht später noch zurückkommen werde.
Hinsichtlich der Ursachen, die zum Auftreten der von W.'schen Seele (neben der Flechsig'schen) am Himmel führten, kann ich nur Vermuthungen aussprechen, die jedoch der Wahrheit ziemlich nahe kommen dürften. Für alle "geprüften" (Flechsig'schen usw.) Seelen war die durch die Hochgradigkeit der Nervenüberreizung in meinem Körper entstandene Anziehungskraft sozusagen die Grundbedingung ihrer Existenz, d. h. ich selbst war ihnen nur das Mittel zum Zwecke, die durch die Anziehungskraft herbeigeführten göttlichen Strahlen abzufangen, mit denen sie dann sich wie der Pfau mit fremden Federn schmückten, Wundergewalt erlangten usw. Daher war es von Wichtigkeit für sie, über meinen Körper eine gewisse Verfügungsgewalt zu behaupten. Diese Verfügungsgewalt mochte die Flechsig'sche Seele, solange ich in der Leipziger Anstalt war, durch ihre Verbindung mit dem noch als

Mensch (oder "flüchtig hingemachten Mann"; was er damals eigentlich war, muß ich dahingestellt sein lassen) vorhandenen Professor Flechsig ausgeübt haben. Mit meiner Uebersiedelung in die Dr. Pierson‘sche Anstalt ("Teufelsküche") war dieser Einfluß weggefallen; die thatsächliche Macht über meinen Körper stand nunmehr dem dortigen Anstaltspersonal, namentlich dem Oberwärter der Anstalt zu. Dies scheint für die Flechsig‘sche Seele die Veranlassung gewesen zu sein, einige dem Körper des Oberwärters entnommene, in Wirklichkeit von W.‘sche Nerven in den Himmel oder zur Seligkeit heraufzuziehen, um vermittelst dieser Nerven und deren Einwirkung auf den Oberwärter sich den verloren gegangenen Einfluß wieder zu verschaffen.
Im ersten Anfang sollten es nur drei von W.‘sche Nervenfäden gewesen sein, diese aber, einmal zum Bewußtsein ihrer himmlischen Existenz und damit gleichzeitig zur Ausübung der Wundergewalt gelangt, kompletirten sich dann durch Heraufziehen einer größern Anzahl anderer von W.‘schen Nerven (aus dem Grabe, wie ich damals annehmen mußte) zu einer ziemlich umfänglichen Seele. Auch hier handelte es sich natürlich um ungereinigte Nerven; es wurde m. a. W. eine zweite "geprüfte Seele" am Himmel fertig, die nur von dem eigennützigen Bestreben der Selbsterhaltung und weltordnungswidrigen Machtentfaltung im Gegensatz zu Gottes Allmacht erfüllt war und zu diesem Zwecke die Anziehungskraft meiner Nerven auf göttliche Strahlen mißbrauchte. Sie erkannte im Allgemeinen die Führerschaft der Flechsig‘schen Seele an, welche nach wie vor sozusagen das geistige Haupt der ganzen gegen Gottes Allmacht gerichteten Empörung blieb; sie behauptete aber doch im Gegensatz zu den andern das Flechsig‘sche Gefolge bildenden Seelen in manchen Beziehungen eine gewisse Selbständigkeit. Sie ließ sich z. B., wie schon erwähnt, ebenfalls zu einer ausgedehnten Seelentheilung bestimmen, wandelte aber doch dann auch wieder ihre eigenen Wege.
Für mich wurde die Lage durch das Hinzutreten dieser zweiten "geprüften Seele" zunächst noch erheblich schwieriger; denn auch diese Seele wunderte nun in einer meinen Körper zum Theil recht empfindlich schädigenden Weise an mir herum, worüber ich später noch Näheres anführen werde. Auf der anderen Seite gab es aber doch dabei auch drollige Momente, die zeitweise in mein sonst so verdüstertes Leben, wenn ich so sagen darf, sogar einen Zug der Komik brachten. Daß es wirklich von W.‘sche Nerven waren, die auf diese Weise zu einer Art himmlischer Herrschaft gelangt waren, geht für mich unzweifelhaft daraus hervor, daß ich mich zu oft wiederholten Malen mit der von W.‘schen Seele über ihre Erinnerungen aus dem Leben, namentlich aus ihrer studentischen Zeit vom Corps Misnia her bis herab zu dem ihr noch wohlbekannten Kellner B. in der Gosenschänke zu Eutritzsch bei Leipzig unterhalten habe. Dabei wirkte es zuweilen eben höchst drollig, wie sich ungeachtet der von beiden Seelen — der Flechsig‘schen und von W.‘schen — gegenüber Gottes Allmacht eingegangenen Bundesgenossenschaft, doch wieder der Professorendünkel der einen und der Adelsstolz der anderen wechselseitig von einander abstießen. Die von W.‘sche Seele schwärmte von einer "von W.‘schen Haus– und Primogeniturordnung", die sie am Himmel einrichten und worauf sie ihre "Weltherrschaft" gründen wollte und mochte an der Seele des ihr im Grunde genommenen unsympathischen nationalliberalen Professor Flechsig zuweilen kein gutes Haar lassen. Diese hinwiederum glaubte im Gefühl einer vermeintlichen geistigen Ueberlegenheit auf die v. W.‘sche Seele mit einer gewissen Verachtung herabsehen zu dürfen. Die v. W.‘sche Seele zeigte auch sonst entschieden aristokratische Allüren, widmete mir z. B. vorübergehend eine größere Hochachtung, als sie bemerkte, daß ich beim Essen die Gabel mit der linken Hand zum Munde führte, gab ein besonderes Interesse für eine wohleingerichtete table d‘hote zu erkennen, zeigte aber dann auch wieder ein größeres organisatorisches Talent, als die Flechsig‘sche Seele, indem sie mit den von ihr erbeuteten Strahlen besser Haus zu halten wußte, als diese, daher meist ein glänzenderes Strahlenkleid aufwies und eine Zeit lang ein förmliches *"Strahlenmagazin"* (ich könnte die Richtung am Himmel, nach der es gelegen war, noch jetzt bezeichnen) unterhielt.
Von sonstigen übersinnlichen Eindrücken, die ich während meines Aufenthalts in der Person‘schen Anstalt empfing, will ich noch einiges Wenige anführen. Es flatterte mir in langen Zügen (das Bild ist schwer zu beschreiben, man könnte es vielleicht mit dem sog. Alteweibersommer, aber nicht als einzelne Fäden, sondern einer Art dichteren Gewebes vergleichen) die sogen. *"Mondscheinseligkeit"* zu, welche die weibliche Seligkeit vorgestellt haben sollte. Es gab davon zwei Arten, eine mattere und eine vollkräftigere; vielleicht darf in der ersteren die Kinderseligkeit erblickt werden. An die schon in den früheren Kapiteln erwähnte Vorstellung eines Weltunterganges schlossen sich Mittheilungen an, die sich darauf bezogen, in welchem Maße etwa eine Wiederbelebung der Schöpfung möglich sei; bald hieß es, es reiche nur bis zu den Fischen, bald bis zu den niederen Säugethieren usw. Inwieweit diesen Mittheilungen bloß eine Befürchtung für die Zukunft oder etwas Reales zu Grunde lag, muß ich dahingestellt sein lassen. Dagegen habe ich anzunehmen, daß auf irgend einem entfernten Weltkörper in der That ein Versuch mit Erschaffung einer neuen Menschenwelt ("neuen Menschen aus Schreber‘schem Geist", wie sie mit einer auch seitdem unzählige Male gebrauchten, meist spöttisch gemeinten Redewendung genannt wurden) wahrscheinlich also unter Benutzung eines Theiles meiner Nerven gemacht worden ist. Wie die hierzu erforderliche Zeit gewonnen worden sein sollte, bleibt allerdings in Dunkel gehüllt. Jene "neuen Menschen aus Schreber‘schem Geiste" — körperlich von sehr viel kleinerem Schlag als unsere irdischen Menschen — sollten es bereits zu einer immerhin beachtenswerthen Kulturstufe gebracht, u. A. ein ihrer geringeren Körpergröße entsprechendes kleines Rindvieh gehalten haben; ich selbst sollte ihnen als ihr "Nationalheiliger" sozusagen ein Gegenstand göttlicher Verehrung geworden sein, sodaß meine körperliche Haltung (namentlich in dem "Pferch" der Pierson‘schen Anstalt) für ihren Glauben von irgendwelcher Bedeutung gewesen wäre. Ihre nach dem Tode zur Seligkeit aufgestiegenen Seelen sollten es bereits zu Strahlen von ziemlich erheblicher Vollkräftigkeit gebracht haben.

Daß irgend etwas Wahres an der Sache gewesen ist, entnehme ich daraus, daß ich in jener Zeit den "Gott" oder "Apostel" jener kleinen Menschen — d. h. vermuthlich den Inbegriff der aus ihrer Seligkeit gewonnenen Strahlen — als Seele im Leibe und zwar im Unterleibe gehabt habe. Dieser kleine "Gott" oder "Apostel" zeichnete sich in höchst auffälliger Weise vor allen anderen Seelen durch die einen Grundzug meines eigenen Charakters bildende — ich kann hier etwas Selbstlob nicht unterdrücken — praktisch verständige Auffassung der Dinge aus, sodaß ich in ihm gewissermaßen Fleisch von meinem Fleische und Blut von meinem Blute erkannte. Uebrigens wurde zu diesem kleinen "Gott" oder "Apostel" — wie auch in vielen anderen Fällen, z. B. seiner Zeit in Betreff der Seele meines Vaters, der Seelen der Jesuiten usw. — um mich irre zu machen, ein gefälschter Widerpart gesetzt; die Fälschungen wurden jedoch meist sehr bald von mir wahrgenommen, da sich nach der ganzen Sinnesart der betreffenden Seelen das Echte von dem Falschen unschwer unterscheiden ließ. Viel war auch in der damaligen Zeit von einem "Strahlenerneuerungsgesetz" die Rede, d. h. von dem Grundsatz — von welchem die "kleinen Menschen aus Schreberischem Geist" ein Beispiel gewesen sein würden — daß neue Strahlen aus dem *Glauben* gewesener Menschen hervorgingen.
Die Flechsig'sche Seele war in jener Zeit Führerin "zweier Sonnen", darunter auch derjenigen Sonne, von der die Tagesbeleuchtung ausging. Das Bild, das ich davon im Kopfe habe, wie die führende Seele gewissermaßen hinter der Sonne saß, ist in Worten schwer zu beschreiben. Auch der v. W.'schen Seele sollte zuweilen die Führung einer Sonne anvertraut werden, diese bezeigte jedoch im Ganzen wenig Neigung dazu.

9. Kapitel – Überführung nach dem Sonnenstein. Veränderungen in dem Strahlenverkehr. "Aufschreibesystem"; "Anbinden an Erden"

Aus der Dr. Pierson'schen Anstalt "der Teufelsküche" wurde ich (nach im Ganzen acht– bis vierzehntägigem Aufenthalt) eines Tages — wie ich später erfahren habe, soll es der 29. Juni 1894 gewesen sein — nach der hiesigen Landesheilanstalt, dem Sonnenstein bei Pirna, gebracht. Die Gründe der Ueberführung sind mir unbekannt; damals glaubte ich sie mit dem in den letzten Tagen meines Aufenthalts in der Teufelsküche mächtig gewachsenen Einfluß der v. W.'schen Seele in Verbindung bringen zu müssen, dem man in irgendwelcher Weise ein Gegengewicht schaffen wollte. Vor meiner Abreise hatte ich noch ein warmes Bad — das einzige in der Dr. Pierson'schen Anstalt — genommen; dann fuhr ich in Begleitung des "Oberlandsgerichtsdieners" mit Geschirr (wie auf der Hinreise) nach dem Bahnhof Coswig, wo ich eine Tasse Kaffee trank, und von da mit der Eisenbahn durch Dresden, ohne den Eisenbahnwagen zu verlassen, nach Pirna. Die Menschengestalten, die ich während der Fahrt und auf dem Bahnhofe in Dresden sah, hielt ich für hingewunderte "flüchtig hingemachte Männer", ich wendete ihnen keine besondere Aufmerksamkeit zu, da ich schon damals aller Wunder überdrüssig war. In meiner Auffassung wurde ich bestärkt durch das Gerede der Stimmen; die Flechsig'sche Seele sprach mit einem von ihr erfundenen Ausdruck von dem "fossilen" Dresden, durch das wir gefahren seien. Vom Bahnhof Pirna aus fuhr ich in einem Geschirr auf einer ziemlich holprigen Straße nach der hiesigen Anstalt herauf. Daß es Pirna und der Sonnenstein gewesen ist, wohin ich gebracht worden war, dessen bin ich mir erst nach länger als Jahresfrist bewußt geworden, als ich gelegentlich einmal in dem mir nur ganz vereinzelte Male zugänglich gewordenen "Museum" (Gesellschaftszimmer) der hiesigen Anstalt Bilder früherer Könige von Sachsen an den Wänden erblickte. Zur Zeit meiner Ankunft bezeichneten die Stimmen meinen Aufenthalt als "das Teufelsschloß". Die Zimmer, die mir angewiesen wurden, waren dieselben, die ich auch jetzt noch bewohne — Nr. 28 im ersten Stockwerke des Elbflügels nebst anstoßendem Schlafzimmer. Ein anderes Wohnzimmer habe ich nur einige Male ganz vorübergehend wegen irgend welcher Ausstattungsveränderungen innegehabt; als Schlafraum haben mir dagegen — wie ich später noch erwähnen werde — ungefähr zwei Jahre lang nicht das eigentlich für mich bestimmte Schlafzimmer, sondern Dementenzellen, namentlich eine im Erdgeschosse des Rundflügels Nr. 97 gedient. Die Zimmer machten mir bei meinem ersten Eintritt, im Gegensatz zu der ziemlich elegant ausgestatteten Dr. Pierson'schen Anstalt, einen etwas ärmlichen Eindruck. Erwähnt sei noch, daß ich etwa ein Jahr lang auch von meinen Fenstern die Aussicht *nicht* hatte, die sich mir jetzt ziemlich frei auf das ganze Elbthal darbietet. Es waren damals einige dicht belaubte Kastanienbäume vorhanden, die inzwischen bis auf geringe Stümpfe gefällt sind, in jener Zeit aber die Aussicht fast vollständig benahmen, sodaß ich auch von den Fenstern aus von den Vorgängen der Außenwelt so gut wie nichts wahrnehmen konnte.
Die Zeit meines Aufenthalts auf dem Sonnenstein kann ich in zwei Perioden abtheilen, von denen die erste im Ganzen noch den ernsten und heiligen, manchmal schaurigen Charakter bewahrte, der meinem Leben in der letzten Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt und in der Dr. Pierson'schen Anstalt aufgeprägt gewesen war, die zweite dagegen mehr und mehr in das gewöhnliche (um nicht zu sagen ordinäre) Fahrwasser einlenkte. Jene erste Periode umfaßte etwa ein Jahr; die zweite Periode hält jetzt noch an, nur daß in der neuesten Zeit der Charakter des Ordinären in manchen Beziehungen einige Mäßigung erfahren hat. In der ersten Periode waren die Wunder hinsichtlich ihrer körperlichen und geistigen Wirkungen zum Theil noch von furchtbarer und bedrohlicher Natur, sodaß ich noch über Jahr und Tag von den ernstesten Sorgen für mein Leben, meine Mannheit und später meinen Verstand erfüllt war; in der zweiten Periode haben — freilich in sehr allmählichen Uebergängen und nicht ohne einzelne Rückschläge — die Wunder mehr und mehr einen harmlosen, um nicht zu sagen läppischen und kindischen, wenn auch zum Theil noch widerwärtigen Charakter angenommen.
In der ersten Periode lebte ich noch immer in der Vorstellung, daß ich es nicht mit wirklichen Menschen, sondern mit "flüchtig hingemachten Männern" zu thun habe. Auch jetzt kann ich dies nicht als einen Irrthum meinerseits

bezeichnen; ich muß vielmehr nach dem, was ich damals erlebt habe und noch jetzt täglich erlebe, die Möglichkeit offenlassen, daß ich damit Recht gehabt habe, m. a. W. die sogenannte "Menschenspielerei" erst allmälig in denjenigen Zustand übergeleitet worden ist, nach dem sie jetzt *äußerlich betrachtet,* den Eindruck macht, als ob irgend eine Veränderung mit der Menschheit nicht vorgegangen sei. Um diesen etwas schwer verständlichen und auch für mein Bewußtsein nicht zu vollkommener Durchsichtigkeit gelangten Gedanken einigermaßen begreiflich zu machen, habe ich zunächst die Verhältnisse meiner äußeren Umgebung während des ersten Jahres meines Aufenthalts in der hiesigen Anstalt zu schildern. Von Ärzten der Anstalt lernte ich wohl gleich am Tage meiner Ankunft bei einer im Baderaume (im Erdgeschoß) vorgenommenen körperlichen Untersuchung, in der u. A. auch das Stethoskop angewendet wurde, den Vorstand der hiesigen Anstalt, Herrn Geh. Medizinalrat Dr. Weber und den Hülfsarzt Herrn Dr. R. kennen, beide aber zunächst nur der Person, nicht dem Namen nach; die Namen habe ich erst nach Ablauf eines oder mehrer Jahre gelegentlich in Erfahrung gebracht. Von diesen Herren erhielt ich seitdem tägliche Besuche. Außer ihnen wurden nur zweitweise der Oberpfleger R. und einige Pfleger (M., Th.) und der inzwischen abgegangene Sch. sichtbar. M. war derjenige Pfleger, dem meine Obhut besonderns anvertraut war.
Andere Patienten schienen damals in der Anstalt noch gar nicht zu existieren; wenigstens auf dem von mir bewohnten Korridor, an dem im Ganzen neun Zimmer liegen, bemerkte ich nichts davon; erst nach Ablauf geraumer Zeit wurde ein als Fürst I...sky bezeichneter Patient und ein zweiter, der Hofrath B., dieser namentlich durch Violinspiel, zeitweise bemerkbar. Auch bei den täglichen Spaziergängen in dem Anstaltsgarten war ich während der ersten Monate mit 2 oder 3 Pflegern (den obengenannten) *stets allein;* von der großen Anzahl anderer Patienten, die ich jetzt manchmal bis zu 80 und 100 gleichzeitig mit mir im Garten erblicke, war damals noch nichts zu sehen. Die Pfleger wurden von den Stimmen als "Hundejungen" bezeichnet; daß sie die Eigenschaft von "flüchtig hingemachten Männern" (also eigentlich Seelen) hatten, muß ich daraus abnehmen, daß von ihnen ein Nervenanhang mit mir unterhalten wurde, in dem ich von ihnen häufig der Grundsprache angehörige Ausdrücke, insbesondere von dem Pfleger Sch., der persönlich in einem andern Zimmer sich aufhielt, die in der Grundsprache zum Ausdruck der Verwunderung dienenden Ausrufe "Alle Wetter" und "Alle Hageldonnerwetter" (nicht etwa laut, sondern in der Nervensprache) vernommen habe. M. und Sch. luden auch zuweilen, um "sich wegzusetzen", einen Theil ihrer Leiber als eine faulige Masse in meinen Körper ab; M. setzte sich wiederholt als sogenannter "großer Nerv" (einer Art Gallertmasse etwa von der Größe einer Kirsche) in meinen Arm, wodurch er wie die übrigen Strahlen oder Nerven in gewissem Sinne an meinem Denken und meinen Sinneseindrücken Theil nahm. Den "Hundejungen" in ihrer Eigenschaft als Seelen wurde auch Wundergewalt zugeschrieben, bei bestimmten einzelnen Vorgängen war von "Hundejungenwundern" die Rede, denen sie ihre Entstehung verdanken sollten.
Von meiner Frau erhielt ich auf dem Sonnenstein in längeren, wohl mehrmonatlichen Zwischenräumen Besuche. Als ich dieselbe zum ersten Male zu einem solchen Besuche in mein Zimmer eintreten sah, war ich wie erstarrt; hatte ich doch sie längst nicht mehr unter den Lebenden geglaubt. Für diese Annahme hatte ich — ebenso wie bei andern Menschen — ganz bestimmte thatsächliche Anhaltspunkte, nach denen mir das Wiedererscheinen meiner Frau auch jetzt noch in gewisser Beziehung ein ungelöstes Räthsel bleibt. Ich hatte — und auch hier läßt die Sicherheit meiner Erinnerung keinen Zweifel an der objektiven Realität des Vorgangs zu — zu wiederholten Malen der Seele meiner Frau angehörige Nerven im Leibe gehabt oder von außen her meinem Körper sich annähernd wahrgenommen. Diese Seelentheile waren ganz von der hingebenden Liebe erfüllt, die meine Frau mir gegenüber jeder Zeit an den Tag gelegt hat; sie waren die einzigen, die mit der der Grundsprache angehörigen Redewendung "Lassen mich" den Willen zu erkennen gaben, auf jede eigene Fortdauer zu verzichten und in meinem Körper das Ende ihrer Existenz zu finden.
Bei den persönlichen Besuchen meiner Frau auf dem Sonnenstein glaubte ich lange Zeit, daß sie jedesmal nur ad hoc "flüchtig hingemacht" sei und daher vielleicht schon auf der Treppe oder unmittelbar nach dem Verlassen der Anstalt sich auflösen werde; es wurde gesagt, daß ihre Nerven nach jedem Besuch wieder "eingekapselt" würden. Bei einem der Besuche — wohl an meinem Geburtstag 1894 — überbrachte mir meine Frau ein Gedicht, das ich wegen der ergreifenden Wirkung, die es damals auf mich hervorbrachte, wörtlich hierher setzen will. Es lautete:
Eh‘ Dich der rechte Friede liebt —
Der stille Gottesfriede —
Der Frieden, den kein Leben giebt
Und keine Lust hienieden,
Da thut es Noth, daß Gottes Arm
Dir eine Wunde schlage,
Daß Du mußt rufen: Gott erbarm‘,
Erbarm‘ Dich meiner Tage,
Da thut es Noth, daß sich ein Schrei
Aus Deiner Seele ringe,
Und daß es dunkel in Dir sei
Wie vor dem Tag der Dinge,
Da thut es Noth, daß ganz und schwer
Der Schmerz Dich überwinde.
Daß sich nicht eine Thräne mehr
In Deiner Seele finde,

Und wenn Du ausgeweint Dich hast
Und müde bist, so müde,
Da kommt zu Dir ein treuer Gast
Der stille Gottesfriede.

Das Gedicht, dessen Verfasser ich nicht kenne, machte deshalb einen so merkwürdigen Eindruck auf mich, weil der darin wiederholt vorkommende Ausdruck "Gottesfriedcn" die vor und nach jener Zeit unzählige Male von mir gehörte *grundsprachliche Bezeichnung für den durch Strahlen erzeugten Schlaf* ist. Ich konnte damals kaum an einen hierbei unterlaufenen Zufall denken.

In dem Strahlenverkehr, in dem meine Nerven nun schon lange Zeit gestanden hatten und in den damit zusammenhängenden himmlischen Verhältnissen traten in den ersten Wochen meines Aufenthaltes auf dem Sonnenstein (Anfang Juli 1894) gewisse Veränderungen ein, die von grundlegender Bedeutung für den ganzen seitdem verflossenen Zeitraum gewesen zu sein scheinen. Die Beschreibung dieser Veränderungen in Worten ist wieder ungemein schwierig, da es sich dabei um Dinge handelt, für die alle Analogien aus der menschlichen Erfahrung fehlen und die auch von mir nur zum Theil unmittelbar mit meinem geistigen Auge wahrgenommen, zum anderen Theil aus ihren Wirkungen erkannt worden sind, sodaß die Vorstellung, die ich mir von den betreffenden Vorgängen gemacht habe, sich mit der vollen Wahrheit vielleicht nur annähernd deckt. Bereits im vorigen Kapitel ist erzählt worden, daß namentlich im Wege der Seelentheilung die Zahl der am Himmel vorhandenen "geprüften" Seelen und Seelentheile erheblich gewachsen war. Unter diesen Seelen zeichnete sich nach wie vor die Flechsig'sche aus, die vermöge der sich in ihren beiden Hauptgestalten (als "oberer Flechsig" und als "mittlerer Flechsig") gegebenen Größe noch geraume Zeit ihre menschliche Intelligenz in ziemlich hohem Grade bewahrt hatte, während sie daran im Laufe der Jahre immer mehr und mehr verloren hat, sodaß jetzt schon seit langer Zeit kaum noch irgend ein dürftiger Rest des Identitätsbewußtseins vorhanden sein dürfte. Ich meinerseits war stets von dem Bestreben geleitet, diese Seelen und Seelentheile an mich heranzuziehen und dadurch schließlich das Aufgehen derselben herbeizuführen, indem ich von der wohl ganz richtigen Vorstellung ausging, daß nach Elimirung aller zwischen mir und Gottes Allmacht als sog. Mittelinstanzen stehenden "geprüften" oder unreinen Seelen eine weltordnungsmäßige Lösung des Konflikts, sei es durch meine Heilung im Wege zur vollständigen Beruhigung der Nerven dienenden Schlafs, sei es — was ich später in Aussicht nehmen zu müssen glaubte, — durch eine der Weltordnung entsprechende Entmannung zur Erschaffung neuer Menschen sich von selbst ergeben werde. Die "geprüften" Seelen waren im Gegensatz dazu nur von dem Triebe erfüllt, sich in ihrer angemaßten, mit Wundergewalt verknüpften himmlischen Stellung zu behaupten, sie suchten sich nach jeder Annäherung wieder zurückzuziehen, indem abwechselnd immer wieder andere Seelen oder Seelentheile vorgeschoben wurden.

Als es mir daher in einer Nacht — etwa der vierten oder fünften nach meiner Ankunft auf dem Sonnenstein — übrigens unter maßloser geistiger Anstrengung, gelungen war, alle unreinen ("geprüften") Seelen vorübergehend zu mir herunterzuziehen, sodaß es nur einer gründlichen "Zudeckung mit Strahlen" bedurft hätte, um durch einen nervenheilenden Schlaf meine Genesung und das Verschwinden der unreinen Seelen herbeizuführen (wozu man sich aber aus den bereits früher angedeuteten Gründen leider nicht entschließen konnte), traf die Flechsig'sche Seele besondere Veranstaltungen, um die Wiederkehr einer solchen Gefahr für ihre Existenz und diejenige der anderen unreinen Seelen auszuschließen. Sie verfiel auf das Auskunftsmittel *mechanischer Befestigungen,* über deren Technik ich der Natur der Sache nach nur eine ungefähre Vorstellung habe erlangen können. Eine solche mechanische Befestigung fand zunächst in einer loseren Form statt, die als "Anbinden an Strahlen" bezeichnet wurde, wobei das Wort "Strahlen" in einer besonderen auf mir nicht völlig verständlich gewordenen Bedeutung gebraucht worden zu sein scheint. Ich kann nur das Bild beschreiben, das ich mit meinem geistigen Auge gesehen habe. Danach hingen die Seelen auf einer Art von Ruthenbündeln (den Fasces der römischen Liktoren vergleichbar), jedoch so, daß die Ruthen nach unten in Kegelform auseinandergingen, während um die oberen Spitzen die Nerven der Seelen geschlungen waren. Als auch die losere Form der Befestigung einen hinreichenden Schutz gegen die Gefahr des Aufgehens in Folge der Anziehungskraft nicht zu gewähren schien, wurde nach einiger Zeit eine noch widerstandsfähigere Form gewählt, die die Bezeichnung "Anbinden an Erden" erhielt. Wie schon der Ausdruck besagt, fand dabei ein Anbinden an irgendwelchen entfernten Weltkörpern statt, sodaß von da ab die Möglichkeit eines vollständigen Aufgehens in meinem Körper in Folge der Anziehungskraft ausgeschlossen, vielmehr der Rückzug durch die damit geschaffene mechanische Befestigung gesichert war. Als der "mittlere Flechsig" die letztere Form der Befestigung zum ersten Male in Anwendung brachte, machte sich zunächst auch in den Gottesreichen die Auffassung geltend, daß ein solches der Weltordnung zuwiderlaufendes Gebahren nicht geduldet werden könne. Der "mittlere Flechsig" wurde daher genöthigt, sich wieder abzubinden. Bei einer späteren Wiederholung des Experimentes fand man aber schon nicht mehr die Energie zu derartigem Einschreiten; man ließ das Anbinden geschehen, das nun nicht nur alle anderen Flechsig'schen Seelentheile, sondern auch die übrigen im Gefolge derselben stehenden Seelen, insbesondere die v. W.'sche Seele und schließlich auch Gottes Allmacht selbst mitmachten. So ist denn das "Anbinden an Erden" zu einer dauernden Einrichtung geworden, die bis auf den heutigen Tag fortbesteht und zu weiteren Konsequenzen, namentlich dem nunmehr zu schildernden "Aufschreibesystem" geführt hat. Ich verkenne nicht, daß eine Vorstellung, wonach man sich meinen auf unserer Erde befindlichen Körper als durch angespannte Nerven mit anderen Weltkörpern verbunden zu denken hätte, bei den ungeheueren Entfernungen der letzteren für Menschen nahezu unbegreiflich ist; an der objektiven Wirklichkeit des Verhältnisses kann ich trotzdem nach den im Laufe der letzten sechs Jahre alltäglich von mir gemachten

Erfahrungen keinen Zweifel hegen. — Das erwähnte Aufschreibesystem ist eine Thatsache, die anderen Menschen auch nur einigermaßen verständlich zu machen außerordentlich schwer fallen wird. Für ihre Wirklichkeit liefert mir jeder Tag die erdrückensten Beweise und doch gehört dieselbe auch für mich eigentlich in das Gebiet des Unbegreiflichen, da die Absicht, die damit verfolgt wird, von jedem, der die Menschennatur kennt, von vornherein als unerreichbar hätte erkannt werden müssen. Es handelt sich dabei augenscheinlich um eine Verlegenheitsauskunft, bei der schwer für mich zu unterscheiden ist, ob der Grund derselben in einem falschen (weltordnungswidrigen) Wollen oder einem unrichtigen Denken liegt.
Man unterhält *Bücher oder sonstige Aufzeichnungen,* in denen nun schon seit Jahren alle meine Gedanken, alle meine Redewendungen, alle meine Gebrauchsgegenstände, alle sonst in meinem Besitze oder meiner Nähe befindlichen Sachen, alle Personen, mit denen ich verkehre usw. *aufgeschrieben* werden. Wer das Aufschreiben besorgt, vermag ich ebenfalls nicht mit Sicherheit zu sagen. Da ich mir Gottes Allmacht nicht als aller Intelligenz entbehrend vorstellen kann, so vermuthe ich, daß das Aufschreiben von Wesen besorgt wird, denen auf entfernten Weltkörpern sitzend nach Art der flüchtig hingemachten Männer menschliche Gestalt gegeben ist, die aber ihrerseits des Geistes völlig entbehren und denen von den vorübergehenden Strahlen die Feder zu dem ganz mechanisch von ihnen besorgten Geschäfte des Aufschreibens sozusagen in die Hand gedrückt wird, dergestalt, daß später hervorziehende Strahlen das Aufgeschriebene wieder einsehen können.
Um den Zweck der ganzen Einrichtung verständlich zu machen, muß ich etwas weiter ausholen. Allen den Angriffen, die im Laufe der Jahre auf mein Leben, meine körperliche Integrität, meine Mannheit und meinen Verstand gemacht worden sind, lag und liegt immer der nämliche Gedanke zu Grunde, nämlich *der,* sich der alles bisher Dagewesene weit hinter sich lassenden Anziehungskraft meiner überreizten Nerven möglichst wieder zu entziehen. Anfangs hatte man hierzu, offenbar im Bewußtsein der (nach Kap. IV) der Weltordnung zu Grunde liegenden Tendenz, meine *"Entmannung"* in Aussicht genommen. Man meinte aber dabei nicht meine Entmannung mit dem weltordnungsmäßigen Endziel einer Erneuerung der Menschheit, sondern gedachte mir damit nur einen Schimpf zuzufügen, indem man sich sonderbarer Weise einbildete oder vielleicht auch nur selbst vorzulügen versuchte, daß ein entmannter Körper die Anziehungskraft auf Strahlen verlieren würde. Noch über Jahr und Tag nach meiner Ankunft auf dem Sonnenstein spukte der Entmannungsgedanke, wenn ich so sagen darf, in den Köpfen der Seelen. Kleinere Flechsig'sche Seelentheile, welche weit draußen gelegen hatten und daher manchmal geraume Zeit mit meinen Nerven nicht in Berührung gekommen waren, pflegten zu oft wiederholten Malen, gleichsam verwundert, in die Worte auszubrechen: "Ist er denn noch nicht entmannt?" Gottesstrahlen glaubten mich nicht selten mit Rücksicht auf die angeblich bevorstehende Entmannung als "Miß Schreber" verhöhnen zu dürfen; eine der häufig damals gebrauchten, bis zur Ermüdung wiederholten Redensarten lautete: "Sie sollen nämlich als wollüstigen Ausschweifungen ergeben *dargestellt* werden" usw. usw. Ich selbst empfand die Gefahr der Entmannung lange Zeit hindurch und namentlich solange von einem geschlechtlichen Mißbrauch meines Körpers durch andere Menschen die Rede sein konnte, selbstverständlich als eine mir drohende Schmach.
Die bereits massenhaft in meinen Körper eingedrungenen weiblichen oder Wollustnerven konnten daher während eines mehr als einjährigen Zeitraums irgend einen Einfluß auf mein Verhalten und meine Sinnesart nicht gewinnen. Ich unterdrückte jede Regung derselben durch Aufbietung meines männlichen Ehrgefühls und zugleich durch die Heiligkeit der religiösen Vorstellungen, die mich fast ausschließlich beherrschten, ja ich wurde mir der Anwesenheit der weiblichen Nerven eigentlich nur bewußt, wenn sie bei gewissen Anlässen von Strahlen künstlich in Bewegung gesetzt wurden, um eine schreckhafte Erregung derselben hervorzubringen und mich damit als einen in weiblicher Aengstlichkeit zitternden Menschen "darzustellen". Auf der anderen Seite konnte meine Willenskraft nicht verhindern, daß in meinem Körper namentlich beim Liegen im Bette ein Wollustgefühl Platz griff, welches als sog. "Seelenwollust" — wie der von den Seelen dafür gebrauchte Ausdruck lautet, d. h. eine Wollust, die den Seelen genügt, von Menschen aber ohne eigentliche geschlechtliche Regung *nur* als allgemeines körperliches Wohlbehagen empfunden wird — eine erhöhte Anziehungskraft auf die Strahlen ausübte. (Vergl. oben Kap. VII gegen das Ende.) Als diese Erscheinung im Laufe der Zeit immer deutlicher hervortrat, mochte sich Gott wohl bewußt werden, daß es mit der Entmannung als Mittel mich *"liegen zu lassen",* d. h. sich von der anziehenden Wirkung meiner Nerven wieder frei zu machen, nichts sei. Man verfiel daher nunmehr auf den Gedanken, mich auf "der männlichen Seite zu erhalten", aber — im Grunde genommen wieder heuchlerisch — nicht etwa um mir meine Gesundheit wiederzugeben, sondern um mir den Verstand zu zerstören oder mich blödsinnig zu machen. Daß selbst die Nerven eines blödsinnigen Menschen, die einmal in einen Zustand hochgradiger krankhafter Erregung geraten sind, anziehend bleiben würden — insofern sie natürlich immer noch der Schmerz–, Wollust–, Hunger–, Frostgefühle u. s. w. fähig wären — wurde dabei wieder nicht beachtet. Man häufte also unausgesetzt, Tag für Tag und Stunde für Stunde, Leichengift oder andere Fäulnißstoffe, deren Träger die Strahlen waren, auf meinen Körper in der Meinung, mich endlich damit erdrücken und mich namentlich des Verstandes berauben zu können. Welche Schäden dadurch vorübergehend in zum Theil höchst bedrohlicher Weise an meinem Körper angerichtet worden sind, werde ich in einem folgenden Kapitel erzählen.
Ich habe Grund anzunehmen, daß das Leichengift oder die Fäulnißstoffe denselben Weltkörpern entnommen sind, an denen man sich festgebunden hat und wo dann die Strahlen mit dem Leichengift oder dem Fäulnißstoff sozusagen bepackt werden oder dieselben im Vorbeiziehen von ihnen aufgesogen werden. Einem Theil der Strahlen hat man die Gestalt gewunderter Vögel gegeben, worüber ich später Näheres mittheilen werde. Dabei trat nun die Erscheinung hervor, daß die am Himmel noch vorhandenen geprüften Seelen und gewisse Reste der früheren

Vorhöfe des Himmels, die man aufgespart hatte, um sich gewissermaßen hinter denselben verschanzen zu können, im Laufe der Zeit ihre Intelligenz vollständig verloren, also eigene Gedanken überhaupt nicht mehr hatten. Auf der anderen Seite scheint es in der Natur der Strahlen zu liegen, daß dieselben, sobald sie in Bewegung sind, *sprechen* müssen; die das betreffende Gesetz ausdrückende Phrase "Vergessen Sie nicht, daß Strahlen sprechen müssen" ist namentlich früher unzählige Male in meine Nerven hineingeredet worden. Thatsächlich weiß man aber nun schon seit Jahren in Ermangelung eigener Gedanken im Wesentlichen nichts weiter zu sprechen, als von den eigenen Wundern, bezüglich deren dann meine Nerven die entsprechenden Befürchtungsgedanken fälschungsweise unterlegt werden (z. B. "wenn nur meine Finger nicht gelähmt würden", oder "wenn nur meine Kniescheibe nicht verwundert würde") und ferner jeweilig diejenige Beschäftigung, die ich gerade vornehmen will, zu verfluchen, (z. B. "wenn nur das verfluchte Klavierspielen aufhörte", sobald ich mich ans Klavier setze oder selbst "wenn nur das verfluchte Nägelputzen aufhörte", sobald ich mich anschicke, meine Nägel zu putzen. Dazu hat man noch die maßlose Unverschämtheit — ich kann keinen andern Ausdruck dafür gebrauchen — mir zuzumuthen, daß ich diesem gefälschten Blödsinn gewissermaaßen als meinen eigenen Gedanken lauten Ausdruck geben soll, also in der Weise, daß sich an die Phrase "wenn nur das verfluchte Klavierspielen aufhörte" die Frage anschließt: "Warum sagen Sie's nicht (laut)?" und darauf wieder die gefälschte Antwort erfolgt: "Weil ich dumm bin, so etwa", oder auch "weil ich Furcht habe vor Herrn M." . Natürlich entstehen nun aber auch Phasen, wo weder von gegen meine Person gerichteten Wundern zu berichten ist, noch ein bestimmter "Entschlußgedanke", diese oder jene Beschäftigung vorzunehmen, für die Strahlen, *die meine Gedanken lesen können,* erkennbar ist, mit andern Worten, wo ich mich dem Nichtsdenken hingebe, also namentlich zur Nachtzeit, wenn ich schlafen oder am Tage vorübergehend der Ruhe pflegen will, oder im Garten nichtsdenkend spazieren gehe u. s. w. Zur Ausfüllung dieser Pausen (d. h. damit auch während dieser Pausen die Strahlen etwas zu zu sprechen haben) dient dann eben das Aufschreibematerial, also im Wesentlichen *meine* früheren Gedanken und neben denselben nur geringe eigene, beständig wiederkehrende Zuthaten von mehr oder weniger sinnlosen, zum Theil auch beleidigenden Redensarten, gemeinen Schimpfworten u. s. w. Eine Blumenlese dieser Redensarten werde ich vielleicht, um dem Leser wenigstens eine Ahnung davon zu geben, welchen Unsinn meine Nerven schon seit Jahren ertragen müssen, als Anlage der gegenwärtigen Arbeit beifügen. Die beleidigenden Redensarten und Schimpfworte verfolgen namentlich den Zweck, mich doch zum lauten Sprechen zu reizen und damit in den dazu an sich geeigneten Zeiten den Schlaf unmöglich zu machen, in dessen Verhinderung neben derjenigen der Seelenwollust die ganze in ihren eigentlichen Zielen vollkommen unklare Seelenpolitik nun einmal gipfelt. Außerdem dient das Aufschreiben noch zu einem besonderen Kunstgriff, der wiederum auf einer gänzlichen Verkennung des menschlichen Denkens beruht. Man glaubte mit dem Aufschreiben den bei mir möglichen Gedankenvorrath erschöpfen zu können, sodaß schließlich einmal ein Zeitpunkt kommen müsse, wo neue Gedanken bei mir nicht mehr zum Vorschein kommen könnten; die Vorstellung ist natürlich völlig absurd, da das menschliche Denken unerschöpflich ist und z. B. das Lesen eines Buches, einer Zeitung usw. stets neue Gedanken anregt. Der erwähnte Kunstgriff bestand darin, daß, sobald ein bereits früher einmal in mir entstandener und daher schon aufgeschriebener Gedanke wiederkehrte — eine solche Wiederkehr ist natürlich bei sehr zahlreichen Gedanken ganz unvermeidlich, z. B. etwa früh der Gedanke "jetzt will ich mich waschen" oder beim Klavierspielen der Gedanke "das ist eine schöne Stelle" u. s. w. — man nach Wahrnehmung des betreffenden Gedankenkeims den heranziehenden Strahlen ein "Das haben wir schon" (gesprochen: "hammirschon") scil. aufgeschrieben, mit auf den Weg gab, womit auf eine schwer zu beschreibende Weise die Strahlen gegen die anziehende Wirkung des in Rede stehenden Gedankens unempfänglich gemacht wurden.
Ich muß darauf verzichten, das Aufschreibesystem und dessen Folgen noch klarer, als vorstehend versucht worden, darzulegen; ein vollkommenes Verständniß werde ich doch niemand, der nicht die Erfahrungen an seinen eigenen Nerven gemacht hat, beibringen können. Ich kann nur versichern, daß das Aufschreibesystem und namentlich das Eingehen des "das hammirschon" bei der Wiederkehr früherer Gedanken sich zu einer geistigen Tortur gestaltet hat, unter der ich Jahre lang schwer gelitten habe und an die ich mich erst nach und nach wenigstens einigermaßen zu gewöhnen vermocht habe; es sind mir dadurch Geduldsproben auferlegt worden, wie sie zumal bei den Schwierigkeiten der äußeren Verhältnisse (Freiheitsbeschränkungen u. s. w.), unter denen ich außerdem zu leben gehabt habe, wohl noch niemals einem Menschen zugemuthet worden sind.
Schließlich habe ich noch hinzuzufügen, daß ich bei der vorstehenden Schilderung in zeitlicher Beziehung etwas vorgegriffen habe. Es mußte dies um des Zusammenhangs willen geschehen; in Wirklichkeit gehört die betreffende Entwicklung zum Theil erst einer sehr viel späteren Zeit an, wie denn z. B. vom Klavierspielen, dessen ich oben Erwähnung gethan habe, noch fast ein Jahr nach meiner Ankunft auf dem Sonnenstein bei mir nicht die Rede war.

10. Kapitel – Persönliche Erlebnisse auf dem Sonnenstein. "Störungen" als Begleiterscheinungen eines Strahlenverkehrs. "Stimmungsmache"

In den ersten Wochen meines Aufenthalts auf dem Sonnensteine (im Juli oder August 1894) sind nach meiner Ueberzeugung irgend welche wichtige Veränderungen mit der Sonne vorgegangen. Ich muß mich dabei, wie schon früher bei Besprechung übersinnlicher Verhältnisse, auf Mittheilung der von mir empfangenen Eindrücke beschränken und kann hinsichtlich der Frage, um welche objektiven Vorgänge es sich bei jenen Veränderungen gehandelt hat, höchstens Vermuthungen wagen. Ich habe die Erinnerung, daß damals längere Zeit hindurch eine nach ihrer äußeren Erscheinung *kleinere* Sonne vorhanden war, dieselbe wurde, wie bereits am Schlusse von Kap.

VIII erwähnt worden, anfangs von der Flechsig'schen Seele geführt, später aber von einer Seele, deren Nerven ich mit denen des Vorstandes der hiesigen Anstalt, Geh. Rath Dr. Weber für identisch halten muß. Indem ich diese Zeilen niederschreibe, bin ich mir vollkommen bewußt, daß alle anderen Menschen darin nur den baren Unsinn werden finden können, da der Geh. Rath Dr. Weber ja, wie ich mich auch selbst täglich zu überzeugen Gelegenheit habe, noch unter den Lebenden ist. Die empfangenen Eindrücke sind gleichwohl für mich so sicher, daß ich die Vorstellung, es könne der Geh. Rath Dr. Weber schon früher einmal aus dem Leben geschieden und mit seinen Nerven zur Seligkeit emporgestiegen, dann aber gleich der übrigen Menschheit ins Leben zurückgekehrt sein, als eine allerdings für Menschen nicht faßbare, nur übersinnlich zu erklärende Möglichkeit nicht von der Hand weisen kann. Jene kleinere Sonne wurde dann wahrscheinlich nach Aufzehrung ihrer Strahlenkraft durch eine andere Sonne ersetzt. Ich hatte dabei während mehrerer Tage und Nächte die wunderbarsten und großartigsten Eindrücke; nach meiner Auffassung hat es sich damals um den Zeitpunkt gehandelt, in dem die vorderen Gottesreiche aufgezehrt waren und die hinteren Gottesreiche erstmalig auf dem Schauplatz erschienen.

Ich glaube sagen zu dürfen, daß ich damals und *nur* damals Gottes Allmacht in ihrer vollständigen Reinheit gesehen habe. In der Nacht —und zwar, soviel ich mich erinnere, in einer *einzigen* Nacht — trat der niedere Gott (Ariman) in die Erscheinung. Das glanzvolle Bild seiner Strahlen wurde — während ich im Bette lag, aber nicht schlafend, sondern in wachem Zustande — meinem geistigen Auge sichtbar, d. h. spiegelte sich auf meinem inneren Nervensystem. Gleichzeitig vernahm ich seine Sprache; diese war aber nicht — wie sonst bei dem Gerede der Stimmen vor und nach jener Zeit ausnahmslos der Fall gewesen ist — ein leises Geflüster, sondern ertönte gleichsam unmittelbar vor den Fenstern meines Schlafzimmers in mächtigem Baß. Der Eindruck war ein gewaltiger, sodaß wohl jemand, der nicht, wie bei mir der Fall war, auch gegen schreckhafte Wundereindrücke bereits abgehärtet gewesen wäre, bis in Mark und Bein hätte erschüttert werden können. Auch *was* man sprach, klang keineswegs freundlich; Alles schien darauf berechnet, mir Furcht und Schrecken einzuflößen und das Wort "Luder" — ein der Grundsprache ganz geläufiger Ausdruck, wenn es sich darum handelte, einem von Gott zu vernichtenden Menschen die göttliche Macht und den göttlichen Zorn empfinden zu lassen — wurde oft gehört. Allein alles, was man sprach, war *echt,* keine auswendig gelernten Phrasen, wie später, sondern der unmittelbare Ausdruck der wirklichen Empfindung.

Darum war auch der Eindruck auf mich ganz überwiegend nicht der einer bangen Furcht, sondern der einer Bewunderung des Großartigen und Erhabenen; darum war auch die Wirkung auf meine Nerven ungeachtet der in den *Worten* zum Theil enthaltenen Beschimpfungen ein wohltätiger und ich konnte daher nicht umhin, als die "geprüften" Seelen, die sich eine Zeit lang scheu zurückgehalten hatten, nach einiger Zeit sich wieder vorwagten, meinen Gefühlen wiederholt in den Worten Ausdruck geben "O wie rein!" — der Majestät der göttlichen Strahlen gegenüber — und "O wie gemein!" — den geprüften Seelen gegenüber. — Dabei lasen die göttlichen Strahlen meine Gedanken, aber nicht, wie seitdem ausnahmslos geschieht, fälschend, sondern richtig, brachten dieselben auch selbst in wörtlichem Ausdruck in das der natürlichen Bewegung der menschlichen Nerven entsprechende Versmaß, sodaß ich von dem Ganzen ungeachtet aller schreckhaften Nebenerscheinungen einen beruhigenden Eindruck empfing und schließlich in Schlaf verfiel.

An dem darauffolgenden Tage und noch vielleicht an ein oder zwei weiteren Tagen (und zwar am Tage während meines Gartenaufenthalts) sah ich den oberen Gott (Ormuzd), diesmal nicht mit meinem geistigen Auge, sondern mit meinem leiblichen Auge. Es war die Sonne, aber nicht die Sonne in ihrer gewöhnlichen, allen Menschen bekannten Erscheinung, sondern umflossen von einem silberglänzenden Strahlenmeer, das etwa den 6. bis 8. Theil des Himmels bedeckte. Auf Zahlen kommt es dabei natürlich nicht an; um mich selbst vor jeder Übertreibungsgefahr zu hüten, will ich daher nach meiner Erinnerung auch gelten lassen, daß es nur der 10. oder 12. Theil des Himmels gewesen sein könnte. Jedenfalls war der Anblick von so überwältigender Pracht und Großartigkeit, daß ich mich scheute, fortwährend danach zu blicken, sondern das Auge meist von der Erscheinung abzuwenden suchte. Es ist eine der vielen Unbegreiflichkeiten für mich, daß zu jener Zeit bereits andere Menschen außer mir existirt haben sollen, daß insbesondere der Pfleger M., der dabei allein in meiner Begleitung war, wie es schien, gegen die Erscheinung völlig unempfänglich blieb. Damals nahm mich die Theilnahmlosigkeit von M. eigentlich nicht Wunder, da ich ihn für einen flüchtig hingemachten Mann hielt, der eben nur ein Traumleben führe und daher natürlich für alle Eindrücke, die einem denkenden Menschen das höchste Interesse hätten einflößen müssen kein Verständniß haben könne. Wie ich es mir aber jetzt zusammenreimen soll, daß an ihm (wenn ich ihn für einen wirklichen Menschen halten soll) und den vielen Tausend anderen Menschen, die doch zu der betreffenden Zeit an anderen Orten außer mir den Anblick gehabt haben müssen, ein so phänomaler Eindruck spurlos vorübergegangen sei, weiß ich einfach nicht zu sagen. Natürlich werden andere Menschen mit dem Schlagwort einer bloßen "Sinnestäuschung" bei der Hand sein, der ich für meine Person unterlegen habe. Dies aber ist nach der Sicherheit meiner Erinnerung subjektiv für mich völlig ausgeschlossen, zumal die Erscheinung sich an mehreren aufeinander folgenden Tagen wiederholte und an jedem einzelnen Tage mehrere Stunden anhielt, auch glaube ich nicht, daß mein Gedächtniß mich trügt, wenn ich die Bemerkung hinzufüge, daß jene glänzendere Sonne ebenso zu mir gesprochen hat, wie es vorher und seitdem mit der Sonnne unausgesetzt der Fall ist.

Nach einigen Tagen waren die wunderbaren Erscheinungen, von denen ich vorstehend gesprochen habe, vorüber; die Sonne nahm diejenige Gestalt an, die sie seitdem ohne weitere Unterbrechung behalten hat; auch das Stimmengerede wurde durchweg wieder ein leises Geflüster. Den Grund der Veränderung glaube ich darin suchen zu dürfen, daß in diesem Zeitpunkt auch Gottes Allmacht sich nach dem Vorgang der Flechsig'schen Seele zum

"Anbinden an Erden" hatte verleiten lassen. Hätte das Zuströmen reiner Gottesstrahlen ungehindert fortgedauert, wie es an den oben beschriebenen Tagen und in den darauf folgenden Nächten der Fall gewesen, so würde nach meinem Dafürhalten in kurzer Zeit meine Genesung, nach Befinden vielleicht auch Entmannung unter gleichzeitiger Befruchtung haben erfolgen müssen. Da man weder das Eine noch das Andere wollte, sondern immer von der falschen Vorstellung ausging, daß es jeweilig in kurzer Zeit möglich sein werde, sich von der Anziehungskraft meiner Nerven im Wege des "Liegenlassens" zu befreien, so hatte man eben durch das Anbinden Veranstaltung getroffen, daß der Zufluß reiner Strahlen gehemmt werde. Wie wenig diese Politik zu dauernden Erfolgen geführt hat, wird sich aus dem Späteren ergeben.

Das *äußere Leben,* das ich während der Zeit, von der ich gegenwärtig handele, — der ersten Monate meines Aufenthalts auf dem Sonnenstein — führte, war ein über die Maßen *einförmiges.* Abgesehen von den täglich, vormittags und nachmittags, unternommenen Spaziergängen in den Garten saß ich in der Hauptsache während des ganzen Tags *regungslos* auf dem Stuhle vor meinem Tische, ging nicht einmal nach dem Fenster, wo übrigens auch nur grüne Bäume zu sehen waren (vergl. oben); selbst in dem Garten blieb ich mit Vorliebe immer auf demselben Platze sitzen und wurde nur ab und zu, eigentlich gegen meinen Willen, von den Pflegern zu Umgängen bestimmt. Allerdings hätte es auch in dem Falle, daß ich Neigung zu irgend welcher Beschäftigung gehabt hätte, an den Gelegenheit dazu fast vollständig gefehlt; in der damaligen Zeit wurden alle Behältnisse der beiden von mir bewohnten Zimmer verschlossen gehalten und die Schlüssel abgezogen, sodaß mir nur ein einziges Schubfach einer Kommode mit einigen Bürsten und dergleichen zugänglich war. Schreibmaterial besaß ich nicht; alle meine Gebrauchsgegenstände (Kleidungsstücke, Uhr, Portemonnaie, Messer, Schere und dergl.) waren mir weggenommen, in meinem Zimmer befanden sich vielleicht nur 4 oder 5 Bücher, die ich allenfalls, wenn ich zu lesen Neigung gehabt hätte, hätte lesen können. Der Hauptgrund meiner Regungslosigkeit lag aber doch nicht in dem außerdem vorhandenen Mangel der zu irgendwelcher Beschäftigung geeigneten Gegenstände, sondern darin, daß ich eine absolute Passivität gleichsam als eine religiöse Verpflichtung betrachtete.

Diese Vorstellung war nicht von selbst in mir entstanden, sondern durch die mit mir redenden Stimmen in mir hervorgerufen, dann aber allerdings längere Zeit von mir aufrechterhalten worden, bis ich die Zwecklosigkeit des entsprechenden Verhaltens erkannte. Daß mir überhaupt von Strahlen eine völlige Regungslosigkeit zugemuthet wurde ("Keine kleinste Bewegung" lautete das oft gegen mich wiederholte Stichwort), muß nach meiner Ueberzeugung wiederum damit in Zusammenhang gebracht werden, daß Gott mit dem lebenden Menschen sozusagen, nicht umzugehen wußte, sondern nur den Verkehr mit Leichen oder allenfalls mit dem im Schlaf daliegenden (träumenden) Menschen gewöhnt war. Hieraus entsprang das geradezu ungeheuerliche Ansinnen, daß ich mich selbst gewissermaßen beständig wie eine Leiche verhalten solle, sowie eine Reihe anderer mehr oder weniger thörichter, weil sämtlich der Menschennatur zuwiderlaufender Vorstellungen. Sobald man ein Geräusch in meiner Nähe wundert, was, sei es durch Sprechen oder sonstige Lebensäußerung eines Menschen, sei es durch ein Knistern der Wände, Knacksen der Dielen usw. in kurzen Pausen unausgesetzt geschieht, bezeichnet man dies, in sonderbarer Begriffsverwirrung, als eine von mir als lästig empfundene "Störung« und fälscht dann, indem man meine Nerven in die diesen Worten entsprechenden Schwingungen versetzt, die jeden Tag unzählige Male wiederkehrende Phrase "wenn nur die verfluchten Störungen aufhörten" in mich hinein, während in Wirklichkeit die Geräusche gerade umgekehrt, da sie den sogenannten "Hinhörgedanken" hervorrufen, *von den Strahlen* mit schreckhafter Wirkung empfunden werden, während es ferner — unter weltordnungsmäßigen Verhältnissen — natürlich niemals einem Menschen hat einfallen können, z. B. in der Sprache seiner Mitmenschen eine für ihn unangenehme Störung zu erblicken.

Die Entstehung der ganzen, völlig verkehrten Vorstellungsweise, glaube ich aus der Erinnerung an die Vorgänge ableiten zu dürfen,welche die regelmäßigen Begleiterscheinungen eines bei einem schlafenden Menschen (im Traume) genommenen Nervenanhangs waren. Durch einen solchen Nervenanhang wurde eine vorübergehende Verbindung zwischen den göttlichen Strahlen und den Nerven des betreffenden Menschen hergestellt; natürlich war dieselbe nur auf kurze Dauer berechnet, etwa zu Eingebungen über irgendwelche das Jenseits betreffende Dinge (vergl. Kap. 1), sonstige Anregung der dichterischen Phantasie und dergleichen mehr. Um nicht auf die Dauer einer, nach Befinden für Gott gefährlich werdenden Anziehungskraft der betreffenden Nerven zu unterliegen, mußte man nach Erledigung des Zwecks wieder loszukommen suchen; man wunderte dann eben kleine Geräusche (die sogenannten "Störungen", wie man sie mir gegenüber bezeichnet), wodurch die Aufmerksamkeit des schlafenden, vielleicht im Erwachen begriffenen Menschen in andere Richtung abgelenkt wurde, und diese kurze Zeitspanne abgelenkter Aufmerksamkeit genügte dann im Verhältnis zu Nerven, die nicht in dem hochgradigen Zustande der Erregung, wie die meinigen, sich befanden, für die Strahlen, um den Nervenanhang aufzuheben und den Rückzug von den betreffenden Menschen zu finden. Von irgendwelcher ernsten Gefahr mochte für Gott bei der Leichtigkeit des Rückzugs, soweit es sich um nur mäßig erregte Nerven handelte, nicht entfernt die Rede gewesen sein. Die Erinnerung an diese Vorgänge übertrug man nun auf das mir gegenüber bestehende Verhältniß, ohne zu bedenken, daß meine Beziehungen zu göttlichen Strahlen in Folge der maßlos gesteigerten Anziehungskraft meiner Nerven schon längst unlöslich geworden waren.

Die nun von mir geforderte Regungslosigkeit faßte ich als eine Pflicht auf, die mir sowohl im Interesse der Selbsterhaltung als Gott gegenüber obliege, um diesen aus der Bedrängniß, in welche er durch die "geprüften Seelen" gerathen war, zu befreien. Ich hatte die — übrigens wohl in der That nicht jeden Grundes entbehrende — Anschauung gewonnen, daß die Strahlenverluste sich steigerten, wenn ich mich selbst öfters hin und her bewegte

(ebenso wenn ein Luftzug durch mein Zimmer ging), und bei der heiligen Scheu, die ich damals den göttlichen Strahlen gegenüber im Bewußtsein ihrer hohen Zwecke noch empfand und zugleich in der Ungewißheit, ob es denn wirklich eine Ewigkeit gebe, oder nicht die Strahlen auf einmal ein plötzliches Ende finden könnten, hielt ich es für meine Aufgabe, jeder Vergeudung von Strahlen, soweit es an mir lag, entgegen zu wirken. Nicht minder hatte ich mir, zugleich beeinflußt durch die Meinungsäußerungen der Stimmen, die in diesem Sinne unausgesetzt auf mich einsprachen, die Ansicht gebildet, daß ein Herabziehen der "geprüften Seelen" zum Zwecke eines vollständigen Aufgehens in meinem Körper und demnach zur Wiederherstellung der Alleinherrschaft Gottes am Himmel leichter sein werde, wenn ich meinen Körper in beständiger Ruhe halte. So habe ich denn das fast unglaubliche Opfer, mich fast jeder körperlichen Bewegung und damit auch jeder Beschäftigung außer der Stimmenunterhaltung zu enthalten, während mehrerer Wochen und Monate auf mich genommen; es ging dies so weit, daß ich selbst während der Nächte, auf die es hauptsächlich anzukommen schien, da das Aufgehen der geprüften Seelen am ehesten im Schlafe erwartet werden konnte, meine Lage im Bette nicht zu verändern wagte. Ich brachte das Opfer, weil ich zwar von der "Halbschürigkeit" der Politik, die Gottes Allmacht gegen mich verfolgte, schon manche Proben erhalten hatte, aber an einen wirklichen bösen Willen Gottes mir gegenüber damals noch nicht glauben mochte.

Eine Änderung in diesen Verhältnissen trat erst etwa gegen Ende des Jahres 1894 oder gegen Anfang des Jahres 1895 ein und zwar ungefähr gleichzeitig mit derjenigen Wundererscheinung, die von einem Theil der Stimmen, die das darin liegende Unrecht erkannten, als die *"verfluchte Stimmungsmache"* bezeichnet wurde. Dem unausgesetzt verfolgten Streben, sich von mir zurückzuziehen (mich "liegen zu lassen"), stand nämlich vor allen Dingen auch die Heiligkeit meiner Gesinnung, die anziehend auf alle reineren Seelen oder Strahlen wirken mußte, und der tiefe Ernst meiner Auffassung in Betreff meines Verhältnisses zu Gott und meiner eigenen Lebenslage entgegen. Man fing daher an, auch meine Stimmung durch Wunder zu verfälschen, um sich den Eindruck eines leichtfertigen, nur dem augenblicklichen Genusse fröhnenden Menschen zu verschaffen (mich als solchen "darzustellen"). Eine derartige Beeinflussung der Stimmung durch Wunder ist, wie mich die Erfahrung gelehrt hat, *möglich,* ohne daß ich über den Zusammenhang eine nähere Erklärung zu geben vermag; um dem Leser eine annähernde Vorstellung von dem Vorgange zu verschaffen, kann ich mich nur eines Vergleichs bedienen, indem ich daran erinnere, daß bekanntlich auch der Genuß des *Morphiums* die Wirkung hat, einen sonst von körperlichen Schmerzen geplagten oder in seelischer Niedergeschlagenheit befangenen Menschen in eine verhältnismäßig heitere oder wenigstens gleichgültige Stimmung zu versetzen.

Im Anfang widersetzte ich mich der Einwirkung der "Stimmungsmache" (des Stimmungsfälschungswunders); mit der Zeit aber fand ich es bequem, den Einfluß desselben gewähren zu lassen, da ich merkte, daß ich mich dabei in der That subjektiv weniger unglücklich fühlte und da ich mir obendrein sagen mußte, daß ich mit aller Heiligkeit meiner Gesinnung und mit allen meinen opferfreudigen Anstrengungen zur Unterstützung Gottes in der Bekämpfung der "geprüften Seelen" doch nichts Wesentliches ausgerichtet hatte. Ich fing an meine Lage gleichgültiger aufzufassen, erinnerte mich des Horazischen "Carpe diem", suchte mich der Sorge für die Zukunft möglichst zu entschlagen und unter Mitnahme alles dessen, was das Leben mir noch zu bieten schien, einfach in den Tag hineinzuleben. Es äußerte sich dies unter Anderem darin, daß ich etwa um die Jahreswende 1894/95 das Rauchen von Cigarren wieder aufnahm, dessen ich mich wohl nahezu Jahr und Tag gänzlich enthalten hatte. Auf der anderen Seite wurde der Zweck, den die Strahlen mit der "Stimmungsmache" eigentlich verfolgt hatten, nicht im Mindesten erreicht. Die Anziehungskraft meiner überreizten Nerven blieb ungeachtet der veränderten Stimmung ungeschwächt bestehen, nur daß ich mich nicht in demselben Maaße mehr, wie früher, unglücklich fühlte. Es bewährte sich also auch hier, wie *fast bei allen weltordnungswidrigen Wundern,* das Dichterwort von den Äußerungen jener Kraft, "die stets das Böse will und doch das Gute schafft."

Daß mein vorstehend geschildertes Verhalten von meiner Umgebung namentlich von den Ärzten und Pflegern, soweit ich annehmen soll, daß sie schon damals wirkliche Menschen gewesen seien, nicht richtig beurteilt werden konnte, versteht sich eigentlich von selbst. Da ich für nichts Interesse zeigte und keinerlei geistige Bedürfnisse an den Tag legte, so konnten sie in mir kaum etwas Anderes, als einen in soporösen Stumpfsinn verfallenen Menschen erblicken. Und doch wie himmelweit war die Wirklichkeit von diesem Anschein entfernt: ich lebte in dem Bewußtsein — und meine Ueberzeugung ist auch jetzt noch, daß dieses Bewußtsein sich mit der Wahrheit deckte — eine der schwierigsten Aufgaben lösen zu müssen, die je einem Menschen gestellt worden sind und einen heiligen Kampf um die höchsten Güter der Menschheit zu kämpfen. Leider aber hatte der täuschende Schein des Gegentheils auch eine Unsumme von Unwürdigkeiten in der Behandlung meiner Person zur Folge, unter der ich Jahre hindurch schwer gelitten habe und bei denen man zuweilen meinen Stand und die hohe amtliche Stellung, die ich im Leben bekleidet hatte, vollständig vergessen zu haben schien. Es ist wiederholt vorgekommen, daß der Pfleger M. mich beim Bade, das ich nach angemessener Zeit verlassen wollte, in die Badewanne, oder am Morgen, wenn die Zeit des Aufstehens gekommen war und ich aufstehen wollte, aus mir unbekanntem Grunde in das Bett zurückwarf oder am Tage, wenn ich am Tische sitzend im Einschlummern begriffen war, mich durch Zupfen am Barte aus dem Schlafe erweckte, oder daß derselbe mir im Bade mit einem Staubkamme — und zwar zu einer Zeit, wo Strahlenzüge meine Schädeldecke durchfurchten (vergl. das folgende Kapitel) — die Haare auskämmte. Bei den Mahlzeiten pflegte derselbe mir eine Zeit lang die Serviette wie einem kleinen Kinde umzubinden. Die Cigarren wurden mir einzeln, Stück für Stück zu gewissen Tageszeiten zugezählt; erst nach Ablauf mehrerer Jahre erlangte ich es, daß mir am Morgen jedesmal der ganze Tagesbedarf auf einmal in mein Cigarrenetui gesteckt und noch später, daß mir ein ganzes Hundertkistchen als Reserve zur Verfügung gestellt wurde. Von einem anderen Pfleger habe ich mir einmal

eine Ohrfeige gefallen lassen müssen. In einigen Fällen habe ich den angegebenen Unwürdigkeiten thatsächlichen Widerstand entgegengesetzt, namtlich dann, wenn man aus meinem während der Nacht von außen verschlossenen Schlafzimmer vor dem Schlafengehen das Waschgeschirr entfernen oder an Stelle dieses Schlafzimmers mir wieder einmal eine der für Tobsüchtige eingerichteten Zellen als Schlafraum anweisen wollte. Später habe ich von solchen Widersetzlichkeiten abgesehen, da dieselben nur zu zwecklosen Roheitsszenen führten; ich habe geschwiegen und geduldet.
Es liegt mir selbstverständlich nichts ferner, als mit der Erzählung der mir widerfahrenen Unwürdigkeiten den Pfleger M. oder irgend einen anderen Pfleger bei seinem Vorgesetzten denunciren zu wollen. Die Ausschreitungen, die sich M. zuweilen hat zu Schulden kommen lassen, halte ich seinem geringen Bildungsgrade zu Gute; auch hat mich derselbe ja in den späteren Jahren im Wesentlichen zu meiner Zufriedenheit bedient, obwohl eine gewisse Selbstherrlichkeit, an die er sich nun einmal gewöhnt hatte, immer verblieb. Es konnte aber die Mittheilung dieser kleinen Züge nicht entbehrt werden, um die Größe der Schmach, die ich Jahre hindurch unter tiefster Verwunderung meines jeder Zeit vollkommen rege gewesenen Ehrgefühls habe ertragen müssen, zu kennzeichnen. —An der Vollständigkeit des Bildes meiner Lebenslage während der ersten Zeiten meines Aufenthaltes auf dem Sonnenstein mangelt noch ein Bericht über die gegen mich geübten Wunder, die ich in dem folgenden Kapitel zu erstatten gedenke.

11. Kapitel – Schädigung der körperlichen Integrität durch Wunder

Seit den ersten Anfängen meiner Verbindung mit Gott bis auf den heutigen Tag ist mein Körper unausgesetzt der Gegenstand göttlicher Wunder gewesen. Wollte ich alle diese Wunder im Einzelnen beschreiben, so könnte ich damit allein ein ganzes Buch füllen. Ich kann sagen, daß kaum ein einziges Glied oder Organ meines Körpers vorhanden ist, das nicht vorübergehend durch Wunder geschädigt worden wäre, keine einzige Muskel, an der nicht durch Wunder herumgezerrt würde, um sie je nach der Verschiedenheit des damit verfolgten Zwecks entweder in Bewegung zu setzen oder zu lähmen. Noch bis auf den heutigen Tag sind Wunder, die ich allstündlich erlebe, zum Theil von solcher Beschaffenheit, daß sie jeden anderen Menschen in tödtlichen Schrecken versetzen müßten; nur durch jahrelange Gewöhnung bin ich dahingelangt, das Meiste von dem, was jetzt noch geschieht, als Kleinigkeiten zu übersehen. In dem ersten Jahre meines Aufenthaltes auf dem Sonnensteine aber waren die Wunder so bedrohlicher Natur, daß ich fast unaufhörlich für mein Leben, meine Gesundheit oder meinen Verstand fürchten zu müssen glaubte.
An und für sich muß natürlich der ganze Zustand, wonach die Strahlen im Wesentlichen nur dazu dienen, einem einzigen Menschen an seinem Körper Schaden zuzufügen oder demselben in Betreff der Gegenstände, mit denen er sich beschäftigt, irgend welchen Schabernack zu spielen — auch derartige harmlosere Wunder sind namentlich in neuerer Zeit ziemlich häufig geworden — als ein weltordnungswidriger angesehen werden. Denn Strahlen haben die Aufgabe, Etwas zu schaffen, nicht bloß zu zerstören oder kindische Spielerei zu treiben. Daher verfehlen auch sämmtliche Wunder, die gegen mich gerichtet worden sind *auf die Dauer* ihren Zweck; was unreine Strahlen zerstört oder geschädigt haben, müssen spätere, reine Strahlen immer wieder aufbauen oder heilen (vergl. bereits Kap. VII). Damit ist jedoch nicht gesagt, daß nicht wenigstens *vorübergehend* höchst bedenkliche, den Eindruck äußerster Gefahren erweckende Schäden angerichtet werden oder sehr schmerzhafte Zustände sich ergeben konnten.
Am meisten erinnerten noch an weltordnungsmäßige Verhältnisse diejenigen Wunder, die in irgend welcher Beziehung zu einer an meinem Körper auszuführenden Entmannung zu stehen schienen. Hierzu gehörten namentlich allerhand Veränderungen an meinem *Geschlechtstheile* die vereinzelte Male (namentlich im Bett) als starke Andeutungen einer wirklichen Einziehung des männlichen Gliedes, häufig aber, wenn vorwiegend unreine Strahlen betheiligt waren, als ein fast dem vollständigen Zerlaufen sich näherndes Weicherwerden desselben auftraten; ferner das Herauswundern einzelner *Bart*– namentlich *Schnurrbarthaare,* endlich eine *Veränderung der ganzen Statur* (Verringerung der Körpergröße) — wahrscheinlich auf einer Zusammenziehung der Rückenwirbel und vielleicht auch der Knochensubstanz der Schenkel beruhend. Das letztere, von dem niederen Gotte (Ariman) ausgehende Wunder wurde von diesem regelmäßig mit den dasselbe ankündigenden Worten "Ob ich Sie etwas kleiner mache" begleitet; ich hatte selbst dabei den Eindruck, als ob mein Körper um etwa 6 — 8 Centimeter kleiner geworden sei, also der weiblichen Körpergröße sich angenähert habe.
Sehr mannigfaltig waren die Wunder, denen die inneren Organe der Brust– und Bauchhöhle unterlagen. Am wenigsten weiß ich bezüglich des *Herzens* zu sagen; ich habe hier nur die Erinnerung, daß ich einmal — und zwar noch zur Zeit meines Aufenthaltes in der Leipziger Universitäts–Nervenklinik — ein anderes Herz hatte. Dagegen waren meine *Lungen* lange Zeit hindurch der Gegenstand heftiger und sehr bedrohlicher Angriffe. Ich habe von Natur sehr gesunde Brust und Lungen; durch Wunder aber wurden meine Lungen so zugerichtet, daß ich einen tödtlichen Ausgang in Folge von Lungenschwindsucht eine Zeit lang ernstlich befürchten zu müssen glaubte. Man wunderte mir zu oft wiederholten Malen einen sogenannten "Lungenwurm", von welchem ich nicht angeben kann, ob es ein thierähnlidies Wesen oder ein seelenartiges Gebilde gewesen ist; ich kann nur sagen, daß das Auftreten desselben mit einem beißenden Schmerze in den Lungen verbunden war, so wie ich mir etwa die bei einer Lungenentzündung vorkommenden Schmerzen vorstellen zu sollen glaube. Meine Lungenflügel waren zeitweise nahezu völlig absorbirt, ob nur durch Thätigkeit des Lungenwurms oder auch durch Wunder anderer Art, vermag ich nicht zu sagen; ich hatte die deutliche Empfindung, daß mein Zwerchfell ganz oben in der Brust fast unmittelbar

unter dem Kehlkopfe saß und nur noch ein kleiner Rest der Lungen dazwischen sich befand, mit dem ich kaum zu athmen vermochte. Es hat Tage gegeben, wo ich mir bei den Umgängen im Garten die Lunge gewissermaßen mit jedem Athemzuge neu erkaufen mußte; denn das ist eben das Wunderbare, daß Strahlen, weil das Schaffen nun einmal in ihrer Natur liegt, gar nicht anders können, als das einem nothleidenden Körper zu seiner Erhaltung jeweilig Nothwendigste zu beschaffen.
Ungefähr um dieselbe Zeit war ein größerer oder geringerer Theil meiner *Rippenknochen* ab und zu vorübergehend zerschmettert immer mit dem Erfolge, daß das Zersörte nach einiger Zeit wieder hergestellt wurde. Eins der abscheulichsten Wunder war das sogenannte *Engbrüstigkeitswunder,* daß ich mindestens einige Dutzend Male erlebt habe; es wurde dabei der ganze Brustkasten zusammengepreßt, so daß der Zustand der durch die Athemnoth verursachten Beklemmung sich dem gesammten Körper mitheilte. Vereinzelte Male ist das Engbrüstigkeitswunder auch noch in späteren Jahren aufgetreten, in der Hauptsache gehörte dasselbe, wie die übrigen hier beschriebenen Wunder, der zweiten Hälfte des Jahres 1894 und etwa der ersten Hälfte des Jahres 1895 an.
Was den *Magen* betrifft, so war mir schon während meines Aufenthalts in der Fledisig'schen Anstalt von dem in Kap. V genannten Wiener Nervenarzte anstatt meines gesunden natürlichen Magens ein sehr mmderwerthiger sog. "Judenmagen" angewundert worden. Später richteten sich die Wunder eine Zeit lang mit Vorliebe gegen den Magen, einestheils weil die Seelen mir den mit der Einnahme der Speisen verbundenen sinnlichen Genuß nicht gönnten, anderntheils weil die Seelen überhaupt sich für etwas Besseres dünkten, als der der irdischen Nahrung bedürftige Mensch und daher auf alles Essen und Trinken mit einer gewissen Verachtung herabzusehen geneigt waren. Ich habe zu öfteren Malen kürzere oder längere Zeit ohne Magen gelebt und zuweilen auch dem Pfleger M., wie diesem vielleicht noch erinnerlich sein wird, ausdrücklich erklärt, daß ich nicht essen könnte, weil ich keinen Magen hätte. Manchmal wurde mir unmittelbar vor der Mahlzeit ein Magen sozusagen ad hoc angewundert. Es geschah dies namentlich von Seiten der v. W.'schen Seele, die mir überhaupt wenigstens in einigen ihrer Gestalten vorübergehend eine freundlichere Gesinnung zeigte. Freilich war dies nie von langer Dauer; den mir angewunderten, übrigens auch nur minderwerigen Magen wunderte mir die v. W.'sche Seele in der Regel noch während der betreffenden Mahlzeit "wegen veränderter Gesinnung" wieder ab; große Veränderlichkeit ist überhaupt, abgesehen vielleicht von den ganz reinen Gottesstrahlen, ein wesentlicher Grundzug des Seelencharakters. Die genossenen Speisen und Getränke ergossen sich dann ohne Weiteres in die Bauchhöhle und die Oberschenkel, ein Vorgang, der, so unglaublich er klingen mag, nach der Deutlichkeit der Empfindung für mich außer allem Zweifel lag.
Bei jedem anderen Menschen hätten dadurch natürlich Eiterungszustände mit unfehlbarem tödtlichen Ausgange sich ergeben müssen; mir aber konnte die Verbreitung des Speisebreis in beliebigen Körpertheilen nichts schaden, weil alle unreinen Stoffe in meinem Körper durch Strahlen wieder aufgesogen wurden. Ich habe in Folge dessen später wiederholt ganz sorglos ohne Magen drauf los gegessen; überhaupt gewöhnte ich mich nach und nach an eine vollständige Gleichgiltigkeit gegen alles, was an meinem Körper vorging. Ich bin auch jetzt noch der Überzeugung, daß ich gegen alle natürliche Krankheitseinflüsse gefeit bin; Krankheitskeime entstehen bei mir nur durch Strahlen und werden ebenso von Strahlen wieder beseitigt. Ja ich hege sogar starke Zweifel, ob ich, solange der Strahlenverkehr andauert, überhaupt sterblich bin, ob ich nicht z. B. das stärkste Gift ohne wesentlichen Schaden für mein Leben und meine Gesundheit zu mir nehmen könnte. Denn was können denn Gifte anders machen, als irgendwelche wichtige Organe zerstören oder eine zersetzende Wirkung auf das Blut ausüben? Beides ist aber bei mir in unzähligen Fällen bereits durch Strahlen ohne schädlichen Erfolg für die Dauer geschehen.
Von sonstigen inneren Organen will ich nur noch der *Speiseröhre* und der *Därme* gedenken, die wiederholt zerrissen oder verschwunden waren, ferner des Kehlkopfs, den ich mehr als einmal zum Theil mit aufgegessen habe, endlich des *Samenstrangs,* gegen den zuweilen in ziemlich schmerzhafter Weise gewundert wurde, hauptsächlich um das in meinem Körper entstehende Wollustgefühl zu unterdrücken. Außerdem habe ich noch eines den ganzen Unterleib ergreifenden Wunders, der sogenannten *Unterleibsfäule* Erwähnung zu thun. Dieses Wunder ging regelmäßig von der von W.'schen Seele in einer ihrer unreinsten Gestalten aus, die deshalb — im Gegensatz zu anderen von W.'schen Seelentheilen — die Bezeichnung "Unterleibsfäulen von W." erhielt. Dieselbe warf mit vollendeter Rücksichtslosigkeit die Unterleibsfäule erzeugenden Fäulnißstoffe in meinen Bauch hinein, sodaß ich mehr als einmal bei lebendigem Leibe verfaulen zu müssen glaubte und der Modergeruch in ekelerregendster Weise meinem Munde entströmte. Die von W.'sche Seele rechnete dabei darauf, daß die Unterleibsfäule von Gottesstrahlen wieder beseitigt werde, was denn auch stets durch Strahlen von ganz besonderer, diesem Zwecke entsprechender Beschaffenheit, die sich wie ein Keil in meine Därme schoben und den Fäulnißgehalt aufsogen, geschah. Die Gottesstrahlen schienen hierbei in dem instinktiven Bewußtsein zu handeln, daß es für sie selbst überaus widerwärtig sein würde, sich von einem verfaulenden Körper anziehen lassen zu müssen. Diese Vorstellung kam in der wiederholt ausgegebenen Losung, daß man mich wenigstens "mit reinem Körper" liegen lassen wolle, zum Ausdruck; natürlich litt auch diese Vorstellung wieder an der üblichen Unklarheit, insofern man sich offenbar keine Rechenschaft darüber gegeben hatte, wodurch denn nun eigentlich die Nerven des "liegen gelassenen" Körpers die Anziehungskraft verlieren sollten.
Am bedrohlichsten erschienen mir selbst immer diejenigen Wunder, die sich in irgend welcher Weise gegen den Verstand richteten. In erster Linie handelte es sich dabei um den *Kopf;* in zweiter Linie kam während eines gewissen — wohl mehrwöchentlichen Zeitraums etwa im Herbst 1894 —auch das *Rückenmark* in Frage, das damals neben dem Kopfe als Sitz des Verstandes angesehen wurde. Man versuchte mir daher das Rückenmark auszupumpen, was durch sogenannte "kleine Männer", die man mir in die Füße setzte, geschah. Über diese "kleinen Männer", die mit

der bereits in Kap. VI besprochenen gleichnamigen Erscheinung einige Verwandschaft zeigten, werde ich später noch Weiteres mittheilen; in der Regel waren es je zwei, ein "kleiner Flechsig" und ein "kleiner von W.", deren Stimmen ich auch in meinen Füßen vernahm. Das Auspumpen hatte den Erfolg, daß. mir das Rückenmark namentlich bei den Spaziergängen im Garten zuweilen in ziemlicher Menge in Form kleiner Wölkchen aus dem Munde entströmte. Man kann sich denken, mit welcher Sorge mich solche Vorgänge erfüllten, da ich damals noch nicht wußte, ob nicht damit in der That ein Theil meines Verstandes in die Luft verflöge. Das Wundern gegen den *Kopf* und die *Kopfnerven* geschah in sehr mannigfaltiger Art. Man versuchte mir die Nerven aus dem Kopfe herauszuziehen, eine Zeit lang sogar (während der Nächte) in den Kopf des im Nebenzimmer schlafenden M. zu verpflanzen. Diese Versuche hatten (abgesehen von der Sorge um den wirklichen Verlust meiner Nerven) eine unangenehm spannende Empfindung in meinem Kopfe zur Folge. Jedoch gelang das Herausziehen stets nur in sehr mäßigem Grade, das Beharrungsvermögen meiner Nerven erwies sich als die stärkere Kraft und die halb herausgezogenen Nerven kehrten immer nach kurzer Zeit wieder in meinen Kopf zurück. Recht bedenkliche Verheerungen wurden an meinem Schädel durch die sogenannten "Strahlenzüge" angerichtet, eine schwer zu beschreibende Erscheinung, von der ich nur die Wirkung dahin bezeichnen kann, daß mein Schädel dadurch zu oft wiederholten Malen in verschiedenen Richtungen gleichsam zersägt war. Sehr häufig hatte ich — und dies ist auch jetzt noch in periodischer Wiederkehr alltäglich der Fall — die Empfindung, daß meine ganze Schädeldecke vorübergehend dünner geworden war, der Vorgang besteht nach meiner Auffassung darin, daß das Knochenmaterial meiner Schädeldecke durch die zerstörende Wirkung der Strahlen vorübergehend zum Theil pulverisirt, dann aber von reinen Strahlen, namentlich im Schlafe der Schädeldecke wieder angefügt wird. Daß durch alle diese Vorgänge sehr unangenehme Empfindungen entstehen müssen, wird man sich vorstellen können, wenn man bedenkt, daß es die — an ihren Ausgangspunkten irgendwie mechanisch befestigten —Strahlen einer ganzen Welt sind, die an einem einzigen Kopfe herumziehen und denselben in der Art etwa, wie es beim Viertheilen geschieht, auseinander zu zerren oder zu zersprengen streben.

Man unternahm es ferner in der Zeit, von der ich gegenwärtig handle, wiederholt meine Nerven mit irgendwelchen schädlichen Stoffen zu überziehen; es schien, als ob wirklich dadurch die natürliche Schwingungsfähigkeit der Nerven beeinträchtigt werde, sodaß ich selbst manchmal den Eindruck einer vorübergehenden Verdummung hatte. Einer der dabei in Frage kommenden Stoffe wurde als "Intoxikationsgift" bezeichnet; was derselbe seiner chemischen Natur nach gewesen ist, vermag ich nicht zu sagen. Ab und zu kam es auch vor, daß man mir die Flüssigkeiten der von mir eingenommenen Speisen auf die Kopfnerven wunderte, sodaß dieselben mit einer Art Kleister überzogen waren und dadurch die Denkfähigkeit vorübergehend zu leiden schien; genau erinnere ich mich, daß dies einmal mit dem Kaffee geschah.

An allen meinen *Muskeln* wurde (und wird noch jetzt) herumgewundert, um mich an allen Bewegungen oder jeweilig derjenigen Beschäftigung, die ich gerade vornehmen will, zu verhindern. So versucht man z. B. meine Finger zu lähmen, wenn ich Klavier spiele oder schreibe, und meiner Kniescheibe einen die Marschfähigkeit aufhebenden Schaden beizubringen, wenn ich im Garten oder auf dem Korridor herumgehe. Der Erfolg besteht jetzt wenigstens fast stets nur in einer gewissen Erschwerung der betreffenden Beschäftigung oder mäßigen Schmerzempfindungen beim Gehen.

Eine fast ununterbrochene Zielscheibe von Wundern bilden namentlich meine *Augen* und die zur Öffnung und Schließung derselben dienenden *Lidermuskeln.* Die Augen waren von jeher sehr wichtig, weil Strahlen, die an sich mit zerstörender Wirkung ausgestattet sind, ihre Schärfe nach verhältnismäßig kurzer Zeit verlieren, sobald sie *Etwas sehen* und dann unschädlich in meinem Körper eingehen. Der Gegenstand des Sehens können entweder Gesichts– (Augen–) eindrücke sein, die die Strahlen, wenn meine Augen geöffnet sind, durch Vermittelung derselben empfangen, theils Bilder, die ich auf meinem inneren Nervensystem durch Gebrauch der menschlichen Einbildungskraft willkürlich hervorzurufen vermag, so daß sie damit den Strahlen gewissermaßen sichtbar werden. Auf die Vorgänge der letzteren Art, die in der Seelenspradie das *"Zeichnen"* des Menschen genannt werden, werde ich noch in anderem Zusammenhange zurückkommen. Hier mag nur erwähnt werden, daß man schon sehr früh dazu verschritt und auch im Laufe der seitdem verflossenen Jahre immer bei dem Bestreben verblieben ist, mir meine Augen gegen meinen Willen zu schließen, eben um mich der Augeneindrücke zu berauben und den Strahlen die zerstörende Schärfe zu erhalten. Die Erscheinung kann fast in jedem gegebenen Zeitpunkte an mir beobachtet werden; wer sich die Mühe geben will, darauf zu achten, wird wahrnehmen können, daß meine Augenlider, selbst im Gespräch mit anderen Menschen, plötzlich zusammenklappen oder zufallen, wie dies unter natürlichen Verhältnissen bei keinem Menschen vorzukommen pflegt. Um dann die Augen trotzdem offenzuhalten, bedarf es immer einer gewissen Anspannung meiner Willenskraft; da ich indessen nicht immer ein Interesse an der Oeffnung meiner Augen habe, so lasse ich die Schließung aus Bequemlichkeit vorübergehend wohl auch auf einige Zeit geschehen.

Das Herumwundern an meinen Augen wurde in den ersten Monaten meines Aufenthalts von "kleinen Männern" besorgt, von ähnlicher Beschaffenheit wie diejenigen, deren ich oben bei Besprechung der Rückenmarkswunder Erwähnung gethan habe. Diese "kleinen Männer" waren eine der merkwürdigsten und für mich selbst in gewisser Beziehung räthselhaftesten Erscheinungen; über die objektive Wirklichkeit der betreffenden Vorgänge habe ich nach der Unzahl der Fälle, in denen ich die "kleinen Männer" mit meinem geistigen Auge gesehen und ihre Stimmen vernommen habe, nicht den mindesten Zweifel. Das Merkwürdige bestand eben darin, daß Seelen oder einzelne Nerven derselben unter gewissen Voraussetzungen und zu bestimmten Zwecken die Form winziger Menschengestalten annahmen (wie schon früher bemerkt nur von der Größe einiger Millimeter) und als solche an

den verschiedensten Körpertheilen, theils im Innern des Körpers, theils an der Außenfläche desselben ihr Wesen trieben. Die mit Öffnung und Schließung der Augen Beschäftigten standen über den Augen in den Augenbrauen und zogen von dort aus die Augenlider an feinen, spinnwebartigen Fäden nach ihrem Geschmack herauf und herunter. Auch hier waren es in der Regel ein "kleiner Flechsig" und ein "kleiner v. W.", neben ihnen zuweilen auch noch ein "kleiner Mann", der aus der damals noch vorhandenen Daniel Fürchtegott Flechsigschen Seele hervorgegangen war. Wenn ich das Herauf– und Herunterziehen meiner Augenlider mir zuweilen nicht gefallen lassen wollte, sondern entgegenhandelte, so pflegte dies den Unwillen der "kleinen Männer" zu erregen und von ihnen mit dem Zuruf "Luder" begrüßt zu werden; wenn ich dieselben ab und zu einmal mit dem Schwamme von meinen Augen herunterwischte, so wurde mir dies von den Strahlen als eine Art Verbrechen gegen die göttliche Wundergewalt angerechnet. Uebrigens hatte das Wegwischen auch nur ganz vorübergehend Erfolg, da die "kleinen Männer" jedesmal alsbald wieder von Neuem gesetzt wurden. Andere "kleine Männer" waren in der damaligen Zeit fast immer in großer Zahl auf meinem Kopfe versammelt. Hier wurden sie als "kleine Teufel" bezeichnet. Dieselben gingen förmlich auf meinem Kopfe spazieren, überall neugierig herzulaufend, wo irgend etwas Neues von durch Wunder an meinem Kopfe verursachten Zerstörungen zu sehen war. Dieselben nahmen sogar in gewissem Sinne an meinen Mahlzeiten theil, indem sie von den von mir genossenen Speisen häufig einen natürlich minimalen Theil sich selber zuführten; sie erschienen dann vorübergehend etwas angeschwollen, zugleich aber träger und in ihrer Gesinnung harmloser. Ein Theil der "kleinen Teufel" war auch bei einem oft an meinem Kopfe wiederholten Wunder betheiligt, das ichbei dieser Gelegenheit nachtragen will. Es war — neben dem Engbrüstigkeitswunder — wohl das abscheulichste aller Wunder; der dafür gebrauchte Ausdruck war, wenn mir recht erinnerlidi ist, "Kopfzusammenschnürungsmaschine". In meiner Schädeldecke war nämlich durch die vielen Strahlenzüge usw. ungefähr in der Mitte eine wahrscheinlich nicht von außen, aber doch von innen sichtbare tiefe Spalte oder Cäsur entstanden. Zu beiden Seiten dieser Spalte standen die »kleinen Teufel« und preßten durch Andrehen einer Art von Schraubenkurbel meinen Kopf in der Art einer Schraubenpresse zusammen, sodaß mein Kopf zeitweise eine nach oben verlängerte, fast birnenförmige Gestalt gewann. Der Eindruck auf mich war natürlich ein äußerst bedrohlicher, zuweilen auch mit sehr empfindlichen Schmerzen verbunden. Zeitweise wurde wieder zurückgeschraubt, meist aber nur "sehr lässig", sodaß der zusammengepreßte Zustand immer einige Zeit anzudauern pflegte. Die betheiligten "kleinen Teufel" waren meist solche, die von der v. W.'schen Seele ausgingen. Die Zeit, in der diese "kleinen Männer und "kleinen Teufel" auftraten, umfaßte etwa einige Monate, dann verschwanden sie, um niemals wieder aufzutreten. Der Zeitpunkt ihres Verschwindens fällt vielleicht annähernd mit dem Auftreten der hinteren Gottesreiche zusammen. An meinen Augen wird zwar auch jetzt noch in der oben geschilderten Weise durch Aufklappen und Schließen der Augenlider herumgewundert, es geschieht aber seit nunmehr also fast sechs Jahren nicht mehr durch "kleine Männer", sondern unmittelbar durch Strahlen, von denen die betreffenden Muskeln in Bewegung gesetzt werden. Um mich an willkürlichem Schließen und Öffnen der Augen zu hindern, wunderte man mir auch einige Male die geringe Muskellage ab, welche sich in und über den Augenlidern befindet und der Bewegung der letzteren dient. Der Erfolg war aber auch hier nur vorübergehend, da das verlorene Muskelfleisch — aus dem bereits mehrfach erwähnten Grunde — immer alsbald wieder ersetzt wurde.

Abgesehen von dem, was oben hinsichtlich der Rippen– und Schädelknochen bereits bemerkt worden ist, war auch mein *Knochensystem* der Gegenstand mannigfacher Wunder. In dem Fußknochen, namentlich in der Fersengegend, wunderte man mir des Öfteren *Knochenfraß,* der mit sehr empfindlichen Schmerzen verbunden war; glücklicher Weise pflegten die Schmerzen wenigstens in größerer Heftigkeit nicht allzulange anzuhalten. Ein ähnliches Wunder war das sogen. *"Steißwunder";* bei diesem waren die untersten Rückenwirbelknochen in einem wohl ebenfalls knochenfraßartigen schmerzhaften Zustande begriffen. Der Zweck war, mir auch das Sitzen oder Liegen unmöglich zu machen. Überhaupt wollte man mich in keiner Stellung oder bei keiner Beschäftigung lange dulden: wenn ich ging, suchte man mich zum Liegen zu zwingen und wenn ich lag, von dem Lager wieder aufzujagen. Daß ein thatsächlich nun einmal vorhandener Mensch doch *irgendwo sein müsse,* dafür schienen Strahlen kein Verständniß zu haben. Ich war, vermöge der Nothwendigkeit, sich von meinen Nerven anziehen zu lassen, nun einmal ein für die Strahlen (für Gott) unbequemer Mensch geworden, gleichviel in welcher Lage oder Stellung ich mich befinden oder welche Beschäftigung ich treiben mochte. Daß dies eigentlich ohne meine Schuld geschehen war, wollte man sich eben nicht eingestehen, sondern war stets von der Neigung beherrscht, das Schuldverhältniß im Wege des "Darstellens" umzukehren.

Mit dem gegenwärtigen Kapitel glaube ich von den Wundern, die ich in Folge ihres bedrohlichen Charakters als die *wesentlicheren* anzusehen veranlaßt war, eine annähernd vollständige Schilderung gegeben zu haben. Zahlreiche andere Wunder (theils an meinem Körper, theils an den in meiner Nähe befindlichen Gegenständen), die schon in der damaligen Zeit neben den besprochenen Wundern einherliefen oder erst in der Folgezeit auftreten, die aber von minder bedrohlicher Art waren, werde ich im Fortgang meiner Arbeit gelegentlich noch vielfach zu erwähnen haben.

12. Kapitel – Inhalt des Stimmengeredes. "Seelenauffassung". Seelensprache. Fortsetzung der persönlichen Erlebnisse

Das Gerede der Stimmen war, wie bereits im Kap. IX bemerkt worden, schon in der damaligen Zeit überwiegend ein ödes Phrasengeklingel von eintönigen, in ermüdender Wiederholung wiederkehrenden Redensarten, die überdies

durch Weglassen einzelner Worte und selbst Silben immermehr das Gepräge grammatikalischer Unvollständigkeit annahmen. Immerhin kam damals noch eine gewisse Anzahl von Redewendungen vor, deren besondere Besprechung sich lohnt, weil sie interessante Streiflichter auf die ganze Vorstellungsweise der Seelen, auf ihre Auffassung vom menschlichen Leben und vom menschlichen Denken warfen. Zu diesen Redewendungen gehörten namentlich diejenigen, in denen ich — etwa seit der Zeit meines Aufenthalts in der Dr. Pierson'schen Anstalt — die Bezeichnung eines *"Höllenfürsten"* erhielt. Zu unzähligen Malen hieß es z. B. "Gottes Allmacht hat entschieden, daß der Höllenfürst lebendig verbrannt wird", "Rücksichtlich der Strahlenverluste ist der Höllenfürst verantwortlich". "Victoria rufen wir nun über den überwundenen Höllenfürsten", dann aber auch von einem Theil der Stimmen: "Schreber ist, nein Flechsig ist der wahre `Höllenfürst´" usw.
Wer mich irgend in meinem früheren Leben gekannt und dabei Gelegenheit gehabt hat, meine kühle und nüchterne Sinnesweise zu beobachten, wird mir wohl darin Glauben schenken, daß ich nie von selbst darauf gekommen sein würde, eine so phantastische Bezeichnung wie die eines "Höllenfürsten" für mich in Anspruch zu nehmen, zumal dieselbe mit der Dürftigkeit meiner äußeren Lebenslage, den zahlreichen Freiheitsbeschränkungen, denen ich unterlag usw., in so sonderbarer Weise kontrastirte. In den Verhältnissen meiner Umgebung war sicher weder von Hölle, noch von fürstlicher Einrichtung etwas zu spüren. Nach meinem Dafürhalten liegt dem Ausdrucke "Höllenfürst", der nur mißverständlich auf mich angewendet wurde, ursprünglich eine Abstraktion zu Grunde.
In den Gottesreichen mochte von jeher das Bewußtsein geherrscht haben, daß die Weltordnung, so groß und herrlich sie war, doch nicht ganz ohne Achillesferse sei, insofern die Anziehungskraft der menschlichen Nerven auf die Gottesnerven einen Keim der Gefahren für die Gottesreiche in sich barg. Diese Gefahren mochten zu gewissen Zeiten bedrohlicher erschienen sein, wenn irgendwo auf der Erde oder auch auf andern Weltkörpern ein Überhandnehmen von Nervosität oder sittlicher Fäulniß bemerkt wurde. Um sich von den Gefahren eine deutlichere Vorstellung zu verschaffen, waren anscheinend die Seelen zu einer Personifikation verschritten, ähnlich wie im Kindesalter stehende Völker die Idee der Gottheit durch Götzenbilder ihrem Verständniß näher zu bringen suchen. Als "Höllenfürst" galt daher wahrscheinlich den Seelen die unheimliche Macht, die aus einem sittlichen Verfall der Menschheit oder aus allgemeiner Nervenüberreizung in Folge von Überkultur als eine gottfeindliche sich entwickeln konnte. In meiner Person schien nun dieser "Höllenfürst", nachdem die Anziehungskraft meiner Nerven sich immer unwiderstehlicher gestaltet hatte, auf einmal Wirklichkeit geworden zu sein. Man sah daher in mir einen Feind, der mit allen Mitteln der göttlichen Macht vernichtet werden müsse; daß ich im Gegentheil der beste Freund *reiner* Strahlen war, von denen allein ich doch meine Heilung oder eine sonstige befriedigende Lösung des Konfliktes erwarten konnte, wollte man nicht anerkennen. Man konnte sich anscheinend eher mit dem Gedanken befreunden, die eigene Macht mit unreinen ("geprüften") Seelen — den wahren Feinden Gottes — zu theilen, als sich in das Gefühl der Abhängigkeit von einem einzelnen Menschen, auf den man sonst in dem stolzen Bewußtsein einer unnahbaren Macht herabgesehen haben würde, hineinfinden.
Eine andere Gruppe von Redensarten, denen eine gewisse sachliche Bedeutung beiwohnte, waren diejenigen, in denen von der *"Seelenauffassung"* gesprochen wurde. Auch hier lagen an sich beachtenswerthe und werthvolle Gedanken zu Grunde. Die Seelenauffassung in ihrer ursprünglichen Bedeutung ist nach meinem Urtheil *die etwas idealisirte Vorstellung, die sich die Seelen von dem menschlichen Leben und Denken gebildet hatten.* Die Seelen waren eben die abgeschiedenen Geister gewesener Menschen. Als solche interessirten sie sich lebhaft nicht nur für ihre eigene menschliche Vergangenheit, sondern auch für die Schicksale ihrer noch auf Erden lebenden Angehörigen und Freunde, und für alles, was sonst in der Menschheit vorging, wovon sie ja im Wege des Nervenanhanges oder auch wohl, soviel äußere Eindrücke betrifft, durch unmittelbares Sehen Kenntniß nehmen konnten (vergl. Kap. 1). Gewisse Lebensregeln und gewisse Lebensanschauungen hatten sie in mehr oder weniger bestimmten Formen zu wörtlichem Ausdruck gebracht. Ich will beispielsweise nur einige der betreffenden Sätze hier anführen. "Nicht an bestimmte Körpertheile denken", lautete eine Lebensregel, welche offenbar den Gedanken zum Ausdruck brachte, daß es der normalen gesundheitlichen Verfassung des Menschen entspricht, wenn derselbe keine Veranlassung hat, durch irgend welche Schmerzempfindungen sich einzelner Theile seines Körpers zu erinnern. "Nicht auf die erste Aufforderung", lautete eine andere, welche besagen wollte, daß ein verständiger Mensch sich nicht durch jeden augenblicklichen Impuls zum Handeln in dieser oder jener Richtung bestimmen lassen soll. "Ein angefangenes Geschäft muß vollendet werden", war die Formel, in welcher der Gedanke zum Ausdruck gelangte, daß der Mensch dasjenige, was er einmal vornimmt, unbehindert durch erschwerende Einflüsse zu dem vorgestreckten Ziel führen soll u.s.w.
In dem Denkprozesse des Menschen unterschied man "Entschlußgedanken" — die auf Vornahme einer bestimmten Thätigkeit gerichteten Willens. anstöße des Menschen — "Wunschgedanken", "Hoffnungsgedanken" und "Befürchtungsgedanken". Als "Nachdenkungsgedanke" wurde die vielleicht auch dem Psychologen bekannte Erscheinung bezeichnet, die den Menschen sehr häufig dazu führt, diejenige Richtung seiner Willensbestimmung, zu welcher er sich im ersten Augenblicke geneigt zeigt, bei weiterer Erwägung, *die unwillkürlich das Auftauchen von Zweifelsgründen veranlaßt,* entweder in ihr völliges Gegentheil zu verkehren oder wenigstens theilweise zu verändern. "Der menschliche Erinnerungsgedanke" wurde diejenige andere Erscheinung genannt, nach welcher der Mensch unwillkürlich das Bedürfniß empfindet, irgend einen wichtigen von ihm gefaßten Gedanken durch alsbald erfolgende Wiederholung seinem Bewußtsein fester einzuprägen. — Sehr charakteristische Erscheinungsformen des "menschlichen Erinnerungsgedankens", welche erkennen lassen, wie tief derselbe im Wesen des menschlichen Denk– und Empfindungsprozesses begründet ist, sind z. B. in dem in Gedichten vorkommenden Kehrreim

(Refrain) enthalten und treten ebenso in musikalischen Kompositionen zu Tage, wo ganz regelmäßig eine bestimmte Tonfolge, die eine dem menschlichen Empfinden zusagende Verkörperung der Schönheitsidee enthält, in demselben Tonstück nicht blos einmal vorkommt, sondern zu alsbaldiger Wiederholung gelangt. — Einen sehr breiten Raum nahmen in der "Seelenauffassung" Vorstellungen ein, die auf das Verhältniß der beiden Geschlechter und die einem jeden derselben angemessene Beschäftigungsweise, Geschmacksrichtung u. s. w. sich bezogen. So galten z. B. das Bett, der Handspiegel und die Harke (der Rechen) als weiblich, der Rohrstuhl und der Spaten als männlich, von Spielen das Schachspiel als männlich, das Damenspiel als weiblich u. s. w.
Daß im Bette der Mann auf der Seite, die Frau auf dem Rücken liegt (gewissermaßen als "unterliegender Theil" stets in der dem Beischlaf entsprechenden Lage), wußten die Seelen ganz genau; ich, der ich im früheren Leben nie darauf geachtet hatte, habe es erst von den Seelen erfahren. Nach dem, was ich darüber z. B. in der Aerztlichen Zimmergymnastik meines Vaters (23. Auflage, Seite 102) lese, scheinen selbst Ärzte hierüber nicht unterrichtet zu sein. Es war ferner den Seelen bekannt, daß zwar die männliche Wollust durch den Anblick weiblicher Nuditäten, nicht aber umgekehrt oder wenigstens nur in sehr viel schwächerem Maße die weibliche Wollust durch den Anblick männlicher Nuditäten angeregt wird, weibliche Nuditäten vielmehr gleichmäßig erregend auf *beide* Geschlechter wirken. So wird beispielsweise der Anblick entblößter männlicher Körper, etwa bei einem Schauschwimmen, das anwesende weibliche Publikum geschlechtlich ziemlich kalt lassen (weshalb denn die Zulassung desselben ganz mit Recht nicht ohne Weiteres für sittlich anstößig gilt, wie dies betreffs der Anwesenheit von Männern bei einem weiblichen Schauschwimmen der Fall sein würde), während eine Balletvorstellung bei *beiden* Geschlechtern eine gewisse sexuelle Erregung hervorruft. Ich weiß nicht, ob diese Erscheinungen in weiteren Kreisen bekannt sind und als wahr angenommen werden. Ich für meinen Theil kann nach den seitdem angestellten Beobachtungen und nach dem, was mich das Verhalten meiner eigenen Wollustnerven lehrt, keinen Zweifel an der Richtigkeit des hierunter nach der Seelenauffassung stattfindenden Verhältnisses hegen. Natürlich bin ich mir dessen bewußt, daß das Verhalten meiner eigenen (weiblichen) Wollustnerven an sich nicht beweiskräftig ist, da diese sich eben ausnahmsweise in einem männlichen Körper befinden.
Bei den Kleidungsstücken (dem "Rüstzeug", wie der grundsprachliche Ausdruck lautet) ergab sich die Unterscheidung des Männlichen und des Weiblichen in der Hauptsache von selbst; als ein besonders charakteristisches Symbol der Männlichkeit erschienen den Seelen die Stiefel. "Die Stiefel ausziehen" war daher eine Redewendung, die für die Seelen ungefähr dasselbe wie Entmannung besagte.
Diese kurzen Bemerkungen mögen genügen, um eine ungefähre Vorstellung davon zu geben, welcher Begriff sich mit dem Ausdrucke "Seelenauffassung" seiner ursprünglichen Bedeutung nach verband. Die betreffenden Aufschlüsse, — welche übrigens sämmtlich in den ersten Zeiten meiner Krankheit erfolgten — verdanke ich theils ausdrücklichen Mittheilungen, theils sonstigen in Verkehr mit den Seelen genommenen Eindrücken. Ich habe dabei Einblicke in das Wesen des menschlichen Denkprozesses und des menschlichen Empfindens gewonnen, um die mich wohl mancher Psycholog beneiden könnte.
Eine ganz andere Bedeutung erhielten die Redewendungen von der "Seelenauffassung" in der späteren Zeit. Sie sanken zu bloßen Floskeln herab, mit denen man bei dem vollständigen Mangel eigener Gedanken (vergl. Kap. IX) dem Sprechbedürfnisse zu genügen suchte. "Vergessen Sie nicht, daß Sie an die Seelenauffassung gebunden sind" und "das war nun nämlich nach der Seelenauffassung zuviel" wurden beständig wiederkehrende leere Phrasen, mit denen man mich seit Jahren in tausendfältiger Wiederholung in nahezu unerträglicher Weise gequält hat und noch quält. Die letztere Phrase, die fast regelmäßig erfolgende Erwiderung, wenn man auf irgend einen neu bei mir hervortretenden Gedanken etwas Weiteres nicht zu sagen weiß, läßt auch in ihrer wenig geschmackvollen stylistischen Fassung den eingetretenen Verfall erkennen; die ächte Grundsprache, d. h. der Ausdruck der wirklichen Empfindungen der Seelen zu der Zeit, als es noch keine auswendig gelernten Phrasen gab, war auch in der Form durch edle Vornehmheit und Einfachheit ausbezeichnet.
Gewisser weiterer Redensarten von sachlich einigermaßen bedeutsamem Inhalt kann ich wegen des Zusammenhangs erst in dem folgenden Kapitel Erwähnung thun.
Meine *äußeren Lebensverhältnisse* hatten sich, wie bereits am Schlusse von Kap. X bemerkt worden, seit etwa der ersten Hälfte des Jahres 1895 wenigstens in manchen Beziehungen etwas erträglicher gestaltet. Das Wichtigste war, daß ich mich in dieser oder jener Weise zu beschäftigen anfing. Eine Korrespondenz mit Angehörigen, namentlich mit meiner Frau, zu der man mich durch den Pfleger M. einige Male bestimmen wollte, lehnte ich damals allerdings noch ab. Ich glaubte noch nicht an eine wirkliche Menschheit außerhalb der Anstalt, hielt vielmehr alle Menschengestalten, die ich sah, namentlich auch meine Frau bei ihren Besuchen nur für auf kurze Zeit "flüchtig hingemacht", sodaß das mir angesonnene Briefschreiben eine bloße Komödie gewesen wäre, die ich nicht mitmachen wollte. Dagegen fand sich seit der angegebenen Zeit ab und zu Gelegenheit zum Schachspielen (mit anderen Patienten oder mit Pflegern) und zum Klavierspielen. Nachdem ich bereits ein oder zwei Male bei Besuchen meiner Frau in dem Gesellschaftszimmer oder im Bibliothekzimmer der Anstalt etwas Klavier gespielt hatte, wurde etwa im Frühjahr 1895 ein Pianino in meinem Zimmer zu meiner ständigen Benutzung aufgestellt. Das Gefühl, das ich bei Wiederaufnahme dieser in gesunden Tagen gern von mir getriebenen Beschäftigungen hatte, kann ich am besten mit dem Citat aus Tannhäuser bezeichnen:
"Dichtes Vergessen hat zwischen heut‘ und gestern sich gesenkt. All‘ mein Erinnern ist mir schnell geschwunden und nur des Einen muß ich mich entsinnen, daß *ich nie mehr gehofft Euch zu begrüßen, noch je zu Euch mein Auge zu erheben.*"

In der Flechsig'schen Anstalt hatte ich ein einziges Mal auf dringendes Zureden meiner Frau Klavier gespielt und zwar nach gerade zufällig da liegenden Noten die Arie aus Händels Messias "Ich weiß, daß mein Erlöser lebt". Mein Zustand dabei war der Art gewesen, daß ich es in der bestimmten Annahme gethan hatte, es sei das letzte Mal in meinem Leben, daß meine Finger die Klaviertasten berührten. Seit ihrer Wiederaufnahme in der Anstalt sind Schach und Klavierspielen zwei meiner Hauptbeschäftigungen in dem ganzen seitdem verflossenen, etwa fünfjährigen Zeitraume geworden. Namentlich das Klavierspielen wurde mir von unschätzbarem Werth und ist dies auch jetzt noch; ich muß sagen, daß ich mir schwer vorstellen kann, wie ich den Denkzwang mit allen seinen Begleiterscheinungen während dieser fünf Jahre hätte ertragen sollen, wenn ich des Klavierspielens nicht mächtig gewesen wäre. Während des Klavierspielens wird das unsinnige Geschwätz der mit mir redenden Stimmen übertäubt, es ist — neben körperlichen Uebungen — eine der adäquatesten Formen des sog. "Nichtsdenkungsgedankens", um den man mich betrügen wollte, indem dabei, wie es in der Seelensprache genannt wurde, der "musikalische Nichtsdenkungsgedanke" zur Geltung kommt. Zugleich haben die Strahlen an meinen Händen und an den Noten, aus denen ich spiele, immer wenigstens einen Augeneindruck und endlich scheitert, an der Empfindung, die man in das Klavierspiel hineinlegen kann, jeder Versuch einer "Darstellung" durch Stimmungsmache und dergleichen. Das Klavierspielen bildete daher von jeher und bildet noch jetzt einen Hauptgegenstand des Verfluchens.

Die Schwierigkeiten, die mir dabei in den Weg gelegt wurden, spotten jeder Beschreibung. Lähmung der Finger, Veränderung der Richtung der Augen, damit ich die richtigen Noten nicht soll finden können, Ablenkung der Finger auf unrichtige Tasten, Beschleunigung des Tempo's durch verfrühtes Inbewegungsetzen meiner Fingermuskel waren und sind noch jetzt alltägliche Erscheinungen. Am Klavier selbst wurden mir (glücklicher Weise in den letzten Jahren erheblich seltener) sehr häufig Klaviersaiten durch Wunder entzwei geschlagen, im Jahre 1897 hat die Rechnung für zersprungene Klaviersaiten nicht weniger als 86 Mark betragen.

Es ist dies einer der wenigen Punkte, bei denen ich einen auch für andere Menschen überzeugenden Beweis für die Wirklichkeit der von mir behaupteten Wunder liefern zu können glaube. Oberflächliche Beurtheiler könnten vielleicht zu der Annahme geneigt sein, daß ich selbst durch unvernünftiges Lospauken auf das Klavier die Schuld an dem Zerspringen der Klaviersaiten getragen habe; in diesem Sinne hat sich z. B. auch meine eigene Frau vielleicht nach entsprechenden Meinungskundgebungen der Ärzte mehrfach mir gegenüber geäußert. Dem gegenüber behaupte ich — und ich bin der Überzeugung, daß mir darin jeder Sachverständige Recht geben muß — daß ein Zersprengen von Klaviersaiten durch bloßes Aufschlagen auf die Tasten und wenn es noch so gewaltsam geschieht, *schlechterdings unmöglich* ist. Die kleinen Hämmerchen, welche mit den Tasten in Verbindung stehen und ganz lose an die Saiten anschlagen, können auf die letzteren niemals eine solche Gewalt ausüben, daß ein Zerspringen möglich wäre. Es mag es nur jemand einmal versuchen, meinetwegen selbst mit einem Hammer oder einem Holzklotz auf die Tasten loszuhauen, er wird damit vielleicht die Klaviatur zertrümmern, aber niemals eine Saite zum Springen bringen können. Daß in den letzten Jahren das Zerspringen der Klaviersaiten seltener geworden ist — ab und zu kommt es auch jetzt noch vor —, ist lediglich darauf zurückzuführen, daß die Gesinnung der Strahlen (Gottes) in Folge der beständig zunehmenden Seelenwollust eine weniger unfreundliche gegen mich geworden ist (worüber später das Nähere), und daß dieselben überdies neuerdings durch andere auch für sie (die Strahlen) noch unerquicklichere Zustände, insbesondere das sogeannte "Brüllen" genöthigt wurden, in dem Klavierspielen eine der für alle Theile angenehmsten Arten der Zeitausfüllung zu finden.

Ich kann mir es nicht versagen, in diesem Zusammenhang noch eines anderen Wundervorgangs zu gedenken, der allerdings eigentlich einer früheren Zeit angehört und der auch für mich, der ich doch vieles Wunderbare gesehen habe, mit zu den räthselhaftesten Dingen gehört, die ich erlebt habe. Ich habe nämlich die Erinnerung, daß an einem Tage, der noch in die Periode meiner Regungslosigkeit fiel (also im Sommer oder Herbst 1894) einmal der Versuch gemacht wurde, mir einen ganzen (Blüthner'schen) Flügel in das Zimmer hereinzuwundern; angeblich war ein von W.'sches Wunder dabei in Frage. Ich bin mir vollkommen bewußt, wie toll diese Mittheilung klingt und ich muß mich daher selbst fragen, ob eine Sinnestäuschung bei mir untergelaufen sein könne. Gleichwohl liegen aber Umstände vor, die mir die Annahme einer solchen wenigstens sehr erschweren. Ich entsinne mich genau, daß der Vorgang sich am hellen Tage ereignete, während ich auf dem Stuhl oder auf dem Sopha saß; ich sah dabei bereits die braunpolierte Oberfläche des im Entstehen begriffenen Flügels (kaum einige Schritte entfernt) deutlich vor mir. Leider verhielt ich mich damals der Wundererscheinung gegenüber ablehnend; ich mochte eben, zumal ich mir damals eine vollständige Passivität zur Pflicht gemacht hatte, von keinerlei Wundern, die mich sämmtlich anwiderten, etwas wissen. Hinterdrein habe ich manchmal bedauert, daß ich das Wunder nicht begünstigt habe ("begütigt habe," wie der grundsprachliche Ausdruck lautete), um zu sehen, ob dasselbe wirklich zur Vollendung gelangen könne. Es war und ist nämlich eine fast ausnahmslose Regel, daß alle Wunder scheitern oder wenigstens sehr erschwert werden, wenn ich meinen entschiedenen Willen entgegensetze. So muß ich also dahingestellt sein lassen, welche objektive Bewandtniß es mit dem berichteten Vorgange gehabt hat; sollte wirklich eine Sinnestäuschung in Frage gewesen sein, so wäre es sicher bei der unmittelbaren Nähe des vermeintlich gesehenen Gegenstandes eine Sinnestäuschung der allermerkwürdigsten Art gewesen.

Bei den Spaziergängen im Garten, sowie bei dem Aufenthalt im Zimmer wurden fast alltäglich und werden noch jetzt Hitze– und Kältewunder gegen mich geübt, beides immer in der Richtung, das durch die Seelenwollust entstehende, natürliche Wohlbehagen des Körpers zu verhindern, also z. B. die Füße kalt und das Gesicht heiß zu wundern. Der physiologische Vorgang ist nach meinem Dafürhalten der, daß bei dem Kältewunder das Blut aus den

Extremitäten zurückgedrängt wird, wodurch ein subjektives Kältegefühl entsteht, und daß umgekehrt bei dem Hitzewunder das Blut nach dem Gesicht und dem Kopf getrieben wird, in denen Kühle der dem allgemeinen Wohlbefinden entsprechende Zustand wäre. Da ich von Jugend auf an das Ertragen von Hitze und Kälte gewöhnt gewesen bin, so habe ich mir aus den betreffenden Wundern stets nur wenig gemacht, außer wenn, was unzählige Male geschehen ist, auch beim Liegen im Bette die Füße kalt gewundert wurden. Im Gegentheil bin ich sehr oft genötigt gewesen, selbst die Kälte und Hitze aufzusuchen. Namentlich in den ersten Jahren meines hiesigen Aufenthalts, wo die Seelenwollust noch nicht denjenigen Grad erreicht hatte, zu dem sie jetzt gediehen ist, war dies oft eine notwendige Maßregel, um die Strahlen nach den frierenden Körpertheilen, insbesondere den Händen und Füßen abzuleiten und dadurch den Kopf vor der beabsichtigten schädigenden Einwirkung zu bewahren. Es ist häufig vorgekommen, daß ich zu diesem Zwecke in den Wintern die Hände minutenlang an die vereisten Bäume gehalten oder Schneeklumpen in denselben festgehalten habe, bis die Hände mir beinahe erstarrten.
Aus gleichem Grunde habe ich eine Zeit lang (wohl im Frühjahr oder Herbst 1895) die Füße oft während der Nacht bei offenem Fenster durch die Gitter des letzteren herausgesteckt, um sie dem kalten Regen auszusetzen; solange ich das that, konnten die Strahlen den Kopf, auf den es mir natürlich vor allem ankam, nicht erreichen und befand ich mich daher, abgesehen von dem Frostgefühl in den Füßen, vollkommen wohl. Ich glaube vermuthen zu dürfen, daß dieses mein Verhalten irgendwie zu Ohren der Ärzte gekommen und dadurch Veranlassung zu einer Maßregel geworden ist, die meinen Unwillen im höchsten Grade erregte. Ich wurde auf einige Tage aus den gewöhnlich von mir bewohnten Zimmern ausquartiert und bei der Rückkehr fand ich, daß man an dem Fenster meines Schlafzimmers schwere hölzerne Läden hatte anbringen lassen, die während der Nacht verschlossen wurden, sodaß nunmehr vollständige Finsterniß in meinem Schlafzimmer herrschte und auch am Morgen die eintretende Tageshelle so gut wie keinen Einlaß fand. Natürlich werden die Ärzte keine Ahnung davon gehabt haben, wie empfindlich mich diese Maßregel in meiner ohnedies so maßlos schwierigen Selbstvertheidigung gegen die auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Absichten traf. Auf der anderen Seite wird man begreiflich finden, daß sich meiner eine tiefe Verbitterung bemächtigte, die auf lange Zeit hinaus vorgehalten hat.
Bei der mir nun einmal gestellten Aufgabe, den den lebendigen Menschen nicht kennenden Gott in jedem gegebenen Zeitpunkte von dem ungeschmälerten Vorhandensein meiner Verstandeskräfte zu überzeugen, war das Licht, das man zu jeder menschlichen Beschäftigung braucht, für mich fast noch unentbehrlicher als das liebe Brod. Jede Entziehung der Beleuchtung, jede Verlängerung der natürlichen Dunkelheit bedeutete also für mich eine maßlose Erschwerung meiner Lage. Ich will mit den Ärzten nicht rechten, ob die über mich verhängte Maßregel unter rein menschlichen Gesichtspunkten als zum Schutze meiner Gesundheit gegen die Folgen verkehrten Handelns nothwendig angesehen werden mußte. Auch hier kann ich die Bemerkung nicht unterdrücken, daß mir Mittel und Zweck kaum in richtigem Verhältnisse zueinanderzustehen schienen. Was hätte mir denn äußerstenfalls anders geschehen können, als daß ich mir irgendeinen Erkältungszustand zugezogen hätte? Denn gegen die Gefahr des Herausfallens aus den Fenstern boten ja die schon vorhandenen Eisengitter vollkommen ausreichenden Schutz, und gegenüber einer bloßen Erkältungsgefahr hätte man es doch vielleicht abwarten können, ob nicht das in dem Menschen von selbst hervortretende natürliche Wärmebedürfniß mich von einer übermäßig langen Ausdehnung der Öffnung der Fenster abgehalten haben würde. Allein dies waren und sind für mich nicht die entscheidenden Gesichtspunkte. Das Wesentliche für mich war, daß ich in den Ärzten nur Werkzeuge erblicken konnte, in deren Nerven die betreffenden Entschließungen von göttlichen Strahlen zur Förderung der auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Pläne angeregt wurden, ohne daß dies natürlich subjektiv den Ärzten zum Bewußtsein gekommen ist, die dabei lediglich nach menschlichen Erwägungen zu handeln glaubten. Diese Auffassung muß ich auch jetzt noch aufrechterhalten, da ich jedem Worte, das mit mir nicht nur von den Ärzten, sondern auch von anderen Menschen gesprochen wird, die auf göttlicher Einwirkung beruhende Ursache vermöge des Zusammenhangs mit dem mir genau bekannten Aufschreibematerial anmerke, wie ich vielleicht später noch zu erläutern versuchen werde. Indem ich diese Zeilen niederschreibe, beabsichtige ich keineswegs irgendwelche Rekriminationen für die Vergangenheit zu erheben. Ich hege wegen dessen, was in früheren Zeiten mit mir geschehen ist, gegen keinen Menschen irgendwelchen Groll, das Meiste ist ja glücklicher Weise auch in seinen Folgen überstanden. Ich habe aber geglaubt, den Vorgang mit den Fensterläden ausführlicher besprechen zu sollen, um das tiefe Mißtrauen verständlich zu machen, das mich den Ärzten gegenüber jahrelang beherrscht hat und von dem dieselben vielleicht auch in meinem Verhalten manche Anzeichen gefunden haben werden.
Die erwähnten Fensterläden (die einzigen auf dem von mir bewohnten Flügel der Anstalt) sind jetzt noch vorhanden, werden aber schon seit langer Zeit nicht mehr verschlossen. Sonst finden sich dergleichen Fensterläden nur in den für Tobsüchtige eingerichteten Zellen im Erdgeschosse und im ersten Stockwerke des *Rundflügels* der Anstalt. In verschiedenen dieser Zellen habe ich, wie später zu erzählen, während zweier Jahre (1896 – 98) geschlafen, wobei die durch die Verfinsterung erzeugten Übelstände für mich womöglich noch schlimmer hervortraten.

13. Kapitel – Seelenwollust als Faktor der Anziehung. Folgeerscheinungen

Ein wichtiger Abschnitt in der Geschichte meines Lebens und namentlich in meiner eigenen Auffassung von der voraussichtlichen Gestaltung der Zukunft ist durch den Monat November 1895 bezeichnet. Ich erinnere mich des Zeitpunktes noch genau; er fiel zusammen mit einer Anzahl schöner Spätherbsttage, an denen morgens jedesmal

starke Nebelbildung auf der Elbe stattfand. In dieser Zeit traten die Zeichen der Verweiblichung an meinem Körper so stark hervor, daß ich mich der Erkenntniß des immanenten Zieles, auf welches die ganze Entwickelung hinstrebte, nicht länger entziehen konnte. In den unmittelbar vorausgegangenen Nächten wäre es vielleicht, wenn ich nicht noch der Regung männlichen Ehrgefühls folgend, meinen entschiedenen Willen entgegensetzen zu sollen geglaubt hätte, zu einer wirklichen Einziehung des männlichen Geschlechtstheils gekommen; so nahe war das betreffende Wunder der Vollendung. Jedenfalls war die Seelenwollust so stark geworden, daß ich selbst zunächst am Arm und an den Händen, später an den Beinen, an dem Busen, am Gesäß und an allen anderen Körpertheilen den Eindruck eines weiblichen Körpers empfing. Die Mittheilung der Einzelheiten hierüber behalte ich für ein späteres Kapitel vor. Einige Tage fortgesetzter Beobachtung dieser Vorgänge genügten, um eine völlige Veränderung der Willensrichtung in mir herbeizuführen. Bis dahin hatte ich noch immer mit der Möglichkeit gerechnet, daß, wenn mein Leben nicht etwa schon vorher einem der zahlreichen bedrohlichen Wunder zum Opfer fallen sollte, es doch einmal nothwendig für mich werden würde, meinem Leben durch Selbstmord ein Ende zu machen; außer der Selbstentleibung schien nur irgendwelcher andere schreckensvolle Ausgang von unter Menschen nie dagewesener Art im Bereich der Möglichkeit zu liegen. Nunmehr aber wurde mir unzweifelhaft bewußt, daß die Weltordnung die Entmannung, mochte sie mir persönlich zusagen oder nicht, gebieterisch verlange und daß mir daher *aus Vernunftgründen* gar nichts Anderes übrig bleibe, als mich mit dem Gedanken der Verwandlung in ein Weib zu befreunden. Als weitere Folge der Entmannung konnte natürlich nur eine Befruchtung durch göttliche Strahlen zum Zwecke der Erschaffung neuer Menschen in Betracht kommen. Erleichtert wurde mir die Veränderung meiner Willensrichtung dadurch, daß ich damals noch nicht an eine außer mir existierende wirkliche Menschheit glaubte, sondern alle Menschengestalten, die ich sah, nur für "flüchtig hingemacht" hielt, so daß von irgendwelcher Schande, die in der Entmannung liege, nicht die Rede sein konnte. Diejenigen Strahlen freilich, die von dem Bestreben, mich "liegen zu lassen" und mir zu diesem Behufe den Verstand zu zerstören, ausgingen, verfehlten nicht, sich alsbald eines — heuchlerischen — Appells an mein männliches Ehrgefühl zu bedienen; eine der seitdem bei jedem Hervortreten der "Seelenwollust" unzählige Male wiederholten Redensarten lautete dahin: "Schämen Sie sich denn nicht vor Ihrer Frau Gemahlin?" oder auch noch gemeiner: "Das will ein Senatspräsident gewesen sein, der sich f..... läßt?" Allein, so widerwärtig die betreffenden Stimmen auch für mich waren und so oft ich auch Veranlassung hatte, bei der tausendfältigen Wiederholung der erwähnten Redensarten meiner gerechten Entrüstung in irgendwelcher Weise Luft zu machen, so ließ ich mich doch dadurch in demjenigen Verhalten, das ich einmal als für alle Theile — für mich und die Strahlen — als nothwendig und heilsam erkannt hatte, auf die Dauer nicht beirren.

Ich habe seitdem die Pflege der Weiblichkeit mit vollem Bewußtsein auf meine Fahne geschrieben und werde dies, soweit es die Rücksicht auf meine Umgebung gestattet, auch fernerhin thun, mögen andere Menschen, denen die übersinnlichen Gründe verborgen sind, von mir denken, was sie wollen. Ich möchte auch denjenigen Mann sehen, der vor die Wähl gestellt, entweder ein blödsinniger Mensch mit männlichem Habitus oder ein geistreiches Weib zu werden, nicht das Letztere vorziehen würde. So aber *und nur so* liegt für mich die Frage. Die Ausübung meines früheren Berufs, an dem ich mit ganzer Seele gehangen habe, jedes sonstige Ziel des männlichen Ehrgeizes, jede sonstige Verwerthung meiner Verstandeskräfte im Dienste der Menschheit ist mir nun einmal durch die Entwicklung, welche die Verhältnisse genommen haben, verschlossen; selbst der Umgang mit meiner Frau und meinen Verwandten ist mir bis auf ab und zu erfolgende Besuche und gelegentlichen Briefwechsel entzogen. Ich darf mich, unbekümmert um das Urtheil anderer Menschen, nur durch einen gesunden Egoismus leiten lassen und dieser schreibt mir eben die Pflege der Weiblichkeit in der später noch näher zu schildernden Weise vor. Nur so vermag ich mir während des Tags erträgliche körperliche Zustände und in der Nacht —wenigstens in gewissem Maße — den zur Erholung meiner Nerven erforderlichen Schlaf zu verschaffen; *hochgradige Wollust geht nämlich zuletzt* — vielleicht ist dies auch der medizinischen Wissenschaft bekannt — *in Schlaf über.* Indem ich mich so verhalte, diene ich zugleich dem wohlverstandenen Interesse der Strahlen, also Gottes selbst. Sobald ich Gott, der, von der irrthümlichen Voraussetzung der Zerstörbarkeit meines Verstandes ausgehend, zur Zeit nun einmal weltordnungswidrige Ziele verfolgt, in seiner immer in entgegengesetzter Richtung sich bewegenden Politik gewähren lasse, so führt dies, wie mir eine mehrjährige Erfahrung unwiderleglich bewiesen hat, nur zu blödsinnigem Lärm unter meiner wesentlich aus Verrückten bestehenden Umgebung. Näheres hierüber kann ich erst später mittheilen.

Zu derselben Zeit, in der ich zu der in Vorstehendem beschriebenen veränderten Auffassung der Dinge gelangte, vollzog sich auch — und zwar aus den nämlichen Gründen — ein wesentlicher Umschwung in den himmlischen Verhältnissen. Das durch die Anziehungskraft bedingte Aufgehen der Strahlen (von der Gesammtmasse losgelösten Gottesnerven) in meinem Körper bedeutete für die betreffenden Nerven das Ende ihrer selbständigen Existenz, also etwas Ähnliches wie für den Menschen der Tod. Es war daher eigentlich selbstverständlich, daß Gott alle Hebel in Bewegung setzte, um dem Schicksale, mit immer weiteren Theilen der Gesammtmasse in meinem Körper unterzugehen, zu entrinnen, wobei man auch in den Mitteln keineswegs wählerisch verfuhr. *Die Anziehung verlor jedoch ihre Schrecken für die betreffenden Nerven, wenn und soweit sie beim Eingehen in meinem Körper das Gefühl der Seelenwollust antrafen,* an dem sie ihrerseits Theil nahmen. Sie fanden dann für die verloren gegangene himmlische Seligkeit, die wohl ebenfalls in einem wollustartigen Genießen bestand (vergl. Kap. 1), einen ganz oder mindestens annähernd gleichwertigen Ersatz in meinem Körper wieder.

Nun war allerdings das Gefühl der "Seelenwollust" nicht immer in gleichmäßiger Stärke in meinem Körper vorhanden; zu voller Entwicklung gelangte dasselbe vielmehr nur dann, wenn die Flechsig'schen Seelentheile und die übrigen "geprüften" Seelentheile *vorn* lagen und damit eine Vereinigung aller Strahlen hergestellt war. Da man aber

durch das Anbinden an Erden (vergl. Kap. IX) die Nothwendigkeit geschaffen hatte, sich selbst und ebenso die geprüften Seelen von Zeit zu Zeit wieder zurück zu ziehen, so gab es abwechselnd auch immer Zeitläufte, in denen die Seelenwollust nicht oder nur in wesentlich schwächerem Maaße vorhanden war. Damit ist zugleich eine Periodicität in dem Hervortreten der Weiblichkeitsmerkmale an meinem Körper bedingt, auf welche ich später noch näher zu sprechen kommen werde. Immerhin war, nachdem — im November 1895 — das ununterbrochene Zuströmen der Gottesnerven bereits weit über ein Jahr angedauert hatte, die Seelenwollust zu gewissen Zeiten so reichlich vorhanden, daß ein Theil der Strahlen an dem Eingehen in meinem Körper Geschmack zu finden anfing. Dies machte sich zunächst bei dem — jetzt nach Kap. VII in gewisser Beziehung mit der Sonne zu identifizierenden — niederen Gotte (Ariman) bemerkbar, der als der *nähere* in erheblich höherem Grade an der Seelenwollust theilnahm, als der in sehr viel größerer Entfernung verbliebene obere Gott (Ormuzd).
Bis zu dem im November 1895 eingetretenen Umschwung hatte anscheinend ein intimeres Verhältniß zu Flechsig — sei es als Mensch, sei es als "geprüfter Seele" — nur auf Seiten des niederen Gottes (Ariman) bestanden, sodaß, wenn ich an der Voraussetzung einer Verschwörung der in Kap. II bezeichneten Art festhalten will, die Betheiligung an dieser Verschwörung höchstens bis zu dem niederen Gotte (Ariman) sich herauf erstreckte. Der obere Gott hatte bis zu dem angegebenen Zeitpunkte eine korrektere, der Weltordnung entsprechendere, demnach mir im Ganzen freundlichere Haltung eingenommen. Nunmehr wurde das Verhältniß das gerade umgekehrte. Der niedere Gott (Ariman), der, wie gesagt, das Aufgehen mit jeweilig einem Theile seiner Nerven in meinen Körper vermöge der für ihn fast stets in dem letzteren anzutreffenden Seelenwollust gar nicht so übel fand, löste die näheren Beziehungen, die, wie es schien, bis dahin zwischen ihm und der "geprüften" Flechsig'schen Seele bestanden hatten, und diese, die damals immer noch einen ziemlich großen Theil ihrer menschlichen Intelligenz bewahrt hatte, trat nunmehr mit dem oberen Gotte zu einer Art Bundesgenossenschaft zusammen, die ihre feindliche Spitze gegen mich kehrte. Die damit geschaffene Umwandlung der Parteiverhältnisse hat sich im Wesentlichen bis zum heutigen Tage erhalten.
Das Verhalten des niederen Gottes ist seitdem stets ein mir im Ganzen freundlicheres, dasjenige des oberen Gottes ein sehr viel feindseligeres geblieben. Es äußerte sich dies *theils* in der Beschaffenheit der beiderseitigen Wunder — die Wunder des niederen Gottes haben im Lauf der Zeit immer mehr den Charakter eines verhältnismäßig harmlosen Schabernacks der in Kap. XI erwähnten Art angenommen, — *theils* in der Einrichtung des beiderseitigen Stimmengeredes. Die vom niederen Gott ausgehenden Stimmen — zwar ebenfalls nicht mehr der *ächte* Ausdruck unmittelbarer, augenblicklicher Empfindung, sondern ein Sammelsurium auswendig gelernter Phrasen — waren und sind immerhin nach *Form* und *Inhalt* von denjenigen des oberen Gottes wesentlich verschieden. *Inhaltlich* sind dieselben zumeist wenigstens nicht geradezu Schimpfworte oder beleidigende Redensarten, sondern kommen sozusagen auf eine Art neutralen Blödsinns hinaus (z. B. "der David und der Salomo", "Salat und Radieschen", "Mehlhäufchen wird wieder gesagt" u. s. w.) und auch in der Form sind sie für mich insofern weniger lästig, als sie sich dem natürlichen Rechte des Menschen auf das Nichtsdenken besser anschließen; man gewöhnt sich eben mit der Zeit daran, derartige sinnlose Redensarten, wie die in der Parenthese mitgetheilten, als Formen des "Nichtsdenkungsgedankens" sich durch den Kopf sprechen zu lassen. Daneben aber verfügte der niedere Gott wenigstens in den ersten Jahren nach dem in diesem Kapitel beschriebenen Umschwung über eine gewisse Anzahl von Redewendungen, die sachlich von Bedeutung waren und die zum Theil eine ganz richtige (d. h. der meinigen entsprechende) Auffassung von den Ursachen des Konfliktes, den Mitteln zur Lösung desselben und der voraussichtlichen Gestaltung der Zukunft verriethen. Auch hier handelte es sich — wie gesagt — zwar nicht um den Ausdruck einer gerade im Augenblick entstandenen ächten Empfindung, sondern um ein im Voraus zusammengestoppeltes Gedankenmaterial, das man in ermüdend eintöniger Wiederholung durch verständnißlose Stimmen (in der späteren Zeit namentlich durch gewunderte Vögel) in meinen Kopf hineinsprechen ließ. Allein die betreffenden Redewendungen waren für mich doch insofern von großem Interesse, als ich daraus entnehmen zu dürfen glaubte, daß Gott denn doch des Verständnisses für die aus der Weltordnung sich ergebenden Nothwendigkeiten nicht so gänzlich entbehrte, wie es nach gewissen anderen Wahrnehmungen scheinbar der Fall war. Ich will deshalb einige der betreffenden Redewendungen hier mittheilen.
Zunächst wurde mir die in Folge der Vermehrung der Seelenwolllust eingetretene Veränderung der Parteigruppirung selbst durch die oft wiederholte Phrase "Haben sich nämlich zwei Parteien gebildet" angekündigt. Sodann wurde dem Gedanken, daß die ganze von Gott gegen mich verfolgte, auf Zerstörung meines Verstandes abzielende Politik eine verfehlte sei, in sehr verschiedenen Formen Ausdruck gegeben. Einige Sätze waren ganz allgemein, ohne jede persönliche Zuspitzung gehalten, so z. B.: "Kenntnisse und Fähigkeiten gehen überhaupt nicht verloren" und "Schlaf muß werden", weiter: "Aller Unsinn (d. h. der Unsinn des Gedankenlesens und Gedankenfälschens) hebt sich auf" und "Die dauernden Erfolge sind auf Seiten des Menschen". Andere Redewendungen des niederen Gottes waren theils an meine Adresse, theils gewissermaßen durch meinen Kopf hindurch gesprochen — an die Adresse des Collegen, des oberen Gottes, gerichtet; ersteres namentlich in der schon mitgetheilten Redewendung: "Vergessen Sie nicht, daß Sie an die Seelenauffassung gebunden sind", letzteres z. B. in den Phrasen: "Vergessen Sie nicht, daß alle Darstellung ein Unsinn ist" oder "Vergessen Sie nicht, daß das Weltende ein Widerspruch in sich selber ist", oder "Ihr habt nun einmal das Wetter vom Denken eines Menschen abhängig gemacht", oder "Ihr habt nun einmal jede heilige Beschäftigung" (d. h. durch die mannigfachen erschwerenden Wunder, das Klavierspielen, das Schachspielen usw. nahezu) "unmöglich gemacht". In einigen wenigen, allerding sehr seltenen Fällen ging man sogar soweit, eine Art eigenen Schuldbekenntnisses abzulegen, z. B.: "Hätte *ich* Sie nur nicht unter flüchtig hingemachte Männer gesteckt", oder "Das sind nun die Folgen der berühmten Seelenpolitik", oder "Was wird denn nun aus der

verfluchten Geschichte", oder "Wenn nur die verfluchte Menschenspielerei aufhörte". Hin und wieder wurde auch und zwar *in diesen Worten* eingestanden: "Fehlt uns die Gesinnung", d. h. diejenige Gesinnung, die wir eigentlich jedem guten Menschen, ja selbst dem verworfensten Sünder gegenüber unter Vorbehalt der weltordnungsmäßigen Reinigungsmittel haben müßten. Das Ziel der ganzen Entwicklung pflegte der niedere Gott eine Zeit lang durch die — wie vielfach in der Seelensprache der grammatikalischen Vervollständigung bedürfende — Redensart auszudrücken: "Hoffen doch, daß die Wollust einen Grad erreicht", d. h. einen solchen Grad, bei welchem die göttlichen Strahlen das *Interesse* an der Zurückziehung verlieren und damit eine der Weltordnung entsprechende Lösung sich von selbst ergiebt. Mehr oder weniger gleichzeitig hatte der niedere Gott allerdings auch eine Anzahl anderer Redensarten in Bereitschaft, die mich sozusagen gruselig machen, m. a. W. alle meine Anstrengungen zur Behauptung meines Verstandes als im Voraus zur Erfolglosigkeit verurtheilt bezeichnen sollten. Man sprach von "kolossalen Kräften" auf der Seite von Gottes Allmacht und von "aussichtslosem Widerstand" auf meiner Seite; man glaubte mich auch in häufiger Widerholung durch die Phrase: "Vergessen Sie nur nicht, daß die Ewigkeit keine Grenzen hat" daran zu erinnern zu sollen, daß die Möglichkeit, sich zurückzuziehen, für Gott eine räumlich unbegrenzte ist.

Unverkennbar tritt in Demjenigen, was ich vorstehend über das abweichende Verhalten des oberen Gottes und des niederen Gottes, sowie über das Phrasenmaterial des letzteren mitgetheilt habe, ein fast unentwirrbarer Knäuel von Widersprüchen zu Tage. Auch für mich ergeben sich bei jedem Versuche einer Lösung der Widersprüche nahezu unüberwindliche Schwierigkeiten; eine wirklich befriedigende Lösung würde nur bei einer so vollständigen Einsicht in das Wesen Gottes möglich sein, wie sie sich auch mir, der ich darin unzweifelhaft unendlich weiter gediehen bin als alle anderen Menschen, in Folge der Beschränktheit des menschlichen Erkenntnißvermögens nicht hat erschließen können. Nur mit allen Vorbehalten, die sich aus der Unvollkommenheit des menschlichen Erkenntnißapparates ergeben, will ich daher einige schüchterne Bemerkungen in dieser Beziehung wagen. Ich kann zunächst natürlich nicht voraussetzen, daß der obere Gott sittlich oder intellektuell auf einer tieferen Stufe stehe als der niedere Gott. Wenn trotzdem der letztere den ersteren sowohl an richtiger Erkenntnis des Erreichbaren, als an weltordnungsmäßiger Gesinnung zu übertreffen scheint, so glaube ich dies nur auf Rechnung *der größeren Entfernung* setzen zu können, in welcher sich der obere Gott im Verhältnisse zu dem niederen Gotte mir gegenüber befindet. Die Unfähigkeit, den lebenden Menschen als Organismus zu verstehen, ist anscheinend dem niederen Gotte und dem oberen Gotte, *solange sie sich in größerer Entfernung befinden,* gemeinsam; insbesondere scheinen beide in dem für den Menschen kaum begreiflichen Irrthum befangen zu sein, daß alles dasjenige, was aus den Nerven eines Menschen in meiner Lage zum großen Theil erst in Folge der von Strahlen verübten Gedankenfälschungen für diese vernehmbar herausklingt, als Äußerungen der eigenen Denkthätigkeit des Menschen anzusehen seien, sowie daß jedes noch so vorübergehende Aufhören der Denkthätigkeit und der damit eintretende Zustand, bei welchem bestimmte in Worten formulirte Gedanken aus den Nerven des Menschen für die Strahlen vernehmbar nicht herausklingen, das Erlöschen der geistigen Fähigkeiten des Menschen überhaupt oder wie man dies mit einem offenbar mißverstandenen menschlichen Ausdruck zu bezeichnen pflegt, *den Eintritt des Blödsinns* bedeute. So scheint Gott in beiden Gestalten der irrthümlichen Vorstellung zuzuneigen, daß die durch die Vibrirung der Nerven entstehende *Nervensprache* (vgl. Kap. V im Eingang) als die wirkliche Sprache des Menschen anzusehen sei, sodaß man namentlich anscheinend nicht zu unterscheiden weiß, ob man, da eine gewisse Erregung der Nerven auch bei dem schlafenden Menschen in Träumen stattfindet, die Geistesäußerungen eines träumenden oder eines in vollkommenem Bewußtsein von seiner Denkfähigkeit Gebrauch machenden Menschen vernimmt. Ich rede hier natürlich immer nur von *meinem* Falle, d. h. von dem Falle, daß Gott weltordnungswidrig zu einem einzigen Menschen in kontinuirlichen, nicht mehr aufzuhebenden Strahlenverkehr getreten ist. Alle die erwähnten irrthümlichen Vorstellungen scheinen erst zu verschwinden, wenn Gott in größere Nähe gekommen ist und nun auf einmal an meinem Verhalten, an meinen Beschäftigungen, nach Befinden auch in meiner Sprache im Verkehr mit anderen Menschen u. s. w. wahrnimmt, daß er es immer noch mit demselben geistig vollkommen ungeschwächten Menschen zu thun habe.

Aus der so gewonnenen Erfahrung eine Lehre für die Zukunft zu ziehen, scheint vermöge irgendwelcher in dem Wesen Gottes liegenden Eigenschaften eine Unmöglichkeit zu sein. Denn genau in derselben Weise wiederholen sich nun schon seit Jahren einen Tag wie den andern die nämlichen Erscheinungen, insbesondere bei jeder Pause meiner Denkthätigkeit (dem Eintritt des sogenannten Nichtsdenkungsgedankens) sofort im ersten Gesichte (Augenblick) der Versuch, sich zurückzuziehen und die Annahme, daß ich nunmehr dem Blödsinn verfallen sei, die gewöhnlich in der albernen Phrase zum Ausdruck kommt "Nun sollte derjenige (scil. denken oder sagen) will ich mich darein ergeben, daß ich dumm bin," worauf dann in geistlosem Einerlei nach Art eines Leierkastens die übrigen abgeschmackten Redensarten "Warum sagen Sie‘s nicht (laut)?" oder "Aber freilich wie lange noch" (scil. wird Ihre Vertheidigung gegen die Strahlenmacht noch von Erfolg sein) u.s.w. u.s.w. wieder einsetzen, bis ich von Neuem zu einer von dem ungeschwächten Vorhandensein meiner Geisteskräfte zeugenden Beschäftigung verschreite.

Wie man sich diese Unfähigkeit Gottes, durch Erfahrung zu lernen, erklären soll, ist eine auch für mich überaus schwierige Frage. Vielleicht hat man sich die Sache so vorzustellen, daß die gewonnene richtigere Einsicht sozusagen jeweilig nur den vorderen Nervenspitzen sich mittheilt, die aber damit auch schon zum Aufgehen in meinem Körper verurtheilt sind, daß dagegen diejenige entfernte Stelle, von welcher aus die Rückzugsaktion ins Werk gesetzt wird, an dem betreffenden Eindrucke nicht oder wenigstens nicht in einem für ihre Willensbestimmung ausreichenden Maße Theile nimmt. Eben deshalb ist es mir sehr zweifelhaft, ob es irgend welchen praktischen Werth hat, daß der niedere

Gott, wie oben ausgeführt, auch eine Anzahl richtiger Gedanken in die Sammlung derjenigen Redensarten aufgenommen hat, die er durch die von ihm ausgehenden Stimmen in meinen Kopf hineinsprechen läßt. Denn für mich sind diese Gedanken überhaupt nichts Neues und der obere Gott, dem *der Form nach* die darin enthaltenen Wahrheiten eröffnet werden, ist anscheinend gar nicht in der Lage, dieselben zu beherzigen, d. h. sein praktisches Handeln in einer anderen, als der sonst von ihm eingeschlagenen Richtung zu bestimmen. Möglicherweise hat sich also der niedere Gott, dem die richtige Erkenntniß der Sachlage jeweilig früher aufgeht, als dem oberen Gotte, lediglich von der Vorstellung leiten lassen, es müsse nun einmal von den Strahlen irgend Etwas gesprochen werden (vergl. Kap. IX) und da sei es immerhin besser, daß der Inhalt des — wenn auch in endloser Wiederholung — Gesprochenen in etwas vernünftig Klingendem und nicht in reinem Blödsinn oder nackten Gemeinheiten bestehe. Ich selbst habe den Gedanken, daß Gott durch Erfahrung nichts lernen könne, schon vor längerer Zeit in schriftlichen Aufzeichnungen wiederholt dahin formulirt: *"Jeder Versuch einer erzieherischen Einwirkung nach außen muß als aussichtslos aufgegeben werden"* und jeder weitere Tag der seitdem verflossenen Zeit hat mir die Richtigkeit dieser Auffassung bestätigt. Zugleich halte ich es aber auch hier wieder, wie schon früher bei ähnlichen Anlässen, für geboten, den Leser gegen naheliegende Mißverständnisse zu schützen. Religiös gesinnte Menschen, die sonst von der Vorstellung einer Allmacht, Allweisheit und Allgüte Gottes erfüllt gewesen sind, müssen es unbegreiflich finden, daß Gott nun auf einmal als ein so kleinliches Wesen sich dargestellt haben soll, das in geistiger und sittlicher Beziehung selbst von einem einzelnen Menschen übertroffen werde. Dem gegenüber habe ich nachdrücklich zu betonen, daß meine Ueberlegenheit in beiden Beziehungen doch nur *in ganz relativem Sinne* zu verstehen ist. Ich nehme eine solche Ueberlegenheit *nur insoweit* für mich in Anspruch, als es sich um das weltordnungswidrige Verhältniß handelt, das durch den bei einem einzelnen Menschen dauernd und unauflöslich genommenen Nervenanhang entstanden ist. Insoweit bin ich eben der einsichtigere und zugleich der bessere Theil. Denn der Mensch kennt seine eigene Natur und bei mir kommt überdies hinzu, daß ich in dem jahrelangen Verkehr mit den Seelen auch den Seelencharakter so gründlich kennen gelernt habe, wie nie ein Mensch zuvor. Gott dagegen kennt die lebenden Menschen nicht und brauchte ihn auch nach der früher wiederholt kundgegebenen Auffassung nicht zu kennen. Damit ist keinswegs unvereinbar, daß ich in allen anderen Beziehungen, namentlich was übersinnliche Dinge, wie die Entstehung und Entwickelung des Weltganzen betrifft, die ewige Weisheit und Güte Gottes anerkenne.
Am Schlusse dieses Kapitels möge noch die Bemerkung Platz finden, daß jetzt, nach Ablauf von nahezu fünf Jahren, die Entwicklung der Dinge soweit gediehen ist, daß nunmehr auch der obere Gott in Betreff
der mir gegenüber bezeigten Gesinnung ungefähr auf denjenigen Standpunkt gelangt ist, den der niedere Gott schon seit dem in diesem Kapitel geschilderten Umschwung eingenommen hat. Auch die Wunder des oberen Gottes fangen jetzt wenigstens theilweise an, den harmlosen Charakter anzunehmen, der den Wundern des niederen Gottes schon bisher überwiegend zu eigen war. Um nur einige Beispiele anzuführen, will ich des Herumwerfens meiner Cigarrenasche auf dem Tische oder dem Klavier, des Beschmierens meines Mundes und meiner Hände mit Speisetheilen während des Essens und dergleichen Erwähnung thun. Es gereicht mir zur Genugthuung, daß ich diese Entwickelung der Dinge schon vor Jahren vorausgesagt habe. Zum Beweise will ich die betreffende Niederschrift aus meinen oben erwähnten Aufzeichnungen wörtlich hier hersetzen:
"Wir sprechen zunächst nur *vermuthungsweise* die Ansicht aus, daß es *vielleicht* einmal dazu kommen kann, daß selbst der hintere Ormuzd das Interesse an Störung der Wollust verliert, gerade so wie es seit 2 1/2 Jahren der hintere Ariman nach und nach verloren hat, sodaß dann die innere durch die menschliche Phantasie verklärte und veredelte Wollust einen größeren Reiz böte, als die äußere weltordnungwidrige F...erei"
Zum Verständniß dieser Niederschrift bedarf es einiger erläuternder Bemerkungen. Der "hintere" Ariman und der "hintere" Ormuzd wurden (nicht zuerst von mir, sondern von den Stimmen) der niedere Gott und der obere Gott jeweilig dann genannt, wenn und soweit ein jeder von ihnen durch das Verschieben des anderen Theils sozusagen in das zweite Treffen gerückt war, was jeden Tag unzählige Male sich wiederholt. Mit der "*inneren* Wollust" ist die in meinem Körper entstehende Seelenwollust gemeint. Der Ausdruck "*äußere* weltordnungswidrige F...erei" bezieht sich darauf, daß nach meinen Wahrnehmungen die Aufnahme der Fäulnißstoffe in die reinen Strahlen für diese ebenfalls mit einer Art Wollustempfindung verknüpft ist. Daß das Wort "F...erei" gewählt ist, beruht nicht auf einem bei mir vorhandenen Hange zu ordinärer Ausdrucksweise, sondern darauf, daß ich die Worte "F....." und "F...erei" tausende von Malen von der anderen Seite habe anhören müssen und daher in der obigen Niederschrift der Kürze halber den Ausdruck einmal umgekehrt auf das weltordnungswidrige Verhalten der Strahlen angewendet habe.

14. Kapitel – "Geprüfte Seelen"; Schicksale derselben. Persönliche Erlebnisse, Fortsetzung

Neben den in dem vorigen Kapitel geschilderten Vorgängen vollzogen sich theils um dieselbe Zeit, theils in den folgenden ein bis zwei Jahren noch gewisse andere Veränderungen in den himmlischen Verhältnissen, die an sich von geringerer Bedeutung waren, aber der Vollständigkeit halber wenigstens kurz berührt werden müssen. Es handelt sich dabei hauptsächlich um die Schicksale der "geprüften Seelen". Diese waren, wie früher erwähnt, in Folge der Seelentheilung eine Zeit lang sehr zahlreich gewesen. Ein großer Theil derselben hatte sich fast mit weiter nichts als der Betheiligung an den sogen. "Umgehungsbewegungen" beschäftigt, einem von den Hauptgestalten der Flechsig'schen Seele ersonnenen Manöver, dessen Zweck darin bestand, die arglos heranziehenden göttlichen Strahlen von hinten anzufallen, und dadurch zum Ergeben zu zwingen. Das Bild der Erscheinung steht noch deutlich in meiner Erinnerung; auf eine nähere Beschreibung in Worten muß ich verzichten; auch vermag ich nicht

mehr mit Sicherheit zu sagen, ob die ganze Erscheinung der Zeit vor oder nach dem "Anbinden an Erden" angehörte.
Jedenfalls war die große Anzahl der "geprüften Seelentheile" schließlich für Gottes Allmacht selbst lästig geworden. Nachdem es mir selbst schon gelungen war, einen ziemlich erheblichen Theil zu mir herunterzuziehen, wurde daher an einem bestimmten Tage auch von Gottes Allmacht eine große Razzia unter ihnen veranstaltet, welche zur Folge hatte, daß von da ab die Flechsig'sche Seele nur noch in einer oder zwei Gestalten und die von W.'sche Seele in einer einzigen Gestalt übrig blieb. Die letztere schien später sogar auf das Anbinden freiwillig verzichtet zu haben; sie saß dann noch längere Zeit — etwa ein Jahr lang — bei mir hauptsächlich in Mund und Augen, mich wenig mehr belästigend, sondern mir sogar eine gewisse Unterhaltung bereitend, indem ich mit derselben eine Art Gedankenaustausch unterhielt, bei dem freilich ich fast stets der gebende und die von W.'sche Seele der empfangende Theil war. Ich erinnere mich noch mit einigem Humor des überaus drolligen Eindrucks, welchen es machte, wenn diese zuletzt völlig gedankenlos gewordene und nur noch auf Augeneindrücke beschränkte Seele, sobald ich irgend einen Gegenstand in meiner Nähe suchte, gewissermaßen mitsuchte, d. h. zu meinen Augen mit heraussah. Etwa im Jahre 1897 ist die von W.'sche Seele, mir selbst unmerklich schließlich völlig verschwunden. Ich hatte mich an ihre Gesellschaft zuletzt so gewöhnt, daß ich, als ich eines Tages, nachdem ich längere Zeit nicht mehr an sie gedacht hatte, mir ihres Verschwindens bewußt wurde, mich veranlaßt fand, zu Ehren ihres Abscheidens den Trauermarsch aus der Eroica von Beethoven auf dem Klavier zu spielen.
Die Flechsig'sche Seele ist auch jetzt noch immer in einem dürftigen Reste (irgendwo angebunden) vorhanden; sie hat aber, wie ich sicheren Grund habe anzunehmen, ihre Intelligenz schon längst eingebüßt, d. h. ist ebenfalls völlig gedankenlos geworden, sodaß ihre himmlische Existenz, die sie sich in Auflehnung gegen Gottes Allmacht errungen hatte, ihr kaum noch irgend welche eigene Befriedigung gewähren wird —abermals eine der glänzenden Bewährungen der Weltordnung, vermöge deren nichts, was im Widerspruch mit derselben geschaffen ist, auf die Dauer sich behaupten kann.
Die früheren "geprüften Seelen" waren und sind damit — bis auf eine geringfügige Ausnahme — vom Schauplatz abgetreten. Indem ich dieses Ereignisses gedenke, kann ich mir nicht versagen, noch Einiges über die zum Theil recht sonderbaren Bezeichnungen anzuführen, die ihnen bis zu ihrem Verschwinden zu Theil wurden. Mag dies auch für andere Leser von geringerem Interesse sein, so ist es doch für mich von Werth, mir diese Bezeichnungen im Gedächtniß zu bewahren und damit die meist schreckensvollen und grausigen Erinnerungen, die sich für mich damit verknüpfen, frisch zu erhalten. Die gesammte aus Flechsig'schen und von W.'schen Seelentheilen, sowie deren sonstigen Parteigängern (Vordringende usw.) gebildete Opposition gegen Gottes Allmacht nannte sich längere Zeit die "Je–nun"–Partei. Diese ziemlich abgeschmackte Bezeichnung rührte daher, daß die Flechsig'sche Seele sich angewöhnt hatte, auf alle Fragen, was denn nun aus der ganzen "verfluchten Geschichte" werden solle (denn daß es sich um eine recht gründlich verfahrene Angelegenheit handele, darüber schien wenigstens Gottes Allmacht sich klar zu sein) stets nur mit einem spöttisch–gleichgültigen "Je–nun" zu antworten. Die Antwort ist wiederum höchst charakteristisch für den Seelencharakter; denn die Seelen kennen nun einmal ihrer Natur nach keine Sorge für die Zukunft, sondern lassen sich am jeweiligen Genusse genügen. In's Menschliche übersetzt würde das "Je nun" der Flechsig'schen Seele also etwa bedeutet haben "Ich kümmere mich den Teufel um die Zukunft, wenn ich mich nur für den Augenblick wohl befinde." Als von der Flechsig'schen Seele zuletzt nur noch zwei Seelentheile übrig blieben, wurde daher der entferntere als der "hintere Flechsig" und der etwas nähere, übrigens in seiner Intelligenz wohl schon früher wesentlich schwächere als die mittlere "Je–nun–Partei" bezeichnet.
Von den von W.'schen Seelentheilen ist der "Unterleibsfäulen" von "W." schon früher erwähnt worden; dieser hatte wohl die unreinsten Nerven, bezeigte daher mir gegenüber die niederträchtigste Gesinnung und zugleich Gottes Allmacht gegenüber eine naive Unverfrorenheit, die sich in gewissen klassischen Redensarten, die nicht in das der Bewegung meiner Nerven und der Gewohnheit der Strahlen entsprechende Versmaß paßten, wie "Es ist gewissermaßen nicht mehr auszuhalten," "Erlauben Sie" usw. (letzteres, wenn er aus seiner Stellung delogirt werden sollte) zu erkennen gab. Er hing in meinem Schlafzimmer, während ich im Bette lag, scheinbar unmittelbar an der gegenüberliegenden Wand. Ihm nahe stand an Gemeinheit der Gesinnung der sogen. "Mittags"–von W., der diesen Namen trug, weil von ihm damals gesagt wurde, daß er die Mahlzeiten, namentlich die Mittagsmahlzeiten besorgen lasse. Einen etwas anständigeren, zum Theil recht verständigen Charakter wiesen, wenn auch zeitweise veränderlich, zwei andere Gestalten der von W.'schen Seele auf, der "Allerdings" von W. und der "Ei verflucht" von W., beide nach den betreffenden, häufig von ihnen gebrauchten Redensarten so genannt. Die Redensart "Ei verflucht" insbesondere war noch ein Überbleibsel der Grundsprache, in welcher die Worte "Ei verflucht, das sagt sich schwer" jedesmal gebraucht wurden, wenn irgend eine mit der Weltordnung unverträgliche Erscheinung in das Bewußtsein der Seelen trat, z. B. "Ei verflucht, das sagt sich schwer, daß der liebe Gott sich f..... läßt.«
Sehr gefährlich war für mich längere Zeit ein an sich sehr kleiner von W.'scher Seelentheil, welcher nach einem ausschließlich von ihm geübten Wunder als "Geißel von W." bezeichnet wurde. Dieser schwang beständig eine kleine Geißel in meiner Schädeldecke, wodurch recht bedenkliche Zerstörungen und zeitweise auch ziemlich empfindliche Schmerzen darin verursacht wurden.
In der Zeit meines Aufenthalts in der Dr. Pierson'schen Anstalt (der "Teufelsküche") war auch eine Gestalt der von W.'schen Seele vorhanden, zu deren Bildung wohl einzelne meiner eigenen Nerven verwendet worden sein müssen, da sie die Bezeichnung "der kleine von W.–Schreber" führte. Dieser war der gutmütigste von allen; er brachte es (in seinen Wundern) manchmal sogar zu sogenannten "Goldtropfen", einem sonst nur von Gottes Allmacht geübten

Wunder, bei welchem sich, in mir deutlich fühlbarer Weise, irgend welche Flüssigkeit wie Balsam auf beschädigte Theile des Kopfes, Kraniolen und dergleichen legte, sodaß — mit einem Schlage — eine unmittelbar heilende Wirkung hervortrat.
Mein äußeres Leben setzte sich in der Zeit nach dem in Kap. XIII beschriebenen Umschwung zwar nicht ganz mehr so einförmig fort, wie vorher in der Periode der Regungslosigkeit, bot aber doch immer noch verhältnißmäßig wenig Abwechselung, wie dies der Aufenthalt in einer Anstalt mit sich bringt. Auf Klavierspielen und Schachspielen verwendete ich nach wie vor einen großen Theil meiner Zeit; der Notenschatz, der mir zu den Zwecken des ersteren zur Verfügung stand, wurde durch Geschenke meiner Angehörigen nach und nach gar nicht unbeträchtlich.
Da ich anfangs nur mit einigen Buntstiften, später auch mit anderem Schreibmaterial versehen wurde, so fing ich an, schriftliche Aufzeichnungen zu machen; so erbärmlich waren meine Verhältnisse gewesen, daß ein Bleistift oder ein Radirgummi lange Zeit von mir wie ein wahrer Schatz gehütet wurde. Die Aufzeichnungen bestanden zunächst nur in zusammenhangloser Niederschrift einzelner Gedanken oder Stichworte; später — vom Jahre 1897 an — begann ich geordnete Tagebücher zu halten, in welchen ich alle meine Erlebnisse eintrug; vorher — noch im Jahre 1896 — hatte ich mich auf dürftige Notizen in einem kleinen Kalender beschränken müssen. Gleichzeitig machte ich schon damals die ersten Versuche, ein Brouillon meiner künftigen Memoiren zu entwerfen, deren Plan ich bereits damals gefaßt hatte. Dasselbe ist in einem braunen Hefte, betitelt "Aus meinem Leben", enthalten und hat mir bei der Ausarbeitung der gegenwärtigen "Denkwürdigkeiten" als eine willkommene Unterstützung meines Gedächtnisses gedient. Wer sich irgend für dieses — stenographisch geführte — Brouilion näher interessiren sollte, wird darin noch manche Stichworte finden, die ich in meine Denkwürdigkeiten nicht aufgenommen habe und weiche dem Leser eine Vorstellung davon geben mögen, daß der Inhalt meiner Offenbarungen noch ein unendlich viel reicherer gewesen ist, als derjenige, den ich in dem beschränkten Raume dieser "Denkwürdigkeiten" habe unterbringen können.
Endlich habe ich — seit dem Spätherbst 1897 — in den dazu bestimmten kleinen Notizbüchern B, C und I Betrachtungen oder kleine Studien niedergelegt.
Große Schwierigkeiten bot mir von jeher (und bietet mir zum Theil noch jetzt) das Einnehmen der Mahlzeiten, das bis Ostern dieses Jahres (1900) stets allein auf meinem Zimmer stattfand. Kein Mensch hat eine Vorstellung davon, mit welchen Hindernissen ich dabei zu kämpfen hatte; denn während ich aß, wurde mir fortwährend im Munde herumgewundert; auch nahmen dabei die thörichten Fragen: "Warum sagen Sie‘s nicht (laut)?" usw. unbehindert ihren Fortgang, während doch das laute Sprechen für einen Menschen, der den Mund voll hat, nahezu eine Unmöglichkeit ist. Meine Zähne waren dabei beständig in großer Gefahr; es ist auch öfters vorgekommen, daß mir einzelne meiner Zähne während des Essens durch Wunder zerbrochen sind. Oft wurden mir während des Essens Zungenbißwunder applizirt. Die Schnurrbarthaare wurden mir bei den Mahlzeiten fast regelmäßig dergestalt in den Mund hineingewundert, daß ich mich schon aus diesem Grunde entschließen mußte, mir den Schnurrbart im August 1896 ganz abrasiren zu lassen. Das Fallen des Schnurrbarts war aber auch noch aus anderen Gründen für mich zur Nothwendigkeit geworden, so wenig ich mir auch — am Tage — mit glattrasiertem Gesichte selbst gefallen mochte und noch gefalle. Mit Rücksicht auf die im Kap. XIII geschilderten Verhältnisse ist es für mich erforderlich, mich wenigstens in der Nacht mit Hülfe meiner Einbildungskraft als ein weibliches Wesen vorzustellen und dieser Illusion hätte natürlich der Schnurrbart ein kaum überwindliches Hinderniß bereitet. Solange ich allein aß, habe ich fast stets während der Mahlzeiten Klavier spielen oder lesen müssen, da es auch während des Essens immer geboten war, dem entfernten Gotte den Beweis der Unversehrtheit meiner Verstandeskräfte zu liefern; sofern ich dies nicht wollte, blieb mir kaum etwas Anderes übrig, als das Essen im Stehen oder Herumgehen einzunehmen.
Die Nächte habe ich — ich greife hier zum Theil wieder zeitlich etwas vor — wie schon früher erwähnt, während eines zweiundeinhalbjährigen Zeitraumes, vorn Mai 1896 bis Dezember 1898, nicht in dem eigentlich für mich bestimmten, neben meinem Wohnzimmer befindlichen Schlafzimmer, sondern in Dementenzellen im Erdgeschosse und im ersten Stockwerke des Rundflügels der Anstalt verbracht. Die Gründe für die betreffende Anordnung sind mir eigentlich heute noch unverständlich. Allerdings ist es in den ersten Jahren meines Aufenthalts in der hiesigen Anstalt verschiedene Male zu Thätlichkeiten zwischen mir und anderen Patienten der Anstalt, einige Male auch mit Pflegern gekommen. Die einzelnen Fälle habe ich mir sämmtlich aufnotirt; es handelt sich danach um 10 bis 12 Vorgänge, deren letzter sich am 5. März 1898 ereignete und bei denen ich übrigens, wenigstens soweit es sich um andere *Patienten* handelte, stets der angegriffene Theil gewesen bin.
Die *tieferen* Gründe, welche die Veranlassung zu derartigen Rohheitsscenen waren, werde ich später noch zu besprechen Gelegenheit finden. Jedenfalls kann ich nicht annehmen, daß mich die Ärzte um dieser immerhin vereinzelten Vorkommnisse willen für einen im Allgemeinen der Tobsucht verfallenen Menschen haben halten können, da sie doch gleichzeitig Gelegenheit hatten, zu beobachten, daß ich mich *am Tage* unausgesetzt mit Klavierspielen, Schachspielen, später auch Bücher– und Zeitunglesen anständig, ruhig und durchaus meinem Bildungsgrade entsprechend beschäftigte. Daß ich in der Nacht ab und zu einmal laut gesprochen habe, mag vorgekommen sein; es wäre also möglich, daß andere auf demselben Korridor oder über mir schlafende Patienten hin und wieder Grund zur Beschwerde über mich gehabt hätten. Aber auch hierbei hat es sich keinesfalls um Ruhestörungen gehandelt, die sich allnächtlich oder auch nur in der überwiegenden Zahl der Nächte wiederholt hätten, und zudem muß ich Ähnliches nicht selten auch meinerseits von anderen Patienten ertragen, auch ist mein Schlafzimmer von anderen Schlafräumen immerhin ziemlich abgetrennt.
So muß ich es denn allerdings als eine über die Maßen befremdliche Maßregel bezeichnen, daß man mich mit Ausnahme einiger weniger Nächte *volle 2 1/2 Jahre* lang in für Tobsüchtige eingerichteten Zellen hat schlafen lassen,

in denen ich außer einer eisernen Bettstelle, einem Nachtgeschirr und den Bettstücken nicht das Mindeste vorfand und die obendrein während des größeren Theils der Zeit durch schwere hölzerne Läden total verfinstert wurden. Ich wiederhole, daß es mir durchaus fern liegt, irgendwelche Anklagen für die Vergangenheit zu erheben; allein ich kann nicht anders annehmen, als daß dabei eine gewisse vis inertiae mit im Spiele gewesen ist, die es bei einem einmal geschaffenen, noch so schwer erträglichen Zustande bewenden läßt, ohne sich darüber Rechenschaft zu geben, ob die Gründe, welche zur Verhängung der betreffenden Maßregel Veranlassung gegeben haben, auch wirklich noch fortbestehen.
Ich glaube ruhig behaupten zu können, daß keinem *anderen Patienten der Anstalt auch nur entfernt etwas Ähnliches begegnet ist;* Einsperrungen in die Zellen kommen in Fällen periodischer Tobsucht wohl vor, pflegen aber doch dann, soviel mir bekannt ist, immer höchstens nur einige Wochen anzuhalten.
So wenig ich daher die Absicht habe, der folgenden Darstellung irgend eine persönliche Schärfe zu geben, so gehört doch nun einmal eine Schilderung, wie unsäglich ich während dieses Zellenaufenthalts gelitten habe, zu dem vollständigen Bilde meiner Leidensgeschichte. Mein Schlaf ist, wie aus dem früher Mitgetheilten hervorgeht, ausschließlich von der Konstellation der himmlischen Verhältnisse abhängig; sobald sich Gott, was periodenweise in der Regel auf halbe Tage oder doch mehrere Stunden zu geschehen pflegt, in allzugroße Entfernung zurückgezogen hat, ist Schlaf für mich schlechterdings unmöglich. Muß ich dann wachen, so erzeugt das sinnlose Stimmengewäsch in meinem Kopfe geradezu unerträgliche geistige Martern, zu denen überdies seit länger als Jahresfrist, bald mehr oder weniger, die später zu schildernden Brüllzustände hinzutreten, sofern ich nicht in der Lage bin, den entfernten Gott, der mich für blödsinnig geworden erachtet, jeweilig von dem Gegentheil zu überzeugen.
Wie sollte ich dies aber in schlaflosen Nächten in der Zelle, in der es mir an der Beleuchtung, sowie an jeglichen zu irgendwelcher Beschäftigung geeigneten Gegenständen mangelte, anfangen? Das Verbleiben im Bette war einfach unmöglich, das Herumtappen in der finsteren Zelle aber, nur mit dem Hemde bekleidet in bloßen Füßen — denn auch die Hausschuhe wurden mir nicht gelassen — war natürlich über die Maßen langweilig, dabei zu Winterszeiten empfindlich kalt und überdies wegen des Anwundern meines Kopfes an die niedrigen Zellengewölbe gar nicht ungefährlich. Noth macht erfinderisch und so habe ich denn im Laufe der betreffenden Jahre zu allen möglichen Auskunftsmitteln gegriffen, um nur in irgend erträglicher Weise die Zeit zu verbringen. Ich habe manchmal fast stundenlang Knoten in die vier Ecken meines Taschentuchs geschlungen und wieder aufgelöst, sowie theils vom Bette aus, theils im Herumgehen laut sprechend irgend welche Erinnerungen aus meinem Leben vorgetragen, laut namentlich Französisch gezählt, denn auch darauf, ob ich noch "fremde Sprachen" spräche, wurden beständig Fragen gerichtet —, irgend etwas von meinen geschichtlichen und geographischen Kenntnissen zum Besten gegeben, z. B. die sämmtlichen russischen Gouvernements und französischen Departements aufgesagt usw. usw. Natürlich entschloß ich mich zum Lautsprechen nur ungern, da ich damit auf den Schlaf verzichtete, aber es blieb oft nichts weiter übrig. Sehr empfindlich war mir dabei der Mangel von Uhr und Schwefelhölzchen; denn wenn ich nach kürzerem oder längerem Schlaf in der Nacht aufwachte, konnte ich doch nicht wissen, in welcher Zeit man lebte und welches Verhalten ich demnach für den Rest der Nacht noch einschlagen sollte.
Als gegen das Ende der Zellenaufenthaltsperiode die Fensterläden nicht mehr verschlossen wurden, habe ich mich daher auf die Beobachtung des Sternhimmels verlegt und es dabei auf Grund einer Sternkarte, die ich jedesmal am Tage studirt hatte, ganz wie die Völker der Urzeit, zu einiger Fertigkeit in der Bestimmung der Nachtstunden gebracht. So lange die Fensterläden geschlossen wurden, habe ich mir durch Dagegendonnern mit den Fäusten die Hände oft fast wund geschlagen; einmal habe ich auch den einen durch Wunder bereits gelockerten Fensterladen vollends heruntergewuchtet, wobei mir dann das obere Querstück dergestalt auf den Kopf gewundert wurde, daß mein Kopf und meine Brust von Blut überströmt war. Etwas besser gestalteten sich die Verhältnisse in der letzten Zeit meines Zellenaufenthalts dadurch, daß ich jedesmal einen kleinen Blechkasten mit in die Zelle nahm, in welchem ich verschiedene Kleinigkeiten, Bleistift, Papier, ein sog. Pocket–Chess–Board (Taschenschachspiel) usw. zu verwahren pflegte, mit denen wenigstens im Sommer vom Eintritt der Tageshelligkeit ab irgend welche Beschäftigung möglich war. Diese Zustände habe ich, wie gesagt, *zwei und ein halbes Jahr* ertragen, im Grunde genommen doch nur, weil Menschen übersinnliche Verhältnisse nicht zu würdigen wußten.

15. Kapitel – "Menschen–" und "Wunderspielerei". Hilferufe. Sprechende Vögel

Einige Zeit nach dem im Kap. XIII geschilderten Umschwung, also etwa Ende 1895 oder Anfang 1896, machte ich eine Reihe von Erfahrungen, welche mich veranlaßten, meine bisherigen Vorstellungen von "flüchtig hingemachten Männern", "Menschenspielerei" und dergleichen einer kritischen Prüfung zu unterziehen, in deren Folge ich zu einer wenigstens theilweise abweichenden Auffassung gelangte.
Es sind mir namentlich drei Vorgänge erinnerlich, welche mich in demjenigen, was ich bis dahin für wahr und richtig gehalten hatte, stutzig machten, nämlich erstens die Betheiligung an der zu Weihnachten des Jahres 1895 in der Familie des Vorstandes der Anstalt, Geh. Rath Dr. Weber, abgehaltenen Bescheerung, sodann das Eintreffen eines von meiner Schwägerin in Köln a. Rh. an mich gerichteten, mit dem dortigen Poststempel versehenen Briefes und endlich ein Kinderfestzug aus Anlaß der Feier der 25jährigen Wiederkehr des Jahrestages des Frankfurter Friedens — 10. Mai 1896 — den ich von meinen Fenstern aus auf einer der unterhalb derselben gelegenen Vorstadtstraßen von Pirna mit ansah. Ich konnte nach diesen und ähnlichen Vorgängen — bald kam auch eine regelmäßige Correspondenz und das Lesen von Zeitungen, die mir nunmehr von meinen Angehörigen gehalten wurden, hinzu —

nicht mehr im Zweifel sein, daß eine wirkliche Menschheit in gleicher Zahl und örtlicher Verbreitung wie früher existire. Dagegen ergab sich nunmehr die Schwierigkeit, wie ich diese Thatsache mit meinen früheren, scheinbar auf das Gegentheil hinweisenden Wahrnehmungen vereinigen sollte. Diese Schwierigkeit besteht auch jetzt noch und ich muß bekennen, daß ich dabei in der Hauptsache vor einem ungelösten und für Menschen wahrscheinlich auch nicht lösbaren Räthsel stehe.
Ganz unzweifelhaft ist mir, daß meine früheren Vorstellungen nickt etwa bloße "Wahnideen" und "Sinnestäuschungen" gewesen sind; denn auch in der Gegenwart empfange ich noch alltäglich und allstündlich Eindrücke, welche mir völlige Klarheit darüber geben, daß, um mit Hamlet zu reden, *irgend etwas faul im Staate Dänemark* — d. h. hier im Verhältnisse zwischen Gott und Menschheit — ist. Wie aber der gegenwärtig bestehende Zustand sich geschichtlich entwickelt hat, ob sprungweise oder in allmählichen Übergängen, und inwieweit neben den durch Strahleneinwirkung (Wunder) veranlaßten Lebensäußerungen der Menschen noch selbständige, von Strahlen unbeeinflußte Lebensäußerungen stattfinden, bleibt allerdings auch für mich eine dunkle Frage. Ganz sicher ist für mich, daß die Ausdrücke und Redensarten von "flüchtig hingemachten Männern" und der "verfluchten Menschenspielerei", die Fragen: "Was wird nun aus der verfluchten Geschichte?" usw., sowie das Gerede von "neuen Menschen aus Schreber'schem Geist" nicht in meinem Kopf entstanden, sondern von außen her in denselben hineingesprochen worden sind. Schon danach müßte ich annehmen, daß den damit verknüpften Vorstellungen irgend etwas Reales zu Grunde liegt, irgendwelche geschichtliche Vorgänge entsprechen. Ich habe aber im Laufe der letzten sechs Jahre unausgesetzt Wahrnehmungen empfangen — und empfange dergleichen auch noch jetzt täglich und stündlich —, die für mich in zweifelsfreier Weise die Überzeugung begründen, daß alles, was von Menschen in meiner Nähe gesprochen und gethan wird, auf Wunderwirkung beruht und in unmittelbarem Zusammenhang mit der Annäherung der Strahlen und dem damit abwechselnden Bestreben, sich wieder zurückzuziehen, steht.
Schon in Kap. VII habe ich erwähnt, daß ich jedes Wort, das mit mir oder in meiner Nähe gesprochen wird, jede noch so geringfügige, mit irgendwelchen Geräuschen verbundene Handlung eines Menschen, z. B. das Öffnen der Thürschlösser auf meinem Korridor, das Klinken an der Thür meines Zimmers, das Eintreten eines Pflegers in dasselbe u. s. w., zugleich mit einem gegen meinen Kopf geführten, ein gewisses Schmerzgefühl verursachenden Streich empfinde; das Schmerzgefühl äußert sich als ein ruckhaftes Zerren in meinem Kopfe, das, sobald Gott sich in übermäßige Entfernung zurückgezogen hat, eine sehr unangenehme Empfindung hervorruft und jedesmal — so ist wenigstens das Gefühl, das ich habe — mit dem Abreißen eines Theils der Knochensubstanz meiner Schädeldecke verbunden sein mag. Solange ich selbst — in meinem Zimmer oder im Garten — gegen Gott gewendet —laut spreche, ist alles um mich her todtenstill; auf solange entsteht eben bei Gott nicht die Neigung, sich zurückzuziehen, weil er unter dem unmittelbaren Eindrucke der Lebensäußerungen eines Menschen steht, der im Vollbesitze seiner Verstandeskräfte sich befindet; es gewinnt dann für mich manchmal den Anschein, als ob ich mich unter lauter wandelnden Leichen bewegte; so vollständig scheinen auf einmal alle anderen Menschen (Pfleger und Patienten) die Fähigkeit, auch nur ein einziges Wort zu sprechen, verloren zu haben. Das Gleiche tritt ein, solange mein Blick auf irgend einem weiblichen Wesen ruht. Sobald ich aber meinen Blick wegwende oder das durch Wunder erfolgende Schließen meiner Augen geschehen lasse, oder sobald ich vom lauten Sprechen zum Schweigen übergehe, ohne gleichzeitig irgend eine geistige Beschäftigung zu ergreifen, mit anderen Worten mich dem Nichtsdenken hingebe, treten in der allerkürzesten Frist, meist gleich im ersten Gesichte (Augenblicke) die folgenden in Wechselbeziehung zu einander stehenden Erscheinungen hervor, nämlich:
1) irgend ein Geräusch in meiner Umgebung, meist in Rohheitsausbrüchen der Verrückten bestehend, aus denen dieselbe ja vorwiegend gebildet wird;
2) in meiner Person das Auftreten des Brüllwunders, bei welchem meine dem Athmungsvorgange dienenden Muskeln von dem niederen Gotte (Ariman) dergestalt in Bewegung gesetzt werden, daß ich genöthigt bin, den Brülllaut auszustoßen, sofern ich nicht ganz besondere Mühe auf seine Unterdrückung verwende; zu Zeiten erfolgt das Brüllen in so rascher und häufiger Wiederholung, daß für mich ein nahezu unerträglicher Zustand sich ergiebt und namentlich in der Nacht das Liegenbleiben im Bette unmöglich wird;
3) ein Sicherheben des Windes, allerdings nicht unbeeinflußt durch die sonstige Wetterlage, bei dem aber doch das Auftreten kurzer Windstöße zusammenfallend mit den Pausen meiner Denkthätigkeit ganz unverkennbar ist;
4) Das "Hülfe"–rufen der von der Gesammtmasse weiter losgelösten Gottesnerven, das um so kläglicher klingt, in je größere Entfernung sich Gott von mir zurückgezogen hat und je größer also der Weg ist, den diese Nerven offenbar in irgendwelchem Angstzustand zurücklegen müssen.
Alle diese Erscheinungen wiederholen sich an jedem Tage zu Hunderten von Malen, sind also im Laufe der Jahre zu Zehntausenden, wenn nicht Hunderttausenden von Malen in vollkommener Gleichmäßigkeit von mir wahrgenommen worden. Den Grund habe ich bereits mehrfach angedeutet. Bei jeder Einstellung meiner Denkthätigkeit erachtet Gott augenblicklich meine geistigen Fähigkeiten für erloschen, die von ihm erhoffte Zerstörung des Verstandes (den "Blödsinn") für eingetreten und damit die Möglichkeit eines Rückzuges für gegeben.
Die Rückzugsaktion wird also ins Werk gesetzt und zu diesem Behufe eine "Störung" in dem in Kap. X bezeichneten Sinne gewundert. Dies ist das Geräusch ad 1. Gleichzeitig wird von dem niederen Gotte ebenfalls fast stets augenblicklich das sogen. Brüllen gewundert (ad 2); der Zweck scheint ein doppelter zu sein, nämlich einestheils sich im Wege des "Darstellens" den Eindruck eines gewissermaßen vor Blödsinn brüllenden Menschen zu verschaffen

und anderntheils die von dem oberen Gotte zur Ermöglichung einer größeren Entfernung gesetzten inneren Stimmen an dem durch das Brüllen entstehenden Geräusch ersticken zu lassen, damit der niedere Gott, der sich der Nothwendigkeit des ferneren Sichanziehenlassens wenigstens halb und halb bewußt zu sein scheint, hierbei auf eine Vereinigung aller Strahlen und die damit in meinem Körper entstehende Seelenwollust rechnen kann, mit andern Worten, um sich dagegen zu sichern, daß er in meinem Körper allein *ohne Seelenwollust* eingehe. Die größere Entfernung bedingt (ad 3) sofort ein Entstehen von Wind (vergl. Kap. 1). Nicht minder aber wird der obere Gott alsbald gewahr, daß die erhoffte Aufhebung der Anziehungskraft meiner Nerven wieder einmal nicht erreicht ist, diese vielmehr ungemindert fortbesteht; der dadurch in den zunächst losgelösten Theilen der Gottesnerven entstehende Angstzustand kommt (ad 4) bei diesen als echte Empfindung in dem Rufe "Hülfe" zum Ausdruck. Räthselhaft bleibt mir, wie vieles andere, daß die Hülferufe anscheinend von anderen Menschen nicht vernommen werden: die Schallempfindung, welche an mein eigenes Ohr schlägt —viele Hundert Male an jedem Tage — ist eine so deutliche, daß von einer Sinnestäuschung dabei schlechterdings nicht die Rede sein kann. Auch schließt sich an die echten "Hülferufe" jedesmal sofort die auswendig gelernte Phrase an: "Wenn nur die verfluchten Hülferufe aufhörten."

Daß alle Lebensäußerungen von Menschen in meiner Nähe, namentlich deren Sprache, auf Wunder (Strahleneinwirkung) zurückzuführen sind, tritt aber für mich auch in dem *Inhalte* des Gesprochenen deutlich zu Tage. Um diesen Satz verständlich zu machen, muß ich wieder etwas weiter ausholen. Wie bereits in Kap. IX bemerkt worden, sind von Gott bei dem Anbinden an Erden außer den damals noch existierenden geprüften Seelen gewisse Reste der früheren "Vorhöfe des Himmels", also selig gewesener Menschenseelen aufgespart worden, zu dem Zwecke, um dieselben bei der durch die Anziehungskraft meiner Nerven bedingten Annäherung, immer mit Leichengift beladen, gleichsam als Vorposten vorauszuschicken und damit die Anziehung für die eigentlichen Gottesstrahlen selbst zu verlangsamen. Daneben glaubte man wohl auch durch die Masse des Leichengiftes, welches auf diese Weise Tag für Tag auf meinen Körper gehäuft wird, mich schließlich erdrücken, d. h. mich töten oder mir den Verstand zerstören zu können. Die betreffenden Nerven (Reste der Vorhöfe des Himmels) treten nun in Folge eines wunderbaren Zusammenhangs, der offenbar aufs Innigste in dem Wesen des göttlichen Schaffens begründet ist, daher auch von mir nicht näher erklärt werden kann, seit Jahren in der Gestalt *gewunderter Vögel* auf. Nur die Thatsache selbst, daß es *sich bei den in diesen Vögeln steckenden Nerven um Reste* (einzelne Nerven) *selig gewesener Menschenseelen handelt,* ist für mich auf Grund tausendfältiger seit Jahren alltäglich zur Wiederholung gelangender Wahrnehmungen ganz unzweifelhaft.

Ich kenne die einzelnen hierher gehörigen Nerven genau nach der Klangfarbe ihrer mir seit Jahren vertraut gewordenen Stimmen, ich weiß genau, welche der sinnlosen auswendig gelernten Redensarten ich von einem jeden von ihnen zu erwarten habe, je nachdem sie von dem Lager des niederen Gottes oder von demjenigen des oberen Gottes ausgesendet (von diesem oder jenem gewundert) worden sind. Ihre Eigenschaft als ehemalige menschliche Nerven geht zur Evidenz daraus hervor, daß die gewunderten Vögel, *sämmtlich ohne Ausnahme,* jedesmal wenn sie das ihnen aufgepackte Leichengift vollständig abgelagert, d. h. die ihnen gewissermaßen eingebläuten Phrasen abgeleiert haben, der dann in ihnen entstehenden *ächten* Empfindung des Behagens an der Seelenwollust meines Körpers, an welcher sie nunmehr Theil nahmen, mit den Worten "Verfluchter Kerl" oder "Ei verflucht einigermaßen" also *in menschlichen Lauten* Ausdruck geben, *den einzigen Worten, deren sie im Ausdruck einer ächten Empfindung überhaupt noch fähig sind.* Für das, was sie vorher gesprochen haben, die auswendig gelernten Phrasen — um diesen natürlich auch nur bildlich zu verstehenden Ausdruck beizubehalten — haben sie nicht das geringste Verständniß; sie leiern dieselben ab, ohne die Bedeutung der Worte zu kennen; sie stehen eben sonst im Punkte der Intelligenz anscheinend nicht höher als irgendwelche anderen natürlichen Vögel.

Wie es gemacht wird, daß ihre Nerven in Schwingungen versetzt werden, vermöge deren die von ihnen gesprochenen oder richtiger gelispelten Laute dem Klange der menschlichen Worte entsprechen, aus denen die auswendig gelernten Phrasen bestehen, vermag ich nicht zu sagen: das Technische an der Sache kann ich daher nicht näher erklären, vermuthe auch, daß es sich hierbei um für Menschen überhaupt nicht faßbare, weil übersinnliche Dinge handelt. Wohl aber ist mir durch jahrelange Erfahrung die *Wirkung* genau bekannt, welche darin besteht, daß die Nerven der gewunderten Vögel, solange sie mit dem Ableiern der ihnen eingebläuten (auswendig gelernten) Phrasen beschäftigt sind, gegen alle Empfindungen, die sie beim Eintritt in meinen Körper sonst haben würden, namentlich gegen die Seelenwollust und Augeneindrücke *unempfänglich* gemacht sind, gleichsam als ob sie mit verbundenen Augen bei mir eingingen und ihr natürliches Empfindungsvermögen in irgend welcher Weise suspendirt wäre. Dies ist denn auch der Zweck der ganzen Einrichtung und auch der Grund, weshalb im Laufe der Jahre — entsprechend dem Wachsthum der Seelenwollust — das Tempo, in dem die auswendig gelernten Phrasen gesprochen werden, immer mehr verlangsamt worden ist: es soll den bei mir eingehenden Stimmen als Trägern des Leichengiftes die zerstörende Schärfe des letzteren möglichst lange erhalten werden. Dabei tritt nun aber eine höchst eigenthümliche Erscheinung hervor, die auch für die Tragweite der Schäden, die die betreffenden Stimmen oder Strahlen in meinem Körper anrichten, von großer Bedeutung ist.

Den *Sinn* der von ihnen gesprochenen Worte verstehen die gewunderten Vögel, wie schon erwähnt, nicht; wohl aber haben sie, wie es scheint, eine natürliche Empfänglichkeit für den *Gleichklang der Laute.* Sobald sie daher, während sie noch mit Ableiern der auswendig gelernten Phrasen beschäftigt sind, *entweder* in den von mir selbst ausgehenden Schwingungen meiner Nerven (meinen Gedanken) *oder* in dem, was von meiner Umgebung gesprochen wird, Worte vernehmen, die mit dem, was sie gerade selbst zu sprechen (abzuleiern) haben, gleichen oder annähernd gleichen

Klang haben, so erzeugt dies für sie anscheinend einen Zustand der Überraschung, in Folge dessen sie auf den Gleichklang sozusagen hereinfallen, d. h. über der Überraschung den Rest der noch von ihnen abzuleiernden Phrasen vergessen und plötzlich in *ächter* Empfindung eingehen.
Der Gleichklang braucht, wie gesagt, kein vollständiger zu sein; es genügt, da der *Sinn* der Worte eben von den Vögeln nicht begriffen wird, daß *ähnlich* klingende Laute von ihnen vernommen werden; es verschlägt daher für sie wenig, ob etwa — um einige Beispiele anzuführen — von
"Santiago" oder "Carthago"
"Chinesenthum" oder "Jesum Christum"
"Abendroth" oder "Athemnoth"
"Ariman" oder "Ackermann"
"Briefbeschwerer" oder "Herr Prüfer schwört."
u. s. w. u. s. w. gesprochen wird.
Die für mich auf diese Weise gebotene Möglichkeit, die mit mir sprechenden Vögel durch willkürliches Zusammenwerfen ähnlich klingender Worte zu verwirren, hat mir in der sonst kaum erträglichen Öde des Stimmengewäsches oft als eine Art Kurzweil dienen und mir eine allerdings etwas sonderbare Unterhaltung bereiten müssen. So scherzhaft dies aber auch klingen mag, so hatte die Sache doch für mich auch eine sehr ernste Bedeutung und hat dieselbe zum Theil auch noch in der Gegenwart. Der obere und niedere Gott, die ebenso gut wie ich von der Eigenart der gewunderten Vögel, auf gleichklingende Laute hineinzufallen, unterrichtet sind, spielen nämlich diese Eigenart wechselseitig als Trumpf gegen einander aus. Beide haben das Bestreben, sich zurückzuhalten und immer den anderen Theil vorzuschieben; da nun durch das Hereinfallen der Vögel auf den Gleichklang jedesmal die Anziehung desjenigen Theils beschleunigt wird, zu dessen Lager die betreffenden Stimmen gehören, so läßt der obere Gott von den Personen meiner Umgebung mit Vorliebe solche Worte sprechen, die dem Aufschreibe– und Stimmenmaterial des niedern Gottes angehören und umgekehrt, während ich meinerseits, da mir an einer Vereinigung aller Strahlen, also an einer gleichmäßigen Anziehung gelegen ist, stets entsprechend entgegenzuwirken suche. Auch hier ständen mir die Beispiele fast so zahlreich zu Gebote wie der Sand am Meere.
Um nur einiges Wenige anzuführen, sei erwähnt, daß u. U. das "elektrische Licht" und die "Eisenbahnen", sowie — in dem im Kap. XIII angegebenen Zusammenhange — die "kolossalen Kräfte" und der "aussichtslose Widerstand" zu dem Aufschreibematerial des *niederen* Gottes gehören. Der *obere* Gott läßt daher in den Unterhaltungen, die in meiner Gegenwart — auch an der Mittagstafel des Anstaltsvorstandes geführt werden — in einer Häufigkeit, die geradezu frappant ist und jeden Gedanken an einen Zufall ausschließt, von "elektrischen Bahnen" sprechen, alles Mögliche "kolossal" finden und bei jeder passenden oder unpassenden Gelegenheit von "Aussichten" erzählen. Für mich liegt in den betreffenden Vorgängen — neben vielem Anderen — der unwiderlegliche Beweis, daß *die Nerven der Menschen, welche diese Worte gebrauchen* — ihnen selbst natürlich unbewußt — durch *Strahlenwirkung* (Wunder) *hierzu veranlaßt werden,* mit anderen Worten der Beweis der Wirklichkeit der sogen. *"Menschenspielerei,"* von welcher der niedere Gott in den früheren Jahren unzählige Male zu reden pflegte. Auch hier bin ich mir bewußt, wie unglaublich das von mir Dargelegte für andere Menschen klingen muß; die die Bekräftigung desselben enthaltenden Erfahrungen werden aber von mir an jedem Tage und in jeder Stunde, an jedem Orte und bei jeder Gelegenheit in so erdrückender Fülle gemacht, daß jeder Zweifel an der Objektivität der geschilderten Verhältnisse für mich ausgeschlossen ist. Einzelheiten darüber gedenke ich vielleicht noch später zu geben.
In Betreff der gewunderten Vögel habe ich dem Vorstehenden noch Einiges hinzuzufügen. Es zeigt sich bei ihnen die merkwürdige Erscheinung, daß die einzelnen dabei betheiligten Nerven oder Seelen nach der Verschiedenheit der Jahreszeiten in der Gestalt verschiedener Vogelarten auftreten. Dieselben Nerven sind im Frühjahr etwa in den Leibern von Finken oder anderen Singvögeln, im Sommer in denjenigen von Schwalben, und im Winter in denjenigen von Sperlingen oder Krähen enthalten. Die Identität der betreffenden Seelen beruht für mich nach der mir wohl bekannten Klangfarbe ihrer Stimmen, sowie nach den immer gleichmäßig von ihnen gehörten, ihnen sozusagen einmal eingepropften Redensarten außer allem Zweifel.
Danach ergiebt sich von selbst die Frage, ob dieselben überhaupt ein *kontinuirliches Leben haben können* oder nicht von Tag zu Tag oder wenigstens in gewissen längeren Zeitabschnitten neu gewundert werden. Ich kann diese Frage nur aufwerfen, nicht aber beantworten. Ich nehme wahr, daß die gewunderten Vögel fressen und ausleeren, wie sonst die natürlichen Vögel; es wäre ja also möglich, daß der gewunderte Zustand durch Nahrungsaufnahme auf einige Zeit aufrecht erhalten würde; auch habe ich im Frühjahr wiederholt Nesterbau beobachtet, was auf eine Fortpflanzungsfähigkeit hinzudeuten scheint. Auf der anderen Seite wird mir eben durch ihre Sprache gewiß, daß sie in gewissen anderen Beziehungen nicht vollkommen natürliche Vögel sind. Ihre Zahl ist sehr erheblich, anscheinend in die Hunderte gehend, sodaß ich eine bestimmte Ziffer nicht anzugeben wage. Sie zerfallen nach den von ihnen gesprochenen Redensarten in zwei Gruppen, nach denen sie sich deutlich als theils von dem niederen Gotte, theils von dem oberen Gotte ausgehend unterscheiden.
Zu der Gruppe des niederen Gottes gehört namentlich eine Seele in Vogelgestalt, die mir fast stets die nächste ist und daher von den übrigen Stimmen schon seit Jahren als mein "kleiner Freund" bezeichnet zu werden pflegt. Sie erscheint im Frühjahr meist als Specht oder Amsel, im Sommer als Schwalbe und im Winter als Sperling. Die ihr scherzweise gegebene Bezeichnung als "picus, der Specht" wird von den übrigen Stimmen auch dann aufrecht erhalten, wenn sie als Amsel, Schwalbe oder Sperling auftritt. Ich kenne genau die einzelnen im Laufe der Jahre ziemlich zahlreich gewordenen Redensarten, die ihr in konstanter Wiederholung zum Sprechen mitgegeben werden

und habe darüber, ebenso wie bei den anderen gewunderten Vögeln schon öfters Verzeichnisse aufgestellt, die sich stets als zutreffend erwiesen. Einer großen Anzahl der übrigen Vogelseelen habe ich scherzweise zur Unterscheidung Mädchennamen beigelegt, da sie sich sämmtlich nach ihrer Neugier, ihrem Hang zur Wollust usw. am ersten mit kleinen Mädchen vergleichen lassen. Diese Mäddiennamen sind dann zum Theil auch von den Gottesstrahlen aufgegriffen und zur Bezeichnung der betreffenden Vogelseelen beibehalten worden. Zu den gewunderten Vögeln gehören alle *rascher fliegenden* Vögel, also namentlich alle Singvögel, ferner Schwalben, Sperlinge, Krähen usw.; *von diesen Vogelarten habe ich nie im Laufe der verflossenen Jahre auch nur ein einziges Exemplar zu sehen bekommen, das nicht gesprochen hätte;* auch bei den beiden Wagenausfahrten, die ich im Sommer dieses Jahres (1900) unternommen habe, haben sie mich jedesmal auf dem ganzen Wege und nach dem Ziele meines Ausflugs begleitet. Dagegen sprechen *nicht* die auf dem Hofe der hiesigen Anstalt befindlichen Tauben, ebensowenig, soweit ich beobachtet habe, ein in einer Dienstwohnung derselben eingefangener Kanarienvogel, sowie die Hühner, Gänse und Enten, die ich theils von meinen Fenstern aus in den unterhalb der Anstalt liegenden Grundstücken, theils auf den erwähnten beiden Ausflügen in den dabei von mir berührten Ortschaften gesehen habe; ich muß also annehmen, daß es sich hierbei um einfache, natürliche Vögel handelt. Die ganze Erscheinung der sprechenden Vögel hat etwas so Wunderbares und Märchenhaftes, daß es für mich von höchstem Interesse wäre, die Vogelwelt in anderen Theilen des Landes zu beobachten da ich natürlich nicht voraussetzen kann, daß die in größerer Entfernung gelegenen Laubwälder usw. der Vogelbevölkerung gänzlich entbehren.

16. Kapitel – Denkzwang. Äußerungen und Begleiterscheinungen desselben

Nachdem ich in den vorausgehenden Kapiteln geschildert habe, welchen Veränderungen mein äußeres Leben im Laufe der verflossenen Jahre unterworfen war und welche Erscheinungen der von göttlichen Strahlen gegen mich geführte Vernichtungskampf gezeitigt hatte, will ich nunmehr noch einiges Weitere darüber mittheilen, in welchen — ebenfalls mannigfach veränderten — Formen der ununterbrochen fortdauernde *Denkzwang* sich gleichzeitig geäußert hat. Der Begriff des Denkzwangs ist bereits in Kap. V dahin bestimmt worden, daß derselbe eine Nöthigung zu unablässigem Denken enthält, wodurch das natürliche Recht des Menschen auf geistige Erholung, auf zeitweiliges Ausruhen von der Denkthätigkeit im Wege des Nichtsdenkens beeinträchtigt, oder, wie der grundsprachliche Ausdruck lautet, der "Untergrund" des Menschen beunruhigt wird. Durch Strahleneinwirkung werden meine Nerven in Schwingungen versetzt, die gewissen menschlichen Worten entsprechen, deren Wahl also nicht auf meinem eigenen Willen, sondern auf einem gegen mich geübten äußeren Einflusse beruht. Dabei herrschte von Anfang an das *System des Nichtausredens,* d. h., die Schwingungen in die meine Nenven versetzt werden und die dadurch erzeugten Worte enthalten ganz überwiegend nicht in sich abgeschlossene vollendete Gedanken, sondern nur Bruchstücke von solchen, deren Ergänzung zu irgendwelchem vernünftigen Sinne meinen Nerven damit gewissermaßen zur Aufgabe gestellt wird. Es liegt einmal in der Natur der Nerven, daß, wenn auf diese Weise irgendwelche zusammenhangslose Worte, irgendwelche angebrochene Phrasen in dieselben hineingeworfen worden, sie sich unwillkürlich bemühen, dasjenige, was zu einem den menschlichen Geist befriedigenden vollendeten Gedanken noch fehlt, zu suchen.
Das System des Nichtausredens ist im Laufe der Jahre, je mehr es den Seelen an eigenen Gedanken zu mangeln anfing, immer weiter ausgebildet worden. Ganz besonders häufig werden seit Jahren in tausendfältiger Wiederholung nur einzelne Konjunktionen oder Adverbialwendungen, die zur Einleitung von Relativsätzen bestimmt sind, in meine Nerven hineingesprochen, denen dann die Ausfüllung der Relativsätze mit irgendwelchem, dem denkenden Geiste genügendem Inhalt überlassen bleibt. So höre ich seit Jahren an jedem Tage in hundertfältiger Wiederholung die ohne jeden Zusammenhang in meine Nerven hineingesprochenen Worte "warum nur?" "warum, weil," "warum, weil ich" "es sei denn," "rücksichtlich seiner" (d. i. in betreff meiner Person ist nunmehr das oder jenes zu sagen oder zu denken), ferner etwa ein ganz sinnlos in meine Nerven geworfenes "O ja," endlich gewisse Bruchstücke früher vollständig ausgedrückter Redensarten, z. B.
1. "Nun will ich mich,"
2. "Sie sollen nämlich,"
3. "Das will ich mir,"
4. "Nun muß er doch,"
5. "Das war nu nämlich,"
6. "Fehlt uns nun,"
u. s. w. Um dem Leser wenigstens einen Begriff von der ursprünglichen Bedeutung dieser abgebrochenen Redensarten zu geben, will ich zu den unter 1 – 6 angegebenen Beispielen jedesmal die Fortsetzung, die früher wirklich gesprochen wurde, jetzt aber weggelassen und damit gewissermaßen meinen Nerven zur Ergänzung überlassen wird, hinzufügen. Es hätten eigentlich zu lauten die Redensarten
No. 1. Nun will ich mich darein ergeben, daß ich dumm bin;
No. 2. Sie sollen nämlich dargestellt werden als Gottesleugner, als wollüstigen Ausschweifungen ergeben u. s. w.;
No. 3. Das will ich mir erst überlegen;
No. 4. Nun muß er doch wohl mürbe sein, der Schweinebraten;
No. 5. Das war nu nämlich nach der Seelen Auffassung zuviel;
No. 6. Fehlt uns nun der Hauptgedanke, d. h. — wir, die Strahlen entbehren der Gedanken.
Die wenig geschmackvolle Redensart vom Schweinebraten (ad 4) beruht insbesondere darauf, daß ich selbst einmal

vor Jahren in der Nervensprache mich der bildlichen Redewendung von einem "mürben Schweinebraten" bedient hatte. Diese Redewendung ist dann aufgegriffen und zu einem beständig wiederkehrenden Bestandtheil des Sprechmaterials gemacht worden. Den "Schweinebraten" soll ich auf mich selbst beziehen, es soll also damit ausgedrückt werden, daß meine Widerstandskraft gegen die auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Angriffe der Strahlen doch nun endlich erschöpft sein müsse.
Der Grund des Nichtausredens ist derselbe, der auch sonst in dem Verhalten Gottes mir gegenüber in jedem Punkte hervortritt; man beabsichtigt, sich damit der Nothwendigkeit des Aufgehens in meinem Körper in Folge der Anziehungskraft zu entziehen. Solange noch annähernd weltordnungsmäßige Zustände herrschten, d. h. vor dem Anbinden an Strahlen und an Erden, (vergl. Kap. IX) genügte jede Übereinstimmung der *Empfindung* in einem einzigen Gesicht (Augenblick), um ein Herabspringen der frei am Himmel hängenden Seelen in meinen Mund zu veranlassen und damit ihrer selbstständigen Existenz ein Ende zu bereiten, ich habe diesen Vorgang, wie bereits in Kap. VII bemerkt, damals in sehr zahlreichen Fällen thatsächlich erlebt. Denselben Erfolg hatten aber auch bloße "verstandesmäßige Erwägungen", sofern die Seelen denselben in einer grammatikalisch vollständigen Form Ausdruck gaben. Noch jetzt würde der grammatikalisch vollständige Ausdruck eines beliebigen Gedankens ohne Weiteres zu mir hinführen, sodaß die damit eingehenden (allerdings einer Zurückziehung fähig gewordenen) Strahlen vorübergehend die Seelenwollust meines Körpers erhöhen würden. Das Nichtausreden hat anscheinend die Wirkung, daß die Seelen dadurch gewissermaßen mitten auf dem Wege aufgehalten und zur Zurückziehung zugänglich gemacht werden, ehe sie zur Vermehrung der Seelenwollust in meinem Körper beigetragen haben; vollständig und auf die Dauer erreicht wird die Verhinderung der Anziehung allerdings auch dadurch nicht, immerhin scheint wenigstens eine gewisse Verlangsamung stattzufinden.
Man kann sich schwer vorstellen, welche geistigen Anstrengungen mir der Denkzwang namentlich in den erwähnten Verschärfungen jahrelang auferlegt hat und welche geistige Qualen mir dadurch bereitet worden sind. In den ersten Jahren empfanden es meine Nerven in der That als eine unwiderstehliche Nöthigung, für jeden der eingeleiteten Relativsätze, für jede der angebrochenen Phrasen eine den menschlichen Geist befriedigende Fortsetzung zu finden, so etwa, wie im gewöhnlichen, menschlichen Verkehr auf die Anfrage eines Anderen regelmäßig eine Antwort gegeben zu werden pflegt. Um einigermaßen verständlich zu machen, wie eine solche Nöthigung an und für sich durch die Natur der menschlichen Nerven gegeben ist, will ich mich eines Beispiels bedienen. Man denke sich den Fall, daß Eltern oder Erzieher einer in der Schule mit ihren Kindern veranstalteten Prüfung beiwohnen. Sofern sie der Prüfung mit Aufmerksamkeit folgen, werden sie sich unwillkürlich auf jede gestellte Frage im Geiste selbst die Antwort geben, sei es nur in der Form: "Ich weiß es nicht, ob es wohl die Kinder wissen werden?" Dabei besteht aber natürlich für die Eltern oder Erzieher keinerlei geistiger Zwang, sie brauchen bloß ihre Aufmerksamkeit von dem Gange der Prüfung ab– und irgendwelchen Äußerlichkeiten der Umgebung zuzuwenden, um ihre Nerven vor jeder Anstrengung in der angegebenen Richtung zu bewahren. Darin liegt nun eben der wesentliche Unterschied des gegebenen Beispiels von meinem Falle. Die gestellten Fragen oder die die Nöthigung zum Ausüben der Denkfunktion begründenden Fragpartikel werden in meine Nerven, da sie von Strahlen in entsprechende Schwingungen versetzt werden, dergestalt hineingesprochen, daß sie sich der zum Denken zwingenden Erregung gar nicht enziehen können. Ob die gewählte Ausdrucksweise, daß meine Nerven von Strahlen in entsprechende Schwingungen versetzt werden, das Verhältniß ganz richtig trifft, muß ich freilich dahingestellt sein lassen; der von mir unmittelbar empfundene Vorgang ist der, daß die sprechenden Stimmen (neuerdings also insbesondere die Stimmen der sprechenden Vögel) als *innere Stimmen* wie lange Fäden sich in meinen Kopf hineinziehen und in demselben vermöge des Leichengifts, das sie abladen, eine schmerzhafte spannende Empfindung erzeugen.
Den Gegensatz zu diesen inneren Stimmen bilden die äußeren Stimmen, die ich namentlich von den Vögeln gesprochen, von außen her aus den Vogelkehlen selbst zu mir kommend, höre. Jedenfalls können sich in beiden Fällen meine Nerven der Schallempfindung der gesprochenen Worte nicht entziehen und damit ist dann die Erregung meiner Nerven, welche, sofern es sich um Fragen oder unvollendete Gedanken handelt, zum Weiterdenken zwingt, von selbst gegeben. Wenigstens in den ersten Jahren war die Nothwendigkeit des Weiterdenkens, der Beantwortung der gestellten Fragen, der stylistischen Ergänzung der angebrochenen Phrasen usw. für meine Nerven völlig unabweisbar; erst im Laufe der Jahre habe ich meine Nerven (meinen "Untergrund") nach und nach daran zu gewöhnen vermocht, daß sie die gesprochenen Worte und Redensarten wenigstens zum Theil durch einfache Wiederholung zu Formen des Nichtdenkungsgedankens gestalten, also die Erregung, die an sich zum Weiterdenken nöthigen würde, ignoriren. So mache ich es jetzt schon seit langer Zeit mit den Konjunktionen und Adverbialwendungen, die eigentlich die Vervollständigung zu irgendwelchen Relativsätzen erheischen würden. Höre ich z. B. ein "warum, weil ich" oder ein "es sei denn," so wiederhole ich die betreffenden Worte möglichst lange, ohne mir die Mühe zu geben, eine Ergänzung des Sinns in Verbindung mit den vorher in mir entstandenen Gedanken zu suchen.
In gleicher Weise verfahre ich, wenn man, was täglich zu Hunderten von Malen geschieht, durch die Worte "wenn nur meine" meine Nerven zur Entwickelung irgendwelcher Befürchtungsgedanken nöthigen will, die in Wirklichkeit gar nicht bei mir vorhanden sind, sondern mir nur fälschungsweise untergelegt werden sollen. Welche Fortsetzung man dabei "erwartet" ist mir zwar meistentheils — da in der Regel gleichzeitig ein entsprechendes Wunder erfolgt, das ich an meinem Körper verspüre — bekannt; es soll eine Fortsetzung bald "wenn nur meine Wollust nicht gestört würde," bald "wenn nur meine Stiefel nicht verwundert würden," bald "wenn nur meine Nase, meine Augen, meine Kniescheibe, meine Schädeldecke usw. nicht verwundert würden," folgen.

Ich fühle mich aber nicht veranlaßt, diesen doch nur auf Gedankenfälschungen hinauskommenden Blödsinn in Worten vollständig auszugestalten, sondern begnüge mich damit, nachdem ich meine Nerven an die Unterdrückung der betreffenden Erregung gewöhnt habe, die Worte "wenn nur meine" ohne jeden Zusatz möglichst lange zu wiederholen. Im gewöhnlichen Zwiegespräch würde natürlich jeder Mensch auf die von einem Anderen gegen ihn gesprochenen Worte "Wenn nur meine" lediglich die Antwort "Ja, was meinen Sie denn eigentlich" oder ein zur Abwehr der Belästigung dienendes Schimpfwort in Bereitschaft haben. Dieses Auskunftsmittel ist mir aber von den Strahlen durch das dann regelmäßig folgende "Das hammirschon" mit der in Kap. IX bezeichneten Wirkung mindestens sehr erschwert, abgesehen davon, daß es auf die Dauer doch gar nicht auszuhalten sein würde, die Nerven den ganzen Tag über nur zu der Gegenfrage "Was meinen Sie denn eigentlich" oder zur Wahl eines Schimpfwortes in Bewegung zu setzen. Die Eingriffe in die Freiheit des menschlichen Denkens oder genauer gesprochen des Nichtsdenkens, welche. das Wesen des Denkzwangs ausmachen, sind im Laufe der Jahre noch wesentlich dadurch verschärft worden, daß das Sprechen der Stimmen in immer langsamerem Tempo geschieht. Es hängt dies zusammen mit der vermehrten Seelenwollust meines Körpers und mit der — trotz aller Aufschreiberei — überaus großen Dürftigkeit des Sprechmaterials, das den Strahlen zur Überbrückung der ungeheuren Entfernungen zu Gebote steht, die die Weltkörper, an denen sie hängen, von meinem Körper trennen.
Von dem Grade der Verlangsamung kann sich derjenige, der nicht die besprochenen Erscheinungen, wie ich, persönlich erlebt hat und noch erlebt, kaum eine Vorstellung machen. Ein "aber freilich" gesprochen "a—a—a a—b—e—e—r fr—ei—ei—ei—li—i—i—ch", oder ein "Warum sch..... Sie denn nicht?" gesprochen "W—a—a—a—r—r—u—m sch—ei—ei—ei—ß—e—e—n Sie d—e—e—e—e—n—n n—i—i—i—i—icht?" beansprucht jedesmal vielleicht 30 bis 60 Sekunden, ehe es vollständig herauskommt. Dadurch müßte in jedem Menschen, der nicht, wie ich auch in der Anwendung geeigneter Abwehrmittel immer erfinderischer geworden wäre, eine nervöse Ungeduld erzeugt werden, die den Betreffenden einfach aus der Haut fahren ließe; nur einen über den Maßen schwachen Abglanz von der den Nerven verursachten Beunruhigung vermag vielleicht das Beispiel zu bieten, daß ein Richter oder Lehrer einen geistig schwerfälligen Zeugen oder Schüler immer vor sich stottern hört und trotz aller Bemühungen nicht zu einer deutlichen Aussprache desjenigen, was der Gefragte eigentlich sagen will oder soll, zu bringen im Stande ist.
Zu den verschiedenen Abwehrmitteln gehört vor allen Dingen das Klavierspielen und das Lesen von Büchern oder Zeitungen — sofern es der Zustand meines Kopfes gestattet — woran auch die am längsten ausgesponnenen Stimmen schließlich zu Grunde gehen; für diejenigen Tageszeiten, wo dies, wie in der Nacht, nicht gut angängig ist, oder eine Abwechslung in der Beschäftigung zum geistigen Bedürfnisse wird, habe ich in dem Memoriren von Gedichten ein meist erfolgreiches Auskunftsmittel gefunden. Ich habe eine große Anzahl von Gedichten, namentlich Schiller‘sche Balladen, größere Abschnitte aus Schiller‘schen und Goethe‘schen Dramen, aber auch Opern–Arien und Scherzgedichte, u. a. aus "Max und Moritz", aus dem "Struwelpeter" und Spekters "Fabeln" auswendig gelernt, die ich dann im Stillen verbotenus aufsage. Auf den poetischen Werth der Gedichte kommt es dabei natürlich an und für sich nicht an; jede noch so unbedeutende Reimerei, ja selbst jeder Zotenvers ist als geistige Nahrung immer noch Goldes werth gegenüber dem entsetzlichen Blödsinne, der sonst meinen Nerven anzuhören zugemuthet wird.
Auch bei dem Aufsagen von Gedichten habe ich indessen mit manchen Schwierigkeiten zu kämpfen, die den Erfolg zuweilen beeinträchtigen; man wundert dann gedankenzerstreuend an meinen Nerven dergestalt herum, daß ich den Fortgang der von mir auswendig gelernten Gedichte augenblicklich nicht aufzufinden vermag oder es wird, sobald durch das Aufsagen längerer Gedichte die längsten inneren Stimmen wieder einmal zum Schweigen gebracht sind, und damit der auf der Vereinigung aller Strahlen beruhende Zustand hochgradiger Seelenwollust erzielt ist, von dem niedern Gotte das im vorigen Kapitel beschriebene Brüllwunder in Szene gesetzt, sodaß mir die Lust am weiteren leisen Aufsagen von Gedichten vergeht oder selbst die physische Möglichkeit dazu benommen wird. Ich bin deshalb genöthigt, zeitweise mit den Systemen zu wechseln, gerade so wie außerhalb (von Gottes Allmacht) immer neue Systeme eingerichtet werden, um die Anziehung zu verlangsamen und die zum Schlafe oder der vollen Seelenwollust erforderliche Vereinigung aller Strahlen zu hindern. In neuester Zeit habe ich das anhaltende leise Zählen bis zu einer beliebig hohen Zahl sehr probat gefunden, was freilich auf die Dauer natürlich sehr langweilig ist. Treten, wie nicht selten auch jetzt noch der Fall ist, erhebliche körperliche Schmerzen oder anhaltende Brüllzustände ein, so bleibt als letztes Mittel nur das laute Schimpfen übrig, wozu ich ab und zu schreiten muß, was aber, wie ich zuversichtlich hoffe, in Zukunft immer seltener nöthig werden wird.
Alle die vorstehend beschriebenen Erscheinungen haben im Laufe der Jahre manche Wandlungen erfahren und sind auch jetzt noch dem Wechsel unterworfen, je nach dem Grade der jeweilig vorhandenen Seelenwollust und der Größe der Entfernung, in die sich Gott zurückgezogen hat. Im Ganzen bewähren sich aber auch hier von Tag zu Tag mehr und mehr die Voraussagen, die ich bereits vor Jahren hierüber gemacht habe; als Beweis möge folgender Auszug aus meiner kleinen Studie XIII in dem erwähnten Notizbuche B dienen:

16. Januar 1898.
"Einstweilen d. h: während der Jahre oder Jahrzehnte, die noch bis zur Entmannung vergehen können, ist die Richtung unserer Politik im Allgemeinen klar. *Ganz unzweifelhaft ist, daß es uns mit jedem Jahre, mit jedem Tage, mit jeder Woche leichter wird,* gewisse Rückschläge vorbehalten, die damit zusammenhängen, daß draußen die erforderliche Einsicht nicht vorhanden ist, und auch *wohl niemals kommen wird* vermöge der Verfassung der Gottesreiche und des

Seelencharakters und daher immer noch schwächliche Versuche gemacht werden, sich der weltordnungsmäßigen Lösung zu entziehen."
Wegen ihrer charakteristischen Bedeutung muß ich der oben erwähnten Frage "Warum sch..... Sie denn nicht?" noch einige Bemerkungen widmen, so wenig decent auch das Thema ist, das ich dabei zu berühren genöthigt bin. Wie alles Andere an meinem Körper, wird nämlich auch das Ausleerungsbedürfniß durch Wunder hervorgerufen; es geschieht dies, indem der Koth in den Därmen vorwärts (manchmal auch wieder rückwärts) gedrängt wird und wenn in Folge bereits geschehener Ausleerungen genügendes Material nicht mehr vorhanden ist, wenigstens die noch vorhandenen geringen Reste des Darminhalts auf meine Gesäßöffnung geschmiert werden. Es handelt sich dabei um ein Wunder des oberen Gottes, das an jedem Tage mindestens mehrere Dutzende von Malen wiederholt wird. Damit verbindet sich die für Menschen geradezu unbegreifliche und nur aus der völligen Unbekanntschaft Gottes mit dem lebenden Menschen als Organismus erklärliche Vorstellung, daß das "Sch....." gewissermaßen das letzte sei, d. h. mit dem Anwundern des Sch...dranges das Ziel der Zerstörung des Verstandes erreicht und die Möglichkeit eines endgiltigen Rückzugs der Strahlen gegeben sei. Wie mir scheint, muß man, um der Entstehung dieser Vorstellung auf den Grund zu gehen, an das Vorliegen eines Mißverständnisses in Betreff der symbolischen Bedeutung des Ausleerungsaktes denken, daß nämlich derjenige, der zu göttlichen Strahlen in ein dem meinigen entsprechendes Verhältniß gekommen ist, gewissermaßen berechtigt sei, "auf alle Welt zu sch....."
Zugleich äußert sich dabei aber auch die ganze Perfidie der Politik, die mir gegenüber verfolgt wird. Nahezu jedesmal, wenn man mir das Ausleerungsbedürfniß wundert, schickt man — indem man die Nerven des betreffenden Menschen dazu anregt — irgend eine andere Person meiner Umgebung auf den Abtritt, um mich am Ausleeren zu verhindern; es ist dies eine Erscheinung, die ich seit Jahren in so unzähligen (Tausenden von) Malen und so regelmäßig beobachtet habe, daß jeder Gedanke an einen Zufall ausgeschlossen ist. Mir selbst gegenüber wird dann aber auf die Frage "Warum sch..... Sie denn nicht?" mit der famosen Antwort fortgefahren "Weil ich dumm bin so etwa." Die Feder sträubt sich fast dagegen, den formidablen Unsinn niederzuschreiben, daß Gott in der That in seiner auf Unkenntniß der Menschennatur beruhenden Verblendung soweit geht, anzunehmen, es könne einen Menschen geben, der — was doch jedes Thier zu thun vermag — vor Dummheit nicht "sch....." könne. Wenn ich dann im Falle eines Bedürfnisses wirklich ausleere, — wozu ich mich, da ich den Abtritt fast stets besetzt finde, in der Regel eines Eimers bediene —so ist dies jedesmal mit einer überaus kräftigen Entwickelung der Seelenwollust verbunden. Die Befreiung von dem Druck, der durch den in den Därmen vorhandenen Koth verursacht wird, hat nämlich für die Wollustnerven ein intensives Wohlbehagen zur Folge; das Gleiche ist auch beim Pissen der Fall. Aus diesem Grunde sind noch stets und ohne jede Ausnahmen beim Ausleeren und Pissen alle Strahlen vereinigt gewesen; aus eben diesem Grunde sucht man auch stets, wenn ich mich zu diesen natürlichen Funktionen anschicke, den Ausleerungs– und Pißdrang, wenn auch meist vergeblich, wieder zurückzuwundern.

17. Kapitel – Fortsetzung des Vorigen: "Zeichnen" im Sinne der Seelensprache

Aus der im vorigen Kapitel enthaltenen Schilderung wird der Leser den Eindruck gewonnen haben, daß die Prüfungen, die mir durch den Denkzwang auferlegt worden sind, das Maß der Anforderungen, die sonst an das menschliche Leistungsvermögen und an die menschliche Geduld gestellt zu werden pflegen, in vielen Beziehungen weit hinter sich gelassen haben. Um ganz wahr zu sein, habe ich aber hinzuzufügen, daß dabei auf der andern Seite doch auch manche Erscheinungen hervorgetreten sind, in denen wenigstens zu gewissen Zeiten eine Art von Ausgleich für die mir widerfahrene Unbill gefunden werden durfte. Abgesehen von den Aufschlüssen über übersinnliche Dinge, die mir im Laufe der Jahre zu Theil geworden sind und die ich jetzt um kein Gold der Erde mehr aus meinen Erinnerungen streichen möchte, habe ich hier hauptsächlich die geistig anregende Wirkung im Auge, die der Denkzwang auf mich geübt hat. Gerade das zusammenhanglose Hineinwerfen der das Kausalitätsverhältniß oder irgendwelche andere Beziehung ausdrückenden Konjunktionen in meine Nerven ("warum nur", "warum weil", "warum weil ich", "es sei denn", "wenigstens" u. s. w.) hat mich zum Nachdenken über viele Dinge genöthigt, an denen der Mensch sonst achtlos vorüberzugehen pflegt und dadurch zur Vertiefung meines Denkens beigetragen. Jede Vornahme irgend einer menschlichen Thätigkeit in meiner Nähe, die ich sehe, jede Naturbetrachtung im Garten oder von meinem Fenster aus regt gewisse Gedanken in mir an; höre ich dann in zeitlichem. Anschlusse an diese Gedankenentwickelung ein in meine Nerven hineingesprochenes "warum nur" oder "warum weil", so bin ich dadurch genöthigt oder mindestens in ungleich höherem Grade, als andere Menschen veranlaßt, über den Grund oder Zweck der betreffenden Erscheinungen nachzudenken.
Um einige Beispiele aus ganz gewöhnlichen Vorkommnissen zu entnehmen, sei erwähnt, daß gerade in den Tagen, während ich diese Zeilen niederschreibe, ein neues Haus im Anstaltsgarten erbaut und in einem der dem meinigen benachbarten Zimmer ein Ofen umgesetzt wird. Sehe ich den betreffenden Arbeiten zu, so kommt natürlich unwillkürlich der Gedanke: der Mann oder die mehreren Arbeiter machen jetzt dies oder jenes; wird nun gleichzeitig mit der Entstehung dieses Gedankens ein "warum nur" oder "warum weil" in meine Nerven hineingesprochen, so bin ich dadurch in einer nur schwer abweisbaren Weise genöthigt, mir über Grund und Zweck jeder einzelnen Hantirung Rechenschaft zu geben. Ähnliches hat sich im Laufe der Jahre natürlich tausendfach ereignet; namentlich werden durch das Lesen von Büchern und Zeitungen immer neue Gedanken angeregt. Die gleichzeitig stattfindende Nöthigung, mir für jeden Vorgang, für jede Empfindung und für jede Gedankenvorstellung das Kausalitätsverhältniß zum Bewußtsein zu bringen, hat mich nach und nach in Betreff fast aller Naturerscheinungen, in Betreff fast aller

Äußerungen der menschlichen Thätigkeit in Kunst, Wissenschaft u. s. w. zur Einsicht in das Wesen der Dinge geführt, als sie derjenige zu erlangen pflegt, der wie die meisten Menschen es nicht der Mühe werth erachtet, über die gewöhnlichen Erfahrungen des täglichen Lebens nachzudenken. In vielen Fällen, namentlich bei Empfindungsvorgängen ist es gar nicht leicht, auf die Frage nach dem Grunde ("Warum nur") eine passende, den menschlichen Geist befriedigende Antwort zu finden, ja in den meisten dieser Fälle, z. B. für die Sätze "Diese Rose riecht schön", oder "Dieses Gedicht hat eine herrliche poetische Sprache", oder "Dies ist ein vortreffliches Gemälde", oder "Dieses Musikstück ist überaus melodiös" müßte eigentlich die Frage nach einem besonderen Grunde selbst als inept empfunden werden. Gleichwohl wird die Frage durch die Stimmen nun einmal in mir angeregt und dadurch für mich ein Anstoß zur Denkthätigkeit gegeben, dem ich mich, da das fortwährende Denken zu mühsam wird, wie gesagt, erst nach und nach wenigstens theilweise zu entziehen gelernt habe. Derjenige, der an eine göttliche Weltenschöpfung glaubt, kann natürlich als letzte Ursache aller Dinge und alles Geschehens den Grund anführen, "weil Gott die Welt geschaffen hat.! Zwischen dieser Thatsache und den einzelnen Erscheinungsvorgängen des Lebens liegt aber eine unendliche Zahl von Mittelgliedern, deren sich wenigstens theilweise bewußt zu werden in vielen Fällen ein hervorragendes Interesse gewährt. Besonders viel habe ich mich, angeregt durch den Denkzwang, mit etymologischen Fragen beschäftigt, die auch schon früher in gesunden Tagen mein Interesse in Anspruch genommen haben.

Am Schlusse dieser Ausführung möge noch ein Beispiel Platz finden, das vielleicht zu besserer Veranschaulichung des Gesagten beitragen kann. Ich wähle einen sehr einfachen Vorgang, nämlich den, daß mir ein mir bekannter Mensch namens Schneider begegnet. Sehe ich den Betreffenden, so entsteht natürlich unwillkürlich der Gedanke, "Der Mann heißt Schneider" oder "Das ist Herr Schneider." Nach der Bildung dieses Gedankens ertönt nun also etwa in meinen Nerven ein "Warum nur" oder "Warum weil". Würde eine solche Frage in diesem Zusammenhang im gewöhnlichen menschlichen Verkehr von einem Menschen an den Anderen gerichtet werden, so würde die Antwort wahrscheinlich lauten: "Warum! Was ist das für eine törichte Frage, der Mann heißt nun einmal eben Schneider." In dieser Weise einfach abwehrend aber können oder konnten wenigstens meine Nerven sich den betreffenden Fragen gegenüber in der Regel nicht verhalten. Ihre Ruhe ist durch die einmal aufgeworfene Frage, warum der Mann Herr Schneider sei oder Herr Schneider heiße, aufgestört. Die in diesem Fall gewiß sehr sonderbare Frage nach dem Grunde beschäftigt sie in Folge dessen — namentlich bei ihrer öfteren Wiederholung — unwillkürlich auf so lange, bis es etwa gelingt, eine andere Ablenkung für das Denken zu gewinnen. So werden denn meine Nerven vielleicht zunächst auf die Antwort geführt: Ja, der Mann heißt eben Schneider, weil sein Vater auch Schneider geheißen hat. Bei dieser trivialen Antwort vermögen jedoch meine Nerven keine wirkliche Beruhigung zu finden. Es schließt sich daher ein weiterer Denkprozeß an über die Gründe, warum überhaupt Namensbezeichnungen unter Menschen eingeführt sind, über die Formen, in denen sie bei verschiedenen Völkern und zu verschiedenen Zeiten aufgetreten sind und über die verschiedenen Beziehungen (Stand, Abstammung, besondere körperliche Eigenschaften usw.), denen sie vorzugsweise entlehnt sind. Auf diese Weise wird eine höchst einfache Wahrnehmung unter dem Drucke des Denkzwangs zum Ausgangspunkte einer sehr umfänglichen Gedankenarbeit, die in den meisten Fällen nicht ganz ohne Früchte bleibt.

Eine weitere interessante Erscheinung, die mit dem Strahlenverkehr, der Ursache des Denkzwangs, zusammenhängt, ist das sogenannte "Zeichnen", dessen ich bereits in Kap. XI flüchtig Erwähnung gethan habe. Wahrscheinlich weiß kein Mensch außer mir und ist es namentlich auch der Wissenschaft unbekannt, daß der Mensch alle Erinnerungen, die in seinem Gedächtnisse noch haften, vermöge der den Nerven davon verbliebenen Eindrücke, gewissermaßen *wie Bilder* in seinem Kopfe mit sich herumträgt. Diese Bilder sind in meinem Falle, wo die Beleuchtung des inneren Nervensystems durch Strahlen geliefert wird, einer willkürlichen Reproduktion fähig, in der eben das Wesen des Zeichnens besteht. Oder wie ich den Gedanken früher in anderer Form ausgedrückt habe:

"Das Zeichnen (im Sinne der Seelensprache) ist der bewußte Gebrauch der menschlichen Einbildungskraft zum Zwecke der Hervorbringung von Bildern (und zwar vorwiegend Erinnerungsbildern) im Kopfe, die dann von Strahlen eingesehen werden."

Ich vermag von allen Erinnerungen aus meinem Leben, von Personen, Thieren und Pflanzen, von sonstigen Natur– und Gebrauchsgegenständen aller Art durch lebhafte Vorstellung derselben Bilder zu schaffen mit der Wirkung, daß dieselben in meinem Kopfe oder auch je nach meiner Absicht außerhalb desselben, sowohl für meine eigenen Nerven, als für die mit denselben in Verbindung stehenden Strahlen da, wo ich die betreffenden Dinge wahrgenommen wissen will, sichtbar werden. Ich vermag das mit Wettererscheinungen und anderen Vorgängen zu thun; ich kann es beispielsweise blitzen oder regnen lassen — eine besonders wirksame Zeichnung, da alle Wettererscheinungen und namentlich der Blitz den Strahlen als Äußerungen der göttlichen Wundergewalt gelten; ich kann etwa ein Haus unterhalb der Fenster meiner Wohnung brennen lassen usw. usw., Alles natürlich nur in meiner Vorstellung, so jedoch, daß die Strahlen, wie es mir scheint, davon den Eindruck haben, als ob die betreffenden Gegenstände und Erscheinungen wirklich vorhanden wären. Ich kann mich selbst an anderer Stelle, als wo ich mich wirklich befinde, z. B. etwa während ich am Klavier sitze, gleichzeitig als in weiblichem Aufputz im Nebenzimmer vor dem Spiegel stehend "zeichnen"; ich kann, was aus den in Kap. XIII angegebenen Gründen von großer Wichtigkeit für mich ist, wenn ich in der Nacht im Bette liege, mir selbst und den Strahlen den Eindruck verschaffen, daß mein Körper mit weiblichen Brüsten und weiblichem Geschlechtstheil ausgestattet sei. Das Zeichnen eines weiblichen Hinteren an meinen Körper — honny soit qui mal y pense — ist mir so zur Gewohnheit geworden, daß ich dies beim Bücken jedesmal fast unwillkürlich thue. Das "Zeichnen" in der vorstehend entwickelten Bedeutung

glaube ich hiernach mit Recht im gewissen Sinne ein umgekehrtes Wundern nennen zu dürfen. Gerade so wie durch Strahlen namentlich in Träumen gewisse Bilder, die man zu sehen wünscht, auf mein Nervensystem geworfen werden, bin ich umgekehrt in der Lage, den Strahlen meinerseits Bilder vorzuführen, deren Eindruck ich diesen zu verschaffen beabsichtige.
Es kann sich kaum ein Mensch, der nicht alles erlebte was ich durchzumachen gehabt habe, eine Vorstellung davon machen, in wie vielen Beziehungen die Fähigkeit des "Zeichnens" für mich von Werth geworden ist. In der unendlichen Öde meines sonst so einförmigen Lebens, in den geistigen Martern, die mir durch das blödsinnige Stimmengewäsch bereitet wurden, ist sie oft, fast täglich und stündlich, ein wahrhafter Trost und eine wahrhafte Erquickung für mich gewesen. Wie große Freude hat es mir gemacht, von allen meinen Reiseerinnerungen die landschaftlichen Eindrücke meinem geistigen Auge wieder vorführen zu können und zwar manchmal — bei günstigem Verhalten der Strahlen — in so überraschender Naturtreue und Farbenpracht, daß ich selbst und wohl auch die Strahlen nahezu denselben Eindruck hatten, als ob die betreffenden Landschaften da, wo ich sie gesehen wissen wollte, auch wirklich vorhanden wären.
In dem Augenblicke, wo ich diese Zeilen niederschreibe, mache ich — gleichsam als Probe — den Versuch, die Gestalt des Matterhorns am Horizont erscheinen zu lassen — da wo in Natur etwa die schöne Höhe bei Dittersbach vorhanden ist — und überzeuge mich, daß dies sowohl bei geschlossenen, als bei offenen Augen bis zu einem gewissen Grade gelingt. In ähnlicher Weise habe ich im Laufe der Jahre unzählige Male die Gestalten mir bekannter Personen in mein Zimmer hereintretend, in dem Garten spazierengehend oder wo ich sie sonst gesehen wissen wollte, "gezeichnet"oder Abbildungen, die ich irgendwo gesehen hatte, namentlich humoristische aus den Fliegenden Blättern usw. in meiner Nähe verkörpert. In schlaflosen Nächten habe ich mich oft dem Wunderspuk der Strahlen gegenüber gewissermaßen dadurch revanchirt, daß ich auch meinerseits alle möglichen Gestalten, ernste und heitere, sinnlich aufregende oder schreckhafte, in meinem Schlafzimmer oder in der Zelle, aufmarschieren ließ; die mir auf diese Weise verschaffte Unterhaltung war ein sehr wesentliches Mittel, um die sonst manchmal kaum erträgliche Langeweile zu überwinden. Das Klavierspielen pflege ich sehr häufig mit entsprechenden Zeichnungen zu begleiten, namentlich beim Spielen aus Klavierauszügen sozusagen eine ganze Aufführung der betreffenden Oper oder einzelner Theile derselben zu veranstalten, indem ich den Gang der Handlung, die auftretenden Personen, die Szenerie u. s. w. meinem geistigen Auge —manchmal in überraschender Deutlichkeit — vorführe. Da ich es vorzugsweise mit gewunderten Vögeln zu thun habe, so mache ich es mir nicht selten zum Vergnügen, diesen das Bild ihrer eigenen Erscheinung etwa scherzhafter Weise in der Art, daß sie von einer Katze aufgefressen werden, in meinem Kopfe aufzuzeigen usw. usw. Natürlich ist das "Zeichnen" in dem entwickelten Sinne mit einem ziemlich erheblichen Grade geistiger Anstrengung verbunden, es setzt daher eine mindestens leidliche Beschaffenheit des Kopfes und dementsprechende gute Laune voraus; sind diese Vorbedingungen vorhanden, so ist die dadurch erzeugte Freude namentlich bei möglichst getreuem Gelingen der beabsichtigten Bilder zuweilen eine recht große.
Neben dem bloßen Unterhaltungszwecke hat aber das "Zeichnen" für mich auch noch eine andere, kaum minder wesentliche Bedeutung. Das Sehen von Bildern wirkt, wie bereits in Kap. XI bemerkt worden ist, reinigend auf die Strahlen, sie gehen dann ohne die ihnen sonst anhaftende zerstörende Schärfe bei mir ein. Ebendeshalb sucht man auch in der Regel die durch meine Zeichnungen entstehenden Bilder durch entsprechende Gegenwunder zu verwischen; indessen behaupte ich auch hierbei meistens den Sieg, d. h. die von mir beabsichtigten Bilder bleiben bei Einsetzung meines entschiedenen Willens für mich und die Strahlen sichtbar, wennschon sie dabei häufig undeutlicher werden oder nur in verblaßter Form auftreten. Beim Klavierspielen bin ich nicht selten zum gleichzeitigen Zeichnen auch aus dem Grunde veranlaßt, daß ich nur auf diese Weise ein wenigstens annähernd korrektes Spielen ermöglichen kann, indem vermöge der mir dadurch verschafften Gunst der Strahlen die sonst eintretenden störenden Wunder eine gewisse Einschränkung erfahren.
Als einer nicht unwichtigen Begleiterscheinung des Denkzwanges habe ich endlich noch des Umstandes zu gedenken, daß alle Geräusche, die ich vernehme, namentlich solche von einer gewissen längeren Dauer, wie das Rasseln der Eisenbahnzüge, das Schnurren der Kettendampfer, die Musik etwaiger Konzerte u. s. w., die von den Stimmen in meinen Kopf hineingesprochenen Worte, sowie diejenigen Worte, in die ich meine Gedanken selbständig mit entsprechender Nervenschwingung formulire, zu sprechen *scheinen*.
Es handelt sich hier, im Gegensatz zu der Sprache der Sonne und der gewunderten Vögel, natürlich nur um ein subjektives Gefühl: der Klang der gesprochenen oder von mir entwickelten Worte theilt sich eben von selbst den von mir gleichzeitig empfangenen Gehörseindrücken der Eisenbahnen, Kettendampfer, knarrenden Stiefel u. s. w. mit; es fällt mir nicht ein, zu behaupten, daß die Eisenbahnen, Kettendampfer u. s. w. wirklich sprechen, wie dies bei der Sonne und den Vögeln der Fall ist. Die Erscheinung wird aber gerade an den Strahlen besonders lästig empfunden, da diese in den weltentfernten Regionen, die früher ihren Aufenthalt bildeten, wie schon früher (Kap. VII) erwähnt, die heiligste Ruhe gewöhnt waren und von allen Geräuschen schreckhaft berührt werden. Die Sätze "wenn nur die verfluchten Eisenbahnen zu sprechen aufhörten", "wenn nur die verfluchten Kettendampfer zu sprechen aufhörten" u. s. w. gehörten daher lange Zeit hindurch zu den stehenden Redensarten. Natürlich hatte der Gebrauch dieser Redensarten nicht den mindesten praktischen Erfolg. Die Vorstellung, als ob man, um irgend einen Übelstand zu beseitigen, nur recht oft den Wunsch der Beseitigung *in Worten* auszudrücken brauche, scheint aber überhaupt in der Eigenthümlichkeit des Seelencharakters begründet zu sein. So wird auch mir, wenn man mir z. B. ein heißes Gesicht oder kalte Füße wundert, fortwährend zugemuthet, daß ich laut *sagen* soll: "wenn nur die verfluchte Hitze aufhörte" oder "wenn ich nur nicht an die Füße fröre," während ich als praktischer Mensch es

selbstverständlich vorziehe, mir statt dessen das Gesicht kalt zu waschen oder die Füße durch Reibung zu erwärmen. Die Frage, ob jene Eigenthümlichkeit des Seelencharakters als eine Schwäche desselben zu bezeichnen sei, will mit großer Vorsicht beantwortet sein: Seelen waren nun einmal nach ihren *weltordnungsmäßigen* Daseinsbedingungen nur zum Genießen, nicht, wie der Mensch oder andere Geschöpfe der Erde, zu einem *Handeln* im praktischen Leben berufen. Für mich würde das Sprechen der Eisenbahnen und sonstigen Geräusche an und für sich eine ziemlich gleichgültige Erscheinung sein; von Bedeutung ist sie nur insofern für mich geworden, als sie sich in meiner Hand zu einem nicht zu unterschätzenden Machtmittel gegenüber den Gedankenfälschungen der Strahlen gestaltet hat. Da ich wenigstens auf kürzere Zeit bei Anspannung meiner Willensenergie die Schwingungen meiner Nerven nach Belieben unter Fernhaltung aller von außen her verursachten Schwingungen einrichten kann, so "beherrsche ich alle Geräusche," wie der Ausdruck lautet, auf gewisse Zeit und bin also in der Lage, solange Eisenbahnen, Kettendampfer usw. vorbeifahren, gewisse Formen des Nichtsdenkungsgedankens den Strahlen aufzuzwingen und damit meinen Nerven vorübergehend Ruhe zu verschaffen.

18. Kapitel – Gott und die Schöpfungsvorgänge; Urzeugung; gewunderte Insekten. "Blickrichtung". Examinationssystem

Soviel ich auch in den vorhergehenden Kapiteln über göttliche Wunder zu berichten hatte, so ist dies doch bisher überwiegend nur in der besonderen Richtung geschehen, daß ich ihre schädigenden Einwirkungen auf meinen Körper und die durch dieselben verursachten Erschwerungen der jeweilig von mir gewählten Beschäftigungen zu besprechen hatte. Offenbar handelt es sich hier um ein ganz abnormes Verhältniß, das nur dadurch entstanden ist, daß die Weltordnung selbst in wesentlichen Stücken aus den Fugen gegangen ist. An und für sich liegt nicht die Bekämpfung eines einzelnen Menschen und irgendwelche Zerstörungsarbeit an dessen Körper, sondern das *Schaffen* in der Zweckbestimmung der göttlichen Strahlen. Diese eigentliche Funktion der Strahlen, die *schaffende* Wundergewalt Gottes tritt auch jetzt noch in vielen Beziehungen erkennbar für mich zu Tage und ich will daher nicht unterlassen, die Vorstellungen, die ich mir nach meinen bezüglichen Wahrnehmungen hierüber gebildet habe, darzulegen. Allerdings wage ich mich dabei an die schwierigste Materie, die wohl jemals den menschlichen Geist beschäftigt hat, und ich muß gleich von vornherein betonen, daß ich mich nur zu einigen wenigen Bemerkungen von lückenhaftem aphoristischem Charakter für befähigt erachte. Das eigentliche Schöpfungsgeheimniß bleibt in der Hauptsache auch für mich ein Buch mit verschlossenen Siegeln; nur Ahnungen, die ich darüber erlangt habe, können in dem Folgenden wiedergegeben werden.

Wie bereits früher bemerkt worden ist, glaube ich das Wesen des göttlichen Schaffens dahin bezeichnen zu können, daß es eine theilweise Selbstentäußerung der Strahlen ist, die mit dem bewußten Willen abgesendet werden, irgendwelche Dinge der Außenwelt hervorzubringen. Gott *will,* daß Etwas werde, und indem er Strahlen mit diesem Willen entsendet, ist das *Gewollte auch ohne Weiteres* da. Es ist das Verhältniß, das die Bibel in so bezeichnender Weise mit den Worten ausdrückt "Gott sprach: Es werde Licht, und es *ward* Licht," der nähere Zusammenhang entzieht sich dem menschlichen Verständniß. Dabei scheint jedoch die göttliche Schaffensmacht nicht ganz ohne gewisse Schranken zu sein, nicht ganz der Gebundenheit an gewisse Vorbedingungen zu entbehren, die hauptsächlich in dem räumlichen Verhältnisse zu demjenigen Weltkörper, auf welchem die schaffende Gewalt entfaltet werden soll, namentlich in dem Grade der Annäherung, begründet sein dürften.

Um einen fertigen Menschen hervorzubringen — ein Schöpfungsakt, der, wie ich annehmen zu dürfen glaube, vor unvordenklichen Zeiten in der That irgend einmal stattgefunden hat — bedurfte es, wenn ich so sagen darf, einer ungewöhnlichen Kraftanstrengung, einer ganz exceptionellen Annäherung an den betreffenden Weltkörper, die, als dauernder Zustand gedacht, vielleicht mit den eigenen Existenzbedingungen Gottes oder mit der Fürsorge für das ganze übrige Weltall unvereinbar gewesen wäre.

Das Gleiche, was vom Menschen gesagt ist, gilt natürlich auch von jeder höheren Form des Thierlebens, die im Vergleich zu den bisher schon vorhandenen niederen Formen desselben geschaffen werden sollte. Man könnte sich also vorstellen, daß das Ganze der Schöpfung auf irgend einem Weltkörper nicht, wie nach der Darwinistischen Auffassung, ein Hervorgehen neuer Arten durch allmälige Umwandlung derselben, sondern das Aufeinanderfolgen einzelner Schöpfungsakte gewesen ist, durch welche jeweilig eine neue Art, allerdings nicht ohne Erinnerung an die früher vorhandenen, sozusagen als Modelle dienenden Arten geschaffen wurde. Jede Art könnte nur in einem oder einigen wenigen Individuen erschaffen worden sein, denen das Geschenk der Fortpflanzungsfähigkeit gewissermaßen mit in die Wiege gelegt war und die daher unter günstigen Bedingungen zu einer beliebig großen Menge sich vervielfältigen konnten. Selbstverständlich mußten jeweilig bei Erschaffung einer neuen Art die Voraussetzungen gegeben sein, unter denen sich dieselbe auf die Dauer behaupten konnte; die physikalischen Verhältnisse des betreffenden Weltkörpers (Temperatur, Vertheilung von Luft und Wasser usw.) mußten bereits bis zu einem entsprechenden Grade vorgeschritten und eine hinreichende Bevölkerung an Pflanzen und niederen Thierformen vorhanden sein, die den höheren Formen zur Nahrung dienen konnte. Die Krone der ganzen Schöpfung aber bildete der Mensch, auf dessen Erschaffung als ein gottähnliches und *nach dem Tode sich wieder in Gott verwandelndes* Wesen (vergl. Kap. 1) der Schöpfungsplan von vornherein angelegt war.

Zu einer wissenschaftlichen Durcharbeitung der kosmogonischen Auffassung, die ich im Vorstehenden nur in wenigen großen Strichen angedeutet habe, fehlt es mir beinahe an allen und jeden Voraussetzungen. Es fehlt mir fast gänzlich an wissenschaftlichen Hülfsmitteln; es fehlt mir während des größeren Theils der mir zur Verfügung

stehenden Zeit an einer entsprechenden gesundheitlichen Verfassung, da ich, während ich arbeite, fortwährend gedankenzerstreuenden oder sonst meinen Kopf schädigenden Wundern ausgesetzt bin, die eine anhaltende Denkarbeit auf einem so schwierigen Gebiete häufig zur Unmöglichkeit machen; es würde endlich vielleicht auch ein schärferer Verstand als der meinige dazu gehören, um die Riesenaufgabe zu lösen, die in einer vollkommen wissenschaftlichen Begründung dieser Auffassung liegen würde.

Ich werde mich daher in dem Folgenden im Wesentlichen damit begnügen müssen, diejenigen *Wahrnehmungen* mitzutheilen, die mich auf die gewonnene Auffassung hingeleitet haben. Das Ziel meines Strebens kann nur dahin gehen, dem Leser den Eindruck zu verschaffen, daß er es nicht blos mit leeren Hirngespinsten eines armen Geisteskranken zu thun hat — als solcher gelte ich ja zur Zeit noch vor den Menschen — sondern mit Ergebnissen, die auf Grund ganz besonderer, anderen Menschen ihrer Natur unzugänglicher Erfahrungen durch mehrjähriges, reifliches Nachdenken gewonnen worden sind, und die, wenn sie vielleicht auch noch nicht in allen Stücken die volle Wahrheit enthalten sollten, doch jedenfalls der Wahrheit unvergleichlich näher kommen, als alles Dasjenige, was andere Menschen im Laufe der Jahrtausende über diesen Gegenstand gedacht und geschrieben haben.

Die wichtigste der betreffenden Wahrnehmungen besteht darin, daß ich die unmittelbare Entstehung (Erschaffung) durch göttliche Wunder wenigstens an *niederen Thieren* seit Jahren erlebt habe und jetzt noch täglich und stündlich in meiner Nähe erlebe. Ich bin danach zu der sicheren Überzeugung gelangt, daß es eine *Urzeugung* (elternlose Zeugung, generatio aequivoca) in der That giebt, aber nicht in dem Sinne, den die materialistische Richtung der Naturwissenschaft mit diesen Ausdrücken zu verbinden pflegt, daß nämlich unorganische Substanzen durch irgend welches Ungefähr in der Weise in Verbindung mit einander treten, daß irgend ein organisirtes (belebtes) Wesen aus der Verbindung hervorgeht, sondern in der hiervon gänzlich verschiedenen Bedeutung, daß es sich bei der Entstehung der betreffenden Wesen um zielbewußte Äußerungen der göttlichen Willensmacht oder Schöpferkraft handelt. Die Thiere, die hierbei erschaffen werden, gehören je nach Verschiedenheit der Tages– und der Jahreszeiten verschiedenen Gattungen an; am häufigsten sind außer Spinnen Insekten aller Art in Frage, namentlich Fliegen, Mücken, Wespen, Bienen, Hummeln, Ameisen, Oehrlinge, Schmetterlinge, Nachtvögel, Motten u. s. w. u. s. w. Diese Thiere erscheinen bei ganz bestimmten Gelegenheiten und in ganz bestimmter Abwechslung fortwährend in meiner Nähe und zwar, wie ich nach der Häufigkeit der betreffenden Erscheinungen nicht im mindesten mehr bezweifeln kann, nicht als schon von früher her vorhandene, nur zufällig in meine Nähe getriebene, sondern als jeweilig neu erschaffene Wesen. Ich kann z. B. mit voller Sicherheit darauf rechnen und *daher voraussagen,* daß, wenn ich im Garten auf einer Bank sitze und, da mir nun durch Wunder die Augen geschlossen werden, in Folge der jeweilig in kurzer Zeit sich ergebenden Vereinigung aller Strahlen es zum Schlafe kommen müßte, *alsbald eine Fliege, Wespe oder Hummel oder auch ein Mückenschwarm erscheint,* um mich am Schlafe zu verhindern. Die betreffenden Wunder gehen zur Zeit meist noch von dem niederen Gott (Ariman) aus; doch will es mir scheinen, als ob derartige, verhältnismäßig harmlose Wunder in neuester Zeit auch von dem oberen Gott (Ormuzd) geübt würden, da, wie schon früher erwähnt, in Folge der stetig sich steigernden Seelenwohlust auch *dessen* feindselige Gesinnung in starker Abnahme begriffen ist.

Dafür, daß es nicht mir zufällig zufliegende, sondern jeweihig um meinetwillen neuerschaffene Wesen sind, habe ich die bündigsten und für mich überzeugenden Beweise in geradezu erdrückender Fülle. Ob ich die gleiche Überzeugung auch anderen Menschen beibringen kann, bleibt natürlich zur Zeit noch fraglich: Indessen lege ich auch darauf nicht den Hauptwerth. Es ist vorläufig keineswegs meine Absicht, Propaganda für meinen Wunderglauben und für meine Vorstellungen von göttlichen Dingen zu machen; ich beschränke mich vielmehr darauf, meine Erlebnisse und Erfahrungen darzulegen, in der sicheren Erwartung, daß das Gesammtbild der wunderbaren Erscheinungen, die an meiner Person zu beobachten sind und *wahrscheinlich künftig immer deutlicher hervortreten werden,* der Erkenntniß der Wahrheit — und sollten auch noch Jahre darüber vergehen — auch bei anderen Menschen von selbst Bahn brechen wird. Weil ich aber nun einmal auf den Einwurf gefaßt sein muß, es sei doch gar nichts Ungewöhnliches, daß zu gewissen Zeiten Fliegen im Zimmer, Wespen im Freien herumfliegen u. s. w., und es sei also lediglich eine krankhafte Einbildung von mir, bei allen diesen Erscheinungen an göttliche Wunder zu glauben, die zu meiner Person in irgendwelcher Beziehung stehen, so will ich wenigstens einige der wichtigeren Anhaltspunkte anführen, die mir die gegentheilige Überzeugung in Folge jahrelanger Wiederholung der betreffenden Erscheinungen zur unumstößlichen Gewißheit machen. Jedesmal, wenn ein Insekt der erwähnten Gattungen erscheint, wird nämlich auch gleichzeitig das Wunder der *Blickrichtung* an meinen Augen geübt; es ist dies ein Wunder, das ich bisher noch nicht erwähnt habe, das aber seit Jahren bei den verschiedensten Anlässen ganz regelmäßig in Scene gesetzt wird. Strahlen wollen eben beständig dasjenige sehen, was ihnen gefällt, und dies sind vorzugsweise entweder weibliche Wesen, durch welche ihre Wollustempfindung erregt wird, oder die eigenen Wunder, deren Anblick ihnen nach dem bereits in Kap. 1 hierüber Bemerkten die Freude an den von ihnen erschaffenen Dingen gewährt. Man giebt also meinen Augen durch entsprechende Einwirkung auf meine Augenmuskeln diejenige Richtung, nach welcher mein Blick auf die soeben erschaffenen Dinge (in anderen Fällen auf ein weibliches Wesen) fallen *muß.*

Über die Objektivität dieses Vorgangs habe ich nach seiner tausendfältigen Wiederholung nicht den mindesten Zweifel, da ich aus eigenem Antriebe sicher nicht das mindeste Verlangen haben würde, jede Fliege, jede Wespe und jeden Schmetterling u. s. w., der zufällig in meiner Nähe erschiene, einer besonderen Aufmerksamkeit zu würdigen. Daß ich mir dessen *bewußt* werden muß, ob meine Augen in der angegebenen Weise nach irgend einem für mich an und für sich gleichgültigen Gegenstande sozusagen *herumgedreht* werden oder ob ich dieselben *freiwillig* nach einem

mich interessierenden Punkte meiner Umgebung richte, wird man wohl glaublich finden. Dazu kommt aber noch, daß auch die mit mir redenden Stimmen die betreffenden Erscheinungen jedesmal zum Gegenstande einer ihnen eigens gewidmeten Unterhaltung machen. Es geschieht dies in verschiedener Weise, *entweder,* indem man meinen Nerven fälschungsweise gewisse Befürchtungs– oder Wunschgedanken unterlegt z. B. wenn nur die verfluchten Fliegen aufhörten, wenn nur die verfluchten Wespen aufhörten u. s. w., *oder,* indem man eine auch sonst bei jeder Gelegenheit hervortretende *Examinationsabsicht* damit verfolgt. Gott kann sich nun einmal nach dem bereits in Kap. III hierüber Bemerkten von der Vorstellung nicht losmachen, daß in jedem gegebenen Augenblicke, sobald das Nichtsdenken bei mir eintritt d. h. in Worten formulierte Gedanken aus meinen Nerven nicht herausklingen, der Zustand vollständiger Verdummung (der "Blödsinn") bei mir Platz gegriffen habe; er hat aber gleichwohl immer den Wunsch, sich darüber zu vergewissern, ob diese Annahme auch wirklich zutreffe und damit der erhoffte Zeitpunkt, in welchem ein endgültiger Rückzug der Strahlen möglich sein werde, eingetreten sei.
Die Form des Examinirens ist eine höchst eigenthümliche und für Jemand, der mit der Menschennatur vertraut ist, kaum verständliche. Man läßt die Personen meiner Umgebung, deren Nerven man hierzu anregt, gewisse Worte, und zwar die Verrückten mit Vorliebe irgendwelche gelehrte Brocken (womöglich fremden Sprachen angehörige), die ihnen aus ihren früher erlangten Kenntnissen noch zur Verfügung stehen, sprechen und legt sich nun bei mir sozusagen aufs Ohr, indem man die Worte in meine Nerven hineinspricht: "Fand Aufnahme" (scilicet in das Bewußtsein oder das Verständniß); also, um ein Beispiel zu gebrauchen, es werden etwa von irgend einem Verrückten ohne jeden Zusammenhang die Worte "Rationalismus" und "Sozialdemokratie" ausgestoßen und es wird gleichzeitig mit den von den Stimmen gesprochenen Worten "Fand Aufnahme" bei mir angeklopft, ob für die Begriffe "Rationalismus" und "Sozialdemokratie" noch Verständniß bei mir vorhanden sei, d. h. ob ich noch wisse, was diese Worte zu bedeuten haben.
Die Vorstellung einer bei mir jeweilig eingetretenen Verdummung ist eine so hartnäckige und der Grad der bei mir vorausgesetzten Dummheit ein so großer, daß man Tag für Tag von neuem bezweifelt, ob ich die Personen meiner Umgebung noch kenne, ob ich von den alltäglichen Naturerscheinungen, Kunst– und Gebrauchsgegenständen, sonstigen Vorgängen noch eine Vorstellung habe, ja sogar, ob ich überhaupt noch wisse, *wer ich selbst sei oder gewesen sei.* Die dem Examinierzwecke dienenden Worte "Fand Aufnahme" ertönen daher nach dem mit der Blickrichtung erfolgten Hinweise auf die betreffenden Erscheinungen oder Gegenstände, um noch einige weitere Beispiele anzuführen, in meinen Nerven selbst in der Weise, daß ich mit anhören muß "Der Geheime Rath — fand Aufnahme," "der Vorsteher (Oberpfleger) — fand Aufnahme," "Schweinebraten — fand Aufnahme," "Eisenbahn — fand Aufnahme," vor allen Dingen auch "Das will ein Senatspräsident gewesen sein — fand Aufnahme" usw. usw. Dies alles geschieht seit Jahren, Tag für Tag und Stunde für Stunde in tausendfältiger Wiederholung. Incredibile scriptu, möchte ich selbst hinzufügen, und doch ist Alles thatsächlich wahr, so wenig andere Menschen den Gedanken einer so totalen Unfähigkeit Gottes, den lebenden Menschen richtig zu beurtheilen, werden fassen können, und so langer Zeit es auch für mich bedurft hat, um mich an diesen Gedanken nach den unzähligen, hierüber gemachten Beobachtungen zu gewöhnen.
In ähnlicher Weise examinirend wird nun also auch beim Erscheinen der gewunderten Insekten verfahren. In jetziger Jahreszeit (Anfang September) sind beispielsweise bei meinen Spaziergängen im Garten die Schmetterlinge besonders zahlreich. Fast ohne Ausnahme erfolgt daher beim Auftreten eines Schmetterlings *erstens* die Blickrichtung auf das betreffende, offenbar soeben erst neugeschaffene Wesen und ertönen *zweitens* in meinen Nerven die von den Stimmen in dieselben hereingesprochenen Worte "Schmetterling — fand Aufnahme," d. h. man hat es für möglich gehalten, daß ich nicht mehr wisse, was ein Schmetterling sei und frägt also damit gewissermaßen bei mir an, ob der Begriff "Schmetterling" noch Eingang in mein Bewußtsein finde.
Ich sollte meinen, daß die vorstehenden Bemerkungen selbst dem nüchternsten Leser den Eindruck aufdrängen müssen, daß doch ganz merkwürdige Dinge mit mir vorgehen. Man könnte vielleicht nur zweifeln, ob ich die Wahrheit sagen *könne* und *wolle,* d. h. ob ich etwa zu Übertreibungen geneigt sei oder irgendwelchen Selbsttäuschungen unterliege. Demgegenüber darf ich von mir selbst behaupten, daß — mag man von meinen sonstigen geistigen Fähigkeiten denken, was man will — ich zwei Eigenschaften unbedingt für mich in Anspruch nehme, nämlich einmal *unverbrüchliche Wahrheitsliebe* und das andere Mal eine *mehr als gewöhnliche Schärfe der Beobachtungsgabe,* und daß das Vorhandensein dieser beiden Eigenschaften von Niemand, der mich in meinen gesunden Tagen gekannt hat oder der sich jetzt zum Zeugen meines ganzen Thuns und Lassens machen kann, in Zweifel gezogen werden wird.
In Betreff der gewunderten niederen Thiere (Insekten etc.) habe ich schon oben hervorgehoben, daß dabei gewisse Unterschiede nach der Verschiedenheit der Jahres– und Tageszeiten zu beobachten sind.
Auch Gott kann nicht zu beliebiger Zeit alles Mögliche schaffen. Vielmehr ist das Maß seiner Schöpferkraft von dem — für die Entstehung des Jahres– und Tageszeiten maßgebenden — Verhältnisse zwischen der Sonne und der Erde, und wie mir scheinen will, sogar von der jeweiligen Wetterlage abhängig. Dabei hat man sich zu erinnern, daß nach meinen bereits früher (Kap. I und Kap. VII) entwickelten Vorstellungen die Sonne nicht eigentlich als ein für Gott fremder Machtfaktor anzusehen ist, sondern in gewissem Sinne mit Gott selbst identifiziert werden muß, d. h. als das der Erde zunächst gelegene Werkzeug seiner schaffenden Wundergewalt sich darstellt. Mit anderen Worten: Gott kann jeweilig nur Dasjenige schaffen, wozu er sich nach den einmal eingerichteten räumlichen Beziehungen zwischen sich selbst und dem betreffenden Weltkörper und der dadurch bedingten Licht– und Wärmeausstrahlung in den Stand gesetzt hat. Demnach erscheinen Schmetterlinge nur am Tage, Wespen, Bienen und Hummeln vorzugsweise

an besonders warmen Tagen, Nachtvögel, Mücken und Motten dagegen am Abend, wo dieselben überdies — wie auch sonst —durch den Schein der Lampe angezogen werden.
Ob und inwieweit es mit den in Kap XV besprochenen gewunderten (sprechenden) Vögeln eine ähnliche Bewandtniß hat, ist eine schwer zu beantwortende Frage. Bereits in dem erwähnten Kapitel habe ich bemerkt, daß auch die sprechenden Vögel jeweilig denjenigen Vogelarten angehören, in denen sie sonst nach Verschiedenheit der Jahreszeiten bei uns aufzutreten pflegen. Ein wesentlicher Unterschied besteht aber jedenfalls insofern, als in den sprechenden Vögeln, wie ich aus den bereits früher angeführten Gründen anzunehmen habe, Reste verschiedener Menschenseelen stecken, was bei den gewunderten Insekten nicht der Fall ist. Der Klang der in meinen Kopf hineingesprochenen Stimmen theilt sich zwar, wenn eine Wespe oder Fliege längere Zeit in meiner Nähe schwirrt, dem Gesumme der genannten Thiere mit, sodaß dieselben ebenfalls zu sprechen *scheinen.* Dies ist aber, wie bei den übrigen, am Schlusse von Kap XVII erwähnten Geräuschen (Eisenbahnen, Kettendampfern u. s. w.) unzweifelhaft nur ein subjektives Gefühl. Dagegen tritt bei den gewunderten Insekten wiederum ein anderes interessantes Moment zu Tage, das eine weitere Bestätigung meiner Annahme, wonach es sich um neugeschaffene Wesen handelt, enthält. Je nach der *Gesinnung,* von der Gott mir gegenüber erfüllt ist, kommen nämlich in ganz regelmäßigem Wechsel *mehr* belästigende oder *weniger* belästigende Wesen zum Vorschein. Die Gesinnung aber wird, wie ebenfalls schon früher ausgeführt wurde, durch den Grad der jeweilig vorhandenen Seelenwohlust und das Maß der Entfernung, in welche sich Gott zurückgezogen hat, bestimmt; je weiter er sich entfernt hat und je geringer die Seelenwollust ist, desto unfreundlicher tritt er mir entgegen. Die Perioden freundlicherer und unfreundlicherer Gesinnung wechseln in rascher Folge an jedem einzelnen Tage vielfach miteinander. In den letzteren erscheinen daher z. B. in der Nacht Oehrlinge, Spinnen und dergleichen, am Tage Wespen, Hummeln usw., mit anderen Worten Thiere, deren Nähe besonders störend, Ekel oder auch — durch Stiche — Schmerz erregend auf den Menschen wirkt, in den ersteren aber Fliegen, Motten, Schmetterlinge u. s. w., die von mir kaum als eine nennenswerthe Belästigung empfunden werden.
Im Zusammenhang mit dem vorstehend Besprochenen habe ich endlich noch der sogenannten *"Schreckwunder",* als einer vermuthlich ebenfalls mit der schaffenden Wundergewalt Gottes in Verbindung stehenden Erscheinung, zu gedenken. "Schreckwunder" — der nicht von mir, sondern von den Stimmen herrührende Ausdruck ist der wenigstens ursprünglich damit beabsichtigten *Wirkung* entlehnt — werden seit Jahren in den verschiedensten Formen in meiner Nähe geübt.
In den früheren Jahren erschienen zuweilen, während ich im Bett lag — nicht schlafend, sondern in wachem Zustande — allerhand abenteuerliche, ich möchte sagen lindwurmartige Gestalten in unmittelbarer Nähe meines Bettes von ziemlicher Größe, annähernd der Größe meines Bettes entsprechend und so nahe, daß ich sie fast mit Händen hätte greifen können. Der Kategorie der "Schreckwunder" gehören wahrscheinlich auch an die "schwarzen Bären" und jedenfalls die "weißen Bären", die ich nach dem in Kap. VI Bemerkten zur Zeit meines Aufenthaltes in der Flechsig'schen Anstalt öfters gesehen habe. Schreckwunder in der Gestalt plötzlich auftauchender schwarzer Schatten erschienen seit Jahren und erscheinen auch jetzt noch tagtäglich, bei Tag und bei Nacht, während ich auf dem Korridor herumgehe oder Klavier spiele u. s. w. in meiner unmittelbaren Nähe, zuweilen eine der menschlichen Gestalt ähnliche Form annehmend. Ich kann sogar die Schreckwunder oder etwas Ähnliches willkürlich provozieren, wenn ich meine Hand vor eine weiße Fläche, etwa die weißgestrichene Stubenthür oder den mit weißer Glasur versehenen Ofen halte, indem dann ganz eigenthümliche Schattenverzerrungen, offenbar durch eine ganz besondere Veränderung der von der Sonne ausgehenden Lichtausstrahlung erzeugt, sichtbar werden. Daß es sich bei allen diesen Erscheinungen nicht um bloße subjektive Empfindungen ("Gesichtstäuschungen" im Sinne von Kräpelins Psychiatrie Seite 110) handelt, ist mir ganz unzweifelhaft, da jedesmal beim Erscheinen eines Schreckwunders meine Aufmerksamkeit im Wege der Blickrichtung (Verdrehens der Augen) noch besonders darauf hingelenkt wird. Es geschieht dies namentlich auch beim Klavierspielen, wo sicher meine Gedanken nach meiner eigenen freien Willensbestimmung mehr bei dem Augeneindrucke der Noten oder der durch die Schönheit der Musik erzeugten Empfindung weilen würden, und wo dann auf einmal meine Augen dergestalt herumgedreht werden, daß mein Blick auf ein an der Thür oder sonst in meiner Nähe erzeugtes Schattenbild fallen muß. Ich habe die Vermuthung — nur von einer solchen kann natürlich hierbei die Rede sein — daß die "Schreckwunder" vielleicht als die ersten Anfänge des göttlichen Schaffens anzusehen sind, die unter gewissen Umständen geeignet wären, sich zu "flüchtig hingemachten Männern" oder anderen dauernden Geschöpfen zu verdichten. Natürlich ist die schreckhafte *Wirkung* durch jahrelange Gewöhnung längst bei mir verlorengegangen; ich empfinde es jetzt höchstens noch als eine Belästigung, wenn meiner Aufmerksamkeit in der angegebenen Weise auf einmal eine andere Richtung angesonnen wird, als die Betrachtung derjenigen Gegenstände, die mich jeweilig wirklich interessieren.
In dem folgenden Kapitel sollen noch einige andere die Gottesnatur und das Wesen des göttlichen Schaffens betreffende Punkte erörtert werden.

19. Kapitel – Fortsetzung des Vorigen. Göttliche Allmacht und menschliche Willensfreiheit

Wenn ich in dem vorigen Kapitel der Überzeugung Ausdruck gegeben habe, daß eine Urzeugung (elternlose Zeugung) in der That stattfinde und zur Begründung der gewonnenen Überzeugung meine Wahrnehmungen hinsichtlich der gewunderten Insekten mitgetheilt habe, so bedarf die betreffende Behauptung gleichwohl einer gewissen Begrenzung, um gegen mißverständliche Auffassung gesichert zu sein. Ich kann diese Begrenzung am

besten vielleicht in dem Satze ausdrükken: es giebt *wieder* eine Urzeugung auf unserer Erde, seitdem weltordnungswidrige Zustände eingetreten sind, während vorher wahrscheinlich viele Jahrtausende hindurch von einer Urzeugung auf unserem Weltkörper nicht mehr die Rede gewesen ist. "Urzeugung" ist eben im Grunde weiter nichts als eine andere wörtliche Bezeichnung für das, was ich sonst — in Übereinstimmung mit der Sprache der Bibel und anderer Quellen der religiösen Überlieferung — ein Erschaffen durch göttliche Wunder genannt habe. Die von mir gewonnene Grundanschauung über das Verhältniß Gottes zu dem Schöpfungswerke geht also dahin, daß Gott die Ausübung seiner Wundergewalt auf unserer Erde — wie vermuthlich auf jedem anderen, zu gleicher Entwicklungshöhe gelangten Weltkörper — nur auf solange bethätigte, bis das Ziel des Schöpfungswerks mit der Erschaffung des Menschen erreicht war. Von diesem Zeitpunkte ab überließ er die geschaffene organische Welt gewissermaßen sich selbst, höchstens noch etwa in Ausnahmsfällen ab und zu mit einem Wunder eingreifend (vergl. Kap. I). Im Übrigen wendete er seine Thätigkeit nur noch anderen Weltkörpern und dem Heraufziehen der Seelen verstorbener Menschen zur Seligkeit zu; er selbst zog sich in ungeheure Entfernung zurück.

Es kann nicht in meiner Absicht liegen, eine eigentliche wissenschaftliche Begründung dieser Grundanschauung zu liefern; ich beabsichtige nicht ein wissenschaftliches Werk über die Entwickelungsgeschichte des Weltalls zu schreiben, sondern referire nur, was ich erlebt und erfahren habe, indem ich dabei zugleich die Folgerungen andeute, die daraus nach dem bis jetzt von mir erlangten Maße der Erkenntniß vielleicht gezogen werden dürfen. Die Bestätigung meiner Grundanschauung erwarte ich in der Hauptsache von der Gestaltung meiner eigenen persönlichen Schicksale, insofern danach wohl ein Zeitpunkt kommen wird, wo sich auch andere Menschen der Anerkennung der Thatsache, daß meine Person zum Mittelpunkte göttlicher Wunder geworden sei, nicht mehr werden entziehen können. Den wissenschaftlichen Ausbau der von mir nur angedeuteten Folgerungen und deren vielleicht nothwendige Berichtigung in manchen Einzelheiten müßte ich dann anderen Menschen überlassen. In diesem Sinne wende ich mich zur Fortsetzung des begonnenen Themas.

Ich nehme also an, daß das Ganze des Schöpfungswerks auf einem Weltkörper in dem Aufeinanderfolgen einzelner Schöpfungsakte bestanden hat, bei denen im Allgemeinen ein Fortschreiten von niederen Formen des organischen Lebens zu höheren Formen bemerkbar ist. Der letztere Gedanke ist bekanntlich nicht Neues, sondern mehr oder weniger Gemeingut aller derjenigen, die sich in neuerer Zeit mit entwickelungsgeschichtlichen Vorgängen beschäftigt haben. Die Streitfrage ist nur die, ob man bei diesem Fortschreiten das Walten eines blinden Zufalls annehmen soll, der sonderbarer Weise dazu führt, daß immer vollkommenere Dinge entstehen, oder ob man eine "intelligente Ursache" (Gott) anzuerkennen hat, die mit bewußtem Willen auf Entstehung der höheren Formen hinarbeitet. Das Vorhandensein einer gewissen "Zielstrebigkeit" (Du Prel) müssen selbst solche Forscher einräumen, die sonst geneigt sind, die "Zähigkeit deistischer Vorstellungen" nur aus einer bei der Mehrzahl der Menschen vorhandenen Schwäche des Denkens zu erklären. Für mich ist nach dem Gesammtinhalte der gegenwärtigen Arbeit die Existenz eines lebendigen Gottes zur unmittelbaren Gewißheit geworden. Ich kann es daher versuchen, das Verhältniß zwischen Gott und der geschaffenen Welt unter dem Lichte der mir zuTheil gewordenen übersinnlichen Eindrücke einer ganz neuen Betrachtungsweise zu unterziehen.

Wie bereits im Kap. I erwähnt, stehe ich der Frage, ob auch die Weltkörper selbst (Fixsterne, Planeten u. s. w.) von Gott geschaffen worden sind, ebenso unwissend gegenüber wie im Grunde genommen alle anderen Menschen; ich muß daher die Möglichkeit, daß es mit der Nebularhypothese von Kant–Laplace seine Richtigkeit habe, gelten lassen. In Betreff der organischen Welt will es mir scheinen, als ob man genöthigt sei, einen sehr wesentlichen Unterschied des Schöpfungsvorgangs hinsichtlich der Pflanzenwelt auf der einen und hinsichtlich der Thierwelt auf der anderen Seite anzunehmen. Denn man kann sich zwar vorstellen, daß etwa minimale Theile göttlicher Nerven (Strahlen) bei der ihnen durch den Schöpfungsakt gegebenen Veränderung die Form von *Thierseelen* annehmen, die doch, so niedrig sie auch sonst stehen mögen, wenigstens noch die *eine* Eigenschaft des *Selbstbewußtseins* mit den göttlichen Strahlen gemeinsam haben. Allein kaum faßbar ist es wenigstens für den Menschen, daß göttliche Strahlen in *Pflanzen* aufgehen sollten, die, wenn auch in gewissem Sinne lebend, so doch des Selbstbewußtseins entbehrende Wesen sind. Vielleicht hat man also an die Möglichkeit zu denken, daß zur Erschaffung der Pflanzenwelt der bloße Abglanz der Strahlenvertheilung, der durch Vermittelung des Sonnenlichts auf die Erde fällt, unter gewissen günstigen Vorausetzungen genügte, sodaß etwa eine Annäherung Gottes, welche zu dem Zwecke stattfand, um auf der Venus eine organisirte Thierwelt zu schaffen, gleichzeitig den Erfolg haben konnte, auf der damals noch weniger entwickelten Erde wenigstens eine Pflanzenwelt ins Leben zu rufen. Indessen stehen mir für Betrachtungen der vorstehenden Art irgendwelche göttliche Eingebungen nicht zu Gebote; ich würde mich daher vielleicht in unfruchtbaren Spekulationen verirren, in denen mich jeder naturwissenschaftlich gebildete Forscher handgreiflicher Irrthümer überführen könnte, wenn ich den Faden dieser Betrachtungen noch weiter ausspinnen wollte. Einen sehr viel sicheren Anhalt habe ich schon für die Annahme, daß das Vermögen, sich in *Thiere* aller Art, in letzter Linie den Menschen umzuwandeln, diese Geschöpfe aus sich selbst hervorzubringen, als *latente Fähigkeit* in den göttlichen Strahlen gewissermaßen im Keime enthalten ist.

Hier stehen mir verschiedene überaus merkwürdige Erfahrungen, Wahrnehmungen zu Gebote. Vor allen Dingen sei erwähnt, daß die Strahlen (Nerven) des oberen Gottes, wenn sie in Folge der Anziehungskraft sozusagen zu mir herabgeschleudert wurden, lange Zeit hindurch und in einer überaus großen Anzahl von Fällen in meinem Kopfe selbst *das Bild einer menschlichen Gestalt darboten.* Durch einen glücklichen Zufall bin ich hier in der Lage, anstatt einer Beschreibung in Worten auf eine wirklich vorhandene Abbildung verweisen zu können, die dem Bilde, das ich oft in meinem Kopfe gesehen habe, mit einer geradezu überraschenden Ähnlichkeit entspricht. In dem 5. Bande der

"Modernen Kunst" (Berlin, Verlag von Richard Bong) findet sich der Abdruck eines Gemäldes von Pradilla "Liebesreigen"; in der linken oberen Ecke dieses Bildes ist eine weibliche Gestalt sichtbar, die mit vorgestreckten Armen und gefalteten Händen von oben herabkommt. Man braucht diese Gestalt nur in das Männliche zu übersetzen, um ein ziemlich genaues Bild von der Erscheinung zu haben, in welcher die Nerven des oberen Gottes — wie schon erwähnt in sehr zahlreichen Fällen — beim Herabkommen in meinem Kopfe sich darstellten. Kopf, Brust und Arme waren deutlich unterscheidbar; die letzteren wurden dabei seitlich geschwungen, gleichsam als ob die betreffenden Nerven gegen ein ihrer Annäherung geschaffenes Hinderniß — die damals von der Flechsig'schen Seele eingerichtete Überspannung des Himmelsgewölbes mit Nerven, vergl. Kap. VIII — sich Bahn brechen wollten. Nicht minder gewähren mir die Strahlen des niederen Gottes (Ariman) in meinem Kopfe sehr oft das Bild eines Menschenantlitzes und zwar in der Weise, daß (sobald Seelenwollust vorhanden ist) der betreffende Mensch mit der Zunge zu lecken scheint, ähnlich wie es wohl Menschen ab und zu zu machen pflegen, wenn ihnen etwas besonders gut schmeckt, mit anderen Worten wenn sie unter dem Eindruck eines sinnlichen Behagens stehen.
Ich habe ferner in diesem Zusammenhange nochmals auf die in den früheren Kapiteln (Kap. VI, XI) mehrfach erwähnte Erscheinung der "kleinen Männer" zurückzukommen. Wenn ich hiernach in einer überaus großen Zahl von Fällen zu beobachten hatte, daß Seelen (Strahlen) unter gewissen Voraussetzungen in der Gestalt von Miniaturmenschen in meinem Kopfe oder an irgendwelchem meiner Körpertheile auftraten, so scheint mir die Annahme sehr nahe zu liegen, daß die Fähigkeit, unter gewissen Umständen sich in Menschengestalt zu verwandeln oder Mensch zu werden, als eine in dem innersten Wesen der göttlichen Strahlen liegende Potenz derselben anzusehen sei. Auch fällt unter diesem Gesichtspunkte ein ganz neues Licht auf das bekannte Bibelwort: "Er schuf den Menschen Ihm zum Bilde; zum Bilde Gottes schuf er ihn." Es gewinnt den Anschein, als ob diesem Bibelworte eine gewisse *buchstäbliche* Bedeutung beigemessen werden dürfe, die ihm Menschen wohl bisher noch kaum beizulegen gewagt haben.
Der Mensch war sonach vermuthlich das Höchste, was Gott überhaupt erschaffen konnte. Alle anderen geschaffenen Wesen bildeten nur eine unendlich lange Kette von Vorbereitungen, mit denen Gott dem letzten Ziele, der Erschaffung des Menschen, zustrebte. Bloß Menschen zu erschaffen, wäre selbstverständlich ein Unding gewesen, da der Mensch, um sich zu behaupten, an das Vorhandensein zahlreicher niederer Thierformen, die ihm theils zur Nahrung, theils zu anderen Zwecken dienen, gebunden ist. Die Fähigkeit, den Menschen zu erschaffen, schloß aber als das Höhere die Fähigkeit, die niederen Thierformen zu erschaffen, als das Mindere in sich. Der Mensch konnte also erst erschaffen werden, wenn der Boden für sein Erscheinen vorbereitet war. In der langen Reihe der Thierformen, die vor ihm erschaffen wurden, ist eine immer größere Annäherung an den Bau des Menschen nicht zu verkennen.
Mit der Erschaffung jeder einzelnen Art war voraussetzlich für Gott das Schöpfungswerk *in Betreff dieser Art,* mit Erschaffung des Menschen, das *ganze* Schöpfungswerk abgeschlossen. Jeder einzelnen Art war durch die vorher geschaffenen Daseinsbedingungen, durch die Fortpflanzungsfähigkeit und durch die Fortdauer der Sonnenwärme die Möglichkeit der Selbstbehauptung gegeben. In welchem Maße dies den einzelnen Arten und in weiterer Folge den zu denselben gehörigen Individuen gelang, blieb der Widerstandsfähigkeit der Arten und der Geschicklichkeit der Individuen überlassen, unterlag aber nicht mehr der unmittelbaren Einwirkung Gottes.
An das vorstehend Ausgeführte will ich noch einige, an früherer Stelle (Kap. XIII) vorbehaltene Bemerkungen über das Verhältniß der göttlichen Allmacht und Allwissenheit zur menschlichen Willensfreiheit anschließen. Die Frage, ob Gott das Zukünftige wisse, und in welcher Weise eine Bejahung dieser Frage mit der unzweifelhaft vorhandenen Willensfreiheit des Menschen sich vereinigen lasse, hat von jeher die Menschen beschäftigt. Um den richtigen Standpunkt zu gewinnen, hat man sich zu vergegenwärtigen, daß es für Gott in gewissem Sinne weder Vergangenheit noch Zukunft giebt: *Für sich selbst* hat Gott von einer kommenden Zeit weder besondere Glücksumstände, noch widrige Schicksale zu erwarten; er bleibt sich zu allen Zeiten gleich; dies liegt im Begriff der Ewigkeit. Wird aber die Frage so gestellt, ob Gott die Zukunft *der von ihm geschaffenen Wesen* — Arten und Individuen — wissen könne, so wird diese Frage meines Erachtens am besten an der Hand von Beispielen erörtert. Ich werfe daher die Fragen auf: Besteht eine göttliche Allwissenheit in Betreff der Zukunft in dem Sinne, daß Gott im Voraus auch wissen könne
1) bis zu welchem Lebensalter es ein Jeder der vielen auf der Erde lebenden Millionen von Menschen bringen werde?
2) Ob und welche einzelne Mücken innerhalb eines gegebenen Zeitraumes einer Spinne in dem von ihr gesponnenen Gewebe einzufangen gelingen werde?
3) Auf welche der Hunderttausende von Loosnummern in einer Lotterie das große Loos gezogen werden werde?
4) Unter welchen Bedingungen in dem gerade jetzt von Japan und den europäischen Großmächten gegen China geführten Kriege dereinst der Friede geschlossen werden werde?
Ich glaube mit der Wahl der vorstehenden Beispiele ziemlich genau den Ton getroffen zu haben, in dem meines Wissens die scholastische Philosophie des Mittelalters die Frage der Prädestination und die damit zusammenhängenden Fragen in der That Jahrhunderte lang behandelt hat. Man braucht die obengenannten Fragen eigentlich nur aufzuwerfen. um den Widersinn zu erkennen, der in einer Bejahung derselben liegen würde. In allen den gewählten Beispielen handelt es sich um Fragen, die für die betreffenden Einzelwesen, beziehentlich Völker, von höchstem Interesse, zum Theil geradezu Lebensfragen sind; für Gott sind dieselben in gewissem Sinne sämmtlich gleichwerthig unbedeutend. Gott hat alle von ihm geschaffenen Arten (und demnach mittelbar auch die dazu gehörigen Einzelindividuen) mit den zu ihrer Selbsterhaltunf erforderlichen Voraussetzungen ausgestattet; inwieweit

sie sich diese Voraussetzungen zu Nutze machen und welche Erfolge sie damit erzielen, bleibt den betreffenden Wesen überlassen, kann demnach von Gott nicht im Voraus erkannt werden. Damit ist selbstverständlich nicht ausgeschlossen, daß Gott den von ihm geschaffenen höheren Formen, also namentlich der Erhaltung des Menschengeschlechts als ganzen oder einzelner Theile desselben ein erhöhtes Interesse zuwendete und daher in geeigneten Fällen ausnahmsweise auch nachträglich noch mit Wundern eingriff. Auch in diesen Fällen aber wird sich nicht annehmen lassen, daß dauernde Erfolge durch die aufgewandten göttlichen Machtmittel allein schon verbürgt gewesen seien.
Alles, was ich bisher in diesem Kapitel ausgeführt habe, bezieht sich auf *weltordnungsmäßige Zustände.* Aus Anlaß meines Falles hat sich in den betreffenden Verhältnissen eine tiefgreifende Veränderung vollzogen, deren Tragweite auch ich nicht vollkommen zu übersehen vermag. Dadurch, daß Gott genöthigt worden ist, sich näher an die Erde heranzuziehen und dauernd in (relativer) Nähe derselben zu bleiben, ist die Erde — vielleicht mit Vernachlässigung anderer Weltkörper und jedenfalls mit Einstellung der Neubegründung von Seligkeiten — wieder zum andauernden Schauplatz göttlicher Wunder geworden. Im Zustande völliger Unthätigkeit zu verharren ist, wie es scheint, für Strahlen unmöglich; das Schaffen (Wundern) liegt einmal in ihrer Natur; nachdem die Erfüllung der ihnen weltordnungsmäßig obliegenden Aufgaben wenigstens vorläufig zur Unmöglichkeit geworden ist, wendet sich die Wundergewalt anderen Dingen zu, wobei allerdings meist nur zwecklose Kraftäußerungen zu Tage treten, die der dauernden Erfolge ermangeln.
Gewundert wird in erster Linie an meiner Person und an allen Gegenständen, mit denen ich mich beschäftige; gewundert werden alle Lebensäußerungen von Menschen, die sich in meiner Nähe befinden, indem ihre Nerven durch Strahleneinwirkung zum Sprechen, zur Ausübung aller natürlichen Funktionen, zum Husten, zum Niesen, selbst zu Blähungen und zum Ausleeren u. s. w. in Bewegung gesetzt werden; gewundert wird auch an lebenden Thieren meiner Umgebung, indem, wie mir nach den darüber gemachten Beobachtungen unzweifelhaft geworden ist, z. B. auch das Wiehern der Pferde, das Bellen der Hunde u. s. w. durch entsprechende Einwirkung auf die Nerven dieser Thiere hervorgerufen wird. Gewundert wird endlich auch durch Neuerschaffung von niederen Thieren (der im vorigen Kapitel erwähnten Insekten u. s. w.) — Alles eigentlich zwecklos, da die lebenden Thiere und Menschen die Fähigkeit zu den betreffenden Lebensäußerungen schon ohnedies besitzen würden, und die neuerschaffenen Insekten zu Gattungen gehören, die auch ohnedies schon in zahlreichen Exemplaren vorhanden sind und es sich hierbei also nicht darum handelt, neue Arten ins Leben zu rufen.
Die Bethätigung der Wundergewalt kommt daher in allen und jeden Punkten in Ansehung meiner auf zwecklose Quälerei, in Ansehung anderer Menschen und Thiere auf leere Spielerei hinaus. Für Gott ist der geschilderte Zustand — wie bereits früher bemerkt worden ist —ebenfalls mit Mißständen verknüpft, indem die jeweilig nur kurze Zeit andauernde Freude über die neuerschaffenen Dinge alsbald durch Angstzustände abgelöst wird, bei denen die in Folge der Anziehungskraft von der Gesammtmasse losgelösten Gottesnerven "Hülfe" rufend zu mir herunterkommen. Ob und wie es etwa möglich sein wird, diese für alle Theile unerquicklichen Verhältnisse dereinst wieder in normale, weltordnungsmäßige Bahnen überzuleiten, darüber kann ich der Natur der Sache nur Vermuthungen haben, rücksichtlich deren ich mich vielleicht am Schlusse dieser Arbeit noch in einigen Betrachtungen ergehen werde.

20. Kapitel – Egozentrische Auffassung der Strahlen in Betreff meiner Person. Weitere Gestaltung der persönlichen Verhältnisse

In Bezug auf die Unfähigkeit Gottes, den lebenden Menschen als Organismus zu verstehen und namentlich dessen Denkthätigkeit richtig zu beurtheilen, habe ich noch einen Punkt nachzutragen, der in mehrfacher Hinsicht für mich von Bedeutung geworden ist. Ich kann diesen Punkt kurz dahin bezeichnen, daß *Alles, was geschieht, auf mich bezogen wird.* Indem ich den vorstehenden Satz niederschreibe, bin ich mir vollkommen bewußt, daß es für andere Menschen nahe liegt, dabei an eine krankhafte Einbildung auf meiner Seite zu denken; denn ich weiß sehr wohl, daß gerade die Neigung, Alles auf sich zu beziehen, Alles, was geschieht, mit der eigenen Person in Verbindung zu bringen, eine bei Geisteskranken häufig vorkommende Erscheinung ist. In Wirklichkeit liegt jedoch in meinem Falle der Sache gerade umgekehrt. Nachdem Gott zu mir in ausschließlichen Nervenanhang getreten ist, bin ich für Gott in gewissem Sinn der Mensch schlechthin oder der einzige Mensch geworden, um den sich Alles dreht, auf den Alles, was geschieht, bezogen werden müsse und der also auch von seinem Standpunkte alle Dinge auf sich selbst beziehen solle.
Diese durchaus verkehrte Auffassung, die natürlich anfangs auch für mich vollkommen unbegreiflich war und deren Vorhandensein ich erst durch jahrelange Erfahrungen als Thatsache anzuerkennen genöthigt worden bin, tritt bei jeder Gelegenheit und bei den verschiedensten Anlässen für mich zu Tage. Wenn ich z. B. ein Buch oder eine Zeitung lese, so meint man, daß die darin enthaltenen Gedanken meine eigenen Gedanken seien; wenn ich ein Lied oder den Klavierauszug einer Oper auf dem Klaviere spiele, so glaubt man, daß der Text des Liedes oder der Oper jeweilig meine eigenen Empfindungen ausdrücke. Es ist dieselbe naive Unkenntniß, vermöge deren man zuweilen bei ungebildeten Personen, die das Theater besuchen, die Vorstellung antrifft, daß dasjenige, was von den Schauspielern gesprochen wird, die eigenen Gefühle derselben wiedergebe oder daß die Schauspieler die dargestellten Personen wirklich seien. Auf mich kann es natürlich oft nur erheiternd wirken, wenn ich etwa beim Spielen der Arien aus der Zauberflöte "Ach ich fühl's, es ist verschwunden, ewig hin der Liebe Glück" oder "Der Hölle Rache kocht in meinem Herzen, Tod und Verzweiflung flammen um mich her" Stimmen in meinem Kopfe vernehme, die von der

Voraussetzung ausgehen, daß ich nunmehr also wirklich mein Glück für ewig verloren halte, von Verzweiflung erfaßt sei usw. Indessen wolle man auf der anderen Seite auch die Geduldsprobe nicht unterschätzen, die mir durch das jahrelange Anhörenmüssen des entsetzlichen Blödsinns zugemuthet worden ist, der in dem Dazwischenwerfen der Fragen: "Warum sagen Sie's (nicht laut)?" und "Fand Aufnahme" bei Veranlassungen der bezeichneten Art liegt. Der Unsinn ist ein so toller, daß ich lange Zeit im Zweifel gewesen bin, ob ich denselben wirklich auf Rechnung Gottes selbst setzen solle oder nicht vielmehr nur auf Rechnung irgendwelcher untergeordneter geistloser Wesen, die auf entfernten Weltkörpern nach Art der "flüchtig hingemaditen Männer" geschaffen worden seien, um von dort aus zur Besorgung des Aufschreibe– und Abfragegeschäftes verwendet zu werden.

Die Gründe des Für und Wider habe ich in meinen "kleinen Studien" oft erwogen, wo derjenige, der sich für Einzelheiten interessieren sollte, das Nähere nachlesen könnte. Indessen neige ich doch, ohne endgültig absprechen zu wollen, der Auffassung zu, daß der entfernte Gott selbst es ist, der die angegebene thörichte Fragstellung veranlaßt, also von dem derselben zu Grunde liegenden Irrthum beherrscht ist. Die Unkenntniß der menschlichen Natur und des menschlichen Geistes, die sich hierin äußert, ist im Grunde genommen nicht größer, als diejenige, die auch in anderen Erscheinungen zu Tage tritt, bei denen ich Gott selbst für betheiligt erachten muß z. B. in der Behandlung der Ausleerungsfrage, um mich einmal kurz so auszudrücken (Kap. XVI am Ende), in der Annahme, daß Nichtsdenken mit Blödsinn identisch sei, daß die Nervensprache die wirkliche Sprache des Menschen sei (Kap. XIII) u. s. w. u. s. w.

Daß Gott *in Ansehung des mir gegenüber entstandenen weltordnungswidrigen Verhältnisses* keinesfalls auf Unfehlbarkeit Anspruch machen kann, geht für mich unzweifelhaft daraus hervor, daß jedenfalls *er selbst* es gewesen ist, der die gesammte Richtungslinie der gegen mich verfolgten Politik bestimmt und die damit im Zusammenhang stehenden Systeme des Aufschreibens, des Nichtausredens, des Anbindens an Erden usw. eingerichtet hat. Diese Politik verfolgt aber eben ein unmögliches Ziel. Ein Jahr lang etwa habe zwar auch ich, wie schon früher erwähnt, bei meiner damaligen völligen Unbekanntschaft mit der Wirkung der Wunder und bei den außerhalb aller menschlichen Erfahrung liegenden Schrecknissen, die mir dadurch bereitet wurden, für meinen Verstand fürchten zu müssen geglaubt. Seit nunmehr mindestens fünf Jahren bin ich mir aber völlig klar darüber geworden, daß die Weltordnung die Mittel, einem Menschen den Verstand zu zerstören, auch Gott nicht an die Hand giebt. Gott dagegen läßt sich auch jetzt noch von der entgegengesetzten Auffassung leiten, die auf die Vorstellung der Möglichkeit "mich liegen zu lassen" hinauskommt, richtet dieser Auffassung entsprechend fortgesetzt neue Systeme ein und liefert mir Tag für Tag fast genau in derselben Form die Beweise, daß es ihm heute ebensowenig, wie vor Jahren, möglich ist, von der betreffenden irrthümlichen Vorstellung loszukommen. Damit erachte ich es, wie ich auch hier wieder betonen will, keineswegs für unvereinbar, daß Gott in der ihm nach der Weltordnung eigentlich zukommenden Sphäre seines Wirkens von ewiger Weisheit erfüllt sei.

Das Ansinnen, Alles, was geschieht und demnach auch Alles, was von anderen Menschen gesprochen wird, auf mich zu beziehen, wird namentlich bei meinen regelmäßig stattfindenden Spaziergängen in dem. Garten der hiesigen Anstalt an mich gestellt. Dadurch hat sich für mich der Aufenthalt in dem Anstaltsgarten von jeher besonders schwierig gestaltet; es hängen auch damit die Rohheitsscenen zusammen, zu denen es in früheren Jahren zuweilen zwischen mir und anderen Patienten der Anstalt gekommen ist. Schon längst ist die in meinem Körper steckende Seelenwollust so stark geworden, daß jeweilig in kürzester Frist die Vereinigung aller Strahlen herbeigeführt wird, mit der die Vorbedingungen des Schlafes gegeben wären; man kann mich daher schon seit Jahren nicht mehr zwei Minuten ruhig auf einer Bank allein sitzen lassen, auf welcher ich — namentlich bei etwaiger Ermüdung in Folge einer vorausgegangenen mehr oder weniger schlaflosen Nacht —in Schlaf verfallen würde, sondern muß *dann* sofort zu den sogenannten "Störungen" (vergl. Kap. X) vorschreiten, die den Strahlen es ermöglichen, sich wieder zurückzuziehen. Diese "Störungen" werden bald in der harmloseren Weise geübt, daß Insekten der in Kap. XVIII erwähnten Art gewundert werden, bald aber auch in der Weise, daß man andere Patienten der Anstalt auf mich einsprechen, oder dieselben irgendwelchen Lärm, am liebsten in meiner unmittelbaren Nähe machen läßt. Daß es sich auch hier um auf Wundern beruhende Anregung der betreffenden Menschennerven handelt, unterliegt nicht dem geringsten Zweifel, da jedesmal die früher (Kap. VII und Kap. XV) geschilderte Erscheinung hervortritt, daß ich die gesprochenen Worte zugleich mit einem gegen meinen Kopf geführten Streiche von mehr oder weniger schmerzhafter Wirkung empfinde.

Da die Patienten überwiegend aus Verrückten von geringerem Bildungsgrade und roher Sinnesweise bestehen, so kommen dabei in der Regel gemeine Schimpfworte heraus, die ich nach der Absicht der Strahlen auf mich beziehen soll. In einzelnen Fällen hat man mich sogar ohne jeden vorausgegangenen Wortwechsel thatsächlich anfallen lassen, wie dies z. B. einmal von Seiten eines gewissen Dr. D., während ich ruhig mit einem anderen Herrn Schach spielte, geschehen ist. Ich meinerseits habe mich von jeher von dem Bestreben leiten lassen, die gegen mich geschleuderten Insulten als von Verrückten ausgehend, wenn irgend thunlich, zu ignoriren. — Indessen hat die Möglichkeit der Ignorirung doch ihre Grenzen; wenn, was früher sehr oft vorgekommen ist und auch jetzt noch nicht selten geschieht, die Verrückten mir gar zu dicht auf den Leib rücken oder ungeachtet der ihnen durch Schweigen bezeigten Verachtung das belästigende Geschimpfe nicht einstellen, so bleibt mir, wenn ich mir nicht selbst im Lichte der Feigheit erscheinen will, zuweilen nichts anderes als eine wörtliche Erwiderung übrig. Da bei solchen Gelegenheiten ein Wort das andere zu geben pflegt, so ist es dann in früheren Jahren zu wirklichen Prügelscenen gekommen, wobei ich übrigens die Genugthuung gehabt habe — obwohl gleichzeitig mit Heftigkeit namentlich an meiner Kniescheibe gewundert wurde, um mich kampfunfähig zu machen — noch jedesmal den Angreifer zu Boden zu strecken.

Seit einigen Jahren habe ich es glücklicher Weise vermeiden können, daß es bis zu offener Prügelei gekommen ist, indessen ist auch jetzt noch bei jedem Spaziergang im Garten ein außerordentlidier Aufwand von Takt und Mäßigung von meiner Seite erforderlich, um wirkliche Skandalscenen zu verhindern. Denn die Methode, die Verrückten mit beleidigenden Redensarten auf mich zu hetzen, dauert auch jetzt noch fort, und gleichzeitig läßt mich das thörichte Gewäsch der Stimmen "Fand Aufnahme," "Warum sagen Sie's (nicht laut?)", "Weil ich dumm bin" oder auch "Weil ich Furcht habe" u. s. w. mich immer noch die Absicht Gottes, daß ich die beleidigenden Redensarten auf mich beziehen soll, erkennen.
Um möglichst Ruhe und Anstand zu erhalten und gleichzeitig Gott gegenüber den präsenten Beweis der Unversehrtheit meines Verstandes zu liefern, habe ich es mir daher schon seit Jahren zur Gewohnheit gemacht, bei den Nachmittagsspaziergängen jedesmal mein Schachbrett mit in den Garten zu nehmen und wenigstens einen größeren Teil der Zeit schachspielend zu verbringen. Ich habe dies auch während der Winter, wo das Schachspielen stehend erfolgte, jeweilig bis auf kurze Perioden strengster Kälte durchgeführt; solange ich Schach spiele, herrscht eben verhältnißmäßige Ruhe. Ähnlidien Widerwärtigkeiten bin ich auch auf meinem Zimmer ausgesetzt, wo fortwährend — als sogenannte "Störung" — ein zweckloses Eindringen anderer Patienten stattfindet; der Zusammenhang mit übersinnlichen Dingen ist mir auch hier ganz unzweifelhaft.
Alle diese Vorkommnisse in Verbindung mit anderen Erwägungen haben seit etwa Jahresfrist den Entschluß in mir zur Reife gebracht, für eine absehbare Zukunft meine Entlassung aus der hiesigen Anstalt zu betreiben. Ich gehöre eben unter gebildete Menschen, nicht unter Verrückte; sobald ich mich unter gebildeten Menschen bewege, wie z. B. an der Tafel des Anstaltsvorstandes, an der ich seit Ostern d. J. (1900) die Mahlzeiten einnehme, fallen auch manche der durch die Wunder verursachten Übelstände, insbesondere das sogenannte Brüllen weg, weil ich solchenfalls Gelegenheit habe, durch Betheiligung an einer laut geführten Unterhaltung mich Gott gegenüber über den ungeschmälerten Besitz meiner Verstandeskräfte auszuweisen. Ich bin zwar nervenkrank, leide aber keinesfalls an einer Geisteskrankheit, die zur Besorgung der eigenen Angelegenheiten unfähig macht, (§ 6 B.G.B. für das Deutsche Reich) oder die aus Gründen des öffentlichen Rechts meine Festhaltung in einer Anstalt gegen meinen Willen geboten erscheinen lassen könnte.
Nachdem ich daher vor Jahren einmal zufällig in Erfahrung gebracht hatte, daß bereits Ende 1895 eine vorläufige Vormundschaft über mich verhängt worden ist, habe ich im Herbst vorigen Jahres (1899) selbst die Anregung dazu gegeben, daß die zuständigen Behörden sich darüber, ob die Vormundschaft in eine endgültige zu verwandeln oder aufzuheben sei, schlüssig machen möchten. Auf Grund eines von der hiesigen Anstaltsdirektion erstatteten Gutachtens und einer im Januar, d. J. (1900) erfolgten gerichtlichen Vernehmung ist darauf allerdings, entgegen meinen Erwartungen, im März d. J. sogar ein förmlicher Entmündigungsbeschluß von dem Königlichen Amtsgerichte Dresden gegen mich erlassen worden. Ich habe jedoch diesen Beschluß, da ich dessen Begründung für unzutreffend halten mußte, mittelst einer nach den einschlagenden Bestimmungen der Civilprozeßordnung gegen die K. Staatsanwaltschaft beim Landgerichte Dresden gerichteten Klage auf Aufhebung der Entmündigung angefochten. Die Entscheidung des Prozeßgeridits, des Königl. Landgerichts Dresden steht noch aus, wird aber voraussichtlich jedenfalls noch im Laufe dieses Jahres erfolgen. Nähere Mittheilungen über den bisherigen Verlauf des Prozesses kann ich mir ersparen, da, wenn jemals das Prozeßmaterial auch für weitere Kreise Interesse gewinnen sollte, die Akten des Kgl. Amtsgerichts und des Kgl. Landgerichts Dresden vollständig Auskunft darüber gewähren. In meinen zu diesen Akten gekommenen Vorstellungen sind allerdings auch einige Ausführungen enthalten, die meinen religiösen Vorstellungskreis berühren.
Fast unmerklich hat mich der Zusammenhang des gegenwärtigen Kapitels von Betrachtungen über die Natur Gottes wieder auf meine eigenen Angelegenheiten zurückgeführt. Ich will daher noch einige Bemerkungen hierüber anschließen. Meine äußeren Lebensverhältnisse haben sich in neuerer Zeit namentlich auch in Ansehung der Behandlung, die mir von Seiten der Anstaltsverwaltung zu Theil wird, nicht unerheblich günstiger, ich möchte sagen menschenwürdiger gestaltet, nicht zum geringsten Theile wohl unter dem durch meine schriftlichen Arbeiten gewonnenen Eindrucke, daß man es doch bei mir möglicher Weise mit Erscheinungen zu thun habe, die außerhalb des Gebietes der gewöhnlichen wissenschaftlichen Erfahrung liegen. Mein körperliches Befinden ist schwer zu beschreiben; im Allgemeinen findet ein rapider Wechsel zwischen hochgradigem körperlichen Wohlbefinden und allerhand mehr oder weniger schmerzhaften und widerwärtigen Zuständen statt. Das Gefühl körperlichen Wohlbefindens beruht auf der zu gewissen Zeiten hochgradig entwickelten Seelenwollust, dieselbe ist nicht selten so stark, daß es namentlich beim Liegen im Bette nur eines geringen Aufwands von Einbildungskraft für mich bedarf, um mir ein sinnliches Behagen zu verschaffen, das eine ziemlich deutliche Vorahnung von dem weiblichen Geschlechtsgenusse beim Beischlafe gewährt.
Ich komme auf diesen Punkt im folgenden Kapitel des Näheren zurück. Auf der anderen Seite treten in Folge der gegen mich geübten Wunder eben abwechselnd damit (nämlich jedesmal, wenn Gott sich wieder zurückzieht), allerhand schmerzhafte Zustände ein, fast ohne Ausnahme ganz plötzlich und ebenso fast regelmäßig nach kurzer Zeit wieder verschwindend. Außer den bereits früher erwähnten Erscheinungen kommen u. A. ischiadische Schmerzen, Wadenkrampf, Lähmungserscheinungen, plötzliches Hungergefühl, und dergleichen vor, früher waren auch Hexenschuß und Zahnschmerzen nicht selten. Der Hexenschuß war eine Zeit lang (als ich noch in der Zelle schlief) zuweilen so heftig, daß ich mich nur unter gleichzeitigem — halb und halb *willkürlich* zu diesem Zwecke ausgestoßenem — Schmerzensschrei vom Lager erheben konnte; auch die Zahnschmerzen waren zuweilen so stark, daß sie jede geistige Beschäftigung unmöglich machten. Noch jetzt habe ich fast ununterbrochen mit einer Art von

Kopfschmerzen zu thun, die zweifellos keinem anderen Menschen bekannt und mit gewöhnlichen Kopfschmerzen kaum zu vergleichen ist. Es sind die ziehenden oder zerrenden Schmerzen, welche dadurch entstehen, daß die an Erden angebundenen Strahlen jeweilig, nachdem die Seelenwollust einen gewissen Grad erreicht hat, wieder einen Rückzug zu bewerkstelligen versuchen. Das in solchen Fällen meist gleichzeitig eintretende Brüllwunder verursacht bei öfterer Wiederholung ebenfalls eine sehr unangenehme Erschütterung des Kopfes; tritt dasselbe, während ich irgend etwas esse, ein, so muß ich mich sehr in Acht nehmen, daß ich den Mundinhalt nicht ausspeie. Der jähe Wechsel des Befindens bringt es mit sich, daß der Gesammtzustand eigentlich ein verrückter zu nennen ist und demnach auch das ganze Leben, das ich führen muß, in gewissem Maße das Gepräge der Verrücktheit an sich trägt, dies umsomehr, als auch meine Umgebung überwiegend aus Verrückten besteht, die natürlich ihrerseits dazu beitragen, daß allerhand unvernünftige Dinge geschehen.
Selten ist es mir möglich, bei einer und derselben Beschäftigung lange auszuharren; sehr häufig macht vielmehr das Eintreten von Kopfschmerzen bei anhaltendem Lesen, Schreiben oder dergleichen einen Wechsel in der Beschäftigung nöthig. Ich bin vielfach darauf angewiesen, meine Zeit mit kleinen Tändeleien hinzubringen; *körperlich* befinde ich mich hierbei (außer beim Klavierspielen) am wohlsten. Ich habe mich daher in den vergangenen Jahren vielfach mit mechanischen Arbeiten, Klebereien, Ausmalen von Bildern und dergleichen beschäftigen müssen; ganz besonders empfehlen sich, vom Standpunkte des körperlichen Wohlbefindens aus betrachtet, solche Arbeiten, die in das weibliche Fach einschlagen, also Nähen, Staubwischen, Bettmachen, Reinigen von Geschirr und dergleichen. Es kommen auch jetzt noch Tage vor, wo ich mich außer mit Klavierspielen fast nur mit solchen Kleinigkeiten beschäftigen kann, d. h. wo der Zustand meines Kopfes jede andere, dem *geistigen* Bedürfnisse besser entsprechende Beschäftigung ausschließt. Mein Nachtschlaf ist im Allgemeinen erheblich besser als früher; daß ich in Folge anhaltender Brüllzustände (die in Abwechslung mit hochgradiger Wollust auftreten) zuweilen das Bett nicht behaupten kann, ist schon früher erwähnt. Ich habe daher auch in diesem Jahr noch einzelne Male schon von Mitternacht oder 1 Uhr Nachts ab das Bett verlassen und bei künstlicher Beleuchtung (für die jetzt gesorgt ist) oder im Hochsommer ohne solche mehrere Stunden bis zum Morgen aufsitzen müssen; von 3 oder 4 Uhr ab ist dies wohl nahezu in dem dritten Theile der Nächte nöthig gewesen. Häufig wird mein Schlaf von Träumen beunruhigt, bei denen ich aus ihrem tendenziösen Inhalt ("Erhaltung auf der männlichen Seite" im Gegensatz zu der Pflege der "weiblichen Gefühle") vielfach den Strahleneinfluß zu erkennen glaube. Eigentlichen Visionscharakter d. h. die den Visionen eigenthümlidie Lebendigkeit der Eindrücke haben die Träume jetzt nur noch ausnahmsweise.
Das Gerede der Stimmen ist fortwährend noch im Wandel begriffen und hat selbst in der verhältnißmäßig kurzen Zeit, während deren ich mit Abfassung dieser Arbeit beschäftigt bin, schon wieder mannigfache Veränderungen erfahren. Von den früher gebräuchlichen Redensarten werden viele, namentlich solche, die noch irgendwie an den "Nichtsdenkungsgedanken" erinnerten, kaum noch gehört. Auch der Grad der Verlangsamung beim Sprechen hat seit der im Kap. XVI enthaltenen Schilderung immer noch mehr zugenommen, sodaß das Sprechen der Stimmen zum nicht geringen Theil nur noch ein *Gezisch* in meinem Kopf zu nennen ist, aus dem ich vielleicht einzelne Worte gar nicht mehr heraushören würde, wenn ich nicht — ich muß sagen unglücklicher Weise — in Folge der gedächtnißmäßigen Erinnerung fast immer im Voraus wüßte, welche sinnlosen Redensarten ich zu erwarten habe.
Ich halte es für wahrscheinlich, daß Veränderungen der bezeichneten Art, die sämmtlich mit der vermehrten Seelenwollust zusammenhängen, sowie — aus gleichem Grunde — Veränderungen der gegen mich geübten Wunder auch künftig immer noch weiter hervortreten werden. Am lästigsten empfinde ich jetzt — neben manchmal mangelhafter Verfassung des Kopfes — die Brüllzustände, von denen ich nun schon seit zwei oder drei Jahren heimgesucht werde, und die im letzten Jahre sich zuweilen zu einer nahezu unerträglichen Plage gestaltet haben. Ob hierin von der Zukunft eine Besserung zu erwarten ist, wage ich nicht vorauszusagen; eine Mäßigung würden die betreffenden Übelstände, wie ich aus den früher angedeuteten Gründen glaube, immerhin dann erfahren, wenn ich meinen Aufenthalt außerhalb der hiesigen Anstalt nehmen könnte.

21. Kapitel – Seligkeit und Wollust in ihrer gegenseitigen Beziehung. Folgerungen aus diesem Verhältnisse für das persönliche Verhalten

Eine eigentliche Beweisführung für die Wirklichkeit der von mir behaupteten Wunder und die Wahrheit meiner religiösen Vorstellungen habe ich bisher kaum versucht. Immerhin liegt eine Fülle von Beweisgründen, abgesehen von den mehrfach erwähnten Brüllzuständen, in meiner körperlichen Verfassung, sodaß, wie ich annehme, eine Untersuchung meines Körpers auf die an demselben erkennbaren Weiblichkeitsmerkmale schon jetzt auch für andere Menschen überzeugend wirken müßte. Ich werde daher diesem Gegenstand in dem gegenwärtigen Kapitel eine besondere Besprechung widmen, der ich die der hiesigen Anstaltsdirektion hierüber bereits gemachten Mittheilungen theils auszugsweise, theils ihrem vollständigen Inhalt nach vorausschicken will.
Nachdem das Königl. Amtsgericht Dresden unter dem 13. März d. J. (1900) meine Entmündigung beschlossen hatte, habe ich unter dem 24. desselben Monats eine Vorstellung an die hiesige Anstaltsdirektion gerichtet, in welcher ich derselben einige der wesentlicheren Gesichtspunkte dargelegt habe, auf welche ich die von mir zu erhebende — inzwischen wirklich erhobene — Anfechtungsklage zu stützen beabsichtige. Als Grund für die Darlegung habe ich dabei angegeben, daß die Königl. Anstaltsdirektion in dem künftigen Prozesse doch wohl noch zu einer gutachtlichen Äußerung veranlaßt werden würde und mir daher daran liegen müsse, ihr meine eigene Auffassung in Betreff der Natur meiner Krankheit mitzutheilen, damit schon vor Erstattung eines neuen Gutachtens die ärztlichen

Beobachtungen auf gewisse speziell von mir bezeichnete Punkte gerichtet werden könnten. Aus der erwähnten Vorstellung vom 24. März d. J. kommt hier der folgende Passus in Betracht:
"Die Absicht, andere Menschen im Wege verstandesmäßiger Darlegung von der *Wahrheit* meiner angeblichen "Wahnideen" und "Sinnestäuschungen" zu überzeugen, liegt mir an und für sich natürlich fern. Ich weiß wohl, daß dies wenigstens vorläufig nur in sehr beschränktem Maße möglich sein würde. Ob eine spätere, außerhalb des Bereichs aller menschlichen Erfahrung liegende Veränderung meiner körperlichen Verfassung einmal von selbst die Bestätigung bringen wird, habe ich der Zukunft zu überlassen. Nur das eine will ich schon jetzt erklären:
daß ich jeder Zeit bereit sein würde, meinen Körper einer beliebigen ärztlichen Untersuchung unterwerfen zu lassen, um zu konstatiren, ob nicht meine Behauptung zutrifft, daß mein ganzer Körper vom Scheitel bis zur Sohle mit Wollustnerven durchsetzt ist, wie dies sonst nur beim erwachsenen weiblichen Körper der Fall ist, während beim Mann, soviel mir wenigstens bekannt ist, Wollustnerven nur am Geschlechtstheile und in unmittelbarer Nähe desselben sich befinden.
Würde eine solche Untersuchung die Richtigkeit meiner Behauptungen ergeben, und wäre gleichzeitig die ärztliche Wissenschaft zu dem Bekenntnisse genöthigt, daß es ihr für eine derartige Erscheinung an einem männlichen Körper an jeder menschlich–natürlichen Erklärung mangele, so würde doch wohl meine "Wahnidee", daß mein Körper in ausgedehntem Maße der Einwirkung göttlicher Wunder unterliege, auch weiteren Kreisen in einem wesentlich anderen Lichte erscheinen müssen."
Dieser ersten Vorstellung habe ich unter dem 26. März d. J. eine zweite folgen lassen, die ich nachstehend im Wortlaut wiedergebe:
"Im Anschlusse an meine ergebene Vorstellung vom 24. d. M. gestatte ich mir, der Königl. Anstaltsdirektion eine Bitte vorzutragen. Aus der erwähnten Vorstellung ist erkennbar, unter welchem Gesichtspunkte ich auf die Verbreitung von Wollustnerven an meinem Körper sowohl in Betreff meiner religiösen Vorstellungen als in Betreff meines Vorgehens gegenüber dem amtsgerichtlichen Entmündigungsbeschluß ein wesentliches Gewicht legen zu müssen glaube.
Demnach wäre es für mich von großem Interesse in Erfahrung zu bringen:
1) ob die wissenschaftliche Nervenlehre das Vorhandensein von Nerven (Wollustnerven oder sensitiven Nerven nach einem neulich aus dem Munde des Herrn Geh. Rat Dr. Weber von mir gehörten Ausdruck oder wie sonst die wissenschaftliche Bezeichnung lauten möge) anerkennt, deren besondere Funktion darin besteht, *Träger der Wollustgefühls zu sein?*
2) ob es richtig ist, was ich behaupte, daß derartige Wollustnerven beim Weibe am ganzen Körper, beim Manne nur am Geschlechtstheil und in dessen unmittelbarer Nähe sich befinden, ob ich also hierunter eine von der wissenschaftlichen Nervenlehre anerkannte Thatsache wiedergegeben oder etwas nach dem jetzigen Stande dieser Wissenschaft Unrichtiges behauptet habe?
Am dankbarsten würde ich für eine Form der Aufklärung sein, die entweder *schriftlich* oder durch leihweise Überlassung eines die Nervenlehre wissenschaftlich behandelnden Werkes, aus dem ich mir dann selbst die erforderlichen Exzerpte machen könnte, erfolgte.
In vorzüglicher Hochachtung
(folgt die Unterschrift)"
Auf die zweite Vorstellung ist endlich unter dem 30. März d. J. noch eine dritte gefolgt, deren Wortlaut der nachstehende ist:
"Aus Anlaß meiner unter dem 26. d. M. an die Kgl. Anstaltsdirektion gerichteten Eingabe, die sogen. Wollustnerven betreffend, hat Herr Geh. Rath Dr. Weber gestern Abend die Güte gehabt, mir eine mündliche Unterhaltung über diesen Gegenstand zu gewähren und mir zwei der ärztlichen Bibliothek der Anstalt entnommene Bücher auf einige Zeit leihweise zu überlassen.
Ich komme auf die angeregten Fragen noch einmal zurück und zwar nicht nur um meiner persönlichen Interessen willen, sondern zugleich auch, weil ich annehme, daß die an meinem Körper zu machenden Beobachtungen vielleicht zu einer Bereicherung der Wissenschaft auf diesem Gebiete führen könnten.
Wenn ich Herrn Geh. Rath Dr. Weber richtig verstanden habe, so wird die Existenz von besonderen Nerven, die Träger des Wollustgefühls sind, von der wissenschaftlichen Nervenlehre eigentlich nicht anerkannt; ebenso trat derselbe der Auffassung entgegen, daß man derartige Nerven, wie überhaupt irgendwelche Nerven durch äußere Berührung *fühlen* könne. Auf der anderen Seite schien derselbe die Thatsache nicht bezweifeln zu wollen, daß die Wollustempfindung — gleichviel aus welchem physiologischen Grunde — beim Weibe in höherem Grad als beim Manne, eine den ganzen Körper ergreifende sei und daß insbesondere die Mammae in ganz besonders hervorragendem Grade an der Wollustempfindung theil nehmen. Nach meinem Dafürhalten würde diese Thatsache sich doch wohl nur in der Weise erklären lassen, daß irgendwelche Organe (mag man sie nun Sehnen, Nerven oder sonstwie nennen) vorhanden sind, die beim Weibe in höherem Grade als beim Manne den ganzen Körper bedecken. Für mich ist nun *subjektiv* gewiß, daß mein Körper — nach meiner wiederholt kundgegebenen Auffassung in Folge göttlicher Wunder — derartige Organe in derselben Weise zeigt, wie dies sonst nur beim weiblichen Körper der Fall ist. Ich *fühle,* wenn ich einen leisen Druck mit der Hand an einer beliebigen Stelle meines Körpers ausübe, unter der Hautoberfläche Gebilde von faden– oder strangartiger Beschaffenheit; dieselben sind namentlich an meiner Brust, da wo beim Weibe der Busen ist, vorhanden, hier mit der Besonderheit, daß an ihren Enden zeitweise knotenartige Verdickungen wahrnehmbar werden. Durch einen auf diese Gebilde auszuübenden Druck vermag ich mir,

namentlich wenn ich an etwas Weibliches denke, eine der weiblichen entsprechende Wollustempfindung zu verschaffen. Ich thue dies, nebenbei bemerkt, nicht etwa aus Lüsternheit, sondern bin zu gewissen Zeiten geradezu dazu genöthigt, wenn ich mir Schlaf oder Schutz vor sonst nahezu unerträglichen Schmerzen verschaffen will.
Genau dieselben faden– oder strangartigen Gebilde habe ich (nachdem meine Aufmerksamkeit einmal auf diesen Punkt gelenkt war) gelegentlich eines Besuchs am Arme meiner Schwägerin gefühlt und nehme danach an, daß sie an jedem weiblichen Körper in derselben Weise vorhanden sind.
Ich glaube auch annehmen zu dürfen, daß diese Gebilde es sind, die der weiblichen Haut die derselben eigenthümliche Weichheit verschaffen, die auch an meinem Körper der Regel nach bemerkbar ist.
Hinzuzufügen habe ich noch, daß hinsichtlich der an meinem Körper hervortretenden Weiblichkeitsmerkmale eine gewisse Periodizität stattfindet und zwar neuerdings in immermehr sich verkürzenden Zwischenräumen. Alles Weibliche wirkt nämlich anziehend auf die Gottesnerven; sobald man sich daher von mir zurückziehen will, macht man jedesmal den Versuch, die an meinem Körper hervortretenden Weiblichkeitssymptome durch Wunder zurückzudrängen; dies hat zur Folge, daß die von mir als "Wollustnerven" bezeichneten Gebilde etwas nach innen verschoben, an der Oberfläche der Haut also nicht mehr so deutlich fühlbar werden, mein Busen sich etwas verflacht u. s. w. Wenn man dann aber nach kurzer Zeit genöthigt ist, sich wieder zu nähern, so treten die "Wollustnerven" (um einmal diesen Ausdruck beizubehalten) wieder hervor, mein Busen wölbt sich wieder u. s. w. Diese Periodizität pflegt jetzt meist schon nach Ablauf weniger Minuten hevorzutreten.
Daß ich mit der vorstehenden Darlegung neben meinen persönlichen zugleich ernste wissenschaftliche Interessen verfolge, wird die Kgl. Anstaltsdirektion nicht verkennen wollen; ich hoffe also auch gegen die Auffassung sichergestellt zu sein, daß ich mit der Aufdeckung der betreffenden, nach meiner Auffassung mit übersinnlichen Dingen zusammenhängenden Verhältnisse irgend etwas zur Sprache gebracht hätte, dessen ich mich als Mann zu schämen hätte.
In vorzüglicher Hochachtung
(folgt die Unterschrift)."
An den Inhalt der vorstehend wiedergegebenen Schriftstücke schließe ich noch einige weitere Bemerkungen an.
Ich bezweifele natürlich nicht, daß dasjenige, was mir von Herrn Geh. Rath Dr. Weber bei der im Eingang der Vorstellung vom 30. März d. J. erwähnten Unterredung mitgetheilt worden ist, dem jetzigen Stande der Wissenschaft auf dem Gebiete der Nervenkunde entspricht. Gleichwohl kann ich nicht umhin, mit derjenigen Bescheidenheit, die dem Laien in solchen Dingen geziemt, der Überzeugung Ausdruck zu geben, daß es sich bei den vor mir beschriebenen an meinem Körpe wahrnehmbaren faden– oder strangartigen Gebilden um *Nerven* handelt, daß es also doch besondere Wollustnerven giebt, deren Eigenthümlichkeit darin besteht, Träger der Wollustempfindung zu sein. Bestimmend ist dabei für mich einestheils die Erwägung, daß die fraglichen Gebilde, wie ich sicher weiß, ihrer Herkunft nach weiter nichts sind als ehemalige Gottesnerven, die doch durch ihren Übergang in meinen Körper ihre Eigenschaft als Nerven kaum eingebüßt haben können, und sodann der Umstand, daß ich eben in jedem beliebigen Augenblick durch leisen Druck auf jene Gebilde die *thatsächliche Wahrnehmung* der dadurch angeregten Wollustempfindung machen kann. Es sei mir daher gestattet, in dem Folgenden die Bezeichnung als Wollustnerven beizubehalten.
Die Anfüllung meines Körpers mit diesen Wollustnerven in Folge des unausgesetzten Zuströmens von Strahlen oder Gottesnerven dauert jetzt nun schon über sechs Jahre ohne jegliche Unterbrechung an. Es ist daher nicht zu verwundern, daß mein Körper in einem Grade von Wollustnerven durchsetzt ist, wie derselbe schwerlich von der gleichartigen Erscheinung bei irgend einem weiblichen Wesen übertroffen wird. Das äußerliche Hervortreten derselben unterliegt, wie ich bereits, in meiner Vorstellung vom 30. März d. J. hervorgehoben habe, einer regelmäßig wiederkehrenden Periodizität, je nachdem Gott in größere Entfernung sich zurückgezogen hat oder — in Ermangelung der Gedanken, die die Strahlen bei mir suchen müssen — genöthigt ist, wieder näher zu kommen.
Zu den Zeiten der Annäherung gewährt meine Brust den Eindruck eines ziemlich voll entwickelten weiblichen Busens; diese Erscheinung, kann von jedermann, der mich beobachten will, *mit eigenen Augen, gesehen werden.* Ich bin also insoweit in der Lage, sozusagen einen Beweis durch Berufung auf Einnahme des Augenscheins anzutreten. Allerdings würde nicht eine flüchtige Beobachtung in einem gegebenen Augenblicke genügen, sondern der betreffende Beobachter müßte sich die Mühe geben, etwa zehn Minuten oder eine Viertelstunde in meiner Nähe zu verweilen. In diesem Falle würde jedermann das abwechselnde Anschwellen und Abschwellen des Busens bemerken müssen. Natürlich, bleibt an den Armen und in der Herzgrube die männliche Behaarung, die bei mir übrigens nur in mäßigem Grade vorhanden ist; auch bleiben die Brustwarzen in ihrer dem männlichen Geschlechte entsprechenden geringeren Größe. Davon abgesehen aber wage ich kühn zu behaupten, daß jeder, der mich mit entblößtem oberen Theile des Rumpfes vor dem Spiegel stehen sehen würde, — zumal, wenn die Illusion durch etwas weiblichen Aufputz unterstützt wird — den unzweifelhaften Eindruck eines *weiblichen Oberkörpers* empfangen würde. Ich stehe auch nicht an, zu erklären, daß ich bei einem Aufenthalt außerhalb der Anstalt eine entsprechende Beobachtung zwar *meinerseits nicht veranlassen,* aber doch jedem Fachmann, der hierzu nicht durch bloße Neugier, sondern durch ein wissenschaftliches Interesse sich bewogen fühlen sollte, gestatten würde. Wenn Ähnliches, wie ich ferner behaupte, noch niemals an einem männlichen Körper zu beobachten gewesen ist, so glaube ich damit einen Nachweis geliefert zu haben, der auch bei ernsten Männern die erheblichsten Zweifel anregen muß, ob nicht alles dasjenige, was man bei mir bisher als Sinnestäuschungen und Wahnideen angesehen hat, Wahrheit ist, ob nicht demnach mein

gesammter Wunderglaube und die Darstellung, die ich zur Erklärung der auffälligen Erscheinungen an meiner Person und an meinem Körper gegeben habe, auf Wahrheit beruht.
Die durch das Vorhandensein der Wollustnerven ermöglichte Pflege der weiblichen Gefühle betrachte ich als mein Recht und in gewissem Sinne als meine Verpflichtung. Um nicht durch dieses Bekenntniß in der Achtung anderer Menschen zu verlieren, auf deren Urtheil ich Werth lege, wird es einer ausführlicheren Darlegung bedürfen.
Es wird wenig Menschen geben, die in so strengen, sittlichen Grundsätzen aufgewachsen sind, wie ich, und die sich ihr ganzes Leben hindurch, namentlich auch in geschlechtlicher Beziehung, eine diesen Grundsätzen entsprechende Zurückhaltung in dem Maße auferlegt haben, wie ich es von mir behaupten darf. Nicht also eine niedere Sinnlichkeit ist es, die als Triebfeder bei mir in Betracht kommt; wäre mir eine Befriedigung meines männlichen Ehrgeizes noch möglich, so wäre mir dies natürlich ungleich lieber; auch werde ich im Verkehr mit anderen Menschen niemals von geschlechtlicher Lüsternheit etwas verspüren lassen. Sobald ich aber — wenn ich mich so ausdrücken darf —mit Gott allein bin, ist es eine Nothwendigkeit für mich, mit allen erdenklichen Mitteln, sowie mit dem vollen Aufgebote meiner Verstandeskräfte, insbesondere meiner Einbildungskraft, dahin zu wirken, daß die göttlichen Strahlen von mir möglichst fortwährend oder —da dies der Mensch einfach nicht kann, — wenigstens zu gewissen Tageszeiten den Eindruck eines in wollüstigen Empfindungen schwelgenden Weibes empfangen.
Auf die nahen Beziehungen, die zwischen der Wollust und der Seligkeit bestehen, habe ich schon im früheren Verlaufe dieser Arbeit wiederholt hingewiesen. Die Wollust darf als ein Stück Seligkeit aufgefaßt werden, das dem Menschen und anderen lebenden Geschöpfen gewissermaßen im Voraus verliehen ist. Wie ein Seherblick, bei dem man an göttliche Eingebungen denken möchte, will es mich unter diesem Gesichtspunkt anmuthen, wenn z. B. Schiller in seinem Liede an die Freude dichtet "Wollust ward dem Wurm gegeben, und der Cherub steht vor Gott". Dabei besteht jedoch ein wesentlicher Unterschied. *Den Seelen* ist das wollustmäßige Genießen oder die Seligkeit in beständiger Dauer und gewissermaßen als Selbstzweck, *dem Menschen* und anderen lebenden Geschöpfen dagegen nur *als Mittel zur Erhaltung der Art verliehen.* Darin liegen für den Menschen die sittlichen Schranken der Wollust. Ein Übermaß der Wollust würde den Menschen zur Erfüllung der ihm sonst obliegenden Aufgaben unfähig machen; es würde ihn verhindern, jemals zu einer höheren Stufe der geistigen und sittlichen Vervollkommnung emporzusteigen; ja die Erfahrung lehrt, daß an wollüstigen Ausschweifungen nicht nur zahlreiche einzelne Menschen, sondern selbst ganze Völker zu Grunde gegangen sind. *Für mich bestehen derartige sittliche Schranken der Wollust nicht mehr, sie habe sich in gewissem Sinne gerade in ihr Gegentheil verkehrt.* Um nicht mißverstanden zu werden, muß ich hierbei bemerken, daß ich mit der mir sozusagen zur Pflicht gewordenen Pflege der Wollust *niemals eine geschlechtliche Begehrlichkeit gegenüber anderen Menschen* (Frauenspersonen) *oder gar einen geschlechtlichen Umgang* mit solchen meine, sondern mich selbst als Mann und Weib in einer Person, mit mir selbst den Beischlaf vollziehend, vorzustellen, mit mir selbst irgendwelche auf geschlechtliche Erregung abzielende — vielleicht sonst als unzüchtig geltende — Handlungen vorzunehmen habe u. s. w., wobei natürlich jeder Gedanke an Onanie oder dergleichen ausgeschlossen ist.
Das letztere Verhalten aber ist mir durch das weltordnungswidrige Verhältniß, in das Gott sich zu mir gesetzt hat, geradezu nothwendig geworden; ich kann insofern, so paradox es klingen mag, das Wort der Kreuzfahrer des ersten Kreuzzuges Dieu le veut (Gott will es) auf mich anwenden. Gott ist nun einmal durch die längst unbesieglich gewordene Anziehungskraft meiner Nerven unauflöslich an meine Person gebunden; jede Möglichkeit, von meinen Nerven wieder loszukommen — worauf die von Gott selbst verfolgte Politik abzielt — ist außer etwa in dem Falle, daß es noch zu einer Entmannung komme sollte, auf den noch übrigen Rest meines Lebens ausgeschlossen. Auf der anderen Seite verlangt Gott ein den weltordnungsmäßigen Daseinsbedingungen der Seelen entsprechendes *beständiges Genießen;* es ist meine Aufgabe, ihm dasselbe, soweit es unter den einmal geschaffenen weltordnungswidrigen Verhältnissen im Bereiche der Möglichkeit liegt, in der Form ausgiebigster Entwickelung der Seelenwollust zu verschaffen; soweit dabei für mich etwas von sinnlichem Genusse abfällt, bin ich berechtigt, denselben als eine kleine Entschädigung für das Übermaß der Leiden und Entbehrungen, das mir seit Jahren auferlegt ist, mitzunehmen; es liegt darin zugleich ein geringer Ausgleich für die vielfachen schmerzhaften Zustände und Widerwärtigkeiten, die ich auch jetzt noch namentlich in den Zeiten, wo die Seelenwollust zurücktritt, zu ertragen habe. Ich bin mir bewußt, daß ich damit keine sittliche Pflicht verletze, sondern einfach dasjenige thue, was unter den gegebenen regelwidrigen Umständen durch die Vernunft geboten ist; wegen des Verhältnisses zu meiner Frau insbesondere verweise ich auf das bereits in Kap. XIII hierüber Bemerkte.
Natürlich ist es mir nicht möglich, mich den ganzen Tag oder auch nur den größten Theil desselben in wollüstigen Vorstellungen zu ergehen und meine Phantasie in dieser Richtung spielen zu lassen. Dazu wäre die menschliche Natur einfach außer Stande; der Mensch ist eben nicht bloß zur Wollust geboren, und daher müßte die bloße Wollust als alleiniger Lebenszweck mir ebenso ungeheuerlich erscheinen, wie irgendwelchen anderen Menschen. Auf der anderen Seite ist eine unausgesetzte Denkthätigkeit, ein durch keine Ruhepausen unterbrochenes Arbeiten der *Verstandesnerven,* wie es mir von den Strahlen im Wege des Denkzwangs zugemuthet wird, mit der Menschennatur nicht minder unverträglich. Die Kunst meiner Lebensführung in der verrückten Lebenslage, in die ich nun einmal gekommen bin — ich meine hier nicht die Verhältnisse meiner äußeren Umgebung, sondern das Widersinnige und Weltordnungswidrige der zwischen mir und Gott entstandenen Beziehungen —, besteht daher darin, einen anmessenen Mittelweg zu finden, bei dem beide Theile, Gott und Mensch, noch am leidlichsten fahren, d. h. das Eingehen der göttlichen Strahlen möglichst unter Theilnahme an der in meinem Körper vorhandenen Seelenwollust erfolgt und *dadurch für sie annehmbar gemacht wird,* ich dagegen neben der von Zeit zu Zeit und namentlich in den

Nächten erforderlichen Ruhe meiner Verstandesnerven auch die Fähigkeit, mich in einer dem geistigen Bedürfnisse entsprechenden Weise zu beschäftigen, wenigstens in gewissem Maße behalte.
Für beide Theile geht es dabei nicht ohne unerquickliche Zustände ab, in denen jeder von ihnen zu einem seiner eigentlichen Natur widersprechenden Verhalten gezwungen ist. Seelenwollust ist eben nicht immer in voller Ausgiebigkeit vorhanden, sondern tritt in regelmäßiger Abwechselung von Zeit zu Zeit zurück, theils dadurch, daß Gott Rückzugsaktionen ins Werk setzt, theils dadurch, daß ich mir die Pflege der Wollust nicht immer angelegen sein lassen kann. Auf der andern Seite ist jede geistige Beschäftigung, die ich vornehme, und in noch höherem Maße jede Hingabe an das natürliche Recht des Nichtsdenkens (namentlich bei Spaziergängen) mit einem mehr oder minder erheblichen Opfer an körperlichem Wohlbefinden für mich verbunden. Dafür ist es mir erlaubt, in denjenigen Ruhepausen der Denkthätigkeit, deren der Mensch nun einmal bedarf, also namentlich in der Nacht, um Schlaf zu erzielen, aber auch am Tage zu gewissen Zeiten, etwa nach der Hauptmahlzeit, wo das Bedürfniß einer Nachmittagsruhe hervortritt, oder am frühen Morgen nach dem Erwachen im Bette mir durch Pflege der Wollust in dem obenbezeichneten Sinne erträgliche körperliche Zustände oder selbst ein darüber hinausgehendes sinnliches Wohlbehagen zu erschaffen.
Die Richtigkeit dieser Auffassung ist mir durch eine jahrelange Erfahrung unzweifelhaft bestätigt worden; ich glaube sogar nach den gewonnenen Eindrücken die Ansicht aussprechen zu dürfen, daß Gott niemals zu einer Rückzugsaktion verschreiten würde (wodurch mein körperliches Wohlbefinden jedesmal zunächst erheblich verschlechtert wird), sondern ohne jedes Widerstreben und in dauernder Gleichmäßigkeit der Anziehung folgen würde, wenn es mir möglich wäre, *immer* das in geschlechtlicher Umarmung mit mir selbst daliegende Weib zu spielen, meinen Blick *immer* auf weiblichen Wesen ruhen zu lassen, *immer* weibliche Bilder zu besehen u. s. w.
Nicht unerwähnt will ich dabei lassen, daß die Richtigkeit der bezeichneten Auffassung auch von dem niederen Gotte (Ariman) ausdrücklich anerkannt worden ist, daß er seiner Zeit eine Anzahl von Redensarten, durch die mir ein entsprechendes Verhalten empfohlen wurde, in das von ihm zum Sprechen der Strahlen verwendete Aufschreibematerial aufnahm. Namentlich die Redensarten "Die Wollust ist gottesfürchtig geworden" und "Regen Sie sich nur geschlechtlich auf" wurden früher sehr häufig aus dem Munde der von dem niederen Gotte ausgehenden Stimmen gehört. Alle sittlichen Begriffe sind eben im Verhältnisse zwischen Gott und mir auf den Kopf gestellt. Sonst ist zwar die Wollust für Menschen sittlich erlaubt, soweit sie durch das Band der Ehe geheiligt und dadurch mit dem Fortpflanzungszweck in Verbindung gesetzt ist, hat aber um ihrer selbst willen niemals als etwas besonders Verdienstliches gegolten. Im Verhältnisse zwischen Gott und mir dagegen ist die Wollust eben "gottesfürchtig" geworden d. h. als dasjenige Mittel zu betrachten, durch welches der (entgegen der Weltordnung) einmal geschaffene Widerstreit der Interessen noch am ehesten eine befriedigende Lösung finden kann.
Sobald ich Pausen meines Denkens eintreten lasse, ohne mich gleichzeitig der Pflege der Wollust anzunehmen — was natürlich bis zu einem gewissen Grade ganz unvermeidlich ist, da der Mensch weder fortwährend denken, noch fortwährend Wollust machen kann — ergeben sich jedesmal die bereits früher geschilderten unerquicklichen Folgen: Brüllzustände und irgendwelche körperliche Schmerzen in meiner Person; roher Lärm unter den Verrückten meiner Umgebung und "Hülfe"–rufe auf Seiten Gottes. Die Vernunft erheischt daher, daß ich in demjenigen Maße, in dem dies dem Menschen überhaupt zugemuthet werden kann, die Pausen meiner Denkthätigkeit, mit anderen Worten die Zeiten des Ausruhens von einer geistigen Beschäftigung, möglichst durch Pflege der Wollust ausfülle.

22. Kapitel – Schlußbetrachtungen. Ausblick in die Zukunft

Ich bin am Ende meiner Arbeit angelangt. Ich habe meine Erlebnisse und Erfahrungen während meiner nun schon nahezu sieben Jahre andauernden Nervenkrankheit und die übersinnlichen Eindrücke, die ich in dieser Zeit empfangen habe, *zwar bei Weitem nicht erschöpfend,* aber doch wenigstens in derjenigen Vollständigkeit wiedergegeben, deren es zum Verständniß meiner religiösen Anschauungen und zur Erklärung gewisser Absonderlichkeiten meines Verhaltens bedarf. Es erübrigt mir noch, einen Ausblick auf die Zukunft zu werfen.
"Was wird nun aus der verfluchten Geschichte?" und "Was wird aus mir? sollte Derjenige" scilicet sagen oder denken — so lauten die Fragen, die seit Jahren von den Strahlen in endloser Wiederholung in meinen Kopf hineingesprochen werden und die, wenn sie auch jeweilig nicht *meine* ächten Gedanken wiedergeben, sondern auf Fälschung beruhen, so doch jedenfalls erkennen lassen, daß das Bewußtsein einer recht gründlich verfahrenen Angelegenheit auch bei Gott vorhanden ist. Die Antworten, die sich die Strahlen selbst auf diese Fragen geben, d. h. fälschungsweise meinen Nerven unterlegen ("Neue Menschen aus Schreber'schem Geist" oder auch "das weiß ich nicht, sollte derjenige" u. s. w.) sind so kindisch, daß ich nicht länger bei ihnen zu verweilen brauche. In Betreff meiner eignen Auffassung habe ich das Folgende zu bemerken.
Eine sichere Voraussage, was aus mir werden wird und in welcher Weise es etwas möglich sein wird, den weltordnungswidrigen Zustand, in welchem sich Gott in Folge der Anziehungskraft meiner Nerven anscheinend der ganzen Erde gegenüber befindet, dereinst wieder in weltordnungsmäßige Bahnen zurückzuleiten, ist natürlich unmöglich. Es handelt sich um eine Verwickelung, für die nicht nur alle Analogien aus der menschlichen Erfahrung fehlen, sondern die auch in der Weltordnung selbst niemals vorgesehen gewesen ist. Wer möchte sich daher einem solchen Verhältnisse gegenüber in haltlosen Vermuthungen für die Zukunft ergehen? Sicher ist für mich nur eine Negative, nämlich *die,* daß es niemals zu der von Gott beabsichtigten Zerstörung meines Verstandes kommen kann. Über diesen Punkt bin ich mir, wie bereits oben (Kap. XX) ausgeführt worden, seit Jahren vollständig im Klaren und

damit ist für mich die Hauptgefahr, die mir im ersten Jahre meiner Krankheit zu drohen schien, beseitigt. Denn was kann es für einen Menschen, zumal für einen in so vielen Richtungen hochbegabten Menschen, wie ich es zu sein ohne Selbstruhm von mir behaupten darf, Entsetzlicheres geben, als die Aussicht, den Verstand verlieren zu müssen und im Blödsinn unterzugehen? Alles, was mir sonst etwa bevorstehen mag, erscheint mir demgemäß mehr oder weniger nebensächlich, nachdem ich durch jahrelange Erfahrung die sichere Überzeugung erlangt habe, daß alle Versuche in dieser Richtung im Voraus zur Erfolglosigkeit verurtheilt sind, insofern die Weltordnung auch Gott selbst nicht die Mittel an die Hand giebt, einem Menschen den Verstand zu zerstören.
Natürlich habe ich mich aber mit der Frage nach der voraussetzlichen Gestaltung meiner Zukunft auch in *positiver* Richtung im Laufe der Jahre viel beschäftigt. Mehrere Jahre hindurch nach dem im Kap. XIII beschriebenen Umschwunge meiner eigenen Auffassung habe ich in der bestimmten Annahme gelebt, daß es schließlich einmal zu einer wirklichen Entmannung (Verwandlung in ein Weib) bei mir kommen müsse; namentlich so lange ich die übrige Menschheit untergegangen glaubte, schien mir diese Lösung als Vorbereitung einer Erneuerung der Menschheit unbedingt geboten. In der That erachte ich es auch jetzt noch für unzweifelhaft, daß eine solche Lösung an sich als die dem innersten Wesen der Weltordnung am meisten entsprechende anzusehen sein würde. Entmannungen zum Zwecke einer Erneuerung der Menschheit haben, wie bereits im Kap. V ausgeführt worden, aller Wahrscheinlichkeit nach in früheren Perioden der Geschichte des Weltalls, sei es auf unserer Erde, sei es auf anderen Weltkörpern, in einer Mehrzahl von Fällen wirklich stattgefunden. Auf eine Entmannung weist auch ein nicht geringer Theil der an meiner Person geübten Wunder (vergl. Kap. XI im Eingang), sowie die Anfüllung meines Körpers mit Wollustnerven unzweideutig hin. Ob es aber in Folge der von Gott nach dem Auftreten der geprüften Seelen nun einmal getroffenen weltordnungs*widrigen* Einrichtungen (Anbinden an Erden u. s. w.) noch zu einer wirklichen Entmannung kommen kann, darüber wage ich eine bestimmte Voraussage für die Zukunft um so weniger mehr abzugeben, als ich eben inzwischen meine früheren Vorstellungen in Betreff eines Untergangs der übrigen Menschheit zu berichtigen gehabt habe. Möglich also, ja wahrscheinlich, daß es bis zu meinem Lebensende bei starken Andeutungen der Weiblichkeit verbleibt und ich dereinst als Mann mit dem Tode abgehe.
Damit tritt die andere Frage in den Vordergrund, ob ich überhaupt sterblich sei und welche Todesursachen bei mir im Bereiche der Möglichkeit liegen. Nach allem, was ich früher von der wiederherstellenden Kraft der göttlichen Strahlen an meinem Körper erfahren habe (vergl. darüber die früheren Ausführungen), muß ich es auch jetzt noch als wahrscheinlich bezeichnen, daß irgend welche Krankheitseinflüsse und selbst gewaltsame äußere Eingriffe als den Tod bedingende Ursachen bei mir ausgeschlossen sind. Gesetzt ich fiele irgendwo ins Wasser, oder ich wollte, woran ich natürlich nicht entfernt mehr denke, mir eine Kugel durch den Kopf oder durch die Brust jagen, so würden zwar vermuthlich vorübergehend Erscheinungen eintreten, wie sie dem Ertränkungstode oder dem Zustande der Bewußtlosigkeit nach einer sonst tödlich wirkenden Schußwunde entsprechen. Ob aber, solange der Strahlenverkehr andauert, nicht eine Wiederbelebung stattfinden würde, ob nicht die Herzthätigkeit und damit der Blutumlauf wieder angeregt werden würde, die zerstörten inneren Organe und Knochentheile wiederhergestellt werden würden, ist eine Frage, die ich nach meinen früheren Erlebnissen kaum im verneinenden Sinne zu beantworten wage. Habe ich doch im ersten Jahre meiner Krankheit zu wiederholten Malen gewisse Zeit hindurch ohne die wichtigsten inneren Organe oder unter schwerer Verletzung derselben, sowie unter starker Verwüstung von Theilen des Knochensystems, die sonst als für eine Fortdauer des Lebens kaum entbehrlich angesehen werden, gelebt. Die Ursachen, die damals jeweilig zur Wiederherstellung des Zerstörten führten, sind auch jetzt noch vorhanden und somit kann ich mir eine todbringende Wirkung bei Ereignissen der oben bezeichneten Art kaum vorstellen. Das Gleiche gilt von allen natürlichen Krankheitseinflüssen. Demnach scheint für mich als Todesursache nur dasjenige, was man gewöhnlich die Altersschwäche nennt, in Betracht zu kommen. Bekanntlich ist die Frage, was es mit dem Tode an Altersschwäche für eine Bewandtniß habe, auch für die Wissenschaft eine ziemlich dunkele. Man kann zwar die äußeren Erscheinungen, die dabei hervortreten, beschreiben, hat aber die eigentlich wirkende Ursache meines Wissens noch nicht zu ergründen vermocht: die Frage, warum überhaupt der Mensch nach Erreichung eines bestimmten Lebensalters sterben müsse, entbehrt zur Zeit noch der sicheren Beantwortung. Anscheinend ist allen erschaffenen Wesen nur ein bestimmtes Maß von Lebenskraft zugetheilt, nach dessen Erschöpfung die der Erhaltung des Lebens dienenden Organe ihre Wirkung versagen. Ich könnte mir also wohl vorstellen, daß auch Strahlen zwar irgendwelche Schäden, die an einem noch im Besitz der Lebenskraft befindlichen Körper entstehen, auszugleichen, nicht aber die Lebenskraft selbst zu ersetzen vermögen.
Die andere Seite der Betrachtung betrifft die Frage, was im Falle meines Ablebens — wenn ich mich so ausdrücken darf — aus Gott werden solle. Unzweifelhaft ist mir nach allem bisher Ausgeführten, daß das ganze Verhältniß, in welches Gott sich jetzt zu unserer Erde und zu der auf derselben lebenden Menschheit gesetzt hat, auf besonderen Beziehungen ruht, die zwischen Gott und meiner Person entstanden sind. Käme meine Person durch Tod in Wegfall, so müßte in jenem Verhältnisse sicher eine Änderung erfolgen; ob dieselbe in irgendwie auch für andere Menschen augenfälliger Weise hervortreten würde, wage ich nicht zu behaupten. Vielleicht wird man dann, durch die Noth gezwungen, zu denjenigen, die Rückkehr zur Weltordnung enthaltenden Maßregeln (Beseitigung des Anbindens an Erden, vollständige Unterdrückung des noch vorhandenen Restes der geprüften Seelen u. s. w.) sich entschließen müssen, zu denen man bis jetzt die Energie des Willens noch nicht hat finden können. Nur auf diesem Wege könnte nach meinem Dafürhalten Gott sich wieder in den Stand setzen, diejenigen Aufgaben, die ihm nach der Weltordnung obliegen, zu erfüllen, namentlich das Werk der Neubegründung von Seligkeiten wieder aufzunehmen. Daß zu den ersten Nerven, die zu einer Seligkeit heraufgezogen werden würden, auch die meinigen

zählen würden, möchte ich nach den jahrelangen Beziehungen, die zwischen mir und Gott geherrscht haben, nahezu für selbstverständlich erachten. Über die Einzelheiten der Vorkehrungen, die von Gott nach meinem Tode zu treffen wären, mag ich mich um so weniger in Vermuthungen ergehen, als ich von den weltordnungswidrigen Einrichtungen, deren Abstellung dabei in Frage käme, der Natur der Sache nach doch nur eine mehr oder weniger unbestimmte Vorstellung habe erlangen können.

Was die Gestaltung meines Lebens bis zu meinem etwaigen Tode betrifft, so glaube ich eine gewisse Verbesserung meiner äußeren Lebenslage, Aufhebung der Entmündigung, Entlassung aus der hiesigen Anstalt u. s. w. innerhalb angemessener Zeit ohne besondere Schwierigkeiten erreichen zu können. Der Erkenntniß, daß, was es auch immer mit meinen "Wahnideen" für eine Bewandtniß haben möge, man in mir jedenfalls nicht einen Geisteskranken von gewöhnlichem Schlage vor sich habe, werden auch andere Menschen auf die Dauer sich nicht entziehen können. Damit wäre mir jedoch noch kein Ersatz gewährt für das, was ich in den *letzten sieben* Jahren gelitten und entbehrt habe. Ich habe daher die Empfindung, daß mir in meinem künftigen Leben noch irgend eine *große* und *glänzende Genugthuung* bevorstehen müsse — nicht von Menschen bereitet, sondern gewissermaßen durch die innere Nothwendigkeit der Verhältnisse von selbst herbeigeführt. Bereits in der Zeit meines Aufenthalts in der Flechsig'schen Anstalt, als ich auf der einen Seite die ersten Einblicke in die wunderbare Harmonie der Weltordnung erlangt hatte, auf der anderen Seite für meine Person die tiefsten Erniedrigungen erfuhr und tagtäglich von den entsetzlichsten Gefahren bedroht schien, habe ich den Strahlen gegenüber das Wort gefunden, *es müsse eine ausgleichende Gerechtigkeit geben, es könne* nicht sein, daß ein sittlich unbefleckter, auf dem Boden der Weltordnung stehender Mensch in dem von feindlichen Mächten wider ihn geführten Kampfe untergehen, als schuldloses Opfer für die Sünden Anderer fallen solle. Dieses Wort, zu dem ich damals nur geringe Anhaltspunkte hatte und das also damals, ich möchte sagen, mehr aus einem instinktiven Empfinden hervorgegangen war, hat sich schon jetzt im Laufe der Jahre in einer meine Erwartungen fast übertreffenden Weise bewahrheitet. Immer deutlicher neigt sich die Wagschale des Sieges auf meine Seite, immer mehr verliert der gegen mich geführte Kampf den ihm früher eigenen gehässigen Charakter, immer erträglicher gestalten sich in Folge der fortschreitenden Zunahme der Seelenwollust auch meine körperlichen Zustände und sonstigen äußeren Lebensverhältnisse. Und so glaube ich denn in der Annahme nicht zu irren, daß mir schließlich auch noch eine ganz besondere Palme des Sieges winken wird. Worin dieselbe bestehen werde, darüber wage ich keine bestimmte Voraussage. Nur als Möglichkeiten, die hierbei in Betracht kämen, erwähne ich eine doch noch etwa zu vollziehende Entmannung mit der Wirkung, daß im Wege göttlicher Befruchtung eine Nachkommenschaft aus meinem Schoße hervorginge oder etwa die andere Folge, daß an meinen Namen eine Berühmtbeit sich anknüpfte, die Tausenden von Menschen von ungleich größerer geistiger Begabung nicht zu Theil geworden ist. Solche Gedanken mögen anderen Menschen phantastisch, chimärisch, ja angesichts der immerhin noch kümmerlichen und freiheitlich beschränkten Lebensfrage, in der ich mich augenblicklich befinde, geradezu lächerlich erscheinen. Nur derjenige würde verstehen, daß derartige Gedanken mir kommen *müssen,* der das *ganze* Maß der Leiden kennte, das ich im Laufe der vergangenen Jahre zu tragen gehabt habe. Wenn ich mir vergegenwärtige, welche Opfer durch Verlust einer ehrenvollen Berufsstellung, durch thatsächliche Auflösung einer glücklichen Ehe, durch Entbehrung aller Lebensgenüsse, durch körperliche Schmerzen, geistige Martern und Schrecknisse völlig unbekannter Art, mir auferlegt worden sind, so ergiebt sich für mich das Bild eines Martyriums, das ich in seiner Gesammtheit nur mit dem Kreuzestod Jesu Christi vergleichen kann. Auf der anderen Seite kommt der ungeheuere Hintergrund des Gemäldes in Betracht, in dessen Vordergrund meine Person und meine persönlichen Schicksale stehen. Wenn es wahr ist, daß die Fortdauer der ganzen Schöpfung auf unserer Erde nur auf den besonderen Beziehungen ruht, in die Gott zu mir getreten ist, so könnte der Lohn des Sieges für das treue Ausharren in dem schweren Kampfe um die Behauptung meines Verstandes und um die Reinigung Gottes nur in etwas ganz Außerordentlichem bestehen.

Damit werde ich auf die letzte Betrachtung geführt, die mich in dieser Arbeit noch beschäftigen soll. Ich halte es für möglich, ja für wahrscheinlich, daß die künftige Entwickelung meiner persönlichen Geschicke, das Bekanntwerden meines religiösen Vorstellungskreises und das Gewicht der Gründe, die für die Richtigkeit desselben sich aufdrängen werden, eine Umwälzung in den religiösen Anschauungen der Menschheit herbeiführen wird, die in der Geschichte ihres Gleichen sucht. Ich verkenne nicht die Gefahren, die aus einer Erschütterung aller bestehenden Religionssysteme sich ergeben könnten. Allein ich vertraue der sieghaften Macht der Wahrheit, die die Kraft haben wird, vorübergehende aus einer religiösen Verwirrung der Gemüther entstehende Schäden wieder auszugleichen. Sollten auch viele der bisher als wahr angenommenen, insbesondere christlichen Religionsvorstellungen berichtigt werden müssen, so könnte doch eine der Menschheit aufgehende Gewißheit, daß es einen lebendigen Gott und eine Fortdauer der Seele nach dem Tode giebt, nur segenbringend wirken. Und so schließe ich denn mit dem Ausdrucke der Hoffnung, daß in diesem Sinne günstige Gestirne über dem Erfolge meiner Arbeit walten mögen.